HAL
open science

Du voyageur naturaliste à l'explorateur scientifique colonial. Itinéraires et stratégies d'Alfred Grandidier (1836-1921)

Jehanne-Emmanuelle Monnier

▶ **To cite this version:**

Jehanne-Emmanuelle Monnier. Du voyageur naturaliste à l'explorateur scientifique colonial. Itinéraires et stratégies d'Alfred Grandidier (1836-1921). Histoire. Université de la Réunion, 2013. Français. NNT : 2013LARE0015 . tel-01160957

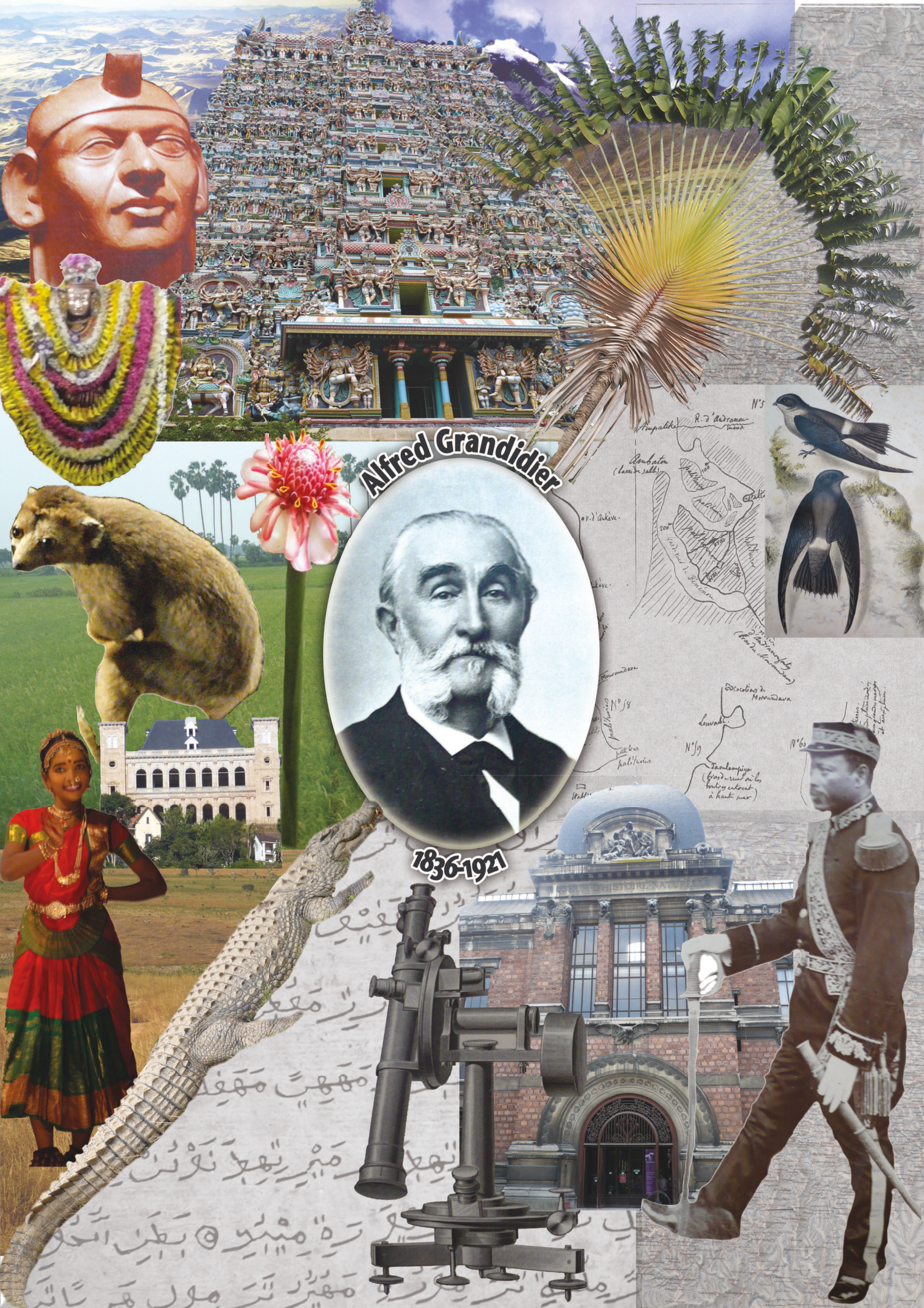
HAL Id: tel-01160957

https://theses.hal.science/tel-01160957v1

Submitted on 8 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.


Alfred Grandidier
1836-1921

Université de La Réunion

École Doctorale Lettres et Sciences Humaines

Thèse pour le Doctorat d'Histoire Contemporaine

présentée par Jehanne-Emmanuelle MONNIER

Du voyageur naturaliste à l'explorateur scientifique colonial.

Itinéraires et stratégies d'Alfred Grandidier (1836-1921)

réalisée sous la direction de Madame Évelyne COMBEAU-MARI,

Professeur en Histoire Contemporaine

Volume de texte I

18 Septembre 2013

Membres du Jury :

Mme Marie-Noëlle BOURGUET, Professeur en Histoire Moderne, Université Paris VII-Diderot

M. Michael A. OSBORNE, Professeur en Histoire de la Biologie et de la Médecine modernes, Oregon State University

Mme Faranirina RAJAONAH, Professeur en Histoire Contemporaine, Université Paris VII-Diderot

Avec le soutien du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, dans le cadre d'un Contrat Doctoral

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
S'ouvrir aux mondes

Centre de Recherches
CRESOI
Sur les Sociétés de l'Océan Indien

Sommaire

Introduction Générale.....3
1ère partie : La formation scientifique et les voyages 1836 – 1870.....21
I. Une curiosité scientifique précoce 21
II. L'exploration par hasard : voyage aux Amériques.....41
III. L'exploration pour passion : en quête du pays le plus inaccessible.....71
IV. L'explorateur confirmé : Madagascar.....93
2ème partie : La construction de l'explorateur scientifique et l'organisation de ses explorations 1857-1870.....121
I. Le profil de l'explorateur et la préparation d'une exploration.....121
II. Les différentes formes de voyage et d'exploration d'Alfred Grandidier.....150
III. Les grands modèles d'Alfred Grandidier.....200
IV. Réflexions sur les comportements scientifique et philosophique de l'explorateur européen.....220
3ème partie : L' Homme de Madagascar entre sciences et politique 1871 – 1921.....280
I. Retour d'exploration : l'œuvre d'une vie.....281
II. Profession : membre de sociétés savantes.....338
III. Le cœur d'un réseau scientifique sur Madagascar.....400
IV. Le mentor des explorateurs à Madagascar.....445
V. Une vision pour l'avenir de Madagascar.....469
Épilogue : L'ombre d'Alfred Grandidier sur Madagascar et les études malgaches.....494
Conclusion Générale.....510
Légende des illustrations.....516
Sources manuscrites.....516
Sources imprimées (publiées avant 1931).....526
Bibliographie.....532
Index.....549
Table des matières.....555

Remerciements

De nombreuses personnes m'ont aidée et soutenue durant ce travail de recherche, je souhaite leur adresser ici toute ma gratitude.

Mes remerciements vont en premier lieu à ma directrice de thèse, Mme Evelyne Combeau-Mari, pour la grande confiance qu'elle m'a témoignée dès le début de cette entreprise et pour ses conseils avisés. Je tiens également à remercier M. Yvan Combeau, directeur du laboratoire CRESOI, qui m'a encouragée, à juste titre, à présenter ma candidature pour un contrat doctoral, ainsi que Mme Hajasoa Vololona Picard pour son enseignement de langue et civilisation malgaches et ses encouragements.

Je n'oublie pas les personnes qui m'ont guidée dans mes recherches sur les lieux de conservation, en particulier Mme Liva, à l'Académie Malgache de Tananarive à Madagascar, Mme Alice Lemaire au Service du patrimoine du Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris et Mme Angèle Martin du Département Patrimoine et Collections au Musée du Quai Branly, ainsi que M. Kittappa Rathnam dans les temples du Tamil Nadu, en Inde. Qu'ils soient tous remerciés.

Je remercie très sincèrement M. René Davoine à Fleury-Mérogis et M. Philippe de Charnacé à Paris, pour l'accueil qu'ils m'ont chacun réservé et surtout pour leur passion communicative, l'intérêt qu'ils ont porté à mes recherches et les documents qu'ils ont eu l'amabilité de me transmettre. Merci également à l'Association Culturelle de Larchant, en Seine-et-Marne.

Enfin, je tiens à témoigner une reconnaissance toute particulière aux membres de ma famille qui, à un titre ou à un autre, ont favorisé mon travail. Leur contribution n'est pas la moindre, c'est pourquoi j'espère qu'ils pourront se montrer fiers de la tâche accomplie.

Introduction Générale

Le XIXème siècle, particulièrement dans sa seconde moitié, constitue une période de grands bouleversements, c'est un fait établi. L'ensemble du monde est plus ou moins concerné mais la France s'illustre comme étant à la fois vectrice et terrain des évolutions. De nombreux domaines y subissent des transformations majeures : la technologie de façon spectaculaire – notamment les communications et les transports qui permettent d'aller plus vite, plus loin –, les sciences – la médecine et la biologie entre autres –, la politique – à travers révolutions et conquêtes coloniales –, la culture et la pensée – par l'émergence du positivisme, de l'eugénisme, le recul de l'Église et la progression de l'école etc.

Est-il envisageable d'appréhender l'ensemble de ces mutations, appartenant à des champs si divers, à travers un destin unique ? Ce processus de transformation peut-il s'incarner dans le parcours d'un seul individu qui deviendrait, en quelque sorte, emblématique de cette période charnière ? L'explorateur et savant Alfred Grandidier se place comme un acteur et un témoin privilégié d'une ère effervescente. Il nous a donc semblé pertinent de tenter de saisir ce contexte historique à travers le prisme du parcours scientifique d'Alfred Grandidier.

Notre choix s'est porté sur la seconde moitié du XIXème siècle en France car l'histoire des sciences, en particulier au niveau individuel, s'y est trouvée relativement négligée. La période qui nous intéresse correspond à la vie d'Alfred Grandidier. S'étendant de 1836 à 1921, avec un focus particulier sur les décennies 1850 à 1910, elle coïncide avec une historiographie très parcellaire. Les périodes précédente et suivante ont au contraire suscité en abondance des travaux de très grande qualité. En effet, la science du Siècle des Lumières et de l'Empire – que l'on peut étirer jusqu'en 1830 – fait l'objet de nombreuses publications qui concernent aussi bien des questionnements que des personnalités du monde scientifique ou encore étudient les rapports des savants entre eux. Ensuite il faut attendre d'entrer dans l'histoire de la science en contexte colonial, aux alentours de 1890, pour retrouver quantité d'études passionnantes sur la vision de la science, son instrumentalisation, ses objectifs etc… Entre ces deux époques bien caractérisées, l'on doit souvent se contenter de travaux généralistes ou portant sur l'histoire d'une discipline en particulier.

C'est précisément dans cette période intermédiaire du milieu du XIXème siècle, plus méconnue, que se situe Alfred Grandidier. Chronologiquement, il se place exactement comme un pont entre les deux époques mieux valorisées qui l'encadrent : il naît au moment même où meurt l'ancienne science, celle des voyageurs-naturalistes et de la marine, et disparaît alors que se développe une science coloniale, au sein de laquelle la géographie est reine[1]. A l'instar d'un de ses modèles, Alcide d'Orbigny, qui a pu être considéré comme un passeur entre le XVIIIème et le XIXème siècle[2], Alfred Grandidier opère dans sa carrière un lien entre des époques éloignées de deux cents ans. Dans ses questionnements, ses méthodes de travail et tous les aspects professionnels et même personnels de son existence, Alfred Grandidier se présente également comme un personnage charnière, associant des traits qui le rattachent indubitablement à la période précédente mais développant aussi d'autres aspects qui le placent en précurseur de la période suivante. S'il hérite de la tradition du XVIIIème siècle par son encyclopédisme ou adopte des attitudes saint-simoniennes et préfigure en même temps le XXème siècle par l'utilisation qu'il fait de la photographie ou le statut d'expert qu'il se construit, entre autres exemples, Alfred Grandidier est-il donc un homme de son temps ? Par son positivisme et sa foi indéfectible en la science comme moteur et véhicule du progrès, ou par son engagement dans la conquête coloniale, il épouse parfaitement la mentalité de son époque. D'un autre côté, le scientifique reste apparemment étranger à certaines révolutions qui agitent la science de sa génération et demeurent fondamentales aujourd'hui, tels les travaux de Charles Darwin.

Il existe un réel intérêt à étudier les sciences et les idées au XIXème siècle car elles irriguent encore notre pensée, nos représentations et, alors même que nous les remettons en question, nous nous positionnons toujours par rapport à elles. « Le XIXème siècle est matriciel » selon la formule de Michelle Perrot[3]. La science est sans doute ce qui a le plus influencé les esprits durant ce siècle, au même titre que la religion à la Renaissance par exemple, estime l'historien anglais Christopher Alan Bayly, qui n'hésite pas à la qualifier d'idéologie révolutionnaire car elle souhaitait transformer la planète, ou même de « force historique » parce qu'elle change l'homme, la société et l'histoire[4].

[1] Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, Manchester University Press, Manchester, 1995, 338 p., p. 5.
[2] De La Borde-Pedelhore, Philippe et Boone, Chantal, « Alcide d'Orbigny (1802-1857), dernier des naturalistes, premier des ethnologues », pp. 249-259, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p., p. 259.
[3] Emission « La Fabrique de l'Histoire », France Culture, 4 avril 2012.
[4] Bayly, C. A., *La naissance du monde moderne, 1780-1914*, Editions de l'Atelier, Paris, 2006, 606 p., p. 356, 360.

Notre démarche procède ensuite du constat qu'il n'existe pas véritablement de biographies approfondies de figures marquantes des sciences naturelles en France à cette période, ni d'études sur des réseaux de savants hors d'une même institution scientifique, mais plutôt des articles spécialisés sur tel ou tel aspect d'une science. Pourtant, comme l'exprime avec force Gérard Simon, « l'aventure historique *collective* des mutations scientifiques est également, plus que toute autre, une aventure *individuelle*[5]». Les études documentées concernent des savants antérieurs à Alfred Grandidier, à l'exception de Louis Pasteur – Cuvier, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire... –, ou bien étrangers – Darwin.

Une rapide prospection nous a révélé qu'Alfred Grandidier n'avait fait l'objet d'aucune étude depuis près de quatre-vingts ans et qu'une recherche de réelle ampleur ne lui avait encore jamais été consacrée. Pour autant, nous n'aurions en aucun cas soupçonné qu'il y avait encore tant à découvrir sur cette personnalité.

Pour qui s'est un jour intéressé à Madagascar, sous quelque aspect que ce soit, le nom d'Alfred Grandidier a forcément surgi au détour d'une note ou d'une référence bibliographique. C'est sans doute pour cette raison que l'explorateur scientifique semble connu, au premier abord. Pourtant les chercheurs se limitent le plus souvent à citer l'une de ses innombrables œuvres ou reprennent l'une de ses thèses pour la critiquer. Au mieux, rappellent-ils l'une de ses anecdotes d'exploration. Mais il ne s'agit là que d'une connaissance superficielle. Alfred Grandidier nous fait l'effet d'un imposant bâtiment de centre-ville devant lequel tout le monde passe tous les jours. Il fait partie du paysage familier, il s'est toujours trouvé là, l'on croit tout en connaître. Mais qui s'est réellement intéressé à ce qui se cachait derrière la façade ? Qui a déjà poussé la porte pour explorer les pièces, connaître l'architecture intérieure et comprendre l'organisation du vénérable bâtiment depuis longtemps déserté ? Nous sommes confrontée au paradoxe suivant : Alfred Grandidier est abondamment cité mais son travail demeure finalement dans l'ombre. Peut-être que son impressionnante bibliographie dresse un mur intimidant, décourageant devant qui aurait la velléité de s'attaquer à sa vie et à son œuvre. Sans doute aussi cette figure paraît-elle trop désuète et lointaine, ses travaux souvent dépassés, voire tendancieux. Pourtant ce fut loin d'être toujours le cas et Alfred Grandidier est très longtemps demeuré une référence incontestable dans de nombreux domaines scientifiques relatifs à Madagascar. Ce statut d'exemplarité, comparable à celui qu'acquirent certaines disciplines scientifiques vis-à-vis des autres[6] – au XIXème siècle il

[5] Simon, Gérard, *Sciences et histoire*, Gallimard-NRF, Paris, 2008, 201 p., p. 117.
[6] Simon, Gérard, *ibid.*, p. 14.

s'agissait de la biologie, son domaine de prédilection –, ce statut d'exemplarité donc, ne peut manquer d'interroger notre curiosité.

Notre travail ne se veut pas à proprement parler une étude biographique. En effet, même si les bornes chronologiques que nous avons adoptées correspondent à la naissance et à la mort d'Alfred Grandidier – 1836-1921 –, nous négligeons certains aspects de sa vie et insistons au contraire sur d'autres, en cohérence avec la démarche historique que nous avons choisie. Cependant, ce refus de se conformer aux strictes règles du genre biographique n'est absolument pas une forme de dédain de notre part et nous souhaitons au contraire nous inspirer de ses riches possibilités de transversalité. Si nous tendons parfois à nous rapprocher de la biographie c'est peut-être parce que ce genre entretient une parenté importante avec la microhistoire, comme le rappelle François Dosse, dans le sens où l'on peut démontrer, par une biographie, comment une logique individuelle s'intègre dans une logique structurelle[7]. C'est en effet par intérêt pour la démarche historique proposée par la microhistoire que nous avons envisagé de concentrer notre recherche sur un acteur individuel. Carlo Ginzburg et Carlo Poni ne proposaient-ils pas de faire de l'individu l'objet privilégié de l'histoire sociale ? La microhistoire se révélant particulièrement utile et pertinente dans toute recherche de contextualisation, nous avons estimé cette approche très adaptée dans le cadre de notre étude. Cette posture nous semble d'autant plus légitime qu'un certain nombre d'historiens des sciences, au sein de « l'école historique » apparue dans les années 1980, se sont largement inspirés de Carlo Ginzburg ou d'Emmanuel Leroy-Ladurie, réalisant un travail de fond dans les archives et s'intéressant davantage aux pratiques scientifiques individuelles[8]. Dominique Pestre explique qu'avec la complexification et la ramification de l'histoire des sciences, les chercheurs revalorisent aujourd'hui les stratégies singulières, ce qui implique la multiplication des « micro-récits »[9]. Plus qu'une biographie, notre travail tend donc à « saisir la participation de chacun à l'histoire générale » comme le préconisait Giovanni Levi[10], c'est-à-dire déterminer quelle influence l'histoire a pu avoir dans le parcours d'Alfred Grandidier aussi bien que les empreintes qu'il y a lui-même laissées, en distinguer aussi finement que possible les interactions.

---

[7] Dosse, François, « Biographie, Prosopographie », p. 82, pp. 79-85, Delacroix et alii (dir.), *Historiographies : concepts et débats*, vol. I, Folio Histoire, Paris, 2010, 646 p.

[8] Daston, Lorraine, « Une histoire de l'objectivité scientifique », 1998, pp. 363-375, p. 365, *in* Braunstein, Jean-François (dir.), *L'Histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Vrin, Paris, 2008, 382 p.

[9] Pestre, Dominique, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », pp. 487-582, *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 3, 1995, p. 515-516.

[10] Revel, Jacques, « Microstoria », p. 533, pp. 529-534, Delacroix et alii (dir.), *op. cit.*

De ce fait, l'œuvre bibliographique d'Alfred Grandidier ne nous intéresse pas pour elle-même. Nous n'avons aucunement l'intention d'en faire l'étude parce que cela représenterait le travail de toute une vie et que, de surcroît, nous n'avons pas les compétences pour faire l'analyse et la critique d'écrits appartenant à tous les domaines scientifiques. En revanche, constatant combien les chercheurs se réfèrent aujourd'hui encore à l'œuvre d'Alfred Grandidier, nous avons formé le projet de nous pencher sur son parcours scientifique et les conditions dans lesquelles il a mené ses recherches et publié ses travaux. C'est en fait l'envers du décor qui nous intéresse ici. Michel de Montaigne explique que « pour certains [l'histoire] est un simple objet d'études grammaticales, pour d'autres c'est l'anatomie de la philosophie, dans laquelle les parties les plus profondément cachées de notre nature se laissent pénétrer[11]». Nous souscrivons à cette seconde approche en remontant aux racines du parcours d'Alfred Grandidier, en révélant son ossature. Notre modeste ambition est d'apporter un éclairage nouveau sur cette figure scientifique, de forger quelques clés de lecture, afin que tous ceux qui utilisent ses travaux considèrent sa carrière et ses œuvres d'un œil plus critique et averti. Ainsi que l'écrit l'historien des sciences Gérard Simon, « [vis-à-vis des savoirs] l'Histoire n'est pas seulement un concept opératoire mais une catégorie fondamentale permettant d'accéder à l'intelligibilité de leur genèse et, par cela même de mieux les dominer[12]». Nous espérons faire œuvre utile en fournissant des outils à des chercheurs, toutes disciplines confondues, qui ont besoin de manipuler les résultats d'Alfred Grandidier pour leurs propres travaux, ainsi que participer à l'entreprise de réflexion collective sur la science.

Les sciences sont tributaires de leur historicité et des individus qui la pratiquent, ce qui implique de bien connaître l'environnement historique pour comprendre les écrits scientifiques. L'historien, par la contextualisation, peut mettre en garde contre un jugement de la science du passé à l'aune des connaissances ou des méthodes scientifiques actuelles[13]. C'est le principe développé par David Bloor au Royaume-Uni qui refuse d'écrire l'histoire en fonction de la « fin », ne reconnaît ni « vainqueurs », ni « vaincus » dans les tâtonnements scientifiques[14]. C'est pourquoi nous ne nous reconnaissons pas dans la conception de l'histoire des sciences prônée par Gaston Bachelard, qui déclarait dans un discours le 20 octobre 1951 : « En opposition complète aux prescriptions qui demandent à l'historien de ne pas juger, il faut

[11] Montaigne, Michel, «Livre I, Chapitre XXVI : Sur l'éducation des enfants», *Essais*, édition en français moderne par André Lanly, Paris, 2009, Quarto Gallimard, p. 192.
[12] Simon, Gérard, *Sciences et histoire*, *op. cit.*, p. 154.
[13] Simon, Gérard, *ibid.*, p. 19, 28.
[14] Pestre, Dominique, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences.», *op. cit*., p. 489.

au contraire demander à l'historien des sciences des jugements de valeur[15]». Nous préférons nous placer dans le cadre défini la même année dans Études *d'histoire de la pensée scientifique* par Alexandre Koyré, prévenant au contraire tout procès a posteriori : «Il est essentiel de replacer les œuvres étudiées dans leur milieu intellectuel et spirituel, de les interpréter en fonction des habitudes mentales, des préférences et des aversions de leurs auteurs[16]».

La réflexion menée sur la méthode scientifique est indissociable d'un retour sur l'origine de nos connaissances, c'est le sens même de l'épistémologie que les étudiants en sciences sont actuellement invités à découvrir au cours de leur formation[17]. Notre projet a donc été encouragé par des enseignants du domaine scientifique, comme M. le Professeur Rafanomezantsoa, Directeur du Centre National de Recherches Industrielle et Technologique à Tananarive[18]. Comme le rappelle Stéphane Van Damme dans l'un de ses articles sur l'historiographie, « en histoire des sciences de la vie, il y a interpénétration entre les interrogations de la discipline et les chantiers de l'histoire des sciences[19]». Au-delà même des racines de la science actuelle, de la genèse de sa formation, l'on trouve dans l'histoire des sciences des idées ou des intuitions géniales mais oubliées, rejetées à leur époque et qui, toutefois, redécouvertes et développées actuellement peuvent donner lieu à des avancées scientifiques. Le biologiste Hervé Le Guyader en présente un exemple[20]. Se retourner sur le passé peut se révéler extrêmement fructueux pour l'avenir.

Cependant, nous ne perdons pas de vue qu'il est tout aussi légitime d'étudier le passé de la science pour lui-même, sans avoir besoin de justifier les recherches historiques par l'état de la science actuelle. Faire « l'histoire historienne des sciences », selon l'expression de Jacques Roger, historien des sciences naturelles, permet d'éviter des anachronismes souvent induits par une réécriture a posteriori de l'histoire. Cette méthode valorise en outre les avancées lentes et continues tout au long d'une carrière, au détriment des découvertes scientifiques de type « Eurêka », spectaculaires mais assez rares[21]. Du point de vue historiographique et méthodologique, il faut souligner que, en vertu de la dichotomie

[15] Bachelard, Gaston, « L'actualité de l'histoire des sciences », discours prononcé au Palais de la Découverte le 20 octobre 1951, pp. 159-174, *in* Braunstein, Jean-François, *op. cit.*
[16] Braunstein, Jean-François (dir.), *L'Histoire des sciences, op. cit*., p. 99.
[17] Gonzalez, Solange (dir.), *Epistémologie et histoire des sciences,* Vuibert, Paris, 2010, 264 p., p. 3.
[18] Lors de notre rencontre à Tananarive en avril 2010.
[19] Van Damme Stéphane, « Histoire des Sciences et des Techniques », p. 244, pp. 242-254, Delacroix et alii (dir.), *op. cit.*
[20] Le Guyader Hervé, *Geoffroy Saint-Hilaire, un naturaliste visionnaire*, Paris, Belin, 1998, 351 p.
[21] Gonzalez, Solange (dir.), *Epistémologie et histoire des sciences, op. cit*., p. 149-150.

mentionnée plus haut, Jacques Roger a toujours défendu une vision différente de celle de Gaston Bachelard, longtemps majoritaire en France, selon laquelle « le présent illumine le passé », mais suivait au contraire la direction donnée par Alexandre Koyré et les historiens anglo-saxons en évitant de juger le passé à l'aune du présent. Du fait de cette posture véhiculée par l'école française en histoire des sciences, incarnée par Michel Foucault, Gaston Bachelard ou Georges Canguilhem, les relations sont longtemps restées difficiles entre histoire des sciences et histoire des mentalités[22]. Nous souhaitons ici au contraire rapprocher ces deux traditions afin d'y puiser toutes les richesses d'interprétation historique qu'elles peuvent offrir.

Notre démarche se situe à la croisée de l'histoire culturelle et des mentalités et de l'histoire des sciences, sur fond d'histoire coloniale, tous domaines de la recherche historique dynamiques et proches des préoccupations actuelles. En effet, les interrogations autour de l'éthique de la science, de l'image et de la place du scientifique dans la société, ou encore du rôle socio-politique de la science sont régulièrement débattues comme étant des questions de société contemporaines. On peut notamment mesurer l'engouement pour tout ce qui touche à la finalité et la légitimité de la science, la morale des scientifiques ou le pouvoir de la science à travers le succès de livres, revues ou émissions de vulgarisation d'histoire et de philosophie des sciences[23]. De même, la réflexion autour de la manière dont est conduit un travail de recherche – la méthode scientifique, la transdisciplinarité, le travail d'équipe, l'utilisation et la diffusion des résultats – représente une préoccupation quotidienne pour les chercheurs de toutes disciplines, un sujet d'intérêt autant que de curiosité pour la société en général et un axe d'investigation particulièrement développé en histoire des sciences depuis une dizaine d'années, au travers des « styles de raisonnement scientifique » par exemple[24]. D'ailleurs, depuis son renouvellement dans les années 1980, si l'histoire des sciences s'interroge beaucoup sur les rapports entre science et société, elle se focalise aussi sur le contexte social et quotidien du savant[25], deux points incontournables de notre étude. Gérard Simon encourage des études larges, prenant en compte l'entrelacs des disciplines scientifiques à une époque

[22] Braunstein, Jean-François (dir.), *L'Histoire des sciences*, *op. cit.*, p. 14, 100-101.
[23] L'on peut citer notamment le succès d'audience immédiat qu'a rencontré l'émission « Sur les épaules de Darwin » lors de son lancement en septembre 2010 sur France Inter, ou encore le roman *Des éclairs* de Jean Echenoz, publié en 2010, inspiré par le parcours du physicien Nikola Tesla, le best-seller allemand de 2005 *Les arpenteurs du monde*, de Daniel Kehlmann, présentant avec humour la rencontre de deux grands scientifiques etc…
[24] Braunstein, Jean-François (dir.), *L'Histoire des sciences*, *op. cit*., p. 236.
[25] Van Damme Stéphane, « Histoire des Sciences et des Techniques », pp. 242-254, Delacroix et alii (dir.), *op. cit*.

donnée, mais aussi les conditions sociales et matérielles de leur développement, afin d'éviter une histoire trop conceptuelle qui risque de mener à une reconstruction abstraite et de renfermer chaque discipline sur elle-même[26].

De plus, notre travail s'insère dans la réflexion globale qui concerne l'histoire des colonies ainsi que le rapport des Européens aux peuples lointains, le développement du racialisme et ses implications scientifiques. La réflexion autour de ces sujets s'est largement développée chez nos concitoyens à la faveur de la publication de nouveaux travaux historiques et de grands débats de société. Chez les historiens, notamment anglo-saxons, la recherche est vive et dynamique autour de l'idée que la science sert le colonialisme autant qu'elle s'en nourrit. Daniel Headrick ou Michael Adas, considérant la concomitance entre le début des grands empires coloniaux et le développement des sciences et techniques, pensent que ces dernières sont non seulement à l'origine du développement de l'Europe mais aussi de son expansion. Les scientifiques, à travers leurs objectifs et leurs méthodes, qu'ils déclarent universels et indépendants de la politique, imposent en fait les idées européennes. Morag Bell, Robin Butlin et Michael Heffernan concluent ainsi que science et impérialisme colonial cheminent de conserve puisque les deux partagent une ambition et des projets universalistes, qui concernent tous les sujets, doivent tout connaître et tout expliquer pour finalement tout contrôler[27]. Ces problématiques apparaissent particulièrement pertinentes et adaptées dans l'étude du cas d'Alfred Grandidier. En France le rapprochement entre histoire des sciences et histoire coloniale a été plus tardif, même si dès 1999 Marie-Noëlle Bourguet soulignait son grand intérêt[28]. Dans les années 2000, les travaux d'Emmanuelle Sibeud, de Pierre Singaravélou ou encore d'Hélène Blais[29], par exemple, ont brillamment ouvert cette voie que nous souhaitons emprunter à notre tour. Enfin, Christophe Bonneuil a interpellé les historiens pour les persuader d'effectuer la jonction, si riche et fertile, entre histoire des sciences et histoire coloniale, en leur suggérant notamment d'utiliser les papiers de savants conservés au

[26] Simon, Gérard, *Sciences et histoire*, *op. cit*., p. 156.
[27] Bell *et alii*, *Geography and imperialism*, *op. cit*., p. 2-3.
[28] Bourguet et Bonneuil, « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVIIème – début XXème siècle) », pp. 6-38, *RFHOM*, n° 322-323, 1999, p. 8.
[29] Sibeud, Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Editions de l'EHESS, Paris, 2002, 356 p. ; Singaravélou, Pierre, *Professer l'Empire. Les sciences coloniales en France sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2011, 409 p. ; Blais, Hélène, *Voyages au Grand Océan : géographies du Pacifique et colonisation 1815-1845*, CTHS, Paris, 2005, 352 p.

Muséum, citant en particulier ceux d'Alfred Grandidier[30]. Nous espérons répondre ici, même modestement, à cet appel.

Étant donné l'étendue du champ d'études qui s'ouvrait devant nous en élisant Alfred Grandidier comme objet de nos recherches, nous avons dû sélectionner assez sévèrement nos domaines d'investigation et d'analyse, tout en laissant entrevoir la richesse et la complexité des nombreuses implications de ce travail. Nous avons été surprise au fur et à mesure de notre progression par l'aspect tentaculaire qu'il pouvait revêtir, ce qui nous a conduite à opérer quelques choix cornéliens afin de nous concentrer au mieux sur nos angles d'étude. Nous avons ainsi choisi de baser notre recherche sur la méthodologie scientifique et nous ne nous sommes pas focalisée sur les aspects purement politiques du personnage par exemple, sans que ceux-ci soient pour autant évacués, ne serait-ce que parce que science et politique sont étroitement liées au XIXème siècle[31]. Partir de l'analyse de l'entreprise scientifique semble l'angle le plus riche pour envisager au mieux un large et complet panorama de la carrière d'Alfred Grandidier. En effet, le point de vue de l'histoire des sciences implique forcément une histoire des réseaux, particulièrement pertinente en ce qui concerne Alfred Grandidier, et nous conduit donc à aborder les cercles professionnels, mais aussi amicaux ou familiaux, tous les cercles d'influence enfin.

Au sein de cette étude mêlant l'histoire culturelle et l'histoire des sciences, nous avons choisi d'adopter une démarche que nous espérons relativement originale en nous concentrant davantage sur les méthodes de travail d'Alfred Grandidier et le processus de construction de sa carrière, de son œuvre et de son image, plutôt que sur le résultat final. C'est véritablement le cheminement, plus que le point d'arrivée, qui retient ici notre attention. Dans sa démarche scientifique, ce sont moins les réponses apportées que les questions posées par Alfred Grandidier qui nous intéressent. Comme le souligne Gérard Simon, c'est l'étude des sciences « se faisant » qui présente un réel intérêt, loin d'une vision anonyme et désincarnée d'une science qui semble aller de soi. L'auteur d'une thèse remarquée sur l'astronome Kepler a eu lui-même la chance de disposer de toutes les notes du savant, de ses journaux de bord avec ses hypothèses successives, des descriptions des processus qui l'ont mené à ses résultats. Dans l'esprit actuel de l'histoire des sciences, il valorise les études sur une période courte – à

[30] Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », pp. 143-169, *RFHOM*, n° 322-323, 1999, p. 144.
[31] Bayly, C. A., *La naissance du monde moderne, op. cit*., p. 356.

l'échelle d'une vie –, les recherches sur les parcours mettant en lumière les avancées, les erreurs ou les doutes des savants[32]. Bruno Latour développait déjà une vision proche en 1989 dans *La science en action*, proposant une sociologie de « la science en train de se faire »[33]. Cette conception du cheminement scientifique, essentielle à nos yeux au point que nous en fassions la base de notre travail, est également mise en exergue par Alexandre Koyré pour qui l'histoire des sciences n'est que l'étude de la poursuite d'un but inaccessible par l'esprit humain, la recherche de la vérité[34]. La science elle-même n'est qu'un processus, « une quête inachevée » selon les mots de Karl Popper[35].

Dans l'optique d'une histoire des sciences renouvelée, nous avons également accordé une grande place aux aspects matériels de la recherche. Cette attitude nous semble la plus appropriée pour manifester l'ambition de toute une vie manifestée par Alfred Grandidier : devenir un homme incontournable et renommé dans un domaine spécifique. Des historiens des sciences britanniques tels que Harry Collins ont ouvert la voie à ce type d'étude généralement féconde, se focalisant sur le quotidien d'un laboratoire, les faits matériels, les instruments, les gestes[36].

Concernant le cas particulier d'Alfred Grandidier, il nous est apparu assez rapidement qu'il était nécessaire, même dans la perspective de l'étude organique de sa carrière scientifique, de considérer sa vie dans son ensemble, comme un tout de la première à la dernière année. En effet, nous avons pu déterminer que le parcours scientifique de l'homme prend naissance dès ses plus jeunes années, par la formation qu'il reçoit, par les voyages familiaux et l'environnement intellectuel dans lequel il grandit. A l'autre extrémité de son existence, bien qu'Alfred Grandidier se soit davantage tenu à l'écart à partir de la Première Guerre Mondiale, sa carrière ne s'est véritablement terminée qu'à son décès. Entre ces deux bornes chronologiques, nous assistons à la fois à une évolution graduelle aussi bien qu'à une formidable permanence. Celle-ci recèle malgré tout des nuances perceptibles, selon l'échelle à laquelle l'on se place pour l'observer.

Il n'existe qu'une seule véritable rupture dans le parcours d'Alfred Grandidier, qui correspond à un bouleversement complet, tout à la fois dans sa vie personnelle, dans sa carrière professionnelle et dans l'histoire nationale : il s'agit du choc de 1870-1871. Cet

[32] Simon, Gerard, *Sciences et histoire, op. cit*., p. 16.
[33] Singaravélou, Pierre, *Professer l'Empire. op. cit*., p. 23.
[34] Koyré, Alexandre, « Perspectives sur l'histoire des sciences », colloque d'Oxford, juillet 1961, pp. 147-158, p. 157, *in* Braunstein, Jean-François (dir.), *op. cit.*
[35] Gonzalez, Solange (dir.), *Epistémologie et histoire des sciences, op. cit.*, p. 146.
[36] Pestre, Dominique, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences », *op. cit.*, p. 491.

événement constitue non seulement une révolution autour de lui, cause de l'effondrement du Second Empire, de la mise en place de la Troisième République et de l'épisode de la Commune de Paris, mais également une révolution de son existence à tous points de vue, dans une étroite et intime connexion des temporalités de l'histoire générale et de l'histoire privée. De façon très synthétique, la première période correspond au Grandidier apprenti, jeune homme, globe-trotter et collecteur. Après la rupture, la seconde période est celle du Grandidier dispensateur de savoir, homme mûr, sédentaire et rédacteur. Cette évolution tient du retournement et confine à la métamorphose.

Ceci nous amène à comprendre que la vie privée et la vie professionnelle d'Alfred Grandidier furent souvent liées jusqu'à se confondre. Nous privilégions une approche « externaliste » en insistant sur les conditions sociales, institutionnelles et personnelles de la carrière du scientifique, même si nous n'évacuons pas totalement la conception « internaliste », attachée au contenu des savoirs scientifiques. L'équilibre des deux visions assure la qualité d'une étude en histoire des sciences[37]. C'est pourquoi, bien que focalisé sur la carrière scientifique, notre travail s'intéresse en plus d'une occasion à la vie personnelle du savant. D'ailleurs l'homme n'a jamais véritablement exercé de métier ni de profession définie, ce qui peut expliquer en partie cette confusion des sphères professionnelle et privée. En outre, de nombreuses informations sur les travaux ou la carrière d'Alfred Grandidier nous ont été révélées par des sources à caractère familial ou personnel. Nous pouvons ainsi reprendre à notre compte la réflexion de Michel de Montaigne sur l'histoire de l'intimité des grands hommes : « Parce que le prêche c'est autre chose que le prêcheur, j'aime bien autant voir Brutus chez Plutarque que chez lui-même. Je choisirais de savoir plutôt la conversation qu'il tenait dans sa tente à l'un de ses amis intimes la veille d'une bataille que les propos qu'il tint le lendemain à son armée, et ce qu'il faisait dans son cabinet et dans sa chambre plutôt que ce qu'il faisait au milieu de la place publique et au Sénat.[38]»

Dans le même ordre d'idées, et afin de faire ressortir le cheminement et la construction du parcours scientifique d'Alfred Grandidier, nous avons accordé à ses voyages aux Amériques, en Inde et à Madagascar une attention qui n'est pas proportionnelle à la place qu'ils tiennent dans la mémoire collective, et qui ne correspond pas non plus au temps qu'il y a lui-même consacré. Cette disproportion délibérée doit contrebalancer l'exclusivité souvent

[37] Gonzalez, Solange (dir.), *Epistémologie et histoire des sciences, op. cit.*, p. 77.
[38] Montaigne, Michel, «Livre II, Chapitre X : Sur les livres», *Essais*, édition en français moderne par André Lanly, Paris, 2009, Quarto Gallimard, p. 507-508.

donnée à Madagascar dans l'existence du savant voyageur. L'on associe volontiers Alfred Grandidier à Madagascar, à juste titre, et la Grande Île conserve la part belle dans notre étude car son exploration a irrigué longuement la vie et la carrière d'Alfred Grandidier. Cependant, si l'explorateur est bien « l'Homme de Madagascar » comme l'ont parfois désigné ses contemporains, il fut antérieurement un voyageur attentif dans les deux Amériques, en Inde, à Zanzibar et à La Réunion, sans parler des déplacements européens de son enfance. A la lumière de ces missions, la dimension indianocéanique de certaines de ses préoccupations apparaît avec plus de netteté. Alfred Grandidier n'aurait certainement jamais été à Madagascar s'il n'avait accompli ses voyages précédents. L'exploration de Madagascar, tant du point de vue géographique que méthodologique représente sans conteste l'aboutissement de ses autres périples. Nous proposons donc de porter un regard d'ensemble sur tous les voyages d'Alfred Grandidier, démarche encore inédite à notre connaissance, posant le postulat qu'ils ne peuvent être séparés si l'on veut cerner la carrière scientifique du personnage.

De même que Madagascar ne monopolisa pas la curiosité d'Alfred Grandidier, il n'est pas possible de s'intéresser à sa personne sans s'ouvrir à son entourage, tant familial que professionnel ou mondain. Alfred Grandidier est un homme de réseaux qu'il n'est pas pertinent d'envisager seul. Notre travail s'attache donc autant que possible à mettre en lumière les connexions, généralement très variées, en tentant d'éviter le double écueil de noyer notre personnage dans une foule bigarrée et de basculer dans la présentation exhaustive de toutes ses relations, qui mériteraient cependant très souvent d'être davantage connues.

Du point de vue bibliographique, des réflexions centrées sur la méthodologie scientifique telles que l'on en lit dans l'ouvrage dirigé par Solange Gonzalez[39] sur toutes les sciences « dures », et dans celui de Gérard Toffin[40] sur son parcours d'ethnologue, ou portant sur la restitution des savoirs comme l'ouvrage dirigé par Roland Schaer[41], adoptant une approche diachronique, ont également nourri notre recherche. Enfin, nous avons consulté avec profit de vastes études sur des institutions scientifiques, telles que le Muséum National d'Histoire Naturelle ou l'Académie des Sciences, qui furent créées avant le XIXème siècle et n'ont pas disparu depuis.

[39] Gonzalez, Solange (dir.), *Epistémologie et histoire des sciences*, Vuibert, Paris, 2010, 264 p.
[40] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, Acropole, 2005, 156 p.
[41] Schaer, Roland (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Les lacunes que nous avons pu souligner plus haut concernant l'histoire des sciences dans la période chronologique retenue se retrouvent également dans d'autres domaines. Ainsi l'étude du déroulement de la carrière d'Alfred Grandidier nécessite-t-elle de se pencher sur sa formation et sur son milieu social. Là encore, nous ne pouvons que déplorer le manque de recherches sur l'instruction avant l'école de Jules de Ferry et la Troisième République et souligner, avec Jacques Revel, que l'éducation n'a été abordée d'une manière générale que dans le cadre scolaire[42]. Ceci recoupe une autre difficulté qui tient au fait que la bibliographie consacrée à la vie des élites sociales françaises reste rare pour la seconde moitié du XIXème siècle. Les études d'Adeline Daumard[43] nous présentent ainsi les bourgeois de la Restauration et de la Monarchie de Juillet tandis qu'Eric Mension-Rigau[44] a recueilli les témoignages de l'aristocratie et de la haute-bourgeoise du début du XXème siècle par exemple. Entre ces deux époques, nous n'avons guère pu consulter que des analyses économiques d'une bourgeoisie enrichie sous le Second Empire ou des descriptions de son ascension politique. Sur ces aspects sociaux règne donc un certain flou pour ce qui correspond à la période de la vie d'Alfred Grandidier.

En revanche, nous avons pu nous appuyer sur une abondante bibliographie concernant les voyages et l'exploration au milieu du XIXème siècle, ainsi que sur les débuts des sciences humaines. Le long article de Numa Broc publié en deux parties en 1982 dans la *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer* nous a été très précieux pour son approche concrète de l'exploration à travers tous ses aspects matériels. Les travaux de Pierre Singaravélou sur la géographie, de Claude Blanckaert sur l'anthropologie, de Sylvain Venayre sur l'aventure, de Jean-Pierre Raison sur Madagascar ou encore d'Emmanuelle Sibeud sur les méthodes scientifiques dans le contexte colonial africain nous ont guidée du point de vue méthodologique ou comme éléments de comparaison. La bibliographie anglo-saxonne dans ces domaines s'avère également très fournie, c'est pourquoi nous y avons puisé aussi fréquemment que possible.

Pour mener à bien notre travail de recherche, nous avons eu recours à des types de sources extrêmement diversifiés, d'un accès inégal et dont l'éparpillement ne facilita pas la consultation. Nous avons bien conscience que notre corpus de sources aurait certainement pu

[42] Revel, Jacques, « Présentation », p XI, Mension-Rigau Eric, *L'enfance au château. L'éducation familiale des élites françaises au XXème siècle*, Rivages, Paris, 1990, 317 p.
[43] Daumard, Adeline, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France*, Aubier, Paris, 1987, 430 p. ; *La bourgeoisie parisienne de 1815 à 1848*, EPHE, 1963, 670 p.
[44] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit*., et *Aristocrates et grand bourgeois : éducation, traditions, valeurs*, Perrin, Paris, 2007, 606 p.

être plus étoffé même s'il n'est déjà pas mince. Nous avons parfois dû écarter des sources, faute de temps, d'autres nous sont demeurées inaccessibles pour des raisons matérielles ou administratives et nous en avons certainement oublié d'autres encore. Nous nous trouvons donc au cœur d'une double sélection dont résulte l'histoire, telle que définie par Alexandre Koyré[45], particulièrement pertinente concernant les documents personnels d'Alfred Grandidier : parmi les sources fragmentaires auxquelles l'historien a accès, fruit du choix premier de ce que les contemporains auront décidé de transmettre à la postérité – et des accidents qui en ont détruit une partie –, le chercheur doit lui-même effectuer un deuxième tri.

La disparition ou l'inexistence de certaines sources, si elle complique notre tâche, nous apparaît davantage comme un défi que comme un obstacle insurmontable. En effet, nous souscrivons totalement aux propos de Gabrielle Houbre[46] expliquant que l'historien doit se montrer créatif et qu'il peut « inventer », en respectant certaines règles, pour combler des vides dans les sources et donner une cohérence à son discours. Sans nous autoriser à inventer, nous avons utilisé à plusieurs reprises notre intuition pour pallier des lacunes archivistiques et surtout pour tenter de décoder un discours savamment mis en scène. Lorsque nous avons finalement pu retrouver des sources que nous pensions dans un premier temps inexistantes, disparues ou inaccessibles, car nos découvertes ont été particulièrement aléatoires, surprenantes et successives, nos intuitions s'en sont toujours trouvées confirmées et validées. Même si les historiens répugnent généralement à l'admettre, ils font inévitablement appel à leur imagination et pratiquent la reconstruction à partir des matériaux morcelés et partiels dont ils disposent, à l'instar des archéologues ou des restaurateurs de bâtiments historiques par exemple, dans le plus profond respect du contexte.

Cependant, nous avons tenté de constituer un corpus de sources primaires aussi vaste et riche que nous le permettait une étude menée dans le cadre réglementaire des trois ans de thèse. Sa variété constitue sans doute, nous l'espérons, l'une de ses forces principales. Peuvent s'y distinguer quelques pièces particulièrement intéressantes qui, si elles étaient éventuellement connues de quelques grands spécialistes, n'avaient jamais fait l'objet d'une analyse jusqu'à présent. Nous plaçons au rang de ces archives majeures la correspondance reçue par Alfred Grandidier : bien que lacunaire, elle n'en contient pas moins d'un millier de courriers d'une longueur variable. Le contenu des lettres aussi bien que l'identité des

[45] Koyré, Alexandre, « Perspectives sur l'histoire des sciences », colloque d'Oxford, juillet 1961, pp. 147-158, p. 148, *in* Braunstein, Jean-François (dir.), *op. cit.*
[46] Emission « La fabrique de l'Histoire », le 30 juin 2011 sur France Culture.

correspondants nous ont été très précieux. Notre attention a bien entendu été également retenue par la petite autobiographie rédigée par Alfred Grandidier au soir de sa vie, à l'intention de ses enfants et petits-enfants. Malgré toutes les précautions d'emploi que nécessite ce type de source, surtout lorsque le rédacteur est un homme aussi intelligent et fin qu'Alfred Grandidier, la lecture de ce document reste inestimable et ouvre de très nombreuses perspectives que nous n'avons malheureusement pas pu toutes exploiter dans le cadre de cette thèse. Ces « mémoires » mériteraient d'ailleurs une étude approfondie, tant du point de vue des faits relatés que de celui de la rhétorique utilisée.

Enfin, parmi les sources majeures concernant Alfred Grandidier, citons ses carnets d'exploration, là aussi fragmentaires du point de vue chronologique puisqu'il ne subsiste que les exemplaires des dernières années – 1868-1870 –, mais très utiles. Ces carnets ont déjà été utilisés par les chercheurs, davantage cependant dans l'espoir d'y obtenir des renseignements sur l'ancien Madagascar et ses peuples que pour y trouver des éléments concernant Alfred Grandidier lui-même, démarche que nous avons au contraire privilégiée.

Pour terminer cette rapide présentation des sources les plus remarquables, signalons encore le fonds photographique ayant appartenu à Alfred Grandidier, qui est aujourd'hui scindé entre Tananarive et Paris, parfois mal identifié et difficile d'accès. Il est très probable que d'autres clichés ont disparu ou sont disséminés ailleurs, dont nous n'avons pas retrouvé la trace mais dont nous pouvons supposer l'existence par des allusions écrites. Nous avons malgré tout souhaité, dans le cadre de cette recherche, présenter le corpus le plus complet possible des photos réunies par Alfred Grandidier, à la fois pour en faire une analyse mais aussi dans le but de rassembler et recomposer une collection aujourd'hui dispersée[47]. Nous déplorons ici que le travail sur de tels documents se soit heurté à de si grandes difficultés, à cause de leur manque d'accessibilité ou de leur coût proprement exorbitant, situation qui, dans les deux cas, a représenté un effort important de la part d'une simple étudiante en thèse. La reproduction de certains de ces documents photographiques a été favorisée par le soutien de notre laboratoire et de son directeur, M. Combeau, que nous tenons particulièrement à remercier ici.

La richesse du fonds photographique nous conduit naturellement à évoquer la place prépondérante que nous avons souhaité accorder aux illustrations dans ce travail, place très supérieure à ce qui se pratique habituellement dans le cadre d'une thèse d'histoire. Cette

[47] L'ensemble des clichés rassemblés est présenté en annexe.

importance accordée aux images répond à un double objectif. Premièrement, il s'agit de mettre en lumière la part iconographique des recherches d'Alfred Grandidier, photographies d'exploration ou gravures d'histoire naturelle notamment, afin d'analyser cet aspect de ses travaux toujours oublié et pourtant fondamental et riche d'enseignement. Deuxièmement, nous avons tenté d'enrichir et de valoriser notre propre travail par une construction dans laquelle texte et images se répondent et se complètent. Nous aurions souhaité composer une thèse en trois dimensions si cela avait été possible, pour faire comprendre à la fois la multiplicité des aspects du travail d'Alfred Grandidier et toutes les interactions qui construisent son parcours. Au moins nous a-t-il semblé réalisable de rendre palpable et sensible la variété et la richesse de la carrière d'Alfred Grandidier par un dialogue entre écrit et images. Nous avons souhaité assigner à l'iconographie un rôle à part entière, qui n'est jamais une simple illustration du texte mais se conçoit au contraire comme un complément et une source d'information en soi. A notre avis, le sujet se prête particulièrement à une approche presque sensorielle, même si celle-ci semble difficile à matérialiser dans le cadre académique d'une thèse. Il s'agit ici d'une tentative pour rendre compte de « l'importance de la matérialité du travail scientifique » favorisée par les nouveaux courants de l'histoire des sciences[48].

C'est encore pour tenter de traduire tout à la fois la profondeur, la complexité, l'imbrication de l'ensemble des aspects de la carrière scientifique d'Alfred Grandidier, et en même temps pour exposer le côté pratique, concret, tangible et parfois très terre-à-terre de son parcours, que nous avons établi un système de trois types d'annexes. Nous avons pleinement conscience de l'imperfection et des limites d'une présentation peut-être maladroite. Elle nous a cependant paru le compromis le plus approprié pour une exposition claire et commode de notre démarche.

L'on trouvera donc, en plus des annexes classiques qui présentent quelques archives majeures et des outils habituels comme des chronologies, deux autres sortes d'annexes. Les annexes des citations visent à rassembler des citations d'Alfred Grandidier ou de son entourage que nous n'avons pas souhaité faire figurer dans le corps du texte pour ne pas l'alourdir. Il nous est toutefois apparu nécessaire de les faire figurer afin que le lecteur comprenne parfaitement à quoi nous faisons référence dans une analyse et profite en même temps d'un éclairage plus humain sur Alfred Grandidier. Il est parfois difficile d'isoler une

[48] Van Damme Stéphane, « Histoire des Sciences et des Techniques », p. 251, pp. 242-254, Delacroix et alii (dir.), *op. cit.*

seule citation éclairante et, dans le cas de notre voyageur scientifique, c'est souvent par recoupement de textes que l'information apparaît, d'où la nécessité parfois de regrouper plusieurs citations pour un même élément. C'est encore la volonté de placer le lecteur en prise directe avec le monde sensible d'Alfred Grandidier qui nous a conduite à élaborer un troisième type d'annexes intitulées « Pour en savoir plus ». Il s'agit de développer un thème pratique de la vie quotidienne le plus souvent, qui n'aurait pas forcément trouvé sa place dans le corps du texte de la thèse, mais qui est bien renseigné et nous aide, ainsi que le lecteur, à mieux cerner le contexte dans lequel évolue Alfred Grandidier ou bien éclaire sa personnalité, son travail. Dans l'optique d'une histoire culturelle, il nous a semblé indispensable de faire figurer ces aspects d'histoire matérielle qui sous-tendent la totalité de notre sujet.

*

L'objectif principal de cette étude réside dans la redécouverte, la description et l'analyse du parcours scientifique d'Alfred Grandidier, à la fois à travers ses voyages, ses publications, ses centres d'intérêt et questionnements principaux, mais aussi au travers des travaux scientifiques ou actions politiques et militaires qu'il a pu susciter plus ou moins directement, tout en le replaçant dans son contexte historique.

Il s'agira de montrer en quoi l'itinéraire d'Alfred Grandidier rend compte des transformations culturelles, sociales et politiques de la période qu'il traverse, mais aussi de sa position à l'articulation d'une exploration scientifique de type aristocratique et des sciences coloniales structurées, spécialisées et hiérarchisées. La question majeure à la base de notre thèse tend à une meilleure compréhension des procédures de travail d'Alfred Grandidier, aussi bien sur le terrain qu'à son laboratoire ou dans le cadre de ses publications, auprès des populations autochtones ou avec ses collègues et divers collecteurs. Nous souhaitons également apporter une perception clarifiée de ses motifs aussi bien que de ses objectifs. Notre propos est donc de révéler la construction de l'impressionnant « édifice Grandidier », qui comprend aussi bien ses écrits que son influence morale et académique, de les situer et les analyser dans leur contexte historique et non pas de juger du contenu de cette œuvre, nous le rappelons.

Dans ce but, nous avons divisé notre travail en trois parties, plus précisément deux puis une, plaçant naturellement la césure en 1870-1871 compte-tenu de l'importance que nous

avons choisi d'accorder à cette date charnière. Pour éviter un déroulement linéaire de la vie d'Alfred Grandidier, qui n'aurait pas permis de valoriser les points communs entre plusieurs voyages, entre différentes périodes et qui aurait empêché de saisir la concomitance de certains faits, mais afin de rendre malgré tout intelligible la succession des événements et parce qu'il est matériellement impossible d'exposer plusieurs idées à la fois, nous avons adopté un plan qui mêle les parties chronologiques et thématiques. C'est également pour remédier à cette difficulté de simultanéité et afin de ne pas alourdir le texte principal que nous avons développé un système d'annexes assez important, sur trois niveaux.

D'une manière générale, au sein du texte lui-même, nous exposons les faits chronologiquement, dans un premier temps, avant d'y revenir de manière plus ciblée autour de thèmes significatifs.

La première partie, portant sur la période 1836-1870, insiste sur la formation du scientifique et de l'explorateur depuis son enfance. Évoquée de manière factuelle, cette époque se présente de façon à souligner la continuité avec l'éducation reçue dans l'enfance.

Le temps des voyages, de 1857 à 1870, qui appelait selon nous un développement particulier, occupe la place centrale. Sur la base des faits exposés dans la première partie, cette même période donne lieu ici à une analyse et à une réflexion détaillées, où sont également précisés tous les aspects matériels, pratiques et méthodologiques des voyages d'Alfred Grandidier.

La troisième partie enfin, de 1871 à 1921, met l'accent sur la valorisation scientifique de ses travaux, le débat autour de certaines de ses thèses, le développement de ses réseaux sociaux et l'impact de ses recherches sur les scientifiques, les explorateurs et le monde politique, qu'ils soient contemporains ou plus tardifs.

1ère partie : La formation scientifique et les voyages 1836 – 1870

Pour aborder la carrière scientifique d'Alfred Grandidier, il apparaît nécessaire de remonter jusqu'à son enfance. Nous avons pris conscience de la pertinence de cette vision large au cours de nos recherches. Il serait artificiel de vouloir comprendre les travaux de l'explorateur de Madagascar sans envisager la maturation qui s'est opérée au cours de tous ses voyages précédents, la curiosité qu'il a développée dès son plus jeune âge, l'enchaînement de hasards et de circonstances aussi bien que les décisions réfléchies qui ont bâti le destin que l'on connaît. Il n'existe pas de rupture majeure dans la jeunesse d'Alfred Grandidier mais au contraire une remarquable continuité. Éducation familiale, instruction soignée, valeurs morales et religieuses, aisance financière, contexte politique etc… L'ensemble de ces circonstances prépare le jeune Alfred Grandidier à devenir celui que l'on connaît, l'Homme de Madagascar. Il fait preuve cependant de sa capacité à forger son propre destin en saisissant les opportunités qui s'offrent à lui.

I. Une curiosité scientifique précoce

Le parcours scientifique d'Alfred Grandidier adulte tire sans conteste ses racines de sa plus tendre enfance. Son milieu social, l'éducation qu'il reçoit, les goûts de son père et l'influence de ses précepteurs : tout concourt à développer chez Alfred Grandidier la passion des sciences et des voyages mais aussi les facultés qui façonneront plus tard sa renommée. En l'absence d'étude précise sur l'éducation des élites au temps de l'enfance d'Alfred Grandidier, il est difficile de décider dans quelle mesure son instruction marque une originalité pour l'époque. Le mode de vie des plus hautes élites n'a jusqu'à maintenant guère intéressé les historiens, comme le souligne Eric Mension-Rigau[49]. L'on peut cependant identifier les aspects qui ont davantage impressionné l'enfant puis le jeune homme, pour se révéler déterminants par la suite.

[49] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. L'éducation familiale des élites françaises au XXème siècle*, Rivages, Paris, 1990, 317 p., p. 2.

A. Une jeunesse dorée entre voyages et découvertes

Le milieu social dans lequel Alfred Grandidier voit le jour représente une donnée fondamentale dans le cours de sa destinée. Comme le lecteur le découvrira tout au long de cette étude, le personnage, souvent impossible à « étiqueter » et particulièrement rebelle à la catégorisation sans pour autant sembler marginal, cultive le paradoxe. Nous considérerons donc prudemment que le milieu dans lequel Alfred Grandidier a évolué toute sa vie se situe quelque part entre aristocratie et haute bourgeoisie, que ce sont les valeurs et la vision du monde propres à cette élite qui lui ont été inculquées dans sa jeunesse. Nous envisagerons le caractère original ou conventionnel de son éducation en référence aux codes en vigueur dans l'aristocratie ou la haute bourgeoisie.

1. Une ancienne et riche famille française

Alfred Grandidier naît le 20 décembre 1836[50], au 148 rue Montmartre à Paris, dans un foyer aisé. Il est le frère cadet d'Ernest, né trois ans plus tôt, le 2 décembre 1833[51]. Leur père, Jacques François Napoléon Grandidier, exerce le métier de notaire depuis 1832 à son cabinet rue Montmartre, conformément à une certaine tradition familiale, mais il jouit également d'une fortune personnelle malgré les vicissitudes de l'Histoire qui n'ont pas épargné sa famille. Il est capital de souligner dès à présent les ressources financières considérables dont a bénéficié Alfred Grandidier dès sa naissance, et qui se sont encore accrues au fil des ans[52]. Sans cet argent, il est certain que sa vie et sa carrière n'auraient pas pu suivre le cours que nous leur connaissons. Cependant, à l'instar de ce que nous constatons dans toutes les grandes familles, le tabou sur ce sujet laisse le chercheur cantonné aux informations contenues dans les actes notariés[53].

Les quelques notices biographiques consacrées à Alfred Grandidier insistent toujours sur le fait que sa famille est lorraine[54]. Or, si l'homme peut se glorifier d'avoir eu des ancêtres robins puissants à la Cour du Duc de Lorraine, ayant reçu des lettres patentes en 1629, il

[50] AP, acte de naissance reconstitué, IIIème arrondissement (ancienne numérotation) et déclaration d'Alfred Grandidier le 25 avril 1872.
[51] AP, acte de naissance reconstitué, IIIème arrondissement (ancienne numérotation).
[52] Voir *Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier* et *Pour en savoir plus sur les domaines des Grandidier*.
[53] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château., op. cit.* , p. 256.
[54] Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *Revue de Madagascar*, n° 16, octobre 1936, tiré à part, p. 2, Lacroix, Alfred, *Notice historique sur Alfred Grandidier lue en séance publique annuelle le 18 décembre 1922 à l'Académie des Sciences*, Paris, 1922, tiré à part.

apparaît clairement que la famille Grandidier avait quitté la Lorraine dès le début du XVIIème siècle[55]. A cette époque, une partie convertie au Protestantisme fuit à l'étranger tandis que les Catholiques s'établissent en Flandres françaises, à Strasbourg ainsi qu'à Belfort. Les ancêtres directs d'Alfred Grandidier sont donc établis au Quesnoy jusqu'à la Révolution Française, où ils se transmettent des charges judiciaires. Trois générations de chefs de famille sont ainsi conseillers du Roi et magistrats de la ville du Quesnoy, dans le Nord. La famille Grandidier se montre fière de ses ancêtres et au début du XXème siècle, Alfred Grandidier est capable de citer son arbre généalogique en remontant jusqu'au XVIIème siècle[56].

Le grand-père d'Alfred Grandidier est le premier à s'illustrer hors des Flandres françaises en traversant l'Atlantique pour rallier les troupes de Lafayette qui soutiennent les insurgés américains contre les Britanniques. De cette aventure naît, entre la famille et l'Amérique, un lien qui ne se démentira pas. D'ailleurs, peu de temps après son retour en France, l'aïeul doit émigrer aux Etats-Unis avec son épouse pendant la Terreur, en 1793. Ses biens se trouvent de fait confisqués par la Révolution. Après plusieurs années d'exil au cours desquelles naissent deux premiers enfants[57], les Grandidier rentrent définitivement en France. Malgré les confiscations, la famille ne semble pas entièrement ruinée[58]. Le grand-père, pour faire vivre les siens, achète des propriétés étendues en Argonne – surtout des forêts – ainsi qu'une verrerie près de Futeau dans la Meuse, où il emploie d'anciens émigrés comme lui.

Le père d'Alfred Grandidier, prénommé Napoléon à l'instar de tant de petits garçons nés à l'aube du XIXème siècle, poursuit des études, embrasse une carrière de juriste qui lui paraît plus prometteuse que la petite fabrique paternelle et s'installe à Paris. Il coupe finalement tout lien avec Futeau en vendant sa part d'héritage dans la verrerie[59] afin d'acquérir des terres et des fermes dans le bassin parisien. A la naissance d'Alfred Grandidier, la rupture géo-économique dans l'ancrage familial aura déjà été concrétisée par la mort du grand-père et l'abandon de la verrerie. En 1832, Jacques François Napoléon Grandidier, alors âgé de trente ans, achète sa charge de notaire à l'un de ses amis et épouse Marie-Ange De La

[55] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.
[56] Annexe 4.
[57] Il s'agit d'un oncle et d'une tante d'Alfred Grandidier. Annexe 4.
[58] Alfred Grandidier insiste sur le fait que son grand-père a été entièrement ruiné par la Révolution car il a tout laissé derrière lui et a été obligé de travailler en rentrant en France. Mais comment aurait-il acheté ses forêts, construit sa verrerie et embauché plusieurs salariés s'il avait été complètement sans ressource ? Au moins a-t-il dû bénéficier de réseaux.
[59] Il ne lui reste plus que 6 ha de prairies à Futeau et une maison avec une petite terre à Sainte-Menehoulde, qu'il lègue à ses neveux et petites nièces avant sa mort pour que ses fils n'aient rien à faire avec les Ardennes. AN XLII-1146, Leg à Mme Gambert, le 22 janvier 1872.

Levée. Celle-ci naît à Paris le 27 novembre 1813 au sein d'une famille aisée, dont le père, un grand propriétaire bordelais, occupe un magnifique hôtel particulier du XVIIIème siècle possédant jardin d'agrément et verger dans le Marais, à Paris[60].

Alfred Grandidier est donc issu d'un foyer de la haute bourgeoisie descendant de la noblesse de robe, éprouvé par les revirements de la vie politique française. L'on ne peut d'ailleurs attribuer d'opinions particulièrement bien définies à sa famille, si ce n'est une coloration nettement conservatrice, plutôt légitimiste, ainsi qu'une aversion marquée pour tout ce qui ressemble à une révolution, et ce durant tout le XIXème siècle. La position d'Alfred Grandidier sur ce point, nous le verrons à plusieurs reprises, rappelle celle du célèbre naturaliste Cuvier qui, traumatisé par la Révolution française s'écria « je hais la populace » et se réfugia à Londres durant les troubles de 1830. Il se plaçait toujours du côté du pouvoir, quel qu'il soit[61]. Ce sont indéniablement les périodes monarchiques et impériales qui conviennent le mieux aux Grandidier. Ceux-ci comptent de nombreux cousins et amis dans la noblesse d'Empire. Sous la Troisième République, Alfred Grandidier lit des journaux conservateurs[62] tout en se liant avec des députés de tous bords politiques[63]. Comme de nombreux bourgeois, les Grandidier père et fils ne s'engagent jamais trop avant en politique, afin de pouvoir toujours s'adapter aux événements. Cependant Alfred Grandidier avouera regretter, après la Commune, la division des partis royalistes qui ouvre la voie aux Républicains. Confrontés souvent de près aux nombreux revirements politiques de l'époque, les Grandidier observent une grande prudence dans l'expression de leurs opinions et adoptent une attitude assez opportuniste, avec cependant un attachement spécial et continu à la religion catholique. Cela ne signifie pas, malgré tout, que la famille n'ait pas d'opinions, mais celles-ci sont plutôt évoquées dans le cadre familial et privé. A la faveur de l'éloignement de son fils, nous savons ainsi qu'à la toute fin du XIXème siècle, Alfred Grandidier est antidreyfusard[64], ce qui ne doit guère nous surprendre étant donné ses liens personnels toujours croissants avec l'armée, mais qu'il déplore l'expédition de Fachoda[65].

---

[60] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[61] Le Guyader, Hervé, *Geoffroy-Saint-Hilaire, un naturaliste visionnaire*, Belin, Paris, 1998, 351 p., p. 12, 239.
[62] On peut s'en rendre compte avec les petites revues de presse qu'il se constitue. Ses lectures habituelles semblent être : *La politique coloniale* (Alfred Grandidier est-il abonné ?), *Le Temps* (républicain conservateur), *Le Figaro* (conservateur), *La Patrie* (nationaliste), *La Petite République* (socialiste), *Le Journal des débats* (conservateur), *le Gaulois* (conservateur)…. MNHN Ms 2797.
[63] Voir à ce sujet la troisième partie.
[64] Voir annexe des citations, citation n° 1.
[65] Voir annexe des citations, citation n° 2.

Nous pouvons noter, dans un siècle largement influencé par le positivisme, que la famille Grandidier puis Alfred lui-même se rapprochent plus particulièrement du saint-simonisme, aussi bien sur des aspects personnels qu'idéologiques[66], comme nous le verrons à plusieurs reprises.

L'inclination de Monsieur Grandidier père pour un mode de vie traditionnel et conservateur ne cesse de se renforcer au cours de son existence. Il souhaite transmettre à ses fils un genre de vie basé sur la rente, de préférence foncière. A cette fin il achète de nombreuses parcelles à Larchant puis à Fleury-Mérogis[67]. Cependant, bien qu'il dénigre les valeurs boursières, il est titulaire d'une véritable fortune sous forme de rentes, actions et obligations mais ne s'en vante pas[68]. En conformité avec l'aristocratie, il entend tirer ses revenus de la terre, considérée comme la richesse la plus sûre jusqu'en 1914, et n'assimile pas sa résidence à la campagne à une simple résidence secondaire bourgeoise[69]. Il veut inculquer à ses fils la valeur et la noblesse attachées au capital foncier et il ne les éduque pas pour travailler, exercer une profession ou gagner de l'argent mais bien plutôt pour savoir utiliser avec profit, garantir et accroître un patrimoine à transmettre, toujours dans une logique très aristocratique. Napoléon Grandidier lègue littéralement ces grands principes à ses fils puisqu'il exprime à plusieurs reprises dans son testament sa vision du style de vie que doivent adopter Alfred et Ernest Grandidier devenus adultes :

> « Depuis mon second mariage, ma fortune s'est beaucoup accrue autant par la bonne direction et les économies de ma femme que par les soins que j'ai pu y donner. […] Je recommande beaucoup à mes enfants de garder toute leur vie ces excellents biens et de ne rien vendre à moins que ce soit des parcelles sans importance pour la composition de la propriété. […] J'ai toujours remarqué que plus nous allons vers l'avenir, plus la vie devient chère. Dans ma prévoyance, j'ai donc pensé que le mieux était d'acheter des immeubles susceptibles d'augmentation et qui par une élévation progressive de revenus mettront mes enfants à même de continuer ultérieurement (sans crainte de baisse de revenus comme cela arrive souvent dans les valeurs mobilières à gros et dangereux intérêts) le système de vie que nous avons maintenu sans être jamais obligés de diminuer nos dépenses et notre train de maison. […] par ce système on s'habitue à des dépenses moindres et l'on voit sa fortune s'accroître à une époque de la vie où les charges augmentent. [70]»

[66] Musso, Pierre, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, QSJ/PUF, Paris, 1999, 127 p., p. 8, 11, 13-15. Comme Saint-Simon, le grand-père Grandidier se bat en Amérique du Nord avec Lafayette, le père s'enrichit en rachetant des biens de l'Eglise et le fils se passionne pour les réseaux de transport. Quant au petit-fils, Guillaume, il réussira le concours de l'Ecole Polytechnique, haut-lieu du saint-simonisme.
[67] Voir *Pour en savoir plus sur les domaines des Grandidier*.
[68] Voir *Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier*.
[69] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.* , p. 52.
[70] AN XLII-1146, Partage de la succession Grandidier le 22 septembre 1871, citation du testament rédigé en 1869.

Grâce à ces principes prudents de sage père de famille, et bien que le train de vie qu'il offre aux siens n'ait rien de modeste comme nous le verrons, nous estimons la fortune de Napoléon Grandidier à plus de trois millions de francs en 1871[71].

Jean-Marie Wiscart décrit deux manières de vivre noblement au XIXème siècle en France : le type « Ancien Régime » et le type « britannique ». Avec ses actions dans les mines et le chemin de fer témoignant de sa participation à la modernité d'une part, et son attitude paternaliste envers son village dont il est élu maire d'autre part, Napoléon Grandidier s'inscrit absolument dans la tradition britannique[72].

2. Les premiers accidents de la vie

La relative fragilité de constitution des deux parents d'Alfred Grandidier détermine souvent l'installation dans les villes thermales ou méditerranéennes l'hiver, à l'image de nombreux nobles et bourgeois très aisés de l'époque. Eric Mension-Rigau fait remarquer que la bi-localité avec alternance résidentielle selon un calendrier très précis est typique de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie et culmine précisément sous la Restauration et la Monarchie de Juillet[73]. Les Grandidier retrouvent par exemple d'une année sur l'autre, à Rome puis à Pise, la famille Mauni, mais aussi le Comte et la Comtesse de Custine ou le Marquis de La Tour du Pin, familles légitimistes émigrées depuis 1830[74].

Alfred Grandidier est confronté à son premier grand deuil au cours d'un séjour thermal. Sa mère décède lors d'un voyage aux eaux à Navarrenx, dans les Basses-Pyrénées, le 23 décembre 1838[75], alors que le petit garçon vient tout juste de fêter ses deux ans. Ernest et Alfred Grandidier se voient spoliés par leur famille maternelle de l'héritage, notamment l'hôtel particulier dans le Marais, ce qui entraîne une rupture nette et définitive entre les

---

[71] AN XLII-1146, Partage de la succession Grandidier le 22 septembre 1871. Lors du partage, la succession à diviser se monte à près de 3 millions, à quoi il faut ajouter quelques biens indivis. De plus, il faut noter que les estimations sont toutes faites au 1er juillet 1871, soit au lendemain de la Guerre de 1870 or il est très probable que les biens fonciers, immobiliers, les actions et obligations de M. Grandidier, notamment celles qui concernent des entreprises basées dans l'Est de la France, ont connu des dévaluations. Il est certain que si l'estimation du patrimoine avait été réalisée au début de l'année 1870, la fortune de Napoléon Grandidier aurait été encore plus importante. Voir *Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier*.

[72] Wiscart, Jean-Marie, « Vivre noblement dans la Somme au XIXème siècle », pp. 119-125, in Daumard (dir.), *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales du XIXème siècle*, Paillart-Université de Picardie, Abbeville, 1983, 248 p., p. 119-120.

[73] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.*, p. 46-47. L'auteur évoque surtout l'alternance résidentielle château de campagne/maison en ville, mais sa remarque vaut aussi pour l'alternance Paris/Méditerranée. La famille Grandidier pratique d'ailleurs les deux types de bi-localité.

[74] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*. Mme de Custine s'entiche tellement des deux garçons que lors de son veuvage elle vient s'installer dans leur voisinage à Paris.

[75] Etat-Civil, Mairie de Navarrenx.

familles Grandidier et De La Levée[76]. De ce fait, Alfred Grandidier ne conserve pour ainsi dire aucun lien avec la famille de sa mère.

Le 10 février 1841, Monsieur Grandidier épouse en secondes noces Zoé Cardon. Alfred Grandidier aime beaucoup cette belle-mère qu'il considère comme sa véritable mère puisque c'est elle qui l'a élevé à partir de l'âge de quatre ans et demi. Sa belle-mère étant issue d'une nombreuse famille[77], Alfred Grandidier noue de solides et précieuses relations avec ses cousins, tous membres de la haute-bourgeoisie parisienne.

> « La femme distingué[e] et excellente qui a été ma seconde mère, ma vraie mère dans toute l'acception du mot, a été admirable de dévouement, de bonté et de charité. C'est elle qui m'a élevé et c'est à elle aussi bien qu'à mon père, qui nous étaient tous les deux très affectionnés, que je dois d'être ce que je suis. Elle a eu, en 1843, un fils, mon frère Anatole, qui est malheureusement mort quelques mois après sa naissance. Toute sa famille nous a, de suite, adoptés, mon [frère] et moi, et nous avons été élevés avec nos cousins De Vandeul, Le Vavasseur, Dupérier, de Lapeyrière, Daru, Edme Fleury et Henri Rabusson.[78]»

Toute la famille se rassemble chaque Nouvel An chez la doyenne de la famille, la sœur aînée de Zoé Cardon, Mme De Vandeul, Chaussée d'Antin à Paris[79]. Les oncles, les tantes et les cousins d'Alfred Grandidier passent beaucoup de temps chez lui durant la décennie 1850 et chacun participe à l'éducation, notamment morale, des enfants.

Jacques François Napoléon Grandidier tombe si gravement malade en 1847 qu'il vend sa charge de notaire et décide de passer l'hiver à Hyères, inaugurant ainsi une série de voyages en Méditerranée. Cette retraite anticipée lui permet de consacrer la majeure partie de son temps à ses fils, au gré des voyages pour raison de santé de toute la famille et en dépit des circonstances politiques parfois défavorables. Partageant leur vie entre de courts séjours dans les villes d'eau, relativement ordinaires, et de longues résidences à l'étranger réservées à une élite très privilégiée, la famille franchit en outre un saut qualitatif dans sa position sociale.

Bien qu'il provienne d'une famille aisée et aimante et qu'il reconnaisse avoir eu une enfance assez heureuse, Alfred Grandidier se trouve mêlé dans sa jeunesse à quelques faits dramatiques qui laissent en lui une empreinte définitive.

Les événements politiques violents, – révoltes, révolutions, guerres civiles – traumatisent semble-t-il profondément le petit garçon qui s'y trouve fortuitement exposé.

---

[76] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[77] Pour le cousinage, voir annexe 5.
[78] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[79] La Chaussée d'Antin est alors une des adresses les plus réputées à Paris.

Durant tout son âge adulte, que ce soit en France ou à l'étranger, l'homme vivra toujours avec une sensibilité particulière les émeutes politiques et populaires auxquelles il se trouvera confronté, en écho à ses émotions de jeunesse. Il se gardera bien de s'engager lui-même.

Pendant les troubles révolutionnaires de juin 1848, la famille Grandidier, confondue par des ouvriers avec celle de Guizot, à la barrière de Fontainebleau, court un véritable danger[80]. Serrant contre lui une boîte contenant des lézards dont nous soulignerons plus tard l'importance, le jeune Alfred Grandidier est la proie des moqueries des insurgés tandis que son père voyage avec plus de 10 000 francs et craint à tout moment d'être dépouillé voire tué. Conduite en garde à vue, la famille ne parvient à s'enfuir vers Clamart que par le truchement de déguisements. Alfred Grandidier conservera un souvenir vif de la terreur occasionnée par cette journée, d'autant plus que c'est à cet endroit même qu'est tué le lendemain le Général Bréa[81].

De même, quelques mois seulement après les événements précédents, à l'hiver 1848-1849, Alfred Grandidier, son frère et leur précepteur se trouvent pris dans la panique consécutive à l'assassinat du chef du Gouvernement et Ministre de l'Intérieur italien Rossi[82] par les carbonari, devant la Chambre des Députés à Rome, le 15 novembre 1848. Le lendemain, une foule immense et en colère se dirige vers le Palais du Quirinal où se trouve le Pape, quand une fusillade éclate[83]. De retour au domicile, la pression des troubles politiques n'épargne pas davantage Alfred Grandidier puisque son père évoque, semble-t-il devant ses enfants, les sujets politiques brûlants avec son ami l'ambassadeur de France, M. D'Harcourt. Celui-ci souhaite convaincre le Pape de se mettre à l'abri en Avignon. Cependant l'ambassadeur d'Autriche a vent de ce projet et le contrecarre en conduisant Pie IX à Gaète. Après ces événements, les enfants restent confinés chez eux pour travailler, afin d'être préservés des violences qui accompagnent l'instauration de la République à Rome. Cependant Alfred Grandidier avoue avoir malgré tout assisté à plusieurs morts violentes sur la Piazza di Spagna, sous ses fenêtres. La situation continue à se dégrader pour la famille Grandidier qui

---

[80] Lacroix, Alfred, *Notice historique sur Alfred Grandidier lue en séance publique annuelle le 18 décembre 1922 à l'Académie des Sciences*, Paris, 1922, p. 4. Dans l'*Éducation sentimentale*, Flaubert fait vivre à son héros, qui revient de Fontainebleau, exactement la même mésaventure que celle des Grandidier, à ceci près que Frédéric Moreau est confondu avec le Comte de Chambord.

[81] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

[82] Alfred Grandidier indique avec raison qu'il concentrait de nombreux pouvoirs. AMAE Correspondance Politique de Rome, volumes 988-989, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 16 novembre 1848.

[83] AMAE Correspondance Politique de Rome, volumes 988-989, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 17 novembre 1848.

se retrouve piégée dans Rome. Après le départ précipité du Pape le 24 novembre 1848, ainsi que de celui de l'ambassadeur de France, l'employé du Consulat de Civita-Vecchia, Forbin-Jansson, déclare que sa première tâche est la protection de tous les Français présents à Rome[84]. La vie des membres de la famille Grandidier étant une fois de plus menacée, Alfred Grandidier et ses proches doivent se réfugier à la Villa Médicis avant d'être « libérés » par Garibaldi à qui le père de famille montre une lettre de recommandation du Prince Belgiocioso. Il semble que la famille Grandidier soit restée un certain temps confinée dans Rome, ville assiégée par les troupes françaises depuis le 25 avril 1849 car les saufs-conduits pour Florence délivrés aux réfugiés de la Villa Médicis ne leur ont été remis que le 5 mai, suite à un arrêt des combats le 30 avril[85]. Usant de corruption à l'endroit de gardes urbains et d'un cocher, les Grandidier peuvent enfin fuir vers Florence puis Livourne, où ils s'embarquent pour Naples. Alors que la famille parcourt l'Italie révoltée, elle rend visite à deux reprises, en audience privée, au Pape Pie IX réfugié à Gaète[86]. Tous les grands noms de l'Europe catholique se succèdent d'ailleurs à Gaète durant l'hiver et le printemps 1848-1849[87].

Il est assez remarquable que les souvenirs d'enfance d'Alfred Grandidier soient si précis soixante-dix ans après les événements, corroborés par les archives diplomatiques, même si le rôle du père y est sans doute dramatisé. A Naples, Alfred Grandidier et sa famille retrouvent enfin la tranquillité mais l'hiver suivant décision est prise de séjourner en Espagne, pour plus de sécurité ! Pourtant, à l'automne 1849, Valence et Murcie sont en état de siège et c'est précisément à Valence que la famille s'installe...[88]

3. Découvertes in situ

Monsieur Grandidier porte un grand intérêt aux sciences naturelles, et particulièrement à la géologie, à laquelle il initie ses fils, ainsi qu'à la botanique. Amateur éclairé, il fait d'ailleurs aussi partie de la Société française d'Acclimatation fondée par Geoffroy Saint-Hilaire, dont il est « l'un des membres les plus zélés[89]». Il participe lui-même, dans ses serres personnelles, à l'acclimatation et à la distribution de nouveaux végétaux. Son épouse prend le

[84]AMAE Correspondance Politique de Rome, volumes 988-989, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 26 novembre 1848.
[85]AMAE Correspondance Politique de Rome, volumes 988-989, lettres du Consul et du Chancelier au Ministre des Affaires Étrangères, le 10 mai 1849.
[86] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[87]AMAE Correspondance Politique de Rome, volumes 988-989, lettres de l'ambassadeur de France réfugié à Naples au Ministre des Affaires Étrangères, de novembre 1848 à mai 1849.
[88]AMAE CCC Valence, volume 6, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 14 octobre 1849.
[89] MHNH Ms 3270, article paru dans le *Bulletin de la Société d'Acclimatation* en 1870.

relais à sa mort et Alfred Grandidier sollicitera plusieurs fois le botaniste du Muséum Joseph Decaisne pour qu'il fournisse des plantes à sa mère[90].

Au cours du séjour familial à Hyères, de novembre 1847 à juin 1848, le père emmène ses fils en promenade tous les jours. Ces sorties répondent au double objectif de développer le corps au grand air – principe d'éducation cher à M. Grandidier père – et de les initier aux sciences naturelles. Pendant ces sorties, le père cherche par exemple avec ses fils des chenilles du rare *papilio jasius*. C'est d'ailleurs lors de ce séjour provençal qu'Alfred Grandidier se découvre une véritable passion pour l'histoire naturelle en apprivoisant un lézard ocellé et en chassant des insectes qu'il offrira plus tard au Muséum[91]. Il conservera toute sa vie un souvenir ému du petit lézard[92]. Au printemps 1849 à Naples, le père fait escalader le Vésuve à ses fils et ils s'amusent ensemble à cuire des œufs sur la lave. Lors du voyage à Valence en Espagne, durant l'hiver 1849-1850, tous trois partent visiter des carrières et des mines célèbres où les deux enfants capturent encore des lézards qu'ils offriront au Muséum de Paris. Alfred Grandidier y prend aussi le goût des pierres et son père lui offre une collection de minéraux. De même, lors d'une villégiature familiale à Pise en 1850-1851, les deux frères succombent devant une collection de minéraux de l'île d'Elbe et de Montecatini, qu'ils se font offrir par leur père. Afin de récompenser l'assiduité du travail scolaire de ses fils, M. Grandidier les conduit à la découverte des mines de cuivre de Montecatini ainsi que de celles de fer de l'île d'Elbe et de Larderello. Ils en profitent pour visiter la demeure de Napoléon Ier.

En Italie, les enfants reçoivent en outre des leçons d'histoire et fréquentent beaucoup les musées d'art. Les jeudis après-midi romains, en 1848-1849, sont en effet consacrés à la visite d'églises et de musées lorsqu'ils ne sont pas destinés à s'ébattre dans la campagne, tandis que durant les deux mois de son séjour napolitain, la famille Grandidier multiplie les visites, celles des ruines récemment découvertes d'Herculanum et Pompéi, mais également celles de Capri, villégiature d'empereurs romains, ainsi que celle de nombreux musées. L'éducation des élites en général accorde toujours une grande place à l'Antiquité, aussi bien du point de vue artistique que moral ou littéraire. La grande chance des frères Grandidier est d'étudier tout cela sur place. A Pise, les enfants s'émerveillent de loger dans les chambres décorées d'authentiques fresques d'un magnifique hôtel des rives de l'Arno, où ils apprennent également l'escrime et le dessin[93].

[90] Institut, Ms 2445, lettre d'Alfred Grandidier à Decaisne, le 20 février 1874.
[91] Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *op. cit.*, p. 2.
[92] Lacroix, Alfred, *Notice historique sur Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 4.
[93] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

Nous constatons que l'instruction d'Ernest et Alfred Grandidier est beaucoup plus complète et poussée que celle de la plupart des enfants de la haute société, qui insiste sur l'histoire familiale et la religion, les humanités et le latin mais n'intègre que très rarement la géographie par exemple, sans parler des sciences. Même dans ce milieu d'exception, les voyages éducatifs restent rares et l'ouverture d'esprit dont ont bénéficié les enfants Grandidier, les leçons particulières in situ, sont exceptionnelles. Par contre, les destinations de villégiature de la famille s'avèrent très classiques parmi la minorité la plus riche et la plus curieuse qui voyage pour son agrément[94]. L'Italie constitue le premier but de voyage et le plus conventionnel pour de jeunes Français éduqués selon un modèle aristocratique au XIXème siècle[95].

Ces voyages, outre qu'ils forment la curiosité des deux garçons, leur donnent le goût et la faculté d'apprendre les langues étrangères. Alfred Grandidier adulte maîtrisera parfaitement l'italien, l'espagnol, le portugais, l'anglais mais aussi bien entendu le latin et le grec ancien. Tout ceci concourt en outre à donner une éducation assez moderne aux fils Grandidier, même si l'apprentissage des langues vivantes a toujours été développé chez les aristocrates notamment[96]. Le reste du temps, en été, les Grandidier vivent chez le Marquis Barthélémy avec leurs cousins Dupérier, dans une propriété familiale à Clamart, où les leçons se poursuivent. « Mon père [était] toujours préoccupé de nous donner une éducation aussi complète que possible.[97]», se souvient Alfred Grandidier avec reconnaissance.

B. Un enseignement sur-mesure

1. Des leçons particulières dans lesquelles dominent les sciences

Comme dans les grandes familles, et en raison des voyages incessants de leurs parents, Ernest et Alfred Grandidier ne sont pas à proprement parler scolarisés et les seuls enfants qu'ils côtoient sont donc leurs cousins dont ils partagent les jeux, l'été. Ils ne fréquentent véritablement une école que de 7 à 10 ans environ, à Paris. Et encore s'agit-il plus de cours privés que d'un établissement scolaire. Alfred Grandidier suit d'abord les cours Belèze, rue

[94] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château, op. cit.*, p. 122-134.
[95] Wiscart, Jean-Marie, « Vivre noblement dans la Somme au XIXème siècle », *op. cit.*, p. 122.
[96] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château., op. cit.*, p. 138. Les petits aristocrates et bourgeois apprennent essentiellement l'anglais et l'allemand par le truchement de leur nurse anglaise et de leur institutrice autrichienne, ou par un de leurs parents d'origine étrangère. Contrairement aux enfants Grandidier, ils ont peu l'occasion de pratiquer ces langues hors de France.
[97] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

Caumartin, et les cours de gymnastique de la Chaussée d'Antin en compagnie des enfants Duchâtel – dont la sœur deviendra la Duchesse De La Trémoïlle. A neuf ans il suit les cours du professeur Prat-Marco, enseignant au collège Rollin, qui prend deux ou trois élèves chez lui. A dix ans et demi, en octobre 1847, il est admis par faveur spéciale au collège Rollin grâce à l'amitié qui lie son père avec Guizot et le Duc Victor de Broglie[98], pour n'y étudier que moins de deux mois avant de partir à Hyères[99]. Alfred Grandidier gardera toujours cette distance avec l'enseignement institutionnel et n'intégrera jamais, même en temps que professeur, la moindre école ou université.

Les deux frères ne connaissent pas le pensionnat de garçons, peu prisé dans ce milieu surtout à Paris[100], mais sont instruits par leur père et par un précepteur. Ce dernier ne les quitte jamais durant l'enfance et la jeunesse, même en déplacement. Il est difficile de déterminer si la place importante qu'occupe Napoléon Grandidier dans l'éducation et l'instruction de ses fils est habituelle ou originale. Adeline Daumard[101] insiste sur l'assiduité des pères bourgeois auprès de leurs enfants, Eric Mension-Rigau[102] pointe au contraire leur absence et leur éloignement, tant géographique qu'affectif. Quoi qu'il en soit, le rôle de Monsieur Grandidier auprès de ses fils ne se dément pas avec le temps, même lorsque l'instruction proprement dite des deux garçons est confiée à un professeur particulier.

Leur premier précepteur, à partir de novembre 1847, est M. Labaret-Dupaty, par ailleurs professeur au collège Stanislas. De l'hiver 1848 à 1851, l'on emploie M. Mahut, qui avait déjà éduqué les enfants Lauriston et Oudinot. « C'était le précepteur par excellence du grand monde, il avait une tenue impeccable et ses manières étaient distinguées et il était d'une correction parfaite, ce qui allait parfaitement avec mon père et ma mère.[103]» Si la morale et la piété des précepteurs sont certainement des critères de sélection, la compétence semble donc également importante aux yeux des parents. Contrairement à de nombreuses familles qui engagent des institutrices sans exiger d'elle un diplôme, ou confient leur progéniture à un prêtre dont la science se limite au latin[104], la famille Grandidier recherche pour ses fils de

[98] Le Duc de Broglie est le fidèle soutien de Guizot, qui devient Président du Conseil en cette année 1847 et se retrouve donc plus puissant que jamais.
[99] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[100] Daumard, Adeline, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France*, Aubier, Paris, 1987, 430 p., p. 210.
[101] Daumard, Adeline, *ibid.*, p. 210.
[102] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.*, p. 75.
[103] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*. Alfred Grandidier truffe son récit de noms de familles célèbres qu'il s'enorgueillit d'avoir fréquentées. Les Lauriston sont une très ancienne famille noble tandis que les Oudinot sont une famille distinguée sous le Premier Empire. De même signale-t-il que son frère a étudié au cours Prat-Marco avec un petit Desaix, famille illustre depuis Bonaparte.
[104] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.*, p. 105.

véritables enseignants ayant fait leurs preuves ou des jeunes hommes très diplômés. Les enfants ne sont pas encouragés à une course au diplôme qui permet d'obtenir une place dans la société puisque, bien nés, ils sont déjà assurés de tenir une position éminente. L'éducation représente donc davantage un luxe qu'une nécessité, à l'instar de ce qui se pratique dans l'aristocratie[105]. Cependant, contrairement à une certaine vieille noblesse, la famille Grandidier est parfaitement lucide quant à l'intérêt du réel développement de l'intelligence et à l'apprentissage scolaire de haut niveau[106]. On dispense à Ernest et Alfred Grandidier un enseignement classique, où les sciences occupent malgré tout une place beaucoup plus importante que de coutume. La famille semble anticiper en quelque sorte l'importance donnée par les disciples d'Auguste Comte, dans la seconde moitié du XIXème siècle, à l'étude des sciences dans l'éducation des adolescents[107], ce qui paraît cohérent avec la coloration saint-simonienne que nous avons pu remarquer.

A partir de 1853, année où Napoléon Grandidier achète le château de Fleury-Mérogis, sans doute avec l'argent des forêts d'Argonne, la famille cesse ses voyages et se partage entre les hivers à Paris, au 75 rue du Faubourg Saint-Honoré, et les étés au château familial, conformément au rythme de vie typique des élites.

M. Grandidier père peut développer à loisir ses tendances au mode de vie aristocratique. La propriété de Fleury-Mérogis, comprenant 500 ha qui s'étendent sur les communes limitrophes, ses fermes et les 220 habitants du village, devient alors le véritable fief des Grandidier et leur assure un revenu annuel très confortable de 50 000 francs[108].

[105] Revel, Jacques, « Présentation », p. XVII, in Mension-Rigau, Eric, *ibid.*
[106] Mension-Rigau, Eric, *ibid.*, p. 122.
[107] Kremer-Marietti, Angèle, *Le positivisme*, QSJ/PUF, Paris, 1982, 128 p., p. 89-91.
[108] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*. Ce revenu, qui constitue une véritable petite fortune, vient s'ajouter à ceux de la ferme de Larchant, de la ferme du Peray, au loyer de la maison rue Cambacérès, aux rentes des diverses actions et obligations. Voir *Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier*.

Façade avant du château de Fleury-Mérogis (JEM)

Façade arrière du château de Fleury-Mérogis (JEM)

Dès lors, tous les étés leurs cousins Dupérier louent un domaine tout proche, à Savigny et ils se fréquentent assidûment. Les membres de la famille se conduisent en châtelains à Fleury-Mérogis, d'autant plus qu'ayant racheté le domaine à la vieille famille des Comtes de Fleury, M. Grandidier père devient aussitôt maire du village. Les armoiries des Grandidier incrustées dans la façade du château, le banc réservé à la famille dans une chapelle latérale de l'église paroissiale, un petit cimetière privé : tous ces détails concourent à la parfaite manifestation de l'appropriation par la famille Grandidier des signes traditionnels de la noblesse[109].

Armoiries Grandidier à Fleury-Mérogis, façade arrière (JEM)

[109] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.*, p. 54-56.

Ex-libris d'Alfred Grandidier intégrant les armoiries

Ex-libris d'Alfred Grandidier avec les armoiries de sa famille

Nous pouvons remarquer à cette occasion que Joseph Grandidier, oncle d'Alfred et Ernest, se construit exactement la même position sociale à Futeau entre 1846 et 1852, qualifiée de « seigneuriale »[110]. Maire de son village et principal employeur, son assise diffère seulement de celle de son frère Napoléon à Fleury-Mérogis par son caractère industriel, et non agricole.

Alfred Grandidier vit à Fleury-Mérogis parmi les meilleurs moments de sa jeunesse. Il s'intéresse beaucoup à la transformation du jardin à la française en jardin à l'anglaise, ordonnée par son père et réalisée par Varé[111], mais aussi à la construction d'un moulin puis d'une pompe à vapeur. La famille déploie au château de Fleury-Mérogis un mode de vie calqué sur celui de la *gentry* anglaise, très en vogue en France à cette époque, qui se caractérise par une forte emprise du châtelain dans la gestion de son domaine, une obsession pour les chiens et les chevaux et un véritable amour de la nature[112].

[110] Bonnet, Serge « Verriers et Bûcherons d'Argonne », in Bedarida et Maitron (dir.), *Christianisme et monde ouvrier*, 1975, p. 204-205.
[111] Varé est connu pour avoir dessiné le Bois de Boulogne.
[112] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.*, p. 49.

Les deux fils étudient au château, notamment sous la direction du grand botaniste Baillon – qui les éduque déjà tous les étés depuis 1849 à Clamart –, pratiquent l'équitation et la chasse dans le vaste domaine paternel comme de jeunes aristocrates. La place de choix accordée au développement du corps dans l'éducation des jeunes garçons est elle aussi plutôt originale en France à cette époque, caractéristique de l'anglomanie très poussée dans la famille. Pour le plus grand bonheur de son cadet, M. Grandidier père augmente les écuries et fait bâtir un chenil. Alfred Grandidier développe en effet une véritable passion pour l'équitation et la chasse, devenant rapidement un cavalier émérite. C'est avec une réelle émotion qu'il évoque, dans sa vieillesse, les chasses somptueuses organisées sur le domaine :

> « Nous avions du reste de beaux pointers anglais pour la chasse qui, à Fleury, était fort belle, giboyeuse, surtout en perdreaux et en lièvres. Les grands jours, le tableau des bêtes abattues en quelques heures, de 1h à 5h, était fort respectable et se composait de plusieurs centaines de pièces. Les plaisirs de la chasse et du cheval ne m'empêchaient pas de travailler ferme.[113]»

Au fil des ans, Monsieur Grandidier, si soucieux d'élever l'esprit de ses fils, leur choisit les meilleurs répétiteurs. Il estime que M. Mahul a atteint ses limites et le conseille au Ministre Walewski pour ses jeunes enfants. Suivent alors plusieurs précepteurs pour Alfred Grandidier, tandis que son frère Ernest commence à étudier le Droit. Les précepteurs sont souvent issus du monde scientifique, comme le souhaite Alfred Grandidier lui-même. Le jeune homme obtient ses baccalauréats ès-lettres en 1853, à seulement 16,5 ans puis ès-sciences. Ses études à présent purement scientifiques le passionnent à tel point que « dès ce moment-là je me mis à travailler avec ardeur et je veillais si tard que mon père montait pour me dire de me coucher[114]». Il suit alors en auditeur libre des cours à la Sorbonne et au Collège de France, où il reçoit les leçons du physicien Regnault[115].

[113] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[114] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[115] Lorsque Bouvard et Pécuchet, héros éponymes du roman de Flaubert, décident de s'initier à la science au début du chapitre III, ils commencent par la lecture d'un ouvrage de Regnault sur la chimie.

Alfred Grandidier étudie au prestigieux Collège de France en 1853-1854 (JEM)

Plus déterminant encore, à partir du 18 octobre 1854, son père le confie, avec son frère Ernest, aux lumières de Jules Janssen. Encore jeune astronome, physicien et géologue, celui-ci effectue des suppléances pour les cours de sciences au Lycée Louis le Grand depuis 1853 afin de gagner sa vie. Jules Janssen, de dix ans seulement l'aîné des frères Grandidier, déjà licencié ès-mathématiques depuis 1852, obtient sa licence en sciences physiques en 1855[116]. Alfred Grandidier passe à son tour ses licences en sciences physiques et mathématiques même si son goût pour l'histoire naturelle est déjà bien affirmé.

Le lecteur remarquera la double originalité des études scientifiques poursuivies par notre futur explorateur au regard de sa carrière ultérieure. En effet, alors qu'il consacre sa vie aux sciences naturelles, sa formation académique supérieure est entièrement tournée vers les sciences exactes. Cela s'explique sans doute par l'influence exercée par Jules Janssen, qui fait dévier l'intérêt de son élève vers l'astronomie et la physique céleste alors que ce dernier se

[116] Launay, Françoise, *Un globe-trotter de la physique céleste : l'astronome Jules Janssen*, Vuibert, Paris, 2008, 274 p., p. 26. et Acad. Sc., dossier biographique de Jules Janssen.

passionne plutôt, depuis l'enfance, pour la botanique, la zoologie et la géologie. Le parcours estudiantin d'Alfred Grandidier apparaît singulier en comparaison avec la formation de la plupart de ses futurs collègues ou amis pratiquant la zoologie ou l'anthropologie à ses côtés. En effet, nous ne pouvons qu'être vivement frappés par l'écrasante majorité de médecins parmi eux, qu'ils soient médecins en exercice ou seulement de formation[117]. Cette spécificité n'est pas neuve puisque la plupart des candidats à l'École des Voyageurs du Muséum au début du XIXème siècle, et l'écrasante majorité de ceux qui sont finalement retenus, ont suivi des études de médecine[118]. Alfred Grandidier n'a jamais emprunté la voie des études de médecine.

2. La tradition familiale catholique janséniste

Malgré l'apparente facilité de l'enfance d'Ernest et d'Alfred Grandidier, la modernité de leur éducation, il ne faut pas se méprendre sur sa grande rigidité. En effet, la famille Grandidier – sans doute sous l'influence de la famille Cardon – entretient en son sein une très forte tradition janséniste, dont l'éducation des enfants est empreinte. « Mon père et ma mère [étaient] d'un rigorisme extrême.[119]» Comme souvent au sein des plus hautes élites, c'est le groupe familial dans son ensemble qui imprime sa marque sur les enfants[120]. Eric Mension-Rigau note qu'au cours du XIXème siècle, de nombreuses familles ayant eu à souffrir de la Révolution française, au travers d'un exil ou d'exécutions, ont développé une morale extrêmement austère, souvent teintée de jansénisme, mais toujours sous la bannière de l'Eglise[121]. C'est exactement la situation que nous observons chez les Grandidier, à cette nuance près que l'aspect janséniste est surtout le fait de la branche maternelle Cardon. D'ailleurs, la morale et la piété demeurent au cœur de l'enseignement et de l'éducation dans les années 1840-1860[122].

Pendant l'hiver 1847-1848, que la famille passe à Hyères dans un confortable meublé, avec le précepteur, le valet et la femme de chambre, le père de famille exige que ses fils, âgés

---

[117] Alfred Grandidier rencontre des médecins s'adonnant à l'histoire naturelle en sus de leur activité médicale principale : Auguste Vinson, Charles Coquerel à La Réunion. Plusieurs de ses éminents collègues au Muséum de Paris ont suivi des études de médecine comme base de leur formation scientifique, sans jamais exercer : Henri et Alphonse Milne-Edwards, Armand Quatrefages, Ernest Hamy, Charles d'Orbigny, Alfred Lacroix effectuant quant lui des études de pharmacie. Plusieurs explorateurs de son entourage sont également médecins comme Louis Catat.

[118] Kury, Lorelaï, *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*, L'Harmattan, 2001, 237 p., p. 169-175.

[119] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

[120] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.*, p. 75.

[121] Mension-Rigau, Eric, *ibid.*, p. 215.

[122] Casseyre, Jean-Pierre, *Un aperçu de l'histoire de l'enseignement en France du début du XIXème siècle à nos jours*, mémoire de l'Institut d'Etudes Politiques, juin 2005, 2 vol., vol. 2, p. 11.

seulement d'une dizaine d'années, commencent les leçons à 5h30. Leur précepteur, très zélé, réveille donc les enfants dès 4h du matin[123]! A Rome, l'hiver suivant, les enfants, logés dans un somptueux appartement de la Piazza di Spagna, n'en étudient pas moins près de dix heures par jour, dans une salle spécialement dédiée à leurs leçons. Leurs journées sont réglées avec une rigueur toute monacale[124]. Alfred Grandidier détaille son emploi du temps pendant ce séjour romain : tous les jours, étude de 6h à 8h puis petit-déjeuner jusqu'à 8h30 puis étude à nouveau jusqu'à 10h. On accorde aux deux garçons une récréation pendant un quart d'heure puis les leçons reprennent jusqu'à 11h30. Après le déjeuner et la promenade, les cours se poursuivent entre 13h30 et 16h, les enfants s'arrêtent pour goûter puis retournent étudier de 16h30 à 18h15. Il est alors l'heure de s'habiller pour le dîner, comme dans toute famille distinguée. Jusqu'à 21h les deux frères sont libres de jouer ou de lire avant l'extinction des feux. A Valence, l'hiver suivant, les leçons de français, latin et grec se succèdent encore tout au long de la journée.

La discipline est non seulement de fer, avec des leçons du lever au coucher du soleil, mais on inculque aussi aux enfants une morale sévère dès le plus jeune âge. Alfred Grandidier raconte d'ailleurs qu'il était de rigueur d'offrir à chaque garçon de la famille les œuvres du penseur janséniste Nicolle (ou Nicole).

> « L'oncle Victor [Cardon], [était] très religieux, fortement teinté, comme nous tous, de jansénisme. Il était d'ailleurs d'usage dans la famille de donner à chacun des membres, lorsqu'il arrivait à l'âge de raison, les œuvres complètes de Nicole ; c'est ainsi que, quelques temps après notre première communion, mon frère et moi nous avons reçu chacun la série des volumes de ce bon M. Nicole, pleins de belles et bonnes pensées et d'excellents conseils, mais pas très amusants, tant s'en faut.[125]»

Cependant, bien qu'adepte d'un courant religieux très particulier, dont l'histoire a frôlé les limites du Catholicisme, la famille Grandidier, très pieuse, n'en reste pas moins fortement liée à la religion officielle et au Pape. Ainsi, la famille fréquente de nombreux ecclésiastiques de haut-rang à Rome en 1848-1849 et à cette occasion, Alfred Grandidier prépare sa première communion avec Mgr Lebel et Mgr Lacroix, protonotaire du nonce français auprès du Pape Pie IX. La cérémonie a lieu dans la crypte de Saint-Pierre de Rome, en l'absence du Pape qui a quitté la ville, mais en présence de grandes familles[126]. Alfred Grandidier conservera toute sa vie une relation très proche avec l'Église catholique et tous les

[123] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[124] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[125] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[126] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

ministres du Christ en général – y compris protestants –, jusqu'à ce qu'il renie l'ensemble de cet héritage chrétien à la veille de sa mort.

Il ne fait pas de doute dans ces conditions que les précepteurs sont toujours choisis selon les inclinations morales familiales, même lorsque les deux enfants ont grandi. Janssen joue à la fois le rôle de mentor et de chaperon pour Alfred Grandidier, sa rigueur et son extrême sévérité étant tout indiquées dans les deux cas. En effet Monsieur Grandidier n'autorise pas ses fils à sortir seuls avant l'âge de la majorité, soit 21 ans. Alfred Grandidier obtient ainsi, dans la plus stricte discipline, ses deux licences.

II. L'exploration par hasard : voyage aux Amériques

S'il reste aujourd'hui célèbre comme un grand explorateur, Alfred Grandidier ne se destinait pas particulièrement à ce genre d'exploit. Cependant, il passe avec un réel bonheur du voyage d'agrément de son enfance à l'expédition qui fait sa renommée à l'âge adulte et se découvre là une réelle passion. Bien que lui-même ait toujours minimisé son voyage aux Amériques, qui l'a semble-t-il déçu du point de vue des résultats et ne lui a pas apporté la réussite éclatante qu'il escomptait peut-être, c'est une étape cruciale de sa vie, une révélation à ses propres yeux de ses goûts et de ses capacités qui joue le rôle d'un véritable voyage initiatique, selon le souhait de son père. Ce voyage américain contient déjà en germes tout ce qui fera le succès, la valeur et la renommée de ses explorations futures. A nos yeux, cette expédition américaine représente au contraire une réussite à de nombreux points de vue.

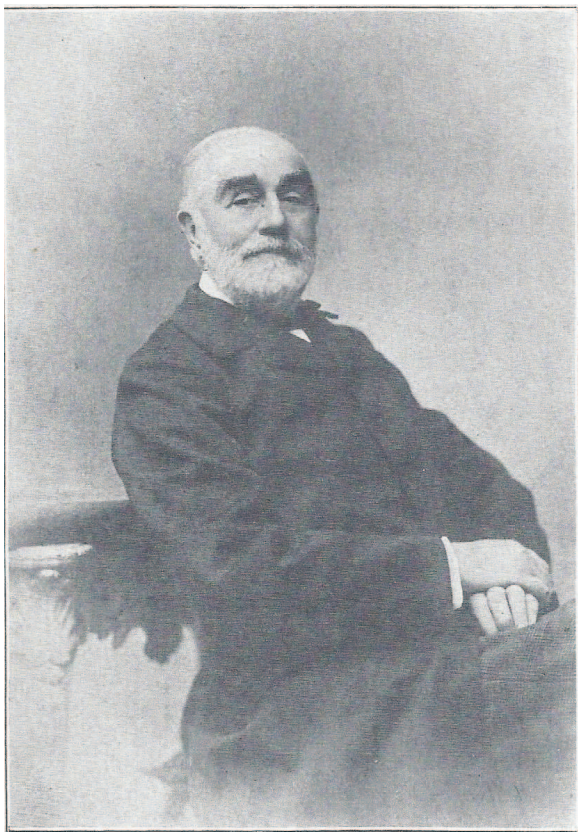
A. Un grand départ dans la vie

Bien qu'il n'en ait pas conscience sur le moment et qu'il le minimise toujours par la suite, c'est véritablement ce départ qui bouleversera la destinée d'Alfred Grandidier. Décidé par son père, continuation de l'éducation parentale et presque pèlerinage familial, ce voyage pour les Amériques marque le point de départ d'une carrière en même temps que d'expériences personnelles. C'est donc une véritable passerelle entre deux étapes de son existence, entre le milieu familial et le vaste extérieur, entre l'héritage et les passions futures,

en somme, un périple majeur et très symbolique à tous points de vue pour le jeune Alfred Grandidier.

1. L'apprentissage de la vie

Licencié en sciences, Alfred Grandidier paraît encore largement indécis sur sa carrière professionnelle tandis que son frère Ernest s'oriente déjà vers le Droit, dans le respect de la tradition familiale.



Ernest Grandidier (1833-1912)
(coll. R. Davoine)

Alfred Grandidier est dépeint comme un jeune homme appréciant la vie et tout ce qui est beau et bon[127]. Bien qu'indéniablement marqué par son éducation janséniste, il cherche à cette époque à s'affranchir des principes stricts et rébarbatifs dans lesquels il se trouve un peu trop à l'étroit. En outre son élégance et sa distinction personnelles, sa parfaite éducation ainsi que sa richesse lui assurent des succès mondains. Comme nous ne manquerons pas de le remarquer tout au long de sa vie, Alfred Grandidier possède un charme naturel, un

[127] Lacroix, Alfred, *Notice historique sur Alfred Grandidier* , *op. cit.*, p. 6.

magnétisme opérant sur les deux sexes et tous les âges, provoquant des attachements aussi prompts que durables. Monsieur Grandidier père s'inquiète de voir son cadet abandonner petit à petit la vie sobre, mesurée et tournée vers l'étude qu'il lui a inculquée depuis l'enfance. Momentanément oisif et très à l'aise financièrement, Alfred Grandidier paraît prêt à succomber aux charmes de la vie parisienne facile et à ses frivolités. Grâce notamment à ses cousins, il est introduit dans les meilleurs salons parisiens où sa grande sociabilité et sa gaîté sont appréciées et lui permettent de flirter gentiment avec ses cousines. Le père de famille estime que son fils requiert à présent une véritable expérience de la vie[128], si possible loin de Paris et de ses tentations amollissantes, pour parachever sa formation mais également pour lui conserver une hygiène physique et morale irréprochable. Ernest Grandidier exprime sans doute la pensée de son père concernant le parachèvement de l'éducation de son cadet lorsqu'il s'exclame :

> « Jeunes gens qui avez du temps et de la fortune, renoncez courageusement, pour quelques années, aux douceurs du foyer et aux fatigantes distractions de la capitale. Quelle expérience et quelle vraie félicité n'acquerrez-vous pas pour le reste de vos jours ! Qui n'a pas souffert, qui n'a pas eu de privations, n'éprouve que de fastidieux plaisirs qui tournent au dégoût de la vie. Le travail est la base du bonheur, chacun à cet égard doit payer son tribut à la société.[129]»

On remarque que la souffrance est valorisée, magnifiée, dans une vision doloriste qui ne doit pas nous surprendre chez une famille à l'esprit janséniste. De précédents voyageurs naturalistes ont pu aussi donner d'eux-mêmes une image de martyr pour la science et pour la France afin d'obtenir une reconnaissance pécuniaire, tel Auguste de Saint-Hilaire[130]. Il est possible que les frères Grandidier aient subi cette influence mais ils ne recherchent pas l'enrichissement personnel puisqu'ils vivent déjà dans l'opulence. C'est plutôt un point de vue d'enfant gâté et même blasé, en quête de sensations fortes et d'une véritable épreuve pour s'affirmer.

Ceci coïncide aussi très bien avec le désir de nombreux hommes favorisés de lutter contre une érosion générale des qualités masculines dans la société par un attachement tout spécial au sport, à l'autodiscipline, à l'intrépidité et à tout ce qui peut renforcer la virilité.

---

[128] Annexe des citations, citation n° 1.

[129] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 237.

[130] Kury, Lorelaï, « La politique des voyages et la culture scientifique d'Auguste de Saint Hilaire (1775-1853) », pp. 235-245, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p., p. 241.

Edward Berenson situe le début de ce mouvement dès 1837 en Grande-Bretagne[131], précisément à l'époque de l'éducation du jeune Alfred Grandidier et alors que son père emprunte largement au mode de vie britannique. L'exploration se révèle un excellent moyen d'affirmer sa virilité pour un jeune homme, tandis que la vie de salon doit être réservée aux individus efféminés.

Sylvain Venayre nous rappelle également qu'au milieu du XIXème siècle l'on considère, à la suite de Chateaubriand, que l'aventure facilite l'acquisition de connaissances chez les jeunes gens[132]. Qu'il s'agisse d'aventures par procuration grâce à la lecture ou réellement vécues, elles sont perçues comme l'étape finale et importante de l'éducation avant de devenir un homme fait. Philibert Audebrand souligne cet aspect, en 1863, dans son roman *Voyages et aventures autour du monde de Robert Kergorieu* :

> « Partis de France, nos héros y reviennent, non pas pour y vivre dans un repos indolent, mais pour y recommencer la vie, mais la vie active, celle qui convient à l'homme social. Ces longs voyages auront été un complément d'éducation, un moyen de les mettre à même de vivre dans le monde et d'être plus utiles à leurs semblables. […] Une tête de vingt ans qui a déjà été mûrie par une précoce expérience est bien plus en état d'éviter les naufrages de l'existence commune, et en même temps de servir son pays.[133]»

Tout ceci concourt à mettre en évidence la stratégie pédagogique de Napoléon Grandidier lorsqu'il décide d'envoyer son cadet par delà les mers, bien qu'elle ait pu paraître audacieuse à son entourage.

Dans le même temps, Jules Janssen veut devenir chercheur et a déjà effectué à ce titre un voyage en Méditerranée en 1856. Estimant que ce n'est pas suffisant, il rêve de se voir confier une véritable mission scientifique[134]. Il apparaît donc fort probable que Jules Janssen, encore tout jeune et désargenté, s'ouvre de ce projet à M. Grandidier père pour obtenir son concours financier, tout en lui suggérant peut-être l'idée d'emmener Alfred Grandidier avec lui. C'est ainsi que M. Grandidier pourrait avoir saisi l'opportunité d'impliquer son fils dans une expédition d'exploration. Par ses relations, il obtient sans mal du Ministre de l'Instruction Publique Victor Duruy une mission gratuite – c'est-à-dire aux frais des explorateurs – pour Alfred et son mentor Jules Janssen. Les conditions de l'obtention sont assez particulières pour

---

[131] Berenson, Edward, *Les héros de l'Empire. Brazza, Marchand, Lyautey, Gordon et Stanley à la conquête de l'Afrique*, Perrin, Paris, 2012, 425 p., p. 21.
[132] Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940,* Aubier, Paris, 2002, 350 p., pp. 62, 66-67.
[133] Cité dans Venayre, Sylvain, *ibidem*, p. 67.
[134] Launay, Françoise, *Un globe-trotter de la physique céleste, op. cit.*, p. 26.

qu'il nous paraisse intéressant de les détailler ici. C'est Jules Janssen lui-même qui adresse la première demande écrite[135], avec assurance et aplomb, le 13 octobre 1857 pour un départ prévu le 19 octobre, soit six jours plus tard seulement ![136] Il semble donc absolument certain qu'elle sera acceptée, ce n'est plus pour lui qu'une simple formalité. Pourtant le Ministère ordonne tout de même une enquête sur la personnalité et les qualités scientifiques de Jules Janssen[137]. Fait exceptionnel, le Ministre accorde la mission dès le 24 octobre, alors que les voyageurs se sont déjà embarqués…

2. L'Amérique par tradition familiale

Se pose alors la question de la destination. Les Amériques s'imposent tout naturellement, pour plusieurs raisons. La famille Grandidier conserve en Amérique du Nord des relations dont Alfred pourra bénéficier dans ses premiers pas d'explorateur. Les Etats-Unis sont aussi une terre d'inspiration pour les saint-simoniens fascinés par l'organisation industrielle et le développement des transports américains[138]. Cela peut être un argument pour la famille Grandidier, d'autant plus qu'Alfred se montre particulièrement intéressé par ces thèmes, nous le verrons. Surtout, bien que la mode[139] de l'Amérique du Sud faiblisse après l'engouement des années 1830-1840 sous l'impulsion de Alexander Von Humboldt et Auguste de Saint-Hilaire, la France reste en pleine effervescence intellectuelle avec la parution des 14 volumes du Comte de Castelnau revenu en 1847[140] et alors qu'Alcide d'Orbigny achève la même année la publication de ses nombreux tomes, après son retour d'un long voyage de huit ans dans l'Amérique méridionale. Alcide d'Orbigny, polyvalent et très prolifique, apparaît comme un modèle puisqu'il s'était lui-même rendu dans le Sud de l'Amérique Latine – Uruguay, Chili, Argentine, Bolivie – dans le but de compléter les travaux d'Alexander Von Humboldt portant sur la partie septentrionale du continent sud-américain[141].

---

[135] Annexe 6.
[136] Launay, Françoise, *Un globe-trotter de la physique céleste*, *op. cit.*, p. 26.
[137] AN F17/2972, dossier Janssen et Grandidier.
[138] Musso, Pierre, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, *op. cit.*, p. 117.
[139] Annexe des citations, citation n° 1. Cette mode est suscitée en partie par les indépendances et les révolutions des années 1810-1820. Chassin, Joëlle, « Quand le XIXème siècle français se fait exploration et lecture des premiers récits sur l'Amérique », pp. 331-342, , in *Découvertes et explorateurs*, actes du colloque international de Bordeaux, 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p., p. 333.
[140] Deschamps, Hubert, *Histoire des explorations*, *op. cit.*, p. 63.
[141] Chambard, Antoine, « Alcide Dessalines d'Orbigny, de l'école de la nature à la pratique des voyages sous la Restauration », pp. 232-257, in Chambard et Lecoq (dir.), *Terres à découvrir, terres à parcourir, exploration et connaissance du monde, XII-XIXèmes siècles*, Paris, 1998, 370 p., p. 233.

Ces prestigieux exemples constituent un formidable argument en faveur du départ du jeune homme de 20 ans sur les traces de ces illustres prédécesseurs.

> « Pour calmer mon exubérance que mes parents trouvaient non sans raison un peu excessive, il fut décidé dans le courant de 1857 que je ferai, à l'imitation de d'Orbigny que connaissait mon oncle Dupérier, un voyage scientifique dans l'Amérique du Sud, pour préparer ma thèse de doctorat. Mais mon père ne voulut pas me laisser entreprendre un tel voyage sans un mentor et il demanda à mon précepteur Jules Janssen s'il lui conviendrait de m'accompagner, qu'il lui paierait toutes ses dépenses […] et qu'il le laisserait libre de faire pour lui tel travail scientifique qu'il voudrait, ce qu'il accepta avec reconnaissance. Sur ces entrefaites, mon frère qui voulait rentrer au Conseil d'Etat et qui savait qu'il n'y avait pas de concours avant 1859 ou 1860, désireux de prendre part à ce voyage au cours duquel il se proposait de faire des collections d'Histoire Naturelle, surtout de minéralogie (science dont le goût lui avait été inspiré par nos excursions à l'île d'Elbe et au Monte Catini en Toscane), demanda à mon père, qui y consentit, de se joindre à nous.[142]»

La ressemblance du parcours d'Alfred Grandidier avec celui d'Alcide d'Orbigny est assez notable si l'on considère que l'explorateur de l'Amérique méridionale avait été initié très jeune par son père à la collecte de petits animaux, roches et fossiles. En outre, une branche de sa famille s'est établie au Nouveau-Monde, sur l'île de Saint-Domingue, il voyage à ses frais et il est choisi à seulement 23 ans pour devenir voyageur-naturaliste[143].

Puisqu'il se trouve qu'un oncle d'Alfred Grandidier compte d'Orbigny parmi ses amis, sa famille peut lui assurer des appuis dans divers ministères pour qu'il obtienne rapidement sa mission. Il est tout de même intéressant de noter, à travers les propos d'Alfred Grandidier, tout ce qu'une telle décision pouvait susciter de réprobation et à quel point Napoléon Grandidier prouva en la matière sa grande indépendance d'esprit :

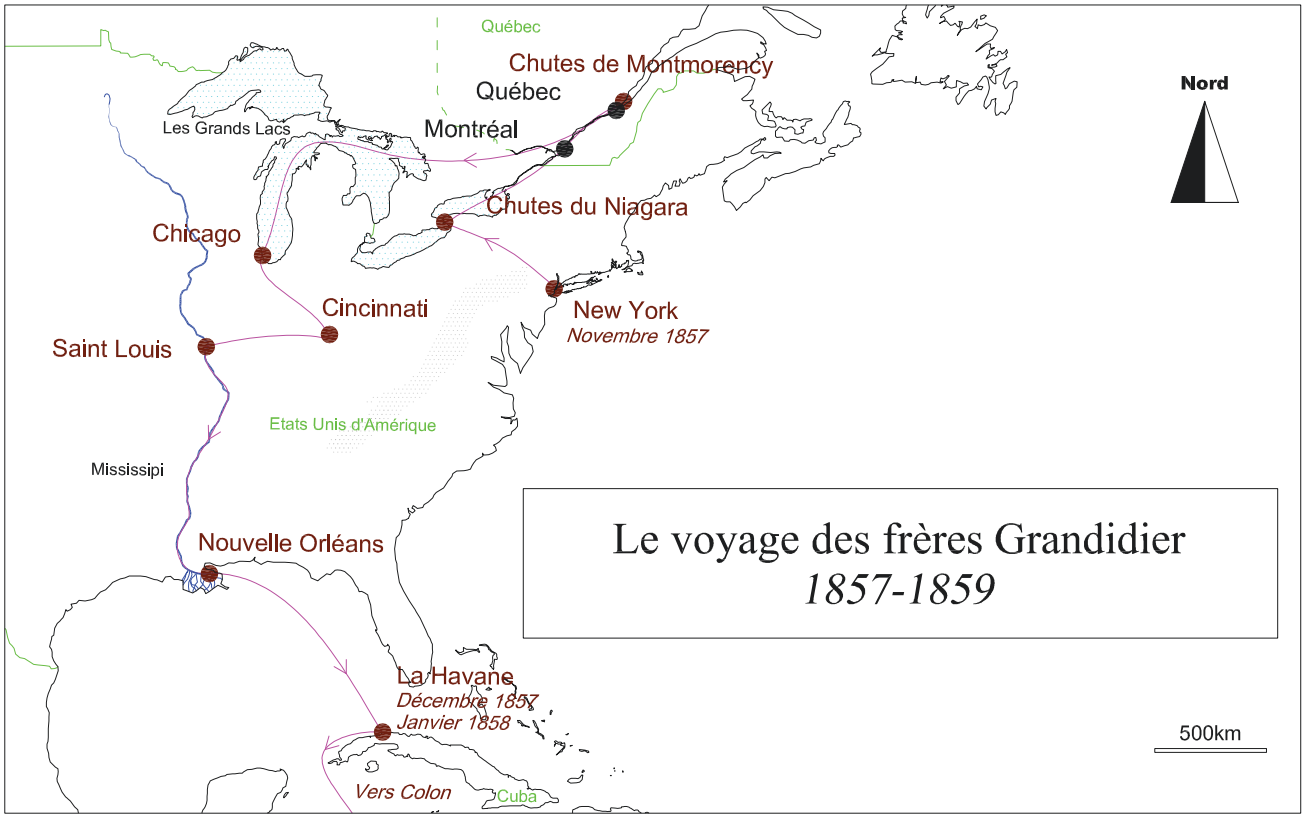
> « L'un de nos plus brillants écrivains disait au XVIIIème siècle qu'il fallait avoir perdu père, mère, enfants, amis ou n'en avoir jamais eu, pour errer […] à la surface du globe. […] N'en déplaise à Diderot, le voyageur n'est pas un homme sans cœur et sans morale, qu'une inquiétude maladive entraîne à courir le monde ; ce n'est pas non plus une vaine curiosité qui l'arrache au foyer de sa famille. […] Il obéit à une idée plus élevée qu'il est, je crois, inutile aujourd'hui d'exposer : l'explorateur était certes un phénomène rare au milieu du siècle dernier [XIXème] et nombreux sont ceux qui se sont étonnés de voir mon père et ma mère approuver mon projet et qui n'ont pas manqué de le critiquer.[144]»

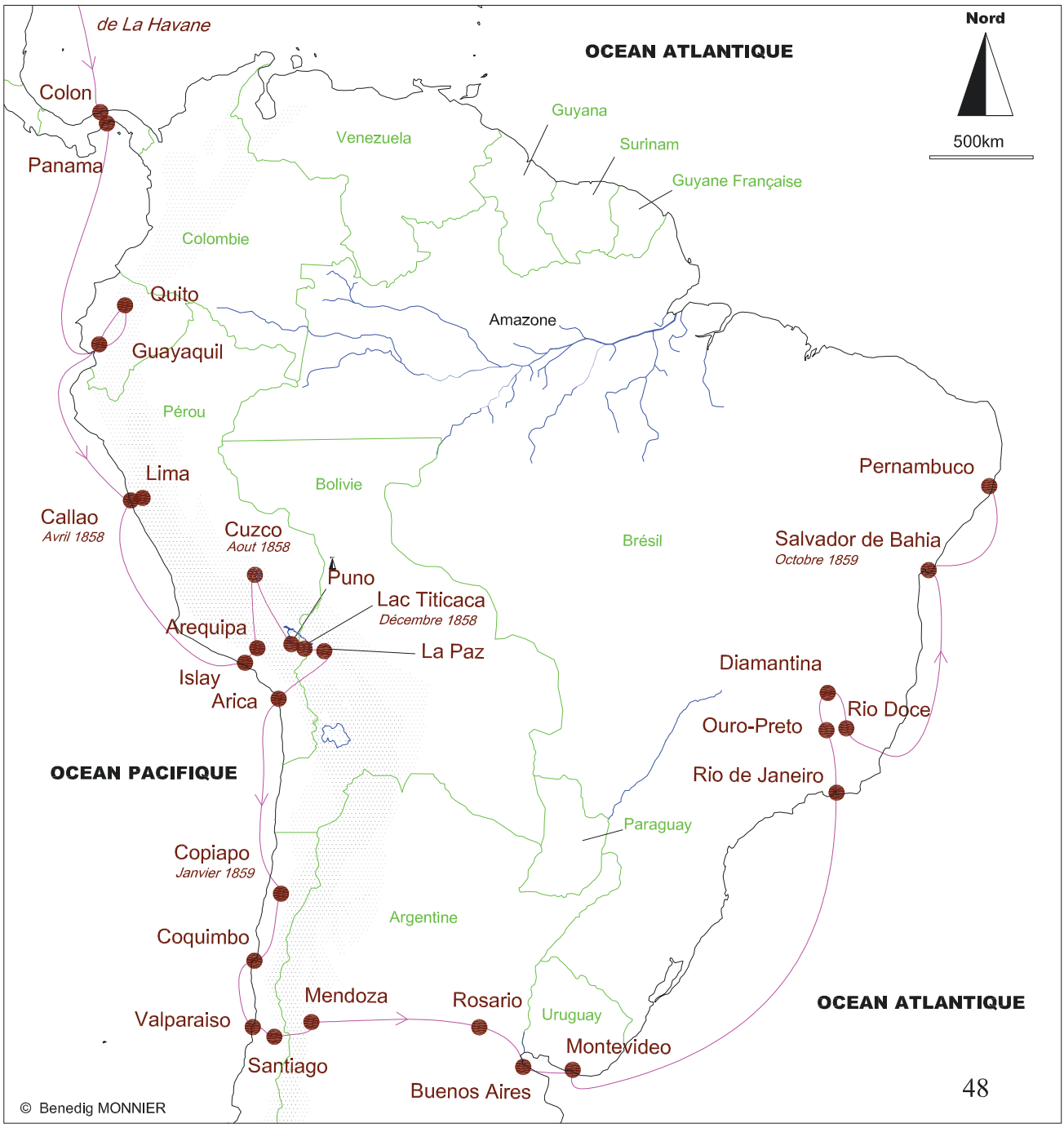
---

[142] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[143] Chambard, Antoine, « Alcide Dessalines d'Orbigny, de l'école de la nature à la pratique des voyages sous la Restauration », *op. cit.*, p. 233, 237, 240.
[144] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

Une mission est donc organisée pour résoudre des questions de physique du globe, la spécialité de Jules Janssen, principalement en Amérique équatoriale mais aussi au Chili. Il s'agit essentiellement de réaliser une nouvelle détermination de l'équateur magnétique pour comparer les résultats avec ceux de Humboldt. Antoine d'Abbadie avait déjà été mandaté pour une mission assez proche par l'Académie des Sciences en 1836-1837 puisqu'il était chargé « d'étudier les variations diurnes de l'aiguille aimantée entre l'équateur magnétique et l'équateur terrestre[145]». Mais cette mission l'avait conduit de l'autre côté, à Olinda, au Brésil. Trois académiciens de renom collaborent au plan de la mission Janssen : Babinet, Daussy, Duperrey[146]. Les autres buts de ce voyage devaient être d'étudier l'influence des Andes sur le fil à plomb et de dresser une carte de l'Araucanie[147], jamais cartographiée à cette époque. Le Ministère de la Marine prête pour cela des instruments d'astronomie essentiellement. Alfred Grandidier s'embarque donc au Havre puis à Liverpool le 19 octobre 1857, en compagnie de son frère Ernest qui, attendant de pouvoir passer le concours d'auditeur au Conseil d'Etat, se montre désireux de voir le monde. Jules Janssen n'est pas du voyage, une partie du périple américain va donc s'effectuer sans lui.

[145] Acad. Sc., d'Abbadie, Antoine, *Notice sur les travaux scientifiques d'Antoine d'Abbadie*, Gauthier-Villars, Paris, 1867, 25 p., p. 3.
[146] Launay, Françoise, *Un globe-trotter de la physique céleste*, *op. cit.*, p. 26 ; voir annexe 6.
[147] L'Araucanie est une région de la Patagonie chilienne où existait une vive résistance mapuche au gouvernement central au XIXème siècle, jusqu'à l'écrasement des Indiens en 1880. La cartographie de la région aurait donc eu une grande portée politique. Il est remarquable que la mission Janssen-Grandidier ait prévu d'aller reconnaître cette région en 1859 ou 1860, au moment même où un autre Français, Antoine de Tounens s'y intéressait. Débarqué à Coquimbo en 1858, quelques mois seulement avant Alfred Grandidier, Tounens se rend ensuite en Araucanie et y fonde en 1860, avec les Mapuche, en s'adjoignant toute la Patagonie argentine, le Royaume d'Araucanie et de Patagonie, dont il se proclame souverain.


Québec
Chutes de Montmorency
Québec
Montréal
Les Grands Lacs
Nord
Chutes du Niagara
Chicago
Cincinnati
New York
Novembre 1857
Saint Louis
Etats Unis d'Amérique
Mississipi
Nouvelle Orléans
Le voyage des frères Grandidier
1857-1859
La Havane
Décembre 1857
Janvier 1858
500km
Vers Colon
Cuba


de La Havane
OCEAN ATLANTIQUE
Nord
Colon
Guyana
Venezuela
Surinam
500km
Panama
Guyane Française
Colombie
Quito
Amazone
Guayaquil
Pérou
Pernambuco
Lima
Bolivie
Callao
Avril 1858
Cuzco
Aout 1858
Brésil
Salvador de Bahia
Octobre 1859
Puno
Lac Titicaca
Décembre 1858
Arequipa
La Paz
Islay
Diamantina
Arica
Rio Doce
Ouro-Preto
OCEAN PACIFIQUE
Rio de Janeiro
Paraguay
Copiapo
Janvier 1859
Argentine
Coquimbo
Mendoza
Rosario
OCEAN ATLANTIQUE
Valparaiso
Uruguay
Montevideo
Santiago
Buenos Aires
© Benedig MONNIER

3. Voyage d'agrément en Amérique du Nord

Ernest et Alfred Grandidier arrivent à New York, débarquant probablement à Philadelphie, après onze jours de mer agitée sur le C*ity of Baltimore*, non comme des explorateurs mais bien plutôt comme des dandys en voyage. A bord, malgré le mal de mer, les deux frères se comportent durant leur traversée tels les jeunes hommes en goguette qu'ils sont, jouissant pour la première fois d'une absolue liberté :

> « Toutefois nous faisions le plus possible contre mauvaise fortune bon visage et nous prenions part aux jeux et aux amusements auxquels la plupart des passagers se livraient, flirtant le plus possible avec les unes et les autres.[148]»

Ils possèdent des ressources financières presque inépuisables, de nombreux bagages et une quantité de lettres d'introduction, tant diplomatiques que mondaines, à faire pâlir d'envie n'importe quel ambassadeur[149]. Le Ministre des Affaires Etrangères, par exemple, les a pourvus d'une recommandation pour le Ministre Plénipotentiaire à New York, le Marquis de Montholon, qui invite les deux frères à un somptueux dîner. Ils entament donc un voyage très confortable et sans péril, même s'il n'est pas entièrement dénué de travail scientifique. Alfred Granddidier affirme qu'il est allé travailler à l'Observatoire de Cambridge, dans le Massachusetts[150]. Les deux frères justifient aussi ce détour par les États-Unis puis Cuba au motif qu'ils souhaitent se perfectionner en anglais et en espagnol[151].

De ce fait, cette première partie du voyage s'écoule relativement rapidement. En quelques semaines, les deux frères admirent la Chute de Montmorency au Québec par – 20°C, puis les Chutes de Niagara, ils naviguent sur les Grands Lacs, font escale ensuite à Chicago, encore toute neuve et sans urbanisme, ce qui les frappe. De là ils poursuivent vers Cincinnati, ville que les deux frères souhaitent voir entre toutes à cause de ses célèbres abattoirs porcins ! Puis ils rejoignent Saint-Louis et descendent le Mississipi jusqu'à La Nouvelle-Orléans. A bord du vapeur, Alfred Grandidier avoue avoir passé son temps à jouer aux cartes, perdant souvent, et à fumer. A La Nouvelle-Orléans, les deux frères visitent avec intérêt une plantation de canne à sucre, passent du temps dans une maison de jeu luxueuse réservée à la haute société. On ne se souviendrait même pas qu'à cette époque règne encore l'esclavage dans le Sud des États-Unis si Alfred Grandidier ne mentionnait incidemment que la visite qui

[148] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[149] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 41.
[150] MHNH Ms 3270, notes d'Alfred Grandidier sur Jules Janssen.
[151] AN F17-2972, rapport d'exploration du 15 février 1860.

lui a le plus plu est celle du Grand Hall, la bourse aux esclaves[152]. Ernest, au contraire, témoigne du vif débat sur l'esclavage qui agite à cette époque les États-Unis, dont les deux frères ont non seulement entendu les échos mais dans lequel ils ont aussi pris un parti[153].

De La Nouvelle-Orléans les deux jeunes gens embarquent pour Cuba en décembre 1857. A La Havane, ils retrouvent deux amis bourgeois en voyage. En leur compagnie, ils assistent à des combats de taureaux, de coqs, parient et perdent invariablement. Leur fidèle ami le Comte de Custine leur ayant donné une lettre de recommandation pour l'une des plus grandes familles cubaines, ils sont reçus de façon princière.

Évocation de l'élite cubaine au milieu du XIXème siècle, fréquentée par Alfred Grandidier - Fresque murale, La Havane (IM)

[152] Il faudra attendre la fin de la Guerre de Sécession, en 1865, pour que l'abolition de l'esclavage soit effective dans tout le pays, notamment en Louisiane. Néanmoins, à l'époque où Alfred Grandidier traverse les Etats-Unis, la question de l'esclavage est largement débattue dans le pays.

[153] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 36. Ernest Grandidier ne voit pas d'antinomie entre le fait de se proclamer pays de liberté et pratiquer l'esclavage. En revanche, il se déclare très choqué par la ségrégation qui règne dans les états abolitionnistes, pratique beaucoup plus hypocrite et pernicieuse selon lui que l'esclavage.

Les deux frères fêtent le Nouvel An 1858 au cours d'un bal donné par le Gouverneur de La Havane en son palais.

Palais du Gouverneur de La Havane (IM)

Salon du Gouverneur de La Havane (IM)

On leur fait visiter toute l'île, en particulier ses plantations de canne en poney, ses usines, ses plantations de tabac. Alfred Grandidier, en touriste accompli, achète quantité de cigares.

Alfred Grandidier éprouve un sentiment d'ordre, de propreté et d'opulence en contemplant les plantations de tabac – Cuba, Domaine Robaina depuis 1845 (IM)

Ce qui l'impressionne par-dessus tout, c'est la propreté et le sentiment d'opulence générale. Il se garde pourtant de faire remarquer que cette richesse des puissants est basée sur l'esclavage, une pratique qui n'est plus politiquement correcte à l'époque où il rédige[154]. Mais au moment du voyage, son frère Ernest ne prenait pas tant de précautions :

> « Visitez une plantation, et vous jugerez de la fausseté des incriminations accumulées sur le compte des propriétaires d'esclaves : l'esclave, au contraire, est bien traité.[155]»

En janvier 1858, les frères Grandidier s'embarquent pour Panama. Sur l'Isthme, qu'ils traversent en train, ils retrouvent Jules Janssen. L'astronome arrive directement de France. Il s'est chargé des instruments d'observation astronomique pour la mission scientifique, qui va enfin véritablement commencer.

4. Le voyage scientifique à l'équateur

Les deux jeunes Grandidier et leur mentor débarquent à Guayaquil pour se rendre à Quito, ville située presque à l'aplomb de l'équateur. Sous la férule de Jules Janssen, toujours aussi peu fantaisiste, ils commencent aussitôt leurs observations. Ils se ménagent quelques excursions géologiques dans cette région volcanique, notamment autour du Mont Chimborazo. Les deux frères profitent également de leur séjour équatorien pour monter une petite expédition en pirogue sur le Rio Daule, près des côtes pacifiques, en vue de ramener des spécimens d'histoire naturelle, morts ou vifs. C'est l'occasion de mémorables chasses au caïman[156]. Alfred Grandidier envoie en mai 1858 au Muséum un iguane qui parvient bien vivant à Paris. Les trois hommes séjournent longtemps dans la région côtière humide et malsaine, où ils sont assaillis par les moustiques jour et nuit malgré leurs moustiquaires. Alfred Grandidier compte un jour 340 piqûres, rien que sur ses mains, ses pieds et son visage[157]. Dans ces conditions difficiles, Janssen tombe gravement malade, atteint à la fois de dysenterie et d'une hépatite[158]. Comme il n'y a de médecin convenable qu'au Pérou, les trois scientifiques s'embarquent aussitôt pour Callao afin de consulter un homme de l'art à Lima.

---

[154] L'esclavage, particulièrement bien rentré dans les mœurs cubaines, ne sera aboli qu'en 1886, soit près de trois décennies après la visite d'Alfred Grandidier. Ses *Souvenirs* datent de 1917.
[155] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 34.
[156] MHNH Ms 3270, notes d'Alfred Grandidier sur Jules Janssen.
[157] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[158] Launay, Françoise, *Un globe-trotter de la physique céleste*, *op. cit.*, p. 28.

Après cinq jours de mer, durant lesquels Janssen se fait voler un cercle à réflexion prêté par le Ministère de la Marine et des Colonies[159], ils débarquent à Callao en avril 1858 et se précipitent à Lima. Pendant plusieurs semaines, les jeunes gens restent au chevet de Jules Janssen, « dans de mortelles inquiétudes, croyant maintes fois le voir s'éteindre dans nos bras[160]». Les frères Grandidier en profitent également pour s'offrir une escapade jusqu'à la région de Cerro do Pasco, très riche en mines d'argent[161]. Leur séjour dans la capitale péruvienne et ses alentours dure finalement quatre mois, pendant lesquels, alors que le professeur se remet lentement, ses étudiants se ménagent l'opportunité de jouir aussi des nombreuses et magnifiques fêtes liméniennes, profitent du « carnaval[162] », mais préparent néanmoins la suite de leur expédition[163].

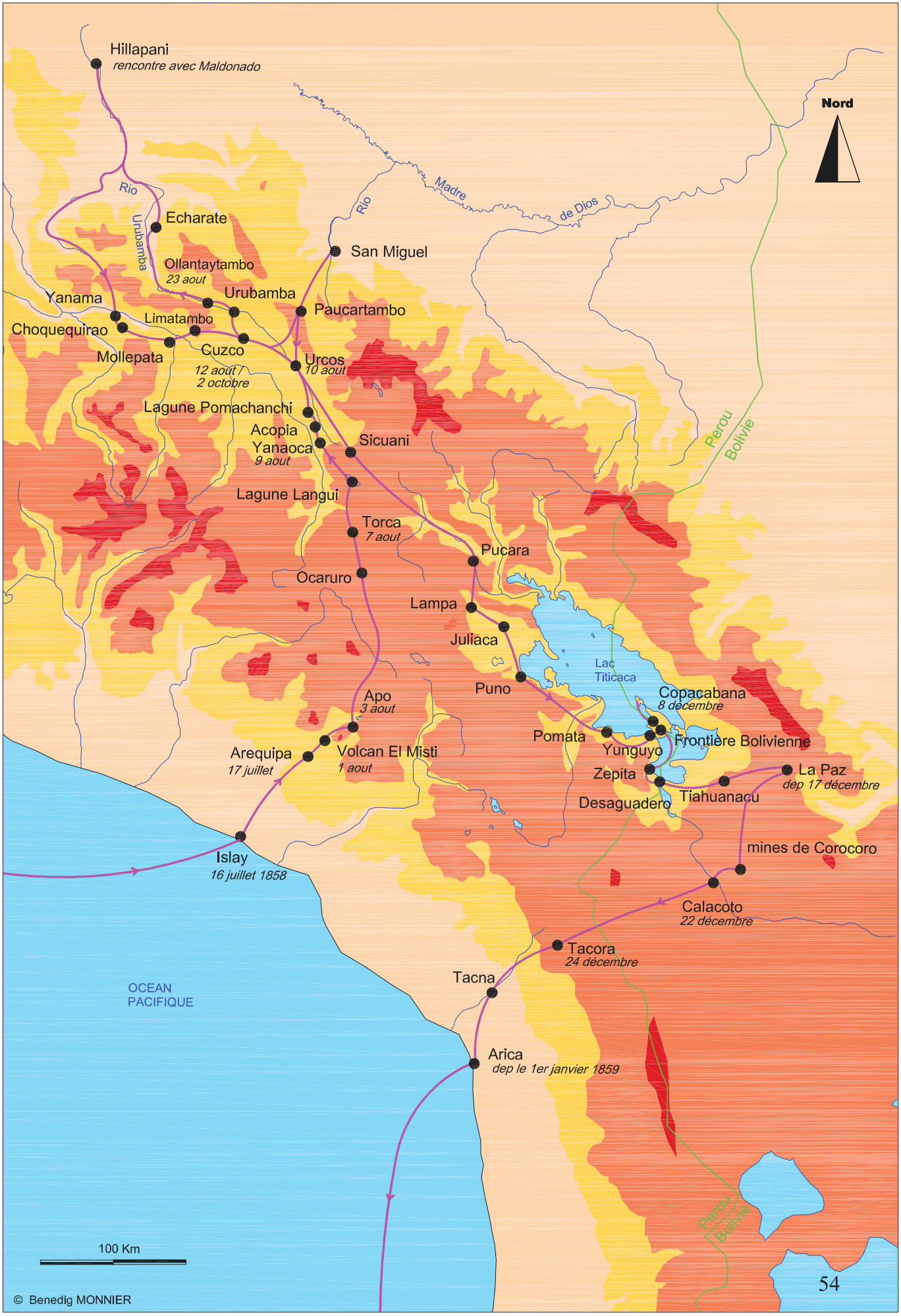
> « Lima a toujours captivé la bienveillance des étrangers qui trouvent dans cette nouvelle Capoue un adoucissement aux regrets amers de l'exil. L'hospitalité y est si franche , les réceptions y sont si cordiales, les réunions si gaies, que le cœur se réjouit en retrouvant presque une seconde patrie sur la terre étrangère. […] Lima est le paradis des femmes et le purgatoire des maris.[164]»

Le Consul Général au Pérou Huet veille tout spécialement sur Janssen[165]. Une fois suffisamment rétabli pour naviguer, Jules Janssen rentre en France afin d'exploiter ses résultats, accompagné de l'ensemble du matériel astronomique trop encombrant, tandis que les deux frères décident de se lancer dans l'exploration proprement dite. Alors que Janssen retourne en Europe où il va présenter sa thèse de sciences en 1860, Ernest et Alfred Grandidier s'embarquent le 13 juillet 1858 sur le steamer *Bolivia* pour Islay, le port d'Arequipa, afin de poursuivre leur périple en suivant plus ou moins l'itinéraire prévu au départ[166]. Ils débarquent le 16 juillet, après deux escales.

---

[159] AN F17/2972, dossier Janssen-Grandidier. On songe un moment à lui en réclamer le remboursement ! Incapable de payer, il fait valoir qu'il était alité avec une forte fièvre et incapable de surveiller ses instruments. Les poursuites à son encontre sont donc abandonnées.
[160] MHNH Ms 3270, notes d'Alfred Grandidier sur Jules Janssen.
[161] AN F17/2972, rapport d'exploration du 15 février 1860.
[162] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *La Géographie*, décembre 1921, tiré à part, pp. 1-16, p. 2.
[163] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit.*, p. 22-23.
[164] Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 24. En outre, l'auteur consacre deux pages (25-26) au costume des Liméniennes qu'il trouve si émoustillant, et à leur caractère de braise !
[165] AN F17/2972, lettre du Consul Huet au Ministre des Affaires Etrangères, le 11 avril 1858.
[166] Voir annexe 6.

Itinéraire des frères Grandidier au Pérou
1858-1859



B. Le baptême du feu de l'exploration : des Andes à l'Amazonie

Enfin commence la véritable exploration, ce voyage semé d'embûches dans des contrées encore mal connues et souvent non cartographiées que les jeunes hommes appellent de leurs vœux. La motivation des deux frères semble être autant la découverte que le dépassement de soi. Alfred Grandidier n'a jamais caché son goût immodéré pour l'exploit.

1. Dans les pas des Incas

Parvenus à Arequipa le 17 juillet 1858, les voyageurs n'ont que le temps de voir les cicatrices laissées par la guerre civile, de se reposer un peu et d'assister aux fêtes de l'Indépendance, le 28 juillet, avant de poursuivre leur chemin[167].

D'Arequipa, les jeunes gens gagnent Cuzco à cheval, au cours d'un voyage éreintant où ils s'imposent dix à douze heures de chevauchée quotidienne[168]. Ils se trouvent pour la première fois confrontés aux véritables dangers de la route, mais découvrent aussi les Amérindiens quichua, qui ne leur font guère bonne impression semble-t-il[169], et les innombrables trésors de la faune et de la flore andines. Cuzco les émerveille par ses ruines incas, « la vaste étendue de son enceinte, la magnificence de ses temples, la majesté de ses palais et la grandeur de ses édifices publics[170]». Ils ne négligent pas non plus de visiter la bibliothèque, le musée public et les collections d'antiquités de Mme Mariana Centeno[171].

Ils poursuivent leur expédition par la descente le long du versant amazonien des Andes dans la vallée de l'Urubamba mais renoncent à rejoindre le Rio Ucayali pour diverses raisons pratiques. Forcés de renoncer à l'exploration du fleuve, les deux frères rencontrent malgré tout l'explorateur péruvien Faustino Maldonado[172] qui leur suggère de descendre un autre cours d'eau. C'est tout de même avec regret que les jeunes Français abandonnent leur projet de rejoindre l'Ucayali d'autant plus qu' ils savent que dix ans plus tôt, une expédition française à réussi à relier l'Urubamba et l'Ucayali au Marañon et à l'Amazone, au départ de la ville

[167] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 51.
[168] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[169]Annexe des citations, citation n° 1.
[170] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 75.
[171] Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 77, 78.
[172] Annexe des citations, citation n° 2. Cet explorateur a d'ailleurs laissé son nom à une ville péruvienne du cours supérieur du Rio Madre de Dios : Puerto Maldonado.

d'Echarate où ils séjournent justement. Il s'agissait de déterminer un itinéraire fluvial ininterrompu du Nord au Sud entre Trinidad et Buenos-Aires. Mais après une exploration dans des conditions épouvantables en 1847, le comte de Castelnau n'a réussi à publier les résultats de son expédition qu'à Bahia entre 1851 et 1858 et ils ont reçu peu d'écho[173].

De retour à Cuzco ils visitent de nombreuses mines, dont celles d'argent de Yanama. Ils collectionnent tout au long de leur trajet des minéraux qu'ils destinent à la Sorbonne et à l'École des Mines. Lors de leur analyse à Paris on découvrira dans ces échantillons des minéraux qui manquaient encore aux collections françaises comme le chlorobromure d'argent, et l'oxyde noir de cuivre de Copiapo, le borate de chaux et de soude d'Iquique, la jamesonite de Bolivie et le cuivre vanadiaté de Coquimbo[174].

Toujours à la recherche d'une « véritable » exploration, celle qui contribuera à « combler les blancs de la carte » dont rêve tout découvreur digne de ce nom, les frères Grandidier décident de suivre le conseil de Maldonado de descendre le Rio Madre de Dios pour en éclaircir enfin le mystère : s'écoule-t-il vers le Paraguay ou l'Amazone ? Dans les deux cas, le résultat pourrait apporter de précieuses informations concernant les déplacements et transports dans la région. On espère alors ouvrir une nouvelle voie entre le Pérou, la Bolivie et le Brésil. Il s'agirait en quelque sorte du complément à la mission Castelnau en déterminant un itinéraire fluvial Est-Ouest. On se demande en outre à cette époque si le Madre de Dios est le cours supérieur du Purus brésilien, affluent de l'Amazone. L'exploration de la portion inconnue du fleuve doit répondre à toutes ces interrogations. Le défi et ses implications pour le futur des nations riveraines enthousiasment les deux frères, toujours avides de participer au progrès de leur époque[175]. Grâce à la fortune dont ils disposent, les jeunes Français se montrent capables de mettre en œuvre une expédition fluviale de pirogues et de radeaux. C'est un véritable événement dans la région, les autorités et la population réservent un accueil triomphant aux deux explorateurs qui doivent ouvrir la voie pour de futures communications[176]. Le gouvernement local leur octroie officiellement 6 soldats pour les escorter dans une région peuplée de tribus amérindiennes hostiles, ainsi que 7 ouvriers, et

---

[173] Bajon, Michel, « Une expédition méconnue en Amérique du Sud : la mission Castelnau, 1843-1847 », pp. 337-346, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p., p. 340, 342, 344.

[174] Hébert, E. « Rapport sur la partie minéralogique et géologique du voyage de MM. Grandidier en Amérique Méridionale », lu au Congrès des Sociétés Savantes le 21 mai 1860, *Revue des sociétés savantes*, septembre 1860.

[175] Voir plus loin « Les moyens de transport, l'intérêt pour les réseaux de communication »

[176]Annexe des citations, citation n° 3.

toute la troupe s'élance le 10 octobre 1858[177]. Les jeunes explorateurs ne ménagent pas leurs efforts pour fouler enfin une terre inexplorée :

> « Nous couchions sur un sol détrempé et nous conservions nos vêtements mouillés toute la nuit sans avoir les moyens de les sécher. Nos vivres moisissaient et la mauvaise nourriture que nous préparions chaque soir, de nos mains, altérait peu à peu notre santé. Ce genre de vie dura douze jours : notre sentier était achevé, le rio Madre de Dios était sous nos yeux. Encore une semaine et, notre pirogue construite, nous pourrions nous embarquer.»

Malheureusement la petite vérole – ou variole – décime les porteurs et les rameurs : il faut renoncer[178]. Les deux frères achèvent dans la déconvenue un mois éprouvant en Amazonie péruvienne. « La vie des voyages est pleine de ces déceptions amères, auxquelles il faut savoir promptement se résigner sans se laisser abattre.[179]»

Alfred Grandidier, par ailleurs au courant qu'une éclipse totale a lieu à cette période dans la région – sans doute grâce aux informations laissées par Janssen, passionné d'éclipses depuis longtemps –, se réoriente vers un nouveau projet. Il ne possède pas les instruments nécessaires et tente en vain de se les faire envoyer. Son père remue ciel et terre à Paris pendant des mois pour faire comprendre que son fils est le seul Français à ce moment-là de ce côté des Andes, capable de rapporter des résultats scientifiques sur le phénomène astronomique. Il prend contact dès février avec Faye, de l'Académie des Sciences, qui préconise l'observation de l'éclipse et lui fait des recommandations pour Alfred Grandidier[180]. Mais le théodolite à répétition, parti de Brest seulement le 9 juillet ne parvient pas à temps à Alfred Grandidier. Finalement, l'éclipse totale du 7 septembre 1858 n'est observée que par Liais à Paranagua, au Brésil[181].

Les frères Grandidier regagnent alors Cuzco passablement dépités et, abandonnant cette fois les chemins de traverse, se dirigent vers La Paz, par Puno, qu'ils atteignent en novembre 1858, en empruntant le service de poste. En chemin ils multiplient les excursions sur les îles Titicaca et Coati du fameux Lac Titicaca – du côté bolivien – pour y récolter des antiquités et « étudier le berceau de la civilisation incasique[182]» à travers le palais de l'Inca, le

---

[177] AN F17/2972, rapport d'exploration du 15 février 1860.
[178] Faustino Maldonado réussit lui-même à percer ce mystère en 1860 au cours d'une expédition fluviale périlleuse et meurtrière où il se noie. Mais il faudra attendre la « redécouverte » de cet exploit par Fitzcarraldo, le célèbre aventurier, à la fin du siècle pour que le cours d'eau soit totalement reconnu et la mémoire de Maldonado honorée à sa juste valeur par une plaque commémorative.
[179] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 172.
[180] AN F17/2972, lettre de M. Grandidider père au Ministre de l'Instruction Publique, le 27 juin 1858.
[181] Institut, Ms 4125, *Journal* de Janssen.
[182] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 205.

temple du Soleil et celui de la Lune, admirent les ruines de Tiahuanaco et rencontrent les Amérindiens aymara, que les Français n'apprécient guère plus que les Quichua. « Les Aymaras sont cruels, malpropres et d'une laideur repoussante[183]». Nos deux voyageurs visitent surtout un grand nombre de mines argentifères qui font la réputation de la région.

Ils pénètrent en Bolivie début décembre 1858 et séjournent peu de temps à La Paz. Visiblement épuisés, les jeunes gens ressentent peut-être aussi le mal du pays.

> « Une de ces lettres [de recommandation] était à l'adresse de M. Garnier, négociant français, dont la maison est ouverte à tous les étrangers qui séjournent à La Paz, et dont l'hospitalité et l'affabilité franches et cordiales sont au-dessus de tout éloge. Nous trouvâmes chez lui un logement confortable et une table servie à la française. C'était nous rappeler le bien-être de notre patrie après une vie de privations et de souffrances.[184]»

Ils reprennent la route pour traverser une nouvelle fois les Andes, en direction du Pacifique. En chemin les deux frères visitent encore des mines, notamment de cuivre et d'argent, et observent la Puna, steppe particulière des environs de La Paz. Ils passent par Tacna, profitant une fois de plus de leurs lettres de recommandation[185], pénètrent dans le désert côtier péruvien et atteignent finalement Arica où ils embarquent le 1er janvier 1859 sur un vapeur anglais à destination du Chili[186].

2. Entre exploration et politique : les jeunes nations latino-américaines

Débarqués dans le port fluvial chilien de Copiapo, les deux Français visitent les mines d'argent de la région, très réputées. Grâce à leurs relations mondaines, ils accèdent notamment à la plus grande de toutes, possession de M. Codocido, dont la jeune épouse Mariquita était la fille de l'ambassadeur du Chili à Paris et avait été courtisée par Napoléon III lui-même. Cette rencontre est un plaisir mutuel pour les hôtes et leurs visiteurs. Non loin de là, les frères Grandidier visitent encore la mine de Chañaxeilla, la plus riche d'Amérique à cette date.

C'est alors que les jeunes Français sont rattrapés par les troubles politiques qui secouent l'Amérique Latine à cette époque. Leur illustre prédécesseur dans la région, Alcide d'Orbigny, avait lui-même essuyé de grandes difficultés à cause de remous similaires. Il

[183] Grandidier, Ernest, *ibid*., p. 201.
[184] Grandidier, Ernest, *ibid*., p. 226.
[185] Annexe des citations, citation n° 4.
[186] Si Arica est aujourd'hui une ville du Nord du Chili, il n'en était pas de même à l'époque de Grandidier, où la ville était un port péruvien. C'est pendant la Guerre du Pacifique (1879-1884) que le Pérou perdit cette ville, qui donna lieu notamment à la célèbre bataille d'Arica, en 1880.

traversait des pays en plein processus d'indépendance[187]. Jusque-là less deux voyageurs ont eu beaucoup de chance en réussissant à échapper aux révolutions. En effet, le Pérou et l'Équateur, dirigés respectivement par les dictateurs Castilla d'un côté et Urbina et Roblès de l'autre, se livrent une guerre en 1858-1859 qui entraîne des émeutes. Guayaquil se retrouve à feu et à sang en avril 1859, tout juste un an après le départ des frères Grandidier. Mais un peu plus tôt, fin 1858, tous les ports équatoriens étaient soumis à un blocus péruvien et il s'en serait fallu de peu que Janssen et ses deux protégés restent bloqués à Guayaquil[188]. Au Pérou, au contraire, le coup d'État a eu lieu quelques mois avant leur arrivée, en novembre 1857, même si le combat politique se poursuit durant leur séjour, jusqu'aux élections d'août 1858[189]. D'ailleurs les deux frères traversent un pays en crise économique où le prix des denrées alimentaires s'est envolé depuis la révolution, même si cela affecte peu les deux Français[190]. Pendant leur séjour péruvien, Arequipa est encore secouée par des troubles révolutionnaires, une situation qui exige de l'agent consulaire français qu'il protège ses concitoyens[191].

> « On voyait encore lors de notre séjour à Aréquipa, des traces de la récente guerre civile dans les faubourgs et dans la campagne.[192]»

Ernest Grandidier accorde de longues pages à la réflexion sur les troubles politiques de l'Amérique du Sud et aux effets que pourraient produire la stabilité et un bon gouvernement sur ces contrées par ailleurs très favorisées par la nature[193].

Jusqu'à cette année 1859, seuls le Chili et le Brésil paraissaient encore des pays sûrs et capables de susciter des espérances. Concernant le Chili, les illusions s'interrompent brutalement le 12 décembre 1858, lorsque des opposants se réunissent en Assemblée Constituante à Santiago[194]. Le Consul de France déplore alors la fin de 28 ans de stabilité et de prospérité dans le pays[195]. Après un retour au calme très provisoire et alors que les frères Grandidier séjournent depuis peu à Copiapo, la capitale de l'Atacama, un pronunciamiento

---

[187] Chambard, Antoine, « Alcide Dessalines d'Orbigny, de l'école de la nature à la pratique des voyages sous la Restauration », *op. cit*., p. 247.
[188] AMAE CCC Quito, volume 5, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 2 novembre 1858.
[189] De Mazade, Charles, « Les révolutions et les dictatures de l'Amérique du Sud en 1859 », *Revue des Deux Mondes*, tome 27, 1860.
[190] AMAE CCC Callao, volume 1, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 18 janvier 1857.
[191] AMAE CCC Lima, volume 12, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 11 juin 1857.
[192] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 47.
[193] Grandidier, Ernest, *ibid*., p. 13, 19-21, 220-223, 237-241.
[194] De Mazade, Charles, « Les révolutions et les dictatures de l'Amérique du Sud en 1859 », *op. cit*. ; Cochut, André, « Le Chili en 1859 », *Revue des Deux Mondes*, tome 24, 1859.
[195]AMAE Correspondance Politique du Chili, volume 15 lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 30 janvier 1859.

porte Pedro Léon Gallo au pouvoir de la province d'Atacama le 5 janvier 1859[196]. L'état de siège est aussitôt déclaré par le Président Montt, qui envoie 300 soldats pour que la révolution ne s'étende pas. Malgré cette manœuvre, le 14 janvier toute la province est coupée du reste du pays[197]. Une véritable guerre civile éclate, la ville est assiégée et Alfred Grandidier se retrouve piégé pendant tout un mois à Copiapo, dans une situation très similaire à celle qui l'avait tant marqué à Rome, exactement dix ans plus tôt. Il n'y a rien de plus pénible pour lui que ce sentiment d'être pris en otage au milieu d'une guerre civile à laquelle il est absolument extérieur et dont il ne peut anticiper la fin. Comme il n'y a pas d'autorité française sur place, les citoyens français pris au piège sont confiés à la protection du consul britannique[198]. Ernest et Alfred Grandidier vivent donc des semaines d'angoisse en compagnie d'un Français prospecteur de mines, le Marquis de Pina, immobilisé lui aussi par la rébellion. Il semble que de nombreux Français résidaient ou séjournaient à Copiapo à cette époque car il avait été question de la nécessité d'y ouvrir une agence consulaire quelques mois plus tôt[199]. C'est d'ailleurs dans cette région que l'on trouve le plus de mines de cuivre très florissantes[200].

Dès que les événements s'apaisent un peu, les deux frères s'empressent de quitter la ville de Copiapo en bateau et gagnent le port de Coquimbo, peut-être rassurés par la présence de l'armée régulière qui y a établi son quartier général durant sa lutte contre les révolutionnaires[201]. Coquimbo n'est attaquée par les rebelles du Nord que quelques jours après le départ des Grandidier[202]. Mais la situation s'y dégrade vite et l'on signale début mars, à la faveur des troubles politiques, le développement du brigandage dont les voyageurs étrangers sont les principales victimes[203]. Indépendamment des violences qui agitent particulièrement les provinces d'Atacama et de Coquimbo, ces territoires conservent un puissant attrait géologique et les Français procèdent à d'abondantes récoltes minéralogiques. A l'issue de leur collecte, ils reprennent un vapeur pour Valparaiso, escomptant bien y retrouver du courrier

[196] Cochut, André, « Le Chili en 1859 », *op. cit.*
[197] AMAE Correspondance Politique du Chili, volume 15 lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 15 janvier 1859.
[198] AMAE Correspondance Politique du Chili, volume 15 lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 30 janvier 1859.
[199] AMAE CCC Santiago du Chili, volume 8, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 15 avril 1858.
[200] AMAE CCC Santiago du Chili, volume 8, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 30 septembre 1858.
[201] AMAE Correspondance Politique du Chili, volume 15, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 28 février 1859.
[202] Cochut, André, « Le Chili en 1859 », *op. cit*.
[203] AMAE CCC Santiago du Chili, volume 8, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 15 mars 1859.

qui les relierait à leur famille pour la première fois depuis huit mois. La correspondance avec l'entourage demeure en effet un point délicat à cette époque pendant laquelle les liaisons maritimes restent aléatoires et au moment où le télégraphe, particulièrement dans ses liaisons extra-européennes, en est à ses balbutiements[204].

La révolution les rattrape dès leur débarquement à Valparaiso : la guerre civile éclate sous leurs fenêtres. Le 28 février, trois cents ouvriers « ensanglantèrent les rues de Valparaiso.[205]» Même si les insurgés ne parviennent pas à prendre le pouvoir, la confusion favorise des pillages, y compris du fait de l'armée régulière. Plusieurs Français en sont victimes[206]. Les frères Grandidier fuient en diligence vers Santiago pendant qu'il en est encore temps sans pouvoir toutefois échapper aux troubles révolutionnaires qui agitent l'ensemble du pays particulièrement entre le 5 janvier et le 29 avril 1858 et coïncident avec leur séjour au Chili[207].

Arrivés dans la capitale chilienne, ils peuvent enfin profiter d'un séjour plus serein, : « [Santiago était une] belle ville où nous passâmes d'agréables journées, ayant des lettres de recommandation pour quelques-unes des principales familles du pays, qui nous ont reçus « à bras ouverts » et où il y avait de charmantes et très jolies jeunes filles.[208]» Parmi toutes les notabilités, les deux frères se lient avec un jeune Péruvien, fils d'un ancien président du Pérou[209] et d'une princesse belge, nommé De La Riva Aguero et qui se trouve en route pour Buenos-Aires. La similitude de leur destination les convainc de voyager ensemble. Tous trois se hâtent de préparer leur départ avant le début de l'hiver – on est aux alentours d'avril 1859 – et louent deux mules chacun – l'une à usage de monture, l'une comme bête de somme pour les bagages – afin de traverser une cinquième et dernière fois les Andes.

---

[204] On peut noter l'ampleur des progrès techniques réalisés entre les voyages d'Alfred Grandidier dans les années 1850-1860 et ceux de son fils au tournant du XXème siècle. En 1899, Alfred Grandidier est tenu au courant par son fils des avancées de son voyage à Madagascar environ 2 fois par mois par courrier, grâce aux liaisons maritimes régulières. Ils communiquent aussi parfois par télégraphe à l'aide d'un code qui leur est personnel permettant à Guillaume Grandidier d'indiquer en quelques lettres à ses parents s'il est en bonne santé et si ses recherches sont fructueuses. Voir MNHN Ms 2786, carnet de route de Guillaume Grandidier, 1899 ?

[205] Cochut, André, « Le Chili en 1859 », *op. cit*.

[206] AMAE Correspondance Politique du Chili, volume 15, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 15 janvier 1859.

[207] Cochut, André, « Le Chili en 1859 », *op. cit.*

[208] Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

[209] Premier Président du Pérou pendant quelques mois en 1823, puis Président du Nord-Pérou en 1838-1839, il vient de mourir à Lima le 21 mai 1858 lorsque les frères Grandidier se lient avec son fils. Avec son épouse belge Carolina De Looz-Corswaren il s'établit à Santiago du Chili pour un temps et il a deux fils : Enrique et José. Il est très probable que les Grandidier aient rencontré le cadet, José, diplomate important des années 1870 en Amérique du Sud (Pérou, Bolivie et Chili). Basadre, Jorge, *Historia de la República del Perú. 1822 - 1933*, Tome 1, Octava Edición et La Republica, Lima, 1939, réédition 1998, 372 p.

Le trajet en montagne, très éprouvant, se déroule presque entièrement sous la neige, dans des conditions extrêmement pénibles dont Alfred Grandidier conservera un puissant souvenir et une fierté légitime sa vie entière[210]. Chaussant des lunettes bleues afin d'éviter l'ophtalmie, les trois jeunes hommes ont toutes les peines à suivre les sentiers pour parvenir à Mendoza, en Argentine. Au terme d'un autre long et éprouvant périple dans la Pampa, entre Mendoza et Rosario, à cheval comme un véritable gaucho pour Alfred Grandidier qui suit la diligence déjà au complet – manquant d'ailleurs une fois de se perdre dans cette immensité argentine –, les deux Français et leur ami atteignent le Paraná, qu'ils descendent en bateau jusqu'à Buenos-Aires. Alfred Grandidier offrira au Musée des Invalides en 1917 le harnachement de sa monture et les célèbres *bolas* – le lasso gaucho –, témoins de cette traversée épique du Cône Sud en plein hiver. Concernant la situation politique, Alfred Grandidier ne semble pas, au travers de ses mémoires, avoir conservé le souvenir des discours prononcés à la même époque à Conception, Rosario et Corrientes par le Général Urquiza, dans lesquels il multiplie les menaces d'invasion de Buenos-Aires, ville aux velléités sécessionnistes[211].

A Buenos-Aires, les deux frères renouent avec les mondanités. Ils rencontrent de nombreux Français, dont beaucoup de Basques, et retrouvent leur correspondant sur place qui n'est autre que M. Forbin-Janson, qu'ils connaissent très bien puisqu'il était employé au consulat de Rome en 1848. Ils sont donc à nouveau conviés dans les meilleures maisons, à de multiples bals et réceptions. Ils sont les témoins de la passion générale pour la politique. On ne discute encore que des cruautés de l'ancien dictateur Rosas, exilé en Grande-Bretagne depuis son renversement en 1852 et ayant laissé le pays en état de guerre civile larvée depuis cette époque[212]. Les mois précédant l'arrivée d'Alfred et Ernest Grandidier dans la capitale argentine, la guerre civile engendrait encore son lot de massacres, une guerre couvait dans l'Est avec les Indiens, une autre avec l'Uruguay et le Brésil, tandis que Buenos-Aires elle-même menaçait toujours de faire sécession, ces événements engendrant une profonde crise économique aggravée par la concomitance d'une virulente épidémie de fièvre jaune... A peine les deux Français sont-ils partis que la guerre éclate avec pour corollaire l'interruption de toutes les communications avec Buenos-Aires[213].

[210] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[211] AMAE Correspondance Politique de Buenos-Aires, volume 1, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 29 avril 1859.
[212] De Mazade, Charles, « Les révolutions et les dictatures de l'Amérique du Sud en 1859 », *op. cit*.
[213] AMAE Correspondance Politique de Buenos-Aires, volume 1, lettres du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, les 4 et 31 mars, 1er mai 1858 et 27 mai, 20, 26, 27 juin 1859.

Il n'était que temps de s'arracher aux douceurs porteñas afin de poursuivre un périple dont l'étape suivante conduit les frères Grandidier à Montevideo. Au même moment le célèbre botaniste Bonpland y travaille mais les frères Grandidier ne l'évoquent pas et ne doivent pas l'avoir croisé. Pourtant, si nous signalons sa présence c'est parce le scientifique qui a commencé sa carrière aux côtés d'Alexander Von Humboldt cherche, malgré ses 80 ans, à organiser une expédition au Paraguay et dans le Sud du Brésil, qui aurait peut-être intéressé ses deux jeunes compatriotes[214]. Le vieux botaniste a été très contrarié dans ses travaux par les troubles politiques incessants, difficulté qu'il partage avec les frères Grandidier[215]. Finalement, Aimé Bonpland décède à Santa-Ana dans le Nord de l'Argentine, le 11 mai 1858. Sa disparition est annoncée dans la presse, peut-être les frères Grandidier l'apprennent-ils[216]? Une fois de plus, il vaut mieux partir car la guerre civile argentine menace de rattraper les voyageurs. En juin des combattants s'arment dans la capitale uruguayenne. Les frères Grandidier poursuivent vers Rio de Janeiro, flamboyante capitale brésilienne, en vapeur[217].

Ici encore, on leur fait fête. Dès le lendemain de leur arrivée, le 4 juin 1859, ils sont signalés dans le journal et invités l'après-midi même par le couple impérial. L'Empereur Pedro II, prévenu par son beau-frère le Prince de Joinville de la présence des jeunes gens, souhaite partager avec eux sa passion pour les sciences. Les deux frères affirment s'être longuement entretenus de sujets scientifiques avec le souverain[218]. Cette rencontre fait forte impression à Alfred Grandidier, véritablement admiratif devant ce souverain éclairé[219]. Elle ne laisse pas non plus l'Empereur indifférent, puisqu'il invite les deux frères à dîner le soir même chez le Comte et la Comtesse de Barral[220], afin de poursuivre leurs entretiens scientifiques et littéraires. Notons ici une réelle similitude avec le voyage d'Alcide d'Orbigny qui, délaissant un temps son navire pour traverser les Andes, s'installa en Bolivie de 1830 à 1833, où il se lia très intimement avec le Président de la République, le Général Andrès Santa Cruz. Ce dernier ayant entendu parler du jeune savant, souhaita le rencontrer. D'Orbigny, pour sa part, estimait

[214] AMAE CCC Montevideo, volume 6, lettres du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, les 27 avril et 30 mai 1858 et lettre du Ministre au Consul le 7 avril 1858.

[215] Trystram, Florence, « Aimé Bonpland (1773-1858) en Argentine », pp. 228-234, Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p., p. 230.

[216] AMAE CCC Montevideo, volume 6, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 28 juin 1858, et article de *La República* du 22 juin 1858.

[217] Rio de Janeiro est en effet restée capitale du Brésil jusqu'à l'inauguration de Brasilia, en 1960.

[218] AN F17/2972, rapport d'exploration du 15 février 1860.

[219] Les deux frères ont une véritable admiration pour le souverain brésilien et Ernest écrit même qui si le Brésil est le seul pays stable et prospère en Amérique du Sud, c'est grâce au régime impérial qui le distingue des républiques voisines en proie à l'anarchie, et grâce à la personnalité éclairée de cet empereur. Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op cit*., p. 21.

[220] Le protocole ne permettait pas à Pedro II de recevoir à dîner chez lui.

le chef d'Etat en raison de ses principes d'humanité[221]. Il est également probable que Pedro II s'entretienne des batailles françaises en Italie avec les deux frères, car il suit de près le conflit et s'enthousiasme pour les victoires françaises de Magenta et Solférino par exemple, qui se déroulent exactement au même moment[222]. En outre, Pedro II est un grand amateur et collectionneur de photographies[223], une technique nouvelle qui intéresse fort Alfred Grandidier. Nous pouvons supposer que la conversation a pu également porter sur ce sujet.

Bénéficiant sans doute de l'excellente réputation de la France au Brésil à cette époque, Ernest et Alfred Grandidier sont également reçus par l'Impératrice et ses deux filles, Isabel et Leopoldina[224]. D'une manière générale d'ailleurs, l'on est en droit de considérer que si les deux frères bénéficient d'un accueil aussi privilégié en Amérique Latine, c'est autant parce qu'ils appartiennent à une certaine élite que parce que rejaillit sur eux toute la fascination qu'exerce à cette époque la France sur les jeunes nations sud-américaines. En ce qui concerne le Brésil, l'admiration semble réciproque puisque, à l'image d'Alfred Grandidier, de nombreux Européens sont séduits par ce pays qui fait figure de modèle au milieu de ses voisins déchirés par les coups d'état et les guerres civiles. Les contemporains attribuent généralement cette stabilité au régime de Monarchie constitutionnelle et à la personnalité même du roi, opinion sans doute partagée par le jeune voyageur français[225].

Alfred Grandidier n'oublie jamais l'aspect touristique de son voyage et visite bien sûr Rio et sa fameuse baie, mais également le marché aux esclaves, type de lieu dont il est toujours curieux[226]. Il se déclare alors particulièrement ému par les pleurs des mères séparées de leurs enfants à l'occasion d'une vente.

Toujours à la recherche de sites géologiques intéressants, les deux frères Grandidier se dirigent un mois plus tard vers la judicieusement nommée et très réputée région minière brésilienne du Minas Gerais. Ils visitent Ouro Preto et ses mines de topaze, les mines d'or de Morro Velho et celles de diamants de Diamantina, dans lesquelles ils sont guidés par l'ingénieur en personne. Ils obliquent ensuite vers la côte, traversant les forêts peuplées par les

---

[221] Muséum National d'Histoire Naturelle, Galerie de Paléontologie et d'Anatomie Comparée, panneaux explicatifs de son voyage en Amérique du Sud.
[222] AMAE Correspondance Politique du Brésil, volume 39, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, les 9 juillet et 8 août1859.
[223] Do Lago, Bia et Correa, *Brésil, les premiers photographes d'un empire sous les tropiques*, Gallimard, Paris, 2005, 257 p., p. 6. Voir plus loin « Un pionnier de la photographie à usage scientifique »
[224] L'aînée, qui devait succéder à son père, deviendra la Comtesse d'Eu et vivra longtemps en exil en France où Alfred Grandidier continuera à la fréquenter. MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[225] De Mazade, Charles, « Les révolutions et les dictatures de l'Amérique du Sud en 1859 », *op. cit*.
[226] Le Brésil n'abolira l'esclavage qu'en 1888, soit trente ans après le passage d'Alfred Grandidier.

Indiens botocudos, encore très méconnus à cette époque. Alfred Grandidier s'étonne de trouver ces riverains du Rio Doce entièrement nus, sans aucun ornement ni parure[227]. Les deux frères ne négligent pas de compléter leurs collections d'histoire naturelle, le long du Rio Doce qu'ils descendent jusqu'à son embouchure. De là ils s'embarquent pour Salvador de Bahia, faisant une escale dans la colonie européenne de Mucuri. Selon leur habitude ils visitent Bahia et ses alentours, notamment les plantations de canne et de café. Alfred Grandidier assiste même à une « chasse à l'Indien » qui l'afflige grandement. Finalement, les jeunes voyageurs font route au Nord jusqu'à Pernambouc – c'est-à-dire Recife –, d'où ils s'embarquent pour Lisbonne avec une impressionnante collection de minéraux, reptiles, graines, des observations géologiques du Lac Titicaca et du Sud du Pérou ainsi qu'un certain nombre d'objets ethnographiques. Ernest et Alfred Grandidier atteignent Le Havre en novembre 1859, transformés par plus de deux ans de voyage.

3. Un premier voyage scientifique remarqué

Les frères Grandidier rentrent en France ayant bien rempli leurs multiples objectifs, les uns fixés par leur père, certains par l'administration française, d'autres encore établis selon leurs propres goûts et ambitions : maturité, exploit physique, découvertes variées, glorification de la France...[228]. Il est temps de dresser un bilan de cette première longue expédition. Le caractère éducatif de ce voyage pour deux jeunes hommes de la bonne société est sans cesse valorisé, comme s'il s'agissait d'un rite initiatique à faire entrer plus largement dans les mœurs[229]. L'audace, parfois raillée, du projet de M. Grandidier père pour parachever l'éducation de son fils cadet est officiellement érigée en exemple.

Sitôt son concours obtenu, Ernest s'engage dans la carrière qu'il avait choisie au préalable, en tant que Conseiller d'Etat auprès du Premier Ministre Rouher. Alfred Grandidier, quant à lui, pense s'être fixé sur un choix propre à satisfaire ses goûts aussi bien que les attentes de sa famille : il sera diplomate. Cela lui semble en effet la meilleure façon de continuer à voyager – sa nouvelle passion – sans pour autant renoncer au confort et aux mondanités. Aux États-Unis, à Lima, Santiago, Buenos-Aires et Rio de Janeiro, le jeune homme a découvert la diversité des attraits de la vie d'ambassadeur. Il se met donc en tête de

[227] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*. Pourtant les Botocudos sont connus pour leurs oreilles et lèvres percées de larges disques de bois.
[228] Annexe des citations, citation n° 1.
[229] Annexe des citations, citation n° 2.

préparer une licence de Droit et de se présenter aux concours des Affaires Etrangères[230]. Pour de nombreux jeunes hommes dont l'exploration a constitué une agréable parenthèse de jeunesse, la diplomatie apparaît comme le débouché naturel, plus tard supplantée par une carrière dans l'administration coloniale[231].

En cet automne 1859, les milieux politiques et scientifiques sont prompts à distinguer les frères Grandidier à Paris. La qualité de leur entregent mais aussi la valeur incontestable du travail fourni par Ernest et Alfred Grandidier leur assurent d'être placés dans la lumière. Ils ne sont pas exposés au risque de voir leurs dires remis en cause parce qu'ils seraient issus d'un milieu social modeste, comme ce fut trop souvent le cas à cette époque[232]. En février[233] puis en mai 1860[234], les deux frères sollicitent une audience auprès du Ministre de l'Instruction Publique. La presse officielle gouvernementale leur accorde aussi ses louanges :

> « MM. Ernest et Alfred Grandidier ne pouvaient faire un plus noble emploi de leur fortune que de la consacrer à des travaux qui sont, en résumé, un bénéfice pour la science et un honneur pour leur pays.[235]»

Les deux frères rapportent des plantes – 231 espèces – et des animaux – dont 49 reptiles – parmi lesquels plusieurs espèces nouvelles[236] mais surtout une collection de 900 roches et minéraux[237]. Devant l'ampleur de cette collection minéralogique, le Ministre de l'Instruction Publique décide d'en répartir l'étude entre le Muséum et la Faculté des Sciences de Paris, dont le doyen n'est autre qu'Henri Milne-Edwards[238]. Les collectes et rapports scientifiques des deux frères leur valent l'éloge de nombreux scientifiques comme E. Hebert et Pierre Gratiolet devant le Comité des Travaux Historiques et Scientifiques lors d'une séance présidée par Faye le 21 mai 1860[239], ou encore de Duméril[240] et Jaubert pour le

---

[230] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[231] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », 2nde partie, pp. 321-350, *RFHOM*, n°257, 1982.
[232] Blanckaert, Claude, « Eux et nous : l'Empire des sciences », pp. 27-44, in *L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX-XXèmes siècles*, Belin, Paris, 2008, 287 p.
[233] AN F17/2972, lettre de M. Grandidier père au Ministre de l'Instruction Publique, le 15 février 1860.
[234] AN F17/2972, lettre d'Ernest Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 29 mai 1860.
[235] MNHN Ms 3270, article paru dans le *Moniteur*, le 3 août 1860 et dans le *Journal Général de l'Instruction Publique*, le 4 août 1860. Il est remarquable que l'adjectif « noble » soit systématiquement associé à l'exploration par les contemporains. M. Grandidier père devait y être sensible.
[236] AN F17/2972, lettre du Ministre de l'Instruction Publique aux frères Grandidier, le 25 mai 1860.
[237] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, Gauthier-Vilars, Paris, 1884, 54 p., p. 45 ; Voir annexe 9 ; AN F17/2972, catalogue précis des 883 échantillons géologiques destinés au Muséum établi par Alfred Grandidier le 15 février 1860.
[238] AN, AJ15-547, lettre du Ministre de l'Instruction Publique à l'Administrateur Général du Muséum, le 27 novembre 1860.
[239] AN F17/2972, lettre d'Ernest Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 29 mai 1860.
[240] Voir annexe 7.

Muséum, ainsi que leurs premiers prix comme la Médaille de la Société d'Acclimatation. Alfred Grandidier et son père parviennent en effet à acclimater dans les serres de Fleury-Mérogis deux espèces de quinoa et plus de soixante variétés de maïs andins, dont vingt sont alors inconnues en Europe[241], parmi lesquelles le maïs sacré[242].

> « Ce maïs est le maïs sacré des Incas, les épis sont petits et les grains de couleurs variées. […] C'est dans le but d'introduire ce maïs en France que j'en ai remis quelques échantillons à la Société impériale d'acclimatation. Les essais que nous avons faits personnellement dans les environs de Paris, à Fleury-Mérogis près Corbeil, ont parfaitement réussi.[243]»

Le XIXème siècle marque en effet l'apogée de cette discipline synonyme de progrès et de conquête du monde[244] même si les résultats s'avérèrent finalement décevants[245]. Alphonse Milne-Edwards s'emportera quelques années plus tard contre cette mode incontrôlée, même si lui-même prend la responsabilité d'échanges floristiques entre Paris et Tananarive[246].

> « Aujourd'hui on semble se préoccuper peut-être trop exclusivement des importations à faire de l'étranger dans notre pays. […] Les mots de naturalisation, d'acclimatation reviennent à chaque instant, sans qu'on en comprenne bien la portée.[247]»

Certains reconnaissent déjà en Alfred Grandidier un voyageur naturaliste promis à un brillant avenir, n'hésitant pas à le comparer à de célèbres prédécesseurs :

> « M. Alfred Grandidier, par son courage et sa persévérance, n'est-il pas un continuateur de Delalande ? Le but qu'il poursuit n'est-il pas le même ? Découvrir, découvrir, encore ![248]»

Il existe cependant quelques notes moins positives comme le rapport minéralogique de Delafosse, dont Ernest Grandidier se garde bien de faire la promotion dans son livre[249]. Quoi qu'il en soit, les deux frères se forgent un nom dans l'exploration et sont cordialement félicités par le Ministre de l'Instruction Publique. Dans une lettre qui leur est adressée le 27

---

[241] MHNH Ms 3270, article paru dans le *Bulletin de la Société d'Acclimatation* en 1870.
[242] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit*., p. 45.
[243] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 213-214.
[244] Annexe des citations, citation n° 3.
[245] Witkowski, Nicolas, (dir.), *Dictionnaire culturel des sciences*, Editions du Regard, Paris, 2001, 441 p.
[246] Milne-Edwards, Alphonse, « Les relations entre le Jardin des Plantes et les colonies françaises », *Revue des cultures coloniales*, 1899, tiré à part, 12 p., p 5-6.
[247] Milne-Edwards, Alphonse, *Enseignement spécial pour les voyageurs, leçon d'ouverture du 25 juin 1893*, Paris, 26 p., p. 16.
[248] MHNH Ms 3270, article paru dans le *Bulletin de la Société d'Acclimatation* en 1870. Delalande est un explorateur employé par le Muséum pour réaliser des collectes, notamment au Brésil en 1816. On peut noter qu'Alfred Grandidier sera plus tard un éminent juré du Prix Delalande-Guérineau, institué en son nom.
[249] Voir les annexes de cet ouvrage.

novembre 1860, le Ministre écrit : « Parmi les services rendus au pays, il n'en est pas de plus noble. L'éclat, d'ailleurs, en rejaillit autant sur eux [les explorateurs] que sur la France.[250]» Les deux frères publient dans la *Revue des Sociétés Savantes* dès 1860. En revanche, ni Alfred Grandidier, ni Jules Janssen qui y est farouchement opposé, ne cèdent à la mode de publier le récit de leur voyage pour le grand public. Cette attitude hostile à la publication peut sembler d'autant plus étonnante qu'elle s'oppose à l'usage de publier une relation de voyage, aussi bien dans le cadre d'une exploration, d'un voyage scientifique ou même d'agrément, afin d'en assurer la notoriété[251]. Ernest Grandidier assume seul la responsabilité de la parution d'un récit, tout en se limitant au séjour dans les Andes. Le Ministère de l'Instruction Publique en achète 25 exemplaires pour marquer son encouragement à la démarche scientifique des deux frères :

> « Je pense qu'on peut accorder une souscription à 25 exemplaires plutôt pour donner une marque d'estime à un voyageur intelligent et courageux que pour concourir à couvrir des frais d'impression légers pour un auteur dont la fortune personnelle est bien connue[252].»

Malgré cette reconnaissance générale, nous devons ici faire remarquer que ni les frères Grandidier ni les autorités scientifiques ne signalent l'existence ni la valeur de la collection d'objets ethnographiques rapportée par les deux jeunes gens[253]. Cette absence force l'interrogation : est-ce en raison de sa taille réduite par rapport à la collection minéralogique ou zoologique ? L'ethnographie est-elle encore trop sous-estimée ? L'on peut également supposer que personne n'a connaissance de cette collection car les deux frères ne l'offrent pas immédiatement aux institutions publiques, mais seulement des années plus tard, par fragments successifs. Ce délai s'explique sans doute par la conscience qu'ils ont de la valeur de leur collection et qu'aucun lieu ne leur paraît susceptible de la recevoir à leur retour en 1859. Les deux frères donnent un manteau de cuir araucan, c'est-à-dire mapuche, au Musée de Saint-Germain-en-Laye en 1863 puis 64 objets au Louvre l'année suivante, dont un collier amérindien du Chili. Le 19 janvier 1876, 47 pièces[254] issues de leur collection sont encore

[250] Citée dans Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *op. cit.*, p. 4.
[251] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », 1ère partie, pp. 236-272, *RFHOM*, n°256, 1982.
[252] AN F17/2895, lettre du Ministre de l'Instruction Publique à Ernest Grandidier, le 4 mars 1863 ; et rapport d'Adrien de Longperrier du Comité Consultatif des Souscriptions scientifiques et littéraires, le 20 janvier 1863.
[253] Voir *Pour en savoir plus sur les collections ethnographiques de la famille Grandidier*.
[254] La documentation interne du Musée du Quai Branly établit ce don à 47 objets en 2011 mais Susanna Guimaraes ne le porte qu'à 38 en 1994, dont 16 disparus. Guimaraes, Susanna, *Le musée des antiquités américaines de Louvre (1850-1887), une vision du collectionnisme américain au XIXème siècle*, mémoire de maîtrise, 1994, 115 p., p. 27.

confiées au Louvre, essentiellement en provenance du Pérou – côte nord, Cuzco, tombes de Rodadero, forteresse de Sacsayhuaman – et de Bolivie – île de Coati et son temple de la Lune, région du lac Titicaca. Le Musée des antiquités américaines du Louvre, ouvert en 1850, est à cette époque le seul qui abrite des collections ethnographiques et antiques américaines jusqu'à l'ouverture du Trocadéro, trente ans plus tard. Les Grandidier figurent parmi les plus importants donateurs de ce musée et quelques-unes de leurs pièces constituent encore une partie des trésors du Musée de l'Homme dans les années 1990, même si beaucoup d'entre elles – les plus précieuses, généralement en or, ou les plus fragiles, en graines – ont disparu entre temps[255].

En 1881 Alfred Grandidier offre au tout nouveau Musée du Trocadéro 37 objets, provenant du Pérou – amérindiens Campas et Conibo –, du Brésil – amérindiens Botocudos – et du Venezuela. A une date indéterminée, les frères Grandidier ont également déposé 13 objets eskimo, c'est-à-dire inuit[256]. En outre, ils donnent une série de vêtements, parures et armes à la galerie ethnographique du Musée d'Artillerie pour habiller les mannequins de La Plata, du Brésil et du Pérou[257]. Certains ont été portés par Alfred Grandidier lui-même, à l'image par exemple de la panoplie de gaucho.

> « Nous avons donné mon frère et moi le harnachement de nos mules au Musée du Louvre où il a été exposé de nombreuses années ; il est aujourd'hui au Musée des Invalides avec nos ponchos ou manteaux chiliens.[258]»

Il est tout-à-fait significatif que les frères Grandidier soient associés à la création, en 1877, de la galerie ethnographique du Musée d'Artillerie des Invalides, la première de ce genre à Paris et peut-être même au monde, puis qu'Alfred Grandidier contribue par la suite à la création du Musée du Trocadéro – voulu par Hamy – avec des objets malgaches. L'on ne sera guère étonné d'apprendre que le colonel Leclerc, initiateur de cette galerie, s'est fait aider par Armand de Quatrefages, Hamy et Verneau, des collègues d'Alfred Grandidier au Muséum à cette époque[259]. Même si la plupart des objets qui y ont été exposés sont aujourd'hui perdus, cette démarche demeure fondamentale. Bien que l'Etat ait acheté la plupart des objets

---

[255] Voir *Pour en savoir plus sur les collections ethnographiques de la famille Grandidier*. Guimaraes, Susanna, *Le musée des antiquités américaines de Louvre (1850-1887), op. cit*., p. 34, 43.
[256] MQB, bases de données TMS Objets et Doc muséale DT 87-129.
[257] Maillard, Cécile, *La galerie ethnographique du Musée d'Artillerie (1877-1917)*, mémoire de Master 2 Histoire de l'Art, 2005-2007, volume 2, 221 p., p 158, 160, 168.
[258] Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.
[259] Maillard, Cécile, *La galerie ethnographique du Musée d'Artillerie (1877-1917), op. cit*., p 4, 9.

présentés sur les mannequins, une certain nombre provient de dons de particuliers et, par le nombre de pièces offertes, Alfred Grandidier figure parmi les plus importants donateurs[260].

Cette collection d'objets américains revêt aussi à nos yeux une importance car elle traduit la précocité de l'intérêt manifesté par Alfred Grandidier et son frère pour l'étude des peuples. L'attrait pour les populations côtoyées lors de ce voyage se devine dans le livre d'Ernest, où de nombreuses pages sont consacrées à la civilisation inca et aux ruines précolombiennes. Cependant, rien de très nouveau ici pour les deux frères qui semblent admirer et envisager les vestiges inca comme ils visitaient les ruines antiques à Rome ou à Naples dans leur enfance. Mais la collection ethnographique et archéologique prouve un intérêt pour les populations contemporaines autant que disparues. Bien que cette collection soit aujourd'hui incomplète, il faut y noter la présence d'un certain nombre d'objets du quotidien comme des vêtements ou des ustensiles de cuisine, types d'objets qui intéressent souvent assez peu les apprentis ethnographes de cette époque mais auxquels Alfred Grandidier accordera toujours une place spéciale. Les armes y figurent sans pour autant occuper le premier rang dans la collection comme chez les autres voyageurs des XVIIIème et XIXème siècles[261]. Les deux frères n'ont pas cantonné leur quête aux objets de grande valeur esthétique ou précieux. De plus, nous pensons que cette collection est conçue délibérément et ne constitue pas une simple juxtaposition aléatoire de pièces. A nos yeux la meilleure preuve en est que les frères Grandidier ont véritablement recherché des objets rares ou significatifs et ne se sont pas contentés de rapporter ceux qu'ils avaient directement sous la main c'est qu'ils se sont procuré des objets provenant de peuples et de territoires qu'ils n'ont pas traversés. Toutefois, comme nombre d' « archéologues » et d' « ethnologues » de cette époque, ils n'ont pas hésité non plus à se procurer des objets en pillant des tombes anciennes et des ruines.

> « Enfin nous arrivons au temple du Soleil. […] Le reste de la journée fut consacré à faire des fouilles. Elles furent infructueuses. On a trouvé jadis, en creusant le sol de l'île, beaucoup de vases, d'idoles et autres objets anciens fort curieux. […] Un balsa en tortora nous transporta de Challa à l'île de Coati. […] a l'autre extrémité de l'île, nous faisons des excavations infructueuses près des ruines informes de la Chincheria.[262]»

[260] Maillard, Cécile, *ibid*., p 44.
[261] Maillard, Cécile, *ibid*., p 3.
[262] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 212-215.

III. L'exploration pour passion : en quête du pays le plus inaccessible

Alfred Grandidier est désormais pris du virus de l'exploration et s'engage à nouveau dans un long voyage, sans but réellement bien défini sinon celui de trouver sa terre d'élection, le pays le plus méconnu et le plus difficile d'accès, auquel il pourra associer son nom et sa gloire. Plus ou moins décidé à conquérir l'Himalaya, il est finalement entraîné par les circonstances dans un périple autour de l'Océan Indien.

A. L'insatiable besoin d'explorer des contrées inconnues

Versé dans ses études de droit mais incapable d'oublier ses aventures aux Amériques, Alfred Grandidier se sent bientôt repris par l'irrépressible envie d'explorer. Avant d'embrasser la carrière de diplomate, il souhaite s'accorder un second grand voyage, qu'il espère plus fructueux que celui d'Amérique du Sud, au cours duquel il a dû renoncer aux grandes découvertes dont il rêvait en descendant l'Urubamba et surtout le Madre de Dios. Car le but des deux frères était bel et bien de fouler des terres « vierges » : «Le projet que nous avions formé d'explorer, dans ces régions, un pays où aucun voyageur n'avait encore pénétré, nous souriait davantage du point de vue de l'utilité de la science.[263]» Alfred Grandidider se remet difficilement de cette déception et la frustration qu'elle engendre le pousse à la recherche d'un nouveau terrain d'exploit[264]. Il considérera toujours cette première exploration – et la seconde aussi parfois – avec un regard très sévère, comme un simple « brouillon » préparatoire à ses futures expéditions, tendant systématiquement à la minimiser alors que nous pouvons nous rendre compte à quel point ce voyage est tout à la fois fondamental et déterminant pour la suite de sa vie.

> « Il n'y a pas lieu du reste de m'étendre davantage sur ce premier voyage : c'était en somme un simple noviciat. Dans ses premières explorations, le voyageur encore jeune et plein d'illusions s'imagine le plus souvent, et bien à tort, que tous les pays voisins doivent lui offrir une ample moisson de découvertes et qu'il n'y a qu'à parcourir le monde pour rapporter les matériaux d'un travail utile à la science. C'est une erreur. Il en est des voyages comme de toute carrière scientifique, et ce n'est pas sans des études préliminaires longues ni sans une expérience acquise souvent à haut prix qu'on arrive à savoir diriger une exploration et qu'on peut en tirer tout le parti

[263] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 147.
[264] Voir annexe 10.

désirable, quelque fertile, du reste que soit le sol que l'on fouille. L'apprentissage des voyages ne se fait que peu à peu.[265]»

Nous ne pouvons au contraire que partager l'avis éclairé d'Antoine d'Abbadie qui estime que cette première expédition forge le destin et développe les qualités d'explorateur d'Alfred Grandidier, faisant de l'Amérique du Sud une étape essentielle de sa carrière.

> « M. Grandidier eut à souffrir [en Amérique du Sud] beaucoup plus que le lot ordinaire des explorateurs en pays barbare : il acquit néanmoins dans la pratique des voyages cette précieuse expérience qui ne s'improvise point et ne peut être enseignée.[266]»

Outre la blessure à son orgueil ressentie par d'Alfred Grandidier lors du voyage en Amérique du Sud, nous pouvons, avec le géographe Numa Broc, attribuer l'appel à renouveler le voyage à la naissance d'une sorte d'addiction aux déplacements, à l'impérieuse nécessité de mission inachevée ou tout simplement au désir de repousser ses limites[267]. Alfred Grandidier semble bien correspondre à l'explorateur « par vocation » bien qu'il n'ait pas lui-même ressenti cette impulsion dès l'enfance. Nous ne trouvons pas trace d'une inclinaison romantique qui le pousserait à partir, d'un rejet de la société européenne ou d'un goût prononcé pour la solitude. Nous nous trouvons plutôt devant un cas d'expérience quasi-mystique qui révèle l'explorateur à lui-même, magnifie ses qualités naturelles et donne un sens à son existence[268].

Alfred Grandidier jeune, à l'époque de ses voyages (MNHN Ms 2806)

[265] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 46.
[266] Acad. Sc., Rapport d'Antoine d'Abbadie sur Alfred Grandidier à l'Académie des Sciences, le 29 juin 1889.
[267] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[268] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 321-350.

Toujours curieux mais aussi sûr de lui et empreint d'une certaine vanité, Alfred Grandidier cherche un défi à sa mesure : un pays, à son époque encore inexploré, réputé le plus inaccessible et le plus mystérieux. Antoine d'Abbadie, particulièrement lucide en ce qui concerne son ami, écrit d'ailleurs à son sujet : « Les entreprises difficiles attirent les hommes d'élite[269]». Cette attitude traduit une nécessité et s'inscrit dans l'imaginaire collectif du genre puisque Numa Broc rappelle qu'une exploration ne peut se faire que dans un pays lointain, inaccessible et mal connu. L'explorateur au sens strict doit être celui qui foule une terre vierge. Dans la réalité, nous assistons de plus en plus à un glissement de l'exploration « pure » vers le voyage scientifique[270]. Sylvain Venayre attribue davantage ce besoin absolu d'éloignement et cette recherche de contrées supposées « hors civilisation » à l'aventurier[271]. Cependant explorateurs et aventuriers se superposent souvent et Alfred Grandidier correspond aux deux portraits. Pourtant il est impossible au jeune Parisien de bonne famille de revendiquer explicitement l'aventure car, quelque soit la définition de l'aventurier depuis le Moyen-Age, elle reste associée à la marginalité et donc perçue négativement[272].

Une grande partie de la planète a déjà été visitée, notamment l'Amérique. De ce fait à cette époque les voyages d'exploration se concentrent essentiellement en Asie Centrale et en Afrique[273]. Au début de l'année 1862, tout en étudiant le Droit sans grande conviction, pour faire plaisir à sa famille et passer les concours du Ministère des Affaires Etrangères, Alfred Grandidier lit les carnets de route des frères Schlagintweit dans le Turkestan et le Tibet[274]. Il s'enthousiasme aussitôt pour cette région de l'Asie Centrale. Assez rapidement et naturellement, son choix se porte sur le Tibet. « Le Tibet était alors inabordable. […] C'était mon affaire.[275]» Il sera le René Caillié[276], le Louis Buckhardt[277] ou le Richard Burton[278] de Lhassa. Le nom des explorateurs de Tombouctou et de La Mecque ne sont pas ici placés au

[269] Acad. Sc., Rapport d'Antoine d'Abbadie sur Alfred Grandidier à l'Académie des Sciences, le 29 juin 1889.
[270] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 236-272.
[271] Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? L'aventure, l'ethnographie et les blancs de la carte (1850-1940) », pp. 61-87, in Laboulais-Lesage (dir.), *Combler les blancs de la carte*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2004, 314 p., p. 65-66.
[272] Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure. op. cit.*, p. 34-37.
[273] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[274] Guillaume Grandidier, « Alfred Grandidier vu par son fils », *Journal des voyages*, 1946.
[275] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, Association malgache d'archéologie, Tananarive, 1970, 50 p., p. 5.
[276] Explorateur français qui, le premier, parvint en 1828 à entrer et surtout à revenir vivant de la ville de Tombouctou, devenue mythique tant elle était réputée inaccessible aux Européens et aux non-Musulmans. Il se fait passer pour un pauvre voyageur arabe.
[277] Orientaliste suisse qui est l'un des premiers non-Musulmans à pénétrer à La Mecque en 1813, déguisé en pauvre marchand syrien. En 1807, l'Espagnol Domingo Badia y était déjà parvenu en faisant croire qu'il descendait des princes abbassides, sous le nom d'Ali Bey Al-Abbassi. *Routes d'Arabie, archéologie et histoire du royaume d'Arabie Saoudite*, exposition au Louvre, 14 juillet-29 septembre 2010.

hasard. A l'instar des ruses utilisées par ses illustres prédécesseurs pour parvenir à leurs fins, Alfred Grandidier conçoit un véritable plan d'approche de Lhassa, cité sacrée des Bouddhistes, déguisé en moine mendiant sans risquer de se faire refouler à l'entrée de la ville du Dalaï-lama. Le jeune homme est bien inspiré, tant par le choix de sa destination que par celle de sa ruse car au même moment les Anglais mettent en place exactement le même stratagème. Cela conduira Nain Singh, le premier Indien à pénétrer à Lhassa pour le compte des Anglais en 1864-1866 après avoir levé son itinéraire, à rejoindre le Tibet depuis les Indes britanniques sous le déguisement d'un commerçant pieux effectuant un pèlerinage auprès du Dalaï-lama[279]. Comme nous l'avons observé en Amérique du Sud sur l'Urubamba, et bien que l'expédition du Tibet ne doive jamais se concrétiser, Alfred Grandidier fait preuve d'une remarquable intuition au sujet des fronts pionniers de l'exploration. Avec Madagascar, il confirmera qu'il se trouve toujours au bon endroit au bon moment.

Afin d'accroître sa crédibilité, Alfred Grandidier doit apprendre la langue sacrée, le pali[280], et les pratiques du Bouddhisme, mais également l'histoire intégrale de cette philosophie religieuse. Quel que soit le but du voyage, Antoine d'Abbadie, au milieu du XIXème siècle, recommande d'ailleurs d'apprendre au moins 500 à 600 mots de l'idiome local avant d'entamer le voyage[281].

Fidèle à la méthode et la rigueur qui le caractérisent, Alfred Grandidier décide d'effectuer un voyage préparatoire aux sources du Bouddhisme, c'est-à-dire en Inde, où est né le Bouddha, et à Ceylan, où se maintient vivante la plus pure tradition bouddhique. Consciencieusement, doté de son insatiable appétit intellectuel aussi bien que de son souci constant de l'exhaustivité, il prépare ce séjour en Inde par de nombreuses lectures, notamment en langue anglaise. Il lit des ouvrages sur le Bouddhisme complétés par d'autres, puisque c'est dorénavant la religion dominante du sous-continent indien, sur l'Hindouisme, jusqu'à être

[278] Explorateur britannique de la même génération qu'Alfred Grandidier, plus connu pour ses voyages en Afrique Centrale. Il réussit à entrer à La Mecque en 1853 en se faisant passer pour un pèlerin musulman. *Routes d'Arabie, archéologie et histoire du royaume d'Arabie Saoudite,* exposition au Louvre, 14 juillet-29 septembre 2010.

[279] Raj, Kapil, « When human travellers become instruments. The indo-british exploration of Central Asia in the nineteenth century », pp. 156-186, in Bourguet Marie-Noëlle *et alii* (dir.), *Instruments, travel and science. Itineraries of precision from the seventeeth to the twentieth century*, Routledge, Londres, 2002, 303 p., p. 167.

[280] Le pali est au départ une langue vernaculaire dérivée du sanskrit, la langue des textes sacrés indiens. Le Bouddha adopte cette langue populaire pour propager sa philosophie, en opposition au sanskrit. C'est en devenant la langue liturgique du Bouddhisme que le pali acquiert le statut de langue littéraire et sacrée. Source : Musée Indien de Calcutta.

[281] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 321-350.

capable d'entrer dans des débats théologiques sur les deux religions[282]. Comme le souligne Henri Froidevaux, ce voyage préparatoire aux Indes britanniques ne doit pas être considéré comme un caprice ou la fantaisie d'un enfant gâté[283].

Cependant nous constatons avec une certaine surprise que le but d'Alfred Grandidier reste relativement confus lorsqu'il demande au Ministre une nouvelle mission gratuite. Il semble qu'il cherche avant tout à partir. Son projet paraît englober un long voyage d'Asie en Amérique, en passant par les îles du Pacifique, et son objectif scientifique demeure flou. Ainsi demande-t-il une mission véritablement « fourre-tout » :

> « Aujourd'hui me trouvant sur le point d'entreprendre un voyage scientifique de plusieurs années, d'abord dans les contrées centrales de l'Asie, dans les îles de l'Océanie et ensuite dans l'intérieur des deux Amériques, je viens prier Votre Excellence de me confier une nouvelle mission scientifique gratuite concernant principalement l'histoire naturelle et les études minéralogiques. Mon but est de compléter les notions de mon premier voyage sur ces sciences, de compléter aussi les collections que j'ai données, avec mon frère, au gouvernement et qui ont été distribuées dans les divers musées spéciaux, et enfin de consigner ultérieurement dans un ouvrage l'objet de mes recherches.[284]»

Plus loin il précise tout de même se rendre en Inde « pour préparer mon voyage et me perfectionner dans les langues arabe et hindoue. »

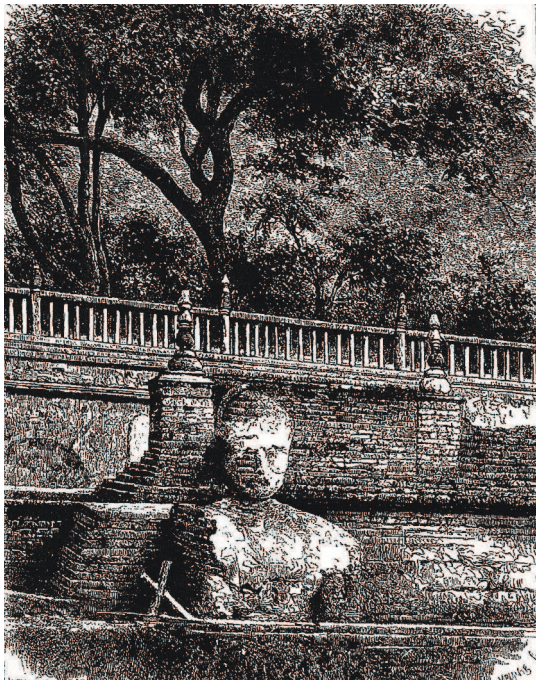
Cette mission gratuite pour l'Asie, l'Océanie et les Amériques lui est affectivement accordée le 24 décembre 1862, alors qu'il se trouve déjà en Inde depuis près de deux mois.

B. Voyage en Inde et à Ceylan

C'est donc pour un voyage tout-à-fait différent du précédent qu'Alfred Grandidier s'embarque en 1862. Lorsqu'il arrive à Calcutta en novembre, son but n'est absolument pas l'exploration quoi qu'il en dise au départ. Il est sans doute déçu de découvrir que l'Inde britannique est alors l'un des territoires les mieux connus et les plus quadrillés hors d'Europe, ainsi que le déplore également Jules Verne dans le *Tour du Monde en 80 jours*, où il dépeint des villes portuaires indiennes « plus qu'européennes »[285]. Alfred Grandidier se concentre donc sur l'étude des vestiges et de la philosophie bouddhiques[286].

[282] Voir ses articles dans *Le Tour du Monde*, pourtant épurés des passages les plus abstraits sur les religions asiatiques.
[283] Annexe des citations, citation n° 1.
[284] AN, F17/2972, lettre d'Alfred Grandidier au Ministre d'Etat Walewski, le 15 juillet 1862.
[285] Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? », *op. cit.*., p. 66.
[286] Voir annexe 10.

« [En Inde] la géographie et la zoologie ne pouvaient m'y offrir et m'y en ont, en effet, offert que peu de sujets intéressants d'étude : les savants anglais travaillent depuis le commencement du siècle à nous faire connaître la topographie et l'histoire naturelle de ce vaste empire et un voyageur de passage ne peut espérer y faire des découvertes.[287]»



Ruines bouddhiques de Ceylan visitées par Alfred Grandidier (TdM)

Son séjour s'apparente davantage à un voyage d'agrément qu'à une expédition puisque c'est précisément un voyage sans aventure qui définit le touriste[288], même si, comme tout voyageur, Alfred Grandidier subit les aléas du déplacement. Quittant Hyderabad, il se plaint par exemple en ces termes : « Les chemins de cette contrée sont si mauvais que les cahots de ce véhicule primitif me lançaient à chaque instant contre le plafond de mon palanquin ; mon corps était tout meurtri. [289]»

Au cours de son périple, il focalise principalement son attention sur l'étude des temples bouddhiques et hindous anciens, notamment pour observer le passage d'une religion à l'autre. « En Inde […] je me suis tout particulièrement occupé à suivre les transformations successives qu'a subies l'architecture indienne[290]». Son itinéraire de Calcutta à Ceylan, le long

[287] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 4.
[288] Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? », *op. cit.*, p. 73.
[289] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 50.
[290] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 47.

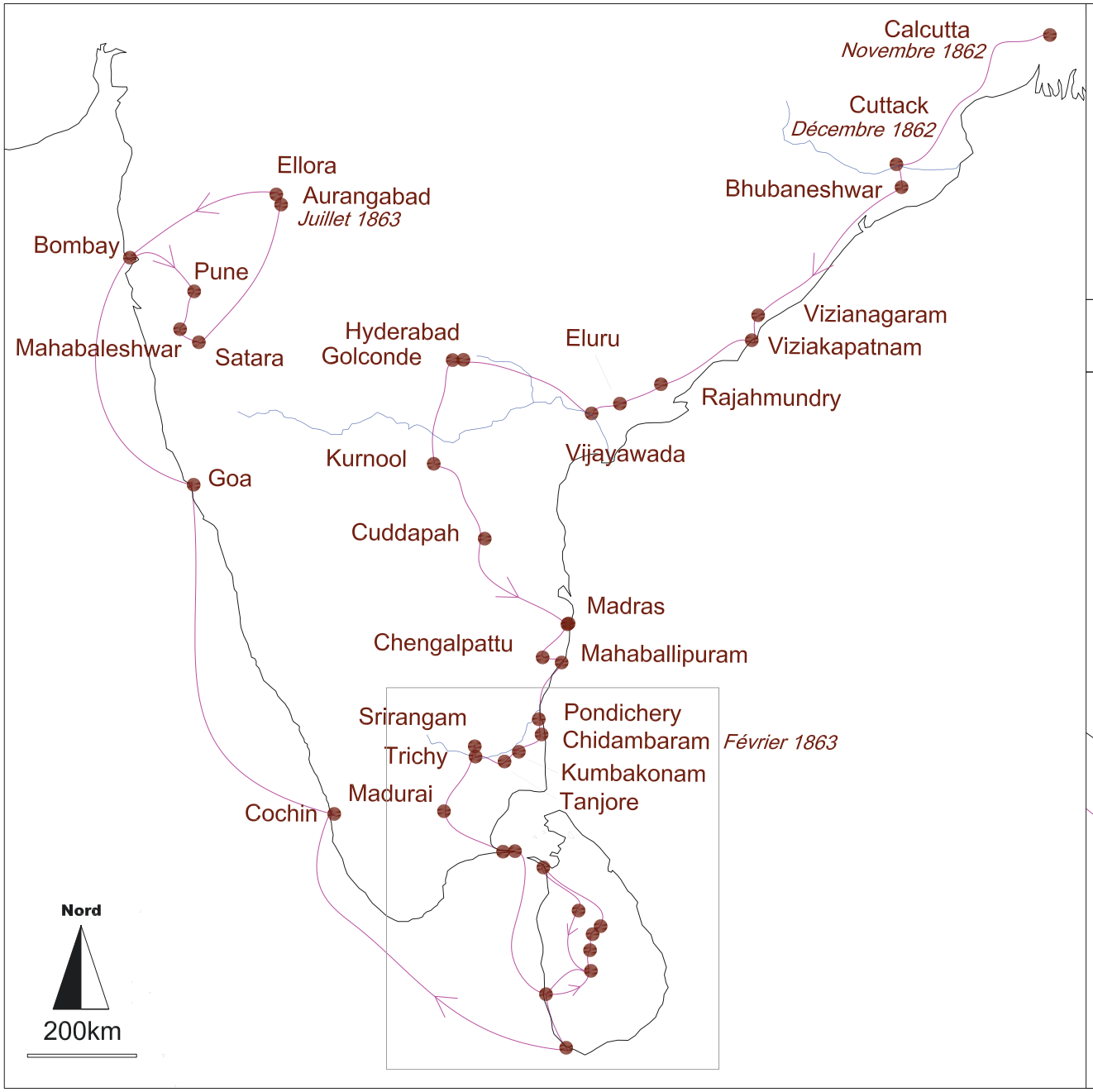
de la côte de Coromandel, avec un détour par Hyderabad, se construit d'ailleurs comme un chapelet d'étapes d'un temple à l'autre, le plus souvent en ruines. Cela ne l'empêche pas de consacrer une pleine page à l'histoire du Christianisme en Inde et à la situation contemporaine du Catholicisme dans le sous-continent[291].

Bouddha du XIème siècle - Tanjore, Inde (JEM)

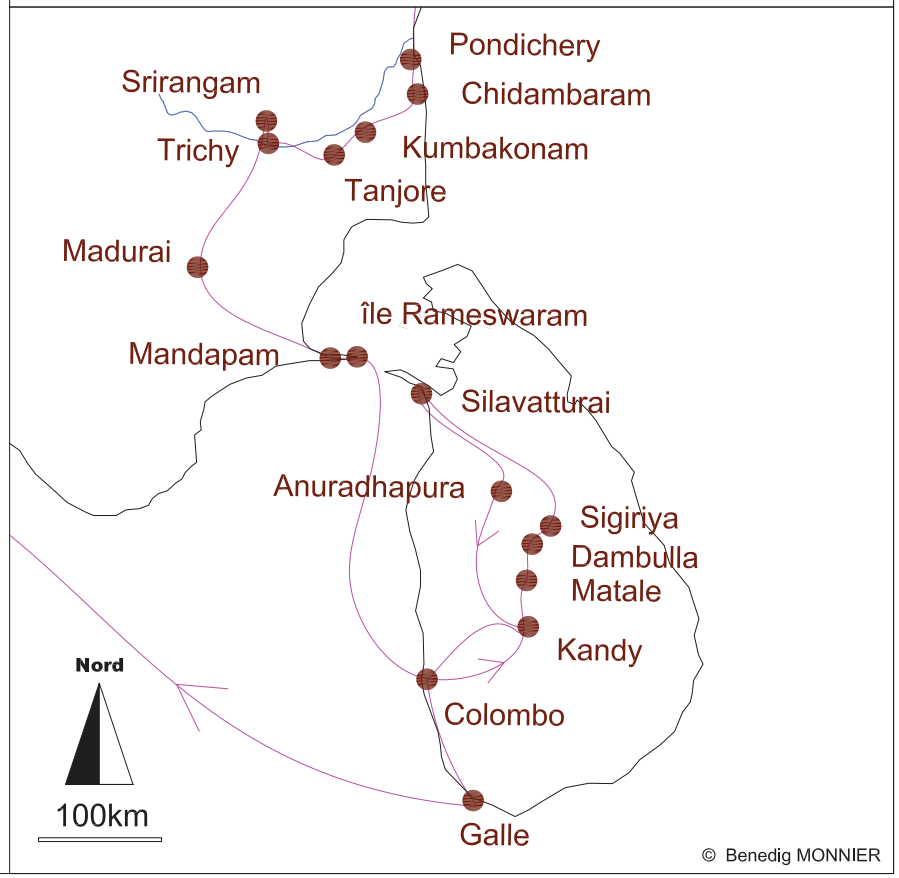
Vestiges hindous du VIIIème siècle visités par Alfred Grandidier - Mahabalipuram, Inde (JEM)

[291] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit.*, p. 86.

Itinéraire d'Alfred Grandidier aux Indes Britanniques *1862-1863*



Agrandissement de Ceylan



© Benedig MONNIER

Nous remarquons l'aspect très paradoxal du choix de son itinéraire : recherchant les vestiges bouddhiques, il s'enfonce dans les régions où règne l'Hindouisme. Il eût été plus logique de remonter la vallée du Gange pour se rendre à Sarnath, ville du premier sermon du Bouddha et sacrée pour les bouddhistes, redécouverte en 1835 par Sir Alexander Cunningham au cours de fouilles archéologiques. Toujours dans la région, le même archéologue avait également retrouvé en 1844 la ville de l'éveil du Bouddha, Bodhgaya, sans doute digne d'intérêt pour Alfred Grandidier. Par contre, ce n'est qu'en 1862 que Cunnigham parvint à prouver que Kusinagar était bien le lieu de crémation du Bouddha, trop tard pour permettre à notre voyageur de connaître ce site sacré, de même que la ville de Lumbini, lieu de naissance du Bouddha, qui n'a été identifiée qu'en 1896. De la même manière, les ruines du IIIème siècle avant notre ère de Bharhut n'ont été identifiées qu'en 1873 par Cunningham. Pénétrant jusqu'au centre de l'Inde, Alfred Grandidier aurait cependant pu admirer les importantes ruines bouddhiques de Sanchi, remises au jour depuis 1818 par le Général Taylor.

Le rêve de la mère de Bouddha avec un texte en pali, langue étudiée par Alfred Grandidier - Bas-relief de Bharhut, Musée de Calcutta (JEM)

Malgré le temps passé en visites de temples, Alfred Grandidier n'oublie pas pour autant de s'intéresser à la population et à ses mœurs, à l'agriculture et à la flore sauvage, à la topographie et à la géographie, etc… Il observe tout particulièrement les méthodes britanniques de colonisation, en discute avec les fonctionnaires, et se forge à cette occasion un certain nombre d'opinions. Alfred Grandidier, sans être anglophobe, adopte automatiquement le parti de son pays sur les sujets où la rivalité franco-britannique se fait jour. Il consacre notamment de longues pages amères à la perte de l'Inde française à l'occasion de son séjour à Pondichéry. Jacques Weber fait remarquer qu'il s'agit d'un stéréotype littéraire, totalement injustifié, alors que Pondichéry renoue avec un certain lustre sous le Second Empire, précisément à l'époque à laquelle voyage Alfred Grandidier[292]. Cependant, ce dernier admire en général l'action des Britanniques, notamment dans la perle de leur empire colonial, et l'exprime à plusieurs reprises par écrit, même s'il conclut que le travail des Britanniques en Inde était sans doute plus facile qu'ailleurs. « Les Anglais ont été heureux d'avoir rencontré dans ce grand et magnifique pays un peuple doux, industrieux, civilisé et de longue date façonné à tous les jougs[293]». Il n'attribue en somme l'échec des Français outre-mer qu'à leurs propres défauts : «Le voyageur français, à la vue de cette petite colonie [Pondichéry], faible débris de nos possessions dans l'Inde, ne peut se soustraire aux sentiments de regrets que fait naître le souvenir des fautes qui ont tari pour notre pays la source de tant de richesse et de puissance.[294]»

Alfred Grandidier étudie la vie des Cinghalais avec un intérêt particulier, décrivant des cérémonies religieuses, des funérailles auxquelles il assiste, un exorcisme, décryptant les lois qui régissent le mariage et la succession... A Colombo, il a tout juste le temps de se livrer à une plongée en scaphandre pour observer les pêcheurs de perles avant d'être atteint de graves fièvres paludéennes. Il souffre près de trois mois entre la vie et la mort mais demeure affaibli pour longtemps[295]. Une fois rétabli, il décide de parachever sa convalescence en séjournant à La Réunion. En effet, il redoute par-dessus tout qu'en rentrant en Europe sa famille, très inquiète pour sa santé, ne l'empêche de repartir en Asie. De plus, l'Île de La Réunion lui

[292] Weber, Jacques, « La découverte de Pondichéry au XIXème siècle », pp. 155-171, in Didier (dir.) *Découverte de l'Inde : de Vasco de Gama à Lord Mountbatten (1497-1947)*, Kailash editions-Université de Lyon III, Pondichéry, 2005.
[293] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op cit*., p. 192. Alfred Grandidier écrit ces phrases après avoir déjà visité Madagascar et Zanzibar et il ne fait aucun doute qu'il pense aux Malgaches et aux Africains quand il fait cette remarque.
[294] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 75.
[295] Annexe des citations, citation n° 1.

apparaît comme le poste avancé tout désigné pour revenir bientôt à son but. Il décide de s'embarquer à Bombay, port qu'il rejoint par bateau, en longeant la côte du Kérala.

> « Rien de plus agréable qu'un voyage en steamer, lorsqu'on ne perd pas la terre de vue. Je ne me lassai pas de l'admirer.[296]»

Mais à Bombay sa santé bientôt florissante lui permet de prolonger son séjour indien par de nouveaux voyages sur place. A compter de ce moment précis, son périple en Inde prend un tour particulier : il est marqué par son engouement très visible pour le progressisme et le cosmopolitisme de Bombay.

> « Si la ville ne Bombay n'a ni l'aspect de Calcutta, ni celui de Madras, elle est certainement plus curieuse à cause de la diversité de ses races qui se croisent à chaque instant dans les rues, et dont les costumes variés sont un attrait pour le voyageur.[297]»

Enfants parsis d'après un cliché ayant appartenu à Alfred Grandidier (TdM)

[296] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit.*, p. 153.
[297] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 154.

Il consacre beaucoup de temps à l'étude de la population – notamment les Parsis qui le fascinent au plus haut point –, des mœurs, de l'économie, il participe à des chasses. En bref, il s'enfonce dans le Maharashtra et néglige quelque peu les vestiges religieux bien qu'il visite tout de même Ellora, les grottes de Karli et celles d'Ajuntah, hauts lieux du Bouddhisme, en compagnie du major Gill. A Bombay l'observation des diverses couches de la société mobilise toute son énergie comme en témoignent les nombreuses pages publiées à ce sujet dans le *Tour du Monde.* Il fréquente toujours assidûment les Britanniques et ne manque pas d'admirer leurs réalisations dans le domaine médical ou scolaire dans cette ville[298]. Voilà qu'il tombe à nouveau malade en juillet 1863 et décide, cette fois, de quitter l'Inde, possiblement influencé par le fait que Bombay a été le tombeau de plusieurs voyageurs français, tels Jacquemont en 1832[299] ou Roux en 1833[300].

Au fil de son parcours en Inde, l'on sent croître un réel intérêt pour la population, les traditions et les coutumes du pays, mais surtout une fascination pour les bouleversements contemporains, les nouveautés structurelles etc… A ce titre, ce voyage s'oppose à celui qu'il a effectué en Amérique Latine. Dans le sous-continent indien, Alfred Grandidier traverse un pays soumis, calme, très organisé et presque sans imprévu, où il peut admirer essentiellement le progrès technique. La stabilité politique le rassure et lui permet de développer sa curiosité mais celle-ci ne s'étend pas jusqu'à l'organisation politique de l'Inde britannique. En Amérique au contraire, effrayé par les bouleversements politiques incessants, par l'anarchie ambiante, il préfère s'immerger dans l'étude scientifique ou dans celle des vestiges passés afin de se placer à l'écart des sursauts du monde contemporain. Ce changement d'attitude résulte peut-être également d'une évolution personnelle puisque l'on constate qu'il n'hésite pas à critiquer certaines pratiques qu'il estime barbares en Inde – le traitement des femmes par leur époux[301], le pouvoir des prêtres sur le peuple etc… – alors qu'il ne portait pas vraiment de jugement sur l'esclavage aux Amériques.

A l'issue de son voyage dans les environs de Bombay, et puisqu'il n'existe pas de liaison directe avec La Réunion, Alfred Grandidier doit se rendre à Zanzibar, d'où il espère pouvoir gagner l'île française.

---

[298] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 159, 161.
[299] CAOM GEN 42-339, rapport du Capitaine de la *Nymphe* Briolle au Minsitre de la Marine et des Colonies le 28 mai 1833.
[300] CAOM GEN 42-343, lettre du mandataire de la famille Roux au Maire de Marseille, le 2 novembre 1833.
[301] Annexe des citations, citation n° 2.

C. La parenthèse sportive de Zanzibar

Non sans quelque appréhension, Alfred Grandidier s'embarque le 22 juillet 1863 sur une petite goélette de commerce affrétée par la maison Fraser & Co. La traversée se révèle exceptionnellement longue en raison de l'incompétence du capitaine, et les conditions de voyage sont très précaires[302]. Après 56 jours de mer, notre voyageur débarque à Zanzibar où il demeure plusieurs mois, n'ayant pas de moyen de poursuivre son itinéraire vers La Réunion.

Le port de Zanzibar - Alfred ou Guillaume Grandidier [BNF We 244-1]

Il y passe un agréable et actif séjour, bien que parfois très périlleux. Fidèle à ses habitudes, il loge confortablement chez son correspondant qui n'est autre que son banquier et le représentant de Fraser & and Co, M. Hill. Tous les dimanches, son hôte l'emmène à bord d'une barque manœuvrée par quatre esclaves sur un îlot tout proche où son second, M. Bishop, possède un bungalow. Les trois hommes y coulent des heures très agréables entre la pêche, la chasse et la lecture. Mais le dimanche 27 décembre 1863, un drame survient. En effet, au retour vers Zanzibar le canot chavire et Alfred Grandidier assiste à la noyade de son banquier, lui-même s'échouant sur une île déserte avec les esclaves tandis que Bishop

[302] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 5.

conserve suffisamment de forces pour rallier la côte à la nage. Le jeune Français est heureusement secouru par une pirogue 24 heures plus tard. En reconnaissance de l'aide que lui ont fournie les esclaves pendant la nuit du naufrage, il rachète leur liberté.

Le consul d'Allemagne Witte mettant sa chaloupe à l'eau - Zanzibar, 1864 (BNF We 276-5)

Malgré cette mésaventure, Alfred Grandidier multiplie les chasses, notamment à l'hippopotame, sur le continent tout proche et les sorties en bateau en compagnie de la très restreinte élite européenne de l'île : les consuls de France et d'Angleterre Jablonski et Playfair, mais aussi les officiers français de passage comme le Commandant de la *Licorne* Panon du Hazier et son état-major. C'est au cours d'une des chasses à l'hippopotame organisée par Alfred Grandidier à la demande de l'officier de La Réunion que se produit le second drame : les chasseurs tuent par erreur un esclave dont le maître vient leur réclamer le prix[303].

[303] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 7.

Alfred Grandidier venant de tuer un hippopotame - Zanzibar 1864 (BNF We 276-4)

Malgré toutes ses activités de loisirs, il n'oublie pas de s'intéresser à la faune et la flore locales toutes nouvelles pour lui et collectionne les spécimens qu'il envoie régulièrement à son père qui sert de relais avec le Ministère de l'Instruction Publique, la Faculté des Sciences et surtout le Muséum de Paris. De Zanzibar, Alfred Grandidier adresse au Muséum des objets d'histoire naturelle très variés : un squelette d'antilope, 25 mammifères, 25 fossiles, 39 oiseaux et 2 œufs, 153 coquilles et zoophytes, 51 reptiles, 140 poissons, 203 crustacés, des mollusques, 50 plantes de Zanzibar, 9 plantes de la côte orientale d'Afrique, 1 champignon, 1 fruit, 18 roches fossilifères et 8 roches diverses[304]. Cette collecte lui vaut, indirectement, les félicitations du Muséum, transmises à son père :

> « Les collections formées par Monsieur votre fils offrent un intérêt particulier puisqu'elles l'ont été dans une localité bien déterminée et qu'elles fournissent de précieux matériaux pour la connaissance de la forme de l'île de Zanzibar jusqu'alors peu explorée par les naturalistes.[305]»

[304] AN, F17/2972, catalogues des objets collectés par Alfred Grandidier à Zanzibar et en Afrique Orientale offerts au Muséum en juillet 1864, en octobre 1864 et en février 1865 et catalogue complémentaire.
[305] AN, F17/2972, lettre d'Auguste Duméril à M. Grandidier père, le 22 mai 1865.

Il reçoit, enfin, pour une recherche de qualité réelle et novatrice, la reconnaissance à laquelle il aspire depuis l'Amérique du Sud. Il entame aussi une collaboration[306] avec un jeune explorateur allemand rencontré sur place, le Docteur Otto Kersten :

Alfred Grandidier (à gauche) et Otto Kersten en exploration sur la côte orientale d'Afrique, 1864 (BNF We 276-2)

> « J'ai, le premier, donné un aperçu de la topographie de l'île de Zanzibar dont M. O. Kersten s'est servi pour dresser la carte qu'il a publiée dans le *Voyage du baron Von der Decken*, et j'ai accompagné cet astronome dans une excursion sur la côte d'Afrique, où nous avons levé les baies de Wanga et de Muoa. J'ai recherché avec soin, non seulement les vertébrés terrestres et marins dont j'ai fait une collection importante donnée au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, mais aussi les zoophytes, les mollusques, les insectes et les crustacés : dans ce but j'avais fait construire deux dragues dont l'une avait de très grandes dimensions et à l'aide desquelles j'ai exploré le fond des mers entre l'île et l'Afrique. C'était la première fois que des recherches semblables se faisaient dans cette région.[307]»

[306] BNF, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er semestre 1873, p. 169.
[307] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op ; cit.*, p. 49.

Alfred Grandidier (penché au centre) et Otto Kersten en exploration sur la côte orientale d'Afrique, 1864 (BNF We 276-3)

Ces recherches inédites lui valent de découvrir des plantes inconnues telles la *grandidiera bivini*, mais aussi de nouveaux animaux, tant mammifères qu'insectes comme le scolopendre *eucorybas grandidieri*[308], mais encore mollusques ou crustacés, dont l'*ixa edwardsii*[309] récemment décrit et jusque-là connu uniquement à l'état de fossile[310].

Alfred Grandidier consacre encore un peu de son temps à l'étude ethnographique, s'attardant sur les « races de Zanzibar », les coutumes et la justice, la langue kiswahili qu'il juge « belle », la navigation, le commerce international et, bien sûr, l'esclavage, qui demeure la grande spécialité de l'île. Le voyageur ne remet jamais en cause cette pratique et assure même que les esclaves sont bien traités à Zanzibar. En revanche il s'alarme du sort de ceux qui ne font que transiter par le célèbre marché aux captifs de l'île :

> « C'est un triste spectacle de voir ces malheureux nus, à peine capables de se soutenir, ayant atteint le dernier degré de la maigreur.[311]»

[308] Grandidier, Alfred, « Notice sur l'île de Zanzibar », *Bulletin de la Société des sciences et des arts de l'île de La Réunion*, 1868, pp. 1-36, p. 1.
[309] Décrit par Lucas en 1858 et nommé en l'honneur d'Henri Milne-Edwards.
[310] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 49 ; AN, F17/2972, Milne-Edwards, Alphonse, *Note sur un crustacé décrit comme fossile et qui vit encore aujourd'hui*.
[311] Grandidier, Alfred, « Notice sur l'île de Zanzibar », *op. cit.*, p. 12.

Encouragé par ces succès scientifiques, le jeune aventurier décide d'explorer les Comores et les îlots du Canal de Mozambique. Il arme à cet effet un boutre de 80 tonneaux, achète de la nourriture pour cinq mois et recrute un domestique et deux aides. Décidément peu à son aise sur les navires, Alfred Grandidier est victime d'un échouage à peine le boutre a-t-il quitté le port. L'occasion se présente alors de rallier La Réunion sur un aviso de la Marine française au cours de l'année 1864. Il saisit donc cette opportunité de quitter définitivement Zanzibar[312].

D. La Réunion aux portes de Madagascar

Lorsqu'il parvient à La Réunion, Alfred Grandidier renoue une fois de plus avec une certaine tradition familiale. En effet, son oncle Joseph Grandidier l'a précédé dans l'île, où il a prospéré dans le commerce entre 1823 et 1835 avant de retourner s'établir à Courupt[313]. Notre voyageur le sait-il ? Nous penchons pour l'affirmative, compte-tenu de l'attachement porté à la famille et aux ancêtres chez les Grandidier, ce qui expliquerait peut-être en partie pourquoi Alfred Grandidier semble si au fait de la clémence et de la salubrité du climat réunionnais, propices à soigner les fièvres tropicales. Il est sans doute également poussé par la curiosité, qui aura été aiguisée par les récits de son oncle au cours de son enfance.

Dans l'île française des Mascareignes, Alfred Grandidier s'établit confortablement à Saint-Denis. A peine installé à l'hôtel, il fait la connaissance du baron Karl Klaus Von der Decken[314], compatriote du Dr. Kersten qu'il a rencontré à Zanzibar, qui s'apprête à suivre les pas de Speke et Burton en Afrique Centrale[315].

Délaissant rapidement l'hôtel pour emménager dans une vaste case, il trouve aussitôt sa place au sein de l'élite financière et intellectuelle dyonisienne. Il se lie notamment avec le Dr. Vinson, célèbre médecin passionné d'histoire naturelle, mais également avec le pharmacien A. Archambault ou encore les artistes Roussin et Voïart[316], mais aussi le notable Chatel, Elie Pajot, adjoint au maire de Saint-Denis ou le Commandant Dupré, Gouverneur de

---

[312] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 7.
[313] Bonnet, Serge « Verriers et Bûcherons d'Argonne », in Bedarida et Maitron (dir.), *Christianisme et monde ouvrier*, 1975, p. 204.
[314] Voyageant dans toute l'Afrique Orientale, le baron Von der Decken est finalement assassiné en Somalie le 2 octobre 1865.
[315] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 7.
[316] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 24 août 1872. Archambault lui donne des nouvelles de ces personnages qu'il a connus lors de son passage.

la colonie[317]. Il semble que ce soit une tradition de longue date dans l'île de se retrouver entre savants locaux et de passage afin de discuter et confronter ses opinions[318].

En outre, Alfred Grandidier est nommé correspondant de la Société des Sciences et des Arts de l'île de La Réunion lors de la séance du 14 février 1868[319]. Constituée en 1855 par des fonctionnaires, professions libérales, artistes et hommes de lettres, cette société s'est donnée pour objectif d'éduquer la jeunesse réunionnaise, notamment à travers son bulletin, dans lequel Alfred Grandidier publie à deux reprises. Les membres, tous issus de l'élite dyonisienne aisée, souhaitent imiter les académies parisiennes et se montrent toujours avides de tisser des liens avec des Métropolitains. Alfred Grandidier peut y retrouver le Dr. Vinson ou le peintre Roussin, mais aussi Gibert des Molières, maire du chef-lieu et météorologue amateur[320].

Nous savons en outre que le voyageur parisien développe une grande admiration pour Charles Coquerel, médecin de Marine affecté dans l'Océan Indien dès 1850 et qui voyagea à maintes reprises dans les îles françaises de la région – La Réunion, Mayotte, Nosy-Be, Sainte-Marie. Très avide des dernières nouvelles du monde, Coquerel invite souvent Alfred Grandidier aux parties de dominos et causeries qui réunissent la bonne société dyonisienne cultivée autour de sujets portant sur les sciences, la littérature ou les arts. Alfred Grandidier partage avec lui un intérêt pour l'acclimatation puisque Charles Coquerel compte parmi les fondateurs de la Société d'Acclimatation de La Réunion. Surtout, Alfred Grandidier explique que ce médecin a initié les recherches sur les oiseaux disparus de Maurice et de Rodrigues, l'un des sujets de prédilection de notre explorateur lors de ses voyages à Madagascar, à l'origine de ses recherches sur l'æpyornis, oiseau disparu de la Grande Ile[321]. La mort prématurée du médecin à Salazie en 1867 affecte manifestement Alfred Grandidier.

Celui-ci adopte une vie à la mode créole, partageant son temps entre sa « case de ville » du centre-ville et sa « case de changement d'air » dans les hauts de Saint-Denis, servi par un domestique mulâtre. Alfred Grandidier, qui semble apprécier particulièrement la

---

[317] MNHN Ms 2821, lettre d'Elie Pajot à Alfred Grandidier, le 16 juin 1874. Bien que nous n'ayons pas réussi à le confirmer, il n'est pas impossible qu'Alfred Grandidier soit arrivé à La Réunion sur le navire de Dupré, Commandant de la Division navale des Côtes Orientales d'Afrique jusqu'en août 1864, avant d'être nommé Gouverneur de l'île.

[318] Galvier, Nadège, *Figures de savants « pratiques » aux îles Mascareignes : naissance d'une élite intellectuelle à la fin du XVIIIème siècle (1767-1810)*, mémoire de maîtrise, Paris I-Panthéon-Sorbonne, 2001, 212 p., p. 91.

[319] *Bulletin de la Société des sciences et des arts de l'île de La Réunion*, 1868.

[320] Sorres, Patricia, *L'émergence d'une élite intellectuelle insulaire. L'exemple de la Société des Sciences et des Arts de l'Ile de La Réunion en 1855*, mémoire de maîtrise, 1999, 90 p., p. 16-17, 33, 59-60, 66.

[321] Grandidier, Alfred, *Notice sur Charles Coquerel*, Paris, 1867, 15 p.

cuisine créole, se fait offrir des aliments typiquement réunionnais par Archambault : achards, piments, curcuma, miel vert…[322] ou encore du café d'excellente qualité par Chatel[323] puisqu'il prend l'habitude durant son séjour dyonisien de savourer chaque matin une tasse de bourbon pointu[324].

Il profite de cette escale pour faire publier ses premiers articles. Décidément peu bavard sur ses voyages, il ne multiplie pas les publications. Il se limite à la parution d'une relation de voyage assez austère en plusieurs parties dans *Le Tour du Monde* dont il n'est pas satisfait.

> « J'ai raconté mon voyage [en Inde] dans *Le Tour du Monde* de 1870, de nombreuses gravures de monuments tant bouddhistes que brahmaniques, faites soit d'après mes photographies, soit d'après celles que je me suis procurées, montrent les transformations successives qu'a subies l'architecture dans l'Inde. Malheureusement j'étais à Madagascar pendant l'impression de mon manuscrit et les chapitres ayant trait à mes recherches archéologiques ont été tout-à-fait supprimés, au moins fort écourtés.[325]»

Il publie en outre un mémoire sur les ruines d'Anuradhapura, ancienne capitale de Ceylan, dans le *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* en 1868. Alfred Grandidier y explique avoir mené ce travail après avoir constaté que les précédentes descriptions se révélaient incomplètes et erronées. Cependant, avant publication, cette étude donne lieu à un rapport de Messieurs Mohl et Regnier, de l'Institut, qui n'est guère flatteur pour le jeune auteur. Les académiciens pointent l'absence de nouveauté de son travail, l'accusent de ne pas citer ses sources de manière scientifique et de ne jamais mentionner les sources qu'il récuse et qui sont pourtant parfois plus complètes que son propre travail. Enfin, les rapporteurs le soupçonnent d'utiliser des traductions d'autres auteurs sans les citer[326]. En somme, la première publication véritablement scientifique d'Alfred Grandidier passe difficilement sous les fourches caudines de l'Institut mais le jeune homme ne se démoralise pas pour autant. Un autre mémoire, sur Ceylan, parait en 1868 dans le *Bulletin de la Société des Sciences et des Arts de l'Ile de La Réunion.* Il publie également un petit article sur

[322] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 25 mai 1876.
[323] MNHN Ms 2811, lettre de Chatel à Alfred Grandidier, le 23 octobre 1889.
[324] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 7.
[325] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit*., p. 48.
[326] Acad. Sc., Dossier biographique d'Alfred Grandidier, *Rapport de MM. Mohl et Regnier sur* La description des ruines d'Anuradhapura *d'Alfred Grandidier à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, le 23 décembre 1863.*

Zanzibar dans le même journal. En outre, il fréquente régulièrement le Muséum d'Histoire Naturelle de Saint-Denis.

Fidèle à son habitude, Alfred Grandidier ne peut cependant manquer d'explorer son nouvel environnement. Il multiplie les escapades dans l'intérieur des cirques et au Piton de la Fournaise, fasciné par les richesses géologiques et botaniques de l'île. Sa santé achève de se remettre tout-à-fait notamment grâce à des séjours à Cilaos et Salazie. Il ne néglige pas non plus d'observer la société qui l'entoure, visitant nombre de plantations et d'usines sucrières[327].

Dans l'île, Alfred Grandidier se trouve immanquablement mêlé à de nombreuses discussions concernant Madagascar, la préoccupation majeure des Réunionnais. Qu'il s'agisse de politique, de commerce ou d'histoire naturelle, l'ombre de Madagascar plane sur La Réunion. Le Dr. Vinson, qui a effectué un voyage dans la Grande Ile en 1862[328], prend sans doute l'initiative d'un grand nombre de discussions sur le sujet. Alfred Grandidier s'entretient également souvent de la Grande Ile avec Auguste Lantz, ancien préparateur au Muséum de Paris[329] et maintenant directeur du Muséum de Saint-Denis, qui lui montre avec fierté ses collections malgaches. La curiosité du jeune voyageur s'en trouve aiguisée et il se met en devoir de lire la moindre documentation qu'il peut trouver à Saint-Denis sur Madagascar, en premier lieu *Histoire de la Grande Isle de Madagascar* rédigé au XVIIème siècle par Etienne de Flacourt et le *Voyage à Madagascar et aux îles Comores 1823-1830* de Leguevel de Lacombe. Ce dernier ouvrage, très apprécié à l'époque, fait même autorité concernant Madagascar[330]. L'idée d'aller visiter la Grande Ile germe assez rapidement. Alfred Grandidier s'ouvre de son projet d'exploration dans un but scientifique à Lantz, qui décide de l'accompagner. Le voyage doit durer six mois, ce qui entraînerait des dépenses trop importantes pour Lantz. Alfred Grandidier propose donc de prendre l'ensemble des frais à sa charge et de partager les collections tout en se réservant les spécimens uniques qu'il adressera au Muséum de Paris. Les deux hommes élaborent une expédition sur la côte Est afin de récolter des spécimens essentiellement faunistiques[331].

---

[327] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 8.
[328] Il faisait partie de l'ambassade française lors du couronnement du roi Radama II à Tananarive et en a profité pour se livrer à des études d'histoire naturelle. Il accompagnait notamment le Commandant Dupré, chef de la délégation, également ami d'Alfred Grandidier. CAOM MAD 2Z3, lettre de Dupré à Laborde, le 5 juillet 1862.
[329] AN, F17/3976, lettre du Directeur du Muséum de Paris au Ministre de l'Instruction Publique, le 13 janvier 1877.
[330] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *Revue Scientifique*, 8 juillet 1922.
[331] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit..*, p. 8.

Le Muséum d'Histoire Naturelle de La Réunion, dirigé par Auguste Lantz (JEM)

Il apparaît que, dans un premier temps, l'équipe a eu l'intention de partir pour une mission aux frais du Muséum – 700 à 800 francs de budget seulement –, avec passage gratuit à bord du *Loiret*, dès 1864[332]. Finalement, le voyage n'a lieu qu'un an plus tard, sans argent public mais toujours avec le concours de la Marine.

Avant de partir, Alfred Grandidier résilie son bail et transfère toutes ses affaires chez Archambault. Le pharmacien est en outre chargé du courrier d'Alfred Grandidier : il le réceptionne et le réexpédie à Madagascar et vérifie que sa correspondance parte bien vers l'Europe. Archambault devient la base arrière logistique de l'explorateur[333] et restera durant de nombreuses années son intermédiaire pour les envois volumineux vers ou en provenance de Madagascar, mais aussi son fidèle correspondant au moins jusqu'en 1879[334]. C'est aussi chez lui qu'il se fournit en divers articles pour l'exploration[335].

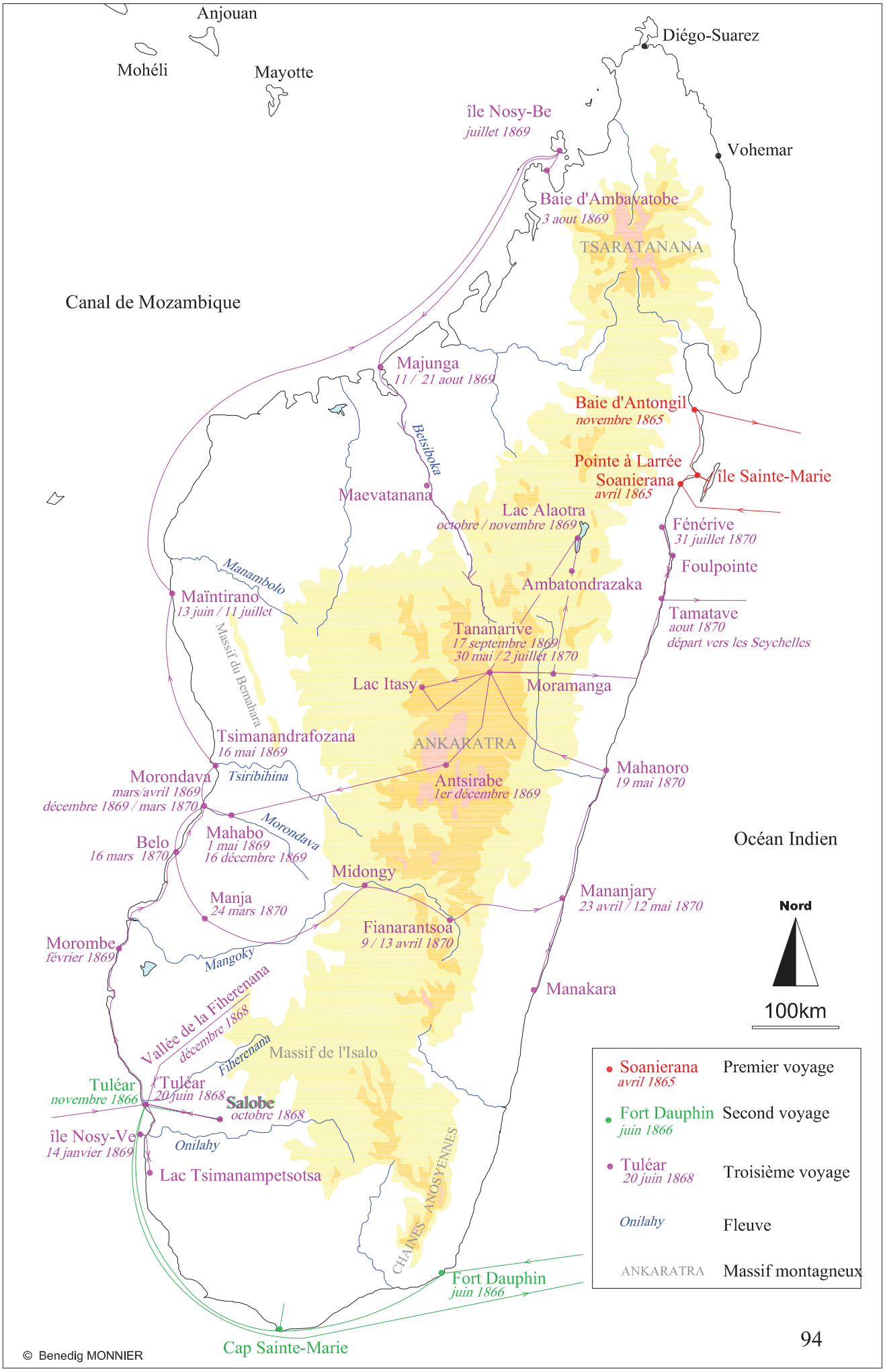
[332] ADR 4M126, Demande de passage pour Madagascar, 1864.
[333] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 24 septembre 1870.
[334] MNHN Ms 2811, Correspondance Grandidier.
[335] Voir annexe 36.

La pharmacie Archambault vers 1870, base logistique d'Alfred Grandidier. Ses affaires sont entreposées dans le grenier (Bib. Dep. Réun. R00267.015)

IV. L’explorateur confirmé : Madagascar

Nous constatons que le hasard préside à nouveau à l'arrivée du jeune homme à Madagascar, comme nous l'avions fait remarquer pour ses débuts dans l'exploration. Mais une fois encore il s'agit d'un sort heureux car Alfred Grandidier semble avoir trouvé dans le Grande Ile le terrain qu’il cherchait depuis longtemps pour s’épanouir en tant qu’explorateur et scientifique et pour imposer son sceau. Désormais, Madagascar et Grandidier seront indéfectiblement liés.

Voyages de A. Grandidier à Madagascar
1865 - 1870



A. La côte Est en 1865 : voyage de découverte

Durant la traversée, du 10 au 19 avril 1865, à bord de l'aviso *Lynx*, Alfred Grandidier fait la connaissance du Commandant Drouin, qui, frappé par « la figure sympathique de savant voyageur[336]», ne l'oubliera jamais et suivra fidèlement ses travaux et publications, profitant même de son poste dans la Marine pour aider d'autres explorateurs à Madagascar comme Humblot par exemple. Les deux naturalistes Lantz et Grandidier débarquent d'abord à Soanierana, près de la Pointe à Larrée, avant de se diriger vers la Baie d'Antongil, afin d'éviter la route Tamatave-Tananarive déjà bien connue, mais aussi les patrouilles merina[337]. Ils se fixent comme objectif de pénétrer le plus possible vers l'Ouest tout en collectant des plantes et surtout des animaux. Ils partagent la majeure partie de leurs journées entre la chasse le matin et la préparation des animaux l'après-midi en vue de leur expédition à destination des grands musées.

Alfred Grandidier bénéficie de la connaissance assez étendue d'Auguste Lantz dans le domaine de la biodiversité malgache de la côte Est. Il s'émerveille, apprend vite puis se permet rapidement de faire des commentaires désobligeants sur les qualités scientifiques de son collègue. « Mon compagnon, tout naturaliste qu'il était, avait une drôle de manière de comprendre l'histoire naturelle. […] Drôle de manière de faire des collections ! En somme, pendant les six mois de séjour sur la côte Est, Lantz n'a pas tué et empaillé moins d'un millier d'oiseaux appartenant à 50 ou 60 espèces, tandis que je me suis contenté d'une centaine, mais dont quelques-uns étaient nouveaux et forts rares.[338]» Deux méthodes et deux conceptions de la réalisation d'une collection d'histoire naturelle ne tardent pas à s'affronter : Alfred Grandidier privilégie la qualité et la diversité des espèces chassées tandis que Lantz assure la quantité, quitte à se retrouver avec 50 spécimens identiques. C'est cependant à ce dernier que vont les compliments du Muséum de Paris qui écrit, pour présenter une nouvelle espèce d'oiseau baptisée *Accipiter Lantzii* en 1866 :

> « Nous devons la découverte de cet oiseau au Conservateur du Muséum de La Réunion, M. Lantz. […] M. Lantz, dont le zèle est au-dessus de tout éloge […] a eu la bonne fortune d'avoir pour compagnon de route un voyageur déjà connu pour des

[336] MNHN Ms 2813, lettre du Commandant H. Drouin à Alfred Grandidier, le 6 septembre 1881.
[337] Grandidier, Guillaume, « Les voyages d'Alfred Grandidier et les origines de *l'histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* », *Bulletin de la Société de Géographie*, tome LIX, 1944, pp. 1-13, p. 4.
[338] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 8.

travaux pleins d'intérêt. M. Alfred Grandidier, quoique s'occupant particulièrement de géographie physique, d'ethnologie et de minéralogie n'a pas négligé l'histoire naturelle.[339]»

Avahis laniger chassé par Lantz à Madagascar, exposé au MNHN (JEM)

Malgré les aléas, Alfred Grandidier collecte 232 oiseaux appartenant à 116 espèces différentes, ainsi que 6 mammifères, des lépidoptères et des araignées[340]. Il s'aperçoit très rapidement que la flore et la faune malgaches se rapprochent davantage des espèces asiatiques que de celles d'Afrique. Sa curiosité s'en trouve considérablement aiguisée sans qu'il soit encore en mesure de comprendre et d'expliquer ce phénomène.

Les soldats de la reine Rasoherina de Tananarive entravent sans cesse la progression des deux hommes vers l'Ouest. En effet, depuis plusieurs dizaines d'années, les Merina, originaires des terres centrales, ont étendu leur domination jusque sur la côte Est[341]. Si les autorités merina n'empêchent pas les deux naturalistes de procéder à leurs collectes, elles s'en méfient et les épient.

« Le gouverneur de la province nous faisait surveiller et, dès que nous nous écartions un peu de la côte, deux ou trois officiers merina apparaissaient comme par hasard et nous remettaient dans la voie droite, que nous ne demandions cependant qu'à quitter.[342]»

[339] MNHN Ms 119, rapport de Jules Verreaux sur l'*Accipiter Lantzii*, 1866.
[340] MNHN Ms 119, catalogue des objets collectés par Alfred Grandidier en 1865 établi par lui-même.
[341] C'est sous le règne de Radama Ier, à partir de 1810, que le peuple merina entame ses conquêtes territoriales à partir de la capitale de son royaume, fixée à Tananarive. A la veille de la colonisation française, à la fin du siècle, les Merina seront parvenus à une hégémonie quasi-complète sur Madagascar.
[342] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 8.

Les circonstances politiques ne sont guère favorables aux voyageurs européens depuis la mort de Radama II en 1863, les Français étant particulièrement ciblés par des vexations de tous ordres de la part des autorités merina[343]. Le monarque malgache réputé trop proche des Français a en effet été assassiné le 9 mai 1863 par des conservateurs qui ont placé sur le trône la reine Rasoherina, contrôlée par un Premier Ministre acquis à leur cause[344]. Les Malgaches reprochaient notamment à Radama II d'avoir aboli les coutumes et cédé au français Joseph Lambert des droits exorbitants sur l'île par un contrat unanimement contesté. Malgré de timides et vaines tentatives pour normaliser les relations franco-malgaches avec la restitution par la France de l'original de la Charte Lambert et le paiement par Madagascar de dommages aux actionnaires de la Compagnie de Madagascar qui avait obtenu la jouissance du contrat signé par Lambert, la situation reste très tendue en 1865 et le pays demeure quasiment fermé aux étrangers[345].

Les deux Français se retrouvent donc cantonnés dans une région relativement circonscrite. Malgré l'exiguïté de la zone d'investigation, l'œil acéré du jeune Grandidier constate que tout ce qu'il a pu lire concernant la côte Est malgache, pourtant la mieux connue des Européens, est largement erroné. Et Alfred Grandidier profite de cette immobilité relative et forcée pour étudier les mœurs et surtout la langue des Malgaches[346].

Bien que la moisson de spécimens d'histoire naturelle soit très satisfaisante puisque le Muséum de Paris se félicite que cette mission lui ait rapporté « une quantité d'objets rares et utiles aux collections de cet établissement[347]», la découverte primordiale pour Alfred Grandidier se situe au-delà d'un domaine scientifique spécifique : lors de cette prise de contact avec Madagascar il entrevoit que la Grande Ile n'est pas cette terre déjà mille fois sillonnée et cartographiée comme il le croyait, mais reste entièrement à découvrir. Derrière la relative abondance de littérature sur Madagascar, se cache en fait une immense ignorance du fait que les auteurs se sont contentés de compiler des sources peu fiables pendant des décennies, sans jamais vérifier sur place[348].

---

[343] CAOM MAD 2Z41, lettre de Soumagne à Laborde, le 11 novembre 1864.

[344] CAOM MAD 2Z20, lettre de Laborde au Ministre des Affaires Etrangères, le 15 mai 1863. Les princes opposés à Radama II souhaitent un retour aux traditions et tentent de lutter contre l'influence étrangère, en particulier française. Cela ne les empêche pas de se convertir massivement au Protestantisme, à l'instigation des Britanniques.

[345] CAOM MAD 3Z39, lettre de Rasoherina à Napoléon III, le 30 octobre 1864 ; MAD 2Z47, lettre de Napoléon III à Rasoherina, le 18 février 1865.

[346] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*

[347] MHNH Ms 119, rapport de Jules Verreaux sur le *Choetura Garndidieri*, 1866.

De retour à La Réunion en novembre 1865, Alfred Grandidier n'a qu'une idée : retourner à Madagascar afin de se forger une opinion plus précise du travail encore à réaliser sur la Grande Ile. Il souhaite par ailleurs se rendre cette fois dans la partie la moins explorée et la plus inaccessible : le Sud. Le second avantage qu'il trouve à voyager dans cette région insoumise au pouvoir central résidera dans sa capacité à éviter ainsi les tracasseries merina. Cependant, comme il le précisera plus tard, il n'envisage cette expédition qu'en temps que parenthèse avant de reprendre le chemin de l'Inde et du Tibet, le but qu'il ne perd pas de vue[349]. Alfred Grandidier n'éprouve donc pas dès 1865 un « coup de foudre » pour Madagascar, comme le prétend son fils un siècle plus tard[350].

B. Le Sud en 1866 : voyage de reconnaissance

C'est véritablement lors de ce voyage dans le Sud malgache, sauvage et méconnu des Européens, qu'Alfred Grandidier réalise le potentiel d'exploration qui s'ouvre devant lui.

1. Les grandes lignes de l'exploration

Gagner le Sud de Madagascar est bien plus difficile que de se rendre sur la côte Est. Les navires réunionnais qui s'y aventurent sont très rares. Alfred Grandidier doit patienter longtemps avant d'embarquer enfin sur un trois-mâts-barque de commerce de la maison Gaveau, l'*Infatigable*, acceptant l'invitation du capitaine Bellanger lui-même de monter à bord[351]. De plus, comme l'explorateur s'en aperçoit très vite, la navigation est rendue d'autant plus hasardeuse dans ces parages que les cartes sont toutes fausses, à dessein, parce que les quelques traitants d'orseille refusent de donner leurs informations, craignant de se faire voler leurs emplacements :

> « Quant à la position des rivières et des villages, à la délimitation des tribus, à la dénomination des lieux, à la situation des montagnes, les cartes sont, sauf en quelques rares points, erronées. […] [Car les marins réunionnais] par jalousie et

[348] C'est exactement le même constat que font les deux frères Grandidier lors de leur voyage en Amérique du Sud et spécialement au Pérou. Pourtant, ils ne conçoivent pas le projet de revenir étudier le pays à fond. Annexe des citations, citation n° 1.
[349] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 8.
[350] Grandidier, Guillaume, « Alfred Grandidier vu par son fils », *op. cit*.
[351] ASOM, Grandidier, Alfred, « Une excursion dans la région australe chez les Antandrouïs », *Bulletin de la Société des Sciences et des Arts de La Réunion*, 1867, 23 p., p. 1.

crainte de voir les points qu'ils exploitent envahis par des étrangers, ne marquent pas sur leurs cartes les situations des mouillages ni les noms locaux.[352]»

Le 6 juin 1866 il touche au Cap Sainte-Marie, à l'extrême Sud de l'île, dans des conditions de mer très difficiles, et séjourne chez le roi antandroy Tsifahiny, en plein désert. Il commet une première erreur en tuant un sifaka[353] blanc destiné au Muséum de Paris alors que cet animal est sacré pour la population qui se révolte. Alfred Grandidier doit donc rendre les os de l'animal afin qu'ils soient rituellement enterrés et ne conserve que la peau[354]. Après cet incident il ne s'expose pas davantage à la colère des Antandroy et se réembarque rapidement sur le même navire à destination de Tuléar[355].

L'explorateur renoue avec la véritable exploration par cette incursion au Sud, c'est-à-dire le voyage en terres jamais cartographiées, mais il retrouve également l'aventure, qui n'existe qu'en présence d'une nature hostile, d'un environnement humain inconnu et sauvage plongeant le voyageur dans le passé[356]. C'est sans doute l'un des éléments qui forgent la passion Alfred Grandidier pour cette région.

Arrivé à Tuléar, Alfred Grandidier rencontre quatre traitants réunionnais avec lesquels il se lie durablement, parmi lesquels César Pépin, représentant de la maison Gaveau, chez qui il séjourne. Il recrute également en ce lieu ses trois serviteurs permanents : Karavato en tant que guide et interprète, Booza comme domestique et chasseur et Fania pour la cuisine[357]. Notons que Karavato restera son plus fidèle et précieux acolyte jusqu'en 1870. Ayant constitué son équipe, il s'enfonce vers l'Est en compagnie d'anciens travailleurs engagés à La Réunion qui rentrent chez eux à Salobe, en territoire des Antanosy émigrés. Tout au long du chemin il opère d'abondantes collectes d'objets d'histoire naturelle. Il rencontre le roi Lahimerija avec lequel il sympathise, notamment pour des raisons de sécurité.

D'après plusieurs témoignages, Alfred Grandidier se rend dès ce voyage-ci à Mahabo, au mois de septembre, pour tenter d'obtenir l'autorisation de rejoindre la capitale[358]. En vain :

---

[352] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 1.
[353] Une espèce de lémurien dont la dénomination est empruntée au malgache.
[354] Annexe des citations, citation n° 1.
[355] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 9.
[356] Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure*, o*p. cit.*, p. 52-54.
[357] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 9-10.
[358] Lettre de Rainimanitrarivo à la Reine, le 1er alakaosy 1866 ?, citée dans Verin, Pierre, « Quelques lettres de l'Administration royale au sujet d'Alfred Grandidier », *Bulletin de l'Académie Malgache*, tome 49/1, 1971, tiré à part ; CAOM MAD 4B2, lettre du consul de France à Tananarive Louvières au Ministre des Affaires Etrangères, le 28 novembre 1866.

Alfred Grandidier, otage de querelles franco-merina, risque même de devenir une source de conflit supplémentaire entre les deux peuples[359].

Le voyageur ne se laisse pourtant pas décourager et sa persévérance se voit récompensée par la découverte d'un important gisement de coquilles d'œufs d'æpyornis dans le pays des Masikoro, une réussite majeure de cette expédition[360].

2. La relation durable avec la famille Samat et les traitants

Un des aspects les plus remarquables de ce voyage, même si cela n'apparaît pas au premier regard, réside dans la rencontre avec Edmond Samat et sa famille[361]. Cette amitié se révélera extrêmement durable par delà les ans et les océans, mais également décisive tout au long de ses recherches.

Alfred Grandidier (rouge) et Samat devant sa case - Morondava, 1868 (Ac. Malg.)

[359] Voir annexe 39.
[360] Grandidier, Alfred, « Observations sur le gisement des œufs d'epiornis », Séance de l'Académie des Sciences du 9 septembre 1867.
[361] Voir les photographies de famille, annexe 57.

Une véritable complicité se tisse entre Alfred Grandidier et Edmond Samat, malgré une différence d'âge, de milieu, de culture. Samat accompagne Alfred Grandidier durant de nombreuses semaines, tant en 1866 qu'en 1869[362]. Les deux hommes, que tout semble séparer à l'exception de Madagascar, s'apprécient beaucoup et partagent une grande intimité. Edmond Samat, par exemple, offre une part de sa meilleure production de chocolat à l'épouse d'Alfred Grandidier lorsqu'il apprend son mariage[363]. De même, il est plus que probable que le fils d'Edmond, né le 11 juillet 1868[364], ait reçu le prénom Alfred en l'honneur de l'explorateur. Le traitant devient en outre un précieux collaborateur d'Alfred Grandidier, aussi bien du point de vue scientifique que politique[365]. Installée à Madagascar depuis 1847, sa famille domine tout le Menabe. Encore en 1892, l'explorateur Douliot écrira que « son nom est un mot de passe devant lequel toutes les portes s'ouvrent et tous les obstacles s'abaissent[366] ». Edmond Samat voyage sans cesse et possède un utile entregent dans l'Océan Indien, particulièrement auprès des personnages boudés par les autorités officielles mais qui n'en jouent pas moins un rôle important, à l'image des frères Rosiers dans le Canal de Mozambique ou de Joseph Lambert à Mohéli[367]. Si bien qu'à son décès en 1875, Alfred Grandidier se montre sincèrement affecté, perdant tout à la fois un ami et contributeur, d'autant que l'ensemble des collections amassées par Samat sont détruites[368], ainsi qu'un informateur de premier plan.

Après le décès d'Edmond, Alfred Grandidier garde contact avec son neveu Léo, qu'il estime sans doute un peu moins mais dont il a besoin. Il entretient également durant de nombreuses années des relations mi-professionnelles, mi-privées avec d'autres traitants comme Caltaux[369].

L'explorateur fait la connaissance de plusieurs autres traitants dont certains jouissent, comme les Samat, d'une véritable autorité. C'est le cas d'Achille Lemerle à Tuléar par exemple, un des premiers traitants installés sous le règne de Lahimerija, mais qui sera

[362] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n°13.
[363] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 14 décembre 1872.
[364] Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava, 1845-1904*, thèse, Université d'Aix-Marseille I, 1982, 505 p., p. 500. Cette hypothèse du prénom-hommage est entièrement la nôtre mais nous paraît d'autant plus plausible que fin juin 1868, Edmond Samat laisse éclater sa joie de revoir Alfred Grandidier. Voir plus loin « Le grand tour de l'Ouest ».
[365] Voir la partie « La passerelle entre Paris et Madagascar »
[366] Cité dans Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava, op. cit*., p. 157, 159.
[367] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 25 avril 1870.
[368] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 17 septembre 1875. Déjà, l'établissement principal de Samat, à Morondava, avait été entièrement brûlé en 1871. MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 4 mai 1871.
[369] MNHN Ms 2811, lettres de J. Caltaux à Alfred Grandidier, entre le 19 décembre 1889 et le 29 janvier 1895.

assassiné par le fils de celui-ci en 1884[370]. Alfred Grandidier avait déjà noté à plusieurs reprises dans ses carnets l'alcoolisme et l'extrême violence du fils du chef lorsqu'il était encore tout jeune. Nous avons évoqué également la rencontre de l'explorateur avec César Pépin, arrivé en 1845, père de sept enfants métis, à l'origine d'une des plus importantes familles du Menabe jusqu'à la fin XXème siècle[371].

César Pépin, traitant à Madagascar (Ac. Malg.)

Alfred Grandidier côtoie à l'occasion de ce voyage une multitude de capitaines plus ou moins recommandables, à commencer par le Capitaine Bellanger. En effet, ces marins sillonnent la côte Ouest de Madagascar et le Canal de Mozambique à la fois pour commercer et pour recruter des engagés. Or ces recrutements se font souvent en-dehors de toute légalité lorsqu'il ne s'agit pas de traire négrière pure et simple[372]. A terre, la famille Samat se trouve elle aussi mêlée à ce genre de trafic en fournissant les individus à embarquer vers les îles

[370] Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava, op. cit*., p. 110.
[371] Dina, Jeanne, *ibid.*, p. 112.
[372] Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Le recrutement de travailleurs africains libres : un défi pour la France dans l'Océan Indien (1858-1883)*, mémoire de maîtrise, 2004, 2 vol. et *Esclaves de la canne à sucre : engagés et planteurs à Nossi-Bé, Madagascar 1850-1880*, L'Harmattan, 2006, 310 p.

françaises. Soulignant que la traite négrière demeure l'activité principale du Nord du Menabe jusqu'à l'aube du XXème siècle, Jeanne Dina affirme, dans un euphémisme, que les Européens ne sont pas totalement étrangers à ce trafic. Elle reconnaît que dans le Sud du Menabe ce commerce est totalement entre leurs mains[373]. Alfred Grandidier ne peut ignorer qu'il séjourne au cœur d'un repaire de négriers français et mais n'en fait cependant mention à aucun moment. Fidèle aux liens privilégiés qu'il a dû entretenir avec ses comparses pour mener à bien ses recherches, il continue, de Paris, à prendre des nouvelles de la famille du Capitaine Bellanger, ou encore des frères Rosiers, sans cesse mis en cause par les autorités françaises mais insaisissables[374]. Nicolas Rosiers s'est chargé de l'envoi de plusieurs caisses d'objets d'histoire naturelle d'Edmond Samat à Paris[375]. Après la mort du Capitaine Bellanger, Alfred Grandidier reçoit du courrier de son gendre[376].

Grâce à sa fréquentation d'un milieu interlope, Alfred Grandidier accède à un certain nombre d'informations précieuses mais se trouve également mêlé aux querelles intestines, voire intrafamiliales qui agitent cette petite communauté française. Edmond Samat lui détaille ses déboires politico-commerciaux, la concurrence déloyale des frères Rosiers, la trahison de Cavaro…[377] Caltaux se plaint que Léo Samat collabore avec les Merina contre les Français[378]. Il se voit très fréquemment sollicité pour servir d'interface avec les autorités : A. Pépin, le frère du traitant César Pépin, qu'Alfred Grandidier connaît bien, se déclare ruiné par la guerre de 1883-1885 et demande de plaider sa cause auprès du Gouvernement français. Puis il réclame le poste de Vice-Résident à Nosy-Ve, dans le Sud, pour son frère…[379]

3. Un bilan positif déterminant

L'essentiel de ses explorations de 1866 aux alentours de Tuléar apporte à Alfred Grandidier une confirmation : Madagascar est bien restée une *terra incognita*. Tout reste à faire et la tâche s'annonce immense et variée, surtout du point de vue de l'histoire naturelle. Les naturalistes d'aujourd'hui estiment que 73% de la faune malgache, dont 100% des lémuriens, est endémique à l'île[380]. C'est exactement ce que désire Alfred Grandidier qui

[373] Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava, op. cit.*., p. 130.
[374] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 15 octobre 1874.
[375] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 10 janvier 1868.
[376] MNHN Ms 2811, lettre de Callame à Alfred Grandidier, le 25 août 1871.
[377] Ms 2822, lettres d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 27 mai et 10 septembre 1871.
[378] MNHN Ms 2811, lettre de Caltaux à Alfred Grandidier, le 29 janvier 1895.
[379] MNHN Ms 2821, lettres de A. C. Pépin à Alfred Grandidier, le 15 septembre 1889 et le 2 mars 1892.
[380] Farris-Toussaint, Laetitia et De Wetter, Bernard, *Cap sur les singes et les lémuriens*, Nathan, Paris, 2000, 127 p., p. 56.

prend désormais sa décision : il ne sera pas le découvreur du Tibet mais l'explorateur de Madagascar[381]. Ce choix implique un renoncement simultané à la carrière diplomatique pour embrasser celle d'explorateur professionnel. D'ailleurs, assignant à sa recherche un espace géographique bien déterminé, Alfred Grandidier accomplit sa « professionnalisation » en tant qu'explorateur car celui-ci est presque toujours spécialisé[382]. Madagascar représente tout ce qu'il peut souhaiter : des milliers d'espèces inconnues et endémiques, une carte à lever entièrement, des formations géologiques mystérieuses, des peuples nés d'un singulier métissage. Guillaume Grandidier explique que son père fait sienne la remarque de Commerson[383] qui avait lui-même découvert Madagascar en 1773 :

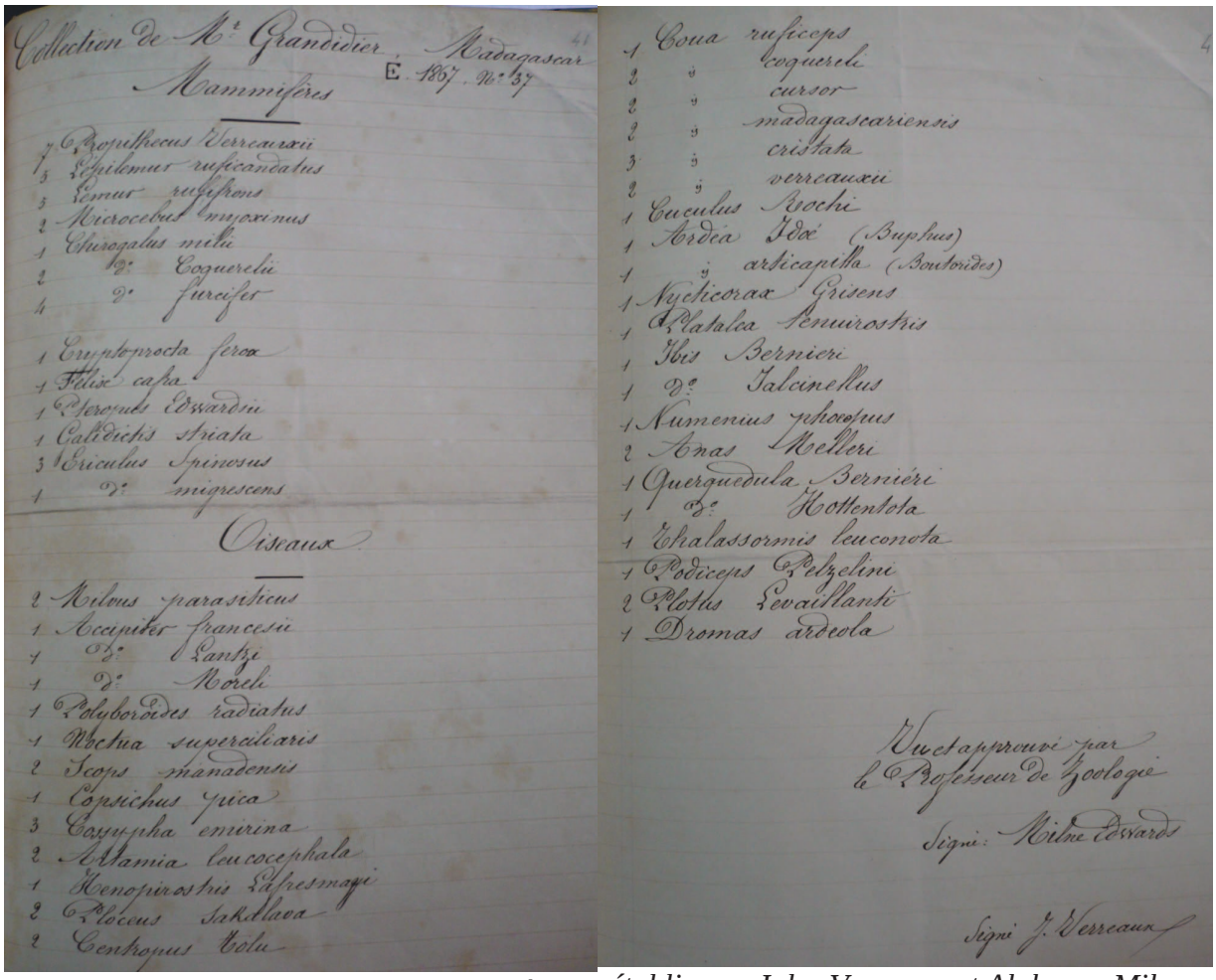
> « La nature avait effectivement travaillé à Madagascar sur des modèles différents de ceux auxquels elle s'était asservie dans les autres régions du globe. … […] De cette physionomie spéciale de la grande île, de ses habitants, de sa faune et de sa flore, mon père en déduit qu'une monographie était possible, travail considérable en vérité mais dont on pouvait concevoir les limites sans empiéter sur les territoires voisins autrement qu'à titre de comparaison, que Madagascar constituait une sorte de petit continent isolé justifiant une étude particulière.[384]»

Alfred Grandidier décide donc de rentrer en France le plus vite possible afin de monter une véritable expédition d'exploration, rassemblant tout le matériel nécessaire à un méticuleux quadrillage de l'île. Toujours prêt à utiliser ses relais sur place, il laisse ce qu'il ne peut emporter à la garde de son ami Archambault à Saint-Denis.

A son retour en France en mai 1867, il est cependant chargé de caisses d'objets d'histoire naturelle, dont des lémuriens, poissons, oiseaux, sangliers et martins de Bourbon vivants. A titre d'exemple il donne au Muséum 173 crustacés, arachnides et insectes, 34 mammifères, 49 oiseaux et 93 reptiles[385].

---

[381] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 11.
[382] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[383] Annexe des citations, citation n° 1.
[384] Grandidier, Guillaume, « Les voyages d'Alfred Grandidier et les origines de *l'histoire physique, naturelle et politique de Madagascar »*, *op. cit.*, p. 11.
[385] AN, F17/2972, catalogue des objets d'histoire naturelle donnés par Alfred Grandidier au Muséum en 1867.



Collection de Mr Grandidier, Madagascar
E. 1867. No 37

Mammifères

7 Propithecus Verreauxii
5 Lepilemur ruficandatus
5 Lemur rufifrons
2 Microcebus myoxinus
1 Chirogalus milii
2 do Coquerelii
4 do furcifer

1 Cryptoprocta ferox
1 Felix cafra
1 Pteropus Edwardsii
1 Galidictis striata
3 Ericulus Spinosus
1 do migrescens

Oiseaux

2 Milvus parasiticus
1 Accipiter francesii
1 do Lantzi
1 do Moreli
1 Polyboroides radiatus
1 Noctua superciliaris
2 Scops manadensis
1 Copsichus pica
3 Cossypha emirina
2 Artamia leucocephala
1 Henopirostris Lafresnayi
2 Ploceus Sakalava
2 Centropus Tolu

1 Coua ruficeps
2 " coquereli
2 " cursor
2 " madagascariensis
3 " cristata
2 " verreauxii
1 Cuculus Rochi
1 Ardea Idoé (Buphus)
1 " articapilla (Boutorides)
1 Nycticorax Grisens
1 Platalea tenuirostris
1 Ibis Bernieri
1 do Falcinellus
1 Numenius phoeopus
2 Anas Melleri
1 Querquedula Berniéri
1 do Hottentota
1 Thalassormis leuconota
1 Podiceps Pelzelini
2 Plotus Levaillanti
1 Dromas ardeola

Vu et approuvé par
le Professeur de Zoologie
Signé: Milne Edwards
Signé J. Verreaux

Liste originale d'une collection rapportée en 1867 par Alfred Grandidier établie par Jules Verreaux et Alphonse Milne-Edwards au MNHN (Ac. Malg.)

Il est chaleureusement accueilli par sa famille qui ne l'a pas revu depuis près de cinq ans, aussi bien que par la communauté scientifique et les représentants politiques. Parrainé par Herbet et Quatrefages, il devient membre de la Société de Géographie le 5 juillet 1867[386]. Lorsqu'il demande une audience auprès du Ministre de l'Instruction Publique en personne, afin de lui présenter ses travaux, elle lui est accordée sans délai[387]. A cette occasion il est même fait Chevalier de la Légion d'Honneur le 14 août 1867[388]. Alfred Grandidier est félicité de manière toute particulière par Napoléon III lui-même, qui accorde un grand intérêt à l'acclimatation en Algérie des martins tristes de Bourbon, chasseurs de criquets. C'est Ernest Grandidier qui avertit l'Empereur des introductions zoologiques et botaniques de son frère[389],

[386] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 6.
[387] AN, F17/2972, note interne du Ministère de l'Instruction Publique, le 8 juillet 1867.
[388] Acad. Sc., Dossier biographique d'Alfred Grandidier.
[389] Outre les martins tristes, Alfred Grandidier fait acclimater un poisson facile à élever et plusieurs plantes très utiles.

lorsqu'il a l'occasion de dîner en sa compagnie à Biarritz. Alfred Grandidier est officiellement chargé de rapporter de La Réunion d'autres animaux utiles pour la colonisation agricole de l'Algérie, grande affaire du moment et terre des principales expériences d'acclimatation en France[390]. Il reçoit pour ses efforts la Grande Médaille d'Or de la Société d'Acclimatation. Fondée en 1854 par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, la Société Zoologique d'Acclimatation avait en effet pour fonction de favoriser l'acclimatation des espèces exotiques aussi bien sur le territoire métropolitain que dans les colonies[391]. Alfred Grandidier rapporte également des graines en quantité que son père plante dans les serres de Fleury-Mérogis. Les semailles réussissent si bien que M. Grandidier père se trouve possesseur, en avril 1868, de 500 plants de palmistes de 30 cm de haut[392] ! Nous remarquons que ce sont essentiellement les introductions qui attirent l'attention dans un premier temps, sans doute parce qu'elles revêtent un intérêt économique immédiat, tandis que les découvertes plus fondamentales sur la biodiversité malgache ou les erreurs de cartographie restent plus confidentielles.

L'administration scientifique a néanmoins connaissance de ses premiers pas à Madagascar et suit son projet avec grand intérêt, notamment depuis sa découverte d'une importante quantité de coquilles d'œufs d'æpyornis, qu'il présente devant l'Académie des Sciences le 9 septembre 1867[393]. Le jeune voyageur décrit quelques nouvelles espèces comme la tortue endémique *dumerilia madagascariensis*[394]. Âgé de 28 ans, il accomplit le rêve de tout scientifique de faire un jour une communication à l'Académie des Sciences car c'est là que sont proclamées les plus grandes découvertes du XIXème siècle[395]. Tout en préparant matériellement son expédition, Alfred Grandidier reçoit des prix et fait part de ses premières découvertes, expose ses idées de futures recherches. Il est nommé correspondant du Muséum National d'Histoire Naturelle le 19 novembre 1867 sur proposition des éminents zoologistes Auguste Duméril, Henri Milne-Edwards et Henri Lacaze-Duthiers. Cette nomination lui confère ainsi un statut scientifique officiel.

---

[390] Brockway, Lucile, *Science and colonial expansion. The role of the british royal botanic gardens*, Academic Press, New-York, 1979, 212 p., p. 58.
[391] Osborne, Michael, « La brebis égarée du Muséum : la Société Zoologique d'Acclimatation entre la guerre franco-prussienne et la Grande Guerre », pp. 125-155, in Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p., p. 125-126.
[392] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 11-12.
[393] Grandidier, Alfred, « Observations sur le gisement des œufs d'epiornis », Séance de l'Académie des Sciences du 9 septembre 1867.
[394] Ac. Malg., *Catalogue des reptiles donnés par Alfred Grandidier au MNHN en 1867.*
[395] Demeulenaere-Douyère, Christiane, « De l'Institut National à la réforme de 1976 : l'Académie des Sciences aux XIXème et XXème siècles », pp. 33-42, in Brian et Demeulenaere-Douyère (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences*, Technique et Documentation, Paris, 1996, 449 p., p. 37.

Muséum d'Histoire Naturelle.

Diplôme de Correspondant.

L'Assemblée des Professeurs Administrateurs du Muséum d'Histoire naturelle, dans sa séance du 19 Novembre 1867 a décerné à Monsieur Alfred Grandidier le titre de Correspondant de cet Etablissement.

Paris, le vingt six Novembre mil huit cent soixante sept

Le Directeur? Le Secrétaire. ~~Le Président~~

Diplôme de correspondant du Muséum d'Alfred Grandidier (MNHN AM 631-632)

Mais il ne s'attarde pas, se fait délivrer le 9 octobre un ordre de mission gratuite[396] et se réembarque à Marseille sur l'*Emirne* dès le 9 novembre 1867 accompagné d'une grande quantité d'instruments de topographie, d'histoire naturelle et d'anthropologie.

Revenu à La Réunion le 3 décembre 1867, Alfred Grandidier doit encore patienter plusieurs mois avant de pouvoir s'embarquer le 25 mai 1868 sur le même navire qu'en 1866, l'*Infatigable*.

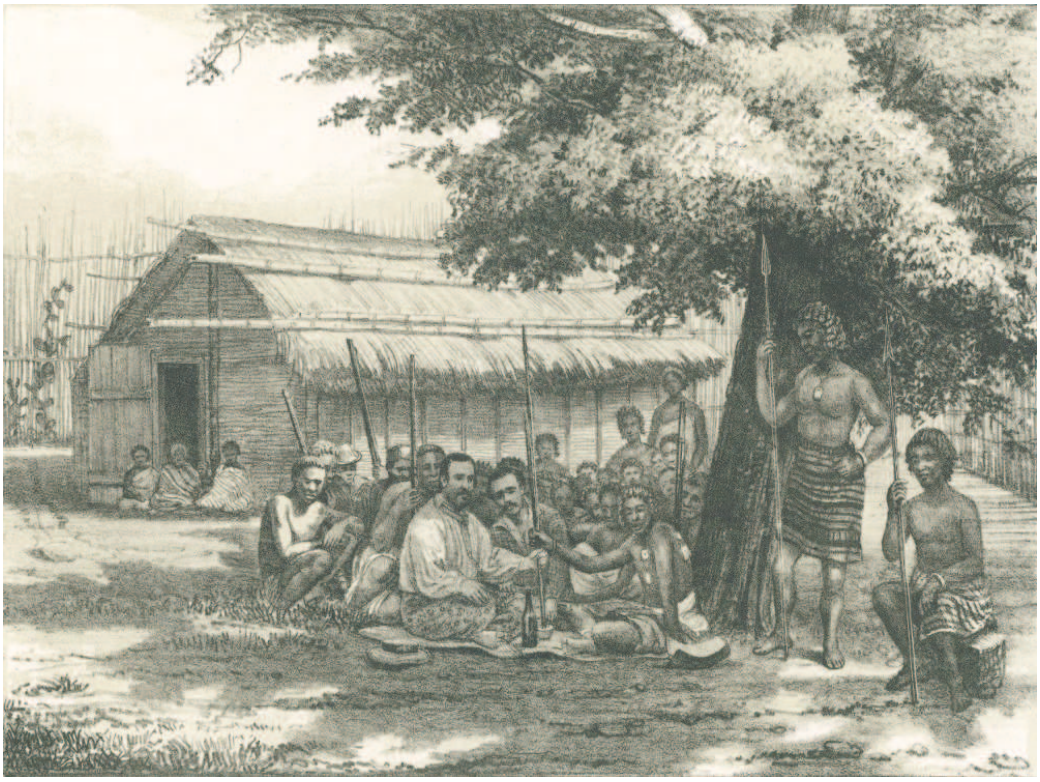
C. Madagascar 1868 – 1870 : l'exploration méthodique

De juin 1868 à juillet 1870, Alfred Grandidier sillonne efficacement l'Ile Rouge de long en large et récolte suffisamment de matériel pour alimenter un demi-siècle d'analyses. Cette période relativement courte constitue finalement son exploration majeure de Madagascar.

[396] AN, F17/2972, dossier Alfred Grandidier, arrêté du 9 octobre 1867.

1. Le grand tour de l'Ouest

Le 20 juin 1868, Alfred Grandidier atteint la rade de Tuléar après une escale en baie de Saint-Augustin. De retour en terre connue, il commence par parcourir à nouveau une partie des chemins qu'il avait déjà empruntés, sans instrument, lors de sa précédente venue. Étant donné que seules les cartes des tracés côtiers sont fiables, il lui faut lever toute la topographie de l'intérieur[397]. Il retrouve les mêmes chefs comme Achille Lemerle à Tuléar et, surtout, les traitants César Pépin puis Edmond Samat. Ce dernier, ravi de le revoir, languissait son retour[398] et restera son compagnon pendant la quasi-totalité de son voyage en Menabe. Il retourne chez le roi Lahimerija avec lequel il fait le *faditra*, le serment de sang.



Le faditra, lithographie de Roussin d'après un cliché d'Alfred Grandidier (Musée Léon Dierx, La Réunion)

Ainsi muni de la protection de son frère de sang, Alfred Grandidier obtient la possibilité de voyager dans une portion non négligeable du Sud. Il sait à quel point ce genre de garantie est précieux pour un voyageur régulièrement accusé de sorcellerie à cause de ses observations topographiques et astronomiques et de ses pratiques photographiques[399]. Mais les relations de

[397] Grandidier, Alfred, « Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente dernières années », *Bulletin de la Société de Géographie*, 3ème trimestre 1893.
[398] MNHN Ms 2822, lettres d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 10 janvier et le 29 juin1868.
[399] Carnets d'exploration n° 2 et 4.

Lahimerija et Alfred Grandidier prennent un tour plus délicat puisque le roi lui donne en sus Parata, sa fille de quatorze ans, pour épouse. Ne reculant devant aucun sacrifice pour mener à bien sa mission, l'explorateur accepte l'offre, même si ce n'est pas sans réticence. Bien que cette union ne soit pas appréciée des sujets de Lahimerija, elle a néanmoins lieu. Cette pratique ne doit pas nous étonner puisque Françoise Raison-Jourde rappelle que le *faditra* n'intervient qu'au terme d'un long processus où l'on retrouve notamment le fait de prendre femme dans la communauté, mais aussi le respect des *fady*, les services rendus, l'apprentissage de la langue, la patience et l'humilité[400]. Cependant, sous la pression populaire, Lahimerija fait casser le mariage de Parata avec le voyageur deux jours plus tard, pour le plus grand soulagement d'Alfred Grandidier[401].

Alfred Grandidier visite méthodiquement les environs de Tuléar[402]. Discutant avec l'oncle de Lahimerija qui lui parle d'ossements d'animaux extraordinaires, l'explorateur trouve enfin ses premiers os fossiles d'æpyornis, mêlés à ses premiers fossiles d'hippopotame, de tortue et de crocodile. C'est ainsi qu'il découvre en même temps trois fémurs, un tibia, un péroné et deux vertèbres de l'oiseau géant, accompagnés des débris d'une cinquantaine d'hippopotames *lemerlei*, une espèce nouvelle tout comme *testudo abrupta* et *crocodilus robustus*[403]. Ce gisement d'Ambolisatrana, près de la rivière Manombo, à environ 80 km au Nord de Tuléar, se révèle extraordinaire pour la suite de ses études.

Fouilles paléontologiques à Ambolisatrana - Guillaume Grandidier, 1898 (Ac. Malg.)

[400] Raison-Jourde, Françoise, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIXème siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'Etat (1780-1880)*, Karthala, Paris, 1991, 840 p., p. 739-740.
[401] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 13-14.
[402] Carnet d'exploration n° 2.
[403] Grandidier, Alfred, « Rapports sur une mission à Madagascar, du 1er octobre 1869 et du 15 juillet 1871, adressés au Ministre de l'Instruction Publique », *Archives des missions scientifiques*, pp. 445-477, p. 447.

Puis Alfred Grandidier parcourt la baie de Saint-Augustin et la vallée du Fiherenana vers laquelle il se dirige le 19 décembre 1868. En ce lieu il découvre de nouveaux sauriens et des mammifères dont le *chirogalus samati*, et se trouve en même temps en bute à l'hostilité générale à cause de l'utilisation de son théodolite[404]. Le 14 janvier 1869 il parvient enfin au lac salé Tsimanampetsotsa qu'il cherchait depuis plusieurs jours et poursuit vers l'îlot de Nosy-Ve, encore vierge à cette époque[405], avant de marcher vers le Nord tout en faisant le levé de la côte du Menabe. A cette occasion il découvre trois nouvelles espèces de baobabs.

Pirogues vezo telles que celles utilisées par Alfred Grandidier pour ses traversées sur la côte Ouest (JEM)

En mars 1869, il débarque à Morondava, en compagnie de Samat. Puis il remonte sur la chaloupe de Samat vers Maïntirano via Ambiky, la région d'Edmond Samat. Une fois de plus, dans le Menabe, la vie d'Alfred Grandidier est sérieusement menacée car on le soupçonne d'être un agent anglais venu espionner la traite négrière, si active dans cette partie de Madagascar.

Il se réfugie donc le 11 juillet 1869 à Nosy-Be. Il ne reste que 12 jours dans l'île, séjour qu'il met à profit pour visiter les alentours. Il souhaite notamment vérifier tout ce qui s'est dit et écrit, en particulier à La Réunion, au sujet de la mine de Bavatoube. En 1853 des Français en avaient pris possession pour exploiter le beau filon de houille qu'ils prétendaient

[404] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 19-20.

[405] Le premier traitant installé sur l'îlot, Macé, n'est arrivé qu'en 1876. Ensuite Nosy-Ve est devenu pour quelques années un important comptoir pour les traitants européens. Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava*, *op. cit*., p. 110.

y avoir trouvé[406]. La mine ayant été abandonnée après l'attaque sanglante des Merina en 1855, ce gisement n'avait cessé depuis de hanter les esprits aux Mascareignes, en cette période de large développement de la marine à vapeur. Alfred Grandidier doute de l'existence de ce filon et constate bien vite sur place qu'il ne s'agit que d'un affleurement de mauvaise qualité. Après être descendu jusqu'aux îles Radama, il prend finalement la direction des Hautes-Terres après une escale en août à Majunga où il est reçu en grande pompe par le gouverneur Ramasina. Il faut dire que depuis la mort de Rasoherina le 1er avril 1868 et son remplacement par Ranavalona II, le pouvoir merina se montre plus favorable aux Européens. Alfred Grandidier est maintenant considéré comme l'allié de la reine ! C'est pourquoi lorsqu'il prend la route de Tananarive, le 21 septembre 1869, il est pourvu d'une importante escorte. Il est le premier Européen à se rendre à Tananarive par la route de Majunga[407]. En chemin, le voyageur observe que le changement de souveraine et la conversion de la nouvelle reine au Protestantisme a déjà largement bouleversé les campagnes de l'intérieur, il trouve même les traces d'un récent autodafé de talismans dans la ville sacrée d'Ambohimanga[408].

2. La découverte de l'Imerina et l'intimité avec la famille Laborde-Campan

A Tananarive, où il parvient le 17 octobre 1869, Alfred Grandidier se place sous la protection du Premier Ministre Rainilaiarivony, et du consul de France Jean Laborde, avec lequel il entretient des liens amicaux très forts, presque filiaux[409]. Il fait la connaissance des jésuites français, très actifs en matière scientifique, notamment le Père Roblet, aussi bien que des missionnaires protestants anglais, avec qui il entretient des relations plus houleuses[410]. En effet, le voyageur catholique est profondément choqué par l'espèce de terreur que les protestants exercent sur ses coreligionnaires et, dans une moindre mesure, sur les animistes[411].

---

[406] Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Les frères Lambert : deux aventuriers dans la Mer des Indes*, Orphie, 2011, 390 p.
[407] Grandidier, Guillaume, « Les voyages d'Alfred Grandidier et les origines de *l'histoire physique, naturelle et politique de Madagascar »*, *op. cit.*, p. 9.
[408] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 29, 32.
[409] Voir annexe 13.
[410] Voir annexe 11.
[411] Voir annexe 12.

Jean Laborde en 1869 (Ac. Malg.)

RP Roblet en 1869 (Ac. Malg.)

Alfred Grandidier, promu officier 12ème Honneur, est reçu par la reine Ranavalona II en personne, couronnée seulement quelques semaines plus tôt, et accompagnée de son Premier Ministre, qui exerce en réalité le pouvoir. La souveraine offre au voyageur un magnifique *lamba* de soie[412]. Au cours de déjeuners du dimanche, il rencontre la future Ranavalona III, encore enfant à l'époque[413]. Entre 1868 et 1871 environ, les relations sont au beau fixe entre la France et Madagascar[414]. Notre voyageur en profite donc, car il ne perd jamais de vue son objectif d'exploration et sillonne l'Imerina, visitant l'Antsihanaka sur les traces du naturaliste Goudot, oublié en France mais dont les anciens, sur place, ont conservé le souvenir. Parvenu au lac Alaotra, il regagne la capitale. Malgré tout, l'explorateur n'est jamais très disert à propos de son séjour à Tananarive[415].

---

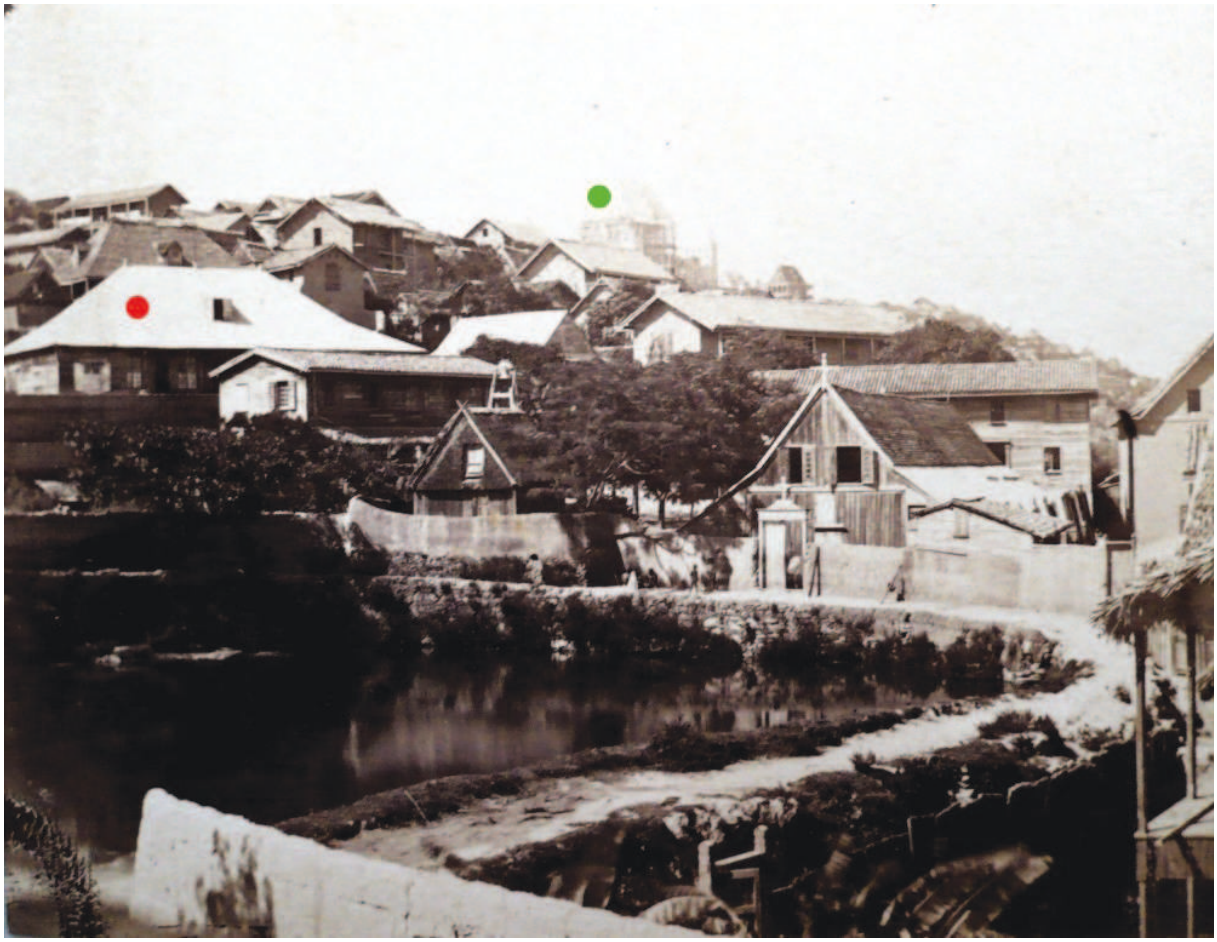
[412] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*., p. 36-37. Il s'agit du pagne traditionnel malgache, qui sert aussi de châle, de couverture et de linceul.
[413] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 29 novembre 1883.
[414] Caillon-Fillet, Claudine, *Jean Laborde et l'Océan Indien*, thèse, Université d'Aix-en-Provence, 1978, 483 p., p. 238.
[415] Chapus, G-S., « Alfred Grandidier à Tananarive », pp. 93-105, in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 93.

Le couronnement de Ranavalona II à Tananarive - Razafy, 1869 (Ac. Malg.)

Plus que les découvertes géographiques, même si elles sont d'importance, ce sont cette fois les rencontres qui prennent du relief à Tananarive car elles demeurent durables donc particulièrement déterminantes pour le futur. Les jésuites deviendront au fil des ans quelques-uns de ses plus précieux collaborateurs. Quant à Jean Laborde, il tombe immédiatement sous le charme du jeune voyageur, au point de susciter les moqueries de son entourage. « On dirait vraiment que vous lui avez jeté un charme. […] Il aurait beaucoup de plaisir à se retrouver avec vous[416]». Claudine Caillon-Fillet confirme que c'est à Alfred Grandidier que Jean Laborde s'est le plus confié au sujet de tout ce qu'il savait sur Madagascar et elle n'hésite pas à affirmer que le jeune homme est le Français que le Consul a le plus apprécié et en qui il a eu le plus confiance au cours de toute son existence[417]. La rencontre avec la famille Laborde et ses cousins Campan constitue en quelque sorte le pendant au Centre du pays de celle de la famille Samat sur la côte Ouest. Alfred Grandidier noue avec tous ses membres une relation très intime, qui se poursuivra pendant de longues années par la correspondance, y compris après la disparition du « patriarche » Jean Laborde, exactement comme dans le cas d'Edmond

[416] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 12 juillet 1870.
[417] Caillon-Fillet, Claudine, *Jean Laborde et l'Océan Indien*, *op. cit.*, p. 271, 325.

Samat. Cette amitié lui servira dans des domaines variés du point de vue de l'histoire naturelle, comme le lecteur pourra s'en convaincre à la lecture de la Troisième Partie, mais en outre pour obtenir des informations politiques et diplomatiques de première main.



Maison Laborde (rouge) à Andohalo, au pied du palais royal (vert) en 1869 (Ac. Malg.)

Pendant son séjour à Tananarive, durant lequel il est hébergé par le Consul Laborde sur la place d'Andohalo, Alfred Grandidier alterne les discussions sérieuses avec ce dernier[418] et les sorties en galante compagnie avec ses neveux, Edouard Laborde et surtout Albert Campan.

[418] Voir annexe 13.

Edouard Laborde (assis) et Albert Campan, vers 1869 (Ac. Malg.)

Joseph Lambert vers 1862 - cliché sans doute offert par Laborde à Grandidier (Ac. Malg.)

Les discussions politiques concernent en grande partie les événements de 1862-1863, comme en témoignent les notes d'Alfred Grandidier dans son carnet n° 23. Il est certain que lors des entretiens avec Jean Laborde, le sujet de Joseph Lambert est récurrent et Laborde semble désavouer son action[419]. En effet, le Consul connaissait très bien l'aventurier dont il était l'ami, et Alfred Grandidier se montre forcément curieux d'obtenir davantage de renseignements sur l'homme dont les démêlés avec les autorités merina ont tant pesé sur ses propres explorations. L'on se souvient de la surveillance étroite exercée sur le naturaliste dès son premier séjour sur la côte Est en 1865, mais aussi les nombreuses vexations administratives qu'il a subies avant de pouvoir se rendre à Tananarive. D'autre part, avide d'informations sur les rebondissements politiques des dernières années dans le royaume merina comme l'ouverture puis la fermeture du pays aux Européens ou l'assassinat de Radama II, l'explorateur constate que Joseph Lambert se trouve toujours mêlé de près ou de loin à ces événements. Enfin, Alfred Grandidier exprime un vif intérêt pour le projet de colonisation

[419] Caillon-Fillet, Claudine, *Jean Laborde et l'Océan Indien*, *op. cit*., p. 210.

économique imaginé par Joseph Lambert avec l'aide de Radama II, ainsi que nous le développerons plus loin[420]. Ce projet comprenait notamment un volet d'exploitation minière. Or Jean Laborde confie dans le plus grand secret des échantillons de minerais à Alfred Grandidier, avec interdiction de publier quoi que ce soit dessus. L'explorateur étant empêché par les autorités malgaches de prospecter, il pourra néanmoins se livrer à des études minéralogiques sur les échantillons du Consul. Alfred Grandidier se montre également très curieux sur le règne, si mystérieux à ses yeux, de la fameuse reine Ranavalona Ière. Jean Laborde permet aussi à l'explorateur de recopier une partie de ses documents personnels sur l'histoire politique malgache, qui occupe les carnets 20 à 22[421].

Là encore, comme dans le cas des traitants côtiers, cette profonde intimité implique Alfred Grandidier dans des querelles internes à la petite communauté française de Madagascar. Campan le sollicite à de nombreuses reprises dans le conflit qui oppose sa famille à Soumagne, le Consul de Tamatave, parce qu'il convoite le Consulat de Tananarive et intercepte le courrier avec Paris[422]. Edouard Laborde lui demande d'intervenir dans un litige qui l'oppose à son employeur, la maison Rabaud de Marseille, pour laquelle il doit créer des agences commerciales à Madagascar[423]. Et, surtout, Alfred Grandidier est régulièrement appelé à l'aide dans le conflit entre le gouvernement malgache et la famille Laborde-Campan concernant l'héritage de Jean Laborde, dès 1879. On lui demande ni plus ni moins que de provoquer une intervention du gouvernement français : « Par votre haute position et vos relations, vous pourrez beaucoup.[424]»

De façon plus anecdotique, Alfred Grandidier, de retour à Paris, est littéralement assigné au rôle de commissionnaire pour ces exilés : des cadeaux pour la jeune épouse d'Edouard Laborde[425], pour Jean Laborde[426], une montre en or, des pantalons, des casquettes pour Campan[427]…

---

[420] Voir la partie « L'inspiration capitaliste des Indes britanniques, des Congo belge et français et de la Compagnie de Madagascar ».
[421] Caillon-Fillet, Claudine, *Jean Laborde et l'Océan Indien*, *op. cit*., p. 273-275.
[422] MNHN Ms 2811, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 27 septembre 1878. MNHN Ms 2823, lettres de Soumagne à Alfred Grandidier, entre 1876 et 1882. MNHN Ms 3243, lettres de Campan à Alfred Grandidier, entre 1871 et 1888. Alfred Grandidier prend invariablement le parti de la famille Laborde-Campan contre Soumagne.
[423] MNHN Ms 2817, lettre d'Edouard Laborde à Alfred Grandidier, le 16 mai 1876.
[424] MNHN Ms 2817, lettre d'Edouard Laborde à Alfred Grandidier, le 8 octobre 1879. MNHN Ms 3243, lettres de Campan à Alfred Grandidier, entre 1882 et 1888.
[425] MNHN Ms 2817, lettre d'Edouard Laborde à Alfred Grandidier, le 4 septembre 1872.
[426] MNHN Ms 2817, lettre de Jean Laborde à Alfred Grandidier, le 16 mai 1876. MNHN Ms 3243, lettre de Jean Laborde à Alfred Grandidier, le 3 août 1870.
[427] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 7 décembre 1875.

Alfred Grandidier demeure en même temps en contact étroit avec Edmond Samat, qui lui écrit régulièrement en lui donnant des nouvelles de toutes ses connaissances mais lui rapporte aussi les faits et gestes du voyageur naturaliste hollandais Van Dam, qui visite l'Ouest de Madagascar[428] avec son collègue Van der Henst, avant d'être employé par Samat.

3. La remontée inachevée de la côte Orientale

Le 17 novembre 1869 Alfred Grandidier reprend la route et le 16 décembre 1869 il est de retour à Morondava. Il passe une partie de l'hivernage chez Edmond Samat dans cette localité, ce qui lui donne l'occasion d'assister au cérémoniel complet des obsèques malgaches lors des funérailles de Mogay, le beau-père de son hôte[429]. Puis Alfred Grandidider reprend sa route à Belo le 16 mars afin d'entamer sa traversée Ouest-Est de Madagascar, via Manja et Fianarantsoa en pays betsileo. Il atteint Mananjary le 23 avril 1870 après seulement 38 jours de voyage, ce qui constitue un véritable exploit.

Pays betsileo rapidement parcouru par Alfred Grandidier en 1870 (JEM)

[428] MNHN Ms 2822, lettres d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 25 avril et 28 octobre 1870.
[429] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 41-42.

Il revient à Tananarive après une visite de la côte Sud-Est sur la piste des Antalaotra. Ces Malgaches islamisés ont développé une écriture en alphabet arabe pour noter des savoirs magico-religieux qui intéressent grandement Alfred Grandidier. Celui-ci souhaite acquérir quelques-uns de ces *sorabe*, manuscrits jalousement gardés. Du 23 avril au 12 mai 1870 il longe ainsi la côte vers le Nord sur 130 km jusqu'à Mahanoro puis atteint la capitale le 30 mai.

Enfin, le 2 juillet 1870, Alfred Grandidier se dirige vers le Nord-Est du pays, la première région qu'il ait découverte en 1865 mais où il n'est pas retourné depuis. Il rencontre le consul britannique Packenham à Tamatave et lui fait part de son indignation concernant l'obligation faite aux Malgaches de se rassembler pour prier tous les dimanches à l'exclusion de toute autre tâche, une loi que les Malgaches nomment *fanampoana anglisy*, c'est-à-dire la corvée anglaise[430]. C'est aussi à cette occasion que l'explorateur transmet aux Britanniques ses informations sur la traite négrière à Maïntirano.

Durant tout le mois, Alfred Grandidier arpente les alentours de Foulpointe et Fénérive. Dans le Nord de Tamatave le 30 juillet 1870, il apprend soudain que la guerre a été déclarée entre la France et la Prusse. Aussitôt il abandonne son travail scientifique pour se rendre au secours de son pays et de sa famille. Le consul de France à Tamatave Soumagne lui délivre une réquisition de passage vers Mahé, valable également pour le fidèle Karavato qui finalement ne s'embarque pas. Alfred Grandidier perd d'ailleurs contact à ce moment-là pour de nombreuses années avec son serviteur, même si nous savons que celui-ci vit chez Samat en 1871 et cherche à s'acheter un boutre[431]. Archambault le fera chercher longtemps, en vain[432].

Le 13 août Alfred Grandidier se fait transporter par le bâtiment de l'Etat *Indre* aux Seychelles, où il arrive le 2 septembre, sans savoir que Napoléon III est capturé le même jour à Sedan[433]. Il espère attraper la malle pour Marseille qui fait escale à Mahé autour de cette date. Mais en raison de la non-conformité de ses papiers sanitaires, il doit laisser partir le paquebot et attendre quatre semaines à Mahé. Malgré quelques excursions dans l'archipel, le naturaliste ne parvient pas à se concentrer sur les richesses de l'environnement seychellois et ne laisse aucun souvenir de son passage dans les archives des Seychelles, contrairement à d'autres scientifiques qui ont pourtant séjourné moins longuement dans ces îles.

---

[430] Voir annexe 12.
[431] Ms 2822, lettres d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 28 octobre 1870 et 27 mai 1871.
[432] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 25 mai 1876.
[433] AN, F17/2972, dossier Alfred Grandidier.

Alfred Grandidier languit dans le port de Victoria, en attendant le vapeur des Messageries Maritimes qui doit le ramener vers Marseille - Victoria, Mahé, Seychelles (Archives Départementales de La Réunion 50FI28)

Alfred Grandidier ne repasse donc pas par Saint-Denis, où sont pourtant entreposés un certain nombre de ses affaires et tous ses envois réguliers au pharmacien Archambault depuis 1865, c'est-à-dire une partie de ses carnets, collectes etc… Dans la nuit du 2 septembre 1870, un violent incendie ravage la pharmacie d'Archambault et l'ensemble du fonds Grandidier qui s'y trouve. A 1h30 du matin, lors de sa tournée, le brigadier Castro « a constaté que le feu avait pris dans la partie supérieure de la maison Archambault, située rue du Conseil, en face de l'hôtel de l'Europe. […] A 1h50 la maison Archambault était en feu et communiquait l'incendie à la maison Albarel. Les secours étant arrivés, on a organisé le service et à 3h l'incendie était complètement éteint.[434] ».

Lorsqu'il arrive en France, fin octobre, traversant pour la première fois le Canal de Suez nouvellement percé, la défaite est consommée et le pays envahi : l'Empire est tombé. Alfred Grandidier ne reverra jamais Madagascar où il aura parcouru 5 500 km.

[434] ADR 4M51, rapport de police du 2-3 septembre 1870.

Sans que l'on puisse évoquer la moindre prédestination, l'on remarque cependant que l'enfance privilégiée d'Alfred Grandidier, tant du point de vue social que culturel, et les choix éducatifs de son père ont grandement favorisé sa carrière d'explorateur et de scientifique. Les conditions dans lesquelles se déroulèrent son enfance et sa jeunesse ont également contribué à développer les qualités physiques et morales qui font d'Alfred Grandidier un explorateur scientifique particulièrement remarquable, capable d'affûter davantage ses facultés à chaque périple. Ses expériences précoces de l'agitation politique l'ont éloigné des implications sociétales, comme si les sciences naturelles le plaçaient en retrait, à l'abri, Alfred Grandidier préférant les dangers de la nature à ceux des soubresauts politiques. Ces bouleversements ne l'empêchent pas malgré tout d'aiguiser sa curiosité à l'égard de ses contemporains établis outre-mer. L'explorateur tente de rester à distance des révolutions et des guerres mais il aime affronter les bêtes sauvages, les torrents tumultueux et les déserts inhospitaliers, y trouvant l'excitation et l'exutoire à ses passions viriles que d'autres recherchent dans le combat politique ou militaire. Néanmoins, le contexte du développement colonial dans lequel le voyageur exerce ses talents le lie irrévocablement aux enjeux politiques et militaires. La naïveté serait de croire à la neutralité des connaissances accumulées sur les pays, leur population, leur faune, leur flore, leurs ressources ou leur topographie. Alfred Grandidier se forme à une époque où l'on considère qu'en étudiant les grandes civilisations d'Asie l'on peut connaître le passé, en observant la société américaine l'on peut deviner le futur et que l'Afrique présente l'état antérieur à l'Histoire et à la civilisation[435]. Ces idées imprègnent fortement le jeune voyageur et influencent son travail scientifique.

[435] Claval, Paul, « Réflexions sur la géographie de la découverte, la géographie coloniale et la géographie tropicale », pp. 7-26, in *L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX-XXèmes siècles*, Belin, Paris, 2008, 287 p.

2ème partie : La construction de l'explorateur scientifique et l'organisation de ses explorations 1857-1870

Alors que l'aspect du « terrain » est quasi systématiquement et soigneusement gommé par Alfred Grandidier dans la présentation de ses propres travaux, ses divers voyages aux Amériques, en Inde et finalement à Madagascar tiennent une place de tout premier ordre dans la construction de sa carrière parisienne. Les explorations lui fournissent l'opportunité d'accumuler un nombre considérable de données qu'il passera ensuite sa vie à exploiter. Mais c'est aussi pour lui l'occasion d'éprouver et affiner ses méthodes de travail, d'organisation, d'analyse qui construiront sa stature de scientifique et plus encore de spécialiste respecté. Les périples lui permettent de se forger un certain nombre d'idées sur le monde ou au contraire d'adopter une attitude de doute examinateur. Sous l'image de l'homme un peu rigide du « savant en chambre » qu'il finira par devenir, percent les expériences de l'homme de terrain, qu'elles soient d'ordre humain ou scientifique, qui irriguent souterrainement l'intégralité de sa carrière.

I. Le profil de l'explorateur et la préparation d'une exploration

Alfred Grandidier est-il un explorateur comme les autres ? Nous nous proposons ici de le replacer, aussi bien du point de vue de son image que de sa pratique, dans le contexte de l'exploration française au milieu du XIXème siècle, période charnière et théâtre de nombreux bouleversements.

A. Qui sont les explorateurs et les naturalistes du XIXème siècle ?

On l'aura compris, Alfred Grandidier est devenu explorateur relativement par hasard. Pourtant on aurait tendance à considérer qu'il fait preuve très tôt des qualités physiques et mentales d'un explorateur et naturaliste comme si ce destin allait de soi. Il semble intéressant

de replacer le cas d'Alfred Grandidier dans le contexte de l'histoire de l'exploration à son époque pour cerner son caractère singulier mais également sa représentativité dans une pratique qui a beaucoup évolué durant sa propre carrière. Dans la mesure du possible, nous choisirons des exemples d'explorateurs ayant voyagé dans les mêmes lieux et/ou aux mêmes dates qu'Alfred Grandidier, pour faciliter les comparaisons.

1. L'évolution de l'exploration au XIXème siècle

En effet, au début du XIXème siècle, lorsque le jeune Alfred Grandidier fait son apprentissage des collectes géologiques et des découvertes toutes terriennes, le monde de l'exploration est encore largement dominé par les marins, tandis que les grands scientifiques qui analysent et classent les objets d'histoire naturelle méprisent absolument leurs collecteurs. En somme, l'exploration, la découverte de nouvelles terres et le tracé des cartes semblent appartenir presque exclusivement aux marins. Tandis qu'au sein des sciences, tant naturelles que géographiques, un mur infranchissable sépare les collecteurs de terrain, simples ouvriers à qui l'on dénie toute initiative, des « vrais » scientifiques, ceux des cabinets. Cette dichotomie se retrouve encore à la toute fin du XIXème siècle sous la plume d' Alphonse Milne-Edwards, bien qu'édulcorée[436]. Seule la Marine possède véritablement une tradition des explorations et les jeunes rêvant d'aventure et de terres lointaines entrent à l'École Navale pour être certains de satisfaire leur goût.

Pendant longtemps, la Marine représente l'unique institution offrant des facilités et une formation adéquate pour partir en exploration[437]. Elle embarque les scientifiques puis les commandants de vaisseaux reçoivent l'ordre de devenir eux-mêmes collecteurs sous la Restauration[438]. Depuis le XVIIème siècle et surtout le XVIIIème siècle sous l'impulsion de Buffon, époques durant lesquelles se sont multipliées les collectes réalisées par les correspondants de l'Académie des Sciences puis par ceux du Jardin du Roi, les scientifiques se plaignent régulièrement du manque de formation des voyageurs, qui apprennent plutôt sur

[436] Voir annexe 35.
[437] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[438] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », pp. 379-405, in Demeulenaere-Douyère (dir.), *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, Actes du 130ème congrès national des sociétés historiques et scientifiques, La Rochelle, 2005, Editions du CTHS, Paris, 2008 ; Blais, Hélène, *Voyages au Grand Océan : géographies du Pacifique et colonisation 1815-1845*, CTHS, Paris, 2005, 352 p.

le tas. De ce fait une trop grande partie des échantillons se révèle inexploitable, même encore à l'aube du XXème siècle[439].

A partir de 1752, plusieurs auteurs rédigent des ouvrages de conseils afin de tenter de remédier à cette situation, soit pour améliorer le transport des végétaux, soit sur la méthode de collecte et de préparation des objets d'histoire naturelle. En 1800, l'Académie des Sciences prend en charge la définition du programme de l'exploration de Nicolas Baudin dans ses *Instructions nécessaires aux collectes d'histoire naturelle*[440]. En 1818, l'Administrateur du Muséum rédige avec ses *Instructions générales sur les moyens de préparer et conserver les objets d'histoire naturelle à envoyer au Cabinet du Roi à Paris*[441], un véritable b-a-ba technique et détaillé, où le collecteur est censé trouver en quelques pages toutes les situations clairement détaillées. Suivent les séries d'*Instructions pour les voyageurs et pour les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle*, dont la première version de Joseph Deleuze paraît en 1824 mais qui est rééditée jusqu'en 1860 et complétée en 1876 par les *Instructions sommaires pour les voyageurs qui, sans être naturalistes, voudraient contribuer à l'avancement des sciences naturelles*[442]. C'est seulement en 1867 qu'Antoine d'Abbadie, fort de son expérience personnelle, fait paraître dans le *Bulletin de la Société de Géographie* ses « Instructions pour les voyages d'exploration[443]». C'est la première fois que l'on peut lire des conseils de voyage véritablement pratiques – comment résister à la faim et au froid… – en plus des instructions purement scientifiques. Il annonce le célèbre *Manuel du voyageur* du suisse Kaltenbrunner, paru en 1876. Ce guide plébiscité à la fin du XIXème siècle répond méthodiquement à toutes les situations, passant en revue aussi bien le matériel à emporter que les techniques de prise d'itinéraire. On remarque d'ailleurs que la profusion de brochures explicatives est rendue nécessaire par la multiplication des vocations d'explorateurs au cours du siècle, et par l'amateurisme d'un certain nombre d'entre eux. Alors que les candidats à l'exploration se multiplient, une polyvalence toujours croissante est exigée d'eux, les spécialistes persistant à

[439] Voir annexe 35.
[440] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*
[441] Voir annexe 33. C'est sans doute une première version, sous un titre légèrement différent, des *Instructions pour les voyageurs et pour les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle* de Joseph Deleuze, dont Catherine Vadon ne situe la première parution qu'en 1824 et qui reste une référence jusqu'à l'époque d'Alfred Grandidier.
[442] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*
[443] Loiseau, Olivier et Duclos, France, *L'Afrique au cœur, carnets d'explorateurs français au XIXème siècle*, Seuil-BNF, Paris, 2005.

se rendre rarement sur le terrain. Bien qu'il lui soit possible de s'entourer d'un, voire exceptionnellement deux collaborateurs dans un domaine précis où il se sent moins à l'aise, en réalité l'explorateur demeure souvent seul pour régler tous les problèmes scientifiques. A l'opposé, les militaires intègrent systématiquement une division des tâches dans leurs explorations[444].

Toutefois quelques éminents explorateurs viennent bousculer cet ordre des choses en alliant une grande maîtrise du terrain à une connaissance scientifique affirmée, et ce dans plusieurs domaines même si l'histoire naturelle reste leur spécialité. Au début du XIXème siècle, la botanique fait sans conteste figure de science-reine pour l'exploration, même si les savants s'intéressent aussi à la géologie, à l'ethnologie… car ils ont toujours reçu une solide formation scientifique pluridisciplinaire, avec comme terrain de collecte privilégié l'Amérique du Sud. L'on peut citer ici les éminents Auguste de Saint-Hilaire (1816-1822 et 1830), Alexander Von Humboldt (1799-1804) et Alcide d'Orbigny (1826-1833) en Amérique, mais également Victor Jacquemont (1828-1832) en Inde ou Antoine d'Abbadie (1837-1848) en Éthiopie.

Concernant spécifiquement la découverte de territoires inconnus, la prérogative passe dans les années 1840-1850 à l'Armée de Terre, notamment pour l'exploration du Sahara[445], puis aux commerçants et aventuriers, surtout à partir de 1885. Les rives du fleuve Sénégal, le Sahara et la Péninsule indochinoise sont le théâtre de ce changement et imposent de nouveaux modèles d'explorateurs, même si ce sont encore souvent des militaires, plus particulièrement l'Infanterie de Marine[446], un corps situé entre la Marine et l'Armée de Terre, qui se trouvent chargés de ces explorations. Nous pointons à ce propos la différence majeure qui distingue l'explorateur sur mer de son homologue sur terre. Le marin appartient presque exclusivement au corps militaire, il ne se déplace jamais seul, reste à bord, transporte ses provisions, ses cartes, ses livres, ses habitudes… En somme, il ne se trouve jamais totalement immergé dans l'inconnu, contrairement à l'explorateur à terre, surtout s'il s'agit d'un civil[447].

Si le jeune Alfred Grandidier ne s'avoue pas dans un premier temps son ambition de devenir explorateur professionnel, même à son retour des Amériques, c'est que ce statut jouit d'une considération précaire, assimilé avant tout à celui d'aventurier. Une remarque d'Ernest

[444] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[445] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.
[446] C'est justement le corps auquel appartient Gallieni, avec lequel il mène plusieurs explorations en Afrique entre 1876 et 1891.
[447] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

Grandidier traduit bien ce sentiment que l'on ne s'expose pas à de si grandes souffrances et de si nombreux dangers par plaisir mais pour une raison sérieuse : « On peut juger […] des difficultés sans nombre qu'on rencontre dans ces excursions périlleuses, et on ne les affronte que par amour pour la science ou pour des intérêts sérieux[448]». Il est évident que les frères, et surtout le cadet, aiment à se lancer dans des défis physiques, pourtant il est bon de masquer ce besoin de sensations extrêmes qui n'est pas encore admis. Les frères Grandidier se discréditeraient entièrement si l'on soupçonnait qu'ils agissent parfois en « têtes brûlées ». L'historien Sylvain Venayre confirme que pendant tout le XIXème siècle, jusqu'aux années 1890, le statut d'aventurier n'est concevable et valorisé que s'il apparaît subi, car l'aventure s'apparente alors à une expérience formatrice, l'accomplissement de l'état adulte sur le plan moral autant que physique. S'il est délibérément recherché, ce statut d'aventurier est au contraire très péjoratif[449].

L'explorateur incarne également un homme rare qui, par essence, approche l'inaccessible. Nous savons qu'Alfred Grandidier est sensible à ce caractère d'exception que lui procure l'exploration lorsqu'il choisit de découvrir le Tibet. Il est probable que cette satisfaction soit apparue dès son voyage en Amérique du Sud car son frère Ernest insiste à cette occasion sur cette « sélection naturelle » qui conduit seulement quelques privilégiés – par l'argent, par la culture – à admirer le monde, au prix de grands efforts, puisque cela va de pair :

> «La nature tropicale a ses charmes, et la végétation de ces contrées privilégiées a un air de majesté qui frappe celui qui est assez heureux pour la contempler. Mais il est donné au petit nombre de jouir de ce spectacle, et ce petit nombre d'élus achète chèrement ces courts instants de bonheur. Dieu a déployé toute sa magnificence en créant la forêt vierge : un voile dérobe ce tableau aux regards de l'Europe, et il ne s'entrouvre que pour ceux qui, sachant apprécier sa beauté, s'imposent de grands sacrifices.[450]»

Cette image de l'explorateur se modifie peu à peu sous le Second Empire jusqu'à devenir sous la Troisième République celle d'un véritable héros, en lien avec la conquête coloniale. Dans le même temps, grâce aux progrès technologiques, l'explorateur se banalise, se « démocratise », le nombre des voyageurs augmente d'années en années. Numa Broc écrit que l'explorateur se mue alors en archétype du XIXème siècle, aux côtés du savant, de l'ingénieur et du missionnaire, des figures que l'on retrouve d'ailleurs de plus en plus

[448] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 56.
[449] Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? » *op. cit*., p. 63.
[450] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 106.

présentes dans l'entourage d'Alfred Grandidier. Pour cet historien de la géographie, l'explorateur représente l'incarnation du bourgeois conquérant qui se lance à l'assaut du monde bardé d'un enthousiasme juvénile et d'une bonne conscience inaltérable[451]. Alfred Grandidier s'inscrit parfaitement dans cette figure de l'explorateur du XIXème siècle, chez qui l'on note également vigueur physique, insouciance et attrait de l'inconnu souvent propres aux jeunes.

2. La nouvelle figure de l'explorateur

En complément de la valorisation de l'explorateur mise en avant par Numa Broc, Sylvain Venayre observe à partir des années 1890 une revalorisation de l'aventure. Il n'est désormais plus incompatible d'être aventurier et explorateur en même temps, y compris de se revendiquer comme scientifique. Cependant, l'auteur nous fait remarquer que tous les hommes qui embrassent aventure et sciences finissent par se cantonner à la carrière scientifique et accréditent en quelque sorte le modèle dominant du XIXème siècle qui veut que l'aventure ne soit bonne qu'à former la jeunesse et doive être abandonnée avec la maturité[452]. Avec un peu d'avance sur les exemples de Théodore Monod ou Claude Lévi-Strauss donnés par Sylvain Venayre, Alfred Grandidier répond parfaitement à ce schéma du jeune homme explorateur intrépide qui fait place à l'homme mûr des sérails scientifiques parisiens.

L'explorateur français de la seconde moitié du XIXème siècle se présente avant tout sous l'image d'un homme jeune, voire très jeune, puisque l'on compte des explorateurs âgés de seulement 19 ans[453]. La moyenne affiche entre 25 et 29 ans, à l'exemple de Catat et Maistre respectivement partis pour Madagascar à 29 et 22 ans. Numa Broc pense que l'explication de cette jeunesse réside dans le fait que l'explorateur novice sort tôt de l'École Navale ou parce qu'il fuit le cadre étriqué européen, espérant, pour celui qui est issu d'un milieu modeste, se créer une situation aux colonies, mais qu'il est toujours doté d'un solide caractère[454].

Représentatif par sa jeunesse puisqu'il part vers l'Amérique avant ses 21 ans et interrompt ses voyages à la veille de ses 34 ans, ainsi que par sa force de caractère, Alfred Grandidier paraît beaucoup moins classique si l'on considère que c'est son père qui l'a en quelque sorte jeté dans l'aventure. Cependant, il ne fait aucun doute que le jeune homme a

[451] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[452] Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? » *op. cit*., p. 64.
[453] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[454] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.

beaucoup apprécié de passer sa jeunesse plus librement, délivré au moins des pesanteurs familiales et des contraintes liées à un rang social très avantageux. Contrairement à d'autres, il n'a rien à prouver en se lançant dans l'exploration et s'y livre par pur plaisir. De ce fait, Alfred Grandidier aurait pu rester l'« explorateur occasionnel » de la typologie proposée par Numa Broc, qui arrive au voyage d'aventure par hasard même si son séjour peut être de très longue durée comme dans le cas d'Alcide d'Orbigny qui partit sept ans. Mais à n'en pas douter, Alfred Grandidier est à classer parmi les « explorateurs professionnels », qui multiplient les voyages[455].

Au cours du XIXème siècle, le propos de l'exploration évolue sensiblement. Bien qu'elle se fixe toujours une part de mission scientifique[456], elle se double d'autres aspects qui peuvent s'entremêler. Trois catégories d'explorateurs professionnels se partagent le terrain en cette seconde moitié de XIXème siècle : le missionnaire, le militaire et le civil, étant entendu que certains individus traversent ces statuts[457]. L'exploration des militaires et des missionnaires mandatés par leur hiérarchie respective sert souvent de prétexte à des ambitions politiques voire commerciales – surtout pour les militaires. La dimension politique se complexifie lorsque l'on constate que la rivalité entre missionnaires catholiques et protestants, notamment à Madagascar mais aussi dans le Pacifique, recouvre toujours une opposition entre la France et le Royaume-Uni, si bien que les Protestants français œuvrent souvent au sein d'organisations britanniques[458].

Parmi les civils, les diplomates sont nombreux car jouissant souvent d'une belle fortune, ce qui n'a pas échappé à Alfred Grandidier. S'ils voyagent beaucoup et parfois avec une grande curiosité, ils se livrent rarement à de véritables explorations. Leur mission première est tout de même de représenter les intérêts de leur pays et de ses ressortissants. Le côté aventureux du voyage d'exploration aurait très certainement manqué au jeune Alfred Grandidier s'il avait embrassé cette carrière. Les commerçants explorent aussi des régions où ils pensent trouver leur intérêt économique et sont parfois aidés en cela par des sociétés de géographie. Leur terrain favori reste la Corne de l'Afrique.

Mais le contingent numériquement le plus important des explorateurs civils se compose évidemment des savants, et c'est bien à ce dernier qu'appartient Alfred Grandidier.

[455] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.
[456] Voir annexe 35.
[457] Numa Broc donne l'exemple de Charles de Foucauld, d'abord militaire puis civil et enfin missionnaire.
[458] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

Numa Broc note qu'il s'agit principalement de botanistes et de géologues[459]. Tout à fait représentatif dans ce domaine, Alfred Grandidier, dont l'intérêt pour les roches remonte à l'enfance, s'illustre en Amérique du Sud par la constitution d'une riche collection de minéraux. Les géologues possèdent alors un avantage sur les autres savants car leurs recherches recèlent un intérêt pratique et commercial évident en vue d'une exploitation du sous-sol. Leur collaboration est de plus en plus recherchée au cours du XIXème siècle si bien que les autres scientifiques voyageurs se doivent d'être tous un peu minéralogistes également[460].

Le parcours personnel d'Alfred Grandidier accompagne parfaitement l'évolution de la perception de l'exploration et de la qualité d'explorateur : de riche voyageur, explorateur dilettante quoique érudit, comme l'on pouvait en trouver en Europe au XVIIIème siècle, il se mue en explorateur en quête du progrès des sciences et notamment de l'histoire naturelle, selon le modèle des Lumières dominant jusqu'à la Restauration. Son ami Henri Froidevaux remarque ce caractère presque anachronique d'Alfred Grandidier et, s'il en fait le modèle de l'explorateur scientifique accompli, il souligne avec nostalgie qu'il appartient à l'époque révolue des « *terra incognita* » :

> « Alfred Grandidier a été le dernier de ces savants voyageurs naturalistes qui se sont consacrés avec toutes les forces de leur savoir, de leur esprit et de leur cœur, à l'étude d'un pays inexploré et qui, de toute leur âme, ont travaillé à en scruter les secrets. […] Cette vie si une et si pleine, si harmonieusement équilibrée, demeurera en effet, pour les générations nouvelles, le type accompli et le parfait modèle de la vie du voyageur scientifique en des temps irrémédiablement révolus.[461]»

Enfin, Alfred Grandidier évolue vers la figure de l'explorateur des futures terres à coloniser, ne manquant jamais de noter dans ses comptes-rendus de voyages le profit que l'on pourrait tirer de l'exploitation des terres et des peuples, accompagnant la naissance du modèle de l'explorateur de la Troisième République. L'étendue de sa carrière et sa situation de charnière entre plusieurs époques autorise cette vaste évolution.

[459] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.
[460] Voir annexe 35.
[461] Froidevaux, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 15-16.

B. Les qualités de l'explorateur et du voyageur-naturaliste

Si, comme nous l'avons constaté, explorateur et voyageur-naturaliste sont longtemps restés séparés dans les représentations mentales, le premier cherchant l'aventure pour elle-même, le second herborisant, de même qu'une division du travail établissait souvent que le collecteur devait se contenter de recueillir tandis que l'interprétation des données restait l'apanage du savant en chambre, Alfred Grandidier, comme de plus en plus les explorateurs après lui, conjugue et réconcilie ces deux aspects du voyage. Il peut donc être rangé parmi les « voyageurs philosophes » aux côtés d'Alexander Von Humboldt et Alcide d'Orbigny, seuls aptes à allier à la connaissance du terrain et aux récoltes de données brutes la capacité d'analyse et d'intégration à la science générale, à donner du sens à ce qui a été observé[462].

1. Les qualités physiques et mentales de l'explorateur aventurier

Grand, musclé, viril, dynamique, énergique, maître de lui-même en toutes circonstances, patient, courageux, résistant à la maladie, diplomate, à la fois souple et ferme avec les « indigènes »[463] : ce modèle idéal de l'explorateur défini par Numa Broc représente un cliché même s'il s'appuie sur des exemples précis comme les frères d'Abbadie, capables de palabrer jusqu'à lasser les Éthiopiens eux-mêmes mais surtout remarquables par la solidité de leur savoir en géographie et leur véritable obsession du relevé des routes, fleuves et sources des cours d'eau.

La patience reste sans conteste la qualité la plus utile à Madagascar selon Alfred Grandidier lui-même.

> « Je voulais partir à 6h et à 9h on était à peine prêt ! Mais à quoi bon se mettre en colère. Le sauvage rit de nos accès [de colère] et pense que ce sont des accès de folie momentanée. Il n'a peut-être pas tort.[464]»

Des années après son exploration de la Grande Ile, les situations dans lesquelles sa patience a été soumise à rude épreuve hantent toujours le voyageur. Celui-ci est obligé de faire appel à toutes ses capacités de sang-froid pour ne pas perdre patience, que ce soit à cause des décisions dictées par le *sikidy* – un art divinatoire géomantique –, qui lui paraissent le

[462] Blanckaert, Claude, « Eux et nous : l'Empire des sciences », *op. cit.*, pp. 27-44.
[463] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 321-350.
[464] Carnet d'exploration n° 7.

comble de l'arbitraire, du temps perdu à attendre toutes sortes de choses, de gens ou d'autorisations, de l'absence totale d'intimité... au risque de s'attirer de graves problèmes.

> « Les Merina sont certainement polis, très polis, je dirai même trop polis, mais leur politesse comme leur hospitalité est agaçante, car on ne peut pas être un seul instant tranquille dans sa case : à tout moment des curieux venaient vous regarder et restaient des heures entières absorbés dans la contemplation de votre personne et de vos actes. […] Si je sortais, j'étais suivi par une procession et quoi que je dise, quoi que je fisse, je ne pouvais me soustraire à la curiosité, bien compréhensible du reste, de ces pauvres sauvages, de sorte que je faisais contre mauvaise fortune bon cœur et que, tout en grognant, je me laissais regarder et j'agissais tout comme si aucun œil indiscret n'était braqué sur moi. Force donc m'était de m'habiller et de faire ma toilette devant eux, et ce spectacle, tout banal qu'il était, semblait les ravir comme les ombres chinoises de Séraphin et les tours de prestidigitation de Robert Houdin charment les enfants chez nous. J'ai bien, une ou deux fois, pendu un serpent mort devant ma porte, mais je ne pouvais pas d'ordinaire user de ce moyen, tout radical qu'il était, dans un pays où je n'avais que trop déjà la réputation, peu enviable à Madagascar, d'être un sorcier dangereux.[465]»

Comme le souligne Isabelle Surun, l'explorateur engage tout son corps[466], toute sa personne, surtout s'il chemine à pied, comme c'est le cas à plusieurs reprises pour Alfred Grandidier. Son corps mais aussi son caractère sont sans cesse exposés, mis à l'épreuve, sans véritable possibilité de repos et de ressourcement, ce qui peut entraîner à la longue une grande lassitude physique et morale.

Pourtant, un explorateur ne doit jamais se laisser décourager, ni par l'attitude des autochtones, ni par les maladies, le climat ou la topographie, ni par les bêtes sauvages... La ténacité est une qualité mentale que les frères Grandidier ont apprise sur le terrain, en Amérique du Sud, au milieu des épreuves qu'ils n'avaient visiblement pas toutes anticipées :

> « L'Européen qui n'a jamais quitté sa patrie ne peut se faire une idée des difficultés sans nombre qui viennent assaillir le voyageur dans un pays sauvage et désert, où la barbarie est partout et ne fait qu'emprunter parfois le masque de la civilisation.[467] »

Doué d'une bonne santé physique et mentale, endurant, dynamique et débrouillard, intelligent, vif et rapide, Alfred Grandidier sait vivre au grand air de manière spartiate. Il correspond parfaitement à l'image de l'explorateur qui émerge au XIXème siècle et possède toutes les qualités requises pour s'illustrer dans la voie de l'exploration scientifique. Pour

[465] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 29, 46.
[466] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration. La carte, le terrain et le texte. Afrique occidentale, 1780-1880*, Thèse de Doctorat sous la direction de Daniel Nordman, Paris, EHESS, 2003, 3 vol., 686 p., p. 276.
[467] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 5.

affermir sa force, il n'hésite pas à éprouver sa santé avec les fièvres de Colombo. Refusant tout médecin ou remède, il décide d'engager avec la maladie un combat à mort : « Elle me tuera ou je la tuerai[468]». Cette dangereuse lutte dure trois mois au terme desquels le voyageur se remet parfaitement et se persuade qu'il est désormais immunisé contre les fièvres paludéennes malgaches particulièrement redoutables – ce qui n'empêche pas quelques rechutes malgré tout.

Nous avons déjà eu l'occasion de souligner à quel point les exercices physiques, essentiellement de type aristocratique tels que l'escrime, l'équitation, la chasse…, ont occupé une place importante dans son éducation. Nul doute que ces habitudes sportives ont forgé un corps d'athlète au jeune Alfred Grandidier et renforcé ses capacités d'endurance et d'effort. Malgré tout, la difficulté conjuguée d'un climat souvent extrême – chaud ou froid –, de la longueur des trajets et des multiples tâches scientifiques à accomplir quotidiennement épuisent même les plus jeunes et robustes voyageurs, comme le reconnaît notre explorateur :

> « Sous ma tente est étendue la natte sur laquelle je m'allonge voluptueusement après une journée, sinon de forte marche, car je ne dépassai guère les 3 lieues, ce qui est fort peu, du moins de fatigue, mes observations me retenant toute la journée debout et au soleil.[469]»

2. Les qualités intellectuelles de l'explorateur scientifique

> « L'explorateur idéal devrait […] posséder des connaissances encyclopédiques englobant la géologie, la botanique, la zoologie, l'ethnologie, l'archéologie, la médecine, le dessin sans parler des langues. Mais quels que soient sa spécialité ou l'objet précis de sa mission, on lui demande toujours de savoir se situer et se diriger, c'est-à-dire de posséder des notions de géographie pratique et de cartographie. A une solide culture générale, il doit joindre du bon sens et une intelligence vive qui lui permettra non seulement de voir le maximum, mais encore de classer rapidement ses observations, d'aller toujours à l'essentiel en négligeant les détails.[470]»

Bien qu'il n'ait pas suivi à proprement parler de cursus de géographie[471] mais se soit formé en autodidacte, Alfred Grandidier est capable de tracer son chemin au milieu d'une contrée inconnue, connaît le maniement des instruments de topographie qui lui permettent d'opérer le relevé de son itinéraire – le premier devoir de l'explorateur ! – et dispose d'une certaine témérité nécessaire pour pousser toujours plus avant ses pas. On le remarque à tel

[468] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 5.
[469] Carnet d'exploration n° 7.
[470] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 236-272.
[471] La géographie en tant que telle apparaît d'ailleurs seulement après la Guerre Franco-Prussienne dans l'enseignement français.

point dans ce domaine de compétence qu'il est souvent présenté uniquement comme un géographe, vision que nous estimons cependant très réductrice. Alfred Grandidier possède les qualités du naturaliste dans une égale mesure : curieux de tout, riche déjà d'une bonne culture scientifique qui lui permet de distinguer le spécimen nouveau ou de chercher le spécimen manquant pour compléter une collection à Paris, rigoureux, méthodique et précis dans ses notes et observations, délicat dans la préparation des échantillons dont il maîtrise toutes les techniques, prêt à tout pour sauver ses collections et préserver leur qualité. Paul Claval estime qu'en sus des qualités de l'explorateur des Grandes Découvertes – relever son itinéraire, observer les astres, maîtriser les bases de l'histoire naturelle, communiquer avec les autochtones –, le voyageur-naturaliste du XIXème siècle doit être capable de prouver ses allégations devant les autorités siégeant en Europe, au moyen de dessins, cartes et méthodes scientifiques[472]. En somme, il est frappant de constater à quel point Alfred Grandidier remplit l'intégralité des conditions, pourtant si drastiques, pour être l'explorateur français exemplaire du XIXème siècle. Le botaniste Edmond François loue le savoir décloisonné d'Alfred Grandidier à l'aube d'une époque où le monde scientifique entre dans la spécialisation[473]. Il est tout-à-fait remarquable que, aussi bien dans ses objectifs – collecter et classer, mais aussi expliquer l'évolution – que dans ses qualités intellectuelles – connaissances encyclopédiques en même temps qu'esprit synthétique, conceptuel et structuraliste –, Alfred Grandidier allie à la fois les caractéristiques typiques de l'érudit voyageur du XVIIIème siècle et de l'explorateur scientifique et technique du XIXème siècle[474].

Cette alliance d'un niveau rarement égalé de toutes les qualités de l'explorateur et de celles du naturaliste aguerri – dans l'ensemble des sciences naturelles – fait sans doute le succès de ses missions. C'est d'autant plus vrai à Madagascar où il a l'entière responsabilité de l'organisation et de la conduite des deux dernières expéditions et qui constitue sans conteste son chef-d'œuvre. L'on ne peut s'étonner que Numa Broc fasse d'Alfred Grandidier le type du savant universel et polyvalent par excellence[475]. Yvan Paillard abonde dans le même sens, en y ajoutant des qualités du comportement : « Aucun [explorateur de Madagascar] n'égale en mérite, en audace tranquille et en qualité scientifique Alfred Grandidier.[476]»

[472] Claval, Paul, « Réflexions sur la géographie de la découverte, la géographie coloniale et la géographie tropicale », *op. cit.*, pp. 7-26.
[473] François, Edmond, « Alfred Grandidier botaniste », pp. 27-48, *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 27.
[474] Bayly, C. A., *La naissance du monde moderne, 1780-1914*, Editions de l'Atelier, Paris, 2006, 606 p., p. 357-358.
[475] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

Alfred Grandidier n'est pas à compter au nombre de ces aventuriers plus ou moins formés à l'histoire naturelle, comblant tant bien que mal leurs lacunes. Il maîtrise parfaitement les techniques de dépeçage des animaux et de préparation de leurs peaux, il connaît la meilleure méthode pour faire voyager des plantes, des animaux vivants, des fossiles ou des bocaux d'alcool sur des milliers de milles marins, sait emballer ses échantillons… A son époque, aucune formation n'existe dans ce domaine. Il doit donc acquérir les techniques de collecte en autodidacte. Peut-être complète-il aussi ses connaissances en naturalisation des animaux à La Réunion, auprès de Lantz qui pratique cette technique depuis longtemps pour le Muséum de Saint-Denis.

A toutes ces qualités déjà énumérées, Alfred Grandidier ajoute encore une culture générale et une capacité de travail stupéfiantes, importants atouts notamment dans les domaines encore balbutiants de l'histoire des peuples non-Européens, de l'anthropologie et de la géographie humaine. Sa capacité d'apprentissage des langues étrangères est également une qualité particulièrement précieuse, aussi bien pour le travail ethnographique que pour le voyage lui-même. Pouvoir communiquer avec les autochtones constitue un devoir pour l'explorateur plongé au cœur d'une région mal connue, ainsi qu'il a pu s'en rendre compte dès sa première exploration avec son frère : « Ils ne comprenaient pas un mot d'espagnol. Alors moitié par signes, moitié en langue quichua d'une pureté douteuse, je cherchai à leur expliquer que j'étais égaré et que je désirais aller à Huasquinia[477]». Comme le font remarquer Charles Ranaivo et Henri Randzavola, personne ne sait exactement comment Alfred Grandidier apprit le malgache[478]. Cependant, nous ne sommes pas convaincue par les arguments de Jean-Pierre Raison qui prétend que l'explorateur parle à peine le malgache, même à la fin de son troisième voyage, donnant pour preuve ses mauvaises transcriptions[479]. Les multiples lexiques élaborés par l'explorateur ainsi que la correspondance échangée en malgache avec des princes merina, tous documents consultables au Muséum de Paris, contribuent de notre point vue à prouver qu'Alfred Grandidier maîtrise parfaitement plusieurs dialectes malgaches.

---

[476] Paillard, Yvan, « De l'exploration à la reconnaissance : Madagascar dans le seconde moitié du XIXème siècle », pp. 289-300, in *Découvertes et explorateurs*, actes du colloque international de Bordeaux, 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p., p. 290.

[477] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 149.

[478] Ranaivo, Ch. et Randzavola, H., « Alfred Grandidier et la langue malgache », pp. 57-67, *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1838, p. 58.

[479] Raison, Jean-Pierre, « Discours scientifique et manipulation politique : les Européens face aux Merina et à l'Imerina de la fin du XVIIIème siècle aux lendemains de la conquête », pp. 23-45, in Nordman et Raison (dir.), *Sciences de l'homme et conquête coloniale, constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIX-XXèmes siècles)*, Presses ENS, Paris, 1980, 238 p., p. 32.

C. La préparation d'une expédition scientifique

Le travail de l'explorateur, véritable parcours du combattant semé d'embûches, commence dès son domicile, très en amont de l'expédition. Bien qu'il se trouve confronté à de nombreux problèmes d'ordre matériel, Alfred Grandidier apparaît en revanche épargné par les deux plus grands écueils auxquels se heurteront les jeunes explorateurs qui voudront l'imiter à Madagascar par exemple : le manque d'appuis officiels et plus encore l'absence d'argent. D'autre part, plus le siècle avance, plus le niveau d'exigence scientifique vis-à-vis des voyageurs s'élève, Alfred Grandidier étant, nous avons commencé à l'évoquer, pleinement acteur de cette évolution.

1. Le financement

Bien que les ouvrages de conseils aux voyageurs négligent cet aspect, l'argent représente véritablement la base de toute exploration et s'avère souvent le problème le plus difficile à résoudre. L'origine sociale des voyageurs scientifiques possède donc une grande répercussion sur leur carrière. Lucile Brockway rappelle ainsi que Charles Darwin est délié de toute contingence matérielle grâce à son héritage et à celui de sa femme, ce qui lui permet de voyager puis d'étudier à loisir. Il n'en est pas de même pour son malheureux rival Alfred Russel Wallace. Ce dernier, ayant eu les mêmes idées que Darwin, au même moment, a toujours été contraint de travailler pour gagner sa vie, ce qui l'a empêché de se déplacer autant qu'il l'aurait souhaité pour accumuler de la documentation afin d'étayer sa thèse. Enfin, sans relation ni prestige social, ses publications n'ont pas connu la publicité de celles de Darwin[480].

Si les religieux et les militaires se voient en principe entièrement défrayés par leur autorité de tutelle[481], les explorateurs civils individuels ont en revanche la lourde tâche de récolter des fonds avant leur départ. Car beaucoup d'entre eux partent dans le cadre d'une mission gratuite de l'État, c'est-à-dire aux frais du voyageur, avec seulement le soutien moral des ministères concernés – en général le Ministère de l'Instruction Publique. Ce sont les conditions exactes dans lesquelles Alfred Grandidier effectue ses voyages en Amérique, en Inde et à Madagascar[482].

C'est ainsi que toutes les expéditions ne se placent pas sur un pied d'égalité, certaines riches, d'autres pauvres, certaines se révélant ruineuses, d'autres économes. En 1863, Mage et

[480] Brockway, Lucile, *Science and colonial expansion. op. cit*., p. 88.
[481] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

Quintin doivent rallier le Niger depuis le Sénégal avec seulement 5 000 francs tandis qu'en 1898-1899, l'expédition Foureau-Lamy, la mieux dotée du siècle, peut compter sur 500 000 francs pour sa traversée de l'Algérie au Congo. Les considérations financières ne déterminent pas, en revanche, les qualités scientifiques du projet ou la richesse des résultats obtenus. Une expédition pauvre économiquement peut se révéler extrêmement riche scientifiquement et vice-versa[483]. Cependant, un financement confortable, négocié avant le départ – car une rallonge budgétaire en cours de route reste aléatoire – améliore notablement les conditions de travail de l'explorateur ainsi que ses chances de succès.

Au début du siècle c'est logiquement le Ministère de la Marine et des Colonies qui accorde le plus de subventions. Mais cela reste rare néanmoins et parfois peu avantageux. Ainsi, le Ministère refuse de prendre en charge les frais du naturaliste Henri Boirin en mission dans l'Océan Indien avec le Commandant Guillain en 1845-1847, rejetant cette charge sur celui du Commerce et de l'Agriculture ou sur celui de l'Instruction Publique. L'affaire se prolonge plusieurs années et le malheureux naturaliste doit s'acquitter de son travail avec ce que le Commandant de la Divison Navale de l'Océan Indien veut bien lui avancer. Finalement, il meurt dès son retour de mission en 1852, sans avoir touché l'argent que lui doit l'État et sans que les diverses administrations se soient mises d'accord entre elles ! Pourtant, Boirin a correctement accompli sa tâche, rapportant neuf caisses d'objets d'histoire naturelle[484]. En 1890-1891, le Baron Michel, mandaté par le Ministère des Colonies dans les îles de l'Océan Indien, ne reçoit pour mener à bien ses recherches que 1000 francs avec la promesse de 2000 francs supplémentaires à son retour, somme ridiculement basse[485]. Peut-être le Ministère se méfie-t-il des velléitaires qui n'embarquent jamais mais dépensent l'argent public qui leur a été accordé sans pouvoir ensuite le rembourser[486]? Le mode opératoire le plus

[482] A Zanzibar et lors des deux premiers voyages à Madagascar, il n'est pas rentré à Paris et n'a donc pas de nouvel ordre de mission, il voyage toujours avec celui qui lui a été délivré pour l'Inde. Cependant, cette mission gratuite a un intitulé tellement vaste et l'engagement de l'État est tellement faible que cela n'a aucune importance. Sa réputation et ses moyens suffisent amplement à Alfred Grandidier.

[483] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

[484] CAOM OIND 21, Dossier Boivin.

[485] CAOM OIND 1-4, Dossier Baron Michel.

[486] CAOM OIND 1-5, lettre du Préfet de Police de Paris au secrétaire d'état aux Colonies, le 3 août 1890. Il s'agit du cas de Maurice Peyrot, célibataire de 30 ans demeurant chez sa mère et travaillant à la *Nouvelle Revue.* Il obtient en décembre 1888 une mission ethnographique à La Réunion, aux Comores et à Obock en complément de celle que vient d'accomplir le député de La Réunion Louis Brunet sur les questions administratives. En décembre 1888, Peyrot touche 1000 francs pour ses premiers frais de mission puis en février 1889 un crédit de 1500 francs. Il s'avère qu'en fait l'homme était tombé amoureux d'une danseuse pour laquelle il avait commencé à s'endetter et avait ensuite été chassé de son travail. Il demande donc la mission pour obtenir de l'argent frais mais le dépense entièrement au seul profit de sa maîtresse. Lorsqu'il s'avère qu'il n'a plus un sou, la danseuse le quitte et, sans aucun emploi, Peyrot se montre incapable de rembourser le Ministère !

fréquent du Ministère de la Marine consiste en l'octroi du passage gratuit sur les bâtiments de l'État et ce jusque dans les années 1880[487], époque à laquelle se mettent en place des lignes régulières de navigation à grande distance. L'explorateur peut alors obtenir la gratuité du passage auprès du Ministère du Commerce ou du Sous-Secrétariat aux Colonies – Ministère à partir de 1894 –, de préférence sur des compagnies françaises telles que les Messageries Maritimes. Il arrive fréquemment aussi qu'un explorateur à court d'argent durant le voyage ne soit plus en mesure d'acheter son passage retour et sollicite un secours auprès des autorités dont il n'est cependant pas toujours entendu. Ainsi Emile Deschamps, parti en 1888 pour une mission gratuite en Inde, à Ceylan et aux Laquedives, incapable de payer son retour en 1890, demande son rapatriement gratuit au Ministère de l'Instruction Publique, qui s'y refuse durant de longs mois avant de céder[488].

Des missions plus spécifiques peuvent être financées par les Ministères des Affaires Étrangères, de l'Agriculture ou des Travaux Publics. A Madagascar, ce genre de voyages se développe surtout après la colonisation, dans les années 1900-1910, avec l'objectif affiché du développement économique de la colonie[489].

Parfois ce sont les autorités locales qui décident de financer elles-mêmes une exploration lorsqu'elles en ressentent le besoin pour une meilleure administration de leur territoire et les gouverneurs peuvent être amenés à subventionner directement des expéditions. A ce titre, Le Myre de Vilers, Gouverneur de Cochinchine de 1879 à 1883, favorise et encourage financièrement les explorations en Annam, au Cambodge et au Laos[490], et se montre plus original encore en proposant ensuite aux voyageurs de publier leurs découvertes dans la collection *Excursions et reconnaissances* qu'il fonde à cet usage en 1879[491].

Les explorations soutenues financièrement par un ministère ou un gouverneur revêtent de fait toujours un caractère politique plus ou moins affirmé, alors que les missions subventionnées par le Ministère de l'Instruction Publique se revendiquent purement scientifiques et géographiques. Mais il n'y a pas, pendant longtemps, de politique d'encouragement au voyage scientifique clairement structurée. Jusqu'en 1840, il n'existe pas de crédits particuliers alloués au soutien à l'exploration à but uniquement scientifique. Des

[487] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[488] CAOM INDE 560-1190, dossier Deschamps.
[489] CAOM MAD 6(9)D16, missions sur les minerais, les fibres végétales, le caoutchouc…
[490] C'est lui notamment qui encourage Auguste Pavie encore simple employé du télégraphe dans ses explorations au Cambodge puis au Laos en appuyant sa nomination au poste de vice-consul de Luang-Prabang. Voir le site dédié par le Centre des Archives Nationales d'Outre-Mer http://pavie.culture.fr.
[491] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

encouragements spéciaux peuvent être votés ponctuellement par l'Assemblée Nationale ou le Sénat, comme c'est le cas pour Victor Jacquemont en 1828. En 1843, le Ministre Villemain fait voter un crédit de 112 000 francs pour constituer « un système de voyages dirigés vers des recherches physiques et géographiques ou des études appliquées aux langues et à l'histoire », qui bénéficie régulièrement à l'École d'Athènes à partir de 1846[492].

Durant le Second Empire, un véritable Service des Missions se crée sous la dépendance tantôt du Ministère de l'Instruction Publique, tantôt directement de la Maison de l'Empereur. Dans tous les cas, une commission scientifique est chargée d'examiner les projets et d'accorder les subventions[493]. C'est également le chemin administratif parcouru par Alfred Grandidier à partir de 1857, en parallèle avec des sollicitations d'appuis auprès du Ministère des Affaires Étrangères, même s'il ne demande que des missions gratuites. Ses projets doivent obligatoirement être validés sur le plan scientifique. Ce n'est qu'en 1874 qu'apparaît définitivement sous la tutelle du Ministère de l'Instruction Publique une Commission des voyages et missions scientifiques et littéraires. Alfred Grandidier voyage donc trop tôt pour pouvoir en bénéficier mais il y siégera souvent, c'est pourquoi nous développerons ce point plus loin.

Avant cette date, les explorateurs ont donc davantage de chance d'obtenir un financement pour une exploration exclusivement scientifique en se tournant vers le Muséum – qui paya le voyage d'Alcide d'Orbigny – ou même de l'Académie des Sciences – qui finança l'expédition de Saint-Hilaire. Au début du XXème siècle, Charles Alluaud obtient encore 5000 francs du Muséum[494]. Les sociétés de géographie, en particulier celle de Paris, prennent le relais au milieu du siècle en finançant tout ou partie de voyages. En contrepartie, l'explorateur s'engage à régulièrement tenir l'institution au courant de l'avancement de son périple. Les chambres de commerce participent également parfois à la subvention d'expéditions et c'est de la collaboration entre la Société de Géographie de Paris et la Chambre de Commerce de Paris que naît en 1874 la Société de Géographie Commerciale de Paris, associant ainsi les efforts financiers des deux institutions destinés à encourager les explorations[495].

[492] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.
[493] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.
[494] MHNH AM631-632, voyageurs-naturalistes du Muséum. Alluaud obtient 1850 Fr. en 1907 et 3150 Fr. l'année suivante.
[495] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

Quoi qu'il en soit, il arrive fréquemment que l'explorateur n'obtienne que des subventions partielles et le financement multiple est souvent la règle. Ainsi Henri Douliot en 1891 obtient-il 11000 francs venant de trois institutions différentes pour partir à Madagascar : les Affaires Étrangères lui allouent 5000 francs, l'Instruction Publique 3000 francs et il reçoit encore 3000 francs de l'Institut, ce qui ne l'empêche pas de solliciter en plus, mais en vain, son ancien professeur de l'ENS pour une rallonge de budget[496]. Par contre on lui octroie encore 5000 francs supplémentaires en cours de mission du Ministère des Affaires Etrangères[497]. Le financement multiple est d'autant plus fréquent pour un débutant sans relation et sans aucune ressource personnelle, auquel on aura bien du mal à faire confiance et à accorder une somme convenable. Car tout se fait par relations et l'argent ne va qu'à l'argent. C'est pourquoi, un candidat qui s'est déjà fait remarquer en obtenant une subvention aura davantage de chance d'en obtenir une autre, pour la même mission, que celui qui ne possède rien et peine pour trouver le début d'un financement. De même faut-il souvent avoir déjà publié un récit d'exploration pour espérer obtenir une subvention au second voyage. D'ailleurs, l'opinion publique, par la presse et les députés, dénonce régulièrement les conditions d'attribution et les montants des subventions publiques, estimant que leurs bénéficiaires ne se sont pas révélés à la hauteur des espérances[498]. Douliot, voyageur scientifique à Madagascar en 1892, bénéficie des précieux soutiens d'Alfred Grandidier et François de Mahy, bien qu'il n'ait jamais fait d'exploration auparavant, ce qui explique pourquoi il obtient tant d'argent. François de Mahy lui promet d'intervenir personnellement pour qu'il reçoive la subvention maximale de l'Instruction Publique et c'est encore lui qui bénéficie du concours financier des Affaires Etrangères[499].

Avec l'avènement du second empire colonial français et pour plus d'efficacité, tous ceux qui sont intéressés par l'expansion coloniale se regroupent, dans les années 1890, au sein de comités qui prennent souvent le relais des pouvoirs publics dans le financement des explorations et organisent autour une large publicité. C'est notamment le cas du Comité de l'Afrique française créé en 1890. Quelques journaux peuvent aussi parrainer financièrement une exploration mais l'on ne trouve, en France, rien de comparable avec l'ampleur de

[496] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[497] CAOM MAD 140-196, lettre du Ministre de l'Instruction au Ministre des Affaires Etrangères, le 5 mars 1892.
[498] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 236-272.
[499] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot ; et lettre de Douliot à Marcel Dubois, le 23 février 1891.

l'implication du *Daily Telegraph* et du *New York Herald* dans les explorations de Stanley en Afrique Centrale par exemple[500].

En matière de rassemblement de fonds, le cas de figure le plus rare demeure sans conteste l'autofinancement. Il peut même constituer un motif de récompense, comme dans le cas du naturaliste Dussumier qui, pour avoir effectué à ses frais six voyages aux Seychelles et en Inde, fait l'objet en 1830 d'une demande de Légion d'Honneur par l'Académie des Sciences[501]. Seules des personnalités extrêmement fortunées comme les princes Henri d'Orléans et Roland Bonaparte en France peuvent envisager cette solution[502], ou Casimir Maistre qui, sur ses propres deniers, s'adjoint à la mission financée Catat-Foucart à Madagascar en 1890-1891[503], ou bien encore Georges Müller, qui se rend à ses frais en 1893 également à Madagascar[504].

C'est donc dans cette catégorie restreinte que nous pouvons placer Alfred Grandidier, qui jouit en effet de l'immense chance et du remarquable privilège de pouvoir compter uniquement sur ses propres ressources tout au long de sa carrière. Cet avantage primordial lui assure l'indépendance vis-à-vis du pouvoir politique aussi bien que des institutions scientifiques, bien qu'il persiste à rechercher leur caution intellectuelle. Il jouira toujours de la capacité de mener ses recherches exactement comme il l'entend et où il veut, au rythme qui lui plaît, sans jamais devoir justifier ses décisions. De plus, l'on constate au fil de ses voyages que ses ressources s'avèrent si considérables qu'il peut faire face à n'importe quel imprévu et que le manque d'argent ne représente jamais un motif pour se dérouter, abandonner une piste, rebrousser chemin, renoncer. Cette impression de ressources inépuisables nous est confirmée par le don de 54 540 francs par Napoléon Grandidier à son fils Alfred, dans les années 1860[505]. Même si nous ne pouvons avoir la certitude que la totalité de cette somme a été utilisée par lui pour financer ses expéditions malgaches, cela nous donne l'ordre de grandeur de son budget. Aucun compte n'a en effet été retrouvé qui permettrait d'établir le montant et

[500] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272 ; Berenson, Edward, *Les héros de l'Empire. Brazza, Marchand, Lyautey, Gordon et Stanley à la conquête de l'Afrique*, Perrin, Paris, 2012, 426 p., p. 36.
[501] AOM GEN 42-345, rapport du Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale des Sciences le 13 décembre 1830.
[502] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[503] CAOM MAD 140-197, note anonyme sans date.
[504] CAOM MAD 140-197, lettre du Ministre de l'Instruction Publique au Ministre des Affaires Etrangères, le 14 mars 1893.
[505] AN, XLII-1146, Partage de la succession Grandidier effectuée le 22 septembre 1871. Nous ne connaissons pas la date exacte de cette avance faite sur son héritage à Alfred Grandidier. Cependant, son frère Ernest ayant reçu une avance de 132 000 francs à l'occasion de son premier mariage en 1865, il est légitime de penser qu'Alfred a reçu son argent à la suite de son frère, probablement lors de son retour en France en 1867. C'est d'ailleurs dans ces années-là que leur père, se sentant vieillir, commence à organiser sa succession.

la répartition de ses dépenses, à part quelques mentions éparpillées dans des courriers. Nous avons pu découvrir que le salaire des trois principaux domestiques s'élevait à : « Cravato : 15 piastres mensuelles, Antoine : 10 piastres mensuelles, Faniya : 8 piastres mensuelles[506]». Les porteurs en revanche ne gagnent pas plus de 3 piastres mensuelles tout compris. Cinq piastres valent environ un franc[507]. L'explorateur indique en outre que son séjour de quinze jours chez les Antanosy émigrés à Salobe en 1866 lui a coûté 800 francs, somme particulièrement élevée en raison des nombreux cadeaux qu'il a dû distribuer[508].

Bien qu'il nous soit extrêmement difficile de procéder à une évaluation précise des dépenses d'Alfred Grandidier en exploration, le budget dressé conjointement par Alfred Grandidier et Henri Douliot pour le voyage de ce dernier en 1891, permet d'estimer les sommes en jeu tout en tenant compte du fait que l'époque est plus tardive. Alfred Grandidier établit lui-même les prévisions et considère que muni de 11000 francs, Douliot peut voyager un an et demi avec un interprète, un cuisinier et quatre domestiques-porteurs rémunérés sur la base d'un franc de gages quotidiens et se nourrissant à leurs frais. L'ancien explorateur répartit ainsi les dépenses[509] :

- équipement[510] : 2000 francs
- aller-retour France-Madagascar : 3000 francs
- gages des Malgaches pendant un an : 2000 francs[511]
- nourriture : 1000 francs
- cadeaux : 2000 francs
- imprévus : 1000 francs

Dans le but de limiter les dépenses, Douliot s'entend avec le naturaliste Deyrolle sur l'achat de toutes ses peaux et les squelettes de petits mammifères au prix de 20 à 50 francs. L'explorateur, averti qu'un œuf d'æpyornis entier vaut 500 francs à Madagascar mais se négocie 1500 francs à Paris, trouve en outre un excellent moyen de rentrer dans ses frais[512].

De même, nous ne savons pas précisément de quelle somme dispose Guillaume Grandidier lors de sa première expédition, en 1898-1899. Mais après seulement quatre mois

[506] MNHN Ms 2822, Brouillon des comptes des serviteurs d'Alfred Grandidier pour 1869 dans la lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 12 septembre 1874.
[507] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 22 février 1870.
[508] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 11.
[509] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[510] Voir le détail en annexe 37.
[511] Ce chiffre paraît un peu surévalué comparativement à ce qu'a pu payer Alfred Grandidier, sachant qu'un franc vaut 5 piastres.
[512] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.

de voyage il demande déjà une rallonge à son père, qui lui envoie 3000 francs[513]. On peut donc considérer que Guillaume Grandidier voyage libre de tout souci financier et que son père, dès lors qu'il s'agit d'explorer Madagascar, se montre prêt à toutes les largesses.

L'expérience d'autres voyageurs, tout au long du siècle, nous enseigne que s'impose un minimum vital en matière de budget d'exploration. Mage et Quintin, dotés de 5 000 francs en 1863 parviennent au terme de leur mission lourdement endettés. Jacquemont doit se satisfaire de 8 000 francs par an en 1828 et 1829 mais lorsqu'on lui octroie 12 000 francs annuels à partir de 1830, il signale que c'est encore insuffisant[514]. D'une manière générale cependant, et quelle que soit la dotation dont il a pu bénéficier, l'explorateur avisé se doit de voyager discrètement et sans ostentation afin d'attiser le moins possible les convoitises pour s'assurer ainsi une meilleure sécurité. Dans cet ordre d'idées, à la toute fin du siècle, l'expédition la plus chère de France, celle de Foureau-Lamy, presque comparable à une mission militaire, se révèle particulièrement meurtrière.

2. Le matériel de l'explorateur

Le bagage de l'explorateur s'avère d'une importance déterminante dans l'expédition, c'est pourquoi sa préparation mérite la plus grande minutie. Le voyageur scientifique souhaite légitimement disposer de tous ses instruments, sans être encombré pour autant de bagages. Malgré tout, un explorateur ne peut bien évidemment se contenter d'une petite valise et l'on ne doit pas être étonné de découvrir par exemple que Charles Alluaud emporte pas moins de 600 kg de bagages lors de son voyage au sud de Madagascar en 1900[515]! Pour son excursion chez les Antanosy en octobre 1868, Alfred Grandidier laisse une partie de son matériel à Tuléar pourtant il doit tout de même faire appel à douze porteurs pour le transport de ses bagages strictement nécessaires :

> « Mes paquets étaient volumineux. J'emportai en effet :
>
> 1. mon théodolite
> 2. mon sextant
> 3. ma boussole d'inclinaison

[513] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 22 août 1898.
[514] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272. La comparaison est rendue possible par la grande stabilité du franc entre 1815 et 1880, ainsi que le signale l'auteur.
[515] CAOM Mission 63, dossier Alluaud, demande de passage sur les paquebots des Messageries Maritimes.

4. ma boussole d'intensité

5. ma lunette astronomique

6. mes instruments d'anthropologie

7. quelques livres d'anatomie comparée , le « How to observe » et le « Manual of scientific enquiry » si nécessaires à tous les voyageurs etc...

8. mon instrument de photographie (le petit ¼ plaque)

9. une boîte pour collections taxidermiques

10. une boîte pour collections alcooliques

11. une rame [de] papier à herboriser

12. une grande boîte de fer blanc de 20 litres pleine d'alcool

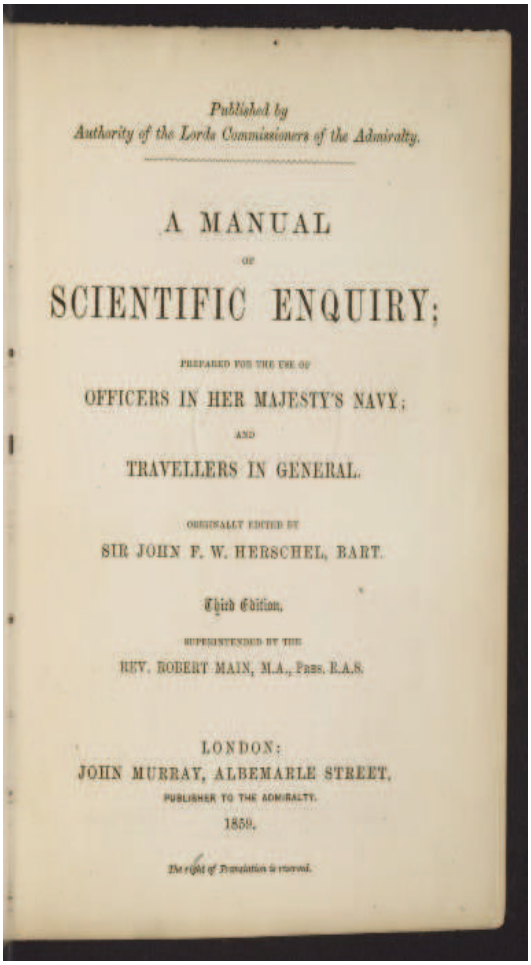
13. des marchandises (poudre, 4 gros barils de 10 kg chaque, 14 pièces de toile bleue, balles, pierres à feu, harangues, médailles, dés, patères, colliers bleus et rouges, corail...)

14. un peu de riz, de woèmes[516] pour manger

15. douze fusils à pierre.

[…] Je ne portais avec moi que mon théodolite, mes baromètres à mercure et bréguet, mes thermomètres, psychomètre etc...[517]»

[516] Il s'agit d'une sorte de haricots secs.
[517] Carnet d'exploration n° 7.



Published by
Authority of the Lords Commissioners of the Admiralty.

A MANUAL
OF
SCIENTIFIC ENQUIRY;

PREPARED FOR THE USE OF
OFFICERS IN HER MAJESTY'S NAVY;
AND
TRAVELLERS IN GENERAL.

ORIGINALLY EDITED BY
SIR JOHN F. W. HERSCHEL, BART.

Third Edition,

SUPERINTENDED BY THE
REV. ROBERT MAIN, M.A., Pres. R.A.S.

LONDON:
JOHN MURRAY, ALBEMARLE STREET,
PUBLISHER TO THE ADMIRALTY.
1859.

The right of Translation is reserved.

Manual of scientific enquiry, John Herschel, édition 1859

Un explorateur transporte sur de longues distances, par tous les temps et le plus souvent hors des chemins, une quantité d'objets précieux et fragiles utiles à ses observations[518]. Pour éviter d'être trop encombré, Alfred Grandidier s'arrange avec Archambault pour se faire envoyer régulièrement de La Réunion quantité de produits. On sait qu'à partir de 1854, de nombreux explorateurs se fournissent en robustes malles sur-mesure chez Louis Vuitton[519]. Il est probable qu'Alfred Grandidier se fournisse à la même adresse. Les malles, pour solides qu'elles soient, n'en sont pas pour autant extensibles : il convient donc avant le départ de déterminer ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas. La liste présentée plus haut est à ce titre exemplaire.

[518] Voir annexe 36.
[519] Lefébure, Antoine (dir.), *Explorateurs photographes, territoires inconnus 1850-1930*, La Découverte, Paris, 2003.

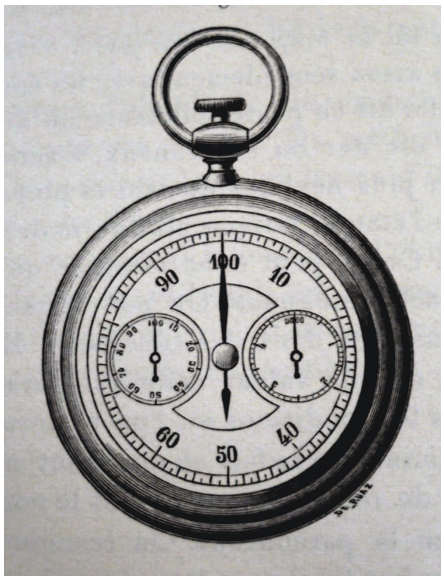
Certains voyageurs se chargent d'une quantité de réserves comestibles, céréales, conserves, vins…[520], pour s'assurer une autonomie alimentaire. Henri Douliot emporte du thé, du café, du sucre, du chocolat et des condiments « en abondance [521]». Alfred Grandidier s'oppose quant à lui totalement à ce genre de pratique[522] alors que lui-même a pourtant emporté du sucre, du café et des petits-beurre nantais notamment[523] et que son propre fils se fera expédier du chocolat par sa mère en 1898-1899. Il s'agit pour Alfred Grandidier d'une charge bien inutile puisqu'il considère que même dans les régions les moins densément peuplées et les plus pauvres, voire même exposées à la famine comme l'Androy, au Sud de Madagascar, le voyageur trouve toujours de quoi se sustenter. Il n'est pas ici question d'exposer sa santé, mais bien de laisser la place pour autre chose. Cette philosophie lui vient sans doute de mésaventures andines : «Le poids de nos provisions, 35 à 40 livres environ, nous incommodait beaucoup.[524]»

Parmi l'indispensable l'on compte les nombreux cadeaux destinés aux chefs locaux. Douliot emporte des couverts en fer étamé à offrir aux Malgaches, ainsi qu'une abondante quincaillerie qu'il pense pouvoir échanger sur place : ustensiles de ménage et de menuiserie, pelles, pioches, pics, marteaux, ciseaux…[525]. Là encore, Alfred Grandidier se distingue en évitant le plus possible de s'encombrer et préfère voyager avec de l'argent et acheter des cadeaux sur place. Ainsi se procure-t-il souvent du tissu, du rhum et surtout de la poudre auprès des traitants de Madagascar juste avant d'entreprendre un voyage chez un nouveau peuple. Cette technique trouve cependant ses limites puisque si les chefs locaux du Sud se contentent de quelques mètres d'indienne et d'un ou deux fusils, les autorités merina n'accordent du prix qu'à des articles d'importation suffisamment rares et sophistiqués. D'ailleurs Alfred Grandidier commande à La Réunion une grande quantité de cadeaux, tant pour les chefs malgaches que pour ses amis traitants : divers vins, alcools et spiritueux, des marmites, des tissus précieux, des graines potagères…[526]

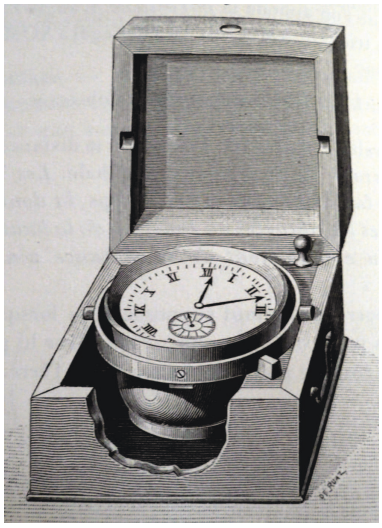
Pour Alfred Grandidier comme tous ses homologues, le plus important réside bien entendu dans sa panoplie d'instruments. Parmi ceux-ci, l'appareil photographique est

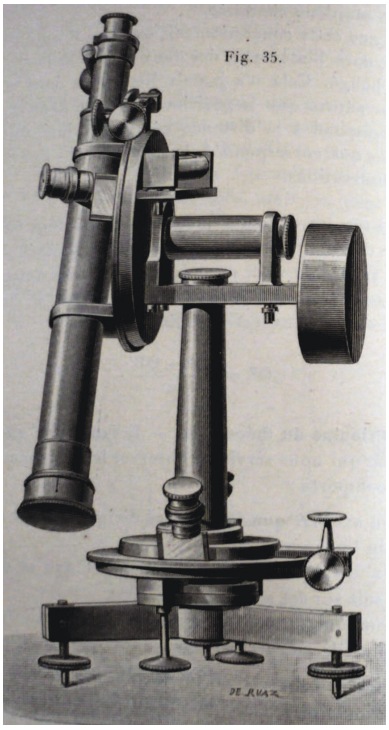
[520] Voir par exemple Edouard Foa, *A travers l'Afrique centrale du Cap au lac Nyassa, matériel de voyage de 1897*.
[521] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°2 d'Henri Douliot.
[522] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[523] Voir annexe 36.
[524] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit*., p. 154. 35 à 40 livres représente entre 16 et 18 kilos environ.
[525] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°2 d'Henri Douliot.
[526] Voir annexe 36.

particulièrement fragile et encombrant. Or l'on sait qu'Alfred Grandidier en était pourvu lors de sa grande exploration malgache de 1868-1870, mais aussi en Inde dès 1862 comme il l'indique lui-même[527], et nous pensons qu'il en était également muni dès sa traversée des Amériques, en 1857-1859. Le théodolite, généralisé à partir des années 1830 pour les explorations terrestres[528], fait également partie des incontournables d'Alfred Grandidier.

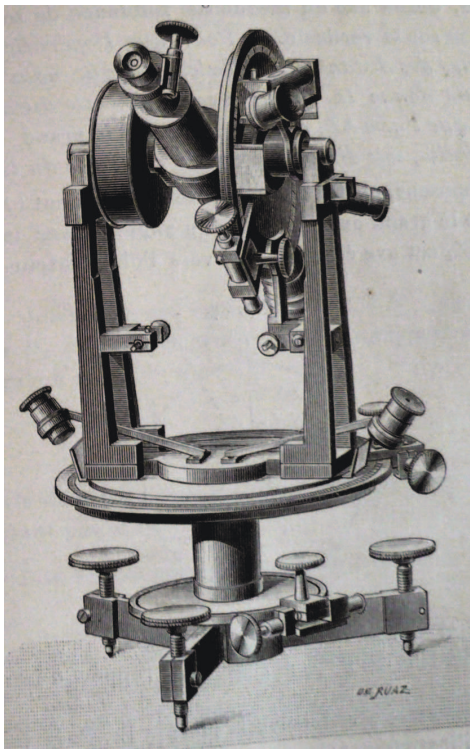


Compte-pas utilisé au XIXème s.


Chronomètre de marine du XIXème siècle



Théodolite à lunette excentrique


Théodolite à lunette centrale

[527] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 48.
[528] Deschamps, Hubert, *Histoire des explorations*, *op. cit.*, p. 17.

Souvent, les explorateurs ne possèdent pas personnellement les instruments les plus chers ou les plus sophistiqués. Il les empruntent volontiers aux Ministères de la Marine ou de la Guerre. Alfred Grandidier se fait ainsi prêter par la Marine des instruments astronomiques pour l'Amérique du Sud, tandis que Douliot obtient des instruments de topographie et un appareil photographique pour Madagascar du Ministère de la Guerre. Catat demande lui aussi au Ministère de la Marine un prêt d'instruments, qui lui est refusé dans un premier temps avant de lui être accordé sous la pression du Ministère de l'Instruction Publique[529]. Douliot s'équipe personnellement du petit matériel comme les baromètres, la boussole, le thermomètre, les jumelles… chez Duterne à Paris. L'on trouve trace de son achat de 100 douzaines de plaques photographiques spécialement résistantes pour les pays chauds parce qu'il peut bénéficier d'une réduction de 25% sur le prix de la douzaine, ordinairement à 4fr. 50[530]. En 1867, grâce à sa notoriété, Alfred Grandidier se fait cette fois offrir par le Ministère de la Marine, et non plus prêter, un théodolite à boussole, un sextant, un chronomètre de poche, une montre à secondes, une boussole d'inclinaison, une boussole d'intensité, un magnétomètre, un baromètre Gay-Lussac, un baromètre anéroïde, plusieurs thermomètres, un psychomètre et tous les instruments nécessaires à l'anthropométrie et à la préparation des objets d'histoire naturelle[531].

En sus des instruments de géographie, le naturaliste doit se pourvoir d'un attirail très incommode destiné à la collecte des animaux : caisses et tonneaux pour les plus gros ossements avec de quoi les caler, bouteilles d'alcool de différentes tailles pour les spécimens entiers et les organes mous, papier pour les herbiers, épingles et planchettes pour les insectes, une multitude d'étiquettes pour identifier chaque objet, des sachets pour les mousses, lichens et autres crottes séchées…[532] Alfred Grandidier transporte et se fait envoyer des dizaines de litres d'alcool depuis La Réunion pour conserver ses spécimens[533]. L'alcool malgache ne semble pas lui convenir, sans doute n'est-il pas assez pur et risquerait d'endommager les objets.

Enfin, n'oublions pas qu'un explorateur ne part jamais sans plusieurs armes, destinées autant à la chasse qu'à sa sécurité personnelle. Douliot emporte un fusil de chasse et un

[529] AN F17/9245, dossier Catat.
[530] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[531] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*., p.8.
[532] Voir annexe 37.
[533] Voir annexe 36.

revolver[534], alors qu'Alfred Grandidier juge le revolver inutile à Madagascar[535] mais se munit lui-même toujours au moins d'un fusil.

3. La « formation professionnelle » et les apports d'Alfred Grandidier dans ce domaine

L'on peut observer sans surprise que les savants explorateurs ayant rencontré le plus grand succès dans leurs voyages de recherche sont ceux qui se sont le mieux préparés, et ce dès le début du XIXème siècle. Comme nous l'avons dit plus haut, la complexification de la recherche et l'exigence croissante des scientifiques ont suscité la rédaction de nombreux ouvrages et de guides dont la lecture représente le fondement de la formation du candidat à l'exploration scientifique. Cela semblant insuffisant, dès 1819 le Muséum tente de créer une « École des jeunes naturalistes destinés à voyager dans les différentes parties du globe » dans laquelle six élèves se forment en 18 mois. Mais c'est un échec puisque trois explorateurs débutants meurent aussitôt partis en mission[536]. Cependant, les explorateurs envoyés par le Muséum restent de loin les mieux formés au début du XIXème siècle[537].

Malgré tout, une réelle motivation individuelle pousse certains dans une démarche plus pratique et plus longue de l'apprentissage. Alcide d'Orbigny se forme durant un an auprès de Cuvier, Humboldt et surtout Saint-Hilaire tout juste rentré du Brésil à cette époque, avant de s'embarquer lui-même pour l'Amérique du Sud. Un même soin préside à la préparation au départ pour les Indes en 1828 de Victor Jacquemont qui s'inscrit aux cours de Thénard au Collège de France, de Desfontaines et Cuvier au Muséum et de Brochant de Villiers à l'Ecole des Mines. Citons encore le lazariste Armand David qui se forme auprès d'Elie de Beaumont, Henri Milne-Edwards et Quatrefages avant d'arpenter l'Asie Centrale et la Chine dans les années 1860 et 1870. Il faut ici noter que la tradition, notamment chez les Jésuites et les Lazaristes, de ne partir qu'après une solide formation théologique et scientifique, place les religieux un peu à part[538]. Comme tous ces illustres prédécesseurs, Alfred Grandidier tire l'essentiel de son savoir de ses lectures autodidactes et de l'expérience acquise au fil du temps sur le terrain. Il indique lui-même s'être appuyé sur le *How to observe*, ce qui fait sans doute référence à l'ouvrage d'enquête sociologique d'Harriet Martineau paru à

[534] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[535] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[536] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*, pp. 379-405.
[537] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[538] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.

Londres en 1838 sous le titre complet *How to observe : morals and manners*, ainsi que sur le *Manual of scientific enquiriy*[539]. Ce dernier livre, publié à Londres par Sir John Herschel, connut six rééditions entre 1849 et 1906 car il constituait un véritable « must » pour les voyageurs naturalistes. L'auteur a influencé le jeune Darwin rencontré au Cap de Bonne-Espérance et s'est lui-même inspiré du voyageur naturaliste lors de la rédaction de son manuel pour les scientifiques[540]. Nous faisons remarquer au lecteur que notre explorateur ne cite pas d'ouvrage français.

A la fin du siècle en revanche, un « stage » au Muséum est presque devenu la norme dans le parcours de formation de l'explorateur sérieux. Alfred Grandidier recommandera souvent ses protégés à son grand ami le zoologiste Alphonse Milne-Edwards, par ailleurs directeur de l'établissement à partir de 1891. Douliot bénéficie particulièrement des connaissances du zoologiste et de son équipe, s'entraînant des jours entiers dans les laboratoires du Muséum à la préparation des peaux d'animaux sur des rats ou des cygnes[541].

Et c'est sans doute en concertation avec son ami Grandidier que, devant l'affluence de la demande, Alphonse Milne-Edwards crée en 1893 l'« Enseignement spécial pour les voyageurs »[542], qui rencontre aussitôt un immense succès. De futurs grands voyageurs comme Foa ou Gautier s'y précipitent à son ouverture[543]. L'explorateur de Madagascar est cité en modèle aux apprentis découvreurs, dès le premier cours, le 25 avril 1893, par le directeur du Muséum. Des leçons complètes y abordent de façon exhaustive les questions du néophyte – depuis la liste des objets à emporter jusqu'à la façon de tenir son carnet de bord ou la préservation de sa santé au cours de l'exploration – et traitent de toutes les sciences qu'un explorateur utilise – de l'anthropologie à la météorologie en passant par la botanique et la photographie[544]. Les cours du Muséum se veulent à la pointe de la technologie, comme le fut Alfred Grandidier lui-même, intégrant la photographie à son arsenal d'explorateur dès son voyage aux Amériques en 1857-1858. Ils se divisent en leçons théoriques qui se déroulent en amphithéâtre et en études pratiques en laboratoire, notamment pour la préparation des objets collectés. Durant ces leçons, le futur explorateur est incité à rapporter les types d'objets qui manquent cruellement au Muséum. Priorité est donnée aux fossiles, trop négligés par les

[539] Carnet d'exploration n° 7.
[540] http://darwin-online.org.uk
[541] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[542] Voir annexe 35.
[543] MNHN AM582, cahier de présence aux conférences du Muséum.
[544] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*, pp. 379-405.

voyageurs[545]. Alfred Grandidier, l'un des premiers à fournir régulièrement des fossiles, parfois de très grande taille comme ceux de tortues géantes, est cité une fois de plus en exemple lors de ces cours qui constituent une véritable révolution dans la préparation des jeunes explorateurs. Alfred Grandidier fait bénéficier son propre fils des enseignements du Muséum. Guillaume Grandidier effectue une manière de propédeutique au Muséum en 1897 sous la responsabilité d'Alphonse Milne-Edwards puis d'Emile Oustalet. Cette formation à la fois sérieuse et très convoitée n'offre qu'un nombre de places limité. Aussi les heureux élus sont-ils tenus de venir régulièrement aux cours, sous peine d'être renvoyés. Guillaume Grandidier, manquant d'assiduité, est donc exclu ! Il n'a assisté qu'aux 3 premières leçons, sur 28[546]. Sans doute son père lui aura-t-il donné des cours de rattrapage…

Le directeur du Muséum pousse plus loin l'innovation avec la réunion mensuelle des naturalistes du Muséum à partir de 1895. Durant ces séances en amphithéâtre devant un auditoire toujours plus nombreux, les voyageurs de retour de mission sont invités à partager leur expérience de terrain avant que les naturalistes n'étudient les collections en laboratoire. Alfred Grandidier lui-même est sollicité pour raconter ses missions à Madagascar, à l'instar d'autres célébrités de l'exploration à l'époque comme son ami le Prince Albert Ier de Monaco. Afin de diffuser plus largement ces « cours », notamment en province ou à l'étranger, Alphonse Milne-Edwards crée cette même année 1895 le *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle*[547].

A partir de 1894, l'enseignement peut être complété à la Sorbonne avec l'instauration d'une chaire de géographie coloniale. Emile Gautier, explorateur à Madagascar en 1892-1894, en est l'un des premiers bénéficiaires[548].

Si la préparation intellectuelle, puis pratique, reçoit de façon croissante toutes les faveurs de l'explorateur français, en revanche, la condition physique reste négligée. Les Français, Alfred Grandidier le premier, estiment que la réussite d'une expédition repose davantage sur les qualités morales et intellectuelles du voyageur. Or, on le sait, l'exploration nécessite une excellente condition physique, ce qui explique en partie pourquoi les explorateurs sont de jeunes hommes. Outre les fatigues inhérentes à un long périple, le plus souvent hors des sentiers battus, des conditions de vie sommaires et toutes sortes de privations

[545] Vadon, Catherine, *ibid.*, pp. 379-405.
[546] MNHN AM582, cahier de présence aux conférences du Muséum.
[547] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*, pp. 379-405.
[548] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

forment le quotidien de l'explorateur qui doit de plus affronter des contingences climatiques parfois extrêmes, des maladies nombreuses et mortelles sans attendre le moindre secours. Les voyages d'Alfred Grandidier donnent une parfaite illustration de tous ces dangers et des difficultés physiques qu'il faut surmonter. Les voyageurs français, à l'exception des militaires, se préparent rarement à affronter ces défis physiques, contrairement aux explorateurs britanniques qui s'imposent presque systématiquement un entraînement sportif intensif[549]. Il est à peu près certain qu'Alfred Grandidier ne suit pas lui-même d'entraînement particulier, notamment avant son premier voyage en Amérique, tant le départ est précipité. Cependant, il est sans conteste à cette époque un jeune homme athlétique qui pratique au moins l'équitation, la chasse et la marche de façon régulière. On le sait en outre bon nageur[550].

II. Les différentes formes de voyage et d'exploration d'Alfred Grandidier

Une des singularités d'Alfred Grandidier réside dans le fait qu'il fut tour à tour voyageur touristique de luxe, scientifique en mission et explorateur de contrées inconnues, mêlant même souvent ces trois types de voyage et brouillant de ce fait nos tentatives pour le définir. Cependant la confusion des genres, entre le voyage purement d'exploration et celui de recherche scientifique par exemple, sont très fréquents dans l'esprit même des individus au XIXème siècle[551]. Nous considérerons ici l'ensemble de ses voyages pris « en coupe » pour tout à la fois en extraire l'originalité et la richesse et tenter de souligner l'unité au travers de démarches qui peuvent paraître au premier abord très disparates. Bien qu'il voyage en touriste presque ordinaire en Inde, son œil délaisse parfois les sculptures des temples pour s'arrêter sur les plantes, les sols ou les traditions populaires. Durant son séjour aux Amériques, il alterne les fêtes liméniennes et cariocas du dandy avec la traversée des Andes inhospitalières ou la descente d'affluents amazoniens dignes de l'explorateur téméraire.

Ce mélange des genres peu académique contribue cependant à donner systématiquement à ses études une vision panoramique. Alfred Grandidier change constamment d'échelle, de point de vue, passant d'une large vision du territoire traversé, avec son réseau orographique, ses vastes lignes d'horizon, l'organisation de ses peuples, à

[549] Broc, Numa, *ibid.*, pp. 236-272.
[550] Voir l'épisode du naufrage à Zanzibar.
[551] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272,.

l'observation d'un fossile, la lecture d'un texte sacré, ou l'analyse de la nature d'un sol… C'est sans aucun doute son intransigeante rigueur et son inlassable méthode qui, associées à un mode de voyage assez baroque, lui permettent ce genre d'études larges et englobantes.

A. Les relations avec les autorités et les rapports humains

Il n'est jamais anodin d'avoir le statut d'étranger dans une société donnée et nous détaillerons les diverses implications de cette position tant du point de vue des autorités du pays d'origine que de celles du pays qui accueille Alfred Grandidier. Pas plus qu'un autre il n'échappe à cette difficulté. Par son origine sociale très favorisée, il est familier des cercles puissants de la société européenne. Il a aussi vécu dans son enfance et sa jeunesse des épisodes de troubles civils qui, nous l'avons vu plus haut, l'ont profondément traumatisé. C'est donc tout naturellement qu'Alfred Grandidier réserve toujours un honneur particulier aux autorités, tant politiques que morales, locales ou coloniales, que ce soit en Amérique, en Inde ou à Madagascar, tandis que d'autres explorateurs sont au contraire accusés de se tenir constamment à distance des autorités et de ne jamais se signaler[552].

1. Le contact avec les autorités politiques locales

Il faut dire que ce signalement, loin d'entraver son voyage, va considérablement aider Alfred Grandidier, presque comme s'il voyageait en Europe. Être en bons termes avec les pouvoirs locaux lui semble représenter le meilleur gage d'un voyage plus agréable, plus sûr et plus profitable[553]. Isabelle Surun parvient aux mêmes conclusions concernant les voyageurs d'Afrique de l'Ouest[554]. Pourvu de toutes les lettres de recommandation nécessaires dont sa situation personnelle lui a permis de se munir en France, Alfred Grandidier peut être bien reçu sur place, particulièrement lors de son séjour sud-américain. Car un voyageur sorti de nulle part attire toujours la méfiance, même de ses compatriotes. C'est ainsi que le Gouverneur de Bourbon Bazoche hésite à donner une lettre de recommandation à un certain Robert, qui se dit médecin envoyé par le Ministère de l'Instruction Publique à Kaboul, sans pouvoir le

[552] C'est le cas par exemple d'Henri Douliot à Madagascar, voir AOM MAD 140-196 et AN F17/2956, ou encore d'Auguste Pavie en Asie du Sud-Est, voir http://pavie.culture.fr.
[553] Annexe 40 et MNHN Ms 2821, lettre d'Alfred Grandidier à Rainilaiarivony, le 4 juillet 1871.
[554] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration, op. cit.*, 284-301.

prouver[555]. Les autorités ne cessent donc de dresser ou de réclamer des listes de « véritables savants » en mission officielle[556].

Rien de tel pour Alfred Grandidier car, s'il n'obtient pas toujours ses entrées par la science au début, il les a par le grand monde. Puis la notoriété lui ouvre bientôt toutes les portes, ou presque ! L'une de ses premières préoccupations est de se présenter aux autorités britanniques dès son arrivée à Calcutta ainsi qu'à ses correspondants dans l'élite sociale, le plus souvent des banquiers.

> « Le premier soin d'un voyageur, à son arrivée dans un pays nouveau pour lui, doit être de lier connaissance avec quelques-uns de ses habitants. Les premiers moments sont consacrés aux visites ; on a toujours quelques lettres de recommandation à remettre, quelque personne à voir. Dans beaucoup de contrées les recommandations données sous une forme banale et avec trop de facilité ont peu d'effet. Chez les Anglais, il n'en est pas de même ; les étrangers recommandés reçoivent toujours une grande et cordiale hospitalité.[557]»

Il renouvelle cet usage à chaque étape d'importance, comme à Hyderabad[558].

Le Premier Ministre d'Hyderabad rencontré par Alfred Grandidier (TdM)

[555] CAOM GEN 42-349, lettre du Gouverneur de Bourbon Bazoche au Ministre de la Marine et des Colonies le 20 juin 1843.
[556] CAOM GEN 42-349, lettre du Ministre de la Marine au Ministre l'Instruction Publique le 16 février 1844.
[557] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 6.
[558] Annexe des citations, citation n° 1.

Parfois il est invité lorsque son passage dans la région est connu. Il répond ainsi à l'invitation du *collector* du district de Puri qui le reçoit sous sa « vaste tente, bien installée, où les rayons du soleil ne pouvaient faire sentir leur ardeur tropicale, [qui] servait de salon : sur une grande table étaient épars les principaux journaux d'Angleterre et plusieurs revues littéraires et scientifiques[559]». La compagnie des fonctionnaires britanniques au cours de son voyage convient parfaitement à Alfred Grandidier qui conclut : « Une jeune et gracieuse lady vint me recevoir et il n'eût tenu qu'à moi de me croire à Londres. »

Ce genre de fréquentations amicales et mondaines – liées à la chasse – qui lui fait aussi rencontrer le major Gill, se révèle très utile pour sa visite du site bouddique d'Ajantah :

> « C'est sous les auspices du major Gill que j'ai visité les temples souterrains d'Adjountah. Cet officier anglais a été préposé par le gouvernement de l'Inde à la conservation de ces monuments et il s'est occupé activement depuis plusieurs années à reproduire sur toile les fresques qui se détériorent chaque année.[560]»

Mais il ne faudrait pas en déduire qu'Alfred Grandidier ne fréquente que des Européens en Inde. Les autorités autochtones retiennent également son attention et il se montre très fier de jouir des honneurs de l'hospitalité des rajahs, en compagnie desquels il semble tout aussi à l'aise, sensible à une sorte de connivence internationale au sein de l'élite. Nous souscrivons totalement à l'idée d'Eric Mension-Rigau qu'il existe une sorte d' « Internationale dorée » mais, alors que l'auteur ne l'envisage qu'entre élites européennes[561], nous pensons pouvoir étendre cette conception aux élites sud-américaines qu'a rencontrées Alfred Grandidier, si avides d'influences européennes, et aux princes indiens. Alfred Grandidier partage un moment privilégié dans les environs de Golconde avec le rajah de Vizianagrum, le plus naturellement du monde :

> « J'aperçus devant moi une foule nombreuse qui soulevait des nuages de poussière sur la route. C'était le rajah de Vizianagrum qui se rendait à Bénarès pour célébrer le mariage de sa fille. […] Il me fit inviter à venir me reposer un instant chez lui. J'acceptai avec empressement, et nous eûmes une longue conversation en anglais, langue qu'il parle avec beaucoup de facilité ; notre entretien roula principalement sur la chasse : il avait eu la bonne fortune de tuer un tigre de sa main, quelques jours auparavant.[562]»

---

[559] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 31.
[560] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 186.
[561] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit*., p. 263.
[562] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 39.

A Hyderabad il est reçu par le dewan « avec le meilleur accueil » et « au nom du Nizam » si bien que « sur ma demande, Salar-Jung me fit la gracieuseté de m'accorder l'autorisation de visiter la ville et me donna comme monture deux des plus beaux éléphants du Nizam.[563]» Et l'hospitalité du dewan ne s'arrête pas là puisque « le lendemain matin, deux montures de ce genre vinrent me chercher pour me conduire à Golconde[564].»

De même à Tanjore, Alfred Grandidier montre ses capacités diplomatiques en se conciliant les chefs des groupes dominants mais antagoniques de la région, Sakaran Sahib, prince mahratte[565], ainsi que son rival le prince Sorerao Sahib[566].

Le palais princier de Tanjore où Alfred Grandidier a été reçu en 1863(JEM)

En Amérique du Sud, il fréquente quasi-exclusivement les élites, il est invité dans les fêtes de la haute société et dans les meilleures demeures grâce à ses lettres de recommandation. En témoigne par exemple sa présence au bal du gouverneur de La Havane pour la Saint-Sylvestre 1857[567], mais aussi sa réception chez l'Empereur du Brésil en 1859.

[563] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 43.
[564] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 46.
[565] Annexe des citations, citation n° 2.
[566] Annexe des citations, citation n° 3.
[567] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*.

Ces élites peuvent aussi bien se compter dans le monde des affaires car politique et commerce se mêlent souvent.

> «La maison française Braillard et Cie est établie à Aréquipa depuis de nombreuses années. Elle a toujours été la providence des étrangers qui sont venus dans cette ville, et l'hospitalité cordiale et généreuse que l'on y reçoit ne sort jamais de la mémoire de ceux qui ont connu cette excellente famille.[568]»

Même au cœur de la forêt équatoriale péruvienne, Alfred Grandidier et son frère sont reçus chez les personnages les plus importants et sont recommandés tout au long de leur trajet à des amis de leurs correspondants.

> «Nous reçûmes [à Echaraté] l'hospitalité chez un brave compatriote, M. Larrey, dont l'hacienda est une des plus belles de la vallée. […] M. Valverde a établi une plantation à une demi lieue au-delà [de Cocabambilla] ; il nous accueillit avec cordialité et voulut bien nous accompagner jusqu'à Hillapani, hacienda de création nouvelle, appartenant à M. Tejada, auquel il est uni par les liens de la parenté.[569]»

> « A Mollepata nous avions passé la nuit sous le toit d'un négociant pour lequel nous étions porteur d'une lettre de recommandation.[570]»

A Zanzibar, certains des correspondants d'Alfred Grandidier appartiennent aussi aux autorités, au sens large du terme : le consul de France Jablonski, le consul de Grande-Bretagne Playfair, le banquier Hill...[571]

A Madagascar, il n'hésite pas à prendre certains risques pour se concilier les différents chefs. Il se plie aux coutumes, accepte de ce fait d'épouser la fille de Lahimerija et recherche le plus souvent possible à devenir « frère de sang » au cours de la cérémonie du *faditra* avec les chefs afin de garantir sa sécurité et de s'assurer une certaine tranquillité pour son travail scientifique : avec Lahimerija à Tuléar, avec Razaomanery chez les Antanosy émigrés[572]. Il accorde également une grande importance aux mondanités à Tananarive pour entrer dans les bonnes grâces de la monarchie merina précieuses pour la poursuite de ses recherches. Il est reçu à deux reprises en audience privée par le Premier Ministre malgache, homme cultivé qui aime discuter avec un savant européen[573]. Cela facilite bien entendu son travail scientifique dans l'Imerina car il ne rencontre plus d'entraves dans ses déplacements. Alcide d'Orbigny

---

[568] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 50.
[569] Grandidier, Ernest, *ibid*., p. 104-105
[570] Grandidier, Ernest, *ibid*., p. 157.
[571] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 6.
[572] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *ibid*., p. 13, 18.
[573] Chapus, G-S., « Alfred Grandidier à Tananarive », *op. cit*., p. 102.

déjà, s'étant lié d'amitié avec le Président de la République de Bolivie dans les années 1830, avait ainsi pu bénéficier d'un soutien matériel et financier qui l'a beaucoup aidé[574].

Le Palais royal de Tananarive où Alfred Grandidier est reçu à plusieurs reprises (JEM)

Mais c'est sans doute Guillaume Grandidier, à la génération suivante, qui incarne le degré suprême de cette collaboration avec les autorités. Grâce aux conseils et surtout aux recommandations de son père, Guillaume est véritablement attendu partout, dès sa descente de bateau : « Je viens d'être très aimablement reçu par le Commandant Martin, administrateur de Majunga.[575]» On se précipite vers lui de toutes parts pour lui proposer de l'aide, en souvenir d'Alfred Grandidier[576]. Guillaume Grandidier peut s'offrir le luxe de réquisitionner des officiers mutés à Madagascar pour qu'ils effectuent des collectes à son intention sur leur lieu d'affectation[577]. Nous sommes en droit de nous demander si ces bonnes relations poussées à l'extrême, qui font de Guillaume Grandidier un privilégié des autorités coloniales à Madagascar, ne l'empêchent pas d'accéder au rang de véritable explorateur ?

[574] Muséum National d'Histoire Naturelle, Galerie de Paléontologie et d'Anatomie Comparée.
[575] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 2 avril 1898.
[576] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 5 avril 1898.
[577] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 19 mars 1898.

2. Les relations avec les autorités religieuses et morales

Alfred Grandidier ne néglige pas de rencontrer des représentants des divers cultes religieux, pour des raisons variées. Ce peut être dans le but de son étude, comme en Inde où il manifeste l'intention d'approfondir sa connaissance des religions et de l'architecture religieuse. « Je voulus avant de commencer mes voyages à travers l'Inde, offrir un sacrifice à Kali, la déesse de la mort[578]». Et s'il ajoute qu'« aucune divinité en Inde n'est aussi redoutée que Kali, aucun culte n'est plus sanguinaire », ce n'est pas pour le sensationnel mais pour se donner l'occasion d'une réflexion sur la différence des cultes rendus aux divinités créatrices et à celles de la destruction, et se livrer à la description des offices. Néanmoins, le voyageur, comme n'importe quel touriste européen[579], n'est pas insensible aux aspects spectaculaires de la religion hindoue et le hasard ne préside sans doute pas à son choix de la déesse Kali.

Alfred Grandidier effectue une offrande propitiatoire en 1863 au sanctuaire de Kali à Kalighat, lieu majeur de pèlerinage - Calcutta (JEM)

Alfred Grandidier se réjouit grandement de l'honneur que lui font les brahmanes du temple de Condjeveram. Alors qu'il visite les lieux, ceux-ci viennent à sa rencontre en procession et, visiblement sensibles à ce qu'un étranger s'intéresse à leur culte, se proposent de parfaire ses connaissances en lui donnant accès à des statues secondaires[580]. Au Sud de Madras il se mêle à la célébration de Pongal avec la population, puis « à Chingleputt on

[578] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 7.
[579] Weber, Jacques, « Le regard des Européens sur les Indiens au XIXème siècle : le cas des comptoirs », pp. 109-114, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous*, *« scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p., p. 110.
[580] Annexe des citations, citation n° 1.

célébrait, à mon arrivée, un mariage suivant tous les rites indous.[581]» A Calcutta encore, Alfred Grandidier n'hésite pas à concourir à la réalisation d'une crémation dans le seul dessein d'assister à la cérémonie, ainsi qu'il le raconte sans aucun embarras :

> « Ma curiosité ne me permit pas de quitter le quartier indigène sans aller visiter au bord du Gange la place où l'on brûle les cadavres avant de jeter leurs cendres dans les eaux du fleuve sacré. […] A la vue de quelques Indous qui se préparaient à jeter le corps de leur père dans le Gange, faute d'une roupie (deux francs cinquante centimes) pour acheter le bois indispensable à la crémation, je m'empressai de faire à mes frais la dépense nécessaire et je pus ainsi me donner le spectacle complet de funérailles selon le rite indou.[582]»

Qu'il s'agisse de la prière à Kali ou du respect du *sikidy* à Madagascar, cette observance des rites représente pour Alfred Grandidier une condition indispensable à la réussite de son exploration. Comme l'indique Cupet, lors de la mission Pavie au Laos en 1891, il faut ménager les sorciers, au risque de ne pas pouvoir continuer son travail d'exploration[583].

Notre voyageur adopte, avec le clergé et les pratiques religieuses qu'il observe ou auxquelles il participe, une attitude extrêmement distanciée, par opposition à l'empathie qu'il éprouve avec l'élite civile. Si l'on ne trouve pas chez lui de volonté déterminée de tourner en dérision les cultes indigènes, l'on sait qu'Alfred Grandidier n'accorde aucun crédit aux croyances et coutumes qu'il découvre lors de ses voyages, comme nous le montre son ton parfois légèrement ironique à propos de la crémation ou de la déesse Kali.

> « Après avoir envoyé dans les cieux brahmaniques le pauvre diable qui, faute d'une roupie, allait peut-être se morfondre pendant des siècles à la porte du paradis [...][584]»

> « Ces précautions prises pour me rendre favorable la plus terrible divinité du pays, je songeai à mon voyage[585]».

Enfin, comme tout explorateur ou simple voyageur, Alfred Grandidier croise souvent sur sa route des missionnaires, tant catholiques que protestants. Il apprécie beaucoup et recherche leur soutien et leur compagnie. En Amérique latine, le dépaysement religieux est moins important puisque les frères Grandidier voyagent au milieu d'anciennes terres de mission. Ils sont fréquemment pris en charge par des prêtres catholiques, dont les

[581] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 66.
[582] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 7.
[583] http://pavie.culture.fr
[584] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 7.
[585] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 8.

établissements jalonnent leur chemin, même dans les régions les plus reculées des Andes ou de la forêt : « Nous fûmes reçus à Tiaguanaco [Bolivie] par un jeune curé auquel nous étions recommandés par le supérieur du couvent de Copacabana. Il nous traita avec affabilité et se mit à notre disposition pour nous servir de cicerone.[586]»

Dans les pays sans tradition chrétienne comme l'Inde, Alfred Grandidier conserve l'habitude de fréquenter les missionnaires et loue leur difficile travail d'évangélisation, quelle que soit l'obédience, sans pour autant être dupe quant au résultat.

> « A Tanjore, je descendis chez le révérend père Cravan, missionnaire apostolique, qui m'accueillit avec toute la bienveillance et toute la simplicité des anciens patriarches. Dans tous mes voyages, en Amérique, en Asie, en Afrique, c'est toujours avec plaisir et jamais sans une certaine émotion que j'ai rencontré, loin des pays civilisés, ces chrétiens généreux et dévoués qui les premiers vont porter le flambeau du progrès au milieu des nations sauvages. […] Ce sont ces apôtres désintéressés qui ouvrent la voie à la civilisation. Leurs efforts ne sont malheureusement pas toujours récompensés comme ils mériteraient de l'être.[587]»

En revanche, à Madagascar, Alfred Grandidier se déclare à plusieurs reprises scandalisé par le mode d'évangélisation des Protestants[588]. Malgré tout, l'explorateur fréquente systématiquement les missionnaires britanniques.

Leur connaissance du terrain peut en effet constituer une excellente source d'informations pour Alfred Grandidier : « Le R. P. Cravan eut l'obligeance de m'accompagner dans ma visite de Tanjore, et il me fournit beaucoup de renseignements intéressants sur le pays[589]». Il sait depuis son voyage en Amérique du Sud que les missionnaires installés dans des régions reculées se révèlent souvent de précieux guides : « Le curé, pour qui nous avions, mon frère et moi, des lettres de recommandation, nous reçut à bras ouverts et se mit à notre disposition pour nous montrer les curiosités de son pueblo [Chinchero] et des environs.[590]»

De solides et longues amitiés peuvent aussi se nouer à ces occasions. Ainsi Alfred Grandidier fait-il la connaissance en 1865 de Jean-Baptiste Cazet, futur évêque de Tananarive qui, en 1910, envoie encore ses vœux de bonne année à son « vieil ami » ou, en 1913, ses condoléances[591]. Alfred Grandidier invite plusieurs fois les Jésuites malgaches à son domicile

---

[586] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 222.
[587] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 86.
[588] Voir annexe 11.
[589] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 86.
[590] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 91.
[591] MNHN Ms 2811, lettres de Mgr Cazet à Alfred Grandidier, le 25 novembre 1909 et le 27 mars 1913.

lorsque ceux-ci sont de passage en France, ce qui donne lieu à une grande familiarité avec son épouse et ses enfants. Alfred Grandidier encourage son fils à fréquenter les missionnaires dans un but « utilitaire » : « N'oublie pas à Tananarive d'aller voir le Révérend James Sibree […] ; il faut que tu sois bien avec lui parce qu'il peut rendre certains services.[592]»

3. La position vis-à-vis des délégations françaises sur place

L'intérêt et la politesse lui ayant dicté sa conduite vis-à-vis des autorités du pays, autochtones et étrangères, Alfred Grandidier adopte la même attitude avec les autorités françaises en poste. Celles-ci apprécient d'ailleurs de pouvoir suivre les agissements des voyageurs français et craignent que ceux-ci se montrent trop indépendants. Elles sont guidées à la fois par le légitime souci du bien-être de leurs ressortissants mais aussi par des considérations diplomatiques, partagées entre surveillance et contrôle. Lorsque les explorateurs ne se signalent plus depuis un certain un temps, les autorités françaises, à la fois sur place et à Paris, prennent souvent l'initiative de s'en inquiéter. Le Baron Portal, Ministre de la Marine et des Colonies, demande ainsi ce qu'est devenu, en Amérique du Sud, le naturaliste Bonpland dont il n'a plus de nouvelles depuis un an[593]. Le Résident Général à Madagascar s'agace d'être sans nouvelle d'Henri Douliot[594] et ce dernier est régulièrement sommé de rompre le silence, tant avec les autorités françaises sur place qu'avec Paris[595].

Alfred Grandidier, quant à lui, parvient à concilier habilement le devoir de se signaler et son désir d'indépendance. Ses contacts avec les représentants locaux de la France lui servent en général à l'introduire, sans le gêner, même si le résultat n'est pas toujours garanti à Madagascar[596]. Catat, Foucart et Maistre, sans doute informés par Alfred Grandidier, rendent compte très régulièrement au Ministre de l'Instruction Publique et rencontrent même Le Myre de Vilers à Tananarive pour lui communiquer l'avancement de leurs travaux[597]. Cette humilité et cette soumission de Catat aux autorités semble d'ailleurs très appréciée par le Résident Bompard qui écrit au Ministre de l'Instruction Publique :

---

[592] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 août 1898.
[593] CAOM GEN 42-333, lettre du Consul à Rio Colonel Maler au Ministre de la Marine et des Colonies Baron Portal, le 6 octobre 1820.
[594] CAOM MAD 140-196, diverses lettres du Résident Général au Ministre des Affaires Etrangères en 1892.
[595] AN F17/2956, lettre du Résident français à Madagascar au Ministre des Affaires Etrangères, le 20 octobre 1891 ; lettre du Ministre de l'Instruction Publique à Douliot, le 22 décembre 1891.
[596] Voir annexe *39.*
[597] AN F17/2945, dossier Catat.

« A mon arrivée à Tananarive j'ai rencontré une curiosité : un médecin chargé par vous d'une mission scientifique, qui est simple, modeste, s'occupe de son affaire et pas de politique, agit avec prudence et modération, n'est pas exigeant, fait preuve de zèle etc, etc… Ce phénomène s'appelle le Dr. Catat.[598]»

Cette attitude, en tous points comparable à l'idéal de l'explorateur pour Alfred Grandidier, fonctionne à merveille dans le cas de Catat puisque Bompard demande aussitôt pour lui une augmentation de 4000 francs, qui lui est effectivement octroyée dans les trois mois qui suivent !

Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'Alfred Grandidier fait montre d'une certaine ingratitude vis-à-vis des consuls français à Zanzibar et, surtout, à Madagascar, dont il a pourtant beaucoup reçu. En effet, de retour à Paris, il envoie au Ministère des Affaires Étrangères un rapport dans lequel il établit un constat très sévère envers ces consulats, qu'il juge inutiles, si ce n'est pour le commerce[599].

Alfred Grandidier (à gauche), le consul de France Jablonski et le représentant de la maison de commerce Roux-de-Freycinet Bérard buvant du vermouth - Zanzibar, 1864 (BNF We 276-1)

[598] AN F17/2945, lettre du Résident Bompard au Ministre de l'Instruction Publique, le 19 juin 1889.
[599] MNHN Ms 3249, articles manuscrits d'Alfred Grandidier.

4. La perception du scientifique par les autochtones : entre honneurs et méfiance

A Madagascar, Alfred Grandidier se déclare toujours très lucide sur les prévenances que le pouvoir central merina lui réserve : il s'agit autant d'hospitalité que de surveillance[600]. Cupet, un des membres de la mission Pavie au Laos, se plaint de la même manière des autorités siamoises : « Feinte ou réelle la sollicitude quasi maternelle dont ils entourent par ordre les officiers de la mission ne les laisse pas un seul instant libres de leurs mouvements sans contrôle.[601]» D'une façon générale, nous devons préciser que deux facteurs complexifient le travail de l'explorateur scientifique : d'une part, la nature même de ses recherches, d'autre part le contexte historico-politique dans lequel il est amené à les effectuer.

Lorsqu'Alfred Grandidier accomplit ses premiers voyages à Madagascar en 1865 et 1866, nous nous trouvons en plein cœur du conflit franco-merina portant sur la remise de l'original de la Charte Lambert, différend qui dure depuis 1863 et s'est particulièrement envenimé jusqu'à sa résolution en 1866[602]. C'est concomitamment une période de grande instabilité intérieure chez les Merina eux-mêmes, alimentée par les rumeurs concernant la « résurrection » de Radama II, qu'on dit réfugié dans l'Ouest, et qui provoque une profonde méfiance chez les autorités merina. Dans ce contexte lourd, Alfred Grandidier est traité en suspect d'espionnage politico-commercial par le Gouverneur merina de Mahabo la première fois qu'ils se rencontrent et que l'explorateur sollicite l'autorisation de rejoindre Tananarive. Le Gouverneur se montre étonné de voir surgir ce voyageur de nulle part, sans bateau et poursuivant un but plutôt obscur[603]. Le Consul de France à Tananarive accuse quant à lui l'officier malgache d'avoir tellement ralenti la lettre qu'Alfred Grandidier lui a confiée à son intention que la missive ne lui est parvenue qu'après le départ de Madagascar de l'explorateur[604]. Les incessantes querelles politiques entre Paris et Tananarive fournissent la

---

[600] Verin, Pierre, « Quelques lettres de l'Administration royale au sujet d'Alfred Grandidier », *op. cit.*

[601] http://pavie.culture.fr

[602] Le roi Radama II avait octroyé à son ami français Joseph Lambert une charte très généreuse lui cédant notamment tout le sous-sol, une grande partie des forêts et des terres malgaches. Joseph Lambert était en train de monter la Compagnie de Madagascar, Foncière, Industrielle et Commerciale, sous le parrainage de Napoléon III, lorsque Radama II fut assassiné, en mai 1863. Une des premières décisions de la nouvelle reine Rasoherina fut de déclarer nulle la Charte Lambert et elle accepta, après bien des revirements, de dédommager les actionnaires de la Compagnie de Madagascar. Cependant le gouvernement malgache ne voulait considérer l'affaire définitivement éteinte que lorsque l'original de la Charte Lambert lui aurait été remis pour être solennellement brûlé en public. Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Les frères Lambert, deux aventuriers dans la Mer des Indes,* Orphie, 2011, 389 p.

[603] Lettre de Rainimanitrarivo à la Reine, le 1er alakaosy 1866 ?, citée dans Verin, Pierre, « Quelques lettres de l'Administration royale au sujet d'Alfred Grandidier », *op. cit.*

[604] CAOM MAD 4B2, lettre du consul de France à Tananarive Louvières au Ministre des Affaires Etrangères, le 28 novembre 1866.

cause principale des obstacles dressés devant le voyageur français, bien que celui-ci répète à l'envi rester indépendant de toute affaire politique, lorsque cela l'arrange[605].

Ensuite, lorsqu'Alfred Grandidier repasse et séjourne à Mahabo une semaine entière avec Samat, le Gouverneur a eu le temps de prendre ses informations et ses ordres à Tananarive : on lui offre alors une profusion de nourriture comme c'est l'usage pour les hôtes de marque, à la fois pour son séjour et pour son voyage, ainsi qu'une petite escorte.

La réception par le Gouverneur de Mahabo en 1869 - Alfred Grandidier (Ac. Malg.)

A Majunga l'escorte est nettement augmentée et complétée d'officiers, tant pour assurer le prestige de « l'envoyé du roi des Français » que pour vérifier qu'il ne s'écarte pas de la route prévue. Jusqu'à la capitale, elle est jalonnée d'étapes dans les forts merina, où ses moindres faits et gestes, son étape précédente et la prochaine, sont consignés par écrit afin d'établir un compte-rendu à Tananarive[606]. Cependant, force est de constater que les dangers du chemin ne sont pas qu'une vue de l'esprit. Georges Müller, explorateur à Madagascar en 1893, est assassiné par une troupe de bandits. Pourtant, il se trouvait flanqué d'une escorte

[605] Voir annexe 39.

[606] Lettre de Rainisaboly à la Reine le 1er alabasaty 1869 et lettre de Ramasy à la Reine le 11 alakarabo 1869, citées dans Verin, Pierre, « Quelques lettres de l'Administration royale au sujet d'Alfred Grandidier », *op. cit.*

armée merina, qui s'est enfuie à l'approche des pillards. Ce tragique épisode, en pleine période de regain de tension franco-merina, est considéré par les autorités françaises comme une attaque politique malgache à l'encontre des Français. En ce qui concerne le cas d'Alfred Grandidier, l'ambiguïté sur les intentions des divers protagonistes, de part et d'autre, ne peut être ni levée, ni démêlée.

En 1869 à nouveau, une accusation d'espionnage à caractère politico-économique menace Alfred Grandidier et l'oblige à quitter précipitamment Maïntirano. Les *ombiasy,* ou chamans, sont mis à contribution pour jeter des sorts au voyageur et le faire périr dans un naufrage. Il est suspecté de lutter contre la traite négrière, qui constitue une ressource importante pour les chefs sakalava et les commerçants musulmans de la côte Ouest. Il semble que cela ne soit pas totalement infondé puisqu'Alfred Grandidier avoue plus tard avoir transmis des informations sur la région aux autorités britanniques à Tamatave en 1870, renseignements qui ont servi à la Royal Navy pour éradiquer presque totalement le commerce des esclaves des rives occidentales de l'île[607].

Cependant, notre voyageur scientifique ne doit pas être étonné de découvrir que son périple est entravé autant par les réticences des populations locales qui perçoivent mal son travail, que par les contraintes du terrain. Déjà en Amérique du Sud les mauvaises intentions des riverains limitent son avancée dans la forêt davantage que les périls du chemin[608].

La ruse et le mensonge sont partagés dans les relations entre les explorateurs et les autorités locales, Alfred Grandidier y ayant maintes fois recours. Il entretient souvent lui-même la confusion sur son statut. A Madagascar, le voyageur n'a aucun scrupule à se déclarer d'emblée envoyé par Napoléon III lorsque cela peut lui assurer un minimum de respect, rompant avec son principe de neutralité. Ainsi se proclame-t-il « *masondrano Napoleo* » ou encore *Viak-Andriana*, envoyé de l'Empereur, pour tenter d'échapper au racket organisé par des soldats mahafaly sur les cargaisons des marchands, qui exigent le paiement du *lilitany*[609]. Les explorateurs d'Afrique occidentale adoptent généralement le même type de riposte dans les situations similaires[610]. En Inde Alfred Grandidier est par contre à la fois victime et complice d'une telle instrumentalisation par un prince mahratte ayant besoin du soutien français pour mener à bien ses intrigues politiques. En 1863, lorsqu'il se trouve à Tanjore, il

[607] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*, p. 27.
[608] Annexe des citations, citation n° 1.
[609] Carnet d'exploration n° 7 et Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 16. Il s'agit d'une sorte de taxe prélevée sur le passage de marchandises étrangères destinées au marché malgache.
[610] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration*, *op. cit.*, p. 310.

accorde ses faveurs de façon équivalente à Sakaran Sahib, prince mahratte deux fois gendre de Sivadji, dernier roi de Tanjore, et à son rival Sorerao Sahib qui aspire également à la succession au trône.

> « Ce prince [Sakaran], qui élève des prétentions au trône de son beau-père [ex-roi de Tanjore], témoigne hautement sa préférence pour les Français[611], dans l'espoir, peu fondé du reste, de recevoir du secours de notre gouvernement. […] Il m'accueillit avec une grande affabilité, et m'appela son vieil ami, pour se conformer aux exigences de la politique. En voyant un touriste parcourir l'Inde au trot de ses deux zébus, il pensait, le pauvre prince, avoir affaire à un des conseillers intimes de Napoléon III ! Après m'avoir adressé en anglais quelques mots de bienvenue et m'avoir exprimé ses vifs regrets de ne pas connaître notre *belle* langue française, il s'étendit en éloges pompeux sur *son ami le grand Napoléon* : après mille détours, il finit par me charger d'une mission toute confidentielle pour S. M. l'empereur des Français. Je lui répondis par mille protestations de dévouement ; jusqu'ici son secret est bien gardé et risque fort de ne jamais sortir de ma bouche.[612]»

S'il joue le jeu, d'abord gêné puis amusé, auprès de son hôte, Alfred Grandidier en fait une relation au ton très caustique, encore augmentée du ridicule donné à ces protestations d'amitié princières pour Napoléon III par la date de parution du volume : 1870. Bien que ce dernier trait soit indépendant de la volonté de l'auteur, ses exagérations linguistiques, ses redondances stylistiques et ses mots soulignés n'en étaient pas moins destinés à moquer le prince. D'autres personnes font un usage excessif de ces mensonges, mais peut-on encore les considérer comme des explorateurs ou voyageurs-scientifiques, ou ne tombent-elles pas dans la catégorie des aventuriers, au regard de leurs agissements ? Le cas de M. Ranque-Siffrein peut en fournir l'exemple : en mission d'étude des bois sur la côte Est de Madagascar en 1899, il se fait passer pour un fonctionnaire colonial afin d'abuser les habitants de Fénérive et Sainte-Marie, qu'il insulte et dont il s'approprie les terrains[613].

Il est difficile de ne pas admirer la perspicacité des Malgaches du Sud qui décèlent dès le début dans les observations scientifiques d'Alfred Grandidier sur le relief ou le ciel, des opérations d'espionnage, cette fois-ci politico-militaire en vue d'une invasion. Lorsqu'il établit un relevé de la Baie de Saint-Augustin qu'il souhaite prendre pour base de sa triangulation du Sud, il est accusé en kabar de préparer un attaque navale[614]. Au mois de juin

[611] Traditionnellement, dans le conflit opposant les Français aux Britanniques durant le XVIIIème siècle pour la domination de l'Inde, les Mahrattes étaient alliés aux Français.
[612] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 91.
[613] AOM MAD 140-196, lettre du Gouverneur Général de Madagascar Pennequin au Ministre des Colonies, le 13 février 1900.
[614] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 14 et annexe des citations, citation n° 2. Le *kabary* ou kabar, proche du palabre africain, désigne à la fois un discours public et une assemblée de village.

1869, près du fleuve Manambolo, il est pris à parti à cause de ses observations astronomiques :

> « Est-ce-que ce Blanc n'inspecte pas notre pays pour nous faire la guerre ? Pour éviter un grave accident, [je] dus me résoudre à ne pas faire mes observations astronomiques : à chaque pas, dans mes voyages, je me heurtais ainsi à des difficultés qui, quelquefois au moment où je croyais avoir sans peine atteint mon but, faisaient crouler mes espérances.[615]»

En pays mahafaly, il se retrouve en butte à la même incompréhension et à la même hostilité vis-à-vis de ses travaux scientifiques :

> « Prendre des notes sur le pays, y faire des relèvements c'est, disent les Malgaches, « mettre le pays sur papier », « prendre son âme » et toutes ces manœuvres ne leur disent rien de bon. Pour la plupart des Malgaches, quand je faisais la photographie de l'un d'eux, je lui « volais son âme » et dans l'Ouest beaucoup s'enfuyaient quand ils me voyaient mettre la chambre noire sur son trépied. Un grand nombre d'indigènes ont attribué notre conquête aux instruments mystérieux et cabalistiques pour eux de topographie ou de météorologie qu'ils me voyaient consulter, « prier » comme ils disaient, chaque jour, à toute heure, et leurs craintes n'étaient pas si folles puisque les cartes que j'ai levées à l'aide de ces instruments n'ont pas été sans avoir eu leur utilité pour la conquête de leur pays.[616]»

Remarquons que des explorateurs français en Chine font l'objet d'une semblable accusation par les autochtones, à la même époque, de « voler leur âme » à l'aide de leur appareil photographique[617].

Alfred Grandidier lui-même s'ingénie sur le moment à prouver qu'il n'œuvre que pour l'avancée scientifique, mais reconnaît à la fin de sa vie que, bien que ce ne fût pas son objectif, ses relevés seront finalement extrêmement utiles à l'armée française lors de la conquête de l'île à partir de 1894. C'est aussi la version officiellement diffusée en France, probablement à l'instigation de l'explorateur lui-même[618]. Les historiens anglo-saxons estiment que l'action géographique par excellence, c'est-à-dire dresser une carte, activité à laquelle se livre Alfred Grandidier lorsqu'il est pris à parti, dénote une volonté d'impérialisme incontestable. L'on ne doit manifester aucune surprise à découvrir les « héros de la géographie », dont fait partie notre explorateur, en butte à une forte hostilité de la part des

[615]Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 26.
[616] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 21.
[617] Fournié, Pierre et De Sivry, Sophie (dir.), *Aventuriers du monde, les grands explorateurs français au temps des premiers photographes, 1866-1914*, L'Iconoclaste, Paris, 2003, 305 p., p. 29.
[618]Annexe des citations, citation n° 3.

autochtones. Même du point de vue symbolique, cette lutte contre les indigènes et les éléments naturels sera valorisée au retour en Europe[619].

Alfred Grandidier n'est pas si détaché des affaires politiques qu'il l'affirme car il note dès décembre 1868 dans son carnet la réflexion suivante à propos des peuples du Sud malgache :

> « En appelant l'attention du gouvernement sur ces contrées peu connues en France, on les protégerait peut-être contre une future et probable invasion des Ovas. Une irruption injuste contre des peuples avec lesquels nous avons fait alliance (M. Fleuriot-de-Langle) ne pourrait-elle pas être arrêtée complètement ?[620]»

Il semble que les autochtones aient appris à se méfier des étrangers car il apparaît que Madagascar n'a sans doute pas toujours été une terre hostile aux explorateurs-naturalistes. En effet, en 1830, Goudot écrit que les Malgaches ont toujours été très accueillants à son égard et prêts à l'aider dans ses recherches et collectes, jusqu'à l'arrivée de canonnières françaises devant Tamatave, cette intervention réduisant à néant la sécurité de l'explorateur au milieu des populations locales[621].

Une deuxième cause de conflit et d'incompréhension du travail d'Alfred Grandidier à Madagascar réside dans l'accusation de sorcellerie de la part des habitants. Ce cas de figure se montre fréquemment. Déjà en 1750 Pierre Bouguer est menacé par les Amérindiens à cause de ses expériences sur l'araignée coya[622]. Alfred Grandidier utilise des instruments compliqués et inconnus, il cherche à étudier le sol et le sous-sol, objets de croyances traditionnelles et d'interdits très forts qui le gênent grandement[623]. De même, il ne peut monter sur les hauteurs pour faire ses tours d'horizons dans la vallée du Fiherenana.

> « J'eusse bien désiré prendre un tour d'horizon du haut de la montagne au pied de laquelle est le village royal mais c'était fali parce que le cimetière royal […] se trouve non loin de là et qu'on ne peut pas dominer les ancêtres des rois. […] J'ai beau demander à gravir telle ou telle montagne, toutes sont fali, une seule me fut permise, ce fut le Manouhoui, assez mal placé pour mon travail. Mais que faire ? On est obligé

---

[619] Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, Manchester University Press, Manchester, 1995, 338 p., p. 4.

[620] Carnet d'exploration n° 2. Il fait référence aux traités signés par le Commandant de la Division Navale avec des chefs en 1860, essentiellement sakalava, suite à une série d'attaques de navires français dans les ports de la région. « Ovas » est la transcription pour Hova, terme autrefois utilisé comme équivalent pour merina.

[621] Institut, Ms 2445, lettre de Goudot au Baron Benjamin Delessert, le 10 septembre 1830.

[622] Vuillemin, Nathalie, *La toute-puissance du fou : mises en scène de la réception de l'activité expérimentale chez les savants voyageurs (1750-1820)*, colloque du Forum suisse pour jeunes chercheurs, Lausanne, 8-9 septembre 2010, inédit.

[623] Voir annexe 10 *;* Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, op. cit.., p. 26.

de respecter les superstitions des sauvages, sous peine de ne pouvoir continuer ses explorations et par un entêtement mal réfléchi on peut perdre l'avenir.[624]»

Il s'énerve intérieurement devant la crainte de l'inconnu et de la nouveauté des Malgaches. Chez le peuple Antimena, Samat et lui sont accusés de sorcellerie à cause de leurs instruments scientifiques. Lorsque Samat tombe malade, les Malgaches y voient la preuve qu'ils sont sorciers et, à ce titre, doivent être craints et rejetés. Sur les rives du lac Kamanomby, le 3 juin 1869, les Antimena accusent Alfred Grandidier de faire de la « mauvaise médecine » lorsqu'il demande à ses serviteurs de préparer un *coua coquerelii* et un *gobius grandidieri* en vue de les expédier à Paris :

> « Il nous fallut alors expliquer ce qu'on faisait : une seule mauvaise suggestion dans l'esprit de ce peuple timoré et superstitieux suffit pour faire bien du mal. C'est le malheur des savants d'être obligé d'employer des instruments dont ne se servent pas les autres Blancs ou de faire des recherches, des études, des collections que n'ont jamais faites les traitants ou capitaines. Or faire quelque chose de nouveau, quoi que ce soit, est pour eux l'œuvre d'un sorcier.[625]»

Les chasses, destinées à prélever des spécimens en vue de compléter les collections du Muséum, peuvent également prêter à une mauvaise interprétation sur place si le naturaliste tue un animal sacré. Henri Douliot, prévenu par Alfred Grandidier qu'il risque la mort s'il ne respecte pas les animaux tabous, *fady* à Madagascar, s'interdit de disséquer les tortues à Maïntirano[626].

L'esprit pratique tout autant que son souci d'efficacité scientifique lors de tous ses voyages expliquent sans doute les concessions au mode de vie autochtone d'Alfred Grandidier dont nous relèverons plus loin d'autres manifestations dans divers domaines. Alfred Lacroix se montre persuadé qu'Alfred Grandidier suscite l'amitié et le dévouement des Malgaches pour sa personne, précisément parce qu'il sacrifie à plusieurs de leurs rites, s'interdit certaines actions, partage leur nourriture et même leur couche…[627] Mais l'on voit bien que le jugement optimiste de cette adhésion malgache supposée trouve ses limites dans l'incompréhension, voire même l'hostilité des populations envers le travail scientifique d'Alfred Grandidier. Non seulement celui-ci aimerait pouvoir mener tranquillement sa tâche, sans être interrompu ou menacé, mais il souhaiterait également faire partager sa vision

[624] Carnet d'exploration n° 2. « Fali » est la transcription de fady, qui signifie tabou.
[625] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 15.
[626] AOM MAD 140-196, carnet d'exploration à Maïntirano de Douliot, décembre 1891.
[627] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit*., p. 18.

positive, et même positiviste, de la connaissance scientifique, qu'il lie étroitement dans son esprit au progrès des peuples. Dressant un bilan de ses voyages à Madagascar, il déclare :

> « J'espère que les souvenirs que j'ai laissés chez les Malgaches rendront les voyages plus faciles aux futurs explorateurs. Le premier pas est fait, et lorsque ces peuples superstitieux auront compris que, loin d'avoir causé le moindre mal, je leur ai plutôt été utile, peut-être ne poursuivront-ils pas de leurs persécutions incessantes les géographes et les naturalistes qui voudraient étudier ce pays si curieux.[628]»

Le retour sur lui-même d'Alfred Grandidier impose une nécessaire réflexion ontologique sur la place et le rôle, non seulement de l'homme scientifique, mais aussi de l'homme occidental du XIXème siècle dans les pays nouvellement explorés, réflexion que nous mènerons ultérieurement dans notre travail.

B. Les circonstances matérielles du voyage

Certaines études consacrées aux explorateurs négligent souvent les aspects matériels du voyage[629], jugés peut-être trop triviaux, pas suffisamment valorisants ou encore anecdotiques. Cependant, pour les voyageurs eux-mêmes, les préoccupations matérielles sont loin de ne relever que du détail.

De plus, nous constatons dans le cas des voyages d'Alfred Grandidier que les comportements et les préoccupations singulières du voyageur se révèlent justement à l'occasion de circonstances matérielles. La façon de voyager renseigne précieusement sur les résultats obtenus durant l'exploration et permet souvent de les interpréter avec plus de profondeur.

1. Les moyens de transport[630], l'intérêt pour les réseaux de communication

Dès son enfance, Alfred Grandidier voyage. Il accorde depuis cette époque une attention particulière aux modes de déplacement avec toutes les péripéties qui s'y rapportent. Quoi de plus fondamental en effet que le transport lors d'un long voyage, aspect que l'on a souvent tendance à négliger aujourd'hui mais qui inquiète beaucoup les explorateurs comme nous le constatons par exemple à travers les lignes que Malglaive, membre de la mission

[628] Cité dans Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *op. cit.*, p. 12.
[629] On notera cependant que le site de l'exposition virtuelle www.brazza.culture.fr consacre plusieurs pages à cet aspect quotidien de l'exploration.
[630] Voir aussi *Pour en savoir plus sur les véhicules et moyens de transport d'Alfred Grandidier.*

Pavie en Indochine, consacre à la charrette laotienne[631], et qui ne sont pas sans rappeler des remarques similaires d'Alfred Grandidier, notamment en Inde.

Un fait semble certain : Alfred Grandidier n'a pas le pied marin. En 1848 il vit l'expérience, entre Marseille et Civita-Vecchia, d'une tempête méditerranéenne qui lui laisse un souvenir très désagréable[632]. En 1857, il est à nouveau bien malade durant sa traversée Liverpool-Philadelphie.

Durant son voyage dans les deux Amériques, il ne manque jamais de préciser la quantité et la variété impressionnantes de ses moyens de locomotion, du traîneau à la pirogue amérindienne. Cependant, c'est sur une monture qu'Alfred Grandidier parcourt les plus longues distances, dans des conditions souvent très éprouvantes[633]. Il sillonne les Andes péruviennes et boliviennes sur 4000 km en mulet ou à cheval, auxquels s'ajoutent plus de 1000 km à cheval entre Santiago du Chili et Rosario, en Argentine[634]. Mais nous savons qu'il est excellent cavalier.

En Inde il adopte également des moyens de transport très éclectiques, du chariot cahotant tiré par des zébus[635] au train à vapeur, du confortable palanquin[636] au bateau, sans oublier les éléphants du Nizam d'Hyderabad. Alfred Grandidier trouve globalement les transports très lents et rudimentaires[637] et l'on constate que les moyens mis à sa disposition selon les régions influent directement sur le cours de son périple. Il note le grand nombre de modes de déplacement qu'il peut être amené à utiliser sur un même itinéraire. Il s'étonne également du décalage, parfois saisissant, entre l'indigence des transports et le confort de l'hébergement[638].

Le regard qu'Alfred Grandidier porte sur les infrastructures des pays qu'il traverse nous paraît intéressant à observer pour son double focus. D'une part l'on sent le souci immédiat et pragmatique de l'usager du moment qui doit parcourir de grandes distances. Ainsi, il détaille dans quelles conditions et en combien de temps la diligence relie Colombo à

---

[631] http://pavie.culture.fr
[632] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[633] Annexe des citations, citation n°1.
[634] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *ibid.*
[635] Annexe des citations, citation n° 2.
[636] Annexe des citations, citation n° 3.
[637] André, Nadine, « Réseaux de communications modernes et routes traditionnelles dans l'Inde de Lord Dalhousie (1848-1856), pp. 193-236, in Didier, Hugues (dir.) *Découverte de l'Inde : de Vasco de Gama à Lord Mountbatten (1497-1947)*, Kailash editions-Université de Lyon III, Pondichéry, 2005.
[638] Annexe des citations, citation n° 4.

Kandy, allant même jusqu'à expliquer comment sont financées les routes et dissertant sur les taux d'imposition[639].

D'autre part l'on note le regard attentif de l'homme moderne observant le monde contemporain autour de lui, l'analyse du progrès en marche qu'il n'oublie pas de faire à ce sujet et l'utilisation potentielle des idées qu'il voit mises en œuvre. Alfred Grandidier souhaite participer pleinement à ce bouleversement majeur de son époque. Il ne manque que de quelques jours l'inauguration du tronçon Calcutta-Bénarès de la East Indian Railway[640], la révolution technologique est en mouvement autour de lui au sein des transports indiens. Nous assistons au même phénomène à Panama où Alfred Grandidider traverse l'isthme en plein essor du trafic passager[641]. S'il redoute les révolutions politiques, comme nous l'avons constaté lors des ses voyages en Italie et en Amérique du Sud, il est avide de révolutions structurelles qui représentent des sources d'amélioration, de progrès. Alfred Grandidier développe un intérêt personnel important, voire une certaine fascination, pour les nouveaux modes de transport vecteurs et symboles de progrès, particulièrement le chemin de fer. Cette passion l'habite sans aucun doute dès son voyage sud-américain. Il la partage avec son frère Ernest qui consacre de très nombreux passages de son livre aux projets de navigation à vapeur dans l'intérieur du sous-continent[642]. Les deux frères souhaitent participer par leur descente du Madre de Dios à l'un des plus grands défis de l'Amérique du Sud. En effet, depuis le milieu du XVIIIème siècle, la navigation sur les voies fluviales et leur éventuelle inter-connexion occupe tous les grands esprits scientifiques, économiques et politiques. Le réseau orographique du Haut-Amazone demeure très mal connu. Humboldt et Bonpland règlent en 1800 la question de la liaison Orénoque-Amazone. A partir de là, les missions systématiques sur les cours d'eau se multiplient – au sens où toutes les rivières sont explorées et qu'elles le sont en fonction de la cohérence du réseau des eaux[643]. Alfred et Ernest Grandidier, fascinés à la fois par l'exploration d'une contrée sauvage et les potentialités de développement

[639] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 118.
[640]AMAE CCC Calcutta volume 3, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 3 novembre 1862. L'inauguration a lieu le 15 décembre et Grandidier quitte Calcutta le soir du 6 décembre mais nul doute qu'il connaît l'ampleur de l'événement qui va permettre de relier directement Calcutta à Agra via Bénarès et Allahabad, c'est-à-dire quasiment tout le Nord de l'Inde.
[641]AMAE CCC Panama, volume 2, Rapport sur la navigation du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 25 décembre 1857. Depuis 1851, le trafic passager explose et pas moins de 28 704 personnes ont transité par Panama en 1855. Alfred Grandidier et son frère y passent 3 ans plus tard.
[642] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit*., p. 99, 120, 125-126, 177-179, 188-192.
[643] Pouyllau, Michel, « Une géographie de l'Eldorado », pp. 451-464, in *Découvertes et explorateurs*, actes du colloque international de Bordeaux, 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p., p. 456-457.

économique et politique induites par ces voyages, souhaitent s'inscrire dans cette large dynamique contemporaine des explorations fluviales du bassin amazonien.

L'on connaît le goût d'Alfred Grandidier pour les techniques nouvelles. Loin d'être un cas isolé, il reflète la passion de toute une époque où l'engouement pour la vapeur et le chemin de fer atteint même les artistes[644]. Fait notable, le père d'Alfred Grandidier, pourtant porté vers les valeurs traditionnelles nous l'avons vu, ne reste pas insensible aux évolutions techniques et leur accorde sa confiance puisqu'il possède dans son portefeuille plusieurs centaines d'actions de diverses sociétés de chemins de fer et quelques autres sur les transports maritimes[645]. La fascination pour les réseaux de communication moderne qui se fait jour au sein de la famille Grandidier, et notamment chez Alfred, rappelle immanquablement la passion de Saint-Simon pour les réseaux, qu'il s'agisse des canaux de navigation, de la circulation sanguine, des idées ou de l'argent[646].

Dans le sous-continent sud-américain, Alfred Grandidier peut observer et profiter d'un embryon de réseau organisé des transports. En Bolivie par exemple, il utilise le rudimentaire mais rassurant service de poste. En Argentine, bien qu'il ne puisse lui-même y prendre place, il apprécie la régularité et la rapidité des diligences, couplées avec les hospitalières haciendas à chaque relais pour la nuit, où l'on sert au dîner l'incontournable morceau de bœuf[647].

Cependant, il n'y trouve rien de comparable avec la planification des transports qu'il observe et semble admirer en Inde. Il décrit avec minutie les relais de poste à palanquins au Bengale[648] ainsi que l'organisation coordonnée du portage des bagages, l'amélioration progressive des routes, sous l'impulsion anglaise, au fur et à mesure que l'on descend vers le Sud, l'ingénieuse interconnexion de plusieurs modes de transports en un même point[649], le creusement pour faciliter la navigation du chenal du Pont d'Adam, entre l'Inde et Ceylan etc….

---

[644] On peut donner comme exemple Monet ou Pissaro mais surtout les frères Caillebotte, issus exactement du même milieu social que les Grandidier, à peu près de la même génération et fréquentant certains amis communs. L'un peintre et l'autre photographe, par souci de modernité, ils se passionnent tous deux pour les trains, les gares, les usines, les ponts et les routes qu'ils représentent en quantité. La fascination pour le progrès des transports est générale dans la seconde moitié du XIXème siècle. Exposition « Dans l'intimité des frères Caillebotte, peintre et photographe », Musée Jacquemart-André, Paris, 25 mars-11 juillet 2011.

[645] AN XLII-1146, Partage de la succession Grandidier, le 22 septembre 1871. Voir *Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier*.

[646] Musso, Pierre, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, *op. cit.* p. 13-15.

[647] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

[648] Annexe des citations, citation n° 5.

[649] Annexe des citations, citation n° 6.

Précisément à l'époque où Alfred Grandidier voyage en Inde, les transports et les communications font l'objet de toute l'attention du gouvernement britannique et d'une grande réorganisation générale dans un but d'accroître l'emprise coloniale[650]. C'est Lord Dalhousie qui crée véritablement le réseau routier indien, complété et amélioré par la suite, mettant ainsi en œuvre l'un des plus grands et des plus marquants bouleversements en Inde. Dans les années qui précèdent immédiatement l'arrivée d'Alfred Grandidier à Calcutta, Lord Dalhousie développe et modernise les moyens de communication en organisant les réseaux routier, ferroviaire et télégraphique à l'échelle du sous-continent dans une vision unificatrice, n'omettant aucune région[651]. Alfred Grandidier assiste à la création d'un « service public du voyage » digne de ce nom, en prend pleinement conscience et décide d'en témoigner, laissant libre cours à son admiration comme avec l'épisode du bungalow ou celui des relais de la région de Madras. Les bungalows placés à intervalles réguliers de 40 à 50 miles au maximum pour servir de haltes sécurisées contre les voleurs sont aussi l'œuvre de Lord Dalhousie, de même que les routes surélevées dans le but d'éviter les inondations ou les arbres ombrageant les routes dont Alfred Grandidier apprécie la plantation[652].

Le voyage à pied reste en revanche le plus courant lors de ses déplacements à Madagascar, notamment parce qu'il permet une grande précision dans son projet d'élaboration d'une carte, mais aussi en raison de l'état déplorable des pistes et chemins, de l'absence de toute infrastructure[653]. Ponctuée de très nombreux tours d'horizon et de relevés topographiques, la route faite à pied dans le Sud malgache se poursuit lentement[654]. Même s'il est abusif de le présenter comme « le voyageur aux pieds nus » ainsi que le fait Decary, car l'explorateur avoue lui-même s'être fait confectionner des sandales après quelques jours dans la brousse épineuse du pays mahafaly[655], il est manifeste qu'Alfred Grandidier ne ménage pas ses efforts et fait preuve d'une grande endurance sportive.

---

[650] Annexe des citations, citation n° 7.
[651] André, Nadine, « Réseaux de communications modernes et routes traditionnelles dans l'Inde de Lord Dalhousie (1848-1856) », *op. cit.*
[652] André, Nadine, *ibid.*
[653] Annexe des citations, citation n° 8.
[654] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 15.
[655] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 16.

Brousse autour de Tuléar : buissons épineux, absence d'ombre et sable brûlant qui rendent le voyage d'Alfred Grandidier pénible (JEM)

D'après ses carnets d'itinéraires, nous avons pu reconstituer ses journées de marche : l'hiver, il lève le camp à 7h ou 8h, et s'arrête entre 15h30 et 16h. L'été, il commence sa randonnée dès 5h et poursuit sa marche jusqu'à 17h30 ou 18h, profitant au maximum de l'ensoleillement. En toutes saisons, il observe une pause méridienne entre 11h et 13h environ, ce qui fait qu'il marche 6 heures quotidiennes durant l'hiver austral et jusqu'à 11 heures quotidiennes pendant l'été austral. Alfred Grandidier a plusieurs fois recours à la chaise à porteurs lorsqu'il est malade, fatigué, ou qu'il n'a pas besoin de relever son itinéraire avec trop de soin. L'essentiel de ses déplacements dans le Centre et l'Est en 1870 sont effectués en *filanzana*[656].

[656] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 19, 44, 48, 49. Le filanzana, parfois appelé tacon, est une chaise à 2 ou 4 porteurs.

2. Les indispensables compagnons de route

Contrairement aux moyens de locomotion, l'explorateur n'est guère disert sur ses compagnons de voyage, laissant croire le plus souvent à son absolue solitude en pays étranger. Or, pour plusieurs raisons, et notamment pour sa sécurité, Alfred Grandidier ne voyage jamais véritablement seul. Quelle que soit la région parcourue, la solitude d'un explorateur reste toujours très relative, même si les récits de voyage effacent presque systématiquement les compagnons de voyage[657].

En Amérique, Alfred Grandidier ne se sépare jamais de son frère et il n'est pas rare qu'un troisième homme s'adjoigne à eux : Jules Janssen, puis un compagnon péruvien sur la route entre Santiago et Buenos-Aires, sans omettre les indispensables guides amérindiens, les cuisiniers et muletiers. Dans leur expédition sur le Madre de Dios inexploré, les deux frères s'entourent de « neuf soldats pour nous protéger contre les flèches des sauvages, sept Indiens pour nous ouvrir un chemin dans les forêts vierges et quatorze mules de charge sous la conduite de deux arrieros.[658]»

En Inde, Alfred Grandidier croise occasionnellement des Anglais avec qui il poursuit sa route mais, en dehors de ces rencontres fortuites, il ne voyage jamais complètement seul puisqu'il est suivi d'un fidèle et discret serviteur, son boy[659], dont les services peuvent être complétés par ceux de porteurs.

Escorte antanosy d'Alfred Grandidier avec Karavato - AG, Salobe 1866 (Ac. Malg.)

[657] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration*, *op. cit.*, p. 323, 327.
[658] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit.*, p. 166.
[659] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 5.

C’est surtout à Madagascar que la nécessité d'une escorte se précise. Lors de son voyage de 1865, nous savons qu’il est accompagné au moins par Lantz. En 1866, il effectue tout le trajet vers Salobe en compagnie d’anciens Malgaches engagés. Lors de son retour à la Baie de Saint-Augustin, il est escorté par plus de cent esclaves et douze grands chefs[660].

Enfin, au cours du dernier voyage, Alfred Grandidier est entouré au minimum de ses trois serviteurs les plus fidèles, au nombre desquels figure l’indispensable Karavato, à qui l'on doit ajouter selon les occasions Edmond Samat, César Pépin, Achille Lemerle, le Père Roblet, un nombre variable de porteurs, rameurs et surtout des escortes armées, car les explorations peuvent se révéler très dangereuses. En septembre 1868, lorsqu'il retourne chez les Antanosy émigrés, l'explorateur fait transporter ses 24 ballots de bagages et cadeaux par 12 porteurs antanosy et ses trois compagnons malgaches : Karavato, Achate le Betsimisaraka et Antoine le Cafre[661].

Antoine et Karavato à Tuléar en 1868 - Alfred Grandidier (Ac. Malg.)

[660] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 11.
[661] Carnet d'exploration n° 7 et Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 15.

Pour effectuer le trajet entre Majunga et Tananarive, Alfred Grandidier est accompagné de ses trois plus proches acolytes Karavato, Boeza et Kolasy le cuisinier, d'Edmond Samat lui-même suivi par son domestique, et de 27 porteurs[662]. Durant sa traversée en diagonale de Madagascar d'Ouest en Est, Alfred Grandidier est pourvu de quinze porteurs, recrutés à Tananarive par Campan[663]. De Mahabo à Morondava, entre les porteurs esclaves africains et l'escorte armée vezo, Alfred Grandidier et Edmond Samat sont entourés d'environ 35 hommes[664]. Ce genre d'escorte s'avère à ce point indispensable que l'explorateur perd quinze jours à en constituer une à Nosy-Ve avant d'aborder le pays des Mahafaly. En effet, les Sakalava, en guerre avec les Mahafaly, refusent de s'engager si bien qu'Alfred Grandidier doit se limiter à quatre Vezo[665].

L'on ne prend jamais la peine de compter les guides, interprètes, cuisiniers, porteurs, hommes en armes, qui assurent pourtant bien souvent la réussite de la mission.

Des porteurs déchargeant des pirogues à Maromby, fin XIXème siècle (Ac. Malg.)

Un voyageur se sent vulnérable sans cette escorte ou lorsqu'il ne lui accorde pas une totale confiance, ainsi que les frères Grandidier en ont fait l'expérience au cœur des Andes inhospitalières[666]. Nous avons la certitude que sans le concours de Karavato Alfred Grandidier

[662] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 29.
[663] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 22 février 1870.
[664] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 13.
[665] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 20.
[666] Annexe des citations, citation n° 8.

n'aurait pas pu mener ses explorations malgaches avec le même succès. Alfred Grandidier manifeste une confiance telle que parfois il s'octroie le repos dans une ville tandis qu'il envoie Karavato seul en exploration dans les environs, se satisfaisant d'une prise de notes à son retour de mission[667]! L'importance de Karavato se révèle au travers de l'insistance avec laquelle Alfred Grandidier cherche à obtenir de ses nouvelles dans les années 1870, par l'intermédiaire d'Archambault et de Samat, et de la satisfaction avec laquelle un explorateur étranger retrouve finalement à Tuléar « le fameux » Karavato, figure devenue presque mythique dans le sillage de Grandidier mais mort dans l'anonymat et la misère. De même, un correspondant d'Alfred Grandidier, Durand, rencontre à Tamatave en 1891 un Malgache se faisant appeler Grandidier parce qu'il aurait été un serviteur de l'explorateur[668].

Karavato âgé, à Tuléar (Ac. Malg.)

Karavato représentait un atout d'une qualité si remarquable pour Alfred Grandidier que Guillaume envisage de l'embaucher à son tour, ainsi que son fils Sarrack, lors de son passage à Tuléar en 1898. Pourtant, Guillaume Grandidier ne peut se sentir ni seul ni abandonné dans son exploration puisqu'il l'accomplit pour ainsi dire avec l'armée[669]!

Même Emile Gautier, qui prétend avoir voyagé le plus simplement possible, exclusivement à pied, pour économiser, est tout de même accompagné de 12 serviteurs, consistant en ses porteurs, son cuisinier et son interprète[670]. Nous pouvons affirmer que l'existence du voyageur solitaire relève du mythe dans la majorité des cas.

Numa Broc rappelle que les expéditions en binôme, comme Catat et Maistre, représentent un cas de figure très courant[671]. Douliot demande à plusieurs de ses amis de l'accompagner à Madagascar et ce sont finalement Fleuret et le dessinateur Louis Trillat qui se joignent à lui, sans faire officiellement partie de l'expédition[672].

[667] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 14.
[668] MNHN Ms 2815, lettre de A. Durant à Alfred Grandidier, le 20 février 1891.
[669] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 7 mai 1898.
[670] MNHN Ms 2815, lettre de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 29 décembre 1894.
[671] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 321-350.
[672] AOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot ; AN F17/2956, dossier Henri Douliot.

Cependant, les membres de l'escorte constituée des guides, porteurs et autres cuisiniers peuvent aussi créer un certain nombre de problèmes à l'explorateur. Leur ponctualité aléatoire retarde le voyage[673], leur refus de se rendre dans certaines régions ou leur contestation du prix convenu pour leurs services risquent de le remettre en cause :

> « Le lendemain matin 16 [janvier 1869], je me préparai à partir quand mes Vèzes d'Anakao ne voulurent plus venir pour le prix convenu. Irrité de tous ces ennuis et de toutes ces discussions, j'allai de guerre lasse leur abandonner la partie.[674]»

3. La vie quotidienne en voyage, l'hébergement et le vêtement

Bien qu'il brille naturellement en société et ait été élevé au sein de l'élite parisienne, élégamment habillé et nourri de mets délicats, habitué au confort et au luxe, Alfred Grandidier montre sa parfaite capacité d'adaptation à toute sorte d'environnement en exploration. Il ressemble en cela à l'aristocrate Savorgnan de Brazza, issu du meilleur monde mais faisant preuve d'autant d'aisance au milieu de la forêt équatoriale africaine[675]. « A Rome fais comme les Romains » est la devise qu'Alfred Grandidier met en pratique dès son voyage en Amérique. Si, au retour de ses explorations, il s'exprime avec retenue en public, sur les mille et un aspects de son quotidien, nous prenons la mesure de l'importance qu'il y accorde lorsque nous considérons la précision avec laquelle il les consigne dans ses carnets à Madagascar ou les fixe dans sa mémoire en Amérique.

A plusieurs reprises, aux Amériques comme en Inde, Alfred Grandidier débute son voyage comme n'importe quel touriste[676] très fortuné, descendant dans les plus beaux hôtels, recevant les honneurs des autorités locales, participant aux fêtes de l'élite, fréquentant les clubs fermés des Européens… Son regard se porte alors davantage sur les mœurs des colonisateurs ou des élites locales, sur le confort et la douceur de vivre que sur le pays lui-même et sa population.

Aux États-Unis, Alfred et Ernest Grandidier fréquentent assidûment « les établissements de plaisir », théâtres, restaurants et lieux de réception en tous genres, tout ceci afin « d'étudier les mœurs des Yankees[677]». Alfred Grandidier découvre alors l'ampleur des différences entre les codes de la politesse et de la galanterie nord-américains et ceux qu'il a

[673] MNHN Ms 3259 Carnet d'exploration n° 7.
[674] MNHN Ms 3259 Carnet d'exploration n° 11.
[675] www.brazza.culture.fr.
[676] Lui-même revendique ce terme lors de son voyage en Inde. Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 91.
[677] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

connus en Europe. Si, comme il l'avoue lui-même, il s'habitue rapidement aux mœurs assez libres du pays qui lui permettent de voir, par exemple, une demoiselle s'asseoir sur ses genoux dans un omnibus bondé[678], c'est pour mieux s'offusquer ensuite d'être cantonné au fumoir dans les hôtels, où les salons sont réservés aux femmes :

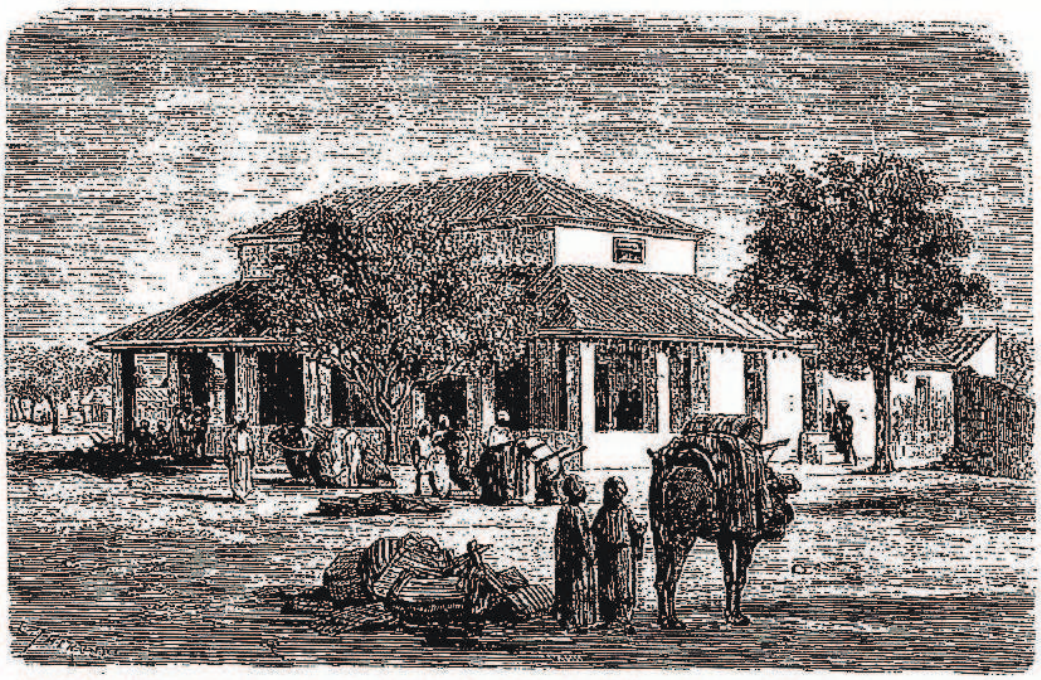
> « C'était le supplice de Tantale, car voir de jolies, très jolies femmes (la plupart des jeunes Américaines sont, ou du moins étaient à cette époque, jolies) et ne pouvoir les approcher, leur parler, c'était très ennuyeux.[679]»

En Amérique du Sud, Alfred Grandidier est reçu au sein des meilleures demeures, où les jeunes filles sont ravies de rencontrer des Européens tandis que lui-même ne reste pas insensible au charme des métisses équatoriennes[680]. Sil ne révèle pas le nom de l'hôtel où il descend à Bahia, une ville très agréable mais où le coût de la vie semble exorbitant[681], il y a tout lieu de croire qu'il loge à l'Hôtel Français, dont le prix minimum des chambres s'élève à 167 francs la nuit[682].

A son arrivée à Calcutta, en novembre 1862, Alfred Grandidier se fait conduire dans l'un des plus beaux hôtels du quartier central de la capitale des Indes Britanniques, où il note que la vie est aussi agréable que possible[683].

Alfred Grandidier descend au magnifique et historique Spence's Hotel, ouvert dès 1830 sur Clive Street - Frederick Fiebig, Calcutta, 1851(British Librairy)

[678] Annexe des citations, citation n° 1.
[679] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[680] Annexe des citations, citation n° 2.
[681] AMAE CCC Bahia, volume 6, lettres du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, les 13 janvier et 8 avril 1859.
[682] AMAE CCC Bahia, volume 6, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 13 juillet 1859.
[683] Annexe des citations, citation n° 3.



Bungalow des voyageurs. — Dessin de E. Thérond d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Les bungalows appréciés par Alfred Grandidier jalonnent les routes indiennes (TdM)

Sur la route de Cuttack, il apprécie son hébergement de qualité dans un de ces bungalows qui rythment les routes du pays[684].

Il goûte aussi en Inde au charme très britannique des clubs, dont il regrette à plusieurs reprises l'absence en France[685] mais dont il avait déjà découvert l'intérêt à Tacna, en Bolivie[686]. D'une grande métropole à l'autre il se montre satisfait de pouvoir retrouver leur atmosphère feutrée. Mais la peinture qu'il nous livre de son hébergement luxueux est plus pédagogique ou informative que lyrique. Il conserve en voyageant un pragmatisme davantage propre à renseigner comme un guide qu'à faire rêver les lecteurs du *Tour du Monde*, même s'il n'y manque sans doute pas.

Alfred Grandidier remarque que le contact avec la population autochtone s'avère difficile, notamment avec les femmes. Le jeune voyageur doit se contenter d'admirer les Indiennes de loin, ce qui accroît sans doute sa fascination pour elles et peut expliquer certaines descriptions appuyées sur leur costume et leurs formes gracieuses. Sous sa plume, les femmes des Indes britanniques trouvent toujours grâce à ses yeux et sont parées de qualificatifs positifs.

[684] Annexe des citations, citation n° 4.
[685] Annexe des citations, citation n° 5.
[686] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit.*., p. 242.

Alfred Grandidier peut en revanche compter sur l'hospitalité des Malgaches, et profite même d'un certain confort dans les demeures merina et betsileo mais, contrairement à ce qu'il avait vécu aux Amériques, supporte difficilement l'accaparement né de la curiosité dont il est l'objet. Vivre chez l'habitant et recevoir les honneurs de tout un village comporte quelques désagréments[687]. Tout comme Alfred Grandidier, les explorateurs d'Afrique de l'Ouest ressentent fréquemment une violation de leur intimité par des villageois intrusifs qui n'hésitent pas à les examiner jusque dans leur sommeil[688].

Cependant les déplacements d'Alfred Grandidier ne se déroulent pas systématiquement dans des conditions aussi favorables et il sait adopter les modes de vie spartiates des plus pauvres qu'il rencontre même si, pour leur part, ces derniers se mettent en frais pour le recevoir. Dans les régions les plus désertiques où les villages sont rares, Alfred Grandidier ne peut même pas toujours profiter d'une étape chez l'habitant et doit se satisfaire de ce qu'il transporte avec lui, comme le ferait un véritable autochtone : « Au cours de notre voyage dans les Andes, nous couchions sur la peau de mouton qui garnissait notre selle (pour la rendre plus moelleuse le jour) et la selle nous servait d'oreiller.[689]» A Morondava, durant l'été austral, il se plaint de la chaleur dans « les taudis de ces sauvages[690]».

Humble hameau du Sud-Ouest de Madagascar tel que ceux où Alfred Grandidier a dormi chez les Sakalava (JEM)

Son frère Ernest résume très bien les dures conditions, difficiles à tous points de vue, de leur voyage au Pérou, qui constituèrent à n'en pas douter un parfait entraînement pour les futures explorations d'Alfred Grandidier[691]. Le premier séjour à Madagascar se déroule

[687] Annexe des citations, citation n° 6.
[688] Surun, Isabelle, *Géographies de l'exploration*, *op. cit*, 391-392.
[689] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[690] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n°14.
[691] Annexe des citations, citation n° 7.

également dans des conditions précaires. Avec son co-équipier Lantz, le jeune naturaliste dort tous les soirs sur une toile cirée avec un petit oreiller et une couverture, dans une case en branchages[692]. En 1868, il indique coucher sous une voile de pirogue en guise de tente dans le Sud malgache[693] : « Nous préférons dormir sous une tente faite avec la voile en rabane des pirogues que dans les huttes de l'endroit : le sable est un bon matelas[694]».

Alfred Grandidier préfère dormir sous une voile que dans une hutte du Sud malgache (JEM)

Les conditions climatiques ajoutent également à la difficulté des conditions du voyage. Après avoir affronté le froid et la neige dans les Andes, Alfred Grandidier se trouve plus d'une fois ralenti dans ses travaux par la chaleur à Madagascar, ainsi qu'il le raconte durant l'été austral 1868-1869 :

> « Il était midi et le soleil était bien chaud. La chaîne de fer à laquelle je portais suspendue ma montre en me touchant quelques fois le cou, me brûlait. Le sol piquait mes pieds. Mes hommes, sous la direction d'Achille [Lemerle] avaient été m'attendre sous un gros tamarinier […], ne pouvant supporter l'ardeur du soleil. Je retournai sur mes pas les rejoindre et pris avec quelque plaisir un grog au tamarin.[695]»

C'est sans doute pourquoi Alfred Grandidier opte facilement pour le vêtement – ou au moins une partie – des populations locales sans pour autant se sentir ridiculement accoutré. Sous le soleil d'Équateur il porte un chapeau de panama, lors de sa traversée de la Pampa

[692] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 8.
[693] Carnet d'exploration n° 7 et Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 15.
[694] Carnet d'exploration n° 7.
[695] Carnet d'exploration n° 7.

argentine à cheval, il revêt le poncho des gauchos[696]. Nous émettons également l'hypothèse qu'il a réellement porté au Canada l'anorak, les moufles et les bottes inuit qu'il a rapportés ensuite à Paris[697]. Ernest Grandidier décrit le harnachement péruvien des deux frères se rendant à Cuzco :

> « J'étais équipé pour le genre de voyage que j'entreprenais, j'avais revêtu le costume des Péruviens qui vont franchir la Cordillère : un large poncho me couvrait les épaules et retombait de chaque côté sur mes bras, un feutre gris abritait ma tête, de bonnes guêtres fourrées protégeaient mes jambes contre la rigueur du froid, tandis que mes longs éperons, caressant à intervalles égaux les flancs de ma mule, stimulaient son ardeur assoupie.[698]»

Cependant, apparaître complètement déguisé peut se révéler problématique. Antoine d'Abbadie conseillait d'ailleurs un vêtement mixte, puisant ce qu'il y avait de meilleur à la fois dans les tenues locales et européennes afin de ne pas paraître déguisé et de ne pas céder au laisser-aller, nuisible à la crédibilité d'un explorateur blanc. Un voyageur en loques peut être rejeté aussi bien par les autochtones que par les siens, au retour[699], car en totale contradiction dans les deux cas avec l'image qu'il est censé véhiculer. Il se rend suspect en donnant de lui-même l'image d'un marginal. Les populations locales s'attendent à voir un personnage éminent et riche parce que venu de loin. Isabelle Surun note qu'un voyageur blanc ne peut obtenir la considération qui lui est normalement réservée en Afrique subsaharienne s'il n'est pas revêtu d'un certain nombre de vêtements caractéristiques, comme le pantalon ou les chaussures, qui garantissent qu'il s'agit bien d'un Européen[700]. Ses compatriotes ont quant à eux en tête l'image triomphante, jeune et dynamique qui a été évoquée plus haut, qui s'accorderait mal avec un voyageur équipé à la mode indigène ou en guenilles. Les frères Grandidier ont parfaitement conscience de l'importance de leur image pour leur respectabilité en voyage. Ainsi se changent-ils lorsqu'ils se présentent aux autorités de La Paz pour récupérer leurs passeports et lettres de recommandations confisquées à la frontière bolivienne : « Arrivés au tambo [auberge-relais] le plus renommé de la ville, nous quittons à

---

[696] Voir *Pour en savoir plus sur les collections de la famille Grandidier*.

[697] Ces divers vêtements spécialement conçus pour les activités d'extérieur en hiver et les sorties en kayak sont issus d'une tribu vivant sur une île de la côte occidentale du Groenland, où les frères Grandidier ne sont jamais allés. Il semble donc qu'ils les aient acquis lors de leur séjour en Amérique du Nord, peut-être à Québec. Étant donné que les deux frères ont fait de nombreuses sorties en traîneau et en bateau dans les températures polaires de l'hiver canadien, et qu'ils ont toujours apprécié se vêtir avec des habits du cru, il n'est pas impossible qu'ils aient endossé ces vêtements inuit plus adaptés aux températures extrêmes que leurs manteaux européens, même si nous n'en avons pas la preuve.

[698] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit*., p. 52.

[699] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 321-350.

[700] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration, op. cit.*, p. 375.

la hâte la tenue négligée de voyage et, revêtus de nos habits les plus présentables, nous courrons à la police réclamer nos lettres et nos papiers.[701]»

Nous pouvons souligner toutefois que Brazza réussit, à la fin du XIXème siècle, à retourner ce parti-pris sur la tenue de l'explorateur. Se mettant lui-même en scène avec des haillons, malgré les sarcasmes de son concurrent Stanley, Brazza entendait ainsi se forger une image de « saint laïc », « d'apôtre » ou encore de « prophète » auprès des Européens[702], et d'apparaître plus inoffensif aux yeux des Africains. Alfred Grandidier, comme Stanley, demeure beaucoup plus classique dans son approche de la tenue à adopter en société.

Alfred Grandidier prône des vêtements européens particulièrement pratiques pour compléter une tenue, par exemple un costume très léger pourvu de multiples poches[703]. Il utilise lui-même une garde-robe européenne adaptée aux conditions climatiques : chemises simples quand il fait chaud, chemises en flanelle et paletot en alpaga pour les fraîches journées d'hiver sur les Hautes Terres malgaches… Si la légende le présente comme l' « explorateur aux pieds nus »[704], il commande pourtant pour ses trajets à Madagascar chaussettes et chaussures[705] qu'il utilise notamment lorsqu'il est reçu dans un village, après s'être lavé et avoir revêtu une veste et un pantalon décents[706].

S'il remarque parfois se sentir mal-à-l'aise dans une tenue, c'est précisément parce que l'usage local impose des vêtements européens qu'Alfred Grandidier juge particulièrement inappropriés. Il ne perd jamais une occasion de pester contre le col empesé et les gants blancs. Ainsi, au bal du Gouverneur de La Havane : « Il faisait si chaud qu'on ruisselait de sueur sans bouger, à plus forte raison en faisant des efforts pour endosser son costume de soirée.[707]» Malgré tout, de tels désagréments comptent bien peu au regard de ce que le voyageur doit parfois stoïquement endurer !

Adopter le mode de vie local signifie également plus d'une fois faire connaissance de manière intime avec la gent féminine, bien qu'Alfred Grandidier conserve toute sa vie une extrême réserve sur ce sujet. Il existe même, à Madagascar, un tarif officiel dans ce domaine pour les explorateurs. La réalité d'une exploration comporte, comme Numa Broc le rappelle, de nombreux temps morts durant lesquels le voyageur doit attendre, à cause des autorités, de

[701] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 226.
[702] Berenson, Edward, *Les héros de l'Empire*, *op. cit.*, p. 97.
[703] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[704] Auguste Pavie est également surnommé l'explorateur aux pieds nus. http://pavie.culture.fr.
[705] Voir annexe 36.
[706] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 29.
[707] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

la maladie[708] et, nous pourrions ajouter, à cause des caprices du temps. Ces moments d'inactivité forcée sont particulièrement propices à entretenir commerce avec les femmes locales. Officiellement il est plutôt conseillé aux explorateurs de mettre à profit les jours de pluie pour rédiger leurs notes et faire leurs observations anatomiques… sur les animaux[709]. Bien qu'Alfred Grandidier semble très peu « perdre son temps », il se voit parfois contraint de prolonger son séjour, notamment dans l'Ouest, chez Samat. Or c'est là qu'il se lie le plus intimement avec les femmes malgaches. Nous y reviendrons plus loin car ces rencontres ont une incidence sur sa manière de voyager, de voir le pays ainsi que sur la façon d'envisager ses travaux.[710]

4. Alimentation et santé en pays étranger

Au rebours de la majorité de ses contemporains qui, selon l'anthropologue Jane Cobbi[711], considéraient l'alimentation comme un sujet mineur, Alfred Grandidier s'est toujours montré attentif à la nourriture qui lui a été servie ainsi qu'aux conditions dans lesquelles il prenait ses repas. La comparatiste Martine Courtois renchérit en signalant que, de tous temps, les récits de voyageurs sont restés peu bavards sur les cuisines étrangères[712]. C'est au contraire le genre de détails qu'Alfred Grandidier note le plus volontiers à travers tous ses déplacements, dans ses carnets ou ses courriers. L'importance accordée à la cuisine et le lien que celle-ci entretient dans son esprit avec le voyage, lui viennent de l'enfance puisqu'à la fin de sa vie il conserve un souvenir ému de l'excellente cuisine servie à l'hôtel Cerni de Rome en 1848. Il avoue n'avoir pas oublié non plus le dîner de retrouvailles offert par son cousin Léon Dupérier au Havre, en novembre 1859, après deux ans de voyage en Amérique[713]. Ce qu'il retient de son déplacement à Leeds pour aller chercher son Doctorat honoris causa, le 4 août 1906, c'est encore la cuisine : il raconte à son épouse que les plats servis dans le train, en première classe bien entendu, n'étaient pas à son goût...[714]

La nourriture constitue l'un des aspects les plus personnels de la vie quotidienne, et sans doute l'un des plus difficiles à adapter car il s'ancre dans les habitudes et l'identité. Le

[708] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 321-350.
[709] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°2 d'Henri Douliot.
[710] Voir « Le voyageur européen et les femmes ».
[711] Cobbi, Jane, « Préface », pp. 7-16, in Cobbi, Jane et Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Odile Jacob, Paris, 1999, 497 p., p. 8.
[712] Courtois, Martine, « Sans pain ni vin », pp. 89-95, in *Mille et une bouches. Cuisine et identité culturelle, revue Autrement*, n° 154, Armand Colin, 1995, p. 89.
[713] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *op. cit.*
[714] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.

goût se forme très tôt dans l'enfance, par le lait maternel en tout premier lieu, puis largement façonné par le contexte familial, culturel, géographique etc... L'historien Léo Moulin nous rappelle que seule l'appétence pour le sucré est innée, les autres préférences ou les dégoûts sont liés à l'éducation[715].

L'alimentation ne fait pas intervenir que le goût mais s'appuie sur les cinq sens, ce qui en fait une expérience très intime et propre à fixer des émotions.

Alors que le déplacement dans un pays étranger bouleverse les habitudes, conduit au déracinement, à la perte des repères, voire heurte le voyageur de plein fouet par son étrangeté, le repas peut constituer une pause familière, un sorte de refuge qui rassérène. Ainsi, Alfred Grandidier apprécie son café du matin à La Réunion, qui lui rappelle sans doute le café au lait devenu incontournable dans un petit-déjeuner urbain en Métropole dès le début du siècle[716]. Il semble d'ailleurs que les Européens n'aient renoncé nulle part à leur café au lait au lit puisque la voyageuse autrichienne Ida Pfeiffer témoigne pour les années 1850 que les Britanniques aux Indes, les Hollandais en Indonésie ou les descendants de Français à l'île Maurice s'adonnent tous à ce rite[717]. C'est sans doute également pour se ménager des moments de douceur qui lui rappelleront son foyer qu'Alfred Grandidier part en exploration à Madagascar en emportant du sucre, du café et des petits-beurres nantais[718]. Pour la même raison, son fils Guillaume se fera envoyer du chocolat par sa mère en 1898, un colis alimentaire dont la vertu réconfortante semble évidente. De nombreux explorateurs de Madagascar au XIXème siècle se munissent pareillement de thé, café, sucre et chocolat[719].

Des aliments habituellement insignifiants tant ils sont familiers à domicile peuvent soudain se révéler succulents en pays lointain grâce à la charge émotive dont ils se trouvent investis. Alfred Grandidier témoigne de sa satisfaction lorsqu'il retrouve dans le Sud de Madagascar des saveurs bien connues, après une diète forcée qui lui a semblé particulièrement insipide.

> « Befanery dans ses terres cultive l'oignon, l'ail et les tomates. Le tout pousse à merveille et ce n'est pas sans plaisir que je puis ajouter ces condiments à ma cuisine si fade.[720]»

[715] Moulin, Léo, « Le bon plaisir », pp. 70-79, in *Mille et une bouches. Cuisine et identité culturelle, revue Autrement*, n° 154, Armand Colin, 1995, p. 71.
[716] Flandrin, Jean-Louis, « Les repas en France et dans les autres pays d'Europe du XVIème au XIXème siècle », pp. 193-273, in Cobbi, Jane et Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Odile Jacob, Paris, 1999, 497 p., p. 207.
[717] Pfeiffer, Ida, *Voyage à Madagascar*, Paris, Karthala, 1981, p. 38.
[718] Voir annexe 36. Achats à crédit du 13 octobre 1868.
[719] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°2 d'Henri Douliot.
[720] Carnet d'exploration n° 7.

En période de grand stress lié à des circonstances difficiles sur lesquelles le voyageur n'a aucune prise, le repas peut également se révéler un moment de calme et de réconfort, comme hors du monde et de ses tourments. Ainsi, plongés en pleine tourmente de la guerre civile chilienne et séquestrés dans la ville de Copiapo, Alfred Grandidier et son frère tentent de tromper leur ennui le plus agréablement possible en passant leur temps à table.

> « Pendant notre pseudo captivité, nous avons fait force bons repas, mon frère, Pina et moi, n'ayant rien de mieux à faire.[721]»

Cependant, il arrive aussi que, malgré les kilomètres parcourus, le voyageur issu de l'élite parisienne habitué aux établissements de grand luxe comme le Café Riche, trouve presque à l'identique les mets, les arts de la table et tout le cérémonial qui accompagne un grand dîner en ville. Alfred Grandidier en fait l'expérience au cours d'une soirée à La Nouvelle-Orléans[722], la ville du plus important brassage culturel aux États-Unis au XIXème siècle comme le rappelle l'historienne Hélène d'Almeida-Topor[723], et à ce titre sensible aux modes européennes. L'identification à l'Europe est plus importante encore quelques années plus tard chez des hôtes britanniques aux Indes.

> « Ce qui n'est pas à dédaigner, c'est, après une journée de fatigue et d'émotion, de trouver le soir un camp formé de tentes où chaque gentleman est sûr de dormir sur un lit confortable et d'être servi, comme chez soi, par une armée de domestiques. Un salon de lecture garni de romans les plus récents et de revues et journaux arrivés par la dernière malle, offre un délassement intellectuel à quiconque désire se reposer. Une table servie avec tout le luxe qu'on pourrait à peine exiger dans une ville riche et populeuse d'Europe, et couverte de cristaux magnifiques, d'argenterie étincelante, réunit trois fois par jour les sportsmen que leur passion pour les plaisirs de la chasse n'entraîne jamais jusqu'à leur faire négliger ceux de la bonne chère. Les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares coulent à flots.[724]»

A plusieurs reprises au cours de son séjour en Inde, Alfred Grandidier indique « qu'il n'eût tenu qu'à [lui] de [se] croire à Londres », tant les Britanniques ont transporté là-bas leur mode de vie. Théophile Gautier s'était déjà fait vingt ans auparavant la même remarque qu'Alfred Grandidier :

> « En quelqu'endroit qu'un Anglais se trouve, il vit exactement comme s'il était à Londres : il lui faut son thé, ses rumpsteacks [sic], ses tartes de rhubarbe, son porter et son sherry s'il se porte bien et son calomel s'il se porte mal. Au moyen

[721] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[722] Annexe des citations, citation n° 1.
[723] D'Almeida-Topor, Hélène, *Le goût de l'étranger*, Armand Colin, Paris, 2006, 350 p., p. 105.
[724] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit.*, p. 186-187.

des innombrables boîtes qu'il traîne après lui, l'Anglais se procure en tous lieux le *at home* et le *comfort* nécessaires à son existence.[725]»

La plupart du temps, les voyageurs français sont heureux de retrouver en n'importe quel pays une de ces auberges anglaises qui se multiplient au XIXème siècle et servent l'ancêtre de la cuisine internationale. Chateaubriand, dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, en conclut que tous les voyageurs doivent s'en montrer très reconnaissants envers les Britanniques[726]. Dans tous les cas cités précédemment, le voyageur se trouve tellement à son aise qu'il a l'impression d'être demeuré chez lui. Si cette situation procure à Alfred Grandidier un certain confort et le rassure, elle peut également le frustrer de la découverte et de la nouveauté qu'il s'attend à trouver en pays lointain.

Car si Alfred Grandidier décide de devenir explorateur, c'est en particulier par goût de l'aventure, nous l'avons souligné. Or l'un des premiers lieux de l'aventure se situe justement dans l'assiette, ce qui explique sans doute pourquoi notre explorateur accorde une telle importance à la nourriture. L'anthropologue Franco La Cecla estime que la cuisine est le seuil le plus accessible d'une culture, mais aussi le moins compromettant puisque l'on peut se contenter de goûter. C'est oublier à notre avis que l'aventure gustative est sans doute la plus intime et celle qui engage le plus puisque, deux ou trois fois par jour minimum, il s'agit d'ingérer des aliments inconnus, peut-être rebutants. Tout le corps est impliqué et le voyageur met en quelque sorte en jeu son intégrité. Accepter de la nourriture à l'étranger est une véritable aventure en soi, une prise de risque au moins pour ses papilles, au pire pour sa santé.

Alfred Grandidier se révèle particulièrement curieux et, même s'il sous-entend avoir pu hésiter à goûter du tatou dans la Pampa argentine ou des holothuries à Ceylan, il s'est finalement régalé. En Argentine, il se montre plus étonné par le renversement des valeurs par rapport à l'Europe qui fait de la viande bovine l'ordinaire du pauvre que par le fait de manger du tatou, un animal que la plupart des Français ne connaissent pas[727]. Pour faire comprendre à ses compatriotes qu'il s'agit somme toute d'une nourriture tout à fait acceptable, et pour tenter de partager avec eux ces saveurs exotiques, il compare les plats étrangers à des recettes françaises et donne des conseils pour les accommoder. Il anticipe en quelque sorte les travaux du psychologue Paul Rozin qui montrent que les aliments que nous déclarons ne pas apprécier

[725] Gautier, Théophile, *Voyage en Espagne*, cité dans Courtois, Martine, « Sans pain ni vin », *op. cit.*, p. 93.
[726] Courtois, Martine, *ibid.*, p. 93.
[727] Annexe des citations, citation n° 2.

sont en fait ceux que nous connaissons mal[728]. Ainsi les holothuries sont-elles présentées comme semblables au pied de veau et donnant un excellent potage[729]. Alfred Grandidier procède de même avec son pique-nique à l'iguane en Équateur, dont la chair est comparée au thon et au lapin tandis que l'ara constitue une bonne charcuterie.

> « C'est un bon « gibier » que mon cuisinier fit cuire, m'assurant que c'était un excellent manger, et en effet, je m'en suis régalé et ai maintes fois récidivé. La viande du dos a une grande analogie avec la chair du thon, tandis que les cuisses ressemblent à celles du lapin. […] Un autre bon coup de fusil est ce gros perroquet à longue queue, connu sous le nom d'ara, et qui est d'un beau bleu avec le ventre jaune : nous en faisions de bons salmis et les jeunes constituaient des rôtis très acceptables [sic].[730]»

L'explorateur cherche ici également à ébahir ses lecteurs, en l'occurrence ses petits-enfants, en affirmant avoir mangé dans ce pays des animaux si étranges et peu ragoutants pour des petits Français que l'iguane ou le perroquet. Il n'est alors pas différent d'Attilio Pecile qui se vante d'avoir mangé au Congo avec Brazza des mets aussi exotiques que le porc-épic, le boa ou encore l'éléphant[731]. Le grand-père se présente en héros qui, non seulement a réussi à avaler cette nourriture, mais l'a aussi appréciée, car il se vante de l'avoir fait par goût et non par nécessité. Il transgresse en quelque sorte un tabou qui voudrait qu'un Européen n'avale des aliments jugés barbares et impropres à la consommation que s'il est à moitié mort de faim. C'est ce qu'expliquent les compagnons d'Auguste Pavie au Laos, vers 1870 :

> « [Les habitants de Luang Prabang] n'ont pas de répugnance à se nourrir de la chair de diverses bêtes que nous n'admettons qu'en cas de famine. Ils ne voient pas pourquoi on ne mangerait pas aussi bien de la taupe que du porc.[732]»

Cependant, dans les propos d'Alfred Grandidier, le choc est en quelque sorte atténué par la comparaison avec des mets bien connus en France. D'autre part, Franco La Cecla affirme que « le dégoût est souvent l'antichambre de la curiosité et de l'exotisme. Plus une cuisine intrigue l'imaginaire, lui répugne, plus elle attire.[733]»

Finalement, Alfred Grandidier est plutôt bien servi par sa curiosité car le gourmet qu'il est semble avoir découvert beaucoup plus de saveurs agréables que de plats immangeables. A part son mauvais souvenir de bœuf et de porc salés pendant 56 jours lors de sa traversée de

[728] Rozin, Paul, « Des goûts et dégoûts », pp. 96-105, in *Mille et une bouches. Cuisine et identité culturelle, revue Autrement*, n° 154, Armand Colin, 1995, p. 97.
[729] Annexe des citations, citation n° 3.
[730] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[731] www.brazza.culture.fr
[732] pavie.culture.fr
[733] La Cecla, Franco, « Faux contact », pp. 82-88, in *Mille et une bouches. Cuisine et identité culturelle, revue Autrement*, n° 154, Armand Colin, 1995, p. 86.

Bombay à Zanzibar[734] où la nourriture qui laissait à désirer malgré le fait qu'il soit en première classe dans le train de Leeds[735], le plaisir de la découverte de plats inconnus et délicieux l'accompagne tout au long de ses pérégrinations et il ne manque pas de le souligner. Ses papilles exigeantes apprécient aussi bien le « pain brésilien [736]» plutôt grossier que les délicats ananas équatoriens dont il se délecte autant de la chair que de leur présentation très artistique[737]. A ce propos, l'historien Jean-Louis Flandrin souligne que, bien qu'il soit connu en Europe, l'ananas demeure un fruit très cher et rare durant tout le XIXème siècle[738], d'où les souvenirs émerveillés d'Alfred Grandidier. Visiblement grand amateur de fruits, le voyageur adresse des louanges comparables aux mangues de l'Inde, lui qui est par ailleurs si avare de compliments et si peu sensuel[739].

En plus de la découverte de plats et recettes inconnus, le repas ouvre en quelque sorte au voyageur et à l'explorateur une fenêtre sur la société dans laquelle il se trouve de passage. Le moment du partage de la nourriture offre plusieurs expériences possibles : proximité avec les hôtes, occasion de médiation qui permet d'entrer en communication avec les autochtones, observation d'habitudes déroutantes et de coutumes locales.

Alfred Grandidier doit s'adapter aux habitudes du repas à Madagascar - Hautes-Terres, fin XIXème siècle (Ac. Malg.)

[734] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870, op. cit.*, p. 5.
[735] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.
[736] Annexe des citations, citation n° 4.
[737] Annexe des citations, citation n° 5.
[738] Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Histoire de l'alimentation*, Fayard, Paris, 1996, 915 p., p. 762.
[739] Annexe des citations, citation n° 6.

Dans la culture de plusieurs peuples rencontrés par Alfred Grandidier, l'offrande de nourriture est un signe d'accueil, un début d'échange et donc de considération. Ainsi reçoit-il de chaque roi du Sud malgache, des bœufs et des volailles en quantité, mais en contrepartie il doit leur offrir des marchandises européennes pour une valeur supérieure, ce qui l'exaspère car sa nourriture lui revient en définitive plus cher que s'il l'achetait sur un marché[740]. Cependant, refuser d'accepter les victuailles et de donner les cadeaux en contrepartie reviendrait presque à une déclaration de guerre. Parfois, dans l'Est ou le Centre de Madagascar, l'on honore le voyageur en lui organisant un banquet et le faste qui est déployé à cette occasion témoigne du respect qu'on lui accorde. Dix ans avant Alfred Grandidier, le Français Joseph Lambert, accueilli comme le meilleur ami de la Reine Ranavalona Ière se voit gratifié dès son arrivée à Tamatave d'un festin gargantuesque composé d'une centaine de plats et largement arrosé de Champagne et autres vins français. Un autre banquet fastueux est donné en son honneur quelques jours plus tard, à son arrivée dans la capitale Tananarive et la Reine lui offre symboliquement des œufs, des volailles et un bœuf[741].

Ce genre de grand dîner est propice à l'observation des coutumes locales et le voyageur doit se plier à un certain nombre de règles, le plus souvent bien différentes de celles en usage autour des tables françaises, pour ne pas contrevenir à la politesse. Du même coup, il ne doit pas se montrer choqué devant certaines habitudes autochtones qui peuvent transgresser gravement les usages de la bienséance de sa propre culture. Ainsi, Alfred Grandidier remarque que le roi Befanery, dans le Sud de Madagascar, abandonne les reliefs de son repas à ses soldats et à ses esclaves. Le voyageur note également avec une grande répugnance qu'au cours du dîner royal, la nourriture tombée à terre est systématiquement remise dans la marmite ! Mais ce qui le heurte par-dessus tout c'est l'honneur qui est fait à un invité de marque d'abattre lui-même le zébu qu'il va consommer. Bien qu'il ait conscience de froisser ses hôtes malgaches, Alfred Grandidier se refuse catégoriquement à faire office de boucher[742]. Il semble que le voyageur s'accommode mal d'une autre habitude malgache. En effet, il emporte avec lui deux fourchettes et deux cuillères, ce qui pourrait indiquer qu'il rechigne à manger avec les doigts[743]. De même exprime-t-il sa répugnance à partager un repas avec des

[740] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 11.
[741] Pfeiffer, Ida, *Voyage à Madagascar*, *op. cit.*, p. 94, 107, 130, 200.
[742] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 17.
[743] Voir annexe 36. Achats à crédit le 13 octobre 1868.

individus, surtout des femmes, tout juste vêtus d'un cache-sexe. Il explique que la nudité lui coupe l'appétit[744].

Sans aller jusqu'à des expériences si extrêmes, le voyageur peut être dérangé par des coutumes apparemment plus banales. Par exemple, si les mets qu'il déguste au déjeuner à la Nouvelle-Orléans lui sont familiers, il découvre avec déplaisir que le principe du buffet oblige à manger debout !

> « On se réunissait autour de vastes et luxueux comptoirs occupant le pourtour du Hall et où était exposée une foule de mets froids, dindes, volailles, filets de bœuf, salade russe, puddings divers, gâteaux etc… tous mets qu'on avait le droit de consommer jusqu'à satiété. Mais debout, de midi à deux heures[745]»

Ici Alfred Grandidier évoque l'horaire du déjeuner, ce qui n'est pas si fréquent dans ses écrits. Tout juste indique-t-il par exemple qu'à Madagascar en 1865 il mangeait deux fois par jour, à midi et à six heures[746]. Nous pouvons estimer l'heure de ses repas aux Indes grâce au témoignage d'Ida Pfeiffer qui, une fois encore, note la similitude des habitudes entre l'Inde, l'Indonésie et l'île Maurice. L'on y boit son café au lever du soleil, soit vers 6h, puis l'on déjeune entre 8h et 9h de riz, curry et autres plats chauds, l'on goûte vers 13h-14h de fruits, de pain et de fromage et la journée se termine par un dîner roboratif à nouveau composé de plats chauds, servi après 19h[747]. Nous remarquons donc que dans ces pays l'on vit avec le soleil et que les repas ont lieu relativement tôt. Or Jean-Louis Flandrin signale que les horaires de repas n'ont cessé d'être retardés dans les milieux urbains français au XIXème siècle, particulièrement dans l'élite[748] dont est issu Alfred Grandidier. Il est très probable que ses horaires habituels de repas soient bouleversés en voyage, puisqu'un rythme calé sur le soleil lui permettait tout à la fois de s'adapter aux mœurs locales et de consacrer plus de temps à ses tâches d'explorateur. Cependant, l'on peut supposer un décalage moindre avec sa vie en Europe du fait que sa famille lui a imposé un rythme de vie de travailleur, plus conforme à celui du paysan qu'à celui du noctambule parisien. Ainsi, lors d'un séjour studieux en Italie durant sa jeunesse, Alfred Grandidier vivait suivant un emploi du temps proche de celui décrit par Ida Pfeiffer dans les colonies d'Asie. La famille Grandidier avalait son café avant 6h, puis

[744] Grandidier, Alfred, carnet d'exploration n° 8.
[745] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[746] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 8.
[747] Pfeiffer, Ida, *Voyage à Madagascar*, *op. cit.*, p. 38.
[748] Flandrin, Jean-Louis, « Les repas en France et dans les autres pays d'Europe du XVIème au XIXème siècle », *op. cit*., p. 194-214.

déjeunait rapidement entre 8h et 8h30, s'octroyait un nouveau repas entre 11h30 et 12h30, goûtait à 16h et finalement, dînait en grande tenue vers 18h30[749].

En revanche, ce qui n'a pas manqué d'étonner le voyageur français, c'est que le repas ne signifie pas toujours partage, convivialité et bonne chère, au contraire. Alfred Grandidier est surpris de constater qu'en Inde « dans un pays où l'esprit de caste règne si despotiquement et ne permet à aucun Indou de recevoir dans sa demeure ou à sa table, un homme d'une condition inférieure[750] », le repas est avalé rapidement, en silence et le plus souvent en solitaire. Comme le rappelle l'anthropologue Marie-Claude Mahias, la nourriture est une source potentielle d'impureté c'est pourquoi le repas est tout sauf un moment convivial. Partager un plat apparaîtrait même comme plus intime que partager son lit et motiverait davantage de restrictions et tabous[751]. Avant Alfred Grandidier, le naturaliste Victor Jacquemont regrettait déjà en 1830 de ne pas pouvoir manger en compagnie des Indiens ou de constater à quel point les repas indiens se déroulaient dans le plus grand silence et une extrême concentration. Un Français semble plus qu'un autre éprouver de la difficulté à ne pas bavarder avec les autres convives et trouver inconcevable de ne pas prendre son temps pour apprécier les plats.

Pourtant, Alfred Grandidier le constate à plusieurs reprises : de nombreux peuples considèrent le repas comme la satisfaction d'un simple besoin physiologique et non comme un moment de détente et de plaisir. Il découvre ainsi que l'importance donnée à la table et au repas en France n'est pas naturelle mais culturelle. Sans évoquer des régions touchées par la famine, le voyageur se plaint souvent de la monotonie, de l'insipidité, de la tristesse des repas en pays étranger, bref, de leur manque de fantaisie et de recherche gustative. Sur la côte Est de Madagascar, il se lasse du riz au poisson ou du riz au poulet dont il doit faire son ordinaire à chaque repas durant six mois[752]. Déjà dans les Andes il avait été confronté avec son frère à un régime tout aussi répétitif et encore moins savoureux :

> « Le repas de chaque jour se composera invariablement d'un *chupé*, espèce de soupe où il entre des pommes de terre, de la viande salée et du piment, et vous serez très heureux si les pommes de terre ne sont pas gelées. Les indigènes m'ont assuré que la gelée communiquait à ce légume une saveur exquise ; je suis loin de partager le goût des Péruviens à ce sujet.[753]»

[749] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[750] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 10.
[751] Mahias, Marie-Claude, « Manger en Inde. Partage et transaction. », pp. 347-369, in Cobbi, Jane et Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Odile Jacob, Paris, 1999, 497 p., p. 356-357.
[752] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 8.
[753] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op cit.*, p. 55.

Malgré ses déconvenues, Alfred Grandidier demeure beaucoup plus ouvert d'esprit que la plupart de ses compatriotes en voyage et il accepte que tous les peuples du monde ne partagent pas le pain et le vin autour d'une table recouverte d'une nappe. Avec le développement du second empire colonial, les Français considèrent de plus en plus que seule la cuisine française est mangeable et que l'unique modèle de repas valable est celui qui s'est développé dans la bourgeoisie française au cours du XIXème siècle. L'intolérance culturelle en matière culinaire peut conduire certains voyageurs à se laisser mourir de faim au milieu d'un festin[754]!

Le lien entre nourriture et médecine se tisse d'emblée dans la vie d'un explorateur. L'alimentation en voyage revêt une importance particulière car de sa qualité dépend souvent l'issue du périple. L'attention portée à la boisson et à la nourriture est primordiale dans un pays étranger, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'alimentation doit être suffisante en quantité et en qualité pour permettre au voyageur ou à l'explorateur de poursuivre son chemin. Les déplacements à pied, sur une monture ou encore à la rame, très fréquents dans les pays lointains, exigent une bonne condition physique. Un organisme affaibli par un régime alimentaire inadapté est d'autant plus vulnérable aux attaques des microbes qu'il rencontre[755]. Ensuite, l'alimentation ne doit pas être elle-même source de maladie ou d'affaiblissement du voyageur, surtout dans des zones où il ne peut attendre aucun secours médical. La nourriture peut se révéler source de toxines et pourtant elle est indispensable à la survie, d'où l'ambivalence à son égard[756], particulièrement en voyage. Alfred et Ernest Grandidier font cette amère expérience sous les pluies incessantes d'Amazonie qui gâtent leurs provisions.

> « Nos vivres moisissaient, et la mauvaise nourriture que nous préparions chaque soir, de nos mains, altérait peu à peu notre santé.[757]»

La nourriture constitue à la fois une source de vie, voire de plaisir, mais aussi un danger potentiel auquel le voyageur est très vulnérable. L'eau de boisson est particulièrement redoutée également.

> « On a le choix entre l'eau pure et la *chicha*, liquide que l'on obtient avec du maïs fermenté et qui rappelle un peu la bière. Je recommande aux voyageurs de se munir d'eau-de-vie pour la route, afin de corriger de quelques gouttes de cette liqueur la crudité des eaux de la Cordillère et de se préserver ainsi de la dysenterie.[758]»

[754] Courtois, Martine, « Sans pain ni vin », *op cit.*, p. 94-95.
[755] Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Histoire de l'alimentation, op. cit.*., p. 812-813.
[756] Rozin, Paul, « Des goûts et dégoûts », *op. cit.*, p. 96.
[757] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit*, p. 171.
[758] Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 55.

La nourriture fait partie des méthodes prophylactiques pour maintenir un bon état sanitaire général et éviter d'être trop sensible aux maladies ou aux petits maux qui peuvent rapidement dégénérer en voyage. A cette fin, Alfred Grandidier se concocte par exemple un grog de tamarin[759] à Madagascar pour lutter contre les effets de la chaleur et de la déshydratation.

Dans tous les cas, c'est souvent une question de vie ou de mort pour le voyageur ou l'explorateur, spécialement dans les régions de climat extrême, chaud ou froid. C'est pourquoi, rien ne vaut que l'on sacrifie sa santé en voyage, le trésor le plus précieux du voyageur comme l'indique le frère d'Alfred Grandidier. Les deux jeunes gens racontent alors avec une certaine dose d'humour comment se prémunir d'un excès d'alcool néfaste en Amazonie péruvienne, sans contrevenir aux règles élémentaires de la politesse[760].

Malgré tout, il existe des circonstances dans lesquelles, même avec beaucoup de soin et d'attention, l'explorateur ne parvient pas à se nourrir correctement. C'est le cas lorsqu'il traverse des régions frappées par la famine. Ce danger est loin d'être négligeable car au XIXème siècle de nombreuses régions du monde sont encore touchées par ce fléau. Le voyageur est alors confronté à des problèmes d'approvisionnement qui peuvent durer plusieurs semaines. La nourriture qu'il parvient à grand peine à se procurer est souvent insuffisante et de médiocre qualité, ou elle ne permet pas d'assurer une alimentation équilibrée et peut mettre sa santé en péril. Pourtant, il a plus que jamais besoin de se rassasier pour marcher rapidement vers une région bien approvisionnée. Alfred Grandidier a vécu la grande famine du Sud de Madagascar en 1868, provoquée par la sécheresse. Il doit alors se contenter de pois chiches, pois du Cap, patates bouillies et, dans les cas les plus extrêmes, de millet cru[761]. Heureusement, sa situation est rendue moins pénible par les provisions qu'il emporte avec lui avant de se lancer dans sa traversée de la région dévastée.

> « Les vivres étaient forts rares. […] Dès Saint-Augustin je n'avais plus de riz. Je mangeai d'abord des woèmes que j'ai apporté de Tuléar, puis ce sont des *kabaro* (pois du Cap) que je trouve à acheter, puis enfin des patates. Je ne trouve pas pendant plusieurs jours de volaille et il me faut […] me contenter de légumes bouillis, nourriture réputée très saine mais peu savoureuse.[762]»

[759] Grandidier, Alfred, Carnet d'exploration n° 7.
[760] Annexe des citations, citation n° 7.
[761] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 15, 17.
[762] Grandidier, Alfred, Carnet d'exploration n° 7.

La cuisine rudimentaire au campement de l'explorateur en pays antandroy - Catat, 1890 (Ac. Malg.)

Ceci explique sans doute pourquoi certains explorateurs terrestres emportent toujours le plus possible de nourriture dans leurs bagages, sans parler des marins qui prennent leurs repas à bord, préparés par le cuisinier de l'équipage. Cependant, même les voyageurs par voie terrestre considèrent parfois que le cuisinier français fait partie intégrante de leur équipe, surtout s'ils traversent une région jugée sauvage. Ainsi, au milieu du XIXème siècle, les époux Bourboulon se font servir en plein milieu du désert de Gobi, par leur cuisinier personnel, des mets apportés de France : « omelette, riz au naturel, jambon demi-sel, pâté de faisans, confiture de framboises, vin de Bordeaux et café[763]». Plusieurs explorateurs postérieurs tels Edouard Foa[764], nous l'avons signalé, souhaitent préserver leur autonomie en emportant avec eux une grande quantité de réserves alimentaires, essentiellement sous forme de conserves. Ils pensent ainsi se prémunir contre les maladies, mais sans doute aussi contre le choc culturel de la cuisine. Cette attitude est favorisée par la découverte de Nicolas Appert, au début du XIXème siècle, même si Jean-Louis Flandrin souligne que la France fut l'un des pays les plus lents à adopter les boîtes de conserve[765] et que Martine Courtois a constaté que l'idée qu'il faille apporter de chez soi une nourriture à son goût et jugée plus saine, soit très ancienne et bien antérieure à l'invention de l'appertisation[766].

[763] Cité dans Courtois, Martine, « Sans pain ni vin », *op. cit.*, p. 92.
[764] Foa, Edouard, *A travers l'Afrique centrale du Cap au lac Nyassa*, matériel de voyage de 1897.
[765] Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Histoire de l'alimentation*, *op. cit*., p. 785-787.
[766] Courtois, Martine, « Sans pain ni vin », *op. cit.*, p. 91.

Cependant, les réserves alimentaires transportées depuis l'Europe au moyen de boîtes de conserve sont loin de garantir aux explorateurs la saveur et surtout la qualité sanitaire de la nourriture. L'ultime expédition polaire de Franklin en fut un célèbre et tragique exemple, dont la mémoire s'est perpétuée durant plusieurs décennies, ce qui n'a pas du échapper à Alfred Grandidier. Partis d'Angleterre en 1845, les 129 officiers et marins transportaient avec eux l'équivalent de 3 ans d'autonomie alimentaire, essentiellement sous forme de viande salée en conserve. Mais les boîtes fermées au plomb étant mal scellées, leur contenu a été contaminé ce qui a répandu le saturnisme dans l'équipage. A cela s'ajoutait le manque cruel de vitamines et de nourriture fraîche qui a engendré une épidémie de scorbut. En effet, il semble que le gibier était rare dans le grand Nord canadien puisque les Inuits refusaient de partager leurs prises. De plus, les Britanniques se privaient de consommer le phoque, la baleine, le lièvre polaire ou le caribou, qu'ils considéraient comme une nourriture digne seulement de peuplades primitives. Pourtant, les bateaux ayant été pris dans les glaces deux ans de suite, les réserves ont été rapidement épuisées. En définitive, en 1850, les derniers survivants de l'expédition ont été réduits au cannibalisme d'après le témoigne des Inuits, ce qui a été confirmé par des explorateurs britanniques postérieurs puis par l'archéologie[767]. Du fait d'avoir accordé trop de confiance à ses propres aliments, pourtant toxiques, et d'avoir dédaigné les ressources locales jugées indignes, l'équipage s'est finalement résolu à briser l'ultime tabou alimentaire en consommant sa propre chair, sombrant alors au dernier degré de la sauvagerie dans l'imaginaire européen.

Au rebours de tous les exemples précédents, Alfred Grandidier estime au contraire qu'il vaut mieux chercher sa pitance sur place, afin de conserver de l'espace dans ses bagages pour des instruments plus utiles. Peut-être privilégie-t-il aussi cette attitude parce que la recherche de la nourriture offre un prétexte pour entrer en contact avec la population.

Adopter le mode de vie local en ce qui concerne la nourriture, mais aussi l'hébergement et l'habillement comme nous l'avons évoqué plus haut, peut également représenter pour Alfred Grandidier un gage de santé et de résistance. Les maladies demeurent un fléau pour les explorateurs. Combien décèdent avant la fin de leur périple ou quelques semaines après leur retour ? On sait que Catat, Foucart et Maistre sont tous tombés gravement malades lors de leur mission à Madagascar et que Georges Foucart a même dû rentrer plus tôt

[767] Malaurie, Jean, *Ultima Thulé*, Bordas, Paris, 1990, 447 p., p. 54, 56.

que prévu en France pour raisons de santé, après seulement 7 mois à Madagascar[768]. Si la quinine, découverte en 1820, rend de grands services aux voyageurs, il faut attendre les travaux de Pasteur et les recherches réalisées au début du XXème siècle pour que les maladies tropicales soient mieux connues et plus efficacement combattues[769]. Bien qu'il se fournisse directement auprès du pharmacien Archambault, les remèdes dont Alfred Grandidier dispose lors de ses voyages à Madagascar restent très peu probants face à des fièvres paludéennes : de l'ipéca concassé – plante du Brésil aux propriétés expectorantes et vomitives –, de l'eau de Seltz – eau minérale gazeuse aux propriétés digestives et diurétiques –, du sirop de groseilles – riche en vitamine C, rafraîchissant et diurétique –, ou encore de la limonade purgative et du calomel – minéral rare réputé diurétique – du sirop d'orgeat – désaltérant et calmant – des pastilles de gingembre – digestives – etc….[770] Alfred Grandidier tombe lui-même sérieusement malade à plusieurs reprises, pensant même souvent succomber, à Ceylan, en Inde puis à Madagascar. Il n'a guère d'autre ressource que de s'abandonner aux médecines locales même si son remède préféré consiste à faire confiance à la nature et à laisser son corps réagir seul. Il craint toujours que la médecine se révèle plus dangereuse que le mal.

A cause du réseau médical indigent et de la méconnaissance d'un certain nombre de maladies, Alfred et Ernest Grandidier ont également été confrontés à de nombreuses épidémies dramatiques en Équateur, au Pérou et en Bolivie, et n'hésitent pas à dormir dehors la veille de Noël 1858 par crainte de la contagion : « A Vamburuto [en Bolivie], la fièvre sévissait avec la dernière violence lors de notre passage. […] Par prudence nous évitons tout contact avec ces pestiférés et passons la nuit en plein air, malgré le vent et le froid[771]». En dépit de leurs précautions, les deux frères ont visiblement souffert du mal d'altitude dans les Andes[772], tandis que dans la moiteur amazonienne « les moustiques nous piquaient sans répit avec un tel acharnement, que je comptai sur une seule main plus de deux cents piqûres. Le sommeil fut rare et agité, je me réveillai avec la fièvre.[773]».

---

[768] CAOM MAD 140-197, note anonyme sans date; AN F17/2945, lettre de Bompard au Ministre de l'Instruction Publique, le 1er octobre 1889.
[769] Deschamps, Hubert, *Histoire des explorations, op. cit.*, p. 17.
[770] Voir annexe 36 et *Dictionnaire des drogues simples et composées ou dictionnaire d'histoire naturelle médicale, de pharmacologie et de chimie pharmaceutique*, Paris, 1828-1829.
[771] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*., p. 233.
[772] Annexe des citations, citation n° 8.
[773] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 155.

III. Les grands modèles d'Alfred Grandidier

Nous l'avons constaté, Alfred Grandidier prépare très méticuleusement son matériel de voyage. Cette attention vaut dans une égale mesure pour sa préparation intellectuelle. Voilà encore une attitude qui l'inscrit dans la lignée de grands explorateurs qu'il admire, en s'appropriant leurs découvertes, ou en adoptant la démarche ambitieuse des expéditions à visée encyclopédique.

A. Lectures dans les pas des prédécesseurs

Alfred Grandidier ne part jamais sans s'être renseigné sur les voyageurs et explorateurs qui l'ont précédé dans un pays. Il se procure et lit tout ce qu'ils ont pu écrire, quitte ensuite à s'en servir de contre-modèle. Nous avons constaté à quel point la préparation intellectuelle occupe une place primordiale chez les explorateurs français, qui fréquentent souvent avec assiduité les bibliothèques avant leur départ, surtout s'ils n'ont pas l'opportunité de se renseigner directement auprès d'un voyageur de retour. Il est difficile de déterminer la provenance des ouvrages que consulte Alfred Grandidier mais il semble très plausible qu'il a beaucoup fréquenté le Muséum et la bibliothèque de la Société de Géographie.

1. Des connaissances superficielles pour le voyage en Amérique ?

Seule sa visite des Amériques semble faire exception à la préparation minutieuse puisque le départ a été très précipité. Cependant il paraît tout à fait évident qu'Alfred Grandidier est au moins au courant des problèmes de magnétisme qu'il se destine à régler au niveau de l'équateur. Sous l'influence de Jules Janssen, il doit avoir pris connaissance des travaux du Père Secchi, à Rome, sur les variations magnétiques de l'aiguille aimantée[774]. De plus, après l'engouement du début du XIXème siècle pour l'Amérique du Sud, où se sont illustrés les plus grands noms, les publications sur l'environnement du sous-continent sont légion en France. Nous connaissons la place toute particulière octroyée aux travaux d'Alcide d'Orbigny dans la bibliothèque de la famille Grandidier, où l'on peut sans doute trouver son *Voyage en Amérique méridionale*, et son *Homme américain* paru en 1840, qui fait figure de monument parmi les publications traitant de l'exploration des Amériques[775]. Ernest Grandidier

[774] Institut, Ms 4125, Journal de Jules Janssen.
[775] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.

nous assure en revanche que son frère et lui ont étudié les écrits d'Alexander Von Humboldt[776]. Il semble probable que les jeunes gens aient connu l'existence du voyage du Comte Francis de Castelnau à travers le Pérou et le Brésil en 1843-1847 puisqu'ils ne sont pas étonnés de rencontrer un missionnaire qui l'a secondé lorsqu'ils se rendent eux-mêmes en Amazonie péruvienne[777], mais sans doute n'ont-ils pas lu *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud : de Rio de Janeiro à Lima et de Lima à La Plata*, publié par le naturaliste en 1850. Nous avons évoqué plus haut la présence en Amérique du Sud du grand botaniste Aimé Bonpland et son décès au moment même du passage des deux frères en Argentine et en Uruguay mais rien ne laisse penser que les jeunes gens connaissaient le vieux savant ou avaient lu certains de ses écrits. Il est vrai que la botanique n'avait pas la préférence des deux frères. Par ailleurs, nous savons qu'ils ont lu *De la démocratie en Amérique*, de Tocqueville, très certainement emprunté dans la bibliothèque familiale[778].

Ernest Grandidier cite dans son récit de voyage de très nombreuses références géographiques concernant le mystère qui entoure le cours du Rio Madre de Dios et d'une manière plus générale, tout le réseau hydrographique du cœur de l'Amazonie[779]. Mais l'expédition des deux frères n'ayant été décidée qu'au moment de la rencontre avec Maldonado sur place, il semble évident que les cartes, témoignages et récits de voyage auxquels l'auteur fait référence ont été consultés par son frère et lui au Pérou ou même seulement à leur retour en France.

La lecture du récit d'Ernest Grandidier accroît en revanche notre conviction que les deux frères s'étaient documentés sur la civilisation inca avant d'entamer leur périple andin, et peut-être avaient-ils emporté d'Europe les lectures indispensables, y compris en espagnol, langue qu'ils maîtrisent parfaitement[780]. A cette époque, les publications concernant les Amériques fleurissent, la curiosité pour les civilisations précolombiennes s'épanouissant à nouveau chez les Européens. Sans doute ont-ils également lu des ouvrages trouvés sur place, en particulier lors de leur séjour prolongé à Lima, pendant la maladie de Janssen. Ernest Grandidier cite par exemple un ouvrage de Prescott sur la conquête du Pérou, qui doit être *History of the Conquest of Peru*, paru en 1847 et donc encore récent[781]. Malgré nos

[776] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit.*, p. 18, 88.
[777] Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 105.
[778] Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 18, 88.
[779] Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 181-188.
[780] Ernest Grandidier cite par exemple Sarmiento, Herrera, Zarate, Ondegardo, et le fameux métis Garcilaso de la Vega sur l'ancien Pérou. Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 17, 81.
[781] Grandidier, Ernest, *ibid.*, p. 14.

incertitudes, nous pouvons cependant affirmer que la préparation intellectuelle au voyage des Amériques ne fut pas proportionnelle à la longueur du séjour.

2. La minutieuse préparation du voyage en Asie

Pour son circuit en Inde – qui n'est lui-même qu'un voyage préparatoire à son séjour au Tibet – Alfred Grandidier lit aussi bien des ouvrages d'exploration que d'histoire religieuse ou de linguistique et s'abreuve autant aux sources françaises que britanniques. Il indique sa bibliographie en notes de bas de pages dans ses articles du *Tour du Monde*. Il cite d'anciennes chroniques cinghalaises traduites en anglais par Turnour, mentionne une étude du site d'Anaradhapura par Emerson Tennent[782], sans oublier de nombreux auteurs anglophones ayant écrit sur l'Inde contemporaine[783] (Warren, Beveridge, Campbell, Montgomery-Martin, Lady Falkland). Pourtant ce voyage en Inde ne ressemble en rien à ses autres explorations, tout en ne relevant jamais du banal circuit touristique, nous l'avons compris. C'est en fait un voyage d'étude et Alfred Grandidier le prépare intellectuellement parlant avec le plus grand soin[784]. Bien que le but premier d'Alfred Grandidier en Inde soit l'acquisition d'un savoir sur le Bouddhisme et l'Hindouisme, notamment à travers leur expression architecturale, il prend connaissance des récits de voyageurs-naturalistes qui l'ont précédé là-bas. A l'époque où lui-même voyage l'Inde est déjà bien connue, notamment grâce aux travaux de plusieurs scientifiques européens du début du siècle. Il est possible qu'il lise les huit volumes publiés par le Directeur du Jardin de Pondichéry, Charles Belanger, constitués de ses études sur l'Asie du Sud et les Mascareignes faites entre 1825 et 1829, touchant aussi bien à l'histoire naturelle qu'à l'agriculture, la médecine, les arts, la géographie, l'ethnologie, les langues et les costumes[785].

Bien que l'Inde ait déjà fait l'objet de travaux approfondis, l'intérêt ne tarit pas et plusieurs autres voyageurs français sillonnent le sous-continent en même temps qu'Alfred Grandidier. Parmi ceux-ci, l'on peut citer François Devay qui se trouve précisément en Inde du Sud et à Ceylan en 1862-1863, Alphonse Fleuriot-de-Langle qui longe les côtes d'Inde du Sud en 1861 et dont Alfred Grandidier lit les articles dans le *Tour du Monde*[786], ou Louis Rousselet qui arrive en 1863 et séjourne à Bombay en 1864-1865 pour étudier les langues et

[782] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 133, 135.
[783] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 34, 36, 38, 158.
[784] Voir annexe 10.
[785] CAOM INDE 534-1029, Dossier Belanger.
[786] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 163.

religions indiennes. Outre le fait que le but de Louis Rousselet se rapproche de celui d'Alfred Grandidier avec une chronologie de voyage presque identique, il faut signaler que Rousselet était, à l'image d'Alfred Grandidier, un grand admirateur de Victor Jacquemont. Victor Jacquemont représente véritablement la référence en matière d'exploration française de l'Inde au début du XIXème siècle. Il a toujours été considéré, pour l'Asie, comme le pendant d'Alcide d'Orbigny en Amérique[787].

Ce voyageur-naturaliste a sillonné l'Inde du Nord en quête de découvertes botaniques de 1828 à 1832, avec en tête l'exemple de la tâche accomplie en Amérique du Sud par Alexander Von Humboldt. Comme Alfred Grandidier, il est issu d'un milieu bourgeois très mondain de Paris et impressionne contemporains comme historiens par ses capacités d'adaptation à la vie sous tente dans les pays sauvages. Autres points communs, il découvre la botanique et la minéralogie lors d'un séjour en Italie puis s'embarque pour l'Amérique du Nord et les grandes Antilles, voyage qui lui révèle sa passion de l'exploration scientifique[788]. Mort à la tâche à Bombay après avoir parcouru 3000 km à pied et à cheval, il eut néanmoins le temps de transmettre toutes ses découvertes botaniques. Le Muséum lui avait commandé une histoire naturelle « totale » de l'Inde, entreprise très semblable à celle dans laquelle Alfred Grandidier s'egagera plus tard à Madagascar. Ce dernier connaît les travaux de l'illustre botaniste et cite son nom dans ses articles du *Tour-du-Monde*[789]. Il ne néglige donc aucun objet de curiosité même s'il ne se destine pas à une étude des richesses botaniques de l'Inde.

Consciente du sérieux de ses travaux préparatoires, nous ne doutons pas qu'Alfred Grandidier ait lu les œuvres de Théodore Pavie, dont le parcours et les centres d'intérêt rappellent étrangement les siens. Théodore Pavie avait voyagé très jeune en Amérique du Nord en 1825 puis en Amérique du Sud en 1832 avant de rentrer en France et apprendre le chinois et le sanskrit. En 1839 il réalisa un voyage en Inde du Sud préfigurant quasiment l'itinéraire d'Alfred Grandidier – Calcutta, Pondichéry, Bombay –, et traduisit le *Mahabharata* en 1844 puis enseigna le sanskrit au Collège de France de 1852 à 1857[790]. Nous pouvons raisonnablement envisager des rencontres puisqu'ils vivaient alors tous les deux à Paris et parce que les spécialistes des langues et religions indiennes n'étaient pas légion en

[787] Chambard, Antoine, « Alcide Dessalines d'Orbigny, de l'école de la nature à la pratique des voyages sous la Restauration », *op. cit*., p. 247.
[788] Morisot, Jean-Claude, « Victor Jacquemont et son voyage dans l'Inde, 1828-1832 », pp. 195-204, in *Découvertes et explorateurs*, Actes du colloque international de Bordeaux 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p., p. 197, 200.
[789] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 80.
[790] Broc, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXème siècle*, tome 2 Asie, Editions du CTHS, Paris, 1992

France vers 1860, malgré le réel essor des études indiennes sous le Second Empire[791]. Alfred Grandidier pourrait également avoir été influencé dans son intérêt pour les religions indiennes par Ferdinand Eckstein[792], auteur très célèbre en France jusqu'à sa mort en 1861, grand admirateur de l'Inde, tout particulièrement au travers de ses textes sacrés les plus anciens, et qui joua un rôle dans la mode orientaliste et indianiste des salons parisiens.

3. Les précurseurs d'Alfred Grandidier à Madagascar

Depuis la Renaissance, les Européens s'intéressent à Madagascar et tracent des cartes de la Grande Île. Les premières, celles des Portugais dessinées au début du XVIème siècle[793], n'en donnent que les contours maritimes. Au XVIIIème siècle, d'Après de Mannevilette et, en 1819, Lislet Geoffroy s'attachent à donner une représentation de l'intérieur des terres. Nous devons toutefois préciser que la modernité d'une carte n'est aucunement garante de sa fiabilité puisque le relief sur la carte de Lislet Geoffroy se révèle absolument erroné, tandis que les contours de l'île paraissent relativement exacts sur les représentations portugaises, antérieures de deux cents ans.

Il est probable qu'Alfred Grandidier, avant son départ de La Réunion, puisse au moins consulter la carte de d'Après de Mannevillette, réalisée en 1776, et celle de Lislet Geoffroy.

En revanche il est certain que l'explorateur lit avec une grande attention l'*Histoire de Madagascar* rédigée par Flacourt lorsqu'il vivait dans le Sud malgache au XVIIème siècle. Bien qu'il s'agisse d'un des plus anciens témoignages sur l'île, c'est aussi l'un des plus fiables :

> « L'histoire de Madagascar, par Flacourt, est la seule qui porte le cachet de la vérité. Ce que le gouverneur de Fort-Dauphin écrivait en 1645 sur la peuplade des Antanosses est vrai encore de nos jours.[794]»

La deuxième décennie du XIXème siècle marque le début d'un engouement européen pour la découverte des richesses de Madagascar, même si l'historien Yvan Paillard souligne que la plupart de ces voyages n'ont donné lieu à aucun récit et sont restés sans influence sur l'époque[795]. Dès 1821, un projet peu sérieux conduit le jeune guadeloupéen Charles Goubert à

---

[791] Weber, Jacques, « La découverte de Pondichéry au XIXème siècle », pp. 155-171, *op. cit.*

[792] Alfred Grandidier connaît cet auteur puisqu'il le cite dans son *Ethnographie de Madagascar* en 1901, page 13. Mais à quelle date en a-t-il entendu parler la première fois ?

[793] Grandidier, Alfred, « Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente dernières années », *op. cit.*

[794] Grandidier, Alfred, « Rapports sur une mission à Madagascar, du 1er octobre 1869 et du 15 juillet 1871, adressés au Ministre de l'Instruction Publique », *op. cit.*, p. 453.

[795] Paillard, Yvan, « De l'exploration à la reconnaissance : Madagascar dans le seconde moitié du XIXème siècle », *op. cit.*, p. 291.

partir explorer les ressources agricoles de l'île mais, privé de soutien, il se trouve toujours à Madagascar en 1826 sans avoir rien exploré[796]. En 1823, les frères Havet, deux naturalistes de Rouen, sont missionnés par le Muséum à Madagascar, où l'un d'eux trouve la mort[797]. Samuel Copland publie quant à lui en 1822 *A History of the island of Madagascar*[798]. Le Praguois Wenceslas Bojer, visite aussi bien les côtes malgaches que Zanzibar et Pemba en 1824, envoie de nombreux objets d'histoire naturelle à Vienne et meurt à l'île Maurice en 1856. Nous avons la preuve qu'Alfred Grandidier n'en apprend l'existence que lors de son retour définitif à Paris et n'a donc pas pu bénéficier des informations que contiennent ses notes et collectes[799]. L'année 1828, le Saxon Julius Friedrich Lippold se voit refuser l'autorisation d'établir une sorte de jardin d'essai au sein d'une colonie pacifique à Madagascar[800].

1828 et 1829 sont également les années où le naturaliste Goudot entame son quadrillage de l'île. Totalement tombé dans l'oubli dès l'époque d'Alfred Grandidier, nous pouvons le tenir pour son véritable précurseur lorsque nous considérons la grande similitude de leurs parcours. Envoyé en recherches par le Muséum, il opère dans la région de Tamatave. N'ayant pas obtenu l'autorisation de gagner Tananarive ou de prospecter dans l'intérieur, il rassembla sur la côte Est une impressionnante collecte de 5210 oiseaux, quadrupèdes,insectes, coquilles et plantes[801] envoyée au Muséum[802] où son nom fut attribué à quelques plantes.

Alfred Grandidier ne mentionne jamais le nom du naturaliste mais fournira un travail similaire une trentaine d'années plus tard pour la même institution. De 1831 à 1833, Goudot renouvelle son expédition à Madagascar et lors de ses nombreux passages à La Réunion travaille, tout comme le fera Alfred Grandidier, en collaboration avec le directeur du Jardin du Roi de Saint-Denis[803]. Malade et ruiné, Goudot doit être hospitalisé dans cette ville en 1833 avant d'être rapatrié à Brest[804].

---

[796] CAOM GEN 42-336, rapport de ? au Ministre de la Marine et des Colonies, le 14 mars 1821.
[797] CAOM GEN 42-337, lettre du Ministre de l'Intérieur au Ministre de la Marine et des Colonies, le 2 août 1823.
[798] Kent, Raymond, « Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique », *Bulletin de Madagascar*, n°277-278, juin-juillet 1969, pp. 603-615.
[799] MNHN Ms 2792, notice manuscrite sur Bojer envoyée par M. Pelzeln à Alfred Grandidier le 27 juin 1873.
[800] CAOM GEN 42-342, lettre du Ministre des Colonies à Lippold le ? novembre 1828.
[801] Institut, Ms 2445, lettre de Goudot au Baron Benjamin Delessert, le 14 janvier 1830.
[802] CAOM GEN 42-347, lettre du Commissaire Général de la Marine à Nantes Portin au Ministre de la Marine et des Colonies, le 18 octobre 1832.
[803] Institut, Ms 2445, lettre de Goudot au Baron Benjamin Delessert, le 28 mai 1829.

Crâne de Propithecus Diadema envoyé par Goudot au MNHN en 1834 (JEM)

Durant les années 1830, nous trouvons trace d'autres initiatives plus modestes et exclusivement cantonnées à une région bien précise. Le Capitaine d'Artillerie Sganzin profite de son temps libre pour élaborer des collections dont l'envoi au Muséum est mentionné en 1832[805]. Cette même année, M. Joaillier, correspondant de sociétés savantes résidant à Sainte-Marie rédige 4 volumes sur la flore malgache et fait parvenir des spécimens en France[806]. Le Révérend Ellis publie en 1838 la relation de son voyage dans l'Imerina. En 1845, le Commandant Guillain effectue, en compagnie d'Edmond Loarer représentant de la Chambre de Commerce de Nantes, une importante mission d'intérêt maritime et commercial à Mayotte, Madagascar et en Afrique de l'Est, pour le compte des Ministères de la Marine et du Commerce. A ses supérieurs, il envoie de nombreux rapports circonstanciés qui restent malheureusement confinés dans les bureaux de l'administration parisienne[807]. Bien que son

[804] CAOM GEN 42-347, PV du 4 novembre 1833 du Conseil Privé de Bourbon et lettre du Gouverneur de Bourbon au Ministre de la Marine et des Colonies le 6 décembre 1833. Cela ne coïncide pas avec la version donnée par Mme Caillon-Fillet, selon laquelle Goudot s'est marié à Madagascar et y a totalement disparu, mais le résultat demeure : il a été oublié et son travail méprisé à Paris. Caillon-Fillet, Claudine, *Jean Laborde et l'Océan Indien*, *op. cit*., p. 313, 342.

[805] CAOM GEN 42-341, lettre de l'Administrateur du Muséum de Paris au Ministre de la Marine et des Colonies, le 7 décembre 1832.

[806] CAOM GEN 42-340, lettre du Préfet de l'Aube au Ministre de la Marine et des Colonies, le 13 décembre 1832.

[807] CAOM OIND 2-10(1) Dossier sur l'exploration pour le développement commercial de Mayotte par Guillain en 1845-1847.

récit fasse l'objet d'une publication dans les années 1850, nous ne pouvons être certaine qu'Alfred Grandidier le lise à La Réunion[808].

En revanche, nous savons qu'il étudie avec le plus grand soin l'ouvrage de Leguevel de Lacombe, datant de 1840[809]. Cependant, à peine a-t-il posé le pied sur la Grande Île que le scientifique prend la mesure des erreurs de cet auteur, erreurs qu'il ne cessera désormais de pointer. Pour Alfred Grandidier, Leguevel de Lacombe représente la figure de l'affabulateur et du contre-exemple en matière de travail scientifique, qu'il n'aura de cesse de combattre[810]. Considérant les nombreuses corrections qui ont dû être apportées aux informations de cet auteur, les historiens s'interrogent aujourd'hui sur la réalité même de son voyage. Il n'était pas rare à cette époque, singulièrement concernant Madagascar, d'écrire un livre sans jamais y avoir séjourné, se satisfaisant de la compilation d'anciens témoignages, parfois agrémentés de détails délirants donnés par des marins.

> « On a beaucoup écrit sur Madagascar depuis le XVIème siècle. […] Mais les descriptions qu'on y trouve sont très incomplètes, les appréciations des auteurs sont souvent contestables. […] On doit reprocher à la plupart des voyageurs qui ont écrit sur ce pays d'avoir généralisé leurs observations prises le plus souvent sur un point spécial et d'avoir appliqué à l'île entière ce qu'ils avaient vu dans un petit coin.[811]»

En 1863, le médecin Louis Lacaille fait paraître à Paris *Connaissance de Madagascar*. Il est l'auteur de trois précédents ouvrages inédits sur Madagascar et de l'essai *Importance et nécessité de coloniser l'île de Madagascar*, qui date de 1848[812]. En 1865, le médecin réunionnais Auguste Vinson publie également un volume sur son expérience malgache, alors qu'Alfred Grandidier débute son premier voyage dans la Grande Île. Étant donné que nous avons l'assurance que le médecin de La Réunion et l'explorateur se fréquentent à Saint-Denis, nous pouvons en déduire qu'ils partagent des informations. Ils y côtoient également les voyageurs néerlandais François Pollen et Douwe Casparius Van Dam. Débarqués aux Mascareignes à la fin de 1863, l'aide-naturaliste du Muséum d'Histoire Naturelle des Pays-Bas et son ami chasseur y font une longue escale avant de gagner le Nord-Ouest de Madagascar, Mayotte et Nosy-Be en 1864. Simultanément avec Alfred Grandidier, François

[808] CAOM OIND 2-10(3) Rapport de ? au Ministre de la Marine le 3 décembre 1853.
[809] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[810] Voir annexe des citations, citation n° 1.
[811] ASOM, Grandidier, Alfred, « Rapport sur diverses publications relatives à Madagascar », *Revue des travaux scientifiques*, 1883, pp. 79-83.
[812] Lacaille, Louis, *Connaissance de Madagascar*, Paris, Dentu, 1863.

Pollen devient membre de la Société des Sciences et des Arts de La Réunion, où il propose quelques conférences[813].

A Saint-Denis, Alfred Grandidier se lie également avec Charles Coquerel, médecin de la Marine décédé et enterré à Salazie en avril 1867. Entre 1850 et 1854, cet homme avait maintes fois voyagé aux abords de Sainte-Marie, Nosy-Be et Mayotte. Revenu définitivement à La Réunion en 1862, il y poursuit ses recherches en histoire naturelle et participe à la création du Jardin d'Acclimatation de l'île. Réputé en ornithologie, il instigue les recherches sur les oiseaux disparus de Maurice et de Rodrigues, travaux que nous retrouvons sans doute à l'origine de la passion d'Alfred Grandidier pour les æpyornis de Madagascar. Le jeune voyageur participe aux causeries érudites qui se déroulent le soir au domicile de Coquerel, où l'on évoque aussi bien les sciences que la littérature et les arts, et au cours desquelles les participants se tiennent mutuellement au courant des nouveautés[814]. En témoignage de son attachement et de sa reconnaissance posthumes, Alfred Grandidier fera nommer plusieurs objets d'histoire naturelle en son honneur.

Madagascar reçoit la visite de plusieurs voyageurs français peu avant Alfred Grandidier. Cachin parcourt le Nord entre 1862 et 1864, Coignet, le médecin néerlandais Günst et Guinet se rendent séparément dans la même région en 1863 – ce dernier renouvellera d'ailleurs son voyage en 1878. Exactement contemporain de celui d'Alfred Grandidier, nous avons retrouvé trace du séjour du Dr. Lacaze à Tananarive et dans le Nord-Est de l'île en 1868-1869[815].

Parmi tous ces noms plus ou moins contemporains, qu'il s'agisse de voyageurs, de collecteurs, ou d'auteurs, il nous est difficile de déterminer quels sont ceux qui ont pu parvenir à la connaissance d'Alfred Grandidier en amont de ses propres explorations. Outre les personnes qu'il a effectivement croisées ou celles dont il précise avoir consulté le travail, nous savons qu'il a appris l'existence de Goudot de la bouche de Malgaches qui l'avaient côtoyé et qu'il finit par hériter d'un carnet de voyage de Guinet, mais beaucoup plus tard[816].

---

[813] Paillard, Yvan, « Un voyageur hollandais sur la côte Nord-Ouest en 1864 », *Omaly sy Anio*, n° 1-2, janvier-juin et juillet-décembre 1975, pp. 325-335. François Pollen publie le fruit de ses recherches en français, à Leyde, entre 1868 et 1877, en quatre volumes très bien illustrés : *Recherches sur la faune de Madagascar et ses dépendances.*

[814] Grandidier, Alfred, *Notice sur Charles Coquerel*, *op. cit.*

[815] MNHN Ms 2782II, Grandidier, Alfred, *Liste des voyageurs français qui ont visité Madagascar depuis sa découverte jusqu'en 1900*, manuscrit.

[816] MNHN Ms 2782, Papiers Grandidier.

4. Le rapport d'Alfred Grandidier au récit de voyage

Tous les explorateurs, lorsqu'ils rendent compte de leur mission, commencent en général par raconter leur périple avant d'en venir aux résultats scientifiques eux-mêmes, une tradition de récit de voyage que Sylvain Venayre fait remonter à Chateaubriand avec son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*[817]. C'est au XIXème siècle que le genre du récit de voyage devient un genre littéraire en soi, qu'il rencontre le plus de succès et qu'il s'associe avec les résultats scientifiques[818]. Hélène Blais précise que les navigateurs-explorateurs adoptent également ce procédé : « Le récit de voyage rassemble en un même lieu le texte de la narration du voyage, les instructions, les récits d'expérience et les commentaires des savants.[819]»

Alfred Grandidier ne sacrifie jamais à cette fantaisie puisque sur son exploration en Amérique il n'écrit rien et il n'introduit jamais ses publications sur Madagascar par un petit récit pédagogique ou divertissant de ses aventures – ce qui lui sera régulièrement reproché. La seule exception que nous ayons pu relever est l'anecdote de la chasse au sifaka *fady* dans la région de Fort-Dauphin en 1866 relatée dans *L'Histoire naturelle des* mammifères[820]. Cependant c'est davantage pour renseigner le lecteur sur le contexte de capture que pour le divertir qu'Alfred Grandidier introduit ce petit récit. Le but scientifique prime absolument sur tout autre.

Cette attitude intransigeante préfigure en quelque sorte la position de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss qui, avec son célèbre « je hais les voyages et les explorateurs », signifiera en 1955 dans *Tristes Tropiques* qu'il n'approuve pas l'esprit aventurier qui pousse certains à se camper en héros au travers de récits d'auto-promotion, dits « de voyage ». « Ce genre de récit rencontre une faveur qui reste pour moi inexplicable.[821]»

Nul doute que la sévérité extrême dans l'œuvre d'Alfred Grandidier lui vienne de son professeur Jules Janssen, son premier modèle, qui s'est toujours déclaré très hostile à la moindre intrusion du pittoresque dans ses travaux et n'a lui-même laissé aucune relation de voyage.

---

[817] Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? », *op. cit.*, p. 62.
[818] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, Acropole, 2005, 156 p., p. 31.
[819] Blais, Hélène, *Voyages au Grand Océan : géographies du Pacifique et colonisation 1815-1845*, CTHS, Paris, 2005, 352 p., p. 191.
[820] Grandidier, Alfred, *Histoire naturelle des mammifères*, tome 1, 1875, p. 294.
[821] Cité dans Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? », *op. cit.*., p. 62.

Cependant, même si Ernest Grandidier publie un récit de leur voyage en Amérique du Sud, il ne s'agit pas non plus d'une suite d'anecdotes récréatives. Nous ne savons pas si Alfred Grandidier collabora activement à l'ouvrage de son frère mais des similitudes apparaissent entre leurs écrits. En effet, comme son cadet le fera pour contrer l'influence du livre de Leguével de Lacombe sur Madagascar, Ernest Grandidier annonce qu'il prend la plume surtout dans un souci de vérité scientifique et que son étude minutieuse, *in vivo*, du pays lui en fournit la légitimité. Ce n'est pas une œuvre de divertissement pour Européens en mal d'exotisme et d'aventures. Il critique donc indirectement les récits de voyage qui hissent le narrateur au niveau d'un héros d'aventures de fiction :

> « Il est bien des erreurs à dissiper, bien des inexactitudes à rectifier. Malgré les obstacles, la vérité finira par se faire jour au milieu de ce chaos, si chaque voyageur veut bien lui apporter le tribut sincère de ses observations. […] Le voyageur doit, avant tout, être vrai dans son récit. […] Je me suis surtout efforcé de connaître plus à fond le Pérou, la Bolivie et le Brésil. […] J'ai habité la cabane du sauvage et vécu sous la hutte de l'Indien.[822]»

Concernant son séjour en Inde, Alfred Grandidier déroge quelque peu à sa règle et se laisse aller à publier ce qui ressemble le plus à une relation de voyage classique, proche du ton adopté par son frère pour le récit sur les Andes. Mais, comme il l'indique lui-même, les anecdotes du voyage en Inde ne devaient se justifier que pour envelopper une étude sèche et rébarbative sur le Bouddhisme, peu apte à séduire les lecteurs avides d'aventures exotiques du *Tour du Monde*. La rédaction du célèbre journal prend donc la liberté de couper la majorité des passages sur la religion bouddhique, jugés trop hermétiques. Cette censure provoque l'indignation d'Alfred Grandidier qui considère que son texte a été vidé de son contenu le plus intéressant mais ne peut réagir car il se trouve dans l'Océan Indien lors des parutions.

> « M. de Lannoy qui dirigeait cette publication a trouvé bon de supprimer la plus grand partie de mon récit relatif à la religion bouddhique qu'il a trouvé trop scientifique et trop sévère pour ses lecteurs. Et moi qui n'avais écrit cette relation de mon voyage dans l'Inde que pour faire passer cette étude sur le Bouddhisme ![823] ».

Le malentendu est flagrant. Pourtant, notre auteur se doutait que *Le Tour du Monde* n'accueillait pas d'articles trop ardus ou fastidieux pour un vaste lectorat et n'aurait pas dû y proposer son texte.

---

[822] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op cit*., p. 3-4.
[823] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*., p. 5.

Le seul véritable récit qu'Alfred Grandidier nous ait laissé consiste en sa petite autobiographie à usage familial, *Souvenirs*, rédigée en 1916-1917. Bien qu'il y évoque des anecdotes de ses voyages en Amérique et à Madagascar, ce texte n'est pas un récit de voyages mais bien plutôt un bouquet de souvenirs personnels et familiaux à transmettre à ses descendants, dont aucun d'ailleurs ne portait son patronyme. La volonté de transmettre un patrimoine familial à une généalogie en cours d'extinction s'affirme de façon particulièrement remarquable. Dans son milieu social, la pratique du récit de souvenirs pour les petits-enfants est très répandue[824], indépendamment de toute autre publication littéraire ou scientifique. Il n'est pas anodin qu'Alfred Grandidier ait éprouvé le besoin de rédiger ce texte au plus fort de la guerre, car l'objectif principal semble de laisser la trace d'une époque totalement révolue. Même si Guillaume Grandidier envisageait la publication de ce texte[825], rien ne laisse penser qu'Alfred Grandidier l'avait prévue bien qu'il ait dû se douter que les hommages funèbres y puiseraient volontiers. Ces souvenirs se démarquent tout-à-fait du reste de son œuvre par leur but, leur contenu et leur absence de diffusion.

La sévérité dans les publications semble destinée à donner une image sérieuse de lui-même. Elle entretient également le mystère et permet finalement à la légende de prendre corps. Car si Alfred Grandidier ne publie jamais lui-même d'anecdotes de voyage, il organise des fuites et ses admirateurs ne se privent pas de raconter ses souffrances de voyage ou ses hauts faits dans leurs discours et hommages. C'est ainsi par exemple que naît la légende de « l'explorateur aux pieds nus » parce qu'Alfred Grandidier indique qu'il ne portait, dans le Sud de Madagascar, qu'une culotte s'arrêtant aux genoux et souffrait donc des piqûres des plantes épineuses qui caractérisent cette région, mais aussi de la terre noire qui lui brûlait la plante des pieds...[826] Ne laissant filtrer que les efforts, les privations, la douleur engendrés par les voyages, particulièrement celui à Madagascar, sans évoquer les moments agréables, qui furent pourtant nombreux comme nous le révèle par exemple sa correspondance avec les Samat, Alfred Grandidier participe à la construction d'une image de martyr dédié à la science. Il laisse se développer une sorte de rapport doloriste avec cette dernière et nous pouvons nous autoriser à filer la métaphore religieuse en évoquant le sacerdoce scientifique, la vie et les plaisirs sacrifiés pour la science, le don de soi total. Cette image qu'il contribue, plus ou moins volontairement, à donner de lui-même, lui est peut-être inspirée par son enfance

[824] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit*., p. 145.
[825] MNHN Ms 2807, notes de Guillaume Grandidier insérées dans les *Souvenirs*.
[826] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*.., p. 14-15.

imprégnée de jansénisme. Mais, pour valorisante qu'elle puisse être, elle n'en reste pas moins absolument erronée et abusive.

L'hypothèse la plus probable pour expliquer cette absence d'anecdotes publiées réside en effet dans la ferme et précoce volonté d'Alfred Grandidier de contrôler son image. Bien qu'il tente de donner l'impression de ne jamais vouloir se mettre en avant, l'explorateur scientifique nous apparaît en réalité vaniteux et imbu de lui-même. Il aime à collectionner tout ce qui se publie sur son compte. Très tôt, c'est-à-dire dès son retour d'Amérique du Sud, il rassemble une petite revue de presse à sa gloire, composée de notes et coupures de presse soigneusement reliées. A partir de 1898 au moins, il découpe systématiquement toutes ses biographies dans les dictionnaires, revues etc... au point d'en rassembler près d'une cinquantaine[827]. L'obsession du contrôle absolu de son image médiatique s'explique non seulement parce qu'il ne souhaite associer son nom qu'à des faits scientifiques, extrêmement valorisants à son époque et dans l'univers qu'il fréquente, mais également parce qu'il ne voudrait pas que sa crédibilité se retrouve écornée par des aspects pratiques voire prosaïques de sa vie de terrain, qu'une hypocrisie ambiante feint toujours d'ignorer. Aucun explorateur par exemple ne raconte ses expériences sexuelles avec les « sauvages ». Alfred Grandidier étend ce principe à l'ensemble de la vie quotidienne en exploration de telle sorte qu'on ne peut plus l'imaginer fatigué, sale, affamé, effrayé ou de mauvaise humeur… Il s'assimile à une représentation de la science triomphante mais désincarnée, se plaçant de ce fait lui-même au rang des icônes mystérieuses et n'en paraissant que plus admirable.

B. Une volonté de connaissance encyclopédique

On l'aura compris, Alfred Grandidier est un homme qui ne se satisfait pas des demi-mesures. Préparant un voyage il veut tout lire, abordant un nouveau pays il veut tout parcourir, commençant une collection d'histoire naturelle il ne veut négliger aucun spécimen. D'une manière générale il veut tout voir, tout comprendre, et ne répond qu'à l'objectif d'exhaustivité sur le sujet d'étude qu'il s'est donné. Yves Laissus estime que les sciences naturelles obligent d'une certaine façon à l'encyclopédisme[828]. Pourtant, en dépit de ses

[827] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.
[828] Laissus, Yves, « Encyclopédisme, collection, classification dans les sciences de la nature », pp. 202-207, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p., p. 202.

multiples efforts, Alfred Grandidier n'atteint pas son but et laisse même des pans d'étude importants dans l'ombre.

1. Une ambition assumée : l'exhaustivité

Alfred Grandidier assure avoir toujours visé l'exhaustivité scientifique et ce point suscite l'admiration, particulièrement de la Société de Géographie lors de la remise de la Grande Médaille d'Or[829]. Résumant sa carrière d'explorateur pour sa candidature à l'Académie des Sciences, il écrit :

> « Je me suis en effet occupé non seulement de faire les levés topographiques et de prendre des observations astronomiques, ce qui était mon but principal, mais, suivant l'intérêt spécial qui s'attachait aux pays que je parcourais, j'ai en outre porté mon attention sur les traces d'habitants et sur les monuments anciens, sur la géologie, sur la faune et la flore, croyant de mon devoir de ne négliger l'étude d'aucun des faits qui pouvaient avoir un intérêt scientifique.[830]»

Jetant son dévolu sur Madagascar, il se simplifie en quelque sorte la tâche – par rapport au Tibet par exemple – puisqu'il s'agit d'une île, qui plus est relativement isolée des continents voisins. Cela constitue donc un monde en soi qu'il n'envisage pas de connaître autrement que dans sa totalité. Cette démarche particulièrement ambitieuse, voire même prétentieuse, n'est pas propre à Alfred Grandidier. A la même époque, divers auteurs s'attellent à ce genre de tâche dont le gigantisme ne paraît pas les effrayer, qu'il s'agisse de *L'Histoire des Plantes* (1867-1895) en treize volumes mais inachevée de Baillon, son ancien précepteur, ou de *L'Histoire romaine* (1854-1886) de Theodor Mommsen en huit volumes très remarqués à l'époque, ou encore de *L'Histoire de la Gaule* (1907-1926) de Camille Jullian, en huit tomes également, ayant nécessité 37 ans de recherches pour accumuler des milliers de références, mais aussi les 9 tomes et 11 volumes du *Voyage en Amérique Méridionale* d'Alcide d'Orbigny. Cependant, l'ambition d'Alfred Grandidier dépasse encore ces quelques exemples.

Lorsqu'Alfred Grandidier décide de se consacrer à Madagascar en 1867, il projette dès le début une exploration totale, pour en tirer une connaissance encyclopédique. Encyclopédique ne doit pas ici s'entendre au seul sens de étendue, même si la masse des informations recueillies est proprement stupéfiante. Il veut être en mesure de dresser l'encyclopédie de Madagascar au sens où strictement tout devra être répertorié et étudié, terre

---

[829] Voir annexe 15.
[830] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 4.

et ciel, hommes et animaux, plantes et minéraux, passé et présent avec même des projets pour le futur. L'encyclopédisme répond à trois critères : exhaustivité, classement puis diffusion[831]. L'encyclopédiste est également un compilateur, qui recense tout ce qui a déjà été écrit avant lui[832]. Nous avons déjà donné un aperçu de cette facette du travail d'Alfred Grandidier, qui s'amplifie par la suite. Ce but encyclopédiste pourrait nous sembler désuet pour les années 1870, manifestant un siècle de retard environ. Cependant Hélène Blais nous rappelle que durant la première moitié du XIXème siècle « l'idée d'un savoir généraliste, capable d'appréhender n'importe quel domaine de la connaissance, est comprise comme un signe de modernité, et qui s'ancre directement dans la tradition encyclopédiste.[833]», même si elle nuance plus loin en plaçant la fin de la domination de l'exhaustivité au profit de la spécialisation, en sciences, vers 1820[834].

Peu d'explorateurs peuvent se vanter d'avoir entrepris une œuvre encyclopédique sur une région donnée. Faute d'argent, Michel Adanson n'a pu faire paraître en 1757 que le premier volume de l'immense et complète *Histoire naturelle du Sénégal* qu'il avait projetée après quatre ans d'exploration du pays[835]. L'exemple réussi d'une aussi vaste entreprise s'ancre nettement dans la campagne d'Egypte de Bonaparte en 1798. La référence à cette exploration prestigieuse est constante dans l'entourage d'Alfred Grandidier et sans doute dans son propre esprit. Guillaume Grandidier compare le *Guide de l'immigrant à Madagascar* à la *Description de l'Egypte* et Gallieni se réfère à l'Institut d'Egypte lorsqu'il fonde l'Académie Malgache[836]. Il va sans dire que les 32 volumes encyclopédiques très illustrés publiés par l'Institut d'Egypte représentent un modèle à égaler, voire à dépasser, lorsqu'Alfred Grandidier entreprend son *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*. La différence notable réside dans le fait que, dans le cas de l'Egypte, le travail est partagé entre plusieurs dizaines de savants. Plus proches de l'ambition d'Alfred Grandidier, nous pouvons également citer les 23 volumes d'Alexander Von Humboldt ou les nombreux volumes du *Voyage en Amérique Méridionale* d'Alcide d'Orbigny, qui employa le reste de sa vie à exploiter les informations recueillies au cours de huit ans de voyage dans l'Amérique du Sud méridionale, étudiant avec méthode tous les domaines – faune, flore, géographie, ethnologie, histoire, langues…. Alfred Grandidier

[831] Laissus, Yves, « Encyclopédisme, collection, classification dans les sciences de la nature », *op. cit.*, p. 202.
[832] Heurtel, Pascale et Serre, Françoise, « Les grands livres de la nature », pp. 214-269, in Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p., p. 218.
[833] Blais, Hélène, *Voyages au Grand Océan, op. cit.*, p. 106.
[834] Blais, Hélène, *ibidem*, p. 135.
[835] Heurtel, Pascale et Serre, Françoise, *ibid.*, p. 240.
[836] Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1928, 192 p.

suit exactement le même chemin, à la différence qu'il n'a pas vécu plus de trois ans à Madagascar mais qu'il bénéficiera de 50 années d'études après son retour définitif en France pour exploiter ses observations et collections. Entre 1866 et 1877, il décrit ainsi pas moins d'une cinquantaine de mammifères nouveaux, le même nombre d'oiseaux et une trentaine de reptiles et batraciens[837].

La pluridisciplinarité d'Alfred Grandidier est plus facile à adopter à son époque qu'elle ne le serait aujourd'hui car une partie des sciences auxquelles il s'adonne sont encore en cours de gestation et de codification. Un grand flou entoure notamment les sciences humaines, qui émergent et se constituent précisément à la fin du XIXème siècle. Alfred Grandidier a donc la chance de travailler à l'époque d'un grand bouillonnement scientifique, comportant de nombreux tâtonnements, et qui donnera naissance à des disciplines distinctes. Ainsi se consacre-t-il de manière empirique à des études ethnologiques rattachées encore à ce moment-là au domaine des naturalistes. Les Sciences de l'Homme ne se constituent indépendamment que vers 1880-1890[838]. Comme Alcide d'Orbigny au début du XIXème siècle, Alfred Grandidier peut donc passer de la paléontologie à l'ethnologie ou de l'archéologie à la géologie, qui sont des sciences non encore distinctes, sans réelles méthodologies propres.

La volonté d'exhaustivité d'Alfred Grandidier se rencontre jusque dans les ouvrages qu'il n'a pas lui-même rédigés mais simplement supervisés, comme le *Guide de l'Immigrant à Madagascar*. L'éditeur et Gallieni s'effrayent que le manuscrit aboutisse à trois volumes *in octavo* et demandent à Alfred Grandidier de réduire et résumer[839]. Avec un certain succès puisque le résultat final tient en deux volumes.

Chaque sujet doit être traité dans sa profondeur pour rendre explicite l'enchaînement des causes et des conséquences ainsi que la diversité de leurs implications. A titre d'exemple, il envisage la cartographie de Madagascar[840] en partant des plus anciennes représentations terrestres ou bien lorsqu'il s'intéresse aux plantations de café du centre de Ceylan, il explique l'histoire du caféier et de sa dissémination pour élargir le point de vue en détaillant ensuite les diverses qualités et jusqu'aux cours du marché[841].

Cette démarche du savant doit également nous interroger sur une autre motivation, même inconsciente, qui peut animer Alfred Grandidier lorsqu'il décide d'entreprendre une

[837] Poisson, H., « Alfred Grandidier zoologiste », pp. 69-80, in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 70.
[838] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 236-272.
[839] MNHN Ms 2811, lettre de Charles Leclerc à Alfred Grandidier, le 26 septembre 1898.
[840] Grandidier, Alfred, *Histoire de la Géographie de Madagascar*, 1893.
[841] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit.*, p. 123.

étude exhaustive et encyclopédique de Madagascar, avec pour référence l'expédition d'Egypte. Edward Saïd estime que le premier et le meilleur symbole de l'appropriation de l'Orient par l'Europe se trouve justement dans les 23 volumes à visée encyclopédique de la *Description de l'Egypte*. L'auteur voit donc dans la campagne de Bonaparte bien plus qu'une simple conquête territoriale, c'était-à-dire le droit que s'arroge la France de se positionner comme l'autorité de référence au sujet de l'identité, de la culture et de l'histoire égyptiennes[842]. Notre lecteur doit conserver cette remarque à l'esprit pour la suite de cette étude car la porosité entre science et domination coloniale se renforce toujours davantage au cours de la carrière d'Alfred Grandidier[843].

2. Les limites : ce qu'Alfred Grandidier n'a pas découvert

Non seulement Alfred Grandidier n'atteint pas son objectif d'exhaustivité car c'est une mission irréalisable, a fortiori pour un homme seul, mais il frôle de grandes découvertes qu'il aurait peut-être pu faire, s'il avait cheminé quelques kilomètres plus loin ou même s'il avait eu davantage de chance. Sans vouloir réécrire l'histoire, il nous semble intéressant de nous pencher brièvement sur ces « non-découvertes » prestigieuses ou importantes qui auraient sans doute donné un cours entièrement différent au destin de l'explorateur, et dont un certain nombre nous interrogent. Nous considérons que la carrière d'Alfred Grandidier se définit autant par ses exploits que par ses manques, par ce qu'elle a porté à notre connaissance comme par ce qu'elle n'a pas su révéler.

A son retour en France, l'exploration en Amérique du Sud laisse un goût amer au jeune scientifique. Il ressent une impression d'échec, d'inachèvement, sans doute à cause des nombreux projets avortés qui ont émaillé cette mission. Nous évoquons ici principalement la découverte du cours du Rio Madre de Dios, les observations magnétiques et astronomiques, rendues impossibles pour cause de maladies ou par absence d'instruments. Mais ce qu'Alfred Grandidier ne sait pas c'est qu'il est passé de peu à côté de la découverte du Machu Picchu, par exemple. En effet, son frère et lui consacrent leur périple dans les Andes à suivre la trace des Incas, ruines après ruines. Or il se trouve qu'ils s'approchent à quelques centaines de mètres, à vol d'oiseau, du site majestueux qui surplombe l'Urubamba, sans soupçonner son existence, comme d'autres voyageurs à cette époque. Même si la date de la redécouverte du

[842] Saïd, Edward, *Orientalism*, Vintage Books, Londres, 1978.
[843] Voir « L'Homme de Madagascar entre sciences et politique ».

Machu Picchu par les Européens reste sujette à débat[844], aucun Français ne connaissait ces ruines en 1858 et les frères Grandidier n'auraient pu apprendre leur existence que fortuitement, par les Amérindiens. Cependant, Alfred Grandidier ne semble plus manifester d'intérêt particulier pour l'Amérique du Sud après son voyage et l'on ne sait pas s'il entend parler ensuite de cette découverte, ni ce qu'il en pense.

Compte-tenu du thème de son voyage en Inde, le choix des sites visités par Alfred Grandidier peut surprendre. En effet, se proposant de remonter aux origines du Bouddhisme il aurait logiquement dû prendre la direction du Bihar au départ de Calcutta en vue de se rendre sur les lieux mêmes de la naissance du Bouddha et du Bouddhisme. A l'époque où il voyage, les Britanniques viennent de redécouvrir les ruines de Sarnath, l'une des principales et des plus anciennes villes du Bouddhisme car c'est le lieu du premier sermon de Bouddha. Il serait étonnant qu'Alfred Grandidier n'en ait pas entendu parler. Nous n'expliquons l'itinéraire plein Sud qu'il adopte que par sa volonté de gagner directement Ceylan, traversant ainsi le cœur du pays hindou dont il s'exaspère plus d'une fois.

A Zanzibar, Alfred Grandidier pratique de grandes pêches et collecte pour le Muséum une importante quantité de poissons, crustacés et mollusques encore inconnus. Il ne remonte pas cependant dans ses filets le cœlacanthe, poisson longtemps considéré comme fossile mais qui subsiste dans les eaux du Canal de Mozambique. C'est Louis Agassiz, en 1832, qui découvre et décrit ce poisson fossile du Crétacé. On connaît l'intérêt d'Alfred Grandidier pour les fossiles et les animaux mystérieux, il est donc certain que l'explorateur aurait aimé être le découvreur du spécimen vivant, mais il ne l'a jamais su puisque le premier poisson vivant n'a été pêché qu'en 1938. Cependant, l'idée qu'un animal fossile peut encore être retrouvé à l'état vivant dans une région reculée est bien admise par Alfred Grandidier. Il a lui-même longtemps cherché un æpyornis survivant dans le Sud de Madagascar alors que cet oiseau est bel et bien éteint au XIXème siècle.

Henri Froidevaux est l'un de ses rares contemporains à admettre que le voyageur scientifique n'a pas tout vu à Madagascar :

> « Quelques étendues qu'eussent été ses explorations et si minutieuses qu'eussent été ses recherches, bien des choses lui avaient échappé. Qui oserait

[844] C'est par les travaux de l'Américain Heram Bingham en 1911 que le site est connu du grand public mais il semblerait que des Européens l'aient visité plusieurs dizaines d'années avant puisqu'il figure déjà sur une carte allemande en 1874. En 2008, Paolo Greer déclare que le premier à le redécouvrir fut l'Allemand Augusto Berns, à la fin des années 1860. C'est tout de même dix ans après le passage des frères Grandidier dans la région. Alain Gioda, « Le Machu Picchu découvert 40 ans plus tôt qu'on ne croyait », www.futura-sciences.com

prétendre mener complètement à bien, seul, pour un pays grand comme la France, une enquête analogue à celle qu'Alfred Grandidier avait instituée à Madagascar ?[845]»

Les non-découvertes les plus étonnantes, compte tenu du fait qu'Alfred Grandidier se passionnait pour la géologie et qu'il a parcouru Madagascar en tous sens, sont sans doute celles des principaux massifs malgaches. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, les itinéraires d'Alfred Grandidier l'éloignent comme un fait exprès des Tsingy de Bemaraha, du Menabe et de l'Isalo en pays bara.

Le remarquable massif de l'Isalo et ses ressources naturelles ont été négligés par Alfred Grandidier lors de ses explorations de terrain (JEM)

Or ces formations géologiques si curieuses et originales n'auraient pas manqué de passionner le géologue et minéralogiste qu'il est aussi. Dans sa recension des richesses malgaches, voilà un manque de première importance, avec son corollaire de roches, plantes et animaux très rares que l'on y rencontre. Ses études sur les origines et la formation de l'île ne peuvent être complètes tant qu'il n'a pas connaissance de ces massifs si essentiels sur le plan

[845] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 11.

de leurs dimensions comme sur celui de leur intérêt scientifique. Seul un malencontreux hasard explique sans doute le contournement systématique des plus beaux et rares massifs par Alfred Grandidier, d'assez loin pour qu'il n'en soupçonne même pas l'existence. Car il suppute le caractère montagneux de ces régions, en étudiant la topographie générale de l'île, mais il ne se doute pas qu'elles présentent soudain des formes uniques et foisonnantes de découvertes pour un naturaliste. Après son retour en France, ayant entendu parler du massif du Bongo-Lava sans l'avoir lui-même étudié, Alfred Grandidier n'a de cesse d'y envoyer des explorateurs pour le renseigner. Il se doute alors de l'ampleur de ses lacunes dans le domaine de la géomorphologie de Madagascar.

Dans ces conditions nous comprenons mieux la sévérité du jugement d'Alfred Grandidier en matière de botanique à Madagascar. Il considère par exemple le pays bara comme un immense plateau uniformément couvert de savane herbeuse ou le pays antandroy comme une terre totalement stérile alors que Madagascar renferme des richesses botaniques, y compris dans les régions a priori les moins propices. Le botaniste Edmond François attribue cette image négative de la flore malgache à la comparaison que le voyageur devait faire avec l'exubérante végétation du Brésil ou de Ceylan, à la saison peu propice à laquelle il parcourait les régions réputées verdoyantes et à la peste végétale venue de La Réunion qui décimait déjà à cette époque la flore du Sud malgache. De plus, l'explorateur évitait souvent les forêts par crainte des *fahavalo*[846], ce qui l'empêchait aussi de découvrir les trésors botaniques de l'île, jusqu'à ce qu'il prenne conscience de la beauté des forêts de l'Est dans la région de Mananjary, presque au terme de son périple[847]. Alfred Grandidier ne s'est pas senti capable de se rendre compte de l'extrême richesse floristique malgache, c'est pourquoi il laisse l'entière responsabilité de la publication des volumes de botanique de son *Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar* à d'autres, notamment à son ancien précepteur Baillon et à son cousin Drake del Castillo[848]. Nous devons cependant souligner que quelques-uns de ses carnets d'exploration recèlent un certain nombre de notes sur la botanique[849]. Relevons aussi à cette occasion sa passion développée sur le tard pour les baobabs. De retour à Paris, il n'a de cesse, durant des années, de se faire envoyer des échantillons de toutes les espèces, surtout les

[846] *Fahavalo* est le terme unique employé par tous les contemporains pour désigner à la fois des bandits de grand chemin et des rebelles à l'autorité centrale. Guy Jacob précise que les bandits qui attaquent les voyageurs isolés sont des *jirika*, tandis que les *fahavalo* pratiquent plutôt la razzia d'un village. Jacob, Guy, *La France et Madagascar de 1880 à 1894. Aux origines d'une conquête coloniale*, thèse, université Paris IV, 1996, 3 volumes, 801 p.
[847] François, Edmond, « Alfred Grandidier botaniste », *op. cit.*, p. 30-34, 38, 43.
[848] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit*., p. 37.
[849] Carnet d'exploration n° 11 surtout, mais aussi n° 4 par exemple.

plus rares et surtout celles du Nord de l'île, qu'il n'a jamais pu voir lui-même[850]. Avec l'aye-aye et le sifaka blanc, le baobab devient une véritable marotte, mais aucun autre végétal n'attire véritablement son attention.

Plus anecdotiquement, Charles Lamberton note qu'Alfred Grandidier n'a pas trouvé, dans le riche gisement fossile d'Ambolisatrana où il a réalisé tant de découvertes, les crânes de lémuriens géants, qui ne seront mis au jour qu'en 1894 par un Britannique puis étudiés par Guillaume Grandidier[851].

Ces lacunes ont parfois pour graves conséquences de conduire Alfred Grandidier à affirmer de manière péremptoire certains faits qui se révèlent inexacts. Ainsi, répondant à une question du minéralogiste Lacroix en 1893, il confirme que le plus haut sommet de Madagascar est un pic du massif central de l'Ankaratra, qu'il a évalué en 1869 à 2680 mètres[852]. Finalement, ce sommet ne s'élève qu'à 2642 mètres et il est dépassé par un pic du massif de l'Andringita, au Sud, d'une altitude de 2658 mètres et par le plus haut sommet de l'île, le Maromokoto, s'élevant à 2876 mètres dans le massif de Tsaratanana, au Nord[853]. Ne soupçonnant pas l'importance de ces massifs qu'il n'a lui-même pas visités, il n'a envoyé personne pour les parcourir ni les mesurer car dans la conception qu'il se fait de la topographie de l'île, le point culminant ne peut se situer qu'au centre.

IV. Réflexions sur les comportements scientifique et philosophique de l'explorateur européen

Alfred Grandidier observe le monde avec les outils du scientifique pluridisciplinaire héritier du XVIIIème siècle mais sans les cloisons imposées par le modèle du spécialiste du XXème siècle. Fondamentalement polyvalent, il se situe à la charnière entre « l'honnête homme » des Lumières à l'ambition encyclopédique et l'expert scientifique du XXème siècle. Pour autant, c'est en Européen du XIXème siècle, dont la culture et les idées se structurent autour des valeurs de progrès et de hiérarchisation qu'il porte ses jugements. Ses préjugés les

[850] Le docteur Planty-Mauxion par exemple se rend tout exprès dans le Nord-Est pour collecter des échantillons de baobab, à la demande d'Alfred Grandidier. MNHN Ms 2815, lettre de A. Fauvel à Alfred Grandidier, le 15 novembre 1890.
[851] Lamberton, Charles, « Alfred Grandidier paléontologiste », pp. 81-91, in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 90.
[852] Institut, Ms 7324, lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 31 octobre 1893.
[853] *Atlas National Geographic*, 2007.

plus ancrés se manifestent particulièrement dans le domaine de l'anthropologie. Pour la pratique de cette discipline, qu'il veut toute scientifique, le regard qu'il porte sur les populations autochtones en révèle davantage sur lui-même.

A. L'homme scientifique en exploration

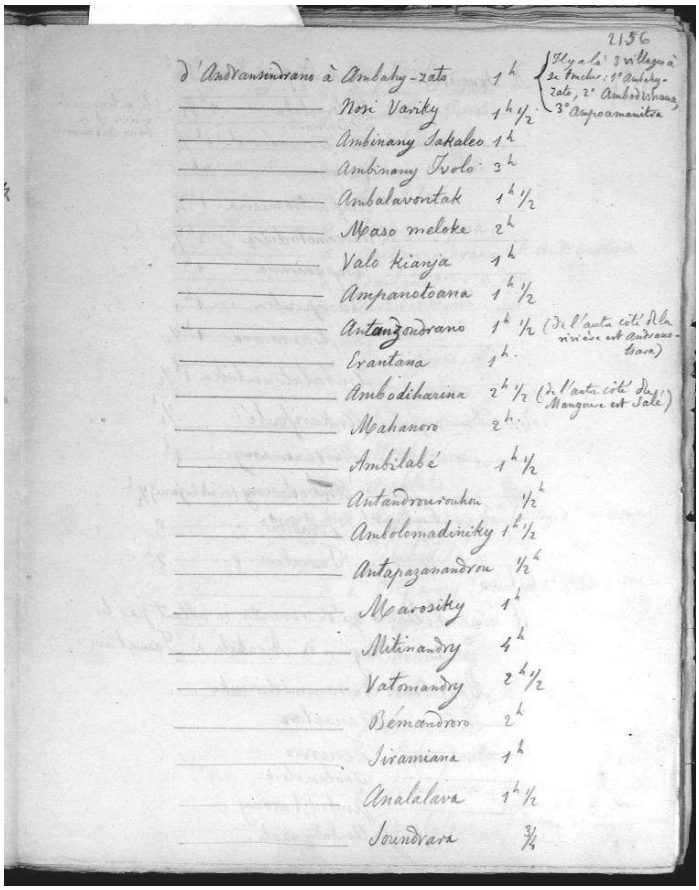
Plaçant très haut sa conception de la science, en rupture totale avec la représentation romantique des découvertes mais prenant au contraire sa source dans le positivisme[854], Alfred Grandidier écrit : « A une époque comme la nôtre, […] l'on comprend plus que jamais que les sciences sont la source de tout progrès[855]». Sa rigueur méthodologique repose donc sur deux principes : premièrement une observation exhaustive doublée d'une collecte méticuleuse, deuxièmement une analyse transversale des données recueillies. Car il ne suffit pas d'avoir soigneusement préparé son voyage par d'édifiantes lectures, encore faut-il se montrer capable de bien observer sur place et d'en tirer toutes les informations[856]. En pleine période positiviste et de conquêtes coloniales, Alfred Grandidier s'adonne aux deux sciences principales qui se sont donné pour objectif de répertorier et classer le monde entier, afin de l'appréhender, de l'analyser, en somme de se l'approprier. Il s'agit des sciences naturelles et de la géographie[857]. Ce positionnement au cœur des préoccupations majeures de l'époque, même s'il n'est peut-être pas absolument conscient, ne peut qu'avoir de grandes répercussions sur la suite de la carrière scientifique du voyageur.

1. La discipline du voyageur scientifique

Respectant les consignes données par l'Administrateur du Muséum dès 1818[858], autant que les conseils de son ami dans cette même institution, Alphonse Milne-Edwards, Alfred Grandidier se convainc de s'intéresser à tout, de s'astreindre à prendre quotidiennement des notes, de collecter l'ensemble des plantes et des animaux qu'il rencontre[859], d'étudier chacun des domaines et manifestations de l'activité humaine, de faire des mesures météorologiques

[854] Kent, Raymond, « Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique », *op. cit.*, pp. 603-615.
[855] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 51.
[856] Voir annexe 10.
[857] Bell *et alii*, *Geography and imperialism*, *op. cit.*., p. 5.
[858] Voir annexe 34.
[859] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 28.

aussi bien que géologiques[860]. Ses consignes aux futurs explorateurs témoignent de cette volonté acharnée de tout récolter[861]. Il souhaite donc fournir le travail le plus rigoureux possible, afin de le rendre parfaitement exploitable aussi bien par lui-même que par d'autres. Cela passe notamment par la constitution, dans tous les domaines, de séries dont l'exhaustivité recherchée lui impose quotidiennement un travail long et sans faille. Depuis le XVIIème siècle et encore durant le XIXème siècle, les tâches majeures du naturaliste demeurent la taxonomie et la systématique[862]. Cependant, comme le souligne Ludwik Fleck, une « pure » observation, qui serait valide pour tous et pour toujours, n'existe pas. Elle est toujours dépendante de l'environnement, des traditions, de l'époque et même du caractère de chaque chercheur, qui développe son propre style d'observation tout en appartenant à une communauté de pensée qui le marque[863].


2156

d'Andransindrano à Ambahy-zato 1h — Il y a là 3 villages à se toucher : 1° Ambahy-zato, 2° Ambodishana, 3° Ampoamanitra
Nosi Variky 1h 1/2
Ambinany Sakaleo 1h
Ambinany Ivolo 3h
Ambalavontak 1h 1/2
Maso meloke 2h
Valo kianja 1h
Ampanotoana 1h 1/2
Antanzondrano 1h 1/2 (de l'autre côté de la rivière est Andranotsara)
Erantana 1h.
Ambodiharina 2h 1/2 (de l'autre côté du Mangoure est Salé)
Mahanoro 2h.
Ambilabé 1h 1/2
Antandrourouhou 1/2h
Ambolomadiniky 1h 1/2
Antapazanandrou 1/2h
Marosiky 1h
Mitinandry 4h
Vatomandry 2h 1/2
Bémandroro 2h
Siramiana 1h
Analalava 1h 1/2
Soundrara 3/4

Décompte du temps de marche entre des localités de la côte Est, région de Vatomandry - Carnet 29 (MNHN Ms 3260)

[860] Voir annexe 10.
[861] Annexe des citations, citation n° 1.
[862] Continenza, Barbara, *Darwin, l'arbre de la vie*, Belin, Paris, 2009, 158 p., p. 102.
[863] Fleck, Ludwig, « Observation scientifique et perception en général », pp. 245-274, article de 1935, cité dans Braunstein (dir.), *L'histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Paris, Vrin, 2008, 382 p., p. 271.

Chaque découverte qu'Alfred Grandidier consigne dans ses carnets d'exploration est en outre contextualisée et il décompte le temps de marche pour y parvenir depuis le départ : 40 minutes après, 1h10 après...

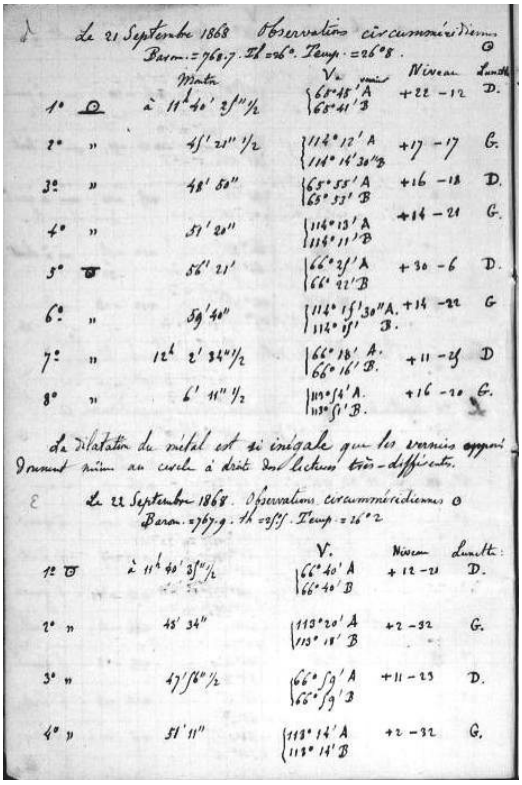
Au moyen de la cartographie, des collections, de la classification, il s'agit pour le naturaliste de mettre de l'ordre dans le chaos de la nature brute, selon la vision de Linné. C'est en outre une forme d'appropriation rituelle du monde. Comme le souligne Raymond Corbey, la société européenne de cette époque est dominée par le recensement, la classification, la statistique : tout doit être en ordre et dominé, surtout dans les régions d'outre-mer, y compris la nature[864].

En météorologie, Alfred Grandidier se plie à des observations trois fois par jour lors de ses voyages à Madagascar, en conformité avec les normes internationales qui commencent à se mettre en place. L'étude météorologique nécessite en effet des séries longues et complètes qu'il est difficile d'obtenir et qu'aucun autre voyageur à Madagascar ne parviendra à établir. Alfred Grandidier accumule les observations personnelles en 1865, 1866 et de 1868 à 1870 mais ses notes de 1865 et 1866 sont malheureusement détruites dans l'incendie de la case de son ami pharmacien à Saint-Denis, freinant de ce fait le développement de la science météorologique pour Madagascar[865]. Il jette malgré tout les bases de la météorologie malgache en initiant Jean Laborde à cette nouvelle science, lui conseillant de noter quotidiennement pour Tananarive pression, température, précipitations… C'est ainsi que l'on dispose de séries presque continues pour 1872-1878. Lors du décès du Consul de France, la London Missionary Society puis les Frères des Écoles Chrétiennes prennent le relais. Enfin, à partir de 1889, le Père Colin reprend ces observations à son compte dans son observatoire astronomique, amorçant la première série de relevés complets véritablement continue[866].

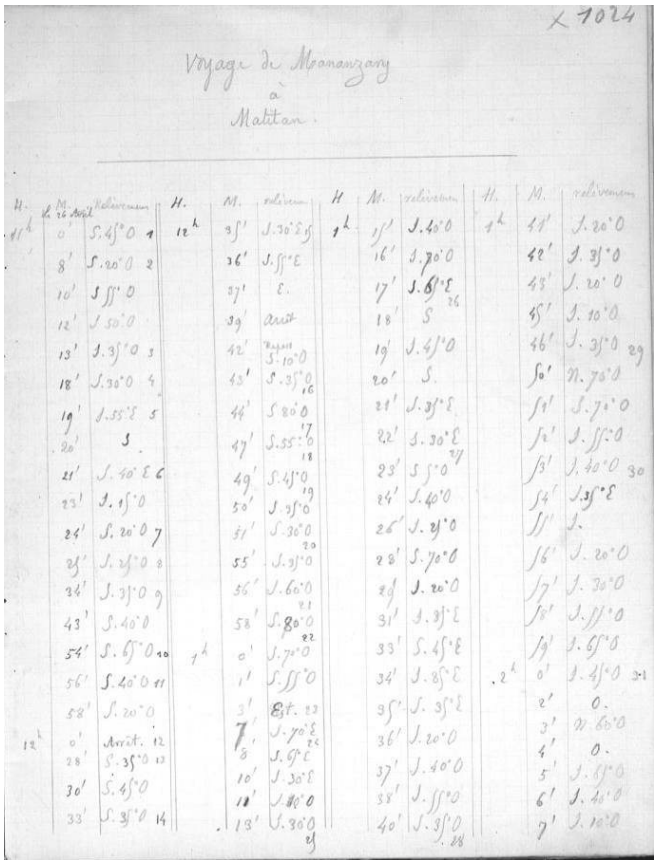
L'obsession des séries se traduit aussi par des carnets entiers consacrés à des calculs de longitude, de latitude, des relevés d'azimuts, toujours consignés avec un grand soin dans des tableaux très propres[867].

---

[864] Corbey, Raymond, « Inventaire et surveillance : l'appropriation de la nature à travers l'histoire naturelle », pp. 541-547, in Blanckaert e*t alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687p., p. 544, 548.
[865] Poisson, Charles, *Météorologie de Madagascar*, Paris, 1930, p. 2.
[866] Poisson, Charles, *ibid.*, p. 3-4.
[867] MNHN Ms 3259, carnet de calculs réalisés en Imerina et carnet d'observations de latitudes entre juin 1868 et mai1869.



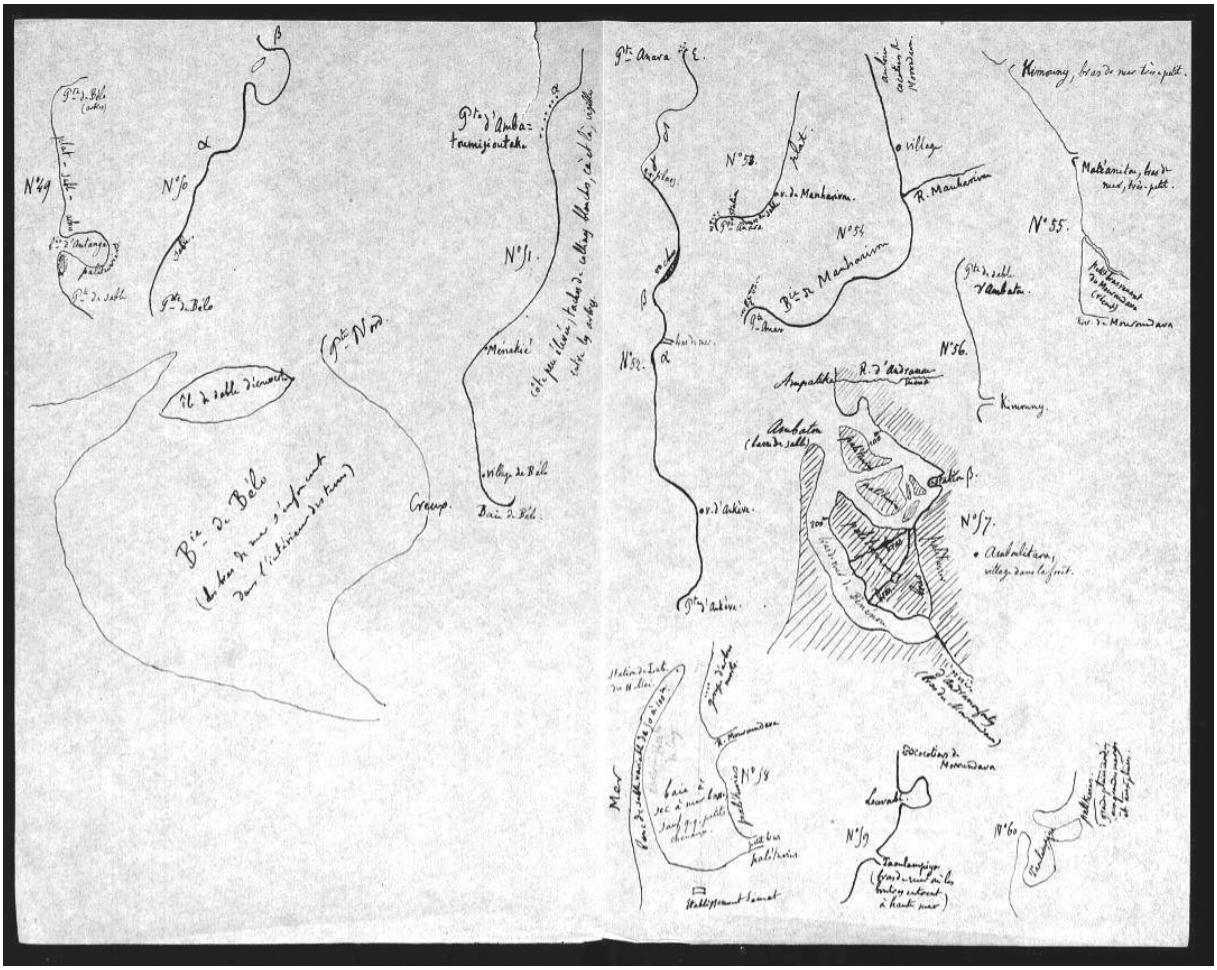
Observations circumméridiennes des 21 et 22 septembre 1868 avec indications barométriques et températures - Carnet de calculs 3 (MNHN Ms 3259)



Observations circumméridiennes sur l'itinéraire du 26 avril 1869 au départ de Mananjary - Carnet 19B (MNHN Ms 3261)

Alfred Grandidier s'y astreint à chaque voyage à Madagascar et tout au long de ses déplacements. Les carnets d'itinéraires ne recèlent normalement que les noms des villes et villages traversés, avec leurs coordonnées géographiques, l'heure d'arrivée et de départ, le nombre d'heures de marche pour les atteindre etc... Parfois, il arrive que ces carnets contiennent également des notes minéralogiques, voire des anecdotes[868]. Certains sont très lisibles et bien tenus, d'autres absolument brouillons. Mais d'une manière générale, l'explorateur s'y montre extrêmement précis. Il y consigne le nombre de maisons d'un village, jusqu'aux plus petits ruisseaux et bosquets, la nature des cultures agricoles...

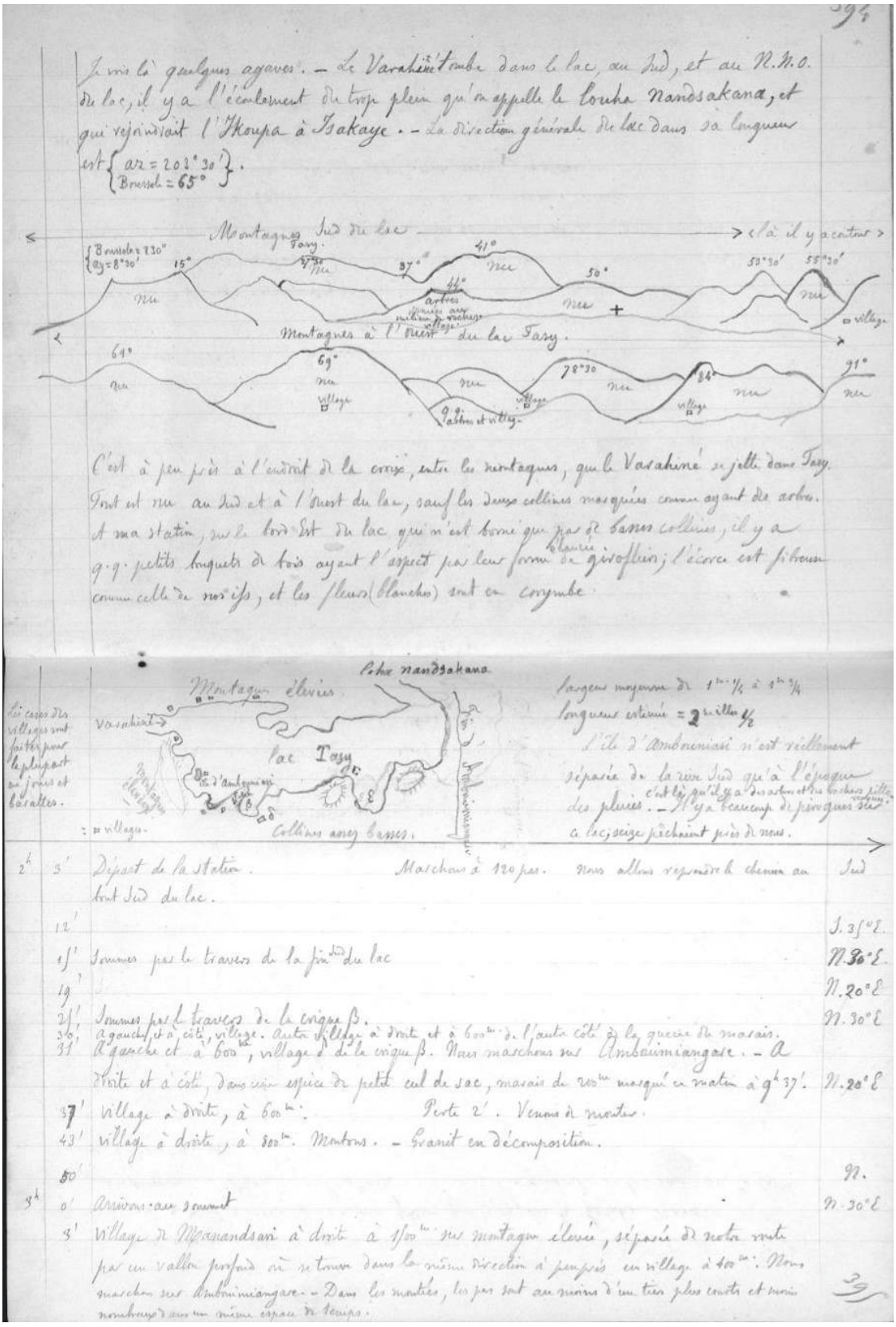
[868] MNHN Ms 3261, carnet d'itinéraire n° 1, il raconte qu'il a des ampoules aux pieds.



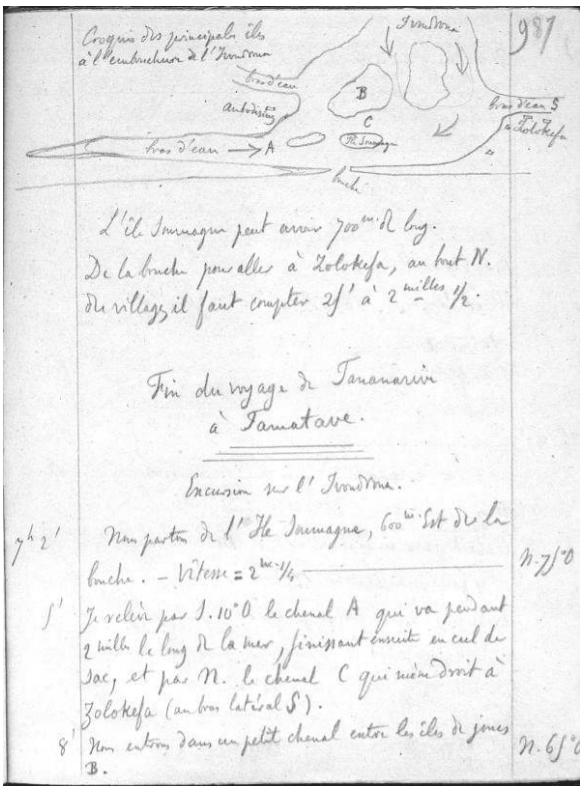
Double page de croquis correspondants à des itinéraires numérotés 49 à 60 sur la côte Ouest, région de Belo - Carnet 1B (MNHN Ms 3261)

Durée de marche H.	M.	Journées de route.	Direction de la Boussole	Observations.
7h	50'	Le 19 Juin, repartons	302°	
	57'	Vitesse = 1m 1/2	275°	Perte 1'
8h	2'		245°	La rivière dans les débordements est très-mauvaise, étant renfermée entre des berges.
	10'	Avons sur la rive droite le commencement d'un banc de sable triangulaire de 300 mètres de largeur au centre, qui finit à 9h 10'. La rivière n'a plus que de 60 à 75 mètres de largeur et une profondeur de 3 à 4 pieds dans le chenal.		
	30'		288°	Le pays continue à être très-plat; de chaque côté le plus souvent, et toujours d'un, berges à pic de terre très-sablonneuse hautes de 8 à 9p.; contrée couverte de taillis, arbustes; très-peu d'arbres.
	45'		295°	
	52'		305°, puis 315° à 9h 55'.	
9h	5'		282°	Perte 3'
	20'	Avons sur rive droite la terre de Bélambon avec petit village. Devant nous, nous voyons la forêt de Masoukarrivou qui contient au centre un petit lac qui ne dessèche jamais, lac de même nom que la forêt et plus petit que celui de Bedzéhé.	230°	
	25'		235°	
	45'	Perte 5'	220°	
	55'	Perte = 3'	165°	

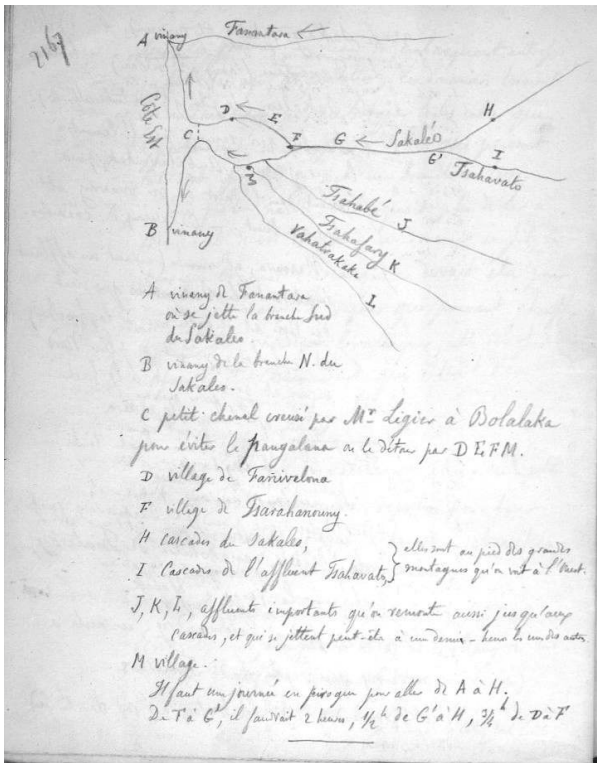
Carnet d'itinéraire pré-imprimé à la page du 19 juin 1869 avec indications des relevés à la boussole des heures de marche et description des points remarquables du paysage (aspect du terrain, hauteur des berges, village, forêt, étang) sur le trajet entre Morondava et Majunga - Carnet 3B (MNHN Ms 3261)



Double-page sur la région du Lac Itasy, entre Tananarive et l'Ankaratra. Croquis et coupes topographiques, indications botaniques, topographiques, hydrographiques, de vitesse et d'itinéraire - Carnet 9B (MNHN Ms 3261)



Croquis de l'embouchure de la rivière Ivondro et description de l'itinéraire nautique autour de Tamatave, le 10 juillet 1870 - Carnet 18B (MNHN Ms 3261)



Croquis du réseau hydrographique entre les chutes de la rivière Sakaleo et la côte Est, région de Vatomandry. Le Nord est situé vers le bas de la page - Carnet 29 (MNHN Ms 3260)

Alfred Grandidier décompte même le nombre de pas qu'il fait par minute – à mettre en relation avec le nombre d'heures de marche, pour évaluer au mieux les distances –, qui semble se situer autour de 125[869], mais peut monter jusqu'à 180 exceptionnellement. Il ne descend pas en-dessous de 100 pas par minute, sauf sur la côte Est, en 1870, où la forêt, la boue, le relief, le ralentissent tant que sa moyenne s'abaisse jusqu'à 30 ou 40 pas par minute seulement[870]. Au début de ses pérégrinations, le voyageur s'astreint à un croquis correspondant à chaque itinéraire mais après le premier carnet il griffonne le dessin des caractéristiques du terrain directement au milieu de ses notes. Pour mener à bien ses travaux de relevés topographiques, notre explorateur se lance parfois dans des procédés fort complexes, nécessitant un matériel sophistiqué qu'il a lui-même conçu, méthodes qu'il doit ensuite abandonner, par souci d'efficacité[871].

[869] Si l'on considère qu'une enjambée d'Alfred Grandidier fait 70 cm, 125 pas à la minute représentent une vitesse légèrement supérieure à 5 km/heure, ce qui correspond exactement à la vitesse moyenne d'un piéton adulte.
[870] MNHN Ms 3261, carnet d'itinéraire n°17.
[871] Annexe des citations, citation n° 2.

Dans le domaine de la géolocalisation, Alfred Grandidier apporte une grande précision à chaque découverte, qu'il s'agisse d'un peuple, d'un animal, d'une plante ou d'un site architectural. La localisation précise de chaque collecte est une de ses recommandations majeures faites plus tard à son fils[872]. Lui-même va plus loin que la simple localisation en donnant pour chaque objet collecté ou chaque information recueillie, le contexte qui sert à l'éclairer, rendant d'autant plus précieuses et particulièrement complètes ses recherches de terrain. Ainsi, dans son catalogue des mammifères tués à Madagascar en 1866 qui comprend 20 spécimens, consigne-t-il systématiquement et précisément pour chaque animal: le numéro de classement, le nom scientifique latin, le sexe, la couleur des yeux, la localité, la date et le nom malgache[873]. Dans le catalogue des oiseaux récoltés en 1865, il indique pour les 232 spécimens les mêmes informations, toujours dans le même ordre, en ajoutant des notes sur leur habitat naturel et en consignant la description physique générale de 15 d'entre eux[874]. Il a parfaitement assimilé qu'un spécimen non étiqueté, un témoignage non référencé ou une carte non légendée ne possède aucune valeur scientifique. Les échantillons minéralogiques et géologiques ne font pas exception à la règle. Dans le petit carnet qui lui sert de catalogue lors de son troisième voyage malgache, l'explorateur naturaliste reporte le numéro des 158 échantillons, ainsi que le lieu d'envoi vers Paris et le mode de conditionnement – grande malle en fer blanc etc... Ses précisions sur les conditions de collecte de chaque échantillon se traduisent en détails variés :

> « N° 5 : au tour 29 de mon relèvement de la rivière Saint-Augustin, calcaire rouge volithique à aspect de grès au loin. […] n° 116 : calcaire gris fossile avec moules de coquilles en carbonate de chaux, pris le 14 décembre à 6h du matin (entre Malaimby et Tsiandava mais Est de l'endroit du n° 115).[875]»

Cette rigueur correspond parfaitement aux exigences développées par Antoine d'Abbadie dans ses *Instructions pour les voyages d'exploration*[876] de 1867, dont Alfred Grandidier a peut-être pris connaissance lors de son bref retour à Paris. C'est aussi ce principe qui pousse Alfred Grandidier à réviser toutes les cartes de Madagascar, travail qui passe

[872] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 mai 1898.
[873] MNHN-BAC, Grandidier, Alfred, *Catalogue manuscrit des mammifères tués à Madagascar en 1866 (juin-août).* Et très nombreux autres exemples de catalogues.
[874] Voir annexe 16.
[875] Ac., Malg., Grandidier, Alfred, *Collections géologiques et minéralogiques faites à Madagascar en 1868-1870*, manuscrit.
[876] Loiseau, Olivier et Duclos, France, *L'Afrique au cœur, carnets d'explorateurs français au XIXème siècle*, *op. cit.*

aujourd'hui encore pour l'un des plus exemplaires par sa rigueur et sa justesse parmi l'ensemble de son œuvre.

En matière de zoologie, sur les conseils d'Alphonse Milne-Edwards, il ne se contente pas de rapporter des peaux et quelques notes comme beaucoup de collecteurs. Conscient que seul un matériel complet et de qualité peut permettre une étude approfondie, il se procure des squelettes, des spécimens entiers dans l'alcool, s'astreint à posséder un exemplaire des deux sexes et des animaux de tous les âges, du fœtus au vieil adulte[877].

> « Les quelques peaux et quelques crânes que possédaient de ces divers mammifères les musées d'Europe ne suffisaient pas pour faire connaître ces types si curieux et si intéressants. Mon but, du point de vue de l'histoire naturelle, était de rassembler des séries nombreuses de tous les animaux malgaches et de combler cette lacune regrettable. Pour les mammifères, je ne me suis pas contenté de collecter des peaux, j'ai surtout rapporté des squelettes et des individus entiers dans l'alcool, et je me suis efforcé de réunir pour chaque espèce des spécimens de tous les âges et des deux sexes, depuis le fœtus pris dans le ventre de la mère et les jeunes animaux en travail de dentition, jusqu'au vieil adulte. Les collections que j'ai formées à cet effet sont considérables, et j'en ai fait don au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.[878]»

Grâce à cela apparaissent pour la première fois les variations à l'intérieur d'une même espèce. Dans une perspective relativement novatrice de l'étude de la faune, Alfred Grandidier est attentif à noter l'adaptation de l'animal récolté à son environnement naturel, son genre de vie, les espèces botaniques et zoologiques qui l'entourent :

> « J'ai découvert près de Sakamalin, au milieu de roches tabulaires présentant entre elles des interstices, un lézard nouveau, très plat, parfaitement conformé pour s'aplatir et se glisser à volonté sous ces pierres. Difficile à prendre. A peine en ai-je eu un que je le vois se gonfler comme une outre et son corps mince se ballonner. Je le mets dans l'alcool avec une petite araignée (thomèse d'un vert très pâle) que j'ai trouvée dans la même localité.[879]»

Le naturaliste est connu pour s'intéresser à la géographie zoologique, c'est-à-dire l'aire de répartition de chaque espèce animale, mais aussi à la bromatologie, l'analyse de l'alimentation des animaux[880]. Le véritable précurseur de la biogéographie est Alexander Von Humboldt, qui associait déjà localisation, indications climatiques et atmosphériques, altitude, caractéristiques du sol, mais il avait concentré ses travaux sur la phytogéographie[881]. La

[877] Voir annexe 17.
[878] Grandidier, Alfred, « Préface », *Histoire naturelle des mammifères*, tome I, 1875, p. III.
[879] Carnet d'exploration n° 7.
[880] Poisson, H., « Alfred Grandidier zoologiste », *op. cit.*, p. 72.
[881] Rey, Roseline, « Organisme et milieu », pp. 169-188, in Poutrin (dir.), *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p., p. 172-173.

zoogéographie d'Alfred Grandidier reste donc assez novatrice, même s'il se limite à la cartographie. Aujourd'hui la biogéographie, discipline en plein développement, permet la confrontation de nombreuses sciences et ajoute désormais la statistique à la cartographie[882].

Dans la préparation, la conservation et le transport des animaux, les techniques ne connaissent guère d'évolution depuis le début du XIXème siècle[883] et cette étape du travail du voyageur-naturaliste se révèle toujours absolument cruciale. Alfred Grandidier s'y livre méticuleusement. Nous savons par Douliot qu'Alfred Grandidier possède un « secret » pour la fumigation spécialement destinée à la conservation des peaux de mammifères[884]. Le conditionnement des collectes occupe environ la moitié de son temps lorsqu'il séjourne dans l'Est de Madagascar avec Lantz. Combien de peaux mal lavées ont moisi, d'os mal calés se sont brisés, de bocaux non hermétiquement fermés ont laissé échapper l'alcool qui devait protéger le spécimen de la décomposition… Les organes mous présentent par exemple un certain nombre de difficultés de conservation en voyage car ils ne résistent que plongés entièrement dans l'alcool[885].

Estomac de Cercocebus Collaris conservé au MNHN. Le niveau d'alcool intact témoigne de la bonne fermeture du bocal pour une préservation optimale de l'organe (JEM)

Appareil cardio-pulmonaire d'un Propithecus Verreauxi envoyé par Alfred Grandidier au MNHN. Le niveau d'alcool insuffisant témoigne d'une évaporation et compromet la conservation des organes mous (JEM)

[882] Brugal, Jean-Philippe, « Ecological and biogeographical dynamics of large mammal's community in South-Western Europe », 11th international Conference of Archeozoology, Paris, 23-28 août 2010.
[883] Voir annexes 33 et 34.
[884] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°2 d'Henri Douliot.
[885] Muséum National d'Histoire Naturelle, Galerie de Paléontologie et d'Anatomie Comparée.

Il faut donc s'assurer de l'étanchéité des bocaux de verre pour éviter toute évaporation mais il est bien difficile à l'explorateur de contrôler leur place dans le bateau, pour savoir s'ils sont correctement calés ou s'ils risquent de se briser et de se renverser. Certains voyageurs-naturalistes n'hésitaient pas à mettre des os de plusieurs squelettes en vrac dans les barils, rapportaient des objets non identifiables car sans étiquette ou pourvus d'une étiquette effacée ou incomplète ! Alfred Grandidier sermonne son fils en voyage à Madagascar lorsqu'il découvre que de nombreux os sont arrivés brisés car ils étaient mal enveloppés[886]. En botanique, combien de graines ont été mélangées, ont pourri ou séché, ont germé intempestivement puis flétri ? Alfred Grandidier ne s'expose pas à ce genre de mésaventures, anticipant les multiples aléas du transport, entourant toutes ses collectes des plus grandes précautions, ne les confiant qu'à un personnel choisi et s'inquiétant systématiquement aussi bien de leur arrivée à destination que de leur état. Isabelle Surun constate dans son champ d'étude que peu d'explorateurs se livrent à d'abondantes collectes. Si elles ont lieu, encore sont elles la plupart du temps inexploitables à cause du manque d'information sur les circonstances du prélèvement et surtout de leur qualité de conservation très médiocre. Elle estime que 30 % tout au plus des spécimens parviennent en bon état à Paris[887]. Au contraire, l'on sait dès 1858 au Muséum qu'une caisse envoyée par Alfred Grandidier ne recèle jamais que de bonnes surprises et ses objets sont aujourd'hui encore dans un excellent état[888]. Jules Verreaux l'indique en 1866 :

> « Nous nous plaisons à le répéter, M. Grandidier a porté un soin tout particulier à chaque objet qu'il a recueilli et ses collections offrent une pureté de conservation assez rare eu égard aux difficultés d'un tel voyage.[889]»

Sans doute influencé par Alfred Grandidier, Henri Douliot, avant même de partir, rencontre un homme spécialement chargé de l'acheminement de plantes et d'insectes de Madagascar à Marseille, dans un emballage approprié, car il s'inquiète du peu de soin généralement accordé à ce genre de colis souvent détériorés et perdus pour la science. Ces considérations pratiques décident d'ailleurs le jeune voyageur à garder la plupart des échantillons avec lui[890].

---

[886] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 juillet 1898.
[887] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration, op. cit.*, p. 421, 427.
[888] Nous avons eu l'opportunité d'observer notamment un *Buteo Brachypterus* chassé par Alfred Grandidier, vraisemblablement en 1865, à la Zoothèque du Muséum. Le spécimen présentait un état de fraîcheur remarquable.
[889] MHNH Ms 119, rapport de Jules Verreaux sur le *Choetura Garndidieri*, 1866.
[890] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.

Hautement appréciés des savants de cabinet sont les spécimens vivants[891], animaux ou végétaux qu'Alfred Grandidier, malgré la difficulté, fait son possible pour collecter. Grâce au soin tout particulier qu'il met à la préparation de ces envois très spécifiques, il a le bonheur de voir la majorité des animaux parvenir vivants à Paris et les plantes peuvent être repiquées sans mal. Il est possible de remarquer la précocité de cette capacité chez Alfred Grandidier lorsque l'on se rappelle qu'à l'âge de dix ans, il parvenait déjà à faire voyager sans dommage à travers la France son petit lézard provençal ou que, lors de son séjour en Amérique du Sud, il apprivoise de façon étonnante un jaguar qu'il garde plusieurs mois comme animal de compagnie ! Enfin, toujours soucieux de combler les lacunes des collections parisiennes, il se met en quête de l'aye-aye, petit lémurien nocturne, demandé par les savants depuis des décennies[892] ou encore le sifaka blanc et la fleur de baobab qu'il fait encore rechercher activement des années après son propre voyage à Madagascar.

Alors que la mode de l'anthropométrie n'a pas encore complètement déferlé sur l'Europe, Alfred Grandidier, dans la continuation logique de la zoologie et plus particulièrement de l'anatomie comparée, réalise déjà un travail d'anthropologie comparative d'une certaine envergure à Madagascar en 1868-1870 :

> « J'ai pris des mensurations sur 23 individus de tribus diverses et j'ai photographié de face et de profil un certain nombre de types. […] Je me suis procuré trois crânes, ce qui n'est pas facile dans un pays où le culte des morts est une vraie religion, mais deux d'entre eux ont été consumés dans le même incendie [à Saint-Denis] [893]»

L'on prend conscience du prix qu'il accorde à ses instruments scientifiques et au fruit de ses collectes, parfois périlleusement acquis, lorsque l'on mesure les sacrifices qu'il s'impose à lui-même. C'est particulièrement le cas lors de son séjour, en 1866, en pays antandroy, région désertique et misérable où tout manque et où il préfère accorder l'ensemble de ses soins et de son attention à la pérennité de son matériel plutôt qu'à sa personne[894]. Isabelle Surun confirme qu'à la même époque les explorateurs d'Afrique occidentale se chargent de nombreux et fragiles instruments scientifiques, outils de travail investis d'une charge affective très forte[895].

[891] Voir annexes 33 et 34.
[892] Voir annexe 34.
[893] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*., p. 27.
[894] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[895] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration*, *op. cit.*, p. 435, 439.

2. La méthode empirique de l'ethnographe[896]

Aujourd'hui encore, les notes ethnographiques d'Alfred Grandidier, prises sur le terrain à Madagascar, intéressent particulièrement les chercheurs. Non seulement parce qu'il peut témoigner d'un monde encore largement traditionnel qui a souvent disparu de nos jours, mais aussi en raison du foisonnement de détails, souvent très quotidiens, émaillant ses carnets[897]. Les méthodes employées à Madagascar par Alfred Grandidier sont le fruit de l'évolution de son expérience depuis son voyage aux Amériques[898], du perfectionnement de sa pratique au fil des explorations. Il n'existe pas de formation spécifique même si la Société des observateurs de l'Homme avait fait publier par Joseph-Marie de Guérande en 1800, un guide d'enquête très pertinent sur la méthode à adopter avec les indigènes pour recueillir au mieux les informations sur leurs coutumes et leur pays. Cependant dès 1805 cette société avait disparu et ses recommandations étaient oubliées[899]. Les ethnographes de l'époque le sont donc à l'occasion, en amateurs[900]. Comme le souligne Emmanuelle Sibeud, l'ethnographie devient, au cours du XIXème siècle, une science de la collecte au même titre que les sciences naturelles[901], et c'est bien ainsi qu'Alfred Grandidier l'entreprend.

D'après le récit de son frère Ernest, nous constatons que l'empirisme règne dans l'étude des peuples amérindiens par les jeunes Grandidier. Il suffirait d'ouvrir les yeux pour élaborer une théorie ou la vérifier :

> «La race quichua et la race aymara ne brillent pas par leur intelligence, et je ne serais pas éloigné de penser qu'un abus immodéré de cette feuille [la coca], prolongé depuis des siècles, n'ait contribué, dans une certaine mesure, à amoindrir les facultés mentales de ces populations. Le tabac, à la longue, produit cet effet. La coca peut avoir une influence analogue. Les faits, faciles à vérifier, sont là pour appuyer mon assertion de leur autorité et de leur poids.[902]»

---

[896] Nous nous référons aux définitions de Gérard Toffin pour les termes ethnographie, ethnologie et anthropologie, qui reprennent en partie les définitions établies par Paul Broca. L'ethnographie est une étude descriptive, l'ethnologie s'apparente plutôt à une analyse et une synthèse, tandis que l'anthropologie correspond à l'étude de l'homme en général mais se réduit souvent, en France, à l'anthropologie physique. Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit*., p. 9.

[897] Voir annexe 10.

[898] Nous savons que les deux frères rassemblent un certain nombre d'objets ethnographiques dans les deux Amériques. D'après Ernest, les jeunes voyageurs prennent également de nombreuses notes ethnographiques sur les peuples rencontrés, notamment sur les Campas du Pérou au sein desquels ils séjournent quelques temps. Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 129-130.

[899] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 37-39.

[900] Riviale, Pascal, « L'ethnographie, de l'indigène au musée », pp. 117-165, in Poutrin (dir.), *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p., p. 156.

[901] Sibeud, Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Editions de l'EHESS, Paris, 2002, 356 p., p. 40.

[902] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit*., p. 113.

Même s'il ne met pas toujours ses principes en pratique, Ernest Grandidier témoigne dès 1858 d'une ambition de considérer les autres peuples avec respect et curiosité, mais surtout pour eux-mêmes, sans les comparer aux Européens, de la nécessité de s'adapter. Ces principes et méthodes guident aussi parfois son frère lors de ses périples indien et malgache. Ernest partage avec ses lecteurs la réflexion de son frère et lui-même sur l'altérité et la manière de l'aborder, où l'on perçoit une volonté de comprendre les autres hommes grâce à une approche scientifique et nécessairement décentrée plutôt novatrice. Mais il développe simultanément un certain nombre d'idées très ancrées dans son époque, telles que le déterminisme du sol sur le caractère des populations, une position largement répandue chez les géographes jusqu'à sa remise en question par Paul Vidal de la Blache un demi siècle plus tard[903].

Le corpus des notes de 1865 et 1866 rédigées par Alfred Grandidier à Madagascar a disparu dans l'incendie dont a été victime le pharmacien Archambault en 1870. Mais l'explorateur indique lui-même qu'il tire partie des fréquentes visites de chefs pour les interroger sur leurs coutumes, leur histoire et leurs productions[904]. Ne restent consultables que les carnets du dernier voyage mais ils renferment bien plus d'informations que les précédents. Les carnets du voyage de 1868-1870 se divisent en deux séries bien distinctes : les carnets d'exploration et les carnets d'itinéraires – déjà présentés plus haut.

Les carnets d'exploration offrent davantage d'intérêt pour nous car ils sont plus étoffés. C'est là qu'Alfred Grandidier consigne l'ensemble de ses observations, essentiellement ethnographiques et parfois zoologiques. Isabelle Surun insiste sur l'importance des carnets pour tout explorateur, même si la définition qu'elle en donne pour le cas général ne s'applique pas complètement à la pratique d'Alfred Grandidier :

> « La prise de notes […] peut être considérée comme une pratique caractéristique du voyage d'exploration, dont elle traduit la vocation scientifique. Tous les explorateurs se mettent en scène à un moment ou à un autre de leur récit, dans l'accomplissement de cette activité. La fonction explicite du carnet de route consiste à inscrire immédiatement des faits observés ou des informations jugées pertinentes dans la perspective d'un usage ultérieur, donc d'une réécriture.[905]»

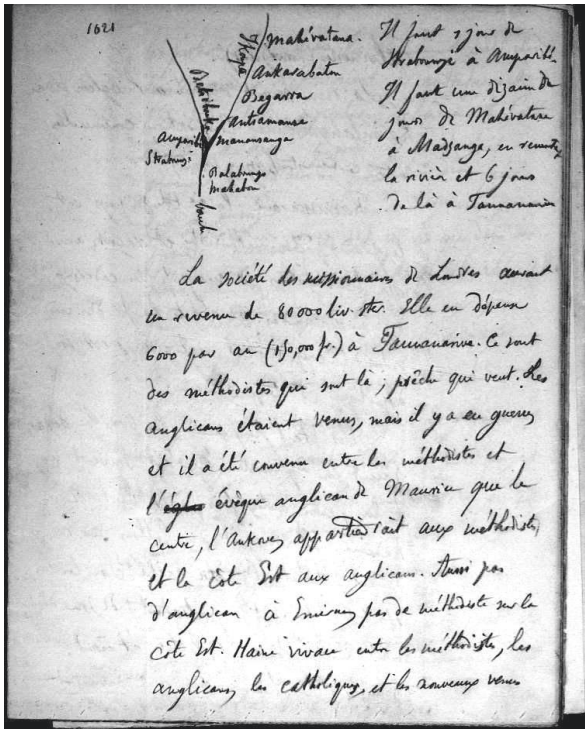
Il n'est pas aisé de déterminer exactement la méthodologie d'Alfred Grandidier pour la rédaction de ses notes, en particulier celles qui sont consignées dans les carnets d'exploration.

[903]Annexe des citations, citation n° 1.
[904] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit*.., p. 10.
[905] Surun, Isabelle, « Le carnet de route, archive du voyage. Notes manuscrites et récit de voyage de René Caillié à Tombouctou », pp. 31-37, *Revue de la BNF*, n° 22, 2006, p. 31.

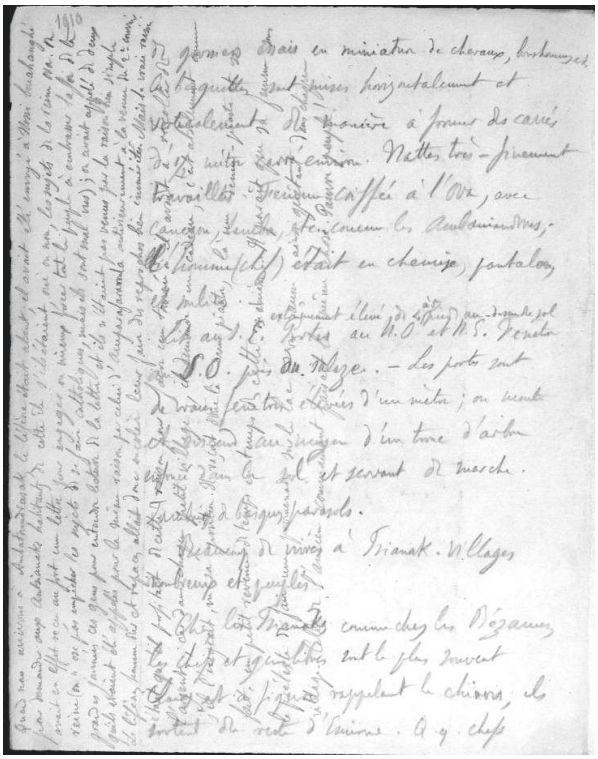
En effet, les carnets sont sensés héberger toutes ses notes et réflexions, ainsi que son journal de bord au jour le jour. Or nous constatons que, si tout n'y est pas strictement organisé et qu'il y a de nombreuses répétitions, il ne s'agit pas non plus de notes jetées dans la précipitation au cours de discussions ou un pense-bête d'idées : nous n'avons pas là à proprement parler un document brut. Ses notes sont manifestement rédigées à tête reposée. Nous en voulons pour preuve qu'il rédige de longues pages au passé simple ou à l'imparfait, comme un récit d'aventures conçu a posteriori[906]. Il truffe les observations objectives de commentaires, jugements et même réflexions philosophiques, comme nous le verrons plus loin. Parfois, ses carnets renferment de véritables discours, argumentaires ou pamphlets, dans un style très littéraire, très enflammé aussi[907]! L'ethnologue Jean-Pierre Raison considère également que ces carnets très rédigés et réfléchis laissent peu de place aux impressions du voyageur[908]. Il se trouve qu'Isabelle Surun a observé de tels passages manifestement rédigés a posteriori dans les carnets de René Caillié, au milieu de notes prises sur le vif. Ces ajouts sont intégrés dans la pagination des carnets faits sur place[909], ce qui semble aussi être le cas pour Alfred Grandidier et ne facilite pas le tri entre ce qui est écrit au jour le jour et ce qui l'est plus tard.

Du point de vue formel, les carnets se divisent généralement en deux parties. L'explorateur de Madagascar n'écrit qu'à droite, se laissant une grande marge, qui reste finalement peu utilisée au fil des pages. Certains carnets sont très soignés, du moins au début, avec une écriture régulière et des titres[910]. D'autres au contraire montrent des ratures[911] mais cela semble une habitude de rédaction d'Alfred Grandidier.

[906] On peut le remarquer dans plusieurs carnets mais c'est très net dans les n° 7, 8 ou 11 par exemple.
[907] Voir annexe 11.
[908] Raison, Jean-Pierre, « « Discours scientifique et manipulation politique : les Européens face aux Merina et à l'Imerina de la fin du XVIIIème siècle aux lendemains de la conquête », *op. cit.*, p. 30.
[909] Surun, Isabelle, « Le carnet de route, archive du voyage. Notes manuscrites et récit de voyage de René Caillié à Tombouctou », *op. cit.*, p. 33.
[910] Par exemple le carnet d'exploration n° 11.
[911] Par exemple le carnet d'exploration n° 1.



Présentation classique d'une page des carnets d'exploration d'Alfred Grandidier. Paragraphe sur les Protestants - Carnet 18A (MNHN Ms 3259)



Page écrite en palimpseste à 90 ° avec marge remplie. Notes sur les vêtements et l'artisanat en Imerina - Carnet 26 (MNHN Ms 3260)

Dans ses investigations sur le terrain Alfred Grandidier utilise souvent la méthode du questionnaire[912], sans doute dans un souci d'efficacité. Cela lui permet d'une part de recueillir un maximum d'informations en peu de temps, y compris sur des peuples qu'il ne côtoie pas, d'autre part de n'oublier aucun sujet. Les questionnaires étant relativement standardisés, ils autorisent la comparaison entre les peuples. Soit Alfred Grandidier lit les questions aux Malgaches et reporte leurs réponses, soit il lui arrive de confier des questionnaires à des Français et récupère ensuite leurs notes. Par exemple, en 1869, il soumet un questionnaire sur les coutumes bara à Léo Samat, qui lui rend des réponses complètes occupant plusieurs feuillets[913], puis il lui en confie un autre sur les Mahafaly, qu'il compare avec les réponses qu'il a lui-même recueillies directement auprès de Mahafaly[914]. L'explorateur interroge également à maintes reprises ses compagnons de voyage européens, comme Edmond Samat[915]

[912] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 11.
[913] MNHN Ms 2773, Papiers Grandidier.
[914] MNHN Ms 3259, questionnaires sur les Mahafaly.
[915] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 13.

ou Jean Laborde, mais aussi Cameron[916], ou le Révérend Ellis[917], même s'il n'adhère généralement pas au point de vue de ce dernier et démonte la totalité de son argumentaire à propos de Radama II par exemple[918]. Alfred Grandidier note aussi quantité d'informations très intéressantes à partir d'articles parus dans le *Commercial Gazette*[919] des années 1861-1862, ou glanées au cours de conversations informelles. Il considère avec juste raison que la discussion avec les Malgaches à la veillée représente la meilleure source qui soit et encourage donc vivement son fils à l'imiter[920]. Cependant, parmi ce vaste travail d'enquête, il nous faut souligner, comme Jean-Pierre Raison, qu'Alfred Grandidier n'a pas procédé de même avec les Merina, proportionnellement moins bien étudiés par lui que les autres peuples. Il s'est contenté de récupérer des informations à leur sujet auprès de Jean Laborde. Il semble que l'explorateur soit mal à l'aise avec les Merina, dérouté parce qu'il ne les considère plus comme des « sauvages vierges d'influence européenne », mais pas non plus comme un peuple « civilisé »[921].

Même si cet aspect demeure marginal dans son travail et qu'il ne le met lui-même jamais en exergue, Alfred Grandidier ethnographe collecte également un certain nombre d'objets à Madagascar, tout comme il a pu le faire en Amérique du Sud[922]. Il n'est pas aisé de déterminer quelle quantité il a pu rapporter, ni la nature de ces pièces ethnographiques, qui ont pu être perdues ou dispersées par la suite. Quoi qu'il en soit, il donne par exemple des ornements sakalava le 13 juillet 1877 pour habiller un mannequin du Musée de l'Artillerie[923], puis 15 objets malgaches pour l'Exposition Universelle de 1900 qui sont intégrés aux collections du Musée du Trocadéro le 28 janvier 1901. Il n'est pas impossible qu'une partie des objets offerts par Guillaume Grandidier au Trocadéro plus tard aient été rapportés de Madagascar par Alfred Grandidier puisque seule la date du don est prise en compte, pas celle de la collecte. Nous remarquons d'ailleurs des similitudes entre les objets récoltés en Amérique du Sud et à Madagascar : vêtements, objets décoratifs, armes décoratives, récipients ornés....[924]

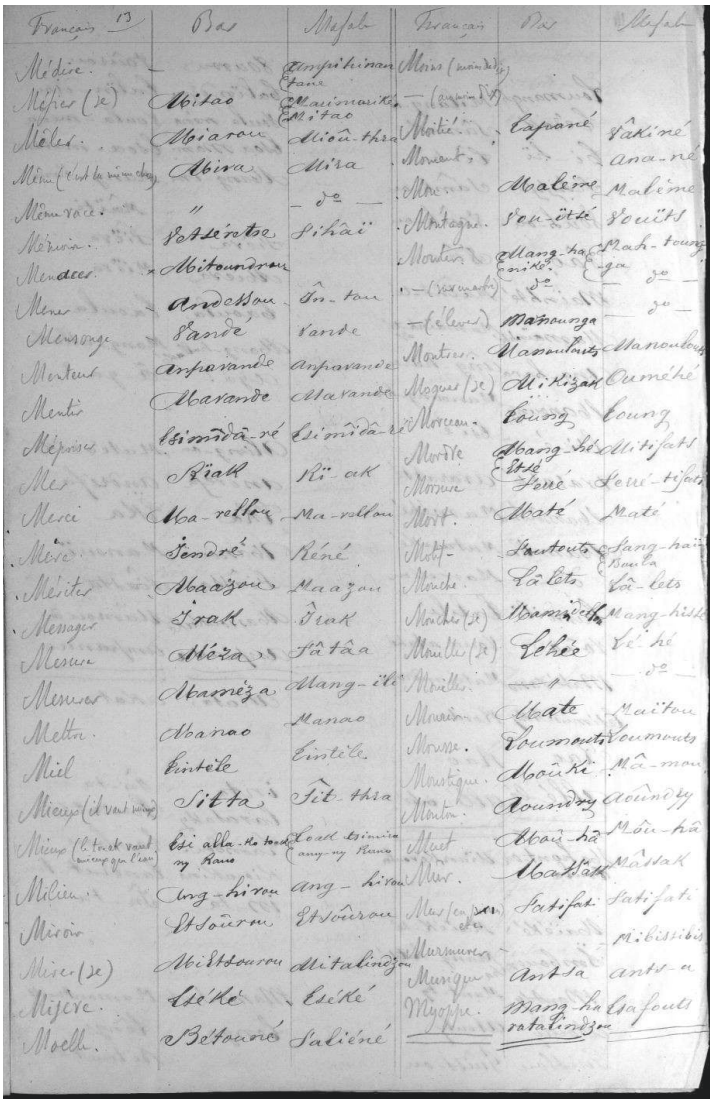
---

[916] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 32.
[917] MNHN Ms 3260, carnets d'exploration n° 20, 21, 23, 24, 25.
[918] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 32.
[919] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 33.
[920] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 juillet 1898.
[921] Raison, Jean-Pierre, « « Discours scientifique et manipulation politique : les Européens face aux Merina et à l'Imerina de la fin du XVIIIème siècle aux lendemains de la conquête », *op. cit.*, p. 32-33.
[922] Voir *Pour en savoir plus sur les collections ethnographiques des Grandidier.*
[923] Maillard, Cécile, *La galerie ethnographique du Musée d'Artillerie (1877-1917)*, *op. cit*., p. 41.
[924] Voir le catalogue des objets conservés au Musée du Quai Branly.

Il nous a semblé assez remarquable pour son époque qu'Alfred Grandidier s'intéresse à chaque détail de la vie quotidienne des Malgaches, et même à des éléments qui pourraient paraître insignifiants ou relever aujourd'hui du champ de la sociologie[925]. Nous pouvons sans doute y déceler une influence d'Harriet Martineau dont il utilise la méthode développée dans *How to observe*. Contrairement à ce qu'écrivait Ludwik Fleck concernant les naturalistes qui, pour bien observer certaines choses, devaient se « rendre aveugles » à d'autres domaines, notamment les phénomènes sociologiques ou politiques[926], Alfred Grandidier fait preuve d'une véritable passion pour l'histoire la plus récente de Madagascar, notamment l'épisode du très bref règne de Radama II et, sur la foi des témoignages recueillis à Tananarive, prend fait et cause pour les Français et Joseph Lambert, contre les Anglais[927]. Cet intérêt spécial pour le début de la décennie 1860 ne transparaît pourtant pas dans ses publications scientifiques par la suite.

Assez classiquement, l'explorateur s'intéresse à l'organisation politique, à la religion, au culte des ancêtres, aux différents dialectes malgaches... Il établit un dictionnaire Bara-Mahafaly-Français dont les mots sont classés par ordre alphabétique français[928]. Dès 1869, il dresse un tableau comparatif et alphabétique très complet de huit dialectes, portant sur environ 1150 mots français[929], tableau très voisin d'un autre, où environ 1300 mots sont traduits en huit langues également[930].

[925] Annexe 19.
[926] Fleck, Ludwig, « Observation scientifique et perception en général », *op. cit*., p. 249.
[927]MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 32 surtout, et autres notes éparpillées dans les autres carnets. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'Alfred Grandidier ait rencontré Joseph Lambert à Saint-Denis-de-La Réunion en 1864-1865, puisque les deux hommes y vivaient à cette époque.
[928] MNHN Ms 3234, dictionnaire manuscrit bara-mahafaly-français.
[929] MNHN Ms 3236, tableau comparatif de huit dialectes, à la plume, 1869. Français, Merina, Antanosy, Antankara, Sakalave nord, Sakalave sud, Bestileo, Betsimara, Mahafaly.
[930] MNHN Ms 3235, tableau comparatif, sans date. Français/Merina, Antanosy, Antankara, Sakalave nord, Sakalave sud, Bestileo, Betsimara, Mahafaly/Antandroy, Bara (colonnes presque vides pour ces deux derniers dialectes).

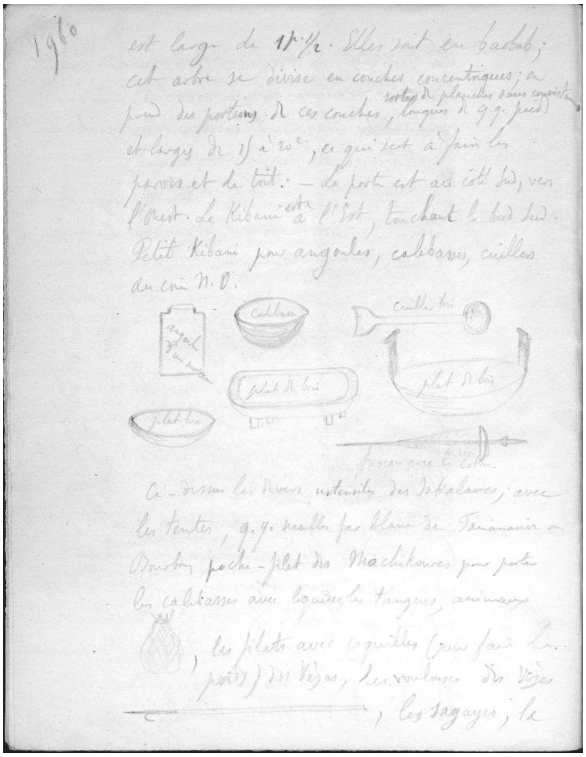


Une page du dictionnaire français-bara-mahafaly d'Alfred Grandidier (MNHN Ms 3234)

Adriano Balbi avait développé vers 1826 un système de classification des peuples d'après leur langue, nommé ethnographie, dont Alfred Grandidier est peut-être au fait[931]. Celui-ci développe également une sensibilité pour les rites et les coutumes qu'il souhaite minutieusement décrire puis décrypter. Il s'intéresse précisément à la hiérarchisation sociale : rois/sujets, maîtres/esclaves, hommes/femmes[932]. Il s'évertue à comprendre l'organisation des peuples entre eux, les principales pratiques commerciales, comme dans le cadre du trafic d'esclaves. Il détaille scrupuleusement le prix de ces derniers, les taxes perçues par les différents souverains dans le Menabe Nord, les itinéraires des caravanes[933] etc...

[931] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 39.
[932] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 14.
[933] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 14.

Ses investigations concernent également l'ensemble des domaines du quotidien domestique, au travers des pratiques, de la symbolique, de la culture matérielle.... Cela se traduit aussi bien par ses collectes d'objets que dans ses notes. Il s'intéresse autant à l'organisation de la maison – dont il décèle l'orientation traditionnelle selon les points cardinaux –, à la disposition des pièces, aux matériaux de construction, à l'ameublement et aux habitudes domestiques, qu'aux coiffures, dont il détaille les raffinements et les soins que l'on porte aux cheveux[934]...



Notes et dessins d'ustensiles de cuisine (haut) et de pêche des Sakalava de Belo - Carnet 27 (MNHN Ms 3260)

Son intérêt et sa compréhension de la variété des gestes et habitudes de la vie quotidienne des Malgaches est d'autant plus frappante que ces aspects appartiennent davantage au domaine féminin et ne semblent donc pas, de prime abord, familiers et faciles d'accès pour l'explorateur masculin. L'intimité avec l'univers féminin s'illustre par exemple dans ses notes sur les querelles entre femmes. Les disputes peuvent dégénérer, car les épouses se volent mutuellement leurs maris ou doivent se partager un époux polygame. Il prend notamment l'exemple des péripéties matrimoniales de César Pépin et retranscrit ces épisodes

[934] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 13.

de vie domestique en dialogues vivants[935]. Le style autant que le sujet nous éloignent du travail habituel d'un ethnographe du milieu du XIXème siècle, ainsi que de l'image quelque peu rigide et distante que peut donner Alfred Grandidier à l'occasion d'autres études. Valérie Boulain confirme que l'intérêt pour l'originalité des récits de voyage féminins, y compris dans les cercles les plus savants et les plus masculins comme la Société de Géographie, réside précisément dans cette attention particulière aux détails de la vie quotidienne et dans leur pénétration des univers féminins[936]. Il semble bien qu'Alfred Grandidier ait réussi à dépasser ces frontières de genre alors que rien ne l'y prédisposait particulièrement. Peut-être doit-on déceler dans cette attitude l'influence des sciences sociales catholiques, héritières des idées de Frédéric Le Play, dont la famille était le sujet de prédilection[937]. Nous savons par ailleurs que notre explorateur comptera parmi ses amis et connaissances de nombreux adeptes de Le Play[938]. Cependant, peut-on envisager une telle influence sur Alfred Grandidier dès les années 1860 et alors qu'il vient de passer presque une décennie loin de l'Europe et de ses idéologies les plus récentes ? C'est sans doute un peu tôt car les mises en œuvre significatives des idées de Le Play en ethnographie sont plutôt attestées à l'extrême fin du siècle.

Contrairement à ce que pratiquent peut-être d'autres ethnographes, et malgré le fait que lui-même soit très attiré par ce qui se rapproche le plus des origines, Alfred Grandidier accorde une place importante à la société malgache contemporaine, à ses nouveautés, à ses bouleversements, aux interactions avec l'extérieur. Sous certains aspects, il adopte donc une vision dynamique, et non figée, de la société malgache. Ayant voyagé avec des anciens engagés de La Réunion vers Salobe en 1866, il reste ensuite sensible à ce phénomène social récent et marquant pour les Malgaches de la fin du XIXème siècle. Il note par exemple comment, en 1870, d'anciens engagés africains de La Réunion débarqués à Morondava sans argent et sans vêtement son aussitôt accaparés par les Malgaches en tant qu'esclaves[939].

---

[935] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 14.

[936] Boulain, Valérie, *L'émergence de l'aventure au féminin en France de 1850 à 1936 : de la voyageuse à la sportive*, thèse d'Histoire Contemporaine, sous la direction d'E. Combeau-Mari, Université de La Réunion, 2009, 628 p., p. 118.

[937] Sibeud, Emmanuelle, « Du questionnaire à la pratique de l'enquête de la société antiesclavagiste de France sur la famille africaine en 1910 », pp. 329-356, in Blanckaert (dir.), *Le terrain des sciences humaines (XVIII-XXèmes siècles)* L'Harmattan, Paris, 1996, 404 p., p. 347.

[938] Voir notamment « Le mentor des explorateurs à Madagascar ». Les connaissances d'Alfred Grandidier qui se réclament explicitement de Le Play sont par exemple le Myre de Vilers, diplomate à Madagascar, Denys Cochin que l'explorateur retrouvera à l'Institut mais surtout Mgr Le Roy, spiritain, correspondant assidu d'Alfred Grandidier.

[939] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 14.

3. L'appréciation des savoirs autochtones

Où qu'il se trouve, Alfred Grandidier accorde une importance particulière à la connaissance des savoirs scientifiques et techniques des peuples traversés. Bien qu'il paraisse aujourd'hui évident que les progrès scientifiques européens n'ont pu se produire que grâce à l'assimilation d'un certain nombre de savoirs issus de peuples colonisés au XIXème siècle, peu de scientifiques européens l'admettent à l'époque[940] et il est clair qu'Alfred Grandidier considère la science européenne comme supérieure à tous les autres savoirs scientifiques, même s'il en est curieux. Il s'agit notamment de la pharmacopée et de la médecine traditionnelles mêlées de magie, qu'il peut observer avec son frère dès leur séjour chez les Campas de l'Amazonie péruvienne.

> « L'exercice de la médecine est entre les mains des devins. On ne peut nier qu'ils n'aient acquis par la pratique une certaine connaissance des plantes. Le malade grièvement atteint guérit rarement, et encore, dans des cas exceptionnels, doit-il le recouvrement de sa santé à la force de sa constitution. Mais ces devins opèrent quelquefois des cures merveilleuses.[941]»

Finalement, les devins ayant conservé un savoir médical traditionnel semblent tout de même moins à craindre que les médecins auto-proclamés qui n'ont même pas un vernis scientifique. Quelle n'est pas la surprise des deux frères lorsqu'un curé de campagne péruvien déclare qu'une épaule démise est contagieuse ! Mieux vaut alors s'en remettre à sa propre science[942]. Alfred Grandidier fait plusieurs fois lui-même l'expérience de la médecine locale en laquelle il ne place qu'une confiance très limitée, notamment à Madagascar chez les Antanosy émigrés[943], bien que nous ayons déjà signalé que sa thérapie favorite demeure la confiance dans la réaction naturelle du corps[944]. Cependant il note scrupuleusement les recettes des remèdes traditionnels du Sud malgache[945].

En Inde, sans aller comme certains contemporains jusqu'à considérer ce pays comme une source d'inspiration pour la « nation civilisatrice » qu'est la France[946], Alfred Grandidier cultive néanmoins du respect pour le système de classification du règne animal et minéral

---

[940] Bayly, C. A., *La naissance du monde moderne, 1780-1914, op. cit.*, p. 358, 361.
[941] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 131.
[942] Annexe des citations, citation n° 1.
[943] Annexe des citations, citation n° 2 et Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870, op. cit.*, p. 19.
[944] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 187.
[945] Carnets d'exploration n° 2, 8... et annexe 19.
[946] Weber, Jacques, « La découverte de Pondichéry au XIXème siècle », *op. cit.*

localement utilisé depuis des siècles[947] et reconnaît dans certains cas aux Indiens une antériorité du savoir en botanique et médecine :

> « L'esprit subtil des Indiens s'attache trop aux détails pour chercher à remonter aux causes ou à généraliser les faits. L'histoire naturelle était, ainsi que les autres sciences, tout expérimentale et dans un état peu avancé ; les Indiens qui s'adonnaient à la médecine connaissaient à fond, il est vrai, avant l'ère chrétienne, les plantes, leurs diverses parties ainsi que leurs usages apparents, ils possédaient même dès la plus haute antiquité un système de classification.[948]»

Il s'intéresse en outre aux explications données par les peuples locaux à des phénomènes naturels mystérieux pour eux, comme les « pluies de feu et de sang [949]» du Sud du Deccan. A Madagascar, il parcourt de nombreux kilomètres pour se procurer à grands frais les précieux et très anciens manuscrits malgaches rédigés en alphabet arabe, les *sorabe*[950]. Ces manuscrits renferment généralement des savoirs magico-religieux. Alfred Grandidier étudie particulièrement l'un deux qui contient une centaine de prières, de formules magiques et de charmes destinés à guérir les malades, des formules de protection et divers signes ésotériques, ainsi que douze recettes de charmes destinés à faire mourir quelqu'un selon son mois de naissance. Un autre manuscrit dont Alfred Grandidier se fait faire la traduction comprend une explication des rêves[951]. Il interroge avec intérêt le chef de Tuléar Lahimerija sur les animaux sacrés tels que le perroquet noir, et sur d'autres *fady* locaux. Il rend visite à un célèbre sorcier de l'embouchure de la Tsiribihina pour la même raison, manifestement très intrigué par les croyances mêlées de science[952].

En revanche, il ne peut admettre les croyances malgaches basées sur l'astrologie qui poussent par exemple à abandonner un nourrisson né un mercredi, jour néfaste. Faisant fi de sa neutralité scientifique, Alfred Grandidier recueille en 1866 un bébé antanosy voué à la mort et lui cherche une nourrice. Il prend ensuite de ses nouvelles jusqu'à son premier anniversaire et, constatant que la petite fille en bonne santé n'a pas attiré de malheur particulier à la famille de sa nourrice, diffuse cet exemple pour prouver l'insanité des superstitions malgaches. Un peu plus tard, il assiste à l'assassinat d'un bébé hydrocéphale considéré comme un monstre par les Antanosy[953]. L'explorateur se montre peut-être particulièrement choqué par ces pratiques

[947] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*, p. 63.
[948] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 63.
[949] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 87.
[950] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 47.
[951] MNHN Ms 2773, Papiers Grandidier, notes et traductions sur le *sorabe* «des charmes».
[952] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 14, 25.
[953] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 11.

parce qu'elles sont l'œuvre d'un groupe qui vient de passer dix ans à La Réunion et dont l'on aurait pu penser qu'il avait abandonné ses croyances magiques aux conséquences les plus cruelles. D'une manière générale, dans tout le Sud de Madagascar, Alfred Grandidier semble tout à la fois fasciné et horrifié par les ordalies, généralement fatales, dont il détaille chacune des variantes. Tout ceci ne relève selon lui que de la bêtise et de la cruauté.

La globalité du regard d'Alfred Grandidier et son esprit curieux l'amènent à considérer les savoirs techniques et les réalisations contemporaines : il analyse le commerce international du port de Bombay par exemple, il étudie en détail le percement du chenal de Pamben entre l'Inde et Ceylan, la formation géologique de la langue de sable qui l'obstrue et remonte jusqu'à l'époque où l'île était rattachée au continent[954]. Tout prouve qu'Alfred Grandidier admire les Indiens pour leurs capacités agronomiques. Il déclare par exemple en descendant vers Hyderabad : « Depuis que j'avais quitté Calcutta, je n'avais pas été sans m'occuper de l'industrie agricole des Indous. En traversant la campagne, je m'étais plu à étudier leurs procédés de culture.[955]» Suit un long développement sur l'irrigation, comme il le fait sur les plantations d'épices de Ceylan. Déjà, au Pérou avec son frère, il s'est extasié sur les capacités agricoles des « industrieux Incas[956]» et s'est lamenté sur la barbarie espagnole qui a mis un terme à ce que les deux frères considèrent comme une véritable civilisation[957]. Ernest Grandidier s'emporte d'ailleurs à plusieurs reprises devant les dégâts causés par les Espagnols en Amérique et l'on perçoit le malaise qu'il ressent devant l'inversion des stéréotypes barbare/civilisé[958]. Une semblable ambiguïté assaille Alfred Grandidier lorsqu'il reconnaît la valeur d'une civilisation – en Inde ou à Madagascar – mais défend tout de même l'effacement de la première devant l'influence européenne coloniale. Il justifie le plus souvent cette substitution de la civilisation européenne à celle des autochtones par la décadence dans laquelle serait entrée la culture locale depuis quelques temps. Ernest Grandidier, en revanche, ne mentionne pas un déclin des Incas avant l'arrivée européenne pour expliquer leur disparition, tout juste atténue-t-il la faute des Espagnols par le fait que les conquistadors ne représentaient selon lui que la lie de la société.

Cependant Alfred Grandidier, tout imprégné du rationalisme scientifique et d'un sentiment de supériorité assez caractéristique de l'Europe du XIXème siècle, estime que les

[954] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 110-111.
[955] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 34.
[956] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit*., p. 8.
[957] Annexe des citations, citation n° 3.
[958] Annexe des citations, citation n° 4.

connaissances scientifiques indiennes sont inégalement développées et que le peuple a connu depuis des centaines d'années une certaine déchéance, nous l'avons vu, en partie due à l'influence de l'Hindouisme, religion qu'il assimile à de la superstition de la part de la population[959] et à de la supercherie de la part du clergé. « L'Inde est la terre classique de toutes les supercheries ; elles y réussissent merveilleusement et les prêtres n'y laissent échapper aucune occasion favorable pour spéculer sur la bourse des pauvres fanatiques.[960]» Cela provoque en lui un sentiment ambivalent, qui l'entraîne à porter des jugements tantôt très enthousiastes, tantôt très sévères, que l'on peut retrouver au détour d'une même phrase telle que : « La démence superstitieuse a rabaissé les pauvres habitants de l'Inde, peuple cependant si doux et si intelligent[961]». C'est aussi un poncif de cette époque de louer le caractère pacifique et la grande intelligence des Indiens[962].

En conclusion de son voyage en Asie, il n'en déclare pas moins péremptoirement :

> « Il est aujourd'hui prouvé que les Indous n'ont point d'histoire. Les inscriptions les plus anciennes de leurs monuments sont de cinq siècles postérieures au commencement de l'histoire authentique en Europe. Il n'est pas possible cependant d'étudier leur pays sans y reconnaître les traces évidentes d'une antique civilisation.[963]»

Cela ne l'empêche donc pas d'étudier aussi minutieusement que rigoureusement l'art et l'architecture religieux aussi bien au travers des musées[964] qu'en visitant nombre de sites. Il admire plusieurs fois l'art et l'architecture indiennes. Cette étude d'historien de l'art lui fait regretter la restauration hâtive de temples qui en dénature l'authenticité comme à Chidambaram[965]. Elle le pousse bientôt à porter son intérêt sur l'architecture civile et l'urbanisme des grandes villes dans lesquelles il séjourne, aussi bien que des contrées et des bourgs qu'il traverse. Cet intérêt pour l'organisation urbaine se traduit dans les points de vue des clichés qu'il prend, présentant plus volontiers une vue d'ensemble de la cité et du tracé de ses rues qu'une focalisation sur les façades des bâtiments les plus remarquables[966].

Bien qu'il reconnaisse des qualités aux peuples qu'ils rencontre, Alfred Grandidier ne les appréhende pas toujours dans leur autonomie culturelle mais plutôt dans la comparaison

---

[959] Annexe des citations, citation n° 5.
[960] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 86.
[961] Grandidier, Alfred, *op. cit.*, p. 15.
[962] Weber, Jacques, « La découverte de Pondichéry au XIXème siècle », *op. cit.*
[963] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 188.
[964] Annexe des citations, citation n° 6.
[965] Annexe des citations, citation n° 7.
[966] Voir la partie « Un pionnier de la photographie à usage scientifique ».

avec l'Europe ou dans l'influence qu'elle a pu exercer sur eux, en sens unique. Cette attitude se révèle lors de sa visite du temple de Kali, au Nord de Bombay :

> « On ne peut qu'admirer ce temple, digne, comme nos cathédrales gothiques, de la grandeur et de la majesté de Dieu. Il n'en est pas un seul dans l'Inde qu'on puisse lui comparer sous le rapport de la simplicité et de la beauté des proportions.[967]»

De même, à Ceylan, il loue l'intelligence particulièrement développée des populations côtières grâce, selon lui, à leur longue fréquentation des Européens[968]. Dans la même île, il fait la réflexion suivante :

> « J'eus la satisfaction […] d'assister à une cérémonie qui m'impressionna par sa simplicité et sa grandeur. Les pratiques extérieures du Bouddhisme rappellent quelques-uns des offices de nos églises catholiques.[969]»

4. De la collecte et l'observation à la transversalité du raisonnement

Nous parvenons à mieux percevoir au fil des investigations aussi nombreuses que variées d'Alfred Grandidier le cheminement de sa pensée. Sa méthode rigoureuse consiste en un croisement de ses connaissances et observations dans les différentes disciplines pour élaborer des hypothèses, hypothèses qu'il teste ensuite de façon à les éprouver scientifiquement. En toute circonstance il procède par observations, rapprochements, recoupements, élaboration de raisonnements, vérifications dans la mesure du possible. Il applique ses principes scientifiques à tous les domaines, y compris celui de l'art. C'est ainsi qu'en se livrant à une étude approfondie des temples de Mahabalipuram, tant du point de vue de la structure des bâtiments que de celui de la signification des décorations sacrées ou de l'évolution de celles-ci au cours des âges[970], il s'intéresse ensuite à leur situation géographique pour finir par en déduire une évolution géologique du terrain au cours du temps. « Ces temples de Mahabalipour, construits loin de la mer et baignés aujourd'hui par les vagues, offrent un témoignage curieux et irrécusable des changements géologiques si intéressants que les siècles ont opérés sur la côte de Coromandel[971]».

---

[967] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 176-177.
[968] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 114.
[969] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 127.
[970] Annexe des citations, citation n° 1.
[971] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 71.

L'érosion marine au pied des temples de Mahabalipuram inspire Alfred Grandidier (JEM)

Comme nous avons pu le constater dans des domaines très variés, au sujet du café ou de la géologie par exemple, l'éventail d'investigation autour d'un même objet d'étude est caractéristique d'Alfred Grandidier.

D'ailleurs, son intérêt pour l'organisation urbaine que nous avons signalé plus haut, tout comme sa pratique intense des sciences biologiques et notamment de l'anatomie comparée ou de la paléontologie, ne sont sans doute pas fortuites. Il existe à l'époque une tendance à tisser en quelque sorte un lien entre la biologie et l'architecture ou l'urbanisme, une communauté de quête et d'interrogation sur l'agencement des parties pour former un ensemble. Au XIXème siècle, on sait de mieux en mieux reconstituer tout un squelette à partir d'un seul os, grâce au principe de corrélation des formes[972]. Cuvier a établi qu'un animal est organisé de façon logique et fonctionnelle et qu'il est donc possible de tirer des conclusions à partir d'un seul élément, mais aussi de reconstituer un animal totalement disparu avec un seul fragment de squelette[973]. Or Viollet-le-Duc, passionné par la biologie, promet une démarche similaire en restauration architecturale. Il affirme également que la forme détermine la

[972] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, tome III : *Les sciences contemporaines*, volume I : *Le XIXème siècle*, Paris, PUF, 1961, 755 p., p. 505.
[973] Le Guyader, Hervé, *Geoffroy-Saint-Hilaire, un naturaliste visionnaire*, *op. cit*., p. 25.

fonction dans un bâtiment, ce qui rejoint les théories lamarckiennes sur les êtres vivants[974], Lamarck étant l'homme qui a inventé le mot biologie en 1802. Les théories de Viollet-le-Duc rejoignent aussi le principe de corrélation, base de l'anatomie comparée, qui veut que les os et les organes ne soient pas seulement juxtaposés mais interagissent[975]. Nous savons qu'Alfred Grandidier pratique volontiers l'anatomie comparée et intègre donc pleinement le principe de corrélation dans l'ensemble de ses hypothèses et réflexions, y compris hors du strict champ biologique. Enfin, cela nous rappelle encore la base du raisonnement de Saint-Simon qui reposait sur la physiologie. Le corps humain représentait pour lui le modèle absolu d'étude et de théorisation de l'organisme et des réseaux[976]. Il paraît évident qu'Alfred Grandidier subit l'influence de sa logique.

Les premiers anthropologues s'inspiraient également de la biologie pour formuler leur théorie selon laquelle les sociétés, comme les êtres, évoluent du simple vers le complexe[977]. L'américain Lewis-Henry Morgan puis le britannique James Frazer, par exemple, développent cette idée évolutionniste en sciences humaines à la fin du XIXème siècle[978]. Alfred Grandidier se passionne lui aussi pour l'anthropologie, qu'il pratique plus ou moins lors de tous ses voyages. C'est sans aucun doute cette interdisciplinarité et cette curiosité foisonnante, apparemment désordonnée et éparpillée, qui nourrissent les réflexions d'Alfred Grandidier et lui permettent d'élaborer des théories audacieuses, des raisonnements qui le mènent plus loin que ceux qui se trouvent davantage prisonniers d'une spécialité. Cela traduit également une attitude de constante interrogation : comment, pourquoi… ?

Le médecin polonais Ludwik Fleck, dont les remarques sont aujourd'hui encore utilisées par les historiens des sciences, souligne que l'observation était la base des sciences naturelles au XIXème siècle mais que l'on ne pouvait pas se contenter de regarder pour reconnaître et comprendre. Cependant, contrairement à la pratique d'Alfred Grandidier, Fleck estime que l'on ne peut devenir un bon observateur sans avoir été spécifiquement formé à cela, et surtout qu'un scientifique ne peut pas exceller dans tous les domaines, il doit se spécialiser et s'entraîner à une forme d'observation correspondant à une discipline précise[979].

---

[974] Viollet-le-Duc, Eugène, *Histoire d'un dessinateur, comment on apprend à dessiner*, Paris, 1879 et Baridon, Laurent, « Viollet-le-Duc et l'architecture selon les lois de la nature », pp. 113- 124, *Annales du GERB*, n° 8, vol. II, 1990.
[975] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, p. 486.
[976] Musso, Pierre, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, *op. cit.*, p. 31.
[977] Bayly, C. A., *La naissance du monde moderne, 1780-1914*, *op. cit.*, p. 357.
[978] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 75, 78.
[979] Fleck, Ludwig, « Observation scientifique et perception en général », *op. cit.*, p. 246-247.

Chez Alfred Grandidier nous ne trouvons trace d'aucune inhibition liée à la crainte de l'erreur. Sa pleine confiance en la méthodologie scientifique de son travail lui permet d'être péremptoire dans ses affirmations et de dissuader les velléités d'éventuels vérificateurs. A Ceylan, il décortique le vocabulaire des Cinghalais comme s'il maîtrisait parfaitement les langues cinghalaise, palie, sanscrite et tamoule, pour tenter de retrouver le déroulement de l'histoire de l'île à travers les emprunts linguistiques, leur date probable, les domaines dans lesquels ces emprunts furent opérés. Il termine en concluant péremptoirement que Ceylan fut une brillante civilisation ! Son hypothèse de travail, bien que découlant d'une intuition intéressante, ne bénéficie certainement pas de la rigueur qu'elle aurait méritée[980].

Autre exemple de cheminement intellectuel original : il remarque sur l'île de Ramisweram, entre l'Inde et Ceylan, des baobabs dont il cherche, par l'histoire des implantations humaines, à expliquer la présence :

> « L'île de Ramisouéram est plantée d'énormes baobabs (*Adansonia digitata*). Ces arbres qu'on peut surnommer les éléphants de la végétation à cause de leurs formes massives, sont essentiellement africains ; comment ont-ils été importés en Asie ? Ils semblent trop vieux pour avoir été plantés par les Portugais. Peut-être ont-ils été introduits par les marchands arabes, qui déjà avant notre ère entretenaient des relations commerciales avec les habitants de Ceylan.[981]»

Plus tard, il découvre dans la flore malgache des végétaux d'origine asiatique et sa perplexité sur les échanges et les similitudes botaniques entre l'Afrique et l'Asie deviendra l'une des bases de sa recherche dans l'explication des origines géologiques et humaines de Madagascar. De même échafaude-t-il des thèses sur la création de l'Ile Rouge à partir de l'étude de la faune[982]. D'une certaine manière, le voyageur scientifique en lui n'est jamais pris au dépourvu. Il se montre capable, en toutes circonstances, d'élaborer une hypothèse pour déchiffrer le monde qui l'entoure, même si cette théorie est invalidée par la suite. Au sens propre du terme également, l'explorateur Alfred Grandidier est très rarement égaré[983] car, sur le terrain, il met à contribution la totalité de ses connaissances scientifiques pour trouver ses repères.

---

[980] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 118.
[981] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 111.
[982] Poisson, H., « Alfred Grandidier zoologiste », *op. cit.*, p. 76.
[983] Il semble que la seule fois où il se soit véritablement perdu survient lors de sa chevauchée dans la Pampa argentine, quasi vierge de population et de repères topographiques, et encore parvient-il finalement à retrouver sa route. Il fait aussi fausse route pendant une journée au Pérou en remontant de la vallée de l'Urubamba à Cuzco.

B. L'homme occidental en exploration

Bien qu'il affecte de porter un regard scientifique, donc distancié, sur toutes choses, Alfred Grandidier n'en reste pas moins un Européen plongé au cœur de cultures lointaines, inconnues et parfois déroutantes. L'incompréhension avec les autochtones n'est pas rare. Malgré son intelligence et sa curiosité très développées, malgré sa remarquable adaptabilité sur de nombreux points, l'explorateur ne peut se défaire d'un certain nombre de préjugés, porte des jugements de valeur et se comporte d'une manière typiquement européenne, en décalage total avec l'environnement social et culturel dans lequel il se trouve. Parfois même il éprouve les plus grandes difficultés à entrer véritablement en contact avec la population locale, qu'il observe d'un peu loin, et préfère fréquenter essentiellement d'autres voyageurs ou expatriés européens. Alfred Grandidier ne parvient pas à une complète décentration, attitude favorisée à la fois par son éducation et certaines convictions personnelles, mais aussi par l'époque. La progression de la colonisation européenne aux quatre coins du monde n'incite pas à éviter l'écueil de l'européocentrisme vis-à-vis de l'Autre.

1. Comparaison des modes de vie des expatriés européens

La question du mode de vie à adopter en pays étranger demeure un constant sujet de réflexion pour Alfred Grandidier, lors de chacun de ses voyages. Mêlant l'esprit pratique, le souci d'efficacité dans le voyage, la réelle ouverture d'esprit, une certaine forme de respect face aux populations locales, la nécessité sécuritaire, son opinion ne varie pas avec les ans : qu'il s'agisse de traverser la Pampa revêtu d'un poncho, du projet de parcourir le Tibet habillé en moine mendiant, d'adapter son rythme et ses repas à la chaleur tropicale indienne ou de marcher pieds nus comme les Malgaches, c'est toujours l'attitude la plus proche du mode de vie des autochtones qui recueille sa faveur.

Cette réflexion autour de l'acclimatation des Européens en pays étranger, et le cas particulier des Anglais, recouvre la problématique philosophique du concept de civilisation, fondamentale pour tout explorateur. Si elle n'est jamais véritablement formulée, elle affleure souvent dans ses carnets et réflexions et influe largement sur les rapports du naturaliste avec les populations qu'il croise au cours de ses recherches. En Inde, Alfred Grandidier observe

soigneusement et décrit méthodiquement « le genre de vie généralement suivi par les habitants de ces colonies[984] » afin d'en tirer un enseignement.

En tant que voyageur, Alfred Grandidier ne cesse d'apprécier la compétence des Britanniques car, dit-il « il faut bien avouer que les Anglais possèdent au suprême degré la science innée de voyager avec tout le confort désirable : ils sont, à ce point de vue, bien supérieurs aux autres nations[985]». Il considère dans le même temps que leur dessein de se montrer plus civilisés que les nations qu'ils colonisent dénote plutôt une incapacité d'adaptation à la vie exotique. Pourtant, une immense admiration et une réelle envie transparaissent dans sa description de la chasse au tigre en Inde, où le plaisir semble venir précisément du contraste entre la capacité à pratiquer ce sport en pays sauvage et tropical à la poursuite d'un animal féroce, et celle de jouir d'un repos raffiné au milieu des accessoires de confort les plus britanniques :

> « C'est un spectacle émouvant et grandiose qu'une battue au tigre où des centaines de cipahis poussent la bête féroce vers les chasseurs qui, montés sur des éléphants de chasse, ou grimpés sur une branche d'arbre, attendent paisiblement et presque sans danger le passage de l'animal. Mais ce qui n'est pas à dédaigner, c'est, après une journée de fatigue et d'émotion, de trouver le soir un camp formé de tentes où chaque gentleman est sûr de dormir sur un lit confortable et d'être servi, comme chez soi, par une armée de domestiques. Un salon de lecture garni de romans les plus récents et de revues et journaux arrivés par la dernière malle, offre un délassement intellectuel à quiconque désire se reposer. Une table servie avec tout le luxe qu'on pourrait à peine exiger dans une ville riche et populeuse d'Europe, et couverte de cristaux magnifiques, d'argenterie étincelante, réunit trois fois par jour les sportsmen que leur passion pour les plaisirs de la chasse n'entraîne jamais jusqu'à leur faire négliger ceux de la bonne chère. Les vins les plus exquis, les liqueurs les plus rares coulent à flots.[986]»

Tente d'un voyageur britannique en Inde (TdM)

[984] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 4.
[985] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 58.
[986] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 186-187. On comprend d'autant mieux les profonds regrets d'Alfred Grandidier d'avoir manqué son rendez-vous pour une telle chasse au tigre !

En permanence, nous le voyons hésiter entre le blâme du manque d'adaptabilité des Britanniques au regard de la capacité contraire des Français[987], et l'admiration pour le mode de vie anglais dans lequel résiderait le secret de la réussite de leur colonisation en Inde[988]. « Tandis que le Français se plie aux exigences des pays étrangers et adopte en partie les mœurs locales, l'Anglais reste lui-même partout où il fixe sa résidence, et on peut dire qu'il transporte sa patrie avec lui [989]». Se félicitant de l'acclimatation réussie des Français et des Espagnols dans les colonies[990], il oublie son supplice en tenue de soirée lors du Nouvel An à Cuba, pourtant colonie espagnole ! Nous pouvons noter au passage que l'anglophilie n'est pas antinomique avec le patriotisme chez les élites françaises du XIXème siècle[991], une ambivalence qui caractérise souvent Alfred Grandidier.

La perplexité l'assaille lorsqu'il se trouve presque en haillons devant des nobles malgaches de Tananarive arborant toutes sortes de costumes européens, même démodés, ou lorsqu'il lui faut revêtir l'habit noir en pleine brousse pour conserver une certaine crédibilité, donnant alors raison à Antoine d'Abbadie. D'ailleurs, dans la liste des équipements indispensables pour Madagascar, Alfred Grandidier indique à Douliot de ne pas oublier la redingote pour les cérémonies[992]. Lui-même emporte un habit noir et des cravates[993]. Loin de lui l'idée de d'égalité de tous. Dans son esprit c'est bien lui l'être civilisé et supérieur. Cette supériorité cependant ne lui serait conférée ni par sa redingote ni par sa tasse de thé mais bien plutôt par sa connaissance scientifique, ses instruments élaborés, son comportement rationnel et humaniste.

2. Jugements éthiques et moraux

Au cours de ses nombreux voyages, Alfred Grandidier rencontre une grande diversité de populations, qu'il étudie avec une précision variable selon le pays et le sexe des individus. Il émet sur tous un jugement utilisant des critères anthropologiques, sociaux, moraux, assez négatifs. Comme nous l'avons vu précédemment, il se livre également à Madagascar à l'anthropométrie. Cependant, nous devons d'ores-et-déjà nuancer les positions d'Alfred Grandidier en rappelant que même des anthropologues professionnels et respectés peuvent

[987] Annexe des citations, citation n° 1.
[988]Annexe des citations, citation n° 2.
[989] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 4.
[990] Annexe des citations, citation n° 3.
[991] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit*., p. 267.
[992] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[993] Voir en annexe 36.

être pris en flagrant délit de médisance sur les peuples qu'ils étudient, ainsi qu'on a pu le découvrir dans les papiers de Malinowski en 1967[994].

Le jugement du voyageur sur les peuples extra-européens, s'il est souvent négatif, n'en demeure pas moins très variable et assez paradoxal. En effet, Alfred Grandidier, tout comme son frère Ernest, balance parfois entre le rejet de populations jugées primitives et non civilisées, et une certaine forme d'admiration pour la « pureté » de ces « bons sauvages ».

> « Sans être arrêtés par la fureur des rapides, nous allons visiter sur la rive du fleuve plusieurs familles de la tribu des Campas. Je reçus l'hospitalité, à Sinquitun et à Chirumbia, et ce n'est pas sans un vif intérêt que je pénétrai avec mon frère dans ces cabanes et que je m'assis au foyer de ces sauvages, mes semblables, qu'une fausse civilisation n'avait pas jusqu'alors corrompus.[995]»

En 1869, Alfred Grandidier utilise encore le terme, déjà désuet, de « naturels » pour désigner les habitants du Sud de Madagascar[996]. Cela fait référence à la fois au « bon sauvage » du Siècle des Lumières mais aussi à ceux qui vivent primitifs comme des animaux. Un même peuple peut d'ailleurs se voir tantôt sévèrement dépeint, tantôt encensé. C'est le cas des Campas du Pérou, que les deux frères ont particulièrement étudiés :

> « Ils sont robustes et bien faits, doux et hospitaliers, très enclins à l'inconstance et à la paresse : étant très nonchalants, ils sont sédentaires. Comme tous les sauvages, ils sont naturellement voleurs. […] Les Campas ont une véritable passion pour la chasse […] et atteignent leur proie avec une habileté incroyable.[997]»

Alfred Grandidier aime à décrire l'aspect physique des autochtones, pensant sans doute y trouver l'essence d'un peuple et donc parvenir à le comprendre, voire à le juger. Cette observation lui permet de replacer le groupe dans la mosaïque humaine[998].

> « Des zaffe Raménia, les uns ont les cheveux longs, soyeux et fins, ondulés, noirs comme Befaner, Ramakalase etc..., d'autres les ont pareils, mais plus ondés, s'enchevêtrant un peu les uns les autres comme Zouinaner, d'autres enfin comme Regnibousse les ont presque crépus et courts. Affaire de race plus ou moins pure.[999]»

> « Comme j'arrivai [au village de Saïti], je trouvai quatre beaux jeunes gens de taille élevée (au moins 5 pieds ½) à figure agréable et à air de santé prospère. […] En face d'eux était accroupie une jeune fille, la femme de l'un des précédents, à figure gaie et avenante. Elle avait un morceau de toile entouré autour des reins et son *lamba*

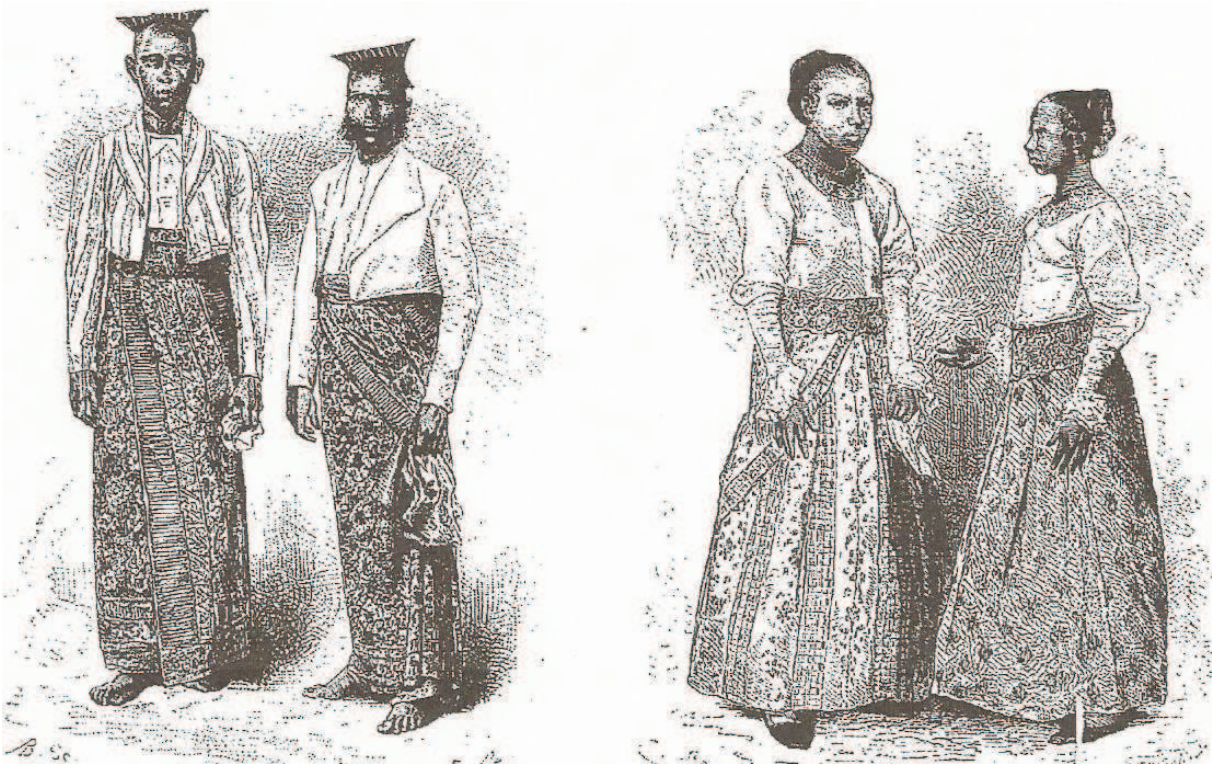
[994] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre, op. cit.*, p. 126.
[995] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 123.
[996] Carnet d'exploration n° 1.
[997] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 136, 141-142.
[998] Carnets d'exploration n° 1, 2.
[999] Carnet d'exploration n° 7.

jeté négligemment sur son épaule ne couvrait pas sa gorge nue dont la fraîcheur dénotait une jeune mariée. Tous ces personnages, entourés de quelques esclaves à demi nus, étaient d'un noir foncé, à figure arrondie, légèrement aplatie, pommettes saillantes, yeux ordinaires.[1000]»

Pour lui, en accord avec les idées de son temps, il ne fait d'ailleurs aucun doute que tous les peuples ne sont pas égaux et qu'il est possible de les classer selon une gradation d'évolution. A l'image des séries zoologiques dont il cherche la complétude la plus exhaustive, Alfred Grandidier souhaite placer les populations qu'il rencontre dans une gradation à la base de laquelle il placerait sans doute les Botocudos, amérindiens du Brésil dont il dit en établissant le bilan de sa carrière d'explorateur : « J'ai vu beaucoup de sauvages dans ma vie et un peu partout ; je n'en ai jamais vu d'aussi bas dans l'échelle de l'humanité[1001]». A l'image de l'ethnologue américain Morgan, Alfred Grandidier considère en quelque sorte que les sociétés contemporaines les plus primitives témoignent de la survivance d'un état ancien de l'humanité[1002].

Lorsqu'il arrive à Pondichéry où les voyageurs français, particulièrement nombreux, se contentent le plus souvent de clichés sans appréhender l'hétérogénéité de la population locale, Alfred Grandidier décide de visiter la « ville noire » sans doute contre l'avis du gouverneur Bontemps qui méprise les Indiens[1003]. A Madras il complète ses observations sur la population indienne menées depuis Calcutta[1004]. A Ceylan il se déclare vivement intéressé par la population, si différente de celle de l'Inde[1005]. Le recueil et l'analyse de ces données sont exécutés dans le but de tenter de déterminer les différents apports de population.

[1000] Carnet d'exploration n° 11.
[1001] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1002] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit*., p. 75.
[1003] Weber, Jacques, « La découverte de Pondichéry au XIXème siècle », *op. cit*. Bontemps est gouverneur de Pondichéry de 1863 à 1867.
[1004] Annexe des citations, citation n° 1.
[1005] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 114.



"Types" cinghalais des côtes d'après l'album d'Alfred Grandidier (TdM)

Alfred Grandidier n'en établit pas moins un classement selon les traits, la couleur et la morphologie des individus. En Inde, où il se montre favorablement impressionné, il considérerait même souvent les Indiens sur un plan d'égalité. Dans l'esprit d'Alfred Grandidier, toutes les observations recueillies prouvent que les Indiens sont des êtres supérieurs, depuis leurs capacités agronomiques jusqu'à leur caractère policé. « Il existe chez les Indous une politesse raffinée et des manières élégantes[1006]». Partageant totalement le goût local, il place au sommet de la beauté, de l'élégance et donc de la vertu[1007], les êtres à la peau claire et/ou aux traits fins et droits. La description émerveillée et sensuelle, presque poétique, finalement assez rare chez lui, qu'il donne de certaines Indiennes est assez frappante dans les termes employés :

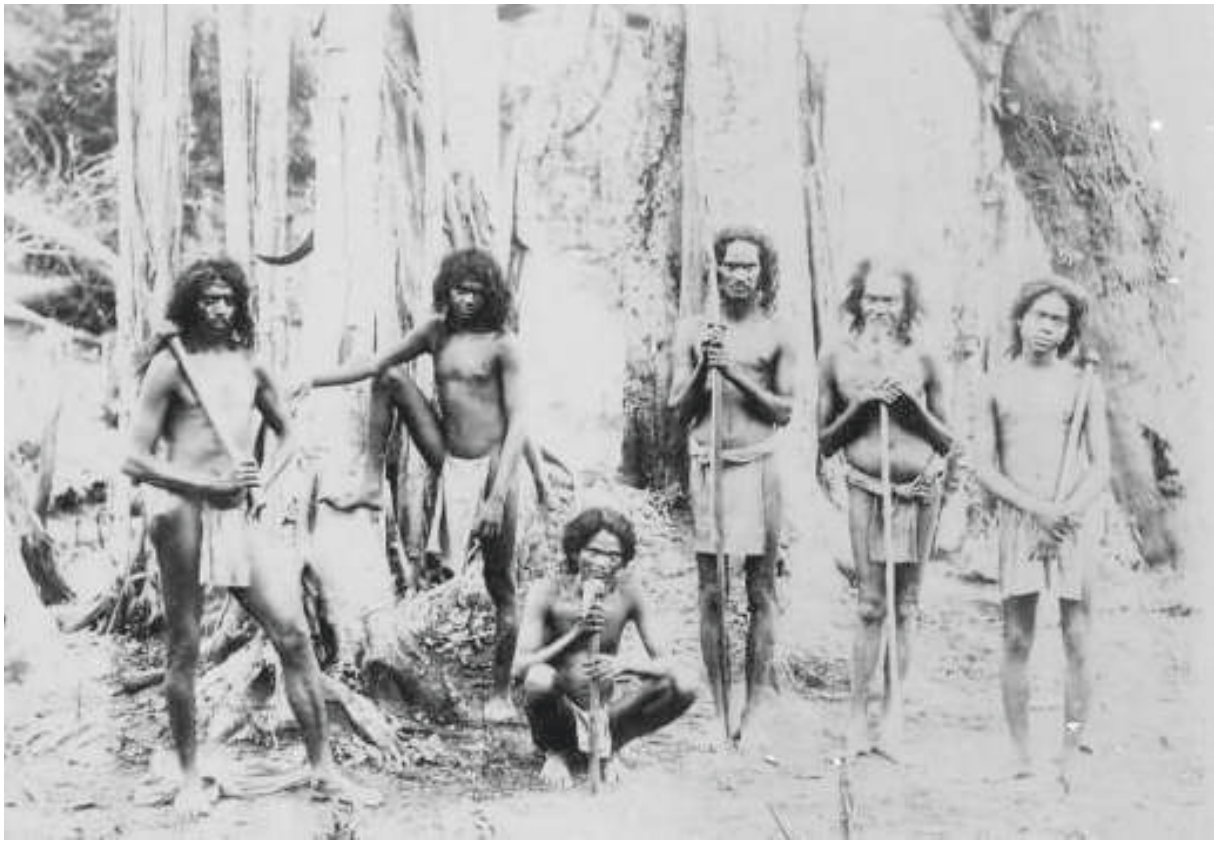
> « De jeunes femmes bengalies, si élégantes dans leur sari transparent, entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture et, dénouant leurs longs cheveux noirs qu'elles laissent flotter sur leurs épaules nues, procèdent à leur toilette avec grâce et chasteté ; après avoir rempli leurs vases de cuivre, elles le posent coquettement sur la tête et regagnent

[1006] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 54.

[1007] C'est un ancien poncif littéraire, puis scientifique au XIXème siècle, d'associer la beauté aux meilleures qualités d'âme et d'esprit tandis que la laideur serait l'apanage des criminels, des vicieux ou des déficients mentaux. Voir aussi à ce sujet les études sur l'anthropométrie criminelle ou médicale qui se développent à la même époque.

à pas lents leurs demeures. Parmi ces Indiennes, j'ai souvent retrouvé des types grecs, tels que nous ont appris à les admirer les statues antiques : tête petite, front bas, col élancé et mince, formes sveltes et gracieuses.[1008]»

Au contraire, les peuples « primitifs » des montagnes de Ceylan, petits, « noirauds » et à peine vêtus, sont considérés par Alfred Grandidier, à l'instar de ce que pensent les Cinghalais, les Tamouls et les Britanniques, comme d'incorrigibles sauvages. Il en est de même pour les tribus des Ghâts occidentaux du Deccan qui, selon Alfred Grandidier ne peuvent se confondre avec le reste de la population car ces « peuplades à demi-sauvages n'ont ni le type ni le teint des autres Indiens », et qu'il qualifie de « débris » puis « d'épaves dispersées[1009]».



Peuple vedda des montagnes de Ceylan, méprisé de tous - Alfred Grandidier ? (BNF We 253)

A Madagascar, son opinion générale est plutôt négative. Il n'hésite pas à qualifier fréquemment les Malgaches de sauvages[1010], bien qu'il établisse une différence entre les divers peuples. Le jeune fils de Ramakalase, tout prince qu'il est, se voit qualifié par Alfred

[1008] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit*., p. 10.
[1009] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 172.
[1010] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870, op. cit*., p. 18.

Grandidier de « petit singe ». Dans une optique raciste[1011], il classe les populations selon leurs prétendues aptitudes naturelles et selon leurs origines ethniques. Il est intéressant de noter à quel point le choix même de ses serviteurs au cours de ses explorations de 1866 et 1868-1870 se révèle significatif. Dans ses souvenirs rédigés en 1916-1917[1012], il avoue avoir sélectionné ses domestiques sur des critères d'origine ethnique et détaille longuement leurs caractéristiques physiques en insistant notamment sur leurs traits asiatiques ou africains. L'on connaît le débat qui agite le monde scientifique quant à l'origine du peuplement malgache, entre Afrique et Asie, et l'investigation d'Alfred Grandidier pourrait figurer dans ce cadre-là. Mais il ne peut cacher, tout au long de sa vie, le mépris qu'il porte aux Africains tandis qu'il admire plutôt les Asiatiques. C'est ainsi qu'il choisit comme homme de confiance et interprète Karavato, un Betsimisaraka[1013]. Celui-ci appartient à un peuple très métissé d'Asiatiques et d'Européens donc, selon son préjugé, il doit se révéler plus ouvert et éduqué que le reste des Malgaches. Second point positif : Karavato a servi quelques temps sur des navires réunionnais. Booza, son domestique à tout faire et chasseur est, dans la logique d'Alfred Grandidier, un Makoa : en tant que descendant d'esclaves africains, il représente le primitif doté de qualités de chasseur plus élevées que la moyenne. Il ne saurait rien faire d'autre que d'obéir docilement et occupe donc la place inférieure dans la hiérarchie des serviteurs de l'explorateur. Entre ces deux extrêmes se trouve le cuisinier Fania, un Mahafaly. Ce choix relève du simple pragmatisme : Alfred Grandidier souhaite traverser le territoire des Mahafaly – ce qu'il ne parviendra finalement pas à réaliser –, peuple guerrier réputé très hostile aux étrangers. Accompagné d'un des leurs, l'explorateur pense logiquement qu'il sera mieux accepté et qu'il pourra au moins éviter les attaques et les pillages.

Cependant, s'il existe bien un trait commun à tous les Malgaches, selon Alfred Grandidier, c'est leur avidité, leur âpreté au gain et leur avarice[1014].

> « Je crois même que l'intérêt passe avant l'amour filial dans ce pays ! S'ils aiment les enfants c'est que c'est une richesse pour le père, une force pour le chef de famille, mais avant tout l'intérêt, et pourquoi faire, mon Dieu ? Le pauvre ou le riche sont tous les jours vêtus, logés, nourris de même, pas de différence. L'avarice et la vanité sont les deux seuls penchants de ce peuple.[1015]»

[1011] Carnet d'exploration n° 8.
[1012] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op cit.*, p. 10.
[1013] Alfred Grandidier précise que Karavato est Betsimisaraka mais le recensement de la population de Nosy-Ve indique qu'il serait né à Nosy-Be, une île peuplée en majorité de Sakalava.
[1014] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 11, 18.
[1015] Carnet d'exploration n° 7.

> « L'intérêt est le premier mobile de toutes les pensées, actions et paroles des Malgaches. La superstition la plus absurde les domine ensuite.[1016]»

A partir de son voyage dans le Sud en 1866, l'explorateur ne cesse de se plaindre du racket dont il s'estime victime dans chaque village et du peu de morale des habitants. Notre voyageur raconte que, même accablé par une forte fièvre sur son lit chez les Antanosy, ceux-ci venaient encore lui quémander des cadeaux sans lui accorder de repos.

> «J'avais la fièvre. Obligé de faire quelques observations astronomiques, je rentre très fatigué. […] même lorsque j'étais très malade, on ouvrait ma porte. C'était une reine, c'était un roi qui venaient bavarder des heures entières et accroissaient mes souffrances.[1017]»

Il juge aussi les Malgaches très sales dans leur ensemble et mentionne à plusieurs reprises des anecdotes pour le prouver[1018]. « On devrait substituer au dicton sale comme un porc celui de sale comme un Antanosse. Je n'ai jamais vu d'hommes si crasseux, hommes si puants.[1019]»

En Amérique du Nord, qu'il traverse rappelons-le, avant l'abolition de l'esclavage au Sud, notre voyageur remarque la ségrégation généralisée, qu'il n'oublie pas de mentionner au cours de ses vieux jours, mais sans que cela ne lui inspire d'indignation particulière. De même, il évoque l'opulence de Cuba sans jamais faire état de l'esclavage, comme s'il n'avait même pas vu les esclaves[1020], lui que nous savons pourtant avide de noter tous les développements de l'industrie humaine. Nous remarquons ici la différence fondamentale entre son attitude et celle de Charles Darwin par exemple, absolument écœuré et révolté par les pratiques qu'il découvre lors de son voyage au Brésil[1021]. Darwin prend position sur un sujet d'actualité là où Alfred Grandidier semble au contraire conserver une neutralité indifférente. Cela indique-t-il cependant que l'esclavage semble naturel et justifié pour Alfred Grandidier ? Sans doute pas puisque nous l'avons vu œuvrer contre la traite à Madagascar en fournissant des renseignements aux Anglais mais il n'en reste pas moins qu'Alfred Grandidier est loin d'être un militant abolitionniste et qu'on ne retrouve pas sous sa plume de condamnation formelle de l'esclavage. Il conserve à ce propos une certaine indifférence, peut-être à mettre en relation avec son mépris des Africains. Nous pensons même que sa condamnation de

[1016] Carnet d'exploration n° 8.
[1017] Carnet d'exploration n° 8.
[1018] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 17-18.
[1019] Carnet d'exploration n° 8.
[1020] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1021] Continenza, Barbara, *Darwin, l'arbre de la vie*, *op. cit.*, p. 65.

l'esclavage à Madagascar est purement de circonstance. Ainsi, la vente d'esclaves mozambicains, parmi lesquels se trouvent deux fillettes de 7 et 9 ans, à laquelle il assiste en 1869 à Maïntirano ne lui inspire aucun commentaire, sinon l'indication de leur prix. Il s'avoue seulement choqué que les chiens déterrent les squelettes des esclaves morts au débarquement[1022].

La relative modification de son attitude n'est-elle pas le résultat de l'évolution du politiquement correct entre l'époque de ses voyages et celle de la rédaction de ses mémoires ? En fait, il ne reprend en 1917 que les exemples de bon ton que son frère aîné avait déjà évoqués en 1861, comme la cruauté de la vente séparée d'une mère esclave et de son enfant ou l'hypocrisie des états du Nord des États-Unis, abolitionnistes mais ségrégationnistes, jetant un voile pudique sur tout le reste, qui n'est plus défendable au début du XXème siècle. Nous pensons donc qu'Alfred Grandidier partage exactement les convictions d'Ernest en 1861, mais ne peut plus l'avouer en 1917. Or les écrits d'Ernest Grandidier sont peu amènes avec les Africains, nous pouvons même les qualifier de racistes[1023]. En somme Alfred Grandidier partage le racisme ambiant, particulièrement répandu chez les scientifiques, sous l'influence sans doute de la frénésie générale du classement et du développement de l'eugénisme. Le fait qu'il cède lui-même à la mode de l'anthropométrie crânienne en est l'exemple.

Au-delà de l'anthropologue, Alfred Grandidier nous apparaît parfois tentant une démarche d'ethnologie car, nous l'avons remarqué, toutes les manifestations de l'activité humaine sollicitent sa curiosité mais provoquent également son jugement. Il mêle les réflexions d'ordre esthétique, une description méthodique qui s'apparente à la démarche scientifique, des jugements de valeur et des considérations très pratiques sur tous les lieux qu'il dépeint au cours de ses voyages, comme à Guayaquil où il décrit les maisons, leur organisation et le mode de vie de leurs habitants tout en ponctuant ses textes de son point de vue européen plutôt dépréciatif[1024]. En revanche, à Pondichéry, Alfred Grandidier, sans doute sensible aux grands travaux de restauration qui ont eu lieu au début du siècle dans le comptoir[1025] et peut-être aussi par fierté vis-à-vis d'une colonie française, fait une longue description qu'il conclut en remarquant que « Pondichéry est une jolie ville, percée de rues larges et proprement entretenues. […] La ville noire possède beaucoup d'allées bordées

[1022] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 2.
[1023] Annexe des citations, citation n° 2. Dans une autre page, il écrit noir sur blanc que les Africains sont des hommes inférieurs. Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit.*, p. 35.
[1024] Annexe des citations, citation n° 3.
[1025] Weber, Jacques, « La découverte de Pondichéry au XIXème siècle », *op. cit.*

d'arbres qui offrent un ombrage fort recherché et on y rencontre une propreté inconnue dans les autres villes de l'Inde[1026]». En effet, Calcutta, Madras et les grandes villes indiennes d'une manière générale, lui déplaisent, mais également la campagne et les bourgs d'Orissa, qu'il juge monotones et sales[1027].

Alfred Grandidier apprécie le quartier européen ou "ville blanche" de Pondichéry, avec ses rues larges et propres (JEM)

Alfred Grandidier s'intéresse également aux modes de gouvernement et n'hésite pas à faire part de ses réprobations à Madagascar[1028]. Il ne cesse de dénoncer par exemple les horreurs infligées par les rois sakalava à leurs sujets et entourage, tant sur le plan des meurtres que des agressions sexuelles[1029]. L'explorateur se montre particulièrement choqué des formes de despotisme qu'il rencontre à Madagascar et insiste sur l'obscure pratique des ordalies[1030].

Dans le domaine des productions artistiques, Alfred Grandidier émet également de fréquents jugements, toujours très péremptoires, parfois contradictoires et trahit généralement sa mentalité d'Européen. Son goût le porte vers l'ancienneté et la noblesse de l'origine des œuvres, caractéristiques qui lui semblent garantes d'authenticité et de qualité. En Amérique du Sud, ce sont sans surprise les ruines incas qui charment le plus Alfred Grandidier et son

[1026] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 74.
[1027] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 14.
[1028] Carnet d'exploration n° 2.
[1029] MNHN Ms 3259, carnet n° 13.
[1030] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870, op. cit.*, p. 12.

frère[1031]. En Inde, l'art religieux, royal, antique, lui paraît digne du qualificatif de chef d'œuvre, tel le sanctuaire de Subramanyam au temple de Tanjore[1032] ou celui de Madurai[1033].

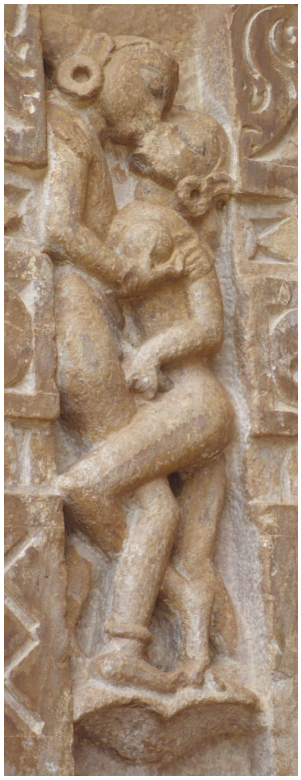
L'architecture du temple de Subramanyam plaît particulièrement à Alfred Grandidier - Tanjore, Inde (JEM)

Alfred Grandidier est impressionné par la taille et la richesse du décor du grand temple de Madurai (JEM)

[1031] Annexe des citations, citation n° 4.
[1032] Annexe des citations, citation n° 5.
[1033] Annexe des citations, citation n° 6.

Ce qui ne l'empêche pas tout de même de dénigrer les fresques bouddhiques des grottes de Dambulla parce qu'il les considère au travers du prisme des critères esthétiques européens[1034]. Surtout, il n'a pas de mots assez durs concernant l'art populaire comme à Djaghernaut, en Orissa[1035]. Il ne parvient pas non plus à se détacher de critères moraux qui l'amènent à s'offusquer du caractère parfois érotique de certaines œuvres, uniquement excusables pour lui par la finesse du travail. Ainsi au temple de Rama à Kombakonam[1036] ou dans les ruines de la Pagode noire, en Orissa, note-t-il que « ces œuvres, d'une belle exécution, sont supérieures à toutes celles auxquelles nous a habitués l'art indou moderne. Il est à regretter toutefois qu'elles soient exclusivement consacrées à représenter des sujets de la plus grande obscénité[1037]». Malgré une enquête sur le terrain, nous ne sommes pas parvenue à retrouver à quelles statues, bas-reliefs ou peintures murales Alfred Grandidier faisait référence lorsqu'il évoquait les représentations obscènes dans le temple de Rama de Kombakonam. Cela semble indiquer qu'il confond dans un même ensemble les illustrations du Kamasutra, objectivement érotiques, et les images de déesses ou apsara, les danseuses sacrées, partiellement vêtues.

Apsara jugées obscènes par Alfred Grandidier, très fréquentes dans les temples du Sud qu'il a visités - Temple de Shiva, Darasuram (JEM)



Véritable scène du Kamasutra - Inde du Nord (JEM)

[1034] Annexe des citations, citation n° 7.
[1035] Annexe des citations, citation n° 8.
[1036] Annexe des citations, citation n° 9.
[1037] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 17.

En fonction des canons esthétiques européens, son jugement concernant la danse est tout aussi mitigé, voire mordant à l'encontre de la musique indienne[1038]. Il est probable qu'Alfred Grandidier ne soit pas un mélomane d'autant qu'il ne semble pas avoir rapporté d'instruments de musique de ses nombreux voyages. S'il apprécie parfois les spectacles, comme les « danses des bayadères » auxquelles il assiste à Hyderabad, cela pourrait être dû davantage à la force de l'habitude et à l'emprise, même faible, de certaines substances locales.

> « Assurément l'Européen, nouveau débarqué dans l'Inde, qui a si souvent entendu parler des bayadères comme d'enchanteresses irrésistibles, est étonné et même désappointé à la vue de ces danses, à l'ouïe de ces chants qui ne répondent nullement à ce qu'avait caressé son imagination sur la foi de récits trompeurs. […] C'était avec un certain plaisir que j'assistais à ces représentations originales, surtout après quelques temps de résidence en Orient, alors que sous l'influence de la fumée de mon kouka, la mimique et la voix des bayadères, sans me préoccuper d'une manière fatigante, m'apparaissaient comme les visions d'un rêve.[1039]»

Souvenir de la danse des bayadères à Hyderabad conservé par Alfred Grandidier (TdM)

Quant à la danse des Cafres à Madagascar, c'est-à-dire des Africains, l'explorateur la juge exagérément agitée et longue à exécuter[1040]. C'était déjà le cas des « danses nègres » du Pérou d'après son frère[1041]. Lors d'un kabar dans un village du Sud malgache, il qualifie les chants féminins de « monotones et étourdissants », tandis que les discours sont « ces interminables répétitions communes aux Malgaches.[1042]»

[1038] Annexe des citations, citation n° 10.
[1039] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 48.
[1040] MNHN Ms 3259, carnet n°15.
[1041] Annexe des citations, citation n° 11.
[1042] Carnet d'exploration n° 2.

Alfred Grandidier accorde en outre une grande importance et un soin particulier à la description du vêtement, tant par goût personnel que pour la qualité des renseignements ainsi recueillis, qu'il s'agisse d'un simple fourreau de rabane à Madagascar ou des chatoyants saris indiens.

S'il s'attarde si souvent sur les vêtements des Indiens en particulier, c'est sans doute un *topos* destiné en partie à appâter les lecteurs du *Tour du Monde*, comme lorsqu'il avoue arpenter les bazars de Calcutta ou de Bombay dont l'« aspect est remarquable par la diversité des costumes, le plus souvent fort élégants[1043]», pour le plaisir des yeux. Mais ces nombreuses descriptions reflètent la traduction de la variété des costumes rencontrés et leur signification. En Équateur, il note le métissage culturel apparent :

> « Les habitants de Guayaquil sont d'origine espagnole, quelque peu métissée de nègre : les femmes y sont jolies et surtout gracieuses, vêtues souvent d'étoffes claires et portant toute la mantille nationale, si seyante.[1044]»

Dans le Sud de Madagascar, la répugnance d'Alfred Grandidier pour le vêtement est au contraire sans appel : pauvre, sale et laid. « Le costume ne masque guère leur laideur naturelle. […] La plupart de ces nattes sont d'une saleté toute malgache[1045]». La description qu'il donne du vêtement – mais aussi du corps – de la femme de Ramakalase, ancien roi de Fort-Dauphin, à l'occasion du dîner royal qui lui est offert le 19 octobre 1868, résume assez son dégoût ravalé :

> « A chaque instant, le *lamba* de la reine glissait et laissait voir à nu un buste déparé par des seins pendants. Souvent même son ventre distendu par un petit prince apparaissait à la vue. Les femmes malgaches dès 16 à 18 ans ont le plus souvent la gorge déformée, autant faute de soins que par habitude de serrer fortement le *lamba* au-dessus de ces seins et par conséquent de les aplatir et de les abaisser. On ne trouve rien d'indécent, à Madagascar à avoir tout le buste et même tout le corps nu pourvu que les organes sexuels soient cachés en serrant les jambes. La plupart des femmes n'ont qu'un petit lambeau de toile roulé depuis le mi-ventre jusqu'à mi-cuisse. […] Tous ces spectacles ne sont guère propres à donner de l'appétit mais un voyageur, par devoir et par habitude, est peu difficile.[1046]»

L'explorateur se montre à plusieurs reprises choqué par l'impudeur et le manque d'hygiène des Malgaches, principalement dans le Sud du pays.

[1043] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 7.
[1044] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs, op. cit.*
[1045] Carnet d'exploration n° 1.
[1046] Carnet d'exploration n° 8.

Les femmes malgaches (ici antandroy) peu vêtues paraissent impudiques aux Européens qui photographient pourtant volontiers leurs seins dénudés - Guillaume Grandidier vers 1900 (Ac. Malg.)

Femme betsileo vêtue d'une natte en rabane, vêtement critiqué par Alfred Grandidier- Catat vers 1890 (Ac. Malg.)

Il s'attarde également volontiers sur le côté pratique et adapté au mode de vie et au climat du vêtement pour le vanter, comme en Inde où « l'on peut dire que le costume des Indous est, en général, approprié au climat et à leur genre de vie[1047]» ou le dénigrer, comme à Madagascar, où il constate que les femmes sont entravées dans leurs gestes quotidiens par leur vêtement rigide, sorte d'étroit fourreau de rabane.

[1047] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 54.

Et lorsque les Malgaches adoptent des costumes européens, en particulier les Merina, ce n'est pas non plus pour lui plaire, il n'y voit que singerie. Ses mots sont féroces et méprisants envers les femmes merina de Mahabo habillées à la mode d'Europe : « Elles ressemblaient aux chiens habillés de nos cirques. […] Tandis que dans leur costume national elles sont avenantes et gracieuses[1048]». Les hommes ne sont guère épargnés par la plume de l'explorateur : « Réception au salon de musique [à Mahabo]: 700 à 800 assistants, autant d'officiers que de soldats ; ils sont mieux habillés qu'à Andakabé quoiqu'encore loin de la perfection[1049]».

Cependant, avant de terminer sur ce sujet, nuançons quelque peu le tableau. Sa confrontation avec des peuples lointains, qu'il juge globalement inférieurs à lui, lui inspire parfois des réflexions plus philosophiques dans lesquelles il ébauche une remise en question de lui-même et de la société dont il est issu. Ainsi s'interroge-t-il par exemple sur le bonheur et la satisfaction des désirs[1050]. Il médite aussi sur le mythe de l'anthropophage mangeur d'enfants appliqué par les Malgaches aux missionnaires anglais, en inversion totale de l'image répandue en Europe sur le « sauvage »[1051]. Ces réflexions ne représentent que des amorces et ne débouchent en aucun cas sur une remise en question de l'ordre du monde tel qu'il est et tel qu'Alfred Grandidier le conçoit, mais il montre que l'explorateur reste malgré tout suffisamment ouvert à son environnement pour se laisser bouleverser.

3. Le voyageur européen et les femmes

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer l'attrait que peut receler la gent féminine sur Alfred Grandidier, tout comme lui-même dégage un grand charme qui atteint les deux sexes. Comme le résume bien Campan, « vous ne vous doutez pas, mon cher ami, des sentiments que vous inspirez à ceux qui vous approchent. […] Oh que les femmes doivent vous aimer ![1052]»

Loin des conventions sociales et familiales qui le contraignent, sans doute stimulé aussi par l'exotisme et la nouveauté, le voyageur laisse libre cours à ses envies. Cependant, et de façon hypocrite, il commence systématiquement par énoncer au mieux un sentiment de surprise, au pire une condamnation morale sans appel, vis-à-vis de ces femmes dont il profite

[1048] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 22.
[1049] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n°13.
[1050] Annexe des citations, citation n°12.
[1051] Voir annexe 11.
[1052] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 1er août 1870.

par ailleurs de la proximité, aux Amériques et plus encore à Madagascar. L'explorateur ne perd jamais une occasion de dénoncer les mœurs trop libres des Malgaches des deux sexes, qu'il assimile à un comportement animal : « [Les Sakalava] dès le plus jeune âge […] s'adonnent à l'amour et ne vivent jusqu'à un âge avancé que pour satisfaire leur lubricité, ne passant guère de nuit sans entretenir des relations avec des femmes.[1053]»

C'est sans doute un certain sentiment de supériorité, teinté de l'impunité que lui octroie l'éloignement, qui pousse Alfred Grandidier à se permettre d'avoir des relations sexuelles avec des femmes malgaches, qu'il dénigre souvent par ailleurs. Cela correspond à un mode de vie local qui serait jugé très immoral en Europe, jugement dont le voyageur s'affranchit ici particulièrement facilement pour lui-même. Il semble tellement habituel en tant qu'explorateurs ou marins de s'offrir les services sexuels – et éventuellement domestiques – d'une femme à Madagascar que des tarifs sont établis officiellement. Le naturaliste hollandais Van Dam loue une esclave à son maître pendant six mois mais refuse ensuite de payer les 5 piastres mensuelles convenues[1054]. Ces pratiques entraînent des conséquences sanitaires si évidentes qu'Alfred Grandidier consacre un petit paragraphe dans ses carnets à la syphilis : « La syphilis est très commune. […] C'est la principale maladie du pays. Elle n'est pas considérée comme honteuse et les malades l'acceptent sans en maudire l'auteur.[1055]»

Pierre Savorgnan de Brazza hésitait peut-être moins que d'autres à évoquer en public les « mœurs légères » des Congolaises, tout en prenant soin de toujours se cacher derrière son rôle d'ethnographe et de faire comprendre qu'il résistait systématiquement à la tentation et continuait à se conformer à la morale chrétienne, même au tréfonds de la forêt. Comme le souligne Edward Berenson, c'était un moyen commode pour lui d'émoustiller le public européen et masculin de ses conférences, tout en indiquant qu'il jouissait d'une telle considération en Afrique, qu'il était sollicité même par des reines[1056]. Isabelle Surun remarque également que le jeu de séduction avec les jeunes femmes semble faire partie des bonnes relations normales qu'un explorateur entretient avec les populations d'Afrique de l'Ouest au XIXème siècle[1057]. Cependant, quel crédit accorder à ces témoignages qui laissent entendre que la proximité ne va pas au-delà des plaisanteries et des rires complices ?

[1053] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n°13.
[1054] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 19 juin 1872.
[1055] Carnet d'exploration n° 2.
[1056] Berenson, Edward, *Les héros de l'Empire*, *op. cit.*, p. 89.
[1057] Surun, Isabelle, Géographies *de l'exploration.*, *op.*, *cit.*, p. 394.

Bien que tue par Alfred Grandidier, sa relation parfois intime avec les femmes ne semble pourtant pas si négative du point de vue initiatique, au moins pour le premier voyage. Souvenons-nous que parmi les raisons qui poussent M. Grandidier père à envoyer son fils aux Amériques, figure sans doute l'idée de renforcer sa virilité. Et quoi de plus naturel que de s'affirmer viril au contact des femmes ? Loin d'être une activité répréhensible dans ce cas, il s'agit plutôt d'un signe très positif pour le père de famille car il indique de manière éclatante la puissance, la bonne santé physique de son fils et, accessoirement, peut le rassurer sur ses orientations sexuelles. Cette hypothèse explique qu'Alfred Grandidier se montre plus loquace sur ses conquêtes galantes au Nouveau Monde que partout ailleurs. Les femmes font alors en quelque sorte partie de l'apprentissage global.

Sans commune mesure avec ses flirts américains, les relations d'Alfred Grandidier avec les femmes malgaches se déclinent de plusieurs manières. Il y a les femmes d'une nuit, notamment dans les villages sakalava du Sud-Ouest. Nous les distinguons des concubines attitrées.

Dans le premier cas, des femmes viennent régulièrement frapper à sa porte à la nuit tombée, s'offrant apparemment en toute liberté[1058]. D'autre part, certains pères prostituent eux-mêmes leurs filles, notamment au Menabe[1059]. Mentionnons également le mariage éclair avec Parata, la fille de Lahimerija, même s'il n'a sans doute pas été consommé. Guillaume Grandidier expliquera beaucoup plus tard que son père ne souhaitait pas ce mariage car « l'épouse était trop colorée[1060]» mais il semble bien que ce type d'argument soit de circonstance pendant la période coloniale et ne révèle en rien le véritable état d'esprit de l'explorateur.

En réalité, Alfred Grandidier ne nous paraît pas avoir été rebuté par les femmes de couleur. D'ailleurs, en matière de sexe ou de séduction, tous types de femmes semblent lui plaire, alors qu'il a par ailleurs dans ses écrits des mots si durs pour les Malgaches en général et les femmes en particulier. Quel étonnement de lire sous la plume de Campan :

> « Vivent les femmes ovas, les Françaises de l'hémisphère austral [formule d'Alfred Grandidier] ! En cette matière du reste, comme en beaucoup d'autres, nos opinions sont les mêmes.[1061]»

[1058] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 8 juillet 1870. Campan explique à son ami la déconvenue des femmes venant frapper à sa porte quand elles apprirent que l'explorateur avait quitté Tananarive.
[1059] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n°13.
[1060] Guillaume Grandidier, « Alfred Grandidier vu par son fils », *op. cit.*
[1061] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 1er août 1870.

L’explorateur parisien semble apprécier, en certaines circonstances, le goût des Merina pour les toilettes européennes qu’il raille beaucoup dans d'autres cas.

La princesse Rampela et sa servante représentent l'élite merina habillée à la mode européenne qu'Alfred Grandidier s'amuse à séduire – Alfred Grandidier, 1869 (Ac. Malg.)

Edouard Laborde, ami intime d’Alfred Grandidier et notoirement connu pour ses nombreuses relations féminines, évoque librement dans ses courriers le sujet des femmes et envoie à Paris un portrait d’une certaine Marie-Louise Rahety[1062]. S’agit-il d’une ancienne conquête d’Alfred Grandidier dont il souhaiterait conserver un souvenir ? Rien ne permet de l'affirmer cependant cela n’aurait rien de surprenant au vu des habitudes de l’explorateur, qui semble s’attacher à certaines concubines dès 1866. C’est visiblement avec Albert Campan qu’Alfred Grandidier s’est le plus laissé aller, sans que sa respectabilité n’en soit jamais écornée cependant. Il sait rester d’une grande discrétion vis-à-vis de ceux que sa conduite aurait sans doute choqués, comme Jean Laborde. Campan plaisante souvent au sujet de son oncle qui ne s'est jamais douté que l’explorateur ait eu des relations sexuelles avec de nombreuses femmes malgaches :

[1062] MNHN Ms 2817, lettre d’Edouard Laborde à Alfred Grandidier, le 30 septembre 1870.

> « Il vous croit d'une conduite irréprochable et que vous avez jeté toute votre gourme à Paris, que bientôt vous serez dans l'ordre des maris – il ne paraît pas se douter que nous ayons si souvent ouvert les portes du paradis.[1063]»

Campan et Alfred Grandidier échangent de très nombreux courriers tant que l'explorateur se trouve encore à Madagascar dans lesquels le sujet des femmes revient avec une occurrence inhabituelle par rapport à d'autres correspondances. De façon puérile, Campan aime à se remémorer leurs aventures, se gaussant des hommes merina trompés, aussi bien les nobles que les princes. Pour plus de discrétion et afin de s'assurer des conquêtes de qualité, Alfred Grandidier et son comparse avaient l'habitude d'aller rencontrer les jeunes filles tananariviennes à la sortie de la messe[1064].

Edmond Samat évoque lui aussi avec un grand naturel cet aspect toujours négligé de l'exploration dans l'histoire officielle, qui concerne les concubines à plus long terme :

> « Léo a dû vous apprendre que Tafara, après vous avoir attendu 14 à 15 mois, a pris un Indien pour mari. Vous trouverez à Morondava quelque jeune fille qui pourra vous la faire oublier si toutefois vous n'en prenez pas une dans le Sud pour être votre compagne dans vos voyages.[1065]»

Le vieux traitant ne croit pas si bien dire car la relation la plus importante se déroule à Morondava en 1869-1870, où, durant le temps de son séjour, Alfred Grandidier partage sa couche avec Faranzéhée, une métisse de l'entourage des Samat. L'intimité semble si étroite que le traitant considère même qu'elle commet une infidélité à Alfred Grandidier en ayant des relations avec d'autres hommes – notamment Léo Samat et le gendre du Capitaine Bellanger – alors que l'explorateur est parti depuis des mois vers le Centre et l'Est du pays[1066]. Cette femme accouche en 1870 d'une fille[1067], unanimement présentée comme celle d'Alfred Grandidier, ce que lui-même ne conteste à aucun moment mais qu'il ne connaîtra jamais puisqu'il quitte définitivement Madagascar par la côte Est en septembre 1870. La petite fille sera élevée par la famille Samat et l'explorateur suivra son enfance par correspondance, jusque dans les moindres détails des soins de puériculture ou des petits événements de la vie quotidienne[1068]. Alfred Grandidier se préoccupe de l'enfant et de sa mère, au moins jusqu'à la

---

[1063] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 12 juillet 1870.
[1064] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 1er août 1870.
[1065] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 29 juin 1868.
[1066] Annexe des citations, citation « Faranzéhée » n° 1.
[1067] Nous ne connaissons pas précisément sa date de naissance mais Edmond Samat indique qu'il l'adopte dans sa lettre du 28 octobre 1870, MNHN Ms 2822.
[1068] Annexe des citations, citations « Peau de Satin ». MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 18 janvier 1872.

naissance de Guillaume à Paris, envoyant parfois de l'argent pour son entretien[1069], faisant livrer du linge depuis La Réunion, offrant même des poupées et des lanternes magiques lorsque la petite fille a un peu grandi[1070].

Les Samat se montrent particulièrement fiers d'expliquer à Alfred Grandidier que sa fille est d'une exceptionnelle beauté depuis qu'elle est bébé[1071]. Edmond Samat l'adopte officiellement à partir du moment où Alfred Grandidier quitte définitivement Madagascar[1072], et garde Faranzéhée chez lui tandis que la sœur de cette dernière, Natoletsé, est déjà l'épouse de Léo Samat[1073]. Bien qu'Edmond Samat devienne le tuteur de la petite fille, il s'en réfère souvent à son père biologique supposé et s'adresse en ces termes à Alfred Grandidier : « J'attends une réponse de vous à son sujet et au sujet de la décision que je devrais prendre sur elle.[1074]» Edmond Samat, très attendri, va jusqu'à écrire à son ami : « Recevez les baisers de Peau de Satin[1075]» puis, plus tard, « Peau de Satin est toujours la même bien gentille petite, et se faisant aimer de tout le monde, elle prononce souvent votre nom[1076]» car la petite fille est élevée dans la mémoire de son père. Nous pouvons donc considérer Peau de Satin comme la fille aînée d'Alfred Grandidier bien que son existence demeure absolument secrète dès lors que le voyageur s'établit bourgeoisement en France et se soumet à nouveau aux codes de la haute société parisienne. D'ailleurs, dès qu'il a connaissance du mariage d'Alfred Grandidier mais surtout de la naissance de Guillaume, Edmond Samat cesse pratiquement d'envoyer des nouvelles de Peau de Satin, leur substituant, avec un grand tact : « Embrassez votre gros bébé [Guillaume][1077]». Peau de Satin, devenue Mimy en grandissant, demeure chez Léo Samat jusqu'à ce qu'elle soit placée chez Andersen, un jeune Norvégien chargé des douanes à Tuléar en 1889, à l'âge de 19 ou 20 ans[1078]. Samat ne semble pourtant pas apprécier les Norvégiens, qui lui font concurrence. Finalement, vivant maritalement avec Andersen, Peau de Satin concevra au moins deux enfants avec lui : une fille, Emara, puis un garçon né en septembre

[1069] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 18 février 1872.
[1070] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 4 octobre 1872.
[1071] Annexe des citations, citations « Peau de Satin » n° 1, 2, 3.
[1072] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 28 octobre 1870.
[1073] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 8 décembre 1871. Léo Samat veut d'ailleurs épouser les deux sœurs mais son épouse s'y oppose. Ce qui n'empêche pas Léo Samat de mener une vie de polygame. Annexe des citations, citation « Peau de Satin » n° 4.
[1074] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 23 décembre 1871.
[1075] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 19 juin 1872. C'est Léo Samat qui a choisi ce surnom qui devient presque la seule identité de l'enfant. MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 29 juillet 1871.
[1076] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 12 septembre 1874.
[1077] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 12 septembre 1874.
[1078] MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 20 juin 1889.

1892[1079]. Dans sa thèse Jeanne Dina mentionne un Andersen né le 15 mai 1856 à Bergen, arrivé au Menabe en décembre 1872, qui serait marié et père de 5 filles légitimes en 1901[1080]. Peut-être a-t-il finalement convolé avec Peau-de-Satin, qui lui aurait donné au moins cinq enfants supplémentaires. Quoi qu'il en soit, Alfred Grandidier se trouve sans doute grand-père à Madagascar dès 1890…

Au-delà de l'aspect personnel qui revêt un intérêt pour le chercheur, nous pensons pouvoir trouver dans cette grande proximité avec les femmes malgaches l'origine d'une part importante des informations récoltées sur la sexualité, les rites de la grossesse et de l'accouchement, ainsi que des recettes de beauté, de cuisine, des méthodes de tressage des cheveux...

Femme vezo photographiée pour sa coiffure élaborée - Alfred Grandidier ?, date ? (BNF We 253-2)

[1079] MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 20 septembre 1892.

[1080] Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava, op. cit.*, p. 501. Il existe un autre Andersen dans la région, plus jeune car né en 1865, mais il n'arrive à Madagascar qu'en 1894 il ne peut donc pas s'agir du concubin de Peau-de-Satin.

L'intérêt pour ces thèmes a-t-il favorisé son rapprochement avec les femmes, ou bien ses fréquentations féminines lui ont-elles ouvert, presque par hasard, tout un champ d'investigations qu'il n'envisageait pas au départ ? Nous aurions tendance à opter pour la seconde solution. En effet, en lisant ses carnets d'exploration – particulièrement ceux du Sud – l'on ne peut qu'être frappé de l'importance accordée à la vie sexuelle et domestique des Malgaches, sujets qui, *a priori*, ne font pas partie des thèmes les plus familiers d'Alfred Grandidier ni des plus évidents quand on voyage à Madagascar, au contraire du culte des ancêtres, par exemple. Il n'indique jamais comment il a obtenu ses informations sur de tels sujets alors qu'il note volontiers la source des autres renseignements, qu'il s'agisse d'une conversation avec un chef, d'un questionnaire ou même d'une lecture.

En fin de compte, ces expériences concourent très certainement à ce qu'il tisse des liens affectifs très forts avec Madagascar, au point de dire plus tard à son fils, même si ce dernier ne peut en saisir toute la signification : « La Grande Ile, notre seconde patrie.[1081]»

Gérard Toffin souligne qu'il arrive à un anthropologue professionnel, même au XXème siècle, d'être parfois trop impliqué émotionnellement avec « ses » indigènes, ce qui le conduit souvent à rester très vague sur ses sources et sur la manière dont il a recueilli ses informations. Nous sommes sans doute en présence d'un cas similaire en ce qui concerne Alfred Grandidier et certaines femmes malgaches[1082].

4. La relation aux animaux

Alfred Grandidier entretient avec le règne animal un rapport à multiples facettes et plein d'ambiguïté alors que les relations traditionnelles vis-à-vis des animaux que développent les Amérindiens, les Indiens ou les Malgaches rencontrés par l'explorateur s'instaurent autour des deux pôles de l'utilitarisme et du ritualisme. Cette différence d'approche de l'animal a été souvent source de difficultés entre l'explorateur européen et les autochtones.

La dimension utilitaire paraît sans doute la plus consensuelle. A travers des activités pratiquées par les populations locales comme le voyage avec un mulet dans les Andes ou la chasse au petit gibier pour le dîner à Madagascar, Alfred Grandidier renoue avec le côté sportif de sa personnalité : en cavalier émérite il retrouve le rapport basique avec la monture, quelle qu'elle soit, quant à la chasse, bien qu'il ait aimé à la pratiquer dans un contexte de loisir ou pour la prouesse, nous ne pouvons douter qu'il l'apprécie dans un contexte de

[1081] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 février 1899.
[1082] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 142.

nécessité. Il raconte avec fierté avoir tué, en Équateur, un crocodile de 5 mètres de long qui venait tout juste de dévorer une femme dont Alfred Grandidier a même retrouvé un bras non encore digéré dans la gueule de l'animal. Nous nous permettons de souligner tout de même que le récit de l'anecdote nous montre un homme dénué de compassion pour la victime humaine.

En Inde, il fait également mention de nombreuses chasses. Il les pratique toutes dans un but de loisirs, comme cette chasse à l'antilope pour se délasser d'un long trajet[1083], puis, en arrivant dans les états du Nizam « dans ces mêmes jongles, j'eus la bonne fortune de chasser un guépard.[1084]» Dans le Maharashtra, il se joint à une troupe d'Anglais pour chasser l'éléphant, n'ayant pu le faire à Ceylan tant il était fiévreux, et se montre très fier d'en avoir fait fuir une demi douzaine. Il semble satisfait même s'il n'en tue aucun[1085]. Il est visiblement très déçu en revanche d'avoir manqué la chasse au tigre, la plus fameuse en Inde, qui plus est avec un héros de la discipline, de même que la chasse au rhinocéros[1086]. Cependant, il compense cette frustration en Afrique Orientale où il participe à des chasses à l'hippopotame qui donnent lieu à des souvenirs photographiques à côté du cadavre de la bête. Il aime en effet, comme tous les chasseurs, garder un trophée – tête de crocodile, cornes annelées de gazelles….– et relater ses exploits, notamment lorsqu'il s'agit de gros et prestigieux gibier. La chasse compte parmi les activités très largement pratiquées par tous les explorateurs, qu'il s'agisse d'un sport, d'une nécessité pour se nourrir ou, surtout, de capturer des spécimen[1087].

Cependant Alfred Grandidier distingue très nettement, bien qu'il les pratique avec un égal bonheur, le passe-temps de la bonne société de la chasse destinée à collecter des animaux pour la science. Dans cette activité-là, le zoologue entre en conflit avec les populations locales. Là où le scientifique considère un nouveau spécimen intéressant, l'autochtone voit parfois un animal sacré. Quand l'explorateur dépèce, découpe, épingle, répertorie pour faire avancer la connaissance, l'*ombiasy* malgache brandit la menace du *fady*, invoque l'offense. Il apparaît qu'à ce moment-là, en Alfred Grandidier, le scientifique se révolte contre l'obscurantisme de ces superstitions qui entravent sa route vers le savoir. Sur le vif, il ne parvient à envisager ces croyances que sous un angle anecdotique, folklorique, mais réussit plus tard à considérer leur aspect ethnologique ou anthropologique.

[1083] Annexe des citations, citation n° 1.
[1084] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 42.
[1085] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 172. Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870, op. cit.*, p. 5.
[1086] Annexe des citations, citation n° 2.
[1087] www.brazza.culture.fr.

Enfin, nous ne pouvons manquer de nous interroger sur le lien que la chasse entretient, non seulement avec la collecte de spécimens zoologiques, mais sans doute aussi avec l'anthropologie. Le philosophe Grégoire Chamayou initie cette réflexion avec la traque policière et révèle que les contemporains d'Alfred Grandidier font eux-même le lien avec l'histoire naturelle.

> « Le XIXème siècle avait dressé le portrait du policier en chasseur d'homme : « l'homme, écrivait la *Revue Britannique*, est éminemment un animal chasseur, mais il n'est aucune proie qu'il suive avec autant d'ardeur et de persévérance que l'homme, son semblable. » […] Partisan d'une police fondée sur l'identification anthropométrique, Alphonse Bertillon […], à la toute fin du XIXème siècle [en 1893, disait] : « […] est-ce-que de tout temps les chasseurs ne se sont pas piqués de connaissances en histoire naturelle et inversement, les naturalistes ne sont-ils pas d'instinct un peu chasseurs ? » […] Si la géographie « ça sert d'abord à faire la guerre », l'anthropologie sert d'abord à faire la chasse à l'homme.[1088]»

Ces propos ne peuvent que faire écho aux pratiques d'Alfred Grandidier. En effet, celui-ci cherche à établir des collections anthropologiques de façon très précoce, sous forme de clichés et listes de mensurations d'abord comme à l'instar de la police, puis sous forme de crânes. Comme pour les spécimens zoologiques rares qu'il débusque avec un fusil, il est amené à effectuer une sorte de traque pour réunir des collections anthropologiques complètes. Cette poursuite, même sans fusil, peut s'apparenter à une chasse, elle-même intimement liée à une certaine tyrannie de la collection. L'homme, s'il n'est pas réduit à un gibier, est du moins ramené au stade de simple objet d'histoire naturelle, au même titre qu'une plante, un coquillage ou un insecte. Voilà une nouvelle source d'incompréhension avec les autochtones.

Pour en revenir aux animaux, Alfred Grandidier ne se positionne pas non plus dans la dichotomie utile/nuisible. Lorsqu'il évoque les désagréments provoqués par une certaine faune antipathique d'Équateur, c'est avec un humour, certes assez grinçant, mais dont il ne gratifie jamais les humains à qui il réserve davantage de sévérité :

> « Dans les cours et les chambres les plus aristocratiques, on fraye avec les rats et les scorpions et avec les *salamanquejas* (ou geckos) et avec les *coucaratchas* (ou cancrelats) au son de la musique des moustiques. Ces divers animaux séduisent par leurs mœurs aimables et leurs caresses continuelles ; ils sont de plus utiles après leur mort, car notre menu habituel était : potage aux crottes de rat, roastbeef à la sauce moustiques, haricots aux têtes de *coucaratcha* et macaroni aux crottes de souris. Ces

[1088] Chamayou, Grégoire, *Les chasses à l'homme*, La Fabrique Editions, Paris, 2010, 248 p., p. 128-129. Citation d'Alphonse Bertillon, *Identification anthropométrique : instructions signalétiques*, Paris, 1893, p. 7.

mets, tout délicats et appétissants qu'ils paraissaient, ne pouvaient réparer pendant le jour la perte de sang que nous éprouvions dans nos combats de chaque nuit.[1089]»

Ou bien c'est le sentiment esthétique qui l'emporte sur la crainte, toujours en Équateur, lorsqu'il tombe sous le charme des serpents venimeux[1090]. Esthétique encore l'émotion ressentie par Alfred Grandidier à Trichy devant la quantité et la variété des animaux qui s'ébattent autour des temples alors que les Indiens, par piété religieuse, y reconnaissent la manifestation de la vie et leur accordent des connections divines[1091].

La dernière facette de sa relation aux animaux réside dans l'attitude très affective d'Alfred Grandidier vis-à-vis des bêtes. Il fait montre d'un sentimentalisme et d'une compassion difficiles à partager, qui le placent souvent en porte à faux avec ses hôtes locaux, notamment à Madagascar. Il s'émeut ouvertement du sort réservé aux animaux de sacrifice ou de boucherie et s'indigne constamment contre les souffrances, voire la torture qu'on leur inflige dans ce pays.

« Quand le bœuf est tombé, ils se jettent sur lui et le dépècent encore vivant. C'est un hideux spectacle d'assister à la barbarie de ces sauvages qui, du reste, ne sont pas plus tendres pour les hommes que pour les animaux.[1092]»

Nous pouvons souligner la proximité avec le jeune Charles Darwin qui, bien qu'il pratique également la chasse avec un grand plaisir, développe lui aussi une grande sensibilité à la souffrance animale[1093].

Chez le chef des Antanosy émigrés Befanery, Alfred Grandidier refuse de mettre à mort les zébus, bien que ce soit un honneur, au risque de froisser grandement son hôte. Il va même jusqu'à plaindre davantage un animal qu'un être humain[1094]. Il prend également pitié en des termes particulièrement tendres de petits sifaka que les Sakalava du Menabe capturent au filet : « Pauvres petites bêtes douces et inoffensives ! Leur air triste m'a toujours inspiré une profonde pitié.[1095]»

C'est sans doute pourquoi il consacre un paragraphe dans le *Tour du Monde* aux Jaïns indiens qui évitent de tuer le moindre insecte et visite à Bombay des hôpitaux destinés aux animaux malades ou vieillissants. Contrairement à ce que l'on aurait pu attendre de n'importe

[1089] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1090] Annexe des citations, citation n° 3.
[1091] Annexe des citations, citation n° 4.
[1092] Carnet d'exploration n° 7.
[1093] Buican, Denis, *Darwin dans l'histoire de la pensée biologique*, Ellipses, Paris, 2008, 233 p., p. 62.
[1094] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, *op. cit.*, p. 17.
[1095] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 22.

quel voyageur européen muni de son échelle de valeurs, Alfred Grandidier ne se fait pas la réflexion que de tels soins ne sont même pas offerts à la majorité des Indiens et qu'il est choquant de voir les animaux « soignés avec respect ». Au contraire, il approuve cette compassion et conclut : « Je laisse penser à mes lecteurs si j'étais à mon aise au milieu de ce monde vivant[1096] ».

Une prédication jaïn, discours en faveur des animaux qui séduit Alfred Grandidier (TdM)

L'habitude, prise tout jeune, d' « apprivoiser » des bêtes et qui lui faisait rapporter d'Hyères à l'âge de dix ans son lézard tendrement choyé, le pousse à acheter à un Amérindien d'Équateur un bébé jaguar. Il l'embarque avec lui pour le Pérou, provoquant admiration et frayeur chez les belles passagères, le traite comme un véritable compagnon avec lequel il se plaît à « converser » [1097]. Cette passion égoïste entraîne cependant Alfred Grandidier à négliger quelque peu les besoins élémentaires du fauve. En contradiction avec ses principes de défenseur des animaux, il impose à son jaguar de vivre dans sa chambre pendant plusieurs mois à Lima avant de s'avouer qu'il ne pourra pas le conserver avec lui durant son périple andin et de l'offrir finalement à une dame qui lui conservera la vie sauve. Il semble qu'à Madagascar il poursuive ses « adoptions » d'animaux du cru puisqu'il raconte, attendri : « J'ai eu pendant 40 jours deux femelles [sifaka] qui allaitaient leurs petits : c'était touchant de voir les mères les tenir cachés dans leurs bras.[1098]»

[1096] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 165-166.
[1097] Annexe des citations, citation n° 5.
[1098] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870, op. cit.*, p. 22.

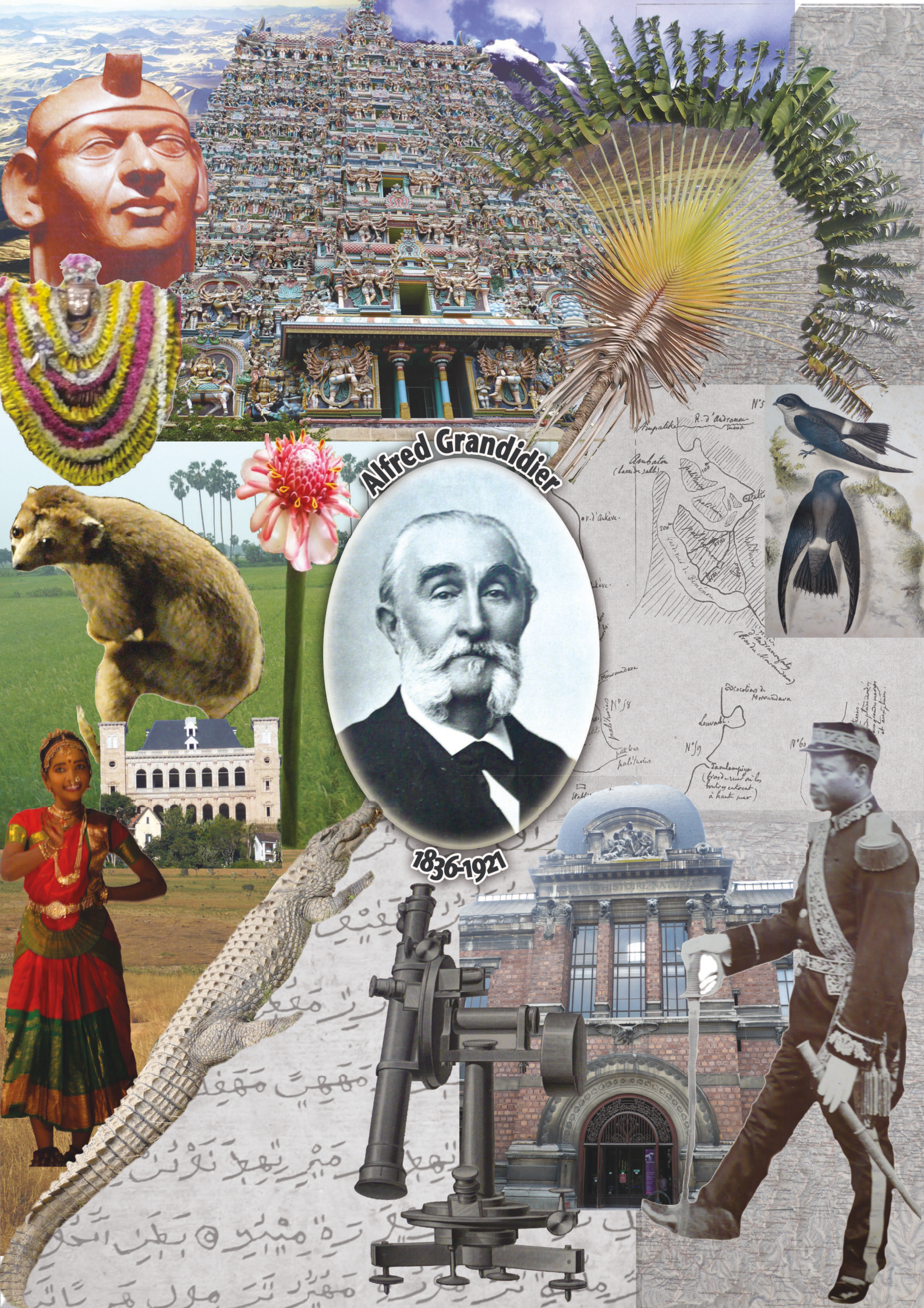
Les multiples éclairages que nous avons pu porter sur le travail aussi bien que sur les comportements variés d'Alfred Grandidier dans des situations très diverses font apparaître à quel point, malgré son insatiable curiosité, son profond désir de vivre aussi souvent que possible au plus près des populations, de réaliser un travail de terrain extrêmement approfondi et méticuleux dans des domaines très étendus, l'explorateur a néanmoins conservé un regard surplombant et une attitude de supériorité intellectuelle.

Cela n'a semble-t-il pas vraiment nui à son apport dans le registre des sciences positives où la rigueur de sa méthodologie a durablement enrichi nos connaissances. Sa volonté de se comporter en honnête homme des Lumières, aux visées encyclopédiques, n'est pas loin de s'être accomplie.

Sur le plan des sciences humaines naissantes par contre, Alfred Grandidier, s'il possède le mérite d'en avoir saisir l'intérêt et initié de nombreuses pistes de recherche, montre assez souvent ses limites. Plus d'une fois incapable d'analyser intrinsèquement les manifestations culturelles ou religieuses qu'il observe, il se contente de décrire pour juger ensuite à l'aune des critères de sa mentalité d'occidental dont il ne met jamais en doute la suprématie. Cette attitude n'empêche pas qu'il puisse parfois produire quelques observations ethnographiques de grande qualité.

En tant que « citoyen du monde », si nous pouvons hasarder cet anachronisme, Alfred Grandidier s'inscrit clairement dans l'époque coloniale, adoptant pleinement une vision paternaliste qui se développera encore dans la seconde moitié de sa vie. S'il souhaite le bien des populations qu'il rencontre et se montre prêt à contribuer à leur développement, il ne leur accorde jamais un statut d'égalité complète avec les Européens et ne les estime pas capables d'un progrès, notamment technique et artistique, équivalent à celui de l'Europe.

Original par la vivacité de sa curiosité, ses capacités physiques, ses vastes potentialités cognitives, sa façon de mener ses voyages, ses ressources financières et ses appuis haut-placés, Alfred Grandidier demeure le parfait représentant de l'élite bourgeoise et conservatrice de la seconde moitié du XIXème siècle et ne réussit pas à se départir totalement de son ethnocentrisme… mais y réussit-on jamais vraiment ?


Alfred Grandidier
1836-1921

Université de La Réunion

École Doctorale Lettres et Sciences Humaines

Thèse pour le Doctorat d'Histoire Contemporaine

présentée par Jehanne-Emmanuelle MONNIER

Du voyageur naturaliste à l'explorateur scientifique colonial.

Itinéraires et stratégies d'Alfred Grandidier (1836-1921)

réalisée sous la direction de Madame Évelyne COMBEAU-MARI,

Professeur en Histoire Contemporaine

Volume de texte II

18 Septembre 2013

Membres du Jury :

Mme Marie-Noëlle BOURGUET, Professeur en Histoire Moderne, Université Paris VII-Diderot

M. Michael A. OSBORNE, Professeur en Histoire de la Biologie et de la Médecine modernes, Oregon State University

Mme Faranirina RAJAONAH, Professeur en Histoire Contemporaine, Université Paris VII-Diderot

Avec le soutien du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, dans le cadre d'un Contrat Doctoral

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
S'ouvrir aux mondes

Centre de Recherches
CRESOI
Sur les Sociétés de l'Océan Indien

3ème partie : L' Homme de Madagascar[1099] entre sciences et politique 1871 – 1921

Tournant définitivement une page de son existence, Alfred Grandidier vit une véritable mue en 1871 : du jeune homme de terrain qui amassait des informations aux quatre coins du monde émerge l'homme fait, l'homme de laboratoire qui analyse ses données puis construit méthodiquement son discours scientifique et ses théories. Le voici maintenant prêt à se bâtir une carrière relativement hors normes, en capitalisant sur la masse conséquente de ses collectes de terrain, mais aussi en élaborant une stratégie adroite et délibérée. Nous assistons à une ascension irrépressible car adroitement menée, mêlant constamment l'assurance, l'excellence scientifique, les relations sociales, le pouvoir, l'argent. Cette habile construction aboutit à la position d'autorité incontestée et maintes fois sollicitée quoique très indépendante à laquelle Alfred Grandidier a toujours aspiré. Avec une intuition et une capacité de prospective qui n'exclut pas des aveuglements typiques de son époque, l'explorateur se forge une qualité d'expert scientifique, figure de la modernité qui deviendra incontournable dans les sociétés européennes contemporaines. Cette expertise le propulse hors du strict champ des sciences pour investir celui de la politique, où sa voix est particulièrement respectée. Comme le résume parfaitement son collègue et admirateur Alfred Lacroix,

> « Alfred Grandidier eut le mérite de savoir devenir *L'Homme de Madagascar*, celui que durent nécessairement consulter tous ceux qui avaient besoin de se renseigner sur une quelconque question regardant la Grande Ile ou qui voulaient l'explorer à leur tour ; à ceux-là il livrait avec libéralité toute sa documentation. Réciproquement, ce fut vers lui qu'il attira le flot, chaque année de plus en plus pressé, de tout ce qui s'observait et se recueillait à Madagascar. Sachant reconnaître les services rendus par ses collaborateurs et les collecteurs d'outre-mer, il eût le talent d'en trouver et d'en susciter un grand nombre qui l'aidèrent puissamment à recueillir les éléments des diverses parties de son ouvrage.[1100]»

[1099] Cette expression est utilisée notamment par Alfred Lacroix en 1921 et 1923, puis est reprise par Guillaume Grandidier dans « Les voyages et l'œuvre d'Alfred Grandidier », *Revue de l'Alliance française*, décembre 1945.
[1100] Alfred Lacroix, article nécrologique paru dans l'*American Geographical Society*, juillet 1923.

I. Retour d'exploration : l'œuvre d'une vie

Après une dizaine d'années de voyages à travers le monde puis de collectes intensives à Madagascar, l'heure est venue pour Alfred Grandidier de mettre en forme, exploiter et valoriser ses découvertes pour construire sa carrière et faire connaître son nom avec une détermination et une puissance de travail peu communes. Tout comme son illustre modèle Alcide d'Orbigny, il caresse l'espoir d'associer son nom à d'importantes découvertes géographiques ou d'histoire naturelle autant que de faire une grande carrière scientifique[1101]. A l'image de Victor Jacquemont, il cultive le paradoxe d'apprécier le travail de terrain rude et solitaire autant que d'espérer une immense gloire par la suite[1102]. Après avoir visité une douzaine de pays, Alfred Grandidier se consacre désormais quasi exclusivement à Madagascar et enchaîne les publications de façon presque frénétique, en rupture totale avec son attitude passée. Nous le voyons mettre en place une réelle stratégie, qui englobe également sa vie privée, malgré les difficultés liées au contexte politique dont il parvient néanmoins presque toujours à diminuer l'impact.

A. Un changement brutal d'existence

Entre la fin 1870 et le début 1872, la vie d'Alfred Grandidier connaît son plus grand bouleversement, une véritable révolution qui donne naissance au savant académique que l'on garde aujourd'hui encore dans la mémoire collective. C'est en quelque sorte le passage brusque et pénible de la jeunesse à la maturité, dans sa vie personnelle comme professionnelle. La fin des voyages aventureux et le début de la vie parisienne sédentaire marquent réellement, comme de façon symbolique, le passage définitif d'Alfred Grandidier de l'enfance à l'âge adulte. La transformation s'affirme d'autant plus importante et irréversible qu'au même moment il perd son père et se marie. Sur le plan scientifique ces quelques mois coïncident avec le début d'une carrière dans laquelle Alfred Grandidier récolte les fruits de ses voyages et travaux de terrain, le début d'une vie dont le pivot s'identifiera pour toujours à Madagascar.

[1101] Chambard, Antoine, « Alcide Dessalines d'Orbigny, de l'école de la nature à la pratique des voyages sous la Restauration », *op. cit*., p. 233.
[1102] Morisot, Jean-Claude, « Victor Jacquemont et son voyage dans l'Inde, 1828-1832 », *op. cit*., p. 200.

1. Retour définitif et douloureux en France

Rentré précipitamment en France fin octobre 1870 à cause de la Guerre Franco-prussienne, Alfred Grandidier change radicalement d'existence. Ce retour est rendu particulièrement pénible du fait que l'explorateur apprend dès son débarquement à Marseille tout à la fois la mort de son père le 7 octobre[1103], en exil à Poitiers, et le siège de Paris par les Prussiens. Ce sont donc avant tout les circonstances qui lui imposent une brutale rupture. Totalement anéanti par les nouvelles familiales autant que par celles du front militaire, Alfred Grandidier demeure quelques jours désemparé à Marseille sans véritablement savoir comment réagir. Sa mère est réfugiée à Poitiers avec les familles De Vandeul et Dupérier. En effet, des officiers prussiens ayant établi leur quartier général au château de Fleury-Mérogis, M. Grandidier et sa famille en avaient été chassés. Son frère Ernest se trouve quant à lui assiégé dans Paris. Finalement, Alfred Grandidier rejoint sa famille en Poitou et décide de s'engager dans un corps de francs-tireurs pour se battre dans la forêt de Fontainebleau aux côtés de son cousin Georges de Mondésir. Cependant, ses oncles lui exposent l'inutilité d'une telle action et, contrairement à ce qu'ont pu écrire abusivement ses admirateurs, Alfred Grandidier ne prend finalement pas les armes pour défendre son pays envahi. Toute la famille part s'installer pour l'hiver à Livourne, où le jeune homme passe des heures angoissantes, sans nouvelle de son frère avec lequel il reste très lié. Finalement, la défaite française devient rapidement évidente et Alfred Grandidier ne se voit pas longtemps contraint à l'inactivité.

Dès la paix revenue, ou plutôt dès l'armistice signé, le 28 janvier 1871, le jeune homme se rend à Paris et s'installe chez son frère, qu'il trouve très éprouvé par la guerre, le deuil de son père et d'un enfant, plus deux veuvages successifs récents. Le nouvel arrivant occulte autant que faire se peut les soucis politiques de son pays, bien qu'il soit difficile de vivre dans une capitale en proie à la guerre civile après un hiver passé sous un siège ennemi. Alfred Grandidier est horrifié par les Communards, « ces bandes de viragos ou plutôt de harpies [1104]» qui représentent sans conteste pour lui des ennemis intérieurs. Les deux mois de Commune qui déchirent Paris lui apportent une nouvelle épreuve, dont il sort une fois de plus passablement traumatisé. Il avoue que ses conditions de vie et de travail sont particulièrement dures au cours de cette période. La Semaine Sanglante, du 21 au 28 mai 1871, qui met un terme à la Commune, l'impressionne considérablement et se fixe dans sa mémoire au travers

[1103] AN ET-XLII-1143, acte de notoriété suite au décès de M. Grandidier établi le 18 mars 1871 ; Archives municipales de Poitiers, registre des décès 1870.
[1104] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

de nombreux détails. S'il se réjouit grandement de l'entrée de l'armée régulière dans Paris insurgé, son quartier étant reconquis dès le 22 mai[1105], les combats de rue et les barricades l'affolent, et il demeure cloîtré chez son frère au plus fort de la bataille.

Dès février 1871, profitant d'une petite accalmie dans les troubles agitant Paris[1106], le jeune scientifique se replonge donc dans ses notes et entame une seconde existence, bien différente de la précédente. Il devient maintenant sédentaire et, une fois la paix définitivement rétablie, retourne avec sa mère au domicile familial du 75 rue du Faubourg Saint-Honoré, où il mène une vie posée et très confortable. Alfred Lacroix certifie qu'Alfred Grandidier ne regrette pas ses années d'exploration, mais rien n'est moins sûr[1107]. Ne confie-t-il pas, au soir de sa vie, à un ecclésiastique qu'il connaît de très longue date et qui a également vécu en brousse : « [J'ai] regretté le beau temps, à tous points de vue, où moi aussi je vivais avec les sauvages. […] Hélas, que c'est loin ! Je me demande quelquefois s'il est bien vrai que j'ai mené cette vie et si ce n'est pas un rêve que j'ai fait jadis[1108]». De même lorsque son fils lui succède à Madagascar en 1898, il écrit, très nostalgique : « J'ai lu avec beaucoup d'intérêt […] ton journal qui m'a mis au courant de ta vie, ce qui m'a fait un plaisir énorme. J'ai revécu avec toi mon existence d'autrefois.[1109]»

En fait, Alfred Grandidier opère une stricte séparation entre sa vie en brousse, relativement « débridée », et sa vie parisienne rangée au sein de laquelle personne ne soupçonne vraiment le genre d'existence qu'il a pu mener à Madagascar. Seule la correspondance très suivie avec les familles Samat[1110] ou Laborde[1111], entretient intimement pour lui à Paris le souvenir d'une parenthèse révolue et nous révèle l'étendue du fossé qui sépare son quotidien parisien de celui de ses années malgaches. Le contenu des courriers échangés avec Morondava, où vivent les Samat et même Karavato, pendant un temps, ne laisse aucun doute : c'est bien une sorte de second foyer qu'Alfred Grandidier a laissé derrière lui. La séparation d'avec son passé dans l'Océan Indien se révèle d'autant plus brutale et définitive que, durant son voyage de retour, la case de son ami Archambault à Saint-Denis est

[1105] Milza, Pierre, *« L'année terrible »*, Tome II : *La Commune, mars-juin 1871*, Perrin, Paris, 2009, 514 p., p. 282.
[1106] Milza, Pierre, *« L'année terrible »*, *op. cit*., p. 288.
[1107] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit*., p. 18.
[1108] MNHN Ms 2813, lettre d'Alfred Grandidier à Mgr Dupont, le ? 1918.
[1109] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 aout 1898.
[1110] MNHN Ms 2822, lettres d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, entre 1868 et 1874. Edmond Samat s'adresse à lui par « mon cher ami » ou encore écrit « Tout à vous d'amitié, votre compagnon de voyage qui pense souvent à vous.»
[1111] MNHN Ms 2817, lettres d'Edouard Laborde à Alfred Grandidier, entre 1870 et 1913, mais aussi de Jean Laborde et Campan.

ravagée par un incendie dans la nuit du 2 au 3 septembre 1870. La totalité des documents traitant aussi bien de l'Inde, de Zanzibar ou de Madagascar qu'Alfred Grandidier y avait laissés, entreposés dans une chambre et au grenier est perdue[1112]. C'est un nouveau coup très dur pour le scientifique dans une période de son existence déjà bien sombre.

2. L'établissement social

Sur le plan personnel également, cette époque marque une rupture définitive puisqu'Alfred Grandidier décide de s'établir respectablement et de fonder une famille. La décision surprend plusieurs de ses amis de l'Océan Indien mais personne à Paris. Ceux qui l'ont connu durant sa parenthèse d'exploration s'étonnent, soit qu'ils ne puissent l'imaginer menant une vie rangée auprès d'une seule femme[1113], soit qu'ils l'aient cru entièrement consacré à la science, sans place pour une famille :

> « C'est pour vous exprimer toute la surprise que j'ai éprouvée en apprenant que vous vous êtes marié : je ne croyais pas que cela pût entrer dans vos idées de savant et naturaliste.[1114]»

Seul Edmond Samat, s'il note le changement radical dans son genre de vie, s'en montre moins surpris, comme s'il avait compris depuis toujours qu'Alfred Grandidier reprendrait son rang dans le monde[1115]. Sylvain Venayre insiste bien sur le fait que l'aventure au loin demeure l'apanage de la jeunesse. Si elle se révèle positive dans les jeunes années, il faut ensuite renoncer à ce qui est finalement perçu comme une « folie » pour accéder à la maturité. Selon lui, le renoncement à l'aventure peut être considéré comme la définition même du passage à l'âge adulte[1116], ce qui correspond parfaitement au cas d'Alfred Grandidier. L'auteur ajoute que cet abandon est souvent réalisé à l'instigation du père or l'on se souvient qu'Alfred Grandidier craint que son père ne le rappelle pour mettre un terme définitif à ses voyages lorsqu'il tombe malade en Inde. Mais il n'est pas encore prêt à renoncer à l'aventure et se dérobe à sa famille en s'installant à La Réunion. Son retour en 1870 est déterminé par les périls qui pèsent sur la « mère-patrie », puis rendu irréversible par la disparition de son père et l'obligation qui lui est faite d'assumer des charges de chef de famille. Les voyages lointains ne sont valorisés que dans la mesure où ils constituent une parenthèse et n'empêchent pas un

[1112] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 24 septembre 1870.
[1113] MNHN Ms 2817, lettre d'Edouard Laborde à Alfred Grandidier, le 4 septembre 1872.
[1114] MNHN Ms 2821, lettre d'Elie Pajot à Alfred Grandidier, le 12 novembre 1872. Il se sont fréquentés à Saint-Denis-de-La Réunion et Elie Pajot est aussi membre de la Société de Géographie.
[1115] Annexe des citations, citation n° 1.
[1116] Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure, op. cit.*, p. 165-166.

retour à la place pré-assignée, parcours auquel se conforme pleinement notre explorateur scientifique.

Le mariage s'impose donc d'autant plus à lui qu'Alfred Grandidier se sent seul responsable de la continuité familiale, de la transmission de son nom suite au décès de son père. En effet, son frère Ernest, qui a déjà perdu deux épouses et un enfant, n'a plus le goût du mariage et s'installe à Fleury-Mérogis, dont il devient maire à la suite de son père, se lançant dans une impressionnante collection d'œuvres d'art extrême-orientales[1117].

En outre, une union matrimoniale bien menée paraît susceptible d'aider Alfred Grandidier dans ses futurs projets. Un mariage constitue avant tout une alliance qui permet d'accroître sa notabilité, son statut et ne se décide donc pas à la légère. Tout se déroule de façon plutôt classique. Au début de l'année 1872, une amie de sa mère pense justement à lui présenter une jeune fille dont le père est membre de l'Institut[1118], appui qui peut toujours se révéler très utile par la suite. Le jeune homme « prend des renseignements » comme il le dit lui-même, selon la formule consacrée dans la haute-bourgeoisie[1119], sur la famille de la demoiselle. Il apprend qu'elle descend par sa mère d'un ministre de Louis XVI, René Delaville Le Roulx. La propre cousine de l'explorateur, Aline Daru, a d'ailleurs épousé un autre descendant de ce ministre : le Vicomte Benoist d'Azy, officier de marine et directeur des colonies. Après s'être assuré de son rang social, Alfred Grandidier s'inquiète de la beauté de la jeune fille et va, pour s'en assurer, la surprendre à la sortie de la messe à Saint-Augustin, dans l'un des quartiers les plus en vue de Paris. Cette première rencontre furtive semblant parfaitement concluante, il s'invite donc à une réception chez les Dalloz où il peut enfin lui être officiellement présenté, ainsi qu'à ses parents et à ses deux jeunes frères. Alfred Grandidier revoit ainsi Jeanne Vergé deux ou trois fois dans l'hôtel des Dalloz au 16 rue Vaneau avant d'être enfin admis au mois de mai chez les Vergé. Charles Henri Vergé est un juriste renommé de 62 ans, docteur en droit et avocat à la Cour de Paris depuis 1835[1120]. Il sait entrevoir les potentialités d'Alfred Grandidier et lui accorde sans encombre la main de sa fille.

[1117] Ernest Grandidier consacre tout le reste de sa vie, jusqu'à sa mort en 1912, à sa collection de porcelaine. Elle prend une telle importance qu'il la lègue au Musée du Louvre, au sein de ce qui devient le Musée Grandidier, dont il est fait conservateur. Cette immense collection se trouve maintenant au Musée Guimet, comme le reste des anciennes collections d'arts asiatiques du Louvre. Le don d'Ernest Grandidier reste à ce jour l'un des plus importants jamais faits par un particulier aux musées français.

[1118] De Froberville, *Le Premier siècle de l'Institut*, tome II, 1896. Il a été élu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques le 23 juillet 1870.

[1119] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit*., p. 81.

[1120] De Froberville, *Le Premier siècle de l'Institut*, *op. cit*.

Le couple se marie le 29 juin 1872[1121] à la mairie et le lendemain à l'église de la Madeleine, en présence de prestigieux invités. Comme l'y autorise son rang social, Alfred Grandidier apparaît à cette occasion dans le carnet mondain[1122], et l'on comprend à quel point le mariage représente une opération de communication et de promotion pour lui :

> « Il est inutile de dire que, dès onze heures, la nef de la Madeleine s'était remplie du monde le plus élégant et le plus choisi. Tout l'Institut avait tenu à venir donner une preuve de sympathie au publiciste éminent et aimable qui mariait sa fille à un savant plein d'avenir.[1123]»

Du côté de l'épouse, les témoins sont, son oncle Delaville Le Roulx et Massé, de l'Institut. Alfred Grandidier n'est pas en reste avec son cousin Daru et Henri Milne-Edwards, tous deux membres de l'Institut également. Aussitôt après le dîner, le jeune couple part en voyage de noces à Genève où il rencontre un ami d'enfance d'Alfred Grandidier, le Comte Arthur Desaix.

Pour Alfred Grandidier commencent ainsi quatre décennies, assez déterminantes du point de vue de sa carrière scientifique, de bonheur conjugal avec Jeanne Louise Marie Vergé, de dix ans sa cadette. Si la raison a sans conteste présidé à ce mariage, l'attachement mutuel des deux époux assure très vite une agréable vie de couple. Alfred Grandidier termine par exemple une lettre à son épouse par ces mots : « Je t'embrasse bien tendrement comme je t'aime, ton mari affectionné[1124]». Nous avons choisi de prendre en compte dans notre étude ce bonheur domestique car il assure bien évidemment à Alfred Grandidier la tranquillité d'esprit nécessaire à sa brillante carrière scientifique et à ses innombrables publications.

> « Pendant 41,5 ans j'ai eu la compagne la plus tendre et la plus dévouée, la plus intelligente et la plus attentionnée qui, du premier jour s'était donné[e] corps et âme et qui m'a rendu la vie heureuse.[1125]»

[1121] AP, acte de mariage, VIIIème arrondissement. Alfred Grandidier, qui accorde plus de valeur au sacrement qu'à la cérémonie civile comme il l'avoue lui-même, se trompe dans ses *Souvenirs* sur la date du mariage à la mairie, qu'il situe le 30 juin.

[1122] L'autre principale heure de gloire d'Alfred Grandidier dans le carnet mondain se situe lors du mariage de sa fille Gilberte en 1901 à Saint-Philippe-du-Roule. Mention est également faite des obsèques de son épouse en 1913. Voir annexe 32.

[1123] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier. Article découpé sans indication de lieu ni de date. (début juillet 1872)

[1124] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier, lettre d'Alfred Grandidier à son épouse, début août 1906.

[1125] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

M. et Mme Alfred Grandidier vers 1910 [coll. Ph. de Charnacé]

Tous les contemporains s'accordent à présenter l'épouse d'Alfred Grandidier comme une personne assez effacée mais aimable et dévouée avec tous, en premier lieu avec son mari et ses enfants, très versée dans la religion[1126] :

> « Nous n'oublierons pas Mme Grandidier, si aimable, si bonne et qui semblait beaucoup plus vivre pour les autres que pour elle-même.[1127]»

Alfred Grandidier débute une existence tout-à-fait rangée dans un foyer particulièrement pieux, fonde une famille et entame une vie de grand bourgeois sédentaire à mille lieues de ses expériences « en brousse » sur lesquelles il tire un trait définitif et dont il laisse, sans aucun doute, les siens dans la plus totale ignorance[1128]. Son ménage quitte l'ancien

[1126] MNHN Ms 2813, lettre de Mgr Dupont à Alfred Grandidier, le 3 décembre 1920.
[1127] MNHN Ms 2815, lettre de Gallieni à Alfred Grandidier, le 11 février 1913.
[1128] Il semble difficilement concevable qu'Alfred Grandidier ait avoué à son épouse avoir déjà un enfant naturel à Madagascar et il y a très peu de chance également qu'il en ait informé ses enfants, même son fils Guillaume. D'ailleurs, dans sa petite autobiographie à usage familial, il ne fait pas la moindre allusion à cet enfant ni à ses concubines malgaches alors qu'il relate l'épisode du mariage fugace avec Parata la fille du chef Lahimerija et entre dans les détails sur bien d'autres sujets.

domicile paternel et s'installe dans ses meubles au 14 rue de Berri avec la mère d'Alfred Grandidier, jusqu'au décès de celle-ci en 1875. Les étés continuent de s'écouler à Fleury-Mérogis jusqu'en 1888[1129], sauf le mois d'août, durant lequel la famille séjourne à Creuzeau, en Touraine, au château des beaux-parents d'Alfred Grandidier. Après 1888, Alfred Grandidier et son épouse se rendent chaque été dans la ville d'eaux très huppée de Karlsbad, en Bohème[1130].

Au sein de ce foyer aisé, uni, heureux et serein, naît Guillaume, le 1er juillet 1873[1131], suivi, le 28 juin 1877, par Gilberte[1132].

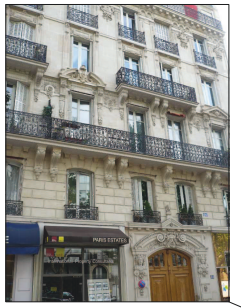
[1129] En août 1888, Ernest Grandidier vend le domaine de Fleury-Mérogis pour 2,5 millions de francs au moins, en l'absence de son frère, en vacances chez sa belle-famille. Il aurait été poussé à cette vente par un antiquaire soucieux de lui voir se procurer plus de liquidités afin de lui vendre des porcelaines chinoises toujours plus chères ! Alfred Grandidier se montre consterné de cette vente car il est très attaché à cette propriété. Il indique dans ses *Souvenirs* n'avoir pas été en mesure de la racheter car il venait de faire de mauvais placements immobiliers par ailleurs. Ceci nous indique cependant dans quelle fourchette se situe sa fortune.

[1130] Aujourd'hui Karlovy Vary en République Tchèque, la station thermale est très réputée au milieu du XIXème siècle et au début du XXème siècle parmi les élites d'Europe. Voir en annexe *Lettre n°1 de AG* ou encore sa lettre au RP Camboué, le 30 août 1891, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *Bulletin de l'Académie Malgache*, tome 21, 1938, pp. 89-112.

[1131] AP, acte de naissance, VIIIème arrondissement.

[1132] AP, acte de naissance, VIIIème arrondissement. Elle épouse le 24 juin 1901 Henri Louis Joseph de Guillebon, militaire, issu d'une vieille et noble famille d'Amiens, et meurt le 14 février 1958 à Paris. Wiscart, Jean-Marie, « Vivre noblement dans la Somme au XIXème siècle », *op. cit.*, p. 123.

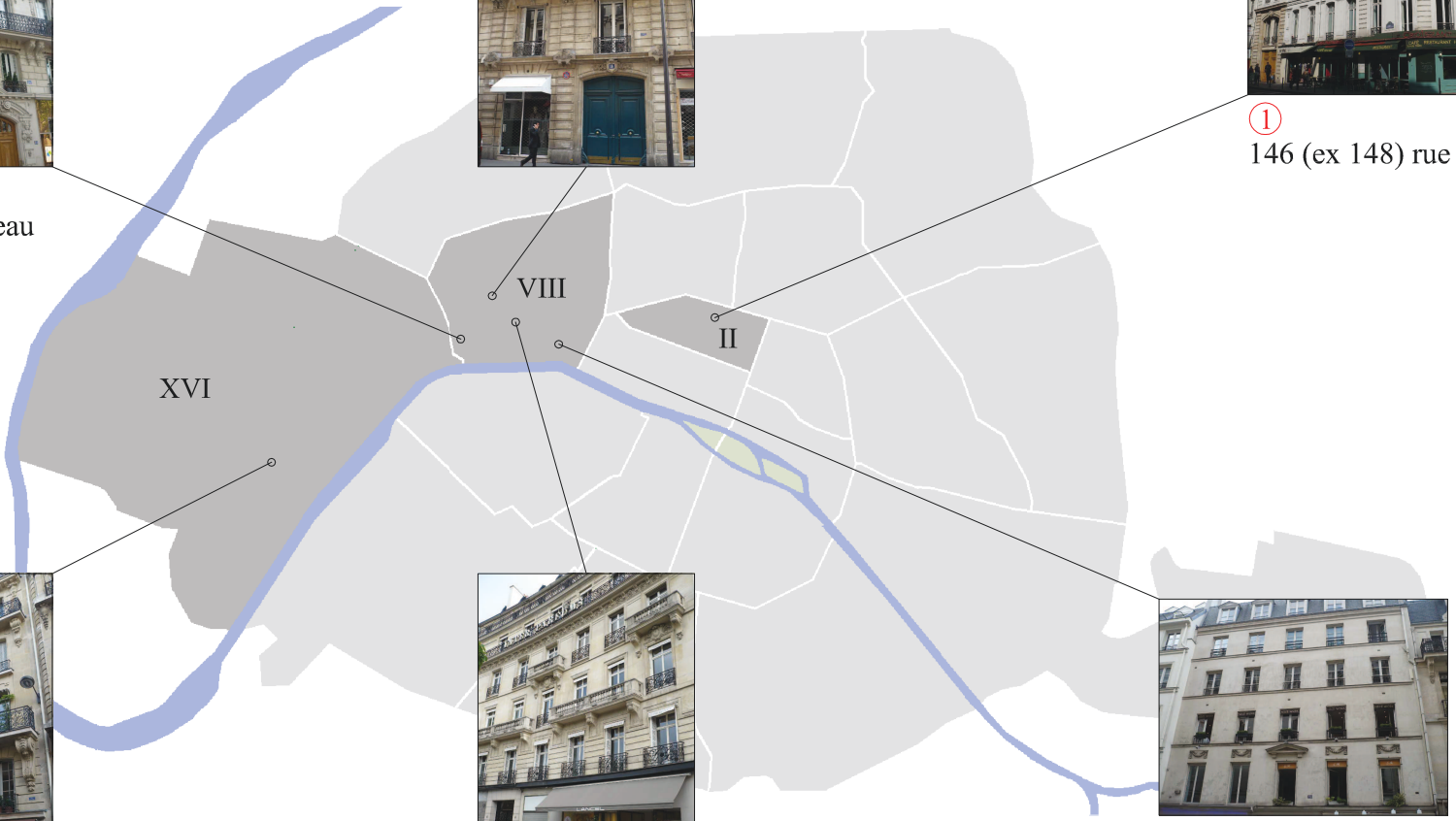
Adresses successives d'Alfred Grandidier



6
26, rue Marceau

3
14, rue de Berri

1
146 (ex 148) rue Montmartre



5
74 bis, rue du Ranelagh

4
6, RP des Champs-Elysées

2
75, Fbg St Honoré

© Clichés: Jehanne-Emmanuelle Monnier Infographie: Benedig MONNIER

3. Le tournant professionnel

Malgré les événements de la Commune de Paris, Alfred Grandidier s'attelle à l'immense tâche de valoriser ses découvertes malgaches et à celle de se lier avec les élites scientifiques de la capitale. Dès le 17 mars 1871, il se rend à la Société de Géographie où il est chaleureusement accueilli par le Président Quatrefages de Bréau. Il y rencontre d'ailleurs l'ancien consul de Calcutta Jacquemin, avec lequel il avait fait connaissance sur place en 1862. Jacquemin lui apprend alors que Jules Janssen – qui a lui-même voyagé en Inde en 1868 – vit à Montmartre. Alfred Grandidier décide de rendre visite à son ancien précepteur dès le lendemain, 18 mars[1133]. Or, c'est précisément le jour où débute la révolte de la Commune, à cause de l'affaire des canons de la butte Montmartre[1134]. A l'entrée du quartier de Montmartre, Alfred Grandidier est arrêté par des Communards et mis en « garde-à-vue » avec Jacquemin, le plongeant une fois de plus dans une situation particulièrement désagréable et tourmentée. Janssen vient heureusement le tirer de son cachot mais Alfred Grandidier n'en conçoit qu'une aversion plus marquée pour les Communards, cette « armée allant de cabaret en cabaret et traînant leur uniforme dans la boue[1135]».

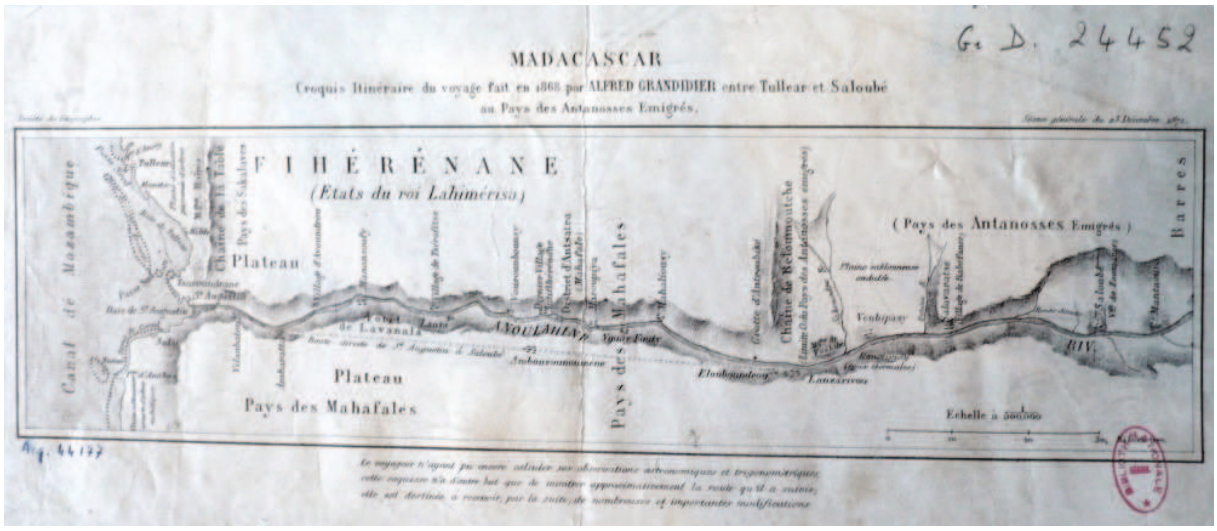
Parallèlement à ces événements, il travaille tous les jours au Jardin des Plantes et au Muséum d'Histoire Naturelle en compagnie d'Henri et Alphonse Milne-Edwards, étudiant plus spécialement avec ce dernier les mammifères fossiles et vivants. Alfred Grandidier décide d'accorder une importance particulière à cette classe car, fait caractéristique de la Grande Île, à Madagascar elle daterait selon lui uniquement du Tertiaire alors que dans les autres régions du globe, espèces des ères Secondaire, Tertiaire et Quaternaire se mélangent[1136]. Les études paléontologiques ultérieures ont cependant mis au jour des fossiles de l'ère Secondaire également, démentant l'opinion du naturaliste. Conscient qu'il n'a ni le temps ni les

Alphonse Milne-Edwards, collègue et ami [Ac. Malg.]

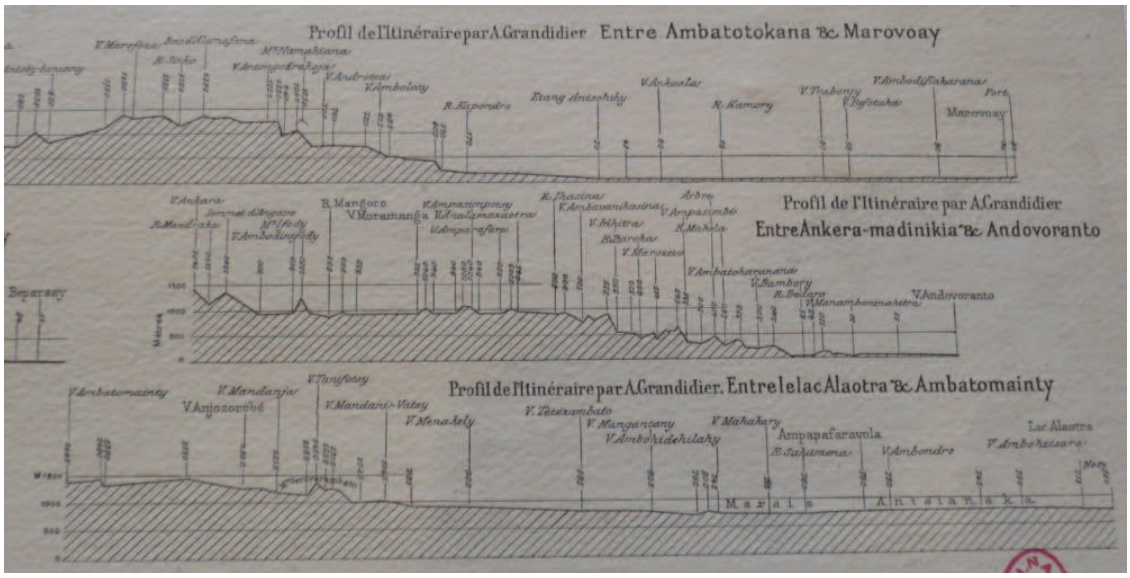
[1133] Bien qu'Alfred Grandidier raconte dans ses *Souvenirs* que la Commune de Paris débute le 26 mars 1871, il est communément admis aujourd'hui qu'elle a commencé le 18 mars, soit le jour-même où il se rend à Montmartre.
[1134] Roth, François, *La Guerre de 70*, Pluriel, Paris, 1993, 778 p., p. 485.
[1135] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

compétences pour analyser l'intégralité de ses collectes, il confie la totalité de ses récoltes au Muséum. Tout naturellement son ancien maître Baillon se voit chargé des premières études botaniques[1137].

Le 28 août 1871, l'explorateur retourne devant l'Académie des Sciences présenter la suite des travaux dont il avait déjà fait un exposé devant les savants en 1867. Il insiste notamment sur ses levés topographiques en expliquant que les cartes précédentes les plus utilisées, œuvres de Grenier (1768), du Vicomte de Kersaint (1787) ou du Capitaine Owen (1823-1825), comportent de nombreuses erreurs[1138].



Gravure de l'itinéraire suivi par Alfred Grandidier dans la vallée du Fiherenana, avec ses relevés topographiques, présentés le 21 décembre 1871 à la Société de Géographie [BNF]



Gravure de diverses coupes topographiques réalisées par Alfred Grandidier [BNF]

[1136] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *ibid.*
[1137] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 29.
[1138] Voir annexe 14.

En avril 1872, Alfred Grandidier obtient la consécration souhaitée par tout explorateur en se voyant attribuer la si convoitée Grande Médaille d'Or de la Société de Géographie avec Victor Malte-Brun pour rapporteur. C'est un véritable premier aboutissement et l'un des moments importants de sa carrière naissante[1139].

Dès 1872 Alfred Grandidier multiplie les exposés et conférences, dans les lieux les plus prestigieux. C'est par exemple à l'occasion de sa conférence sur les Antanosy émigrés à la Société de Géographie cette même année, qu'il noue une véritable et intime amitié avec Pedro II du Brésil, déjà rencontré à Rio en 1859. Membre de la Société de Géographie, membre associé de l'Académie des Sciences de Paris, l'Empereur, qui nourrit déjà des sentiments très positifs envers l'explorateur, lui déclare toute son admiration pour le travail accompli. Cette date marque le début d'une longue correspondance et, surtout après l'exil de Pedro II à Paris en 1889, de nombreuses entrevues dont Alfred Grandidier n'est pas peu fier car sa propre admiration pour l'Empereur demeure toujours aussi vive[1140].

La même année il entre dans un nombre considérable d'associations, sociétés et groupements que nous détaillerons ultérieurement, et qui possèdent toujours un rapport avec la science, les explorations ou la colonisation[1141]. Ses voyages suscitent déjà l'intérêt à l'étranger et ses découvertes à caractère géographique sont mentionnées en 1872 dans *Mitteilungen aus Justus Perthes geographischer anstalt richtiger neue erforschungen auf dem gesammtgebietete der Geographie von Dr. A. Petermann*, paru à Gotha, en Allemagne[1142]. 1872 marque également pour lui le commencement de la publication, même si en 1867 il avait déjà rédigé un article sur Madagascar pour la *Revue des Deux-Mondes*, qui ne l'avait pas fait paraître[1143]. Jamais plus il ne cessera désormais, lui qui s'était révélé si avare en publications jusqu'alors. Alfred Grandidier ressent peut-être une pression pour publier au plus tôt, contrainte de plus en vive vis-à-vis des savants dans la seconde moitié du XIXème siècle alors que « le concept de primauté devient universellement accepté[1144]». C'est une des raisons de la multiplication des revues scientifiques à cette époque. Comme les sociétés savantes, les revues s'arrogent la fonction d'enregistrer, diffuser, évaluer et archiver les découvertes

[1139] Voir annexe 15.
[1140] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1141] Voir annexe 2.
[1142] MHNH Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.
[1143] MNHN Ms 3249, articles manuscrits d'Alfred Grandidier.
[1144] Frederiksson, Einar, « Une brève histoire de l'édition scientifique », pp. 23-49, in Schöpfel (dir.), *La publication scientifique, analyses et perspectives*, Lavoisier, Paris, 2008, 361 p., p. 28.

scientifiques[1145]. Désormais sûr de lui, Alfred Grandidier publie articles et ouvrages à un rythme effréné, et même à titre posthume puisque son fils Guillaume continuera de signer du nom de son père sur les volumes de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* parus après 1921.

Portrait d'Alfred Grandidier à l'apogée de sa carrière scientifique, dans les années 1880 [MNHN Ms 2806]

[1145] Mabe, Michael, « L'édition des revues scientifiques », pp. 50-68, in Schöpfel (dir.), *La publication scientifique, analyses et perspectives*, Lavoisier, Paris, 2008, 361 p., p. 52-53.

B. Une œuvre immense dédiée à Madagascar : la formidable aventure de L'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar

Alfred Grandidier n'écrit-il pas pour entendre ces mots : « Vos travaux sur Madagascar sont une des gloires de la science moderne, leur importance est exceptionnelle[1146]» ? Même ceux qui n'adhèrent pas entièrement à son œuvre ne peuvent que se montrer admiratifs devant un travail si impressionnant. Ainsi l'historien Raymond Kent affirme-t-il en 1969 que rien n'a été publié de significatif sur Madagascar entre Flacourt au XVIIème siècle et Alfred Grandidier au XIXème siècle et que la contribution de ce dernier demeure sans égale[1147]. C'est dire si l'œuvre d'Alfred Grandidier reste majeure, incontournable et fondatrice dans les études malgaches. Comme sur le terrain, le chercheur déploie dans ses publications une rigueur extrême, indissociable de toute œuvre scientifique digne de ce nom selon lui. Son travail s'organise minutieusement. Il truffe ses publications de notes et appendices, extrait jusqu'à la plus minime information du moindre matériau, texte, squelette ou témoignage oral.

1. La mise en œuvre de l'équipe et du projet

L'un des plus grands mérites d'Alfred Grandidier réside dans sa capacité à s'entourer et organiser de grands chantiers scientifiques avec une vision extrêmement précise de ce qu'il attend.

Parmi des centaines de titres, souvent co-écrits avec les plus éminents spécialistes, et portant quasi-exclusivement sur Madagascar, quelques ouvrages retiennent l'attention, et notamment la véritable encyclopédie de Madagascar. Elle représente un projet absolument unique, et rarement égalé jusqu'à nos jours dans la littérature scientifique, de tentative d'exhaustivité dans l'étude d'un pays. C'est pourquoi la parution de chaque nouveau tome fait l'objet d'une attente fébrile et que l'on s'ébahit régulièrement devant une entreprise aussi audacieuse[1148].

[1146] MNHN Ms 2821, lettre d'Albert du Pouget de Nadaillac à Alfred Grandidier, le 21 décembre 1893.
[1147] Kent, Raymond, «Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique», *op. cit.*, pp. 603-615.
[1148] Voir annexe 24.

> « Bientôt, grâce aux recherches persévérantes de M. Grandidier, Madagascar sera mieux décrit que beaucoup de pays d'Europe. L'histoire politique, physique et naturelle de la Grande Ile, publiée par notre savant ami, constitue déjà un monument incomparable et cet ouvrage servira désormais de modèle à tous ceux qui n'hésiteront pas à consacrer leur vie à l'étude d'une terre peu connue.[1149]»

Alfred Grandidier évoque en ces termes son propre travail pour l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* :

> « Madagascar est en effet un pays si intéressant à tout point de vue et encore si peu et si mal connu qu'il me semblait utile scientifiquement (et je puis ajouter au point de vue colonial et économique puisque nous en sommes aujourd'hui les maîtres) d'en faire l'histoire aussi complète que possible.[1150]»

Les spécialistes les plus prestigieux de l'époque, dans toutes les disciplines, sont appelés à y participer, à l'image d'Henri et Alphonse Milne-Edwards, Baillon, Drake del Castillo son cousin, Filhol, Quatrefages, Emile Blanchard… Alfred Grandidier les recrute souvent dans son entourage, essentiellement au Muséum, mais n'hésite pas non plus à chercher plus loin pour s'entourer constamment des meilleurs savants. Ainsi demande-t-il par exemple à Jules Cardot, jeune spécialiste des mousses mondialement reconnu, dont le laboratoire se situe à Charleville-Mézières, de se joindre à l'équipe[1151]. Toujours dans le domaine de la bryologie, il inclut dans son équipe Ferdinand Renauld, sur la recommandation de son ami le Prince Albert de Monaco[1152]. Il fait encore appel au spécialiste français des araignées, Eugène Simon qui, à la tête d'une importante fortune, a consacré sa vie aux voyages d'histoire naturelle et possède un bureau au Muséum sans y avoir de poste, exactement comme Alfred Grandidier lui-même[1153]. Lorsqu'il n'existe pas de spécialiste en France, il n'hésite pas à s'adresser à l'étranger. Ainsi, il recrute Henri de Saussure en Suisse pour étudier les orthoptères et L. Von Graft de l'Université de Graz, en Autriche, spécialiste des planaires – petits vers plats[1154].

Cependant une multitude de modestes contributeurs, presque anonymes parfois, qu'ils soient collecteurs, informateurs, préparateurs etc…, participe aussi à cette aventure. En remerciement, leur nom est parfois attribué aux nouvelles espèces décrites dans les volumes

---

[1149] Milne-Edwards, Alphonse, *Enseignement spécial pour les voyageurs*, *op. cit.*, p. 22.
[1150] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1151] MNHN Ms 2811, lettre de Jules Cardot à Alfred Grandidier, le 10 mars 1914.
[1152] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 10 juillet 1890, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*
[1153] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 11 mai 1894, dans Boudou, Adrien, *ibid.*
[1154] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 11 juin 1894, dans Boudou, Adrien, *ibid.*

de l'encyclopédie, la plupart du temps à l'initiative d'Alfred Grandidier[1155]. Un enthousiasme inaltérable habite les collaborateurs d'Alfred Grandidier, qui lui consacrent leur temps sans compter et souvent gracieusement. Si les scientifiques sont en effet rémunérés par leur institution de rattachement, il n'en reste pas moins qu'ils effectuent des heures supplémentaires autant que bénévoles. Paul Mabille travaille gratuitement pour Alfred Grandidier sur les lépidoptères au moins depuis 1877, en plus de son travail habituel, et lorsqu'il se trouve au chômage et que le directeur de la publication lui propose de se consacrer entièrement à son projet pour 200 francs mensuels, Mabille refuse et continue à œuvrer bénévolement[1156]! Auguste Forel, entomologiste, étudie quant à lui les fourmis malgaches pour Alfred Grandidier pendant plus de 30 ans, de 1878 à 1910[1157]. Des amateurs éclairés proposent aussi leurs services, tant l'aventure scientifique s'annonce passionnante :

> « Je suis très disposé à vous donner pour votre bel ouvrage sur Madagascar, dont j'ai entendu parler comme devant être une des plus belles publications scientifiques de l'époque, le concours de ma collection.[1158]»

L'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* se veut, malgré son gigantisme, une récapitulation des connaissances mises au jour par Alfred Grandidier. La publication correspond à un schéma académique détaillé par Hélène Blais : « Les éditions comprennent en général les volumes de narration historique du voyage, les volumes scientifiques et des atlas in-folio[1159]». Cependant, l'œuvre d'Alfred Grandidier ne comprend pas de narration introductive, comme nous l'avons déjà signalé, et commence directement par les volumes de textes scientifiques.

Tout à la fois éditeur et directeur scientifique, le savant possède la totale maîtrise de sa publication et ne subit pas de contrôle extérieur comme lors de la soumission d'un article à une revue scientifique[1160]. Il incite personnellement les chercheurs à publier dans son projet, définit les normes, évalue le travail de ses collègues, relit et démarche les bibliothèques susceptibles de devenir ses clientes. Lui-même rédige quelques volumes et dirige l'exécution

---

[1155] Voir annexe 18.
[1156] MNHN Ms 2820, lettre de Mabille à Alfred Grandidier, le ? mars 1881.
[1157] Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*
[1158] MNHN Ms 2821, lettre de Charles Oberthür à Alfred Grandidier, le 9 décembre 1878. Riche imprimeur de Rennes, Charles Oberthür est un passionné d'entomologie, membre actif de la Société française d'entomologie. Alfred Grandidier et Mabille se déplacent d'ailleurs jusqu'à Rennes pour venir travailler sur sa collection.
[1159] Blais, Hélène, *Voyages au grand Océan*, *op. cit.*, p. 196.
[1160] Mabe, Michael, « L'édition des revues scientifiques », *op. cit.*, p. 53 ; Frederiksson, Einar, « Une brève histoire de l'édition scientifique », *op. cit.*, p. 29 ; Lefebvre, Muriel, « L'évolution des savoirs scientifiques : modalités et enjeux », pp. 299-316, in Schöpfel (dir.), *La publication scientifique, analyses et perspectives*, Lavoisier, Paris, 2008, 361 p., p. 300.

de cette œuvre magistrale qui ne prend forme que grâce au concours de nombreux collaborateurs. Il doit entretenir l'enthousiasme pour un travail dont on ne voit pas la fin, veiller à la cohérence de l'ensemble, faire respecter les contributions de chacun, assurer la pérennité de l'équipe suite à des décès ou des désistements, gérer les conflits et les incompatibilités de caractère : c'est un travail à part entière. Alfred Grandidier sera contraint de déléguer la tâche de coordination et de direction de publication à son fils Guillaume, à la toute fin de sa vie. Très ennuyé par le fardeau qui lui incombe à nouveau durant l'absence de son fils, mobilisé sur le Détroit des Dardanelles, Alfred Grandidier déclare avec un froid pragmatisme qu'il espère que Guillaume ne mourra pas à la guerre car la suite de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* l'attend[1161]!

Les volumes auxquels Alfred Grandidier participe personnellement paraissent en premier : géographie, zoologie des mammifères et des oiseaux… Il se montre particulièrement fier de son *Histoire de la géographie de Madagascar*, qu'il soumet à de nombreuses personnalités[1162] et qui reçoit un excellent accueil, qualifié par Cheysson de « l'œuvre et l'honneur de toute une vie, c'est un véritable monument[1163]». Encore ce lecteur enthousiaste n'a-t-il lu qu'un seul tome ! Louis Favé salue aussi « un monument de science et d'érudition[1164]». Henri Cordier entrevoit davantage l'objectif final d'Alfred Grandidier lorsqu'il lui écrit, toujours à propos du même volume : « C'est une nouvelle pierre que vous fournissez au monument que vous élevez à Madagascar et à la France[1165]». Enfin, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, J. V. Barbier s'enflamme : « L'auteur fait preuve de la plus profonde érudition. […] Mine inépuisable, monument impérissable et unique[1166]». La récurrence du terme « monument » dans tous ces extraits montre que le but d'Alfred Grandidier a été parfaitement perçu par ses correspondants.

En revanche, les volumes qu'il néglige prennent du retard. Ainsi en est-il de ceux consacrés à la botanique par exemple. *L'Histoire naturelle des plantes de Madagascar* est d'abord confiée à Baillon, par ailleurs très occupé par sa propre somme : *Histoire des Plantes.* Sa mort en 1895 lui interdit d'achever aucun des deux ouvrages. Alfred Grandidier fait paraître les trois premiers tomes de *L'Histoire naturelle des plantes de Madagascar* et, afin de poursuivre l'entreprise, sollicite Drake del Castillo qui, malgré le temps qu'il consacre à ses

[1161] MNHN Ms 2811, lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 28 février 1918.
[1162] Voir annexe 23.
[1163] MNHN Ms 2811, lettre de Cheysson à Alfred Grandidier, le 20 décembre 1893.
[1164] MNHN Ms 2815, lettre de Favé à Alfred Grandidier, le 21 décembre 1893.
[1165] MNHN Ms 2813, lettre de Henri Cordier à Alfred Grandidier, sans date (fin 1893).
[1166] Ac. Malg., article de Barbier découpé dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, sans date (après 1892).

recherches personnelles, parvient à faire publier cinq volumes supplémentaires. Cependant, lorsque Guillaume Grandidier fait appel à René Viguier, alors jeune maître de conférences à la Sorbonne, celui-ci remet en cause l'ensemble du plan initial établi par Baillon en collaboration avec Alfred Grandidier trois décennies auparavant. Non seulement il estime que les onze volumes prévus pour les plantes ne suffiront pas, mais il critique sévèrement les groupements et familles établis par Baillon, les jugeant fantaisistes. Il souhaite tout reprendre pour livrer un travail rigoureux et irréprochable scientifiquement. Alors qu'il n'est déjà pas en mesure de respecter les délais qui lui ont été impartis, à cause du déclenchement de la Première Guerre Mondiale et de l'ampleur de l'étude de la flore malgache, il écrit : « L'immense travail que cela demandera ne m'effraye pas et c'est avec joie que j'y consacrerai mon existence.[1167]»

Les retards sont parfois imputables à la personnalité des collaborateurs d'Alfred Grandidier. Dès 1876 par exemple, l'entomologiste Achille Guenec se charge de la direction des volumes consacrés aux lépidoptères et aux insectes, textes et planches[1168], avant de se retirer du projet car il estime trop difficile de travailler avec Alfred Grandidier[1169], puis finalement reprend sa collaboration avec lui jusqu'à sa mort, en 1880[1170]. La coopération n'est pas de tout repos car Guenec reproche à Alfred Grandidier d'avoir trop peu collecté à Madagascar, n'hésitant pas à l'insulter des mots « Vous êtes un pauvre chasseur[1171]» parce qu'on ne peut décrire avec certitude une nouvelle espèce en ne se basant que sur un ou deux individus. Après le décès de Guenec, Alfred Grandidier confie la suite des travaux à un autre membre de la Société Entomologique de France, Paul Mabille, déjà associé au projet depuis de nombreuses années[1172]. Aux côtés de l'entomologiste, il assume une partie de la responsabilité directe des deux volumes de *l'Histoire naturelle des lépidoptères de Madagascar* qui ne paraissent qu'en 1885-1886.

Ce genre de frictions au sein de l'équipe n'est pas rare puisque quelques années plus tard, en 1911, Jules Cardot se plaint du résultat de l'*Atlas des mousses de Madagascar* réalisé en compagnie de Renauld et envisage de mettre un terme à sa collaboration. Le spécialiste de bryologie ne se satisfait ni du texte ni de la classification adoptée. Il estime le volume de texte

[1167] MNHN-BAC, lettre de René Viguier à Guillaume Grandidier, le 11 septembre 1917, avec les réponses de celui-ci au crayon dans la marge, insérée dans le volume XXXV de l'*Histoire naturelle des Plantes de Madagascar*.
[1168] MNHN Ms 2817, lettre de Guenec à Alfred Grandidier, le 30 janvier 1876.
[1169] MNHN Ms 2817, lettre de Guenec à Alfred Grandidier, le 27 juin 1876.
[1170] *Bulletin de la société entomologique de France*, n° 1, 1881.
[1171] MNHN Ms 2817, lettre de Guenec à Alfred Grandidier, le 24 février 1876.
[1172] MNHN Ms 2820, lettres de Mabille à Alfred Grandidier, entre 1877 et 1887.

en préparation trop succinct alors qu'Alfred Grandidier souhaite en retrancher des passages descriptifs. Surtout, il conteste les renvois aux ouvrages de Renauld alors que celui-ci indiquait rarement sa bibliographie et ne peut donc être considéré comme un scientifique sérieux. « Vous n'ignorez pas qu'actuellement on attache une grande importance à ce que toutes les indications bibliographiques soient données avec une précision rigoureuse[1173]». Finalement Jules Cardot poursuit sa participation à la rédaction de l'*Histoire naturelle des plantes de Madagascar* au sujet des mousses, en 1912 et 1913, mais la collaboration ne semble pas très cordiale si l'on en juge par le ton de ses nombreuses lettres.

Face à ces problèmes et à l'accroissement permanent des collections grâce aux apports des explorations organisées dans le même temps, Alfred Grandidier décide après 1895 de laisser de côté les parties d'histoire naturelle pour se consacrer à ce qui serait plus utile dans le cadre de la colonisation du pays. Il s'attelle donc aux quatre volumes de l'*Ethnographie de Madagascar*[1174].

En somme, l'entreprise ne sera jamais véritablement terminée à cause de ses dimensions exponentielles. En 1876, Hachette fait de la publicité pour 28 volumes mais en 1893 la Société d'Editions Géographiques, Maritimes et Coloniales en annonce 40, qui deviennent 54 en 1909 et même 59 en 1914. Cependant, la guerre et le déclin physique d'Alfred Grandidier stoppent l'inflation du nombre de volumes prévus[1175]. L'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* n'en comptera finalement que trente[1176]. En 1944, alors qu'Alfred Grandidier est mort depuis une vingtaine d'années et que son fils, qui a pris sa suite, entre à son tour dans le grand âge, il manque encore environ 14 tomes d'après les estimations de Guillaume Grandidier. Sont achevés les volumes concernant la géographie, la météorologie, l'ethnographie, les oiseaux, les poissons, les lépidoptères diurnes, les hyménoptères et les mousses. Restent incomplets à cette date les volumes sur l'histoire politique et coloniale, les mammifères, les reptiles, les coléoptères, les orthoptères, les mollusques, les myriapodes et les plantes[1177].

[1173] Ac. Malg., lettre de Jules Cardot à Alfred Grandidier, le 24 juin 1911.
[1174] Grandidier, Guillaume, « Les voyages d'Alfred Grandidier et les origines de *l'histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* », *op. cit.*, p. 12.
[1175] MNHN Ms 2787-I, Papiers Grandidier.
[1176] *Hommes et destins*, tome 1, Académie des Sciences d'Outre-Mer, Paris, 1975.
[1177] Voir annexe 22 ; MNHN-BAC, récapitulatif de Guillaume Grandidier de juin 1944, inséré dans *l'Atlas des Oiseaux*, tome I.

2. De l'importance des planches

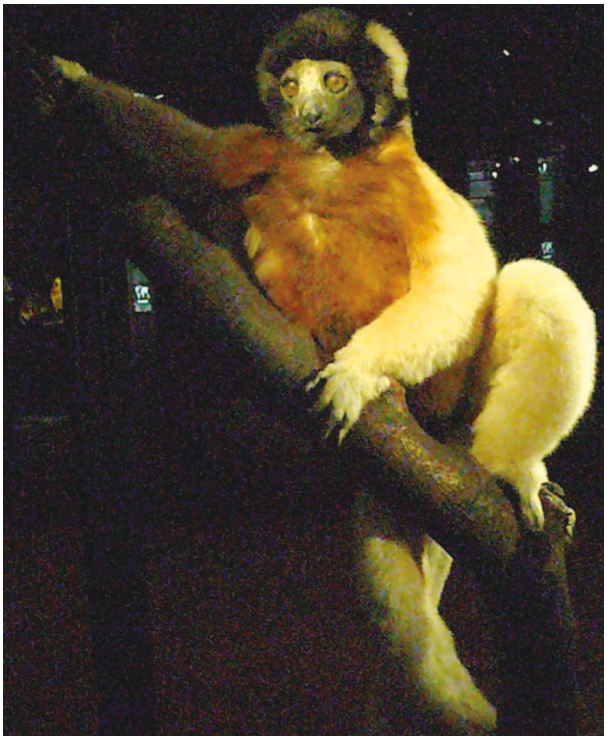
Alfred Grandidier se montre si pointilleux et méticuleux qu'il ne néglige pas le moindre détail, allant jusqu'à scruter les innombrables planches, souvent en couleurs, qui constituent environ la moitié des volumes de son *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*. A côté des volumes de texte figurent en effet les atlas correspondants. C'est un aspect de la publication souvent négligé et jamais commenté lorsque l'on évoque le travail et l'œuvre d'Alfred Grandidier. Pourtant les illustrations font partie intégrante du travail d'édition en histoire naturelle et le savant endosse la responsabilité de leur fidélité absolue aux modèles naturels. Dans le but de rétablir leur importance pour le travail d'ensemble du scientifique, nous avons choisi de nous y arrêter. De plus, le XIXème siècle constitue l'Age d'Or de la publication illustrée en histoire naturelle, qu'il s'agisse d'éditions scientifiques ou de vulgarisation. La découverte de la technique de la lithographie par Aloïs Senefelder vers 1796 permet l'édition de planches d'excellente qualité[1178].

A l'époque au cours de laquelle Alfred Grandidier fait paraître ses volumes, il s'agit exclusivement de gravures réalisées artisanalement à partir de dessins accomplis en laboratoire, d'après des animaux empaillés le plus souvent[1179].

Les gravures de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* sont pleinement ancrées dans la tradition de l'illustration naturaliste car nous pouvons constater qu'elles reprennent les présentations adoptées dans les Vélins du Muséum, notamment ceux réalisés par Nicolas Robert au milieu du XVIIème siècle[1180]. En comparaison avec les planches parues dans le *Nouveau Larousse illustré* par exemple, édité entre 1898 et 1907, les illustrations de la publication d'Alfred Grandidier paraissent beaucoup plus traditionnelles à la fois dans la mise en page et dans le choix des couleurs. Alors que les images du *Larousse* arborent des couleurs vives en grands aplats qui témoignent d'un procédé industriel, les gravures de l'histoire naturelle malgache offrent un aspect très « aquarellé » qui évoque le « fait main »[1181].

[1178] Chansigaud, Valérie, *Histoire de l'illustration naturaliste : des gravures de la Renaissance aux films d'aujourd'hui*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2009, 239 p., p. 96, 101.
[1179] MNHN Ms 2275, lettre d'Alfred Grandidier à Emile Oustalet, le 15 août 1880.
[1180] Seckel, Raymond et Tesniere, Valérie, « De Panckoucke à Queneau », pp. 420-441, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p., p. 429.
[1181] Pinault-Sorensen, Madeline, « La fabrique de l'*Encyclopédie* », pp. 383-417, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Gravure du Propithecus Coquerelii par Bocourt et Faguet parue dans l'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar [Ac. Malg.]



Sifaka Verreauxii empaillé exposé dans la Galerie de Zoologie du MNHN dont la pose imite ou inspire celle de l'animal ci-contre [JEM]

Pour l'exécution des dessins, Alfred Grandidier s'assure la collaboration des meilleurs professionnels, notamment l'artiste néerlandais John Gerrard Keulemans, doté d'une excellente réputation internationale. A l'image de la plupart des illustrateurs naturalistes, celui-ci emploie de préférence la lithographie, en utilisant une pierre par couleur[1182]. Keulemans discute avec Alfred Grandidier de nombreux points, dont celui de la colorisation des planches pour rendre les dessins le plus fidèles possible à la réalité[1183]. Alfred Grandidier achète également des planches à l'artiste britannique Mintern dont les chromolithographies sont aujourd'hui bien cotées sur le marché de l'art[1184]. Déjà à La Réunion en 1866 il avait fait montre de son exigence artistique en faisant lithographier le *Propithecus Verreauxi* par Louis Roussin, artiste majeur de la colonie au XIXème siècle[1185].

[1182] Chansigaud, Valérie, *Histoire de l'illustration naturaliste*, *op. cit.*, p. 101.
[1183] MNHN Ms 2817, lettre de J. Keulemans à Alfred Grandidier, le 21 janvier 1879.
[1184] MNHN Ms 2820, lettres de R. Mintern à Alfred Grandidier, entre 1878 et 1880.
[1185] Grandidier, Alfred, « Types nouveaux ou peu connus du Muséum de Saint-Denis : le propithèque de Verreaux », *Album de l'Ile de La Réunion*, 1866-1867, pp. 153-162, p. 153.

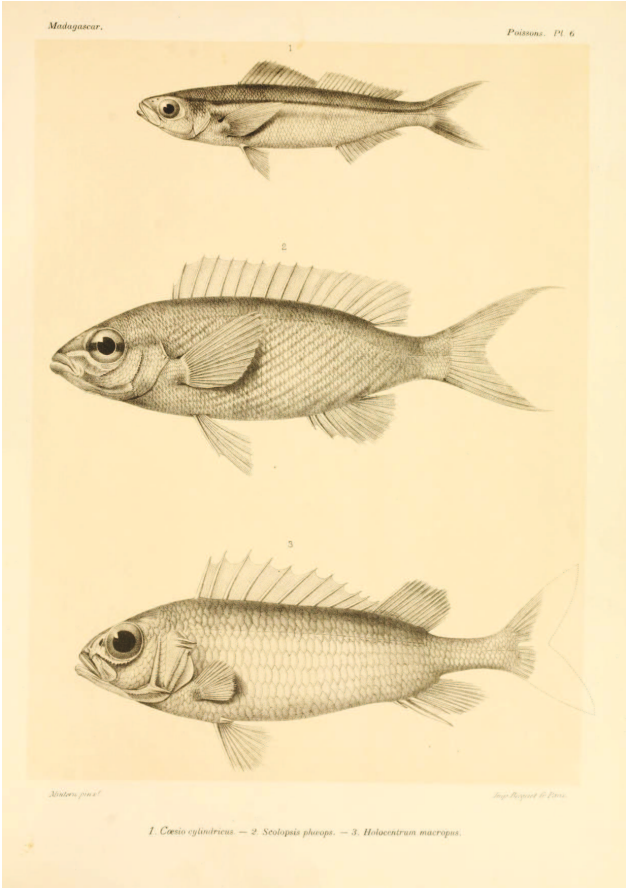


Planche ichtyologique de Robert Mintern parue dans l'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar [Ac. Malg.]

Lorsque le spécimen manque en France, il est rare qu'un établissement étranger accepte de prêter le sien, comme le prouve le refus du British Museum d'envoyer des papillons[1186], de même que le refus du Natural History Museum de Dublin[1187]. Généralement, le directeur de la publication doit dépêcher un émissaire pour exécuter des croquis sur place, le plus souvent au Muséum de Londres, même si parfois le Muséum procure lui-même les dessins[1188]. Comme il apparaît que les meilleurs graveurs et coloristes en histoire naturelle se trouvent également à Londres, Alfred Grandidier dispose d'artistes installés dans la capitale britannique, comme Keulemans depuis 1866[1189]. Le graveur d'origine néerlandaise peut ainsi effectuer des croquis sur les insectes de la collection Crossley[1190].

[1186] MNHN Ms 2811, lettre de Arthur Butler à Alfred Grandidier, le 17 avril 1880.
[1187] MNHN Ms 2817, lettre de William Kirby à Alfred Grandidier, le 24 septembre 1877.
[1188] MNHN Ms 2811, lettre de Arthur Butler à Alfred Grandidier, le 25 mars 1880.
[1189] Chansigaud, Valérie, *Histoire de l'illustration naturaliste*, *op. cit*., p. 116, 120.
[1190] MNHN Ms 2813, lettre de Keulemans à Alfred Grandidier, le 11 décembre 1879.

Alfred Grandidier profite de ce contact avec la capitale britannique pour faire souscrire les savants londoniens aux prochains volumes de son *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*[1191]. En effet, Alfred Grandidier prend personnellement la charge d'une partie de la promotion de son œuvre. Il sollicite les institutions étrangères à ce propos, expédie quelques envois gratuits pour appâter ses clients et revient régulièrement à la charge pour leur demander de souscrire aux nouvelles parutions, car il essuie un certain nombre de refus[1192]. Il faut dire que le prix élevé des volumes, dû notamment aux innombrables planches en couleurs, ne facilite pas leur vente[1193]. Les ouvrages illustrés d'histoire naturelle demeurent des objets de luxe, artisanaux, bénéficiant d'un tirage réduit[1194].

Même dans les volumes auxquels il ne contribue par directement, l'œil perçant d'Alfred Grandidier décèle le moindre défaut. Ainsi fait-il remplacer plusieurs planches de l'*Histoire naturelle des Lépidoptères* au sein desquelles la couleur ou la forme des ailes de l'un des papillons ne lui convient pas. Paul Mabille évoque d'autres cas problématiques pour des questions de couleurs, dans le même volume[1195]. Alfred Grandidier sollicite Henri de Saussure pour contrôler toutes les planches d'entomologie[1196]. Il demande également la vérification de chacune des descriptions et des planches afin de s'assurer qu'une même espèce n'a pas été décrite sous deux noms différents. Il y a là un risque important dû à la multiplicité de collaborateurs éparpillés dans plusieurs laboratoires. Enfin, Alfred Grandidier choisit les spécimens à représenter et jette un certain nombre de planches, estimant pléthorique la quantité des lépidoptères à illustrer[1197]. Les planches consacrées aux mammifères sont également passées à la loupe et Alfred Grandidier en écarte encore de nombreuses, pour des raisons de couleurs ou même simplement de format, et bien sûr lorsque des détails anatomiques ne lui paraissent pas corrects[1198]. Diderot lui-même revoyait individuellement chaque planche de son *Encyclopédie* avant de délivrer son bon-à-tirer[1199].

[1191] MNHN-BAC, lettre de Keulemans ? à Alfred Grandidier, le 3 juin 1880.
[1192] MNHN Ms 2821, lettre du Conservateur de la Public Library of Cincinnati à Alfred Grandidier, le 9 janvier 1911.
[1193] Les échanges de courrier pour vendre des exemplaires de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* sont nombreux et plus offensifs en général vers l'étranger. Voir notamment MNHN Ms 2811, lettre de R. W. Power, Curator of books à l'American Museum of Natural History de New York à Alfred Grandidier, le 18 janvier 1911.
[1194] Chansigaud, Valérie, *Histoire de l'illustration naturaliste*, *op. cit*., p. 8-9.
[1195] MNHN Ms 2820, lettre de Mabille à Alfred Grandidier, le 11 mars 1879.
[1196] MNHN Ms 2822, lettres d'Henri de Saussure à Alfred Grandidier, entre 1880 et 1882.
[1197] MNHN-BAC, note d'Alfred Grandidier sans date, insérée dans le volume XVIII de l'*Histoire naturelle des Lépidoptères.*
[1198] MNHN Ms 2791-I, Papiers Grandidier.
[1199] Pinault-Sorensen, Madeline, « La fabrique de l'*Encyclopédie* », *op. cit*., p. 402.

L'on retrouve un travail d'inspection comparable réalisé sur les illustrations des oiseaux. Nous avons pu observer qu'Alfred Grandidier a porté directement ses corrections sur la planche du *Coracopsis Obscura* : elle a été refusée pour des détails qui ne concernent pas principalement l'oiseau mais le décor !

Gravure du Coracopsis Obscura annotée au crayon par Alfred Grandidier [MNHN Ms 2791]

Alfred Grandidier indique en marge que les monticules de terre sont trop clairs, qu'il faut « salir » la prairie, retoucher l'arbre, ajouter des nervures supplémentaires aux feuilles d'arbre, reverdir le feuillage placé sous les ailes et précise, concernant l'oiseau, qu'il faut alléger le gris du plumage de son dos[1200]. Si Alfred Grandidier accorde une telle importance à la précision du paysage c'est que les planches zoologiques ne doivent pas se se limiter à une reproduction de l'animal mais procéder à la recréation fidèle de tout son environnement, à l'image des dioramas des taxidermistes qui sont en vogue aux Etats-Unis dès 1870[1201]. C'est tout un écosystème et non seulement une espèce qu'Alfred Grandidier montre à ses lecteurs, pour une vision globale de la nature. Quelques naturalistes des siècles précédents avaient initié une représentation complète des milieux naturels, mêlant plantes et animaux à l'instar d'Adriaan Collaert dans ses *Images d'oiseaux d'après nature* parues en 1810, ajoutant même des hommes comme sur les planches de l'*Histoire naturelle du Sénégal* de Michel Adanson en 1757[1202]. Cependant, ils représentaient encore des cas isolés.

Les planches illustrées possèdent leur propre discours, elles apportent de nouvelles informations et doivent à ce titre satisfaire à des exigences de rigueur comparables à celles du texte. En effet, les gravures ne représentent pas de simples illustrations de l'écrit mais jouent un rôle véritablement informatif, complémentaire de celui du texte.

Tous les propithèques du volume 1 de *l'Atlas des mammifères* sont également présentés vivants dans leur espace naturel, à l'aide de planches en couleurs. Cependant, l'on observe que la plupart des illustrations utilisent néanmoins le noir et blanc et que les autres espèces de mammifères ne sont pas présentées en situation. Cela s'explique en partie par le coût des planches, surtout en couleurs, et par une volonté de ne pas augmenter indéfiniment le portfolio. Les illustrations « techniques » occupent donc la majeure partie des pages, certaines colorisées. Dans ce même volume de l'*Atlas des mammifères* par exemple, l'on observe diverses coupes de crânes et d'os, les squelettes reconstitués d'indris et avahis puisqu'ils ne sont pas présentés vivants, des écorchés pour chaque espèce, mais en outre des croquis en coupe de la peau, des dents, des intestins, des oreilles, de la cervelle, de la mâchoire, de l'appareil digestif, de la langue et du palais, de l'appareil reproducteur, des foetus.

[1200] MNHN Ms 2791-II, Papiers Grandidier.
[1201] Chansigaud, Valérie, *Histoire de l'illustration naturaliste*, *op. cit*., p. 157.
[1202] Heurtel, Pascale et Serre, Françoise, « Les grands livres de la nature », *op. cit*., p. 218, 240.

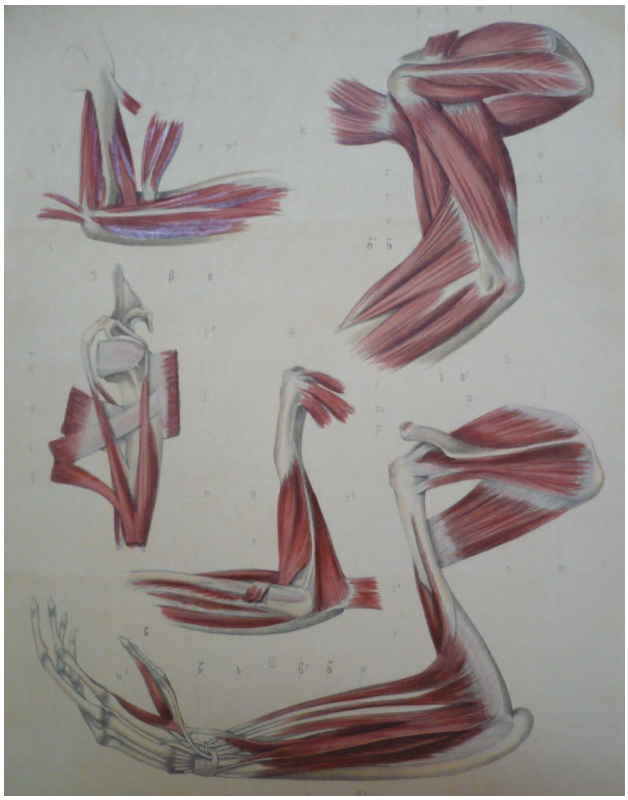


Planche technique en couleurs "myologie des lémurs" [Ac. Malg.]

Ces illustrations sont destinées à favoriser la comparaison entre espèces mais également à parfaire la connaissance de chaque animal, ainsi qu'Alfred Grandidier le revendique dans le volume de texte correspondant :

> « Ce n'était pas, du reste, pour trouver des espèces ou des genres nouveaux que j'avais entrepris mon voyage à Madagascar. S'il est utile de dresser la liste aussi générale que possible des animaux qui habitent une contrée, il est encore plus important de faire l'étude complète, tant au point de vue zoologique qu'au point de vue anatomique, des types qui en caractérisent la faune.[1203]»

Selon son habitude, Alfred Grandidier joint une carte de localisation de chaque espèce et toutes les illustrations comportent une numérotation individuelle selon un système qui renvoie à des notes dans les volumes de texte.

[1203] Grandidier, Alfred, « Préface », *Histoire naturelle des mammifères*, tome I, 1875, p. II.

Enfin, nous pouvons signaler que le volume de l'*Atlas des mammifères* comprend également des photographies des pattes antérieures gauches de chaque espèce. L'usage de la photographie en histoire naturelle demeure très innovant pour 1875.

Les lithographies des *Atlas des plantes*, publiés beaucoup plus tard, se présentent intégralement en noir et blanc et l'on peut y déceler une fois de plus un certain manque d'intérêt d'Alfred Grandidier en comparaison avec les volumes de zoologie ou de géographie[1204].

Outre les illustrations d'histoire naturelle, Alfred Grandidier apporte également les soins les plus précis à la reproduction des cartes anciennes, le plus souvent en couleurs et d'une exceptionnelle qualité, notamment dans son *Histoire de la Géographie.*

3. Sur les méthodes de rédaction

Si les illustrations ont leur importance, le texte reste bien entendu fondamental dans l'œuvre d'Alfred Grandidier. L'analyse de ses brouillons nous révèle des informations sur la façon de travailler du scientifique à son bureau, mais aussi sur le processus de création des grandes idées et théories développées dans ses principales œuvres.

Nous y retrouvons le souci, presque maniaque, d'Alfred Grandidier pour la méthode, l'organisation et la « navigation » à l'intérieur de ses ouvrages. Dans l'*Ethnographie de Madagascar* tome I, qui correspond au volume IV de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, Alfred Grandidier fait figurer jusqu'à trois niveaux de notes de bas de pages et ajoute encore des renvois vers l'appendice ! Certaines pages de l'*Histoire de la Géographie*, qui correspond au premier volume de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, sont occupées à moitié, voire aux 5/6èmes par les notes infrapaginales. L'appareil critique extrêmement développé, volumineux et détaillé représente l'une de ses principales caractéristiques. Les notes s'allongent avec la citation des thèses de ses adversaires qu'il réfute ensuite. C'est pour lui un gage de sérieux et d'autorité, il espère ainsi mettre un terme définitif, en sa faveur, aux nombreuses polémiques se rapportant à l'origine des Malgaches par exemple. Cependant, l'abondance peut parfois nuire à la compréhension de ses travaux car sa thèse se retrouve en quelque sorte noyée au milieu de celles de ses adversaires. Le savant s'aperçoit ainsi avec effroi d'une confusion entre sa position et celle de ses détracteurs concernant l'origine du nom Madagascar dans *Le Guide de l'immigrant à*

[1204] Baillon, Henri, *Atlas des plantes*, volume I, 1886, volume II, 1890.

Madagascar[1205]. Alfred Grandidier cite également ses sources en langue originale, y compris en grec ancien comme c'est le cas dès la première page de l'*Histoire de la Géographie*, ou encore en arabe un peu plus loin.

Ses ouvrages contiennent également en fin de volume des tables des matières analytiques, alphabétiques et des tables des illustrations quand il y a lieu.

Il cherche la perfection des moindres détails de chacune de ses publications ou de celles dont il a la responsabilité. Son ami Charles Maunoir n'hésite pas d'ailleurs à le taquiner à propos de sa méticulosité voire de sa maniaquerie[1206]. Relisant et corrigeant les épreuves du texte d'Emile Oustalet pour l'*Histoire naturelle des Oiseaux*, l'œil impitoyable d'Alfred Grandidier remarque que l'ornithologiste a omis de citer la page d'une de ses références bibliographiques. Oustalet est sommé de corriger l'oubli et de compléter la note[1207]. Déjà en 1867, contrôlant un article avant de délivrer son bon-à-tirer, Alfred Grandidier demande des corrections de minutie : passer une ligne, écrire un mot en minuscules, bien aligner les lettres sur une ligne…[1208] On retrouve le même souci du détail et de la précision pour l'édition du *Guide de l'immigrant à Madagascar*[1209].

L'organisation extrêmement rigoureuse paraît d'autant plus surprenante qu'Alfred Grandidier travaille souvent à ses diverses publications à partir de notes au crayon très désordonnées, parfois de simples annotations sur des papiers déchirés. Ses notes et brouillons dépourvus de soin et parcourus de ratures, ne comportent la plupart du temps aucun titre[1210]. Actuellement ses papiers se trouvent parfois mélangés à ceux de son fils Guillaume. Pourtant, il est impossible de les confondre car les notes de Guillaume sont, au contraire de celles de son père, toujours soigneusement rangées, classées, numérotées ou intitulées d'une quelconque manière et rédigées à l'encre avec une écriture ronde, appliquée et régulière, à l'opposé de celles d'Alfred Grandidier. Cependant, lorsque père et fils collaborent à compléter un immense fichier manuel des plantes de Madagascar, à double entrée, latin et malgache, le classement est rigoureusement respecté et sur chaque fiche sont indiquées les différentes dénominations de la même plante par les divers peuples. Le fichier est complété au fur et à mesure des découvertes qu'Alfred Grandidier puis son fils y intègrent, jusqu'à

[1205] Voir annexe 48.
[1206] MNHN Ms 2820, lettre de Charles Maunoir à Alfred Grandidier, le 23 décembre 1893.
[1207] MNHN Ms 2275, lettre d'Alfred Grandidier à Emile Oustalet, sans date.
[1208] MNHN Ms 2424D, Grandidier, Alfred, « Description de quatre espèces nouvelles de lépidoptères », *Revue et Magasin de Zoologie*, août 1867, tiré-à-part de contrôle annoté.
[1209] Voir annexe 48.
[1210] Voir notamment MHNH Ms 2779-I, Papiers Grandidier, notes et idées sur *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, 1884.

compter environ un millier de références[1211]. De cette même facture, l'on peut citer le répertoire chronologique des faits de l'histoire de Madagascar de 815 (arrivée présumée des Arabes) à 1901, sans doute terminé vers 1902[1212].

En fait, il semble qu'Alfred Grandidier soit un homme organisé et méthodique dans son travail d'enquête autant que dans la restitution de ses idées. En revanche, la phase d'élaboration elle-même se produit sans doute de façon tourmentée et au milieu d'un bouillonnement intellectuel. Alfred Grandidier n'écrit jamais avec facilité, d'un seul jet, qu'il s'agisse de sa correspondance ou de ses publications scientifiques. Sur tous les brouillons qu'il nous a été donné de lire, nous avons retrouvé l'écriture rapide, les nombreuses ratures et les importants rajouts. Le manuscrit de l'*Ethnographie* en montre un bon exemple[1213]. Ceci constitue à nos yeux un argument supplémentaire pour considérer ses carnets d'explorations de 1868-1870, qui ne comportent pas vraiment de traces de remords, comme des documents rédigés à tête reposée, hypothèse que nous avons développée antérieurement.

4. Grandes publications de fin de carrière

A partir des années 1900, Alfred Grandidier prend de plus en plus de recul. Il n'en continue pas moins à travailler et publie même avec une nouvelle énergie, comme saisi d'une soudaine urgence. Alors que l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* se situe encore loin de sa phase finale, il donne la priorité à ce qui lui tient davantage à cœur et à ce qui lui semble impératif de terminer avant son décès. Certaines de ses œuvres les plus significatives paraissent à cette époque.

Les neuf volumes de la *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* réalisés en collaboration avec son fils Guillaume, le député Charles-Roux et Henri Froidevaux représentent une œuvre marquante et originale dans la bibliographie d'Alfred Grandidier, aujourd'hui encore très admirée et largement encensée lors de sa parution[1214].

> «La lecture du premier volume des *Ouvrages anciens* a été pour moi un véritable régal et nous fait aspirer aux autres volumes avec une grande impatience. Cet ouvrage sera unique et aucune autre colonie n'en possède de semblable. Nous pouvons nous rendre compte facilement du prodigieux travail que cette œuvre vous aura causé.

[1211] MNHN Ms 2775, Papiers Grandidier.
[1212] MNHN Ms 2782-I, Papiers Grandidier.
[1213] MNHN Ms 2789-III, Papiers Grandidier.
[1214] Voir annexe 31.

Aussi la colonie vous est-elle profondément reconnaissante du nouveau et signalé service que vous lui aurez rendu en cette occasion.[1215]»

Il trouve, avec la sortie de cet ouvrage, l'occasion de faire parler de ses travaux à l'étranger, notamment au Portugal où *O Seculo* consacre plusieurs articles en février 1902 sur les recherches du savant en général et sur les Portugais à Madagascar en particulier[1216].

La présentation de ces volumes se distingue par une iconographie abondante et d'excellente qualité dans laquelle Alfred Grandidier parvient à faire reproduire des cartes extrêmement rares et anciennes[1217], toutes en couleurs, qu'il analyse et commente longuement. Dans un souci de clarté et de pédagogie, il adjoint des cartes retraçant les voyages mentionnés dans les textes qu'il publie. Le premier tome reprend en effet les itinéraires des voyageurs portugais entre 1500 et 1506 par exemple.

Pour la *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Alfred Grandidier traduit personnellement tous les textes portugais, espagnols, italiens et latins, parfois avec l'aide de son fils, tandis que les textes allemands et hollandais relèvent des bons soins d'Hamelius[1218]. La traduction des textes anglais est le fruit du travail des trois collaborateurs[1219]. Cependant, Alfred Grandidier garde pour lui la lourde tâche de localiser et récupérer les textes dans toute l'Europe : à Leyde[1220] et Haarlem[1221] aux Pays-Bas, à Coïmbra[1222] ou Porto[1223] au Portugal…

Très classiquement, il respecte, dans ces ouvrages, l'ordre chronologique pour évoquer la découverte des îles du Sud-Ouest de l'Océan Indien. Il revient sur l'ensemble des étymologies – Madagascar, Comores… – dont il considère la plupart du temps que l'on a donné jusqu'ici une interprétation erronée. Son travail vaut aussi par l'équivalence qu'il propose pour chaque toponyme ancien cité dans les textes qu'il reproduit, afin de faire apparaître la correspondance avec les noms contemporains. Ce travail de longue haleine peut susciter des controverses aujourd'hui – Alfred Grandidier se contredit parfois dans ses interprétations[1224] – il agit néanmoins en précurseur. Le chercheur rétablit également les noms des rois et retranscrit les mots malgaches dans l'orthographe codifiée du XIXème siècle. Dans

[1215] Lettre du 17 avril 1903, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar*, *op. cit.*
[1216] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.
[1217] Grandidier, Alfred, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, volume 1, Paris, 1903.
[1218] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*,p. 44.
[1219] Grandidier, Alfred, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, *op. cit.*
[1220] MNHN Ms 2817, lettres de Michael Jan de Goeje à Alfred Grandidier, les 20 mars et 19 avril 1902.
[1221] MNHN Ms 2822, lettre de Rutgers Van Der Loeff à Alfred Grandidier, le 12 février 1903.
[1222] MNHN Ms 2820, lettres du Père Antonio de Menezes à Alfred Grandidier, années 1902-1903.
[1223] MNHN Ms 2821, lettre de Filippe Pinheiro à Alfred Grandidier, le 16 août 1902.

la même veine, il reprend systématiquement les occurrences de plantes ou d'animaux, même avec les descriptions les plus vagues, pour en donner le nom scientifique et international. Dans un souci de vulgarisation, il s'évertue enfin à convertir toutes les sommes indiquées, quelles que soient les monnaies, leur pays d'origine et leur date, en francs français des années 1900. Afin de faciliter la consultation de ses travaux, il place en fin de chaque volume de sa *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* une table de matières très détaillée, une table des cartes, portraits et autres illustrations ainsi qu'un index alphabétique.

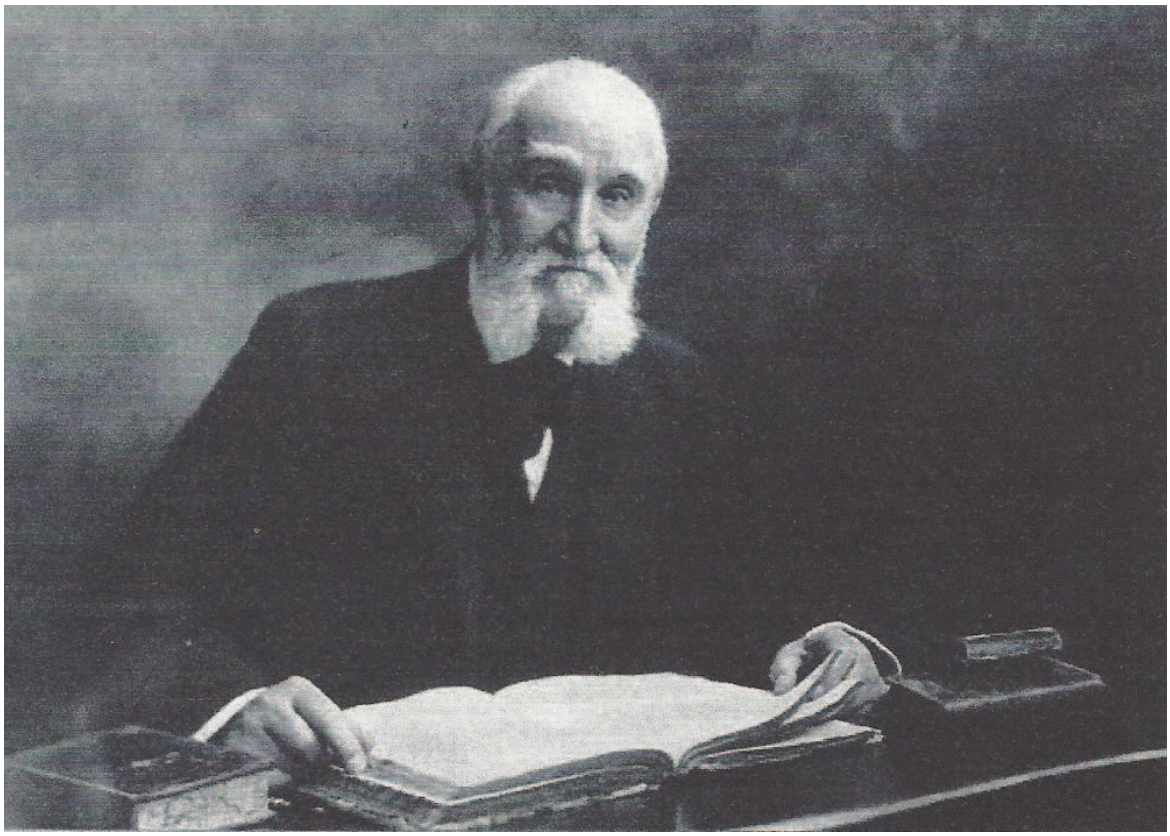
Ce genre de travail avait déjà été effectué dans les années 1840 sur l'Amérique du Sud par Charles-Henri Ternaux-Compans. Il n'est pas impossible qu'Alfred Grandidier ait connu ces recherches puisque nous savons qu'il s'est intéressé aux civilisations précolombiennes et à l'histoire de la conquête des Amériques. Nous pourrions donc envisager qu'il se soit sciemment inspiré de ce précédent, car les similitudes entre son édition des textes anciens sur Madagascar et celle effectuée par Ternaux-Compans à propos de l'Amérique du Sud frappent de façon flagrante. En effet, après son voyage dans le sous-contient sud-américain, ce passionné réunit la plus importante collection de manuscrits anciens et inédits, qu'il entreprend de traduire et de publier dans les 20 volumes de *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à la découverte de l'Amérique.* A l'image d'Alfred Grandidier, il ne se contente jamais des textes bruts mais effectue au contraire une véritable édition critique, expliquant, comparant, rectifiant, annotant abondamment les manuscrits. Son but est de faire mieux connaître des territoires appelés à jouer un rôle stratégique et il s'entoure des plus prestigieux scientifiques tels Alexander Von Humboldt pour parfaire ses écrits, à l'instar d'Alfred Grandidier. Enfin, ultime similitude, Ternaux-Compans publie une *Bibliothèque américaine ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis sa découverte jusqu'à 1700*, comptant 1600 titres[1225]. Cet ouvrage ressemble beaucoup à la *Bibliographie de Madagascar* entreprise par Alfred Grandidier à la même époque que sa *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*.

La seconde œuvre majeure de la fin de carrière de notre savant consiste en la direction de publication du *Guide de l'immigrant à Madagascar*, voulu par Gallieni. Si Alfred Grandidier n'est pas l'auteur de cet ouvrage, il en est en revanche le correcteur scrupuleux

[1224] Grandidier, Alfred, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar, op. cit.*. Par exemple, p. 437, pour le même texte de Jérôme Megisser de 1609, il affirme que Mayotte correspond à l'île China puis à l'île du Saint-Esprit.

[1225] Chassin, Joëlle, « Quand le XIXème siècle français se fait exploration et lecture des premiers récits sur l'Amérique », *op. cit.*

aussi bien que le maître d'œuvre, depuis l'établissement du budget prévisionnel du projet jusqu'à l'arbitrage final concernant la place de telle ou telle carte dans la publication[1226]. Ses années 1898 et 1899 se trouvent très largement monopolisées par ce travail d'édition. La politesse lui interdisant de l'avouer à Gallieni, il confie à son fils que c'est loin d'être une partie de plaisir : « Je suis en ce moment surmené par la correction ennuyeuse et pénible du grand *Guide de l'émigrant* [sic] que le Général Gallieni fait publier.[1227]».



Alfred Grandidier mis en scène à sa table de travail, vers 1910 [coll. R. Davoine]

A partir de 1911, malade – il souffre de rhumatismes au bras droit durant l'hiver 1910-1911[1228]– et surtout très âgé, ayant perdu le goût de vivre suite à plusieurs drames familiaux[1229], Alfred Grandidier se réfugie toujours plus dans ses publications, pour « tuer le

[1226] Voir annexe 48.
[1227] MNHN Ms 2817, lettre de Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 8 novembre 1898.
[1228] MNHN Ms 2811, lettre du RP Colin à Alfred Grandidier, le 31 juillet 1911.
[1229] Alfred Grandidier commence à connaître de sérieux ennuis de santé en 1911, il perd son frère bien-aimé en 1912, puis sa femme qu'il chérissait en 1913. Enfin, le déclenchement de la Première Guerre Mondiale en 1914 l'affecte beaucoup. Il est inquiet pour son fils, mobilisé, et se désole particulièrement du spectacle des horreurs de la guerre. A partir de cette époque, il ne se consacre plus guère qu'à ses publications, évite les manifestations publiques et reçoit beaucoup moins. Nous savons aussi qu'il a eu « un accident de santé » en 1921. MNHN Ms 2815, lettre de H. Froidevaux à Guillaume Grandidier, le 14 septembre 1921.

temps en m'efforçant d'être utile à mon pays dans la faible mesure de mes moyens[1230]». Ce travail constitue son unique motivation, ainsi qu'il l'avoue à son collègue plus jeune Alfred Lacroix, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences :

> « C'est un mort qui vient à vous, mon ami, car je suis mort pour le monde. Rien en-dehors de Madagascar ne m'intéresse plus. Je sais que vous partagez ma vieille passion pour mon île c'est pourquoi je vous apporte un affectueux bonjour. Je ne veux pas vous déranger davantage, je monte à la bibliothèque et, ce soir, j'aurai ajouté quelques pages à mon livre. Pour le reste, Guillaume y pourvoira ![1231]»

Malgré les nombreux maux de la vieillesse, le savant reconnaît en 1918 qu'il y voit toujours très bien et peut encore travailler dix heures par jour[1232]. L'orientaliste et académicien Henri Cordier confirme ce comportement lorsqu'il envoie ses condoléances à Guillaume Grandidier : « Malgré le mauvais état de santé de votre père dans les dernières années […] vous avez la consolation de penser que jusqu'à la fin il garda intactes son intelligence et sa puissance de travail[1233]». Cependant, bien qu'Alfred Grandidier ait conservé ses capacités intellectuelles jusqu'à sa disparition et qu'il se vante de sa vaillance, l'on peut s'interroger sur ses réelles possibilités physiques de travail puisque son état moral et sa santé se sont beaucoup dégradés à la fin et que nous avons remarqué une écriture très brouillée dans l'année précédant son décès[1234].

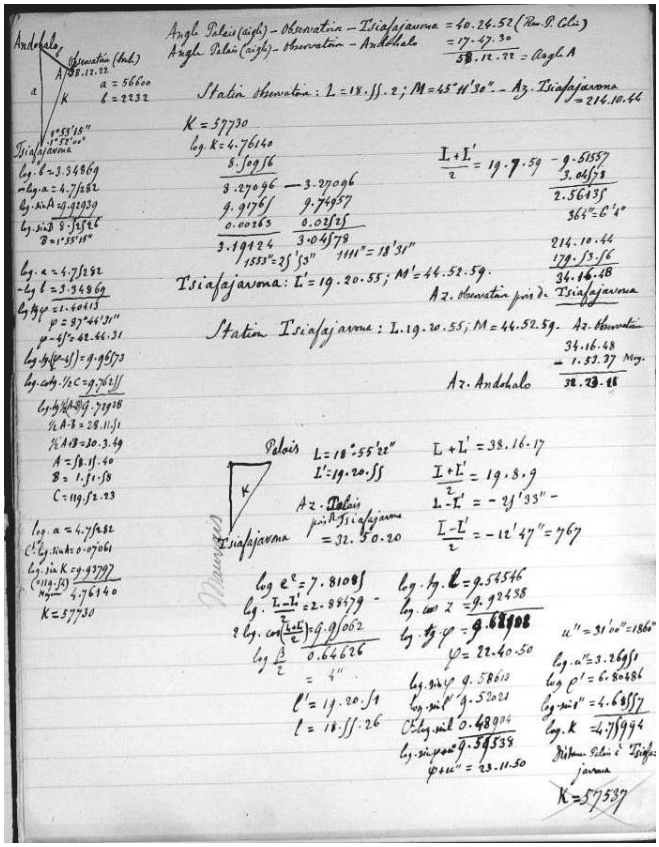
C. Quelques apports majeurs dans l'étude de Madagascar

Ne possédant pas à lui seul la capacité d'exploiter l'immense richesse scientifique de Madagascar, Alfred Grandidier s'attache plus particulièrement à certains aspects de la connaissance de la Grande Île. Dans la plupart des cas il fait œuvre de pionnier et il devient une référence dans le domaine. Nous avons choisi de développer quelques exemples qui nous ont paru particulièrement significatifs, à la fois par le rôle qu'y a joué Alfred Grandidier et par leur importance scientifique aux yeux de ses contemporains, mais aussi par la postérité que ces études ont pu rencontrer.

[1230] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1231] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 2.
[1232] MNHN Ms 2811, lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 28 février 1918.
[1233] MNHN Ms 2813, lettre de Henri Cordier à Guillaume Grandidier, le 14 septembre 1921.
[1234] Acad. Sc., 1B25, 1B26, registres des présences 1915-1920 et 1921-1926.

1. La cartographie

La cartographie constitue sans doute son œuvre capitale, notamment par les répercussions que le travail trouve quasi-immédiatement. L'une des premières tâches que s'assigne Alfred Grandidier dès son retour à Paris est en effet la publication d'une carte générale de Madagascar avec une topographie corrigée et une orographie précise.



Page de triangulations des environs de Tananarive ayant servies à établir la carte de l'Imerina - Carnet de calculs n° 2 d'Alfred Grandidier [MNHN Ms 3259]

Le RP Colin en 1889, collaborateur majeur d'Alfred Grandidier pour l'établissement des cartes malgaches [Poisson]

Avec l'aide du Père Roblet, Jésuite rencontré à Tananarive, il publie ensuite la première carte de l'Imerina au 1/200 000ème. Il donne pour la première fois la position exacte de Tananarive, confirmée ensuite par les observations du Père Colin, qui ne doit faire qu'une correction très minime d'un mile[1235]. Cela participe de sa lutte contre les affabulations au sujet de Madagascar.

[1235] Grandidier, Alfred, « Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente dernières années », *op. cit.*

« Je fais simplement allusion à la mauvaise foi de certains écrivains qui trompent sciemment le public en tirant de leur imagination des récits qu'ils prétendent faits sur nature. Madagascar est précisément un de ces pays dont nous ne connaissions la topographie intérieure que par un roman auquel les géographes avaient donné toute leur confiance. Les côtes elles-mêmes, quoi que mieux connues, ne l'étaient encore que bien imparfaitement.[1236]»

Le RP Roblet effectuant un tour d'horizon en Imerina puis travaillant à son bureau. Toutes ses données ont été transmises à Alfred Grandidier afin d'être cartographiées [Poisson]

Retraçant l'intégralité de l'histoire de la cartographie de Madagascar, il affirme que l'île est correctement positionnée sur un planisphère dès les travaux de Pilestrina en 1511 mais qu'il faut attendre sa propre carte de 1871 pour obtenir le relevé sérieux de l'intérieur[1237].

Son travail cartographique vaut à Alfred Grandidier de nombreuses louanges parce qu'il fait œuvre de pionnier mais également parce que ses plans servent dès 1894 à la conquête militaire de la Grande Île comme nous le verrons ultérieurement. L'œuvre cartographique reçoit un écho international. Elle est particulièrement remarquée en Allemagne[1238].

Les cartes topographiques d'Alfred Grandidier demeurent jusqu'à nos jour la base de tous les plans de Madagascar. Malheureusement, elles sont maintenant difficiles d'accès et le plus souvent impossibles à reproduire, ce qui a limité notre étude.

[1236] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n°46, 11 mai 1872, pp. 1077-1088, p. 1077.
[1237] Grandidier, Alfred, « Les cartes de Madagascar depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours », Séance de l'Académie des Sciences du 3 mars 1884. Cette revendication d'exactitude est abusive puisqu'il a lui-même oublié un certain nombre de massifs montagneux.
[1238] *Geographischer Mitteilungen*, 1900, Tome III.

Carte de l'Imerina établie en 1871, dans son édition de 1884, portant les noms d'Alfred Grandidier et des Pères Colin et Roblet [BNF]

2. L'étude générale des lémuriens

Dans le domaine zoologique, bien qu'Alfred Grandidier publie la plupart du temps en compagnie de grandes plumes spécialisées comme Alphonse Milne-Edwards, il n'en est pas moins le découvreur sur le terrain de la quasi-totalité des lémuriens malgaches qui constituent à eux seuls plus de la moitié des mammifères de la Grande Ile. Il détient la primeur de la description pour le *propithecus verreauxi*, le *propithecus edwardsi*, le *chirogalus samati* ou encore le *lepilemur ruficandatus*. Dès son voyage de 1866, Alfred Grandidier met tout en œuvre pour collecter la totalité des différentes espèces de lémuriens[1239]. L'intérêt particulier pour ces mammifères se transmet d'ailleurs à son fils puisque Guillaume Grandidier présente une thèse sur les lémuriens en 1905. La famille rejoint donc la cohorte des naturalistes célèbres qui se sont penchés sur ces petits mammifères. C'est avec un article sur les lémuriens qu'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire révolutionne la zoologie en 1796 en postulant un plan anatomique unique pour toutes les espèces animales[1240].

[1239] Voir annexe 17.
[1240] Le Guyader, Hervé, *Geoffroy-Saint-Hilaire, un naturaliste visionnaire*, *op. cit.*, p. 14.

Alfred Grandidier situe leur origine à l'Ère Tertiaire, lorsque Madagascar était reliée à l'Afrique, discréditant totalement la thèse présentée jusque-là du continent englouti, la Lémurie[1241]. Certains avaient en effet échafaudé une théorie reprenant le mythe de l'Atlantide[1242], du fait qu'ils ne pouvaient expliquer le taux d'endémicité extraordinaire de la faune et de la flore malgaches, ainsi que leur parenté troublante avec celles d'Asie du Sud. La théorie de la dérive des continents n'avait en effet pas encore été formulée.

Alfred Grandidier établit également, avec le précieux concours d'Alphonse Milne-Edwards[1243], que les lémuriens ne sont pas les ancêtres des singes comme le prétend Ernst Haeckel[1244]. Si les lémuriens, comme les singes, appartiennent tous à l'ordre des primates, les premiers forment le sous-ordre des pro-simiens tandis que les seconds constituent les simiens.

Même s'il reconnaît leur extraordinaire variété, Alfred Grandidier réduit à seulement 6 espèces les 22 sortes de lémuriens malgaches que l'on avait comptées jusque-là[1245]. Aujourd'hui les scientifiques ne distinguent plus que 5 espèces de lémuriens[1246].

Le scientifique introduit en outre une dimension supplémentaire très novatrice dans l'étude des lémuriens en les replaçant systématiquement dans leurs rapports avec les sociétés humaines, au sein desquelles ils bénéficient d'une importante force symbolique. Il détaille les relations entre les Malgaches et les lémuriens, indris et makis et relève dans son travail zoologique l'ensemble des croyances religieuses ou superstitieuses qui se rapportent à ces animaux[1247]. L'aspect social du lémurien se voit donc pris en compte au même titre que son anatomie ou son milieu naturel, ce qui n'est pas si fréquent parmi les biologistes. Le naturaliste Henri Poisson insiste sur l'aspect précurseur des études zoologiques « sur le vif » d'Alfred Grandidier, de même que son recours aux connaissances des Malgaches, pour les lémuriens et plus généralement pour tous les vertébrés. « La méthode avec laquelle Alfred Grandidier a entrepris la description des animaux de la Grande Île marque un sérieux progrès dans l'étude de la zoologie coloniale[1248]».

Cette étude zoologique « totalisante », qui inclut également l'éthologie et le concept de biocénose – ancêtre de l'écosystème –, va de pair avec la conception de l'anatomie comparée

[1241] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 32.
[1242] Voir « Une spécialisation progressive dans l'histoire et la recherche des origines de Madagascar ».
[1243] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alphonse Milne-Edwards, membre de la section d'anatomie et de zoologie », Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, le 22 décembre 1924, pp. 1-74, p. 45.
[1244] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1245] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1083.
[1246] Farris-Toussaint, Laetitia et De Wetter, Bernard, *Cap sur les singes et les lémuriens*, *op. cit.*, p. 57.
[1247] Grandidier, Alfred, *Histoire naturelle des mammifères*, tome 1, 1875, p. 295.
[1248] Poisson, H., « Alfred Grandidier zoologiste », *op. cit.*, p. 69.

développée par Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire et Etienne Serres, mais aussi avec la vision du monde de nombreux géographes[1249], deux disciplines abondamment pratiquées par Alfred Grandidier.

3. La découverte des os de l'æpyornis et d'autres fossiles

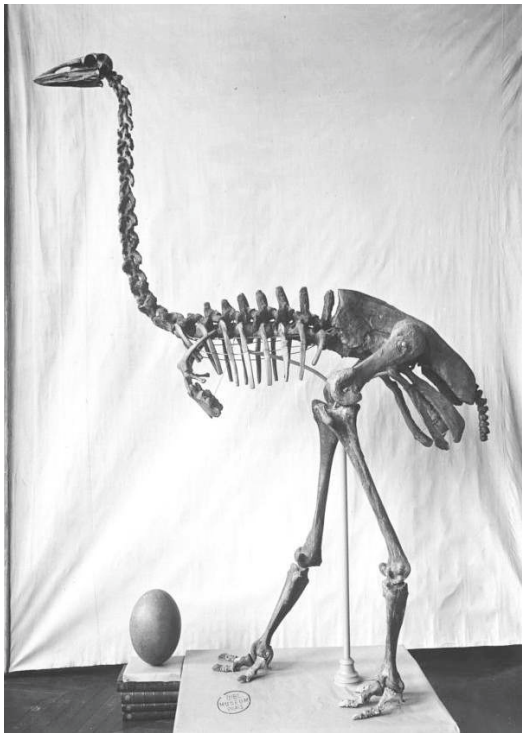
L'étude de l'æpyornis marque la principale contribution d'Alfred Grandidier à l'ornithologie, selon Alfred Lacroix[1250]. Mais l'on pourrait tout aussi bien dire qu'elle représente un apport majeur pour l'histoire naturelle ancienne de Madagascar. Depuis la fin du XVIIIème siècle, on savait qu'un tel oiseau avait existé puisque des fragments de son énorme œuf avaient été rapportés dans les muséums européens par Jules Verreaux au début du XIXème siècle ou par Coquerel en 1854 par exemple[1251].

Œufs d'æpyornis exposés dans la galerie de Paléontologie du MNHN [JEM]

Cependant, aucune découverte n'avait été réalisée concernant l'oiseau lui-même. Il n'est pas exclu qu'Alfred Grandidier se soit rendu dans le Sud de Madagascar dans l'espoir de percer ce mystère ornithologique car il avait pu admirer les fragments d'œufs à Paris[1252]. La première et très récente communication scientifique sur ces œufs ne datait que de 1851 et

[1249] Rey, Roseline, « Organisme et milieu », *op. cit.*, p. 174-175.
[1250] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 35.
[1251] Milne-Edwards, Alphonse, *Recherches sur la faune ornithologique éteinte des îles Mascareignes et Madagascar*, Librairie de l'Académie de Médecine, Paris, 1866-1873, 147 p., p. 85.
[1252] Lamberton, Charles, « Alfred Grandidier paléontologiste », *op. cit.*, p. 82.

avait fait sensation à l'Académie des Sciences. Elle était due à Geoffroy Saint-Hilaire qui avait étudié des fragments collectés par le capitaine Abadie. Autour de ces seuls fragments d'œufs, une vive querelle s'était engagée entre les scientifiques. Certains, parmi lesquels Saint-Hilaire lui-même et Alphonse Milne-Edwards, estimaient qu'il fallait classer l'oiseau dans la famille des brévipennes. D'autres, comme Valenciennes, préconisaient son rattachement aux pingouins et d'autres encore, avec à leur tête Bianconi, rangeaient l'æpyornis parmi les condors et les vautours. Finalement, seuls les os découverts par Alfred Grandidier permettent d'éclaircir le mystère à partir de 1866 et de faire figurer l'oiseau disparu aux côtés des autruches, nandous et autres casoars parmi les brévipennes[1253].



Squelette d'æpyornis reconstitué au début du XXème siècle à Madagascar [MNHN Ms 2779-II]

Non seulement Alfred Grandidier met au jour les premiers os du gigantesque oiseau, mais il y consacre de nombreuses études publiées en collaboration avec Alphonse Milne-Edwards. Il croit dans un premier temps que ces oiseaux ont survécu jusqu'à son époque dans quelque région reculée du pays antandroy avant de douter finalement de leur existence[1254]. Un débat s'engage à ce sujet avec des scientifiques et des voyageurs puisqu'en 1894, le Jésuite

[1253] Milne-Edwards, Alphonse, *Recherches sur la faune ornithologique éteinte des îles Mascareignes et Madagascar*, *op. cit.*, p. 87.
[1254] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 30 août 1891, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*

Camboué, l'explorateur Henri d'Orléans, le colon de Fort-Dauphin Marchal et le naturaliste Lantz restent convaincus du caractère contemporain de l'æpyornis[1255]. Avec la progression de l'exploration du Sud malgache Alfred Grandidier met un terme définitif à cette légende et classe l'æpyornis parmi la faune fossile.

> « En voyant cette région nue, que l'homme parcourt chaque jour en tous sens, on ne peut conserver aucun doute sur la disparition complète de l'Epiornis. Les Antandrouïs les plus âgés n'ont jamais entendu parler du gigantesque oiseau. Aucune fable, contrairement à ce qui a souvent été dit, ne circule parmi eux à ce sujet, ainsi que je m'en suis convaincu dans plusieurs kabars ou assemblées publiques.[1256]»

La découverte ornithologique d'Alfred Grandidier suscite d'autant plus d'intérêt qu'à peu près à la même époque on retrouve des os de dodo à Maurice, ce qui crée une véritable émulation entre scientifiques au sujet des oiseaux disparus des îles de l'Océan Indien[1257].

Sa découverte de fossiles d'hippopotame, bien que moins médiatisée et circonscrite aux plus hautes sphères scientifiques[1258], s'avère d'une extrême importance en zoologie car jusqu'alors on ne savait pas que Madagascar avait abrité des animaux de l'ordre des pachydermes[1259]. Alfred Grandidier en distingue deux sortes, l'*Hippopotamus madagascariensis* découvert à Antsirabe, décrit en 1883 par Guldberg et l'*Hippopotamus lemerlei* trouvé à Ambolisatra, décrit par Alphonse Milne-Edwards et lui-même en 1868. Cependant Charles Andrews, un naturaliste britannique du Muséum de Londres passionné de paléontologie[1260], indique à Alfred Grandidier qu'il estime qu'il s'agit de la même espèce[1261]. Alfred Grandidier tente précisément d'éliminer ce genre d'erreurs très fréquent à l'origine de doublons, en échangeant avec ses collègues étrangers. Aujourd'hui les deux appellations cohabitent encore pour décrire ces animaux disparus qui ne font peut-être qu'un[1262]. Quoi qu'il en soit, les fossiles d'hippopotames se trouvent finalement intimement liés à ceux de l'æpyornis du fait de leur disparition tardive. Les Malgaches, qui seraient même peut-être la

---

[1255] Lettre du RP Camboué à Alfred Grandidier, le 27 août 1894, dans Boudou, Adrien, *ibid.*
[1256] Grandidier, Alfred, « Observations sur le gisement des œufs d'epiornis », *op. cit.*
[1257] Milne-Edwards, Alphonse, *Recherches sur la faune ornithologique éteinte des îles Mascareignes et Madagascar*, *op. cit.*, p. 87.
[1258] Milne-Edwards, Alphonse, « Sur les découvertes zoologiques faites récemment à Madagascar par Alfred Grandidier », note présentée à l'Académie des Sciences le 14 décembre 1868, pp. 375-378, p. 375.
[1259] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 42. Aujourd'hui les naturalistes n'utilisent plus le terme de pachyderme et l'hippopotame appartient actuellement à l'ordre des artiodactyles.
[1260] Nous dirions aujourd'hui archéozoologie en raison de leur extinction récente et de leur cohabitation avec les humains mais ce terme serait totalement anachronique car il ne s'est véritablement développé que durant la seconde moitié du XXème siècle.
[1261] MNHN Ms 2811, lettre de Charles W. Andrews à Alfred Grandidier, le 22 mai 1894.
[1262] The Paleobiology Database http://paleobd.org.

cause de leur extinction, ont connu les hippopotames, disparus vers le Xème siècle. Ces recherches, entamées il y a plus d'un siècle, connaissent depuis peu une nouvelle avancée puisque des archéologues ont mis au jour des os d'hippopotame sur lesquels figurent des traces de découpe humaine à l'aide d'un outil, bouleversant ainsi totalement la chronologie du peuplement de Madagascar[1263]. Les nouvelles découvertes, héritières lointaines des premiers travaux d'Alfred Grandidier, viennent donc relier deux des principales interrogations du savant français du XIXème siècle : l'extinction des animaux et l'origine des Malgaches.

Une controverse assez similaire à celle des hippopotames entoure la découverte de deux espèces de crocodiles malgaches par Alfred Grandidier. Celui-ci affirme avoir distingué deux espèces de sauriens toujours vivants : le *Crocodilus robustus* et le *Crocodilus madagascariensis*. Cependant, le célèbre herpétologiste Auguste Duméril considère aussitôt que le *Crocodilus madagascariensis* ne diffère en rien de l'espèce *vulgaris*, quoiqu'Alfred Grandidier n'en démorde pas[1264].

Crocodilus robustus selon Alfred Grandidier [MNHN Ms 2779-I]

Crocodilus madagascariensis selon Alfred Grandidier [MNHN Ms 2779]

[1263] Gommery *et alii*, « Les plus anciennes traces d'activités anthropiques de Madagascar sur des ossements d'hippopotames subfossiles d'Anjohibe (province de Mahajanga) », Comptes-rendus Palevol, n° 10, 2011, Académie des Sciences, pp. 271-278.

[1264] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1085.

Une vive controverse à propos de fossiles de crocodiles avait conduit à la rupture totale en 1825 entre deux des plus grands naturalistes : Georges Cuvier et Etienne Geoffroy Saint-Hilaire[1265]. Plus tard, le zoologiste Gabriel Petit, ayant travaillé avec Guillaume Grandidier sur la faune malgache, remet en cause la découverte d'Alfred Grandidier dans un article paru en 1925. Petit explique que ces deux animaux, *robustus* et *madagascariensis*, ne représentent en fait que des formes différentes du même *Crocodilus niloticus* mais que si l'espèce *robustus* a bien existé, on ne la trouve maintenant plus qu'à l'état de fossile[1266]. Depuis 2007 le *Crocodilus robustus* d'Alfred Grandidider a été débaptisé et classé dans un genre nouveau, *Voay*, vocable emprunté à la langue malgache. Il désigne un animal endémique à Madagascar mais disparu, tandis que le *crocodilus madagascariensis*, reconnu comme une sous-espèce du *niloticus*, serait arrivé plus tard d'Afrique. Une étude récente tend à prouver que les deux espèces ne pouvaient cohabiter car elles auraient été rivales sur le plan des ressources écologiques. La confusion d'Alfred Grandidier trouve sans doute son origine dans la similitude de leur taille et de leur stature respectives[1267]. Cependant, le Parc Botanique et Zoologique de Tsimbazaza, à Tananarive, continue à présenter des spécimens vivants des deux espèces.

Crocodile présenté comme robustus - Tsimbazaza, Madagascar [JEM]

[1265] Le Guyader, Hervé, *Geoffroy-Saint-Hilaire, un naturaliste visionnaire*, *op. cit.*, p. 18.

[1266] Petit, Gabriel, «Les crocodiles malgaches, leurs mœurs, leur chasse, leur utilisation », *La Revue d'Histoire Naturelle appliquée*, vol. VI, n° 8, avril 1925, p. 236. Il semble qu'Alfred Grandidier avait d'abord pensé que le *robustus* avait disparu, avant de l'identifier à l'espèce du Lac Alaotra et d'affirmer qu'il vivait toujours. Lamberton, Charles, « Alfred Grandidier paléontologiste », *op. cit.*, p. 88.

[1267] Bickelmann, Constanze et Klein, Nicole, «The late Pleistocene horned crocodile *voay robustus* from Madagascar in the Museum für Naturkund Berlin», *Fossil Record*, volume 12, février 2009, pp. 13-21.

Crocodile présenté comme madagascariensis - Tsimbazaza, Madagascar [JEM]

Enfin, Alfred Grandidier met au jour dans le Sud malgache des fossiles de tortues terrestres géantes, *Emys gigantea* et *Testudo abrupta*[1268], dont il a pu admirer les cousines seychelloises vivantes en septembre 1870. Il découvre aussi la très ancienne huître *Ostrea grandidieri*[1269].

Carapace de Dipsochelys grandidieri vue de dos, exposée à la galerie de Paléontologie du MNHN [JEM]

Carapace de Dipsochelys grandidieri vue sur le ventre, exposée à la galerie de Paléontologie du MNHN [JEM]

[1268] Ces tortues terrestres géantes éteintes sont aujourd'hui connues sous le nom respectivement de *Dipsochelys grandidieri* et *Dipsochelys abrupta*. http://data.gbif.org/species.
[1269] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1084.

En 1900, Alfred Grandidier était toujours considéré comme le meilleur spécialiste de la faune subfossile malgache, malgré les découvertes de grande ampleur réalisées à partir des années 1890[1270]. Le paléontologiste Charles Lamberton considérait d'ailleurs que le potentiel d'Alfred Grandidier en matière d'étude de fossiles était sous-estimé et que s'il avait davantage marqué la zoologie que la paléontologie c'est parce que cette discipline restait balbutiante à son époque du fait des entraves à ses fouilles rencontrées sur le terrain pour cause de *fady*[1271]. En fait, Alfred Grandidier effectue des recherches sur une faune essentiellement subfossile, c'est-à-dire qu'elle a disparu assez récemment et qu'elle a côtoyé les humains. Ces recherches appartiennent désormais souvent au champ de l'archéozoologie, une discipline qui ne naît officiellement qu'en 1861 et ne se développe véritablement qu'à partir de 1890. Alfred Grandidier se situe donc un peu trop tôt mais participe de cette dynamique puisque l'anatomie comparée et l'ostéologie tant pratiquées par notre savant, sont considérées comme des ancêtres de l'archéozoologie[1272].

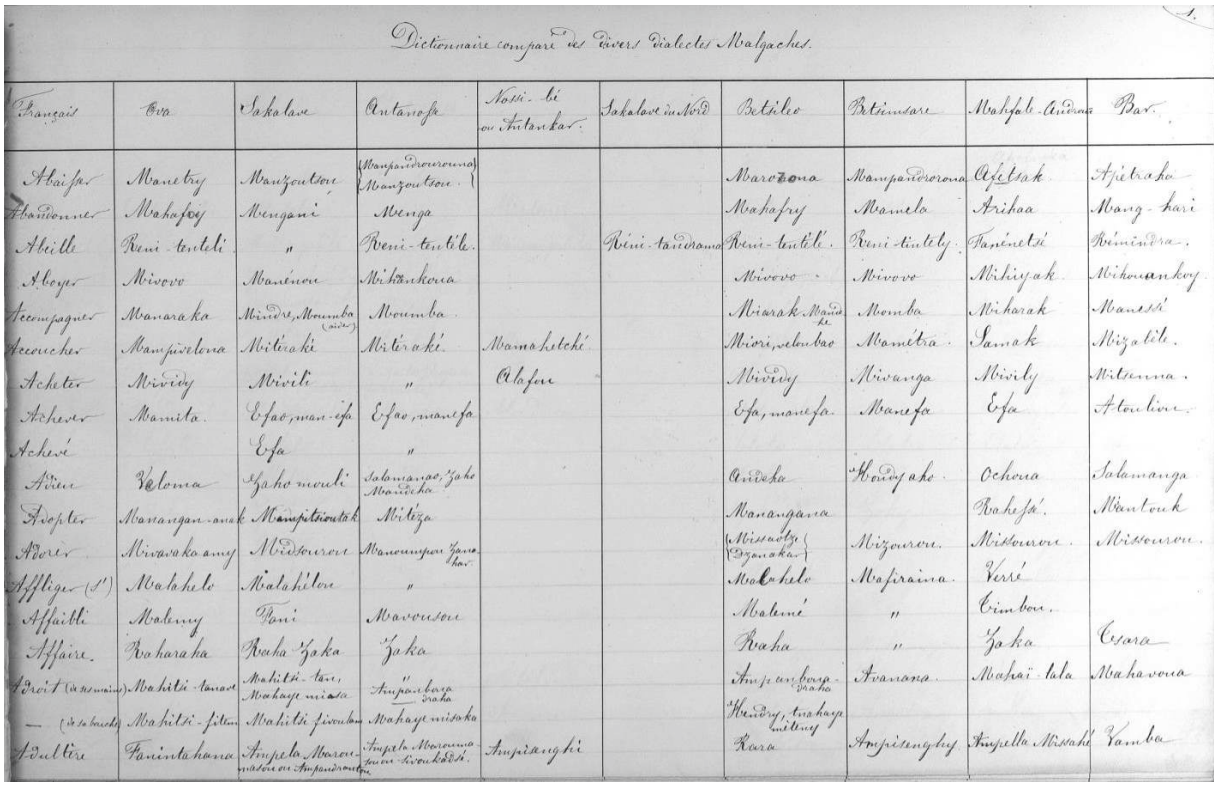
Quoi qu'il en soit, les exemples d'études sur les fossiles malgaches montrent à quel point les travaux d'Alfred Grandidier se sont révélés fondateurs et importants. Il est bien l'initiateur de la paléontologie à Madagascar[1273]. Pour être validées, affinées ou corrigées, ses études figurent aujourd'hui encore au cœur de la recherche scientifique.

4. Les débuts de l'ethnographie et de l'anthropologie

A l'époque d'Alfred Grandidier, l'ethnographie balbutie dans le monde des sciences : partiellement codifiée, peu structurée, mal définie, elle reste empirique. Les sciences humaines en général sont encore très imbriquées les unes dans les autres, mêlant anthropologie, démographie, préhistoire, linguistique, anatomie, sociologie[1274]. Ce flou constitue sans doute un espace de liberté qui représente un attrait particulier pour Alfred Grandidier. Il se lance dans la discipline avec un plaisir évident[1275].

[1270] Boule, Marcellin, *La géologie et la paléontologie de Madagascar dans l'état actuel de nos connaissances*, Lille, 1900, pp. 1-16, p. 15.
[1271] Lamberton, Charles, « Alfred Grandidier paléontologiste », *op. cit.*, p. 81.
[1272] Chaix, Louis, « De l'anatomie comparée à l'anthropozoologie », Opening Session, 11th International Conference of Archeozoology, Paris, 23-28 août 2010.
[1273] Lamberton, Charles, « Alfred Grandidier paléonthlogiste », *op. cit.*, p. 91.
[1274] Blanckaert, Claude, « L'histoire générale des sciences de l'Homme. Principes et périodisation », pp. 23-60, in Banckaert *et alii* (dir.), *L'histoire des Sciences de l'Homme, trajectoires, enjeux et questions vives*, L'Harmattan, Paris, 1999, 308 p., p. 49.
[1275] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 38.

Il fait œuvre d'ethnographe[1276] en recensant l'ensemble des peuples de Madagascar, leurs langues et coutumes principales. Il établit plusieurs lexiques comparatifs du vocabulaire des diverses langues malgaches[1277].



Dictionnaire comparé des divers dialectes Malgaches.

Français	Eva	Sakalave	Antanosy	Nosi-bé ou Antankar	Sakalave du Nord	Betsileo	Betsimisaraka	Mahafaly-Antaisaka	Bara
Abaisser	Manetry	Manzoutsou	Mampaidrourouna / Manzoutsou			Marotona	Mampandorona	Afetsak	Ajetsaho
Abandonner	Mahafoy	Mengani	Menga			Mahafoy	Mamela	Arihaa	Mang-hari
Abeille	Reni-tentéli	"	Reni-tentéli		Rini-tandrama	Reni-tentéli	Reni-tintély	Faréneté	Reinindra
Aboyer	Mivovo	Manénou	Mikankouna			Mivovo	Mivovo	Mikiyak	Mikouankoy
Accompagner	Manaraka	Minda, Mounba (aussi)	Mounba			Miarak Mounbe	Momba	Mikarak	Mansé
Accrocher	Manpivelona	Mitiraki	Mitiraké	Mamahitché		Miori, velombao	Mamitra	Samak	Mizaliti
Acheter	Mividy	Miviti	"	Olafou		Mividy	Mivanga	Mividy	Mitenna
Achever	Mamita	Efao man-efa	Efao, manefa			Efa, manefa	Manefa	Efa	Atouline
Achevé		Efa	"						
Aïeul	Velona	Zaho mouli	Salamanga, Zaho Mancha			Ondeka	Hondyaho	Ochoua	Salamanga
Adopter	Manangan-anak	Manpitiouak	Mitéza			Manangana		Rahefa	Mantouk
Adorer	Mivavakamy	Midourou	Manoumpou Zaro hai			Missaotsy (Zanakar)	Mizourou	Missouou	Missouou
Affliger (s')	Malahelo	Malahélou	"			Malahelo	Mafiraina	Verré	
Affaibli	Maleny	Reni	Mavouou			Malemé	"	Cimbou	
Affaire	Raharaha	Raka Zaka	Zaka			Raha	"	Zaka	Esara
Adroit (de mains)	Mahiti-tanana	Mahiti-tana, Mahaye nisata	Ampanbaza raha			Ampeanbaza raha	Avanana	Mahaï-lala	Mahavoua
— (de tout ...)	Mahiti-fitou	Mahiti fivoulou	Mahaye nisaka			Hendry, tirahaye mitou			
Adultère	Fanintahana	Ampela Morou-nasou ou Ampaidrourou	Ampela Morouna-fou ou Firoukaïdi	Ampiangki		Kora	Ampitengky	Ampella Missahi	Yamba

Première page du lexique français/9 dialectes malgaches établi par Alfred Grandidier [MNHN Ms 3236]

Son travail de collecte nous paraît d'autant plus remarquable que le scientifique pousse la curiosité jusqu'à tenter de reconstituer les généalogies des rois et d'en découvrir l'origine la plus lointaine ainsi que leurs différentes influences culturelles. Il s'était déjà essayé à l'ethnographie lors de son séjour à Zanzibar[1278].

Il mêle à cette recherche des considérations physiques liées à son goût pour l'anthropométrie. Jean-Pierre Raison déclare que l'explorateur n'a jamais pratiqué l'anthropologie physique sur le terrain[1279], mais nous ne le suivons pas dans cette voie car Alfred Grandidier lui-même affirme à plusieurs reprises l'avoir fait et avoir réalisé des clichés

[1276] Bien que les mots ethnographie, ethnologie et anthropologie soient souvent employés l'un pour l'autre, de nos jours comme à l'époque d'Alfred Grandidier, il nous semble que le terme le plus approprié concernant ses travaux est celui d'ethnographie. En effet, plus qu'une réelle analyse ou réflexion d'ensemble sur les peuples, Alfred Grandidier s'est surtout illustré par la collecte d'informations et d'objets.

[1277] Ranaivo, Ch. et Randzavola, H., « Alfred Grandidier et la langue malgache », *op. cit.*, p. 58.

[1278] Grandidier, Alfred, « Notice sur l'île de Zanzibar », *op. cit.*

[1279] Raison, Jean-Pierre, « « Discours scientifique et manipulation politique : les Européens face aux Merina et à l'Imerina de la fin du XVIIIème siècle aux lendemains de la conquête », *op. cit.*, p. 32.

anthropométriques. Nous savons par ailleurs qu'il voyage avec un grand nombre d'instruments d'anthropologie physique. Croisant l'immatériel et le matériel, il globalise son étude des Malgaches en la basant à la fois sur l'observation des crânes, des mœurs, des croyances, des institutions, de la langue, du bâti…[1280]. Il pratique donc l'« étude dynamique de l'homme » caractérisée par Claude Blanckaert, qui ne se répand en France qu'à partir des années 1883-1884 mais ouvre également la voie au racisme[1281]. Alfred Grandidier se montre plus proche d'une pratique anglo-saxonne, dans laquelle ethnologie et anthropologie physique se trouvent toujours étroitement associées tandis qu'en France les anthropologues ont longtemps tendance à se limiter au rôle de « mesureurs de crânes » et de « scientifiques de la différence »[1282].

L'intérêt d'Alfred Grandidier pour l'anthropologie physique s'explique facilement par la proximité de la discipline avec l'anatomie comparée que le scientifique pratique déjà abondamment sur les animaux. Son originalité est d'y associer le volet culturel de l'ethnographie. Nous savons qu'Alfred Grandidier, bien qu'ayant bénéficié d'une formation en sciences classiques, fait montre d'une sensibilité ancienne à l'ethnographie puisqu'il a rapporté de nombreux et remarquables objets des Amériques. De même, à peine débarqué à Colombo, il s'exclame :

> « La population de Ceylan a un caractère tout particulier, qui la distingue des habitants du continent indien et qui me frappa dès mon arrivée. Je sentais l'intérêt croître à mesure que je l'étudiais avec soin.[1283]»

S'en suit une longue description physique des Cinghalais, mêlée de remarques assez banales voire subjectives au sujet de leur caractère ou de l'influence du sol et du climat sur leur constitution.

Concernant Madagascar, il met en évidence de manière nette que l'ensemble des Malgaches est plus ou moins métissé avec une réserve concernant les derniers arrivés, les Merina, qui conserveraient une origine indonésienne largement dominante. Jean-Pierre Raison confirme que l'explorateur distingue systématiquement les Merina des autres peuples malgaches et que, dès 1869, il envisage une multitude d'origines, mais toujours exclusivement asiatiques[1284].

[1280] Grandidier, Alfred, *Ethnographie de Madagascar*, Paris, 1908, p. 13.
[1281] Blanckaert, Claude, « Le « manuel opératoire » de la raciologie. Les instructions aux voyageurs de la Société Anthropologique de Paris (1860-1885) », pp. 139-175, in Blanckaert (dir.), *Le terrain des sciences humaines (XVIII-XXèmes siècles)* L'Harmattan, Paris, 1996, 404 p., p. 164.
[1282] Witkowski, Nicolas, (dir.), *Dictionnaire culturel des sciences*, *op. cit.*
[1283] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit.*, p. 114.
[1284] Raison, Jean-Pierre, « « Discours scientifique et manipulation politique : les Européens face aux Merina et à l'Imerina de la fin du XVIIIème siècle aux lendemains de la conquête », *op. cit.*, p. 30.

Nous développerons ci-après ce point récurrent et fondamental de la recherche des origines des peuples par Alfred Grandidier. Cependant il ne peut nous échapper que son enquête est clairement orientée dès le début et nous pointons en ce domaine sa démarche biaisée qui cherche à conforter par des preuves sa théorie préétablie et non à élaborer un système conceptuel d'après l'étude d'un corpus d'éléments. Jean-Pierre Raison relève également la mauvaise foi dans l'étude botanique de l'Imerina, dans laquelle l'explorateur n'hésite pas à détourner les données recueillies dans le sens qu'il souhaite[1285]. A cette époque, Alfred Grandidier n'est pas le seul scientifique à déformer des faits afin de les faire coïncider avec ses idées : dans le même domaine, cette attitude sera très largement reprochée à l'anthropologue américain Morgan par exemple[1286], mais c'était déjà le cas en biologie avec Georges Cuvier également lorsqu'il refusait de reconnaître que les faits contredisaient sa théorie fixiste[1287].

La richesse patrimoniale qu'Alfred Grandidier décèle très rapidement dans la culture malgache ne peut, selon sa logique, que provenir entièrement et uniquement d'Asie. Depuis ses toutes premières études, il soutient le fait que la zoologie, la botanique et ici l'ethnologie confirment le rattachement de Madagascar à l'Asie au détriment de l'Afrique. Il le martèle durant sa vie entière[1288]. Lorsqu'il demande à son fils Guillaume de réaliser une vaste tournée en Afrique Orientale et Australe en 1902, c'est encore dans le but de récolter des preuves qui conforteraient la non-affiliation des Malgaches aux peuples du continent.

S'il a beaucoup contribué à développer la recherche sur l'origine des Malgaches, Alfred Grandidier n'a cependant pas réussi à épuiser un sujet très discuté. N'en déplaise à Henri Froidevaux qui, dès 1902, félicite Alfred Grandidier d'avoir réglé définitivement et avec autorité cette question épineuse[1289]!

[1285] Raison, Jean-Pierre, *ibid.*, p. 32.
[1286] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 75.
[1287] Le Guyader, Hervé, *Geoffroy-Saint-Hilaire, un naturaliste visionnaire*,*op. cit.* , p. 106-107
[1288] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 30.
[1289] MNHN Ms 2815, lettre de H. de Froidevaux à Alfred Grandidier, le 3 février 1902.

D. Une spécialisation progressive dans l'Histoire et la recherche des origines de Madagascar

Au fil des ans, en partie à cause de l'impossibilité pour un homme seul de traiter l'immensité des données recueillies mais aussi en raison de capacités et goûts personnels, Alfred Grandidier focalise son travail sur certains aspects de la recherche concernant Madagascar. A partir des années 1890, une majeure partie des sujets qui l'accaparent relève du passé de l'Ile Rouge.

1. Un questionnement sur la genèse de la biodiversité malgache

Alfred Grandidier s'inscrit dans un courant de l'époque en se consacrant à l'étude des origines de Madagascar. Une véritable « quête des origines » semble animer ses contemporains au Second Empire comme sous la Troisième République. La période voit fleurir les travaux sur la genèse des peuples, des civilisations aussi bien que des êtres vivants en général, dont le plus emblématique est sans doute *L'Origine des espèces* de Charles Darwin, paru en 1859, qui remonte très loin dans l'histoire de la vie. Gérard Toffin remarque que la « quête obsessionnelle » des origines à cette époque conduit aussi à la collecte de folklore des campagnes européennes ou à la recherche archéologique des sites antiques[1290]. L'on pourrait certainement considérer que la quête géographique des origines qui agite les explorateurs contemporains, comme par exemple la recherche frénétique des sources du Nil, ressortit au même mouvement. Il s'agit en quelque sorte d'une posture philosophique. Alain Corbin confirme que le XIXème siècle est celui du questionnement sur les origines[1291].

Sa propension à s'intéresser à l'histoire la plus ancienne pour y chercher des réponses, manifeste depuis son projet indien exclusivement tourné vers un passé révolu, Alfred Grandidier la justifiait alors ainsi :

> « Le bouddhisme, qui sur le sol de l'Inde n'a plus de partisans qu'au Népal et à Ceylan, a cependant joué un si grand rôle dans l'histoire de cette contrée, qu'il mérite une étude assez approfondie, toutes les fois qu'on veut remonter aux origines des religions, des arts et de la civilisation actuelle de ce pays.[1292]»

[1290] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre, op. cit.*, p. 56.
[1291] Corbin, Alain, « Introduction », in Poutrin, Isabelle, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p., p. XV.
[1292] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 19.

De même à Ceylan retrace-t-il l'histoire de l'île depuis le VIème siècle avant notre ère et recherche-t-il l'origine des Cingahalais à travers leurs mythes, leurs emprunts linguistiques, leurs chroniques royales et ainsi de suite[1293].

Déjà lors de leur voyage aux Amériques, Alfred Grandidier et son frère s'étaient préoccupés des origines du peuplement du Nouveau Monde[1294]. Mais nous pouvons raisonnablement penser qu'au contact d'hommes comme Armand de Quatrefages ou Ernest Hamy, développeurs de la paléontologie et de la Préhistoire en France, l'intérêt pour le passé s'est encore renforcé[1295].

Alfred Grandidier, en se lançant à son tour dans la paléontologie avec les fossiles malgaches, se rapproche encore du modèle d'Alcide d'Orbigny, premier professeur de paléontologie au Muséum en 1853, science dont le nom n'apparaît qu'en 1822 et dont l'« invention » est attribuée à Cuvier[1296]. Dès 1867, l'explorateur rapporte une quantité non négligeable de fossiles collectés sur la Grande Ile. Pour le pays, la collection fonde une importante vague d'études qui prendra sa véritable ampleur avec la colonisation. A cette époque, les naturalistes négligent souvent les fossiles, mais, constatant l'intérêt que sa collection suscite auprès d'Alphonse Milne-Edwards et Filhol à partir de 1895, Alfred Grandidier enjoint à tous les explorateurs qui prennent sa suite d'accorder un soin extrême à la recherche de ces témoignages du passé lointain. Dès 1893 Müller découvre le grand gisement d'Antsirabe. L'engouement dépasse largement les frontières françaises au tournant du XXème siècle et les publications fleurissent sur les fossiles malgaches aussi bien en Allemagne qu'en Grande-Bretagne[1297].

En ce domaine, Alfred Grandidier fait donc figure de précurseur. Il est le premier à mettre en évidence l'appartenance de Madagascar au continent austral primitif, nommé plus tard le Gondwana, et sa séparation tardive d'avec l'Inde au Crétacé, à la fin de l'Ere Secondaire.

[1293] Grandidier, Alfred, « Notice historique sur l'île de Ceylan », *Bulletin de la Société des sciences et des arts de l'île de La Réunion*, 1868, pp. 1-27.

[1294] Ernest Grandidier rédige tout un laïus sur les expéditions scandinaves au Groenland et passe en revue les théories sur l'origine du peuplement américain primitif et les ressemblances entre les religions précolombiennes avec celles des Juifs, des Phéniciens ou même des Indiens. Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, op. cit.*, p. 85-86.

[1295] Voir partie suivante.

[1296] Witkowski, Nicolas, (dir.), *Dictionnaire culturel des sciences*, *op. cit.*

[1297] MNHN Ms 2779-II, Grandidier, Guillaume, *Les animaux disparus de Madagascar*, version manuscrite de l'article.

> « C'est un pays qui […] a vécu sa vie propre, a eu son existence indépendante à l'âge secondaire, et qui est resté au milieu des mers indiennes comme le témoin d'un vaste continent aujourd'hui disparu. Sa géologie, sa faune, sa flore tendent à le prouver. […] [Il ne faut] nullement considérer Madagascar comme une dépendance du continent voisin, comme une île africaine, ainsi qu'il est trop souvent d'usage de la dénommer.[1298]»

Alfred Grandidier se situe à la pointe de la recherche de l'époque en tentant d'expliquer la distribution spatiale des animaux, mêlant zoogéographie et paléogéologie. C'est seulement dans les années 1860-1870 qu'apparaissent les hypothèses du Gondwana et du continent antarctique primitif par exemple[1299]. L'explorateur semble donc très au fait des dernières publications en ce domaine. Dès son voyage initial dans le Sud malgache en 1866, Alfred Grandidier est à la fois séduit et intrigué par la faune et la flore malgaches, et fait part de cette intuition :

> « La faune et la flore y offrent aux savants tant de formes nouvelles et bizarres qu'on est autorisé à penser qu'autrefois cette île s'étendait du côté de l'Asie.[1300]»

Notons que la théorie de la dérive des continents, que préfigure ici Alfred Grandidier, ne se formalisera vraiment qu'en 1912 sous la plume du météorologue et explorateur allemand Alfred Lothar Wegener, pour être aussitôt contestée par la majorité des scientifiques[1301]. Cette théorie n'est finalement réexaminée et validée que dans les années 1960, ce qui donne presque un siècle d'avance à notre scientifique. Les résultats d'Alfred Grandidier se nourrissent de ses recherches sur les fossiles et les sols et permettent de proposer des hypothèses pour expliquer la grande originalité d'une faune et d'une flore malgaches qui a étonné les plus grands savants dès le XVIIIème siècle[1302].

Alfred Grandidier avance également qu'ensuite, de l'Éocène au Miocène durant l'Ere Tertiaire, le Canal de Mozambique était comblé, reliant Madagascar à l'Afrique[1303]. La paléontologie stratigraphique balbutie encore puisque ce n'est que depuis les années 1840 que toutes les périodes sont définies et nommées. D'ailleurs les datations données pour certaines périodes ont été récusées au XXème siècle. La manipulation des dates et des ères n'est donc pas encore extrêmement assurée et il faut attendre 1894 pour que l'échelle stratigraphique universelle de Renevier soit mondialement adoptée. Les débuts de la géochronologie datent

[1298] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1078, 1085.
[1299] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, p. 424.
[1300] ASOM, Grandidier, Alfred, « Une excursion dans la région australe chez les Antandrouïs », *op. cit.*, p. 1.
[1301] Witkowski, Nicolas, (dir.), *Dictionnaire culturel des sciences*, *op. cit.*
[1302] Notamment Commerson. Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1082.
[1303] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 30.

quant à eux des travaux de 1893 de l'américain Williams[1304]. Les études d'Alfred Grandidier sont donc antérieures, la plupart du temps. Même si certaines de ses conclusions se voient aujourd'hui discutées, toutes les intuitions d'Alfred Grandidier sur les origines géologiques et faunistiques de la biodiversité malgache constituent encore la base d'une intense et dynamique recherche scientifique et au cœur de toutes les hypothèses des travaux actuels[1305].

Alfred Grandidier s'implique dans les principaux débats scientifiques et les controverses de son temps. Fort de ses datations remontant à plus de 100 millions d'années, il combat la théorie de la Lémurie, défendue par le zoologiste britannique Philip Sclater, mais surtout par le biologiste allemand Ernst Haeckel, fervent disciple de Charles Darwin[1306]. Dans les années 1870, ce contemporain d'Alfred Grandidier – il est né en 1834 et décédé en 1919 – popularise le concept de la Lémurie, unique explication selon lui à l'existence simultanée des lémuriens à Madagascar et en Malaisie. Alfred Grandidier entretient donc une lutte idéologique constante avec lui d'autant qu'Ernst Haeckel, auteur à succès, représente une sérieuse concurrence. De plus, à La Réunion même, Jules Hermann reprend simultanément l'idée de la Lémurie. Si Alfred Grandidier l'emporte en sérieux, le notaire, bien que mêlant hardiment rêve et science, établit sa notoriété en se faisant accepter comme correspondant de l'Académie des Sciences de Paris et son livre posthume, *Les révélations du grand océan*, publié en 1927, redonne un nouvel écho à cette théorie fantaisiste. Aujourd'hui la version d'Alfred Grandidier prévaut et la Lémurie ne subsiste plus que comme une composante poétique ou fantastique dans la théorie de la formation des continents.

[1304] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, p. 374, 378-379.

[1305] La thèse de géologie de J. Segoufin, soutenue à Strasbourg en 1981, confirme que Madagascar s'est détachée de l'Afrique avant d'être séparée de l'Inde et de l'Antarctique. Il est désormais admis que Madagascar s'est séparée de l'Afrique au Jurassique et de l'Inde au Crétacé, exactement selon les conclusions d'Alfred Grandidier. En ce qui concerne la similitude de la faune malgache avec celle d'Asie (hors mammifères), il existe deux théories majeures aujourd'hui *(*Dumas, Cécile, « De l'Inde à Madagascar, d'île en île à tire-d'aile », *Sciences et Avenir*, 18 décembre 2009) *:*

- celle qui a longtemps fait autorité, dite du Gondwana, théorisée depuis les années 1960 environ, mais déjà développée par Alfred Grandidier.
- celle de la dispersion des espèces grâce à des îles englouties au cours des six baisses de niveau de l'Océan Indien – jusqu'à 150 m. – depuis 450 000 ans, développée très récemment à l'Université de La Réunion. Même si cette thèse ne rejoint pas celle d'Alfred Grandidier, elle vient appuyer son idée de baisse du niveau de la mer dans le Canal de Mozambique, par ailleurs contestée.

Pour les mammifères, c'est la théorie de l'arrivée par radeau grâce à des courants favorables à l'Eocène qui est à nouveau plébiscitée, depuis la publication d'une étude internationale dans *Nature* en janvier 2010, tandis que la thèse du pont terrestre, plus proche de celle d'Alfred Grandidier, est remise en cause (Dumas, Cécile, « En radeau jusqu'à Madagascar », *Sciences et Avenir*, 21 janvier 2010).

La théorie « de la dispersion » comme celle « du radeau » sont de très anciennes idées réétudiées et réévaluées récemment, ce qui montre à quel point la recherche se nourrit aussi des travaux du passé.

[1306] Continenza, Barbara, *Darwin, l'arbre de la vie*, *op. cit.*, p. 10.

2. Sur les traces des premiers Malgaches

La quête des origines, nous l'avons vu, concerne également celles du peuplement de Madagascar. Dans la *Collection des ouvrages anciens* et l'*Ethnographie de Madagascar*, Alfred Grandidier se concentre sur l'étude et l'édition de textes anciens au sujet de la Grande Ile afin de retrouver aussi bien les empreintes des migrations passées que des traces de la connaissance de l'île par d'autres civilisations.

Le scientifique se heurte alors à deux limites dans son travail. La première, que nous avons déjà évoquée dans le paragraphe sur l'ethnographie et que nous qualifierons de négative, correspond au postulat biaisé dès le départ avec lequel Alfred Grandidier aborde ses recherches sur les origines ancestrales des peuples malgaches.

Si Alfred Grandidier s'ingénie à ne trouver que des origines asiatiques et jamais africaines aux Malgaches c'est que, en adéquation avec son temps, et comme nous l'avons souligné plus haut, il admire l'Orient, berceau d'anciennes et prestigieuses civilisations qu'il a lui-même soigneusement étudiées dans sa jeunesse, et dénigre au contraire l'Afrique qui, pour lui, ne généra aucune histoire ni aucune culture dignes de ce nom[1307]. Il utilise d'ailleurs sa connaissance de l'Inde ancienne pour retracer l'histoire du peuplement de l'Asie et de l'Océanie, citant par exemple le *Ramayana*[1308]. Dès 1869, Alfred Grandidier se montre particulièrement sensible à la parenté des Malgaches avec les Asiatiques, surtout du point de vue physique. Il ne cesse d'en rechercher les traces :

> « Certains rois et hommes Antanosses, surtout quelques princes Bars, ressemblent entièrement à des Indiens. Y aurait-il eu aussi une émigration de Singhalais ou de Malabars ?[1309]»

> « Il y a des types nombreux qui ressemblent aux Tahitiens chez les Machikoures […]. Les Mahafales ont un type entre le Chinois et le Cochinchinois.[1310]»

L'origine malayo-polynésienne des Malgaches était supputée depuis longtemps, notamment grâce à la linguistique. Alfred Grandidier conforte l'hypothèse en notant précisément les mots identiques qui désignent des plantes et des animaux à Madagascar et dans plusieurs îles du Pacifique. Le mot *vary*, riz, est emblématique[1311].

[1307] Kent, Raymond, « Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique », *op. cit.*, pp. 603-615.
[1308] Grandidier, Alfred, *Ethnographie de Madagascar*, Paris, 1908, p. 15.
[1309] Carnet d'exploration n° 2.
[1310] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n°13.
[1311] Ranaivo, Ch. et Randzavola, H., « Alfred Grandidier et la langue malgache », *op. cit.*, p. 62.

Il établit au moins deux vagues d'immigration indonésienne : l'une très ancienne de Noirs-Malais ou Mélanésiens, dont seraient issus les Vazimba[1312], la seconde, remontant seulement au XVIème siècle, celle des Merina[1313]. Il connaît la thèse de Ferdinand Eckstein, orientaliste célèbre dans les cercles littéraires parisiens du milieu du XIXème siècle, thèse selon laquelle les Négritos ou Mélanésiens trouveraient leur origine dans le Sud de l'Inde et rattache donc les Vazimba à ce groupe très ancien :

> « Si le caractère malayo-polynésien, ou plutôt indo-mélanésien, de la langue malgache a été reconnu dès la découverte de l'île, la parenté de la masse de ses habitants avec les nègres orientaux qui ressort aussi pleinement de l'étude de leur aspect physique et de leurs mœurs que celle de la linguistique, n'avait jamais été affirmée, ni même soupçonnée jusqu'à mes voyages.[1314]»

Alfred Grandidier consacre l'important second chapitre de *L'Ethnographie de Madagascar* à une « étude comparative des Malgaches et des Indo-Océaniens[1315]» dans laquelle il s'essaye aux nouvelles Sciences de l'Homme. L'hypothèse d'un seul voyage lors de la seconde vague d'immigration au XVIème siècle, date qu'Alfred Grandidier obtient en reconstituant la longue généalogie des rois, se heurte à une remise en cause dès les années 1900. Gabriel Ferrand, diplomate et spécialiste de diverses langues orientales, conteste largement la thèse d'Alfred Grandidier en accordant plus volontiers des origines africaines aux Malgaches[1316]. Le Dr. Fontoynont, pourtant admirateur d'Alfred Grandidier, considère quant à lui que le XVIème siècle est une date trop récente pour l'arrivée des Merina. Il fait également remarquer que les mesures des crânes malgaches tendent à placer ceux-ci avec les Africains[1317].

Afin de prouver que les anciens Malgaches appartiennent aux peuples malais et non africains, comme beaucoup le prétendent, même parmi ses amis[1318], Alfred Grandidier se base

---

[1312] Fontoynont, Maurice, « Alfred Grandidier ethnographe », pp. 17-26, *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 20.-22.
[1313] Annexe des citations, citation n° 1.
[1314] Grandidier, Alfred, *Ethnographie de Madagascar*, Paris, 1901, 180 p., p. 11.
[1315] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 15-66.
[1316] Ferrand Gabriel, *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*, thèse de Doctorat, Paris, 1909 ; Domenichini Jean-Pierre et Bakoly, *Journal de l'Ile de La Réunion*, 10 novembre 2002.
[1317] Fontoynont, Maurice, « Alfred Grandidier ethnographe », *op. cit.*, p. 22-24.
[1318] Grandidier, Alfred, *Ethnographie de Madagascar*, Paris, 1908, p. 4. Il cite des écrits de Quatrefages en 1882 indiquant que les Malgaches viennent d'Afrique. Gustave Julien, malgré sa grande admiration pour Alfred Grandidier, cherche également à prouver dans son livre *Institutions politiques et sociales de Madagascar*, publié en 1909, que les Vazimba, les premiers Malgaches, ne sont pas malayo-polynésiens, mais bantous. Il s'appuie pour cela sur des arguments de linguistique. Enfin, même Malte-Brun, dans son discours de remise de la Grande Médaille de la Société de Géographie à Alfred Grandidier, en 1872, se méprend sur les thèses de l'explorateur en annonçant qu'il va prouver que le premier peuplement de Madagascar vient d'Afrique, via les Comores ! (MNHN Ms 3270)

essentiellement sur la ressemblance frappante de leurs coutumes avec celles des peuples océaniens, prenant ses exemples dans les domaines aussi divers que les goûts alimentaires, l'éducation des enfants ou l'artisanat. Il martèle obstinément deux arguments majeurs qui prouveraient sans conteste l'origine indo-malaise et mélanésienne des Malgaches : d'une part le fait que tous les Malgaches parlent la même langue et que celle-ci est donc bien antérieure à l'arrivée des derniers Malais au XVème siècle, d'autre part les qualités de marins que les Malgaches partagent avec les Asiatiques et non avec les Africains[1319]. Dans sa conception, les seuls ancêtres africains décelables chez les Malgaches proviendraient des esclaves introduits par les Arabes. Cette théorie, largement critiquée tout au long de sa carrière[1320], continue d'être remise en cause dans les années 1960 et jusqu'à aujourd'hui, alors même que l'ensemble de ses autres propositions fait l'objet d'une large approbation[1321].

Le savant ne limite pas sa recherche des ancêtres des Malgaches aux seuls peuples malais. Dès son premier voyage sur place, il est à l'affût de traces matérielles, culturelles ou physiques, de voyages d'immigration perse, arabe et juive. Dans l'*Ethnographie de Madagascar*, il attribue la découverte de la Grande Ile aux Grecs et aux Arabes de l'Antiquité, et évoque même des migrations juives[1322]. Il s'appuie, dans l'élaboration de sa théorie, sur des auteurs passés totalement inaperçus et/ou tombés dans l'oubli, tel François Gouhot, dont il apprécie sur d'autres sujets la justesse des connaissances[1323]. En 1842, François Gouhot insiste déjà sur l'influence malaise dominante à Madagascar mais cite également des sources antaïmoro – Musulmans du Sud-Est de Madagascar –, qui évoquent des immigrations hébraïque, égyptienne et arabe. Gouhot prétend par exemple que des Hébreux se seraient installés à Sainte-Marie dès l'époque de Moïse sous le nom de Fils d'Abraham, ou Zafy Ibrahim. Il fait débarquer les Egyptiens au XIème siècle et les Arabes au XVème siècle. S'appuyant sur ces allégations, Alfred Grandidier perçoit une influence arabe dans les maisons à cour clôturée de Morondava[1324], il rapproche certains comportements sexuels de coutumes d'origine juive[1325], il explique par une influence islamique, chez les Vezo, la pratique des

[1319] Grandidier, Alfred, « Sur l'origine des Malgaches », *Revue de Madagascar*, 1899.
[1320] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 40-42
[1321] Kent, Raymond, « Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique », *op. cit.*, pp. 603-615.
[1322] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 43.
[1323] Voir les plans de l'invasion militaire et la controverse sur le débarquement à Majunga dans la partie « L'homme-ressource pour les non-scientifiques ».
[1324] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 13.
[1325] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 14.

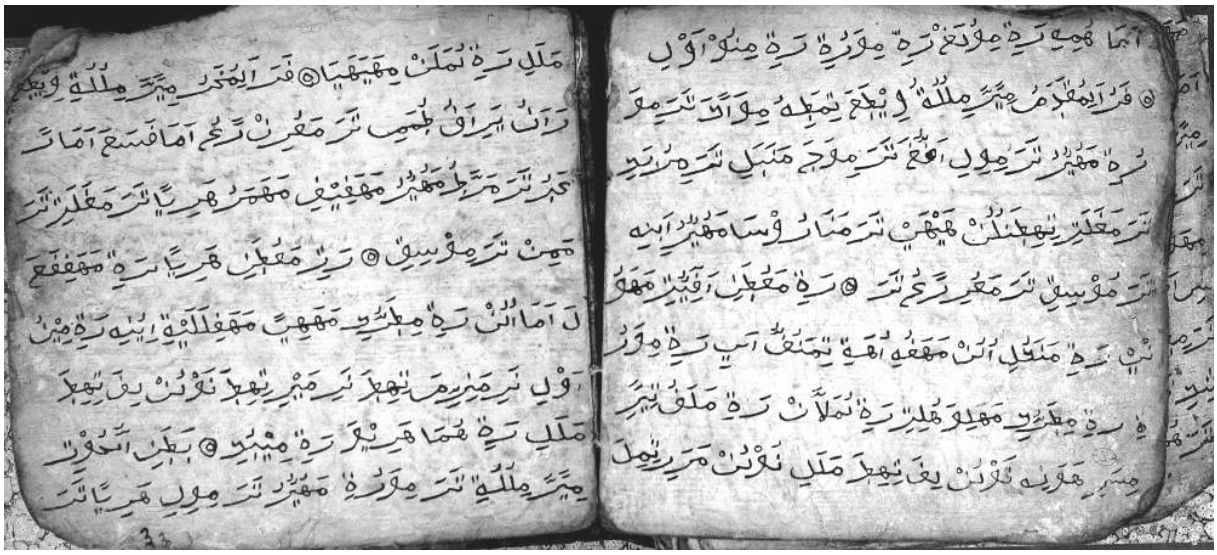
circoncisions comme des réceptions de préférence le vendredi[1326], il met enfin au compte des envahisseurs arabes et musulmans le refus de manger du porc chez les Antanosy [1327]... Il cite également le récit de Flacourt, se base sur l'étymologie, étudie des objets et les rites funéraires des Malgaches de l'Ouest pour prouver que leurs racines sont à chercher chez les Arabes et les Indiens musulmans[1328]. L'explorateur a enquêté auprès de Malgaches affirmant que leurs ancêtres venaient d'Arabie mais ses arguments ne paraissent pas absolument concluants. Il note ainsi les origines arabes supposées de Zafy Ramenia, sur des critères phénotypiques et parce que celui-ci raconte, de manière très approximative, que ses ancêtres sont arrivés à Manajary « venant du Nord »[1329].

La seule date proposée par Gouhot que n'entérine pas Alfred Grandidier s'attache à la découverte de Madagascar par les Portugais, attribuée classiquement à Fernan Soares en 1506, que le second accorde sans ambiguïté à Diogo Dias (ou Diégo Diaz) en 1500[1330]. Cette chronologie extrêmement difficile et périlleuse, comme en témoigne le répertoire chronologique des faits de l'histoire de Madagascar de 815 à 1901 établi par Alfred Grandidier en collaboration avec son fils, ne lui permet de certifier que trois dates seulement de 815 à 1500.[1331]

La piste de l'influence arabe sert de fil conducteur à Alfred Grandidier au cours de sa méticuleuse étude des *sorabe*, manuscrits malgaches anciens en écriture arabe, qu'il a patiemment réussi à accumuler au cours des années 1900-1910. Il paie 180 francs pour deux *sorabe* rapportés en 1905 par un fonctionnaire colonial[1332]. En 1902 il demande la collaboration d'un spécialiste des langues arabe et malgache, installé à Alger, pour traduire un manuscrit antaïmoro qui raconte une guerre[1333]. Il s'agit peut-être du même *sorabe* antaïmoro actuellement conservé au Muséum National d'histoire naturelle, dont il est toujours possible d'admirer l'excellente qualité ainsi que la couverture en peau de zébu. Emile Gautier, le traducteur d'Alger et ancien explorateur à Madagascar, précise qu'il date du XVIIème siècle et contient des divinations[1334]. En 1909, ce même linguiste transcrit en caractères latins et traduit

[1326] MNHN Ms 3259, carnet d'exploration n° 15.
[1327] Carnet d'exploration n° 8.
[1328] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1086.
[1329] Carnet d'exploration n° 8.
[1330] MNHN Ms 2424D, Gouhot, François, *Notice historique sur Madagascar*, 1842, version courte. Grandidier, Alfred, « Les cartes de Madagascar depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours », *op. cit.*
[1331] MNHN Ms 2782-I, Papiers Grandidier.
[1332] MNHN Ms 2773, lettres de Voyron à Alfred Grandidier, les 17 et 29 novembre 1905.
[1333] MNHN Ms 2773, lettre d'Emile Gautier à Alfred Grandidier, le 10 décembre 1902.
[1334] MNHN Ms 3216, lettre d'Emile Gautier à Alfred Grandidier, le 10 juin 1902.

plusieurs passages en français d'un *sorabe* contenant des charmes et formules magiques. Il entreprend dans le même temps de déchiffrer les codes de la décoration et les formules de protection émaillant le manuscrit[1335]. Il peut s'agir du *sorabe* acheté sur place auprès d'un chef antaïmoro par Guillaume Grandidier à la demande de son père. Visiblement très ancien et d'une écriture cette fois médiocre, le manuscrit contient des préceptes musulmans et quantité de signes ésotériques étranges qui fascinent les deux Grandidier[1336].



Sorabe antaïmoro contenant des divinations, ayant appartenu à Alfred Grandidier et traduit par Emile Gautier [MNHN Ms 3216]

Nous touchons ici à la seconde des limites que nous avons évoquées plus haut, mais son caractère, positif à l'évidence, nous apparaît également.

La complexité de la quête des origines multiples des Malgaches, notamment en ce qui concerne les influences arabo-musulmanes, oblige Alfred Grandidier à collaborer avec des collègues d'autres spécialités et souvent lointains, rendant nécessaire la confrontation de ses théories avec les leurs, l'exposant parfois à leurs critiques. C'est l'une des rares occurrences où l'on trouve des mises en cause directes de ses hypothèses, ainsi qu'une réelle collaboration égalitaire et fructueuse. Par exemple, le professeur de Lettres algérois René Basset, à qui Alfred Grandidier a envoyé son *Origine des Malgaches*, n'hésite pas à contester vigoureusement la venue de Juifs et d'Arabes au VIIIème siècle alors qu'il acquiesce à l'idée que les Vazimba sont des Malais plutôt que des Africains. Comme d'autres arabisants, il aide aussi Alfred Grandidier en lui proposant une étymologie arabe de certains mots malgaches

[1335] MNHN Ms 2773, notes sur le s*orabe* « des charmes ».
[1336] MNHN Ms 3215, *sorabe* antaïmoro.

antakarana[1337]. Le même rapport de collaboration critique se produit avec Hurand, vice-consul de Rascht, en Perse, lorsqu'il le remercie tout en lui indiquant des erreurs d'étymologie persane ou arabe[1338]. Il reçoit également les remarques du Consul de France à Stuttgart, en la personne de son adversaire Gabriel Ferrand. Celui-ci a relevé dans les publications d'Alfred Grandidier plusieurs erreurs d'étymologie malgache à partir de l'arabe[1339]. Parfois cependant, Alfred Grandidier émet de sérieux doutes sur les rectifications qu'on lui suggère ![1340]

La préparation de la *Collection d'ouvrages anciens concernant Madagascar* l'encourage également à la coopération avec d'autres savants reconnus, notamment français. Il sollicite Armand de Quatrefages de Bréau concernant la connaissance ethnographique des populations indonésiennes, malaises ou polynésiennes[1341] et entre en rapport avec Aristide Marre, érudit spécialiste du malais et des langues malayo-polynésiennes[1342]. Loin de se limiter à l'Hexagone, Alfred Grandidier se tourne vers des savants étrangers. Nous avons ainsi constaté qu'il s'adressait à Hamelius pour un certain nombre de traductions. Il contacte Ernest Brown à Londres en vue d'obtenir des renseignements sur des documents du XVIIème siècle concernant Madagascar, conservés dans les bibliothèques anglaises et de lui soumettre plusieurs questions[1343]. Il entretient une correspondance du même genre avec Rutgers Van der Loeff à Haarlem à propos de récits de voyageurs néerlandais à Madagascar et des caractéristiques de traduction des éditions anciennes, demandant des précisions sur des noms, des dates….[1344].

Contrairement à ce qui se passe pour d'autres registres scientifiques, Alfred Grandidier ne se place plus ici dans la posture de l'homme qui domine toute la science malgache et, flanqué d'une armée de petites mains plus ou moins méprisées, se voit attribué à lui seul le mérite des découvertes. Apparu seulement aux alentours de 1900, ce comportement plus collégial témoignerait-il d'une certaine maturité du scientifique ?

[1337] MNHN Ms 2807, lettre de René Basset à Alfred Grandidier, le 12 février 1902.
[1338] MNHN Ms 2817, lettre de Hurand à Alfred Grandidier, le 3 mars 1902.
[1339] MNHN Ms 2815, lettre de Ferrand à Guillaume Grandidier, le 15 février 1905.
[1340] MNHN Ms 2822, lettre de Fréderic Romanet du Caillaud à Alfred Grandidier, le 6 août 1898. Il a écrit un article sur les Portugais à Madagascar, d'où il tire sa légitimité pour rectifier Alfred Grandidier. Celui-ci annote largement la lettre, peu convaincu. Mais ce courrier le renseigne tout de même très précisément sur la localisation de l'original du texte de Luis Mariano, détenu par un particulier portugais.
[1341] Acad. Sc., Dossier biographie d'Alfred Grandidier, *Discours sur Madagascar et ses habitants aux Cinq Académies, le 25 octobre 1886.*
[1342] MNHN Ms 2820, lettres d'Aristide Marre à Alfred Grandidier, entre le 4 mars 1895 et le 28 août 1905.
[1343] MNHN Ms 2811, lettres de Ernest C. Brown à Alfred Grandidier pour la période 1902-1903.
[1344] MNHN Ms 2822, lettres de Rutgers Van Der Loeff à Alfred Grandidier, le 16 et le 28 février 1903.

II. Profession : membre de sociétés savantes

Alfred Grandidier scientifique nous paraît d'autant plus difficile à cerner qu'il ne rentre dans aucun cadre institutionnel, sinon celui des sociétés savantes, et reste très indépendant à tous points de vue. Cependant, ce sont précisément les sociétés savantes et les associations pour l'avancement des sciences, deux types d'organisations auxquelles le savant appartient, qui apparaissent comme les cadres privilégiés du développement des sciences[1345]. D'une manière très moderne, il se compose en quelque sorte la fonction de consultant, unanimement sollicité et respecté. Sa réputation, sa crédibilité, pourtant uniquement basées sur son expérience et sans rapport avec ses qualifications universitaires somme toute modestes et annexes par rapport à ses champs d'investigation, lui fournissent ses plus précieux atouts. On le voit déployer tout son talent et une véritable stratégie pour construire un parcours scientifique relativement atypique mais extrêmement prestigieux. Il pénètre en effet dans le « temple de la recherche » que représente l'Institut créé par Napoléon Ier mais aussi au Muséum National d'Histoire Naturelle, premier établissement du pays pour les sciences naturelles[1346].

A. Une carrière rondement menée

Quel est le métier d'Alfred Grandidier ? A cette question, nous sommes bien en peine de répondre, car l'homme se maintient soigneusement hors de tout cadre. Il n'a jamais sollicité ni obtenu aucun poste d'enseignant ou de chercheur. Nous pourrions le définir comme savant, mais cette réponse n'apparaît pas encore très satisfaisante. Est-il zoologue, géographe, historien, botaniste, entomologiste, linguiste, géologue, anthropologue… ? Rien de tout cela et pourtant tout cela à la fois. La situation n'est pas sans rappeler celle de Victor Jacquemont par exemple, qui admettait combien il était difficile de le définir : physicien, naturaliste, voyageur ?[1347]... Il faut remarquer que, doté d'une immense fortune, Alfred Grandidier n'a pas besoin d'une situation pour vivre. Et sa notoriété personnelle ne nécessite

[1345] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, p. 618.
[1346] L'Institut de France regroupe les Académies, beaucoup plus anciennes. L'Académie des Sciences date par exemple de 1666. Claval, Paul, « Réflexions sur la géographie de la découverte, la géographie coloniale et la géographie tropicale », *op. cit.*.
[1347] Morisot, Jean-Claude, « Victor Jacquemont et son voyage dans l'Inde, 1828-1832 », *op. cit.*, p. 195.

pas non plus une armature institutionnelle pour être renforcée. Plus qu'un métier, Alfred Grandidier recherche une position.

Quoi qu'il en soit, Alfred Grandidier obtient sans mal la reconnaissance pour l'ensemble de ses travaux scientifiques, il est admis dans les plus prestigieuses institutions, atout dont il se sert afin de susciter davantage d'intérêt autour de Madagascar.

1. Une ascension régulière vers les sommets de la gloire scientifique

La seule « carrière » que l'on puisse déceler dans la vie d'Alfred Grandidier réside dans son parcours ascendant au sein des sociétés savantes les plus prestigieuses de Paris. C'est dans leur environnement qu'il a passé la majorité de son temps, noué toutes ses relations et assis sa réputation. Nous assistons même au développement d'un véritable plan de carrière en ce qui concerne son admission dans ces sociétés car il a déployé une réelle stratégie, en particulier mondaine, pour parvenir aux plus hautes dignités.

Il monte avec assurance les marches qui le mènent notamment à la Société de Géographie et à l'Académie des Sciences mais aussi au Comité des Travaux Historiques et Scientifiques dans la section sciences[1348]. Les sociétés savantes ne ressemblent pas à de simples associations mais bien plutôt à des clubs qui ne fonctionnent que par cooptation, d'où la nécessité de déployer une tactique pour y être admis et y gravir les échelons. Son entrée dans les sérails savants se fait naturellement par l'obtention de prix qui, s'enchaînent souvent d'eux-mêmes surtout lorsque l'on décroche la Médaille d'Or de la Société de Géographie[1349]. Nous assistons ainsi à sa fulgurante ascension.

[1348] AN, F17/2833, lettre d'Alfred Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 15 mars 1881. Alfred Grandidier siège au CTHS depuis au moins 1880.
[1349] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 321-350.

Quelques étapes marquantes de la carrière scientifique d'Alfred Grandidier

Date	Prix/Promotion	Objet	Jury/Parrains
1867	Membre de la Société de Géographie	Premiers rapports de voyage	
1871	- Prix Saint-Hilaire - Médaille d'Or du Jardin d'Acclimatation	Maïs andin, martins de La Réunion, palmiers divers	
1872	- Médaille d'Or du Ministère de l'Instruction Publique - Médaille d'Or de la Société de Géographie	Travaux sur Madagascar Relevés topographiques à Madagascar	
1877	Commandeur de l'Ordre de Léopold		
1880	- Correspondant du Muséum - Prix Savigny - Membre du CTHS	Recherches zoologiques à Zanzibar et Madagascar	Milne-Edwards, Blanchard, Quatrefages, Lacaze
1885	Membre de l'Académie des Sciences	Travaux sur la cartographie	d'Abbadie, Milne-Edwards, Quatrefages, Blanchard
1896	Officier de la Légion d'Honneur	Aide à la conquête de Madagascar	Général de Torcy

Il entre lui-même dans diverses sociétés et académies jusqu'à terminer sa vie membre d'honneur ou correspondant d'une quarantaine de sociétés savantes en France et à l'étranger. Il est en effet difficile d'en rétablir une liste de manière exhaustive[1350]. Parmi elles, notons qu'il devient membre d'honneur des sociétés de géographie de Londres, Vienne, Berlin, Amsterdam, Bruxelles… dans les années 1880[1351].

Dès 1884, Alfred Grandidier est poussé à présenter sa candidature à l'Académie des Sciences par ses amis et collègues d'Abbadie, Alphonse Milne-Edwards, Quatrefages et Emile Blanchard[1352]. Il échoue, placé en troisième position ex-aequo avec Bertin sur quatre

[1350] Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *op. cit.*, p. 10. Voir cependant en annexe ce que nous avons pu reconstituer, annexes 2 et 3.
[1351] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[1352] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

candidats, derrière l'Amiral Cloué[1353]. Il ne se décourage pas et tente à nouveau sa chance l'année suivante. Le 29 juin 1885, il est de nouveau confronté à Bertin et à l'Amiral Cloué, qui le précède une fois de plus et qui est donné favori. Mais les titres de certains candidats sont contestés, on procède à un nouveau scrutin très disputé le 6 juillet et Alfred Grandidier l'emporte finalement au troisième tour face à Cloué[1354]. Antoine d'Abbadie assure à Alfred Grandidier qu'il doit son fauteuil d'académicien à ses travaux cartographiques car, les académiciens voyageant très peu, ceux-ci ont du mal à apprécier le travail réalisé par un explorateur mais se montrent impressionnés par les cartes[1355]. Malgré quelques petits revers, sa carrière scientifique se déploie donc magnifiquement.

2. Un pilier de l'Académie des Sciences

Alfred Grandidier fréquente assidûment le prestigieux Institut pendant 36 ans [JEM]

[1353] Acad. Sc., CR vol. 98, p. 846.
[1354] Acad. Sc., CR vol. 100, p. 1607, vol. 101, p. 49.
[1355] MNHN 2811, lettre d'Antoine d'Abbadie à Alfred Grandidier, le 15 juillet 1889.

Lorsqu'il entre à l'Institut, et plus particulièrement à l'Académie des Sciences, le 6 juillet 1885, dans la section Géographie et Navigation, occupant le fauteuil laissé vacant par la mort de Dupuy de Lôme[1356], Alfred Grandidier rejoint son beau-père qui siège à l'Académie des Sciences Morales, mais surtout son ancien professeur Jules Janssen. Celui-ci, membre de l'Académie des Sciences, fait en outre partie depuis 1873 du Bureau des Longitudes, où il est extrêmement respecté. Alfred Grandidier propose sa candidature à ce même bureau en 1897 mais il se trouve éliminé au premier tour[1357]. Devenir académicien confère indéniablement un pouvoir intellectuel et social très étendu, c'est une distinction éminente[1358].

Alfred Lacroix assure que la candidature d'Alfred Grandidier à l'Institut a été proposée sous l'impulsion d'Antoine d'Abbadie dont l'attention avait été retenue lors de l'Exposition Universelle de 1878 par l'un de ses rares travaux sans lien avec Madagascar, son volumineux rapport de 750 pages sur les instruments de mesure[1359]. Le parcours sensiblement identique des deux hommes les rapproche sans doute : ils partagent des études au Collège de France, une première mission sur le magnétisme (au Brésil en 1836 pour d'Abbadie, en Équateur en 1858 pour Grandidier), le décryptage des mystères d'un fleuve (la recherche des sources du Nil[1360] pour d'Abbadie, le cours du Rio Madre de Dios pour Grandidier), un voyage de reconnaissance (en Éthiopie en 1837-1839 pour d'Abbadie, dans l'Océan Indien en 1862-1866 pour Grandidier) enfin une véritable exploration (en Ethiopie de 1839 à 1849[1361] pour d'Abbadie et à Madagascar de 1868 à 1870 pour Grandidier). Entré à l'Académie des Sciences en 1867, d'Abadie y a attentivement suivi les explorations malgaches d'Alfred Grandidier, qui mêlent comme les siennes géographie, linguistique, histoire... Devenus confrères, les deux hommes entretiennent de profondes relations d'estime et d'amitié et l'ancien met le nouvel académicien au courant des mœurs et usages à l'Académie des Sciences[1362]. En outre, ils se retrouvent à la Société de Géographie, que d'Abbadie préside en 1892.

[1356] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*

[1357] Acad. Sc., CR vol. 124, p. 890. Créé en 1795, le Bureau des Longitudes traite d'astronomie et de physique du globe, il chapeaute aussi l'Obsevatoire de Paris. Les travaux de physique du globe d'Alfred Grandidier apparaissent sans doute trop lointains et marginaux pour qu'il soit élu dans cette institution.

[1358] Demeulenaere-Douyère, Christiane, « De l'Institut National à la réforme de 1976 : l'Académie des Sciences aux XIXème et XXème siècles », *op. cit.*, p. 38.

[1359] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 45.

[1360] Loiseau, Olivier et Duclos, France, *L'Afrique au cœur : carnets d'explorateurs français au XIXème siècle*, *op. cit.*

[1361] Acad. Sc., d'Abbadie, Antoine, *Notice sur les travaux scientifiques d'Antoine d'Abbadie*, *op. cit.*, p. 3.

[1362] MNHN 2811, lettre d'Antoine d'Abbadie à Alfred Grandidier, le 15 juillet 1889.

A l'Institut, Alfred Grandidier côtoie également Albert De Broglie, membre de l'Académie Française, qu'il connaît depuis l'enfance et qu'il fréquente aussi au Cercle de l'Union[1363]. Il se lie d'amitié avec plusieurs collègues éminents à l'Académie des Sciences, tel Jean-Martin Charcot. Son fils, le célèbre Commandant Charcot, appelle Alfred Grandidier « cher maître[1364]» et écrit à Guillaume lors de son décès : « [C'est une] perte cruelle éprouvée par tous, par la science et par la France. […] Je partage votre douleur car votre excellent père voulait bien m'honorer de son amitié et avec lui disparaît peut-être le meilleur des collègues de mon père. Que de souvenirs !![1365]» Alfred Grandidier siège aussi avec Alphonse Milne-Edwards à l'Académie des Sciences, dont il reprendra même le fauteuil après son décès, pour les séances du lundi[1366]. Ainsi promu, Alfred Grandidier est sollicité par l'ancien empereur du Brésil, son ami de longue date, pour lui faire des comptes-rendus des séances hebdomadaires de l'Académie des Sciences. Peiné de ne pouvoir accepter, mais désormais trop occupé par ses diverses fonctions dans les sociétés savantes, Alfred Grandidier se voit contraint de confier cette mission à son collègue Daubrée. Le 17 septembre 1888, il a l'honneur d'être l'unique délégué de l'Institut à Montbard pour les cérémonies du centenaire de la mort de Buffon[1367]. A cette occasion, il ne peut s'empêcher de tracer un parallèle audacieux entre le savant des Lumières et lui-même :

> « Plein d'une admiration passionnée pour le spectacle de la nature, Buffon conçut l'entreprise hardie d'écrire l'histoire complète de cette Terre sur laquelle nous vivons. […] Etudiant tous les ouvrages scientifiques anciens et modernes, lisant tous les récits de voyages, accumulant et combinant un nombre étonnant d'observations […] s'entourant de collections de toutes sortes […] il a cherché à voir l'âme des choses. […] J'ai pris plaisir à relire ses principales œuvres.[1368]»

L'académicien prend son rôle très au sérieux, comme en témoigne le registre des présences. Dans les premières années, il fait partie des plus empressés aux séances hebdomadaires et de 1886 à 1890, son taux d'absentéisme ne dépasse pas 17%, correspondant aux semaines de ses vacances d'été plus une ou deux absences supplémentaires. Par contre, 1891 marque un petit relâchement et à partir de 1903 il arrive même systématiquement dans

[1363] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.* Les familles de Broglie et Grandidier se fréquentent, comme en témoigne le mot de condoléances de la Duchesse à Alfred Grandidier, le 29 janvier 1913.
[1364] MNHN Ms 2811, lettre du Commandant Charcot à Alfred Grandidier, le 2 février 1913.
[1365] MNHN Ms 2811, lettre du Commandant Charcot à Guillaume Grandidier, le 18 septembre 1921.
[1366] Acad. Sc., Dossier biographique d'Alphonse Milne-Edwards.
[1367] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1368] Acad. Sc., Dossier biographique d'Alfred Grandidier, *Discours du centenaire de Buffon, le 17 septembre 1888*, Firmin-Didot, Paris, 1888, 13 p., p. 3-4. Les velléités encyclopédiques de Buffon dont parle Grandidier se retrouvent dans *Histoire de la Terre, Histoire de l'Homme, Histoire des Animaux.*

les derniers. Il se permet de n'assister en moyenne qu'à ¾ des séances, ce qui fait tout de même de lui un des plus assidus aux séances de l'Académie des Sciences. A compter de son veuvage et de la Première Guerre Mondiale il ne prend plus de vacances estivales mais l'irrégularité de sa présence en hiver témoigne d'une santé dégradée. A cette époque, il passe beaucoup de temps Quai Conti, l'Académie constituant presque sa famille, comme a pu en témoigner Alfred Lacroix. Le vieil homme se rend fidèlement aux séances hebdomadaires en 1921, jusqu'à quatre mois avant son décès[1369].

Portrait officiel d'Alfred Grandidier en académicien [coll. Ph. de Charnacé]

Alfred Grandidier en costume d'académicien, le tricorne à la main [MNHN Ms 2806]

[1369] Acad. Sc., registres de présence 1885 à 1926 1B20, 1B21, 1B22, 1B23, 1B24, 1B25, 1B26 ; Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 2.

Alfred Grandidier fait preuve d'une intense activité à l'Académie des Sciences, tout au long de sa carrière[1370], et l'institution demeure l'un des lieux moteurs de la recherche scientifique en France jusqu'en 1914[1371]. On confie assez tôt à l'académicien des rapports à rédiger sur les candidats étrangers désirant devenir correspondants. Alfred Grandidier est par exemple chargé d'étudier le cas du Portugais Alexandre de Serpa Pinto qui a exploré la région du Zambèze[1372]. Sans doute lui confie-t-on cette tâche parce qu'il est lusophone, qualité indispensable pour étudier la correspondance et les relations de voyage de l'explorateur. Alfred Grandidier est surtout très régulièrement élu juré pour de nombreux prix, se voit aussi souvent confier le rôle de rapporteur ou encore participe aux commissions chargées de déterminer la question soumise aux candidats aux prix, au point que certaines commissions ne peuvent s'envisager sans lui dans les décennies 1890 et 1900. Il participe ainsi à presque tous les jurys pour les prix Delalande-Guerineau, Tchihatchef, Savigny, Gay[1373]. La composition des commissions varie très peu d'une année sur l'autre. Aussi retrouve-t-on presque toujours à ses côtés Quatrefages, Blanchard, Milne-Edwards, Bouquet de la Grye, d'Abbadie, Daubrée, Jurien de la Gravière…[1374] Alfred Grandidier participe même à la création du Prix Tchihatchef[1375]. A partir de 1904 le système de désignation change, le jury d'un prix se trouvant formé avec tous les membres d'une ou plusieurs sections de l'Académie des Sciences, en fonction de catégories déterminées à l'avance. Cela ne défavorise pas Alfred Grandidier, bien au contraire, qui se voit sollicité pour les spécialités de géographie, navigation, anatomie et zoologie. En 1911 il participe à la commission du Fonds Bonaparte qui aide financièrement quinze jeunes scientifiques prometteurs dont Emmanuel de Martonne[1376].

[1370] Il est juré de nombreux prix de l'année suivant son élection jusqu'à sa mort. Il se voit même encore confier le rapport de trois prix en 1918, ce qui ne lui est plus demandé depuis des années, mais il est vrai que ces trois prix ne sont finalement pas décernés et il n'y a donc pas de surcroît de travail pour le vieil académicien. Acad. Sc., CR vol. 166, p. 376.

[1371] Demeulenaere-Douyère, Christiane, « De l'Institut National à la réforme de 1976 : l'Académie des Sciences aux XIXème et XXème siècles », *op. cit.*, p. 37.

[1372] MNHN 2811, lettre d'Antoine d'Abbadie à Alfred Grandidier, le 15 juillet 1889.

[1373] Voir annexe 25.

[1374] Voir annexe 25. Nous avons relevé les questions, les jurés et les lauréats de chaque prix, chaque année entre 1886 et 1921, afin de déterminer précisément l'environnement de travail d'Alfred Grandidier et les traces de son influence au sein des diverses commissions. Cette recherche se révèle particulièrement instructive.

[1375] Acad. Sc., CR vol. 116, p. 1180.

[1376] Acad. Sc., CR vol. 154, p. 1137.

Tableau des prix les plus significatifs décernés par Alfred Grandidier à l'Académie des Sciences

Date	Prix	Récipiendaire Ou Auteur	Sujet	Motif	Rôle de Grandidier
1889	Gay	Drake del Castillo[1377]	Biogéographie	Lien de parenté	Juré et rédacteur de la question
1890	Gay		Cartographie	Relevés de terrain	Rédacteur de la question[1378]
1892	Gay[1379]	M. Mourreaux	Magnétisme terrestre	1ères études de Grandidier	Juré et rédacteur de la question
1894	Tchihatchef[1380]	Auguste Pavie[1381]	Exploration	Amitié	Juré, rédacteur et créateur du prix
1894	Delalande-Guerineau[1382]	*Travailleur* et *Talisman*[1383]	Océanographie	Amitié	Juré
1895		Alexis de Tillo[1384]	Cartographie en Russie[1385]	Exclusivité[1386]	Diffuseur
1895	Tchihatchef[1387]	Gustave Radde	Exploration du Caucase	Intérêt pour la Russie	Juré
1896	Tchihatchef	Henri d'Orléans[1388]	Exploration	Amitié	Juré et rapporteur

[1377] Acad. Sc., CR vol. 108, p. 720. La question du Prix Gay 1889 est : « Déterminer, par l'étude comparative des faunes et des flores, les relations qui ont existé entre la Polynésie et les terres voisines.»

[1378] Acad. Sc., CR vol. 106, p. 812. La question du Prix Gay 1890 est : « L'étude orographique d'un système de montagnes par des procédés nouveaux et rapides».

[1379] Acad. Sc., CR vol. 114, p. 970.

[1380] Alfred Grandidier a véritablement la main-mise sur ce prix et il serait à peine exagéré de l'appeler « son » prix. En effet, il est à chaque fois élu membre du jury au premier rang, fait très souvent office de rapporteur et les lauréats sont presque toujours liés à lui d'une manière ou d'une autre.

[1381] Acad. Sc., CR vol. 118, p. 1174. Auguste Pavie est un protégé de Le Myre de Vilers, lui-même ami d'Alfred Grandidier.

[1382] Acad. Sc., CR vol. 118, p. 1174. Le prix récompense les collaborateurs d'Alphonse Milne-Edwards et lui-même fait partie du jury.

[1383] Alphonse Milne-Edwards travaille durant de nombreuses années avec l'équipe du *Travailleur* et du *Talisman*, d'où l'intérêt particulier manifesté par Alfred Grandidier pour ces missions.

[1384] Vice-Président de la Société de Géographie Impériale russe, mort le 11 janvier 1900, géographe et géodésien très célèbre dans son pays. Son œuvre majeure est l'*Atlas hypsométrique. Annales de Géographie*, n°44, vol. 9, 1900, p. 179.

[1385] Acad. Sc., CR, vol. CXXI. Il présente son *Mémorial de la section de topographie russe* et la première feuille de son *Atlas hypsométrique de la Russie d'Europe* en 1895.

[1386] Alfred Grandidier se fait une spécialité des travaux topographiques et cartographiques menés en Russie, notamment par Alexis de Tillo, qu'il est le seul à présenter en France. Il se charge aussi d'annoncer officiellement à l'Académie des Sciences sa mort en 1900. Acad. Sc., CR, vol. 130.

[1387] Acad. Sc., CR vol. 120, p. 1107.

Date	Prix	Récipiendaire ou Auteur	Sujet	Motif	Rôle de Grandidier
1897	Tchihatchef[1389]	M. Obrutschew	Exploration de la Sibérie	Intérêt pour la Russie	Juré
1902	Gay	Col. Berthaut	Cartographie	Relevés de terrain	Juré et rédacteur[1390]
1902 1903	Tchihatchef[1391]	Sven Hedin	Exploration	Soutien scientifique	Juré et rapporteur
1903		J. de Schokalsky[1392]	Cartographie en Russie	Exclusivité	Diffuseur
1903	Gay	R.P. Colin[1393]	Cartographie	Amitié et Promotion de Madagascar	Juré, rédacteur et rapporteur
1904	Delalande-Guerineau[1394]	Auguste Pavie		Amitié	Juré
1905		J. de Schokalsky[1395]	Cartographie de la Russie	Exclusivité	Diffuseur
1905	Gay	Dr. Cureau	Cartographie	Relevés de terrain	Juré et rédacteur[1396]
1907	Gay	Cdt Charcot[1397]	climat polaire	Amitié	Juré et rédacteur
1907	Savigny	Charles Alluaud		Promotion de Madagascar	Juré[1398]
1908	Binoux	*Princesse Alice*[1399]	Océanographie	Amitié	Juré et rapporteur
1909		J. de Schokalsky[1400]	Cartographie de la Russie	Exclusivité	Diffuseur

[1388] Acad. Sc., CR vol. 122, p. 869.
[1389] Acad. Sc., CR vol. 124, p. 810.
[1390] Acad. Sc., CR vol. 130, p. 1449. La question est : « Les progrès réalisés au XIXème siècle dans l'étude et la représentation du terrain»
[1391] Acad. Sc., CR vol. 134, p. 1094; CR vol. 136, p. 1180.
[1392] Acad. Sc., CR, vol. 137. C'est lui qui reprend le flambeau du Général Tillo en Russie. Alfred Grandidier présente à plusieurs reprises des extraits de son *Atlas* et correspond amicalement avec lui.
[1393] Acad. Sc., CR, vol. 136, p. 988. La question semble véritablement avoir été rédigée spécialement dans le but de faire décerner le prix au Père Colin : « Déterminer une série de positions géographiques dans une des colonies françaises».
[1394] Acad. Sc., CR vol. 138, p. 1082.
[1395] Acad. Sc., CR vol. 141.
[1396] Acad. Sc., CR vol. 136, p. 1230. La question porte sur le travail d'un explorateur de l'Afrique qui aura déterminé les coordonnées géographiques de ses itinéraires.
[1397] Acad. Sc., CR vol. 144, p. 314. Alfred Grandidier est ami avec son père, le célèbre médecin.
[1398] Acad. Sc., CR vol. 144, p. 359.
[1399] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Rapport sur le Prix Binoux, 12 novembre 1908*. Le prix est décerné à Jean Richard pour 17 campagnes sur le *Princesse Alice* du Prince Albert de Monaco, mais l'homme a aussi participé aux campagnes du *Travailleur* et du *Talisman*.

Date	Prix	Récipiendaire ou Auteur	Sujet	Motif	Rôle de Grandidier
1910	Gay	Non décerné	Les Andes	1ères études de Grandidier	Juré et rédacteur[1401]
1911	Tchihatchef	J. de Schokalsky[1402]	Exploration	Amitié et exclusivité	Juré
1913	Tchihatchef[1403]	Piotr Kuzmich Kozlov	Exploration de la frontière sino-russe	Intérêt pour la Russie	Juré
1914	Wilde	Perrier de la Bathie	Exploration	Promotion de Madagascar	Juré[1404]
1916	Gay	H. Vallot	Cartographie	Nouveauté technique	Juré et rédacteur[1405]

L'on constate qu'Alfred Grandidier profite de sa position puissante pour favoriser les études concernant Madagascar ou des thèmes qui lui sont chers. Cependant, le savant ne se préoccupe pas uniquement de Madagascar mais accorde également son attention aux travaux cartographiques et topographiques concernant la Russie.

Alfred Grandidier se fait une spécialité des travaux cartographiques. En 1902, il est élu à la Commission Permanente de Contrôle du Service de l'Exploration Scientifique de l'Indochine, rejoignant des académiciens qu'il fréquente déjà au sein de nombreuses commissions d'attribution de prix tels que Perrier, de Lapparent, Delage ou Giard[1406].

D'une manière générale, les sujets d'intérêt d'Alfred Grandidier s'imbriquent avec ses amitiés et rejoignent sa passion constante pour les sciences et les techniques nouvelles au service de l'exploration. Il s'intéresse donc à des domaines innovants, notamment l'océanographie ou les missions polaires.

Cependant, si l'Institut a été de toutes les grandes explorations et expéditions scientifiques jusqu'à Napoléon III, la Troisième République ne conçoit plus de politique scientifique d'ensemble, ce qui affaiblit les Académies. Cette responsabilité est confiée aux

[1400] Acad. Sc., CR vol. 151.
[1401] Acad. Sc., CR vol. 144, p. 314. La question porte sur l'anthropologie et la zoologie de l'Amérique du Sud, notamment dans les Andes.
[1402] Acad. Sc., CR vol. 152, p. 674.
[1403] Acad. Sc., CR vol. 156, p. 432.
[1404] Acad. Sc., CR vol. 158, p. 538.
[1405] Acad. Sc., CR vol. 156, p. 432. La question est : « Les progrès apportés aux instruments et méthodes topographiques»
[1406] Acad. Sc., CR vol. 134, p. 1189.

gouvernements coloniaux locaux[1407], ce qui explique pourquoi Alfred Grandidier use de sa position au sein de l'Institut pour encourager Gallieni et tous ses collaborateurs à Madagascar.

3. Les honneurs de la Société de Géographie

Il semble parfaitement naturel qu'Alfred Grandidier intègre rapidement une institution créée en 1821 où fusionnent enfin la géographie académique et les explorations, dont le dynamisme s'affirme particulièrement à partir de 1864 lorsqu'elle adopte le courant de la géographie à but colonial et commercial et rassemble plus de 2000 adhérents. Le projet encyclopédiste aussi bien que le devoir de soutien à l'organisation et à la promotion des expéditions que la Société de Géographie s'est assignés depuis sa fondation convient absolument à notre scientifique[1408].

Alfred Grandidier effectue une longue carrière à la Société de Géographie, puisqu'il devient membre, à sa demande en 1867, après avoir publié son premier article dans le *Bulletin de la Société de Géographie*[1409]. Il y retrouve notamment deux amis et futurs présidents, Antoine d'Abbadie et Jules Janssen qui jouissent, dans cette prestigieuse institution, d'une excellente aura[1410]. D'ailleurs, les membres de la Société de Géographie de Paris se distinguent par leur appartenance aux élites de l'esprit – ils sont nombreux à siéger également à l'Institut – et de l'argent, le droit d'entrée fixé à 25 francs et la cotisation annuelle de 36 francs contribuant à éliminer les plus modestes. L'association se revendique élitiste socialement, mais accueille volontiers les étrangers et tente toujours de rester indépendante du pouvoir en place, refusant par exemple de jouer sur le sentiment national[1411]. Alfred Grandidier sera rejoint au sein de la société par un très grand nombre de ses amis, collaborateurs ou connaissances, parmi lesquels nous pouvons citer l'industriel et député Jules Charles-Roux, le lobbyiste Prince d'Arenberg, l'explorateur Casimir Maistre ou encore Albert Ier de Monaco.

Le rythme de travail y est moins soutenu qu'à l'Académie des Sciences puisque les réunions à la Société de Géographie ne sont que bi-mensuelles, tous les premiers et troisièmes vendredis du mois à 8h30, et elles sont suspendues pour les vacances, d'août à octobre tandis

---

[1407] Claval, Paul, « Réflexions sur la géographie de la découverte, la géographie coloniale et la géographie tropicale », *op. cit.*

[1408] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, Albin Michel, Paris, 1993, 233 p., p. 10, 12, 35, 37.

[1409] BNF, Grandidier, Alfred, « Notice sur les côtes Sud et Sud-Ouest de Madagascar », *Bulletin de la Société de Géographie*, 2nd semestre 1867, pp. 384-394.

[1410] Broc, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXème siècle*, tome 2 Asie, *op. cit.*

[1411] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, *op. cit.*, p. 14, 23, 27, 63.

que l'Institut ne connaît aucune pause. L'année 1872 se révèle particulièrement chargée et fructueuse pour Alfred Grandidier à la Société de Géographie puisqu'il reçoit la Médaille d'Or, publie son *Excursion chez les Antanosses émigrés* et fait de nombreuses autres communications[1412]. Par la suite, il est ponctuellement sollicité pour publier dans la revue de la Société de Géographie, comme en 1916 lorsqu'il rédige un article nécrologique sur Gallieni[1413].

L'entrée du nouvel hôtel de la Société de Géographie. Alfred Grandidier a participé au financement des statues qui confèrent davantage de prestige au bâtiment [IM]

[1412] BNF, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er semestre 1872.
[1413] MNHN Ms 2817, lettre du baron Hulot à Alfred Grandidier, le 4 juin 1916.

Sa participation passe notamment pendant plusieurs années par un engagement à la comptabilité et à la trésorerie de la Société. Membre adjoint de la section comptabilité en 1875, il devient membre à part entière en 1877, puis il obtient le poste de vice-président de la section en 1881[1414]. Ce qui ne l'empêche pas de soutenir le projet de construction du nouveau siège, sur le Boulevard Saint-Germain, et même de collaborer aux plans du nouveau bâtiment[1415], alors que le projet a été souvent décrié pour son coût trop élevé. Lui-même souscrit pour trente francs aux frais supplémentaires générés par les statues de la façade de l'hôtel du 184 Boulevard Saint-Germain[1416]. L'on peut déceler dans ce geste un certain goût pour les apparences et la représentation.

Là encore, Alfred Grandidier se montre très actif au sein de l'institution[1417]. Il parraine de nombreux nouveaux membres chaque année[1418], participe à la commission des prix et se fait élire à plusieurs reprises à la présidence ou à la vice-présidence de la commission centrale[1419], après en avoir été le secrétaire dès 1873-1874[1420]. Or c'est précisément la commission centrale qui assure à proprement parler la direction de la Société de Géographie, la présidence n'étant qu'honorifique[1421]. Dans le cadre de la Société de Géographie, il participe également à l'organisation du IIème Congrès International des Sociétés de Géographie du 1er au 11 août 1875 aux Tuileries.

[1414] BNF, CR de la Société de Géographie, 1877, 1881.
[1415] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1416] BNF, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1er semestre 1878.
[1417] Pour ce que nous avons pu en juger avec des comptes-rendus de séances très lacunaires. En effet, seule une partie des volumes est accessible en ligne à la BNF ou sous forme papier et les autres années qui nous intéressent sont souvent incommunicables, même avec dérogation, aussi bien à Tolbiac qu'à Richelieu.
[1418] Voir annexe 28.
[1419] Voir annexe 27.
[1420] BNF, Fonds SG, GI-GR 511, lettre d'Alfred Grandidier au Président de la Société de Géographie, le 30 avril 1873.
[1421] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, *op. cit.*, p. 24.

Tableau des interventions significatives d'Alfred Grandidier à la Société de Géographie

Date	Prix	Récipiendaire	Sujet	Motif	Rôle de Grandidier
1884	Médaille d'Or	A. Milne-Edwards[1422]	Dragages sous-marins	Amitié	Juré et rapporteur
1886	Médaille d'Argent	Bloyet	Exploration de l'Oussagara	Soutien scientifique	Juré et rapporteur[1423]
1888	Médaille d'Or	R. P. Roblet[1424]	Cartographie	Promotion de Madagascar	Juré et rapporteur
1888		R. P. Roblet	Carte de Mada au 1/100 000ème	Promotion de Madagascar	Présentateur en séance[1425]
1889		Catat et Maistre	Exploration	Promotion de Madagascar	Présentateur en séance[1426]
1890	Médaille d'Or	Catat et Maistre	Exploration	Promotion de Madagascar	Juré et rapporteur[1427]
1890		Drake del Castillo[1428]	Biogéographie	Lien de parenté	Présentateur en séance
1892	Médaille d'Or	Prince de Monaco[1429]	Océanographie	Amitié	Juré et rapporteur
1892		H. Douliot	Exploration	Promotion de Madagascar	Présentateur en séance[1430]
1893		Müller	Exploration	Promotion de Madagascar	Présentateur en séance[1431]
1895		Gautier	Exploration	Promotion de Madagascar	Présentateur en séance[1432]
1898	Herbet-Fournet	R. P. Roblet et Colin[1433]	Cartographie	Promotion de Madagascar	Juré et rapporteur

Concernant les prix, qui représentent une partie importante de son activité à la Société de Géographie comme à l'Académie des Sciences, il semble qu'Alfred Grandidier connaisse aussi sa période faste dans les années 1880 et 1890. Sous l'impulsion de Maunoir, en 1885 la société atteint le faîte de sa gloire et de son influence avec ses 2473 membres, dont un grand

[1422] BNF, CR de la Société de Géographie, 1884. Grandidier, Alfred, « Rapport sur le concours au Prix Annuel fait à la Société de Géographie le 2 mai 1884 », *Bulletin de la Société de Géographie*, 2ème trimestre 1884.
[1423] BNF, CR de la Société de Géographie, 1886, et voir partie sur le soutien aux explorateurs. C'est dans cette même région qu'il apporte son soutien scientifique aux missionnaires d'Alger.
[1424] BNF, CR de la Société de Géographie, 1888.
[1425] BNF, CR de la Société de Géographie, 1888.
[1426] BNF, CR de la Société de Géographie, 1890.
[1427] BNF, CR de la Société de Géographie, 1892.
[1428] BNF, CR de la Société de Géographie, 1890.
[1429] BNF, CR de la Société de Géographie, 1892.
[1430] BNF, CR de la Société de Géographie, 1892.
[1431] BNF, CR de la Société de Géographie, 1893.
[1432] BNF, CR de la Société de Géographie, 1895.
[1433] BNF, CR de la Société de Géographie, 1898.

nombre d'hommes politiques, essentiellement de droite[1434]. A partir de 1890 l'on assiste à une inflation du nombre de prix, jusqu'à 23 par an. Dans le même temps, la composition du jury des prix devient immuable, jusqu'au décès de l'un des membres. Alfred Grandidier y entre en 1881, rejoint entre 1892 et 1895 par ses amis Roland Bonaparte, Charles Maunoir et Alphonse Milne-Edwards[1435]. Le scientifique profite toujours de la situation pour essayer de favoriser ses protégés, qu'il s'agisse d'explorateurs de Madagascar ou non. Mais c'est tout de même Madagascar qui retient ses faveurs.

Alfred Grandidier en 1888. Portrait offert à la Société de Géographie [BNF 1968]

En 1888 il est rapporteur pour la Grande Médaille d'Or attribuée au Père Roblet. Il la reçoit en son nom des mains du Président de la Société de Géographie qui lui déclare :

> « Mon cher collègue de l'Académie des Sciences, c'est vous qui avez encouragé, fait connaître et apprécier les importants travaux du Père Roblet sur Madagascar.[1436]»

Car Alfred Grandidier présente inlassablement les travaux concernant Madagascar à ses confrères de la Société de Géographie.

[1434] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, *op. cit.*, p. 82, 88, 90.
[1435] Fierro, Alfred, *La Société de Géographie 1821-1946*, Champion, Paris, 1983, 343 p., p. 205-206.
[1436] BNF, CR de la Société de Géographie, 1888.

Il obtient finalement la Présidence de la Société de Géographie de 1900 à 1905, prenant la suite d'Alphonse Milne-Edwards et précédant Le Myre de Vilers, une position qui couronne sa carrière exemplaire et sa longévité impressionnante au sein de cette société et coïncide avec la dernière grande vague d'adhésions avant le Première Guerre Mondiale, culminant à 2165 membres en 1906[1437]. Cela lui donne l'occasion de présider à la réception de voyageurs célèbres, ce dont il est particulièrement fier et conserve un souvenir ému. Plusieurs d'entre eux font partie ou deviennent des amis, et parmi eux se trouve même son propre fils. La réception qui lui fait la plus grande impression reste sans conteste celle de Nordenskjöld, en présence du roi de Suède et de Norvège, Gustave Adolphe, et de son frère Guillaume. Alfred Grandidier est lui-même mis à l'honneur à cette occasion puisque l'ambassadeur du souverain scandinave lui remet le Grand Cordon de l'Etoile Polaire[1438]. Sven Hedin, le second explorateur suédois qu'il reçoit, le marque aussi particulièrement, peut-être en souvenir de ses propres rêves de voyage au Tibet. Cependant, si l'objectif ultime du Suédois se situe également à Lhassa, il n'atteindra jamais la capitale tibétaine. Il est étonnant qu'Alfred Grandidier accorde du crédit à un homme connu pour se présenter en héros dans des récits d'aventures pittoresques. En 1909, Sven Hedin et la Société de Géographie de Londres entreront en conflit au sujet de la réalité de ses découvertes sur le Transhimalaya en 1906-1908[1439], mais nous ne savons pas si le géographe parisien prend position dans la querelle. En revanche, Alfred Grandidier refuse dans un premier temps de recevoir la mission Chevalier en compagnie de naturalistes qui n'appartiennent pas à la Société de Géographie. Il considère que cette mission, trop axée sur la botanique et la zoologie, va faire fuir le public et les sociétaires et qu'en définitive la réception se révélera un cuisant échec pour la Société de Géographie. Il insiste pour que le Muséum prenne plutôt la responsabilité de l'accueil. Finalement, Alfred Grandidier recevra effectivement la mission Chevalier, à la Sorbonne[1440].

[1437] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, *op. cit.*, p. 82.
[1438] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1439] Forêt, Philippe, « Les blancs du Tibet : histoire des solutions adoptées pour résoudre le plus magnifique des problèmes de la géographie », pp. 173-188, in Laboulais-Lesage (dir.), *Combler les blancs de la carte*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2004, 314 p., p. 173, 175.
[1440] BNF, Fonds SG, GI-GR 511, lettre d'Alfred Grandidier au secrétaire Général de la SG, le 29 février 1904.

Tableau des réceptions de voyageurs à la Société de Géographie

sous la présidence d'Alfred Grandidier[1441]

Date de réception	Explorateurs	Voyages et études
12 mai 1900	Hostanis et d'Ollone	Côte d'Ivoire
12 mai 1900	Flamand et Pein	Sahara
5 décembre 1900	Foureau	Algérie-Congo par Lac Tchad
14 janvier 1901	Gentil	Tchad
11 avril 1902	*Guillaume Grandidier*	Madagascar
2 janvier 1903	Sven Hedin	Tibet
24 avril 1903	*Alfred Lacroix*	Vulcanologie aux Antilles
18 décembre 1903	Emmanuel de Martonne	Carpates
22 avril 1904	Comte Crequi-Montfort	Hauts-plateaux d'Amérique du Sud
30 avril 1904	Auguste Chevalier	Tchad
27 mai 1904	Capitaine Lenfant	Niger-Tchad
16 décembre 1904	Otto Nordenskjöld	Pôle Sud

Alfred Grandidier utilise dans ce cadre ses talents d'organisateur et de meneur d'hommes à la tête de la Société de Géographie afin d'assurer le rayonnement de la vénérable institution qu'il préside. Il veille à ce que la Société de Géographie soit présente dans toutes les manifestations d'importance, toujours de la manière la plus appropriée et en utilisant ses multiples réseaux. Il demande par exemple au sinologue Henri Cordier, par ailleurs membre de l'Institut et ami de son frère Ernest, de bien vouloir représenter la Société de Géographie en 1902 au XIIème Congrès des Orientalistes à Hambourg[1442]. Même malade, à la campagne et ayant renoncé à toute responsabilité, il se tient encore au courant des affaires intérieures de la Société de Géographie et n'hésite pas à faire connaître ses opinions. Ainsi, en 1907, s'insurge-t-il contre l'idée de louer la salle des séances du siège parisien à une « église schismatique[1443]» dont nous n'avons pas pu déterminer l'identité.

Bien entendu, parvenu au sommet de la célèbre institution, Alfred Grandidier y poursuit son inlassable action en faveur de la connaissance géographique de Madagascar. Gallieni en est le principal bénéficiaire :

> «Je vois avec plaisir […] que vous avez toujours pour notre colonie la même sollicitude et pour son gouverneur le même bienveillant intérêt. J'ai pu m'en rendre compte d'ailleurs par les paroles élogieuses que vous avez bien voulu prononcer à l'assemblée générale de la Société de Géographie de décembre dernier.[1444]»

[1441] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1442] Institut, Ms 5457, lettre d'Alfred Grandidier à Henri Cordier, le 20 mars 1902.
[1443] BNF, Fonds SG, GI-GR 511, lettre d'Alfred Grandidier au Secrétaire Général, le 4 avril 1907.
[1444] Lettre du 17 avril 1903, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar*, *op. cit.*

Henri Froidevaux, personnalité de la Société de Géographie, résume parfaitement l'implication d'Alfred Grandidier au sein de cette institution, dans son éloge funèbre :

> « La mort d'Alfred Grandidier est un deuil pour la Société de Géographie. Non pas seulement parce que ce savant explorateur fut naguère un de ses principaux lauréats et un de ses présidents, mais parce que jamais il ne cessa de s'intéresser à ses travaux et de les suivre avec attention, même après qu'il se fut retiré de la vie active.[1445]»

4. Promotion, valorisation et reconnaissance des études malgaches : la stratégie d'Alfred Grandidier

L'attitude d'Alfred Grandidier au sein des institutions scientifiques ne présente aucune originalité par rapport à ses influents collègues qui ne dispensaient jamais leurs faveurs sans en attendre un retour intéressé, gardant sous contrôle les portes d'entrée du sérail, délimitant soigneusement leur pré carré. Il n'y a aucun doute que le hasard n'entre en rien dans le fait que Guillaume Grandidier reçoive le Prix Savigny en 1899, la seule année où Alfred Grandidier n'est pas membre du jury, alors qu'Alphonse Milne-Edwards se trouve au contraire juré et rapporteur du prix, au côté d'autres amis ou collègues très proches d'Alfred Grandidier : Blanchard, Filhol, Perrier et Lacaze-Duthiers[1446]. Cela relève de l'échange de bons procédés, qui n'enlève rien malgré tout à la qualité des travaux de Guillaume. En revanche, il semble bien qu'Alfred Grandidier n'ait pas particulièrement œuvré pour que l'*Histoire des mousses de Madagascar* de Ferdinand Renauld et Jules Cardot reçoive le Prix Desmazières en 1916[1447].

Ce qui rend le cas d'Alfred Grandidier particulièrement intéressant au sein de cette communauté scientifique se manifeste tout d'abord par son absence de diplôme dans les domaines à l'intérieur desquels il s'illustre, alors que la qualification semble a priori le premier élément indispensable à une reconnaissance par les pairs. Il se fait accepter par la qualité de ses explorations et des travaux qui en découlent. Il assoit sa notoriété en une dizaine d'années seulement, en concourant pour des prix prestigieux et intègre ensuite les Académies scientifiques qui comptent : Comité des Travaux Historiques et Scientifiques dans la section Sciences, Académie des Sciences dans la section Géographie et Navigation, Société de Géographie, Commission Permanente de Contrôle du service de l'Exploration Scientifique de l'Indochine, Commission des Voyages au Ministère de l'Instruction Publique…

[1445] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 1.
[1446] Acad. Sc., CR vol. 129, p. 1107.
[1447] MNHN Ms 2822, lettre de Mme Renauld à Alfred Grandidier, le 5 août 1916.

S’il ne dédaigne pas les postes honorifiques, Alfred Grandidier ne répugne jamais à s’impliquer dans des tâches moins en vue ou accaparantes mais stratégiques comme celles qu’il accomplit dans la section comptabilité de la Société de Géographie ou en tant que membre de jury pour de très nombreux prix. En fait Alfred Grandidier semble un travailleur acharné qui refuse rarement les nouvelles propositions et autres sollicitations. Cela le conduit naturellement, et en deux décennies, à se placer au cœur de toutes les décisions, à la fois source et aboutissement de la recherche, catalyseur voire même instigateur et autorité qui valide.

Après avoir assuré sa notoriété, les prix demeurent utiles à Alfred Grandidier afin de pérenniser sa recherche. C’est donc très naturellement qu’il favorise durant de nombreuses années et à l'occasion de divers prix les questions concernant soit son domaine de prédilection, Madagascar, soit ses sujets favoris, la cartographie et plus généralement la géographie, avec une préférence pour la Russie en-dehors de Madagascar. La Grande Île doit impérativement rester au cœur des préoccupations scientifiques, politiques et même militaires afin que le nom de Grandidier conserve tout son rayonnement.

Les Pères Roblet et Colin travaillant à l'aide de leurs théodolites en 1890 [Poisson]

Enfin, Alfred Grandidier a recours aux prix afin de favoriser ses amis dans le but d'un juste retour des choses, ou en faveur de son fils, mais aussi afin de fidéliser ses collaborateurs moins prestigieux et pour s'assurer leur reconnaissance. C'est sans doute en partie ce genre de lien ambigu qui l'attache aux Pères Roblet, Colin et Camboué, même s'ils partagent une véritable proximité intellectuelle. Alfred Grandidier écrit en 1890 au Père Camboué qu'il se démène à l'Académie des Sciences pour faire attribuer des prix à l'observatoire du Père Colin et aux propres recherches zoologiques, botaniques et minéralogiques du Père Camboué. Les prix constituent un levier pour entretenir leur motivation. Il explique que les attributions de prix sont décidées en commissions et « je les fais composer au mieux des intérêts de la science à Madagascar[1448]».

Cependant, la reconnaissance des collaborateurs jésuites vient assez tardivement, guère avant 1888, lorsque sa propre position est parfaitement assurée[1449]. Auparavant il a passé sous silence le travail de ses auxiliaires, comme en 1884 lorsqu'il postule à l'Académie des Sciences et qu'il écrit avoir remporté une médaille de première classe au troisième Congrès de Géographie international pour sa carte de l'Imerina, sans jamais évoquer le travail du Père Roblet[1450].

Le RP Roblet est déjà âgé lorsqu'il reçoit ses récompenses [Ac. Malg.]

[1448] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 10 mai 1890, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*
[1449] Annexe des citations, citation n° 1.
[1450] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 4. En revanche le père Roblet affirme qu'Alfred Grandidier s'est effectivement inspiré de sa propre carte de 1878. Lettre ouverte du RP Roblet d'août 1890 parue dans *Etudes religieuses*, mars 1891.

L'on peut se demander jusqu'à quel point Alfred Grandidier a utilisé les services de collaborateurs plus ou moins éminents sans jamais les laisser sortir de son ombre, même s'il invite le Père Colin à venir faire une conférence à l'Académie des Sciences en 1894[1451] et si celui-ci s'enhardit jusqu'à réclamer un prix – mais seulement en 1919[1452]. Certes, Alfred Grandidier multiplie les hommages cachés dans les noms scientifiques attribués à ses découvertes[1453], qui s'accompagnent parfois d'un petit laïus de remerciement[1454], mais une partie importante des « petites mains », capitales à la construction de son œuvre, reste absolument occultée. Citons toutefois, pour être équitable, l'hommage de Marcel Dubois à l'humilité d'Alfred Grandidier à propos de son *Histoire de la géographie de Madagascar*, hommage auquel nous ne souscrivons pas concernant la valorisation des auxiliaires :

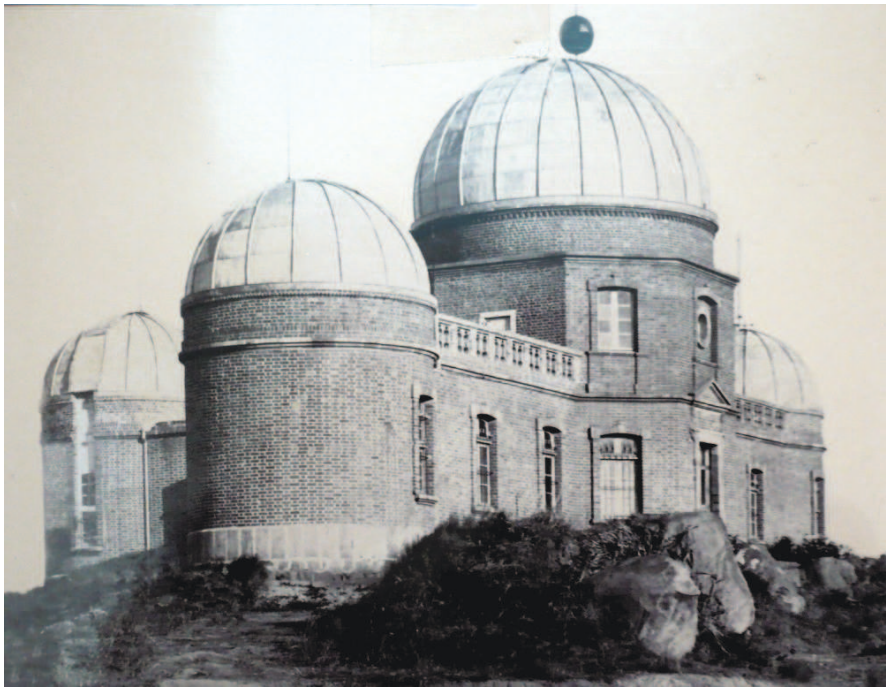
> « Je ne sais ce que je dois le plus admirer, la science profonde et scrupuleuse, le labeur dominé par une grande sûreté de généralisation ou le souci de bien mettre en relief le mérite de tous les prédécesseurs et auxiliaires dont vous groupez les résultats. […] Vous nous donnez l'exemple d'une science haute et indépendante des préoccupations auxquelles cèdent beaucoup d'esprits même bien trempés.[1455]»

En toutes occasions, Alfred Grandidier recherche l'image d'une moralité irréprochable, de la générosité. Cependant, s'il fait don de trente francs pour les statues de la façade de l'immeuble de la Société de Géographie, ainsi que des livres et des cartes du père Roblet à la bibliothèque de la même institution, c'est en mécène avisé qu'il agit et non en bienfaiteur désintéressé. Nommé au comité des finances de la Société de Géographie, il appuie le prestigieux projet de construction d'un nouveau bâtiment, pourtant très contesté. D'autre part, Alfred Grandidier semble très fier de pouvoir annoncer que le premier observatoire français de l'hémisphère sud est celui de Père Colin à Ambohidempona, construit en 1888, en partie grâce au soutien du savant à Paris et sous l'impulsion de Le Myre de Vilers[1456]. La reconnaissance accordée aux Pères Roblet et Colin n'est pas gratuite car, pour faire reconstruire l'observatoire de Tananarive, détruit par un bombardement de l'armée merina le 18 septembre 1895, il a besoin des Jésuites et favorise à cette fin l'obtention du Prix

[1451] MHNH Ms 2811, lettre du Père Colin à Alfred Grandidier, le 7 février 1894.
[1452] MHNH Ms 2811, lettre du Père Colin à Alfred Grandidier, le 10 aout 1919.
[1453] Voir en annexe 18.
[1454] Annexe des citations, citation n° 2.
[1455] MNHN Ms 2813, lettre de Marcel Dubois à Alfred Grandidier, le 26 décembre 1893.
[1456] Grandidier, Alfred, « Les travaux géographiques et astronomiques des RR. PP. Roblet et Colin », *Bulletin du Comité de Madagascar*, n°8, août 1898, pp. 385-390. Poisson, Charles, *L'observatoire de Tananarive*, Editions Spes, Paris, 1924, p. 7.

Herbet-Fournet au père Roblet et du Prix Jérôme Conti au Père Colin, assortis de belles sommes d'argent[1457].

Le tout premier observatoire des Jésuites n'est qu'une cabane de planches [Poisson]



L'observatoire bâti en 1888 grâce au soutien de Le Myre de Vilers et d'Alfred Grandidier [Roblet - Ac. Malg.]

[1457] Poisson, Charles, *L'observatoire de Tananarive*, *op. cit.*, p. 7.

Les Jésuites ont besoin d'argent pour reconstruire l'observatoire, rasé en 1895 par le gouvernement malgache [Roblet - Ac. Malg.]

Les distinctions possèdent deux destinations : l'une pragmatique dans le financement des bâtiments, l'autre symbolique dans la reconnaissance de leurs efforts, comme Alfred Grandidier le laisse entendre à l'occasion de la remise du Prix Herbet-Fournet au Père Roblet à la Société de Géographie en 1898:

> « Il n'y a pas dans toute l'histoire des voyages un autre exemple d'une œuvre aussi vaste et aussi parfaite que celle qu'à accomplie le Père Roblet.[…] Le RP Roblet, qui n'aura probablement jamais d'imitateur, a pour la première fois fait à lui seul une vraie carte topographique d'une vaste région sauvage, carte qui est complète, sans lacune, et qui n'a pas besoin d'être retouchée ni complétée.[1458]»

Les récompenses accordées aux serviteurs de la connaissance de Madagascar sont souvent aussi employés comme échanges de bons procédés entre amis, comme avec Gallieni :

> « Mon cher Monsieur Grandidier,
>
> Je suis informé que nos officiers du service géographique que je vous avais recommandés viennent d'obtenir leurs palmes. Permettez-moi de vous exprimer toute ma reconnaissance pour votre intervention à ce sujet.[1459]»

Malgré tout, la stratégie montre parfois ses limites et il arrive qu'Alfred Grandidier essuie quelques revers. Par exemple, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres refuse

[1458] Grandidier, Alfred, « Les travaux géographiques et astronomiques des RR. PP. Roblet et Colin », *op. cit.*
[1459] MNHN Ms 2815, carte de visite de Gallieni à Alfred Grandidier, le ? 1905.

d'accorder le Prix Volney au dictionnaire franco-malgache des pères Albinal et Malzac, malgré la chaude recommandation de l'Homme de Madagascar. Le linguiste Michel Bréal reproche à l'ouvrage de n'être pas assez novateur[1460]. Le dictionnaire reste pourtant jusqu'à nos jours une véritable référence ! De même, en 1919, l'académicien sollicite auprès de son collègue Emile Picard l'attribution de la subvention du fonds Bonaparte au Père Colin mais sans succès[1461].

Alfred Grandidier, au fil des années, nous apparaît donc comme une personnalité à l'intelligence brillante, aux très grandes capacités, douée d'un charme incontestable, forgeant et maîtrisant parfaitement son image dans le but d'assurer la pérennité de son œuvre et de son nom au-delà de sa mort. La destinée de Madagascar et la sienne sont si étroitement liées que nous ne pouvons jamais départager tout à fait l' « instrumentalisateur » de l'instrumentalisé. Tout ce qui sert la renommée de l'un sert également celle de l'autre. Et, comme s'il devait pouvoir vivre aussi longtemps que Madagascar, Alfred Grandidier s'efforce durant toute son existence de former des « continuateurs » à son image et de leur assurer des honneurs, son fils Guillaume aussi bien que plusieurs autres jeunes explorateurs, pour poursuivre son œuvre à l'identique.

Alfred Grandidier réussit à s'imposer si complètement, tant comme la figure incontournable des études malgaches que comme l'incarnation de la rigueur scientifique, que la qualité de ses travaux est louée même par le gouvernement malgache. Ces compliments cachent peut-être une tentative de manipulation politique. Mais un ami malgache affirme que lui seul possède la légitimité d'écrire sur Madagascar :

> « Le Premier Ministre ayant vu l'article que vous avez fait sur Madagascar, et inséré dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, me charge de vous féliciter des paroles impartiales que l'on trouve dans cette brochure. Il sait du reste, et il me l'a souvent répété, que parmi tous les écrits qui se font continuellement sur Madagascar, il n'y a que les vôtres qui parlent de la vérité et auxquels il faut avoir confiance.[1462]»

[1460] MNHN Ms 2811, lettre de Michel Bréal à Alfred Grandidier, le 4 juin 1889.
[1461] MNHN Ms 28121, lettre d'Emile Picard à Alfred Grandidier, le 3 novembre 1819.
[1462] MNHN Ms 2821, lettre d'Antoine Radilofera à Alfred Grandidier, le 1er mai 1878.

Prix, récompenses et honneurs obtenus par Alfred Grandidier pour ses collaborateurs proches[1463]

Père Roblet	Père Colin	Père Camboué	Gallieni	Catat et Maistre	E. Drake del Castillo
• Médaille d'or de la SG • Prix Delalande-Guerineau • Prix Herbet-Fournet	• Prix Jérôme-Ponti • Prix Louise Bourbonnaud • Prix Herbet-Fournet • Prix Gay • Prix Valz • Correspondant de l'Acd des Sc. • Chevalier de la Légion d'Honneur	• Prix Savigny	• Médaille d'or de la SG • Correspondant du Muséum	• Médaille d'or de la SG	• Prix Gay

B. Alfred Grandidier dans les débats scientifiques et les avancées techniques

Alfred Grandidier vit une véritable passion pour la science dans son ensemble. Son introduction au sein des plus hautes sphères scientifiques françaises aussi bien que mondiales lui confère l'opportunité d'assister aux grands débats qui agitent ses collègues, si nombreux et virulents durant la seconde moitié du XIXème siècle, de participer à la naissance de nouvelles disciplines et, depuis toujours, d'accorder une place importante aux progrès techniques appliqués à la connaissance. Paradoxalement, il demeure totalement hermétique à certaines innovations, comme les travaux de Charles Darwin. Nous regrettons ici particulièrement de ne pas connaître le contenu de la bibliothèque d'Alfred Grandidier – hors ouvrages sur Madagascar[1464] : lit-il les publications sur les dernières avancées scientifiques, dans quels domaines de recherche se renseigne-t-il davantage ? Mais ce qui est certain, c'est qu'il suit avec un réel intérêt toutes les communications à l'Académie des Sciences sur les progrès

[1463] D'après Alfred Lacroix, Alfred Grandidier, Charles Poisson.

[1464] Nous pouvons nous faire une idée de la bibliothèque d'Alfred et Guillaume Grandidier concernant Madagascar puisqu'une partie est actuellement conservée par l'Académie Malgache à Tananarive.

scientifiques en général, particulièrement lorsqu'ils peuvent trouver une application pratique[1465].

1. Les débats de l'anthropologie naissante

Comme nous avons déjà eu l'occasion de nous en apercevoir, Alfred Grandidier fréquente un très grand nombre de savants français de son temps mais il développe une proximité particulière avec un petit groupe d'entre eux dont certains, plus âgés, sans être ses mentors, tiennent malgré tout une place déterminante dans son accession à l'élite scientifique et dans la formation de sa pensée. Parmi eux l'on trouve par exemple Armand Quatrefages de Bréau, qu'Alfred Grandidier côtoie aussi bien à l'Académie des Sciences qu'à la Société de Géographie. Au sein de ces deux grandes institutions, Quatrefages joue un rôle non négligeable pour l'admission de son jeune collègue. Il faut dire que les deux hommes partagent une passion pour la géographie, une immense curiosité pour la paléontologie et les origines humaines et travaillent tous deux dans le champ balbutiant de l'anthropologie.

Quatrefages, médecin à l'origine, se consacre totalement à l'anthropologie dès 1855, lorsqu'il obtient la première chaire d'Anthropologie du Muséum[1466]. Longtemps unique en son genre en Europe, la chaire est destinée à l'étude physiologique et à l'histoire physique des « races humaines ». Au sein du Muséum, Alfred Grandidier travaille en sa compagnie et confronte ses théories avec les siennes à partir de l'exemple de Madagascar. Quatrefages s'oppose à Paul Broca, fondateur de la Société française d'Anthropologie en 1859, puisqu'il considère qu'il n'existe qu'une seule espèce humaine – le monogénisme – ce qui le conduit d'ailleurs à rechercher l'ancêtre unique. Il se tourne alors de plus en plus vers la Préhistoire et on lui doit la naissance de la paléontologie humaine à partir de 1863[1467]. Paul Broca, médecin lui aussi, estime qu'on peut déceler une différence d'intelligence entre les sexes et les peuples, quantifiable par les mesures de la boite crânienne et le poids du cerveau. Il est l'instigateur de l'anthropométrie, notamment crânienne, et par ailleurs, l'un des admirateurs français des

[1465] MNHN Ms 2817, lettres d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 avril, le 9 mai et le 8 juin 1898. Dans la première lettre il évoque par exemple des avancées techniques en photographie et la recherche en médecine. Dans la seconde, il parle du télégraphe sans fil ou encore du vaccin contre le tétanos, des derniers travaux de son collègue Alphonse Milne-Edwards. Dans la troisième il fait part de ses intérêts du moment : la découverte du crypton et les gaz réfrigérants.

[1466] Blanckaert, Claude, « La création de la chaire d'anthropologie du Muséum dans son contexte institutionnel et intellectuel, 1832-1855 », pp. 85-124, in Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire,* Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p., p. 85-87.

[1467] De Quatrefages, George-Hervé et Louis, «Armand de Quatrefages de Bréau, médecin, zoologiste, anthropologue (1810-1892) », *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine*, tomes XX-XXI, 1926-1927, tiré à part, 71 p., p. 33, 37.

travaux de Charles Darwin. Comme de nombreux savants de l'époque, il est polygéniste. La querelle entre monogénistes et polygénistes constitue l'un des événements majeurs qui agitent les scientifiques français après 1850. Broca estime même que cette question constitue « l'Alpha et l'Oméga » pour toute l'ethnologie naissante[1468].

Nous savons qu'Alfred Grandidier se montre très intéressé par l'anthropométrie, qu'il pratique dès ses premiers voyages à Madagascar. De retour à Paris, il n'a de cesse de se faire envoyer des crânes des divers peuples malgaches, en réclamant sans relâche à Léo Samat qui éprouve bien du mal à les lui fournir en raison des coutumes liées à la mort[1469]. Le crâne devient la pièce anatomique la plus recherchée par les anthropologues à partir des années 1870[1470]. Lorsque le Père Camboué lui propose de lui envoyer de vieux ossements humains attribués aux Vazimba, Alfred Granddidier précise qu'il lui faut impérativement les crânes pour pouvoir mener une étude scientifique des « races », sinon ces ossements n'ont pas d'intérêt pour lui[1471].

Les tombes bara du massif de l'Isalo sont bien dissimulées dans les anfractuosités rocheuses, ce qui les rend plus difficiles à piller [JEM]

[1468] Blanckaert, Claude, « Le système des races », pp. 21-42, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p., p. 34.
[1469] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 19 juin 1872.
[1470] Boetsch, Gilles, « Anthropologues et « indigènes » : mesurer la diversité, montrer l'altérité », pp. 55-60, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous, « scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p., p. 56.
[1471] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 10 janvier 1890, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*

Il initie aussi son fils à cette science, lui enjoignant particulièrement de rapporter des crânes[1472], si bien que la famille Grandidier se trouve en possession d'une collection de crânes mais surtout de photographies de crânes ou de têtes fraîchement coupées assez conséquente, accompagnée des instructions anthropométriques de 1913 du laboratoire d'anthropologie du Muséum[1473]. Alfred Grandidier convie un jour son autre ami et collègue anthropologue, Ernest Hamy, à ouvrir en sa compagnie une caisse de têtes de Bara qui vient d'arriver au Muséum[1474] et il lui demande finalement de lui dresser la liste de tous les crânes malgaches en sa possession[1475].

L'on serait donc tenté de situer Alfred Grandidier dans la proximité des idées de Paul Broca à cause de sa passion pour la craniologie notamment. Sa réponse au jésuite Camboué, évoquée plus haut, pourrait confirmer l'hypothèse puisqu'Alfred Grandidier semble baser toute son étude d'anthropologie physique sur la craniologie et affirme étudier les races humaines. Cependant, ce n'est pas si tranché et l'on peut supposer qu'il n'épouse pas toutes les thèses de l'anthropologue car Alfred Grandidier évolue quotidiennement au Muséum au milieu de savants opposés aux idées de Broca et qui méprisent Darwin, notamment la famille Milne-Edwards[1476]. Son adhésion à l'Institut français d'Anthropologie, dès sa création en 1911, alors qu'il n'a jamais rejoint la Société d'Anthropologie fondée par Broca, constitue un argument décisif qui prouve qu'Alfred Grandidier ne compte pas parmi les disciples de Paul Broca. Au contraire, l'Institut est créé en réaction à une Société d'Anthropologie jugée trop biologiste. Il se révèle rapidement être un organisme moderne, pluridisciplinaire et le véritable creuset de l'ethnologie française de l'Entre-deux-guerres avec des membres tels que Paul Rivet, Emile Durkheim, Marcel Mauss ou encore Lucien Levy-Bruhl. Une fois encore, Alfred Grandidier sait se placer du côté de l'innovation mais aussi de l'excellence puisque l'Institut français d'Anthropologie rassemble une pléiade de savants issus des plus hautes sphères académiques et universitaires[1477]. De plus, au sein du Muséum, Alfred Grandidier s'inspire

[1472] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, 7 mars 1898.
[1473] MNHN Ms 2773, Papiers Grandidier. La collection photographique de crânes et têtes coupées comprend plus d'une cinquantaine de clichés numérotés et annotés avec le nom du peuple malgache auquel appartient la dépouille. Une partie des photographies représente des collections anthropologiques conservées à la Cambridge Anatomy School.
[1474] MNHN Ms 2312-6, lettre d'Alfred Grandidier à Ernest Hamy, sans date.
[1475] MNHN Ms 2817, lettre de Hamy à Alfred Grandidier, le 1er juillet 1902.
[1476] Darwin avait écrit à Henri Milne-Edwards, par exemple, qui n'a jamais daigné lui répondre. Harvey, Joy, « Les esprits fertiles et le problème de la stérilité expérimentale : Charles Darwin et le Muséum National d'Histoire Naturelle », pp. 341-361, in Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p., p. 346.
[1477] Laurière, Christine, « L'anthropologue et le prognathe », *L'Homme*, n° 163, 2002, pp 195-204, p. 204.

souvent des recherches de Quatrefages. Il est particulièrement sensibilisé aux travaux sur la migration des Polynésiens à partir de l'Asie, développés par celui-ci dès 1864 dans la *Revue des Deux-Mondes* au travers de l'article « Les Polynésiens et leurs migrations »[1478]. La thèse de Quatrefages qui attribue une origine asiatique aux Polynésiens, qui seraient des métis de Blancs, Asiatiques et Noirs, permet à Alfred Grandidier d'affiner la sienne sur l'arrivée des Malgaches en provenance d'Asie du Sud-Est et sur leurs divers métissages.

Parallèlement, les méthodes de classement des peuples de l' « ethnographie » d'Adriano Balbi, basées sur la langue, sont remplacées au milieu du siècle par l' « ethnologie » de William-Frederick Edwards, qui entend classer les humains sur des critères physiques et « moraux ». Mais les deux tendances concordent dans leur intérêt tout particulier pour les origines des peuples, certaines populations étant même considérées comme des « fossiles vivants »[1479]. Alfred Grandidier s'inscrit aussi dans cette double tradition même si à son époque la Société d'ethnologie de Paris, fondée par Edwards en 1839, a déjà disparu.

En somme, Alfred Grandidier ne règle pas entièrement son pas sur celui d'un maître mais emprunte à diverses sources selon les intérêts de ses propres recherches. On ne peut pas dire qu'il s'engage véritablement dans la controverse sur l'anthropologie entre Quatrefages et Broca, du moins publiquement, et ne prend pas franchement parti pour l'un ou pour l'autre. De même emprunte-t-il à la fois aux méthodes de Balbi et d'Edwards. Quoi qu'il en soit, il se situe au cœur du débat, dont il suit avec attention les moindres évolutions pour les intégrer dans ses recherches. Car Alfred Grandidier met un point d'honneur à se positionner à la pointe des avancées de la science et de la technique.

[1478] De Quatrefages, Georges-Hervé et Louis, «Armand de Quatrefages de Bréau, médecin, zoologiste, anthropologue (1810-1892) », *op. cit.*, p. 38.
[1479] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 40.

2. Alfred Grandidier face aux nouvelles approches dans les sciences naturelles

Alfred Grandidier, si attentif à la moindre nouveauté scientifique semble en revanche avoir totalement négligé les thèses de Charles Darwin, pourtant contemporaines et proches de ses propres sujets de recherche. Il n'est cependant pas possible d'étudier un savant ayant voué sa vie à plusieurs branches de la biologie sans évoquer le nom du naturaliste qui a si profondément bouleversé la pensée biologique au même moment. Nous expliquons difficilement ce silence concernant l'existence du savant britannique et de ses travaux, d'autant qu'Alfred Grandidier lit parfaitement l'anglais et qu'il travaille souvent en collaboration avec des collègues d'outre-Manche.

Nous pourrions avancer l'hypothèse qu'Alfred Grandidier évolue au sein du Muséum, dont les savants se sont toujours montrés très circonspects, voire méprisants à l'égard de Darwin. Le scientifique britannique fut influencé par Henri Milne-Edwards, qu'il avait rencontré à Londres et à qui il dédia un livre en 1854 mais n'obtint jamais de débuter une correspondance avec lui et en conçut une vive déception. Darwin prit contact avec Quatrefages en 1858 et ce dernier consentit à lui répondre sans pour autant se ranger à ses idées. Seul Isidore Geoffroy Saint-Hilaire se montra moins distant[1480]. La méfiance, probablement réciproque entre le naturaliste britannique et les savants du Muséum, conduisit Darwin à considérer Alcide d'Orbigny comme un concurrent qu'il fallait sans cesse essayer de prendre de court[1481]. En outre, les historiens des sciences soulignent que l'anatomie comparée, discipline si largement pratiquée au sein du Muséum de Paris, n'a joué qu'un rôle très faible dans l'élaboration des théories de l'évolution[1482]. Cela pourrait peut-être expliquer aussi pourquoi Paris reste en retrait de ce grand débat. Enfin, l'Académie des Sciences n'a pas réservé un meilleur accueil au scientifique britannique puisque sa candidature fut rejetée à plusieurs reprises entre 1870 et 1878 par la section de zoologie et qu'il n'est finalement accepté que par la section de botanique[1483]. La position personnelle d'Alfred Grandidier, côtoyant constamment ses collègues du Muséum, puis ses confrères de l'Académie des Sciences, le conduisait logiquement à observer, à tout le moins, une prudente réserve à l'égard de Charles Darwin et de ses idées.

[1480] Hearvey, Joy, « Les esprits fertiles et le problème de la stérilité expérimentale : Charles Darwin et le Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*, p. 346.
[1481] Browne, Janet, *Charles Darwin*, vol. I : *Voyaging*, Jonathan Cape, Londres, 1995, 605 p.
[1482] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, p. 499.
[1483] Buican, Denis, *Darwin dans l'histoire de la pensée biologique*, *op. cit*., p. 53.

Pourtant, les préoccupations majeures d'Alfred Grandidier recoupent souvent celles de son éminent collègue britannique. En effet, comme nous l'avons déjà évoqué, Alfred Grandidier s'oriente de façon toujours plus déterminée vers la recherche des origines de Madagascar, tant du point de vue géologique que botanique, zoologique ou anthropologique. Il s'applique ensuite à comprendre les étapes de la transformation qui a conduit de la situation d'origine à celle d'aujourd'hui. Nous pouvons sans doute y voir une influence, même inconsciente, des travaux de Charles Darwin, puisque Robert Deliège indique qu'à partir du savant britannique, tous les scientifiques, dans toutes les disciplines, s'attachent systématiquement à reconstituer des évolutions dans leur domaine d'étude et se lancent dans une quête des origines[1484], dont nous avons déjà souligné l'importance pour notre savant.

En outre, à l'occasion de la rédaction du premier tome de son *Histoire naturelle des mammifères* consacré aux lémuriens en 1875, Alfred Grandidier développe une vision moderne et dynamique de la zoologie, qui va dans le sens de Darwin. Selon lui, cette discipline doit évoluer et ne plus se contenter de classer les animaux :

> « Elle [la zoologie] doit […] s'efforcer de surprendre les rapports que peuvent avoir entre eux les animaux dont elle fait son étude, […] elle doit noter avec un soin minutieux les influences exercées par des milieux différents sur des individus incontestablement de même espèce.[1485]»

En plus d'appeler au développement de l'éthologie, Alfred Grandidier semble envisager ici clairement une modification des espèces par adaptation à leur environnement. Mais croit-il pour autant à l'évolution telle qu'elle est présentée par Charles Darwin ? Pourquoi ne fait-il aucune référence à son illustre collègue britannique ? Nous ne pouvons donner de réponse catégorique bien que ces interrogations soient majeures.

Confronté au cas d'une île séparée depuis longtemps des continents et restée très à l'écart, dotée d'un grand nombre d'espèces végétales et animales endémiques, cas assez similaire à celui des îles Galapagos qui inspirèrent sa théorie à Darwin, quelles conclusions Alfred Grandidier en tire-t-il ? Il n'est pas aisé de le savoir. Ces questions agitent cependant le savant et sous-tendent l'ensemble de ses travaux, y compris ceux qui ont trait aux recherches sur les populations.

Au sein des peuples, Alfred Grandidier distingue la catégorie des « peuples avancés » de celle des « peuples arriérés », ce qui correspond une fois encore à une vision héritée de

[1484] Deliège, Robert, *Une histoire de l'anthropologie : écoles, auteurs, théories*, Seuil, Paris, 2006, 330 p., p. 18.
[1485] Grandidier, Alfred, « Préface », *Histoire naturelle des mammifères*, tome I, 1875, p. 2-3.

Darwin, pour qui l'évolution est un progrès. Dans cette optique, ce qui est primitif est donc inférieur, cela représente un renversement idéologique complet pour les sciences humaines auparavant adeptes du « bon sauvage » vestige d'un âge d'or[1486]. Cependant, il n'est pas évident de déterminer si Alfred Grandidier considère cette inégalité comme acquise, fruit d'une évolution séparée et possiblement modifiable, ou bien innée, donc irréductible, car les indices disponibles sont parfois contradictoires. Lorsqu'il se base sur des observations menées dans des pays où l'influence de la civilisation européenne agit de longue date, Alfred Grandidier estime qu'il existe des peuples « irrécupérables » comme les Botocudos du Brésil par rapport aux métis brésiliens, les Négritos montagnards par rapport aux Cinghalais ou bien encore les Antanosy au regard des Merina. Ces remarques semblent entériner la proposition de peuples foncièrement différents, observant une évolution extrêmement séparée, une dichotomie qui recouperait également souvent une différence de couleur de peau, noire/jaune.

Dans le même temps, Alfred Grandidier ne croit pas entièrement à une évolution linéaire et définitivement orientée vers le progrès, du moins pour les humains, car il est frappé de la déchéance ou de la disparition de grandes civilisations très avancées, qu'il constate dans l'histoire de celles des Incas ou des Indiens avant l'Hindouisme moderne. Nous pourrions rapprocher Alfred Grandidier des idées du transformisme biologique plus que de l'évolution : tout serait amené à se modifier mais pourrait conduire à des aberrations.

Il semble, malgré tout, que sa position philosophique se soit modifiée à la fin de sa vie. Au travers de l'échange de courrier qui s'est instauré, particulièrement de 1916 à 1920, avec Mgr Dupont, évêque de Thibar, admirateur de longue date du savant, échange dont nous ne conservons malheureusement que les réponses de l'homme d'église, nous devinons qu'Alfred Grandidier est torturé par des idées impies sur la Création divine et sa foi chrétienne. Pendant longtemps Alfred Grandidier ne ressent pas de contradiction entre sa foi catholique et ses recherches en histoire naturelle, admirant au contraire la nature créée par Dieu, ainsi qu'il le confie au Père Camboué en 1889 : « C'est en étudiant ces bestioles [les insectes] qu'on reste confondu devant l'immense majesté et les secrets insondables de la Création[1487] ». Cependant, son attitude change radicalement par la suite. Alfred Grandidier semble douter de la finalité de son métier de scientifique[1488] et ne plus souscrire à l'opinion, éloignée de toute notion d'évolution, de l'évêque, qui déclare sans cesse que la sagesse de l'œuvre de Dieu éclate

[1486] Deliège, Robert, *Une histoire de l'anthropologie : écoles, auteurs, théories*, *op. cit.*, p. 18.
[1487] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 10 novembre 1889, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*
[1488] Annexe des citations, citation n° 1.

partout dans la nature et qu'il revient à des savants comme Alfred Grandidier d'en découvrir les lois immuables, insistant sur ce terme[1489]. L'évêque est ébranlé en découvrant que son ancien maître a peut-être même perdu la foi en se consacrant à la biologie[1490]. Les lacunes de la documentation épistolaire sont malheureusement trop importantes pour que nous puissions en déduire pour autant une adhésion tardive d'Alfred Grandidier à la théorie de l'évolution de Charles Darwin.

Nous voudrions aussi évoquer ici l'admiration portée par Alfred Grandidier à l'entomologiste Jean-Henri Fabre pour illustrer les positions souvent paradoxales du savant. En effet, bien que de nombreux aspects biographiques rassemblent les deux hommes[1491], des points scientifiques les divisent et pourraient nous faire croire à un antagonisme irréductible. Cependant il n'en est rien. En effet, Fabre est aussi célèbre pour ses études entomologiques que pour sa littérature et il n'hésite pas à mêler les deux, attitude qui lui a été souvent reprochée par ses collègues et devait difficilement trouver grâce aux yeux d'Alfred Grandidier partisan, nous l'avons vu plus haut, d'une publication scientifique très sèche, concise et uniquement factuelle. Au point que le caractère scientifique des travaux de Fabre soit régulièrement remis en cause, voire méprisé par d'autres entomologistes comme Etienne Rabaud, de la Faculté des Sciences de Paris[1492] ou par P. de Peyerimhoff qui écrit à son propos :

> « Si Fabre fut un précurseur de l'entomologie biologique, du moins ses mémoires renferment de nombreuses inexactitudes et parfois des interprétations audacieuses. […] On lui reproche aussi son dédain pour la nomenclature, sa négligence à citer ses prédécesseurs et […] l'indiscrétion de faire sien tout ce qu'il enregistre. […] Artiste et littérateur, il fut très supérieur au savant et au philosophe.[1493]»

A la lecture de tels reproches, il semble inconcevable qu'Alfred Grandidier puisse éprouver de la considération pour l'entomologiste, lui qui accorde une telle importance aux notes de bas de page, à une bibliographie exhaustive dans toute recherche, à l'exactitude de la

---

[1489] MNHN Ms 2813, lettre de Mgr Dupont à Alfred Grandidier, le 1er janvier 1916 et voir Annexe des citations, citations n° 1 et 2.
[1490] Annexe des citations, citation n° 2.
[1491] Alfred Grandidier et Jean-Henri Fabre se sont passionnés dès l'enfance pour les insectes et petits animaux au cours d'escapades dans le Sud de la France, prélude revendiqué à leur carrière scientifique. De même, tous deux ont étudié relativement hors des institutions scolaires – mais pour des raisons complètement opposées – et ils ont longtemps eu pour diplôme principal une licence en sciences physiques. Les deux hommes partagent aussi la foi chrétienne, le rejet de la théorie de l'évolution de Darwin et le goût de l'observation des animaux dans leur milieu naturel. Musée Virtuel Fabre www.e-fabre.com
[1492] Rabaud, Etienne, *Fabre et la science*, Paris, 1924.
[1493] Peyerimhoff, *Livre du centenaire de la Société entomologique de France*, Paris, 1932, pp. 77-78.

nomenclature et à la vérification des faits avancés dans une théorie scientifique. Cependant, Alfred Grandidier reconnaît à Fabre un formidable don d'observateur des animaux et de la nature en général, qualité qu'il trouve peut-être trop rare chez ses collègues scientifiques « en chambre ». Tout cela participe aussi de la naissance de l'écologie, héritière du terme oecologie inventé en 1866 par Haeckel pour définir l'étude de la relation entre les plantes et les animaux[1494], démarche appréciée de notre savant, nous l'avons déjà souligné. Alfred Grandidier a également l'occasion de suivre les recherches de Fabre à l'Académie des Sciences où celui-ci est correspondant et fait plusieurs présentations. Alfred Grandidier s'exprime ainsi dans une lettre au RP Camboué :

> « M. Fabre est l'un des plus consciencieux, des plus patients et des plus savants observateurs que l'on connaisse et, bien que les faits qu'il expose semblent tenir du prodige, ils n'en sont pas moins d'une exactitude scrupuleuse.[1495]»

Alfred Grandidier fait donc avant tout l'éloge de l'éthologue, un domaine dans lequel Fabre est aujourd'hui considéré comme un précurseur, et le jugement du savant parisien rejoint celui de Charles Darwin, qui qualifiait lui-même Fabre, dès 1859, dans *On the Origin of Species*, d'« inimitable observer[1496]». Pourtant, ni Fabre, ni Alfred Grandidier, d'après ce que nous avons pu constater, n'adhèrent aux nouvelles théories biologiques de Darwin ! Cela signifie bien qu'il est arbitraire d'essayer de cloisonner les groupes de savants et Alfred Grandidier constitue un cas particulièrement rebelle à tout essai de classification dans une « école ».

Enfin, signalons qu'un des domaines des sciences naturelles qui a connu le plus grand développement au XIXème siècle est l'étude des cellules. Si Alfred Grandidier reste totalement étranger à la cytologie, c'est peut-être parce qu'elle apparaît relever autant de la médecine que de la zoologie[1497]. Mais il faut remarquer que Charles Darwin lui-même n'est pas au fait de toutes les avancées en biologie et ignore absolument l'embryologie par exemple[1498].

[1494] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, p. 418.
[1495] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 10 novembre 1889, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*
[1496] Darwin, Charles, *On the Origin of Species*, Londres, 1859, chapitre sur la sélection sexuelle, puis de nouveau dans *The Descent of Man*, Londres, 1871, p. 196.
[1497] Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, *op. cit.*, p. 412-413.
[1498] Taton, René (dir.), *ibid.*, p. 500.

3. Un pionnier de la photographie à usage scientifique

Alfred Grandidier accorde une place particulière et systématique à la photographie dans ses explorations[1499]. Son goût pour cette technique nouvelle apparue en 1839 se trouve sans doute renforcé à la lecture du *Manual of scientific enquiry*[1500], dont l'auteur John Herschel fut un pionnier de la photographie[1501]. Lors des voyages du naturaliste en Amérique du Sud et même à Madagascar, la photographie représente encore une vraie nouveauté technique, maîtrisée par peu d'individus, et dont les explorateurs, scientifiques et géographes n'ont pas encore pris l'exacte mesure. Dès les années 1840, Alexander Von Humboldt avait l'intuition du bénéfice pour la science de cette toute nouvelle technique grâce à son « exactitude », son « réalisme enregistrable » mais il restait précurseur en la matière[1502]. Pour les scientifiques du XIXème siècle, le summum de l'objectivité serait de « laisser parler la nature », principe qui trouve un auxiliaire naturel en la photographie et se développe en même temps[1503]. Edme Jomard, membre éminent de la Société de Géographie, le premier à avoir donné des indications aux voyageurs sur les clichés à réaliser dès 1849-1850, ne connaît pas de successeur[1504]. La Société de Géographie ne se préoccupe de cette innovation qu'à l'occasion du IIème Congrès International des sociétés de géographie qui se tient aux Tuileries du 1er au 11 août 1875 – et à l'organisation duquel Alfred Grandidier participe activement. C'est seulement à partir de cette date que la Société de Géographie bénéficie régulièrement de dons de clichés et que les voyageurs intègrent plus systématiquement l'appareil photographique à leur matériel. Cela correspond peut-être à un nouvel engouement pour les territoires d'outre-mer, en France, alors que l'historien James Ryan souligne la concomitance de la naissance et du développement de la géographie impérialiste et de la photographie qui, selon lui, ne doit rien au hasard[1505].

[1499] Voir sa collection, annexe 57, où toutes les photographies mentionnées ici sont reproduites. Nous ne replaçons dans le corps du texte que les illustrations faisant l'objet d'une analyse plus approfondie.
[1500] Carnet d'exploration n° 7.
[1501] Ryan, James, « Imperial landscapes : photography, geography and british overseas exploration, 1858-1872 », pp. 53-79, in Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, Manchester University Press, Manchester, 1995, 338 p., p. 56.
[1502] Loiseaux, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, Glénat-BNF, 2006, Paris, 239 p., p. 144, 147.
[1503] Daston, Lorraine, « Une histoire de l'objectivité scientifique », pp. 363-375, article de 1998 cité dans Braunstein (dir.), *L'histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Paris, Vrin, 2008, 382 p., p. 370-371.
[1504] Loiseaux, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, *op. cit.*, p. 196, 199.
[1505] Ryan, James, « Imperial landscapes : photography, geography and british overseas exploration, 1858-1872 », *op. cit.*, p. 54.

S'il est exact de faire remarquer qu'Alfred Grandidier est l'un des précurseurs au sein de la Société de Géographie à mettre en valeur les apports de la photographie, il est erroné de déclarer que l'explorateur ne prend pas lui-même de clichés[1506]. En effet, ce n'est pas parce que les archives de la Société de Géographie n'en répertorient pas que ces photographies n'existent pas[1507]. Nous pensons d'ailleurs qu'une partie importante des clichés sur l'Amérique Latine lui ayant appartenu et conservés par la Société sont à mettre au crédit de l'explorateur, surtout si l'on considère que le paysage reste un genre très marginal pour les photographes professionnels andins[1508]. Il nous apparaît fondamental de reconsidérer totalement la question.

Parmi les caractéristiques de la photographie latino-américaine des années 1850-1860, le problème le plus aigu pour nous réside dans le fait que la quasi-totalité des clichés demeure anonyme. Cependant, tous les photographes majeurs de cette époque ont été répertoriés[1509], ce qui permet une comparaison entre leurs travaux connus et la collection d'Alfred Grandidier. Nous pouvons d'ores-et-déjà souligner que la plupart des photographes de quelque renommée ont ouvert leur studio après le passage d'Alfred Grandidier dans leur ville, celui-ci n'a donc pas pu être leur client[1510]. En revanche, les Français ont, d'une manière générale, joué un rôle crucial et pionnier dans la diffusion de la photographie en Amérique du Sud[1511], précisément durant les années 1855-1865. « Travellers affiliated with the French diplomatic corps were among the first to import photographic equipement to Latin America[1512]» déclare Robert

---

[1506] Loiseaux, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, *op. cit.*, p. 196, 199.

[1507] Dans cette collection conservée aujourd'hui par la BNF, nous n'avons trouvé que le cliché WE 383-1 qui soit clairement indiqué comme étant l'œuvre d'Alfred Grandidier. Il est vrai que son écriture est identifiable dans la légende portée à la main. Cependant, une erreur a été commise à l'enregistrement de cette archive puisqu'à la date supposée de la prise de vue à Madagascar, en 1867, l'explorateur était absent de la Grande Île. L'écriture d'Alfred Grandidier se retrouve également sur le cliché WE 483-3 et l'aspect du tirage nous fait croire qu'il s'agit également d'une photographie prise par Alfred Grandidier.

[1508] Contreras, Carlos et Majluf, Natalia, *Registros del territorio. Las primeras décadas de la fotografia 1860-1880*, Museo de Arte de Lima, Lima, 1997, 54 p., p. 8, 15. Les auteurs rapportent que la photographie en extérieur avant 1880 en Amérique du Sud, particulièrement dans les Andes, est l'œuvre quasi-exclusive de voyageurs et d'explorateurs, non de photographes professionnels installés sur place.

[1509] Billeter, Erika, *Canto a la realidad. Photographie latino-americaine (1860-1993)*, Lunewerg, Barcelone, 1993, 404 p., p. 13.

[1510] Félix Cabillet s'installe au Pérou en 1859 et Eugène Courret à Lima en 1861 tandis qu'Alfred Grandidier y séjourne en 1858. Benito Panunzi n'ouvre son studio à Buenos-Aires qu'en 1865, Frish arrive au Brésil en 1860, George Leuzinger ouvre son studio carioca la même année, Auguste Stahl se fixe à Bahia en 1860 puis à Rio en 1861, alors que l'explorateur français parcourt ces villes durant l'année 1859. Alfred Grandidier aurait pu en revanche acquérir des clichés de William Glaskel Helsby ou Benjamin Franklin Pease au Pérou ou de Victor Frond au Brésil.

[1511] Billeter, Erika, *Canto a la realidad. op. cit.*, p. 13. L'auteur évoque aussi le cas du français Antoine Hercules Florence, installé au Brésil, qui inventa le procédé photographique et le mot photographie dès 1833, mais son invention aurait été étouffée par Daguerre.

[1512] Levine, Robert, *Images of History. Nineteenth and early twentieth century latin-american photographs as documents*, Duke University Press, Durham, 1989, 216 p., p. 12. « Les voyageurs liés aux diplomates français ont été parmi les premiers à importer l'équipement photographique en Amérique Latine.»

Levine. Il semble dès lors évident et naturel qu'au contact de ses compatriotes Alfred Grandidier ait développé au cours de cette première expédition un goût prononcé pour cette nouvelle technique.

La photographie répond alors à deux buts principaux en Amérique du Sud, et nous remarquons donc deux types de clichés qui leur correspondent et se retrouvent dans la collection d'Alfred Grandidier.

Le premier objectif est politique et scientifique. On l'observe majoritairement dans les pays andins même si Robert Levine rappelle que les premiers photographes d'Amérique du Sud se considèrent comme des scientifiques et non des artistes[1513]. Cela se traduit par des vues d'ensemble, des panoramas, qui englobent le plus de territoire possible afin de « faire le portrait[1514]» du pays, alors que l'instabilité politique ambiante risque à tout moment de déplacer les frontières. Le président chilien Montt demande par exemple en 1855 aux Français Auguste Beauboeuf et Victor Deroche de réaliser des vues des grandes villes chiliennes, le tout étant présenté l'année suivante lors de la fameuse exposition « Viaje pintoresco a travès de la Repùblica »[1515]. Alfred Grandidier possède également une série de vues panoramiques de Valparaiso (WF 112-2 à 5) prises par deux autres Français, Imbert et Manoury[1516], peut-être dans des conditions similaires.

Dans le registre politique, la photographie est également utilisée par l'élite en Amérique Latine. Cette technique sert d'instrument de renforcement de sa prééminence sociale et d'outil de contrôle[1517], aussi bien du territoire que des hommes. Les clichés qui plaisent sont, d'après Robert Levine « those that demonstrated the civilizing presence of human beings and views of luxury, solidity and cosmopolitan elegance[1518]». Très marqués par le positivisme, les photographes d'Amérique du Sud ont tendance à sélectionner des paysages qui présentent le progrès technique. En revanche, les scènes de rue qui révèlent la vraie vie, les passants, les mendiants etc... paraissent suspectes. C'est pourquoi les clichés pris en extérieur montrent systématiquement des rues vides et, s'ils révèlent malgré tout une

[1513] Levine, Robert, *ibid*, p. 9.
[1514] Contreras, Carlos et Majluf, Natalia, *Registros del territorio, op. cit.*, p. 10.
[1515] Contreras, Carlos et Majluf, Natalia, *ibid.*, p. 8-10.
[1516] Manoury possède manifestement un studio au 126 de la calle Advana à Valparaiso en 1858. D'après Erika Billeter, Eugène Manoury (le même ou son frère?) est installé avant 1861 à Lima où il accueille son compatriote Eugène Courret, qui deviendra l'un des plus grands photographes péruviens. Billeter, Erika, *Canto a la realidad. op. cit.*, p. 391.
[1517] Levine, Robert, *Images of History, op. cit.*, p. 22.
[1518] Levine, Robert, *ibid*, p. 34. « Ceux qui démontrent la présence civilisatrice de l'homme et les vues du luxe, de la solidité et de l'élégance cosmopolite.»

silhouette humaine, celle-ci est considérée comme un incident fortuit, involontaire[1519]. Les photographes latino-américains souhaitent à tout prix éviter de représenter la marginalité et la pauvreté, ils ne se risquent jamais à une critique sociale. Les premières photographies documentaires en Amérique Latine, dans les années 1860, se contentent donc le plus souvent de vues panoramiques urbaines. Encore ces photographes sont-ils presque toujours d'origine européenne. Quant aux photographes étrangers de passage, en 1850-1860, ils n'entrent pas en concurrence directe avec leurs homologues locaux car ces derniers travaillent essentiellement en studio – pour les portraits – ou alors pour de grandes compagnies commerciales ou de travaux publics, à des fins publicitaires[1520].

En effet, le second rôle majeur de la photographie, que l'on retrouve particulièrement au Brésil, est commercial. Il s'agit de vendre aux investisseurs étrangers, mais avant tout aux touristes, des paysages pittoresques, des villes attrayantes et des portraits d'esclaves mis en scène. Les touristes se procurent les clichés en albums auprès des libraires ou des photographes eux-mêmes[1521]. Sur les prises de vue à but commercial, les bâtiments sont généralement magnifiés et les humains, essentiellement des esclaves, choisis pour leur exotisme. Ils font l'objet d'une mise en scène. L'alsacien Auguste Stahl, installé à Recife en 1854 puis à Rio à partir de 1861, est réputé pour ses photos de Noirs à destination des touristes[1522], dans une ville justement célèbre pour la variété des origines de ses esclaves.

Compte tenu de ces considérations, quelle analyse pouvons-nous faire de la collection de clichés sud-américains qu'Alfred Grandidier a offerte à la Société de Géographie ? Tout d'abord, certains clichés proviennent de toute évidence d'achats. Il s'agit des épreuves collées sur carton (WF 112-1 à 6) dont plusieurs portent l'estampille de photographes professionnels chiliens, mais également tous les clichés d'esclaves brésiliens réalisés en studio (WF 113-23 à 31). Il est possible que d'autres photographies soient à mettre au crédit de professionnels. En effet, bien que révélant un premier plan flou et ne pouvant donc pas être commercialisé facilement, le tirage de l'église Sao Bento de Bahia (WF 113-20) présente de grandes similitudes avec un cliché connu de la place du Pelourinho réalisé par l'Anglais Benjamin Mulock, qui travailla à Bahia de 1858 à 1861[1523]. Alfred Grandidier aurait pu lui acheter des

[1519] Levine, Robert, *ibid*, p. 28, 32.
[1520] Levine, Robert, *ibid*, p. 22, 32, 38, 56.
[1521] Billeter, Erika, *Canto a la realidad. op. cit.*, p. 13, 19.
[1522] Do Lago, Bia et Correa, *Brésil*, *op. cit*, p. 43, 65.
[1523] Do Lago, Bia et Correa, *Brésil*, *op. cit*, p. 94. Cependant, une universitaire de Bahia ayant ouvert un blog sur Mulock indique que le photographe n'est arrivé à Bahia que le 1er novembre 1859. Or à cette date Alfred Grandidier avait déjà quitté la ville depuis plusieurs semaines et arrivait au Havre. mulock.blogspot.com

clichés. Cependant, l'œuvre du photographe britannique étant très mal connue et répertoriée, et les monuments attirant l'attention des photographes, amateurs ou professionnels, étant fatalement les mêmes dans la ville, une conclusion définitive semble impossible à tirer à ce stade des recherches. Au nombre des clichés touristiques classiques susceptibles d'être vendus, donc d'avoir été réalisés par un spécialiste, nous signalons celui d'une église de Quito (WF 113-5). La rareté de ce type de prises de vue apparaît évidente lorsque l'on visionne l'ensemble des photographies d'Amérique Latine de la collection Grandidier.

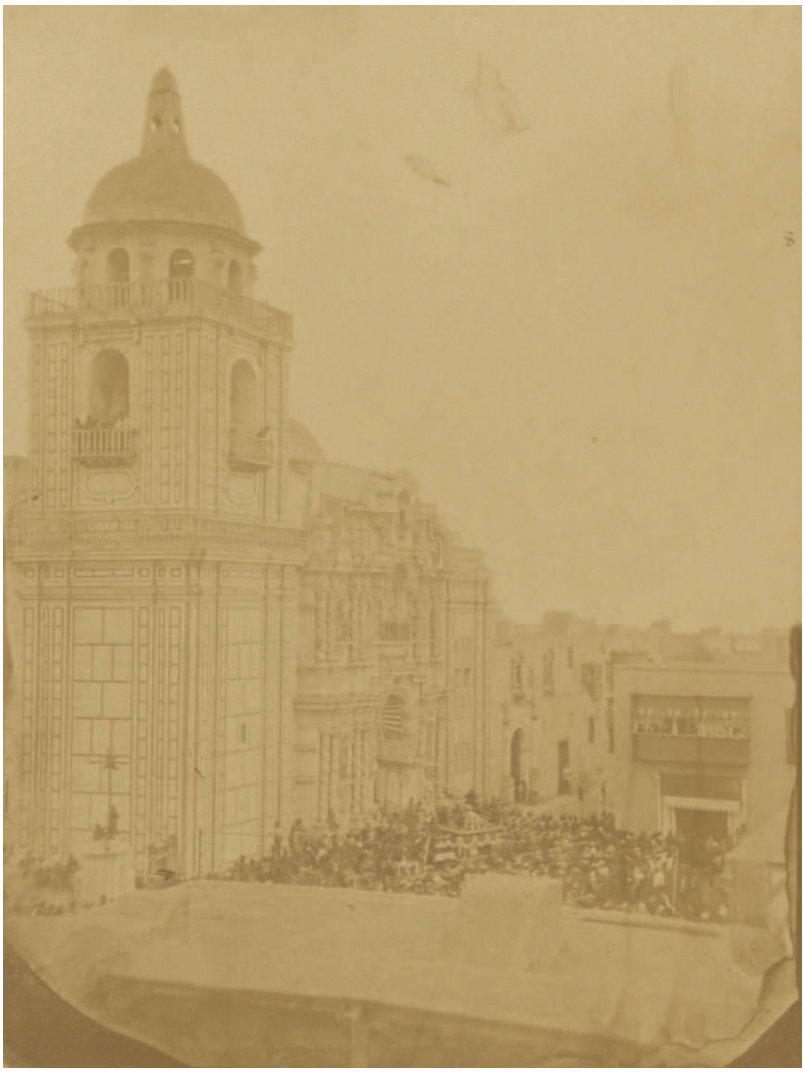
Au regard de ces photographies certainement réalisées par des professionnels, parfois fixées sur un support et la plupart réalisées en studio, d'autres pourraient être attribuées à Alfred Grandidier car elles sont d'une qualité bien médiocre, parfois mal cadrées et semblent souvent prises sur le vif – autant que le permet la technique de l'époque, qui nécessite un certain temps d'exposition, même si celui-ci s'est déjà réduit à quelques secondes depuis la fin des années 1840[1524]. En effet, il ne faut pas oublier qu'avant l'invention de la plaque sèche au gélatino-bromure vers 1880, prendre des photographies en voyage représente une véritable gageure. Il est nécessaire d'enduire la surface des plaques de collodion humide, puis l'image doit être développée très rapidement dans un laboratoire approprié[1525]. Alfred Grandidier ne donne aucune précision technique quant aux conditions de réalisation de ses clichés mais il œuvre certainement avec de nombreuses contraintes. Le tirage WF 115-6 est tellement surexposé qu'une main a pris la peine de redessiner les contours de la cathédrale de Buenos-Aires. Il semble improbable qu'un pareil résultat ait pu être proposé à la vente.

[1524] Levine, Robert, *Images of History*, *op. cit.*, p. 19. Avec la technique du collodion humide apparue en 1851, trois secondes suffisent à fixer une image. L'instantané n'est pas encore réalisable mais les objets animés d'un mouvement lent, comme un piéton, sont déjà possibles à capturer dans une chambre noire.
[1525] Fournié, Pierre et de Sivry, Sophie (dir.), *Aventuriers du monde*, *op. cit.*, p. 28.

La cathédrale de Buenos-Aires est si pâle que ses contours et les personnages ont été repassés au crayon [BNF WF 115-6]

Même s'il n'est guère possible de déterminer avec certitude l'identité du photographe, qu'il s'agisse d'Alfred Grandidier ou non, les choix qu'a opérés le voyageur sont tout aussi révélateurs et intéressants à analyser.

Alfred Grandidier partage avec les photographes et l'élite d'Amérique du Sud le sentiment que la photographie relève d'une science et non d'un art. Nous observons que les clichés lui ayant appartenu concernent peu le pittoresque et le spectaculaire, encore moins l'esthétisme. Les prises de vue de type touristique, ou de sujet architectural, qui mettent en valeur un monument, généralement sans aucune vie humaine ou animale à proximité, telles que nous les rencontrons systématiquement chez les professionnels, ne représentent pas la majorité des photographies de l'explorateur parisien. Les clichés d'Alfred Grandidier, au contraire, regorgent de foules. Lorsque les humains n'apparaissent pas, ils sont présents par des détails, comme le linge qui sèche devant la douane à Buenos-Aires (WF 115-1). Les ports, en tant que traces d'activités humaines, semblent satisfaire particulièrement la curiosité d'Alfred Grandidier, ainsi qu'on le voit sur les photographies à vol d'oiseau de Valparaiso ou sur celle de Buenos-Aires (WF 115-4) où la ligne d'horizon présente, de plus, un défaut d'alignement.



Cliché très pâle dont l'angle de vue ne permet pas d'admirer la façade de l'église. Il semble que la foule et le corbillard soient les véritables sujets de cette photographie bien qu'ils paraissent très éloignés et à demi cachés par une toiture. [BNF WF 113-8]

L'exemplaire WF 113-8 est particulièrement emblématique de ce caractère atypique pour avoir été pris par un photographe professionnel. Excessivement pâle, maladroitement cadrée, empêchant que l'église de la Merced à Lima soit correctement admirée, la photographie laisse au contraire deviner une foule compacte autour d'un carrosse d'apparat, qui semble être un corbillard. Cette observation nous conduit à penser qu'Alfred Grandidier, a surtout cherché à garder le souvenir d'un événement auquel il a pu assister. Il en est de même concernant la manœuvre des pompiers à Quito (WF 142-2), qui semble prise sur le vif, sans préparation quant à l'angle de vue ni au cadrage. Sur le cliché WF 113-14, l'on s'interroge également sur le sujet principal : est-ce le bâtiment à l'arrière-plan, ou la personne du cocher

devant ? Dans le premier cas, la présence du cocher au premier plan dénote d'une maladresse du photographe, dans le second cas, l'apparence floue du personnage montre que le photographe ne maîtrise pas véritablement son appareil. Il est encore impossible à cette époque de fixer le mouvement. Robert Levine signale en outre que les photos d'attelage et cocher sont extrêmement rares[1526].

Il est difficile de déterminer ce que le photographe a réellement souhaité immortaliser avec ce cliché. A gauche des hommes paraissent regarder, au fond d'autres semblent monter la garde devant le bâtiment. Entre les deux, on distingue ce qui pourrait être un amas de pierres ou de gravas. Cette prise de vue pâle et imparfaitement cadrée pourrait être un témoignage des prémices de la guerre civile auxquels les frères Grandidier ont assisté au Chili. [BNF 113-14]

Dans notre esprit, cela concourt à prouver que le cliché n'est pas l'œuvre d'un professionnel, mais celle d'un amateur qui serait Alfred Grandidier lui-même. Du moins, cela contraste avec les prises de vues stéréotypées gommant toute trace de pauvreté et de marginalité dont il a été question plus haut. Ici au contraire, le linge rappelle les lavandières qui, comme le cocher, figurent en bas de l'échelle sociale. Nous pouvons y ajouter les carrioles de migrants argentins de la Pampa (WF 115-10) et les pêcheurs amérindiens du Chili (WF 112-6) – bien que cette dernière photographie soit certainement l'œuvre d'un professionnel –, qui dénotent un regard légèrement décalé. Le lecteur remarquera la précocité

[1526] Levine, Robert, *Images of History*, *op. cit.*, p. 37. L'auteur n'en donne qu'un seul exemple, pris dans la Rua da Floresta à Rio en 1865.

du goût d'Alfred Grandidier pour ces thèmes puisque les premiers à s'intéresser aux gauchos, aux populations de la Pampa et aux Amérindiens sont l'Italien Panunzi, arrivé en Argentine en 1865, et l'Allemand Heffer installé au Chili à la même époque[1527]. Cette attirance est à relier aux objets ethnographiques rapportés lors du même voyage.

Ce ne sont ni les voiliers de la rade ni le théâtre qui retiennent ici l'attention du photographe mais bien les groupes de soldats en uniforme d'apparat qui entourent de petites pièces d'artillerie et les promeneurs endimanchés. [BNF WF 113-19]

La photographie WF 113-19, prise à Bahia, n'a rien non plus du cliché de professionnel que l'on peut revendre ensuite : le bâtiment est tronqué, la mer à peine visible. Le vrai sujet réside bien dans la foule de promeneurs et les petits groupes de militaires assemblés autour des canons, prêts à tirer des slaves d'honneur. Là encore, il s'agit du souvenir d'un événement particulier dont Alfred Grandidier a été témoin. Ce cliché est sans doute à rapprocher des références WF 113-21 et WF 113-22 et laisse imaginer une fête en l'honneur de l'empereur à cause de la présence de la couronne. Ce détail peut expliquer en partie l'intérêt qu'y porte le jeune Français, admiratif de Pedro II. Il se trouve que la famille impériale s'est effectivement rendue dans le Nord-Est du Brésil en octobre 1859, arrivée à Bahia précisément le 6 octobre[1528], au moment où Alfred Grandidier s'y trouvait. Cela représenta un immense événement car c'était la première fois que l'empereur visitait ses provinces éloignées et toutes

[1527] Levine, Robert, ibid., p. 28.
[1528]AMAE Correspondance Politique du Brésil, volume 39, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 12 octobre 1859.

les villes étapes de son long séjour nordestin se mobilisèrent plusieurs semaines avant sa venue[1529]. Il semble donc tout-à-fait probable qu'Alfred Grandidier ait souhaité garder trace d'un événement de cette ampleur.

L'on pourrait nous objecter que les clichés ont peut-être été pris par Auguste Stahl. En effet, il est attesté que celui-ci prit de nombreux clichés de la visite de l'empereur à Recife fin 1859 et qu'il voyagea quelques temps à Bahia en 1860 avant de s'installer à Rio[1530]. Malgré tout, rien ne prouve la présence de Stahl à Bahia dès 1859. Les photos que nous lui connaissons de la visite de l'empereur à Recife sont d'une qualité bien supérieure à celles que nous attribuons à Alfred Grandidier à Bahia – nettes, bien cadrées, lumière maîtrisée et, surtout, l'empereur est bien visible !

Ces clichés pourraient-ils donc être attribués à Mulock ? Le photographe britannique était déjà arrivé dans la ville, c'est donc une possibilité. Mais encore une fois, le flou du tirage du carrousel, par exemple, ne plaide guère en faveur de cette hypothèse. Nous avons pu voir un cliché du Teatro Sao Joao pris par Mulock[1531]. Il ne correspond pas du tout à ceux réalisés le jour de la visite de l'empereur : la photographie est soigneusement cadrée, la lumière calculée de manière à mettre en valeur l'architecture et la place au premier plan est absolument vide, comme c'est presque systématiquement le cas dans les photographies professionnelles à vendre aux touristes.

Si nous avons signalé que les prises de vue « à vol d'oiseau » restent relativement rares et sont presque toujours l'objet de commandes à but politique ou technique, la collection d'Alfred Grandidier en compte un certain nombre, ce qui témoigne d'un intérêt particulier de sa part pour ce genre d'images. Au contraire des photographies cadrées très serré sur un monument, l'on trouve ici des vues panoramiques de villes, comme pour en saisir l'organisation urbanistique générale. Alfred Grandidier se plaît à percevoir le fonctionnement de l'interaction entre quartiers et grandes voies de circulation qui évoquent instantanément pour lui les organes d'un vaste corps irrigué par les artères et les veines, ou les parties complémentaires d'un squelette. Même si Alfred Grandidier n'a pas encore eu l'occasion de pratiquer souvent l'anatomie comparée avant d'aller en Amérique du Sud, nous pensons que ce mode de raisonnement se traduit déjà dans ses photographies. Ce parallèle entre biologie et

[1529]AMAE CCC Pernambouc, volume 7, lettre du Consul au Ministre des Affaires Étrangères, le 10 octobre 1859.
[1530] Do Lago, Bia et Correa, *Brésil*, *op. cit.*, pp. 43, 49.
[1531] Photographie présentée dans le cadre de l'exposition « A Bahia de Jorge Amado » du 23 octobre au 23 novembre 2008 à l'Instituto Moreira Salles de Sao Paulo et toujours visible sur entretenimento.uol.com.br

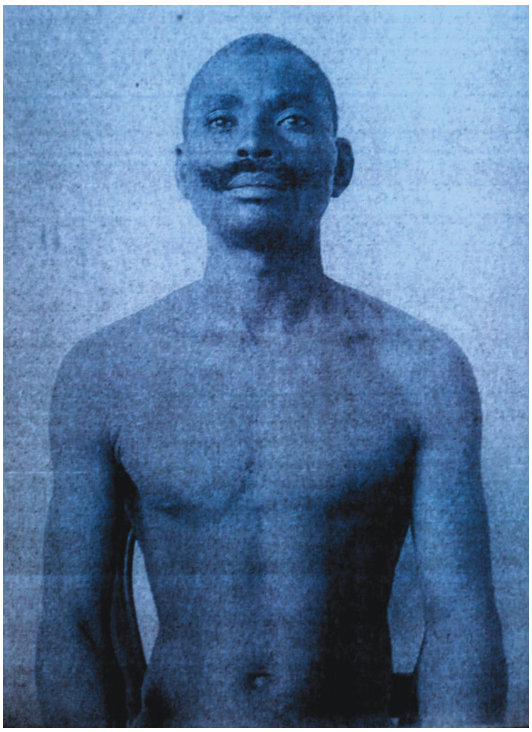
architecture ou urbanisme que nous avons déjà eu l'occasion de souligner explique sans doute son goût pour les clichés à vol d'oiseau. Les prises de vue de Valparaiso apparaissent à ce titre symptomatiques, tout comme celle de Buenos-Aires WF 115-3, celles de Quito WF 141-1 et 2 ou, dans une moindre mesure, celle de Lima WF 113-9.

Concernant les portraits, un partie non négligeable s'apparente déjà à des clichés anthropométriques, avec une nette intention de recueillir le plus de « types » possible, aussi bien en Amérique Latine que plus tard à Madagascar. Même si les photographies de cette sorte, pour le Brésil, sont manifestement prises en studio et ne doivent pas être mises au crédit d'Alfred Grandidier, il faut dans ce cas noter au moins son attirance ancienne pour ce genre d'images. Toutes les photographies conservées de la collection d'Alfred Grandidier à la Société de Géographie présentent des esclaves de Bahia, ce qui n'est guère étonnant car la ville était déjà celle qui comptait le plus de Noirs à cette époque.

La photographie anthropométrique se développe surtout à la fin du XIXème siècle. Le premier à lancer l'idée, en 1845, d'un « musée photographique des races humaines » est le président de l'Académie des Sciences et professeur au Muséum Etienne Serres, mais cette proposition ne fait pas encore l'objet d'une préoccupation majeure parmi ses collègues[1532]. Paul Broca préconise l'usage de photographies standardisées dès 1864 en anthropologie et le Prince Roland Bonaparte en devient un grand collectionneur à partir de 1882[1533]. Malgré tout, il semble que Broca lui-même n'accorde pas une totale confiance à la photographie et privilégie encore les pièces anatomiques[1534]. Ce n'est qu'en 1875 que Quatrefages de Bréau fait paraître ses consignes pour la photographique anthropologique à usage anthropométrique[1535].

[1532] Corbey, Raymond, « Inventaire et surveillance : l'appropriation de la nature à travers l'histoire naturelle », *op. cit.*, p. 550.
[1533] Loiseaux, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, *op. cit.*, p. 227, 181.
[1534] Boetsch, Gilles, « Anthropologues et « indigènes » : mesurer la diversité, montrer l'altérité », *op. cit.*, p. 57.
[1535] Beaugé, Gilbert, « Types d'images et images du type. Photographier les « races » au XIXème siècle », pp. 45-51, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous, « scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p., p. 48.

Cliché d'un tirailleur malgache réalisé selon les critères anthropométriques. Vue en pied, de face – Guillaume Grandidier, 1899 [MQB PP0043858]



Portrait réalisé à des fins anthropométriques. Vue de face - Guillaume Grandidier, 1899 [MQB PP0043859]

Portrait réalisé à des fins anthropométriques. Vue de profil - Guillaume Grandidier, 1899 [MQB PP0043857]

Comme elle se veut scientifique et complémentaire de l'étude des crânes, la photographie anthropométrique doit répondre à des critères bien spécifiques : individu isolé et immobile, tête nue – voire même buste ou corps nu –, strictement de face et/ou de profil. Enfin la photographie doit être correctement éclairée et cadrée, s'effectuer sur un décor neutre[1536]. Bien que ces procédures ne soient pas encore parfaitement définies à l'époque où Alfred Grandidier recueille ses clichés brésiliens, nous remarquons l'anticipation de plusieurs de ces critères scientifiques alors qu'il s'agit de photographies pour touristes. L'on peut penser qu'Alfred Grandidier a choisi ces images pour leur sobriété bien qu'elles soient composées, au contraire des cartes postales exotiques et autres « scènes et types » à usage populaire qui se multiplient au début du XXème siècle.

Elles se différencient également des photographies de « scènes ethnologiques » qui reconstituent un environnement traditionnel – habitat, vêtement, maquillage ou scarifications, bijoux, objets… – où posent les sujets, alors que l'on commence à s'inquiéter de la disparition de certaines cultures traditionnelles[1537]. En Amérique du Sud, ces images ont plutôt pour objet les Amérindiens que les esclaves noirs et apparaissent plus tard[1538]. Alfred Grandidier ne pratique ni ne s'intéresse, à notre connaissance, à ce dernier genre de clichés.

Comme les photographies de populations « marginales », celles des esclaves portant leur vêtement traditionnel de fête à Bahia, témoignent sans doute d'un intérêt ethnographique précoce, dont nous avons par ailleurs trouvé d'autres indices à travers les objets rapportés par Alfred Grandidier. Ceci concourt à nous faire comprendre les buts de l'explorateur qui destine ses photographies à un usage scientifique plutôt que récréatif.

En dehors du cadre purement scientifique, la photographie connaît un essor dans le domaine « pédagogique » au milieu du XIXème siècle, lorsque les revues illustrées multiplient les gravures d'après photographies. *Le Tour du Monde* s'affiche particulièrement en pointe dans le domaine et Alfred Grandidier se révèle là un très bon pourvoyeur grâce à ses nombreux clichés de l'Inde, même si par ailleurs son texte est réputé trop rébarbatif, nous l'avons vu. La publication de photographies elles-mêmes n'intervient que beaucoup plus tard en revanche. Les premiers clichés imprimés apparaissent, par exemple dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, en 1897 seulement[1539].

[1536] Loiseaux, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, *op. cit.*, p. 181.
[1537] Loiseaux, Olivier (dir.), *ibid.*, p. 185-186.
[1538] Do Lago, Bia et Correa, *Brésil*, *op. cit.*
[1539] Loiseaux, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, *op. cit.*, p. 224.

Concernant le corpus des photographies réalisées en Inde en 1857-1858, les éléments conservés dans les archives de la Société de Géographie ont été achetés à un photographe professionnel de l'armée britannique, Linnaeus Tripe, chargé officiellement de répertorier le patrimoine architectural indien à partir de 1856[1540]. Il est vrai qu'un des premiers intérêts évidents de la photographie s'est révélé être l'inventaire définitif de ruines ainsi que l'étude archéologique de sites majeurs. Maxime Du Camp s'adonne à la constitution d'un tel répertoire en Egypte et en Palestine en 1849-1850, puis Désiré Charnay au Yucatan en 1857, dont l'ouvrage *Cités et ruines américaines* en 1863 devient la référence de la photographie d'exploration[1541]. C'est précisément le même usage qu'en fait Alfred Grandidier en Inde. Cependant, il a existé d'autres clichés que ceux de l'armée britannique car Alfred Grandidier lui-même indique que sa collection de photographies de l'Inde contient des clichés achetés et d'autres qu'il a réalisés personnellement[1542]. Une fraction seulement des clichés ayant servi de modèle aux gravures reproduites dans les articles du *Tour du Monde* se trouve dans la collection de la Société de Géographie. Il y a tout lieu de penser qu'une partie des photographies manquantes est constituée de celles prises par l'explorateur lui-même, ne serait-ce que parce que le journal publie des gravures de lieux situés hors de l'extrême Sud de l'Inde – Tripe n'a pas travaillé ailleurs – et parce qu'un grand nombre d'illustrations présente des personnages alors que les photographies de Tripe sont quasi-exclusivement consacrées aux éléments architecturaux et exemptes d'humains ou d'animaux. Les clichés de Linneus Tripe, malgré le fait qu'ils doivent faire œuvre d'inventaire, font preuve d'un soin et d'un souci artistique de la lumière et de la composition évidents, dont la photographie de Madurai WD 109-6 est particulièrement exemplaire. Au contraire, les photographies d'Alfred Grandidier n'offrent rien de comparable. Cependant, il est difficile de déterminer, uniquement à partir des gravures de la revue, quelles photographies auraient pu être prises par le voyageur français.

[1540] Loiseaux, Olivier (dir.), *ibid.* , p. 154.
[1541] Loiseaux, Olivier (dir.), *ibid.*, p. 150-153. Il est à noter d'ailleurs que Désiré Charnay a effectué un reportage photographique dans le Nord-Est de Madagascar en 1863, nous laissant des images rares et d'une excellente qualité.
[1542] Acad. Sc., Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, *op. cit.*, p. 48 ; et Victoria and Albert Museum, Londres.

Linnaeus Tripe a soigneusement calculé l'angle pour jouer avec les colonnes et leurs ombres, afin de créer un effet visuel esthétique. Il maîtrise également très bien la profondeur et les lignes de fuite [BNF WD 109-6]

Les clichés de Madagascar conservés à l'Académie Malgache ne sont pas sans rappeler ceux d'Amérique du Sud à l'attribution douteuse, avec leurs maladresses et leurs imperfections. Bien que souvent anonymes voire attribuées à tort à Guillaume Grandidier, nous pensons pouvoir affirmer qu'il s'agit de photographies prises à Madagascar par Alfred Grandidier pour plusieurs raisons. La première réside dans leur manque de qualité technique mais aussi esthétique. Selon nous, Alfred Grandidier a très tôt manifesté de l'intérêt pour la photographie sans en maîtriser parfaitement la technique et sans posséder le sens artistique requis. D'autre part, certains clichés, datés de 1868, ont été pris dans le Menabe. Or à cette date personne d'autre que lui ne possède d'appareil photographique dans cette région. De surcroît, certains clichés portent au dos des indications comme « mes serviteurs Cravate

etc… » ce qui indique sans aucune ambiguïté que l'auteur du cliché se nomme bien Alfred Grandidier et qu'il l'a annoté. Enfin, la commission des prix de la Société de Géographie se déclare très impressionnée, en 1872, par la grande quantité et la variété des photographies prises par Alfred Grandidier à Madagascar, ce qui entre en compte dans l'attribution qui lui est faite de la Grande Médaille d'Or[1543].

Parmi ces prises de vues conservées par l'explorateur, nous pouvons déceler quelques caractéristiques chères à Alfred Grandidier, comme le fait de saisir l'organisation d'une ville grâce à un point de vue élevé. Plusieurs vues de Tananarive sont cadrées de cette même façon. Georges-Sully Chapus atteste que, bien qu'ils aient apparemment déjà disparu en 1938, il est de notoriété publique qu'Alfred Grandidier a réalisé des clichés de Tananarive, dont la particularité est de se focaliser sur les rues tortueuses, les différentes architectures domestiques et les palais[1544]. Pour terminer, l'explorateur indique aussi avoir personnellement pris méthodiquement des clichés anthropométriques pour chaque peuple à Madagascar[1545], même si nous ne les avons pas retrouvés à ce jour.

C. Un formidable carrefour d'influences

Membre de tant de sociétés et de groupes d'influence, véritable homme du sérail, Alfred Grandidier peut exercer, dans diverses strates de la société française, une emprise plus profonde et vaste qu'un savant quelconque. Il se situe en quelque sorte à un carrefour stratégique et jamais loin des rênes servant à diriger le pays, notamment en ce qui concerne les questions de la colonisation, en si forte expansion sous la Troisième République. Ses fonctions dans les plus prestigieuses sociétés savantes le propulsent bientôt au sein d'autres groupes constitués et nous assistons à l'extension significative de son réseau dans les élites parisiennes. Alfred Grandidier, bien que souvent présenté comme un homme qui apprécie la solitude et l'ascèse de l'étude, possède beaucoup d'entregent et d'admirables facilités de sociabilité.

[1543] Voir annexe 15.
[1544] Chapus, G-S., « Alfred Grandidier à Tananarive », *op. cit.*, p. 93.
[1545] Grandidier, Alfred, « Rapports sur une mission à Madagascar, du 1er octobre 1869 et du 15 juillet 1871, adressés au Ministre de l'Instruction Publique », *op. cit.*, p. 452.

1. L'ami des princes savants, des scientifiques et des intellectuels

Alfred Grandidier use de tous les moyens pour étendre ses relations, y compris des plaisirs mondains. Il convie ainsi de nombreux et puissants amis à d'importantes chasses à courre dans la propriété de Fleury-Mérogis, chaque automne[1546]. Il pratique en outre de grandes chasses en bonne compagnie sur le domaine de ses beaux-parents en Tourraine, lorsque le château de Fleury-Mérogis est vendu[1547]. L'on peut d'ailleurs remarquer ses absences régulières aux séances de l'Académie des Sciences, le lundi, en période de vénerie[1548]. L'hiver notamment, Alfred Grandidier organise également à son domicile parisien des dîners auxquels il convie ses confrères académiciens[1549]. Son épouse lui offre alors son aide précieuse par ses qualités de maîtresse de maison et d'hôte irréprochable, comme s'en souvient par exemple la fille d'Alphonse Milne-Edwards : « En décembre elle m'avait paru bien et toujours si bonne, si affectueusement aimable. Hélas, quels regrets pour tous et pour vous quel vide[1550]». L'événement mondain que constituent les funérailles de Madame Grandidier permet d'ailleurs de connaître l'étendue des relations d'Alfred Grandidier[1551]. Albert Gaudry fait également référence à des dîners habituels du lundi, sans que l'on sache s'ils avaient lieu au domicile de son collègue académicien[1552]. Alphonse Milne-Edwards convie lui aussi ses collègues du Muséum à dîner, avec Alfred Grandidier et quelques personnalités comme le Prince de Monaco ou le biologiste suisse Alexandre Agassiz[1553]. Alfred Grandidier mêle sans cesse les relations scientifiques, mondaines et amicales.

[1546] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*,

[1547] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 octobre 1898. Alfred Grandidier indique qu'il fait des chasses à courre et des chasses plus classiques mais toujours en bonne société. Les tableaux de chasse s'élèvent à plusieurs centaines de bêtes.

[1548] Acad. Sc. 1B20, 1B21, absences à plusieurs séances du lundi à l'Académie des Sciences en octobre et novembre.

[1549] Institut, Ms 2425, lettres d'Alfred Grandidier à Daubrée, le 31 janvier 1887, le 28 décembre 1887, le 28 janvier 1888, le 14 janvier 1890, concernant des invitations à dîner chez l'un ou l'autre.

[1550] MNHN Ms 2813, lettre de Mme Dumas à Alfred Grandidier, le 28 janvier 1913.

[1551] Voir annexe 32.

[1552] MNHN Ms 2815, lettre de Gaudry à Alfred Grandidier, le 1er juin 1894.

[1553] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 24 décembre 1898.

Réception dans le salon d'Alfred Grandidier au 6 Rond-Point des Champs-Elysées, vers 1890-1895 [coll. Ph. De Charnacé]. Légende d'après Philippe de Charnacé

1 : Alfred Grandidier

2 : Suzanne Vergé, sa belle-soeur

3 : Marthe Drake del Castillo

4 : Gilberte Grandidier, sa fille

5 : Charles Vergé, son beau-frère

6 : Jacques Drake del Castillo, cousin et homme politique

7 : Henri Vergé, son beau-frère

8 : Emmanuel Drake del Castillo, cousin et botaniste au Muséum

A son instigation, Alfred Lacroix, futur collègue de l'Académie des Sciences, entre à la Société de Géographie en 1903, puis il l'invite au mariage de son fils en 1919[1554]. La proximité permet à Lacroix de demander à Alfred Grandidier une intervention par l'intermédiaire d'Ernest, frère du savant, auprès de son ami De La Narde afin qu'il honore sa promesse de don au Muséum d'un cristal de chlorure particulièrement rare[1555]. Alfred

[1554] Acad. Sc., lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 5 juin 1903. Lacroix le lui rend bien en prononçant son éloge funèbre à l'Académie des Sciences en 1921 !

[1555] Institut, Ms 7324, lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 10 novembre 1900.

Grandidier noue des relations amicales très intimes de la sorte avec plusieurs collègues. Il en est ainsi avec Ferdinand Renauld, savant du Muséum et contributeur de l'*Histoire naturelle, physique et politique de Madagascar*, dont il adopte pour ainsi dire toute la famille, épouse, fils et fille[1556] ! Il prend soin aussi de Léopold de Saussure, fils de son ami Henri de Saussure, pendant ses études à Paris[1557].

Loin de se limiter à ses collègues de l'Académie des Sciences, Alfred Grandidier noue des relations tant amicales qu'intellectuelles ou simplement mondaines avec d'autres membres de l'Institut. Il assiste par exemple à la réception d'Edmond Rostand à l'Académie Française, le 4 juin 1903, événement remarqué à l'époque et qui reste le record d'affluence dans l'histoire de l'académie. Il est présent également pour Maurice Barrès en janvier 1907, pour Monseigneur Duchesne en janvier 1911, pour Denys Cochin en février de la même année, ou encore pour Henri Bergson en février 1918[1558].

Alfred Grandidier cultive ses amitiés avec les plus nobles personnalités, surtout s'ils appartiennent aux cercles scientifiques. C'est le cas de Pedro II du Brésil, que nous avons déjà mentionné. En décembre 1891, Alfred Grandidier est délégué par l'Institut pour rendre un dernier hommage à l'empereur, tenir les cordons de son char funèbre et accompagner la dépouille de son ami jusqu'à la gare d'Orléans pour être rapatrié au Brésil[1559].

Il est aussi très proche du Prince Henri d'Orléans mais surtout de Roland Bonaparte[1560] et d'Albert Ier de Monaco, un véritable ami qui écrit à son sujet : « C'était un Français utile par sa science et attachant par son caractère »[1561]. C'est d'ailleurs grâce à ses liens avec le souverain monégasque qu'il est invité en 1899 par l'Empereur d'Allemagne, en compagnie de son fils Guillaume, à une croisière en Norvège. A l'issue du Congrès de Géographie de Berlin, les quatre hommes se retrouvent en effet en mer pour partager autour d'un repas leur passion commune pour les sciences[1562]. Alfred Grandidier dîne également en compagnie du Chancellier, le Prince Hohenlohe[1563].

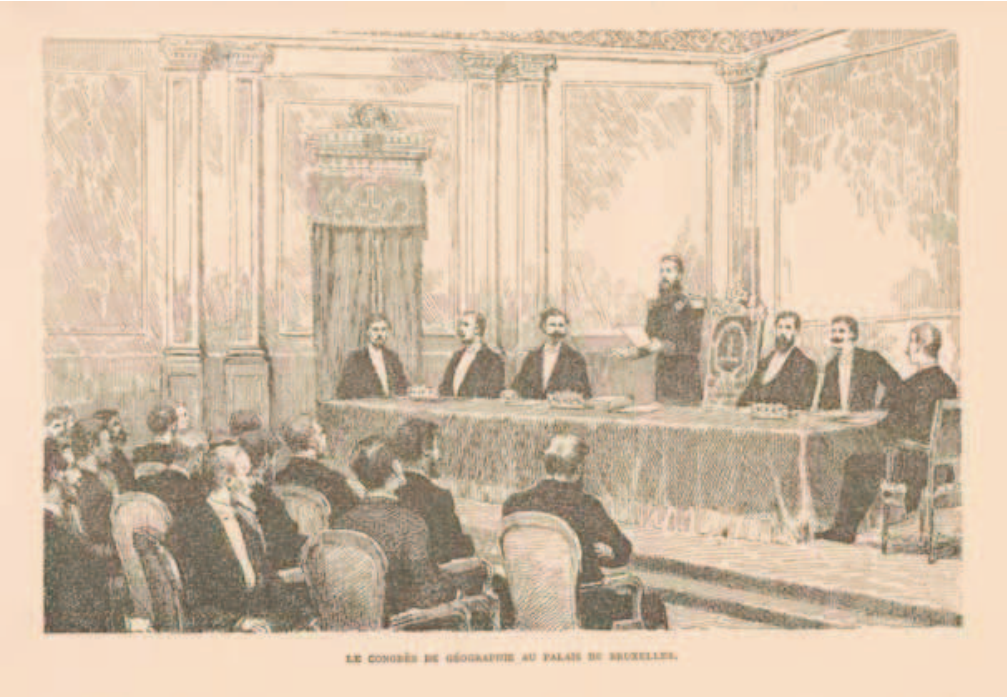
[1556] MNHN Ms 2822, lettres de tous les membres de la famille Renauld à Alfred Grandidier, entre 1909 et 1916.
[1557] MNHN Ms 2822, lettres d'Henri de Saussure à Alfred Grandidier, entre 1880 et 1882.
[1558] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.
[1559] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*,
[1560] Voir notamment sa correspondance en 1913 et 1914. MNHN Ms 2811.
[1561] MNHN Ms 2811, lettre de condoléances d'Albert de Monaco à Alfred Grandidier, le 14 février 1913 ; lettre de condoléances d'Albert de Monaco à Guillaume Grandidier, le 27 septembre 1921.
[1562] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*,
[1563] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.

Dautzenberg, ancien président de la Société de Zoologie, Vaillant du MNHN et Alfred Grandidier sur le pont du navire Princesse Alice, au Havre, le 19 juin 1898, à l'occasion du départ en expédition du Prince Albert 1er de Monaco [BNF W 27-6]

En 1877, Alfred Grandidier est désigné par la Société de Géographie comme représentant, avec son président Quatrefages et d'Abbadie, à la Commission Internationale d'Exploration et de Civilisation de l'Afrique Centrale, mise en place dès septembre 1876 par le souverain belge Léopold II. Les réunions se tiennent les 20 et 21 juin 1877 au Palais Royal de Bruxelles, où les congressistes sont invités à séjourner. Il s'agit de la suite de la conférence géographique de Bruxelles ouverte le 12 septembre 1876, à laquelle nous ne pouvons certifier la participation d'Alfred Grandidier[1564] même si Léopold II avait invité des savants, voyageurs

[1564] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*,

et philanthropes de toute l'Europe[1565]. En revanche, nous savons que le savant est membre de l'Association Internationale Africaine créée lors de cette conférence, dont le but avoué est d'« explorer scientifiquement les parties inconnues de l'Afrique, faciliter l'ouverture des voies de communication qui fassent pénétrer la civilisation dans l'intérieur du continent africain, et rechercher des moyens pour la suppression de la traite des nègres d'Afrique[1566]». Très précisément, les réunions de la Commission en 1877 doivent servir à organiser la première expédition en Afrique Orientale[1567], établir des stations de repos et d'étude scientifique au cœur de l'Afrique et lutter contre la traite négrière dans la région des Grands Lacs.



Alfred Grandidier participe au Congrès de Géographie au Palais royal de Bruxelles en 1877 [Brazza.culture]

Alfred Grandidier peut exhiber ses précieuses relations en demandant à la famille Rothschild de réceptionner la délégation française à Bruxelles. L'on sait par ailleurs que Léopold II avait toujours reçu royalement les savants dans son palais lors de ces conférences, afin de flatter leur amour-propre et de gagner leur soutien, attitude qui se révélera très payante pour la poursuite de sa politique colonisatrice. « Les membres étrangers de la Conférence [de

[1565] Roeykens, August, « Le génie de Léopold II et la conférence géographique de Bruxelles de 1876 », pp. 375-413, in *La Conférence de géographie de 1876, recueil d'études*, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles, 1976, 551 p., p. 375.
[1566] *Conférence géographique de Bruxelles*, Bruxelles, 1876, p. 37.
[1567] Bontinck, François, « Aux origines de l'Etat Indépendant du Congo. Documents tirés d'archives américaines », *Annales. Economie, Sociétés, Civilisations*, 1968, volume 23, n° 3, pp. 700-701.

1876] subissaient le charme ensorcelant que Léopold II était capable d'exercer sur les personnes qui entraient en contact avec lui[1568]».

Nous retrouvons ici une similitude avec les talents déployés par Alfred Grandidier, au piège desquels il est cette fois pris lui-même. Notre explorateur éprouve une grande admiration pour le Roi des Belges, possesseur du Congo, et c'est non sans fierté qu'il raconte leurs discussions amicales au cours desquelles ils se narrent leurs voyages respectifs. Le scientifique français, convaincu des intentions humanistes et favorables à la science de Léopold II, se montre toujours prêt à l'aider.

Le roi des Belges Léopold II en 1878, très admiré par Alfred Grandidier [Brazza.culture]

Ainsi, lorsque le souverain ne peut présenter les produits d'Afrique Centrale à l'Exposition de 1878 car seuls les pays en tant que tels sont invités[1569], Alfred Grandidier accepte bien volontiers de les faire figurer sous le pavillon français, et de prendre la responsabilité de leur présentation, avec l'accord du commissaire général de l'Exposition, de Lesseps[1570]. Ses réseaux mondains et scientifiques, mais aussi politiques, se tissent et se nourrissent sans cesse les uns les autres, contribuant ainsi à asseoir sa position de pivot.

Bien que nous n'ayons malheureusement pas réussi à déterminer exactement à quels cercles privés il appartenait, nous pouvons affirmer qu'Alfred Grandidier fréquente ce genre de clubs où l'on ne pénètre que par cooptation et droit d'admission élevé, signe évident de l'appartenance à une véritable « caste » de pouvoir en cette fin de XIXème siècle[1571]. Il est invité en 1891 à rejoindre le « Dîner des Vingt », par son organisateur, Gustave Le Bon,

[1568] Roeykens, August, « Le génie de Léopold II et la conférence géographique de Bruxelles de 1876 », *op. cit.*, p. 395.
[1569] Le Congo était en effet possession personnelle du Roi des Belges et non une colonie de la Belgique. Selon le règlement, les produits de ce territoire ne pouvaient donc pas figurer à l'exposition.
[1570] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1571] Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. op. cit.*, p. 80.

anthropologue et sociologue de renom. Il s'agissait d'une sorte de club de l'élite intellectuelle et politique qui se réunissait tous les deuxièmes vendredis du mois mais nous ne savons pas si Alfred Grandidier a finalement accepté d'adhérer[1572]. En revanche, il fait souvent référence au « Cercle », où lui-même et son fils se rendent habituellement le soir[1573]. Il pourrait s'agir du Cercle de l'Union, fondé en 1828. Les seules précisions qu'il fournisse expliquent que l'on accède à cette organisation après parrainage et vote, et qu'à partir de 1898, les épouses et les amis des membres y seront admis à dîner[1574]. Alfred Grandidier a également l'habitude de fréquenter les salons en vue à Paris[1575].

2. L'allié des partisans de la colonisation

Politiquement, ses réseaux se concentrent au fil des ans sur la question coloniale. Il est naturellement invité à participer au traditionnel déjeuner des « Anciens de Madagascar », tous les jeudis, au huppé Café Riche, sur le boulevard des Italiens[1576]. Il n'est pas impossible non plus qu'Alfred Grandidier ait pu se joindre à l'un des dîners organisés dans le même établissement par la revue *La Chasse Illustrée* tous les premiers mercredis du mois, auxquels des voyageurs étaient très régulièrement conviés pour y raconter leurs exploits lointains[1577].

Alfred Grandidier se trouve idéalement placé pour renseigner les hommes politiques sur la réalité malgache du fait qu'il a lui-même fréquenté la Cour tananarivienne et conserve des contacts avec quelques nobles malgaches depuis 1870[1578]. En outre il entretient un lien régulier avec la famille Laborde en place au Consulat de Tananarive, et dans une moindre mesure avec Soumagne, consul à Tamatave, sans oublier les traitants qui peuvent le renseigner sur les provinces éloignées. Lorsque Gallieni prend la direction de la Grande Île, il n'hésite pas à faire passer à son ami des rapports confidentiels[1579]. Alfred Grandidier obtient ainsi des nouvelles politiques fraîches de plusieurs sources, qu'il peut recouper. D'autre part c'est à lui que se plaignent les représentants français locaux au sujet de la politique décidée à

[1572] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.
[1573] MNHN Ms 2817, lettres d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 avril, le 9 mai, le 8 juin 1898.
[1574] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 8 juin 1898.
[1575] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 mai 1898.
[1576] MNHN Ms 2817, lettre d'Antony Jully à Alfred Grandidier, le ? (vers 1892-1894). Signalons que l'on trouve une description précise de l'intérieur du Café Riche à l'époque même où Alfred Grandidier s'y rend dans *Bel-Ami* de Maupassant. Pour l'anecdote, nous remarquons qu'Alfred Grandidier partage aussi avec Georges Duroy, alias Bel-Ami, de s'être marié en l'église de la Madeleine.
[1577] *Les Cafés artistiques et littéraires de Paris*, 1882. Le guide insiste sur le côté snob et ostentatoire du Café Riche.
[1578] MNHN Ms 2821, lettres d'Antoine Radilofera à Alfred Grandidier, entre 1875 à 1897.
[1579] Guillaume Grandidier rapporte que son père a reçu un tel document établi en avril 1899 sur la situation intérieure malgache depuis 1896, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*

Paris[1580]. Il est même témoin des tiraillements en interne et apparaît donc comme l'un des hommes officieusement les mieux informés sur le long terme.

Il devient le premier Président du Comité de Madagascar, créé en 1894 pour promouvoir la colonisation de Madagascar et conseiller discrètement le pouvoir politique sur la manière de la mettre en œuvre. Le Comité étant destiné à devenir un lieu de pouvoir, le Président des Missions Évangéliques de Paris demande à Alfred Grandidier qu'on y élise des Protestants[1581]. Il s'agit également de faire l'inventaire des ressources de Madagascar, du point de vue scientifique et économique. S'il accepte cette responsabilité c'est dans l'espoir d'aider autant que possible les autorités françaises à Tananarive, et notamment Gallieni[1582] mais aussi sous la pression amicale de ses amis et admirateurs[1583]. Bien qu'il quitte la place d'honneur au bout d'un an car trop occupé par ailleurs, il demeure l'autorité tutélaire et le recours ultime au sein des membres[1584], il conserve la direction de la revue du Comité, le *Bulletin du Comité de Madagascar*, disparu quelques mois en 1897 avant de reparaître[1585], devenu ensuite la *Revue de Madagascar* en juillet 1899[1586]. L'on peut observer la patte d'Alfred Grandidier dans la publication toute entière dédiée à la promotion de Madagascar et de la politique de Gallieni, et au sein de laquelle les articles d'information scientifique sont nombreux. Chaque fin d'année il fait publier une table analytique à l'instar des grandes revues. Mais la publication reflète aussi l'adulation dont Alfred Grandidier est l'objet au sein du Comité.

Au début du XXème siècle on se transmet son nom dans les milieux coloniaux et on le sollicite régulièrement pour faire partie d'un club d'opinion ou fonder un groupe de pression. Un certain Steens à la recherche de membres fondateurs d'un Cercle Colonial s'adresse à la Société de Géographie où le nom d'Alfred Grandidier lui est suggéré[1587]. Déjà en 1884, lorsqu'on avait envisagé de fonder une Société Africaine de Paris afin de regrouper tous les renseignements collectés par les explorateurs en Afrique, le géographe Henri Duveyrier avait

[1580] MNHN Ms 2811, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 27 septembre 1878. Il se plaint par exemple de l'absence de réaction du Ministère des Affaires Étrangères suite à la multiplication des assassinats de Français à Madagascar.
[1581] MNHN Ms 2822, lettre du Président des Missions évangéliques de Paris à Alfred Grandidier, le 12 juillet 1895. C'est en quelque sorte un dédommagement que réclament ici les Protestants, deux ans après qu'Alfred Grandidier ait demandé aux Protestants français de renoncer à s'installer à Madagascar, ce qu'ils ont accepté.
[1582] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[1583] MNHN Ms 2817, lettre d'Antony Jully à Alfred Grandidier, le 26 novembre 1894.
[1584] MNHN Ms 2817, lettre d'Antony Jully à Alfred Grandidier, le 13 janvier 1895.
[1585] *Bulletin du Comité de Madagascar*, n°1, juillet 1897. Pendant quelques mois, pour cause d'incertitudes politiques à Madagascar, le Comité éprouve des difficultés à continuer de faire paraître son mensuel. Le Comité se rallie donc à l'Union Coloniale et ses membres reçoivent alors la *Quinzaine Coloniale*. Mais sous la pression des lecteurs, le *Bulletin* est réimprimé dès la même année, avec une fréquence moindre néanmoins.
[1586] *Bulletin du Comité de Madagascar*, n°6, juin 1899.
[1587] BNF, Fonds SG, GI-GR 511, lettre d'Alfred Grandidier au Baron Hulot, le ? 1900 ou 1903.

contacté Alfred Grandidier pour patronner cette entreprise en lui expliquant que l'on recherchait des noms célèbres[1588].

Alfred Grandidier partage d'ailleurs avec son ami Gallieni la conviction que la science a son rôle à jouer dans la mise en valeur coloniale[1589]. C'est ainsi qu'en 1902 il est invité par le Général – désormais tout-à-fait à l'aise à Madagascar – à devenir membre fondateur de l'Académie Malgache, que le militaire souhaite sur le modèle de l'Institut d'Égypte créé au Caire en 1798[1590]. C'est le prestige de son nom qui est recherché pour pérenniser l'Académie dont la renommée ne tarde pas à rejaillir en retour sur Alfred Grandidier. Mais celui-ci, trop sollicité, victime de son succès en quelque sorte, doit bientôt renoncer à des conférences devant les élèves de l'École Coloniale, futurs cadres administratifs des colonies, et se fait remplacer par Gautier, jeune explorateur de Madagascar[1591].

3. Un vaste réseau épistolaire au sein de la communauté scientifique

Les réseaux d'Alfred Grandidier sont d'une telle étendue qu'il est difficile d'en faire le tour. Un bon moyen cependant de se rendre compte de l'ampleur de ses relations et fréquentations se trouve dans l'analyse de ses listes d'envois d'ouvrages. En effet, le savant aime à envoyer gracieusement certains de ses travaux qu'il considère sans doute comme les plus marquants à un grand nombre de personnes, très diverses.

Nous nous sommes ainsi penchée avec profit sur les listes d'envoi de son *Histoire de la Géographie de Madagascar*[1592], d'autant qu'un certain nombre de réponses de remerciements ont été conservées, ce qui nous fournit une base intéressante pour déterminer quelles personnalités Alfred Grandidier admire, souhaite remercier, cherche à conquérir ou n'oublie pas. Car les listes établies pour l'*Histoire de la Géographie de Madagascar*, particulièrement fournies, font apparaître aussi bien des noms d'amis et de collègues que des noms de sommités dans le domaine des idées ou de la politique, hors du cercle des « intimes » d'Alfred Grandidier mais dont il souhaite se rapprocher ou dont l'avis lui semble éminent. Ainsi en est-il de Paul Leroy-Beaulieu mais aussi de plusieurs orientalistes susceptibles d'appuyer ses thèses sur les origines asiatiques des Malgaches. Barbier de Meynard profite par exemple de sa lettre de remerciements et de compliments pour évoquer des inscriptions

[1588] MNHN Ms 2815, lettre de Henri Duveyrier à Alfred Grandidier, le 16 janvier 1884.
[1589] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[1590] Lettre de Gallieni du 20 mars 1902, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*
[1591] MNHN Ms 2815, lettre du Directeur de l'Ecole Coloniale à Alfred Grandidier, le 26 décembre 1895.
[1592] Voir annexe 23.

arabes[1593]. Ces livres, envoyés en cadeau, offrent, de plus, l'occasion de renouer des relations peut-être distendues mais qui pourraient se révéler de nouveau utiles à l'avenir, et représentent un moyen commode de se faire remarquer d'hommes dont le pouvoir croît et qu'il faut s'attacher. C'est le cas d'un certain nombre de militaires ou d'hommes politiques par exemple, ce qui explique l'abondance de hauts fonctionnaires du Ministère de l'Instruction Publique dans la liste, ou encore la présence du frère de Sadi Carnot, Président de la République en exercice, le géologue Adolphe Carnot.

Dans sa correspondance, il nous a semblé profitable de porter attention à des relations épistolaires suivies sur plusieurs mois, voire plusieurs années, ce qui ne semble pas rare, même avec des inconnus. Alfred Grandidier apparaît comme un correspondant fidèle. Arrêtons-nous ici sur le cas du jeune R. Delbenne, emblématique de la diversité et de la richesse du contenu des échanges avec Alfred Grandidier, mais aussi très révélateur de la position de référence universelle qui lui est réservée concernant Madagascar[1594]. Dans la première des onze lettres que nous ayons conservées de Delbenne à Alfred Grandidier, il apparaît que les deux hommes se sont déjà rencontrés et Delbenne souhaite que Grandidier l'aide à terminer sa thèse de médecine sur la géographie médicale de Nosy-Be. Ayant réussi, il envisage de la faire publier mais demande au préalable à Alfred Grandidier de relire et corriger la partie zoologique et l'ensemble des noms malgaches. S'ensuivent des discussions détaillées sur les origines ethniques des Sakalava, des Betsimisaraka et des Antankarana. Alfred Grandidier se trouve alors en pleine période de réflexion sur ces questions et ne peut que se montrer intéressé par un avis médical. Par exemple, Delbenne prétend prouver scientifiquement la moindre robustesse des Merina par rapport aux Sakalava. Passionné par ces débats, le jeune médecin entre à la Société d'Anthropologie et se fait recommander par Alfred Grandidier pour son admission à la Société de Géographie. Les deux hommes discutent en outre politique et défense, en cette période agitée dans les relations franco-malgaches. Dès novembre 1883, Delbenne est d'avis qu'il faudrait envoyer 3000 à 4000 hommes bombarder Tananarive, via Majunga, en recrutant largement à La Réunion – anticipant à peu près ce qui se produira 11 ans plus tard ! En janvier 1884, il a vent de rumeurs d'invasion de Madagascar, qu'il veut se faire confirmer par Alfred Grandidier, afin de s'engager. Il semble bien que ce dernier lui confirme l'information car le 1er août 1884, Delbenne écrit de Brest pour signaler qu'il est désormais médecin de la Marine.

[1593] MNHN Ms 2811, lettre de Barbier de Meynard à Alfred Grandidier, le 24 décembre 1893.
[1594] MNHN Ms 2813, lettres de R. Delbenne à Alfred Grandidier, entre le 17 mars 1883 et le 1er août 1884.

Alfred Grandidier entretient également une correspondance non négligeable avec des scientifiques à l'étranger, particulièrement britanniques. Il échange par exemple durant dix années au sujet de lépidoptères et autres papillons avec le célèbre entomologiste Henley Grose-Smith à Londres[1595]. Il contacte aussi Albert Gunther, directeur du département Zoologie du British Museum[1596] et, dans la même institution, discute ostéologie avec le jeune William Pycraft[1597] et W. Woodrow[1598]. Il se renseigne sur l'ornithologie auprès de Gustav Hartlaub de Brême[1599], s'entretient de points précis en histoire naturelle avec Alfred Newton, du Magdalene College de Cambridge, un spécialiste de la faune ornithologique disparue des Mascareignes[1600]. Il correspond avec le célèbre ichtyologiste Franz Steindachner du Musée Zoologique de Vienne[1601] et échange sur la zoologie pendant de nombreuses années avec Chris Ward de Halifax, au Royaume-Uni[1602]… Alfred Grandidier n'est pas uniquement demandeur, il peut aussi aider ses collègues étrangers grâce à ses collections malgaches. Ainsi le zoologiste néerlandais Ambrosius Hubrecht le remercie-t-il pour l'envoi de spécimens qui servent à confirmer ses hypothèses[1603]. Il n'en précise pas la nature mais, étant donné qu'à cette époque il prépare ses travaux majeurs en embryologie et que nous savons par ailleurs qu'Alfred Grandidier a récolté des fœtus de plusieurs espèces, il paraît probable qu'il s'agisse de matériel biologique pour ses études d'embryologie.

En somme, pour répondre à la question qui ouvrait cette partie, sur la profession d'Alfred Grandidier, nous pouvons dire que sa fonction est de briller au firmament de l'élite scientifique et mondaine en tant que référence incontestée sur Madagascar, en habile homme de réseaux. D'ailleurs, s'il obtient la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur, c'est sans doute autant pour son activité scientifique que pour services rendus à la colonisation.

[1595] MNHN Ms 2817, lettres de Grose-Smith à Alfred Grandidier, de 1875 à 1886.
[1596] Ac. Malg., lettres de Gunther à Alfred Grandidier, les 7 et 16 mars 1877 ; MNHN Ms 2817, lettre de Gunther à Alfred Grandidier, le 19 janvier 1880.
[1597] MNHN Ms 2821, lettres de W. P. Pycraft à Alfred Grandidier, en 1914.
[1598] MNHN Ms 2823, lettres de W. Woodrow à Alfred Grandidier, en 1903.
[1599] MNHN Ms 2817, lettres de G. Hartlaub à Alfred Grandidier, entre 1876 et 1880.
[1600] MNHN Ms 2821, lettres de Alfred Newton à Alfred Grandidier, entre 1880 et 1882.
[1601] MNHN Ms 2823, lettre de Franz Steindachner à Alfred Grandidier, le 25 août 1880.
[1602] MNHN Ms 2823, lettres de Chris Ward à Alfred Grandidier, entre 1877 et 1893.
[1603] MNHN Ms 2817, lettre de A. A. W. Hubrecht à Alfred Grandidier, le 11 novembre 1879.

III. Le cœur d'un réseau scientifique sur Madagascar

Grâce à ses publications comme à ses positions au cœur du monde scientifique, Alfred Grandidier devient ce qu'il a toujours rêvé d'être : le spécialiste d'un territoire, l'homme incontournable pour tout ce qui concerne Madagascar. Mais l'échange collaboratif se révèle nécessaire pour ses « disciples » autant que pour lui-même, aussi bien dans la conduite de son travail que dans l'établissement de son prestige hors des frontières du monde scientifique. Lié à toutes sortes de personnalités, mais toujours dans les milieux qui comptent, il pourrait être comparé à l'un des atomes d'une ample structure moléculaire. A l'inverse de la toile d'araignée qui ne se situe que sur deux plans, tous les points du réseau construit par Alfred Grandidier étant liés entre eux, il n'existe pas véritablement de périphérie et, selon l'angle de vue adopté, chaque point peut se révéler central. C'est sans doute cette image qui rend le mieux compte de la place incontournable qu'occupe le personnage à la fois dans les sciences, mais aussi dans la haute société, parmi les explorateurs tout comme chez les militaires ou les acteurs politiques. Henri Froidevaux résume parfaitement cet aspect de la carrière d'Alfred Grandidier lors de son éloge funèbre :

> « Pour continuer et compléter son enquête, notre voyageur a donc entretenu, pendant des années, des relations suivies avec un certain nombre d'Européens qui résidaient à Madagascar, dirigeant leurs recherches et les encourageant de toutes les manières, leur dressant un programme de travaux, appelant leur attention sur tel ou tel point encore mal élucidé. De même prodiguait-il ses conseils aux voyageurs désireux de marcher sur ses traces et d'apporter à leur tour une contribution plus ou moins importante à l'étude de Madagascar. Il n'y a donc nulle exagération à dire que, jusqu'à la conquête française et même jusqu'à la fin du XIXème siècle, Alfred Grandidier a été l'âme et la tête d'une véritable mission scientifique adonnée à l'étude du petit continent malgache. Tous les voyageurs qui se sont faits un nom par leurs explorations (y compris son fils, bien sûr) ont été plus ou moins ses élèves et se sont conformés à ses directives. […] Comme les voyageurs, les naturalistes ont profité de cette bienveillance et de cette affabilité. […] Tous les professeurs de cet établissement [le MNHN] étaient ses amis.[1604]»

[1604] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 11-12.

A. Le grand coordinateur

En raison de l'immense tâche qu'il s'est fixée, mais aussi parce qu'il est très accaparé par ses multiples appartenances à des sociétés, Alfred Grandidier devient rapidement le pivot structurant de toute la recherche sur Madagascar autant que son contributeur direct. Il crée et anime un vaste réseau de scientifiques et amateurs éclairés qui partagent une passion commune pour Madagascar. C'est lui qui met en relation l'ensemble du personnel nécessaire à la constitution de son encyclopédie sur Madagascar, et nous avons vu dans la partie consacrée à son œuvre quels noms prestigieux il sait y associer. Il déploie de véritables talents d'organisateur, que nous avions déjà pu soupçonner lors de ses explorations, mais qui cachent mal une volonté d'hégémonie et de centralisation sur les sujets malgaches. Tout transite obligatoirement par lui : pas un seul élément qui se dise, se fasse ou s'écrive sur Madagascar, au moins jusqu'à la Première Guerre Mondiale, qu'il n'ait auparavant connu, analysé, filtré. Il construit patiemment un réseau à la fois institutionnel et original dont il demeure, durant quarante ans, le chef d'orchestre incontesté.

1. Passerelle entre Paris et Madagascar

Alfred Grandidier développe une équipe de contributeurs et de collecteurs impressionnante. Cela entre dans les critères de sa légitimité scientifique mais contribue aussi à revaloriser le Muséum par rapport à d'autres institutions scientifiques. L'ancien explorateur tient en quelque sorte à disposition du Muséum son « armée » si vaste et opérationnelle, qui participe amplement à l'explosion du nombre d'objets d'histoire naturelle dans les collections du Jardin des Plantes à la fin du XIXème siècle[1605]. Il met toutes ses relations à profit et ne s'en cache pas. N'écrit-il pas à son fils :

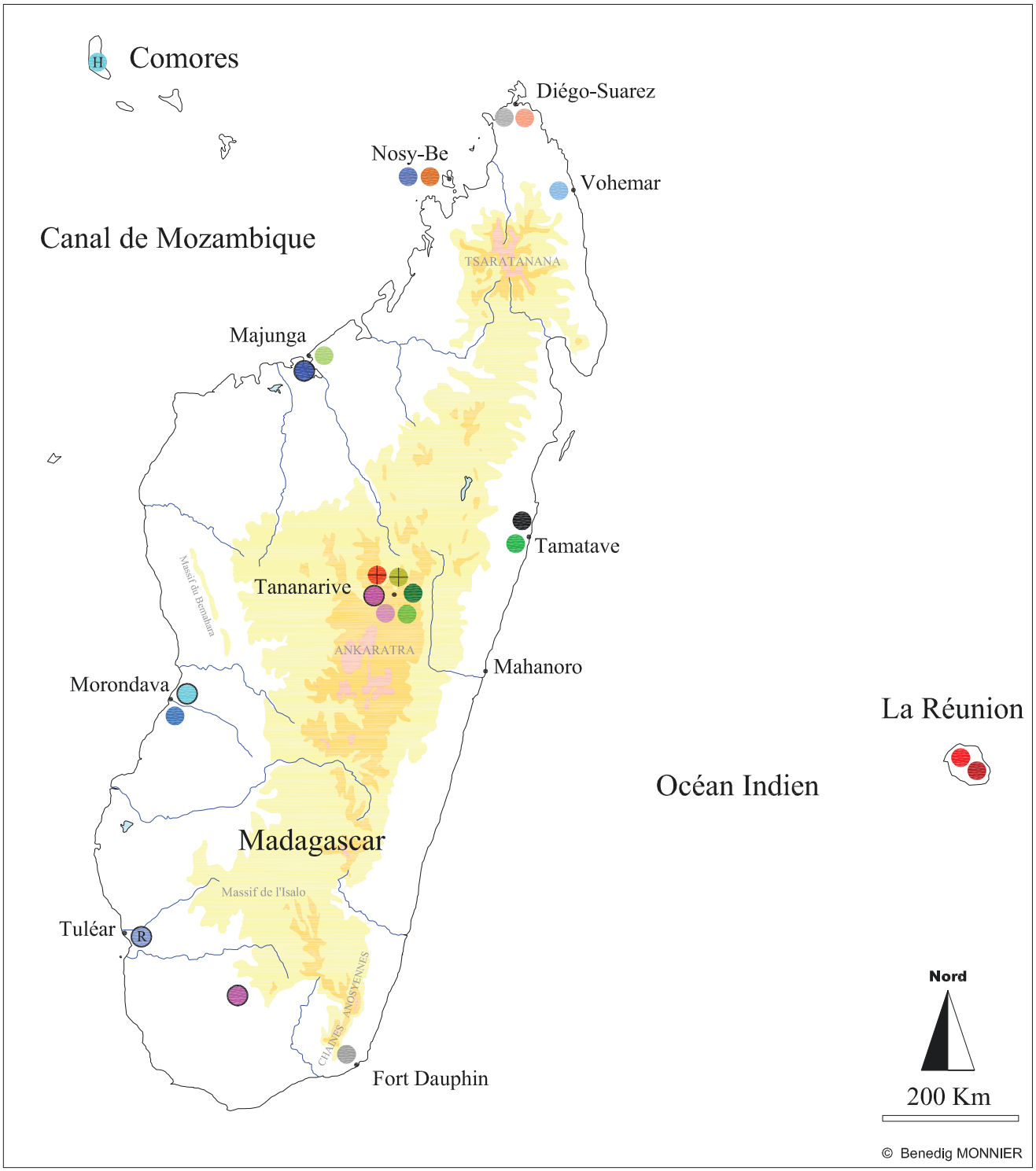
> « Tâche d'utiliser la bonne volonté des personnes que tu rencontres sur ta route pendant qu'elle est encore fraîche et stimule-les. Ce n'est qu'en quémandant sans honte et sans vergogne, ce qui est très naturel, et même très louable puisqu'il s'agit d'enrichir nos musées publics, qu'on arrive de temps en temps à faire des trouvailles intéressantes.[1606]»

Ses investigations se déploient dans des registres variés et par des canaux diversifiés.

[1605] Voir plus loin « Alfred Grandidier au Muséum National d'Histoire Naturelle : marquant bien que discret », et Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », pp. 143-169, *RFHOM*, n° 322-323, 1999, p. 148, 152.

[1606] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 août 1898.

Localisation des Collaborateurs



Missionnaires	Broussards	Malgaches	Scientifiques	Professionnels	Militaires	Diplomates
Jésuites	famille Samat	Ratsimba	Lantz	Closel	Gallieni	Laborde/Campan
LMS	Grevé	Majastro	Vinson	Coridon	Estèbe	Soumagne
	Guinet		Planty-M	Frs. Perrot	Pellerin	
	Garnier				Lyautey	
	Mézence					
	H Humblot					
	R Frs. Rosiers					

Logiquement, il recrute ses premiers collaborateurs dans le monde des scientifiques. Un système d'échange semble s'établir entre les Muséums de Paris et de Saint-Denis-de-La Réunion que dirige Lantz, rencontré par Alfred Grandidier lors de son séjour dans l'Océan Indien dès 1864. Le conservateur réunionnais envoie à Paris des objets d'histoire naturelle collectés dans l'Océan Indien[1607] ainsi que des nouvelles des recherches locales, en particulier celles du Docteur Vinson[1608], et reçoit en retour articles et revues scientifiques[1609] accompagnés de requêtes précises en matière de collecte[1610]. Lantz poursuit ses visites régulières dans la Grande Île et les archipels voisins de Mayotte ou des Seychelles, jusqu'aux îles de Saint-Paul et Amsterdam, l'Australie, ce qui dénote une sérieuse amélioration du niveau de ses finances depuis le passage d'Alfred Grandidier. Il demande et obtient des subventions par l'intermédiaire du Muséum de Paris[1611], sans doute discrètement épaulé par le savant. Ses envois, notamment de lémuriens, représentent des collections aussi riches que rares, utiles à la recherche et très appréciées. Remplacé après son décès par Auguste Vinson, nommé directeur intérimaire du Muséum de Saint-Denis[1612], Auguste Lantz aura collaboré jusqu'en 1893 avec Alfred Grandidier qui, en compagnie de son fils Guillaume, lui rend en 1895 un hommage appuyé pour sa précocité dans la recherche active de fossiles sur le sol malgache[1613], recherche dont nous avons mentionné plus haut l'importance et le développement à la fin du siècle.

Bien entendu, Alfred Grandidier se renseigne auprès des explorateurs en partance ou de retour, voyageurs dont il soutient le plus souvent les expéditions par ses conseils. Tout au long de la mission de Catat il demande à lire les rapports envoyés depuis Madagascar afin de suivre la progression de l'entreprise[1614].

Lorsqu'en 1893, l'explorateur Alluaud s'embarque pour l'Océan Indien, le minéralogiste Lacroix lui passe commande de certains minéraux par l'intermédiaire d'Alfred Grandidier. Ce dernier, connaissant la préférence d'Alluaud pour la collecte de petits animaux

---

[1607] AN, F17/3976, Note du Muséum sur les envois de Lantz en 1876.
[1608] MNHN Ms 2817, lettre de Lantz à Alfred Grandidier, le 16 septembre 1875.
[1609] MNHN Ms 2817, lettre de Lantz à Alfred Grandidier, le 23 juin 1873.
[1610] MNHN Ms 2817, lettre de Lantz à Alfred Grandidier, le 28 février 1878. De retour d'une mission aux Seychelles, il avoue n'avoir pas les œufs demandés par Alfred Grandidier.
[1611] AN F17/3976, lettre du Ministre de l'Instruction Publique au Muséum, le 15 février 1870. Lantz réclame 2000 francs. Lettre du Directeur du Muséum au Ministre de l'Instruction Publique, le 1er mars 1877. Lantz réclame 5000 francs.
[1612] MNHN Ms 2823, lettre de Vinson à Alfred Grandidier, le 25 septembre 1893.
[1613] MNHN Ms 2779-II, Grandidier, Guillaume, *Les animaux disparus de Madagascar*, version manuscrite de l'article.
[1614] AN F17/2945, dossier Catat.

lui fait la leçon sur l'utilité des roches[1615]! Il ne semble pas que Lacroix et Alluaud communiquent jamais directement. De même, l'explorateur Gautier, au retour de Madagascar, prévient en priorité Alfred Grandidier qu'il dépose des roches et des fossiles au laboratoire de Lacroix. Le chercheur exige d'être systématiquement le premier à découvrir le fruit des collectes pour informer ensuite son collègue de l'arrivée des caisses[1616]. C'est une consigne officielle valable pour tout nouveau dépôt[1617].

Les 38 caisses de la mission Catat parvenues au Muséum ne peuvent être ouvertes qu'en présence d'Alfred Grandidier, seul maître de la répartition des objets et échantillons entre les divers laboratoires et institutions[1618] en fonction de son opinion sur les compétences de chacun. N'hésitant pas à recourir à des savants au-delà de l'Hexagone, il envoie, par exemple, un colis à Henri de Saussure à Londres[1619].

Nous avons tout de même trouvé la trace d'une entorse à cet usage lorsque Louis Catat confie directement à l'anthropologue Hamy un colis contenant des crânes et des ossements anciens provenant d'un tombeau d'Imerina[1620].

Alfred Grandidier peut en outre avoir recours à des collecteurs professionnels qui rassemblent des objets d'histoire naturelle pour les vendre ensuite, sous forme de collections, au plus offrant. Entré en relation avec J. Closel, probablement par l'intermédiaire de Catat et Maistre qui l'ont rencontré, Alfred Grandidier commande des fleurs, feuilles et fruits de baobab, si rares et difficiles à obtenir, auprès du collectionneur professionnel installé à Fort-Dauphin. Sa compétence le rend précieux au savant qui le sollicite de surcroît pour des informations concernant la botanique, la biogéographie, la toponymie, les tortues etc...[1621] Un autre membre de cette profession, Coridon, basé à Diégo-Suarez à l'extrémité opposée de Madagascar, fournit également des caisses contenant des fleurs – certaines en bouton conservées dans du rhum –, des fruits et des feuilles de baobabs, ainsi que des fossiles[1622]. Les frères Perrot, à Tamatave, pourvoient Alfred Grandidier en objets géologiques mais se refusent à lui livrer le fruit de leurs chasses entomologiques dont ils réservent l'exclusivité à

[1615] Institut, Ms 7324, lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 10 juin 1893.
[1616] Institut, Ms 7324, lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 31 octobre 1893.
[1617] AN F17/3002A, dossier Ferdinand Renaud.
[1618] AN F17/2945, dossier Catat.
[1619] MNHN Ms 2275, lettre d'Alfred Grandidier à Emile Oustalet, sans date.
[1620] MNHN Ms 2257, lettre de Catat à Hamy, le 1er août 1889.
[1621] MNHN Ms 2811, lettres de J. Closel à Alfred Grandidier entre le 17 juillet 1891 et le 20 février 1892.
[1622] MNHN Ms 2813, lettres de Coridon à Alfred Grandidier, les 26 avril et 9 septembre 1895.

l'amateur rennais Charles Oberthür. De telles déconvenues peuvent affecter même un scientifique d'un si prestigieux renom[1623]!

Activant un autre cercle de ses relations, Alfred Grandidier n'hésite pas à solliciter Gallieni en poste à Madagascar, pour qu'il incite ses subalternes à collecter du matériel d'histoire naturelle réservé au Muséum, ou toute autre information sur la Grande Île. Durant les années 1894-1895, en effet, les soldats de l'armée française débarquent en nombre. Le Général rédige à ce propos une notice destinée à guider les informateurs, militaires ou fonctionnaires, dans la collecte des minéraux[1624]. La contribution à une meilleure connaissance de Madagascar devient bientôt l'une des tâches primordiales de tout Français en poste dans l'île, a fortiori en brousse. Gallieni témoigne : «Dès mon arrivée ici j'ai mis en campagne missions géographiques, géodésiques, commerciales, scientifiques[1625]». Un immense courant d'informations couvrant l'ensemble du territoire afflue ainsi vers Alfred Grandidier. Depuis Paris, il s'attache à traiter, analyser les éléments, puis répartir le travail selon les spécialités de chacun, notamment au sein du Muséum. Après le départ de Gallieni, dont il est spécialement proche, il entretient ce lien, plus précisément avec le Résident Estèbe[1626]. Ce dernier sera responsable, avec l'Académie Malgache, du lancement, à Ambolisatra, de l'importante campagne de fouilles à la recherche de fossiles[1627]. Alfred Grandidier peut aussi solliciter directement quelques militaires avant leur mission sur place. C'est le cas d'A. Pellerin, muté à Diégo-Suarez en plein siège, à qui il réclame des fruits et des fleurs de baobab[1628], mais en vain.

Une autre branche dans l'éventail de ses informateurs, se matérialise au travers de sa collaboration avec les Jésuites de Tananarive, en particulier le Père Roblet dans le domaine de la cartographie, le Père Colin concernant l'astronomie et la météorologie, le Père Camboué pour la collecte des petits objets d'histoire naturelle – plantes, insectes, minéraux… Il les sollicite constamment pour affiner ses théories et compléter ses propres observations[1629]. Les

[1623] MNHN Ms 2821, lettre de E. et B. Perrot à Alfred Grandidier, le 25 novembre 1891.
[1624] CAOM MAD 4B11, lettre de Gallieni à Lacroix, le 13 novembre 1897.
[1625] Lettre du 26 décembre 1903 à Chailley, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*
[1626] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.* Et voir les courriers d'Estèbe MNHN Ms 2815.
[1627] MNHN Ms 2779-II, Grandidier, Guillaume, *Les animaux disparus de Madagascar*, version manuscrite de l'article.
[1628] MNHN Ms 2821, lettre d'A. Pellerin à Alfred Grandidier, le 13 janvier 1895.
[1629] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 27 juillet 1889, et réponse du Père Camboué le 20 avril 1890, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.* Alfred Grandidier interroge par exemple son correspondant sur la nature minéralogique de la colline d'Ambohimanga, lieu sacré des Merina où il n'a logiquement pas eu l'autorisation de pénétrer. Mais le Père Camboué n'a pas pu s'y rendre non plus. Ac. Malg., lettre du RP Roblet à Alfred Grandidier, le 1er février 1892 concernant une précision trigonométrique.

missionnaires se rendent particulièrement utiles car, en plus de posséder une culture scientifique, ils ont établi des relais partout dans le pays. Ainsi le père Camboué centralise-t-il souvent les demandes du scientifique parisien puis les répercute aux missionnaires établis en brousse selon leur région[1630], ou s'adresse aux explorateurs qu'il rencontre lors de leur passage par Tananarive[1631]. Alfred Grandidier entretient avec ces missionnaires jésuites une correspondance active jusqu'à ce que la mort les sépare[1632] et récupère souvent leurs cahiers de notes[1633]. Une fois de plus, nous notons à quel point relations professionnelles et amicales se mêlent. En témoignent les courriers échangés avec le Père Roblet, son « cher ami[1634]», et surtout avec le Père Camboué, qui qualifie le savant de « vénéré maître et ami[1635]» et lui fait présent, à l'occasion de la saint Alfred, de spécimens entomologiques[1636]! C'est d'ailleurs le Père Camboué qui prend l'initiative de solliciter le scientifique parisien en 1886 pour que celui-ci lui envoie des insectes et végétaux à commenter. Lorsqu'il reçoit les objets d'histoire naturelle, Alfred Grandidier les traite rarement lui-même mais répartit selon son habitude leur étude : il confie les plantes à Henri Baillon, les lépidoptères à Paul Mabille, d'autres insectes à Charles Brongniart et Emile Blanchard ou encore les fourmis à Auguste Forel. Toutes ces connaissances viennent compléter ses volumes sur l'Histoire Naturelle de Madagascar.

> «Mon Révérend Père, j'ai reçu en bon état l'intéressant envoi de fourmis que vous avez bien voulu me faire et que j'ai expédié, après l'avoir sommairement examiné, à M. Forel qui, comme je vous l'ai dit, est le plus compétent pour ces bestioles.[1637]»

Alfred Grandidier appuie l'idée de Le Myre de Vilers dans son entreprise de construire un observatoire astronomique à Tananarive, idée évoquée dès 1884 et réalisée par le Père Colin en 1888, avec l'implication de l'Académie des Sciences[1638].

Bien que catholique convaincu, Alfred Grandidier ne néglige pas la correspondance avec les missionnaires protestants. L'on connaît sa relation épistolaire avec les Britanniques Sibree et Standing, ainsi qu'avec les Norvégiens Rostvig et Jorgensen[1639]. La London

[1630] Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.* Dans sa lettre du 10 juillet 1890, Alfred Grandidier demande par exemple des graines de diverses plantes malgaches pour son collaborateur Ferdinand Renauld.
[1631] Boudou, Adrien, *ibid.*, pp. 89-112.
[1632] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[1633] Poisson, Charles, *L'observatoire de Tananarive*, *op. cit.*, p. 6, préface de Guillaume Grandidier.
[1634] Ac. Malg., lettre du RP Roblet à Alfred Grandidier, le 23 février 1899.
[1635] MNHN Ms 2811, lettre de Camboué à Alfred Grandidier, le 10 janvier 1910.
[1636] MNHN Ms 2811, lettre de Camboué à Alfred Grandidier, le 1er octobre 1910.
[1637] Lettre d'Alfred Grandidier au RP Camboué, le 10 mars 1889, dans Boudou, Adrien, *ibid.*
[1638] Poisson, Charles, *L'observatoire de Tananarive*, *op. cit.*, p. 8.
[1639] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*

Missionary Society (LMS) puise d'ailleurs abondamment dans les travaux du scientifique français, le sollicitant à son tour pour l'octroi d'ouvrages[1640]. L'*Antananarivo Annual* propose régulièrement des articles de James Sibree tenant ses lecteurs au courant des recherches les plus avancées du savant français. La LMS manifeste une grande admiration à l'égard d'Alfred Grandidier[1641].

> « There are probably very few people who take any interest in this great island who are not acquainted with the name of M. Grandidier, or who have not heard of his travels and scientific researches in this country. This illustrious french naturalist and savant has done more than any previous traveller to make Madagascar know to science. […] Madagascar : with wich country M. Grandidier's fame as a scientific explorer will doubtless be chiefly connected in all time to come.[1642]»

Cependant Alfred Grandidier manifeste une attitude relativement iconoclaste en recherchant des collaborations plus inattendues, obtenant le concours de marins, traitants, colons et autres broussards établis partout dans l'île.

Naturellement, il maintient ses liens avec ses amis Edmond et Léo Samat à Morondava. Mais il correspond aussi de façon intense avec Grevé, dans cette même localité. Tout au long des années 1890, nous les voyons échanger principalement autour d'enquêtes ethnographiques[1643]. Grevé, au départ employé de Samat puis « cédé à temps plein » à Alfred Grandidier[1644], devient d'ailleurs un collaborateur officiel du Muséum. Le savant intercède en sa faveur auprès de l'agent comptable de l'institution lorsque le collecteur rencontre des difficultés financières[1645]. Edmond Samat joue à l'échelle plus modeste de la brousse malgache, le rôle d'Alfred Grandidier à Paris, tout comme le Père Camboué à partir de Tananarive. Il sera, jusqu'à sa mort en 1875, l'intermédiaire local, centralisant les demandes du naturaliste parisien pour les répartir parmi les collecteurs selon les régions[1646]. Durant quelques années, Edmond Samat met en place un véritable organisme de sous-traitance des collectes d'histoire naturelle.

[1640] MNHN Ms 2822, lettres de James Sibree à Alfred Grandidier, entre 1908 et 1921.
[1641] Sibree, James, « A quater-century of change and progress : Antananarivo and Madagascar twenty-five years ago", *Antananarivo Annual*, n°12, Noël 1888, pp. 397-420, p. 408.
[1642] Sibree, James, « M. Grandidier's scientific researches in Madagascar », *Antananarivo Annual*, 1887, pp. 329-342, p. 329. « Il existe probablement très peu de gens dans ce pays qui, prenant un intérêt à cette grande île, ne connaissent pas le nom de M. Grandidier, ou n'ont jamais entendu parler de ses voyages et de ses recherches scientifiques. Cet illustre naturaliste et savant français a fait plus que n'importe quel voyageur avant lui pour faire connaître Madagascar à la science. […] Madagascar : le pays avec lequel la renommée de Grandidier, comme explorateur scientifique, sera sans aucun doute principalement associée dans le futur. »
[1643] MNHN Ms 2817, lettres de Grevé à Alfred Grandidier, années 1890.
[1644] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 15 juin 1872.
[1645] MNHN Ms 2811, lettre de Henri Châtelain à Alfred Grandidier, le 24 octobre 1894.
[1646] MNHN Ms 2822, lettres d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, entre 1870 et 1874.

Toutefois, les compétences de la famille Samat ne se limitent pas aux collectes. Léo est chargé d'établir rien moins qu'un dictionnaire du dialecte mahafaly[1647] ainsi que de renseigner des questionnaires ethnographiques établis par son ami scientifique[1648]. Enfin, Léo Samat sait faire office de guide efficace lorsqu'il embarque, à la demande d'Alfred Grandidier, Henri Douliot sur sa goélette pour le conduire de Maïntirano jusqu'à Morondava, où il lui facilite son travail de recherche[1649]. Toutes contributions confondues, Edmond et Léo Samat représentent sans conteste pour le scientifique parisien, deux des auxiliaires majeurs sur le terrain[1650]. Nous retrouvons également trace de leur longue collaboration au travers du modeste hommage qu'Alfred Grandidier leur rend en attribuant leur nom à de nouvelles espèces[1651].

Léon Humblot, autre familier d'Alfred Grandidier, collecte fidèlement pour lui et ses amis, dont Roland Bonaparte, durant une trentaine d'années, lançant des caravanes de collecteurs dans l'intérieur de Madagascar ou établissant des herbiers[1652]. Archambault, à La Réunion, sert d'interface entre Paris et Madagascar puisque les colis de matériel nécessaire à la collecte offerts par le savant à ses collaborateurs, aussi bien que les caisses issues de Madagascar transitent par l'intermédiaire du pharmacien quand ils ne sont pas directement pris en charge par les frères Rosiers sur la Côte Ouest[1653].

Alfred Grandidier correspond régulièrement avec Guinet à Vohémar et Garnier à Majunga[1654]. Il entre aussi en contact avec Mézence à Nosy-Be[1655]. La raison en est essentiellement la « commande » de spécimens d'histoire naturelle, mais peut parfois aussi avoir pour objet un avis ou une information. Nous le voyons interroger le broussard Caltaux

---

[1647] MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 5 février 1870.
[1648] MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 9 décembre 1871.
[1649] AOM MAD 140-196, carnet d'exploration de Maïntirano, décembre 1891 et carnet d'exploration de janvier 1892 de Douliot.
[1650] MNHN Ms 2822, lettres de Léo Samat à Alfred Grandidier, de 1870 à 1899. Léo Samat lui envoie tour-à-tour des fœtus animaux, des crânes humains, des os, des planches lithographiques, des listes de vocabulaire, des cartes marines corrigées, des renseignements économiques, politiques, agronomiques, généalogiques, géologiques, étymologiques...
[1651] Voir annexe 18.
[1652] MNHN Ms 2817, lettres de L. Humblot à Alfred Grandidier, de juillet 1882 à septembre 1911. Alfred Grandidier fréquente son beau-frère et ses fils qui sont installés en France.
[1653] MNHN Ms 2811, voir tous les courriers d'Archambault.
[1654] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.* Florent Guinet vit depuis longtemps à Vohémar où il a prospecté en 1862-1863 pour le compte de la Compagnie créée par Lambert. Auparavant il fut le gérant de la Compagnie de colonisation de Sainte-Marie.
[1655] MNHN Ms 2820, lettre de Mézence à Alfred Grandidier, le 8 décembre 1872. Arrivé dès 1843 à Nosy-Be, Mézence est un ancien fonctionnaire qui a quitté la Marine pour prendre la tête d'une vaste exploitation sucrière. Il s'est également occupé du recrutement d'engagés pour La Réunion.

sur les généalogies des Vazimba[1656]. Alfred Grandidier commande des clichés à Maquet qui vit sur place[1657].

Ce sont parfois les marins ou traitants eux-mêmes qui contactent Alfred Grandidier pour lui proposer des informations, tel le capitaine Alard[1658]. Mais cette démarche, rarement désintéressée, a plus souvent pour but d'obtenir argent ou appui auprès des autorités françaises locales que d'aider la science. Bien que méfiant, Alfred Grandidier répond en général favorablement, taraudé à l'idée qu'il pourrait laisser échapper une information essentielle. En effet, ces individus, ordinairement très indépendants, évoluant aux limites de la marginalité, parcourent des régions peu fréquentées, voire dangereuses et qui, n'étant pas soumises à l'autorité centrale, demeurent méconnues.

Néanmoins, le recours à des personnages relativement marginaux comme les traitants, s'il comporte beaucoup d'avantages, compte aussi des inconvénients. Les broussards, souvent en délicatesse avec les autorités, quelles qu'elles soient, sont parfois leurs victimes et se trouvent empêchées de poursuivre leurs recherches pour Alfred Grandidier. Ses meilleurs collecteurs habituels disparaissent en quelques mois avant la conquête française, d'où leur remplacement ultérieur par des soldats. Léo Samat doit fuir avec toute sa famille parce que sa maison a été incendiée et sa tête mise à prix par les gouverneurs de Mahabo et Morondava. Grevé et son gendre Philippe sont capturés puis exécutés par les Merina[1659]. Les frères Rosiers, habituels transporteurs de ses caisses, décèdent quant à eux dès 1876-1877[1660].

Logiquement, Alfred Grandidier se tourne aussi, dans son inlassable quête, vers les autochtones. Des Malgaches de plus en plus nombreux se spécialisent dans les collectes. Il peut, par ce biais, passer commande à un élève d'une école catholique, François-Régis Ratsimba, au nom de son collègue et ami Lacroix[1661]. Le jeune homme malgache, outre les minéraux demandés, fournit des insectes, oiseaux, mammifères et graines en échange de livres scientifiques[1662]. Le naturaliste et taxidermiste Majastro travaille également pour lui à Majunga[1663].

[1656] MNHN Ms 2811, lettre de Caltaux à Alfred Grandidier, le 29 janvier 1895.
[1657] MNHN Ms 2820, lettre de E. Maquet à Alfred Grandidier, années 1890-1891. Il semble que Maquet exerçait le métier de photographe à Madagascar.
[1658] MNHN 2811, lettre d'Alfred Alard à Alfred Grandidier, le 2 août 1892.
[1659] MNHN Ms 2821, lettres du Dr. Planty-Mauxion à Alfred Grandidier, le 30 janvier et le 28 avril 1895.
[1660] MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 7 février 1877.
[1661] Acad. Sc., lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 11 mai 1894.
[1662] MNHN Ms 2821, lettres de F. R. Ratsimba à Alfred Grandidier, entre le 7 février 1893 et le 11 juillet 1894.
[1663] MNHN Ms 2820, lettre de Majastro à Alfred Grandidier, le 25 février 1892.

Enfin, il n'hésite pas à faire appel à des membres de l'entourage royal[1664]. En contrepartie, Alfred Grandidier accepte la tutelle d'un prince tananarivien. L'explorateur Douliot rencontre par hasard le jeune homme de 17 ans chez Alfred Grandidier en 1891[1665]. Ces Malgaches représentent une source d'informations précieuse et pratique. En 1874, Antoine Randrava de passage à Paris, répond aux questions du savant concernant le drapeau de Madagascar[1666]. Ces jeunes gens transmettent des renseignements appréciables sur l'actualité politique de Madagascar qu'Alfred Grandidier complète grâce aux envois réguliers de la presse malgache – *Progrès de l'Imerina* et *Gazety malagasy* – que lui adresse durant au moins deux ans J. H. Doesburg[1667].

La dernière catégorie de personnes approchées par Alfred Grandidier dans sa poursuite de l'information est représentée par le corps diplomatique, particulièrement distingué pour la polyvalence de ses renseignements. Le chercheur sollicite à de nombreuses reprises non seulement les neveux de Jean Laborde, Edouard Laborde et Albert Campan[1668], mais aussi Soumagne, consul à Tamatave[1669]. Chacun, dans le périmètre relevant de son autorité, fournit d'importantes quantités d'objets d'histoire naturelle. Capables de mobiliser des moyens conséquents, ils se voient gratifiés des objectifs les plus difficiles : se procurer des crânes humains, des espèces rares de lémuriens ou de plantes, des animaux vivants… Alfred Grandidier leur est donc redevable de quelques-uns de ses plus rares spécimens. Soumagne et Campan capturent par exemple un aye-aye, petit lémurien nocturne extrêmement difficile à observer et à chasser[1670]. Albert Campan quadrille la Côte Est pendant plusieurs mois en 1872, au profit d'Alfred Grandidier. Il mobilise de nombreuses personnes, dont la fameuse princesse betsimisaraka Juliette Fiche de Tamatave, ou le traitant réunionnais Brune-Martin, ainsi que quantité de Malgaches attirés par la récompense pécuniaire offerte pour la prise d'un aye-aye vivant ou de crânes et de cervelles d'humains[1671]. Soumagne se résout difficilement à enfreindre les *fady* pour se procurer des crânes tandis qu'Edouard Laborde fournit deux femelles lémurien *fotsy-be* avec leur fœtus[1672]. Il arrive cependant que certains desiderata du

[1664] Annexe 41.
[1665] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[1666] MNHN Ms 2773, Lettre d'Antoine Randrava à Alfred Grandidier, le 18 janvier 1874.
[1667] MNHN Ms 2813, lettres de J. H. Doesburg à Alfred Grandidier, entre 1889 et 1891. Doesburg semble travailler pour le *Progrès de l'Imerina*.
[1668] MNHN Ms 3243, lettres de Campan à Alfred Grandidier, entre 1870 et 1888.
[1669] MNHN Ms 2823, lettres de Soumagne à Alfred Grandidier, entre 1876 et 1882.
[1670] MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 20 décembre 1872.
[1671] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 10 août 1872 et toutes les lettres de 1872.
[1672] Caillon-Fillet, Claudine, *Jean Laborde et l'Océan Indien*, thèse, Université d'Aix-en-Provence, 1978, 483 p., p. 274.

naturaliste parisien se révèlent impossibles à assouvir même au prix de mois ou d'années de recherches. La femelle aye-aye gestante réclamée ne rejoindra jamais Paris[1673], pas plus que l'insaisissable sifaka blanc[1674].

Toutefois, les contributions à l'histoire naturelle ne représentent qu'une partie de ce que recherche Alfred Grandidier auprès des diplomates. Le savant entretient une correspondance politique avec Jean Laborde, évoquant les sujets sensibles de l'esclavage des Mozambicains à Madagascar et les velléités britanniques d'installation en terre sakalava sous couvert de répression de la traite des Noirs[1675]. Albert Campan transmet lui aussi de précieuses et précises informations sur la situation intérieure de Madagascar[1676]. C'est également davantage par ses renseignements politiques et militaires que par ses collectes matérielles que le docteur Planty-Mauxion, de Nosy-Be, se rend utile auprès du chercheur parisien[1677]. Alfred Grandidier parvient en outre à obtenir les carnets et journaux de plusieurs de ses collaborateurs, accédant de la sorte à des précisions de première main au sujet des événements politiques récents à Madagascar. Il entre en possession du journal de 1883-1885 de Jean-Baptiste, le fils de Campan, qui relate jour par jour et même heure par heure les tractations politiques puis le bombardement de Tamatave et participe à la cession de Diégo-Suarez[1678]. Alfred Grandidier obtient aussi le journal de Mme Humblot de 1883, relatant les mêmes événements à Tamatave jusqu'à sa fuite vers La Réunion[1679]. Ces sources inédites peuvent se révéler très utiles pour Alfred Grandidier afin de se forger sa propre opinion sur l'évolution politique et diplomatique à Madagascar. Edouard Laborde s'engage également à fournir au savant des *sorabe* avec leur traduction, source d'une autre nature mais tout aussi rare et estimable[1680].

2. Le « régisseur » des recherches sur Madagascar

Non content de faire le lien entre les savants parisiens et les collecteurs à Madagascar, de préempter systématiquement toutes les caisses provenant de la Grande Île, Alfred

[1673] MNHN Ms 2817, lettre d'Edouard Laborde à Alfred Grandidier, le 16 juin 1875.
[1674] MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 20 décembre 1872.
[1675] MNHN Ms 2817, lettre de Jean Laborde à Alfred Grandidier, le 16 mai 1876.
[1676] MNHN Ms 3243, lettres de Campan à Alfred Grandidier, entre 1870 et 1888.
[1677] MNHN Ms 2821, lettres du Dr. Planty-Mauxion à Alfred Grandidier, entre le 30 mars 1891 et le 28 avril 1895.
[1678] MNHN Ms 2782-XIX, Papiers Grandidier.
[1679] MNHN Ms 2782-XX, Papiers Grandidier. Il s'agit de l'épouse du colon-naturaliste Humblot installé aux Comores.
[1680] MNHN Ms 2817, lettre d'Edouard Laborde à Alfred Grandidier, le 4 septembre 1872.

Grandidier se réserve également la haute-main sur tout ce qui se dit et s'écrit sur Madagascar dans le milieu scientifique.

Il est sans cesse sollicité pour des précisions de tous ordres. Il fournit à Lacroix les coordonnées géographiques de plusieurs montagnes et répond à ses questions sur les roches affleurantes[1681], bien que nous ayons vu plus haut que dans ce domaine il a pu être source d'erreurs, lui révèle toutes sortes de précisons géographiques nécessaires à l'étude d'échantillons minéralogiques[1682]. Alfred Grandidier pousse l'ingérence jusqu'à corriger les articles de Lacroix, non seulement pour l'orthographe des noms malgaches mais aussi sur des collections minéralogiques rapportées par Catat dont il est capable de citer de mémoire les numéros d'échantillons ![1683] Cependant, il faut reconnaître que c'est parfois Lacroix lui-même qui demande à Alfred Grandidier de relire ses travaux, comme le texte sur les grenats et les tourmalines malgaches[1684].

Du point de vue matériel, c'est également lui qui gère le trafic des caisses et colis de spécimens, se charge de résoudre les problèmes tels que les caisses égarées, les retards ou les difficultés douanières[1685]. Il sert quasi systématiquement d'intercesseur avec les diverses autorités compétentes, à la fois parce qu'il a beaucoup d'entregent et parce qu'il est le premier concerné par les envois d'objets d'histoire naturelle de Madagascar. Il trouve de son propre chef une institution pour héberger les animaux malgaches rapportés vivants, même s'ils ne les a pas demandés et s'il ne connaît que vaguement les expéditeurs[1686].

Le scientifique français entend également conserver la haute main sur les études malgaches à l'étranger. Il entretient une correspondance scientifique notamment avec des savants britanniques. La richesse des collections zoologiques du Royal Museum qui complètent celles du Muséum National de Paris l'oblige en quelque sorte à ce partenariat mais il ne dédaigne jamais une occasion de se rendre également indispensable auprès de ses collègues britanniques. Ainsi, s'apercevant qu'un ornithologue ne possède pas les œufs qu'il lui réclame, Alfred Grandidier s'empresse de lui en fournir dès qu'il s'en est procuré par d'autres canaux[1687]. Membre honoraire de l'Académie Malgache dès sa création en 1902, il entretient de 1916 à 1919 une correspondance suivie avec un de ses Secrétaires Perpétuels,

[1681] Institut Ms 7324, lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 14 juillet 1892.
[1682] Ac. Malg., lettres de Lacroix à Alfred Grandidier les 30 octobre 1893 et 29 juillet 1897.
[1683] Institut Ms 7324, lettre d'Alfred Grandidier à Alfred Lacroix, le 16 juillet ?.
[1684] Ac. Malg., lettre de Lacroix à Alfred Grandidier, le 15 juillet 1892.
[1685] MHNH Ms 2811, lettre du Sous-directeur des Messageries Maritimes à Alfred Grandidider, le 4 septembre 1890.
[1686] MNHN Ms 2815, lettre de Mme Durand à Alfred Grandidier, le 2 février 1891.
[1687] MNHN Ms 2811, lettres d'Edward Bartlett à Alfred Grandidier les 12 juillet et 21 décembre 1880.

Charles Lamberton, qui est par ailleurs l'un des plus grands spécialistes des lémuriens fossiles. Cette correspondance sera en outre poursuivie et intensifiée par Guillaume au moins jusqu'en 1939[1688].

Alfred Grandidier lit et critique l'ensemble de ce que se publie, au moins en France, sur Madagascar. Dans la mesure du possible, il se fait aussi envoyer toutes les publications réalisées à Tananarive[1689]. Le missionnaire protestant James Sibree, grand admirateur du scientifique parisien, lui fait parvenir divers articles publiés à Madagascar jusqu'en 1921[1690], tandis que le Père Camboué lui envoie de son côté *Ny Alimanaka ny taona*[1691], l'almanach de l'année.

Pour cette raison, Alfred Grandidier rédige régulièrement des comptes-rendus de ses lectures, touchant des sujets variés, comme son *Rapport sur diverses publications relatives à Madagascar* publié dans la *Revue des travaux scientifiques* dans lequel il analyse trois ouvrages récemment parus[1692]. Il ne néglige alors aucun détail et pointe régulièrement les erreurs de ceux qui s'essayent dans le domaine où il règne en maître incontesté. Car il est fréquemment agacé que les découvertes scientifiques ou géographiques qu'il met en évidence depuis des années ne soient pas encore assimilées et relayées par les auteurs auto-proclamés spécialistes de Madagascar. Ainsi écrit-il au sujet de l'article de Gabriel Marcel « Les droits de la France sur Madagascar » où l'île est présentée comme uniformément verte et séparée en deux parties égales par une chaîne montagneuse, selon la vision de Leguevel de Lacombe :

> « Malgré le progrès très réel de nos connaissances, les auteurs qui étudient aujourd'hui les questions malgaches sous l'influence de sentiments patriotiques très louables […], [sont] encore obligés d'avoir recours aux anciens livres ou traités qui non seulement ne peuvent leur fournir tous les renseignements utiles à leur travail, mais qui, quelquefois même les induisent en erreur. […] Il n'est pas étonnant que nous soyons obligés, quant à nous, de faire quelques restrictions à l'ensemble des doctrines et des faits qu'ils exposent.[1693]»

Il n'est d'ailleurs pas à l'abri de ces désagréments dans les publications qu'il dirige lui-même. Ainsi, il n'apprécie pas qu'une version fantaisiste de l'étymologie du mot

[1688] MNHN Ms 2817, lettres de Lamberton à Alfred et Guillaume Grandidier, entre 1916 et 1939.
[1689] MNHN Ms 2820, lettre de Maigrot à Alfred Grandidier, le 24 mars 1887.
[1690] MNHN Ms 2822, lettres du Révérend Sibree à Alfred Grandidier, entre 1908 et 1921.
[1691] Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *op. cit.*
[1692] ASOM, Grandidier, Alfred, « Rapport sur diverses publications relatives à Madagascar », *op. cit.* Il y analyse l'article de Gabriel Marcel « Les droits de la France sur Madagascar » paru dans la *Revue scientifique* des 14 et 16 avril 1883, l'article de M. Loiseau « Madagascar » paru dans le *Bulletin de la Société Géographique de l'Ain*, n°55-56 en 1882, et l'article du Général Brunon « Souvenir d'une expédition à Madagascar » publié dans le *Bulletin de la société de géographie languedocienne*, tome VI, n°1 en 1883.
[1693] ASOM, Grandidier, Alfred, *ibid.*

Madagascar soit proposée par un des auteurs du *Guide de l'immigrant à Madagascar*, et de surcroît qu'on lui en attribue la paternité[1694]. C'est aussi dans cet esprit de contrôle absolu qu'il va assister à la soutenance de thèse d'Arthur Malotet sur Flacourt et la colonisation française de Madagascar au XVIIème siècle[1695].

Sa vigilance n'est que rarement prise en défaut, par exemple lorsque son collègue Hamy lui signale un ouvrage du Comte Jouan dont Alfred Grandidier n'avait pas entendu parler[1696]. Toutefois sa négligence à l'égard de certaines publications pourrait s'expliquer par un ostracisme délibéré à l'égard de travaux extérieurs à son équipe. C'est ce que suggère non sans une certaine amertume la réaction de l'explorateur Durand. Remerciant Alfred Grandidier pour son fascicule sur les voyageurs à Madagascar au cours des dernières années, il regrette cependant de n'y être pas cité et, pour expliquer cette omission, émet l'hypothèse que c'est parce qu'il a voyagé et publié une carte de Madagascar totalement indépendamment d'Alfred Grandidier[1697]. Durand a-t-il vu juste et piqué le scientifique sur un point sensible ? Ce courrier représente l'épilogue à une correspondance de quatre ans…[1698]

Avec la colonisation française de Madagascar, les publications, les communications et les recherches sur Madagascar se multiplient rapidement, les solliciteurs intéressés par la Grande Île aussi. Alfred Grandidier, malgré ses impressionnantes capacités de travail, vieillit et peut de moins en moins faire face à ses responsabilités à partir de 1900, même si son véritable déclin intervient seulement dans les années 1910. Bien que ses accès de goutte ou ses rhumatismes ne l'empêchent pas de travailler chez lui[1699], seulement de recevoir, il s'avoue parfois surmené au point de renoncer à certaines tâches[1700].

Globalement il ressort clairement qu'Alfred Grandidier n'accepte sa soumission à une sommité scientifique que s'il la reconnaît personnellement comme telle, Alphonse Milne-Edwards notamment. En revanche, il ne cède rien lorsqu'il s'estime dépositaire de plus d'autorité scientifique, vis-à-vis des Jésuites par exemple. Le domaine spécifiquement malgache mis à part, il semble posséder la vision précise des quelques personnes dont il supporte la suprématie à l'intérieur de la hiérarchie scientifique. Dans cette échelle de valeur

[1694] Voir annexe 48.
[1695] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 8 juin 1898.
[1696] MNHN Ms 2257, lettre d'Alfred Grandidier à Hamy, le 24 juillet 1889.
[1697] MNHN Ms 2815, lettre de A. Durand à Alfred Grandidier, le 21 juillet 1894.
[1698] Nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que les deux hommes n'ont plus jamais communiqué après cette lettre puisque des courriers ont pu disparaître. Toutefois, c'est bien la dernière à avoir été conservée.
[1699] Nous savons par exemple qu'il passe une partie de l'hiver 1890-1891 alité pour cause de rhumatismes. MNHN Ms 2815, lettre de A. Durand à Alfred Grandidier, le 30 mars 1891.
[1700] BNF, Fonds SG, GI-GR 511, lettre d'Alfred Grandidier au Baron Hulot, le ? entre 1901 et 1903.

et avec une adéquation sociale particulièrement opportune, ses égaux dans le domaine de la science se trouveraient parmi les têtes couronnées passionnées de recherche. Enfin, l'on pourrait compter tous les autres comme redevables à son égard de leur situation, leur promotion ou leurs crédits financiers.

3. Alfred Grandidier au Muséum National d'Histoire Naturelle : marquant bien que discret

Bien qu'il n'occupe jamais de poste officiel au Muséum National d'Histoire Naturelle, son seul titre étant celui de correspondant depuis 1867[1701], Alfred Grandidier hante les couloirs et les laboratoires de la vénérable institution et, dans l'ombre de son collègue et ami Alphonse Milne-Edwards qui le dirige, devient un personnage incontournable du Muséum. Les liens qui unissent les deux hommes sont très anciens et très forts. Bien qu'ils soient presque du même âge, Alfred Grandidier a la douleur de voir mourir Alphonse Milne-Edwards, dont il fait l'éloge funèbre à la Société de Géographie le 12 mai 1900 en le qualifiant d' « illustre ami ». Il rédige en outre sa notice nécrologique dans le *Bulletin de la Société de Géographie* du 15 mai 1900, dans laquelle il déclare : « Moi, son vieil ami, qui l'ai beaucoup admiré, beaucoup honoré, beaucoup aimé », évoquant plus loin « le grand vide qu'il laisse dans ma vie[1702]». C'est dire toute la proximité, tant intellectuelle qu'affective des deux hommes tout au long de leur existence. Mais Alfred Grandidier sait également se faire apprécier de ses autres collègues du Muséum, comme en témoigne ce mot de l'entomologiste Louis Bouvier adressé à Guillaume Grandidier : « Je n'oublierai jamais la bonté accueillante de votre cher disparu[1703]». Presque tous ses collègues sont aussi ses amis. En plus d'Alphonse Milne-Edwards, dont il est particulièrement proche, Alfred Grandidier est lié à l'ornithologue Emile Oustalet, auquel il s'adresse avec un « mon cher ami » dans sa correspondance professionnelle[1704]. Alfred Grandidier se sent véritablement chez lui, il fait partie de la

[1701] MNHN AM631-632, liste des correspondants du Muséum de 1798 à 1909.
[1702] Acad. Sc., dossier biographique d'Alphonse Milne-Edwards.
[1703] MNHN Ms 2811, lettre de Louis Bouvier à Guillaume Grandidier, le 19 novembre 1921.
[1704] MNHN Ms 2275, lettre d'Alfred Grandidier à Emile Oustalet, le 15 août 1880.

« famille » du Muséum[1705]. La bonne entente est facilitée par le fait qu'Alfred Grandidier n'est pas titulaire et n'entre donc pas en concurrence professionnelle directe avec ses collègues.

Ces relations relativement positives n'empêchent pas les querelles de personnes d'éclater, certains professeurs du Muséum étant sans doute agacés de l'influence « occulte » d'Alfred Grandidier[1706]. De plus, il est accusé de népotisme en 1907, non par des professeurs du Muséum, mais par ses confrères à l'Académie des Sciences, qui ont l'oreille du Ministre de l'Instruction Publique pour toute nomination. De ce fait, la candidature de son fils Guillaume à la chaire de Mammalogie, Ornithologie et Paléontologie du Muséum – qui inclut la responsabilité de la Ménagerie –, est vivement combattue, à tel point qu'Alfred Grandidier est persuadé d'être la victime d'une vengeance personnelle. Celle-ci se traduit par l'interdiction faite aux Grandidier père et fils d'accéder aux collections malgaches qu'ils ont eux-mêmes rassemblées, par la dispersion et même la destruction d'une partie de ces collections : « Voilà pour nous le mal irréparable ![1707]» conclut-il dans un courrier. En l'absence de la protection d'Alphonse Milne-Edwards, la position d'Alfred Grandidier au Muséum semble très menacée et ses avantages lui sont retirés.

Traditionnellement, le Muséum a toujours bénéficié d'une grande autonomie administrative et scientifique même s'il est régulièrement accusé de collusion avec l'Académie des Sciences pour régner sur le monde scientifique français. En outre, de nombreuses « dynasties » y voient le jour par cumul et népotisme, ce qui accroît l'impression de bastion impénétrable au sein duquel règne l'esprit de clan. Parmi les familles marquantes du Muséum au XIXème siècle, signalons les Jussieu, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire et, bien sûr, Milne-Edwards[1708].

Devenu directeur du Muséum, Alphonse Milne-Edwards attribue de son propre chef deux pièces de travail au sein de l'établissement à son grand ami : un laboratoire où se déroulent ses dissections et un bureau pour la rédaction de ses travaux[1709].

[1705] Il est connu que depuis le XVIIIème siècle et encore au XIXème siècle, les scientifiques du Muséum constituent une catégorie tout à fait à part, une famille où règnent les dynasties, l'endogamie et la promiscuité durant la période où les professeurs résident dans les petites maisons attenantes à l'enceinte du Muséum, détruites progressivement à la fin du XIXème siècle. Alphonse Milne-Edwards par exemple passe ainsi toute son existence, de 6 ans à sa mort, au Muséum et il y rencontre son épouse. Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alphonse Milne-Edwards, membre de la section d'anatomie et de zoologie », *op. cit.*, p. 4.

[1706] MNHN Ms 2822, lettre de Ferdinand Renauld à Alfred Grandidier, le 4 juin 1909. Il l'assure de son soutien.

[1707] Lettre d'Alfred Grandidier à Henri Poincaré, le 6 mai 1907. http://www.univ-nancy2.fr/poincare/chp/txt/grandidier1.xlm

[1708] Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p., p. 23.

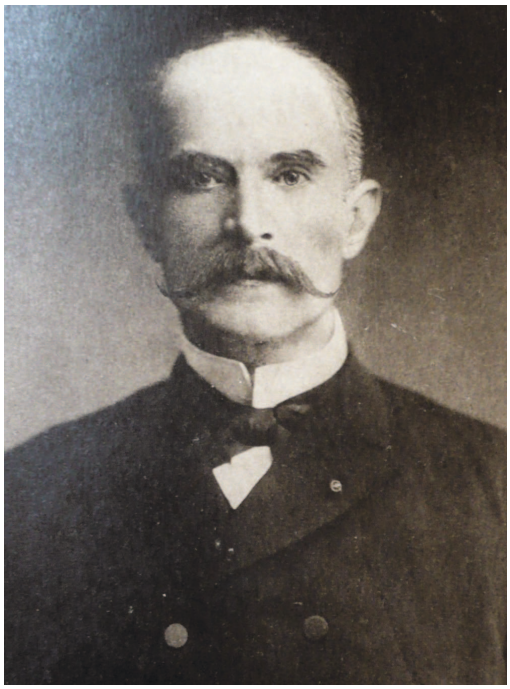
[1709] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

Modèle de table de dissection utilisé tout au long du XXème siècle au Muséum. Alfred Grandidier a pratiqué sur une table semblable. [JEM]

Bâtiment d'anatomie comparée, salle de la girafe. Construit en 1862, le bâtiment est aménagé jusqu'en 1876. La salle de la girafe est restée telle qu'Alfred Grandidier l'a connue lorsqu'il travaillait au Muséum [JEM]

L' « homme de Madagascar » conseille ses collègues scientifiques sur des particularités malgaches avec autant de diligence qu'il utilise leurs talents pour étayer ses propres recherches, tout cela avec l'approbation du directeur. Alfred Grandidier et Alphonse Milne-Edwards n'ont de cesse de s'épauler mutuellement, particulièrement durant la décennie 1890. Ils partagent notamment une même vision du rôle de la science à l'époque du développement colonial de la France. Alfred Grandidier souscrit totalement à la volonté d'Alphonse Milne-Edwards de faire du Muséum le pivot du monde scientifique dans un contexte d'expansion ultramarine. Christophe Bonneuil estime que le rôle du Muséum dans la dernière vague coloniale est trop souvent minimisé aujourd'hui par les historiens, face à d'autres institutions comme la Société de Géographie, et qu'il faut le revaloriser[1710]. Afin d'étayer sa foi dans le caractère incontournable du Muséum dans le développement de la connaissance scientifique des colonies, Alphonse Milne-Edwards fait bien sûr référence à l'œuvre de son fidèle ami :

> « L'herbier de Madagascar du Muséum est de beaucoup le plus riche qu'on connaisse. Il a servi de base à la partie botanique du grand ouvrage de M. Grandidier.[1711]»



Le Myre de Vilers, collègue et ami d'Alfred Grandidier [G. Grandidier]

Cela se traduit également par l'arrivée de Charles-Marie Le Myre de Vilers à la tête de la Société Zoologique d'Acclimatation, émanation du Muséum, société dans laquelle il crée une nouvelle section entièrement dédiée à la colonisation. En outre, l'ami d'Alfred Grandidier et d'Alphonse Milne-Edwards est aussi le président de l'Union Coloniale[1712], organisation dont il convoque à maintes reprises les réunions dans les locaux du Muséum comme le rappelle Michael Osborne[1713]. Christophe Bonneuil ajoute que de nombreux professeurs du Muséum sont également membres de la Société de Géographie et y occupent souvent de

[1710] Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », *op. cit.*, p. 146, 148, 153.
[1711] Milne-Edwards, Alphonse, « Les relations entre le Jardin des Plantes et les colonies françaises », *op. cit.*, p. 9.

très hautes fonctions. Ils se posent comme des experts incontournables en matière de colonisation et, grâce à leur inventaire des ressources des régions d'outre-mer, s'affirment les garants d'une colonisation rationnelle, organisée et productive. Leur légitimité repose sur le plus vaste réseau de collecteurs et la plus large collection d'échantillons possible[1714]. Le lecteur comprend donc pourquoi Alfred Grandidier se sent particulièrement à son aise au sein du Muséum : son ambition, tout comme sa stratégie individuelles y trouvent un exact écho. Nous pouvons même supposer qu'il n'est pas étranger à cette politique du Muséum, particulièrement nette sous la direction d'Alphonse Milne-Edwards.

Le directeur du Muséum n'hésite pas à qualifier son établissement de « Métropole des Sciences Naturelles »[1715]. Ceci passe notamment par l'appui aux explorations[1716]. Le Muséum doit devenir, dans l'esprit des deux hommes, la référence française en matière d'explorations scientifiques[1717]. C'est pourquoi Alphonse Milne-Edwards obtient par exemple le financement de la mission Foureau-Lamy en 1898-1900, la plus chère de l'histoire des explorations françaises, tandis qu'Alfred Grandidier s'occupe de sa réception de retour à la Société de Géographie, avec médailles et publications à la clé. Au Muséum, Alphonse Milne-Edwards s'attache à instaurer une collaboration féconde entre les professeurs, les préparateurs, les élèves, les boursiers, les correspondants et les voyageurs, avec l'aide d'Alfred Grandidier qui organise le volet malgache de cet ambitieux projet. Même si celui-ci ne possède pas le titre de membre titulaire du Muséum, il participe donc aux réunions des naturalistes qui ont lieu tous les derniers mardis du mois, sauf pendant les vacances, de juillet à octobre[1718]. Dans la même perspective est dispensé à partir de 1893 l'Enseignement spécial pour les voyageurs[1719]. A l'instar d'Alfred Grandidier, Alphonse Milne-Edwards est reconnu par ses contemporains pour son rôle d'initiateur et d'organisateur au sein du monde scientifique[1720].

[1712] Voir partie suivante : « Le Comité de Madagascar et les groupes de pression ».
[1713] Osborne, Michael, « La brebis égarée du Muséum : la Société Zoologique d'Acclimatation entre la guerre franco-prussienne et la Grande-Guerre », *op. cit.*, p. 134-136.
[1714] Voir annexe 56, notamment les notices biographiques de Milne-Edwards et Quatrefages. Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », *op. cit.*, p. 146.
[1715] Milne-Edwards, Alphonse, « Les relations entre le Jardin des Plantes et les colonies françaises », *op. cit.*, p. 6.
[1716] Voir annexe 35.
[1717] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*
[1718] AN AJ15-566, dossier réunion des naturalistes.
[1719] Voir annexe 35.
[1720] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alphonse Milne-Edwards, membre de la section d'anatomie et de zoologie », *op. cit.*, p. 7.

C’est avec le même enthousiasme qu’Alfred Grandidier appuie la création de la grande galerie de zoologie en 1889 et celle de paléontologie et d'anatomie comparée en 1898, toutes deux souhaitées par Alphonse Milne-Edwards[1721], et qui marquent la revalorisation de ces branches de l’histoire naturelle auxquelles les deux savants accordent une attention toute particulière dans leurs études. D’ailleurs les collectes d’Alfred Grandidier s’y retrouvent en bonne place. Cela consacre également l'hégémonie des disciplines « à collection » au détriment des sciences expérimentales, une caractéristique développée au Muséum depuis 1870 et renforcée sous la présidence d'Alphonse Milne-Edwards. Il s'agit de donner une identité spécifique au Muséum, notamment par rapport à la Sorbonne[1722].

La construction de la galerie de Paléontologie en 1898 a reçu le soutien d'Alfred Grandidier. [JEM]

La grande galerie de Zoologie accordait une large place aux collections d'Alfred Grandidier lors de sa construction en 1889. [JEM]

[1721] Lacroix, Alfred, *ibid.*, p. 16, 25.
[1722] Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », *op. cit.*, p. 145.

Soucieux de la connaissance et de la reconnaissance de leurs travaux, les deux scientifiques sont à l'origine du développement d'une tradition née en 1870 au Muséum, qui vise à montrer au grand public le résultat des explorations, par des expositions de collections, même modestes. L'on doit bien évidemment à Alfred Grandidier la sur-représentation des expositions de collections d'objets malgaches par rapport au nombre de missions à Madagascar. De plus, nous pouvons signaler que grâce à une publicité habile, l'exposition de la mission Catat remporte le record de fréquentation, avec celle du Lazariste Armand David en Asie Centrale. Inaugurée le 7 juin 1895, la présentation de la mission Catat est visitée par 300 000 personnes en un an[1723]. Devant le succès remporté par l'événement, Alfred Grandidier envisage de faire voyager le dispositif muséographique dans des ambassades françaises[1724]. Cependant nous constatons que si le retour de Catat et Maistre fournit le prétexte à son organisation, l'exposition présente dans une large mesure des pièces rapportées par d'autres, à commencer par Alfred Grandidier lui-même, mais aussi Lantz, Humblot, Henri d'Orléans, Douliot, Gautier, Müller, Alluaud et le Père Camboué, rassemblées sous la houlette d'Alfred Grandidier[1725]. Très complète, la manifestation propose à la curiosité des visiteurs animaux, plantes, minéraux, mais aussi cartes et photographies, l'ensemble accompagné de nombreuses conférences données au grand amphithéâtre du Muséum[1726].

> « Il n'y a aucune mise en scène, aucune exhibition charlatanesque : les noms des deux principaux organisateurs de l'exposition, MM. Milne-Edwards, le célèbre directeur du Muséum, et Grandidier, membre de l'Académie des Sciences, disent assez avec quelle sagacité, avec quelle rigoureuse méthode, avec quel dédain du trompe-l'œil, les collections ont été disposées.[1727]»

Il s'agit non seulement d'une manifestation à caractère pédagogique en direction du grand public, mais également d'une véritable entreprise de propagande coloniale organisée au moment même où la conquête de Madagascar est critiquée, à cause des importantes pertes humaines[1728]. L'événement culturel et politique parvient à retourner l'opinion publique et les sceptiques en sa faveur. Le député de Seine-et-Marne Delbet écrit que la visite de cette

---

[1723] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*

[1724] BNF, Fonds SG, GI-GR 511, lettre d'Alfred Grandidier au Baron Hulot, le 23 août 1895. Une exposition très similaire est en effet présentée dès juillet 1895 à Londres. Nadeau, Ludovic, « Un coin de Madagascar », *le Petit Journal*, 23 juin 1895.

[1725] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

[1726] Voir annexe 20.

[1727] Nadeau, Ludovic, « Un coin de Madagascar », *op. cit.*

[1728] Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », *op. cit.*, p. 159.

exposition au Muséum fut pour lui une véritable révélation et le pousse à organiser des conférences publiques sur Madagascar[1729]. Il est vrai qu'Alfred Grandidier bénéficie à ce moment-là d'un phénomène national de mode concernant Madagascar puisque même les habitants du Limousin ont droit à des conférences sur le sujet[1730]! Une fois encore nous sommes témoin de sa grande habileté à profiter d'une vague d'engouement sans précédent, et de ses talents de communiquant. Henri Froidevaux témoigne du fait que « la conquête de Madagascar lui valut une grande notoriété : comme les savants, le public connut son nom.[1731]»

De surcroît, grâce à ses multiples dons d'ossements et de fossiles, Alfred Grandidier figure sur la plaque des principaux donateurs de paléontologie, installée dans le Pavillon du même nom en janvier 1908. Son patronyme, désormais inscrit dans les murs du Muséum de manière tangible, lui garantit la pérennité.

Principaux donateurs de la chaire de paléontologie. Parmi des noms prestigieux, on retrouve en bas "A. et G. Grandidier 1884" [JEM]

[1729] MNHN Ms 2813, lettre de E. Delbet à Alfred Grandidier, le 5 octobre 1895.
[1730] Corbin, Alain, *Les conférences de Morterolles hiver1895-1896*, Flammarion, Paris, 2011, 197 p.
[1731] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 14.

B. « L'homme-ressource » pour les non-scientifiques

Vis-à-vis du monde extérieur, Alfred Grandidier apparaît tout autant comme la référence incontestée et incontournable sur Madagascar, quelque soit le sujet. Sa stratégie fonctionne parfaitement. C'est pourquoi, il est sollicité aussi bien par les milieux politiques, que militaires, ou économiques. Comme le soulignent de nombreux historiens, notamment anglo-saxons, la science se met ici au service de l'expansion coloniale européenne[1732]. Alfred Grandidier est tout-à-fait représentatif de ces scientifiques qui, au XIXème siècle, constituent un groupe social à part et très puissant, influençant la politique, les guerres, la diplomatie[1733].

En plus d'être « l'Homme de Madagascar », Alfred Grandidier se mue en « Père de Madagascar », selon Henri d'Orléans[1734], c'est-à-dire celui qui fait véritablement exister Madagascar aux yeux des Français, qui leur révèle la Grande Île, qui l'invente.

1. Le recours pour les hommes politiques et les militaires

Marie-Noëlle Bourguet a remarqué que dès la fin du XVIIIème siècle, des botanistes ont acquis une solide position dans les appareils gouvernementaux, leur permettant d'influer profondément et directement sur la politique coloniale de la France, notamment par l'économie[1735]. Il n'est donc pas si surprenant de voir un scientifique comme Alfred Grandidier participer à des prises de décision qui engagent la politique étrangère du pays. Nous pourrions donc conclure à une continuité avec la période précédente, à ceci près que notre naturaliste reste totalement extérieur à l'administration de l'État, qu'il n'est pas non plus élu de la République et qu'il est sollicité par les dirigeants. Ce n'est pas en tant que haut fonctionnaire ou ministre, accessoirement naturaliste, qu'il est amené à influencer la politique française, mais bien en qualité de scientifique.

De tout temps, Alfred Grandidier est curieux de la politique intérieure de Madagascar et de ses relations diplomatiques avec la France et le Royaume-Uni. Mais à partir de 1883 il semble prendre un intérêt tout particulier aux affaires politiques de la Grande Île, auxquelles la France se trouve de plus en plus liée par le bombardement de Tamatave puis la prise de Diégo-Suarez. Sans intervenir directement dans un premier temps, Alfred Grandidier se tient

[1732] Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940,op. cit.* , p. 1-3.
[1733] Bayly, C. A., *La naissance du monde moderne, 1780-1914, op. cit.*, p. 357.
[1734] MNHN Ms 3270, article de Henri d'Orléans paru dans *Le Figaro*, le 1er juin 1897.
[1735] Bourguet et Bonneuil, « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVIIème – début XXème siècle) », pp. 6-38, *RFHOM*, n° 322-323, 1999, p. 28-29.

informé aux meilleures sources, avec des contacts sur place mais aussi grâce à ses relations au Ministère des Affaires Étrangères, par l'intermédiaire du jeune Jean-Baptiste Campan et de François de Mahy.[1736]. Il est tout de même sollicité par une commission parlementaire à propos de la région de Diégo-Suarez et se montre très circonspect sur les avantages qu'aurait la France de conquérir et exploiter cette région, qu'il n'a pourtant jamais visitée[1737]. Alfred Grandidier fait donc partie des 18 témoins entendus à cette occasion, mais Guy Jacob estime que la commission est truquée afin que le résultat soit favorable à la conquête. Les témoignages défavorables sont escamotés dans le rapport final, notamment à l'instigation de de Mahy[1738]. Nous ne pouvons manquer de nous interroger sur l'éventuelle naïveté d'Alfred Grandidier au sujet des véritables objectifs de de Mahy pour Madagascar. S'est-il laissé manipuler jusqu'à la rupture brutale[1739] ? Albert Campan exprime toute sa confiance au naturaliste dès 1884, car il ne doute pas de sa clairvoyance : « Vous avez dû être certainement appelé à donner votre avis sur Madagascar. J'en augure bien pour la question malgache[1740]». Il n'y a vraiment que Maigrot, décidément toujours à contre-courant[1741], pour lui écrire :

> « Vous êtes bien heureux, cher Monsieur, et j'envie votre sort, de pouvoir vous cantonner dans la science pure. Vous évitez ainsi les nombreux et durs déboires de la diplomatie.[1742]»

Dès la signature du traité du 17 décembre 1885 qui confère à la France un premier protectorat sur Madagascar, le scientifique devient l'ami discret mais efficace et le conseiller des Français qui œuvrent diplomatiquement sur place, Le Myre de Vilers essentiellement, mais aussi Bompard, Ranchot et d'Anthoüard[1743]. Le principe de Le Myre de Vilers qui disait : « On ne colonise pas à coups de fusils[1744]» semble d'ailleurs partagé par tous les diplomates, ce à quoi Alfred Grandidier a toujours souscrit, ne se résignant à soutenir l'option militaire qu'en dernier recours. La convergence de vues entre le scientifique et les hommes

[1736] MNHN Ms 2782-XIX, Papiers Grandidier.
[1737] Voir annexe 42.
[1738] Jacob, Guy, *La France et Madagascar*, *op. cit.*, pp. 314, 320.
[1739] Voir plus loin « Halte aux migrants Réunionnais ! »
[1740] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 3 juin 1884.
[1741] Travaillant au Consulat de France à Tananarive comme consul d'Italie, il est le seul à s'opposer à l'influence française grandissante et en subit les conséquences.
[1742] MNHN Ms 2820, lettre de Maigrot à Alfred Grandidier, le 4 août 1887.
[1743] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.* Il s'agit de Résidents à Madagascar, chefs de l'administration coloniale à ses débuts.
[1744] Cité dans Grandidier, Guillaume, *Gallieni*, Plon, Paris, 1931. Cependant, Le Myre de Vilers déroge parfois à cette règle dans les faits.

politiques facilite grandement leur travail commun et l'incorporation d'Alfred Grandidier aux dispositifs politiques à Madagascar.

La lutte difficile qu'entreprend Le Myre de Vilers, premier Résident français à Madagascar en 1886-1889, contre l'influence anglaise, concorde avec les vues d'Alfred Grandidier. Celui-ci prend acte de son retour à Madagascar en 1894 avec un certain soulagement après la multiplication des assassinats de Français, dont des explorateurs. Ses bonnes relations avec le diplomate favorisent l'attitude toujours très pragmatique d'Alfred Grandidier, dont nous avons pu noter un exemple au travers de la construction de l'Observatoire de Tananarive pour le Père Colin. Les objectifs scientifiques ne sont jamais perdus de vue. Mais, ainsi que le souligne Evelyne Combeau-Mari, l'observatoire d'Ambohidempona doit aussi être considéré comme un jalon dans la prise de possession territoriale et les Merina le considèrent comme un symbole de la puissance étrangère[1745].

Le 15 novembre 1894, en pleine incertitude au Parlement français sur la conduite à tenir à Madagascar, alors que la reine Ranavalona III vient de refuser l'ultimatum de la dernière chance présenté par Le Myre de Vilers et que la guerre se profile, Alfred Grandidier est auditionné à nouveau en tant qu'expert par une commission parlementaire[1746].

Lorsque l'invasion de Madagascar est décidée, il est sollicité par la Marine, à qui l'on confie d'abord l'opération, pour aider le Général Borgnis-Desbordes à préparer le débarquement. Il se trouve que le général et Alfred Grandidier se connaissent de longue date[1747]. Il est ensuite mandaté par l'Armée de Terre, finalement chargée de la conquête, pour aider l'état-major à planifier la campagne militaire. Alfred Grandidier conseille le Général Duchesne et le Colonel Torcy – qu'il connaît depuis 1875 [1748]– et discute longuement avec eux la question des déplacements et du ravitaillement des troupes. « Pendant plusieurs semaines, j'ai été chaque matin m'entretenir avec le Général Duchesne et les principaux officiers[1749]» raconte Alfred Grandidier.

[1745] Combeau-Mari, Evelyne, « L'observatoire d'Ambohidempona à Madagascar (1888-1923). Pouvoir jésuite et science coloniale », pp. 103-121, *French Colonial History*, volume 12, 2011, p. 104, 109.

[1746] Malgré l'aide des conservateurs des Archives Nationales, il ne nous a pas été possible de retrouver la trace écrite de cette audition et nous ne connaissons donc pas son contenu.

[1747] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 21.

[1748] Grandidier, Guillaume, *Le Myre de Vilers, Duschene, Gallieni : quarante années de l'histoire de Madagascar 1880-1920*, Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales, Paris, 1924, p. 76. MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit*. Alfred Grandidier et le Colonel Torcy ont travaillé ensemble lors de l'Exposition des Sciences Géographiques aux Tuileries en 1875. MNHN Ms 2823, lettres de Torcy à Alfred Grandidier. Torcy l'appelle « mon cher ami » et il connaît aussi très bien la famille Guillebon, au sein de laquelle se marie Gilberte Grandidier.

[1749] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

Alfred Grandidier prête son concours au Général Duchesne pour la conquête de Madagascar [G. Grandidier]

Une polémique s'ouvre sur le choix de la route à suivre pour gagner Tananarive. Certains avancent que seule la route Tamatave-Tananarive, véritablement opérationnelle, peut être empruntée par l'armée, tandis qu'Alfred Grandidier milite en faveur de l'itinéraire Majunga-Tananarive, finalement choisi. D'ailleurs, dès 1890, Le Myre de Vilers, Résident Général à Madagascar, donnait des renseignements sur cette route au Ministère des Affaires Étrangères, dans l'éventualité d'une conquête militaire[1750].

Alfred Grandidier possède aussi un manuscrit anonyme mais récent – puisqu'il fait mention de la guerre pour la prise de Diégo en 1885 – qui propose divers itinéraires en cas d'invasion de l'île entière, avec une préférence pour la route de Majunga. Il établit des prévisions chiffrées représentant une dépense totale de 120 000 000 francs[1751]. L'on sait en outre qu'Alfred Grandidier a en sa possession le manuscrit original de la *Notice historique et mémoire sur la colonisation et la conquête de l'île de Madagascar* rédigée par le chef de bataillon d'Artillerie de Marine François Gouhot, en 1842, à la demande du Gouverneur de

[1750] CAOM MAD 14°-197, lettre du Résident Général au Ministre des Affaires Etrangères, le 26 février 1890.
[1751] MNHN Ms 2782-XXI, Papiers Grandidier.

Nosy-Be[1752]. On peut y lire un plan complet et détaillé d'invasion, chiffré et financé, ainsi qu'un projet d'administration et de gouvernement, une fois la conquête réussie. Gouhot envisage la victoire avec 8000 soldats pour un budget, tout compris, de 11 800 000 francs. Ce plan de 1842 prévoyait une attaque simultanée par voie maritime sur plusieurs points stratégiques de l'île. Par contre l'invasion terrestre en vue d'attaquer Tananarive ne devait avoir lieu qu'à partir du port de Majunga, en suivant l'itinéraire préconisé un demi-siècle plus tard par Alfred Grandidier. Tout est déterminé : la date, les rations, l'itinéraire principal et celui de dérivation en 11 ou 14 jours, presque minutés. Alfred Grandidier s'est peut-être inspiré de ce rapport dans ses propositions, même si le matériel militaire avait évolué entre temps, en plus de s'appuyer sur sa propose expérience de la route Majunga-Tananarive. Quoi qu'il en soit, la comparaison de ces plans fait clairement apparaître que les meilleurs connaisseurs de Madagascar proposent systématiquement le débarquement à Majunga tandis que les partisans de Tamatave se recrutent parmi les commerçants ou les individus ayant une vue théorique ou éloignée de la Grande Île.

Une fois tranché le choix de l'itinéraire, Alfred Grandidier fait reproduire ses cartes, notamment celle de l'Imerina au 1/200 000ème levée avec l'aide des Jésuites, pour en doter l'armée. C'est précisément avec la carte de Grandidier que l'armée française gagne la capitale malgache en septembre 1895 et tout le monde s'accorde à lui attribuer une part du mérite dans la capitulation des Malgaches[1753]. Assurément, on n'avait jamais vu, à Tananarive, une armée étrangère parvenir jusqu'aux Hautes Terres. Les premières difficultés passées, la progression rapide des troupes françaises, grâce aux conseils judicieux d'Alfred Grandidier qui avait lui-même emprunté ce parcours, a surpris la Cour merina et provoqué facilement sa chute. Néanmoins, comme le fait plus tard remarquer Alfred Grandidier lui-même, cette carte doit plus au Père Roblet qu'à lui-même :

> « Les innombrables levés du RP Roblet ont abouti à la confection d'une carte au 1/200 000ème qui est aussi parfaite que celles d'Europe. […] Le général Duchesne, le général Torcy et tous les officiers de leur état-major ont dit quels services elle avait rendus au corps expéditionnaire qui, sans elle, n'eût peut-être pas réussi dans son audacieux et mémorable coup de main sur Tananarive.[1754]»

[1752] MNHN Ms 2780, Gouhot, François, *Notice historique et mémoire sur la colonisation et la conquête de l'île de Madagascar*, 1842. Comment et quand Alfred Grandidier s'est-il procuré ce document administratif à usage militaire ?
[1753] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[1754] Grandidier, Alfred, « Rapport sur le Prix Herbet-Fournet attribué aux RR. PP. Roblet et Colin », *Bulletin de la Société de Géographie*, 2ème trimestre 1898, pp. 163-167, p. p. 164.

D'ailleurs, lors de leur séjour à Paris en 1894-1895, les Pères Roblet et Colin travaillent de nouveau sur leur carte pour l'état-major, à la demande du Ministre[1755].

Certes la conquête s'est faite au prix de nombreux morts dans les rangs français, mais l'on ne saurait imputer les défauts de l'opération militaire aux préconisations d'Alfred Grandidier, comme le fait pourtant la presse contemporaine[1756]. En effet, les 6000 décès sont largement causés par les fièvres paludéennes, la lenteur pour faire avancer les 5000 voitures Lefebvre, les travaux de voirie que celles-ci ont nécessités, le débarquement dans un fleuve sans matériel adapté….[1757] Or le scientifique avait prévenu des dangers sanitaires, de l'absence de routes et de la topographie difficile dans l'île. Alfred Grandidier n'a jamais caché à l'état-major que, depuis toujours et selon le proverbe, « *Hazo* [les forêts], *Tazo* [les fièvres] et *Vohitra* [les montagnes] sont les meilleurs généraux des Merina[1758] ». C'est d'ailleurs pour « services exceptionnels rendus lors de la préparation de l'expédition de Madagascar[1759]» qu'il est fait Officier de la Légion d'Honneur dès le 10 juillet 1896.

Loin de se cantonner aux affaires strictement militaires, Alfred Grandidier suit également attentivement les négociations politiques puisqu'il possède dans ses papiers un contre-projet au traité d'octobre 1894, bilingue franco-malgache[1760]. Nous ne savons qui en est à l'origine ni si Alfred Grandidier le possède par curiosité ou parce qu'il le soutient. Il semble cependant qu'il approuve en définitive le traité effectivement signé avec les autorités malgaches, puisqu'il reste mêlé de près aux affaires de Madagascar.

Une fois la conquête achevée – mais pas la pacification –, Alfred Grandidier devient même l'un des principaux conseillers du Général Gallieni, sans doute le plus écouté. Au travers d'un abondant échange de missives, presque une par jour à l'installation de Gallieni à Madagascar, le général raconte les moindres détails ! Gustave Julien, lui-même longtemps au service de Gallieni à Tananarive, témoigne du fait que le général accorde une importance particulière aux avis mais aussi au soutien et à l'amitié d'Alfred Grandidier par-delà les mers. Alfred Grandidier, de son côté, considère que seuls les militaires sont à même d'administrer Madagascar, les courtes expériences civiles depuis la conquête s'étant révélées

[1755] Grandidier, Alfred, « Les travaux géographiques et astronomiques des RR. PP. Roblet et Colin », *op. cit.*
[1756] Grandidier, Alfred, « Correspondance avec le secrétaire général du Comité de Madagascar du 10 octobre 1895 », *Bulletin du Comité de Madagascar*, novembre 1895, pp. 382-384.
[1757] Frémeaux, Jacques, « Gallieni : les années malgaches 1896-1905 », *Le Magazine du XXème siècle*, n°2, février-mars 2003, pp. 6-11, p. 7.
[1758] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 21.
[1759] Acad. Sc., Dossier biographique d'Alfred Grandidier, décret du 10 juillet 1896.
[1760] MNHN Ms 2782-XXII, Papiers Grandidier.

catastrophiques de son point de vue[1761]. Il octroie donc toute sa confiance à Gallieni qui efface la dette laissée par le Gouverneur Laroche pour parvenir à l'excédent budgétaire en quelques années. Dans les premiers temps, Alfred Grandidier sert à la fois de conseiller personnel de Gallieni et d'agent de liaison avec le monde scientifique[1762].

Nous rejoignons donc Henri Froidevaux qui écrivait en 1921 :

> « On pourrait composer un véritable chapitre de l'histoire coloniale de la France contemporaine, et un chapitre singulièrement intéressant et instructif à la fois, en montrant les cordiales relations qui se sont nouées entre Alfred Grandidier et Le Myre de Vilers, le général Torcy et enfin le général Gallieni. Chacun d'eux aimait à consulter celui que l'on peut justement appeler « l'explorateur de Madagascar ».[1763]»

2. La bouleversante rencontre avec le Général Gallieni

Le Général Gallieni n'est pas le premier venu. Lorsqu'il prend ses fonctions à Madagascar, il rentre tout juste du Tonkin, auréolé de gloire. Nous ne pouvons manquer de souligner que ses mutations au Tonkin puis à Madagascar pour procéder à une occupation militaire, suivent toujours le départ de Le Myre de Vilers, initiateur de ces conquêtes[1764]. Le général n'a même pas le temps de rendre visite à Alfred Grandidier avant de quitter Paris le 10 août 1896 pour Madagascar, où l'on attend beaucoup de lui[1765]. Alors qu'Alfred Grandidier écrit à Gallieni pour se mettre à sa disposition, sa lettre croise celle du Général, dans laquelle celui-ci exprime toute son admiration pour le spécialiste de Madagascar et s'en remet totalement à son jugement.

> « Je sais la profonde connaissance que vous avez de notre grande île africaine. J'ai lu un grand nombre de vos écrits sur Madagascar. Mais j'aurai voulu néanmoins vous demander vos précieux conseils pour me guider dans la tâche qui vient de m'être confiée. […] J'ignore tout de Madagascar. […] Je me permettrai, dès que je me serai mis au courant de la situation dans la grande île, de vous écrire, si vous voulez bien le permettre. […] J'ai besoin, pour faire face à ma rude tâche, de l'encouragement de ceux qui, comme vous, connaissent si bien Madagascar et les difficultés de la situation actuelle[1766].»

[1761] Voir annexe 47.
[1762] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[1763] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 12. Au lieu d' « explorateur de Madagascar », Froidevaux pense peut-être davantage à « homme de Madagascar », selon l'expression qui se répand à cette époque.
[1764] Meyer, Jean e*t alii*, *Histoire de la France coloniale*, tome 1, Armand Colin, Paris, 1991, 840 p., p. 606, 633.
[1765] Voir annexe 46.
[1766] Lettres de Port-Saïd, le 15 août 1896 et de Tananarive le 25 octobre 1896, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*

Le Général Gallieni, ami et collaborateur d'Alfred Grandidier dans la conquête et la connaissance scientifique de Madagascar [Bull. Comité Mada]

Bien que les premières relations entre Gallieni et Alfred Grandidier se nouent à distance, l'intensité de la rencontre s'avère majeure pour les deux hommes et sans doute aussi pour l'avenir de Madagascar. Car nous assistons véritablement à la prise de pouvoir sur l'île par le binôme Grandidier-Gallieni, au moins de 1896 à 1899.

Le respect courtois fait bientôt place à une amitié indéfectible[1767]. Gallieni et Alfred Grandidier s'admirent mutuellement et le partage de leur commune expérience des voyages et de l'exploration[1768] leur permet de conjuguer leur esprit d'initiative et de se rejoindre sur les questions coloniales. Alfred Grandidier se réjouit de la nomination de Joseph Gallieni à

[1767] Des deux côtés, les missives, commencent par « Mon cher Monsieur Grandidier » ou « Mon cher Général », dès octobre 1896. Voir annexe 47 et lettre de Gallieni du 25 octobre 1896 dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, op. cit.* Il est probable qu'Alfred Grandidier avait un bon a priori sur Gallieni grâce à son ami Borgnis-Desbordes. En effet, celui-ci avait été envoyé en mission dans le Haut-Niger vers 1880, comme Gallieni, donc les deux hommes se connaissaient.

[1768] Gallieni a participé à l'exploration du Soudan français et du Sénégal entre 1876 et 1882.

Madagascar car il connaît et approuve la politique qu'il a menée au Tonkin de 1892 à 1896. Cette image d'un soldat ferme qui sait commander et administrer tout en respectant les populations locales sera dans son esprit bénéfique à Madagascar[1769]. Dans ces conditions, Alfred Grandidier estime, comme le formulera plus tard son fils Guillaume, que Gallieni est « the right man [in the right place]»[1770].

Pour sa part, Gallieni consulte Grandidier au sujet de toutes les décisions importantes, ou du moins se justifie devant lui lorsque les délais du courrier ne permettent pas de prendre son avis avant d'agir. Ainsi Gallieni explique-t-il à Alfred Grandidier qu'il a envoyé la reine en exil à La Réunion le 27 février 1897, puis en Algérie le 4 mars 1899, parce sa situation de représentant français auprès d'un gouvernement rendu caduc par la colonisation française le 6 août 1896 était devenue intenable[1771]. De même en 1904, il s'inquiète d'être approuvé par le scientifique dans sa politique à l'égard des congrégations religieuses et se défend devant lui, dans plusieurs courriers, de persécuter les missionnaires catholiques enseignants :

> «Autant je me préoccupe peu des critiques souvent violentes et injustes qui me sont adressées par certaines gens, autant je désire que les hommes qui, comme vous, m'ont toujours montré tant de bienveillant intérêt, sentent bien quels sont les motifs qui ont dicté ici mes principaux actes.[1772]»

Profondément laïc, Gallieni refuse d'arbitrer les querelles entre Catholiques et Protestants, mais aussi au sein des Catholiques – Jésuites contre Spiritains et Lazaristes – voire au sein des Protestants – Français contre Anglais et Norvégiens[1773].

En convaincant Alfred Grandidier, d'abord réticent, Gallieni sait qu'il bénéficie de ce fait d'un soutien de poids à Paris bien que ce genre d'initiative soit souvent contesté dans le milieu politique. D'une manière générale, Gallieni recherche l'approbation et le soutien d'Alfred Grandidier, notamment contre le gouvernement de Paris, et les obtient toujours[1774] :

> « J'ai besoin, pour faire face à ma rude tâche, de l'encouragement de ceux qui, comme vous, connaissent si bien Madagascar et les difficultés de la situation actuelle. […] Il est évident que je serai forcé d'aller passer quelques jours à Paris et j'aurai le plaisir de vous y voir et de vous remercier de vive voix pour la constante sympathie que vous m'avez montrée depuis mon arrivée à Madagascar.[1775]»

[1769] Voir annexes 46 et 47.
[1770] Grandidier, Guillaume, *Gallieni, op. cit.* « L'homme qu'il faut [où il faut] »
[1771] Grandidier, Guillaume, *ibid.*
[1772] Lettre du 1er juin 1904, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*
[1773] Meyer, Jean *et alii, Histoire de la France coloniale, op. cit.*, p. 695.
[1774] Voir annexes 47, 50 et 51.
[1775] Lettres de Gallieni à Alfred Grandidier du 25 octobre 1896 et du 11 février 1899, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*

Jusqu'à la fin de son mandat à Madagascar, Gallieni conserve intactes une confiance et une admiration particulières pour Alfred Grandidier, le seul être qui semble vraiment comprendre son action :

> «Mieux que personne, vous êtes au courant des difficultés de toute sorte que j'ai rencontrées depuis mon premier débarquement à Tamatave en septembre 96 et, vous devez bien vous douter que le Département et les Bureaux ne m'ont pas toujours fourni le concours qu'ils me devaient. […] Si notre intention était de maintenir Madagascar dans la situation où vous l'aviez trouvé vous-même, il y a 35 ans, mieux valait d'après moi, après la leçon de 1895 donnée au gouvernement de Ranavalona, exiger une indemnité de guerre et s'en aller ensuite.[1776]»

Au dos d'une photographie qu'il lui adresse en 1914, le général écrit encore : « A M. Alfred Grandidier, qui fut pour moi un ami et un conseiller si précieux pendant mon long séjour à Madagascar.[1777]»

Lorsque Gallieni revient en Métropole le 25 mai 1899 pour ses premiers congés, Alfred Grandidier organise un accueil triomphal et se déplace en personne à Marseille pour enfin serrer la main de celui avec qui il a tant partagé autour de Madagascar[1778]. Pour l'occasion, Alfred Grandidier mobilise ses amis : Alphonse Milne-Edwards, Le Myre de Vilers… De nombreuses personnalités prononcent un discours et Alfred Grandidier termine le sien par ces mots, qui témoignent de la vibrante admiration qu'il voue à l'œuvre du général : « Sous peu nous aurons une France australe riche et prospère et c'est à vous, à vous seul, que nous le devrons[1779]». C'est encore à l'instigation d'Alfred Grandidier que neuf sociétés de géographie et de colonisation offrent à Gallieni une somptueuse réception le 26 juin à Paris[1780]. Alfred Grandidier présente également la même année à l'Académie des Sciences les travaux géographiques réalisés par le général ou sous sa direction[1781], puis invite Gallieni à venir y exposer lui-même ses cartes en juin 1899[1782].

Nous avons déjà évoqué l'étroite collaboration des deux hommes pour la parution en 1899 du *Guide de l'immigrant à Madagascar* en trois volumes. L'idée appartient à l'origine à

[1776] Lettre du 27 janvier 1905, dans Gallieni, *ibid.*
[1777] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 13.
[1778] Voir annexe 49.
[1779] Grandidier, Guillaume, *Gallieni, op. cit.*
[1780] Il s'agit du Comité de Madagascar, du Comité de l'Afrique française, de la Ligue Coloniale de la Jeunesse, de la Société des Études coloniales et maritimes, de la Société de Géographie, de la Société de Géographie Commerciale, de la Société des Ingénieurs coloniaux, du Syndicat de la Presse coloniale française et de l'Union Coloniale. *Bulletin du Comité de Madagascar*, n°6, juin 1899.
[1781] Acad. Sc., CR, vol. 129.
[1782] Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*

Gallieni mais la finalisation du projet doit beaucoup à Alfred Grandidier, ainsi que l'écrit le député Charles-Roux :

> « Les amis de Madagascar doivent exprimer à M. Alfred Grandidier leur gratitude car va paraître dans quelques jours le *Guide de l'immigrant à Madagascar*. La matière de cet important ouvrage a été fournie par le Gouverneur Général et les officiers placés sous ses ordres. Mais c'est M. Grandidier qui a mis en œuvre ces matériaux grâce à un long travail qui n'a pas duré moins de 6 mois.[1783]»

Au nom de leur amitié, Alfred Grandidier se consacre pendant plusieurs mois à la relecture et la correction de cet outil de travail que son compagnon réclame avec impatience. Gallieni suit toutes les directives d'Alfred Grandidier[1784] et s'en remet totalement à lui pour le travail d'édition :

> « Je vous remercie de la façon flatteuse dont vous appréciez notre *Guide de l'immigrant*. Je partage votre opinion au sujet des modifications que vous proposez.[1785]»

> « Je vous suis profondément reconnaissant de toute la peine que vous vous donnez au sujet de notre *Guide de l'immigrant* : n'hésitez pas à apporter au texte les modifications nécessaires, nous avons ici toute confiance en vous.[1786]»

Selon un échange de bons procédés, lorsqu'Alfred Grandidier dépêche son fils Guillaume à Madagascar et le confie aux bons soins du général, Gallieni met tout en œuvre pour la sécurité et le succès du jeune explorateur, augmentant encore l'amitié et l'estime entre les deux hommes et leur famille[1787].

> «Mon cher M. Grandidier, vous pouvez compter que le meilleur accueil sera fait partout à votre fils Guillaume. Votre nom est trop connu à Madagascar pour qu'il en soit autrement et nous lui fournirons tout le concours désirable.[...] J'ai recommandé votre fils à tous nos officiers et administrateurs de la Côte Ouest avant de quitter Tananarive, il y a quelques jours, pour venir inspecter certaines régions du Nord de l'île. Je lui ai envoyé à Majunga un télégramme personnel pour lui servir partout de lettre de recommandation. […] Je quitte Tananarive dans deux jours pour l'Ouest et j'espère avoir le plaisir de rencontrer votre fils, auquel je fournirai mon concours le plus énergique pour le succès de sa mission.[1788]»

[1783] Charles-Roux, Edmond, *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1899, p. 281.
[1784] Voir annexe 48.
[1785] Lettre de Gallieni à Alfred Grandidier, le 10 novembre 1898, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*
[1786] Lettre de Gallieni à Alfred Grandidier, le 11 février 1899, dans Gallieni, *ibid.*
[1787] Voir annexe 50.
[1788]Lettres du 12 décembre 1897, du 7 avril 1898 et du 28 mai 1898, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*

Même lorsque le Général Gallieni quitte définitivement Madagascar le 15 mai 1905, les familles Grandidier et Gallieni restent étonnamment proches, Guillaume servant un temps sous les ordres du général pendant la Première Guerre Mondiale, en tant que secrétaire particulier. Au cours d'une rencontre à Madagascar, le jeune homme s'était en effet exprimé ainsi, de façon quasi-prémonitoire : « Mon Général, si jamais, plus tard, il y a la guerre, j'espère que vous me prendrez avec vous ?[1789]» Alfred Grandidier place une si entière confiance en son ami que lorsque le général est nommé Ministre de la Guerre en 1915, l'académicien, saisi d'un enthousiasme démesuré, croit la victoire à portée de main[1790] puis s'afflige de sa démission l'année suivante[1791].

La famille n'est pas en reste puisqu'Alfred Grandidier entretient longtemps de son côté une correspondance avec la fille et le gendre du général, même après la mort de celui-ci[1792]. Il connaît aussi la satisfaction, avant son propre décès, de mener à bien le projet de statue érigée à Tananarive à la gloire de Gallieni. Il récolte en une seule année 20 000 francs de souscription à Paris et 75 000 francs à Madagascar[1793], lui-même consacrant 200 francs à la statue. Pour cette entreprise, il parvient à fédérer les personnalités les plus prestigieuses, parmi lesquelles figure le Prince Albert de Monaco[1794]. Enfin, il prononce son éloge funèbre à l'Académie des Sciences[1795]. L'admiration que porte Alfred Grandidier au général Gallieni s'étend bien au-delà de son œuvre à Madagascar car il estime toute sa personne et loue sans réserve son action à l'État-major en 1914-1916 : « C'est à lui que nous devons d'avoir échappé à cette catastrophe, c'est lui qui a sauvé la France […] de l'ogre allemand.[1796]»

L'amitié d'Alfred Grandidier avec Gallieni s'étend à toute sa famille, jusqu'à son gendre Grüss, dont il possède le portrait. [MNHN Ms 2799]

[1789] Decary, Raymond, « Guillaume Grandidier », *Revue de Madagascar*, n° 32, 3ème trimestre 1957, pp 9-20.
[1790] Voir annexe 52.
[1791] Voir annexe 53.
[1792] Voir annexe 54.
[1793] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1794] MNHN Ms 2811, lettre d'Albert de Monaco à Alfred Grandidier, le 6 août 1916.
[1795] Acad. Sc., CR, vol. 162.
[1796] MNHN Ms 2811, lettre d'Alfred Grandidier au Père Camboué, le 28 février 1918.

3. Le Comité de Madagascar et les groupes de pression

Mise à part la sollicitation éminente de Gallieni, Alfred Grandidier se voit également gratifié de la présidence d'honneur du Comité de Madagascar, créé en 1894 et auquel Gallieni adhère lui-même en novembre 1896[1797]. Il n'est guère étonnant de constater l'implication d'Alfred Grandidier dans une forme de lobbying car la géographie coloniale se lie toujours davantage à des groupes de pression, eux-mêmes de plus en plus politisés[1798]. De nombreux chercheurs contemporains, tels David Linvingstone, considèrent que la géographie est « la science de l'impérialisme par excellence »[1799]. Douglas Freshfield, président de la Royal Geographical Society de Londres ne dit pas autre chose en 1917 lorsqu'il proclame :

> « The attempt to build an empire or to develop its ressources without geography is like building a house without first considering the climate or the locality, or seeing the character of the soil on wich you must plant its foundations. » [1800]

Le lien étroit avec le monde politique, qui se retrouve au sein de la Société de Géographie peut donc faire apparaître l'entrée d'Alfred Grandidier au Comité de Madagascar comme allant de soi. Ainsi que le souligne Dominique Lejeune, si les sociétés de géographie françaises, au premier rang desquelles celle de Paris, organisent des conférences à destination du grand public, elles font surtout office de groupes de pression discrets, élitistes mais efficaces[1801]. Alfred Fierro note que c'est Le Myre de Vilers qui impose la participation de la Société de Géographie de Paris à l'œuvre coloniale de la Troisième République grâce à son action au sein de la commission centrale du Groupe Colonial à l'Assemblée, dont onze des douze membres sont adhérents à la Société de Géographie[1802].

Le Groupe Colonial, fondé en 1892, constitue avec le Comité de l'Afrique française (1890) et l'Union Coloniale (1893), le « Parti Colonial ». Il s'agit du lobby qui regroupe toutes les tendances politiques - à l'exception des socialistes - militant à l'Assemblée Nationale en faveur de la colonisation. Le Comité de Madagascar appartient à cette nébuleuse et de nombreuses personnalités se retrouvent d'une organisation à l'autre, telles que le Prince

---

[1797] Annexe des citations, citation n° 1.
[1798] Blanckaert, Claude, « Eux et nous : l'Empire des sciences », *op. cit.*
[1799] Singaravélou, Pierre, « Géographie et colonisation : approches historiographiques », pp. 45-57, in *L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX-XXèmes siècles*, Belin, Paris, 2008, 287 p.
[1800] Cité dans Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, *op. cit.*, p. 1. « La tentative de construire un empire ou de développer ses ressources sans la géographie c'est comme construire une maison sans considérer d'abord le lieu ou le climat, ou observer la nature du sol dans lequel l'on doit implanter ses fondations. »
[1801] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, *op. cit.*, p. 13.
[1802] Fierro, Alfred, *La Société de Géographie 1821-1946*, *op. cit.*, p. 103.

d'Arenberg, député conservateur, le général Borgnis-Desbordes, l'économiste Leroy-Beaulieu ou encore le député Charles-Roux[1803]. Alfred Grandidier lui-même rejoint notamment l'Union Coloniale en 1900, le groupe le plus puissant et le plus durable de l'époque, dont la vocation principale est économique, regroupant donc de grands banquiers et industriels, parmi lesquels Jules Charles-Roux[1804].

Le Comité de Madagascar figure également parmi les sociétés les plus influentes au sein du Parti Colonial. Sa création est due à l'initiative d'un groupe de Français ayant séjourné à Madagascar, et préoccupés à la veille de la guerre franco-merina. A partir de l'été 1894, l'association se réunit d'abord lors de déjeuners hebdomadaires mais rapidement, les membres souhaitent évoluer « en vue d'une action sur les pouvoirs publics, [par] un groupe formé de toutes les personnes qui, à un titre quelconque, s'intéressent à Madagascar[1805]». Le Comité de Madagascar se positionne donc sans ambiguïté dès sa création comme un groupe de pression politique. Une de ses originalités est de se consacrer à un seul pays. Il est fondé en tant que tel lors d'une réunion, le 17 novembre 1894 à la Société de Géographie Commerciale de Paris, à laquelle Alfred Grandidier n'est pas présent. En revanche, les explorateurs Maistre et Foucart, ou encore l'architecte Jully y participent[1806]. Les membres du Comité de Madagascar sont membres de droit de la Société de Géographie Commerciale et réciproquement. Parmi les membres nous retrouvons, outre des explorateurs, des représentants du monde économique comme Suberbie, exploitant minier à Suberbieville, ou Delhorbe, représentant à Madagascar du Comptoir National d'Escompte, mais aussi de nombreux armateurs et négociants marseillais. Les hommes politiques n'adhèrent que plus tard, vers 1900. L'historien Pascal Venier note l'absence des parlementaires réunionnais intéressés par la question de Madagascar en 1894[1807], mais cela ne doit pas nous étonner puisque ces derniers militent pour une annexion de la Grande Île, contrairement aux membres du Comité de Madagascar.

L'association se donne deux buts principaux : étudier le régime politique, administratif et économique à instaurer dans l'île suite à la guerre, mais aussi développer et mettre en valeur le pays[1808].

[1803] Meyer, Jean *et alii*, *Histoire de la France coloniale*, *op. cit.*, p. 641-646.
[1804] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, *op. cit.*, p. 151, 165
[1805] « Le Comité de Madagascar », *Exposition universelle de 1900*, 1900, p. 187, cité dans Venier, Pascal, « Le Comité de Madagascar 1894-1911 », *Omaly sy Anio*, n° 28, juillet-décembre 1988, pp. 43-56.
[1806] *Bulletin du Comité de Madagascar*, n° 1, mars 1895, p. 44.
[1807] Venier, Pascal, « Le Comité de Madagascar 1894-1911 », *op. cit.*, p. 47.
[1808] Venier, Pascal, *ibid.*, p. 44-45.

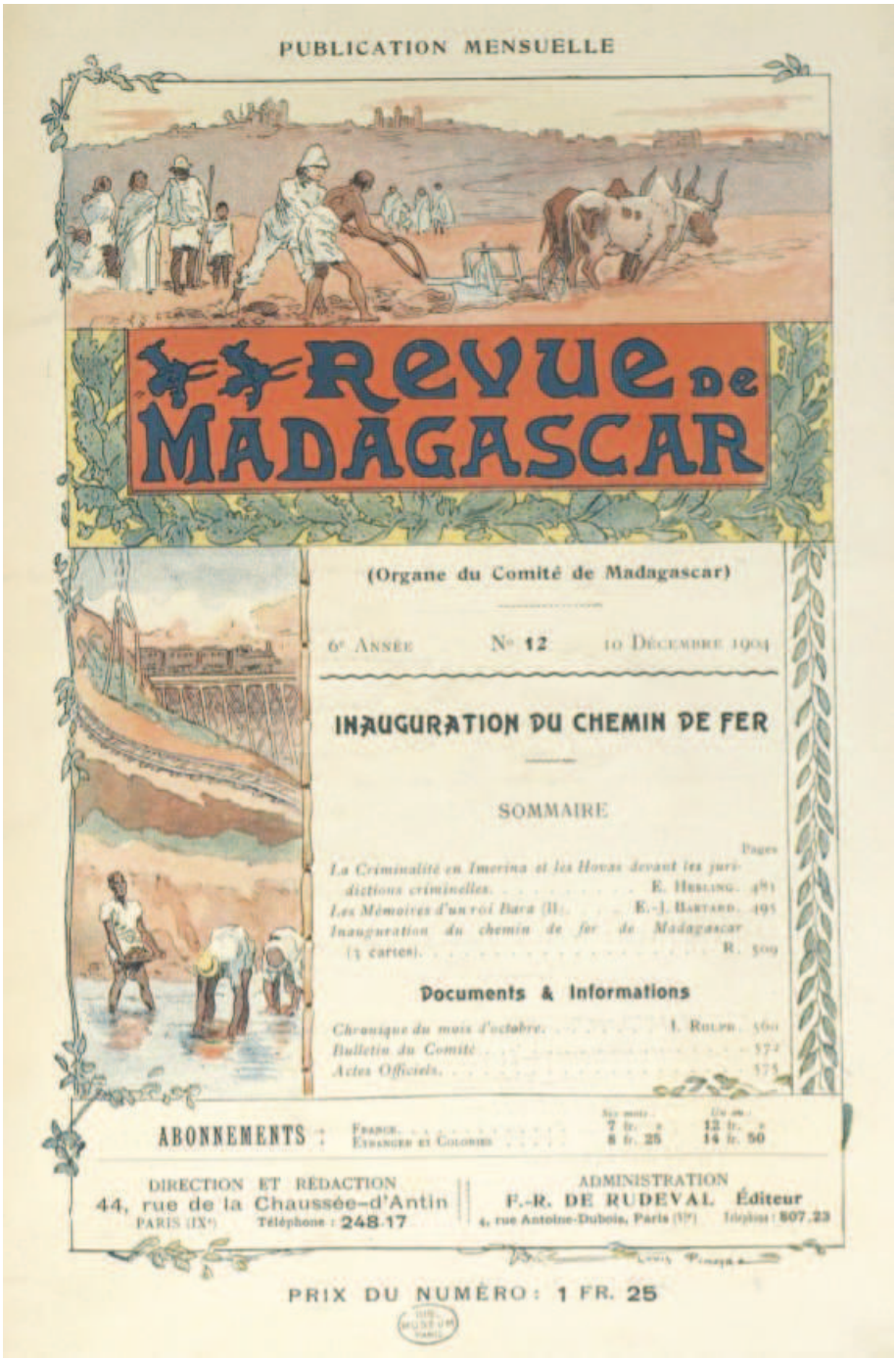
Pour répondre à son premier objectif, et en accord avec les convictions d'Alfred Grandidier, le Comité de Madagascar parvient à faire signer en 1895 un protectorat renforcé sur Madagascar, et non l'annexion pure et simple. Cette farouche volonté d'instaurer un protectorat, comme en Tunisie, représente une position très marginale parmi les comités coloniaux, plutôt portés à la colonisation. Cela s'explique en partie par une volonté de placer Madagascar sous la tutelle du Ministère des Affaires Étrangères plutôt que sous celui des Colonies. Nous connaissons les accointances personnelles d'Alfred Grandidier avec les Affaires Étrangères, et il en est de même pour d'autres membres, au premier rang desquels Gabriel Hanotaux, qui appartient au Ministère des Affaires Étrangères. Si les membres du Comité souhaitent tous le protectorat, ils n'obéissent en revanche pas aux mêmes motivations. Les explorateurs souhaitent le respect des coutumes malgaches, les investisseurs veulent s'assurer de la pérennité des contrats signés avec le gouvernement malgache, tandis que les négociants et armateurs y voient la garantie du libre-échange tandis que la colonisation impliquerait un régime douanier moins favorable[1809].

Une lutte acharnée s'engage avec les partisans de l'annexion, dont le chef de file n'est autre que le député réunionnais de Mahy, qui fait également partie du conseil de la Société de Géographie Commerciale. Celui-ci dénonce donc le paradoxe d'une société savante qui héberge en son sein un comité propagandiste. De fait, le Comité de Madagascar doit prendre son indépendance administrative et entame la publication de son propre bulletin. De Mahy crée un contre-comité, le Comité des Malgaches, pour organiser la riposte[1810]. Malgré une première victoire du Comité de Madagascar lors de l'instauration du protectorat en 1895, l'incapacité du Résident Laroche bouleverse la situation et les « annexionnistes » finissent par l'emporter à Paris en 1896 : Madagascar devient une colonie[1811]. Entre temps, Le Myre de Vilers avait changé d'avis au sujet du protectorat et quitté le Comité de Madagascar.

Le vent tourne pour le Comité de Madagascar, les membres désertent, Alfred Grandidier refuse d'être reconduit à la présidence – il est donc proclamé président d'honneur – et la situation financière se dégrade jusqu'à obliger à suspendre la publication du *Bulletin*. En 1896, le Comité de Madagascar se rapproche de l'Union Coloniale Française, jusqu'à ce que les dîners mensuels des deux organisations deviennent communs en décembre 1897. Le Comité, sous la présidence de Charles-Roux, entame alors une nouvelle vie active et

[1809] Venier, Pascal, *ibid.*, p. 45-46.
[1810] Venier, Pascal, *ibid.*, p. 47-49.
[1811] Meyer, Jean *et alii*, *Histoire de la France coloniale*, *op. cit.*, p. 669-670.

dynamique, devenant l'organe officieux du gouvernement de Madagascar. En 1896 on observe qu'un renouvellement quasi-complet des membres a déjà eu lieu[1812].


PUBLICATION MENSUELLE

REVUE DE MADAGASCAR

(Organe du Comité de Madagascar)

6e Année — N° 12 — 10 Décembre 1904

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER

SOMMAIRE

Pages

La Criminalité en Imerina et les Hovas devant les juridictions criminelles. . . . . . E. Herling. 481

Les Mémoires d'un roi Bara (II). . . . . . E.-J. Bartard. 495

Inauguration du chemin de fer de Madagascar (3 cartes). . . . . R. 509

Documents & Informations

Chronique du mois d'octobre. . . . . . J. Rolph. 560

Bulletin du Comité 572

Actes Officiels. 575

ABONNEMENTS : France . . . . . 7 fr. » — 12 fr. » ; Etrangers et Colonies . . . . 8 fr. 25 — 14 fr. 50

DIRECTION ET RÉDACTION 44, rue de la Chaussée-d'Antin PARIS (IXe) Téléphone : 248.17

ADMINISTRATION F.-R. DE RUDEVAL Éditeur 4, rue Antoine-Dubois, Paris (VIe) Téléphone : 807.23

PRIX DU NUMÉRO : 1 FR. 25

Alfred Grandidier participe à la Revue de Madagascar, qui succède au Bulletin du Comité de Madagascar. Ces publications accordent une large place à la propagande en faveur des réalisations de Gallieni sur le terrain et tiennent les lecteurs au courant de l'avancement de la politique de colonisation. [MNHN Ms 2794]

[1812] Venier, Pascal, « Le Comité de Madagascar 1894-1911 », *op. cit.*, p. 51-53.

C'est dans le cadre de ce nouveau comité qu'Alfred Grandidier est chargé par Gallieni de la minutieuse relecture du *Guide de l'Immigrant à Madagascar*, une entreprise que Guillaume Grandidier et Jules Charles-Roux n'hésiteront pas à comparer quelques décennies plus tard à la *Description de l'Égypte* orchestrée par Bonaparte[1813]. Le travail correspond au deuxième objectif du Comité de Madagascar, auquel l'organisation se consacre désormais entièrement. En adéquation avec les convictions personnelles d'Alfred Grandidier[1814], le Comité de Madagascar valorise un développement grâce à l'initiative privée dans une optique libérale. Pour diffuser largement les connaissances sur l'Île Rouge, le Comité fait paraître la *Revue de Madagascar*, qui remplace l'ancien bulletin, organise des conférences au Muséum et connaît son heure de gloire avec la section malgache de l'Exposition Universelle, de multiples actions auxquelles Alfred Grandidier participe systématiquement.

Finalement, le déclin survient dès 1906 après le départ de Gallieni de Tananarive et l'on constate un certain désengagement d'Alfred Grandidier également. Très endetté, le Comité de Madagascar cesse son activité le 16 décembre 1911[1815].

Parallèlement à son appartenance à la Société de Géographie et à la Société de Géographie Commerciale – qui n'ont pas vocation à devenir des groupes de pression même si elles jouent ce rôle – ainsi qu'au Comité de Madagascar, Alfred Grandidier est membre d'un grand nombre d'associations de lobby colonial[1816].

4. Des solliciteurs modestes et variés

Outre les personnels politiques et les militaires, de très nombreux anonymes sollicitent les lumières d'Alfred Grandidier. Il met un point d'honneur à leur répondre sans exception, patiemment, sauf s'il considère leur requête vraiment trop fantaisiste. Il estime que son expérience de terrain légitime sa crédibilité et se fait un devoir de lutter contre les fausses informations qui circulent dans la presse, en répondant directement au large public qui le sollicite. Il partage totalement l'opinion de son frère :

> « Avoir vu un pays et l'avoir étudié sur place est et sera toujours le meilleur moyen d'en parler sagement et avec vérité […] et de savoir rectifier les assertions si souvent erronées de feuilles publiques dont la rédaction émane d'ignorants à la 4ème puissance ![1817]»

[1813] Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*
[1814] Voir plus loin « Une vision pour l'avenir de Madagascar ».
[1815] Venier, Pascal, « Le Comité de Madagascar 1894-1911 », *op. cit.*, p. 54-56.
[1816] Voir annexe 2.
[1817] MNHN Ms 2817, lettre d'Ernest Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 décembre 1898.

Le savant est régulièrement contacté par des éditeurs et des journalistes issus de l'ensemble du monde francophone souhaitant des précisions, une vérification de sources ou des informations. Le revue genevoise *L'Afrique explorée et civilisée* fait appel à lui pour se procurer des cartes fiables et n'hésite pas à lui demander de relire et rectifier les épreuves de l'article ![1818] De même, l'éditeur de cartes Henry Barrère le sollicite pour la correction de la carte retraçant les itinéraires des principaux explorateurs de Madagascar qu'il souhaite publier[1819], tandis que Jacottet lui demande de corriger l'article « Madagascar » du *Grand Dictionnaire Hachette*[1820]. Guerlac, journaliste au *Figaro*, réclame son avis en 1895 sur la guerre et la colonisation à Madagascar car « il me paraît que nul n'est plus qualifié que vous pour dire sur la question des paroles autorisées[1821]». Jules Marcou lui écrit même depuis le Massachusetts pour lui soumettre la partie malgache de sa carte géologique mondiale[1822]. Alfred Grandidier répond d'autant plus volontiers à tous qu'il conforte ainsi son rôle de référent absolu concernant Madagascar.

Le savant accorde de son temps à Malotet, qui prépare une thèse sur Flacourt, lui fournit des documents, et continue d'échanger avec lui plusieurs années après la fin de ses études[1823].

Parmi les solliciteurs, Alfred Grandidier croise parfois d'anciennes connaissances. Ainsi, le Baron Textor de Ravisi, militaire et orientaliste amateur, obtient en 1896 un rendez-vous au cours duquel il lui soumet un plan de colonisation agricole et industrielle à Madagascar[1824]. Alfred Grandidier connaît bien cet homme, marié à une Créole de La Réunion, passionné comme lui d'architecture hindoue et bouddhique, en poste au siège de Gouverneur de Karikal lors de son passage en Inde.

Des fonctionnaires peuvent aussi faire appel à lui, comme Barrat, inspecteur des travaux publics et des minerais à Saint-Louis du Sénégal qui souhaite des renseignements bibliographiques avant de rejoindre son affectation à Madagascar[1825].

Alfred Grandidier reçoit un nombre croissant de demandes variées émanant de petites gens souhaitant obtenir un appui de poids. L'un espère une concession de terres à Madagascar

[1818] MNHN Ms 2811, lettre de G. Moynier à Alfred Grandidier, le 2 juin 1884 et lettre de M. Rosiers à Alfred Grandidier, le 19 juin 1884.
[1819] MNHN Ms 2811, lettre de Henry Barrère à Alfred Grandidier, le 27 novembre 1894.
[1820] MNHN Ms 2817, lettre de H. Jacottet à Alfred Grandidier, le 24 octobre 1885.
[1821] MNHN Ms 2817, lettre de Guerlac à Alfred Grandidier, le 11 octobre 1895.
[1822] MNHN Ms 2820, lettre de Jules Marcou à Alfred Grandidier, le 1er mars 1882.
[1823] MNHN Ms 2820, lettre de Malotet à Alfred Grandidier, le 8 décembre 1893 et lettres entre 1893 et 1897.
[1824] MNHN Ms 2823, lettre de Textor de Ravisi à Alfred Grandidier, le 5 décembre 1896.
[1825] Ac., Malg., lettre de Barrat à Alfred Grandidier, le 15 février 1896.

ou faire-valoir un héritage, un autre désire une place dans l'administration coloniale, voire dans les Messageries Maritimes, un autre encore lui propose ses services de chasseur-naturaliste etc… Ces quémandeurs sont innombrables et nous ne pouvons présenter ici tous les cas de figure[1826]. Il est également sollicité pour son influence en matière d'attribution de prix scientifiques.

Mais les anonymes se montrent parfois désintéressés et seulement mus par une véritable curiosité. Alfred Grandidier a pu susciter des vocations chez de jeunes gens. Parmi tous les courriers de solliciteurs, nous retrouvons par exemple la lettre du jeune Léo Frobenius, qui deviendra un célèbre ethnologue allemand, travaillant en particulier sur l'Afrique. Âgé seulement de 21 ans, il écrit à Alfred Grandidier pour l'entretenir de questions ethnographiques[1827].

Lorsque, à l'instar de Maurice Archambaud, de la Société de Géographie Commerciale de Bordeaux, on lui demande des « renseignements sur Madagascar » parce qu'un universitaire a déclaré que « M. Grandidier, de l'Institut, […] est l'homme qui connaît le mieux Madagascar »[1828], Alfred Grandidier se borne à l'envoi d'une compilation d'articles et de brochures de son cru[1829].

Il arrive qu'Alfred Grandidier tombe dans un piège difficilement prévisible. Le savant se lie avec un de ces particuliers qui se trouve justement être l'un des moins honnêtes mais des plus tenaces. Il s'agit d'Alfred Alard, auteur d'une première lettre en avril 1892 dans laquelle il lui demande une place à Madagascar alors qu'il est fonctionnaire colonial au Bureau des colonies à Marseille. Il lui explique qu'en tant qu'ancien capitaine au long cours, et interprète breveté de malgache, il a travaillé six ans à Nosy-Be, très exactement comme lieutenant de port à Hell-Ville [1830]. Alfred Grandidier déclinant très probablement tout pouvoir à soutenir une telle requête, Alard change de tactique et lui propose des informations réputées inédites sur les côtes malgaches entre la Baie d'Antongil et l'embouchure du Sambirano[1831]. Alfred Grandidier mord à l'hameçon et répond une fois de plus avec beaucoup de bienveillance à un homme qu'il considère sans doute comme un humble fonctionnaire méritant. Il lui explique néanmoins, comme il le fait inlassablement pour tous, que Madagascar n'est pas si riche en ressources qu'on le dit et que l'île ne peut accueillir toute la

[1826] Voir annexe 30.
[1827] MNHN Ms 2815, lettre de Léo Frobenius à Alfred Grandidier, le 23 novembre 1894.
[1828] MNHN Ms 2811, lettre de Maurice Archambaud à Alfred Grandidier, le 28 novembre 1887.
[1829] MNHN Ms 2807, lettres de Auguste Baudin à Alfred Grandidier, les 23 et 26 décembre 1896.
[1830] MNHN 2811, lettre d'Alfred Alard à Alfred Grandidier, le 8 avril 1892.
[1831] MNHN 2811, lettre d'Alfred Alard à Alfred Grandidier, le 2 août 1892.

misère du monde. Alard balaie ces arguments en insistant sur le fait qu'il a vécu 17 ans à Madagascar, qu'il se sent plus malgache que français et qu'il est capable de vivre pauvrement. Il ose même demander le prix du billet pour le bateau de Madagascar du mois suivant ou le passage gratuit auprès de la direction des Messageries Maritimes[1832].

En étudiant les courriers d'Alard, l'on sent poindre la lassitude d'Alfred Grandidier face à ce correspondant trop insistant. Il lui répond donc de s'adresser au Quai d'Orsay pour tenter d'obtenir un passage pour Tamatave, espérant mettre un terme définitif à un échange qui n'a que trop duré. Mais Alfred Alard apparaît très entêté et continue à le harceler de ses plaintes, lui demandant la restitution de ses premiers carnets de notes concernant les côtes malgaches – apparemment dépourvus de valeur scientifique – sans lui joindre les suivants, comme il l'avait pourtant promis[1833].

L'année suivante, en 1893, Alard désormais établi à la Martinique, revient à la charge et réclame à présent un exemplaire de l'*Histoire de la Géographie de Madagascar* qu'Alfred Grandidier lui avait promis en échange de ses carnets de notes[1834]. Afin de se débarrasser une fois pour toutes de cet importun, le scientifique obtempère, en se jurant toutefois de ne plus répondre à aucune des lettres d'Alard[1835]. Le quémandeur réclame encore un passage vers Madagascar mais, comprenant qu'il n'obtiendra plus rien, cesse enfin ses courriers. Durant cette année et demie d'échanges épistolaires, Alfred Grandidier se renseigne-t-il sur Alfred Alard ? Impossible de le préciser mais sans doute cela lui aurait-il ouvert les yeux car Alfred Alard n'est pas n'importe qui.

Le curriculum qu'il fournit au savant en 1892 se révèle notoirement incomplet. En réalité, Alfred Alard est un jeune négrier d'origine bordelaise, pourchassé aussi bien par les marines française que britannique. Capitaine de l'*Africa* dans les années 1870, basé à La Réunion, il écume les côtes de Madagascar à la recherche d'esclaves qu'il vend ensuite comme engagés. Inquiété pour traite négrière deux fois pour la seule année 1875, aussi bien à Mayotte qu'à La Réunion, il obtient finalement son acquittement, comme de coutume à cette époque[1836]. Il ne cherche pas pour autant à se faire oublier et nargue au contraire les autorités françaises depuis Naples, où il s'exile un court moment afin d'assurer sa sécurité, menaçant

[1832] MNHN 2811, lettre d'Alfred Alard à Alfred Grandidier, le 16 août 1892.
[1833] MNHN 2811, lettre d'Alfred Alard à Alfred Grandidier, le 25 août 1892.
[1834] MNHN 2811, lettre d'Alfred Alard à Alfred Grandidier, le 6 avril 1893.
[1835] Voir annexe 23.
[1836] AML 4C5-30, lettre du Commandant Supérieur de Mayotte au au commandant de la division de l'Indochine, le 18 août 1877 ; AML 4C1-9-1, lettre du Consul britannique à Zanzibar au Ministre de la Marine à Paris, le 9 juin 1877. Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Le recrutement de travailleurs africains libres*, *op. cit*., pp. 155-156.

de publier une brochure très compromettante sur les recrutements à Nosy-Be et à La Réunion si le Ministère de la Marine et des Colonies ne lui verse pas 12 000 francs et ne lui accorde pas une lettre de réhabilitation après les accusations de traite négrière dont il a été l'objet. Nous ne savons pas si ce chantage porte ses fruits. Quoi qu'il en soit, la même année, en 1876, Alard revient dans l'Océan Indien, s'installe tranquillement à Nosy-Faly, île située près de Nosy-Be, plaque tournante réputée de la traite négrière, et se lance à nouveau résolument dans le recrutement. Sans scrupule, il épouse la fille du chef local afin de se garantir une sécurité totale[1837]. Et c'est effectivement six ans plus tard qu'il s'adresse à Alfred Grandidier, sa nouvelle victime, alors que le recrutement illégal touche à sa fin et ne rapporte plus rien. Avec la caution du savant, il cherche sans doute à se réinsérer dans le circuit légal en obtenant une place au sein de l'administration coloniale. Ce n'est pas la première fois qu'Alfred Grandidier croise un négrier opérant à Madagascar, même si dans ce cas-là il l'ignore. Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer ces relations troubles avec des capitaines et des traitants aux mœurs suspectes comme Bellanger, les frères Rosiers ou la famille Samat elle-même, qui ont tous pratiqué le trafic d'engagés africains. Alfred Alard a travaillé pour les frères Rosiers au milieu des années 1870, des hors-la-loi dont l'explorateur utilise parfois les services. Est-ce par leur biais qu'il a entendu parler d'Alfred Grandidier ou bien la renommée du scientifique est-elle si grande qu'Alard l'a connu par la presse ou de réputation ?

5. Le relais des étudiants malgaches en Europe

Nous souhaitons développer ici un aspect moins connu d'Alfred Grandidier qui, pourtant, ajoute encore à son prestige tant sur le plan scientifique que politique et diplomatique : une grande familiarité avec la jeunesse aristocratique tananarivienne. Non seulement il entretient des liens épistolaires avec les nobles de premier plan qu'il a côtoyés lors de ses séjours dans la capitale malgache, mais il sert aussi de référent, voire de chaperon, pour les jeunes hommes venant faire leurs études en France ou en Angleterre[1838]. Douliot déclare avoir rencontré un jeune aristocrate malgache dans le salon d'Alfred Grandidier en 1891, mais dès 1872 celui-ci héberge Antoine Randzava Radilofera, second fils du Premier Ministre Rainilaiarivony, et son aide de camp Marc Rabibisoa[1839], étudiant en France pendant

[1837] AML 4C11-5, dépêche ministérielle adressée au Commandant Lafont, le 15 juin 1877 ; AOM MAD 7B6, lettre du Commandant Supérieur de Mayotte au Ministre de la Marine, le 22 novembre 1877. Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Esclaves de la canne à sucre, op. cit*., pp.167-168.
[1838] MNHN Ms 2821, lettre de Rainilaiarivony à Alfred Grandidier, le 25 avril 1872.
[1839] MNHN Ms 2821, lettre de Marc Rabibisoa à Alfred Grandidier, le 1er novembre 1875 et voir aussi annexe 41.

trois ans. Une relation très intime se noue entre les jeunes gens et la famille Grandidier. Marc Rabibisoa envoie ses condoléances au savant lors de la mort de sa mère[1840] tandis qu'Antoine Radilofera transmet son « bonjour affectueux au petit bébé Guillaume[1841]» puis s'enquiert régulièrement des nouvelles de l'enfant : « Nous serions charmés d'apprendre comment se porte l'ancien bébé, qui nous avait beaucoup réjouis pendant notre séjour à Paris.[1842]» Le Premier Ministre, quant à lui, ne tarit plus de remerciements à l'égard d'Alfred Grandidier et signe même « votre ami »: « Vous qui avez été pour lui [Antoine] comme le père et la mère dans ces pays lointains où il a été loin de moi.[1843]»

Alfred Grandidier encourage grandement les membres de l'élite tananarivienne à envoyer leurs fils étudier en Europe[1844] – en France surtout et, à défaut, en Grande-Bretagne – jeunesse en qui il voit la future génération dirigeante, plus favorable aux idées européennes. C'est sans doute l'une des raisons qui lui font préférer très longtemps la solution du protectorat à celle de la colonisation pure et simple. Si l'élite malgache se forme dans les écoles européennes, avec la mentalité occidentale, il n'est pas besoin de s'en débarrasser, elle peut au contraire constituer un atout.

La vision d'Alfred Grandidier possède sa logique, même s'il reste relativement seul à défendre cette position. Vingt ans plus tard, il accueille à nouveau Marc Rabibisoa qui, cette fois, accompagne ses deux fils étudiants en médecine à Montpellier, ainsi qu'Antoine Radilofera[1845]. Il reçoit aussi, en ces années 1890, L. Ramanankirahina, dont il a toujours appuyé la carrière à Tananarive au sein de l'administration de l'Instruction Publique[1846], ainsi que Philippe Ramanankirahina, qui entreprend des études d'architecture dans la capitale française et qui, à l'instar de tous les jeunes Malgaches, le considère comme un père de substitution : « Je conserve un excellent souvenir des relations amicales et pour ainsi [dire] filiales que vous avez eues pour moi.[1847]». Alfred Grandidier fait en outre office de référent pour J. Rasamimanana qui poursuit ses études de médecine au Val de Grâce[1848].

[1840] MNHN Ms 2821, lettre de Marc Rabibisoa et Antoine Radilofera à Alfred Grandidier, le ? décembre 1875.
[1841] MNHN Ms 2821, lettre d'Antoine Radilofera à Alfred Grandidier, le 21 octobre 1875.
[1842] MNHN Ms 2821, lettre d'Antoine Radilofera à Alfred Grandidier, le 1er mai 1878.
[1843] MNHN Ms 2821, lettre de Rainilaiarivony à Alfred Grandidier, le 17 octobre 1875, mais aussi le 25 avril 1872 et le 14 juillet 1873.
[1844] Annexe 41.
[1845] MNHN Ms 2821, lettre d'Antoine Radilofera à Alfred Grandidier, le 24 juillet 1897.
[1846] MNHN Ms 2821, lettre de L. Ramanankirahina à Alfred Grandidier, le 8 juillet 1913.
[1847] MNHN Ms 2821, lettres de Ph. Ramanankirahina à Alfred Grandidier, entre le 1er janvier 1891 et le 8 aout 1896.
[1848] MNHN Ms 2821, lettre de J. Rasamimanana à Alfred Grandidier, le 29 mai 1891.

Cependant si Alfred Grandidier espérait par là augmenter l'influence de la France au détriment de celle de l'Angleterre à Tananarive, il a échoué car le cadet d'Antoine Radilofera, Rajoelina, ne parle qu'anglais et ce dernier envoie son propre fils, Rajoelson, anglophone également, étudier à l'école d'artillerie et de génie de Woolwich durant l'année 1891-1892[1849]. Cela n'empêche pas qu'Alfred Grandidier héberge le jeune homme de 18 ans lors de son passage à Paris, suit de près ses résultats scolaires en Angleterre et entretient une abondante et amicale correspondance avec lui.

Il faut noter qu'Alfred Grandidier reçoit également des enfants de traitants séjournant à Paris pour leurs études, comme Michel Vabois, dont l'explorateur a rencontré l'oncle à bord de l'*Infatigable*, puis le père dans le Sud-Ouest malgache[1850].

IV. Le mentor des explorateurs à Madagascar

Nous l'avons vu précédemment, Alfred Grandidier est depuis longtemps unanimement reconnu comme un explorateur hors-pair et c'est encore cet aspect de son existence qui reste sans doute aujourd'hui le plus valorisé. Dans ces conditions, il apparaît logique que les jeunes candidats à l'exploration se tournent vers lui pour des conseils et des appuis. Mais là encore, l'échange, bien qu'inégal, profite aux deux parties car Alfred Grandidier a lui aussi besoin des jeunes explorateurs pour affiner et ajuster ses travaux susceptibles de souffrir de son éloignement du terrain. C'est de surcroît un moyen commode de demeurer incontournable et d'asseoir encore son autorité.

A. L'aide directe aux explorateurs

Ayant lui-même définitivement quitté Madagascar en 1870, Alfred Grandidier se montre toujours attentif à encourager et soutenir les jeunes gens désireux de suivre ses traces et d'explorer Madagascar. Les candidats se multiplient à partir du moment où il devient évident que l'Île Rouge va tomber dans l'escarcelle coloniale de la France. Alfred Grandidier est alors déjà un vieil homme mais toujours actif et plus révéré que jamais. Il jette un regard paternel sur les projets des explorateurs novices et façonne une pépinière de jeunes

[1849] MNHN Ms 2821, lettre de Rajoelina à Alfred Grandidier, le 1er juin 1891.
[1850] MNHN Ms 2823, lettre de Henry Vabois à Alfred Grandidier, le 11 janvier 1896.

explorateurs. Les mots du géographe Marcel Dubois nous offrent une excellente et pertinente introduction :

> « Vous parlez aussi avec cette encourageante cordialité d'un ancien qui aide les jeunes à se faire connaître. Rien de tout cela ne m'étonne puisque je sais combien vous doivent tous les voyageurs qui ont visité Madagascar ; mais il est d'autant plus noble de vanter des travailleurs qui sans vous n'auraient peut-être jamais touché le sol malgache. Pour mon compte, je me réjouis beaucoup […] d'avoir un guide tel que vous.[1851]»

1. La pépinière des « héritiers » : Catat, Douliot, Müller...

A l'heure où l'exploration atteint son paroxysme, soit dans les années 1880-1900, et même si la France apparaît largement en retrait par rapport à la Grande-Bretagne ou à l'Allemagne[1852], l'ancien explorateur conserve son dynamisme dans ce domaine. Alfred Grandidier s'illustre dans le soutien et la recommandation qu'il apporte aux préparatifs d'explorations à destination de Madagascar, notamment en partageant ses « contacts » sur place, souvent représentés par des traitants comme les Samat ou plus tard des administrateurs et des fonctionnaires. Numa Broc explique également qu'il forme toute une génération d'explorateurs selon son propre modèle, celui de l'explorateur savant aux compétences universelles. C'est le cas principalement de Catat, Maistre, Douliot et Gautier[1853]. Plus que des successeurs, Alfred Grandidier souhaite susciter des imitateurs.

Il veille en effet de près à la première mission d'envergure depuis la sienne, celle de Louis Catat, Casimir Maistre et Georges Foucart en 1889-1890, qui fut inspirée et officiellement appuyée par Le Myre de Vilers[1854]. Peut-être Alfred Grandidier retrouve-t-il en Catat un peu de son propre parcours puisque cet homme de quarante ans s'est d'abord essayé à l'exploration en Amérique Latine – au Darién entre le Panama et la Colombie – durant deux ans pour une mission du Ministère de l'Instruction Publique. Initialement c'est Catat seul qui demande à partir, en juin 1888, Foucart ne proposant de se joindre à lui qu'en octobre[1855]. Quant à Casimir Maistre, il s'est trouvé mêlé à l'aventure malgache par ses relations à la Société de Géographie Commerciale et au Comité de l'Afrique française, ainsi que grâce à l'appui de François de Mahy, circonstance qui ne peut laisser Alfred Grandidier indifférent. Il

[1851] MNHN Ms 2813, lettre de Marcel Dubois à Alfred Grandidier, le 26 décembre 1893.
[1852] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 236-272.
[1853] Broc, Numa, *ibid.*
[1854] CAOM MAD 140-197, note anonyme sans date et lettre du Ministre d'Instruction Publique au Ministre des Affaires Étrangères, le 5 novembre 1888 ; AN F17/2945, lettre de Le Myre de Vilers au Ministre de l'Instruction Publique, le 2 octobre 1888.
[1855] AN F17/2945, lettre de Foucart au Ministre de l'Instruction Publique, le 2 octobre 1888.

demande à rejoindre la mission aux frais de son père, riche industriel de Montpellier, en janvier 1889 seulement, pour un départ de Marseille le 12 février[1856]. Le vieil explorateur prépare une tâche gigantesque à ses successeurs, aussi exigeante que pour lui-même, puisque Catat, Foucart et Maistre parcourent finalement pas moins de 8 000 km et, tout comme leur illustre prédécesseur, rapportent une quantité importante de coordonnées d'itinéraires et toutes sortes d'autres relevés. Le soutien d'Alfred Grandidier à leur égard se poursuit au retour de mission car c'est encore grâce à lui que les trois hommes reçoivent la Médaille d'Or de la Société de Géographie dès 1891. Pourtant, à son retour, le Dr. Catat prend ses distances avec la vision du futur de Madagascar développée par Alfred Grandidier, ainsi que nous le verrons plus loin.

Presque au même moment, en 1890, Henri Douliot prépare son voyage à Madagascar et sollicite Alfred Grandidier. Dans un premier temps, le Ministère de l'Instruction Publique lui répond négativement car sa proposition de recherche semble trop similaire à l'exploration menée par Catat et Maistre puis, devant une nouvelle demande de sa part l'on décide de le soumettre à l'examen d'Alfred Grandidier[1857]. En même temps qu'il reçoit la lettre du Ministère qui lui apprend que sa mission sera sans doute acceptée, on lui indique qu'il a rendez-vous le lendemain au domicile d'Alfred Grandidier[1858]. Celui-ci sonde les projets du jeune homme et indique le jour-même au Ministère de l'Instruction Publique qu'il décèle en lui un élément digne de confiance[1859]. La mission est donc définitivement accordée à Henri Douliot par un arrêté du 23 novembre 1891[1860], soit un an et demi après sa demande initiale. D'après Douliot, le savant lui consacre beaucoup de temps et s'implique dans ses préparatifs tel un père, comme en témoigne encore ce mot d'Alfred Grandidier au début de leurs relations :

> « Cher Monsieur, je serais bien aise de causer avec vous au sujet de votre projet de voyage et s'il vous était possible de venir un de ces matins vers 10h30, mercredi ou jeudi par exemple, il me plairait fort de vous entretenir un peu plus longuement que l'autre jour. Votre bien dévoué Alfred Grandidier.[1861]»

[1856] AN F17/2945, lettre de Maistre au Ministre de l'Instruction Publique, le 28 janvier 1889 et arrêté du 9 février 1889.
[1857] AN F17/2956, lettre de Douliot au Ministre des Affaires Etrangères, le 19 juillet 1890 ; lettre du Ministre de l'Instruction Publique à Douliot, le 15 décembre 1890.
[1858] CAOM MAD 140-196, lettre du Ministre de l'Instruction Publique à Henri Douliot, le 18 février 1891.
[1859] AN F17/2956, lettre d'Alfred Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 19 février 1891.
[1860] AN F17/2956, dossier Henri Douliot.
[1861] CAOM MAD 140-196, lettre d'Alfred Grandidier à Douliot, le 23 février 1891.

L'ancien explorateur est sans aucun doute heureux d'évoquer ses souvenirs et donne force précisions sur les Vezo par exemple, peuple qu'il a assidûment fréquenté[1862]. Le savant n'épargne aucun conseil à Douliot, traçant son périple dans les moindres détails, lui permettant de décalquer toutes ses cartes[1863]. Ainsi que nous l'avons vu dans la partie consacrée à la préparation de l'exploration, au cours de leurs discussions les deux hommes entrent dans tous les détails, prévoient le budget de voyage et estiment les dépenses quotidiennes[1864], ils établissent la liste du linge et des instruments nécessaires, ils abordent le sujet de la nourriture. Alfred Grandidier donne aussi des conseils sanitaires à son disciple. Celui-ci se constitue un pense-bête sur les maladies, surtout la malaria, avec leurs symptômes, ce qui ne l'empêchera pas, finalement, de succomber à une mauvaise fièvre[1865]. Le savant insiste encore sur le choix de l'interprète, dont on doit être sûr de se faire comprendre et que l'on comprend bien soi-même pour obtenir des renseignements fiables. Le traducteur occupe le haut de la hiérarchie des domestiques et se trouve par le fait dispensé du portage de tout bagage. Alfred Grandidier lui rappelle encore qu'il faut absolument éviter de se mettre en colère et préférer discuter longtemps si nécessaire, sans violence, mais avec fermeté. L'explorateur chevronné l'avertit sur toutes les difficultés du voyage à l'intérieur de Madagascar car les choses n'ont guère évolué depuis que lui-même a séjourné dans la Grande Île[1866]. Il conseille encore au jeune voyageur de ne pas s'aventurer dans une région en guerre[1867]. C'est qu'Henri Douliot est un jeune homme brillant – ancien de l'ENS, docteur ès-sciences et nouveau préparateur au Muséum[1868]–, très bon ami de Marcel Dubois alors jeune maître de conférence à la Sorbonne et qui semble plein d'avenir, l'idéal pour Alfred Grandidier[1869]. D'ailleurs, une fois sur place, Douliot met en pratique le moindre des conseils d'Alfred Grandidier et se révèle un excellent explorateur, en qui Léo Samat semble retrouver un peu de son maître :

[1862] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[1863] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[1864] D'après Samat, Douliot avait bien besoin de ces conseils mais il est tout de même mort en laissant de fortes dettes. S'il lui reconnaît un grand talent de scientifique, Samat se plaint en revanche de ses piètres compétences en économie ! MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 21 janvier 1892.
[1865] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.
[1866] Sibree, James, « A quater-century of change and progress : Antananarivo and Madagascar twenty-five years ago", *op. cit*., p. 399. Le missionnaire note que depuis le passage d'Alfred Grandidier les conditions de voyage dans l'intérieur sont inchangées.
[1867] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[1868] Numa Broc, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXème siècle*, volume I Afrique, Editions du CTHS, Paris, 1988.
[1869] Malheureusement tous les espoirs placés en la mission d'Henri Douliot seront déçus puisqu'il meurt de fièvres à Nosy-Be en juillet 1892, moins d'un an après son arrivée.

> « Monsieur Douliot est l'homme qu'il faut pour ce pays : il est patient, affable, etc… Tous les Machikores en disent du bien, il est aimé partout et par tous et infatigable, supportant la misère avec sang-froid, et avec tout cela il a la bosse du pays : il parle bien la langue, les Malgaches en sont épatés.[1870]»

Le jeune scientifique propose au Muséum d'étudier la géologie et la flore de l'Ouest malgache dans une optique de future valorisation agronomique de la région. Alfred Grandidier ne peut qu'être sensible à ce projet qui associe étude scientifique et retombées économiques, d'autant plus que le Menabe souffre d'une certaine négligence à cette époque. L'ancien explorateur explique très précisément à Douliot comment exécuter son relevé d'itinéraire à l'échelle 1/100 000ème sur du papier quadrillé avec un rapporteur, une boussole et une règle graduée[1871].

Alfred Grandidier confie aussi une partie de la préparation du jeune homme à Alphonse Milne-Edwards, qui lui apprend l'art d'attraper de petits mammifères avec des pièges à souris ou avec des jarres enterrées, ou celui de sécher les poissons avec de l'acétate de soude etc… tandis que le préparateur Quantin s'attache à lui enseigner la préparation des animaux, Lucas celle des insectes. Van Tieghem lui ouvre aussi son laboratoire.

Après avoir longuement visité les galeries zoologiques du Muséum consacrées à Madagascar et avant le véritable départ, Douliot se voit confier par Alfred Grandidier plusieurs lettres d'introduction auprès de ses connaissances sur place, la brochure de conseils aux voyageurs éditée par le Muséum et treize ouvrages ou articles de son cru[1872]. Il le recommande notamment à Léo Samat dont Douliot écrira :

> « M. Samat, qui est le principal colon français de la côte Ouest de Madagascar et dont l'hospitalité, la bienveillance et la générosité ont été expérimentées par tous les voyageurs venus dans cette région. Je suis absolument entre ses mains et c'est de lui que dépend le succès du voyage que je vais entreprendre.[1873]»

A l'occasion de la remise de ces lettres et brochures, Alfred Grandidier provoque à son domicile la rencontre de Douliot et Géraud, un ancien planteur de Nosy-Be conservant de nombreux et utiles contacts sur place[1874]. C'est précisément à l'hôpital de Nosy-Be que, le 2 juillet 1892, Douliot mourra de maladie. Le savant le met également en contact avec Catat, qui rentre de Madagascar et sera le Vice-Résident de Majunga lors de la mort de Douliot.

[1870] MNHN Ms 2822, lettre de Léo Samat à Alfred Grandidier, le 21 septembre 1891.
[1871] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[1872] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot ; et carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[1873] Cité dans Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava, op. cit*., p. 276.
[1874] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot.

Alfred Grandidier lui fait même connaître un jeune aristocrate malgache, pourvoyeur potentiel de lettres d'introduction supplémentaires. En revanche Alfred Grandidier n'évoque pas le nom de Lantz, son ancien compagnon d'expédition. C'est un ancien ingénieur de Nosy-Be, Pelissier, qui conseille à Douliot de le rencontrer à La Réunion[1875].

En 1893, Alfred Grandidier prend en mains, toujours en collaboration avec Alphonse Milne-Edwards, la formation de Georges Müller, qui veut explorer Madagascar en s'intéressant particulièrement aux fossiles, et qu'une précédente exploration au Maghreb a déjà aguerri[1876]. Les deux savants assurent sa préparation scientifique aussi bien que pratique – maniement du théodolite, pratique de la taxidermie, connaissance de la faune malgache, lectures essentielles – et lui tracent son programme complet en fonction de leurs propres besoins scientifiques – notamment le gisement de fossiles du massif de Vakimankaratra et la route du Sud-Ouest[1877]. L'avantage réside dans l'autonomie de leur protégé qui, en raison de son autofinancement, n'a de comptes à rendre qu'à eux-mêmes. Il voyage dans des conditions assez similaires à celles d'Alfred Grandidier, qui ne doit pas manquer de se reconnaître en lui :

> « M. Müller est un jeune homme qui a une belle fortune et qui aime les voyages. Après avoir visité le Maroc et la Tunisie, il se propose d'explorer Madagascar ; j'ai causé avec lui de ses projets et lui ai soumis un plan qu'il a accepté avec plaisir. Bien qu'il ne soit pas un savant, je le crois très capable de rendre de réels services aux sciences géographiques, zoologiques et géologiques.[1878]»

D'autre part, Alfred Grandidier ne manque pas d'apprécier que Müller soit comme lui un grand amateur de chasse. Il indique même que le jeune homme s'était déjà rendu à Madagascar pour y chasser et désirait à présent s'y livrer à des activités scientifiques[1879].

Après une préparation intensive de quatre mois, Georges Müller s'embarque à Marseille le 12 avril 1893 avec d'Anthouard, qui lui a été recommandé par Alfred Grandidier, et débarque à Majunga début mai. Il s'attelle aussitôt à sa tâche et parvient à envoyer au Muséum de très nombreux ossements, dont un squelette du fameux oiseau æpyornis[1880]. Il récolte 8 caisses de fossiles dans les environs d'Antsirabe où Alfred Grandidier lui avait

[1875] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.
[1876] CAOM MAD 140-197, lettre du Ministre de l'Instruction Publique au Ministre des Affaires Etrangères, le 14 mars 1893.
[1877] Grandidier, Alfred, « M. Georges Müller et sa mort à Madagascar », *Comptes-rendus de séances de la Société de Géographie*,Paris, 3 novembre 1893, pp. 388-393, p. 389.
[1878] AN F17/2995A, rapport d'Alfred Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 4 mars 1893.
[1879] Grandidier, Alfred, « M. Georges Müller et sa mort à Madagascar », *op. cit.*, p. 389.
[1880] Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », *op. cit.*

expressément demandé d'aller fouiller, mais se livre aussi à la cartographie du nord de Tananarive et des rives du Lac Alaotra en compagnie du Père Roblet[1881]. Malheureusement pour Alfred Grandidier, cette fois encore son protégé si prometteur ne parvient pas à terminer sa mission puisqu'il est assassiné le 23 juillet 1893 par une centaine de *fahavalo*, quatre mois seulement après son arrivée sur place et alors qu'il traversait une région relativement dangereuse[1882]. Son corps est retrouvé mutilé et décapité au Nord du Mahajamba, ses collections et presque tous ses bagages ont été pillés[1883]. Le savant regrette d'autant plus cette perte que Müller était selon lui « un homme de cœur et d'énergie qui certainement eût rendu de grands services à la science[1884]». Il se voit chargé d'annoncer le décès à sa famille et récupère le peu que l'on a pu recueillir sur son cadavre : quelques relevés et ses dernières photos[1885].

2. Les jeunes explorateurs de l'ère coloniale à Madagascar

C'est encore le binôme Alfred Grandidier/Alphonse Milne-Edwards qui s'occupe de préparer l'expédition d'Eugène Bastard en 1895. Le jeune enseignant se forme pendant un an au Muséum, notamment en classant les collections paléontologiques, avant de partir en août 1896 pour Madagascar afin de procéder à des recherches de fossiles. De grandes découvertes ayant été réalisées récemment dans ce domaine, la France ne doit pas être en reste et la tâche essentielle de Bastard est donc de rapporter des fossiles au Muséum. En outre, l'on sait qu'à cette époque Alfred Grandidier lui-même s'oriente de plus en plus vers l'étude du passé de Madagascar. La mission de Bastard, co-financée par le Ministère de l'Instruction Publique et par le Muséum, est dotée de plusieurs subventions supplémentaires, ce qui porte son budget à plus de 14 000 francs[1886].

Emile Gautier, chargé en quelque sorte de prendre la suite de Douliot, entretient avec lui une longue correspondance une fois à Madagascar, après avoir bénéficié des conseils d'Alfred Grandidier à Paris et de ses recommandations locales, particulièrement auprès de

---

[1881] Grandidier, Alfred, « M. Georges Müller et sa mort à Madagascar », *op. cit.*, p. 389-390.
[1882] Annexe des citations, citation n° 1.
[1883] CAOM MAD 140-197, lettre du Résident Général à Madagascar au Ministre des Affaires Etrangères, le 18 septembre 1893.
[1884] Grandidier, Alfred, « Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente dernières années », *op. cit.*
[1885] AN F17/2995A, dossier Müller. On peut consulter les derniers clichés de Müller à l'Académie Malgache à Tananarive. Assez insignifiants sur le plan scientifique, ils possèdent en revanche une grande valeur émotionnelle puisqu'il s'agit de clichés de la savane même où il a été assassiné quelques heures après avoir pris ces photographies.
[1886] AN F17/2931/1, dossier Eugène Bastard.

l'incontournable Samat, comme toujours, mais aussi du Père Roblet[1887]. Gautier représente une recrue de qualité issue également de l'ENS, soutenu par Paul Vidal de la Blache[1888] et Marcel Dubois. Avant même de débarquer sur l'Île Rouge, il maîtrise déjà le malgache, ce qui ne l'empêche pas, une fois sur place, de rencontrer de multiples difficultés qui le retiennent plus d'un an à Maïntirano[1889]. Comme les autres jeunes explorateurs, il rend compte de son itinéraire avec précision, se justifie si besoin, et dresse la liste de ses collectes[1890]. Il n'oublie pas non plus de glisser quelques remarques flatteuses : « Un séjour de quelques mois à Madagascar m'a permis en bien des occasions de constater la sûreté de vos informations et de vos vues.[1891]»

Emile Gautier rapporte également l'identité de tous les autres explorateurs et voyageurs qu'il croise et avec lesquels il discute, qu'ils appartiennent directement au cercle d'influence d'Alfred Grandidier, comme Müller, ou soient parfaitement étrangers à celui-ci, comme le missionnaire norvégien Nilsen-Lund[1892]. Cela prouve combien Madagascar est devenu à la mode et combien Alfred Grandidier a fait d'émules, au point que les explorateurs s'y bousculent un peu ! De son côté, Alfred Grandidier se renseigne très précisément sur Gautier, son itinéraire et ses travaux, notamment en début de voyage, auprès d'amis fidèles et d'agents de renseignements efficaces tels Samat, d'Anthouard ou le docteur Planty-Mauxion. Pourquoi une telle méfiance ? Parce que Gautier n'appartient pas à son « écurie » du Muséum ? Parce qu'il reprend un itinéraire déjà maintes fois parcouru et que le vieil explorateur doute de la capacité de son jeune imitateur à trouver encore quoi que ce soit d'intéressant[1893]? Quoi qu'il en soit, devant l'évidence de son sérieux, Alfred Grandidier lui accorde sa confiance et négocie à son profit une subvention supplémentaire du Ministère des Affaires Étrangères pour lui permettre d'explorer le pays Bara[1894]. Le succès couronne l'initiative puisque Gautier envoie à mi-parcours un travail unanimement salué dans les milieux universitaires, dont le mérite revient finalement à Alfred Grandidier : « Votre estime et votre approbation sont précieuses pour nos élèves[1895]». Alfred Grandidier, définitivement

[1887] MNHN Ms 2816, lettres de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 24 juillet 1892 et e ? mai 1893.
[1888] MNHN Ms 2816, lettre de Paul Vidal de La Blache à Alfred Grandidier, le 2 février 1893.
[1889] MNHN Ms 2816, lettre de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 24 juillet 1892.
[1890] MNHN Ms 2816, lettre de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 20 octobre 1892.
[1891] MNHN Ms 2816, lettre de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 15 décembre 1892.
[1892] MNHN Ms 2816, lettre de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 17 novembre 1893.
[1893] Annexe 38.
[1894] MNHN Ms 2816, lettres de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 1er février 1894 et le 19 juin 1894.
[1895] MNHN Ms 2816, lettre de Marcel Dubois à Alfred Grandidier, le 3 février 1893.

convaincu, sollicite une nouvelle subvention auprès du Ministère de l'Instruction Publique pour Emile Gautier[1896]. En somme, il l'adopte !

L'explorateur qui bénéficie du plus important soutien d'Alfred Grandidier est sans conteste son propre fils, Guillaume, si impatient de suivre les traces de son père.

Le jeune Guillaume Grandidier, élève par excellence d'Alfred Grandidier pour l'exploration de Madagascar[G. Grandidier]

Le jeune homme est abreuvé de conseils avant son départ en 1898. Il rédige par exemple à son propre usage un court pense-bête sur la préparation des animaux et la lutte contre la dysenterie. Cet appui mêlé de surveillance se poursuit indirectement sur le terrain à travers des relais d'Alfred Grandidier. A 25 ans Guillaume Grandidier découvre pour la première fois la Grande Île en débarquant à Tamatave en 1898. Il peut compter sur l'aide inestimable de Samat et Grevé, trop heureux de pouvoir rendre service au fils de leur illustre ami[1897]! Alfred Grandidier le recommande chaudement à Gallieni qui lui-même le confie aux bons soins de ses subordonnés, et en particulier de Lyautey. Lors de sa première mission malgache Guillaume Grandidier effectue essentiellement un tour de l'île – Tamatave, Vatomandry, Tananarive, Majunga, Maïntirano, Morondava, Tuléar, Fianarantsoa, Tananarive, Majunga, Diégo-Suarez, Vohemar –, bien que son objectif se focalise dès le début sur la grande traversée du Sud. Cependant, devant le danger que représente une

[1896] Annexe 38.
[1897] MNHN Ms 2786, carnet de route de Guillaume Grandidier, 1899 ?

expédition dans la région, puisque les Mahafaly sont révoltés contre la présence française, Gallieni refuse de prendre la responsabilité de voir Guillaume Grandidier attaqué voire tué. Ce n'est que lors de son second voyage en 1901-1902 que Guillaume Grandidier peut traverser le pays mahafaly dans les bagages de l'armée française et sous les ordres de Lyautey, de Fort-Dauphin à Tuléar. Il réalise ainsi ce que son père avait lui-même toujours souhaité faire sans jamais y parvenir, faute de sécurité.

Alfred Grandidier est également sollicité directement par d'obscurs candidats à l'exploration. Ainsi, en 1886, M. Allongé sollicite-t-il son appui en vue de son admission au laboratoire d'Alphonse Milne-Edwards afin de préparer son voyage[1898]. Comme sa renommée est internationale, on lui demande d'aider M. Keller, professeur au Polytechnicum de Zurich, pour partir étudier l'histoire naturelle à Madagascar[1899]. Keller lui soumet son itinéraire et Alfred Grandidier lui fournit plusieurs lettres d'introduction auprès de personnalités de Madagascar[1900]. Sa réputation d'explorateur et de protecteur des explorateurs a donc dépassé les frontières hexagonales.

Cependant ce soutien aux voyageurs scientifiques ne se limite pas à ceux qui prennent le chemin de Madagascar. Alfred Grandidier recommande le jeune Comte Jean de Pange à un de ses collègues scientifiques pour assurer sa formation avant de partir en voyage lointain, probablement en Corée, compte tenu de la date[1901].

3. Le soutien aux missions scientifiques d'Afrique centrale et orientale

A la fois catholique et membre de l'Association internationale africaine, Alfred Grandidier se trouve tout autant impliqué dans l'aide aux explorateurs chargés de travailler dans les stations scientifiques d'Afrique Centrale décidées lors de la réunion de Bruxelles, que dans le soutien matériel et scientifique aux missionnaires installés dans les mêmes régions. Bien que la Conférence de Bruxelles ne l'exprime pas explicitement, il est convenu que les stations scientifiques seront établies là où se trouvent déjà installés des Européens, en l'occurrence des missionnaires catholiques, ce qui a pour avantage dans l'esprit des membres de la Conférence d'associer la « mission civilisatrice » des Africains, la diffusion du

[1898] MNHN Ms 2811, lettre de V. Allongé à Alfred Grandidier, le 2 septembre 1886.
[1899] MNHN Ms 2811, lettre de G. Moynier à Alfred Grandidier, le 12 novembre 1885.
[1900] MNHN Ms 2817, lettres du Dr. Keller à Alfred Grandidier, entre le 15 novembre 1885 et le 25 juillet 1886.
[1901] Acad. Sc., Dossier biographique d'Alfred Grandidier, lettre d'Alfred Grandidier à ?, le 15 juin 1901. Jean de Pange est issu comme Alfred Grandidier d'une famille de la noblesse lorraine et ils fréquentent les mêmes amis puisque le jeune Lorrain finit par épouser Pauline de Broglie, dont Alfred Grandidier connaît la famille depuis l'enfance.

Catholicisme et la recherche scientifique de bonne qualité. Léopold II pense tout de suite aux Pères Blancs et aux Pères du Saint-Esprit. Établis dans la région de Bagamoyo – en face de Zanzibar –, ces évangélisateurs ne rêvent que de pénétrer le cœur de l'Afrique, exactement comme le Roi des Belges et les géographes européens, même si leurs motivations présentent des différences. En fait, la manœuvre d'instrumentalisation des partenaires est totalement partagée entre Léopold II et les missionnaires. En devenant les seuls alliés de l'Association, les Catholiques espèrent ainsi couper la voie à leurs homologues protestants[1902]. Alfred Grandidier, proche des supérieurs des deux congrégations, sans doute clairvoyant sur cet aspect « politique », s'y montre certainement sensible lorsque l'on considère ses positions dans le conflit religieux entre prosélytes catholiques et protestants à Madagascar. Finalement, en aidant les missionnaires d'Afrique Orientale, Alfred Grandidier œuvre à la fois pour la science, pour ses convictions religieuses et pour les objectifs « humanitaires » et économiques développés par Léopold II.

En Afrique du Nord, Alger constitue une sorte de relais entre Paris et le vaste continent africain au moment où s'instaurent les fondements de l'empire colonial français. Il semble que ce soit le Père Ruellan, ami du savant, qui ait communiqué à son supérieur à Alger, Monseigneur Lavigerie, le nom d'Alfred Grandidier[1903].

L'évêque d'Alger, fondateur des Pères Blancs, a institué dans son diocèse une école spécifique destinée à la préparation des missionnaires pour l'Afrique Centrale[1904]. A sa demande, Alfred Grandidier fournit des instruments scientifiques dont il enseigne le maniement et prodigue des leçons d'histoire naturelle[1905]. Ce dernier établit, au sein de cette institution, une correspondance directe avec le RP Bridoux, directeur du noviciat. La relation épistolaire se révélera bientôt aussi fourmillante d'informations personnelles ou familiales que d'échanges de données scientifiques. C'est par ce biais qu'Alfred Grandidier obtient des relevés météorologiques collectés sur les rives du Tanganyika, des spécimens zoologiques du Nyanza ou de la région d'Ujiji etc…[1906]

Ceci n'empêche pas le savant parisien d'être dans le même temps en relation directe avec les Pères Blancs en brousse, notamment le Père Eugène Ruellan établi à Ugogo, en plein cœur de l'actuelle Tanzanie, qu'il pourvoit en instruments et en instructions que ce soit pour

[1902] Duchesne, Albert, « La Conférence et les missions catholiques », pp. 439-462, in *La Conférence de géographie de 1876, recueil d'études*, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles, 1976, 551 p.
[1903] MNHN Ms 2822, lettre du RP Eugène Ruellan à Alfred Grandidier, le 12 juin 1879.
[1904] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », op. cit., pp. 236-272.
[1905] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, op. cit.
[1906] MNHN Ms 2811, lettres du RP Bridoux à Alfred Grandidier entre le 27 juillet 1883 et le 30 novembre 1884.

exécuter des tours d'horizon ou réparer sa boussole[1907]. Il écrit au Père Auguste Moncet, installé sur les rives du Lac Tanganyika, une région où les conditions de travail sont très difficiles : la mortalité importante des jeunes missionnaires suite à des maladies tropicales[1908], l'hostilité des populations, la détérioration rapide des instruments, les aléas des voyages malgré les précautions prises… Nonobstant les nombreux dangers et les obstacles, le Père Moncet réussit à rendre opérationnels une petite station météorologique et un laboratoire photographique en Urundi[1909]. Cependant, autant que de l'envoi régulier de livres, d'instruments ou de renseignements, c'est d'un soutien moral dont a besoin le missionnaire complètement isolé au cœur de l'Afrique[1910].

Alfred Grandidier conserve également une très longue relation avec Mgr Joseph Dupont[1911], Père Blanc et évêque de Thibar, près de Carthage, qui lui envoie les récoltes des missionnaires d'Ouganda, ou effectuées par ses soins dans la région du Congo-Kasaï, en échange d'instruments scientifiques. Alfred Grandidier fut son professeur et doit le défendre lorsque le missionnaire subit des critiques pour ses activités scientifiques. « Un missionnaire a bien d'autres choses à faire[1912]» lui reproche-t-on par exemple.

Alfred Grandidier accorde un soutien qui ne se limite pas aux conseils pratiques à ces explorateurs. Il n'hésite pas à publier des articles scientifiques destinés à relayer en Europe la découverte de nouvelles espèces par les Spiritains autour de leur monastère dans la région de la rivière Wami[1913]. L'ancien explorateur connaît personnellement le Père Etienne, directeur de la mission de Bagamoyo, qu'il avait rencontré lors de son séjour à Zanzibar et avec qui il garde un très bon contact[1914]. Avec Mgr Alexandre Leroy, autre Spiritain installé à Bagamoyo puis au Gabon à partir de 1891, grand défenseur du rôle scientifique des missionnaires, Alfred Grandidier noue des liens encore plus étroits et c'est de lui qu'il reçoit quantité de collectes réalisées tant sur la côte qu'à l'intérieur : insectes, chenilles, coquilles du Kilimandjaro[1915]... Une véritable confiance s'installe entre les missionnaires spiritains et le scientifique parisien :

[1907] MNHN Ms 2822, lettres du RP Eugène Ruellan à Alfred Grandidier, en 1879 et lettre d'Alfred Grandidier au Père Ruellan, le 22 janvier 1880.
[1908] MNHN Ms 2821, lettre du Père Auguste Moncet à Alfred Grandidier, le 25 novembre 1879.
[1909] MNHN Ms 2821, lettre du Père Auguste Moncet à Alfred Grandidier, le 28 décembre 1880.
[1910] MNHN Ms 2821, lettres du Père Auguste Moncet à Alfred Grandidier, entre le 29 juin 1879 et le 17 août 1884.
[1911] MNHN Ms 2813, lettres de Mgr Dupont à Alfred Grandidier entre le 24 avril 1881 et le 3 décembre 1920.
[1912] MNHN Ms 2813, lettre de Mgr Dupont à Alfred Grandidier, le 14 septembre 1886.
[1913] Grandidier, Alfred, « Mollusques de l'Ousaghara, de l'Oukami etc… », *Bulletin de la Société Malacologique de France*, Tome IV, juin 1887. Il fait état de la découverte d'une espèce entière, *leroya*, avec des sous-espèces : *tapsia leroyi*, *physopsis leroyi*. Cette espèce est nommée en hommage à Mgr Leroy.
[1914] MNHN Ms 2811, lettre du RP Etienne à Alfred Grandidier, le 30 mai 1882.
[1915] MNHN Ms 2817, lettres de Mgr. Leroy à Alfred Grandidier, entre le 20 juin 1885 et le 1er décembre 1894.

« Vous, Monsieur, que la Mission de Zanzibar s'honore de regarder comme l'un de ses plus anciens et de ses meilleurs amis.[1916]»

Alfred Grandidier entretient également une longue correspondance avec le Capitaine Arthur Bloyet[1917], mandaté par le comité français de l'Association internationale africaine. De 1881 à 1885, Bloyet construit et dirige une station scientifique à Kondoa, dans le centre de l'actuelle Tanzanie, en lien direct avec les établissements côtiers des Spiritains, notamment à Bagamoyo. Le délégué de l'Association internationale africaine se confie de toutes sortes de difficultés auprès d'Alfred Grandidier qui, selon son habitude, envoie des thermomètres, produits chimiques et autres instruments scientifiques, en échange de collections d'histoire naturelle, de relevés météorologiques et de triangulations diverses. En 1886, alors employé par la Compagnie du Canal de Panama à Colon, Bloyet remercie Alfred Grandidier pour la médaille d'argent que la Société de Géographie vient de lui attribuer. Déjà, en 1878, Debaize, dépêché en compagnie de son épouse dans la région de Tabora, dans le cadre d'une expédition franco-belge chapeautée par l'Association internationale africaine, s'adressait directement à Alfred Grandidier, désireux de considérer le savant comme son référent à Paris[1918]. V. Giraud, qui effectue dans le même cadre une exploration de Dar-es-Salam au Congo, dans les années 1890, se voit gratifié, avant son départ, d'une invitation au domicile d'Alfred Grandidier, où il bénéficie de conseils matériels et de divers instruments[1919].

B. L'aide institutionnelle

Même lorsqu'il ne reçoit pas personnellement les candidats à l'exploration de Madagascar, Alfred Grandidier use de toute son influence pour les favoriser, en leur faisant attribuer des financements, des prix, des recommandations. Il siège au sein de commissions puissantes à ce sujet, que ce soit à la Société de Géographie ou au Ministère de l'Instruction Publique. Il n'hésite pas à s'adresser directement aux plus hautes autorités à Paris ou à Tananarive pour favoriser ses protégés. De ce fait, nous n'observons pas, concernant Madagascar, le divorce entre autorités coloniales – gouverneurs... – et autorités scientifiques – commission des voyages, Muséum... – relevé par Emmanuelle Sibeud pour d'autres

[1916] MNHN Ms 2817, lettre de Mgr. Leroy à Alfred Grandidier, le 20 juin 1885.
[1917] MNHN Ms 2811, lettres d'Arthur Bloyet à Alfred Grandidier entre le 3 juin 1881 et le 1er avril 1886.
[1918] MNHN Ms 2813, lettre de A. Debaize à Alfred Grandidier, le 17 octobre 1878.
[1919] MNHN Ms 2817, lettre de V. Giraud à Alfred Grandidier, le 8 décembre ? (vers 1890).

régions[1920]. Au contraire, sous l'impulsion d'Alfred Grandidier tout s'imbrique pour favoriser l'exploration de la Grande Île.

1. La Commission des Voyages du Ministère de l'Instruction Publique

La nécessité d'un véritable soutien moral et financier officiel à l'égard des explorateurs français apparaît. Pour y répondre, se met en place en 1874, sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique, la « Commission des voyages et missions scientifiques et littéraires ». La commission se compose de quarante membres parmi lesquels des députés, des sénateurs et des scientifiques, qui siègent plusieurs années de suite. Le président honoraire est obligatoirement le Ministre lui-même mais le véritable pouvoir réside entre les mains du vice-président, poste occupé de longues années par Alphonse Milne-Edwards, de 1876 à sa mort[1921]. La commission comprend donc des savants et/ou explorateurs de très grande renommée, souvent académiciens et/ou professeurs au Muséum tels Henri et Alphonse Milne-Edwards, Quatrefages, Hamy, Renan, Maunoir, Paul Bert, Duveyrier…, mais aussi des hommes politiques ou influents comme Edouard Charton, le fondateur du *Tour du Monde*, Jules Charles-Roux, Jules Siegfried, Deschanel, Lesseps…[1922] L'on y trouve également des militaires à partir des années 1890[1923]. Alfred Grandidier ne tarde pas, bien entendu, à siéger parmi ces sommités du voyage scientifique. Il entre en 1888 et y demeure plusieurs années[1924].

Les crédits de la commission des voyages sont assez variables mais ils culminent à 500 000 francs en 1880, avant de se stabiliser autour de 200 000 francs. La sélection repose sur des critères de compétence et d'excellence ce qui permet à des étrangers de postuler[1925]. Une cinquantaine de missions reçoit un financement chaque année[1926].

La puissance de la commission des voyages s'affirme d'autant plus que ses membres siègent parallèlement dans les autres organisations et comités chargés de distribuer des subventions aux explorateurs. Charles-Roux, Leroy-Beaulieu, Maunoir, et bien évidemment Alfred Grandidier se côtoient partout. Ainsi, à la fin du XIXème, une petite dizaine d'hommes

---

[1920] Sibeud, Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? op. cit*., p. 31-32.
[1921] AN, F17/17226, article de R . Marzac, *Le Figaro*, 10 novembre 1892 ; et dossier de la Commission des voyages et missions scientifiques.
[1922] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 236-272.
[1923] AN, F17/17226, arrêté du 2 juin 1897.
[1924] AN, F17/17226, dossier de la Commission des voyages et missions scientifiques. Les archives de la Commission étant lacunaires, il ne nous a pas été possible de déterminer de manière certaine les dates auxquelles siège Alfred Grandidier. Il est membre de la Commission de 1888 à 1898 au moins, mais sans doute encore un peu après 1898.
[1925] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 236-272.
[1926] AN, F17/17226, article de R . Marzac, *Le Figaro*, 10 novembre 1892.

très influents gère à elle seule la totalité des crédits ainsi que l'organisation des explorations en France. Le système s'auto-engendre et favorise toujours les mêmes explorateurs ce qui implique qu'un candidat sans relation n'a quasiment aucune chance d'obtenir un soutien financier. La « recommandation » demeure en la matière la règle la mieux suivie[1927].

Lorsque la commission requiert un complément d'information pour prendre sa décision, une sous-commission se réunit et peut procéder à l'audition du candidat au voyage. Là encore, les membres sont souvent juges et partie et il est certain qu'il existe des accords entre jurés pour favoriser tel candidat plutôt que tel autre. Ainsi nous lisons le nom d'Alfred Grandidier au sein de la sous-commission chargée d'examiner le cas de son protégé Louis Catat en novembre 1888, où ne figurent que des amis ou collègues : Alphonse Milne-Edwards, Fouqué, Hamy, Duveyrier, Giard de Rialle et Chatin[1928].

Cependant la concurrence s'exerce entre les chasses gardées de chaque scientifique et nous pouvons constater que les plus larges bénéficiaires de subventions à la fin du XIXème siècle[1929] restent les voyages en Égypte. Bien qu'à partir des années 1890, la renommée de Madagascar favorise l'octroi d'un financement institutionnel[1930], Alfred Grandidier ne relâche pas sa vigilance. Il appuie, à de très rares exceptions près, tous les candidats à l'aventure malgache, avec davantage d'énergie pour ceux qu'il connaît personnellement, afin de maximaliser leurs chances de départ.

Lorsque la mission Catat-Foucart passe devant la commission, on consulte Alfred Grandidier « dont le nom fait autorité dans toutes les questions relatives à Madagascar[1931] » et devant un avis très favorable de sa part, la commission vote à l'unanimité la mission de deux ans pourvue d'un budget de 16 000 francs par an – et 4000 francs d'extra[1932]. Le rapport d'Alfred Grandidier est si convainquant qu'on ne remet même pas en doute le montant des subventions demandées !

> « […] La mission que M. Catat se propose d'entreprendre et qu'il nous semble très apte à remplir rendra, nous en sommes convaincus, de très grands services à toutes les branches de la science.[…] [Je] vous propose donc d'émettre l'avis que M. Le Ministre de l'Instruction Publique accorde à M. Catat la mission qu'il demande et qui

[1927] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit*., pp. 236-272.
[1928] AN F17/2945, dossier Catat, arrêtés du 5 novembre 1888 et du 9 février 1889.
[1929] AN, F17/17226, dossier de la Commission des voyages et missions scientifiques.
[1930] Voir annexe 29.
[1931] CAOM MAD140-197, lettre du Ministre de l'Instruction Publique au Ministre des Affaires Étrangères, le 5 novembre 1888.
[1932] AN F17/2945, lettre du Ministre de l'Instruction Publique au Ministre des Affaires Étrangères, le 5 novembre 1888.

doit durer 2 ans. La somme jugée nécessaire est de 32000 francs payables en deux annuités.[1933]»

La commission se voit soumettre parfois des missions jouant double-jeu. En 1893, Charles Alluaud, conservateur au Muséum de Limoges, qui possède à son actif plusieurs missions de géologie et de zoologie notamment aux Seychelles, se déclare passionné par l'Afrique et Madagascar depuis qu'il a rencontré François de Mahy. Il veut donc entreprendre une expédition à Madagascar, du Nord au Sud, le long de la côte Ouest. Il adresse à cette fin sa demande au Ministère des Affaires Étrangères – où de Mahy a ses entrées – et non au Ministère de l'Instruction Publique, en se déclarant prêt à faire de l'espionnage sous couvert de mission scientifique[1934]. L'affaire est transmise au Ministère de l'Instruction Publique, dont la commission des voyages donne un avis favorable. Alluaud se voit aussi doté de 5000 francs versés par les Affaires Étrangères pour étudier l'histoire naturelle[1935]. Alfred Grandidier a forcément été consulté dans ce cas particulier et il n'est guère étonnant qu'il l'ait approuvé étant donné son ambition de lier science et patriotisme et parce qu'il ne peut mécontenter de Mahy. De plus on sait qu'Alphonse Milne-Edwards, qui lui a déjà octroyé une modeste subvention pour le voyage aux Seychelles approuve l'expédition d'Alluaud à Diégo-Suarez à laquelle participe également un aide-naturaliste du Muséum. En 1897, ce même scientifique repart, cette fois vers Fort-Dauphin, toujours avec la bénédiction d'Alphonse Milne-Edwards et d'Alfred Grandidier[1936]. Là encore, le patriotisme n'est pas absent puisqu'Alluaud écrit au Ministre des Colonies que la mission fait suite aux alarmes de Milne-Edwards et Gallieni concernant d'importantes collections d'histoire naturelle malgache dirigées vers des muséums étrangers, au détriment de la France. « Les savants du Muséum s'en sont émus et m'ont fait l'honneur de me charger d'aller au Sud de Madagascar sans tarder pour y recueillir des matériaux qui, après les sacrifices faits par la France, doivent revenir à la science française[1937]». Alfred Grandidier souscrit-il à ce discours ? Ce n'est pas certain car nous avons déjà vu que la science ne connaît guère les frontières pour lui et qu'il aide volontiers les étrangers. Nous ne serions toutefois pas surprise d'une contradiction supplémentaire de sa part, comme on le verra plus loin.

[1933] CAOM MAD 140-197, rapport d'Alfred Grandidier à la Commission des Voyages et Missions du Ministère de l'Instruction Publique, le 24 octobre 1888.
[1934] CAOM OIND 19-106, Lettre d'Alluaud au Ministre des Affaires Etrangères, le 24 février 1893.
[1935] CAOM OIND 19-106, lettre du Ministre des Affaires Etrangères au Ministre de l'Instruction Publique, le ? mars 1893.
[1936] AN F17/2933, dossier Alluaud.
[1937] CAOM Mission 63, dossier Alluaud, lettre d'Alluaud au Ministre des Colonies, le 27 janvier 1900.

En 1890, Ferdinand Renaud, Commandant du Palais à Monaco, demande à entreprendre une mission sur les mousses à Madagascar. Alfred Grandidier, préalablement consulté, se montre favorable[1938]. En revanche, la position du savant reste obscure concernant la candidature de Marc Sarran la même année. Le Résident Général à Madagascar, sollicité par cette personne, renvoie le dossier auprès du Ministère de l'Instruction Publique et préconise une fois de plus que celui-ci consulte Alfred Grandidier avant toute décision[1939]. La Commission n'a finalement pas soutenu ce projet.

En somme, rares sont ceux qui partent sur l'Île Rouge sans avoir bénéficié, à un moment ou à un autre, du soutien primordial d'Alfred Grandidier. On note que le Baron Michel, dont la mission dans l'Océan Indien – La Réunion, Mayotte, Nosy-Be, Madagascar – se déroule en 1890-1891 pour le compte du Ministère des Colonies, semble échapper à Alfred Grandidier mais cela s'explique certainement par son statut d'ancien officier de Marine avec des accointances personnelles au Ministère et par la nature de sa mission, très commerciale[1940].

Si l'engouement pour Madagascar se remarque de façon flagrante dans les années 1890, en revanche la Commission du Ministère de l'Instruction Publique n'aide plus aucune expédition vers la Grande Île à partir de 1906 et jusqu'au décès d'Alfred Grandidier[1941].

2. Les autres soutiens officiels indirects

Même pour les missions qu'il n'accompagne pas directement, ou pour lesquelles nous n'avons pas retrouvé la trace d'un soutien personnel significatif dès l'origine[1942], Alfred Grandidier se tient toujours au courant et s'intéresse aux résultats obtenus, notamment au sein du Muséum. En ce qui concerne Gautier, tous ses rapports sont transmis à Alfred Grandidier, qui lui-même rend compte au Ministère de l'Instruction Publique. De même, lorsqu'il rencontre des difficultés matérielles sur place et demande plus d'argent, le voyageur est soutenu par son ami Marcel Dubois et par Alfred Grandidier[1943].

[1938] AN F17/3002A, lettre du Ministre de l'Instruction Publique à Alfred Grandidier, le 1er décembre 1890 et réponse de ce dernier le 2 décembre 1890.
[1939] CAOM MAD 140-197, lettre du Résident Général à Madagascar au Ministre des Affaires Etrangères, le 24 octobre 1890.
[1940] CAOM OIND 1-4, Dossier Baron Michel.
[1941] AN, F17/17226, dossier Commission des voyages et des missions scientifiques.
[1942] Par exemple l'expédition d'Emile Gautier en 1893-1894 sous l'égide des Affaires Étrangères, ou encore les deux missions d'Eugène Bastard pour le Muséum en 1897 et 1899 – après l'avoir aidé en 1895 –, celles d'Humblot dans le Nord-Est entre 1876 et 1882, et les voyages de François Geay avec son épouse à travers toute la Grande Île entre 1904 et 1909. Poisson, Henri, *François Geay, voyageur naturaliste (1859-1910)*, date ?
[1943] AN F17/2969A, dossier Gautier.

Et Alfred Grandidier ne se limite pas aux explorateurs de Madagascar. En sa qualité de Président de la Société de Géographie, notamment, il œuvre autant qu'il peut pour la valorisation du travail des explorateurs en général. Alors qu'à partir de 1870 les explorations deviennent de plus en nationalistes, à cause des visées coloniales, Alfred Grandidier reste ouvert à l'exploration de Madagascar par des étrangers et encourage les voyageurs autres que français qui se signalent partout dans le monde. Ainsi, il a l'occasion de recevoir en séance solennelle les plus grands explorateurs contemporains parmi lesquels les Suédois Nordenskjöld de retour d'Antarctique, et Sven Hedin revenant d'Asie Centrale. En 1888, il arrive en retard à une séance hebdomadaire de l'Institut parce qu'il est retenu au Comité de l'Association Africaine où il fait une proposition importante concernant un voyageur qu'il soutient[1944].

En 1894 Alfred Grandidier est également co-fondateur de la Société des Amis des Explorateurs, destinée notamment à soutenir les familles des explorateurs disparus en mission, mais surtout à soutenir financièrement les explorateurs, par exemple ceux qui rencontrent des difficultés au terme de leur expédition pour financer leur retour en France. Le Prince d'Arenberg, le baron Hulot, Louis de Turenne, Henri d'Orléans, Edmond de Rothschild ou Gabriel Bonvalot se trouvent également à l'origine de cette initiative[1945]. Le 11 mai 1904 la société se dissout au profit de la Société de Géographie, à charge pour elle de reprendre cette responsabilité à travers le Comité d'assistance aux explorateurs et aux colons, instance dont Guillaume Grandidier prend la tête exécutive en tant que secrétaire[1946].

En revanche, alors qu'il appartient à tous les cercles et à toutes les sociétés où paraissent les explorateurs scientifiques et où se décident les missions à venir, Alfred Grandidier paraît absent du « club » de la Petite Vache où, de la fin des années 1860 à sa fermeture en 1899, la communauté des savants – comme Alphonse Milne-Edwards, Hamy, Maunoir, Henri Cordier – et des voyageurs – comme le Prince Bonaparte, Brazza, Bonvalot et tant d'autres – se retrouvent le vendredi à dîner[1947]. Cette célèbre crèmerie du 66 rue Mazarine constitue un véritable lieu de pouvoir en marge de la Société de Géographie, un lieu absolument incontournable dans le milieu de l'exploration car de nombreux départs s'y décident, des voyages s'y organisent. C'est là aussi que se jouent souvent officieusement les

[1944] Institut, Ms 2425, lettre d'Alfred Grandidier à Daubrée, le 29 février 1888.
[1945] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*
[1946] Fierro, Albert, *La Société de Géographie 1821-1946*, *op. cit.*, p. 94-95.
[1947] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op. cit.*, pp. 321-350 ; Malo, Henri, *A l'enseigne de la Petite Vache*, Editions de la Nouvelle France, Paris, 1945, 247 p.

attributions de subventions, c'est là encore que s'échangent nombre de conseils et d'anecdotes de voyage. Dominique Lejeune estime que ce lieu de rendez-vous du « Gotha de l'exploration » est un groupe de pression beaucoup plus efficace que la Société de Géographie dans son ensemble, pourtant alors à son apogée[1948]. Or, contre toute attente, aucun témoignage ne vient accréditer la présence d'Alfred Grandidier à ces dîners[1949] alors que ses meilleurs amis s'y pressent, et lui-même n'y fait jamais allusion. Une seule fois l'on trouve sous sa plume une référence à un « dîner de voyageurs » manifestement récurrent, mais s'agit-il de celui de la Petite Vache[1950]?

La seule explication à cette remarquable absence nous semble être l'atmosphère populaire, voire même débraillée, qui règne dans l'établissement, en opposition totale avec l'image que cultive Alfred Grandidier, avec l'aide de son épouse. D'autre part, l'on risque dans ce genre de réunion de se laisser aller à des confidences sur des expériences de brousse très éloignées du travail scientifique, écueil que veut à tout prix éviter Alfred Grandidier, désireux d'entretenir au contraire un mystère nébuleux sur sa vie quotidienne à Madagascar. Le peintre Van Muyden n'écrit-il pas que « La Petite Vache, c'est la table d'hôtes ou plutôt la table de famille modeste d'aspect [où les explorateurs] disent les aventures intimes qu'on ne peut révéler au public de la Sorbonne[1951]» ? Et nous savons à quel point Alfred Grandidier est resté discret sur ce point auprès de ses amis parisiens et de son entourage familial. Cette absence dans un des hauts-lieux parisiens de l'organisation des explorations à la fin du XIXème siècle n'empêche pas pour autant Alfred Grandidier de posséder un réel pouvoir officiel.

C. Tirer profit des jeunes explorateurs

Alfred Grandidier ne se contente pas de donner des conseils bienveillants aux explorateurs qui souhaitent se lancer sur ses traces. Il leur adresse parfois de véritables injonctions et oriente leurs projets en fonction de ses besoins, le plus souvent pour compléter ses propres observations. La jeune pépinière doit rapporter ses fruits et le maître se montre

[1948] Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, op. cit., p. 98.
[1949] Malo, Henri, *A l'enseigne de la Petite Vache*, *op. cit*.
[1950] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 avril 1898.
[1951] www.brazza.culture.fr

exigeant ! Nous avons perçu, au travers des lettres des jeunes gens, des sentiments de respect mêlés de crainte. L'ombre tutélaire semble planer tout au long de leurs expéditions.

Alfred Grandidier ne se cache pas de diriger les recherches des jeunes explorateurs, souvent en échange de son soutien officiel. Dès 1871-1872, il pilote à distance le naturaliste néerlandais Van der Henst sans jamais l'avoir rencontré, par l'intermédiaire de la famille Samat. Il lui trace des itinéraires, lui donne des consignes de travail très précises, lui enjoint de récolter des peaux, des animaux entiers et des fœtus placés dans l'alcool, des crânes humains, lui demande de noter aussi bien les chemins empruntés que les mœurs des Malgaches ou des animaux…[1952] Il écrit en 1893 que la topographie de Madagascar est désormais bien connue parce qu'il a expressément envoyé Catat, Maistre, Foucart, Douliot, Gautier et Müller faire les relevés. Il utilise dans ses propres travaux leurs notes et carnets de route, trace leurs itinéraires, y compris ceux de Gautier qu'il a pourtant suivi d''un peu plus loin[1953]. Georges Müller est dirigé vers les régions de l'Ouest et le Centre, de la Baie de Bombetoka jusqu'à Antsirabe, en fonction des besoins d'Alfred Grandidier[1954]. Les indications données aux jeunes voyageurs par Alfred Grandidier peuvent parfois lui avoir été inspirées par Gallieni qui lui écrit : « Nous ne perdons pas notre temps pour explorer le pays et faire connaître les régions nouvelles. Il faudrait maintenant quelques explorations techniques spéciales, au point de vue géologique, botanique etc...[1955]». Car à la fin du XIXème siècle, la géographie arrive au premier plan et domine même ce que l'on qualifiera plus tard de sciences coloniales, selon l'historien Thomas Richards : « By the end of the XIXth century, geography had become unquestionably the queen of all imperial sciences […] inseparable from the domain of official and unofficial knowledge[1956] ». Dans sa collaboration avec Gallieni, à travers les objectifs qu'il fixe aux explorateurs, Alfred Grandidier est un acteur majeur de cette évolution.

Le savant préconise, au sein de la sous-commission de la Commission des voyages du Ministère de l'Instruction Publique, de ne soutenir la mission Catat qu'à la condition que celui-ci accepte de se plier aux instructions que lui-même donnera aux explorateurs. Alfred

[1952] MNHN Ms 2823, lettre d'Alfred Grandidier à Van der Henst, sans date (vers 1871-1872).
[1953] Grandidier, Alfred, « Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente dernières années », *op. cit.* ; ANF17/2969A, dossier Gautier.
[1954] CAOM MAD 140-197, lettre du Ministre de l'Instruction Publique au Ministre des Affaires Etrangères, le 14 mars 1893.
[1955] Lettre du 12 décembre 1897, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*
[1956] Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940, op. cit.*, p. 5. « A la fin du XIXème siècle, la géographie était sans conteste devenue la reine des sciences coloniales […], inséparable du domaine de la connaissance officielle et officieuse. »

Grandidier demande ainsi que cette mission soit dirigée vers le Sud, notamment dans le pays Bara, pour réaliser des études topographiques, géologiques, botaniques et zoologiques mais également pour étudier les tribus méridionales « très superstitieuses, très rapaces et très cruelles ». Comme c'est malgré tout Le Myre de Vilers qui est à l'initiative de la mission, Alfred Grandidier envisage que Catat puisse aussi se rendre dans le Nord pour effectuer des travaux géographiques utiles au Résident Général[1957]. De ce fait, lorsque les premiers résultats de la mission Catat parviennent au Ministère de l'Instruction Publique et sont aussitôt communiqués à Alfred Grandidier pour évaluation, ce dernier répond aussitôt qu'il regrette le maintien des explorateurs à Tananarive par Le Myre alors qu'il avait demandé l'exploration du Sud[1958] ! Jugeant ensuite que son avis n'est décidément pas suffisamment pris en compte et que la mission est en train de lui échapper, il demande à son ami et président de la commission des voyages d'écrire en ce sens au Ministre :

> « La mission de M. Catat à Madagascar n'a pas donné les résultats que l'on en attendait et cela malgré les efforts et les fatigues du voyageur qui n'a pu explorer que des régions bien connues de l'île et en quelque sorte épuisées par les recherches de ses devanciers.[1959]»

Finalement Alfred Grandidier obtient ce qu'il veut et Catat séjourne une bonne partie de l'année 1890 dans le Sud. Son ton change alors du tout au tout et il écrit : « Nos braves voyageurs dont […] l'exploration est tout à fait remarquable et digne d'éloges à tous égards.[1960]»

En ce qui concerne l'itinéraire d'Henri Douliot, c'est Alfred Grandidier qui le détermine entièrement. Il lui demande de visiter l'intérieur du Menabe encore trop peu connu en se rendant de la Baie de Baly au Bongolava et au Bemaraha, régions très intéressantes du point de vue géologique en particulier, où le savant ne s'est pas rendu. Douliot doit en rapporter des roches, des fossiles, mais aussi des plantes, des petits mammifères, des poissons d'eau douce et des invertébrés, il doit encore faire le tracé de ses itinéraires. Le savant insiste sur la recherche des fossiles, l'étude du rafia dont on fait les étoffes de rabane, ainsi que sur l'étude des Vazimba, premiers habitants supposés de la Grande Île[1961]. Alfred Grandidier va jusqu'à dresser le programme du jeune Douliot semaine par semaine, avec l'itinéraire précis

[1957] AN F17/2945, rapport d'Alfred Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 24 octobre 1888.
[1958] AN F17/2945, lettre du Ministre de l'Instruction Publique à Alfred Grandidier, le 24 mai 1889 et réponse de ce dernier, le 26 mai 1889.
[1959] AN F17/2945, lettre d'Alphonse Milne-Edwards au Ministre de l'Instruction Publique, le 26 janvier 1890.
[1960] AN F17/2945, lettre d'Alfred Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 9 décembre 1890.
[1961] CAOM MAD 140-196, carnet non numéroté d'Henri Douliot.

qu'il doit suivre – tracé en rouge sur une carte qu'il lui confie – et même la vitesse à laquelle il doit marcher selon les régions ! Il insiste sur le fait de mener l'exploration suffisamment lentement pour que les études soient complètes et approfondies. Il lui faudra ménager le temps de sympathiser avec la population, échanger des informations avec elle et collecter un maximum d'objets en chemin. C'est encore Alfred Grandidier qui choisit la date d'embarquement de Douliot. Il précise que ce sera entre le 12 avril et le 12 mai de Marseille, jusqu'à Morondava, afin de bénéficier de la saison sèche[1962]. Nous sommes impressionnée par la docilité de l'explorateur : « Je ne puis que me soumettre à votre décision quant au choix de la région à explorer et vous remercie profondément de vos conseils et de votre longue expérience qui me seront si utiles.[1963]»

Il va sans dire qu'Alfred Grandidier se montre particulièrement directif avec son fils, à proprement parler son alter-ego, notamment lors du premier séjour de Guillaume Grandidier à Madagascar. Une de ses lettres contient pas moins de 3 pages de conseils[1964] ! Le père dresse à son fils un itinéraire à suivre au jour près, depuis son départ de Marseille le 10 mars 1899 à son retour. Et Alfred Grandidier planifie même les vacances que peut s'octroyer son fils, soit une semaine au Caire sur le chemin du retour ! Avant même d'avoir atteint la Grande Île, Guillaume envoie déjà à chaque escale toutes ses notes et ses plaques photographiques à son père[1965].

L'itinéraire à suivre à Madagascar ne lui laisse guère de temps pour flâner. Alfred Grandidier le calcule sur une moyenne de 6,5 heures de marche quotidienne, à quoi il faut rajouter la masse de temps passé à noter, collecter, mesurer etc… et dans lequel il faut prendre en compte les imprévus qui empêchent la progression de la mission. Le naturaliste parisien abreuve son fils de recommandations tout au long de son exploration en même temps qu'il le tient au courant des dernières découvertes scientifiques en médecine tropicale ou en photographie…[1966]. La pression que fait peser Alfred Grandidier sur les épaules de Guillaume nous paraît réellement très forte, si bien que celui-ci, ayant amassé assez d'objets pour remplir 11 caisses en moins d'un mois, ne se déclare pourtant pas satisfait de ses résultats et implore l'indulgence de son père : « Je vous prie […] de ne pas me juger sur ce premier envoi.[1967]»

[1962] CAOM MAD 140-196, carnet de notes n°1 d'Henri Douliot. Finalement Douliot ne part que bien plus tard, à cause du temps qu'il faut pour réaliser tous ses préparatifs, tant matériels qu'administratifs.
[1963] CAOM MAD 140-196, lettre de Douliot à Alfred Grandidier, le 19 février 1891.
[1964] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 février 1899.
[1965] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 2 avril 1898.
[1966] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 avril 1898.
[1967] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 8 mai 1898.

Alfred Grandidier insiste, comme auprès d'autres explorateurs, pour que son fils rapporte des fossiles[1968], mais aussi des crânes[1969]. Il souhaite particulièrement des os d'æpyornis car l'échéance de l'Exposition Universelle de 1900 approche. Y proposer un squelette entier de l'oiseau représenterait une première mondiale et une source de gloire personnelle, bien entendu[1970]. Il indique aussi très précisément à chaque étape les personnes à rencontrer : Samat et Grevé à Monrondava, Mgr Cazet, le Père Colin, le Révérend Sibree, l'architecte Jully et Gautier à Tananarive[1971]… Il lui conseille particulièrement de voyager avec Grevé à Tuléar et même à Tananarive. Guillaume Grandidier, bien qu'il n'apprécie pas Grevé, l'estimant menteur, paresseux et nonchalant « comme tous les Créoles », continue toutefois de travailler avec lui, n'osant contrevenir aux conseils paternels[1972].

Alfred Grandidier reproche à son fils de n'avoir pas pris de photos de baobabs et de didieracées dans le Menabe…. S'il se montre compréhensif lorsque Guillaume lui explique qu'il est vraiment difficile d'effectuer la traversée Tuléar-Fort-Dauphin – le point fort de cette exploration – et qu'il doit modifier son programme, il fait surtout preuve d'une immense déception[1973]! Pourtant, il l'avoue plus tard avec une pointe de cynisme, il avait mis sciemment la barre trop haut : « Il n'a jamais été douteux pour moi que tu ne pourrais jamais réaliser le programme en entier, c'eût été trop beau.[1974]»

Finalement, après plusieurs mois de terrain, Guillaume Grandidier parvient peu à peu à gagner son autonomie, son père lui accorde davantage de confiance et renonce à vouloir diriger le jeune homme à distance, même s'il ne peut s'empêcher de critiquer ses choix d'itinéraires alternatifs : « Ces réflexions, je te les soumets, mais tu es seul capable de juger ce que ta bourse, ta santé et ton intérêt scientifique te conseillent de faire. Renseigne-toi bien de tous côtés où il y a des gisements de fossiles.[1975]»

Guillaume Grandidier, lors de son voyage en 1898-1899, est à l'initiative du travail historique sur l'île, notamment au travers des vestiges archéologiques, recherchant particulièrement les traces arabes. Nul doute que cet objectif lui est soufflé sinon dicté par son père[1976], qui a toujours éprouvé un intérêt pour les invasions arabo-musulmanes sans

[1968] MNHN Ms 2786, carnet de route de Guillaume Grandidier, 1899 ?
[1969] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 7 mai 1898.
[1970] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 août. 1898.
[1971] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 juillet 1898.
[1972] MNHN Ms 2817, lettres de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 12 avril et le 7 mai 1898.
[1973] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 juillet 1898.
[1974] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 août 1898.
[1975] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 23 août 1898.
[1976] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 24 décembre 1898.

véritablement pouvoir approfondir mais qui, à cette époque, est plongé dans ses recherches sur l'histoire de Madagascar au travers des publications de la *Collection des ouvrages anciens*, et sur les vagues d'immigration successives dans l'île. Guillaume Grandidier indique cependant que c'est aussi à l'instigation de Gallieni qu'il fouille la ville arabe de Mahanasa, au Nord de Vohemar[1977]. Nous l'avons vu, Alfred Grandidier veut prouver que la population de Madagascar est essentiellement d'origine asiatique et si les ancêtres indo-malais des Malgaches ne font aucun doute, il désire de nouvelles preuves pour étayer son point de vue sur un vaste apport arabo-persan. Son fils, bien que plutôt passionné de zoologie, se voit donc chargé de collecter toutes les informations sur l'influence arabe à Madagascar. De même, à l'issue de son second voyage, Guillaume Grandidier opère un large crochet en Afrique Australe et Orientale, de Zanzibar à Durban, avant son retour en France. Ce voyage sert encore les préoccupations de son père qui veut comparer la civilisation malgache à celles d'Asie du Sud – qu'il a personnellement étudiées – et à celles des Bantous d'Afrique Australe, que son fils est chargé d'observer pour lui, afin d'achever de se convaincre que l'essentiel de la culture malgache est bien à rattacher à l'Asie et non à l'Afrique.

Avec le début de la colonisation, Alfred Grandidier réoriente toujours davantage les recherches de ses équipes vers des aspects pragmatiques, économiquement utiles et rentables pour la colonie qui les accueille, notamment en ce qui concerne les productions agricoles et la prospection minière. Il incite ainsi son fils en 1898 :

> « Aussi bien dans le Menabe que dans le Fiherenana et dans tout le Sud, ouvre les yeux et les oreilles en ce qui concerne les diverses plantes à caoutchouc. Tous les renseignements à ce sujet ont une valeur scientifique mais aussi coloniale, car tu seras dans l'avenir souvent appelé à donner ton avis sur les entreprises coloniales utiles à tenter.[1978]»

L'exploration devient, pour lui comme pour ses confrères[1979], une science appliquée, notamment au commerce, ce qu'il a toujours plus ou moins appelé de ses vœux – comme en Amérique du Sud ou dès son retour de Madagascar[1980] – bien que lui-même ait commencé par pratiquer les voyages davantage pour le plaisir intellectuel de la connaissance pure.

> « Il ne suffit pas en effet que des voyageurs explorent avec une activité incessante la surface de notre globe et fassent peu à peu disparaître des cartes les « blancs » qui faisaient de si grandes et si nombreuses tâches, il y a encore peu

[1977] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 4 novembre 1898.
[1978] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 avril 1898.
[1979] Voir annexe 35.
[1980] Annexe des citations, citation n° 1.

d'années, surtout dans l'Asie et dans l'Afrique centrale, il faut aussi en étudier les productions et la mise en valeur pour le plus grand bien des colons et des indigènes.[1981]»

On peut donc considérer qu'après avoir exercé lui-même la géographie de l'exploration, Alfred Grandidier promeut la géographie coloniale, selon la typologie de Pierre Singaravélou[1982]. Cette géographie coloniale, suscitée par les administrations locales, se caractérise notamment par sa complémentarité avec l'ethnographie, en conformité avec la vision très interdisciplinaire d'Alfred Grandidier.

V. Une vision pour l'avenir de Madagascar

Au fil des événements qui lient toujours davantage Madagascar et la France, au gré des sollicitations de plus en plus variées, Alfred Grandidier s'aventure hors du strict champ scientifique pour développer une vision globale de l'Île Rouge et de son évolution. S'appuyant autant sur des impressions ressenties et des opinions forgées au cours de ses périples de jeunesse que sur les connaissances acquises grâce au gigantesque travail de ses collaborateurs, il synthétise les notions et tente de créer un modèle idéal, mais non dénué de contradictions, qu'il souhaiterait appliquer à Madagascar. Encore une fois, la Grande Île apparaît comme son laboratoire, son champ de recherche et d'expérimentation, un terrain propre à tester ses idées sur lequel il peut imprimer sa personnalité.

A. Pour le bien des Malgaches et de Madagascar ?

Nous retrouvons ici l'interrogation cruciale sur l'interdépendance entre Alfred Grandidier et Madagascar : qui profite vraiment de qui, qui a besoin de qui ? Si Alfred Grandidier fait valoir sans relâche que Madagascar a besoin des explorateurs pour connaître et exploiter ses richesses et que les administrateurs français profitent aussi du savoir recueilli par les voyageurs au sujet des peuples malgaches pour mieux les encadrer, il apparaît dans un même temps que les scientifiques ont également beaucoup à gagner dans la colonisation.

[1981] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit*.
[1982] Singaravélou, Pierre, « Géographie et colonisation : approches historiographiques », *op. cit*.

Plusieurs historiens anglo-saxons ont relevé la dépendance mutuelle de la science et de la conquête coloniale[1983].

1. Coloniser pour développer Madagascar ?...

Alfred Grandidier suit avec passion les nombreuses péripéties politico-militaires qui mènent à la colonisation de Madagascar. Il participe au débat public à ce sujet, notamment lors d'une controverse formelle avec Paul Leroy-Beaulieu sur le futur statut à accorder à Madagascar[1984]. L'économiste est connu pour ses positions clairement colonialistes depuis qu'il a fait paraître, en 1874, *De la colonisation chez les peuples modernes*, un ouvrage qu'il considère lui-même comme le plus important de son œuvre, qu'il augmente au fil des ans et dans lequel il évoque la « mission colonisatrice », « la vocation civilisatrice de la France » ou encore « ses capacités colonisatrices »[1985]. Il peut être considéré comme l'un des principaux instigateurs de la politique coloniale de la Troisième République. Leroy-Beaulieu partage avec Alfred Grandidier des idées libérales mais ne veut pas pour autant d'un protectorat car il souhaite une entière mainmise de la France sur la Grande Île. Alfred Grandidier acquiesce mais refuse d'employer le terme d'annexion, qui sous-entend selon lui assimilation de la colonie à la métropole[1986]. Il ne veut pas transformer les Malgaches en Français. « Nous ne différons que sur le sens du mot protectorat[1987]» conclut l'ancien explorateur. Après des échanges courtois par journaux interposés, Alfred Grandidier finit par demander une entrevue avec l'économiste et ils se mettent d'accord[1988]. D'ailleurs, ils ont le même avis concernant l'objectif principal d'une colonie : celle-ci doit non seulement enrichir la Métropole, mais surtout ne rien lui coûter[1989].

Au sujet du protectorat, Alfred Grandidier rencontre aussi l'opposition de son ancien protégé, Louis Catat. En effet, ce dernier s'affirme comme un farouche adversaire du protectorat, dans lequel il voit une faveur faite aux Merina et les manigances du Ministère des Affaires Étrangères qui veut garder la haute-main sur l'île. Au contraire, Catat souhaite une

---

[1983] Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, *op. cit*., p. 3.
[1984] Annexe 45.
[1985] Leroy-Beaulieu, Paul, *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1882, 676 p., p. V, VI.
[1986] Leroy-Beaulieu, Paul, « Pour le futur de Madagascar » et Grandidier, Alfred, « Réponse à M. Leroy-Bealieu », *op. cit.*, p. 264.
[1987] Grandidier, Alfred, *ibid*., p. 267.
[1988] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Paul Leroy-Beaulieu, le ? (sans doute automne 1895).
[1989] Coquery-Vidrovitch, Catherine, « Les idées économiques de Brazza et les premières tentatives de compagnies de colonisation au Congo français, 1885-1898 », C*ahier d'Etudes Africaines*, n°17, pp. 57-82, p. 81.

colonisation pure et simple afin que Madagascar passe sous contrôle du Ministère des Colonies mais aussi pour que la France s'affirme enfin face à la Grande-Bretagne[1990].

Bien que son opinion se montre évolutive plus qu'uniforme, Alfred Grandidier semble croire véritablement à la solution d'un protectorat léger sur Madagascar jusqu'au début des années 1890. C'est en tous les cas ce qu'il veut faire admettre aux élites merina, très inquiètes de se voir de plus en plus envahies[1991]. Des rumeurs circulent en effet à Tananarive, dès 1887, sur la « trahison » de l'explorateur, qui aurait travaillé à la conquête depuis le début[1992], ce qu'il lui faut démentir. Alfred Grandidier affirme alors que Madagascar a les capacités d'un développement endogène si les élites malgaches s'européanisent. Très imprégné d'une culture aristocratique, l'ancien explorateur n'envisage le changement qu'initié par la noblesse tananarivienne. Cette idée, exposée très tôt par Albert Campan dans ses courriers[1993], influence peut-être son ami parisien. Puis la guerre est déclarée et nous avons vu qu'Alfred Grandidier se place alors totalement au service de l'armée française.

Toujours aux premières loges grâce à ses relais sur place chez les militaires, il tient à informer au mieux ses concitoyens, notamment pendant la campagne militaire de 1894-1895 qui est parfois couverte par la presse métropolitaine comme désastreuse. Ainsi, le *Bulletin de Madagascar* s'ouvre-t-il toujours par la rubrique « Les événements de Madagascar ».

Alfred Grandidier répète à maintes reprises qu'il souhaite le bien des Malgaches, qu'il les considère comme un peuple « capable », ainsi qu'il l'exprime publiquement à l'Institut :

> « Je serais heureux d'avoir éveillé vos sympathies en faveur de ce peuple [merina], très digne d'intérêt, sur lequel je fais grand fond pour l'avenir de Madagascar, qui est aujourd'hui sous notre protectorat, et qu'il nous incombe, par conséquent, de guider dans la voie de la civilisation.[1994]»

Il estime que le développement malgache passe par l'écrasement de l'hégémonie merina sur les peuples côtiers bien que d'après lui les Merina représentent les plus habiles et industrieux des Malgaches, car aussi les plus Asiatiques : leur domination ne doit plus s'exercer pour eux-mêmes mais pour le compte de la France. Ce paradoxe trouve son explication dans les changements géopolitiques : tant que les Merina évoluent dans l'orbite britannique, Alfred Grandidier ne les envisage que comme des adversaires. C'est d'ailleurs lui

---

[1990] Catat, Louis, *Voyage à Madagascar 1889-1890*, Hachette, Paris, 1895, 452 p., p. 402-403.
[1991] Annexe 43.
[1992] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 19 janvier 1887.
[1993] Annexe des citations, citation n° 1.
[1994] Acad. Sc., Dossier biographique d'Alfred Grandidier, *Discours sur Madagascar et ses habitants aux Cinq Académies, le 25 octobre 1886*, p. 44.

qui inspire en grande partie ces mots à Gallieni : « Mon programme est : franciser Madagascar, saper l'influence anglaise et abaisser l'orgueil et la puissance hova [1995]». Le rabaissement de la puissance merina, tant souhaité, s'avère nécessaire pour asseoir la présence française, au moins sous la forme de protectorat. Ensuite, lorsque la France obtient le contrôle de l'île, les Merina sont envisagés comme des ouvriers habiles et intelligents qu'il faut utiliser en priorité. De plus, le pays offre tant de richesses naturelles, et notamment géologiques, qui ne sont pas exploitées, que la colonisation représente, du point de vue du scientifique français, presque un devoir. Yvan Paillard place le revirement d'Alfred Grandidier au sujet des Merina en 1872, devenant même leur défenseur face à des opposants aigris et jaloux qui combattent ce peuple uniquement parce qu'il ne se laisse pas piller[1996]. En somme, tant qu'il côtoie les Merina sur le terrain, l'explorateur ne les apprécie pas, mais dès qu'il rentre en Europe il plaide en leur faveur. A son retour d'exploration, Catat développe le sentiment inverse.

C'est parce qu'il dit aimer Madagascar et son peuple qu'Alfred Grandidier se montre favorable à sa colonisation[1997]. En 1894, à la création du Comité de Madagascar, l'alliance avec les Merina lui semble alors tout aussi nécessaire à la colonisation française qu'elle paraissait avant cette date inacceptable. La seule constante est l'idée qu'une main-mise européenne représente un bienfait pour la Grande Île.

> « La colonisation est une association où, en échange du sol et du travail que fournit l'indigène, nous apportons notre intelligence, notre service et nos capitaux. Notre association avec les Merina sera prospère car, intelligents et désireux de s'élever à notre niveau, ils en comprendront vite tous les avantages.[1998]»

Déclarant sans cesse que le développement économique de leur pays va nécessairement conduire à l'épanouissement des Malgaches si cette tâche est confiée à d'adroits dirigeants – dans son esprit, Gallieni –, Alfred Grandidier se déclare persuadé que c'est une œuvre juste, et que les Malgaches eux-mêmes, du moins, les Merina, s'en rendront vite compte[1999]. D'ailleurs, de son point de vue, les travers que l'on reproche généralement à la colonisation ont déjà été introduits depuis longtemps sur la Grande Île, à cause des

---

[1995] Cité dans Grandidier, Guillaume, *Gallieni, op. cit*. A l'époque on emploie souvent le mot hova pour désigner les Merina.
[1996] Paillard, Yvan, « De l'exploration à la reconnaissance : Madagascar dans le seconde moitié du XIXème siècle », *op. cit*., p. 297.
[1997] Voir annexe 40.
[1998] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit*.
[1999] Voir annexe 47.

missionnaires protestants britanniques[2000]. Ainsi la colonisation française – et catholique – est-elle nécessaire pour redorer l'image des Européens à Madagascar.

Alfred Grandidier se voit paradoxalement confirmé dans ses vues par des membres des plus hautes élites malgaches elles-mêmes ! En effet, après s'être alarmé des rumeurs de protectorat sur son pays dès 1891, Rajoelson, petit-fils de Rainilaiarivony, le Premier Ministre, se félicite au contraire en 1896 de la colonisation, des progrès dans les infrastructures et du renversement du gouvernement de son propre grand-père :

> « The roads are getting on splendid and I am glad to see that the people are doing it in a very good humour which shows that they prefer the French much more than the former despotic government.[2001]»

Compliments tactiques vis-à-vis du nouveau maître du pays ? Naïve candeur teintée de pusillanimité plutôt, car Rajoelson a toujours éprouvé à l'égard d'Alfred Grandidier une confiance sans borne – allant jusqu'à croire qu'il empêcherait la France d'attaquer Madagascar[2002]– et s'est montré persuadé que celui-ci ne cherchait jamais que le bien de Madagascar, au point de souhaiter que tous les Européens lui ressemblent ![2003] Il fait d'Alfred Grandidier la référence et le recours, même pour les dirigeants malgaches : « I know you are the one who will give us advice through our tribulations or happiness[2004]». Mais il n'est tout de même pas impossible qu'à un certain moment il se soit senti trahi par les Français.

Deux autres Malgaches, qui possèdent en commun le passage par Paris pour faire des études et le séjour chez Alfred Grandidier, se félicitent aussi officiellement de la colonisation française pleine et entière. Philippe Ramanankirahina écrit dès 1896 que « nous sommes satisfaits de l'administration juste et équitable que les autorités françaises exercent sur nous[2005]» tandis que près de 20 ans plus tard, L. Ramanankirahina déclare qu'il a collaboré avec les Français dès le début et s'en est toujours bien porté, concluant : « Je conseillerai toujours à mes compatriotes de s'attacher à la France, notre bienfaitrice[2006]». Pourtant, ainsi que le signale J. Rasamimanana, lui aussi ancien étudiant parisien, cette position ne reflète pas

---

[2000] Voir annexe 11.
[2001] MNHN Ms 2821, lettre de Rajoelson à Alfred Grandidier, le 26 juin 1896. « Les routes deviennent splendides et je suis heureux de voir que les gens les font avec très bonne humeur ce qui montre qu'ils préfèrent de beaucoup les Français au précédent gouvernement despotique."
[2002] MNHN Ms 2821, lettre de Rajoelson à Alfred Grandidier, le ? février 1892.
[2003] MNHN Ms 2821, lettre de Rajoelson à Alfred Grandidier, le 13 juillet 1891.
[2004] MNHN Ms 2821, lettre de Rajoelson à Alfred Grandidier, le ? février 1892. « Je sais que vous êtes celui qui nous conseillera dans nos tribulations comme dans la joie. »
[2005] MNHN Ms 2821, lettre de Ph. Ramanankirahina à Alfred Grandidier, le 8 août 1896.
[2006] MNHN Ms 2821, lettre de L. Ramanankirahina à Alfred Grandidier, le 8 juillet 1913.

l'avis général et il n'est pas facile de s'afficher ami des Français en 1894-1895 à Tananarive[2007].

En effet, Alfred Grandidier ne peut nier qu'il reçoit aussi très tôt des signaux indiquant que les Malgaches, dans leur ensemble, ne sont pas persuadés du bénéfice de la colonisation. Ainsi, sur la route entre Tananarive et Majunga, Emile Gautier est attaqué par des *fahavalo*, qui tuent 3 serviteurs de son escorte et volent quantité d'instruments, dont son précieux théodolite. C'est précisément au même endroit et dans les mêmes circonstances que Müller sera assassiné trois mois plus tard. Or, Gautier affirme que ses assaillants ne sont pas uniquement des brigands mais des Malgaches révoltés contre la création et l'exploitation dans cette région des mines d'or de Léon Suberbie[2008]. Pourtant Alfred Grandidier refuse de mettre en lumière cette information lorsqu'il pleure ensuite la mort de Müller et n'établit jamais officiellement de lien entre l'exploitation économique de Madagascar, qu'il encourage, et les attaques d'étrangers. Selon son interprétation, les bandes de *fahavalo* ne se seraient formées qu'en réaction à l'oppression et à l'incurie du seul gouvernement malgache[2009].

Nous pouvons ici soupçonner Alfred Grandidier de double langage, en particulier en matière d'esclavage. Il ne s'insurge pas, par exemple, lorsque Gallieni a recours aux travaux forcés pour mener à bien ses grands projets d'infrastructure, alors qu'il critiquait cette pratique dans la monarchie merina[2010]. Dans le contexte malgache, Alfred Grandidier conteste l'esclavage uniquement parce qu'il ne concerne pas l'organisation sociétale ni économique des Européens[2011]. Sa motivation est politique, non humanitaire : il s'agit tout simplement de contrer la puissance merina. En revanche, il ne remet pas en question l'esclavage lorsque celui-ci semble à ses yeux soutenir une économie prospère, au Sud des Etats-Unis et surtout à Cuba et au Brésil[2012]. Les pays qui suscitent sa plus grande admiration en matière de développement économique et humain sont précisément les contrées esclavagistes américaines et le chef d'État qui exerce sur lui la plus forte impression est l'Empereur du Brésil. L'abolitionnisme ne représente en aucun cas une question de principe. Il y a tout lieu

[2007] Annexe des citations, citation n° 2.
[2008] MNHN Ms 2815, lettre de E. Gautier à Alfred Grandidier, le 17 avril 1893.
[2009] Annexe 43.
[2010] Annexe 43.
[2011] L'abolition de l'esclavage date de 1848 en France et le trafic d'engagés qui lui a parfois succédé, même s'il s'effectue en partie dans les eaux malgaches, n'est pas directement lié au marché des esclaves de Madagascar.
[2012] Nous avons fait remarquer son manque de critique de l'esclavage dans ses *Souvenirs* de 1916-1917 mais, sur le moment, les propos de son frère Ernest sont bien moins ambigus, puisqu'il va jusqu'à dire que l'abolition de l'esclavage a été néfaste pour le Pérou. Jusqu'à quel point peut-on considérer que les opinions exprimées par l'un sont entièrement partagées par l'autre frère ? Quoi qu'il en soit, ceci ne concourt pas à faire d'Alfred Grandidier un abolitionniste.

de croire que, dans les plans d'Alfred Grandidier pour Madagascar, le « bien des Malgaches » soit en fait subordonné au « bien des entrepreneurs ». Les valeurs humanistes, qui ne sont pas totalement absentes chez Alfred Grandidier, possèdent tout de même leurs limites.

2. …Ou pour s'assurer un terrain de recherches ?

Découverte scientifique et colonisation font leur pleine jonction chez Alfred Grandidier dans les années 1890. Et c'est pourquoi Raymond Decary, continuateur de l'œuvre des Grandidier et lui-même administrateur colonial, affirme à plusieurs reprises qu'Alfred Grandidier eut la satisfaction, avant de mourir, de voir Madagascar colonisée – et même d'y participer de loin – privilège qu'ont rarement eu les explorateurs[2013]. Il écrit par exemple à ce sujet, vers 1938 :

> « Après avoir exploré en tous sens une île qui était alors une *terra incognita* et avoir recueilli un matériel scientifique considérable dont la publication fut pour les savants du monde entier une véritable révélation, il eut le rare bonheur de voir ce pays qu'il avait découvert scientifiquement devenir terre française. Il pouvait alors légitimement penser que si ses explorations avaient été utiles à la science, il avait été également, au point de vue matériel, un bon serviteur de son pays. [2014]»

Cependant Alfred Grandidier n'appelle pas la colonisation de ses vœux pour la simple possession. Il n'oublie jamais le volet « connaissance » dans la colonisation. A tel point d'ailleurs que nous pouvons nous demander si à certains moments la colonisation ne lui apparaît pas surtout comme un outil pour poursuivre confortablement les recherches, plus que pour le « bien » des Malgaches ou même la gloire de la France. Par exemple, comment traverser le pays des Mahafaly si ce n'est en le soumettant à l'armée française ? La conquête permet surtout de sécuriser l'île, de garantir des déplacements et d'avoir accès à des sites *fady* autrefois interdits, Ambohimanga par exemple. C'est également l'occasion de préempter des objets sacrés comme les *sorabe* ou, pire encore, des crânes en violant des tombeaux, au nom de l'intérêt supérieur de la science. L'ethnologue Michel Leiris dénoncera en 1934 dans *L'Afrique fantôme* ces méthodes autoritaires de collectes d'objets dans le cadre colonial[2015]. Cela confirme en tous cas la réponse de Claude Blanckaert à Yves Lacoste qui écrivait que la géographie sert à faire la guerre : la guerre sert aussi à faire de la géographie, et donc de la

---

[2013] Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *op. cit.*, p. 2.
[2014] Decary, Raymond, *A la mémoire de l'explorateur Alfred Grandidier 1836-1921*, Comité du monument à la mémoire de l'explorateur Alfred Grandidier, sans lieu ni date.
[2015] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 50.

science[2016]. Ce à quoi les historiens anglo-saxons répondent que la géographie sert surtout à coloniser, ce qui est quasiment inscrit dans les gènes de cette discipline, la géographie étant souvent perçue à l'époque comme la synthèse parfaite entre les disciplines scientifiques appliquées à la colonisation[2017]. Les troupes de Gallieni en ont donné maints exemples à Madagascar[2018]. La boucle est bouclée.

Cette attitude ambiguë entre « faut-il étudier Madagascar parce que l'île est colonisée ? » ou « faut-il la conquérir pour mieux l'étudier ? » est partagée par l'un de ses collègues les plus proches, Alphonse Milne-Edwards, dans ses discours s'adressant aux futurs explorateurs. En revanche une chose est certaine, Alfred Grandidier et ses confrères s'accordent sur l'affirmation qu'« il faut étudier l'île scientifiquement pour mieux la coloniser»[2019]. Toute recherche, même sans lien d'emblée évident avec la colonisation, peut être interprétée comme favorable au développement de Madagascar puisqu'Alphonse Milne-Edwards n'hésite pas à écrire que l'étude des fossiles est utile pour l'agriculture car leur connaissance permet de mieux caractériser les sols et donc de proposer des cultures adaptées[2020]. Encore une façon d'essayer de réconcilier science, économie, développement humain et colonisation.

C'est sans doute pour ces mêmes raisons qu'Alfred Grandidier voue une si grande admiration à l'œuvre de Léopold II en Afrique Centrale, dont l'on sait aujourd'hui à quel point elle a pu être néfaste[2021]. Alfred Grandidier y voit à son époque un modèle à suivre, bénéfique économiquement grâce à la constitution de grandes compagnies, très propice à la science avec le projet de stations d'études en pleine forêt, tout en respectant, croit-il, les populations.

> « L'œuvre philanthropique du Roi des Belges n'a pas été sans utilité et, ensuite, Léopold II a créé une vaste colonie dans l'Afrique Occidentale, le Congo belge, qui est prospère.[2022]»

[2016] Blanckaert, Claude, « Eux et nous : l'Empire des sciences », *op. cit.*
[2017] Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, *op. cit.*, p. 4.
[2018] Schlemmer, Bernard, « Ethnologie et colonisation : le moment de la conquête et le moment de la gestion. Elements de réflexion à partir du cas du Menabe », pp. 115-134, in Nordman et Raison (dir.), *Sciences de l'homme et conquête coloniale, constitution et usage des sciences humaines en Afrique (XIX-XXèmes siècles)*, Presses de l'ENS, Paris, 1980, 238 p., p. 119.
[2019] Voir annexe 35.
[2020] Milne-Edwards, Alphonse, « Les relations entre le Jardin des Plantes et les colonies françaises », *op. cit.*, p. 11.
[2021] Hochschild, Adam, *Les fantômes du roi Léopold II. Un holocauste oublié*, Belfond, Paris, 1998, 439 p. ; mais aussi Conrad, Joseph, *Au cœur des ténèbres*, Gallimard, Paris, 1996, 331 p., dont la version originale est parue dès 1899.

Bien que sur place, à Madagascar, Gallieni ait toujours réservé une importante place à la science dans son administration, les autorités françaises peuvent être tentées au fil des années et des contingences de supprimer cet aspect. Déjà très âgé, Alfred Grandidier trouve l'énergie de s'indigner encore contre la suppression du Service Géographique de la Colonie pour raisons budgétaires, si utile dans son esprit pour compléter les cartes[2023]. Paul Claval confirme que les savoirs géographiques « sont indispensables au développement du pouvoir que les hommes cherchent à déployer sur les choses et les êtres » et l'établissement de cartes précises facilite les stratégies de domination, c'est pourquoi elles relèvent très souvent de l'administration[2024]. Le savant se trouve dans une situation qui nous est très contemporaine de choix budgétaires faits pour la recherche. Il mobilise les sections Géographie et Navigation et Minéralogie de l'Académie des Sciences, alors qu'il est déjà presque retiré de la vie publique[2025] :

> « M. Grandidier, au nom de la Section Géographie et Navigation, émet la motion suivante : étant donné l'utilité incontestable d'une carte exacte et détaillée de Madagascar, non seulement pour la connaissance scientifique de cette île mais aussi pour sa mise en valeur et pour l'exploration raisonnée de ses richesses agricoles et minières, l'Académie des Sciences émet le vœu que le Service Géographique de Madagascar continue à fonctionner comme par le passé. […] Par un vote unanime, l'Académie adopte le vœu présenté par M. Grandidier. [2026]»

D'un autre côté, la colonisation et l'européanisation de Madagascar depuis déjà plusieurs années, font disparaître un certain nombre de coutumes et traditions. Cette situation très dommageable pour l'ethnologue n'échappe pas à Alfred Grandidier qui s'en plaint et le déplore, à l'instar d'autres illustres contemporains comme Pierre Loti[2027], Ernest Hamy, ou comme son propre frère qui perçoit avec une acuité particulière la disparition de traditions voire de peuples entiers[2028]. « A l'époque actuelle, les mœurs changent si vite dans les pays sauvages par suite du contact incessant avec les Européens, et plus vite peut-être à Madagascar que partout ailleurs[2029]». C'est pourquoi il se consacre avec une ardeur

[2022] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.* Lorsqu'Alfred Grandidier continue à manifester un tel soutien à l'action de Léopold II, en 1917, cela fait déjà plus de dix ans que les scandales concernant les mutilations des ouvriers du caoutchouc ont été rendus publics, conduisant la Belgique à récupérer le Congo à son compte en 1908.
[2023] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 23.
[2024] Claval, Paul, « Réflexions sur la géographie de la découverte, la géographie coloniale et la géographie tropicale »,*op. cit.* , p. 7-9.
[2025] CAOM MAD 1B4, lettre du Ministre des Colonies au Gouverneur de Madagascar, le 4 juin 1912.
[2026] CAOM MAD 1B1, extrait du procès-verbal de la séance de l'Académie des Sciences du 28 avril 1912.
[2027] Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, *op. cit.*, p. 33.
[2028] Annexe des citations, citation n° 1.
[2029] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, *op. cit.*

particulière à partir de 1905 à la rédaction de l'*Ethnographie de Madagascar*. L'on pourrait croire que cette opinion n'est inspirée à Alfred Grandidier que par une véritable admiration pour la culture malgache et par l'entrevue du « génie » malgache après avoir tant étudié la Grande Île. Cependant nous pensons plus prosaïquement qu'Alfred Grandidier déplore surtout la disparition de son « matériau » de travail. Il nous révèle à nouveau ses contradictions : œuvrant pour l'européanisation des élites, il souhaiterait un confortable statu-quo concernant le reste de la population.

La relation complexe et mouvante qu'entretient le savant avec le fait de coloniser Madagascar est sans doute à imputer à ces multiples considérations souvent aporétiques et paradoxales. En tant que Français, il ne peut que soutenir l'écrasement des Merina trop proches des Anglais, mais en tant que colonisateur il sait qu'il est plus facile de s'appuyer sur les Merina que sur tout autre peuple malgache pour européaniser et administrer le pays. Estimant les Malgaches intelligents, il souhaite les voir s'instruire dans les écoles françaises, mais il craint qu'à partir du moment où ils seront colonisés, les Malgaches ne risquent d'apprendre les moyens de leur future émancipation dans une éducation trop proche des modèles européens. De façon assez cynique, si Alfred Grandidier préconise de favoriser la langue malgache, ce n'est pas dans le souci du respect de la culture locale, mais bien pour éviter que les Malgaches, en maîtrisant la langue des colons, ne s'emparent de leur culture politique et ne parviennent un jour à s'en servir contre la France[2030]. D'autre part, le zoologue et géologue se réjouit de l'abandon, sous l'influence française, de tabous ancestraux, qui l'empêchent de tuer des animaux *fady* ou de creuser le sol pour en étudier puis exploiter les roches, mais d'un autre côté il souhaite conserver des peuples les plus proches possible de la tradition pour en étudier la société et les croyances. Il désire une colonisation pacifique et prospère, initiée par de grandes compagnies industrielles et minières, mais applaudit aussi au quadrillage militaire des Cercles, institué par Gallieni pour pacifier les provinces. L'énumération des paradoxes n'est pas exhaustive. Il ne semble pas qu'Alfred Grandidier soit parvenu à résoudre l'ambivalence de ses sentiments et ses contradictions sur ce type de sujets.

[2030] Voir annexe 51.

B. Un modèle de colonisation sur-mesure pour Madagascar

Alfred Grandidier n'étant ni un idéologue ni un théoricien de la colonisation tente de concilier ses divers sentiments par une attitude de pragmatisme – même si elle évolue avec le temps – et n'hésite pas à exprimer publiquement son opinion sur l'avenir de Madagascar. Il faut dire qu'en cette fin de XIXème siècle, le futur de Madagascar suscite des avis de tous côtés, même chez ceux qui n'y sont jamais allés. Alfred Grandidier prend position entre deux tendances extrêmes : d'un côté l'image d'Eldorado colonial défendue par les Réunionnais et de l'autre l'idée prônée par les Britanniques du développement interne initié par les Merina[2031], vision assez proche de la sienne. Plus que de simples idées, il donne de surcroît des indications extrêmement concrètes et pratiques à Gallieni pour son administration du territoire et des divers peuples malgaches, se basant sur une hiérarchisation des Malgaches.

1. Principes d'administration et de développement

Au cours de ses explorations dans des pays colonisés ou qui l'avaient été, Alfred Grandidier s'est toujours montré attentif à la question de la colonisation, de l'organisation et de la mise en valeur. Il partage avec Marcel Dubois l'idée que « la géographie doit guider l'activité des sociétés humaines[2032]», particulièrement dans les régions nouvellement conquises. Déjà en Amérique du Sud, cette question semble avoir piqué la curiosité des frères Grandidier. Ernest développe, dès 1861, des idées sur la colonisation qu'Alfred Grandidier partage sans doute car il exprime à peu de chose près les mêmes quarante ans plus tard pour Madagascar[2033]. En Inde, nous l'avons vu, il ne manque pas de noter les efforts britanniques et il se montre globalement très admiratif de l'efficacité anglaise, notamment dans les transports. Car si son patriotisme teinté de chauvinisme s'afflige de la perte de l'Inde française et souhaite une domination française à Madagascar, s'il critique très ouvertement le comportement des missionnaires protestants[2034], il a l'intelligence d'analyser de près les mécanismes de la puissance britannique outre-mer, ce qui peut le conduire à désapprouver

[2031] Paillard, Yvan, « De l'exploration à la reconnaissance : Madagascar dans le seconde moitié du XIXème siècle », *op. cit.*, p. 294.
[2032] Singaravélou, Pierre, *Professer l'Empire. Les sciences coloniales en France sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2011, 409 p., p. 258.
[2033] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, *op. cit.*, p. 18-19.
[2034] Voir annexe 11.

certaines attitudes de la France. « Les Anglais, plus prévoyants pour leurs intérêts à venir que nous autres Français, et moins aventureux que les Américains, n'ont cherché à créer des canaux et des chemins de fer que là où ils pensaient pouvoir en retirer immédiatement des bénéfices[2035]». Et il n'hésite pas à prendre ses exemples encore plus loin : « Les Yankees pensent avec raison que ce sont ces voies rapides qui permettent à une contrée de se peupler en peu de temps et qui apportent la richesse et l'abondance dans les pays qu'elles sillonnent.[2036]». Depuis toujours, avec son frère, Alfred Grandidier affirme déjà que les voies de communication peuvent transformer un pays tel que le Pérou[2037].

Les transports figurent d'ailleurs l'un des nœuds du problème. Alfred Grandidier en est convaincu et leur accorde toujours beaucoup d'importance, jusqu'à proposer de participer à l'ouverture d'une nouvelle voie fluviale en Amérique du Sud par exemple. Il truffe son récit de voyage en Inde d'allusions aux réseaux de communications : « Un chemin de fer reliait déjà en 1863, lors de mon passage, Négapatam à Tanjore et Trichinopoly, multipliant dans tous ces pays, les communications, les échanges et la richesse[2038]». Il y revient souvent, comme lors d'une digression au cours de son voyage en Inde où il affirme, dans une attitude assez visionnaire, des principes qu'il jugera toujours opérants, des années plus tard, concernant Madagascar :

> « Les Européens veulent toujours et partout édifier des œuvres d'art durables [...] au lieu de s'identifier aux besoins du pays et de laisser de côté les usages et coutumes de la patrie. […] Ne serait-il pas préférable de distribuer la dépense sur l'ensemble de la voie de communication que l'on veut améliorer ? Le pays en profiterait immédiatement, il s'enrichirait et, à mesure que les intérêts du commerce l'exigeraient et que l'accroissement de la richesse publique le permettrait, on améliorerait les voies en question. Les chemins de fer auront une très grande influence sur les mœurs, et même, plus tard, sur la religion et les superstitions.[2039]»

L'on constate sans surprise que Gallieni, à Madagascar, s'attaque justement aux moyens de communication dans l'un de ses premiers grands chantiers. En 1905, il a déjà fait construire 1000 km de routes empierrées, poser 5000 km de câble télégraphique et le chantier du chemin de fer bat son plein[2040].

[2035] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 50.
[2036] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 50.
[2037] Annexe des citations, citation n° 1.
[2038] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde, op. cit.*, p. 87.
[2039] Grandidier, Alfred, *ibid.*, p. 15.
[2040] Frémeaux, Jacques, « Gallieni : les années malgaches 1896-1905 », *op. cit.*, p. 9.

Après plusieurs années de réflexion sur la question de la colonisation, Alfred Grandidier formule des préconisations adaptables à Madagascar et n'apprécie pas le tour que prend la colonisation française dans ses premiers mois[2041]. Nous reconnaissons parmi ses idées des pistes politiques mises en place plus tard par Gallieni. Nous avons trouvé dans leur correspondance maintes traces des longues discussions dont elles ont justement fait l'objet. En tout état de cause, Alfred Grandidier ne souhaite associer son nom qu'à un modèle novateur, humaniste et surtout prestigieux, une vision en quelque sorte élitiste de la colonisation qui ferait tourner les yeux avec convoitise vers la réussite de Madagascar.

Alfred Grandidier se montre partisan du protectorat avec conservation de la monarchie merina, position officielle du Comité de Madagascar[2042], avant d'accompagner au mieux la colonisation directe qui est finalement décidée après que Le Myre de Vilers ait fait un rapport en ce sens le 11 juin 1896. Mais il reste favorable au maintien symbolique de la monarchie merina jusqu'au bout[2043]. Finalement, il se règle sur le mouvement et se radicalise au fur à mesure de l'alourdissement de la mainmise française sur la Grande Île. Il rêve d'une colonisation adaptée au pays et aux peuples. Il est tout-à-fait favorable à la « politique des races » déjà mise en place par Gallieni au Tonkin, et que ce dernier souhaite réutiliser à Madagascar, ainsi qu'il l'explique dans une lettre :

> « Il faut détruire l'hégémonie merina car il y aura du danger à la maintenir, les Merina étant la race conquérante de Madagascar qui nous a toujours manifesté la plus grande hostilité et qui, aujourd'hui encore, alimente le mouvement insurrectionnel dans la région centrale. […] En dehors de l'Imerina, il nous faut nous débarrasser des autorités merina et former dans la population des groupes séparés, autonomes, constitués avec les indigènes d'un même clan, administrés sous la direction des résidents français par des chefs de leur race, en tenant compte des mœurs, des coutumes et du caractère de chaque peuplade.[2044]»

Pour Alfred Grandidier, il faut donc que chaque peuple soit gouverné par ses propres chefs, le tout chapeauté par une discrète administration française se substituant à celle des Merina. Il souhaite que l'administration conserve une certaine distance et que chaque peuple bénéficie d'autonomie, selon l'adage de « diviser pour régner »[2045]. Nous reconnaissons une

---

[2041] Grandidier, Alfred, « Réponses à l'enquête de Jean Hers, 23 février 1897 », *Questions diplomatiques et coloniales*, 15 avril 1897, pp. 205-207.
[2042] Paillard, Yvan, « De l'exploration à la reconnaissance : Madagascar dans le seconde moitié du XIXème siècle », *op. cit.*, p. 296.
[2043] Voir annexe 47.
[2044] Lettre de Gallieni le 27 octobre 1896 à Alfred Grandidier, citée dans Grandidier, Guillaume, *Gallieni*, *op. cit.*
[2045] Voir annexe 47. Schlemmer, Bernard, « Ethnologie et colonisation : le moment de la conquête et le moment de la gestion. Éléments de réflexion à partir du cas du Menabe », *op. cit.*, p. 116-117.

grande parenté avec la méthode britannique de gouvernement des Indes qu'Alfred Grandidier trouve si efficace. Dans son esprit, pour que la colonisation française ne se révèle pas trop coûteuse en soldats et administrateurs, il est bon de maintenir des gouverneurs merina, en contact avec la population malgache, mais redevables et obéissant totalement à quelques hauts dignitaires français[2046].

2. La hiérarchisation des peuples malgaches dans le contexte de colonisation

La vision d'Alfred Grandidier est fortement teintée de racisme, comme nous avons déjà eu l'occasion de nous en apercevoir. Il hiérarchise les groupes humains en fonction de leur phénotype et de leur origine géographique, mais aussi les peuples malgaches entre eux. Son opinion ambivalente sur les peuples varie en fonction de la position de force de la France vis-à-vis d'eux. Mais il est loin d'être le premier à exprimer des contradictions à ce sujet, ainsi que le rappelle Jean-Pierre Raison, citant les thèses constamment antagonistes développées par le missionnaire britannique Ellis dans son *History of Madagascar*[2047]. Les Merina, à la fois les plus asiatiques mais aussi les plus « évolués », les plus « rusés », représentent donc pour Alfred Grandidier les plus redoutables des Malgaches. C'est précisément parce qu'ils savent adopter certaines attitudes des Européens qu'il faut s'en méfier. A la même époque, on retrouve des considérations similaires sous la plume d'Auguste Pavie par exemple, souvent loué pourtant pour la compréhension et son amour des peuples du Sud-Est asiatique, tout comme on pourrait le faire pour Alfred Grandidier vis-à-vis des Malgaches. Pavie redoute ainsi le général siamois de Luang-Prabang car « c'est un homme d'une intelligence fort au-dessus de la moyenne de celle des Asiatiques[2048]» parce qu'il a longtemps fréquenté les Européens. Tout comme Alfred Grandidier à Madagascar, Auguste Pavie au Laos doit subir les tracasseries de l'administration siamoise. Les deux explorateurs dénoncent encore de la même façon les politesses affectées et hypocrites l'un des Merina, l'autre des Siamois, leur mauvaise foi et leurs atermoiements incessants. Le parallèle entre les situations malgache et indochinoise n'est pas présenté ici par hasard mais bien parce qu'Alfred Grandidier considère Madagascar comme un pays oriental, dans lequel il souhaite, pour se faire respecter, utiliser

[2046] Voir annexe 47.
[2047] Raison, Jean-Pierre, « « Discours scientifique et manipulation politique : les Européens face aux Merina et à l'Imerina de la fin du XVIIIème siècle aux lendemains de la conquête », *op. cit.*, p. 27.
[2048] http:// pavie.culture.fr

les méthodes en vigueur là-bas[2049]. Alfred Grandidier usait déjà de ces stéréotypes lorsqu'il se trouvait lui-même en Asie[2050].

Ruse et intelligence, caractères attribués par Alfred Grandidier aux Merina et aux Betsileo ou alors douceur et apathie, stéréotype des Betsimisaraka, doivent permettre à ces peuples de comprendre qui sont désormais les maîtres de Madagascar, et de se rallier à eux[2051]. En revanche, l'on ne peut s'attendre qu'à de l'insubordination de la part des autres peuples, notamment les Sakalava et les tribus du Sud, qu'Alfred Grandidier nomme « sauvages » à longueur de lettres et qui sont tout juste bons à se faire la guerre. L'ancien explorateur ne pense pas que la France pourra jamais les contraindre à accepter la colonisation et le travail[2052]. C'est pour cela que, même s'ils doivent être eux-mêmes étroitement surveillés, les Merina ou Betsimisaraka se trouvent automatiquement désignés comme auxiliaires naturels de la colonisation française et doivent être employés en priorité[2053].

Gallieni partage tout-à-fait ce point de vue tranché sur les Merina, qu'il juge plus intelligents par rapport aux autres peuples malgaches, c'est pourquoi il écrit à Alfred Grandidier à propos des Merina « Je les emploierai comme commerçants, instituteurs, artisans etc...[2054]» et quelques années plus tard : « Les Hovas constituent réellement une race industrieuse, laborieuse et âpre au gain, par suite éminemment utilisable au point de vue économique. […] Vous seriez-vous douté il y a trente ans, que ces Hovas nous fourniraient tous les ouvriers d'art nécessaires pour nos travaux de chemin de fer ?[2055]»

D'une manière générale, les « qualités » et « capacités » de chaque peuple, mais essentiellement des Merina, occupent une place centrale dans tous les discours sur Madagascar dans les années 1890, et Alfred Grandidier ne déroge pas à la règle. On retrouve dans ces débats d'idées une position assez contradictoire mais qui est souvent adoptée par notre scientifique parisien. Ainsi, aux partisans du laisser-faire total pour cause de supériorité absolue des Merina sur les autres, idée défendue par exemple par Lacaze dans *Souvenirs de Madagascar*, s'oppose la vision développée notamment par le Père de la Vaissière dans son *Histoire de Madagascar, ses habitants et ses missionnaires.* Le religieux juge les Merina « irrécupérables » et prompts à la feinte. Laisser l'avenir de Madagascar entre leurs mains

[2049] Voir annexe 46.
[2050] Voir index des citations, citation n° 1.
[2051] Voir annexe 47.
[2052] Voir annexe 47.
[2053] Voir annexe 42.
[2054] Lettre du 23 mai 1897, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*
[2055] Lettre du 17 avril 1903, dans Gallieni, *ibid*.

serait donc un crime, tandis qu'il faut les encadrer fermement, comme des enfants, pour développer leurs « qualités naturelles » de douceur et adresse industrielle au service des Européens[2056]. Des irrécupérables qui peuvent quand même servir... Catat considère lui aussi les Malgaches comme des enfants mais, compte-tenu de cette « puérilité », ils seraient très sensibles et nécessiteraient donc d'être traités avec douceur et équité[2057].

C. Une vision élitiste de la colonisation ?

Alfred Grandidier désire transformer la Grande Île en une colonie prospère et utile par le biais de grandes sociétés capitalistes aux racines solidement ancrées dans le sol hexagonal. Il s'oppose farouchement à ce que Madagascar devienne une colonie de peuplement et redoute par-dessus tous les navires de migrants miséreux venant de La Réunion. Pour lui, La Réunion ne possède aucun privilège particulier à exercer sur l'Île Rouge. Madagascar doit être réservée aux grands capitalistes et aux hommes efficaces et entreprenants. L'île ne saurait absorber les milliers de petits paysans sans terre et dénués de compétence particulière. Bien que le « saint-simonisme de droite [2058]» ne soit plus une source d'inspiration revendiquée chez les dirigeants depuis la chute du Second Empire, Alfred Grandidier ne craint pas d'apparaître légèrement démodé en affichant des principes qui s'y rattachent clairement, comme « la victoire de l'entreprise commerçante et économe sur l'État guerrier et dépensier, le triomphe […] de la communication par la circulation généralisée[2059]».

1. Halte aux migrants réunionnais !

Alfred Grandidier se trouve souvent pris à parti par les députés de La Réunion, au premier rang desquels François de Mahy.

La querelle entre les deux hommes s'ouvre dès la fin de la conquête militaire, lorsque le représentant de La Réunion accuse le *Bulletin du Comité de Madagascar* – donc en sous-main Alfred Grandidier – de minimiser systématiquement l'engagement des volontaires réunionnais en 1894-1895[2060]. Leur divergence de vues apparaît à l'observateur attentif dès

[2056] Paillard, Yvan, « De l'exploration à la reconnaissance : Madagascar dans le seconde moitié du XIXème siècle », *op. cit.*, p. 296.
[2057] Catat, Louis, *Voyage à Madagascar, op. cit.*, p. 400.
[2058] Musso, Pierre, *Saint-Simon et le saint-simonisme, op. cit.*, p. 118, 120.
[2059] Musso, Pierre, *ibid.*, p. 9.
[2060] *Bulletin du Comité de Madagascar*, n° 7, juillet 1896.

1883 avec l'envoi par le député réunionnais de centaines de Créoles pour se battre à Madagascar. De plus, Alfred Grandidier s'est toujours montré agacé par l'idée d'un « droit imprescriptible de la France sur Madagascar », remontant à l'époque de Richelieu, dont le député créole s'est institué le héraut[2061]. Pourtant, jusqu'à la conquête finale, Alfred Grandidier et François de Mahy ne s'opposent pas publiquement et collaborent même dans les envois d'explorateurs, nous l'avons constaté. Comme si Alfred Grandidier découvrait brutalement en 1894 les véritables motivations du député, ce qui n'est guère plausible quand on connaît ses capacités de renseignement et d'analyse. Une chose est certaine malgré tout : les deux hommes utilisent la conquête à des fins personnelles. Leurs objectifs s'avèrent en définitive incompatibles, d'où la rupture. L'un poursuit des ambitions scientifiques tandis que l'autre se construit une carrière politique et ils entrent en quelque sorte en concurrence[2062].

Deux raisons expliquent la position du savant vis-à-vis des Créoles. La première réside dans le mépris avec lequel Alfred Grandidier regarde les Réunionnais, qu'il ne semble considérer que comme des parasites et des fauteurs de trouble causant un tort immense à l'image et au développement de Madagascar. Ainsi nous le voyons répondre à son fils qui se plaint des Créoles récemment installés à Madagascar : « Ce que tu me dis des […] colons créoles n'est pas pour me surprendre car ils étaient déjà de même de mon temps : mous, paresseux, sans grande moralité, ignorants ![2063]» Et nous avons tout lieu de penser qu'il ne renierait pas les propos insultants de Guillaume à propos de la communauté réunionnaise de Diégo-Suarez : « Quelle sale ville que ce Diégo. […] Ces animaux de Créoles de La Réunion. […] Ils feraient bien mieux tous ces Créoles de continuer le métier de leur grand-père, professeur de gymnastique dans les cocotiers[2064]». Guillaume déclare également détester la côte Est à cause des Betsimisaraka et des trop nombreux Créoles qui y vivent[2065]…

Depuis leur voyage aux Amériques, à la lumière de Tocqueville, les deux frères Grandidier estiment qu'il n'est pas approprié d'abandonner la colonisation d'une nouvelle terre à la fraction de la population la plus basse dans l'échelle sociale, principalement représentée, pour Madagascar, par les Réunionnais. Mais cette conviction pousse également Alfred

---

[2061] Combeau-Mari, Evelyne, et Monnier, Jehanne-Emmanuelle, « Science et pouvoir colonial : Alfred Grandidier et la colonisation de Madagascar (1865-1896) », pp. 217-232, *Outre-Mers*, n° 374-375, 2012, p. 223-224.

[2062] Bavoux, Claude, *Les Réunionnais à Madagascar de 1880 à 1925,* thèse sous la direction de Françoise Raison-Jourde, Paris VII, 1997, 2 vol., 911 p., p. 314.

[2063] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 aout 1898.

[2064] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 13 décembre 1898.

[2065] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 8 mars 1899.

Grandidier à faire son possible pour décourager les velléités d'une quinzaine de Français de Londres, peu éduqués et modestes, d'émigrer à Madagascar[2066].

Son fidèle ami Gallieni, dans le même esprit, bloque quasiment toutes les sollicitations de modestes candidats à l'immigration, à peine Madagascar est-elle passée sous souveraineté française[2067]. Cela vaut au Gouverneur de Madagascar nombre d'inimitiés et de critiques acerbes à Paris. Il conserve cependant une attitude conforme à la volonté de son ami[2068]. Au contraire, l'objectif de François de Mahy est de peupler Madagascar de Réunionnais afin que ceux-si soient enfin considérés comme de « vrais » Français, colons à part entière à l'égal des métropolitains. La meilleure preuve que le député est à l'origine de cette émigration se découvre dans le fait que la plupart des migrants sont originaires du Sud de La Réunion, la circonscription de François de Mahy, et agissent avec ses encouragements[2069].

La deuxième raison s'explique par la conviction d'Alfred Grandidier de la fragilité de la biodiversité malgache. Selon une idée relativement malthusienne, il estime que l'île ne supporterait pas une colonisation agricole intensive et un afflux massif de bouches à nourrir. S'il observe une diversité naturelle importante – bien qu'il la sous-estime – ainsi qu'un endémisme unique, ces propriétés n'impliquent pas forcément les promesses d'un rapport lucratif pour l'agriculture. Lorsqu'il prône la colonisation et l'exploitation de Madagascar, il ne place jamais l'agriculture en première position, multipliant au contraire les mises en garde sur la perspective de transformer l'île en colonie agricole. A l'inverse, à La Réunion, deux mythes se développent sur l'eldorado malgache : on y trouve d'abondantes mines et la terre fertile y est très propice à l'agriculture[2070]. Le scientifique partage l'opinion générale sur le potentiel minier de la Grande Île, mais s'il se montre relativement favorable à une « colonisation » de Madagascar dès 1872, Alfred Grandidier précise déjà que le but n'en doit surtout pas être l'agriculture mais le commerce d'exportation[2071].

Sur ce point se focalise un important malentendu avec ceux qui l'accusent d'entraver la colonisation, de sous-estimer grandement les potentialités de la colonie et de diffuser une publicité défavorable pour Madagascar ! Contre toute attente, Alfred Grandidier se voit

[2066] MNHN Ms 2821, lettres d'Emile Pelletier à Alfred Grandidier, le 11et le 27 juin 1894.
[2067] CAOM MAD 4B11, Gallieni est littéralement assailli de demandes d'emploi, de terrains ou de renseignements divers sur le commerce, qui émanent de particuliers du monde entier (Algérie, Australie, Corse, Nouvelle-Calédonie, Roumanie, Argentine, Tunisie, Mozambique, Tonkin, Belgique, New York, Londres, Haïti….) et auxquelles il ne donne souvent pas suite.
[2068] Annexe des citations, citation n° 1.
[2069] Bavoux, Claude, *Les Réunionnais à Madagascar*, *op. cit.*, p. 310-311, 354.
[2070] Jacob, Guy, *La France et Madagascar*, *op. cit.*, pp. 79, 87.
[2071] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1086.

caricaturé en frein, voire en adversaire de la colonisation, parce qu'il refuse de se prêter au jeu de la promotion d'un pays de cocagne[2072]. Dans un article de la revue malgache *Madagascar* paru le 6 septembre 1894, Maigne de la Solayrie attaque violemment un discours prononcé par l'académicien le 30 avril 1894 à l'Institut : «Du sol et du climat de Madagascar du point de vue de l'agriculture». Ce farouche défenseur de la colonisation utilise l'argument de l'éden que représenteraient les terres malgaches pour conforter ses positions politiques. A Tamatave, Dupuy défend la compétence d'Alfred Grandidier tout en se montrant partisan de la persévérance dans les efforts agricoles entrepris qui, s'ils se sont jusque-là soldés par des échecs, le doivent plus au manque de capitaux et de bras qu'au défaut d'un sol trop pauvre [2073].

Très agacé de se voir tout à la fois instrumentalisé et contredit, Alfred Grandidier répond à Dupuy dans une lettre extrêmement sèche et dure qu'il a été mal compris, notamment concernant les régions du Centre et de l'Est, et que le mot « fertile », si souvent employé, n'a pas la même définition pour tous[2074]. L'on cite souvent les écrits de Commerson pour appuyer scientifiquement l'idée d'une incroyable fertilité de l'île mais Alfred Grandidier relève que la pensée du grand naturaliste a été détournée car Commerson faisait essentiellement l'éloge de la richesse faunistique malgache, à laquelle notre savant souscrit absolument[2075]. Il apparaît que Dupuy n'est pas le seul à se montrer quelque peu dérouté par l'intervention d'Alfred Grandidier sur le sol et le climat malgaches. Un dirigeant de la Société Normande de Géographie lui fait également remarquer que « ce que vous dites ne s'accorde pas avec ce que j'ai lu de la plupart des auteurs que j'ai consultés. Mais je vous crois. Vous avez vu.[2076]»

Le scientifique reçoit tout de même quelques soutiens pour la prudence de sa position, tels celui de M. de Modave qui, dans son discours du 11 avril 1896, vise à tempérer l'enthousiasme pour les colonies en incitant à l'exploration avant de songer aux investissements[2077], ou celui du Vice-Amiral Miot, qui déclare :

[2072] Les frères Grandidier avaient déjà adopté la même attitude en ce qui concerne les rumeurs d'eldorado agricole au Pérou : ce n'est donc pas une nouveauté chez Alfred Grandidier. Annexe des citations, citation n° 2.
[2073] MNHN Ms 2814, lettre de Dupuy à Alfred Grandidier, le 7 septembre 1894.
[2074] MNHN Ms 2814, lettre d'Alfred Grandidier à Dupuy, le ? 1894. Une terre, même pauvre, peut se révéler riche en nombre d'espèces sauvages (= fertile pour Grandidier) sans pour autant se révéler propice à des cultures agricoles intensives (= fertile pour Dupuy).
[2075] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op. cit.*, p. 1082.
[2076] MNHN Ms 2822, lettre du Président de la Société Normande de Géographie à Alfred Grandidier, le 25 mai 1894.
[2077] MNHN Ms 2821, lettre de M. de Modave à Alfred Grandidier, le 10 juin 1896.

« Tous mes compliments sur le courage que vous avez de combattre enfin cette vieille légende qui a fait de ce pays une terre promise.[2078]»

Alfred Grandidier se trouve en fait confronté à la triple thématique de la biodiversité insulaire présentée par Marie-Noëlle Bourguet et qui semble particulièrement prégnante dans le Sud de l'Océan Indien[2079]. Madagascar revêt en effet trois dimensions aux yeux d'Alfred Grandidier, qu'il n'est pas facile de faire cohabiter. C'est une île paradisiaque pour le naturaliste, à la faune et la flore encore largement préservées. Mais c'est aussi une île utilitaire, dont les ressources naturelles doivent être exploitées. Pourtant, il s'agit dans le même temps d'un environnement fragile, qui se dégrade avec une extrême rapidité sous l'action de l'homme colonisateur.

Est-ce dans le but de ménager les susceptibilités ou pour défendre sa position d'hégémonie personnelle qu'Alfred Grandidier nous surprend par la nouvelle et apparente contradiction de sa nomination au siège de membre d'honneur de la Société d'expansion coloniale en 1902 ? Cet organisme promeut en effet ce qu'Alfred Grandidier redoute, à savoir le peuplement des colonies françaises. Peut-être l'académicien espère-t-il en conservant son point de vue central sur Madagascar pouvoir continuer à exercer quelque influence de l'intérieur.

L'ambition d'Alfred Grandidier peut se résumer à une volonté de colonisation élitaire de Madagascar, au vu de la relative fragilité de l'île. Il ne souhaite pas, pour promouvoir cette terre, mettre sous le boisseau ses observations et résultats scientifiques. Au contraire, si Madagascar peut paraître sous un jour rude et peu avenant, cela évitera les écueils d'une immigration massive, pauvre et incontrôlée, et servira son projet de colonisation progressiste et maîtrisée. Il s'oppose une fois de plus en cela à Louis Catat qui revendique à la fois une colonisation de peuplement et une exploitation capitaliste[2080].

[2078] MNHN Ms 2820, lettre du Vice-amiral Miot à Alfred Grandidier, le 20 mai 1894.

[2079] Bourguet et Bonneuil, « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVIIème – début XXème siècle) », *op. cit.*, p. 32. Les auteurs citent le cas de la région du Cap (« île » du point de vue écologique), où les Hollandais sont confrontés à ce problème dès le début du XVIIIème siècle, et les Mascareignes où Pierre Poivre doit réagir à son tour contre la destruction environnementale vers 1770.

[2080] Catat, Louis, *Voyage à Madagascar*, *op. cit.*, p. 399.

2. L'inspiration capitaliste des Indes britanniques, des Congo belge et français et de la Compagnie de Madagascar

Alfred Grandidier, membre de l'Union Coloniale, partage les points de vue économiques de l'organisation dont le but principal demeure la création de compagnies coloniales à chartes, ou compagnies concessionnaires[2081]. Pour le scientifique, il s'agit du meilleur outil dans les rapports entre la France et les nations d'outre-mer. Dans cette perspective, il appuie l'exploitation aurifère de Léon Suberbie par l'intermédiaire de plusieurs articles rédigés par Henri d'Orléans[2082], jetant une pierre de plus dans le jardin de François de Mahy. En effet, Suberbie incarne l'ennemi pour le député de La Réunion depuis que l'exploitant minier évince systématiquement tous les Créoles et ne cache plus son mépris à leur égard[2083].

Alfred Grandidier appuie son argument en faveur des grandes sociétés capitalistes sur le fait qu'elles seules sont susceptibles de mobiliser d'importants capitaux pour des chantiers d'ampleur. Vectrices du progrès, elles auraient la capacité de s'enrichir tout en développant le pays et en améliorant le sort de ses habitants, comme le montrerait une fois encore l'exemple britannique aux Indes :

> « Déjà en 1863 la télégraphie électrique couvrait de son réseau l'Inde tout entière. Beaucoup de chemins de fer étaient à cette époque en voie d'exécution ; aujourd'hui [en 1870], ce vaste pays n'a plus rien à envier, sous ce rapport, à la plupart des contrées européennes. Les Anglais n'ont rien négligé pour accroître, chaque fois que leur intérêt immédiat l'a réclamé, le bien-être des indigènes, pour les faire participer aux bienfaits de la civilisation.[2084]»

Dans sa réponse à Paul Leroy-Beaulieu, Alfred Grandidier exprime clairement qu'il souhaite que l'administration de Madagascar se calque sur celle des royaumes des Indes britanniques[2085]. Or cette anglophilie ne va pas de soi en cette fin de XIXème siècle, il s'agit d'un sentiment propre à l'ancien voyageur.

L'exemple du Congo belge inspire également Alfred Grandidier qui est convaincu de l'extrême richesse du sous-sol malgache, jamais exploité jusque-là car *fady*. Toutes

---

[2081] Andrew *et alii*, « Le mouvement colonial français et ses principales personnalités 1890-1914 », *RFHOM*, n° 62, 1975, pp. 640-673, p. 644.
[2082] Ancien explorateur et ami d'Alfred Grandidier, Henri d'Orléans rédige plusieurs articles dans *Le Temps*, notamment le 11 janvier 1894, dans lesquels il se fait le porte-parole du scientifique quant au protectorat et au développement économique par les grandes sociétés ainsi qu'à l'extraction de l'or.
[2083] Bavoux, Claude, *Les Réunionnais à Madagascar*, *op. cit.*, p. 263, 265
[2084] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, *op. cit*., p. 50.
[2085] Grandidier, Alfred, « Réponse à M. Leroy-Bealieu », *op. cit*., p. 265.

proportions gardées, il existe plus d'une similitude entre Léopold II et Alfred Grandidier, ne serait-ce que parce qu'il est également difficile de cerner les deux hommes. Si pour Jean Stengers le Roi des Belges se présente avant tout en homme d'affaires, August Roeykens voit davantage en lui un homme d'État[2086]. En définitive, les aspects économiques et scientifiques président à l'intention de coloniser le Congo et s'entremêlent étroitement. Léopold II envisageait depuis longtemps une colonie lui appartenant en propre qui serait « une société composée en majorité de capitalistes belges ou ayant son siège chez nous, et de souscripteurs partout[2087]». Le montage financier prouve combien la colonisation du Congo trouve sa base dans l'idée capitaliste. Cette solution devait d'ailleurs étrangement rappeler à Alfred Grandidier le souvenir de la Compagnie de Madagascar imaginée par Joseph Lambert en 1862[2088], le projet de colonisation émanant déjà d'une société de commerce et d'exploitation. Cependant Léopold II met toujours en exergue ses intentions humanitaires et scientifiques pour l'Afrique Centrale, intentions que l'historien August Roeykens et Alfred Grandidier jugent sincères[2089].

Alfred Grandidier veut croire en un capitalisme de développement qui permettrait, dans une vision humaniste et progressiste de l'histoire, de concilier l'intérêt des deux parties. Ce n'est pas une idée nouvelle pour lui, même si elle mûrit. Dès 1869, il écrit au Premier Ministre malgache que les ressources de son pays sont sous-exploitées et que le développement de Madagascar passe par leur exploitation et le commerce extérieur[2090].

Les projets d'Alfred Grandidier pour Madagascar rappellent aussi les idées de Savorgnan de Brazza pour le Congo français. Le parallèle en l'occurrence montre d'autant plus de pertinence que Brazza comme Grandidier sont les « découvreurs » de « leur » pays, même si Brazza occupe le poste de Commissaire Général du Congo de 1883 à 1898 et qu'il est à ce titre officiellement en charge de la colonie, contrairement à Alfred Grandidier. Brazza croit au potentiel du Congo français et propose une conquête davantage économique que politique, un peu comme le protectorat longtemps soutenu par Alfred Grandidier pour Madagascar. Au Congo également, les similitudes avec la Compagnie de Madagascar apparaissent troublantes lorsque naît en 1890 la Compagnie commerciale et industrielle du Congo français, au capital

[2086] Roeykens, August, « Le génie de Léopold II et la conférence géographique de Bruxelles de 1876 », *op. cit.*, p. 382
[2087] Note de Léopold II au Comte de Borchgrave d'Altena, le 1er décembre 1866, citée dans Roeykens, August, *ibid.*, p. 385.
[2088] Baron de Richemont, *Documents sur la Compagnie de* Madagascar, Challamel, Paris, 1867.
[2089] Roeykens, August, « Le génie de Léopold II et la conférence géographique de Bruxelles de 1876 », *op cit.*, p. 386.
[2090] Annexe 40.

de laquelle figurent des noms qui avaient déjà investi dans le précédent projet malgache, tels que le banquier Fould, et avec la concession d'immenses territoires à la compagnie en vue de leur exploitation et de la construction d'infrastructures. Par contre Alfred Grandidier semble davantage ouvert au libéralisme, tandis que Brazza y voit un grand danger et ne fait confiance qu'à un système de monopole[2091]. Ces entreprises ressemblent également beaucoup au projet de l'homme d'affaires et anti-esclavagiste écossais William Mackinnon, qui souhaitait créer à la fin des années 1880 une Compagnie britannique d'Afrique de l'Est. La société devait exercer une influence politique sans avoir besoin d'installer une administration coloniale, et s'assurer le monopole sur un immense territoire[2092]. Alfred Grandidier est donc dans le ton des plus grands capitalistes européens.

Nous savons avec certitude qu'Alfred Grandidier connaît très bien le précédent de la Compagnie de Madagascar lorsqu'il développe ses idées pour l'Île Rouge. En effet, il y fait assez longuement référence en 1872 en pointant les erreurs de l'entreprise de Joseph Lambert. Il ne conteste pas le bien-fondé de la Compagnie mais plutôt les maladresses diplomatiques autour de la Charte Lambert et la méconnaissance du pays à cause d'affabulateurs comme Leguevel de Lacombe. Le péché majeur de la Compagnie de Madagascar, selon lui, réside surtout dans l'absence d'études préalables à la constitution de la société[2093]. Étant donné qu'il vient de réaliser lui-même ces études préparatoires approfondies, il suggère donc que les capitalistes français peuvent désormais retourner sans danger à la conquête économique de l'île. Car il n'attribue pas l'échec de cette entreprise à une prétendue incapacité fondamentale des Français à coloniser ou à entreprendre outre-mer, mais à un manque de rigueur. Il minimise en fait beaucoup les difficultés politiques pour attribuer l'entière responsabilité de cette faillite à un manque d'organisation et de méthode, à une grande précipitation. Dans l'esprit d'Alfred Grandidier, la colonisation est une affaire scientifique : conduite rigoureusement et méthodiquement, elle ne peut que réussir[2094]. Claude Bavoux n'écarte pas l'hypothèse que dans la conquête malgache le député de Mahy n'ait été qu'un instrument aux mains du baron de Richemont, sénateur originaire de La Réunion lui aussi[2095]. Or, il se trouve que ce dernier est l'ancien directeur de la Compagnie de Madagascar. De sorte que les deux courants antagonistes au sujet de la colonisation de la Grande Île, représentés par Alfred

[2091] Coquery-Vidrovitch, Catherine, « Les idées économiques de Brazza et les premières tentatives de compagnies coloniales au Congo français, 1885-1898 », *op cit.*, p. 57-58, 65, 79.
[2092] Berenson, Edward, *Les héros de l'Empire*, *op. cit.*, p. 165.
[2093] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *op cit.*, p. 1086.
[2094] Annexe des citations, citation n° 1.
[2095] Bavoux, Claude, *Les Réunionnais à Madagascar*, *op. cit.*, p. 304.

Grandidier d'une part et François de Mahy d'autre part, partagent en définitive une source d'inspiration commune.

La suite des événements au Congo belge, dont Alfred Grandidier prisait tant l'exemple, aussi bien que dans les autres pays colonisés, notamment au Congo français, a finalement montré la faillite d'un projet illusoire car la philanthropie ne semble guère conciliable avec la recherche d'un profit toujours accru. Nous nous sommes d'ailleurs interrogée un peu plus haut sur la nature exacte du bonheur des Malgaches conçu par Alfred Grandidier. Il faut remarquer que les scandales du Congo de Léopold II ont éclaté très tôt, les abus étant connus dès février 1905[2096]. Alfred Grandidier n'a pas pu les ignorer, d'autant que nous connaissons son implication dans l'Association internationale africaine. Or nous n'avons trouvé nulle trace d'une prise de distance avec la politique menée par Léopold II et son modèle de colonisation destructeur, Alfred Grandidier restant au contraire jusqu'au bout très admiratif du souverain belge. En ce qui concerne le Congo français, Savorgnan de Brazza a publiquement critiqué dès 1905 également les dérives se produisant sur le territoire, prises de position qui n'ont pu échapper à notre scientifique parisien. Le savant n'est peut-être pas si dérouté par les critiques qui accablent ses modèles de colonisation économique puisque nous nous souvenons que, de conserve avec son frère, il ne condamnait pas les pays américains dont la réussite reposait sur l'esclavage et le travail contraint[2097].

Alfred Grandidier était-il à ce point séduit par ce modèle qu'il aurait envisagé une participation directe de sa famille dans des compagnies coloniales d'exploitation de matière première ? Nous pensons pouvoir répondre positivement à cette interrogation en considérant la lettre qu'il envoie à son fils, à propos de minutieuses recherches à mener sur les plantes à caoutchouc dans le Sud malgache :

> « Il y a la plus grande utilité que tu portes ton attention de ce côté parce que […] on ne sait jamais si l'on ne sera pas soi-même obligé de s'occuper de ces questions à un point de vue personnel, soit en s'intéressant à des compagnies de colonisation et en prenant part à leur administration, soit même en fondant une de ces compagnies.[2098]»

En matière éducative, s'étant formé une haute opinion des capacités intellectuelles des Merina, Alfred Grandidier élabore avec Gallieni un projet original. Il milite en faveur de l'ouverture rapide d'écoles techniques pour les Merina très ingénieux, afin de former au plus

[2096] Sibeud, Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? op cit.*, p. 238.
[2097] Annexe des citations, citation n° 2.
[2098] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 avril 1898.

vite des cadres techniques nécessaires à l'exploitation du pays et aux grands travaux d'infrastructures. Les cours doivent être dispensés en malgache pour être compris de tous. Là encore, le pragmatisme politique prend le pas sur les velléités philanthropiques car Alfred Grandidier ne souhaite pas voir se développer les cours de culture française, de rhétorique et de philosophie : son idéal est celui d'un peuple certes instruit et industrieux, mais avant tout soumis. Contrairement à Gallieni qui prône l'apprentissage massif du français, Alfred Grandidier s'y montre très rétif. Ce serait donner aux Malgaches la capacité de contester le pouvoir français, la clé de leur émancipation[2099]. En cela, il entrevoit déjà finement la montée des élites instruites et les mouvements indépendantistes, alors que la colonisation vient seulement de commencer.

En revanche il se montre très favorable au développement des dernières pratiques prophylactiques mises au point en médecine tropicale naissante, car cela sert la puissance française par son rayonnement scientifique aussi bien que par le développement économique de la colonie[2100].

Devons-nous également mettre sur le compte de cette pression à la rentabilité cynique, justification récurrente de l'utilité des colonies, qui le porte à se réjouir devant l'engagement massif de troupes coloniales durant la Première Guerre Mondiale ? Il s'agirait cette fois d'employer directement la « matière première » humaine ? En lisant l'extrait qui suit, il nous est difficile de croire à la complète sincérité de l'académicien lorsqu'il évoque l'amour de la mère-patrie quand nous l'avons vu plus haut refuser d'associer les Malgaches à l'apprentissage du français et de la culture française. L'excessive naïveté ainsi que l'accablant aveuglement sur la réalité coloniale de son discours pourraient faire douter de ses capacités intellectuelles si nous n'avions pointé sa grande lucidité en matière de prévision d'un légitime désir d'émancipation et si nous ne soulignions pas le caractère circonstancié de ces paroles.

> « Je suis heureux de constater que, de toutes nos colonies, il y a eu un grand élan pour venir au secours de la mère-patrie. Vos Africains [habitants du Congo] ont donné l'exemple qu'ont suivi mes Malgaches, venus au nombre de plus de 30 000. C'est beau, cela montre que nous avons su gagner le cœur de nos sujets coloniaux.[2101]»

[2099] Voir annexe 51.
[2100] Voir annexe 51.
[2101] MNHN Ms 2813, lettre d'Alfred Grandidier à Mgr Dupont, le ? 1918.

Épilogue : L'ombre d'Alfred Grandidier sur Madagascar et les études malgaches

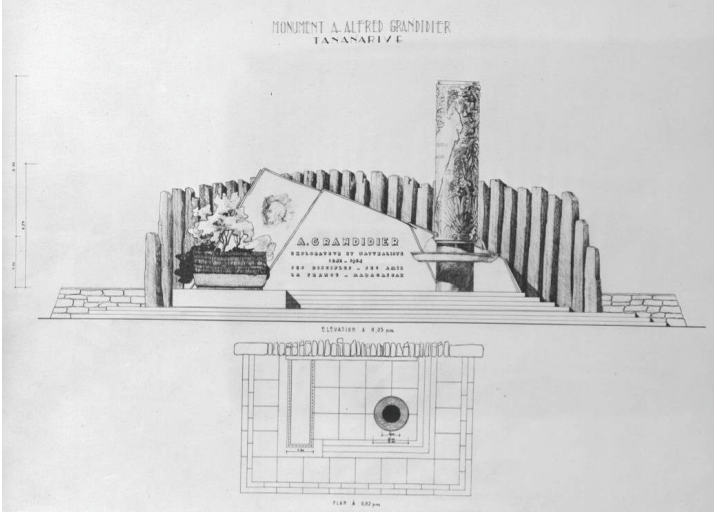
Il semble que l'objectif d'Alfred Grandidier de laisser son nom associé à une « terre vierge » ait été couronné de succès. Les efforts de toute une vie en ce sens sont amplement relayés après sa mort par des continuateurs zélés, efficacement formés et préparés du vivant même d'Alfred Grandidier. Nous ne tentons ici qu'un simple aperçu de l'héritage d'Alfred Grandidier, qui mériterait à lui seul une étude complète et toute en nuances.

Les hommages divers à Alfred Grandidier

A partir de la colonisation, les hommages à Alfred Grandidier se multiplient sur le sol de Madagascar, notamment à l'instigation de Gallieni. Ainsi, le Gouverneur de Madagascar inaugure en 1897 une avenue Grandidier à Tananarive, partant de la place Colbert, dans le quartier d'Isotry[2102]. « Je me suis permis de donner votre nom à l'une de nos nouvelles rues de Tananarive et j'ai profité de cette occasion pour rappeler les immenses services que vous avez rendus à Madagascar[2103]». Le milieu des années 1890 est également marqué par un important nombre d'articles qui assurent la promotion d'Alfred Grandidier dans l'Hexagone[2104]. Raymond Decary, dans les années 1930, milite en faveur de l'érection d'une statue à l'effigie de l'explorateur à Tananarive[2105], aux côtés de celles de Laborde et de Gallieni, pour compléter le « panthéon français à Madagascar » en quelque sorte, qu'il qualifie lui-même de « triptyque des grands Français de Madagascar [2106]». Le projet tarde un peu d'ailleurs malgré les soutiens prestigieux et la statue ne sera inaugurée qu'en 1956. Le même homme organise une cérémonie officielle à l'hôtel de ville de Tananarive, le 27 octobre 1937, peut-être à l'occasion du centenaire d'Alfred Grandidier intervenu dix mois plus tôt, puis dirige un numéro spécial de la *Revue de Madagascar*, entièrement consacré à l'explorateur[2107].

[2102] Cette avenue a semble-t-il été débaptisée mais il demeure actuellement une rue Grandidier. Le nom des rues à Tananarive aujourd'hui est cependant sujet à caution.
[2103] Lettre du 7 avril 1898, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op cit.*
[2104] Voir annexe 24.
[2105] Voir annexe 55. La statue de Grandidier trône actuellement au fond du Jardin Botanique et Zoologique de Tsimbazaza.
[2106] Decary, Raymond, *A la mémoire de l'explorateur Alfred Grandidier 1836-1921, op cit.*
[2107] *Revue de Madagascar,* n° 22, avril 1938.

La statue en hommage à Alfred Grandidier et à son œuvre trône aujourd'hui au fond du parc de Tsimbazaza - Tananarive [JEM]



Le premier projet d'hommage à Alfred Grandidier à Madagascar faisait état d'un véritable monument. [MNHN Ms 2806]

La maquette de la statue montre un projet initial plus ambitieux. Le socle a été simplifié lors de la réalisation. [MNHN Ms 2806]

La quantité des hommages rendus à Alfred Grandidier peut s'expliquer en partie parce qu'il est rare qu'un explorateur voie de son vivant le pays qu'il a « inventé » être colonisé par sa patrie, comme le souligne Raymond Decary[2108]. D'ailleurs, Numa Broc fait remarquer que les explorateurs atteignent rarement un âge avancé, mourant souvent aux alentours de la quarantaine. Nous avons pu en trouver des exemples à Madagascar au travers des destins de Müller ou Douliot. Il existe cependant parmi ceux qui ont exploré Madagascar la notable exception de Casimir Maistre, décédé en 1957 à l'âge de 90 ans, presque égalé par Alfred Grandidier lui-même qui disparaît peu avant ses 85 ans[2109]. L'admiration vouée à Alfred Grandidier au début du XXème siècle s'attache autant à sa contribution scientifique qu'à son action coloniale, comme en témoigne la lettre de condoléances d'un collègue du Muséum : « Comme Français, je suis touché par sa disparition car il a joué un grand rôle[2110]» ou celle d'un collègue de l'Académie des Sciences : « En même temps qu'à la science, votre père a rendu à notre pays les plus grands services, et son nom restera dans l'histoire de notre colonisation[2111]». En échangeant activement avec de jeunes universitaires tels Marcel Dubois, Alfred Grandidier peut être considéré comme l'un des hommes à l'origine du développement des sciences coloniales, dont l'essor majeur intervient cependant surtout après son décès.

De son vivant même, Alfred Grandidier suscite une sorte de vénération, incontestablement exagérée. Les Jésuites de Madagascar sont parmi les plus dévoués, tel, le Père Camboué qui, déjà très âgé, continue à offrir ses services à Alfred Grandidier, prie pour lui tous les 25 octobre lors de la saint Alfred et s'adresse à lui comme à son « vénéré maître[2112] » .

Une certaine mythologie se construit autour de la figure d'Alfred Grandidier à la fin de sa vie et juste après sa mort. L'explorateur lui-même y a contribué par une auto-promotion subtile et surtout faussement modeste qui porte ses fruits. Il a initié la légende dorée que ses disciples continuent d'alimenter et même d'exagérer parfois, tel Raymond Decary dont l'admiration semble excessive, même si cela semble inhérent à l'exercice de l'hommage :

> « Quel Plutarque établira le recueil de ces vies de savants, d'explorateurs, d'hommes de science, qui ont consacré toutes leurs forces au même objectif et sans autre ambition que de toujours augmenter la somme de nos connaissances ? De ces hommes la liste serait longue. Il en est un cependant qui, tant par l'importance

[2108] Decary, Raymond., « Introduction », pp. 9-16, in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 12.
[2109] Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », *op cit.*, pp. 321-350.
[2110] MNHN Ms 2811, lettre de Louis Bouvier à Guillaume Grandidier, le 19 novembre 1921.
[2111] MNHN Ms 28121, lettre d'Emile Picard à Guillaume Grandidier, le 13 septembre 1921.
[2112] MNHN Ms 2811, lettre de Camboué à Alfred Grandidier, le 1er octobre 1910.

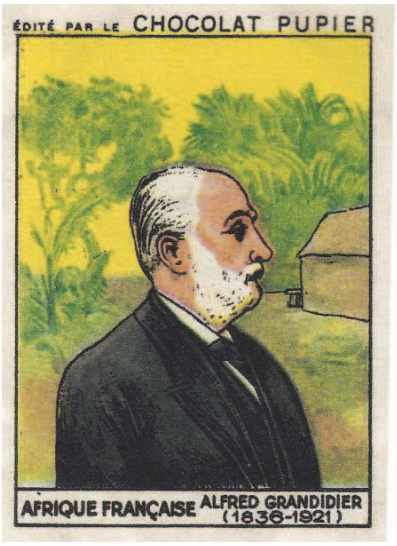
exceptionnelle de ses découvertes que par les belles qualités dont il a fait preuve, comme aussi par les immenses services rendus à son pays, devrait figurer à la première page d'un tel mémorial : Alfred Grandidier.[2113]»

Légende dorée est ici à prendre au sens premier de ce recueil médiéval des vies de saints, la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine, car ce que retient surtout Raymond Decary des voyages d'Alfred Grandidier à Madagascar rappelle les faits et gestes de Jésus lui-même dans les Évangiles : il aimait les Malgaches comme ses enfants, se faisait humble parmi eux en marchant pieds nus, s'adressait à eux simplement et dans leur langue, enfin il secourait les faibles et les opprimés comme ce bébé condamné à la mort par abandon à cause des traditions superstitieuses[2114].

L'explorateur de Madagascar, en homme averti de la communication, agit là à l'image d'autres savants qui ont su maîtriser la médiatisation de leur carrière. Ainsi Charles Darwin, dans la seconde version de son récit de voyage à bord du *Beagle* « est […] à l'origine de sa propre légende du mythe des Pampas et des Galapagos[2115]» affirme Laurent Goulven. Le naturaliste britannique réécrit a posteriori la genèse de ses idées pour tenter de prouver leur antériorité sur celles d'Alcide d'Orbigny, savant avec qui il a toujours été en concurrence directe. Darwin projette sur son voyage de jeunesse des hypothèses qu'il n'a conçues qu'après bien des années de lecture et de réflexion.

De plus, les découvertes d'Alfred Grandidier, pourtant déjà très bien considérées, sont sur-valorisées, parfois en lui attribuant une partie du travail d'autrui ou des idées qu'il n'a jamais réellement formulées. Ainsi le Père Poisson le mentionne comme seul cartographe de Madagascar, oubliant son propre confrère, le Père Roblet[2116]! Ce type de reconstruction dans l'hommage rendu à un scientifique se retrouve typiquement de la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle[2117], dans un climat de positivisme.

[2113] Decary, Raymond., « Introduction », *op. cit.*, p. 9.
[2114] Decary, Raymond., *ibid.*, p. 12.
[2115] Goulven, Laurent, « Alcide d'Orbigny (1802-1857) : géologie et paléontologie de son voyage en Amérique du Sud (1826-1834) », pp. 291-305, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p., p. 293.
[2116] RP Poisson, « Alfred Grandidier géographe », pp. 49-56, *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 51.
[2117] Ehrhardt, Caroline, *Evariste Galois et la mémoire collective : construction d'une figure mythique des mathématiques*, colloque du Forum suisse des jeunes chercheurs, Lausanne, 8-9 septembre 2010.



7 Page 1

L'AFRIQUE

AFRIQUE FRANÇAISE
Ses Explorateurs
GRANDIDIER

Etienne de Flacourt (1607-1660) fut un des premiers explorateurs et colonisateurs de Madagascar. Plus de trois cents ans après lui, Alfred Grandidier (1836-1921) parcourait la grande île et achevait de l'explorer.

Pour collectionner ces jolies images, achètez chez votre fournisseur le superbe album l'AFRIQUE édité par le

CHOCOLAT PUPIER

Alfred Grandidier est intégré à l'imagerie populaire glorifiant les héros des colonies jusqu'aux années 1950. [coll. R. Davoine]

En hommage à sa personne, de nombreuses espèces vivantes sont également baptisées à son nom. Ces dénominations peuvent être assez précoces, comme celle de l'araignée *Gasteracantha grandididieri*, décrite à La Réunion par son ami le Dr. Vinson dès 1865[2118], ou du *Choetura grandidieri*, oiseau offert au Muséum par M. Grandidier père au nom de son fils Alfred et décrit en 1866 par Jules Verreaux[2119] qui loue le « voyageur courageux » et donne son nom « en hommage à son désintéressement qu'il a déployé depuis de longues années dans ses périlleux voyages scientifiques[2120]».

Le Choetura grandidieri nommé dès 1866 en hommage à Alfred Grandidier [Ac. Malg.]

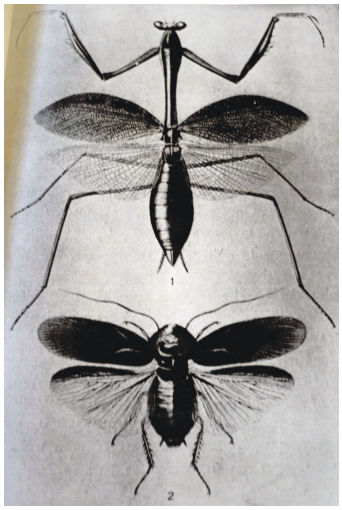
[2118] MNHN Ms 119, catalogue des objets collectés par Alfred Grandidier en 1865 établi par lui-même.
[2119] C'est le neveu de Delalande, qui a donné son nom au Prix Delalande-Guérineau et auquel Alfred Grandidier a été comparé dans sa jeunesse, voir Première Partie.
[2120] MNHN Ms 119, rapport de Jules Verreaux sur le *Choetura Grandididieri*, 1866.

La toute nouvelle famille des didiéracées est nommée par Baillon en hommage à son ancien élève dès 1880 :

> « Sur le Didierea (je donne ce nom à une curieuse plante de Madagascar observée par M. Alfred Grandidier non loin de Tuléar). […] Nous ne savons rien encore de la place que ce végétal étrange pourra occuper dans la classification mais il est certain qu'il représente une des formes les plus inattendues et les plus caractéristiques de la faune déjà si particulière de Madagascar et c'est là ce qui nous rend heureux d'attacher à ce type particulièrement remarquable le nom de M. Alfred Grandidier.[2121]»

Baillon offre de très nombreuses espèces floristiques à son collègue et ancien élève : *Chadsia grandidieri*, *Anisocyla grandidieri*, *Kalanchoe grandidieri*, *Sarcolaena grandidieri*, *Dalechampia didierei*, *Rhus grandidieri*, *Turroera grandidieri* etc...[2122] L'un des nouveaux baobabs qu'Alfred Grandidier a découverts au Menabe en février 1869 lui est dédié sous le nom scientifique de *Adansonia grandidieri*[2123]. Alfred Lacroix, son ami, collègue et admirateur, nomme grandidiérite un silicate basique d'aluminium et de magnésium qui n'existe que dans une seule région de Madagascar, à Andrahomana[2124]. L'un des contributeurs à l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, Paul Mabille, lui dédie un petit papillon en 1877, l'*Eronia grandidieri*[2125]. Ces marques d'estime sont si fréquentes que l'entomologiste du Muséum Brongniart est obligé de s'enquérir auprès d'Alfred Grandidier des dérivés encore libres pour nommer une nouvelle espèce :

> « Cher monsieur, j'ai à nommer un orthoptère de Madagascar qui constitue un genre nouveau. J'ai choisi *grandidiera*, vous dédiant ce curieux conocephalide Je n'ai pas trouvé ce nom comme ayant été donné à un insecte. Mais je voudrais en avoir le cœur net et je vais vous prier de me renseigner à ce sujet, le plus tôt possible. Ce nom a-t-il été donné à un autre animal ?[2126]»



Tisma grandidieri et Gymnonys grandidieri [Decary]

[2121] Séance du 2 juin 1880 de la Société Linnéenne de Paris, présidée par Henri Baillon, *Revue de la Société Linnéenne de Paris*, pp. 258-259.
[2122] Baillon, Henri, *Atlas des plantes de Madagascar*, volume I, 1886, volume II, 1890.
[2123] Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *op. cit.*
[2124] Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 2.
[2125] Mabille, Paul, *Histoire naturelle des Lépidoptères*.

Son collègue du Muséum Filhol lui rend encore un bel hommage en nommant *Thaumastolemur grandidieri* un lémurien disparu, découvert en 1895 dans le fameux et riche gisement d'Ambolisatra qu'Alfred Grandidier lui-même avait localisé dès 1868[2127].

De façon plus anecdotique, un paquebot des Messageries Maritimes, lancé en 1924 à saint-Nazaire, reçoit le nom de l'explorateur. Affecté au service postal dans l'Océan Indien, le paquebot est décoré de panneaux inspirés des gravures d'histoire naturelle qui illustrent l'*Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar* du scientifique.

Un panneau décoratif du paquebot "Explorateur Grandidier" évoquant la faune et la flore malgaches. [MNHN Ms 2806]

Jean Charcot, ami de la famille Grandidier, nomme en son honneur un cap d'Antarctique en 1908[2128]. Raymond Decary a en outre poussé la curiosité jusqu'à recenser les toponymes extérieurs à Madagascar donnés par des géographes en mémoire d'Alfred Grandidier : il cite ainsi un glacier d'Alaska et une montagne des îles Kerguelen[2129].

Le dernier hommage au souvenir d'Alfred Grandidier se manifeste sans doute au travers de l'exposition qui lui est consacrée au Centre Albert Camus de Tananarive en 1970-1971 pour la commémoration du centenaire de la fin de son exploration de la Grande Île[2130]. Organisée par l'anthropologue Pierre Verin, l'exposition s'intitule « Madagascar il y a cent ans à travers les voyages d'Alfred Grandidier[2131]».

[2126] Ac. Malg., lettre de Brongniart à Alfred Grandidier, le 14 février 1897.
[2127] Grandidier, Guillaume, « Note sur des ossements d'animaux disparus, provenant d'Ambolisatra », *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1900, n° 5, pp. 215-217, p. 215.
[2128] MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier.
[2129] Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *op. cit.*, p. 10.
[2130] Verin, Pierre, « Quelques lettres de l'Administration royale au sujet d'Alfred Grandidier », *op. cit.*
[2131] MNHN Ms 2806, Papiers Grandidier.

Projet de fresque de 1939 réalisé par le peintre Raymond Virac dans le cadre de la promotion de la politique coloniale. " A Alfred Grandidier, Madagascar reconnaissante". [MNHN Ms 2806]

Bien après sa mort survenue le 13 septembre 1921[2132], l'emprise d'Alfred Grandidier demeure sur Madagascar et surtout sur ses nombreux successeurs dans l'étude de l'Île Rouge, notamment par l'intermédiaire de son fils Guillaume.

[2132] Etat-Civil, Mairie de Paris, VIIIème arrondissement.

Guillaume Grandidier et l'héritage paternel d'Alfred Grandidier

Guillaume Grandidier a été formé dès la plus tendre enfance pour représenter le digne héritier et continuateur de l'œuvre paternelle, comme si Alfred Grandidier, à la longévité déjà impressionnante, continuait véritablement à vivre et à travailler à travers son fils.

Durant toute son existence, Guillaume Grandidier se voue à la poursuite des travaux initiés par son père. [BNF P2246]

Alfred Grandidier élève son fils comme lui-même a été éduqué, avec exigence et rigueur, mettant l'accent sur l'excellence intellectuelle, notamment dans le domaine scientifique, dirigeant de très près ses études[2133]. L'enfant baigne tout jeune dans une atmosphère imprégnée de Madagascar puisqu'il a l'occasion de rencontrer nombre d'étudiants malgaches à Paris de passage chez son père, nous l'avons vu. Le jeune homme est également précocement initié à l'art, par son oncle Ernest. Guillaume Grandidier jouit de la même capacité de travail impressionnante que son père, de la curiosité familiale et du goût du voyage transmis par son père et son oncle. Un missionnaire déclare dès 1879, alors que

[2133] Decary, Raymond, « Guillaume Grandidier », *op. cit.*, pp 9-20.

l'enfant n'a encore que 6 ans : « N'oubliez pas que Guillaume doit me rejoindre un jour au Tanganyika[2134]». En 1881, de fait, une ancienne connaissance fait remarquer à Alfred Grandidier : « M. Humblot me dit que vous élevez votre fils pour en faire un grand voyageur[2135]». Selon les espérances de son père, Guillaume réussit de brillantes études puisqu'il passe une licence en sciences à la Sorbonne puis est reçu aux concours de Polytechnique[2136], des Ponts et Chaussées et des Mines pour choisir finalement cette dernière école, même s'il ne termine pas sa scolarité. En effet, il est lui-même tenté par l'exploration de Madagascar à 25 ans. Son père l'encourage bien évidemment dans cette voie.

Comme lui, Guillaume part avec une mission gratuite de l'Instruction Publique, en 1898-1899. Chaleureusement recommandé par son père au Général Gallieni et placé sous la protection de Lyautey, il visite les régions non pacifiées de l'Ouest et du Sud. Cette première mission, grâce à d'abondantes collectes, lui assure une importante renommée à Paris et il participe à la conception du Pavillon de Madagascar à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900, sur la demande de Gallieni[2137].

> «J'ai eu le plaisir de voir plusieurs fois votre fils qui a conquis ici les sympathies de tous. Il veut bien nous aider pour la préparation de notre exposition et je lui en suis très reconnaissant.[2138]»

Guillaume Grandidier en exploration à Madagascar [coll. Ph. de Charnacé]

[2134] MNHN Ms 2822, lettre du RP Eugène Ruellan à Alfred Grandidier, le 14 juin 1879.
[2135] MNHN Ms 2813, lettre du Commandant Drouin à Alfred Grandidier, le 6 septembre 1881.
[2136] Institut, Ms 2425, lettre d'Alfred Grandidier à Daubrée, le ?. Visiblement très préoccupé par les études de son fils, Alfred Grandidier s'est ouvert à ses collègues de sa crainte que Guillaume ait raté le concours d'entrée à Polytechnique. Daubrée lui avait alors promis de faire des démarches pour que Guillaume soit admis malgré cet échec prévisible. Finalement Alfred Grandidier explique que son fils n'aura pas besoin de ce soutien occulte : Guillaume a en effet obtenu 73 points et non 3 comme son père l'avait cru !
[2137] Decary, Raymond, « Guillaume Grandidier », *op. cit.*, pp 9-20.
[2138] Lettre de Gallieni à Alfred Grandidier, le 10 novembre 1898, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905, op. cit.*

Guillaume Grandidier chevauchant un zébu à Madagascar
[coll. Ph. de Charnacé]

Il repart en 1901-1902 avec le projet de traverser le Sud de part en part, ce que ni son père ni aucun explorateur n'a jamais réussi jusqu'à lui. Il y parvient dans les pas de Lyautey et de son armée de pacification[2139]. En rentrant en Europe, à la demande se son père, il effectue un détour par l'Afrique australe – Zanzibar, Nyassaland, Mozambique, Natal, Transvaal, Le Cap – à la recherche d'éventuelles analogies culturelles avec Madagascar[2140]. En 1904 il est désigné par le Ministère de l'Instruction Publique pour être son représentant au 8ème Congrès International de Géographie aux États-Unis. Il en profite pour voyager, jusqu'au Mexique, et renoue ainsi avec la tradition familiale du voyage en Amérique.

Puis, encore une fois à l'image de son père, Guillaume Grandidier se sédentarise définitivement à Paris et se consacre à l'étude de Madagascar, soutenant notamment sa thèse sur les lémuriens et lémuriens fossiles en 1905. Car sa science favorite est de loin la zoologie[2141]. Après la mobilisation de la Première Guerre Mondiale, que Guillaume Grandidier exécute de bout en bout, d'abord à Paris aux côtés de Gallieni, puis sur le front des Dardanelles, il poursuit dans les traces paternelles, en consacrant une grande partie de son temps, entre 1918 et 1939, à la Société de Géographie et à sa revue, *La Géographie*, qu'il dirige. Contrairement à son père cependant, le bilan de Guillaume Grandidier s'y trouve relativement contesté[2142]. Parallèlement, il entre à l'Académie des Sciences Coloniales dès sa création, en 1922.

[2139] Lettre de Gallieni à Alfred Grandidier, le 20 juin 1901, dans Gallieni, *ibid.*
[2140] Decary, Raymond, « Guillaume Grandidier », *op. cit.*, pp 9-20.
[2141] Decary, Raymond, *ibid.*
[2142] Fierro, Alfred, *La Société de Géographie 1821-1946*, *op. cit.*, p. 106-121. L'auteur accuse plus ou moins Guillaume Grandidier d'avoir tué la Société de Géographie.

Après l'avoir fidèlement assisté pendant près de trente ans, Guillaume Grandidier, le « fils dévoué[2143]», reprend à son compte le travail de publication de son père. Dix ans avant son décès, Alfred Grandidier se retire pour ainsi dire du monde scientifique, même si Henri Froidevaux situe sa retraite dès 1905, tout en « continuant à servir tout à la fois la France et la science[2144]». Très affecté par plusieurs drames personnels avant de voir avec effroi l'Europe se déchirer en 1914, il perd le goût de ses affaires – mise à part l'étude solitaire dans les bibliothèques. Il ne se remet jamais de ces deuils dont il écrit, en 1917 : « J'avais un frère […] que j'ai eu le malheur de perdre le 14 juillet 1912, juste six mois avant ma chère femme ». Dans ces circonstances, il passe ainsi entièrement le relais à son fils dès avant la Première Guerre Mondiale. Ainsi c'est Guillaume qui achève les trente volumes de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, ainsi que la série des quatre tomes de l'*Ethnographie de Madagascar* ou encore complète la *Bibliographie de Madagascar* en deux volumes initiée par son père. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de penser que la carrière de Guillaume Grandidier a été écrasée par la présence tutélaire puis par le souvenir de son père.

Il n'a jamais véritablement existé par lui-même, mais toujours en tant que fils de son père. Même l'éminent historien de la géographie Pierre Singaravélou confond dans un de ses ouvrages Alfred et Guillaume Grandidier [2145]. De plus, après le décès d'Alfred Grandidier, Guillaume continue d'écrire à la première personne du pluriel comme si son père était toujours penché au-dessus de son épaule quand il rédige[2146]. Ou, comme le note avec perspicacité Henri Froidevaux, qui les a beaucoup fréquentés : «Vous étiez si unis qu'en réalité vous ne faisiez qu'un[2147]». Quel aveu ! C'est d'ailleurs ainsi qu'Alfred Grandidier avait programmé la carrière de son fils, il l'a revendiqué à plusieurs reprises, vampirisant en quelque sorte sa vie dès sa conception pour en faire un alter-ego qui lui survivrait. En 1918, Alfred Grandidier écrit ainsi qu'il ne craint pas la mort car « je laisse un autre moi-même, mon fils, qui connaît Madagascar et, en parfaite relation avec mes collaborateurs, travaille à mon ouvrage depuis une vingtaine d'années, me continuera[2148]». Henri Froidevaux écrit encore, à propos de ce couple très particulier formé d'un Pygmalion et de son œuvre : « Un fils en qui il se voyait revivre, qui avait les mêmes goûts et les mêmes passions et qu'il avait

[2143] MNHN Ms 2817, lettre de Guillaume Grandidier à Alfred Grandidier, le 19 mars 1898.
[2144] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 14.
[2145] Singaravélou, Pierre, *Professer l'Empire, op. cit,* p. 129. Il attribue à Guillaume une lettre écrite par Alfred Grandidier. Pour une fois, c'est le père qui se retrouve dans l'ombre du fils !
[2146] Kent, Raymond, « Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique », *op. cit.*, pp. 603-615.
[2147] MNHN Ms 2815, lettre de H. Froidevaux à Guillaume Grandidier, le 14 septembre 1921.
[2148] MNHN Ms 2811, lettre d'Alfred Grandidier au Père Camboué, le ? mai 1918.

eu le grand et rare bonheur d'initier lui-même à ses recherches[2149]». C'est aussi de la sorte que l'envisage le grand public, la *Dépêche Coloniale* n'étant pas loin de considérer que l'œuvre la plus magistrale d'Alfred Grandidier est finalement ... Guillaume[2150].

Il semble d'ailleurs assez probable pour ces mêmes raisons qu'Alfred Grandidier ait jugé d'un mauvais œil le célibat prolongé de son fils, même si cela lui laissait beaucoup de temps à consacrer aux études. Au vu de l'attachement d'Alfred Grandidier à sa famille et à ses ancêtres, et surtout de sa véritable obsession de l'idée de continuité intellectuelle au travers de sa descendance masculine exclusivement, le vieux savant éprouve sans doute une vive déception devant le mariage tardif de son fils, en 1919 seulement, avec une épouse à la réputation d'aventurière, déjà relativement âgée, qui risque de ne jamais lui donner de fils[2151].

Il va sans dire également que Guillaume Grandidier entretient encore pendant des décennies la vénération portée à son père au sein des cercles qui étudient Madagascar, où il est considéré à l'instar d'un gourou fondateur de ce que nous qualifierions de secte si nous ne craignions pas d'être mal comprise.

Il s'y applique au sein de la Société de Géographie, dont il est Secrétaire Général de 1919 à 1939 et plus encore au sein de l'Académie des Sciences Coloniales dont il est Secrétaire Perpétuel de 1940 à 1954.

Il suscite lui-même la vocation de disciples, notamment de Raymond Decary[2152], pour perpétuer l'œuvre et la mémoire de son père. Très attaché à Madagascar, île à laquelle il a consacré la totalité de sa carrière, comme son père, Guillaume Grandidier, décédé à Paris le 19 septembre 1957[2153], est enterré avec un *lambamena* de soie du Betsileo, selon la tradition malgache, à Fleury-Merogis[2154].

La célébration d'Alfred Grandidier et de son œuvre prend une ampleur telle qu'elle empêche pourtant parfois à son égard une prise de recul saine et scientifiquement nécessaire. Les remises en cause de certains points de son travail s'avèrent difficiles à faire émerger de son vivant mais encore après sa disparition tant il a marqué de son empreinte les études

---

[2149] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *op. cit.*, p. 15.
[2150] Voir annexe 31.
[2151] Etat-Civil, Mairie de Paris, XVIème arrondissement. Guillaume Grandidier épouse le 10 septembre 1919 à l'âge de 46 ans Marie de Mayer Mieroszewska âgée de 39 ans. Le couple n'aura jamais d'enfant, ce qui entraîne la dispersion d'une grande partie de la bibliothèque et des papiers concernant Madagascar légués par Alfred Grandidier à son fils.
[2152] Balard, Martine, *Madagascar 1916-1945, les regards d'un administrateur-ethnographe : Raymond Decary*, Azalées Editions, Sainte-Marie, 2003, 370 p. et Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *op. cit.*
[2153] Etat-Civil, Mairie de Paris, VIIIème arrondissement.
[2154] Decary, Raymond, « Guillaume Grandidier », *op. cit.*, pp 9-20.

malgaches. Les timides critiques doivent venir de l'étranger et, le plus souvent, après le décès de Guillaume Grandidier lui-même, pour commencer à être entendues. C'est en tous les cas ce que dénonce par exemple Raymond Kent. Il remet en cause presque toutes les théories d'Alfred Grandidier sur l'origine des Malgaches, minimisant le versant asiatique et revalorisant au contraire les racines africaines. Bien qu'il respecte le travail d'Alfred Grandidier, il s'attaque à ses méthodes de travail qui, selon lui, conduisent à émettre des hypothèses essentiellement sur des impressions, reposant notamment sur l'aspect physique des Malgaches, sans preuve tangible. Il dénonce également un détournement de sources par Alfred Grandidier, manipulation visant à prouver une immigration indienne dans le Sud de Madagascar. Il va même plus loin en accusant Alfred puis Guillaume Grandidier d'avoir écarté jusqu'à leur mort tous ceux qui étaient d'un avis contraire au leur, sous couvert d'incompétence linguistique, refusant ainsi le débat scientifique et la confrontation[2155]. Ces reproches très graves, dus en partie à l'amertume d'un chercheur méprisé par la famille Grandidier, traduisent cependant un certain dogmatisme du père et de son fils, et surtout une volonté, indubitable surtout chez Alfred Grandidier, de contrôler absolument toute la recherche internationale sur Madagascar : il considérait incontestablement la Grande Île comme sa propriété intellectuelle. Guillaume Grandidier n'a fait qu'entretenir et renforcer l'omniprésence de son père sur les études malgaches.

Aujourd'hui l'œuvre d'Alfred Grandidier reste absolument incontournable pour qui prétend étudier Madagascar, ne serait-ce que pour se positionner contre elle et la critiquer. Nous observons que lors de l'exposition d'hommage qui lui était consacrée, Christian Mantaux, membre de l'Académie Malgache, notait encore en 1971 que les textes d'Alfred Grandidier continuaient de faire autorité dans tous les domaines se rapportant à Madagascar et que sa bibliothèque était la plus riche du monde concernant Madagascar[2156]. Enfin, Alfred Grandidier marque à tel point Madagascar qu'Hubert Deschamps lui consacre plus des deux tiers de son chapitre sur Madagascar dans son *Histoire des explorateurs*[2157].

[2155] Kent, Raymond, « Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique », *op. cit.*, pp. 603-615.
[2156] Mantaux, Christian, « Il y a cent ans à Madagascar, un grand savant : Alfred Grandidier », *Revue de Madagascar*, 1er et 2ème trimestres 1971, n° 53-54, pp. 33-62, p. 53.
[2157] Deschamps, Hubert, *Histoire des explorations*, PUF/QSJ, Paris, 1969, 127 p., p. 109-110.

Dernier témoignage recensé des hommages rendus à Alfred Grandidier et à son fils, la "place Grandidier" prouve l'ambiguïté de la mémoire des deux explorateurs. L'installation récente de la plaque montre que leur œuvre scientifique n'a pas été complètement oubliée par les Français. Mais sa situation périphérique et purement décorative dans le parc de Tsimbazaza laisse penser que les Malgaches tolèrent plus qu'ils ne glorifient des figures liées à la colonisation de leur île – Tananarive, Madagascar [JEM]

Le second versant de la carrière d'Alfred Grandidier est couronné de succès, à l'instar du premier. En l'espace de cinquante ans se forge l'image unanimement reconnue de « l'Homme de Madagascar ». Alfred Grandidier préfigure en quelque sorte le grand reporter, dont la légitimité tient à l'expérience oculaire mais faisant fi de la subjectivité de son regard. Il participe surtout à la naissance des figures éminentes du consultant et de l'expert scientifique, recours de tous en toutes occasions, qui ont finalement envahi notre société contemporaine et suscitent de nombreuses réflexions[2158]. Sans que sa position ne soit jamais précisément définie, mais grâce à ce statut précurseur de consultant, Alfred Grandidier se voit investi de la tâche de dire le vrai et de guider les grandes décisions politiques et sociales. Sa longévité lui permet d'assister à la mutation des sciences en général, dans le contexte colonial, même s'il ne participe à cette évolution que dans des domaines circonscrits – essentiellement des procédés scientifiques et techniques appliqués à l'exploration, l'utilisation de savoirs scientifiques à des fins de colonisation, la formation des naturalistes dans le contexte colonial – et reste systématiquement à l'écart des principales polémiques scientifiques. Grâce à Madagascar, il accède aux plus éminents sommets du monde scientifique, suscite une lignée de continuateurs et se fait respecter dans les sphères politique et militaire, parvenant même à influer sur des destins nationaux. Toutes proportions gardées, Alfred Grandidier n'est plus très loin alors des « héros » dont Edward Berenson écrit que « à certains moments charnière du XIXème siècle, nul ne détint autant d'influence sur la politique impériale, […] jusqu'à en venir à imposer leur pouvoir personnel[2159]». Si Madagascar fonde la carrière et la notoriété d'Alfred Grandidier, nous pouvons affirmer que le scientifique façonne également la Grande Île. Madagascar devient en quelque sorte sa « marque ». Il peut se permettre d'en céder la « franchise » à son fils Guillaume comme partie intégrante de l'héritage qu'il lui lègue. Alfred Grandidier réussit en somme à réaliser tous les objectifs de sa carrière scientifique, grâce à une stratégie réfléchie.

[2158] Faury, Mélodie, *Parcours de chercheurs. De la pratique de la recherche à un discours sur la science : quel rapport identitaire et culturel aux sciences ?*, thèse en Sciences de l'information et la communication, sous la direction de Joëlle Le Marec, ENS Lyon, 2012, 375 p.
[2159] Berenson, Edward, *Les héros de l'Empire*, *op. cit.*, p. 12.

Conclusion générale

Au terme de notre enquête sur une époque charnière marquée par de multiples bouleversements, nous avons parcouru près d'un siècle d'exploration et de vie scientifique, arpenté quatre continents à la rencontre de peuples et de groupes sociaux extrêmement variés, à la lumière de la curiosité et de l'immense travail d'un personnage souvent inattendu.

La superposition entre une période chronologique caractérisée par un fort processus d'évolution, notamment dans les domaines scientifique, politique, technique et culturel, et l'élaboration d'un parcours individuel avec des composantes similaires semble désormais plus pertinente. L'observation à l'échelle d'une société et l'observation à l'échelle d'un homme se rejoignent, se complètent et s'enrichissent, jusque dans leurs singularités. Le grand historien Paul Veyne a validé cette approche historique qu'il compare opportunément à la démarche d'un naturaliste : « L'histoire s'intéresse à des événements individualisés […] : elle cherche à les comprendre, c'est-à-dire à retrouver en eux une sorte de généralité ou précisément de spécificité. Il en est de même pour l'histoire naturelle : sa curiosité est inépuisable, toutes les espèces comptent pour elle et aucune n'est de trop mais elle ne se propose pas de faire jouir de leur singularité. […] On est passé de la singularité individuelle à la spécificité, c'est-à-dire l'individu comme intelligible (c'est pourquoi spécifique veut dire à la fois général et particulier)[...] L'historien est le naturaliste des évènements[2160]». Du voyageur naturaliste à l'explorateur scientifique en contexte colonial, Alfred Grandidier traduit par la spécificité de son parcours l'évolution générale du métier au cours du siècle.

Lorsque nous tentons un bilan de cette étude et que nous cherchons à définir le fondement de cette trajectoire exceptionnelle si bien accordée à son temps qui nous a servi de fil conducteur, le terme de polymorphisme s'impose. Alfred Grandidier a su se construire une carrière sur-mesure, carrière dans laquelle l'éventail de sa personnalité s'est entièrement déployé – ce que le métier de diplomate envisagé un temps n'aurait sans doute pas permis. Le parcours de notre savant explorateur paraît presque sans accroc, maîtrisé dans sa rectitude mais suffisamment souple pour épouser les circonstances imprévues, à l'image d'une époque de perpétuelles transformations. De sa personnalité complexe, de son ambiguïté onthologique qui auraient pu sembler une faiblesse, Alfred Grandidier a su faire, pour reprendre la

[2160] Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, Paris, 1971, 439 p., p. 81, 85.

métaphore architecturale développée en introduction, la pierre d'angle de son existence. Il s'agit d'un atout majeur dans une période de mutations sociales et politiques, scandées par les révolutions. Cette capacité polymorphe, lui a ouvert l'accès à toutes les sociétés. Par elle, il a pu atteindre longévité scientifique, notoriété, consolidation de ses positions sociale et intellectuelle. La propension à ne pas clairement se définir lui a permis de se maintenir en cour, d'éviter d'apparaître comme un rival mais plutôt comme un pair, voire une référence infaillible. S'il s'était consacré à une carrière politique, il aurait dû faire preuve des mêmes qualités pour survivre aux changements de régimes et aux fréquents retournements. En d'autres termes, et pour paraphraser la Théorie de l'évolution et de la sélection naturelle, emblématique de la biologie du second XIXème siècle, Alfred Grandidier apparaît parfaitement adapté à son milieu. Cette adaptation lui permet non seulement de survivre aux soubresauts historiques mais de développer sa carrière en adéquation avec les choix opérés par ses contemporains.

L'identification d'Alfred Grandidier avec son époque pourrait culminer dans le fait que la science constitue le pivot de son existence, comme elle occupait une place centrale dans l'ensemble de la société française, au point d'en imprégner même les arts, notamment la littérature. Nous avons signalé que certains épisodes de la vie d'Alfred Grandidier trouvaient un écho dans des romans naturalistes du XIXème siècle. « L'histoire est anecdotique, elle intéresse en racontant, comme le roman. Seulement, elle se distingue du roman sur un point essentiel. […] L'histoire est un récit d'événements vrais. […] L'histoire est un roman vrai[2161]», souligne Paul Veyne. Bien qu'il soit parfaitement inséré dans son temps au point de ressembler à des archétypes mis en scène par la littérature, notre explorateur ne peut s'y réduire parce qu'il n'est pas un personnage de fiction et que son parcours mobilise la réflexion bien au-delà du XIXème siècle. Alfred Grandidier conserve sa pertinence grâce à une personnalité complexe et paradoxale.

Dès l'origine, les éléments antithétiques marquent la vie d'Alfred Grandidier. Élevé dans une famille française conservatrice mais admirative du mode de vie britannique, il est éduqué de manière à la fois stricte sur le plan moral, et avant-gardiste par les leçons de choses qu'il reçoit *in situ*. Si le hasard préside à ses débuts dans l'exploration scientifique, il est incontestable que les voyages de son enfance et son éducation l'y ont particulièrement bien préparé. Au début de l'âge adulte, la décision encore peu valorisante en ce milieu de XIXème

[2161] Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, *op. cit.*, p. 23, 10.

siècle de se consacrer aux voyages scientifiques, qui plus est sans appartenir à aucune institution, est contrebalancé par la détermination d'Alfred Grandidier à se bâtir une véritable carrière au moyen de l'excellence et de la notoriété. Dès lors, l'analyse de sa spécialisation sur l'île malgache fait ressortir tant le caractère fortuit d'une occasion saisie après de longues pérégrinations dans l'Océan Indien – Inde, Ceylan, Zanzibar, La Réunion –, que la mûre réflexion d'une démarche stratégique, déterminée au cours de deux voyages préparatoires en 1865 et 1866. Une carrière d'un demi-siècle s'édifie ainsi sur moins de trois ans – en mois cumulés – de séjour à Madagascar.

L'ambiguïté se poursuit lorsque nous observons les méthodes de travail d'Alfred Grandidier. Elles se veulent rigoureuses et respectueuses de protocoles scientifiques éprouvés et le sont la plupart du temps. Il n'hésite pourtant pas à rechercher des preuves ou à éliminer des interprétations gênantes pour accréditer ses thèses et peine à se remettre en question. Il semble vouloir s'identifier à la fois aux modèles de l'honnête-homme du XVIIème siècle et de l'encyclopédiste du XVIIIème siècle, par sa pluridisciplinarité et son goût pour les collections, tout en se révélant un précurseur des sciences coloniales telles qu'elles sont élaborées et pratiquées au début du XXème siècle.

Sa relation aux autres apparaît tout aussi protéiforme. Pour les autochtones, il éprouve à la fois admiration et répulsion, intérêt et mépris. Concernant ses collègues et ses collaborateurs indispensables, il leur manifeste une réelle fidélité mais ne valorise sans doute pas à sa juste mesure leur contribution. Doué de vastes et multiples qualités intellectuelles et de sociabilité, doté d'une remarquable capacité d'adaptation, il n'est cependant pas en mesure de se décentrer ni d'éprouver de véritable empathie.

L'image que nous détectons dans les regards posés sur lui révèle une égale diversité : de l'espion sournois pour certains Malgaches au maître à penser des jeunes explorateurs, biologiste du Muséum pour les uns, cartographe membre de la Société de Géographie pour d'autres, membre de l'Institut dédié à la science pour beaucoup mais parfois perçu comme un « lobbyiste » du Comité de Madagascar. Ses identités multiples rendent Alfred Grandidier difficile à cerner.

Sa relation à la politique nous donne une nouvelle occasion de vérifier le caractère polymorphe de sa personnalité. Très tôt il semble fuir par l'étude de l'histoire naturelle la violence des événements liés aux soubresauts politiques. La simple couardise ne saurait justifier cette attitude d'évitement puisqu'il recherche par ailleurs continuellement à se

mesurer aux phénomènes extrêmes et aux dangers de la nature. Il assume en définitive le caractère éminemment politique que revêt sa position scientifique, ainsi que son corollaire militaire, tout en ménageant les diverses tendances politiques et en évoluant au gré du courant dominant sur la question coloniale. Les enjeux de pouvoir entre parlementaires, militaires et entrepreneurs dans la France des années 1890-1910 se traduisent dans les orientations prises par Alfred Grandidier.

En dernier lieu, le paroxysme de son ambiguïté culmine dans la finalité même de ses recherches scientifiques. Il déclare à plusieurs reprises ne faire œuvre que de recensement et description scientifiques. Dans le même temps, nous le voyons souhaiter l'ouverture de nouvelles voies commerciales en Amérique du Sud, collaborer à l'acclimatation d'espèces animales et végétales utiles à l'agriculture, participer à la conquête militaire puis à l'organisation politique de Madagascar colonisée et s'introduire personnellement au sein des plus prestigieuses institutions scientifiques françaises et européennes pour assurer la postérité de son nom.

La science constitue donc à la fois l'objectif et l'instrument de son ambition. Alfred Grandidier sert autant la science qu'il cherche à s'en servir.

Cependant nous décelons une faille dans ce bel agencement. Le scientifique ne supporte pas l'échec – en témoignent le regard sévère qu'il porte sur son voyage en Amérique du Sud aussi bien que l'occultation de son rapport méjugé sur les ruines d'Anuradhapura. C'est pourquoi il se place toujours en position de l'éviter. Or l'erreur fait partie intégrante de la démarche scientifique.

Ce souci permanent d'éviter le faux-pas susceptible de ralentir ou de ruiner sa carrière l'empêche de devenir une figure scientifique de premier plan, un inventeur révolutionnaire. Bien qu'ils aient compris que leurs idées heurteraient les conceptions dominantes dans la société de leur époque, un Gallilée, un Darwin ont assumé le risque de les exposer publiquement. Alfred Grandidier ne franchit jamais ce pas, et n'envisage même pas de remettre en cause les principes de la science. Il utilise les méthodes sans recul, sans réflexion épistémologique. De fait, il craint la science peut-être autant qu'il l'admire. S'il se passionne pour les avancées technologiques, de la photographie au chemin de fer, il reste en revanche prudemment sur la réserve dans les grands débats théoriques qui agitent la biologie ou l'anthropologie. Alfred Grandidier louvoie, aussi bien en sciences qu'en politique. Il ne s'engage jamais et son absence de poste académique illustre également cette position à la fois

en marge et abritée. Il semble compenser le manque d'audace intellectuelle qui lui permettrait de marquer l'histoire des sciences, par son souci d'exhaustivité sur un sujet, sa passion pour la collection complète, la conservation parfaite et la recherche de l'exemplaire unique. C'est un procédé commode pour laisser son empreinte grâce à une multitude de publications et pérenniser son nom en l'associant à des objets exposés dans des lieux prestigieux, tout en faisant œuvre scientifique utile. La conception et la pratique de la science d'Alfred Grandidier correspondent parfaitement à la politique scientifique du Muséum[2162], une institution au sein de laquelle le naturaliste œuvre discrètement mais en profondeur.

Car la contribution d'Alfred Grandidier à l'avancée scientifique, si elle n'est pas éclatante, ne doit pas pour autant être dévalorisée. Il se consacre tout entier à la science appliquée, au détriment de la recherche fondamentale et expérimentale, préfigurant une fois de plus l'évolution de la science actuelle. Le naturaliste s'attache essentiellement à développer des aspects concrets qui peuvent s'avérer utiles à ses collègues et continuateurs, dans leur pratique quotidienne de la science. Ce n'est donc pas un hasard s'il est sollicité pour rédiger le volumineux et très remarqué *Rapport sur les cartes et les appareils de géographie et de cosmographie, sur les cartes géologiques et sur les ouvrages de météorologie et de statistique*, lors de l'Exposition de 1878. Ses apports sont essentiellement d'ordre technique et méthodologique : un usage précoce de la photographie pour les études géographiques et anthropologiques, une méthode de fumigation des peaux pour assurer leur conservation à long terme, un protocole exigeant et précis dans la collecte des échantillons autant que sur les renseignements qui les accompagnent, notamment leur géolocalisation, l'art de la collection poussé à l'extrême, la recherche systématique de l'utilité des savoirs en vue d'une application économique ou politique, une vision globale des phénomènes physiques et naturels – la dispersion des espèces vivantes et la biogéographie, les notions d'éthologie, d'écosystème, de la dérive des continents – l'exposition claire et méthodique de ses résultats, avec mention des sources et de la bibliographie afin de faciliter leur vérification, une somme d'informations rarement égalée sur un seul pays, réunie dans les séries de l'*Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, la *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar* et le *Guide de l'immigrant à Madagascar*. L'apport d'Alfred Grandidier est également décisif du point de vue de la connaissance du monde. Nous lui devons la découverte d'une importante quantité de nouveaux minéraux, mais surtout d'animaux et de végétaux, tant en Amérique du

[2162] Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », *op. cit.*, p. 145.

Sud qu'à Zanzibar ou à Madagascar. Il a en outre révélé l'existence de la quasi-totalité de la faune malgache fossile et sub-fossile, il a expliqué et daté la formation géologique de l'île, il a effectué les premières études ethnographiques et linguistiques de la plupart des peuples du Sud et de l'Ouest de Madagascar. Cette énumération ne représente que quelques-unes de ses contributions. La contribution d'Alfred Grandidier à la revalorisation des tâches de terrain et au rapprochement entre les collecteurs et les savants en chambre n'est pas à négliger non plus. Enfin, la formation scientifique des jeunes explorateurs, des missionnaires ou des cadres coloniaux, ainsi que la diffusion de ses connaissances, ne sont pas les moindres des concours d'Alfred Grandidier à la vie scientifique. Il prépare et laisse son empreinte sur les jeunes générations de scientifiques qui œuvreront au cœur de la période coloniale. En somme, la progression de sa carrière s'avère révélatrice d'une certaine évolution du monde scientifique vers de nouvelles méthodes et de nouveaux enjeux.

Dans le cadre forcément restreint de cette thèse, limitée à la fois par nos compétences, la technique et le temps imparti, nous avons bien conscience de n'avoir pas pu approfondir certains points ou d'en avoir négligé d'autres. Nous regrettons que l'étendue trop importante des réseaux du savant voyageur ne nous ait pas permis d'en dresser une carte heuristique par exemple. L'inscription d'Alfred Grandidier dans la vie politique française, que nous n'avons fait qu'ébaucher ici, mériterait une étude à elle seule. Un autre point intéressant et très riche serait la relation d'Alfred Grandidier avec les missionnaires et sa position face à la religion en général. Sur le plan de la collaboration strictement scientifique, des travaux comme ceux de Jean-Michel Vasquez sur la cartographie missionnaire[2163], ouvrent la voie. Mais d'autres aspects mériteraient un véritable développement, tels que le lien entre la pratique professionnelle du scientifique et ses convictions religieuses, son opinion dans le rôle colonial des missionnaires et le développement du Christianisme dans les sociétés traditionnelles. Les archives des diverses congrégations religieuses, que nous n'avons pas utilisées, recèlent probablement des documents propres à éclairer ces questions. De même, alors que les travaux de biologie et l'étude des religions indiennes anciennes ont incité plusieurs savants à des réflexions d'ordre épistémologique, ou les ont poussé vers l'occultisme, il serait intéressant de se demander pourquoi Alfred Grandidier n'a pas établi de lien entre ces deux aspects de sa carrière, contrairement à son célèbre contradicteur Ernst Haeckel par exemple[2164]. De manière

[2163] Vasquez, Jean-Michel, *Une cartographie missionnaire. L'Afrique de l'exploration à l'appropriation, au nom du Christ et de la science (1870-1930)*, thèse, Université de Lyon II, 2007.
[2164] Maillard, Christine, *L'Inde vue d'Europe. Histoire d'une rencontre (1750-1950)*, Albin Michel, Paris, 2008, 362 p., pp. 133-136, 137, 142.

plus anecdotique, il serait également intéressant de creuser la relation entre Alfred Grandidier et la société interlope des traitants à Madagascar, même si sur ce point le problème des sources se révèle plus délicat. Nous aimerions enfin prolonger ce travail de thèse par une minutieuse enquête sur ce qui nous est parvenu de la collection photographique d'Alfred Grandidier et peut-être réussir à identifier formellement les auteurs des clichés, notamment ceux d'Amérique du Sud, ou retrouver les photographies de l'Inde dont il est l'auteur.

Ainsi que nous l'avions indiqué en introduction, ce travail ne s'entend pas comme une somme sur Alfred Grandidier mais bien comme une invitation à poser un regard nouveau sur la carrière, l'œuvre et la vie tout entière d'un scientifique en les replaçant dans leur contexte historique. Alfred Grandidier constitue un personnage intéressant par sa complexité même, mais aussi par l'étonnante actualité de certaines de ses idées, questionnements ou méthodes alors qu'il pouvait apparaître au premier abord comme une figure quelque peu poussiéreuse. Comment ne pas faire le lien, par exemple, entre son projet de développement économique par de grandes sociétés capitalistes bénéficiant d'importants avantages douaniers, inspiré par la Compagnie de Madagascar et autres entreprises d'ordre colonial, et la privatisation d'immenses territoires par des firmes étrangères, phénomène qui a conduit la population malgache à se révolter à partir de 2008[2165]? Les interrogations et réflexions d'Alfred Grandidier autour des désirs souvent antinomiques de la préservation d'une culture traditionnelle d'une part, et de l'intégration d'une communauté dans le monde moderne et globalisé d'autre part, continuent d'agiter les scientifiques aussi bien que la société civile. Elles font écho, (au-delà) des prestigieux travaux de Levi-Strauss, aux dilemmes qu'affrontent des gouvernements après la « découverte » de populations isolées jusqu'à la fin du XXème siècle, notamment en Amazonie.

Les thèmes d'investigation au sujet d'Alfred Grandidier nous paraissent encore nombreux et parfois brûlants d'actualité car nombre de problématiques soulevées par sa carrière scientifique au XIXème siècle ne sont pas dépassées. Une relecture de ses travaux par des chercheurs hors du domaine historique serait sans doute enrichissante, en particulier pour ceux qui œuvrent dans les mêmes champs disciplinaires et sont confrontés à des écueils

[2165] Le roi Radama II en 1862 avait offert sa terre et ses réserves minières à l'exploitation et à la gestion par la Compagnie de Madagascar, à des conditions extrêmement avantageuses, en contrepartie de la création de routes et d'infrastructures. Alfred Grandidier a proposé un plan similaire à la fin du XIXème siècle mais sans monopole. Le gouvernement malgache a repris ce principe et confié 1,3 millions d'hectares à Daewoo (Corée du Sud) en novembre 2008. Ce cas de privatisation de toute une partie du territoire, de ses ressources et de sa population n'est pas unique. En effet, la société Sinama (Chine) a obtenu des terres à Nosy-Be, Landmark (Inde) et Tozzi Green (Italie) ont reçu d'immenses territoires au centre de l'île et Varum (Inde) a obtenu un important monopole minier à Madagascar également. D'après un article paru le 22 février 2012 sur Slate.fr.

similaires. Plusieurs des recherches scientifiques initiées par Alfred Grandidier et ses réseaux connaissent une véritable postérité, qu'il s'agisse du recensement de la faune et de la flore malgaches, du questionnement sur les origines du peuplement de Madagascar ou encore de l'analyse des fossiles, travaux qui sont toujours en cours. De même, sa volonté d'utiliser les dernières technologies au service de la science et son goût pour la transversalité et le dialogue entre les disciplines sont des attitudes valorisées dans une carrière menée au XXIème siècle.

Cependant, contrairement aux savants du XIXème siècle, les scientifiques d'aujourd'hui, contraints de reconsidérer le lien logique qui semblait réunir si intimement science et progrès, doivent apprivoiser. Dans un monde dont nous savons désormais la finitude des ressources mais également l'infinie richesse des cultures humaines et de la biodiversité, notre travail se voudrait une contribution à la démarche des chercheurs qui souhaitent accorder davantage de place à l'épistémologie, à la réflexion sur les buts, les moyens et les résultats de l'investigation scientifique, autant qu'à l'élaboration de modes plus pertinents de partage du savoir. Comment garder intacte la curiosité qui pousse l'humanité à approfondir ses connaissances sans hypothéquer son avenir ?

Nous espérons avoir modestement contribué à ce mouvement d'analyse critique que conduisent des historiens et des philosophes des sciences, par notre travail de contextualisation et par la prise de recul concernant la carrière d'un scientifique qui fut sans doute trop encensé puis tout aussi injustement oublié. Alfred Grandidier est donc à la fois moins et mieux que la légende : il offre une riche source de réflexion sur le métier de chercheur.

Légendes des illustrations

Abréviations utilisées dans les légendes des illustrations :

- G. Grandidier : illustrations issues de l'ouvrage *Le Myre de Vilers, Duschene, Gallieni : quarante années de l'histoire de Madagascar 1880-1920,* Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales, Paris, 1924.
- I. M.: photographies d'Izold Monnier
- J.E.M. : photographies de l'auteur
- Poisson : illustrations issues de l'ouvrage *L'observatoire de Tananarive*, Editions Spes, Paris, 1924.
- TdM : gravures issues de l'article d'Alfred Grandidier *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* paru dans la revue du *Tour du Monde* en 1870.

Dates des prises de vue pour les photographies contemporaines :

- La Réunion : 2005
- Madagascar : 2010
- Paris et région parisienne : 2010 et 2011
- Inde : 2011
- Cuba : 2012

Sources manuscrites

Centre des Archives d'Outre-Mer – Aix-en-Provence (CAOM)

- GEN 42-333, GEN 42-336, GEN 42-337, GEN 42-339, GEN 42-340, GEN 42-341, GEN 42-342, GEN 42-343, GEN 42-345, GEN 42-347, GEN 42-349, GEN 48-368 : Généralités sur l'exploration en Amérique du Sud, en Inde et dans les îles de l'Océan Indien au XIXème siècle
- OIND 1-4, OIND 1-5, OIND 2-10(1) et (3), OIND 5-20, OIND 10-43, OIND 19-106 : Missions d'exploration dans les îles de l'Océan Indien au XIXème siècle
- 35 APC 11 : Papiers de Mahy
- INDE 348-210, INDE 534-1027, INDE 534-1029, INDE 560-1190 : Voyageurs en Inde au XIXème siècle
- MAD 140-196, MAD 140-197 : Explorateurs à Madagascar dans les années 1890, dont Catat, Douliot, Müller
- MAD 6(9)D16 : Missions scientifiques à Madagascar, années 1900-1920
- MAD 4B2, MAD 4B3, MAD 4B11 : Correspondance des représentants français à Tananarive 1866-1897
- MAD 1B4 : Actes du pouvoir central à Paris concernant Madagascar
- MISSION 63 : Explorations d'Alluaud à Madagascar, 1900

Académie des Sciences d'Outre-Mer – Paris (ASOM)

- Quelques notes de Raymond Decary sur la fiche de lecture d'un livre néerlandais de 1603 par Alfred Grandidier

Bibliothèque Nationale de France, site Richelieu – Paris (BNF)

- GE-C-2034 : Carte de l'Imerina du RP Roblet au 1/200000ème, 1895
- GE-D-201 : Carte de Madagascar d'Alfred Grandidier, 1872, corrigée en 1881
- GE-D-24452 : Gravure de l'itinéraire d'Alfred Grandidier de Tuléar à Salobe (1868), 1871
- GE-D-24454 : Gravure d'itinéraires d'Alfred Grandidier, d'Anthouard, Foucart
- SG-YD-664 : Carte de Madagascar, vers 1894-1895
- SG portrait 1968 : portrait d'Alfred Grandidier
- SG-WF-112, 113, 114, 115, 116, 141, 142 : collection photographique sur l'Amérique du Sud d'Alfred Grandidier
- SG-WD-109, 110, 111, 112, 113 : collection photographique sur l'Inde d'Alfred Grandidier
- SG-GI-GR-511 : diverses lettres reçues ou émises par Alfred Grandidier relatives à la Société de Géographie, 1873-1907

Archives du Ministère des Affaires Etrangères – La Courneuve (MAE)

Correspondance commerciale et consulaire :

- Bombay 1841-1870, vol. 1
- Calcutta 1861-1863, vol. 3
- Colombo-Madras 1858-1889, vol. 1
- Buenos-Aires 1859-1861, vol. 5
- Bahia 1856-1868, vol. 6
- Callao 1854-1865, vol. 1
- Lima 1856-1862, vol. 12
- Quito 1851-1865, vol. 5
- Santiago du Chili 1856-1860, vol. 8

- Guayaquil 1835-1860, vol. 1
- La Havane 1853-1857, vol. 17
- Montevideo 1857-1864, vol. 6
- Panama 1852-1862, vol. 2
- Pernambouc 1858-1862, vol. 7
- Rio de Janeiro 1859-1861, vol. 13
- Valparaiso 1856-1859, vol. 5
- Zanzibar 1852-1865, vol. 2
- Rome 1839-1853, vol. 18
- Valence 1847-1850, vol. 6

Correspondance politique des Consuls :

- Argentine 1858-1866, vol. 1
- Chili, vol. 15
- Brésil, vol. 39
- Rome-Vatican 1848-1849, vol. 988-989

Archives Nationales – Paris (AN)

- XLII-975, 1142, 1143, 1146, 1181 : Etude notariale Acloque
- LVIII-771 : Etude notariale Fourchy
- F17-17226 : Commission des Voyages du Ministère de l'Instruction Publique
- F17-2925-1, 2 : Commission des Voyages, 1873-181 et 1881-1889
- F17-3002A : Mission Renaud à Madagascar, 1890
- F17-2956 : Mission Douliot à Madagascar, 1892
- F17-2945 : Mission Catat à Madagascar, 1888-1890
- F17-2995A : Mission Müller à Madagascar, 1893
- F17-2895 : Souscription ministérielle à l'ouvrage des frères Grandidier
- F17-2833 : Dossier Grandidier au CTHS
- F17-3976 : Dossier Lantz au Muséum
- F17-2931-1 : Dossier Bastard

- F17-2933 : Dossier Alluaud
- F17-2972 : Dossier Alfred Grandidier, explorateur
- AJ15-547 : Dossier Grandidier au Muséum, 1860-1861
- AJ15-566 : Enseignement pour les Voyageurs au Muséum
- LH-1187-35 : Dossier Légion d'Honneur d'Alfred Grandidier

Académie des Sciences – Paris (Ac. Sc.)

Comptes-rendus des séances

- 1881, vol. XCII
- 1884, vol. XCVIII
- 1885, vol. C, CI
- 1886, vol. CII
- 1887, vol. CIV
- 1888, vol. CVI, CVII
- 1889, vol. CVIII, CIX
- 1890, vol. CX, CXI
- 1891, vol. CXII
- 1892, vol. CXIV, CXV
- 1893, vol. CXVI
- 1894, vol. CXVIII, CXIX
- 1895, vol. CXX, CXXI
- 1896, vol. 122
- 1897, vol. 123, 124
- 1898, vol. 126, 127
- 1899, vol. 128, 129
- 1900, vol. 130, 131
- 1901, vol. 132, 133
- 1902, vol. 134, 135
- 1903, vol. 136, 137

- 1904, vol. 138, 139
- 1905, vol. 140, 141
- 1906, vol. 142, 144
- 1907, vol. 146, 147
- 1908, vol. 148
- 1909, vol. 150, 151
- 1910, vol. 152
- 1911, vol. 154
- 1912, vol. 156
- 1913, vol. 158
- 1914, vol. 160
- 1915, vol. 162
- 1916, vol. 164
- 1917, vol. 166, 167
- 1918, vol. 168
- 1919, vol. 170
- 1920, vol. 172
- 1921, vol. 173, 174

Registres de présence aux séances

- 1B20 : 1885-1890
- 1B21 : 1891-1896
- 1B22 : 1897-1902
- 1B23 : 1903-1908
- 1B24 : 1909-1914
- 1B25 : 1915-1920
- 1B26 : 1921-1926

Dossiers biographiques

- Antoine d'Abbadie
- Alfred Grandidier
- Jules Janssen

- Alphonse Milne-Edwards
- Armand Quatrefages de Bréau

Bibliothèque de l'Institut de France – Paris (Institut)

- 5754 : Correspondance d'Henri Cordier
- 7324 : Correspondance d'Alfred Lacroix
- 2445 : Correspondance de Decaisne (contient des lettres de Goudot)
- 2425 : Correspondance de Daubrée
- 4125 : Journal de Jules Janssen

Réserve du Muséum National d'Histoire Naturelle – Paris (MNHN)

- Ms 119 : Envois d'animaux au Muséum, 1865-1866
- Ms 2257 : Correspondance d'Ernest Hamy - 1
- Ms 2275 : Correspondance d'Emile Oustalet
- Ms 2312-6 : Correspondance d'Ernest Hamy – 2
- Ms 2424-D : Généralités (travail d'édition)

  Papiers d'Alfred et Guillaume Grandidier
- Ms 2771 (dont articles manuscrits)
- Ms 2772 (dont carte de l'Imerina de 1880)
- Ms 2773 (dont étude d'un *sorabe*)
- Ms 2775 (dont fichier manuel des plantes)
- Ms 2779-I, II (dont dessins de crocodiles et photos de squelette d'aepyornis)
- Ms 2780 (dont manuscrit de 1842 de Gouhot)
- Ms 2782-I, II, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII (dont répertoire des faits historiques depuis 815, carnet de Guinet, journaux de Jean-Baptiste, Mme Humblot)
- Ms 2785 (dont autographe du Comte Beniowski)
- Ms 2786 (dont carnet de route de Guillaume)

- Ms 2787-I, III (dont listes d'envois d'ouvrages, manuscrit de l'*Ethnographie de Madagascar*)
- Ms 2791-I, III (dont planches mammifères et oiseaux)
- Ms 2792 (dont articles de Sibree, Bojer, Poisson)
- Ms 2794 : Manuscrits Grandidier
- Ms 2797 : Coupures de presse

Fonds Grandidier

- Ms 2799 (dont réception de Gallieni en 1899)
- Ms 2800 (dont affaires religieuses à Madagascar vers 1900)
- Ms 2806 (dont notices biographiques d'Alfred Grandidier et portraits)
- Ms 2807 : Récit autobiographique de 1916 d'Alfred Grandidier, tapé à la machine par Guillaume en 1917

Correspondance d'Alfred et Guillaume Grandidier par ordre alphabétique

- Ms 2811 (A-B)
- Ms 2812 (B-C)
- Ms 2813 (C-D)
- Ms 2814 (D)
- Ms 2815 (D-G)
- Ms 2816 (G)
- Ms 2817 (G-H)
- Ms 2818 (H-K)
- Ms 2819 (K-L)
- Ms 2820 (L-M)
- Ms 2821 (M-R)
- Ms 2822 (R-S)
- Ms 2823 (S-Z)
- Ms 3240 à 3243 : Papiers Jean Laborde (dont correspondance)
- Ms 3249 : Articles manuscrits d'Alfred Grandidier
- Ms 3259 à 3251 : Carnets d'Alfred Grandidier, 1868-1870
- Ms 3215, 3216 : *Sorabe* antaïmoro

- Ms 3234 à 3236 : Dictionnaires et tableaux de comparaison des dialectes malgaches
- Ms 3270 : Dossier biographique d'Alfred Grandidier
- AM 582 : Cahier de présence aux conférences du Muséum
- AM 631, 632 : Voyageurs naturalistes du Muséum

Bibliothèque d'Anatomie Comparée du Muséum – Paris (MNHN-BAC)

Nota bene : tous les documents manuscrits trouvés ici l'ont été fortuitement, glissés entre les pages d'ouvrages. Ils ne sont donc pas numérotés ni classés, et ne font l'objet d'aucun recensement.

Dans *Histoire des Plantes*, vol. XXV :

- Lettre de René Viguier à Guillaume Grandidier, le 11 septembre 1917

Dans *Histoire des Lépidoptères*, vol. XVIII :

- Note d'Alfred Grandidier sans date
- Catalogue manuscrit des mammifères tués à Madagascar entre juin et août 1866
- Lettre de Keulemans à Alfred Grandidier, le 3 juin 1880

Dans *Atlas des Oiseaux*, vol. 1 :

- Situation de l'*Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar* au 1er juin 1944, par Guillaume Grandidier

Archives de Paris (AP)

- Acte de naissance reconstitué d'Alfred Grandidier du 20 décembre 1836, sur déclaration d'Alfred Grandidier le 25 avril 1872
- Acte de mariage d'Ernest Grandidier, le 15 mai 1865
- Acte de mariage d'Alfred Grandidier, le 29 juin 1872
- Acte de naissance de Guillaume Grandidier, le 1er juillet 1873
- Acte de naissance Gilberte (Léonie), le 28 juin 1877
- Acte de mariage de Gilberte (Léonie), le 24 juillet 1901

Mairie du VIIIème arrondissement, Paris

- Acte de décès d'Alfred Grandidier, le 13 septembre 1921
- Acte de décès de Guillaume Grandidier, le 19 septembre 1957

Mairie du XVIème arrondissement, Paris

- Acte de mariage de Guillaume Grandidier, le 10 septembre 1919

Mairie de Navarrenx, Pyrénées Atlantiques

- Acte de décès de Marie-Ange Delalevée, le 24 décembre 1838

Bibliothèque Universitaire du Moufia – Sainte-Clotilde, La Réunion

- Carnets d'exploration d'Alfred Grandidier, 1868-1870, microfiches.

Archives Départementales de La Réunion – Saint-Denis, La Réunion (ADR)

- 4M126 : Demande de passage pour Madagascar, 1864
- 4M51 : Rapport de police sur l'incendie de la pharmacie Archambault, 3 septembre 1870
- Pb 1395 : Règlement de la Société des Sciences et des Arts de La Réunion, 1864
- Pb 1396 : *Aperçu historique de la Société (1855-1934)* par L. Revest, 1934
- Pb 2268 : *Etude sur les deux ayes-ayes parvenus vivants au Muséum d'Histoire aturelle de l'île de La Réunion* par Auguste Vinson, sans date ; *Du ver à soie de Madagascar*, par Auguste Vinson, le 10 avril 1863 ; *Lépidoptère nouveau de Madagascar*, par Auguste Vinson, le 28 janvier 1863

Fonds Grandidier – Académie Malgache, Parc Botanique et Zoologique de Tsimbazaza, Madagascar (Ac. Malg.)

Nota bene : la plupart des documents manuscrits trouvés ici l'ont été fortuitement, glissés entre les pages d'ouvrages par exemple. Ils ne sont donc pas numérotés ni classés, et ne font l'objet d'aucun recensement.

- Catalogue général des objets d'histoire naturelle recueillis à Madagascar en 1865 par Alfred Grandidier
- Catalogue des reptiles donnés par Alfred Grandidier au MNHN en 1867
- Collection de M. Grandidier envoyée au Muséum en 1867
- Collection de crustacés, mollusques, zoophytes etc... faites à Madagascar (Tuléar, juillet 1868)
- Collections géologiques et minéralogiques faites à Madagascar en 1868-1870
- Lettres du Directeur du British Muséum A. Günther à Alfred Grandidier, des 7 et 16 mars 1877
- Lettres du RP Roblet à Alfred Grandidier (?), le 1er février 1892 et le 23 février 1899
- Lettre de L. Grevé à Alfred Grandidier, le 17 septembre 1889
- Lettre de Brongniart à Alfred Grandidier, le 14 février 1897
- Lettre de N. L. de Lastelle à Alfred Grandidier, en 1894
- Lettres de Barrat à Alfred Grandidier, les 15 février et 12 mars 1895
- Lettres de Lacroix à Alfred Grandidier, les 15 juillet 1892, 30 octobre 1893, 29 juillet 1897
- Lettre de Foucart à Alfred Grandidier, le 18 juillet 1892
- Lettre de Cardot à Alfred Grandidier, le 24 juin 1911
- Rapport présenté à l'Académie des Sciences sur quelques ossements fossiles trouvés à Madagascar (manuscrit sans date)
- Albums photographiques (rangés par thèmes, photographes de toutes époques confondues)

Sources imprimées (publiées avant 1931)

d'Abbadie, Antoine, *Notice sur les travaux scientifiques d'Antoine d'Abbadie*, Gauthier-Villars, Paris, 1867, 25 p.

Annales de Géographie, n°44, vol. 9, 1900.

Anonyme, « Obituary : Alfred Grandidier », *Geographical Journal*, vol. 59, n° 1, janvier 1922, pp 77-78.

Baillon, Henri, « Discours à la séance du 2 juin 1880 », *Bulletin mensuel de la Société Linnéenne de Paris*, 1880, pp. 258-259.

Boule, Marcellin, *La géologie et la paléontologie de Madagascar dans l'état actuel de nos connaissances*, Lille, 1900, pp. 1-16.

Bulletin du Comité de Madagascar, puis *Revue de Madagascar*, années 1895 à 1905, puis articles signalés.

Bulletin de la Société de Géographie, années 1867 à 1921.

Les Cafés artistiques et littéraires de Paris, 1882.

Catat, Louis, *Voyage à Madagascar (189-1890)*, Hachette, Paris, 1895, 452 p.

Comptes-rendus des séances de la Société de Géographie, années 1872 à 1921.

Cochut, André, « Le Chili en 1859 », *Revue des Deux Mondes*, tome 24, 1859.

Conférence géographique de Bruxelles, Bruxelles, 1876.

Darwin, Charles, *On the Origin of Species*, Londres, 1859.

Darwin, Charles, *The Descent of Man*, Londres, 1871.

Decary, Raymond, *A la mémoire de l'explorateur Alfred Grandidier 1836-1921*, Comité du monument à la mémoire de l'explorateur Alfred Grandidier, sans lieu ni date.

De Franqueville, *Le Premier siècle de l'Institut*, tome II, 1896.

Froidevaux, Henri, « Un siècle d'activité scientifique : la Société de Géographie (1821-1921) », *Le Correspondant*, juillet-septembre 1921, pp. 106-126.

Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *La Géographie*, décembre 1921, tiré à part, 16 p.

Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1928, 192 p.

Grandidier, Alfred, « Types nouveaux ou peu connus du Muséum de Saint-Denis : le propithèque de Verreaux », *Album de l'Ile de La Réunion*, 1866-1867, pp. 153-162.

Grandidier, Alfred, *Notice sur Charles Coquerel*, Paris, 1867, 15 p.

Grandidier, Alfred, « Une excursion dans la région australe chez les Antandrouïs », *Bulletin de la Société des Sciences et des Arts de La Réunion*, 1867, 23 p.

Grandidier, Alfred, « Observations sur le gisement des oeufs d'epiornis », Séance de l'Académie des Sciences du 9 septembre 1867, tiré à part.

Grandidier, Alfred, « Description de quatre espèces nouvelles de lépidoptères », *Revue et Magasin de Zoologie*, août 1867, tiré-à-part.

Grandidier, Alfred, « Notice sur les côtes Sud et Sud-Ouest de Madagascar », *Bulletin de la Société de Géographie*, 2nd semestre 1867, pp. 384-394.

Grandidier, Alfred, « Notice historique sur l'île de Ceylan », *Bulletin de la Société des sciences et des arts de l'île de La Réunion*, 1868, pp. 1-27.

Grandidier, Alfred, « Notice sur l'île de Zanzibar », *Bulletin de la Société des sciences et des arts de l'île de La Réunion*, 1868, pp. 1-36.

Grandidier, Alfred, « Description d'une nouvelle espèce de chirogale découverte sur la côte ouest de Madagascar », *Revue et magasin de zoologie*, 1868.

Grandidier, Alfred, « Descriptions de quelques animaux nouveaux découverts pendant l'année 1869 sur la côte ouest de Madagascar », *Revue et magasin de zoologie*, 1869.

Grandidier, Alfred, « Travaux inédits : descriptions de quelques animaux nouveaux découverts à Madagascar en novembre 1869 », *Revue et magasin de zoologie*, février 1870, pp. 49-50.

Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p.

Grandidier, Alfred, « Rapports sur une mission à Madagascar, du 1er octobre 1869 et du 15 juillet 1871, adressés au Ministre de l'Instruction Publique », *Archives des missions scientifiques*, pp. 445-477.

Grandidier, Alfred, « Note sur les recherches géographiques faites à l'île de Madagascar de 1865 à 1870 », Séance de l'Académie des Sciences du 28 août 1871, tiré à part.

Grandidier, Alfred, « Madagascar », *Bulletin de la Société de Géographie*, avril 1872, tiré à part, 47 p.

Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n°46, 11 mai 1872, pp. 1077-1088.

Grandidier, Alfred, « Description de quelques reptiles nouveaux découverts à Madagascar en 1870 », *Annales de Sciences Naturelles, Zoologie*, tome V, 1872, tiré à part.

Grandidier, Alfred, « Rapport sur diverses publications relatives à Madagascar », *Revue des travaux scientifiques*, 1883, pp. 79-83.

Grandidier, Alfred, « Les cartes de Madagascar depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours », Séance de l'Académie des Sciences du 3 mars 1884, tiré à part.

Grandidier, Alfred, « Déposition devant la Commission de la Chambre des Députés le 30 mai 1884 », *Rapport Lanessan*, tiré à part.

Grandidier, Alfred, *Notice sur les travaux scientifiques d'Alfred Grandidier*, Gauthier-Vilars, Paris, 1884, 54 p.

Grandidier, Alfred, « Mollusques de l'Ousaghara, de l'Oukami etc… », *Bulletin de la Société Malacologique de France*, Tome IV, juin 1887.

Grandidier, Alfred, *Discours du centenaire de Buffon, le 17 septembre 1888*, Firmin-Didot, Paris, 1888, 13 p.

Grandidier, Alfred, « Les voyageurs français à Madagascar pendant les trente dernières années », *Bulletin de la Société de Géographie*, 3ème trimestre 1893.

Grandidier, Alfred, « M. Georges Müller et sa mort à Madagascar », *Comptes-rendus de séances de la Société de Géographie*, Paris, 3 novembre 1893, pp. 388-393.

Grandidier, Alfred, « Du sol et du climat de l'île de Madagascar au point de vue de l'Agriculture », *Comptes-rendus de séances de l'Académie des Sciences*, 30 avril 1894, tiré à part, 8 p.

Grandidier, Alfred, « Réponse à M. Leroy-Beaulieu », *Bulletin du Comité de Madagascar*, septembre 1895, pp. 263-268.

Grandidier, Alfred, « Correspondance avec le secrétaire général du Comité de Madagascar du 10 octobre 1895 », *Bulletin du Comité de Madagascar*, novembre 1895, pp. 382-384.

Grandidier, Alfred, *Discours prononcé le 11 avril 1896 au Congrès des Sociétés Savantes*, tiré à part, 1896, 16 p.

Grandidier, Alfred, « Les routes à Madagascar », *Bulletin de la Société française des ingénieurs coloniaux*, n° 2, 1896, pp. 32-34.

Grandidier, Alfred, « Réponses à l'enquête de Jean Hers, 23 février 1897 », *Questions diplomatiques et coloniales*, 15 avril 1897, pp. 205-207.

Grandidier, Alfred, « Les travaux géographiques et astronomiques des RR. PP. Roblet et Colin », *Bulletin du Comité de Madagascar*, n°8, août 1898, pp. 385-390.

Grandidier, Alfred, « Rapport sur le Prix Herbet-Fournet attribué aux RR. PP. Roblet et Colin », *Bulletin de la Société de Géographie*, 2ème trimestre 1898, pp. 163-167, p.

Grandidier, Alfred, « Sur les travaux géographiques et cartographiques exécutes à Madagascar par ordre du général Gallieni de 1897 à 1899 », Séance de l'Académie des Sciences du 10 juillet 1899, tiré à part.

Grandidier, Alfred, « Sur l'origine des Malgaches », *Revue de Madagascar*, 1899.

Grandidier, Alfred, *Ethnographie de Madagascar*, Paris, 1901, 180 p.

Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, Association malgache d'archéologie, Tananarive, 1970, 50 p.

Grandidier, Alfred *et alii*, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*, 1875-1940.

Grandidier, Alfred *et alii*, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, 1903-1906.

Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p.

Grandidier, Guillaume, « Description d'ossements de lémuriens disparus », *Bulletin du MHN*, 1899, n° 6, pp. 272-276.

Grandidier, Guillaume, « Note sur des ossements d'animaux disparus, provenant d'Ambolisatra », *Bulletin du Muséum d'Histoire Naturelle*, 1900, n° 5, pp. 215-217.

Grandidier, Guillaume, « Rapport sur les voyages et travaux géographiques éxecutés par les explorateurs et savants français depuis 25 ans », *X Congresso internazionale di geografia*, Rome 27 mars-3 avril 1913, Tipografia dell'unione editrice, Roma, 1914, 29 p.

Grandidier, Guillaume, *Le Myre de Vilers, Duschene, Gallieni : quarante années de l'histoire de Madagascar 1880-1920*, Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales, Paris, 1924.

Julien, Gustave, « Alfred Grandidier 1836-1921 », *Revue Scientifique*, 8 juillet 1922, tiré à part.

Lacroix, Alfred, *Notice historique sur Alfred Grandidier lue en séance publique annuelle le 18 décembre 1922 à l'Académie des Sciences*, Paris, 1922, tiré à part.

Lacroix, Alfred, *American Geographical Society*, juillet 1923, (article nécrologique sur Alfred Grandidier).

Lacroix, Alfred, « Notice historique sur Alphonse Milne-Edwards, membre de la section d'anatomie et de zoologie », Séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, le 22 décembre 1924, pp. 1-74.

Lacroix, Alfred, « Alphonse Milne-Edwards », *Revue Scientifique*, 10 janvier 1925, pp. 1-18.

Leroy-Beaulieu, Paul, *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1882, 676 p.

Leroy-Beaulieu, Paul, « Sur l'organisation future de Madagascar », *Bulletin du Comité de Madagascar*, septembre 1895, pp. 257-263.

de Mahy, François, *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar*, 1891, rééd. 1994, Champion, Paris, 286 p.

Malte-Brun, V. A., « Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie », *Bulletin de la Société de Géographie*, juin 1872, tiré à part, 15 p.

De Mazade, Charles, « Les révolutions et les dictatures de l'Amérique du Sud en 1859 », *Revue des Deux Mondes*, tome 27, 1860.

Milne-Edwards, Alphonse, *Recherches sur la faune ornithologique éteinte des îles Mascareignes et Madagascar*, Librairie de l'Académie de Médecine, Paris, 1866-1873, 147 p.

Milne-Edwards, Alphonse, « Sur les découvertes zoologiques faites récemment à Madagascar par Alfred Grandidier », note présentée à l'Académie des Sciences le 14 décembre 1868, pp. 375-378.

Milne-Edwards, Alphonse, « Enseignement des sciences. Les cours de Sciences Naturelles pour les Voyageurs », *Revue Scientfique*, 6 mai 1893, pp. 545-552.

Milne-Edwards, Alphonse, *Enseignement spécial pour les voyageurs, leçon d'ouverture du 25 juin 1893*, Paris, 26 p.

Milne-Edwards, Alphonse, « Les relations entre le Jardin des Plantes et les colonies françaises », *Revue des cultures coloniales*, 1899, tiré à part, 12 p.

Nadeau, Ludovic, « Un coin de Madagascar », *le Petit Journal*, 23 juin 1895.

Petit, Gabriel, «Les crocodiles malgaches, leurs mœurs, leur chasse, leur utilisation », *La Revue d'Histoire Naturelle appliquée*, vol. VI, n° 8, avril 1925.

Pfeiffer, Ida, *Voyage à Madagascar*, Paris, Karthala, réédition 1981 avec une introduction de Faranirina Esoavelamandroso-Rajaonah, 225 p.

Poisson, Charles, *L'observatoire de Tananarive*, Editions Spes, Paris, 1924.

De Quatrefages, Georges Hervé et Louis, «Armand de Quatrefages de Bréau, médecin, zoologiste, anthropologue (1810-1892) », *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine*, tomes XX-XXI, 1926-1927, tiré à part, 71 p.

Rabaud, Etienne, *Fabre et la science*, Paris, 1924.

Baron de Richemont, *Documents sur la Compagnie de* Madagascar, Challamel, Paris, 1867.

RP. Roblet, « Lettre ouverte », *Etudes religieuses*, août 1890.

Sibree, James, « M. Grandidier's scientific researches in Madagascar », *Antananarivo Annual*, 1887, pp. 329-342.

Sibree, James, « A quater-century of change and progress : Antananarivo and Madagascar twenty-five years ago", *Antananarivo Annual*, n°12, Noël 1888, pp. 397-420.

Verreaux, Jules, "Description de quelques oiseaux nouveaux appartenant à la collection du Muséum", *Bulletin des nouvelles archives du Muséum*, tome III, 1866.

Vinson, Auguste, "De l'acclimatation à l'île de La Réunion", *Bulletin de la Société des sciences et des arts de l'île de La Réunion*, 1868, pp. 35-63.

Bibliographie

Épistémologie, ouvrages de référence, usuels

Atlas National Geographic, 2007.

Bachelard, Gaston, « L'actualité de l'histoire des sciences », discours prononcé au Palais de la Découverte le 20 octobre 1951, pp. 159-174, *in* Braunstein, Jean-François (dir.), *L'Histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Vrin, Paris, 2008, 382 p.

Braunstein, Jean-François (dir.), *L'Histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Vrin, Paris, 2008, 382 p.

Broc, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXème siècle*, volume I Afrique, Editions du CTHS, Paris, 1988.

Broc, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIXème siècle*, volume II Asie, Editions du CTHS, Paris, 1992.

Charnasson, Thérèse, *Les archives des scientifiques, XVIème-XXème siècles. Guide des fonds conservés en France*, Editions du CTHS, Paris, 2008, 629 p.

Daston, Lorraine, « Une histoire de l'objectivité scientifique », pp. 363-375, article de 1998 cité dans Braunstein (dir.), *L'histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Paris, Vrin, 2008, 382 p.

Delacroix et alii (dir.), *Historiographies : concepts et débats*, vol. I, Folio Histoire, Paris, 2010, 646 p.

D'Hondt, Jean-Loup, *Histoire de la zoologie*, Ellipses, Paris, 2006, 126 p.

Farris-Toussaint, Laetitia et De Wetter, Bernard, *Cap sur les singes et les lémuriens*, Nathan, Paris, 2000, 127 p.

Fleck, Ludwig, « Observation scientifique et perception en général », pp. 245-274, article de 1935, cité dans Braunstein (dir.), *L'histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Paris, Vrin, 2008, 382 p.

Gonzalez, Solange (dir.), *Epistémologie et histoire des sciences*, Vuibert, Paris, 2010, 264 p.

Hommes et destins, tome 1, Académie des Sciences d'Outre-Mer, Paris, 1975.

Koyré, Alexandre, « Perspectives sur l'histoire des sciences », colloque d'Oxford, juillet 1961, pp. 147-158, p. 157, *in* Braunstein, Jean-François (dir.), *L'Histoire des sciences : méthodes, styles et controverses*, Vrin, Paris, 2008, 382 p.

Kremer-Marietti, Angèle, *Le positivisme*, QSJ/PUF, Paris, 1982, 128 p.

Leclant, Jean (dir.), *Institut de France, le second siècle 1895-1995, membres et associés étrangers*, Institut de France, Paris, 1999, 3 vol.

Musso, Pierre, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, QSJ/PUF, Paris, 1999, 127 p.

Pestre, Dominique, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », pp. 487-582, *Annales.Histoire, Sciences sociales*, n° 3, 1995.

Prevost *et alii* (dir.), *Dictionnaire de Biographie française*, Letouzy et Ané, 1951-, 19 vol.

Simon, Gerard, *Sciences et histoire*, Gallimard-NRF, Paris, 2008, 201p.

Taton, René (dir.), *Histoire générale des sciences*, tome III : *Les sciences contemporaines*, volume I : *Le XIXème siècle*, Paris, PUF, 1961, 755 p.

Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, Paris, 1971, 439 p.

Biographie d'Alfred Grandidier

Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *Bulletin de l'Académie Malgache*, tome 21, 1938, pp. 89-112.

Chapus, G-S., « Alfred Grandidier à Tananarive », in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938, pp. 93-105 .

Decary, Raymond, « Alfred Grandidier, explorateur de Madagascar 1836-1921 », *Revue de Madagascar*, n° 16, octobre 1936, tiré à part.

Decary, Raymond., « Introduction », pp. 9-16, in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938.

Grandidier, Guillaume, « Les voyages et l'œuvre d'Alfred Grandidier », *Revue de l'Alliance française*, décembre 1945.

Grandidier, Guillaume, « Alfred Grandidier vu par son fils », *Journal des voyages*, 1946.

Kent, Raymond, « Alfred Grandidier et le mythe des fondateurs d'états malgaches d'origine asiatique », *Bulletin de Madagascar*, n°277-278, juin-juillet 1969, pp. 603-615.

Mantaux, Christian, « Il y a cent ans à Madagascar, un grand savant : Alfred Grandidier », *Revue de Madagascar*, 1er et 2ème trimestres 1971, n° 53-54, pp. 33-62.

Explorations et voyages

Ouvrages

Blais, Hélène, *Voyages au Grand Océan : géographies du Pacifique et colonisation 1815-1845*, CTHS, Paris, 2005, 352 p.

Boulain, Valérie, *L'émergence de l'aventure au féminin en France de 1850 à 1936 : de la voyageuse à la sportive*, thèse d'Histoire, sous la direction d'Evelyne Combeau-Mari, Université de La Réunion, 2009, 628 p.

Deschamps, Hubert, *Histoire des explorations*, PUF/QSJ, Paris, 1969, 127 p.

Fierro, Alfred, *La Société de Géographie 1821-1946*, Champion, Paris, 1983, 343 p.

Fournié, Pierre et De Sivry, Sophie (dir.), *Aventuriers du monde, les grands explorateurs français au temps des premiers photographes, 1866-1914*, L'Iconoclaste, Paris, 2003, 305 p.

Laissus, Yves (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Lefébure, Antoine (dir.), *Explorateurs photographes, territoires inconnus 1850-1930*, La Découverte, Paris, 2003, 223 p.

Lejeune, Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIXème siècle*, Albin Michel, Paris, 1993, 233 p.

Loiseaux, Olivier et Duclos, France, *L'Afrique au cœur, carnets d'explorateurs français au XIXème siècle*, Seuil-BNF, Paris, 2005.

Loiseaux, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, Glénat-BNF, 2006, Paris, 239 p.

Surun, Isabelle, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte. Afrique occidentale, 1780-1880*, thèse d'Histoire sous la direction de Daniel Nordman, EHESS, Paris, 2003, 686 p.

Venayre, Sylvain, *La gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Aubier, Paris, 2002, 350 p.

Articles

Bajon, Michel, « Une expédition méconnue en Amérique du Sud : la mission Castelnau, 1843-1847 », pp. 337-346, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Blais, Hélène, « Le rôle de l'Académie des Sciences dans les voyages d'exploration au XIXème siècle », *Le revue pour l'histoire du CNRS*, n° 10, 2004, histoire-cnrs.revues.org

Bourguet Marie-Noëlle, « Landscape with numbers : natural history, travel and instruments in the late eighteenth and early nineteenth centuries », pp. 96-125 in Bourguet *et alii* (dir.), *Instruments, travel ad science. Itineraries of precision from the seventeeth to the twentieth century*, Routledge, Londres, 2002, 303 p.

Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », 1ère partie, *RFHOM*, n°256, 1982, pp. 236-272.

Broc, Numa, « Les explorateurs français du XIXème siècle reconsidérés », 2nde partie, *RFHOM*, n°257, 1982, pp. 321-350.

Brygoo, Edouard, « La zoologie du voyage d'Alcide d'Orbigny », pp. 261-275, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Castrillon, Alberto, « Alexandre de Humboldt, un voyageur révolutionnaire. La constitution d'un nouveau regard vers la nature à partir de l'*Essai sur la géographie des plantes*, 1805 », pp. 217-225, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Chambard, Antoine, « Alcide Dessalines d'Orbigny, de l'école de la nature à la pratique des voyages sous la Restauration », pp. 232-257, in Chambard et Lecoq (dir.), *Terres à découvrir, terres à parcourir, exploration et connaissance du monde, XII-XIXèmes siècles*, Paris, 1998, 370 p.

Chassin, Joëlle, « Quand le XIXème siècle français se fait exploration et lecture des premiers récits sur l'Amérique », pp. 331-342, , in *Découvertes et explorateurs*, actes du colloque international de Bordeaux, 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p.

Forêt, Philippe, « Les blancs du Tibet : histoire des solutions adoptées pour résoudre le plus magnifique des problèmes de la géographie », pp. 173-188, in Laboulais-Lesage (dir.), *Combler les blancs de la carte*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2004, 314 p.

Kury, Lorelaï, « La politique des voyages et la culture scientifique d'Auguste de Saint Hilaire (1775-1853) », pp. 235-245, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Morisot, Jean-Claude, « Victor Jacquemont et son voyage dans l'Inde, 1828-1832 », pp. 195-204, in *Découvertes et explorateurs*, Actes du colloque international de Bordeaux 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p.

Paillard, Yvan, « Un voyageur hollandais sur la côte Nord-Ouest en 1864 », *Omaly sy Anio*, n° 1-2, janvier-juin et juillet-décembre 1975, pp. 325-335.

Paillard, Yvan, « De l'exploration à la reconnaissance : Madagascar dans le seconde moitié du XIXème siècle », pp. 289-300, in *Découvertes et explorateurs*, actes du colloque international de Bordeaux, 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p.

Palsky, Gilles, « Un monde fini, un monde couvert », pp. 131-146, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Raj, Kapil, « When human travellers become instruments. The indo-british exploration of Central Asia in the nineteenth century », pp. 156-186, in Bourguet *et alii* (dir.), *Instruments, travel ad science. Itineraries of precision from the seventeeth to the twentieth century*, Routledge, Londres, 2002, 303 p.

Robic, Marie-Claire, « La Terre : observatoire et demeure des hommes », pp. 113-130, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Ryan, James, « Imperial landscapes : photography, geography and british overseas exploration, 1858-1872 », pp. 53-79, in Bell *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, Manchester University Press, Manchester, 1995, 338 p.

Surun, Isabelle, « Le carnet de route, archive du voyage. Notes manuscrites et récit de voyage de René Caillé à Tombouctou », pp. 31-37, *Revue de la BNF*, n° 22, 2006.

Trystram, Florence, « Aimé Bonpland (1773-1858) en Argentine », pp. 228-234, Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Venayre, Sylvain, « Qu'est-ce-que l'éloignement ? L'aventure, l'ethnographie et les blancs de la carte (1850-1940) », pp. 61-87, in Laboulais-Lesage (dir.), *Combler les blancs de la carte*, Presses Universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2004, 314 p.

Weber, Jacques, « La découverte de Pondichéry au XIXème siècle », pp. 155-171, in Didier (dir.) *Découverte de l'Inde : de Vasco de Gama à Lord Mountbatten (1497-1947)*, Kailash editions-Université de Lyon III, Pondichéry, 2005.

Sciences et scientifiques

Ouvrages

Balard, Martine, *Madagascar 1916-1945, les regards d'un administrateur-ethnographe : Raymond Decary*, Azalées Editions, Sainte-Marie, 2003, 370 p.

Bell, Morag *et alii*, *Geography and imperialism, 1820-1940*, Manchester University Press, Manchester, 1995, 338 p.

Brockway, Lucile, *Science and colonial expansion. The role of the british royal botanic gardens*, Academic Press, New-York, 1979, 212 p.

Browne, Janet, *Charles Darwin*, vol. I : *Voyaging*, Jonathan Cape, Londres, 1995, 605 p.

Buican, Denis, *Darwin dans l'histoire de la pensée biologique*, Ellipses, Paris, 2008, 233 p.

Chansigaud, Valérie, *Histoire de l'illustration naturaliste : des gravures de la Renaissance aux films d'aujourd'hui*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2009, 239 p.

Continenza, Barbara, *Darwin, l'arbre de la vie*, Belin, Paris, 2009, 158 p.

Deliège, Robert, *Une histoire de l'anthropologie : écoles, auteurs, théories*, Seuil, Paris, 2006, 330 p.

Jaussard, Philippe et Brygoo, Edouard, *Du Jardin au Muséum en 516 biographies*, Publications scientifiques du Muséum, paris, 2004, 630 p.

Kury, Lorelaï, *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*, L'Harmattan, 2001, 237 p.

Launay, Françoise, *Un globe-trotter de la physique céleste : l'astronome Jules Janssen*, Vuibert, Paris, 2008, 274 p.

Le Guyader, Hervé, *Geoffroy-Saint-Hilaire, un naturaliste visionnaire*, Belin, Paris, 1998, 351 p.

Osborne, Michael A., *Nature, the exotic and the science of french colonialism*, Indiana University Press, Bloomington, 1994, 216 p.

Peyerimhoff, *Livre du centenaire de la Société entomologique de France*, Paris, 1932.

Poisson, Charles, *Météorologie de Madagascar*, Paris, 1930.

Poutrin, Isabelle, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Sibeud, Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Editions de l'EHESS, Paris, 2002, 356 p.

Singaravélou, Pierre, *Professer l'Empire. Les sciences coloniales en France sous la Troisième République*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2011, 409 p.

Toffin, Gerard, *Ethnologie, la quête de l'autre*, Acropole, 2005, 156 p.

Witkowski, Nicolas, (dir.), *Dictionnaire culturel des sciences*, Editions du Regard, Paris, 2001, 441 p.

Articles

AFP, « Un petit groupe d'Indonésiennes à l'origine du peuplement de Madagascar », article du 21 mars 2012, www.sciencesetavenir.fr.

Auroux, Sylvain, « Le comparatisme en linguistique », pp. 67-90, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Beaugé, Gilbert, « Types d'images et images du type. Photographier les « races » au XIXème siècle », pp. 45-51, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous, « scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p.

Bell, Stephen, « Aimé Bonpland : un novateur optimiste dans le Sud-Brésil », pp. 133-142, in *Découvertes et explorateurs*, Actes du colloque international de Bordeaux 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p.

Benoist, Jean, « Races et racisme : à propos de quelques entrechats de la science et de l'idéologie », pp. 21-26, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous, « scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p.

Becquemont, Daniel, « Du transformisme au darwinisme », pp. 5-20, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Becquemont, Daniel, « Le darwinisme social », pp. 91-110, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Bickelmann, Constanze et Klein, Nicole, «The late Pleistocene horned crocodile *voay robustus* from Madagascar in the Museum für Naturkund Berlin», *Fossil Record*, volume 12, février 2009, pp. 13-21.

Blanckaert, Claude, « Le système des races », pp. 21-42, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Blanckaert, Claude, « Le « manuel opératoire » de la raciologie. Les instructions aux voyageurs de la Société Anthropologique de Paris (1860-1885) », pp. 139-175, in Blanckaert

(dir.), *Le terrain des sciences humaines (XVIII-XXèmes siècles)* L'Harmattan, Paris, 1996, 404 p., p. 164.

Blanckaert, Claude, « La création de la chaire d'anthropologie du Muséum dans son contexte institutionnel et intellectuel, 1832-1855 », pp. 85-124, in Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p.

Blanckaert, Claude, « L'histoire générale des sciences de l'Homme. Principes et périodisation », pp. 23-60, in Banckaert *et alii* (dir.), *L'histoire des Sciences de l'Homme, trajectoires, enjeux et questions vives*, L'Harmattan, Paris, 1999, 308 p.

Blanckaert, Claude, « Eux et nous : l'Empire des sciences », pp. 27-44, in *L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX-XXèmes siècles*, Belin, Paris, 2008, 287 p.

Boetsch, Gilles, « Anthropologues et « indigènes » : mesurer la diversité, montrer l'altérité », pp. 55-60, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous, « scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p.

Bonneuil, Christophe, « Le Muséum National d'Histoire Naturelle et l'expansion coloniale de la IIIème République (1870-1914) », pp. 143-169, *RFHOM*, n° 322-323, 1999.

De La Borde-Pedelhore, Philippe et Boone, Chantal, « Alcide d'Orbigny (1802-1857), dernier des naturalistes, premier des ethnologues », pp. 249-259, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Boulinier, Georges, « Les leçons du tatou : d'Orbigny et Darwin en Amérique du Sud », pp. 277-290, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Bourguet, Marie-Noëlle, « La collecte du monde : voyage et histoire naturelle, fin XVIIème – début XIXème siècle », pp. 163-196, in Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p.

Bourguet et Bonneuil, « De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin XVIIème – début XXème siècle) », pp. 6-38, *RFHOM*, n° 322-323, 1999.

Claval, Paul, « Réflexions sur la géographie de la découverte, la géographie coloniale et la géographie tropicale », pp. 7-26, in Singaravélou *et alii* (dir.), *L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX-XXèmes siècles*, Belin, Paris, 2008, 287 p.

Combeau-Mari, Evelyne, « L'observatoire d'Ambohidempona à Madagascar (1888-1923). pouvoir jésuite et science coloniale », pp. 103-121, *French Colonial History*, volume 12, 2011.

Combeau-Mari, Evelyne, et Monnier Jehanne-Emmanuelle, « Science et pouvoir colonial : Alfred Grandidier et la colonisation de Madagascar (1865-1896) », pp. 217-232, *Outre-Mers*, n° 374-375, 2012.

Corbey, Raymond, « Inventaire et surveillance : l'appropriation de la nature à travers l'histoire naturelle », pp. 541-547, in Blanckaert e*t alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p.

Corsi, Pietro, « Décrire ou classer ? Taxinomies au XVIIIème siècle », in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Demeulenaere-Douyère, Christiane, « De l'Institut National à la réforme de 1976 : l'Académie des Sciences aux XIXème et XXème siècles », pp. 33-42, in Brian et Demeulenaere-Douyère (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des Sciences*, Technique et Documentation, Paris, 1996, 449 p.

Dumas, Cécile, « De l'Inde à Madagascar, d'île en île à tire-d'aile », *Sciences et Avenir*, 18 décembre 2009.

Dumas, Cécile, « En radeau jusqu'à Madagascar », *Sciences et Avenir*, 21 janvier 2010.

Fontoynont, Maurice, « Alfred Grandidier ethnographe », pp. 17-26, *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1938, p. 20.-22.

François, Edmond, « Alfred Grandidier botaniste », *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1938, pp. 27-48.

Frederiksson, Einar, « une brève histoire de l'édition scientifique », pp. 23-49, in Schöpfel (dir.), *La publication scientifique, analyses et perspectives*, Lavoisier, Paris, 2008, 361 p.

Gommery *et alii*, « Les plus anciennes traces d'activités anthropiques de Madagascar sur des ossements d'hippopotames subfossiles d'Anjohibe (province de Mahajanga) », Comptes-rendus Palevol, n° 10, 2011, Académie des Sciences, pp. 271-278.

Goulven, Laurent, « Alcide d'Orbigny (1802-1857) : géologie et paléontologie de son voyage en Amérique du Sud (1826-1834) », pp. 291-305, in Laissus (dir.), *Les naturalistes français en Amérique du Sud, XVI-XIXèmes siècles*, Editions du CTHS, Paris, 1995, 461 p.

Grandidier, Guillaume, « Les voyages d'Alfred Grandidier et les origines de *L'histoire physique, naturelle et politique de Madagascar »*, *Bulletin de la Société de Géographie*, tome LIX, 1944, pp. 1-13.

Harvey, Joy, « Les esprits fertiles et le problème de la stérilité expérimentale : Charles Darwin et le Muséum National d'Histoire Naturelle », pp. 341-361, in Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p.

Heurtel, Pascale et Serre, Françoise, « Les grands livres de la nature », pp. 214-269, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Laissus, Yves, « Encyclopédisme, collection, classification dans les sciences de la nature », pp. 202-207, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Lamberton, Charles, « Alfred Grandidier paléontologiste », in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938, pp. 81-91.

Laurière, Christine, « L'anthropologue et le prognathe », *L'Homme*, n° 163, 2002, pp 195-204.

Lefebvre, Muriel, « L'évolution des savoirs scientifiques : modalités et enjeux », pp. 299-316, in Schöpfel (dir.), *La publication scientifique, analyses et perspectives*, Lavoisier, Paris, 2008, 361 p.

Mabe, Michael, « L'édition des revues scientifiques », pp. 50-68, in Schöpfel (dir.), *La publication scientifique, analyses et perspectives*, Lavoisier, Paris, 2008, 361 p.

Martin, Henri-Jean, « Esprit de synthèse et encyclopédisme. Henri Berre, Anataole de Monzie, Julien Cain et Lucien Febvre », pp. 442-449, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Osborne, Michael, « La brebis égarée du Muséum : la Société Zoologique d'Acclimatation entre la guerre franco-prussienne et la Grande Guerre », pp. 125-155, in Blanckaert *et alii* (dir.), *Le Muséum au premier siècle de son histoire*, Editions du MNHN, Paris, 1997, 687 p.

Pinault-Sorensen, Madeline, « La fabrique de l'*Encyclopédie* », pp. 383-417, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Poisson, Charles, « Alfred Grandidier géographe », pp. 49-56, *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1938.

Poisson, H., « Alfred Grandidier zoologiste », in *Revue de de Madagascar*, n° 22, avril 1938, pp. 69-80.

Pouyllau, Michel, « Une géographie de l'Eldorado », pp. 451-464, in *Découvertes et explorateurs*, actes du colloque international de Bordeaux, 12-14 juin 1992, L'Harmattan, 1994, 510 p.

Raison, Jean-Pierre, « Discours scientifique et manipulation politique : les Européens face aux Merina et à l'Imerina de la fin du XVIIIème siècle aux lendemains de la conquête », pp. 23-45, in Nordman et Raison (dir.), *Sciences de l'homme et conquête coloniale, constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIX-XXèmes siècles)*, Presses ENS, Paris, 1980, 238 p.

Ranaivo, Ch. et Randzavola, H., « Alfred Grandidier et la langue malgache », *Revue de Madagascar*, n° 22, avril 1838, pp. 57-67.

Rey, Roseline, « Organisme et milieu », pp. 169-188, in Poutrin (dir.), *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Richard, Nathalie, « La fondation de la Préhistoire », pp. 43-66, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Riviale, Pascal, « L'ethnographie, de l'indigène au musée », pp. 117-165, in Poutrin (dir.), *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Seckel, Raymond et Tesniere, Valérie, « De Panckoucke à Queneau », pp. 420-441, in Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde, encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXIème siècle*, 1996, 495 p.

Sibeud, Emmanuelle, « Du questionnaire à la pratique de l'enquête de la société antiesclavagiste de France sur la famille africaine en 1910 », pp. 329-356, in Blanckaert (dir.), *Le terrain des sciences humaines (XVIII-XXèmes siècles)* L'Harmattan, Paris, 1996, 404 p.

Vadon, Catherine, « L'enseignement pour les voyageurs-naturalistes au Muséum National d'Histoire Naturelle », pp. 379-405, in Demeulenaere-Douyère (dir.), *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, Actes du 130ème congrès national des sociétés historiques et scientifiques, La Rochelle, 2005, Editions du CTHS, Paris, 2008.

Politique et Colonisation

Ouvrages

Bavoux, Claude, *Les Réunionnais à Madagascar de 1880 à 1925*, thèse sous la direction de Françoise Raison-Jourde, Paris VII, 1997, 2 vol., 911 p.

Berenson, Edward, *Les héros de l'Empire. Brazza, Marchand, Lyautey, Gordon et Stanley à la conquête de l'Afrique*, Perrin, Paris, 2012, 425 p.

Grandidier, Guillaume, *Gallieni*, Plon, Paris, 1931.

Jacob, Guy, *La France et Madagascar de 1880 à 1894. Aux origines d'une conquête coloniale*, thèse sous la direction de Jean Ganiage, Université Paris IV, 1996, 3 vol., 801 p.

Malo, Henri, *A l'enseigne de la Petite Vache*, Editions de la Nouvelle France, Paris, 1945, 247 p.

Meyer, Jean e*t alii*, *Histoire de la France coloniale*, tome 1, Armand Colin, Paris, 1991, 840 p.

Articles

Andrew, C. et Kanya-Forstner, A., « The French « Colonial Party » : its composition, aims and influence, 1885-1914 », *The Historical Journal*, vol. 14, n° 1, mars 1971, pp. 99-128.

Andrew *et alii*, « Le mouvement colonial français et ses principales personnalités 1890-1914 », *RFHOM*, n° 62, 1975, pp. 640-673.

Bontinck, François, « Aux origines de l'Etat Indépendant du Congo. Documents tirés d'archives arméricaines », *Annales. Economie, Sociétés, Civilisations*, 1968, volume 23, n° 3.

Brasseur, Pierre, « Pluridisciplinarité et politique au soudan Français : la mission des « compétents techniques » du Général de Trentinian (1898-1899) », pp. 135-157, in Nordman et Raison (dir.), *Sciences de l'homme et conquête coloniale, constitution et usages des sciences humaines en Afrique (XIX-XXèmes siècles)*, Presses ENS, Paris, 1980, 238 p.

Coquery-Vidrovitch, Catherine, « Les idées économiques de Brazza et les premières tentatives de compagnies de colonisation au Congo français, 1885-1898 », C*ahier d'Etudes Africaines*, n°17, pp. 57-82.

Decary, Raymond, « Guillaume Grandidier », *Revue de Madagascar*, n° 32, 3ème trimestre 1957, pp 9-20.

Duchesne, Albert, « La Conférence et les missions catholiques », pp. 439-462, in *La Conférence de géographie de 1876, recueil d'études*, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles, 1976, 551 p.

Frémeaux, Jacques, « Gallieni : les années malgaches 1896-1905 », *Le Magazine du XXème siècle*, n°2, février-mars 2003, pp. 6-11.

Roeykens, August, « Le génie de Léopold II et la conférence géographique de Bruxelles de 1876 », pp. 375-413, in *La Conférence de géographie de 1876, recueil d'études*, Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, Bruxelles, 1976, 551 p.

Schlemmer, Bernard, « Ethnologie et colonisation : le moment de la conquête et le moment de la gestion. Elements de réflexion à partir du cas du Menabe », pp. 115-134, in Nordman et Raison (dir.), *Sciences de l'homme et conquête coloniale, constitution et usage des sciences humaines en Afrique (XIX-XXèmes siècles)*, Presses de l'ENS, Paris, 1980, 238 p.

Singaravélou, Pierre, « Géographie et colonisation : approches historiographiques », pp. 45-57, in *L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX-XXèmes siècles*, Belin, Paris, 2008, 287 p.

Valensky, Chantal, « Madagascar inventé : de la représentation par les « races » à la « politique des races » de Gallieni », pp. 67-72, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous, « scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p.

Venier, Pascal, « Le Comité de Madagascar 1894-1911 », *Omaly sy Anio*, n° 28, juillet-décembre 1988, pp. 43-56.

Verin, Pierre, « Quelques lettres de l'Administration royale au sujet d'Alfred Grandidier », *Bulletin de l'Académie Malgache*, tome 49/1, 1971, tiré à part.

Zoru, Jean-François, « Abolition de l'esclavage et colonisation », pp. 421-437, in Poutrin, *Le XIXème siècle : science, politique et tradition*, Berger-Levrault, Paris, 1995, 534 p.

Vie sociale

Daumard, Adeline, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France*, Aubier, Paris, 1987, 430 p.

Mension-Rigau, Eric, *L'enfance au château. L'éducation familiale des élites françaises au XXème siècle*, Rivages, Paris, 1990, 317 p.

Mension-Rigau, Eric, *Aristocrates et grands bourgeois, éducation, traditions, valeurs*, Plon, Paris, 1994, 514 p.

Wiscart, Jean-Marie, « Vivre noblement dans la Somme au XIXème siècle », pp. 119-125, in Daumard (dir.), *Oisiveté et loisirs dans les sociétés occidentales du XIXème siècle*, Paillart-Université de Picardie, Abbeville, 1983, 248 p.

France, Amériques, Inde, Océan Indien, Madagascar – contexte général

André, Nadine, « Réseaux de communications modernes et routes traditionnelles dans l'Inde de Lord Dalhousie (1848-1856)», pp. 193-236, in Didier, Hugues (dir.) *Découverte de l'Inde : de Vasco de Gama à Lord Mountbatten (1497-1947)*, Kailash editions-Université de Lyon III, Pondichéry, 2005.

Basadre, Jorge, *Historia de la República del Perú. 1822 - 1933*, Tome 1, Octava Edición et La Republica, Lima, 1939, réédition 1968, 372 p.

Bayly, C. A., *La naissance du monde moderne, 1780-1914*, Editions de l'Atelier, Paris, 2006, 606 p.

Billeter, Erika, *Canto a la realidad. Photographie latino-americaine (1860-1993)*, Lunewerg, Barcelone, 1993, 404 p.

Caillon-Fillet, Claudine, *Jean Laborde et l'Océan Indien*, thèse d'Histoire sous la direction de Jean-Louis Miège, Université d'Aix-en-Provence, 1978, 483 p.

Cobbi, Jane et Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, Odile Jacob, Paris, 1999, 497 p.

Contreras, Carlos et Majluf, Natalia, *Registros del territorio. Las primeras décadas de la fotografia 1860-1880*, Museo de Arte de Lima, Lima, 1997, 54 p.

Corbin, Alain, *Les conférences de Morterolles hiver 1895-1896*, Flammarion, Paris, 2011, 197 p.

Dina, Jeanne, *Etrangers et Malgaches dans le Sud-Ouest Sakalava, 1845-1904*, thèse d'Histoire, Université d'Aix-Marseille I, 1982, 505 p.

Do Lago, Bia et Correa, *Brésil, les premiers photographes d'un empire sous les tropiques*, Gallimard, Paris, 2005, 257 p.

Flandrin, Jean-Louis (dir.), *Histoire de l'alimentation*, Fayard, Paris, 1996, 915 p.

Gagneur, David, *Prosopographie des élites politiques d'une colonies républicaines, La Réunion 1870-1914*, thèse d'Histoire sous la direction d'Edmond Maestri, Université de La Réunion, 2004, 697 p.

Levine, Robert, *Images of History. Nineteenth and early twentieth century latin-american photographs as documents*, Duke University Press, Durham, 1989, 216 p.

Mille et une bouches. Cuisine et identité culturelle, revue Autrement, n° 154, Armand Colin, 1995

Milza, Pierre, *« L'année terrible »*, Tome II : *La Commune, mars-juin 1871*, Perrin, Paris, 2009, 514 p.

Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Esclaves de la canne à sucre : engagés et planteurs à Nossi-Bé, Madagascar 1850-1880*, L'Harmattan, Paris, 2006, 310 p.

Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Les frères Lambert : deux aventuriers dans la Mer des Indes*, Orphie, 2011, 390 p.

Raison-Jourde, Françoise, *Bible et pouvoir à Madagascar au XIXème siècle. Invention d'une identité chrétienne et construction de l'Etat (1780-1880)*, Karthala, Paris, 1991, 840 p.

Roth, François, *La Guerre de 70*, Pluriel, Paris, 1993, 778 p.

Weber, Jacques, « Le regard des Européens sur les Indiens au XIXème siècle : le cas des comptoirs », pp. 109-114, in Blanchard *et alii* (dir.), *L'autre et nous, « scènes et types »*, Syros, Paris, 1995, 279 p.

Communications orales et mémoires inédits

Bartosiewicz, Lazlo, « there are many ways to skin a cat : diversity and tradition in archeozoology », 11th international Conference of Archeozoology, Paris, 23-28 août 2010.

Brugal, Jean-Philippe, « Ecological and biogeographical dynamics of large mammal's community in South-Western Europe », 11th international Conference of Archeozoology, Paris, 23-28 août 2010.

Casseyre, Jean-Pierre, *Un aperçu de l'histoire de l'enseignement en France du début du XIXème siècle à nos jours*, mémoire de l'Institut d'Etudes Politiques, juin 2005, 38 p.

Chaix, Louis, « De l'anatomie comparée à l'anthropozoologie », Opening Session, 11th international Conference of Archeozoology, Paris, 23-28 août 2010.

Ehrhardt, Caroline, *Evariste Galois et la mémoire collective : construction d'une figure mythique des mathématiques*, colloque du Forum suisse des jeunes chercheurs, Lausanne, 8-9 septembre, 2010, inédit.

Galvier, Nadège, *Figures de savants « pratiques » aux îles Mascareignes : naissance d'une élite intellectuelle à la fin du XVIIIème siècle (1767-1810)*, mémoire de maîtrise d'Histoire, Paris I-Panthéon-Sorbonne, 2001, 212 p.

Guimaraes, Susanna, *Le musée des antiquités américaines de Louvre (1850-1887), une vision du collectionnisme américain au XIXème siècle*, mémoire de maîtrise, 1994, 115 p.

Joffe, Kelila, « Zooarcheology and the Natural History Museum Exhibition », 11th international Conference of Archeozoology, Paris, 23-28 août 2010.

Mackinnon, Michael, « Zooarcheology and classical archeology : a young discipline in an ancient world », 11th international Conference of Archeozoology, Paris, 23-28 août 2010.

Maillard, Cécile, *La galerie ethnographique du Musée d'Artillerie (1877-1917)*, mémoire de Master 2 Histoire de l'Art, 2005-2007, volume 2, 221 p.

Monnier, Jehanne-Emmanuelle, *Le recrutement de travailleurs africains libres : un défi pour la France dans l'Océan Indien (1858-1883)*, mémoire de maîtrise d'Histoire, 2004, 2 vol., 263 p.

Sorres, Patricia, *L'émergence d'une élite intellectuelle insulaire. L'exemple de la Société des Sciences et des Arts de l'Ile de La Réunion en 1855*, mémoire de maîtrise d'Histoire, 1999, 90 p.

Vuillemin, Nathalie, *La toute-puissance du fou : mises en scène de la réception de l'activité expérimentale chez les savants voyageurs (1750-1820)*, colloque du Forum suisse pour jeunes chercheurs, Lausanne, 8-9 septembre 2010.

Musées, sites internet, bases de données

Dans l'intimité des frères Caillebotte, peintre et photographe, exposition au Musée Jacquemart-André, Paris, 25 mars-11 juillet 2011.

Musée Indien, section des œuvres bouddhiques, Calcutta.

Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris : Grande Galerie de l'Evolution, Galeries de Paléontologie et d'Anatomie Comparée, Pavillon d'Anatomie Comparée, Zoothèque, Serres.

Parc Botanique et Zoologique de Tsimbazaza, Tananarive.

Routes d'Arabie, archéologie et histoire du royaume d'Arabie Saoudite, exposition au Louvre, 14 juillet-29 septembre 2010.

Musée du Quai Branly (bases de données internes TMS objets et Doc Muséale)

Exposition virtuelle Brazza www.brazza.culture.fr

Exposition virtuelle Pavie www.pavie.culture.fr

Musée Virtuel Fabre www.e-fabre.com

Biodiversity data http://data.gbif.org/species

The Paleobiology Database http://paleobd.org.

Base zoologique http://zipcodezoo.com

Index des noms de personnes

Abbadie (d')....47, 72-74, 123, 124, 129, 184, 229, 253, 340-342, 345, 349, 392
Agassiz....217, 389
Alard....409, 441-443
Alluaud....137, 141, 347, 403, 404, 421, 460
Archambault....88, 90, 92, 104, 118, 119, 143, 178, 199, 235, 283, 408, 524
Arenberg....349, 436, 462
Baillon....37, 213, 219, 291, 295, 297, 298, 406, 499
Bastard....451
Bellanger....98, 102, 103, 271, 443
Blanchard....295, 340, 345, 356, 406
Bompard....160, 161, 424
Bonaparte....139, 214, 216, 345, 353, 362, 383, 391, 408, 439, 462
Prince Roland....353, 383, 391, 408
Bonpland....63, 160, 201
Borgnis-Desbordes....425, 436
Brazza....179, 185, 190, 268, 462, 490-492
Broglie....32, 343
Brongniart....406, 499
Buffon....5, 122, 343
Caillié....73, 236
Caltaux....101, 103, 408
Camboué....358, 363, 365, 366, 370, 372, 405-407, 413, 421, 496
Campan....111, 113, 114, 116, 177, 267, 269-271, 410, 411, 424, 471
Cardon....27, 39, 40
Cardot....295, 298, 299, 356
Castelnau....45, 56, 201
Catat....126, 139, 146, 160, 161, 178, 198, 352, 363, 403, 404, 412, 421, 446, 447, 449, 459, 464, 465, 470, 472, 484, 488
Cazet....159, 467
Charcot....343, 347, 500
Charles-Roux....309, 349, 433, 436, 437, 439, 458

Colin.....223, 314, 347, 352, 358-360, 362, 363, 405, 406, 425, 428, 467
Commerson.....104, 487
Coquerel.....89, 208, 318
Cordier (Henri).....297, 313, 355, 462
Cupet.....158, 162
Cuvier.....5, 24, 147, 248, 322, 327, 329, 416
Darwin.....4, 5, 134, 148, 259, 277, 328, 331, 363, 365, 366, 368-372, 497, 512
David (Armand).....147, 421
Decary.....173, 475, 494, 496, 497, 500, 506
Douliot…101, 138, 140, 144, 146, 148, 160, 168, 178, 231, 232, 253, 352, 408, 410, 421, 443, 446-451, 464-466, 496
Drake del Castillo.....219, 295, 297, 346, 352, 363
Dubois (Marcel).....359, 446, 448, 452, 461, 479, 496
Duchesne.....391, 425, 427
Duméril.....66, 106, 321
Dupré.....88
Eckstein.....204, 333
Estèbe.....405
Ferrand.....333, 337
Fiche (Juliette).....410
Filhol.....295, 329, 356, 500
Foa.....148, 197
Forel.....296, 406
Foucart.....139, 160, 198, 436, 446, 447, 459, 464
Froidevaux.....75, 128, 217, 309, 327, 356, 400, 422, 429, 505
Gallieni….214, 215, 311, 312, 349, 350, 355, 361, 363, 395-397, 405, 428-435, 439, 453, 454, 460, 464, 468, 472, 474, 476-481, 483, 486, 492-494, 503, 504
Gautier.....148, 149, 178, 188, 335, 352, 397, 404, 421, 446, 451-453, 461, 464, 467, 474
Geoffroy Saint-Hilaire.....5, 29, 106, 316, 319, 322, 368, 416
Goudot.....112, 167, 205, 208
Gouhot.....334, 335, 426, 427
Grandidier.....

Ernest. .22, 25, 26, 31, 33, 36-39, 42, 43, 47, 49, 50, 52, 53, 59, 60, 62, 64-68, 70, 105, 124, 125, 171, 172, 179, 182, 184, 195, 199-201, 210, 234, 235, 245, 254, 260, 282, 285, 355, 390, 479, 502
Guillaume. .104, 140, 141, 149, 156, 178, 187, 211, 214, 220, 238, 269, 272, 288, 293, 297-299, 308, 309, 313, 316, 322, 327, 336, 343, 355, 356, 362, 387, 391, 403, 413, 415, 416, 431, 433, 434, 439, 444, 453, 454, 462, 466-468, 485, 501-507, 509
Joseph.....36, 88
Napoléon.....22, 23, 25-27, 32, 33, 44, 46, 139
Grevé.....407, 409, 453, 467
Guinet.....208, 408
Haeckel.....317, 331, 372, 515
Hamy.....69, 329, 366, 404, 414, 458, 459, 462, 477
Hedin (Sven).....347, 354, 355, 462
Herschel.....148, 373
Humblot.....95, 408, 411, 421, 503
Humboldt.....45, 47, 63, 124, 129, 147, 172, 201, 203, 214, 230, 311, 373
Jacquemont.....82, 124, 137, 141, 147, 194, 203, 281, 338
Janssen.....38, 41, 44-47, 52, 53, 57, 59, 68, 175, 200, 201, 209, 290, 342, 349
Jully.....436, 467
Karavato.....99, 118, 176-178, 258, 283
Kersten.....86, 88
Keulemans.....301, 302
Laborde.....111, 113-116, 223, 238, 270, 283, 395, 410, 411, 494
Edouard.....114, 116, 270, 410, 411
Jean.....111, 113, 115, 116, 223, 238, 270, 410, 411
Lacaze.....106, 208, 340, 483
Lacroix.....40, 168, 220, 280, 283, 313, 318, 342, 344, 355, 390, 403, 404, 409, 412, 499
Lahimerija.....99, 101, 108, 109, 155, 244, 269
Lambert.....97, 101, 115, 116, 162, 192, 239, 490, 491
Lamberton.....220, 324, 413
Lantz.....91, 95, 133, 176, 183, 231, 320, 403, 421, 450
Laroche.....429, 437

Le Myre de Vilers....136, 160, 354, 359, 406, 418, 424-426, 429, 432, 435, 437, 446, 465, 481
Lemerle.....101, 108, 176, 183
Léopold II.....392-394, 455, 476
Leroy-Beaulieu.....397, 436, 458, 470, 489
Lyautey.....453, 454, 503, 504
Mabille.....296, 298, 303, 406, 499
Mahy (de).....138, 424, 437, 446, 460, 484-486, 489, 491, 492
Maistre.....126, 139, 160, 178, 198, 349, 352, 363, 404, 421, 436, 446, 447, 464, 496
Maldonado.....55, 56, 201
Martonne.....345, 355
Maunoir.....308, 352, 353, 458, 462
Milne-Edwards.....
Alphonse..... 67, 122, 148, 149, 221, 230, 290, 295, 316, 317, 319, 320, 329, 340, 343, 353, 354, 356, 389, 414-416, 418-420, 432, 449-451, 454, 458-460, 462, 476
Henri.....66, 106, 147, 286, 368
Mintern.....301
Monaco (Prince de).....149, 295, 349, 352, 389, 391, 434
Müller.....139, 163, 329, 352, 421, 446, 450-452, 464, 474, 496
Nordenskjöld.....354, 355, 462
Orbigny (d').4, 45, 46, 58, 63, 124, 127, 129, 137, 147, 155, 200, 203, 213-215, 281, 329, 368, 497
Orléans (Henri d').....139, 320, 346, 391, 421, 423, 462, 489
Oustalet.....149, 308, 415
Packenham.....118
Pavie.....158, 162, 170, 190, 203, 346, 347, 482
Pedro II.....63, 64, 292, 381, 391
Pépin.....99, 102, 103, 108, 176, 241
Quatrefages.....69, 105, 147, 290, 295, 329, 337, 340, 345, 364, 367, 368, 383, 392, 458
Rabibisoa.....443, 444
Radama II.....97, 115, 116, 162, 238, 239
Radilofera.....443-445
Rainilaiarivony.....111, 443, 473

Rajoelson.....445, 473
Ramanankirahina.....
L. Ramanankirahina.....444, 473
Philippe Ramanankirahina.....444, 473
Ranavalona II.....111, 112
Ranavalona III.....112, 425
Rasamimanana.....444, 473
Rasoherina.....96, 97, 111
Renauld (Ferdinand).....295, 356, 391
Roblet.....111, 176, 314, 352, 353, 358-361, 363, 405, 406, 427, 428, 451, 452, 497
Rosiers.....101, 103, 408, 409, 443
Roussin.....88, 89, 301
Saint-Hilaire..... 29, 43, 45, 124, 137, 147, 316, 318, 319, 340
Samat.....100-103, 108, 110, 113, 114, 117, 118, 163, 168, 176-178, 186, 211, 237, 271, 272, 283, 284, 365, 407-409, 443, 446, 448, 449, 452, 453, 464, 467
Edmond.….100, 101, 103, 108, 110, 113, 117, 132, 176, 177, 206, 237, 271, 272, 284, 407, 408
Léo.....101, 103, 187, 237, 271, 272, 365, 407-409, 448, 449
Saussure (de).....295, 303, 391, 404
Sibree.....160, 406, 407, 413, 467
Soumagne.....116, 118, 395, 410
Stanley.....139, 185
Suberbie.....436, 474, 489
Torcy.....340, 425, 427, 429
Van Dam.....117, 207, 268
Van der Henst.....117, 464
Verreaux.....232, 318, 498
Vinson.....88, 89, 91, 207, 403, 498
Von der Decken.....86, 88
Wallace.....134

Table des matières

Introduction Générale.....*3*

1ère partie : La formation scientifique et les voyages 1836 – 1870.....21

I. Une curiosité scientifique précoce *21*

A. Une jeunesse dorée entre voyages et découvertes.....22

1. Une ancienne et riche famille française.....22

2. Les premiers accidents de la vie.....26

3. Découvertes in situ.....29

B. Un enseignement sur-mesure.....31

1. Des leçons particulières dans lesquelles dominent les sciences.....31

2. La tradition familiale catholique janséniste.....39

II. L'exploration par hasard : voyage aux Amériques.....*41*

A. Un grand départ dans la vie.....41

1. L'apprentissage de la vie.....42

2. L'Amérique par tradition familiale.....45

3. Voyage d'agrément en Amérique du Nord.....49

4. Le voyage scientifique à l'équateur.....52

B. Le baptême du feu de l'exploration : des Andes à l'Amazonie.....55

1. Dans les pas des Incas.....55

2. Entre exploration et politique : les jeunes nations latino-américaines.....58

3. Un premier voyage scientifique remarqué.....65

III. L'exploration pour passion : en quête du pays le plus inaccessible.....*71*

A. L'insatiable besoin d'explorer des contrées inconnues.....71

B. Voyage en Inde et à Ceylan.....75

C. La parenthèse sportive de Zanzibar 83

D. La Réunion aux portes de Madagascar.....88

IV. L'explorateur confirmé : Madagascar.....*93*

A. La côte Est en 1865 : voyage de découverte.....95

B. Le Sud en 1866 : voyage de reconnaissance.....98

1. Les grandes lignes de l'exploration.....98

2. La relation durable avec la famille Samat et les traitants.....100
3. Un bilan positif déterminant.....103
C. Madagascar 1868 – 1870 : l'exploration méthodique 107
1. Le grand tour de l'Ouest.....108
2. La découverte de l'Imerina et l'intimité avec la famille Laborde-Campan.....111
3. La remontée inachevée de la côte Orientale.....117

2ème partie : La construction de l'explorateur scientifique et l'organisation de ses explorations 1857-1870.....121
I. Le profil de l'explorateur et la préparation d'une exploration.....121
A. Qui sont les explorateurs et les naturalistes du XIXème siècle ? 121
1. L'évolution de l'exploration au XIXème siècle.....122
2. La nouvelle figure de l'explorateur.....126
B. Les qualités de l'explorateur et du voyageur-naturaliste.....129
1. Les qualités physiques et mentales de l'explorateur aventurier.....129
2. Les qualités intellectuelles de l'explorateur scientifique.....131
C. La préparation d'une expédition scientifique.....134
1. Le financement.....134
2. Le matériel de l'explorateur.....141
3. La « formation professionnelle » et les apports d'Alfred Grandidier dans ce domaine.....147
II. Les différentes formes de voyage et d'exploration d'Alfred Grandidier. .150
A. Les relations avec les autorités et les rapports humains.....151
1. Le contact avec les autorités politiques locales.....151
2. Les relations avec les autorités religieuses et morales.....157
3. La position vis-à-vis des délégations françaises sur place.....160
4. La perception du scientifique par les autochtones : entre honneurs et méfiance..162
B. Les circonstances matérielles du voyage.....169
1. Les moyens de transport, l'intérêt pour les réseaux de communication.....170
2. Les indispensables compagnons de route.....175
3. La vie quotidienne en voyage, l'hébergement et le vêtement.....179
4. Alimentation et santé en pays étranger.....186

III. Les grands modèles d'Alfred Grandidier.....200

A. Lectures dans les pas des prédécesseurs.....200

1. Des connaissances superficielles pour le voyage en Amérique ?.....200

2. La minutieuse préparation du voyage en Asie.....202

3. Les précurseurs d'Alfred Grandidier à Madagascar.....204

4. Le rapport d'Alfred Grandidier au récit de voyage.....209

B. Une volonté de connaissance encyclopédique.....212

1. Une ambition assumée : l'exhaustivité.....213

2. Les limites : ce qu'Alfred Grandidier n'a pas découvert.....216

IV. Réflexions sur les comportements scientifique et philosophique de l'explorateur européen.....220

A. L'homme scientifique en exploration.....221

1. La discipline du voyageur scientifique.....221

2. La méthode empirique de l'ethnographe.....234

3. L'appréciation des savoirs autochtones.....243

4. De la collecte et l'observation à la transversalité du raisonnement.....247

B. L'homme occidental en exploration.....251

1. Comparaison des modes de vie des expatriés européens.....251

2. Jugements éthiques et moraux 253

3. Le voyageur européen et les femmes 267

4. La relation aux animaux.....274

3ème partie : L' Homme de Madagascar entre sciences et politique 1871 – 1921.....280

I. Retour d'exploration : l'œuvre d'une vie.....281

A. Un changement brutal d'existence.....281

1. Retour définitif et douloureux en France.....282

2. L'établissement social.....284

3. Le tournant professionnel.....290

B. Une œuvre immense dédiée à Madagascar : la formidable aventure de L'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar.....294

1. La mise en œuvre de l'équipe et du projet.....294

2. De l'importance des planches.....300

3. Sur les méthodes de rédaction.....307

4. Grandes publications de fin de carrière.....309

C. Quelques apports majeurs dans l'étude de Madagascar.....313

1. La cartographie.....314

2. L'étude générale des lémuriens.....316

3. La découverte des os de l'æpyornis et d'autres fossiles.....318

4. Les débuts de l'ethnographie et de l'anthropologie.....324

D. Une spécialisation progressive dans l'Histoire et la recherche des origines de Madagascar.....328

1. Un questionnement sur la genèse de la biodiversité malgache.....328

2. Sur les traces des premiers Malgaches.....332

II. Profession : membre de sociétés savantes.....338

A. Une carrière rondement menée.....338

1. Une ascension régulière vers les sommets de la gloire scientifique.....339

2. Un pilier de l'Académie des Sciences.....341

3. Les honneurs de la Société de Géographie.....349

4. Promotion, valorisation et reconnaissance des études malgaches : la stratégie d'Alfred Grandidier.....356

B. Alfred Grandidier dans les débats scientifiques et les avancées techniques 363

1. Les débats de l'anthropologie naissante.....364

2. Alfred Grandidier face aux nouvelles approches dans les sciences naturelles.....368

3. Un pionnier de la photographie à usage scientifique.....373

C. Un formidable carrefour d'influences.....388

1. L'ami des princes savants, des scientifiques et des intellectuels.....389

2. L'allié des partisans de la colonisation.....395

3. Un vaste réseau épistolaire au sein de la communauté scientifique.....397

III. Le cœur d'un réseau scientifique sur Madagascar.....400

A. Le grand coordinateur.....401

1. Passerelle entre Paris et Madagascar.....401

2. Le « régisseur » des recherches sur Madagascar.....411

3. Alfred Grandidier au Muséum National d'Histoire Naturelle : marquant bien que discret.....415

B. « L'homme-ressource » pour les non-scientifiques.....423

1. Le recours pour les hommes politiques et les militaires.....423

2. La bouleversante rencontre avec le Général Gallieni.....429

3. Le Comité de Madagascar et les groupes de pression.....435

4. Des solliciteurs modestes et variés.....439

5. Le relais des étudiants malgaches en Europe.....443

IV. Le mentor des explorateurs à Madagascar.....445

A. L'aide directe aux explorateurs 445

1. La pépinière des « héritiers » : Catat, Douliot, Müller.....446

2. Les jeunes explorateurs de l'ère coloniale à Madagascar.....451

3. Le soutien aux missions scientifiques d'Afrique centrale et orientale.....454

B. L'aide institutionnelle.....457

1. La Commission des Voyages du Ministère de l'Instruction Publique.....458

2. Les autres soutiens officiels indirects.....461

C. Tirer profit des jeunes explorateurs.....463

V. Une vision pour l'avenir de Madagascar.....469

A. Pour le bien des Malgaches et de Madagascar ?.....469

1. Coloniser pour développer Madagascar ?.....470

2. …Ou pour s'assurer un terrain de recherches ?.....475

B. Un modèle de colonisation sur-mesure pour Madagascar.....479

1. Principes d'administration et de développement.....479

2. La hiérarchisation des peuples malgaches dans le contexte de colonisation.....482

C. Une vision élitiste de la colonisation ?.....484

1. Halte aux migrants réunionnais !.....484

2. L'inspiration capitaliste des Indes britanniques, des Congo belge et français et de la Compagnie de Madagascar.....489

Épilogue : L'ombre d'Alfred Grandidier sur Madagascar et les études malgaches.....*494*

Les hommages divers à Alfred Grandidier.....494

Guillaume Grandidier et l'héritage paternel d'Alfred Grandidier.....502

Conclusion générale.....*510*

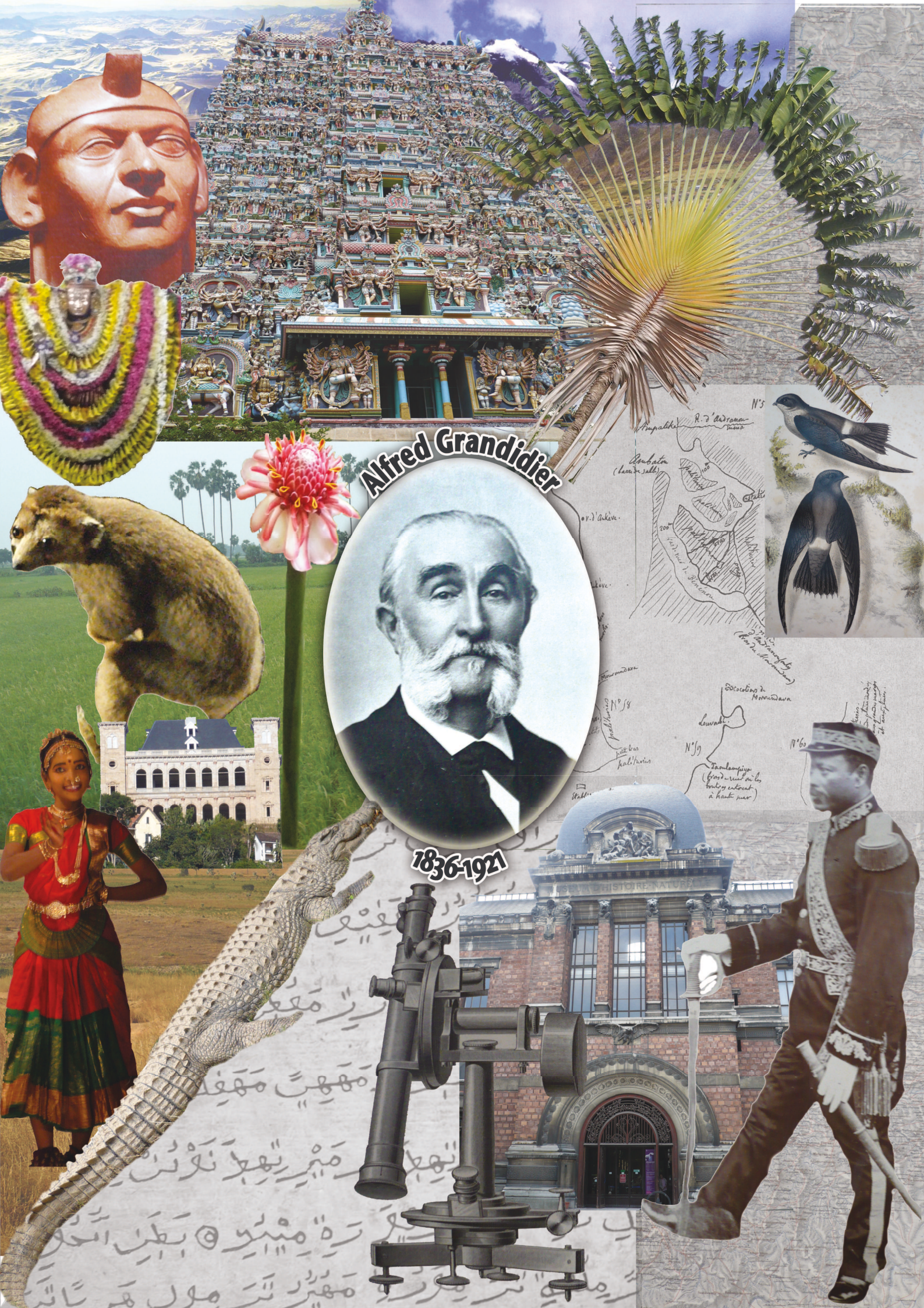
Légende des illustrations.....518

Sources manuscrites.....519

Sources imprimées (publiées avant 1931).....529

Bibliographie.....535

Index.....552


Alfred Grandidier
1836-1921

Université de La Réunion

École Doctorale Lettres et Sciences Humaines

Thèse pour le Doctorat d'Histoire Contemporaine

présentée par Jehanne-Emmanuelle MONNIER

Du voyageur naturaliste à l'explorateur scientifique colonial.

Itinéraires et stratégies d'Alfred Grandidier (1836-1921)

réalisée sous la direction de Madame Évelyne COMBEAU-MARI,

Professeur en Histoire Contemporaine

Volume d'annexes

18 Septembre 2013

Membres du Jury :

Mme Marie-Noëlle BOURGUET, Professeur en Histoire Moderne, Université Paris VII-Diderot

M. Michael A. OSBORNE, Professeur en Histoire de la Biologie et de la Médecine modernes, Oregon State University

Mme Faranirina RAJAONAH, Professeur en Histoire Contemporaine, Université Paris VII-Diderot

Avec le soutien du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, dans le cadre d'un Contrat Doctoral

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
S'ouvrir aux mondes

Centre de Recherches
CRESOI
Sur les Sociétés de l'Océan Indien

Sommaire

Annexes Générales.....2

Principaux jalons de la vie d'Alfred Grandidier.....2

La famille d'Alfred Grandidier.....10

Les résultats du voyage en Amérique du Sud.....13

Le voyage en Inde.....16

Quelques impressions marquantes du voyage à Madagascar.....17

Différentes étapes de l'Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar.....29

La carrière d'Alfred Grandidier dans les institutions scientifiques et géographiques.....38

La notoriété d'Alfred Grandidier.....48

L'exploration et le voyage scientifique.....53

Alfred Grandidier et la politique.....67

Alfred Grandidier et le Général Gallieni.....75

Autour d' Alfred Grandidier.....85

Citations en annexe.....175

Première partie.....175

Deuxième partie.....181

Troisième partie.....203

Annexes thématiques d'approfondissement.....212

Pour en savoir plus sur les véhicules et moyens de transport d'Alfred Grandidier.....212

Pour en savoir plus sur les collections ethnographiques de la famille Grandidier.....219

Pour en savoir plus sur les domaines de la famille Grandidier.....229

Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier.....235

Table des Annexes.....239

Annexes Générales

Principaux jalons de la vie d'Alfred Grandidier

1. Chronologie sommaire d'Alfred Grandidier

- 1836 : naissance à Paris
- 1838 : mort de sa mère
- 1841 : remariage de son père avec Zoé Cardon
- 1847-1848 : séjour à Hyères
- 1848-1849 : séjour à Rome et à Naples
- 1849-1850 : séjour à Valence (Espagne)
- 1850-1851 : premier séjour à Pise
- 1851-1852 : second séjour à Pise
- 1857 :
  - octobre : navigation vers Philadelphie via Liverpool
  - hiver : visite de l'Amérique du Nord et descente du Mississippi
- 1858 :
  - janvier : Cuba
  - février-avril : Equateur
  - avril - 13 juillet : Lima
  - 16 juillet – 1er août : Islay et Arequipa
  - 1er août – 12 août : Arequipa – Cuzco
  - août-octobre : Amazonie péruvienne (10 octobre, départ pour le Madre de Dios)
  - octobre-décembre : Amazonie et Andes péruviennes et boliviennes
- 1859 :
  - janvier-avril (environ) : Chili
  - avril (environ)-mai : Argentine, Uruguay

    - juin : Rio de Janeiro
    - juillet-octobre : Brésil
    - novembre : retour au Havre via Lisbonne
- 1862 :
    - novembre : Calcutta et Bengale
    - décembre : Orissa
- 1863 :
    - janvier : Tamil Nadu
    - juillet : Bombay
    - juillet-août : traversée vers Zanzibar
- 1864 :
    - février : 2 chasses à l'hippopotame sur la côte orientale d'Afrique
    - milieu de l'année : installation à La Réunion
- 1865 : avril-novembre : Est de Madagascar
- 1866 : juin-novembre : Sud de Madagascar
- 1867 :
    - Médaille d'Or de la Société d'Acclimatation pour les martins-tristes et plantes utiles de La Réunion introduits en Algérie
    - avril : retour à Paris
    - 5 juillet : Membre de la Société de Géographie
    - 14 août : Chevalier de la Légion d'Honneur
    - 19 novembre : Correspondant du Muséum de Paris
    - 9 novembre - 3 décembre : traversée vers La Réunion
- 1868 :
    - 21 mai – 20 juin : traversée vers Tuléar
    - 30 septembre : route vers la région des Antanosy émigrés
    - 6 octobre : région des Mahafaly et des Antanosy émigrés
    - 30 octobre : départ de Salobe vers Tuléar.
    - 19 décembre : départ de Tuléar vers le Fiherenana

- 1869 :
  - 14 janvier : arrivée à Nosy-Ve puis visite du lac salé Tsimanampetsotsa
  - 26 janvier : départ définitif de Tuléar pour remonter vers Morombe
  - mars : arrivée à Morondava
  - 27 avril : départ de Morondava pour Mahabo
  - 4 mai : retour à Morondava
  - 16 mai : départ pour Majunga
  - 18 mai : village de Tsimanandrafozana à l'embouchure de la Tsiribihina
  - 3 juin : lac Kamanomby
  - 10 juin : Soerano
  - 13 juin : Mafaidrano puis Maïtirano
  - 11 juillet : embarquement pour Nosy-Be
  - 3 août : visite à Bavatoube
  - 11 août : arrivée à Majunga
  - 21 août : départ pour Tananarive
  - 27 août : fort de Trabonjy
  - 16 septembre : Ambohimanga
  - 17 septembre : entrée à Tananarive
  - 12 octobre : départ pour l'exploration de l'Ankay
  - 27 novembre : départ pour Morondava
  - 1er décembre : arrivée à Antsirabe
  - 16 décembre : Mahabo puis Morondava
- 1870 :
  - 16 mars : départ de Belo
  - 24 mars : départ de Manja
  - 9-13 avril : séjour à Fianarantsoa
  - 23 avril-12 mai : Mananjary
  - 19 mai : Mahanoro
  - 30 mai : retour à Tananarive
  - 2 juillet : départ pour Tamatave

    - 31 juillet : apprend la déclaration de guerre de la France à la Prusse
    - 2 septembre : séjour à Mahé des Seychelles
    - 2 septembre : incendie de la case d'Archambault à Saint-Denis contenant une partie des notes et collectes d'Alfred Grandidier
    - octobre : voyage retour, décès de son père à Poitiers
- 1871 :
    - réinstallation à Paris
    - Prix Saint-Hilaire, Médaille d'or du Jardin d'Acclimatation
- 1872 :
    - Grande Médaille d'or de la Société de Géographie de Paris
    - Médaille d'or du Ministère de l'Instruction Publique au Congrès des sociétés savantes
    - 1er juillet : mariage avec Jeanne Vergé
- 1873 : naissance de son fils Guillaume
- 1875 : décès de sa mère adoptive
- 1877 :
    - naissance de sa fille Gilberte
    - août : Commandeur de l'Ordre de Léopold
    - août : Chevalier de l'Ordre de la Couronne d'Italie
- 1880 :
    - Membre du CTHS
    - Correspondant du Muséum National d'Histoire Naturelle
- 1881:
    - Médaille de l'Exposition des Sociétés de Géographie à Venise
    - Prix Savigny de l'Académie des Sciences
- 1885 :
    - 6 juillet : élection à l'Académie des Sciences
- 1889 : Médaille d'Or de l'Exposition Universelle à Paris pour ses cartes

- 1891 :
  - 23 mars : Représentant du Ministère de l'Instruction Publique à la réception de la mission Catat par la Société de Géographie
- 1896 :
  - 11 juillet : Officier de la Légion d'Honneur sur proposition du Général de Torcy
- 1898 :
  - Membre du comité spécial pour l'organisation de Congrès de la section XI de l'Exposition Universelle de 1900, pour le Ministère du commerce, de l'Industrie, des Postes, Téléphone et Télégraphe.
- 1900 :
  - Médaille d'Or de l'Exposition Universelle à Paris pour ses cartes
  - août : préside le Congrès national des Sociétés Françaises de Géographie
- 1906 :
  - Founder's Medal de la Royal Geographical Society de Londres
  - Doctorat Honoris Causa de l'Université de Leeds
  - Grand Prix à l'Exposition Coloniale de Marseille
- 1907 : novembre, déménage des Champs-Elysées à Ranelagh.
- 1912 : décès de son frère Ernest
- 1913 : décès de son épouse
- 1921 :
  - été : Médaille Berge de la Société de Géographie Commerciale de Paris
  - 25 août : Commandeur de la Légion d'Honneur sur proposition du Ministère de l'Instruction Publique
  - 13 septembre : décès à son domicile

2. Liste des organisations et sociétés ayant compté Alfred Grandidier parmi leurs membres ou correspondants

En raison du nombre impressionnant et de l'éclatement géographique de ces sociétés, comités et autres associations, il est probable que la liste qui suit ne soit pas exhaustive. Elle contient néanmoins tout ce que nous avons été en mesure de recenser.

- Société de Géographie de Paris (depuis 1867, dont Présidence de 1900 à 1905)
- Société de Géographie de Berlin
- Société de Géographie de Londres (Royal Geographical Society)
- Société de Géographie de Rome
- Société de Géographie de Neuchâtel
- Société de Géographie d'Amsterdam
- Société de Géographie de Lisbonne
- Société de Géographie de Vienne
- Société de Géographie de Suisse Orientale
- Société Neufchâteloise de Géographie (1902)
- Société de Géographie de Marseille
- Société de Géographie de Bordeaux
- Société de Géographie de La Rochelle
- Société de Géographie de Rochefort
- Société humanitaire et scientifique du Sud-Ouest de la France
- Société des études maritimes et coloniales
- Société d'électricité
- Société des Sciences et des Arts de La Réunion (1868)
- Société Philomathique de Paris (1871)
- Conseil d'Administration du Jardin d'Acclimatation (1872)
- Société d'Acclimatation (1872)
- Association française pour l'avancement des sciences (1872)
- Société des agriculteurs de France (1872)
- Association scientifique de France (de 1872 à 1887)
- Comité des Travaux Historiques et Scientifiques (1875)
- Société Géologique (1875)
- Comité d'Installation et Jury de l'Exposition des Sciences Géographiques aux Tuileries (1875) avec notamment De La Roncière, Maunoir, De Turenne, Torcy…
- Commission internationale d'exploration et de civilisation de l'Afrique Centrale (1876)

- Conseil International de l'Association Africaine (1877)
- Comité d'admission et Jury de l'Exposition Universelle de 1878
- Comité des missions du Ministère de l'Instruction Publique (1880)
- American Ornithologists Union de New York (1883)
- Comité de Madagascar (dont présidence en 1894)
- Société des Amis des explorateurs (dont vice-présidence en 1895)
- Amis de l'éléphant [pour sa domestication] (1896)
- Commission pour les jardins d'essai à créer (1898)
- Comité de défense du Protectorat français en Orient (1898) avec notamment Vogüé, Arenberg, Cochin…
- Association française de l'Orient chrétien (1899)
- Conseil Supérieur des Colonies (1899)
- Conseil de perfectionnement des jardins d'essai coloniaux (1899)
- Société des Amis de l'université (1899)
- Délégué au Congrès des Sociétés de Géographie de Berlin avec le Prince Bonaparte (1899)
- Union Coloniale (1900)
- Réunion des Voyageurs français (dont présidence en 1900)
- Comité de l'Asie française (1901)
- Société zoologique de Londres (1901)
- Comité pour le monument de l'Afrique Française (1901) avec notamment Arenberg, Bonaparte…
- Académie Malgache (1902)
- Société d'expansion coloniale (1902)
- Société des amis du Muséum (dont vice-présidence en 1907)
- Comité d'honneur du Congrès de l'Afrique Orientale (1910)
- Institut français d'Anthropologie (1911)
- Comité de la Société d'Histoire des Colonies françaises (1912)
- Société des Amis du Musée d'ethnographie (1914)
- Ligue coloniale française (1916)
- Comité pour la statue de Gallieni à Tananarive (1917)

3. Autres décorations, prix et distinctions reçus par Alfred Grandidier (dates d'attribution inconnues)

- Officier de l'Instruction Publique
- Commandeur de l'Ordre de l'Etoile Polaire
- Officier de l'Ordre de Radama II
- Chevalier de Saint-Maurice
- Chevalier de Saint-Lazare
- Grand Croix de l'Etoile Etincelante

La famille d'Alfred Grandidier

4. Généalogie directe d'Alfred Grandidier (d'après son manuscrit autobiographique de 1916-1917)

Les ancêtres

- Christian Grandidier, né vers 1600, Favori de Charles IV, Duc de Lorraine, anobli le 22 novembre 1629
- Guillaume Grandidier, né vers 1640-1650, Assesseur au Quesnoy
- Guillaume-Albert Grandidier (1696-1754), Conseiller du Roi, Lieutenant des Eaux et Forêts du Hainaut, père de 6 enfants
- Louis-Joseph Grandidier (1728- ?), Conseiller du Roi au Quesnoy, avocat au Parlement
- Jean-Baptiste Grandidier (1762-1812), marié en 1791, Emigré aux Etats-Unis en 1793, rentré en France vers 1797
  - Joseph Chéri Grandidier, né en 1793 à New-York
  - Loïsa, née en 1795 à Norfolk
  - Alexandre-Joseph, né en l'an VII (1798) à Corupt (55)
  - Jacques-François-Napoléon, né en 1802 à Corupt (55), mort en 1870 à Poitiers, notaire, épouse Marie-Ange Christine Delalevée (1813-1838) en 1832, épouse en secondes noces Zoé Cardon en 1841, décédée en 1875.
    - Ernest, 1833-1912
    - ALFRED, 1836-1921

Les descendants

- Alfred Grandidier, né le 20 décembre 1836 à Paris, mort le 13 septembre 1921 à Paris, épouse Jeanne Louise Marie Vergé le 29 juin 1872
  - Guillaume, né le 4 juillet 1873, mort le 19 septembre 1957, marié le 10 septembre 1919 à Marie de Mayer Meroszewska, née en 1880

- Gilberte, née le 28 juin 1877, morte le 14 février 1958, mariée le 24 juillet 1901 à Henri Louis Joseph de Guillebon
  - Gérard
  - Geneviève
  - Antoinette
  - Marie-Thérèse

La belle-famille

- Charles Henri Vergé, né le 22 juillet 1810, mort le 26 août 1890, époux de Léonie Josephine Leroulx Delaville, née en 1821, morte le 8 juillet 1904
  - Jeanne Louise Marie, née le 27 juin 1846, morte le ? Janvier 1913
  - Charles, mort en 1928
  - Henri
  - Paul Laurent ?

5. Cousinages maternels d'Alfred Grandidier

Les oncles, tantes et cousins les plus liés à Alfred Grandidier sont soulignés

Zoé Cardon, la seconde épouse du père d'Alfred Grandidier, est la dixième enfant d'une fratrie de 5 filles et 5 garçons.

Les sœurs de Zoé Cardon :

- Madame de Vandeul, mariée à un petit-fils de Diderot et ancien ambassadeur
  - Eugène de Vandeul, grand amateur d'art, invite Alfred Grandidier et Arthur Levavasseur à déjeuner chez lui les dimanches midi, père d'Albert, épouse en secondes noces Clémence Cardon sa cousine
  - Alfred de Vandeul, diplomate, grand collectionneur de peinture
  - Angéline, épouse Charles Levavasseur, mère d'Arthur, Paul, Léonce
  - Amélie, épouse d'Urclé, devenue folle, mère de Thérèse épouse de Bonald
- Baronne de Plaisance

- Comtesse Daru

- Madame La Peyrière, mariée au dernier receveur général de Paris, très riche mais fut ruiné
  - Mathilde, épouse Fleury, sous-préfet et ami intime du Comte de Rémusat, mère de Edme Fleury
  - Euphémie, épouse Rabusson, baron et colonel, mère du romancier Henri Rabusson
  - Gustave La Peyrière, employé aux Chemins de Fer puis associé avec les Rothschild
  - Sébastien La Peyrière, militaire
- Madame Dupérier
  - Berthe, épouse Gréa, agriculteur dans le Jura
  - Léon Dupérier, perd son fils à la Guerre de 1914-1918
  - Hélène, morte à 18 ans
  - Henriette, épouse Georges de Mondésir

Les frères de Zoé Cardon :

- Edouard Cardon, ancien colonel
  - Laure, épouse Danican
  - Un fils
  - Clémence, épouse Eugène de Vandeul son cousin
- Adolphe Cardon, célibataire, passe tous les étés et quelques hivers à Fleury-Mérogis
- Hippolyte Cardon
- Victor Cardon, célibataire, passe tous les étés et quelques hivers à Fleury-Mérogis
- Jules Cardon, célibataire, passe tous les étés et quelques hivers à Fleury-Mérogis

Les résultats du voyage en Amérique du Sud

6. Lettre de Jules Janssen au Ministre de l'Instruction Publique, le 13 octobre 1857, pour demander une mission gratuite [AN F17/2972]

« […] Ces Messieurs [Daussy, Duperrey et Babinet] pensent notamment que des observations d'inclinaison et d'intensité magnétiques exécutées au Pérou, à la hauteur de l'équateur magnétique pourraient être utilement comparées à celles qui ont déjà été faites dans ces régions et seraient d'un assez grand intérêt pour l'avancement de la physique du globe. Ces Messieurs pensent en outre qu'il serait désirable que ces observations pussent être continuées dans les latitudes les plus méridionales du continent américain et qu'il y a là des déterminations tout à fait nouvelles à faire et des lacunes regrettables à combler tant au point de vue du magnétisme que des observations barométriques. Le plan général du voyage est donc celui-ci. Après avoir visité indépendamment l'Amérique du Nord en passant par New York, la Nouvelle-Orléans et les Antilles, nous traverserons l'Isthme de Panama pour commencer sur la côte du Pérou nos observations magnétiques. Descendant ensuite au Chili, nous trouverions à Santiago un observatoire qui serait pour nous en quelque sorte un ravitaillement scientifique et nous permettrait de préparer les éléments d'une traversée de Santiago à Buenos-Aires qui s'exécuterait à travers la chaîne principale des Andes, celle plus secondaire de San Luis et enfin les pampas jusqu'à Buenos-Aires. Nous aurions pendant cette traversée des observations magnétiques tout à fait nouvelles à faire mais en outre, les indications du baromètre acquerraient ici une importance particulière : combinées avec des observations simultanées faites à l'observatoire de Santiago, de Buenos-Aires ou de Montevideo, elles pourraient nous fournir le relief des contrées parcourues et donner aussi d'utiles éléments à la géographie physique. Nous nous proposerions ensuite de nous rendre au Brésil où se terminerait la partie scientifique de notre voyage.»

7. Note d'Auguste Duméril sur la collection Grandidier de reptiles d'Amérique du Sud donnée au Muséum, le 27 mars 1860 [AN, AJ15-547]

« Le professeur d'erpétologie et d'ichtyologie a déposé le catalogue d'une intéressante collection de reptiles en très bon état de conservation offerte en don au Muséum par MM. Grandidier frères, qui viennent de parcourir pendant deux années une grande partie de l'Amérique du Sud, chargés par M. le Ministre de l'Instruction Publique d'une mission scientifique gratuite dont le but essentiel était de se livrer à des observations de physique terrestre. La collection donnée par MM. Grandidier frères se compose de 19 espèces de reptiles représentées par 49 individus et d'une nouvelle espèce de poisson. Une lettre de remerciement devra être adressée.»

8. Liste de la collection Grandidier des reptiles et du poisson d'Amérique du Sud donnés au Muséum en 1860 [AN, AJ15-547]

Espèces nouvelles notées *

Espèce	Nombre	Origine
Hemidactylus mabouia	1	Brésil
Polychrus anomalus	1	Brésil
Anolis fusco-auratus	1	Brésil
Holotropis microcephalus	1	Brésil
Holotropis grayii	2	Pérou
*Holotropis specia nova**	1	Pérou
Proctotretus fitzingerii	20	Pérou
Microlaphus lessonii	1	Brésil
Ecphymotes torquatus	5	Brésil
Ameiva vulgaris	1	Pérou
Centropyx calcaratus	2	Pérou
Eumeces mabouia	2	Pérou et Brésil
Herpetodryas (liophis toeniurus)	1	Pérou
Dipsas chilensis	2	Pérou
Erythrolamprus venustissimus	2	Brésil
Bothrops (lachesis picta)	1	Pérou
Leuiprus marmortus	3	Pérou
Bufo margaritifer	1	Cordillères
Anaxyrus melancholius	1	Cordillères
*Chromis specia nova** (poisson)	1	Pérou

9. Rapport du Professeur Delafosse sur la collection minéralogique Grandidier donnée au Muséum, le 29 janvier 1861 [AN, AJ15-547]

[Sur les 700 échantillons attribués au Muséum, environ 250 ont été analysés en Géologie et environ 450 en Minéralogie]

« La plupart de ces échantillons sont d'un faible volume et d'un choix assez médiocre. Sauf un petit nombre, que je signalerai tout à l'heure, ils n'offrent point de traces de cristallisation : ce ne sont en général que des masses compactes ou terreuses, qui contiennent souvent de l'or ou de l'argent, mais en particules imperceptibles ; qui peuvent bien avoir, comme minerais, une certaine valeur intrinsèque, mais qui offrent peu d'intérêt comme objet d'étude, et que leurs caractères extérieurs rendent tout à fait impropres à figurer parmi les échantillons des galeries du Muséum. […] Ceux qui sont dignes d'être exposés dans nos galeries sont au nombre d'environ trente, parmi lesquels je citerai les plus remarquables :

1. Pyrite magnétique cristallisée en lames hexagonales, de la mine d'or de Moro Velho, près Sabarah, au Brésil. Cet échantillon est le plus précieux de la série. Il remplacera une lacune dans la collection minéralogique. C'est la première fois que nous recevons des cristaux nets de cette espèce, qu'on n'a pu se procurer jusqu'à présent qu'à l'état de laminaire compacte.

2. Chlorobromure d'argent de Santa-Rita, Brésil.
3. Chlorure d'argent de Loreto.
4. Réalgar cristallisé dans un tuf volcanique de Copiapo, Chili.
5. Plomb sulfaté cumifère de Copiapo.
6. Cuivre hydrosilicaté compact de Copiapo.
7. Cuivre sulfaté naturel.
8. Lapis-lazuli de Coquimbo.
9. Arséniate de fer (néoctèse) d'Antonia Pereira, Brésil.
10. Minerais d'argent rouge (rosiclers) non cristallisé.
11. Argent natif du Chili, Pérou, Bolivie.
12. Cuivre natif, cuivre rouge, cuivre gris, malachite.
13. Atacamite (oxy-chlorure de cuivre) de Santa-Rosa.
14. Pacos (limonites aurifères et argentifères) du Pérou.
15. Pyrites et galènes, aurifères et argentifères. »

[Charles d'Orbigny rédige le rapport de géologie sur 313 échantillons dont aucun fossile. 246 viennent du Pérou, 27 de Bolivie, 27 du Brésil et 13 du Chili]

[Alfred Grandidier établit le 15 février 1860 un catalogue de 883 échantillons destinés au Muséum. 560 viennent du Pérou, 132 de Bolivie, 145 du Chili, 6 d'Argentine et Uruguay et 42 du Brésil]

Le voyage en Inde

10. Discours d'Alfred Grandidier à la Société Philomatique, le 9 décembre 1871, paru dans* l'Institut, Journal universel des sciences*, le 20 décembre 1871 [MNHN Ms 3270]

« Je m'y suis [en Inde] plus particulièrement occupé de suivre les transformations successives qu'a subies l'architecture indienne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours et de rechercher, dans les ruines si nombreuses et si intéressantes qui couvrent ce vaste empire, les causes de la substitution des cultes orgiaques à la religion plus pure et plus philosophique du védisme et du bouddhisme. […] Jeune et plein encore d'illusions, je m'imaginais, bien à tort, que tous les pays lointains devraient m'offrir une ample moisson de découvertes et qu'il n'y avait qu'à parcourir le monde pour rapporter les matériaux d'un travail utile à la science. Je m'étais trompé. Il en est des voyages comme de toute autre carrière scientifique, car ce n'est pas, croyez-le bien Messieurs, sans des études préliminaires fort longues, ni sans une expérience acquise souvent à très haut prix, qu'on arrive à savoir diriger une exploration et qu'on peut en tirer tout le parti désirable, quelque fertile du reste que puisse être le sol que l'on fouille. Ce n'est que peu à peu que mon éducation de voyageur s'est faite. »

Quelques impressions marquantes du voyage à Madagascar

11. Réflexions sur l'action des missionnaires protestants à Madagascar, d'après le carnet d'exploration n°26, 12 octobre-6 novembre 1869 [MNHN Ms 3260]

« J'aime à penser que les missionnaires anglais de Tananarive appartiennent à cette classe de religieux fanatiques qui ne voient que le but à atteindre et commettent des crimes sociaux pour le plus grand bonheur des hommes qu'ils veulent rendre heureux malgré eux. Je sais que le mot fanatisme sonne mal à des oreilles saxonnes. […] Car ce n'est pas par la persuasion, par l'autorité des exemples, par les conseils qu'ils cherchent aujourd'hui à planter le drapeau du Christ sur cette terre naguère encore désolée par les supplices et les viles superstitions.

Non, c'est par ordre qu'ils font venir aux temples, c'est par ordre qu'ils font respecter le dimanche, c'est par ordre qu'ils font dire au peuple : « Nous sommes protestants, nous ne sommes plus païens ». Aussi les Européens sont-ils déjà devenus dans les campagnes des ogres féroces aux longues barbes qui mangent tous les matins pour leur petit déjeuner un petit enfant. Le Blanc qui jadis était un roi, un être supérieur à l'intelligence duquel on rendait justement hommage […] n'est plus aujourd'hui qu'un être craint et qu'on hait dans le cœur, tout en lui rendant les honneurs par force. […]

Le Christ n'a-t-il pas dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, ils viendront parce qu'ils savent que je les aime. » O vous, ministres du Christ envoyés par la société évangélique pour semer le bon grain, que faites-vous à Madagascar ? Où est chez vous cet esprit de charité dont notre Saint Sauveur nous a donné l'exemple ? On croirait vraiment que ce sont des Musulmans qui ont fondu sur cette île, criant l'épée à la main : « Confessez la foi de Mahomet ou je vous tue ! » […]

En parlant sévèrement à ces missionnaires, je crois leur rendre, en chrétien, un grand service. J'espère leur ouvrir les yeux sur leurs procédés blâmables. […] Les missionnaires presbytériens indépendants voudraient qu'aucun Européen, aucun gentleman anglais surtout, vînt à Emirne. Ils ont bâti leur influence sur des mensonges et sur la corruption. [...] »

***12. Lettre d'Alfred Grandidier à Packenham concernant l'évangélisation forcée des Malgaches par les missionnaires protestants en juillet 1870 [Grandidier, Alfred, Souvenirs de voyages 1865-1870*, Association malgache d'archéologie, Tananarive, 1970, 50 p., p. 50]**

« […] Il est regrettable que, tandis que votre nation a fait tant de nobles efforts et dépensé avec un désintéressement digne d'éloges tant d'argent pour abolir l'esclavage, ce soit des Anglais qui soient cause qu'on impose aux Malgaches, si dignes d'intérêt, un esclavage pire que celui du corps, un esclavage de l'âme, l'esclavage religieux. […] Il n'est pas possible que les membres d'une Eglise aussi libérale et aussi indépendante que celle des Méthodistes puissent à notre époque, devenir plus intolérants que les plus intolérants des inquisiteurs espagnols du Moyen-Age. […] Ont-ils donc oublié, ces Ministres du culte, que la religion dont ils sont les apôtres dans ce pays barbare est une religion d'amour, est une religion de liberté ? Laissez venir à moi les petits enfants disait Notre Seigneur. Pourquoi est-ce le fouet à la main, la menace à la bouche qu'ils laissent pousser ces populations entières dans ces temples où l'on ne devrait entendre que des paroles d'amour et de liberté ?

Je dis que c'est le fouet à la main, la menace à la bouche qu'on emmène les Malgaches aux temples. Oui, Monsieur le Consul, telle est la triste vérité, comme vous pourrez en juger par les quelques faits que je vous citerai entre mille.

Les traités conclus par le gouvernement malgache avec l'Angleterre et la France ont stipulé la liberté des cultes : or cet article si important est violé tous les jours. […] Il est en effet certain que, même près de Tananarive il y a eu des *mpitory teny*, des prédicateurs malgaches, qui ont poussé le fanatisme jusqu'à fouetter publiquement ceux des catholiques qui ne venaient pas assister à leur prédication. Il est également certain que, dans plusieurs villages, les plus dures des corvées étaient réservées à ces « gueux » de catholiques. »

13. Lettre de Jean Laborde à Alfred Grandidier, le 8 juillet 1870 [MNHN Ms 3243]

« Mon cher ami,

On dit que ce qu'il y a de plus pénible est le moment de la séparation. Pour moi il y a quelque chose de plus pénible encore, ce sont les longues heures, les longues journées qui la suivent. C'est ce que j'ai éprouvé après votre départ plus vivement que je ne pourrai l'exprimer, plus fortement que je ne l'ai jamais éprouvé. Cela s'explique du reste.

Vous m'aviez habitué à un nouveau genre de vie, vous aviez un instant embelli mon hiver. Je me sentais revivre quand tout à coup ! Le départ… Il est bien naturel que je le regrette… Enfin, il le faut ! Allez mon cher ami, marchez à la lumière, à la vie, à la gloire ! Mes vœux vous accompagnent.

Adieu, à bientôt je l'espère

Votre ami, Jean Laborde »

Les résultats des voyages à Madagascar

14. Discours d'Alfred Grandidier à la séance du 28 août 1871 de l'Académie des Sciences [Alfred Grandidier, « Notes sur les recherches géographiques faites dans l'île de Madagascar de 1865 à 1870 »]

« Les levés [de la Marine] ayant été faits le plus souvent sous voile ou sous vapeur, les embouchures des rivières, les villes, les ports sont mal placés et mal dénommés, où souvent même ils ne sont pas indiqués. En topographie, tout est à faire. Les documents sérieux manquent en effet complètement pour dresser une carte de l'intérieur de Madagascar.

C'est dans le but de combler une partie de ces lacunes que je viens de signaler que j'ai entrepris trois voyages successifs à Madagascar. […] A mon troisième voyage mes efforts furent enfin récompensés. En 1869 et 1870 j'ai traversé l'île trois fois.

Ce sont les résultats généraux de mes études géographiques pendant ces divers voyages que je viens soumettre au jugement de l'Académie.

Dans les pays où les superstitions des indigènes et leur méfiance à l'égard des étrangers ne me permettaient pas de prendre ouvertement des tours d'horizon, j'ai relevé toutes mes routes à la boussole, minute par minute. […] J'ai de plus tenu, du 28 mai 1868 au 15 juillet 1870, aussi régulièrement que le permettent les hasards des voyages et les maladies, un registre où sont consignées, trois fois par jour, les observations du baromètre, du thermomètre et du psychomètre, avec indication du temps et des températures minimales et maximales.

Je me suis aussi occupé d'étudier les races qui se sont accumulées et croisées à Madagascar, j'ai pris un grand nombre de mensurations sur le vivant et j'ai recueilli avec le plus grand soin tous les détails relatifs aux mœurs, à la langue et aux traditions des diverses tribus. En histoire naturelle j'ai découvert plus de cinquante espèces de vertébrés, et j'ai rapporté des collections importantes d'insectes et de plantes. Je me suis principalement attaché à réunir des collections alcooliques, aussi complètes que possible.»

15. Rapport de Malte-Brun pour la Grande Médaille d'Or de la Société de Géographie lors de l'Assemblée générale du 24 avril 1872 [V. A. Malte-Brun, « Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie », Bulletin de la SG, juin 1872, pp. 1-15]

« Vous avez pu juger déjà par les communications faites, à différentes époques, par le voyageur lui-même [Alfred Grandidier], du zèle scrupuleux qu'il avait apporté dans l'accomplissement des différentes missions dont il avait été chargé : votre bulletin et les galeries du Muséum, dépositaires de ses récoltes scientifiques, en témoigneraient au besoin. […]

Votre commission a désiré s'éclairer, plus particulièrement encore, sur les mérites de l'exploration de Madagascar. D'après sa décision, trois de ses membres se sont rendus auprès de M. Grandidier : ils ont pu constater de visu, dans un examen approfondi, que les résultats en étaient considérables. Ils embrassent, en effet, à la fois : la géographie astronomique, la géodésie, le magnétisme terrestre, la météorologie, l'histoire naturelle dans toutes ses branches, la linguistique et l'histoire de la grande île malgache. […]

M. Grandidier rapporte des observations anthropologiques précises : mensurations des individus, vocabulaires des langues, traditions, tableaux de mœurs et de coutumes, constitution sociale et politique et enfin religion. A l'appui de ces notes écrites, le voyageur possède un nombre considérable de photographies qu'il a prises : des différents types humains, des vues du pays et de quelques scènes de la vie des habitants. […]

En récapitulant la somme d'observations prises dans des ordres de faits ou d'idées si variés, qui sont venues se classer dans le bagage de M. Grandidier, en voyant avec quel soin scrupuleux il a sondé la nature dans son passé et son présent, on reste étonné devant une moisson aussi riche. […] Votre commission a été unanime pour décerner la Grande Médaille d'Or à M. Alfred Grandidier. »

16. Liste des objets d'histoire naturelle collectés lors du voyage de 1865 [MNHN Ms 119, catalogue des objets collectés par Alfred Grandidier en 1865 établi par lui-même]

232 oiseaux appartenant à 116 espèces, avec pour chacun d'eux les indications suivantes :

- numéro d'ordre correspondant aux spécimens
- nom scientifique en latin
- sexe
- couleur des yeux
- couleur des tarses et des doigts
- nom malgache
- localité et date de chasse
- observations générales supplémentaires (habitat…)
- description générale de 15 oiseaux

Cette collection comprend en plus 6 mammifères, des lépidoptères et des araignées dont la *Gasteracantha Grandidieri*.

17. Liste des objets d'histoire naturelle recueillis lors du voyage de 1866 [MHNH-BAC, Catalogue des mammifères tués à Madagascar en 1866]

20 spécimens de mammifères sous forme d'animaux entiers, crânes, squelettes, fœtus des espèces suivantes :

- Chirogale [petit lémurien]
- Lémur
- Sifaka
- Cryptoprocta ferox [fossa malgache]
- Mangouste
- Ericulus [petit insectivore]
- Pteropus [chauve-souris]

***18. Liste de quelques objets d'histoire naturelle nommés en hommage à des prédécesseurs, à des contributeurs d'Alfred Grandidier ou en référence à des peuples et personnalités malgaches [Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar, « Description de 4 espèces nouvelles de lépidoptères », Revue et Magasin de Zoologie, août 1867, « Un voyage scientifique à Madagascar », revue scientifique, mai 1872*]**

- Coquerel (médecin et naturaliste) :
  - *Coua Coquerelii* (oiseau)
  - *Propithecus Coquerelii* (lémurien)
- Ernest Grandidier (son frère) :
  - *Hesperia Ernesti* (lépidoptère) nommé en 1867 sans doute pour se faire pardonner son absence au mariage de son frère
- Goudot (explorateur de Madagascar) :
  - *Pseudonympha Goudotii* (lépidoptère)
  - *Euplaca Goudotii* (lépidoptère)
  - *Rinorea Goudotiana* (plante)
- Milne-Edwards (collègue au Muséum et au sein de diverses institutions parisiennes) :
  - *Propithecus Edwardsii* (lémurien)
- Verreaux (naturaliste taxidermiste au Muséum) :
  - *Coua Verreauxii* (oiseau)
  - *Propithecus Verreauxii* (lémurien)
- Duméril (herpétologiste du Muséum) :
  - *Dumerilia madagascariensis* (tortue endémique)
- Lucas (entomologiste du Muséum) :
  - *Callidryas Lucasi* (lépidoptère)
- Mabille (entomologiste contributeur à l'*Histoire Naturelle…*) :
  - *Strabena Mabillei* (lépidoptère)
- Baillon (ami et contributeur à l'*Histoire Naturelle...*) :
  - *Echinus Baillonianus* (plante)

- Lantz (directeur du Muséum de La Réunion) :
  - *Ellisia Lantzii* (oiseau)
  - *Dichapetalum Lantzianum* (plante)
  - *Strongylodon Lantzianum* (plante)
- Vinson (médecin de La Réunion) :
  - *Strabena Vinsonii* (lépidoptère)
- Laborde et Campan (amis et consuls à Madagascar) :
  - *Chamaeleo Labordii* (caméléon)
  - *Chamaeleo Campanii* (caméléon)
- Le Myre de Vilers (ami et Résident à Madagascar) :
  - *Tephrosia Vilersii* (plante)
- Samat (ami et collaborateur à Madagascar) :
  - *Chirogalus Samati* (lémurien)
- Grevé (collaborateur à Madagascar) :
  - *Rinorea Greveana* (plante)
  - *Unona Greveana* (plante)
- Lastelle (célèbre ancienne famille de traitants, côte Est) :
  - *Xylopia Lastelliana* (plante)
- Pervillé (ancien du Muséum, planteur et collaborateur à Nosy-Be) :
  - *Rourea Pervilleana* (plante)
  - *Cynometra Pervilleana* (plante)
- Humblot (planteur des Comores et voyageur à Madagascar) :
  - *Elastotema Humblotii* (plante)
- Müller (explorateur) :
  - *Mullerornis Agilis*, *Betsilei* et *Rudis* (oiseau géant disparu)
- Catat (explorateur) :
  - *Croton Catati* (plante)
  - *Cadia Catati* (plante)
- Crossley (voyageur à Madagascar) :
  - *Berniera Crossleyri* (oiseau)

    - *Chirogalus Crossleyri* (lémurien)
- Peuples malgaches :
    - *Mycalesis Masikora* (lépidoptère)
    - *Mycalesis Antalaha* (lépidoptère)
    - *Mullerornis Betsilei* (oiseau géant disparu)
- Personnalités malgaches :
    - *Precis Radama* (lépidoptère)
    - *Lithosia Laymerisa* (lépidoptère) du nom du roi de Tuléar pour un papillon originaire de la même région
- Diverses références malgaches :
    - *Strabena Andriana* (lépidoptère) – noble, seigneur
    - *Strabena Rakoto* (lépidoptère) – désignation d'un garçon, d'un fils
    - *Mycalesis Vola* (lépidoptère) – argent
    - *Mycalesis Mena* (lépidoptère) – rouge

19. Thèmes des études ethnographiques et anthropologiques menées dans le Sud de Madagascar [d'après des relevés effectués dans les carnets d'exploration n° 1 à 11]

- aspect physique général
- vie sociale et familiale :
    - mise en couple des jeunes gens
    - relations sexuelles
    - mariage
    - naissance du premier enfant
    - éducation des enfants
    - séparation du couple
    - légitimation des enfants
    - grossesse et accouchement, rites et processus
    - système d'héritage

    - inceste et autres *faly-be*
- cultes :
    - invocations rituelles et prières avec traductions françaises
    - superstitions et croyances sakalava
    - tombeaux vezo
    - circoncision chez les Mahafaly
    - mort et au-delà
    - sacrifices de zébus
    - description de cérémonies
- politique :
    - généalogie des rois du Fiherenana
    - généalogie des rois Antanosy
    - pouvoir absolu du roi
    - circoncision des rois
    - guerres
    - hiérarchie sociale
- histoire et mythes :
    - traces des Anglais, Hollandais et Portugais passés au XVIIème siècle
    - origines mystérieuses des Vezo
    - habitudes héritées des musulmans chez les Antanosy émigrés
    - origines des Antanosy
    - sorabe
- justice :
    - description des divers types d'ordalies selon le crime : vol, assassinat, sorcellerie, adultère
    - plaintes
    - autres sanctions
    - poisons
- apparence :
    - recettes de beauté (le tanaké)

    - parures
    - coiffures
    - costumes
    - toilette corporelle
- santé et médecine :
    - recettes de médicaments traditionnels
    - maladies des bébés
    - maladies infantiles
    - malnutrition des enfants chez les Sakalava
    - syphilis
    - maladies et handicaps fréquents
    - parasites, maladies et leurs remèdes
    - hygiène générale
- économie et artisanat :
    - agriculture
    - tissage
    - filage
    - fabrication de l'arack
    - pêche
    - textiles végétaux
    - fabrication et utilisation des outils
- langue :
    - différences de vocabulaire entre le roi et le peuple
    - noms malgaches des animaux
    - lexiques
- esclavage :
    - comment on devient esclave
    - lois qui régissent l'esclavage
    - affranchissement
    - nombre et origine des esclaves

    - commerce des esclaves
- us et coutumes, habitudes en général

20. L'Exposition sur Madagascar et la mission Catat en 1895 au Muséum d'Histoire Naturelle [« Exposition de Madagascar », Bulletin du Comité de Madagascar, juin 1895, pp. 136-138]

L'exposition est installée dans deux salles attenantes au grand hall du Muséum.

Première salle :

- mammifères (dont des lémuriens empaillés et présentés dans toutes les positions), oiseaux, poissons, reptiles avec pour chaque espèce un carton précisant le nom, la région d'origine placée sur une carte, les mœurs de l'animal.
- aquarelles de caméléons
- fossiles d'aepyornis, mullerornis, hippopotames, tortues géantes, lémuriens éteints au centre de la salle. Pour comparaison, sont exposés des œufs d'aepyornis, d'autruche, de casoar et d'oiseau-mouche (le plus petit des oiseaux).
- une armoire de productions artisanales merina.

Seconde salle :

- plantes séchées, moulages et crânes malgaches, insectes, photographies de différentes régions malgaches avec leur emplacement sur une carte et accompagnées de légendes explicatives.
- panneaux dédiés aux grandes villes : Tananarive, Fianarantsoa, Tamatave, Majunga en détaillant les divers types d'habitats régionaux.
- photographies de Malgaches classés par tribus, au centre de la salle.
- Cartes anciennes de Madagascar de 1153 à 1865.

Différentes étapes de l'Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar

21. Volumes réalisés et projetés par Alfred Grandidier lors de la mise en souscription de 1909 [MNHN Ms 2787-I]

En janvier 1909, 19 volumes et 12 fascicules sont déjà parus, au prix de vente de 3759 francs le tout.

Les volumes indiqués * contiennent ou sont prévus pour contenir une contribution directe d'Alfred Grandidier.

- *Histoire de la Géographie et géographie mathématique**, 1 volume
- *Géographie physique**, 1 volume
- *Météorologie et magnétique**, 1 volume
- *Ethnographie**, 3 volumes
- *Anthropologie et linguistique**, 1 volume
- *Histoire politique, coloniale et commerciale**, 2 volumes
- *Histoire Naturelle des Mammifères**, 7 volumes
- *Histoire Naturelle des Oiseaux**, 4 volumes
- *Histoire Naturelle des Poissons*, 1 volume
- *Histoire Naturelle des Reptiles et Batraciens*, 2 volumes
- *Histoire Naturelle des Crustacés et des Insectes*, 13 volumes
- *Histoire Naturelle des Mollusques*, 1 volume
- *Histoire Naturelle des Vers*, 1 volume
- *Histoire Naturelle des Plantes*, 11 volumes
- *Géologie et Paléontologie*, 3 volumes

22. Récapitulatif d'avancement de la publication de l'Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar en juin 1944 par Guillaume Grandidier [MNHN-BAC, liste récapitulative de Guillaume Grandidier, juin 1944]

- Volume I : *Histoire de la Géographie*, 1 volume (complet)
- Volume III : *Météorologie et Magnétisme*, 1 volume (complet)
- Volume IV : *Ethnographie*, tome 1 à 4 (complet)
- Volume V : *Histoire politique et coloniale*, tome 1
- Volume VI : *Histoire naturelle des Mammifères*, 1 volume de texte
- Volume IX : *Histoire naturelle des Mammifères, Atlas* tome 1
- Volume X : *Histoire naturelle des Mammifères, Atlas*, tome 2
- Volume XII : *Histoire naturelle des Oiseaux*, 1 volume de texte (complet)
- Volume XIII : *Histoire naturelle des Oiseaux, Atlas*, tome 1 (complet)
- Volume XIV : *Histoire naturelle des Oiseaux, Atlas*, tome 2 (complet)
- Volume XV : *Histoire naturelle des Oiseaux, Atlas*, tome 3 (complet)
- Volume XVI : *Histoire naturelle des Poissons*, 1 volume (complet)
- Volume XVII : *Histoire naturelle des Reptiles*, 1 fascicule
- Volume XVIII : *Histoire naturelle des Lépidoptères diurnes*, texte et planches (complet)
- Volume XX : *Histoire naturelle des Hyménoptères* (dont formicidés), 2 volumes (complet)
- Volume XXII : *Histoire naturelle des Coléoptères*, 1 volume de texte et 2 fascicules
- Volume XXIII : *Histoire naturelle des Orthoptères*, 1 volume
- Volume XXV : *Histoire naturelle des Mollusques*, 1 fascicule
- Volume XXVII : *Histoire naturelle des Myriapodes*, 1 volume de texte et 1 fascicule
- Volume XXX : *Histoire naturelle des Plantes*, 1 fascicule de texte
- Volume XXXII : *Histoire naturelle des Plantes, Atlas*, tome 1
- Volume XXXIV : *Histoire naturelle des Plantes, Atlas*, tome 2
- Volume XXXV : *Histoire naturelle des Plantes, Atlas*, tome 3

- Volume XXXVI : *Histoire naturelle des Plantes, Atlas,* tome 4
- Volume XXXIX : *Histoire naturelle des Mousses,* 1 volume de texte
- Volume XXXIX (sic) : *Histoire naturelle des Mousses, Atlas,* 1 volume (complet)

23. Listes d'envoi des exemplaires de l'Histoire de la Géographie de Madagascar établie par Alfred Grandidier en 1892 [MNHN Ms 2787-I]

Les indications de villes et pays sont d'Alfred Grandidier. Dans la mesure du possible nous avons tenté d'identifier qui étaient ces destinataires (dates, fonction, charge…) et à quel titre ils pouvaient être liés à Alfred Grandidier.

Liste des envois à Paris :

- Marcel Dubois 1856-1916 (géographe des colonies et historien)
- Baron Jules de Guerne 1855-1931 (explorateur, membre et bibliothécaire de la SG, fondateur de la Société des Amis des Explorateurs, ami du Prince de Monaco)
- Comte Louis de Turenne 1843-1907 (ancien militaire, voyageur en Amérique du Nord, membre de la SG, fondateur de la Société des Amis des Explorateurs, très mondain)
- Vicomte Prosper d'Epinay 1836-1914 (sculpteur mauricien, dont le père est l'auteur des *Renseignements pour servir à l'histoire de l'Isle de France*, republié en 1890)
- Auguste Himly 1823-1906 (Institut, professeur de géographie et d'histoire)
- Rousselet
- C. Barbier de Meynard 1826-1908 (orientaliste)
- Colonel Gaston-Ovide de La Noé 1836-1902 (service de topographie de l'Armée, futur membre de la commission pour l'Exposition Universelle de 1900)
- Manen
- Antoine-Henri Germain 1824-1904 (Institut, fondateur du Crédit Lyonnais, député)
- Dr. Raphaël Blanchard 1857-1919 (médecin, fondateur de la Société Zoologique de France, ami d'Alphonse Milne-Edwards, futur académicien)

- Louis Favé 1853-1922 (hydrographe dont 1 mission à Madagascar en 1886-1888, futur académicien)
- Albert-Auguste Fauvel 1851-1909 (spécialiste de la Chine, Inspecteur des Messageries Maritimes en 1885, correspondant du Muséum) OU Albert 1810-1895 (avocat, fondateur de la Société Française d'Entomologie) ?
- A. Mion
- Edouard Caspari 1840-1918 (ingénieur hydrographe, fonctionnaire au Ministère de l'Instruction Publique depuis 1884)
- Ludovic Driencourt 1858-1940 (ingénieur hydrographe ayant fait 3 campagnes à Madagascar)
- Antoine d'Abbadie 1810-1897 (Institut, explorateur, Président de la SG)
- Baron Edmond de Mandat-Grancey 1842-1911 (ancien militaire, journaliste, écrivain, voyage notamment à Madagascar)
- Pierre-Paul Deherain 1830-1902 (préparateur en zoologie appliquée au Muséum en 1850, aide-naturaliste du botaniste Decaisne en 1872)
- Emile Duclaux 1840-1904 (Institut, chimiste et biochimiste)
- Paul Dubois fils (ingénieur des Ponts et Chaussées)
- Emile Picard 1856-1941 (Institut, mathématicien et historien des sciences)
- Victor Duruy 1811-1894 (Institut, historien, Ministre de l'Instruction Publique en 1863-1869, ami de la famille Grandidier)
- Hippolyte Fizeau 1819-1896 (Institut, physicien, membre du Bureau des Longitudes)
- Ferdinand Fouqué 1828-1904 (Institut, minéralogiste et géologue)
- Alfred Lacroix 1863-1948 (Muséum, minéralogiste, voyageur, futur membre de la SG et académicien, ami des Grandidier)
- Comte Charles Franquet de Franqueville 1840-1922 (Institut, auditeur au Conseil d'Etat, membre des commissions des Expositions de Londres, Rome, Paris, très mondain)
- Albert Gaudry 1827-1908 (Institut, paléontologue et géologue, ancien assistant de d'Orbigny au Muséum en 1854)
- Octave Gréard 1828-1904 (Institut, haut-fonctionnaire, historien, critique littéraire)
- Emmanuel Rodocanachi 1859-1934 (historien, futur académicien)

- Juilen-Napoléon Hatton de la Goupillière 1833-1927 (directeur de l'Ecole des Mines)
- Adolphe Carnot 1839-1920 (frère du Président de la République, Inspecteur Général des Mines, futur académicien)
- Charles Hermite 1822-1901 (Institut, mathématicien)
- Amiral de Jonquières 1820-1901 (Institut, officier sur la *Zélée* à Madagascar vers 1840)
- Camille Jordan 1838-1922 (Institut, mathématicien)
- Hippolyte Larrey 1808-1895 (Institut, chirurgien militaire)
- Gustave Larroumet 1852-1903 (Institut, historien de l'art, Directeur de cabinet du Ministre de l'Instruction Publique en 1888)
- Paul Leroy-Beaulieu 1843-1916 (Institut, économiste, essayiste)
- Emile Levasseur 1828-1911 (Institut, historien, géographe, économiste, Président fondateur de la Société de Géographie Commerciale, membre du CTHS)
- Eleuthère-Nicolas Mascart 1837-1908 (Institut, physicien, météorologiste)
- Martho (Institut)
- Abbé Prudhau (Collège Stanislas)
- Abbé Dibildoz 1856-1939 (Espagnol, éducateur et prêcheur)
- Louis Pasteur 1822-1895 (Institut, chimiste, physicien, microbiologiste)
- Gaston Darboux 1842-1917 (Institut, mathématicien, membre du CTHS)
- Emile Senart 1847-1928 (Institut, orientaliste spécialiste de la grammaire palie, du bouddhisme et de l'Inde)
- Jules Simon 1814-1896 (Institut, homme politique, historien, philosophe)
- Gabriel Marcel ?- 1909 (BNF)
- Louis-Maurice Bompard 1854-1935 (diplomate, ancien Résident à Madagascar en 1889)
- Charles-Marie Le Myre de Vilers 1833-1918 (fonctionnaire, député, ancien Résident à Madagascar en 1886-1889, membre de la SG)
- Georges Foucart 1853-1920 (explorateur de Madagascar)
- Félix Tisserand 1845-1896 (Institut, astronome et mathématicien, directeur de l'Observatoire de Paris)

- Vicomte Eugène de Vogüé 1848-1910 (Institut, essayiste, historien, critique littéraire, diplomate, membre de la SG)
- Marquis Pouget de Nadaillac 1818-1904 (essayiste, préhistorien)
- W. Huber
- Léon Vaillant 1834-1914 (Muséum, Zoologie, spécialiste des reptiles et poissons)
- Edouard Bureau 1830-1918 (Muséum, Botanique, spécialiste de paléobotanique)
- Ernest Baillon 1827-1895 (Muséum, Botanique)
- Emile Oustalet 1844-1905 (Muséum, Zoologie, spécialiste des mammifères et oiseaux)
- Joannès Chatin 1847-1912 (Institut, anatomiste et zoologiste, ancien suppléant d'Henri Milne-Edwards à la Faculté des Sciences)
- Henri Filhol 1843-1902 (Muséum, Anatomie Comparée)
- Paul Vidal de la Blache 1845-1918 (géographe)
- Pierre Foncin 1841-1916 (historien et géographe, crée les Alliances Françaises, écrit sur l'Afrique Australe et les explorateurs)
- J. B. Paquier (cartographe)
- Charles-Marie Gariel 1841-1924 (Institut, ingénieur et physicien, fondateur de l'Association française pour l'avancement des sciences)
- Henry Harisse 1829-1910 (historien, égyptologue, spécialiste des cartes américaines, très mondain)
- Albert-Auguste Cochon de Lapparent 1839-1908 (ingénieur spécialisé en géologie, futur académicien)
- Charles Velain 1845-1925 (géographe, géologue, voyage notamment dans l'Océan Indien en 1874-1875)
- Comte Henri de Bizemont 1839-1899 (géographe, membre de la SG)
- Emile Cheysson 1836-1910 (ingénieur hydrographe, disciple de Le Play)
- Général Derrecagaix 1833-1915 (spécialiste de topographie et d'histoire militaire, futur académicien et membre de la Commission des Voyages)
- Charles Gauthiot 1832- 1905 (professeur et journaliste, fondateur de la SGC)
- Amiral Paul-Emile Miot 1827-1909 (missions photographiques pour la Marine, participe à la campagne de Madagascar en 1884-1885)
- François de Mahy 1830-1906 (député de La Réunion, ancien ministre)

- Charles Schefer 1820-1898 (Institut, orientaliste)
- Anatole Bouquet de la Grye 1827-1909 (Institut, ingénieur hydrographe et astronome)
- Général Léon Bassot 1841-1917 (Institut, astronome et militaire)

Liste des envois à l'étranger et en province :

- G. C. Amrein (professeur à St Gall, Suisse)
- Société de Géographie de Suisse Orientale
- Baron Nils Otto Nordenskjöld 1869-1928 (explorateur, Académie des Sciences de Suède)
- Etablissement Géographie de Justus Perthes (Gotha, Allemange)
- Baron Von Richthofen ?-1905 (explorateur en Asie, géographe, Berlin)
- Dr. Otto Kersten (ancien explorateur en Afrique Orientale avec le Baron Von der Decken, Berlin)
- Dr. Kiepert 1818-1899 (géographe, Académie des Sciences de Berlin)
- Henry de Saussure 1829-1905 (entomologiste, minéralogiste, géographe, Genève)
- Rev. George Consius (LMS, Londres)
- Gesellschaft für Erkunde (Société de Géographie de Berlin)
- Société de Géographie de Vienne (Autriche)
- Société de Géographie de Saint-Pétersbourg
- Société de Géographie de Genève
- Société de Géographie de Londres
- Société de Géographie de Madrid
- Société de Géographie de Lisbonne
- Société de Géographie de Rome
- A. d'Anthouard (Vice-Résident à Tamatave)
- Léo Samat (traitant, Morondava)
- Grevé (traitant, Morondava)
- Planty Mauxiou (Nosy-Be)
- Frédéric Estèbe 1863-1936 (Vice-Résident à Nosy-Ve)
- Gabriel Ferrand (Vice-Résident à Mananjary)
- Dupuy (Tamatave)

- RP Roblet (Jésuite, Tananarive)
- Jully (architecte du Gouvernement, Tananarive)
- Estival Nayna (Chancelier de la Résidence, Tananarive)
- Dr. Besson (Vice-Résident à Madagascar)
- Clozel (Vice-Résident à Fort-Dauphin)
- Capitaine A. Alard (Fort-de-France, Martinique)
- Société de Géographie de Rochefort
- Société de Géographie de Nancy
- Société de Géographie de Rouen
- Société de Géographie de Bordeaux
- Société de Géographie de Marseille
- Société de Géographie de Lyon
- Société de Géographie du Nord (Lille)
- Comte de Lannoy de Bissy (Epinal)
- Eugène de Froberville (ethnographe, historien, linguiste, Blois)
- Elisée Reclus 1830-1905 (géographe, Sèvres)
- Charles Alluaud 1861-1949 (explorateur et naturaliste, Limoges)
- Casimir Maistre 1867-1957 (explorateur de Madagascar, Villeneuvette)

24. Articles de presse élogieux concernant l'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar

Article d'Henri Dehérein sur l'Histoire de la Géographie paru le 15 mai 1894 dans la Revue Générale des Sciences

« C'est M. Grandidier qui a apporté la plus large contribution à la connaissance scientifique de Madagascar. […]

Dans le monde savant, M. Grandidier est considéré comme le géographe qui possède de Madagascar la connaissance la plus profonde. Combien on estime justifiée cette réputation après la lecture du volume dont nous venons de donner une rapide analyse ! Pendant cinq années de sa jeunesse, M. Grandidier a parcouru l'île. Revenu en France, il n'a pas jugé suffisant, à l'exemple de tant d'autres voyageurs, de réunir ses notes et de les publier. Il ne s'est pas cru quitte à si bon compte des obligations qu'il s'était imposées envers la science.

Sous cet explorateur courageux se cachait un travailleur consciencieux et patient. Rien de ce qui a été publié sur Madagascar ne lui a échappé. Sa compétence est faite d'érudition aussi bien que d'action. C'est grâce à ces talents de deux natures différentes que M. Grandidier a pu entreprendre, qu'il mènera à bonne fin cette œuvre magistrale qui mettra bientôt Madagascar au rang des mieux connues parmi les régions du monde africain. »

Article de Gabriel Gravier paru en 1894 dans une revue normande au sujet des 12 premiers tomes de l'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar

« Pendant plusieurs années, il l'a parcourue en tous sens [l'île de Madagascar], avec une méthode rigoureusement scientifique, dans le but bien arrêté de l'étudier sous toutes ses faces. Il avait conçu une œuvre colossale, il l'a réalisée. […] C'est une encyclopédie complète de Madagascar. Toutes les questions sont traitées à fond, de la main d'un homme maître de son sujet. […] M. Alfred Grandidier a obtenu le succès qu'il ambitionnait : son œuvre restera comme définitive. Toujours elle sera lue avec plaisir et consultée avec fruit. Toujours elle sera fouillée comme une mine pleine de renseignements précieux, d'une exactitude parfaite. »

La carrière d'Alfred Grandidier dans les institutions scientifiques et géographiques

25. Liste des commissions de l'Académie des Sciences dans lesquelles a siégé Alfred Grandidier [Acad. Sc., Comptes-rendus des séances de l'Académie des Sciences de 1885 à 1921]

- Prix Delalande-Guerineau (bisannuel, récompense le voyageur-naturaliste qui a rendu le plus de services à la France dans l'année) où ses principaux confrères sont d'Abbadie, Jurien-de-la-Gravière, Quatrefages-de-Bréau, Milne-Edwards, Berthelot, J. Bertrand, Faye :
  - Rapporteur : 1888, 1890, 1892, 1896, 1908, 1910, 1918
  - Jury : 1886, 1888, 1890, 1892, 1894, 1896, 1898, 1902, 1904, 1906, 1908, 1910, 1912, 1914, 1916, 1918, 1920
- Prix Jérôme Ponti où ses principaux confrères sont Mascart, Bertrand, Bouquet-de-la-Grye, Fizeau :
  - Rapporteur : 1890
  - Jury : 1890
- Prix Tchihatchef fondé en 1893 (récompense une exploration centrée sur l'histoire naturelle menée en Asie) où ses principaux confrères sont Milne-Edwards, Daubrée, d'Abbadie, Bouquet-de-la-Grye, Guyou, M. Bertrand, Filhol, Bonaparte :
  - Rapporteur : 1893, 1894, 1895, 1896, 1898, 1900, 1901, 1902, 1903
  - Jury : 1893, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1900, 1901, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921
- Prix Savigny (récompense un jeune voyageur pour ses travaux en zoologie ou anatomie comparée) où ses principaux confrères sont Quatrefages, Milne-Edwards, Blanchard, Lacaze-Duthiers, Perrier, Chatin, Delage, Giard de Rialle, Bonaparte :

- Jury : 1886, 1887, 1889, 1890, 1891, 1892, 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1900, 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1914, 1915, 1916, 1918, 1919, 1920, 1921

- Prix Gay (récompense une étude en géographie physique) où ses principaux confrères sont d'Abbadie, Bouquet-de-la-Grye, Perrier, Jurien-de-la-Gravière, Van Tieghem, Bassot, Cornu, Mascart, Faye, Bornet, Milne-Edwards, de Lapparent, Bonaparte :
  - Jury : 1886, 1888, 1889, 1891, 1892, 1893, 1895, 1898, 1902, 1903, 1904, 1905, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921
  - Question : 1888, 1889, 1890, 1891, 1892, 1893, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899, 1901, 1902, 1903, 1904, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921, 1922
  - Rapporteur : 1903, 1908, 1918
- Prix Bordin (récompense un travail zoologique, botanique ou géologique réalisé au Tonkin ou en Afrique Centrale) où ses principaux confrères sont Milne-Edwards, Daubrée, Van Tieghem, Fouqué, Cornu :
  - Jury : 1895
- Prix Binoux (récompense un travail en histoire des sciences ou en géographie, se scinde en deux prix en 1910) où ses principaux confrères sont Guyou, Bouquet-de-la-Grye, Bussy, Bassot, Berthelot, Darboux :
  - Rapporteur : 1902, 1908, 1904, 1908, 1918
  - Jury : 1902, 1903, 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921
- Prix Leconte (récompense un travail en lien avec les mathématiques) où ses principaux confrères sont Fouqué, Bouquet-de-la-Grye, Darboux, Berthelot, Bouchard, Janssen, Poincaré, Laussedat, Roux, Moissan :
  - Jury : 1901 (lauréat Foureau)
- Prix Vaillant (récompense un zoologiste) où ses principaux confrères sont Chatin, Perrier, Giard de Rialle, Delage, de Lapparent :
  - Jury : 1902

- Prix Extraordinaire de 6000 francs de la Marine (récompense un travail en lien avec la navigation) où il siège avec tous ses confrères des sections Mécanique et Géographie et Navigation :
  - Jury : 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921
- Prix Plumey (récompense une avancée dans le domaine de la navigation à vapeur) où il siège avec ses confrères des sections Mécanique et Géographie et Navigation :
  - Jury : 1904, 1905, 1906, 1907, 1908, 1909, 1910, 1911, 1912, 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921
- Prix Thore (bisannuel, récompense un travail d'entomologie) où il siège en plus de ses confrères de la section d'Anatomie et de Zoologie :
  - Jury : 1904, 1906, 1908, 1910, 1912, 1914, 1916, 1918, 1920
- Prix Da Gama Machado (trisannuel, récompense un travail d'ornithologie) où il siège en plus de ses confrères de la section d'Anatomie et de Zoologie :
  - Jury : 1906, 1909, 1912, 1915, 1918, 1921
- Prix Cuvier (récompense l'ouvrage le plus remarquable en zoologie) où il siège en plus de ses confrères de la section d'Anatomie et de Zoologie et avec le Prince Roland Bonaparte :
  - Jury : 1909, 1911, 1914, 1916, 1919, 1920
- Grand Prix des Sciences Physiques où il siège notamment avec le Prince Roland Bonaparte :
  - Jury : 1911, 1915
- Prix Wilde (récompense un travail en astronomie, physique, chimie, minéralogie ou géologie) :
  - Jury : 1914, 1916, 1917, 1918, 1919, 1920, 1921
- Elu en 1902 à la Commission Permanente de Contrôle du Service d'Exploitation Scientifique de l'Indochine avec Michel Lévy, Guignard, Perrier, de Lapparent, Delage, Bonnier, Giard de Rialle.

26. Liste des professeurs du Muséum et collègues d'Alfred Grandidier en 1893 [Centenaire de la fondation du Muséum 1793-1893, 1893, Imprimerie Nationale, Paris, 571 p.]

- E. Blanchard, zoologie (crustacés, insectes…)
- A. Gaudry, paléontologie
- E. T. Hamy, anthropologie
- A. Lacroix, minéralogie
- St. Meunier, géologie
- A. Milne-Edwards, zoologie (mammifères, oiseaux…)
- E. Perrier, zoologie (mollusques, vers…)
- G. Pouchet, anatomie comparée
- L. Vaillant, zoologie (reptiles et poissons)

27. Charges occupées par Alfred Grandidier à la Société de Géographie de 1872 à 1899 [BNF, CR de la SG de 1872, 1874, 1877 et entre 1879 et 1899, Bulletin de la Société de Géographie 1872 à 1878]

- 1873 :
  - secrétaire de la Société de Géographie
- 1874 :
  - membre adjoint de la Commission Centrale
  - membre adjoint de la section de comptabilité
  - représentant du bureau de la Société de Géographie pour le banquet de son 53ème anniversaire
- 1875 :
  - membre de la Commission des Prix
- 1876 :
  - membre adjoint de la section de comptabilité
  - membre de la Commission Centrale
- 1877 :

    - membre de la section comptabilité
    - délégué de la Société de Géographie au Comité International d'Exploration et de Civilisation de l'Afrique à Bruxelles
- 1878 :
    - membre de la section comptabilité
- 1880 :
    - Président de la Commission Centrale
- 1881 :
    - Vice-Président de la Commission Centrale
    - Vice-Président de la section comptabilité
    - membre de la Commission Centrale pour 5 ans
    - président de la réception du Dr. Crevaux à la Sorbonne
- 1884 :
    - rapporteur de la Médaille d'Or décernée à Alphonse Milne-Edwards (dragages sous-marins)
- 1885 :
    - rapporteur de la Médaille d'Or décernée à Victor Giraud (Afrique Equatoriale)
- 1886 :
    - Vice-Président de la Commission Centrale
    - Membre de la Commission Centrale
    - rapporteur de la Médaille d'Argent décernée à Bloyet (topographie de l'Oussagara, Afrique Orientale)
- 1887 :
    - rapporteur de la Médaille d'Argent décernée à Alphonse Aubry (cartographie et géographie du Choa, Ethiopie)
- 1888 :
    - Vice-Président de la Commission Centrale
    - rapporteur de la Grande Médaille d'Or décernée au Père Roblet (Madagascar)
- 1889 :

    - représentant du Ministère de l'Instruction Publique pour la présentation des travaux du Vicomte de Brettes sur le Chaco
- 1890 :
    - rapporteur de la Médaille d'Or décernée à Jules Borelli (itinéraires au pays des Gallas, Ethiopie)
- 1891 :
    - représentant du Ministère de l'Instruction Publique pour la réception de Foucart, Catat et Maistre
    - rapporteur de la Médaille d'Or décernée à Catat (Madagascar)
    - membre de la Commission Centrale pour 5 ans
- 1892 :
    - Vice-Président de la SG ou de la Commission Centrale ?
    - rapporteur de la Médaille d'Or décernée au Prince Albert Ier de Monaco (campagnes océanographiques de l'*Hirondelle*)
    - rapporteur du Prix Malte-Brun décerné à Fourneau (Congo français)
- 1895 :
    - représentant du Ministère de l'Instruction Publique pour la présentation du voyage d'Emile Gautier à Madagascar
- 1896 :
    - membre de la Commission Centrale pour 5 ans
- 1898 :
    - rapporteur du Prix Herbet-Fournet décerné aux Pères Roblet et Colin
- 1899 :
    - délégué de la Société de Géographie au Congrès International de Géographie de Berlin
- 1900-1905 :
    - Président de la Société de Géographie

28. Liste des membres de la Société de Géographie parrainés par Alfred Grandidier de 1872 à 1899 [BNF, CR de la SG de 1872, 1874, 1877 et entre 1879 et 1899, Bulletin de la Société de Géographie 1872 à 1878]

- 1872 :
  - Elie Pajot, de La Réunion
  - Charles Brunet, propriétaire
  - Vicomte Pierre Daru, secrétaire d'ambassade au Japon et son cousin
- 1874 :
  - Hilarion Roux, armateur de Marseille
  - Edouard Rabaud, armateur de Marseille
- 1875 :
  - Saint Cyr Jullien, consul d'Italie à Bangkok
  - Albin Fraissinet, négociant
  - Charles Mertzdorff, industriel
  - Charles Vogel, ancien chef de cabinet du roi de Roumanie
  - Eugène de Vignaux, de la Société des Gens de Lettres
- 1876 :
  - Filhol, du Muséum
  - J. E. E. Laillet, ingénieur
- 1877 :
  - Edouard André, architecte
  - E. Le Fevre-Deumier
- 1879 :
  - Baron Roger de Mauny
- 1882 :
  - Henri Avon
- 1884 :
  - Henri Milne-Edwards, de l'Institut

    - Alfred et Paul Becquet
    - Pierre Cochin, militaire
    - A. Vaudein, médecin
- 1885 :
    - Etienne Cordier, propriétaire
    - L. de Coblyn, publiciste
    - P. Rodonachi
- 1886 :
    - A. Fery d'Esclands, Cour des Comptes
    - H. Duchartre
- 1887 :
    - René Minoret
    - E. F. Guelaud, sténographe au Sénat
- 1888 :
    - Dr. Besson, Vice-Résident à Madagascar
- 1889 :
    - Charles Blaise
    - J. G. Darboux, doyen de la Faculté des Sciences
    - Georges Foucart, égyptologue
    - John David Rees, secrétaire du gouvernement de Madras
- 1890 :
    - Ed. Outrey, propriétaire
    - Baron de Souancé
    - Oustalet, scientifique du Muséum
- 1894 :
    - Baron F. J. de Santa Anna Néry, homme de lettres
    - Gabriel Ferrand, agent de renseignement français à Madagascar
    - Père Piolet, missionnaire à Madagascar
    - Antony Jully, architecte à Madagascar
    - Emile Guyou, de l'Institut

- 1895 :
  - Dr. F. Gaubert, médecin militaire du Génie
  - Colonel Dubier, de l'armée belge
  - Antoine Prunière
  - Léon Suberbie, directeur colonial des mines d'or de Suberbieville à Madagascar
- 1896 :
  - R. Anisson du Perron
- 1897 :
  - Guillaume Grandidier (co-parrainé avec Maunoir)
  - Baron Jehan de Witte
  - Etienne Grosclaude
- 1898 :
  - Charles Bernard-Cloix
  - E. G. Bastard, explorateur et ami
- 1899 :
  - J. L. F. Cauvière, professeur à l'Université Catholique de Paris

29. Liste des missions à Madagascar et environs soutenues par la Commission des voyages du Ministère de l'Instruction Publique de 1892 à 1905 [AN F17/17226, dossier de la Commission]

- 1892 : Charles Alluaud, faune et flore des Seychelles
- 1892 : Emile Gautier, Madagascar
- 1893 : Georges Müller, Madagascar
- 1893 : Edward Belly, Madagascar
- 1894 : Emile Gautier, Madagascar
- 1895 : L. de Beylié, Madagascar, Comores, La Réunion
- 1896-1897 : Bastard, zoologie et paléontologie pour le Muséum (6000 Fr.)
- 1897 : Humblot, histoire naturelle aux Comores et à Madagascar (mission gratuite)
- 1897 : Lieutenant Lelasseur, faune et géographie du SE de Madagascar (m. gratuite)

- 1897-1898 : Guillaume Grandidier, Madagascar (mission gratuite)
- 1898 : Henri Mager, Madagascar
- 1901 : Guillaume Grandidier, géographie du Sud de Madagascar et Afrique Australe
- 1901 : Hamelin, collections d'histoire naturelle à Madagascar (mission gratuite)
- 1901-1902 : Paul Lemoine, recherches géologiques à Madagascar (mission gratuite)
- 1903 : Paul Lemoine, recherches géologiques à Madagascar (1500 Fr.)
- 1905 : Geay, recherches d'histoire naturelle à Madagascar (3000 Fr.)

La notoriété d'Alfred Grandidier

30. Exemples de demandes d'appuis ou de renseignements émanant de personnes diverses [MNHN Correspondance Grandidier]

Les demandes sont classées chronologiquement afin de mettre en évidence leur fréquence.

- année ? : François Grérad, San Cristobal, Argentine : renseignements pour l'émigration à Madagascar.
- 1884 (juin) : G. Moynier et M. Rosiers de *l'Afrique explorée et civilisée*, Genève : cartes de Madagascar
- 1884 (juillet) : Ch. De Bouthillier, rédacteur en chef de l'*Exploration* : appui dans la modernisation de la revue.
- 1885 (novembre) : G. Moynier, Genève : appui à l'explorateur suisse Keller.
- 1886 (août) : Auguste Delage, ami de Baillon, professeur à Alger : renseignements sur la géologie de Madagascar et la bibliographie sur ce sujet.
- 1886 (septembre) : V. Allongé, d'Argenteuil : recommandation pour obtenir une place dans le laboratoire de Milne-Edwards.
- 1887 (novembre) : Maurice Archambeaud, Bordeaux : renseignements sur Madagascar.
- 1892-1893 (avril-avril) : Alfred Alard : appui pour trouver un emploi à Madagascar.
- 1893 (février) : J. Bourquier, jeune officier : rendez-vous pour recueillir des renseignements sur Madagascar (accordé le jour-même).
- 1893 (décembre) : Hazard, ingénieur des mines : rendez-vous avant de partir étudier les gisements d'or à Madagascar (accordé).
- 1894 (février) : P. Bouery, ingénieur, Clermond-Ferrand : renseignements pour établir une industrie à Madagascar.
- 1894 (mars) : RP Buléon, Spiritain : réclame l'attribution d'un prix à Mgr Le Roy, pour ses travaux sur Zanzibar.

- 1894 (juin) : RP Grizard, Spiritain : rendez-vous en vue de créer une mission des Pères du Saint-Esprit dans le Sud malgache (accordé).
- 1894 (septembre) : Mme Minsac de Gramont : demande une position à Madagascar pour son fils qui vient de terminer son service militaire.
- 1895 (février) : G. Chauveau, ingénieur civil des mines : rendez-vous avant de partir pour Madagascar (accordé).
- 1895 (février) : J. de Courcy, Capitaine d'Infanterie, ami de la famille : rendez-vous pour obtenir des renseignements sur Madagascar en vue de faire une conférence militaire (reçu à déjeuner le lundi suivant).
- 1895 (février) : R. de Noter : rendez-vous pour parler de la création d'un jardin d'introduction des orchidées aux environs de Paris (accordé).
- 1895 (février) : A. Vuilloz, ancien receveur des postes de Tamatave, Constantine, Algérie : remerciement pour une distinction.
- 1895 (mai) : Alfred Voïart, Créole ami d'Alfred Grandidier, Pamplemousses, île Maurice : appui pour obtenir une consession à Majunga.
- 1895 (août) : G. Capelle, journaliste au *Gaulois* : autorisation de publication de textes de Grandidier pour le centenaire de l'Institut (accepté).
- 1896 (janvier) : Henry Vabois, traitant à Nosy-Ve : conseils pour une colonisation agricole dans la région du Fiherenana.
- 1896 (mai) : L. Girot-Genet, garde général des forêts, Tananarive : renseignements sur les essences de bois malgaches.
- 1896 (décembre) : Auguste Baudin, chef du Service Judicaire de l'Indochine : renseignements sur Tuléar et Saint-Augustin.
- 1896 (décembre) : Baron Textor de Ravisi, ancien militaire : rendez-vous pour présenter un plan de colonisation agricole et industrielle (accordé).
- 1897 (janvier) : L. Boutan, anatomiste et maître de conférences à la Sorbonne : rendez-vous en vue d'aller travailler à Madagascar.
- 1897 (février) : G. Lechat, Quimper : sollicite une place à l'école professionnelle de Tananarive ou dans les services de l'urbanisme de Tananarive.

- 1897 (octobre) : Aimé Laussedat, militaire et scientifique pluridisciplinaire : rendez-vous pour lui présenter Camille Courtot, un jeune homme souhaitant voyager à Madagascar.
- 1898 (février) : E. Chatard, géomètre, ancien maçon et tailleur de pierres, Saint-Etienne : renseignements pour s'établir à Madagascar.
- 1898 (avril) : Lieutenant Wilde : renseignements pour passer le brevet d'interprète malgache.
- 1898 (octobre) : Dr. Ed. Jourdan, médecin militaire, Saint-Gildas-de-Rhuys : appui pour retourner en mission à Madagascar, après y avoir servi pendant la conquête.
- 1898 (novembre) : Ramin, Allier : informations en vue de créer un élevage à Madagascar.
- année ? (entre 1901 et 1918) : Baronne Hulot : vote pour la candidature de Fernand Widal, médecin, à l'Académie des Sciences (entré en 1919).
- 1906 (mars) : Ph. Glangeaud, professeur à la Faculté des Sciences, Clermont-Ferrand : demande l'envoi d'un texte sur les lémuriens disparus pour ses étudiants (fait).
- 1910 (novembre) : Comte Arnaud de Gramont, physicien : appui pour entrer à l'Académie des Sciences (sera exaucé en 1913).
- 1912 (janvier) : André Blondel, physicien : appui pour son élection à l'Académie des Sciences (effective en 1913).
- 1912 (novembre) : Jules Oudinot, garde principal, Tananarive : appui pour obtenir la médaille militaire après 18 ans passés à Madagascar.
- 1914 (fin) : Mme Léon Garnier, épouse d'un ancien militaire de la campagne du Tonkin et de Madagascar, disparu au combat en Belgique, le 22 aout 1914 : intercession auprès de l'Etat-major pour savoir si son mari est mort ou prisonnier.
- 1915 (mai) : Floriaz, militaire ? : lettre de recommandation auprès de Gallieni.
- 1915 (décembre) : Mme Léon Garnier, épouse d'un ancien militaire de la campagne du Tonkin et de Madagascar, disparu au combat en Belgique, le 22 aout 1914 : nouvelle intercession auprès de l'Etat-major pour savoir si son mari est mort ou prisonnier.
- 1916 (juin) : Gaston Melou, instituteur : rendez-vous avant une mission ornithologique à Madagascar (reçu 5 jours plus tard).

- 1916 (juillet) : A. Bernachin : renseignements pour monter une affaire d'exportation de zébus de l'Ouest malgache vers l'Afrique Australe.
- 1917 (juin) : E. Gibon, Alger : sollicite un autographe.
- 1917 (juillet) : Contre-Amiral H. Bouchard, Honfleur : réclame l'attribution du Prix Binoux pour la seconde fois consécutive à l'abbé Anthiaume de Rouen (pas accordé).
- 1918 (janvier) : Crépin Bourdier de Beauregard, chef de bataillon d'infanterie coloniale, Marseille : intercession pour son affectation au service topographique de l'armée alors qu'il vient d'être mis à la retraite.
- 1919 (décembre) : Contre-Amiral H. Bouchard, Honfleur : réclame l'attribution d'un prix à l'abbé Anthiaume de Rouen (il a pourtant déjà reçu cette année-là la Médaille d'Or de la Société de Géographie et le Prix Touran !)

31. Article de la **Dépêche Coloniale**, *le 18 avril 1907 [MNHN Ms 3270]*

« Monsieur Alfred Grandidier, membre de l'Institut, n'a pas seulement le mérite, rare à notre époque, d'avoir consacré plus d'1/4 de siècle d'efforts persistants à l'étude d'un pays qui le passionnait au suprême degré, il a eu celui, bien plus grand peut-être, de faire de son fils, Monsieur Guillaume Grandidier, son collaborateur éclairé et, plus tard (souhaitons ce plus tard aussi éloigné que possible), le digne continuateur d'une entreprise qui embrasse […] la presque totalité des connaissances humaines.

On se rappelle quel retentissement eut dans le monde savant et dans le monde colonial l'annonce, il y a quatre ou cinq ans, de la publication prochaine par Messieurs Alfred et Guillaume Grandidier, en collaboration de personnalités connues et estimées telles celles de Messieurs Charles-Roux, Froidevaux, Delhorbe, de la *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*. […] Un pareil projet parut tellement audacieux que beaucoup d'entre nous en accueillirent la nouvelle avec scepticisme. Cela nous paraissait une entreprise excédant les forces humaines. Cependant, voilà que le 1er tome […], le 2ème [….], le 3ème […] et enfin le 4ème […] ont été respectivement publiés en 1903, 1904, 1905 et 1906.»

***32. Liste des personnalités présentes aux funérailles de son épouse par amitié pour Alfred Grandidier, en janvier 1913 [MNHN Ms 3270, dossier biographique Alfred Grandidier, coupures du carnet mondain des journaux suivants:* Journal des débats, Le Gaulois, L'Echo de Paris, L'Excelsior]**

Il ne s'agit pas d'une liste exhaustive mais significative, à mettre en relation avec les nombreux témoignages de condoléances reçus à cette occasion. Cette liste contribue à permettre de cerner les relations mondaines et professionnelles d'Alfred Grandidier.

- Gallieni
- Mgr Duchesne
- Prince d'Arenberg
- plusieurs membres de la famille Rodonachi
- Denys Cochin
- les barons de Rotschild
- Emile Combe
- Emile Blanchard
- Hachette
- Le Myre de Vilers
- Comte Fleury
- Marquis de Rochechouard
- Comte de Vogüe
- Colonel Marchand
- Mme Henry Pereire (du Comité de l'Afrique française)
- Jean Becquerel
- très nombreux princes, comtes, marquis....

L’exploration et le voyage scientifique

33. Instructions générales sur les moyens de préparer et conserver les objets d’histoire naturelle à envoyer au Cabinet du Roi à Paris, par l’Administrateur du Jardin du Roi, 1818 [CAOM GEN 48-368]

Fascicule largement diffusé jusqu’au milieu du XIXème siècle, avec des ajouts de Geoffroy Saint-Hilaire.

« On enverra au Muséum d’Histoire Naturelle tout ce qu’il sera possible de se procurer en animaux et végétaux. Lorsque les objets pourront se composer d’objets vivants, il est certain qu’ils présenteront un bien plus grand intérêt à cause des observations qu’il sera possible de faire sur les individus.

Il serait bien pour cet effet d’encourager par les moyens à la portée des autorités locales, l’apport au chef-lieu de la colonie d’objets vivants, soit en animaux, soit en plantes, de les entretenir dans cet état jusqu’à la première occasion de les faire passer en Europe, ce qui devra avoir lieu de préférence sur les bâtiments du Roi dont les commandants sont toujours plus intéressés à conserver ces objets que ne le seraient des capitaines de commerce.

On ne négligera donc aucun moyen de se procurer en état de vie ou de mort toute espèce d’animaux à 4 pieds, d’oiseaux, poissons, reptiles, insectes et plantes propres aux pays.

Mais comme il est très probable que la plupart de ces objets ne pourront être conservés en vie, nous insisterons davantage sur les précautions qu’il faudra prendre pour conserver leurs dépouilles et les faire arriver en France dans le meilleur état possible.

1° Parties osseuses ou anatomiques des animaux :

On séparera la tête et les pieds des animaux trop grands ou trop volumineux pour être envoyés entiers et on les conservera en les mettant dans du taffia ou tout autre spiritueux de 20 à 23 degrés. En général on devra préférer les envois d’animaux entiers dans un spiritueux. Cela est, au surplus, subordonné aux moyens qu’auront à leur disposition les chasseurs ou les naturels.

Les ossements des quadrupèdes, oiseaux et reptiles, lorsqu’ils auront été débarrassés des chairs qui y adhèrent et qu’ils seront bien secs, pourront être placés, chaque espèce séparément, dans un sac ou une boîte, remplie de foin, d’algues ou de rognures de papier, afin

d’éviter qu’ils ne se brisent entre eux ou que leurs ongles soient usés par le frottement pendant la route. Les os des animaux seront mis dans des caisses.

2° Peaux des animaux pour être empaillés :

Les quadrupèdes et les oiseaux devront être dépouillés sur le champ. L’opération est toute simple et d’autant plus facile qu’elle a lieu aussitôt après la mort de l’individu. Elle consiste à fendre la peau du ventre de l’animal sur une longueur proportionnée à sa taille, en écartant avec soin les plumes ou les poils. Les bords de la peau se sépareront facilement des muscles et vous continuerez ainsi en interposant les doigts ou les mains jusqu’à ce que vous arriviez proche des membres qu’il vous sera facile d’attirer en-dehors par suite de l’élasticité de la peau encore fraîche. Arrivés ainsi à l’avant-dernière articulation des pieds, des ailes et à la dernière vertèbre de la queue et du col, vous incisez et séparez tout-à-fait la partie charnue ou le corps entier de son enveloppe. Cette opération demande peu de pratique et seulement quelques soins pour être bien faite. Il faut prendre garde de salir les plumes ou les poils de la peau, le sang de l’animal en altèrerait les couleurs et en causerait la chute ou la décomposition.

Mais il est très essentiel de continuer ce dépouillement le plus près possible du crâne et des autres extrémités, afin de laisser le moins de chair qu’il se pourra, d’enlever avec soin la cervelle et la moelle des os. Il faudra toutefois ne point mutiler le crâne et ménager les dernières phalanges et même les ossements des pieds, des bras ou des ailes, ainsi que les dernières vertèbres de la queue, car à ces parties sont ordinairement adhérentes des crêtes, des touffes de poils ou des plumes, des ergots, des ongles etc… dont il serait autrement difficile de trouver la position habituelle.

Les corps ainsi enlevés pourront être convertis en squelettes et les peaux, après avoir été retournées dans le sens naturel, pourront être conservées en les saupoudrant ou frottant la face interne d’une substance fortement aromatique ou astringente, telle que le tabac, le poivre, alun, le camphre pulvérisés. Enfin, à défaut de ces matières, aérer, secouer et battre à différentes reprises ces peaux pour ne pas donner aux insectes le temps de s’y loger et toujours les remplir avec des herbes fines et bien sèches pour éviter le contact des parties intérieures de la peau.

3° Reptiles, poissons, mollusques, vers etc… :

Jusqu’à présent on a trouvé que le meilleur moyen de conservation était une liqueur spiritueuse quelconque à environ 23°. Cependant on n’a pas toujours les vases, la liqueur elle-

même ou les moyens de transport sur les lieux à de certaines distances. Dans ce cas, on se contentera de séparer les différentes parties de ces animaux ou de les priver de toute espèce d'humidité inhérente ou locale. Car il est reconnu que la décomposition des objets morts s'opère d'autant plus promptement qu'ils sont soumis à une plus forte action de l'humidité et de la chaleur combinées. Tandis qu'au contraire ces deux éléments deviennent des éléments de conservation lorsqu'ils agissent isolément.

Il ne sera guère possible d'envoyer autrement que dans un spiritueux les poissons cartilagineux ou autres d'une petite dimension, les vases ou les barils qui les contiendront pourront recevoir aussi les crabes et les coquillages de mer avec l'animal dedans. Mais il faut avoir soin de bien faire dégorger l'eau de mer dont ces animaux retiennent une grande quantité avant de les placer dans la liqueur, ce que l'on obtiendra aisément en les tenant quelques temps dans l'eau douce et après les avoir secoués et séchés, on peut les mettre dans la liqueur qui, sans cette précaution, se serait promptement gâtée. Ceux des insectes à élitres ou corselet dur seront fixés sur de petites plaques ou planches d'un bois tendre avec des épingles ou des piquants de raquette, des épines de mimosa etc… et placés ainsi que ceux de nature plus molle tels que les vers, les larves etc… dans de petits sacs que l'on met dans des barils ou vases qui contiennent déjà d'autres objets dans la liqueur. Les mouches, les papillons et autres petits insectes seront de même piqués sur de petites planches ou au fond de boîtes qui les contiendraient pour tout le temps de leur trajet jusqu'en France.

Tous ces objets ramassés avec tant de peine et souvent à d'aussi grands frais, ne parviendront en Europe en bon état qu'autant qu'on apportera à leur emballage ou encaissement définitif les plus grandes précautions.

Les parties d'animaux ou les animaux entiers conservés dans la liqueur devront être entretenus du liquide dont ils auront nécessairement absorbé une grande partie et diminué la force. Il faudra donc les visiter avant de les embarquer et tenir les vases en tonneaux, pleins et bien fermés.

A l'égard des parties ou des animaux dont on n'aura pu conserver que les peaux et les ossements desséchés, il est tout aussi essentiel de les visiter, exposer à l'air libre, battre et envelopper de nouveau isolément afin de s'assurer s'ils sont atteints par les vers et insectes destructeurs. Ce dernier emballage doit être fait à l'abri de l'humidité, avec toutes matières extrêmement sèches, des aromates, des plantes astringentes et d'une odeur forte.

Chaque caisse devra être numérotée, munie du catalogue des objets qu'elle renferme et adressée, ainsi que les doubles de ces catalogues, à Son Excellence Monsieur le Secrétaire d'Etat des Départements de la Marine et des Colonies avec cette indication soulignée : pour le Muséum d'Histoire Naturelle.

4° Graines et plantes :

On se procurera des graines de toutes espèces. Elles sont en général ou à enveloppes charnues plus ou moins molles ou à capsules sèches plus ou moins dures.

On extraira les pépins ou graines des fruits charnus pour les mettre dans de petits sacs de papier, chaque espèce séparément avec une indication sur le nom des pays, si la graine provient d'un arbre, d'un arbrisseau, d'une plante, ses propriétés nutritives ou vénéneuses, ses qualités tinctoriales, ses vertus médicinales connues, la localité, l'exposition, l'élévation et la nature du sol sont toutes choses bien utiles à connaître. Au surplus, on ne les demande qu'autant qu'il sera possible de les obtenir des chasseurs ou des naturels. Cependant, l'impossibilité de fournir de pareils renseignements ne doit pas empêcher de faire l'envoi de la graine ou du fruit. Il sera bien de mettre dans l'esprit de vin avec les autres objets, des fruits à différents degrés de maturité. Un certain nombre de nœuds pratiqués à un fil ou à une ficelle qui les traverserait pourraient indiquer celui du catalogue auquel il se rapporterait.

Quant aux graines à capsules ou à enveloppes dures, il est mieux de les stratifier aussitôt qu'elles ont été récoltées. Cette opération se fait en plaçant au fond d'une forte caisse modérément sèche, égale en épaisseur à celle du fruit ou de la graine qu'on veut y placer. On dispose ces graines de manière qu'elles ne se touchent pas entre elles et on les recouvre d'une égale quantité de terre ou de sable jusqu'à ce que la caisse ou le vase, ou le baril soient absolument pleins, précaution qui n'est pas inutile pour éviter le ballotage et par conséquent le changement de place de celles des graines qui auraient pu germer dans cette position. On devra également se procurer un échantillon du feuillage et de la fleur de l'arbre ou de la plante dont on aura les fruits ou les graines. La conservation de ces rameaux a lieu par le dessèchement qui s'opère par le changement souvent répété des feuilles d'un papier sans colle dans lesquelles on les étend avec précaution. Si ce moyen ne suffit pas pour en absorber l'humidité, on devra exposer à l'ardeur du soleil ou mieux encore, placer dans un four dont on viendrait de retirer le pain, des paquets de ces plantes ainsi enveloppées dans du papier gris. Ce dernier procédé, surtout, n'a pas l'inconvénient d'altérer les couleurs des fleurs ou des feuilles.

A l'égard des plantes bulbeuses, des oignons, tubercules, plantes grasses ou à feuilles charnues comme la raquette, elles conservent fort longtemps leurs facultés germinatives en les privant de toute humidité et en les tenant enveloppées séparément.

5° Minéraux et rochers :

Nous désirerions qu'on nous envoie aussi des échantillons de minéraux qu'on pourra rencontrer, soit cristallisés sous des formes irrégulières, fibreuses, granuleuses etc … On aura soin de ne point les séparer du support auquel ils sont attachés. Il suffira de ramasser des morceaux de 3 à 4 pouces en tous les sens.

Il serait très utile qu'on pût nous procurer des roches de diverses contrées ou abordent nos vaisseaux. Si la roche est homogène, il suffira d'en avoir un seul morceau de 5 à 6 pouces. Si elle est composée de couches, en prendre un échantillon de chacune de ces couches en ayant bien soin de noter l'ordre dans lequel elles sont placées les unes au-dessus des autres et dans quel sens les couches sont inclinées. On mettra une même marque à tous les morceaux puis sur une même couche et sur chacun des morceaux un numéro qui indique l'ordre de leur superposition ou arrangement.

Dans les lieux qui présenteront les traces d'une origine volcanique, on recueillera des échantillons de divers produits de volcans à l'état de verre, à l'état pierreux, à l'état de scories etc…

Si l'on trouve des terrains qui renferment des restes d'êtres organisés, tels que des ossements d'animaux pétrifiés, des coquilles, des impressions de poissons ou de plantes, on les recueillera en les laissant enveloppés d'une portion de la terre ou de la pierre dans laquelle ils sont engagés.

Tous les morceaux de minéralogie seront accompagnés d'une étiquette qui indique de la manière la plus claire le lieu où ils ont été trouvés et s'il est possible la nature du sol.

Les échantillons seront enveloppés d'un papier fin pour qu'ils ne puissent être endommagés. Au-dessus de ce papier on mettra du coton ou de la filasse on recouvrira le tout de papier et l'on arrangera tous les paquets dans une caisse en les pressant les uns contre les autres de manière qu'ils ne forment qu'une masse et qu'ils ne puissent se déranger.

Les caisses qui contiendront ces objets, quadrupèdes, oiseaux, reptiles, poissons, coquillages, insectes, graines, fruits et plantes devront être parfaitement pleines et fermées avec soin, garanties de l'humidité par des toiles goudronnées ou par une couche de goudron appliquée à chaud et placées dans un lieu sec à bord vu vaisseau.

Les administrateurs du Jardin du Roi recommandent à Messieurs les Commandants et Chirurgiens Majors des vaisseaux de Sa Majesté de tenir ou faire tenir notes exactes du nombre et de la nature des objets qu'ils auront ainsi expédiés pour les cabinets de Sa Majesté. Cette précaution est tout à la fois utile pour eux-mêmes et pour l'Etablissement.

Fait à Paris au Muséum d'Histoire Naturelle ce 26 février 1818. »

34. Instructions pour les chefs de colonies et les commandants de vaisseau pour la préparation et le transport des objets d'histoire naturelle par le Muséum, 26 février 1818, complément du précédent. [CAOM GEN 48-368.]

Fascicule réimprimé au moins jusqu'en 1845

« […] Les quadrupèdes vivants sont les plus utiles à l'histoire naturelle. Ils offrent un champ d'étude plus étendu à l'observation. […] Il est peu d'espèces de quadrupèdes étrangers à l'Europe qui ne soient encore nécessaires à la science. Et si l'on excepte l'éléphant d'Asie, le tigre royal et le lion d'Afrique, l'histoire de tous les autres est plus ou moins incomplète. […]

Plus les animaux seront pris jeunes, pourvu que leur mère ne les allaite plus, plus il sera facile de les habituer à vivre renfermés dans des cages. Dans les premiers temps ils exigeront des soins particuliers. Il faudra toujours les nourrir quelques temps à terre avant de les embarquer et l'on ne saurait se donner trop de peine pour les apprivoiser : un animal qui n'est pas effrayé à la vue de ceux qui le soignent se porte beaucoup mieux et résiste davantage aux fatigues d'un voyage en mer que celui qui est resté sauvage. […]

Le plus sûr moyen de les conserver en santé est de ne leur donner que strictement ce qui leur faut. Et après une nourriture convenable, ce qui leur est le plus nécessaire c'est la propreté. […]

Pour conserver les œufs, on fait un petit trou à chaque extrémité, on les vide et on les remplit ensuite de cire. […]

Les insectes sont très variés selon les climats et la nature du sol. Il ne faut pas se borner à recueillir les plus grands et les plus riches en couleurs. On doit les ramasser tous indistinctement. […]

Il est à désirer que chacun des animaux qu'on voudra bien nous envoyer en peau, en squelette ou dans l'eau de vie soit accompagné de notes qui indiquent avec précision :

- le pays où l'animal se trouve
- la saison dans laquelle il a été pris
- la manière dont il se nourrit
- ses habitudes
- le nom qu'il porte dans le pays
- s'il est utile ou nuisible
- les usages qu'on fait de sa peau, de sa chair et sa graisse
- les opinions populaires ou superstitieuses dont il est le sujet parmi les naturels.

Ces notes écrites sur un cahier auront chacune un numéro correspondant à un numéro attaché à l'objet auquel elles sont relatives. […]

Il est essentiel que ces numéros ne soient point écrits sur un papier blanc ou sur un parchemin mais peints à l'huile sur une plaque de bois ou de métal qu'on attachera avec un fil de fer, soit aux peaux enfermées dans des caisses, soit aux bocaux et aux barils qui contiendront des animaux. […]

Indication des animaux particulièrement désirés :

Madagascar : les hérissons, les maky, l'aye-aye décrit par Sommerat […]

En exposant les moyens les plus propres à enrichir les collections du Muséum et à fournir aux professeurs de cet établissement des instructions sur les objets qui leur seront envoyés, nous avons indiqué ce qui serait le plus utile.

Mais nous sentons bien que les voyageurs qui n'ont pas pour unique but l'étude de l'histoire naturelle, et les personnes qu'on chargera de nous procurer des animaux, des végétaux et des minéraux étrangers, ne seront pas toujours à portée de prendre tous les soins que nous désirerions.

Dans ce cas nous aurons toujours pour eux de la reconnaissance, s'ils nous envoient des graines recueillies au hasard, des peaux dans des caisses bien goudronnées, de petits animaux jetés pêle-mêle dans un baril de liqueur spiritueuses, des minéraux avec une note qui indique le lieu où ils ont été ramassés. Mais ils rendront d'autant plus de services à la science, ils rempliront d'autant mieux nos vœux pour ses progrès qu'ils se rapprocheront davantage des conditions que nous avons indiquées. […] »

35. Leçon d'Alphonse Milne-Edwards le 25 avril 1893 pour l'ouverture de l'Enseignement spécial pour les voyageurs au Muséum [Enseignement spécial pour les voyageurs, Leçon d'ouverture, p. 5, 8-9,]

« […] Nous avons pensé que c'était, pour nous, un devoir de faciliter leur tâche et de les armer pour la lutte qu'ils se proposent de soutenir. […] Les explorations se multiplient, elles deviennent de plus en plus complètes, de plus en plus sérieuses et un enseignement du genre de celui que nous inaugurons aujourd'hui répond à un besoin nouveau.

[…] Il s'agit maintenant de tirer profit de ces possessions nouvelles et pour cela, il faut savoir ce qu'elles produisent, par quelles races d'hommes elles sont habitées, quelle est leur faune, quelle est leur flore, quels sont les métaux que leur sol renferme etc… C'est seulement à cette condition qu'on en peut commencer l'exploitation fructueuse. Pour dresser l'inventaire des richesses d'un pays, il faut que l'explorateur, qui d'abord était géographe, devienne zoologue, botaniste ou géologue. Ce n'est pas une invasion des sciences voisines qui menace la géographie, c'est une alliance qu'elle signe avec elles et qui la rendra plus forte et plus féconde, car il n'est pas nécessaire que nos voyageurs soient des hommes de science, des spécialistes, il suffit qu'ils sachent observer et qu'ils rapportent des échantillons bien préparés des animaux, des plantes, des minéraux qu'ils ont trouvés.

Bien des voyageurs sont partis pleins d'ardeur, dépensant sans compter leur énergie et leurs forces et trop souvent les résultats de leur mission ont été singulièrement diminués parce qu'ils ignoraient de quel côté ils devaient diriger leurs travaux et qu'ils ont ainsi passé, sans les voir, à côté des faits les plus importants. »

36. Achats pour l'exploration d'Alfred Grandidier auprès d'Archambault à Saint-Denis [MNHN Ms 2811, lettre d'Archambault à Alfred Grandidier, le 24 septembre 1870]

Achats à crédit de janvier à mai 1868 :

- 1 bouteille de sirop de groseilles
- 2 bouteilles d'eau de Seltz
- 2 limonades purgatives et 2 doses de calomel
- 1 bouteille de sirop d'orgeat

- Ipica (sic) concassé
- Caisse en bois et divers
- Articles divers
- 96 litres d'alcool
- 1 carafe à liqueurs
- 1 savon n° 2
- Alcool et gomme
- Pastilles de satoumi (?)
- Pastilles de gingembre

Achats à crédit le 13 octobre 1868 :

- 65 grammes de pastilles de gingembre
- 4 pipes en écume de mer
- 12 litres de vieux rhum
- 3 litres d'eau distillée
- 1 kg d'alun en poudre
- 1 boîte de grains de santé (?)
- 4/2 boîtes de saindoux
- 2 poires à poudre
- 2 sacs à plombs en chamois
- 2 cuillères et 2 fourchettes en fer
- 3 plats ronds en fer battu
- 4 verres ordinaires
- 280 gr de fil à voiles
- 2 carottes de tabac Langlois
- 25 kg de biscuits de Nantes en boîte
- 1 ballotin de sucre
- 1 ballotin de café
- Papier à lettres et enveloppes
- 1 rame de papier écolier
- 500 gr de thé mélangé
- 4 bouteilles de curcuma pulvérisé

- 100 kg de pommes de terre emballées
- 25 kg d'oignons
- 1 caisse
- 3 sacs de plombs n° 4 à 8
- 5 boîtes de capsules
- 1 caissette

Achats acheminés à Madagascar par l'Anna-et-Léonie (date ? sans doute 1869) :

- 1 ballot de percale 125 pièces
- 50 pièces cougou (?)
- 2 pièces madapaloum (?) 135 aunes
- 273 marmites 2882 points
- 2 barriques de vin rouge de Provence
- 2 barriques de vermouth
- 1 barrique d'huile d'olive
- 1 barrique de savon 15 kg
- 1 douzaine de chemises
- 6 chemises de flanelle
- 1 paire de bottines
- 2 paires d'escarpins
- 1 paire de souliers à cordons en veau
- 1 chapeau de feutre
- 1 chapeau panama
- 1 paletot alpaga
- 1 pantalon et 1 gilet noirs
- 1 douzaine de chaussettes
- 6 cravates
- 100 kg de pommes de terre en paniers
- 25 kg d'oignons en paniers
- Graines potagères
- 50 kg de plombs 4, 6, 8
- 10 boîtes de capsules

- 1 carafe à liqueurs
- 3 ? de sirop
- 3 ? de limonade
- 1 flacon de collyre
- 2 kg d'alun pulvérisé
- 1 litre d'eau de Cologne
- 100 litres d'alcool
- 7 dames Jeanne

Achats de mars 1869 : 2 caisses en fer-blanc et bois

Achats de juillet 1869 : 40 litres d'alcool et 4 boîtes en fer-blanc

Achats de mars 1870 acheminés par la *Marie-Caroline* : diverses marchandises

Achats d'avril 1870 acheminés par la *Marie-Elisa* : 36 litres d'alcool

37. Listes des équipements pour l'exploration de Madagascar dressées en 1891 par Henri Douliot avec les conseils d'Alfred Grandidier [CAOM MAD 140-196, carnet N°1 et carnet non numéroté de Douliot]

Liste des achats chez Duterne, 11 rue Blainville à Paris

- baromètre anéroïde à correction : 40 francs
- baromètre anéroïde ordinaire : 20 francs
- boussole : 10 francs
- cadran solaire avec boussole : 5 francs
- compte-secondes : 35 francs
- thermomètre avec étui cuivre : 7 francs
- trousse de chirurgie : 25 francs
- jumelles : 50 francs
- cercle divisé avec lunette et niveau : 35 francs

Liste des instruments fournis par le naturaliste Deyrolle :

- Aimant : 2,75 Fr.
- Arénomètre de Nicholson : 10 Fr.
- Boîte en fer blanc de botanique : 2 Fr.

- Boussole d’arpenteur géologue : 40 Fr.
- Bouteille à cyanure : 1,75 Fr.
- Briquet grand modèle : 2 Fr.
- Ciseau à froid (2 paires) : 1,80 Fr.
- Un cure-crâne : 1,25 Fr.
- Crochet à trois branches petit modèle : 2,75 Fr.
- Drogue : 40 Fr.
- 1000 épingles : 3,50 Fr.
- Petit troubleau : 12,50 Fr.
- Gibecière pour cailloux : 5 Fr.
- Havresac : 5 Fr.
- Houlette Deyrolle : 8 Fr.
- Houlette dauphinoise : 6,50 Fr.
- Loupe coddington : 8 Fr.
- Marteau pioche : 4,50 Fr.
- Marteau (tranchant et pointe) : 2,25 Fr.
- Niveau à bulle d’air : 2 Fr.
- Papier gris (10 rames de 500 feuilles) : 80 Fr.
- Pince plate : 2,50 Fr.
- Pince coupante : 2,50 Fr.
- Trois pinces à bout de platine : 15 Fr.
- Presse pour plantes : 6 Fr.
- Pulvérisateur : 3,50 Fr.
- Rugine : 2,15 Fr.
- Sac de touriste vide : 20 Fr.
- Trousse de taxidermie : 15 Fr.
- Vide-coquille : 1,50 Fr.

Liste des achats chez l’armurier Chaumont :

- 1 winchester : 110 Fr.
- 1 revolver : 60 Fr.
- 2 doubles d’acier : 24 Fr.

- Amorçoir pour calibre 16 : 9 Fr.
- 30 kg de cendrée
- 10 kg de gros plomb
- 1000 amorces winchester : 10 Fr.
- Outillage pour winchester : 24 Fr.
- 10 cartouches pour winchester : 14 Fr.
- 10 kg de balles : 8 Fr.
- 500 cartouches de revolver à percussion centrale

Un ami lui vend en outre son fusil à percussion centrale avec les accessoires et 500 cartouches pour 4000 Fr. La poudre est achetée meilleur marché à l'étranger.

38. Lettre d'Alfred Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 5 février 1893, en faveur d'Emile Gautier [MNHN Ms 2816].

« Monsieur le Ministre,

Je viens d'examiner les pièces que M. Gautier vous a envoyées à l'appui de sa demande de subvention et je m'empresse de vous dire qu'il serait fort désirable que vous puissiez l'accueillir favorablement.

M. Gautier est un jeune agrégé de l'Université appartenant à cette pléiade de géographes que M. Marcel Dubois a réunis autour de lui à la Sorbonne et qui après des études solides et consciencieuses, vont terminer leur noviciat dans les pays lointains où la géographie peut leur réserver d'intéressantes découvertes. M. Gautier est parti pour Madagascar parfaitement préparé pour faire une exploration fructueuse et a débuté par un voyage à travers la région septentrionale de l'île qui est fort intéressante. La route qu'il a suivie entre Majunga et Manditsara n'est pas tout à fait nouvelle, elle a été en partie déjà parcourue par le Dr. Rutemberg, par MM. Kerstel-Comish [?], Batchelor et par M. Catat, mais il y a cependant des tronçons, notamment celui entre Belalitra et Antsohihy, qui n'avaient jamais encore été parcourus par des Européens. Mais ce n'est pas tant dans la nouveauté de l'itinéraire que dans l'étude de l'orographie que réside l'intérêt principal de l'exploration de M. Gautier, qui a mis en évidence la limite septentrionale du Massif Central ainsi que la distribution des plaines dans cette région encore mal connue. Je ne puis discuter ici en détail les résultats importants

qui sont déjà fournis par ce premier voyage. Ce que je puis dire c’est que M. Gautier, sachant déjà parler […] (deux mots illisibles) la langue malgache est dans les meilleures conditions pour faire de la bonne besogne scientifique. Il serait donc regrettable que, ses ressources personnelles étant en partie épuisées, et ne pouvant se permettre de se livrer à une exploration sérieuse des contrées de l’Ouest qu’il désire entreprendre et qui réservent certainement d’importantes découvertes surtout au point de vue géographique et géologique, il serait regrettable, dis-je, que M. Gautier ne soit pas mis à même de continuer une exploration déjà si bien commencée.»

Alfred Grandidier et la politique

39. Lettre du Consul de France à Tananarive Louvières au Premier Ministre merina, le 12 novembre 1866 [CAOM MAD 4B3]

« Monsieur le Premier Ministre,

Votre Excellence a bien voulu me faire parvenir hier une lettre que m'avait adressée le 24 septembre un Français voyageant à Madagascar. Ce Français qui m'est spécialement recommandé m'annonce que le Gouverneur de Mahabo s'est opposé à le laisser venir à Tananarive.

J'avoue M. le Premier Ministre que je ne comprends pas trop comment un voyageur tranquille peut être ainsi arrêté dans un pays ami, surtout lorsque les traités existant avec nous et avec d'autres puissances stipulent en faveur des étrangers le droit de voyager et de circuler librement dans toute l'île. Est-ce donc une exclusion pour nos nationaux ? Mais alors comment croire à ces désirs de bonnes relations dont on me parle sans cesse ici ? […]

Bien plus, M. le Premier Ministre, il s'agit, je le répète, d'un voyageur particulièrement recommandable. Il adresse une demande pour venir à Tananarive. Le Gouverneur de Mahabo se charge de la faire parvenir immédiatement, il s'engage à l'expédier de suite. Et cette lettre m'est remise 48 jours après son départ, alors qu'il faut 10 à 12 jours au plus pour venir de Mahabo à Tananarive. Comment expliquer un tel retard si ce n'est par un calcul bien arrêté d'obliger le Français à s'éloigner, de le mettre dans l'impossibilité de continuer son voyage. […]

Je prie [Votre Excellence] de bien vouloir [m'adresser] une autorisation immédiate pour M. Grandidier de monter à Tananarive. Il en profitera s'il en est temps encore. Aussi bien ai-je lieu de supposer que sa lettre ne m'a été remise qu'au moment où elle ne pouvait plus avoir d'effet. […] »

40. Lettre d'Alfred Grandidier à Rainilaiarivony, Premier Ministre de Madagascar, le ? 1869, de Tananarive [MNHN Ms 2821].

« […] Je vous remercie du bon accueil qui m'a été réservé grâce aux recommandations que vous avez adressées dans les pays où je suis allé. Il y a environ cinq années que j'ai voyagé dans le pays de Madagascar et je n'y serais pas resté si longtemps si je n'aimais autant ce pays. Je pourrais aller n'importe où, je serais obligé de me souvenir de ce pays et de l'aimer. Cependant, quand je vois que partout, de grandes quantités de produits que Dieu vous a donnés se perdent inutilement, j'en suis un peu désolé. Mais je compte encore sur vous car d'après vos progrès, au point de vue lois et sagesse, accompagnés de votre droiture, vous élargirez sûrement le commerce avec l'extérieur pour le bien de Madagascar. Voilà ce que je désire pour le progrès, la force et l'évolution de votre pays. […] »

41. Lettre d'Alfred Grandidier à Rainilaiarivony, Premier Ministre de Madagascar, le 30 juin 1875 [MNHN Ms 2821].

« […] Je ne peux pas laisser Randzava [Antoine Radilofera] retourner dans son pays sans lui remettre une lettre de souhaits sincères à l'adresse de S. M. la Reine et aussi pour vous, Monsieur le Premier Ministre. Nous avons été heureux de voir votre fils visiter notre pays si beau et si riche et venir étudier notre civilisation. Les voyages développent toujours l'esprit et augmentent les connaissances et nous souhaitons que vous nous envoyiez de temps en temps des jeunes gens pour étudier notre organisation tant industrielle que commerciale. Je ne doute pas que votre fils ne vous rende à son retour des services car nous n'avons pas cherché à l'amuser mais bien à l'instruire, en suivant vos instructions. Permettez-moi de vous envoyer comme souvenir de notre pays la carte de France à grande échelle qui vient d'être faite pour notre grande exposition internationale de géographie et qui j'espère pourra vous en donner une meilleure idée que celles que vous avez vues jusqu'à ce jour. Dans quelques temps je vous enverrai un grand ouvrage sur Madagascar pour lequel j'ai dépensé près de 100 000 piastres. A propos de cet ouvrage, je vous demanderais un service personnel. Pendant que Randzava était en Angleterre occupé à visiter Londres, j'ai profité de ce que son aide de camp Rabibisoa était resté à Paris pour lui faire donner quelques leçons d'empaillage, et si vous vouliez de temps en temps lui permettre d'aller dans vos belles forêts recueillir pour moi

quelques animaux et quelques plantes qui me manquent pour compléter mon travail, je vous en serais bien reconnaissant. Ce que Marc ferait là du reste serait utile à votre royaume puisque c'est pour en faire l'histoire aussi complète que possible que je vous demande cette faveur. […]»

42. Déposition d'Alfred Grandidier devant la Commission de la Chambre des députés, le 30 mai 1884 [Rapport de M. Lanessan]

Renseignements topographiques et sanitaires sur le Nord.

« Il résulte de la description sommaire que je viens de vous faire de la région septentrionale de Madagascar que la majeure partie de sa surface est inculte et ne pourra en aucun cas être utilisée, surtout par des Européens. […]

Il nous faudra donc tâcher, par tous les moyens possibles, d'appeler dans cette région, qui nous appartient aujourd'hui, une population de travailleurs, et ce sont les Betsimisaraka qu'il nous importe d'y faire venir en masse car, bien que nous devions nous attendre à de grandes difficultés pour civiliser les Malgaches, à quelque race qu'ils appartiennent, il n'en est pas moins certain qu'il y aura plus de chances d'obtenir un travail régulier des habitants de la côte orientale, qui sont d'un caractère doux et apathique, que des Sakalava dont la nature turbulente et paresseuse est et sera longtemps encore incompatible avec nos usages. [...] »

Renseignements sur les productions naturelles de la région, avis pessimiste sur le commerce international et les mines, optimiste concernant de bons ports naturels.

43. Lettre d'Alfred Grandidier à Rajoelson, fils de Rajoelina et petit-fils de Rainilaiarivony, le 30 avril 1892 [MNHN Ms 2821].

« Mon cher Rajoelson,

Vous avez raison en disant que je suis un vrai ami de Madagascar et puisque vous me demandez mon avis, laissez-moi vous le donner en toute sincérité.

J'aime en effet votre pays à l'étude duquel j'ai voué, comme vous le savez, ma vie entière, et je désire qu'il se civilise et soit heureux, ce qui arrivera sûrement s'il est bien gouverné. Mais là est précisément la grande difficulté. Je crains fort que votre méfiance à l'égard des Français, peu justifiée à mon avis comme je vous l'expliquerai plus loin,

n’absorbe toutes vos pensées et ne vous empêche de vous occuper de ce qui est le plus important pour vous et pour votre peuple, je veux dire de l’administration raisonnée et raisonnable de votre pays. La situation intérieure en effet est fort grave et comment ne le serait-elle pas ?

L’état intellectuel de la nation est en grand progrès depuis une vingtaine d’années, mais l’état social est le même, permettez-moi le mot, est aussi barbare qu’il y a un demi-siècle. Je sais bien qu’on a aboli le tanghin, qu’on a renversé les idoles, mais le peuple est aussi opprimé par la corvée qu’autrefois, les agents du gouvernement n’étant pas plus payés que sous les anciens rois sont obligés pour vivre d’exploiter leurs administrés. Dieu seul sait avec quelle âpreté ! Comment voulez-vous que des gens à qui vous ouvrez, par l’instruction, des horizons nouveaux, dont vous élevez les sentiments par les belles prédications religieuses, comment voulez-vous que ces gens n’aient pas des aspirations nobles et qu’ils acceptent sans mot dire d’être traités comme de vils animaux, qu’ils ne sentent pas leur valeur ? Non, voyez-vous mon cher ami, il faut modifier, peu à peu certainement, et seulement après études sérieuses, mais enfin il faut à tout prix modifier l’état social ancien, sous peine de voir un esprit général de révolte se répandre dans le peuple. En effet, quand on ne fait pas progresser simultanément et parallèlement l’état social et l’état intellectuel d’une nation, on est sûr de préparer une révolution.

Voilà, mon cher Rajoelson, ce qui m’inquiète et me préoccupe à Madagascar et je vous engage à porter toute votre intelligence et tous vos efforts de ce côté plutôt que de perdre un temps précieux à faire vis-à-vis de nous une politique fine, je le veux bien, mais inutile et très dangereuse pour votre pays, car je crains que faute de nous connaître suffisamment et de nous estimer à notre vraie valeur, vous n’en arriviez à nous forcer à faire une expédition sérieuse contre vous. En France, quoi qu’on vous puisse dire, à peu près personne ne désire la conquête de Madagascar. Ce que nous désirons tous, c’est de vous aider à civiliser votre pays afin que votre gouvernement soit fort et respecté par tous, mais si par des agissements inacceptables pour une grande nation, votre gouvernement vient à soulever l’indignation en France, vous pouvez être sûr qu’il n’y aura aucune hésitation pour envoyer une armée de 20 000 ou 30 000 hommes et plus, qui ne mettra pas longtemps à venger l’honneur de notre pavillon. Aussi, moi qui suis un ami sincère de Madagascar et dont aucun intérêt matériel ou pécuniaire n’obscurcit le jugement, je vois avec grand peine la voie, réellement fâcheuse, dans laquelle vous êtes entrés surtout depuis quelques temps.

Je ne sais si ce qui a été rapporté de vos conversations à bord de la malle qui vous a ramené à Madagascar l'an passé est vrai, si réellement vous croyez que nous n'avons pas d'armée et que nos soldats ne sont nullement à craindre. Dieu veuille que vous n'ayez pas un jour à en faire la redoutable expérience. Nous avons en effet sous les armes à peu près autant de soldats de 20 à 35 ans que vous avez d'habitants, petits et grands, dans toute l'île de Madagascar, et quels soldats ! Demandez-le aux Allemands eux-mêmes, qui seuls au monde ont une armée à peu près égale.

Quand l'orage gronde dans l'intérieur de votre pays, qu'une foule de mécontents se groupe en foule de *fahavalo*, pillent et mettent à feu le pays, vous hésitez à vous entendre avec nous sur des questions qui ne sont pas vitales pour vous car elles n'intéressent en somme que les étrangers, et jamais si vous ne nous y forcez, nous n'avons l'intention ni le désir de nous immiscer dans vos affaires malgaches.

Que peut donc vous faire l'établissement de la juridiction française à Madagascar ? En quoi peut-elle vous porter ombrage ? Car les lois si particulières de votre pays, comme celles de tous les nombreux pays d'Orient, ne peuvent être appliquées à des Européens. Or il est tout naturel que les divers gouvernements, ne voulant pas prendre la charge très onéreuse en somme, d'une organisation judicaire, postale etc… de chacun des nombreux pays d'outre-mer où ils ont des sujets, se soient entendus pour répartir entre eux ces dépenses, au mieux de leurs intérêts budgétaires et nationaux. C'est nous qui avons depuis si longtemps des intérêts importants à Madagascar qui avons reçu la mission de protéger les Européens habitant votre pays et de juger leurs différends. Et je ne sais pas en quoi vous pouvez en être soit froissé, soit inquiet. Au contraire, la présence de magistrats européens à Madagascar ne peut qu'être utile pour la civilisation de vos compatriotes comme l'ont été les missionnaires. J'en dirais autant de cette fameuse question de l'exequatur[1] qui soulève chez vous une telle opposition et qui, en réalité, n'a pas d'importance réelle pour vous. Toutes les difficultés avec notre gouvernement pourraient être résolues facilement sans aucun dommage pour vous et vous jouiriez alors de notre amitié et protection qui seraient très utiles et très profitables à la Reine et au Premier Ministre. En vérité, je vous le répète, le danger que vous croyez voir de notre côté n'existe pas quoique je doive vous avouer qu'il existera évidemment si vous nous fâchez mais il existe certainement dans l'intérieur même de votre pays et c'est là que doivent être concentrés tous vos efforts.»

[1] Procédure qui rendrait applicable à Madagascar des jugements rendus en France.

44. Déclaration d'intentions du Comité de Madagascar [Bulletin du Comité de Madagascar, n° 1, mars 1895].

DÉCLARATION

ADOPTÉE

Dans les Assemblées générales des 9 février et 8 mars 1895.

La conquête de Madagascar, en ajoutant de nouveaux territoires à notre domaine national et en ouvrant de nouveaux débouchés à notre commerce, impose du même coup à la France des charges et des responsabilités nouvelles. Le Comité de Madagascar se propose de favoriser tous les efforts qui tendront à alléger ces charges et à supporter ces responsabilités.

Dans cet ordre d'idées, il estime qu'une bonne organisation économique est la première condition du succès et la meilleure garantie de l'avenir. Si quelques-unes de nos colonies sont aujourd'hui dans une situation précaire, si la politique coloniale elle-même n'a point acquis dans le public tout le crédit auquel elle a droit, la cause en revient sans aucun doute à ce défaut d'organisation. Les colonies, qui comptent trop sur le concours du gouvernement métropolitain, perdent l'esprit d'initiative et ne trouvent plus en elles-mêmes les conditions de leurs richesses ni même de leur existence. Les territoires les plus fertiles restent improductifs, en même temps que la main-d'œuvre se fait plus difficile et plus rare.

Aussi le comité estime-t-il qu'au lendemain de la conquête, il faudra nettement mettre l'île de Madagascar face à face avec les responsabilités financières qui, seules, peuvent prévenir les fautes du présent et faciliter la tâche des colons de l'avenir. Il pose en principe

que l'île devra vivre de ses seules ressources et suffire à tous les besoins de son administration.

Pour atteindre ce résultat, il se déclare l'adversaire de tout système politique qui tendrait à créer des fonctions inutiles; il pense notamment qu'il convient de n'imposer les institutions européennes qu'avec la plus grande réserve à des peuplades que le climat et leur état de civilisation destinent nécessairement à des institutions toutes différentes. Le protectorat lui paraît à cet égard le régime le plus compatible avec le respect des coutumes indigènes et le plus susceptible d'assurer à la France le concours des populations de l'île.

En ce qui concerne la colonisation, le Comité pense qu'il y aurait danger à appeler immédiatement des immigrants sans ressources. A de très rares exceptions près, ces immigrants ne peuvent lutter contre la main-d'œuvre indigène, tombent dans la misère, sont une charge pour la colonie et, par leurs récriminations, jettent sur elle le discrédit. Il convient, au contraire, d'encourager les colons qui sont en situation d'attendre pendant quelques années les résultats de leurs efforts. Si leurs entreprises réussissent, comme il y a lieu de s'y attendre, ils attireront naturellement à eux leurs compatriotes, avec toutes garanties de bien-être et de succès.

Sur ces idées générales, qui lui paraissent répondre aux besoins nouveaux de la colonisation, le Comité fait appel à tous les hommes de bonne volonté, qui désirent que les sacrifices de la France ne soient pas infructueux, mais que les colonies apportent réellement à la métropole un supplément de force politique et économique.

45. Lettre de Paul Leroy-Beaulieu à Alfred Grandidier, le 6 septembre 1895, de Lodève [MNHN Ms 2817].

« […] Je vois qu'au fond nous sommes d'accord. Il n'y a qu'un mot qui nous sépare. Les […] (illisible) mots d'annexion et de protectorat sont, à vraiment parler, impropres. Le mot vrai est la prise de possession de Madagascar par la France et son incorporation dans l'Empire français comme l'est l'Annam et aussi le Cambodge. Mais je tiens que le mot de protectorat doit être absolument éliminé de toutes nos communications aux puissances et du bruit public ré[…]isrant Madagascar. Si vous aviez l'expérience que j'ai du protectorat tunisien, si vous saviez combien tous ceux qui ont été […]ter il y a […] (illisible) un grand nombre de centaines de mille Français en Tunisie ont subi de pertes et encore plus d'[…]té par suite de cette fâcheuse formule de protectorat au regard de la puissance étrangère, vous seriez de mon avis. […] Que la France déclare simplement sa prise de possession de l'île entière, Madagascar sera une possession française. Nous y maintiendrons la Reine et les autorités malgaches pour le régime intérieur, comme nous maintenons l'Empereur d'Oc[…], le Roi du Cambodge et le Roi du Dahomey.»

Alfred Grandidier et le Général Gallieni

46. Lettre n°1 d'Alfred Grandidier à Gallieni, le ? août 1896, en réponse à celle du 15 août 1896, de Karlsbad [MNHN Ms 2815].

« Mon cher Général,

Votre aimable lettre m'a touvé en pleine Bohême, à Karlsbad où nous venons presque chaque année, ma femme et moi, faire une cure, et je m'empresse de vous remercier. J'ai moi aussi bien regretté de n'avoir pu causer avec vous et vous dire combien j'avais applaudi à votre nomination. Quelques jours avant votre départ, j'ai été m'enquérir de votre adresse au Ministère des Colonies, vous n'étiez, malheureusement, pas à Paris.

La mission qu'on vous a confiée est certainement très difficile et très délicate car vous trouverez une situation gâchée comme à plaisir par le Ministère précédent. […] ne se rendant pas compte qu'à Madagascar comme dans tous les pays orientaux, c'est la force seule qu'on respecte et à laquelle on obéit. Je ne doute pas qu'avec votre profonde connaissance des affaires coloniales, vous ne tiriez le meilleur parti possible de la triste situation dans laquelle est plongée notre nouvelle colonie et je serai toujours très heureux si vous voulez bien quelques fois me donner de vos nouvelles et de celles du pays auquel je m'intéresse tant.»

47. Lettre n°2 d'Alfred Grandidier à Gallieni, le ? 1896, en réponse à celle du 25 octobre 1896, de Paris [MNHN 2815].

« Mon cher Général,

J'ai reçu votre lettre avec le plus grand plaisir et l'ai lue avec un très vif intérêt. Je vois ce que vous voulez et ce que voulez me paraît bien. […] J'applaudis à vos actes et à vos paroles. Vous avez trouvé un pays à feu et à sang et il n'est pas douteux que grâce aux excellentes mesures que vous avez prises sans tarder, vous le retiriez promptement de l'anarchie où il était plongé depuis le départ du Général Duchesne.

Les Hova sont intelligents et rusés et ils comprendront vite, s'ils ne l'ont déjà compris, qu'ils n'ont rien à gagner à continuer leur révolte et que leur intérêt est de se mettre du côté du plus fort, surtout lorsque, comme ils s'en rendront compte assez vite, le plus fort est juste en

même temps. Vous avez bien fait de frapper les puissants et, d'autre part, de conserver la Reine qui, en parlant au nom des rois ses ancêtres, a une réelle autorité sur son peuple. Je suis sûr d'un prompt et heureux résultat lorsque le moment sera venu de vous occuper des autres tribus que les Hova, les Betsileo et les Sihanaka.

Les peuplades des côtes sont en somme de vrais sauvages que leur contact depuis trois siècles avec les Européens n'a nullement civilisés. Les Hova, Betsileo et même Sihanaka, qui depuis longtemps sont soumis à l'organisation hova et qui, du reste, ont tous beaucoup de sang hova, sont très supérieurs en intelligence, surtout dans les hautes classes, aux autres habitants de l'île et ils ont un commencement de civilisation très appréciable. Ils sont en outre relativement durs à la fatigue et travailleurs. Il n'en est pas de même des tribus qui leur étaient soumises et surtout celles qui sont toujours restées indépendantes et chez lesquelles les chefs sont aussi sauvages que leurs sujets. Je ne pense pas qu'on puisse trouver parmi elles des hommes capables de nous comprendre et de nous aider dans notre œuvre de civilisation et de colonisation. Je crains bien, si on n'emploie pas des Hova comme trait d'union entre nos agents et les indigènes, que nous soyons obligés d'entretenir dans chacun de ces petits états une armée d'administrateurs français que devront soutenir et appuyer de nombreux soldats.

Quand il était question d'établir simplement notre protectorat, j'avais eu la pensée qu'il serait bon de partager l'île en quatre ou cinq grandes provinces constituées d'un f[…] (illisible) aussi homogène que possible sous le rapport de leurs habitants, sur lesquels la Reine n'eût eu qu'une autorité nominale et qui eussent été en fait administrés par des gouverneurs et et des officiers hova, sortes de vice-rois agissant sous la direction suprême de résidents locaux qui eux-mêmes eussent suivi l'impulsion donnée par le Résident Général. Du reste, la renaissance de l'autonomie des peuplades malgaches amène le morcellement à l'infini de Madagascar car vous savez comme moi que les indigènes de l'Ouest que nous appelons Sakalaves, ne forment pas un tout indigène et qu'ils se subdivisent en plusieurs tribus qui ont, il est vrai, des roitelets appartenant à la même famille (ce qui ne les empêche pas d'être ennemis entre eux et de se faire continuellement la guerre) mais qui sont différents les uns des autres. Y eût-il un de leurs chefs capables de nous aider dans notre œuvre de colonisation, [ils] ne reconnaîtraient guère plus volontiers son autorité que celle des Hova eux-mêmes. Il en est de même pour les Betsimisaraka qui sont une réunion.»

48. Lettre n°3 d'Alfred Grandidier à Gallieni, le 9 octobre 1898, de Paris [MNHN Ms 2815].

« Mon cher Général,

Dès que j'ai eu communication par le Comité de Madagascar de votre lettre datée de Vatomandry le 27 août 1898 qu'accompagnait le télégramme de M. Armand Colin, je me suis rendu de suite à Paris afin d'y prendre connaissance des manuscrits sur lesquels vous désiriez avoir notre opinion. J'ai compulsé avec soin les six volumineux dossiers qui forment l'ensemble de ces manuscrits et le résultat de mon examen a été, comme je l'ai cablé il y a trois jours à M. Charles-Roux, qui était en Angleterre et à qui j'ai transmis le résultat, m'a eu répondu, qu'à mon avis il est très utile de les publier.

Ce sera certainement une charge assez lourde pour la colonie puisque M. Max Leclerc, gendre de M. Colin avec qui, en l'absence de son beau-père, j'ai dû m'entendre ce sujet, estime à 200 ou 250 le nombre d'exemplaires qui pourront être vendus au public, et quant à moi, je ne sais pas si l'on atteindra ce chiffre d'autant qu'en paraîtra peu après un résumé. Le prix fort des trois volumes et de l'atlas ne pouvant pas au maximum dépasser 35 à 40 francs, et une remise de 50% sur ce prix fort devant être faite au libraire dépositaire, il n'y a donc, de ce fait, guère plus de 4 à 5000 francs de recettes à prévoir. Vous aurez en outre quelques souscriptions des divers ministères, notamment du Ministère de l'Instruction Publique pour nos bibliothèques de France, soit une cinquantaine au prix fort de 40 francs, ou un total de 2000 francs. La situation pécuniaire se résume donc ainsi : dépenses 26 000 francs, recettes probables, 6 à 7000 francs, d'où une charge de 20 000 francs pour le budget de la Colonie.

Mais cette dépense ne doit pas vous arrêter car les nombreux m[ém]oires (?) qui composent ce volumineux manuscrit, ont une réelle valeur et leur publication sera certainement très utile à l'œuvre de la colonisation que vous poursuivez avec tant d'efforts. Elle montrera en outre le travail énorme qui a été fait (et si bien fait) sous votre haute et intelligente direction et servira de guide aux administrateurs des autres colonies, passées et futures.

Les seules remarques que j'ai à faire sont les suivantes :

- 1° : Après la préface (p. 1 à 29) qui est très bien faite, viennent deux pages sur l'origine du nom de Madagascar où, après une dizaines de lignes tirées de mon *Histoire de la Géographie de Madagascar*, l'auteur dit que, <u>d'après moi</u>, le nom de

Madagascar ou Madaï-goss-ar, signifie terre (ar en malais) des hommes (gosse en bantou) Madaï (nom d'une tribu en Centre Afrique), or je n'ai jamais dit ni pensé une chose semblable et j'ai tout simplement cité dans une des notes de la page 26, cette étymologie ultra fantaisiste que M. Isaac Taylor a proposée dans *L'Antananarivo Annual*, 1891, p. 376 et que j'ai fait suivre d'un point d'exclamation (!). Je dis que le nom de Madagascar (inventé en 1298 par Marco Polo qui n'a du reste jamais quitté l'Asie et qui écrit indifféremment dans le manuscrit original Madeigascar ou Mogelasio) est une simple corruption de Mogadicho ou Mogdicho, ville la plus riche et la plus commerçante de toute la côte orientale d'Afrique au Moyen-Age, et j'en donne les preuves p. 24 à 34 et 35-36 de mon *Histoire de la Géographie de Madagascar*. Or, si l'auteur de cette note du reste très courte, avait émis une opinion personnelle, je ne vous en aurais pas écrit et je l'eusse fait imprimer telle quelle, mais je ne puis accepter la paternité d'une opinion qui n'est pas la mienne et que je considère (avec tout le monde du reste) comme bizarre et inacceptable. Aussi je vous demande la permission de remanier ces deux pages, ce sont du reste à peu près les deux seules de tout l'ouvrage sur lesquelles j'ai à faire des observations sérieuses. Il y a aussi une erreur sur la date de découverte de Madagascar qui est 1500 et non 1506 comme il y est dit.

- 2° : Dans le chapitre intitulé «Comment on va de France à Madagascar », après les 14 premières pages qui sont parfaitement à leur place et utiles, il y en a 42 qui donnent des renseignements généraux sur les diverses escales où touchent les navires en allant de Marseille à Majunga. Peut-être peut-on réduire de moitié cette partie, intéressante cependant, mais qui ne touche qu'indirectement les colons de Madagascar. Toutefois je ne propose pas de la retirer, l'économie qui en résulterait serait presque nulle. Il n'en est pas de même pour les cartes et plans numérotés 2 à 8 (représentant les signaux maritimes, le Canal de Suez, les phares de Djibouti, Bab-el-Mandeb etc…). Je ne vois aucune utilité, je vois plutôt un inconvénient à les annexer à un atlas qui à mon avis doit être exclusivement consacré à Madagascar. D'autre part, vous avez envoyé, depuis que le devis de 26 000 francs a été établi, une carte des voies télégraphiques et postales qui n'y est pas comprise et pour causes d'économies, il me semble en tout état de cause indispensable de

laisser de côté tout ce qui n'est pas absolument malgache, d'autant plus que dans le susdit devis aucune correction n'est prévue. Il n'est pas douteux qu'il y en aura très peu mais il semble difficile qu'il n'y ait pas, par-ci, par-là, quelque petite omission à réparer ou rectification à faire et ce sera toujours la source d'un petit supplément. En supprimant les cartes et plans de l'Océan Indien et des escales à la côte d'Afrique, nous aurons le moyen de ne pas dépasser le devis.

- 3° : Dans les deux profils à travers l'île, l'échelle des hauteurs est quatre fois plus grande que celle des longueurs. Un tracé où les hauteurs sont aussi exagérées ne peut que donner des idées fausses. Voulez-vous m'autoriser à réduire cet écart qui est réellement trop grand à 1/20 ou même 1/15 ? Ce serait préférable.
- 4° : Dans la sixième partie, il y a à la suite d'intéressants mémoires (sur l'hygiène et la pathologie, sur les bourjanes et sur la m[…] (illisible) et les prix à Madagascar, sur le tanghin, sur les vents et cyclones et sur les tremblements de terre, sur les postes et télégraphes, sur les lois malgaches anciennes et la justice actuelle, sur les domaines et la propriété foncière, sur les mines du point de vue administratif) un nombre assez grand de feuilles volantes imprimées, entassées sans ordre, et ayant trait aux décrets et arrêtés pris au sujet de l'enseignement, des impôts, de la milice, des chambres consultatives, des commissaires-priseurs, de la médecine et des hôpitaux, de l'immatriculation des propriétés, du travail des indigènes, du jardin d'essai, des taxes de communication. Il me semble que quelques-uns de ces arrêtés doivent être reportés dans le corps ou à la fin des mémoires ayant trait aux mêmes sujets (l'immatriculation des propriétés pourrait aller avec la propriété foncière, les jardins d'essai avec l'agriculture etc…) ou vaut-il mieux faire un chapitre d'arrêtés divers ?
- 5° : Je vois qu'on écrit souvent Emyrne au lieu d'Imerina. Quelle est l'orthographe que vous admettrez ? Il est important qu'il y ait uniformité sous ce rapport dans tout l'ouvrage.

En résumé, le manuscrit que nous vous avons engagé par cablogramme à faire imprimer est très intéressant à tous les points de vue, géographique et scientifique, et a une très grande importance pour l'avenir de Madagascar que vous avez su si bien arracher à l'anarchie et au désordre pour y jeter les bases d'une colonie qui, certainement, dans un temps assez proche, sera grâce à vous riche et prospère.

Vous pouvez compter que je veillerai avec d'autant plus de soin sur l'impression de cet ouvrage que je suis sûr qu'il fera le plus grand honneur aux divers auteurs qui ont participé à sa rédaction et surtout au chef éminent qui en a conçu l'idée et dirigé l'exécution.»

49. Lettre n°4 d'Alfred Grandidier à Gallieni, le 25 mai 1899, de Marseille [MNHN Ms 2815].

« Mon cher Général,

En l'absence de M. Charles-Roux et du Prince d'Arenberg qui devaient venir vous souhaiter la bienvenue à Marseille mais qui, au dernier moment, ont été à leur très grand regret empêchés de se joindre à nous, je vous apporte les témoignages de gratitude et d'admiration des membres du Comité de Madagascar et de tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à nos colonies. Je me contenterai de redire ce que j'ai dit à l'Assemblée Générale de la Société de géographie de Paris le mois dernier, à la fin de mon rapport sur votre grande œuvre, que si, comme nous en sommes convaincus, nous aurons sous peu une France australe riche et prospère, c'est à vous, et à vous seul, que nous le devons. Nous vous en sommes profondément reconnaissants.»

50. Lettre n°5 d'Alfred Grandidier à Gallieni, vers l'été 1900 [MNHN Ms 2815].

« Mon cher Général,

Je vous remercie des bonnes lettres que vous avez bien voulu m'écrire malgré vos très nombreuses […] (illisible) au cours de votre voyage d'exploration politique et économique que vous faites autour de votre île, car elle est bien cette île qui, sans vous, mon Général, eût été un gouffre où nous aurions entassé l'argent sans chance d'en tirer un parti utile et, lorsque pour son malheur, vous devrez la quitter, vous laisserez à votre successeur une œuvre si bien construite qu'il lui faudra bon gré mal gré la continuer suivant votre plan si heureusement ag[encé ?]. Je suis avec un intérêt considérable la croissance de notre colonie qui, née sous de fâcheuses auspices, prend chaque jour une plus grande vigueur, témoignant d'une vitalité qui m'étonne. Mais vous n'êtes pas comme tous ceux qui ont une lourde responsabilité, exempt de déboires, de critiques, d'attaques venant souvent d'où on devrait les moins attendre, le

sentiment du service rendu au pays doit vous suffire, vous cuirasser contre toutes ces tristesses. Qu'il me soit donc permis de vous apporter l'humble hommage d'un vieux malgache qui comprend toutes les difficultés de votre lourde tâche et se félicite de vos succès.

Qu'il soit aussi permis à un père d'exprimer toute sa vive et affectueuse reconnaissance pour l'appui moral et matériel, précieux et efficace, que vous avez eu l'extrême bonté de donner à mon fils. Il en est extrêmement touché et respectueusement reconnaissant et je ne le suis pas moins que lui. Il ne pourra mieux vous témoigner sa reconnaissance qu'en publiant de bons travaux sur Madagascar et j'espère que sur ce rapport il est en bonne voie.»

51. Lettre n°6 d'Alfred Grandidier à Gallieni, le 9 ? août 1904, de Paris, en réponse aux lettres des 1er juin et 1er juillet 1904. [MNHN Ms 2815].

« Mon cher Général,

Je vous remercie pour votre bonne, longue et fort intéressante lettre qui ne m'est arrivée qu'il y a quelques jours et qui a suivi celle du 1er juillet.

Tout ce que vous me dites au sujet des difficultés que rencontre l'application des méthodes Laveran[2] est exact, mais il est bon de tenter quelque chose. Certes, vous ne pouvez espérer vous rendre de suite maître des ennuyeuses fièvres paludéennes, comme les moustiques n'étendent pas leur périmètre si loin du lieu où se sont développées leurs larves, je suis persuadé qu'on peut en faire disparaître de certaines localités pendant au moins quelques temps, ce qui est toujours autant de gagné. Les Américains, qui sont d'esprit pratique, ont décidé à Cuba un règlement assez brutal, je le veux bien, mais qui a eu son plein effet et en un temps très court a fait disparaître les fièvres paludéennes et, ce qui est plus important, la fièvre jaune. Les essais que vous tenterez produiront, j'espère, de bons effets qui convertiront les incrédules. Tout est là : faire pénétrer dans des têtes obtuses la conviction qu'on peut vaincre le mal et ce qu'il faut faire. Car le point capital est de convaincre ceux qu'on veut sauver.

Les nouvelles que vous me donnez du chemin de fer me font un bien grand plaisir et je ne puis que vous louer d'avoir osé une semblable entreprise et de l'avoir réussie. Votre œuvre sera grande sous tous les rapports et je m'en réjouis pour mon pays et pour vous.

[2] Alphonse Laveran (1845-1922), médecin militaire français spécialiste de médecine tropicale et connu pour ses découvertes sur le paludisme à partir de 1880 en Algérie.

Sur ce qui touche à la question des missions, je ne puis vous cacher que j'ai été désolé de lire dans les journaux le passage que le Ministre a servi aux députés, je sais fort bien que ce passage aurait besoin d'être accompagné du texte complet pour qu'on pût avoir votre pensée réelle. Il y a longtemps qu'on dit qu'avec une seule ligne on peut faire pendre un homme et soyez assuré que je connais trop votre esprit éclairé et libéral pour ne pas avoir jugé et dit à mes amis de club et d'ailleurs que ce passage isolé ne pouvait être l'expression complète et exacte de votre pensée. Je suis d'avis avec vous que l'instruction demi-classique légèrement moyenâgeuse des Pères n'est pas ce qui convient à des populations comme les Malgaches. C'est en effet sur les travaux manuels et professionnels qu'il faut faire porter le maximum de nos efforts mais, d'autre part, je ne sais trop s'il faut vulgariser dans nos colonies exotiques l'enseignement du français. C'est plutôt nous, les dirigeants, qui devons apprendre la langue des peuples conquis. Je ne vois pas d'utilité à ce qu'ils puissent lire des livres et des journaux écrits par des gens d'univers tout autre. La diffusion à outrance de notre langue a certes d'excellents côtés, mais elle éveillera en eux des ambitions politiques que je redoute. Ceci dit, sans que je blâme d'une manière absolue cette diffusion, mais qui doit être faite avec de grandes précautions et accompagnée d'enseignements et de publications ayant pour but de contrevenir un danger que je crains. En effet, lorsqu'ils auront quelques vagues notions de sciences exactes et économiques, les Malgaches, tout comme les Japonais, en viendront in petto à se croire supérieurs à nous et à nous mépriser, ou en tous cas à discuter nos actes et nos ordres, et à être tentés de se révolter. Tant que le pays sera entre vos mains, tout ira bien, mais que fera votre successeur et surtout […] (illisible) succession par ce temps d'individualisme à outrance ?»

52. Lettre n°7 d'Alfred Grandidier à Gallieni, le 31 octobre 1915, de Paris [MNHN Ms 2815].

« Comme tous les Français, mon cher Général, j'applaudis à votre nomination au Ministère de la Guerre et c'est avec joie et toute confiance dans l'avenir que je vous envoie mes plus affectueux compliments.

Ce n'est pas vous du reste que je félicite surtout aujourd'hui, mais la France, mais tous les soldats qui sont sur le front et moi-même qui ne suis, hélas ! qu'un inutile témoin de cette lutte mémorable entre toutes.

Vous savez dès longtemps, très longtemps, quelle haute estime, je dirai quelle admiration j'ai pour votre carrière de soldat et de colon, et je parle, comme vous le savez, en toute connaissance de cause.

Aujourd'hui que la victoire est à nous plus sûrement que jamais, je serai heureux si je vis encore quelques temps, d'applaudir au succès final des efforts de notre admirable armée et de ses chefs.

Votre très dévoué et affectionné Alfred Grandidier »

53. Lettre n°8 d'Alfred Grandidier à Gallieni, le ? [16 ou 17 mars] 1916 [MNHN Ms 2815].

« Mon cher Général,

Je vois dans les journaux de ce matin que vous avez donné votre démission. Cette nouvelle m'afflige, car personne n'est plus capable que vous de mener à bonne fin la grande œuvre que j'ai été si heureux de vous voir entreprendre en un moment si critique. Je déplore pour la France cette malheureuse maladie qui vous arrête malencontreusement à mi-chemin de la victoire. Je vous envoie l'assurance de mes sentiments d'admiration et de reconnaissance pour les grandes œuvres que vous avez accomplies dans votre belle et longue carrière, et de profonde amitié.

Alfred Grandidier.»

54. Lettre d'Alfred Grandidier au Commandant Gruss[3] le ? [fin mai] 1916 [MNHN Ms 2815].

« Mon cher Gruss,

J'apprends à l'instant le grand malheur qui vous frappe, vous et Mme Gruss, en même temps que la France et les amis du Général, et je tiens à vous envoyer à tous deux l'expression de mon profond, très profond chagrin. Je partage votre deuil et celui de notre chère patrie qui perd en lui le meilleur et le plus utile de ses enfants, parti pour notre malheur sans avoir terminé la belle œuvre si bien commencée à Paris, mais son nom y restera toujours attaché ainsi qu'à la magnifique colonie de Madagascar qu'il a créée de toutes pièces : nous lui en

[3] Gendre de Gallieni.

devons une reconnaissance éternelle. J'avais préparé sa future élection à l'Académie des Sciences où j'eusse été si heureux de l'avoir pour confrère. Le terrible et aveugle destin ne l'a pas permis. Mais sa mémoire restera honorée et grande parmi nous et après nous.

Guillaume ne cesse de me demander des nouvelles. Je lui en avais donné dans ma dernière lettre, il y a trois jours, de bonnes. Hélas ! Je vais [lui] apprendre le grand malheur qu'il ressentira très vivement. Recevez pour vous et pour Mme Gruss et les enfants, ainsi que votre beau-frère, l'hommage de ma très vive et douloureuse sympathie.

Alfred Grandidier.»

Autour d' Alfred Grandidier

55. Lettre ouverte de Léon Réallon, Président du Comité de Madagascar, Secrétaire Général du Gouvernement de Madagascar, le 5 mai 1938 [cité dans Decary, Raymond, A la mémoire de l'explorateur Alfred Grandidier 1836-1921, Comité du monument à la mémoire de l'explorateur Alfred Grandidier, sans lieu, ni date]

« M[essieurs],

A l'occasion du centenaire de la naissance de l'Explorateur Alfred Grandidier, un comité s'est constitué pour commémorer par un monument élevé à Tananarive le souvenir du savant qui fut aussi un des meilleurs ouvriers de la cause coloniale et dont la vie fut un magnifique exemple de courage et de travail.

M. Albert Lebrun, Président de la République, a accepté la présidence d'honneur de ce comité qui groupe, sous la présidence effective de MM. Marius Moutet, Jean Zay, Monnerville et Jean Perrin, les plus hautes personnalités du monde scientifique et colonial de France et de Madagascar.

Comme Gallieni et Jean Laborde dont les traits sont déjà gravés dans la pierre, Alfred Grandidier dont le nom demeurera indissolublement uni à celui de Madagascar, doit survivre dans la mémoire de tous ceux qui s'intéressent aux sciences comme aussi dans celle de tous les habitants de la Grande Ile à laquelle il a consacré jusqu'à son dernier souffle.

Je me suis persuadé que vous approuverez cette initiative et je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien apporter votre aide au Comité à l'aide d'une contribution à la souscription ouverte, qui permettra d'honorer dignement celui dont la grande œuvre eut un double caractère, scientifique et national. Les souscriptions sont reçues aux guichets de la Banque de Madagascar, 88 rue de Courcelles à Paris, ou peuvent être adressées directement au Secrétariat Général du Comité à Tananarive.

Je vous prie d'agréer, M[essieurs], les assurances de ma haute considération. »

56. Biographie sommaire et circonstanciée des membres de l'entourage d'Alfred Grandidier

D'Abbadie, Antoine (1810-1897)

Etudiant au Muséum d'Histoire Naturelle et au Collège de France, il effectue de nombreux voyages pour observer des éclipses solaires. Il participe en 1836 au Brésil à une mission scientifique de physique du globe, sous l'égide de l'Académie des Sciences. De 1837 à 1839 puis de 1839 à 1849, il explore l'Ethiopie à la recherche notamment des sources du Nil. Il entre à l'Académie des Sciences en 1867. La même année, il publie *Instructions pour les voyages d'exploration*, insistant particulièrement sur la localisation précise des découvertes et prélèvements, et commence en parallèle à suivre les voyages d'Alfred Grandidier. Il parraine l'entrée d'Alfred Grandidier à l'Académie des Sciences en 1884, pour son rapport de l'Exposition Universelle de 1878. Il devient Président de la Société de Géographie en 1892.

Alluaud, Charles (1861-1949)

Naturaliste chargé de nombreuses missions dans l'Océan Indien et en Afrique entre 1880 et 1930, il est Directeur de la Société Entomologique de France de 1899 à 1914. Il voyage notamment aux Seychelles en 1892, et plusieurs fois à Madagascar entre 1893 et 1901, ce qui le rapproche d'Alfred Grandidier. Il découvre à Madagascar au moins 4627 coléoptères et reçoit le Prix Savigny en 1907. C'est aussi un ami du député réunionnais François de Mahy.

Prince d'Arenberg, Auguste (1837-1924)

Aristocrate descendant d'une grande famille du Saint-Empire, il est membre du Jockey Club en 1860, dont il devient Vice-Président en 1885. Député monarchiste du Cher de 1877 à 1881, il est élu député républicain entre 1889 et 1902, ami de Gambetta. Co-fondateur en 1889 du Comité de l'Afrique Française, dont il devient ensuite Président, il rencontre Alfred Grandidier dans le milieu des lobbyistes coloniaux. Ils fondent ensemble, avec d'autres amis, la Société des Amis des Explorateurs en 1894. De 1896 à 1913, il est Président de la Compagnie du Canal de Suez.

Baillon, Henri Ernest (1827-1895)

Médecin et botaniste de renom au Muséum, il commence dans les années 1850 comme professeur particulier d'Alfred Grandidier, qu'il prépare au baccalauréat. Il obtient sa thèse de médecine en 1855 puis sa thèse d'histoire naturelle en 1858 et devient professeur à l'Université de Paris en 1863 puis intègre le Muséum. Il obtient la Légion d'Honneur en 1867. Membre de la Société Botanique de France depuis sa création en 1854, il rejoint la Royal Society en 1894. Il est l'auteur notamment de l'immense et inachevée *Histoire des Plantes* ainsi que de trois volumes de l'*Histoire des plantes de Madagascar* rédigée à la demande d'Alfred Grandidier.

Bastard, Eugène (1865-1910)

Enseignant, il entre au Muséum en 1894 pour classer des collections paléontologiques. Il part en mission dans le Sud-Ouest de Madagascar en 1896, à la recherche des fossiles, sur la demande d'Alfred Grandidier. Mais, blessé vers Tuléar dès 1897, il doit rentrer en France. Il retourne en mission scientifique et politique chez les Mahafaly en 1899. En 1900 il devient administrateur colonial de Fort-Dauphin, jusqu'à sa mort.

Blanchard, Emile (1819-1900)

Zoologiste, il entre au Muséum dès 14 ans et devient préparateur en 1838. Passé aide-naturaliste en 1841, il accompagne en Sicile Henri Milne-Edwars et Quatrefages de Bréau. De 1860 à 1880 il est membre du CTHS puis il est élu à l'Académie des Sciences en 1862. De 1864 à 1892 il occupe la chaire des crustacés, arachnides et insectes au Muséum ce qui lui permet d'aider Alfred Grandidier. Il pousse Alfred Grandidier à se présenter à l'Académie des Sciences en 1884. La cécité freine son travail à partir de 1890.

Prince Bonaparte, Roland (1858-1924)

Explorateur et botaniste issu de la famille impériale française, grand collectionneur, il cherche à constituer le plus grand herbier privé au monde, mais aussi une collection universelle de photographies anthropologiques. Devenu Correspondant du Muséum en 1893, il est élu à l'Académie des Sciences en 1907. Il croise Alfred Grandidier essentiellement à la Société de Géographie, dont il prend la présidence entre 1910 et 1924, de même que celle de la Société d'Anthropologie de Paris.

Bonvalot, Gabriel (1853-1933)

De 1880 à 1887 il effectue une mission en Asie Centrale financée par le Ministère de l'Instruction Publique, et pour laquelle il est récompensé par la Société de Géographie en 1887. En 1889 il devient le premier européen à parcourir entièrement le Tibet, y compris Lhassa, dans le cadre d'une mission financée par le père d'Henri d'Orléans, le Duc de Chartres, amis d'Alfred Grandidier. A partir de 1893 il devient Correspondant du Muséum et effectue une mission en Algérie. Revenu fervent colonialiste, il fréquente alors Alfred Grandidier, avec qui il fonde la Société des Amis des Explorateurs.

Général Borgnis-Desbordes, Gustave (1839-190?)

Ami d'Alfred Grandidier, polytechnicien puis officier de Marine, il effectue en 1880 une exploration du fleuve Sénégal, puis voyage au Soudan, en Nouvelle-Calédonie et en Indochine. Il est pressenti pour mener la campagne de Madagascar en 1894 avant qu'elle ne soit confiée à l'Armée de Terre.

De Broglie, Albert (1821-1901)

Grand ami de Napoléon Grandidier, le père d'Alfred, il est lui-même le fils de Victor de Broglie qui fut un homme d'Etat, diplomate et membre de l'Académie Française. Historien, plusieurs fois Président du Conseil sous la Troisième République et lui-même élu à l'Académie française en 1862, il est membre du Cercle de l'Union, un club élitiste auquel appartient aussi très certainement Alfred Grandidier.

Catat, Louis (1859-1933)

Enseigne de Vaisseau en 1880, il quitte la Marine en 1887 et soutient sa thèse de médecine. En 1887-1888, il effectue une mission au Panama pour le Ministère de l'Instruction Publique. En 1889-1890 il part explorer Madagascar avec Maistre et Foucart, suivant les consignes d'Alfred Grandidier. Il visite Tananarive, l'Ouest de l'Imerina, Tamatave, Antongil, Majunga, Fianarantsoa et Fort-Dauphin. Cette exploration lui vaut la Médaille d'or de la Société de Géographie en 1891. Il retourne à Madagascar comme Résident à Majunga, de 1893 à 1895, et reste en contact avec Alfred Grandidier, qui organise avec ses collections une grande exposition au Muséum. De 1895 à sa mort il exerce la médecine dans la région parisienne.

Charles-Roux, Jules (1841-1918)

Industriel marseillais, il est député républicain modéré de 1889 à 1898, partisan du libéralisme économique, contre Jules Méline, mais surtout personnalité du « Parti Colonial ». Membre fondateur de nombreux comités, dont le Comité de Madagascar, il est aussi Président de la Société de Géographie de Marseille et membre de la Commission des Voyages au Ministère de l'Instruction Publique. Il se lie d'amitié avec Alfred Grandidier, Gallieni mais aussi Lyautey, faisant toujours coïncider ses intérêts politiques et économiques outre-mer avec ceux de la science. En 1900, président de plusieurs compagnies maritimes, il est membre de la section coloniale de l'Exposition Universelle, aux côtés de Guillaume Grandidier notamment. En 1903 il devient Président de l'Union Coloniale, qui absorbe le Comité de Madagascar. Enfin, il organise l'Exposition Coloniale de Marseille en 1906.

Père Colin, Elie (1852-1923)

Jésuite, il est choisi par Le Myre de Vilers pour diriger l'établissement scientifique de Tananarive en 1884-1885. De 1885 à 1888, il se perfectionne en sciences et en astronomie, successivement en Grande-Bretagne et à l'Observatoire de Paris. Arrivé en 1888 à Tananarive, il entreprend la construction de l'observatoire et débute sa collaboration scientifique avec Alfred Grandidier. L'observatoire est détruit en 1894, il se réfugie un temps à Paris avec le Père Roblet et collabore avec l'armée française au sujet des cartes de Madagascar. Il reconstruit l'observatoire en 1898, avec le soutien d'Alfred Grandidier qui lui a fait obtenir de très nombreux prix scientifiques.

Cravato (v. 1832-?)

Né à Nosy-Be, il devient le plus fidèle accompagnateur d'Afred Grandidier dès son exploration de 1866 et voyage encore avec lui en 1868-1870. Resté auprès de la famille Samat à Morondava jusqu'en 1872, il est père d'un petit garçon fin 1871 puis disparaît, sans doute parti vers Tuléar. Il est caporal à la Vice-Résidence de Nosy-Ve en 1889.

Daubrée, Auguste (1814-1896)

Ami d'Alfred Grandidier, il sort de polytechnique en 1832 et devient professeur de minéralogie au Muséum en 1861. La même année il est élu à l'Académie des Sciences. L'année suivante, il devient professeur à l'Ecole des Mines et devient membre du CTHS, où il

a l'occasion de juger le travail d'Alfred Grandidier. A partir de 1872 il dirige l'Ecole des Mines, où Guillaume Grandidier étudie dans les années 1890.

Douliot, Henri (1859-1892)

Ancien élève de l'ENS et docteur en sciences, il devient préparateur au Muséum en 1889. Il part en mission à Madagascar en 1891 sous la direction d'Alfred Grandidier. Il visite Morondava et Maïntirano mais décède d'une fièvre bilieuse hématurique le 2 juillet 1892 à Nosy-Be. Il est l'ami du député réunionnais François de Mahy et du géographe Marcel Dubois.

Ferrand, Gabriel (1864-1935)

Diplomate et philologue, il se trouve à Madagascar entre 1887 et 1896, exerçant notamment la fonction de Vice-Résident à Mananjary. De 1896 à 1902 il est consul en perse, puis au Siam, avant d'obtenir le Consulat de Stuttgart. En 1903 il publie une thèse sur l'origine des Malgaches qui contredit les théories d'Alfred Grandidier. Pour lui, seuls les Merina sont asiatiques tandis que les autres Malgaches auraient des ancêtres africains bantous. Cette thèse, avec un parti pris idéologique visant à favoriser les côtiers, engendre avec Alfred Grandidier une importante polémique avant une rupture totale.

Foucart, Georges (1853-1920)

Ingénieur des arts et métiers, architecte, professeur de géographie, il participe en 1889-1890 à la mission Catat à Madagascar, entièrement définie par Alfred Grandidier.

Général Gallieni, Joseph (1849-1916)

Explorateur du Soudan français et du Sénégal pour l'Armée, en 1876-1882 puis entre 1886 et 1891, il devient le « Pacificateur du Tonkin » avec Lyautey entre 1892-1896. C'est en Indochine qu'il développe sa politique de la tache d'huile et sa politique des races, deux méthodes qu'il réutilise ensuite à Madagascar où il est Résident Général des troupes d'occupation de 1896 à 1905, toujours accompagné de Lyautey. Il devient à cette occasion un ami intime d'Alfred Grandidier, à qui il demande conseil et avec qui il réalise de nombreux projets. Pendant la Première Guerre Mondiale, il prend Guillaume Grandidier pour secrétaire particulier, avant de devenir Ministre de la Guerre.

Gautier, Emile-Felix (1864-1940)

Normalien, agrégé d'allemand, il effectue une mission dans le Sud et l'Ouest de Madagascar en 1893-1894, à l'issue de laquelle il reste sur l'île comme Directeur des affaires indigènes de Gallieni. C'est pourquoi il est en contact avec Alfred Grandidier. De retour en France en 1899, il présente une thèse de géographie puis devient professeur à Alger l'année suivante et entreprend des recherches sur le Sahara. Il effectue des traductions de *sorabe*.

Hamy, Ernest (1842-1908)

Adhérent en 1867 à la Société d'Anthropologie de Paris fondée par Broca, il termine sa thèse de médecine en 1868. Devenu aide-naturaliste au Muséum en 1872, il assiste Quatrefages avec qui il crée l'anthropologie préhistorique. Parallèlement, il publie sur les naturalistes Lamarck et Bonpland, entre à la Société de Géographie, qu'il finit par présider, devient membre du CTHS et de la Commission des Voyages du Ministère de l'Instruction Publique, comme Alfred Grandidier. Il est également un participant assidu aux réunions des explorateurs à la « Petite Vache ». En 1878 il présente à l'Exposition Universelle un « musée des missions ethnographiques ». En 1880, il fonde le Musée ethnographique du Trocadéro, pour lequel Alfred Grandidier lui offre de nombreuses pièces, au sein duquel il concilie anthropologie physique et ethnographie culturelle. Il conseille et dirige un grand nombre de missions ethnographiques, réalise des conférences pour la formation en ethnologie. Il fonde en 1882 la *Revue d'Ethnographie* et obtient en 1892 la chaire d'anthropologie du Muséum, à la suite de Quatrefages.

Janssen, Jules (1824-1907)

Ayant obtenu sa licence en mathématiques en 1852, il devient l'année suivante suppléant au lycée Louis le Grand. En 1855 il est licencié en sciences et enseigne au lycée Charlemagne. Recruté comme précepteur d'Alfred Grandidier, il accompagne les frères Grandidier en Amérique du Sud, mais doit retourner précocement en Europe en 1858 à cause d'une grave maladie. Il termine sa thèse en sciences physiques en 1860. En 1868 puis 1871, il voyage en Inde pour effectuer des observations astronomiques puis retrouve au moment de la Commune de Paris Alfred Grandidier, avec qui il garde un contact régulier. Il est admis au Bureau des Longitudes et à l'Académie des Sciences en 1873, fonde l'observatoire de Meudon

en 1875 puis celui du Mont-Blanc en 1891. Très admiré à l'Académie des Sciences, au Club Alpin français et à la Société de Géographie, il prend la présidence de cette dernière en 1895.

Julien, Gustave (?-1936)

Militaire, il travaille comme attaché à la Résidence de France à Madagascar puis il devient interprète du Corps Expéditionnaire pendant la campagne de 1894-1895. A partir de 1896 il entame une carrière d'administrateur colonial à Madagascar puis devient Gouverneur de la Côte d'Ivoire et finalement de Tahiti. A sa retraite, il enseigne des langues austronésiennes et effectue des missions à Madagascar pour l'Institut d'Ethnologie. Proche de Le Myre de Vilers et de Gallieni, il a également récolté de nombreuses informations sur la carrière d'Alfred Grandidier.

Famille Laborde-Campan

- Jean Laborde (1805-1878), échoué à Madagascar en 1831, devenu consul de France à Tananarive, accueille Alfred Grandidier chez lui en 1869-1870 et lui ouvre les portes de la cour merina. Père de Clément Laborde, mort en 1874, grand-père d'Emilie Rasoa-Harisoa, morte en 1897, et arrière-grand-père d'Amélia-Adrienne, née en 1878.
- Jean-Louis Laborde, frère du précédent, mort en 1856 à Madagascar, père d'Edouard Laborde. Celui-ci, né en 1846, est représentant à Madagascar pour la maison de commerce marseillaise Roux-de-Fraissinet puis sa concurrente Rabaud à partir de 1876. Il termine sa vie comme vigneron en Dordogne, où il s'est installé avant la fin du XIXème siècle. Très proche ami d'Alfred Grandidier durant son séjour malgache, il devient ensuite un des ses meilleurs collecteurs sur le terrain dans les années 1870.
- Jeanne-Marie Campan, née Laborde, morte en 1874 à Madagascar, mère de Jean Campan, agent pour Roux-de-Fraissinet, et d'Albert Campan, mort en 1892. Albert Campan devient consul en 1875, tout en restant l'ami et le pourvoyeur d'objets d'histoire naturelle d'Alfred Grandidier. En 1876 il est père de Jean-Baptiste Campan, qui fournira des informations précieuses à Alfred Grandidier via son journal intime.

Lacroix, Alfred (1863-1948)

Grand ami d'Alfred Grandidier, ancien élève de l'Ecole de Pharmacie, il entre à la Société de Minéralogie en 1881. Il effectue une mission géologique en Ecosse en 1884,

l'année suivante en Norvège et en Suède, puis en Italie et à l'île d'Elbe en 1887. La même année, il devient préparateur au Collège de France. Docteur en sciences en 1889, il reprend ses voyages géologiques et volcanologiques jusqu'en 1902 : Canada, Italie, Montagne Pelée en Martinique, puis finit par entrer au Muséum. En 1903 il est reçu à la Société de Géographie par Alfred Grandidier à son retour de Martinique. Il y adhère la même année et en deviendra Vice-Président. En 1904 il est élu à l'Académie des Sciences, dont il devient Secrétaire Perpétuel en 1914. De 1920 à sa mort il est Vice-Président de la Commission des Voyages.

Le Myre de Vilers, Charles-Marie (1833-1918)

Entré dans la Marine à 12 ans, puis admis à l'Ecole Navale en 1849, il intègre finalement l'administration en 1861 et devient préfet d'Alger en 1869. Entre 1879 et 1883 il est Gouverneur de Cochinchine. Il profite de sa position pour financer et soutenir des explorations locales. C'est ainsi qu'il se lie avec Auguste Pavie, qu'il envoie au Cambodge puis nomme vice-consul à Luang-Prabang. De 1886 à 1889 il devient le premier Résident Général à Madagascar, très apprécié par Alfred Grandidier pour ses qualités politiques et ses actions en faveur de la science. Devenu député de Cochinchine en 1889, il revient à Madagascar en 1894 pour négocier avec la reine mais il échoue, ce qui provoque la guerre franco-merina et la conquête de l'île. En 1896 il fait campagne au Parlement pour que Madagascar devienne une colonie puis devient membre de l'Union Coloniale. Devenu correspondant du Muséum en 1892, il préside entre 1897 et 1900 la Société de Zoologie et d'Acclimatation où il était entré dès 1876. A la suite d'Alfred Grandidier, il occupe la Présidence de la Société de Géographie de 1906 à 1908.

Maistre, Casimir (1867-1957)

Fils d'un riche industriel héraultais, il fait l'Ecole Navale. En 1889-1890 il se joint à la mission Catat à Madagascar, planifiée par Alfred Grandidier. En 1891 il devient secrétaire de la Société de Géographie Commerciale et part en exploration au Tchad l'année suivante. En 1893 il rentre définitivement en France et reprend la direction de l'usine familiale.

Maunoir, Charles (1830-1901)

Secrétaire Général de la Société de Géographie pendant de très nombreuses années, véritable pilier de cette institution dans la seconde moitié du XIXème siècle, il devient donc

ami avec Alfred Grandidier. Il le rejoint comme correspondant du Muséum en 1896 et au sein de la Commission des Voyages du Ministère de l'Instruction Publique en 1897.

Milne-Edwards, Henri (1800-1885)

Père du suivant, il est docteur en médecine en 1823 puis obtient le Prix de Physiologie de l'Académie des Sciences en 1828. Il commence par enseigner l'entomologie au Muséum en 1841, puis la mammalogie à partir de 1862. En 1868, il accède à la Vice-présidence du Muséum et devient Doyen de la Faculté des Sciences. Il est également membre de la Société de Zoologie et d'Acclimatation et correspondant de la Royal Society depuis 1848. Ami d'Alfred Grandidier, il lui sert de témoin de mariage en 1872.

Milne-Edwards, Alphonse (1835-1900)

Fils du précédent, il obtient son doctorat de médecine en 1860 et celui de sciences l'année suivante. Il se spécialise dans le monde sous-marin. En 1865 il devient professeur à l'Ecole de Pharmacie, rejoint la Société de Zoologie et d'Acclimatatin en 1873, entre à a Commission des Voyages dès 1874, puis enseigne la zoologie au Muséum à partir de 1876. En 1877 il est élu à l'Académie des Sciences puis pousse son grand ami Alfred Grandidier à se présenter en 1884. En 1880 Il prend la direction du laboratoire de zoologie de l'Ecole des Hautes Etudes puis dirige le Muséum de 1891 à sa mort. Avec l'aide d'Alfred Grandidier, il souhaite donner au Muséum un rôle pivot dans le développement colonial de la France par le financement et le soutien scientifique accordés à des missions d'exploration. Parallèlement il prend la direction de la Commission des Voyages. En 1893 il crée les cours pour les voyageurs et appuie le voyage de Müller, organisé par Alfred Grandidier. Il met en place la réunion mensuelle des naturalistes et des explorateurs en 1895, ainsi que le *Bulletin du Muséum*. Il dirige la Société de Géographie de 1897 à sa mort, remplacé par Alfred Grandidier.

Prince de Monaco, Albert Ier (1848-1922)

Il commence ses explorations océanographiques dès les années 1870 avant de régner sur Monaco à partir de 1889. L'année même de son accession au pouvoir, il fonde l'Institut Océanographique de Monaco et entre à la Société de Géographie. Il suit les cours d'Alphonse Milne-Edwards et Alfred Grandidier au Muséum et se rend en compagnie de ce dernier au Congrès des Sociétés de Géographie à Berlin en 1899. L'année suivante il explore le Svalbard.

En 1906 il créé l'Institut Océanographique de Paris et en 1910 l'Institut de Paléontologie Humaine.

Müller, Georges (18?-1893)

Après avoir voyagé à ses frais au Maroc et en Tunisie, il organise avec l'aide d'Alfred Grandidier, son exploration de Madagascar en 1893. Il envoie au Muséum de très nombreux ossements, dont un squelette d'aepyornis, avant son assassinat près de Maevatanana.

D'Orbigny, Alcide Dessalines (1802-1857)

De 1826 à 1833 il voyage en Amérique du Sud pour étudier la zoologie, la géologie, l'anthropologie et la paléontologie. Considéré par Darwin comme un concurrent dangereux à cause de la progression de ses publications, il est en revanche l'ami d'un oncle d'Alfred Grandidier. Il devient en 1853 le premier professeur de paléontologie au Muséum.

Son frère cadet Charles (1806-1876) travaille également au Muséum, entre 1837 et 1864 et publie de 1849 à 1861 le *Dictionnaire universel d'Histoire Naturelle*, considéré comme la meilleure encyclopédie d'histoire naturelle du XIXème siècle.

Prince d'Orléans, Henri (1867-1901)

Fils de Robert d'Orléans Duc de Chartres, il est passionné d'aventures et de voyages. En 1889-1890 il voyage avec l'explorateur Bonvalot en Asie Centrale puis avec son cousin Philippe d'Orléans en Inde du Nord. En 1892 il parcourt l'Ethiopie et devient correspondant du Muséum en 1893. L'année suivante il co-fonde avec Alfred Grandidier la Société des Amis des Explorateurs. En 1895 il obtient la Médaille d'Or de la Société de Géographie pour de nouveaux voyages en Asie et retourne en Ethiopie en 1897-1898 avec le Comte Leontieff. Il meurt à Hanoï.

Oustalet, Emile (1844-1905)

Zoologiste du Muséum très ami avec Alfred Grandidier, il est ornithologue mais aussi intéressé par les insectes fossiles. Aide-naturaliste au Muséum depuis 1873, il prend la suite d'Alphonse Milne-Edwards à la chaire de mammalogie en 1900. Il préside la Société de Zoologie à partir de 1893.

Quatrefages de Bréau, Armand (1810-1892)

Anthropologue et naturaliste, il entre à l'Académie des Sciences, dans la section anatomie et zoologie en 1852. Il est également élu à l'Académie de Médecine. Il devient le premier professeur d'anthropologie du Muséum en 1855 et entre à la Société de Géographie en 1856. Il sera plusieurs fois Président de la Commission Centrale, véritable organe de pouvoir de la Société de Géographie, entre 1863 et 1871. Monogéniste, il s'oppose aux idées de Paul Broca. Devenu Président de l'Académie des Sciences en 1873, membre de la Commission des Voyages du Ministère de l'Instruction Publique, créateur de l'Ecole d'Anthropologie en 1875, il soutient la carrière d'Alfred Grandidier en lui suggérant de postuler à l'Institut mais aussi en lui donnant des conseils en anthropologie, notamment sur les populations indo-malaises. Il préside la Société de Géographie de 1890 à sa mort.

Radilofera, Antoine

Second fils du Premier Ministre Malgache Rainilaiarivony, et de la reine Rasoherina, frère aîné de Rajoelina, il passe en 1875 avec son aide de camp Marc Rabibisoa chez Alfred Grandidier, avec qui il gardera toujours contact. Il est père d'une fille née entre 1875 et 1878, et d'un fils qui étudie en Europe vers 1896. Son neveu Rajoelson, fils de Rajoelina, né vers 1873, étudie aussi en Europe, à l'Académie de Woolwich, en 1891-1892. Marc Rabibisoa a également deux enfants, qui étudient partiellement en Europe. Alfred Grandidier est le tuteur de tous ces étudiants malgaches en Europe.

Père Roblet, Désiré (1828-1914)

Jésuite installé à Madagascar dès 1862, il rencontre Alfred Grandidier durant son exploration. Cartographe, il réalise notamment un plan de Madagascar au 1/1000000ème d'une dimension de 1x2m, qui lui vaut notamment la Médaille hors-classe de la Société de Topographie et de Cartpgraphie, la Médaille d'Or de la Société de Géographie et la Médaille d'Or à l'Exposition Universelle de 1889. Il est également l'auteur en 1891 d'une carte de l'Imerina et du Betsileo.

Famille Samat

- Edmond (18?-1875), traitant à Morondava depuis 1847, frère de Philippe avec qui il possède une plantation à Nosy-Be (mais aussi frère d'Eugène et Alphonse entre autres), époux de Andravo et Elisa. Il possède huit postes de traite entre Morombe et

Maïntirano en 1870 et connaît très bien Lambert, Laborde, Campan, les Rosiers et Mézence. Il rencontre Alfred Grandidier dès son voyage de 1866, l'accompagne à plusieurs reprises dans ses voyages et effectue de nombreuses collectes pour lui jusqu'à sa mort du tétanos.

- Léo (1845-?), neveu du précédent, fils de Philippe, arrivé à Morondava en 1868, il rencontre Alfred Grandidier avec qui il va collaborer pendant de très nombreuses années. Epoux de Natoletsé, répudiée en 1889, qui lui donne 5 enfants dont Léonie en 1870, puis Léontine, il recueille aussi Peau-de-Satin, fille naturelle présumée d'Alfred Grandidier, et sa mère Faranzéhée. En 1889 il est père d'au moins onze enfants nés de ses deux épouses. Il s'installe à Nosy-Be en 1878 où il s'emploie auprès de la maison sud-africaine Mc Cubber à partir de 1879.
- Faranzéhée : concubine d'Alfred Grandidier lors de ses séjours à Morondava en 1868-1870, elle met au monde Peau-de-Satin en 1870. Soeur de Natoletsé, elle devient la concubine de son beau-frère Léo dès 1871 et lui donne 6 enfants (plus un mort-né), dont le premier naît en 1872 : Gaspard, Gabriel, Gaston, Victor, Léonette et Lizia.
- Peau-de-Satin : née en 1870 près de Morondava, sans doute des amours de Faranzéhée et d'Alfred Grandidier, élevée par Edmond puis Léo Samat. Elle est placée chez le traitant norvégien Andersen à Tuléar en 1889, qu'elle épouse et à qui elle donne une fille, Emara, en 1890, puis un fils en 1892.
- Adrien, fils d'Alphonse Samat, neveu d'Edmond et Philippe, cousin de Léo, travaille avec sa famille. Il meurt à 25 ans en 1875.

De Torcy (1844-1918)

Officier de l'Armée de Terre, colonel puis Général, il participe à l'Exposition des Sciences Géographiques avec Alfred Grandidier en 1875 et noue une grande amitié avec celui-ci. Il est numéro deux de l'état-major de la campagne de Madagascar en 1894-1895, raison pour laquelle il travaille à nouveau avec Alfred Grandidier, à qui il fait attribuer le grade d'Officier de la Légion d'Honneur l'année suivante. Il est également très ami avec la famille de Guillebon, au sein de laquelle se marie Gilberte, la fille d'Alfred Grandidier.

Traitants français à Madagascar (sauf Samat)

- Bellanger, capitaine de l'*Infatigable*, propriétaire de terres dans les environs de Tuléar offertes par Lahimerija. Sa fille épouse le chef Callama. Il transporte Alfred Grandidier en 1866 puis en 1868.
- Grevé, Créole de La Réunion, employé de Samat, il rencontre Alfred Grandidier vers 1869 et se met à collecter pour lui pendant plusieurs années. Il est aidé par son fils Léopold, né vers 1846 à Saint-Paul de La Réunion, et par son gendre Philippe. Léopold est père de sept enfants naturels. Grevé et Philippe sont assassinés par les Merina en 1895.
- César Pépin, né vers vers 1829 à Saint-Denis de La Réunion ou à La Possession, installé à Madagascar depuis 1845, père de sept enfants naturels, il rencontre Alfred Grandidier lors de ses voyages de 1866 et 1868-1870.
- Antoine Rosiers, capitaine de *l'Etienne-et-Laurence*, fait le commerce de l'orseille avec La Réunion et transporte du matériel pour Alfred Grandidier dans les années 1870. Il est également plusieurs fois pris en flagrant délit de traite négrière illégale. Il meurt dans le naufrage de son navire au large de La Réunion.
- Nicolas Rosiers, frère du précédent et capitaine de l'*Anna*, exerce les mêmes activités que son frère. Il meurt un peu plus tard à Tuléar.
- Autre frère Rosiers, capitaine de la *Célèste-et-Amélie*, exerce les mêmes activités que les précédents et possède des terres près de Tuléar offertes par Lahimeriza en 1861.
- Albert Julien Rosiers, fils ou neveu des précédents, né vers 1870 à Saint-Denis, installé à Nosy-Ve en 1891, serait une des plus grandes fortunes de Tuléar en 1901. Il croise Guillaume Grandidier.

De Turenne, Louis (1843-1907)

Entré à Saint-Cyr en 1863, il en sort hussard. Il participe à l'Exposition des Sciences Géographiques en 1875 avec Alfred Grandidier puis voyage un an en Amérique du Nord. En 1894 il co-fonde avec Alfred Grandidier et d'autres la Société des Amis des Explorateurs. Entré à la Commission Centrale de la Société de Géographie en 1896, il en devient Président

en 1903, alors qu'Alfred Grandidier est Président de la Société de Géographie. Il appartient comme lui au grand monde et fréquente la meilleure aristocratie.

57. La collection photographique d'Alfred Grandidier [BNF et Académie Malgache]

Nous réunissons ici les photographies ayant appartenu à Alfred Grandidier, aujourd'hui dispersées entre Paris et Tananarive. Une partie des clichés doit être portée à son crédit, les autres ont seulement été achetés par lui. Il faudrait y ajouter les gravures du « Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde » parues dans le *Tour du Monde*, dont 95 % environ sont tirées de l'album personnel d'Alfred Grandidier. Nous avons choisi de ne pas les faire figurer ici à quelques exceptions près, faute de place, et parce qu'elles sont facilement consultables en ligne sur le site Gallica. Le lecteur reconnaîtra quelques clichés reproduits ci-dessous ayant servi de modèle pour les gravures.

Les clichés de l'Inde ont tous été pris par Linnaeus Tripe entre 1857 et 1858.

Très peu de photographies de Madagascar sont officiellement attribuées à Alfred Grandidier, cependant en fonction du thème du cliché et de la date qui a souvent été portée dessus, il est possible d'en porter davantage à son crédit. Qui d'autre aurait pu photographier Befanery en 1866 par exemple ou l'escorte de l'explorateur dans le Sud ? Son nom est donc ajouté entre crochets. Pour d'autres clichés, comme celui du palais royal, il est probable mais pas absolument certain qu'Alfred Grandidier en soit l'auteur car d'autres photographes voyageurs ont pu se trouver dans la capitale la même année et Razafy a effectué des prises à Tananarive en 1869. Dans ce cas, nous avons indiqué [Alfred Grandidier ?]. Le doute règne également concernant les clichés de Ceylan et La Réunion qui, s'ils sont effectivement d'Alfred Grandidier, ont été réalisés respectivement en 1863 et en 1864-1867.

Concernant l'ensemble des photographies rassemblées ici, certaines légendes attribuées dans les lieux de conservation sont incomplètes, manifestement erronées ou certains clichés ne sont pas légendés. Dans la mesure du possible, nous avons tenté de remédier à cette situation en incluant nos précisions entre crochets à la suite de la légende d'origine.

Les numéros des photographies de l'Inde et d'Amérique du Sud correspondent au classement de la BNF, ainsi que quelques exemplaires représentant Madagascar, Ceylan et La Réunion. Nous avons rangé les clichés par pays et par région.

Equateur

Guayaquil 1857 [front de mer] (WF 113-1)

Guayaquil 1857 - Cathédrale (WF 113-2)

Quito 1858 (WF 113-3)

Quito 1858 - Marché (WF 113-4)

Quito 1858 - Eglise [Saint-François] (WF 113-5)

Quito 1858 - Eglise des Jésuites (WF 113-6)

Quito 1857 [avec le volcan Pichincha] (WF 141-1)

Quito 1857 (WF 141-2)

Quito 1857 [la cathédrale sur la place de l'Indépendance] (WF 141-3)

Guayaquil 1857 [exercice des pompiers dans le port] (WF 142-2)

Guayaquil 1857 [maisons en bois sur l'arrière-plage] (WF 142-3)

Guayaquil 1857 [cabanes de la périphérie] (WF 142-4)

Guayaquil 1857 [les arènes] (WF 142-5)

Guayaquil 1857 [scierie ?] (WF 142-6)

Pérou

Lima 1858 - Cathédrale (WF 113-7)

Lima 1858 - Eglise de la Merced [avec procession]

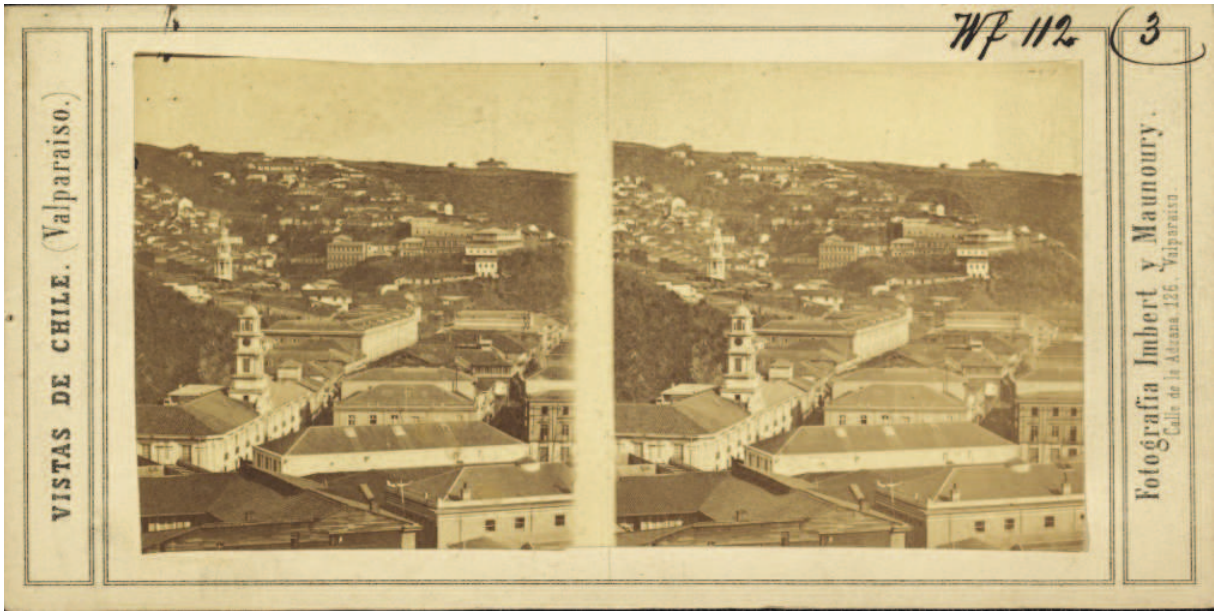
(WF 113-8)

Lima 1858 - Eglise de la Merced (WF 113-9)

Chili

Valparaiso [maisons de bois à flanc de colline] (WF 112-1)

Valparaiso par Imbert et Manoury [vue générale avec église] (WF 112-2)



Valparaiso par Imbert et Manoury [centre-ville] (WF 112-3)

Valparaiso par Imbert et Manoury [le port] (WF 112-4)

Valparaiso par Imbert et Manoury [monastère champêtre] (WF 112-5)

Valparaiso par Imbert et Manoury [pêcheurs amériendiens] (WF 112-6)

Valparaiso 1858 (WF 113-10)

Valparaiso 1858 [la rade] (WF 113-11)

Valparaiso 1858 [centre-ville vu de l'Est] (WF 113-12)

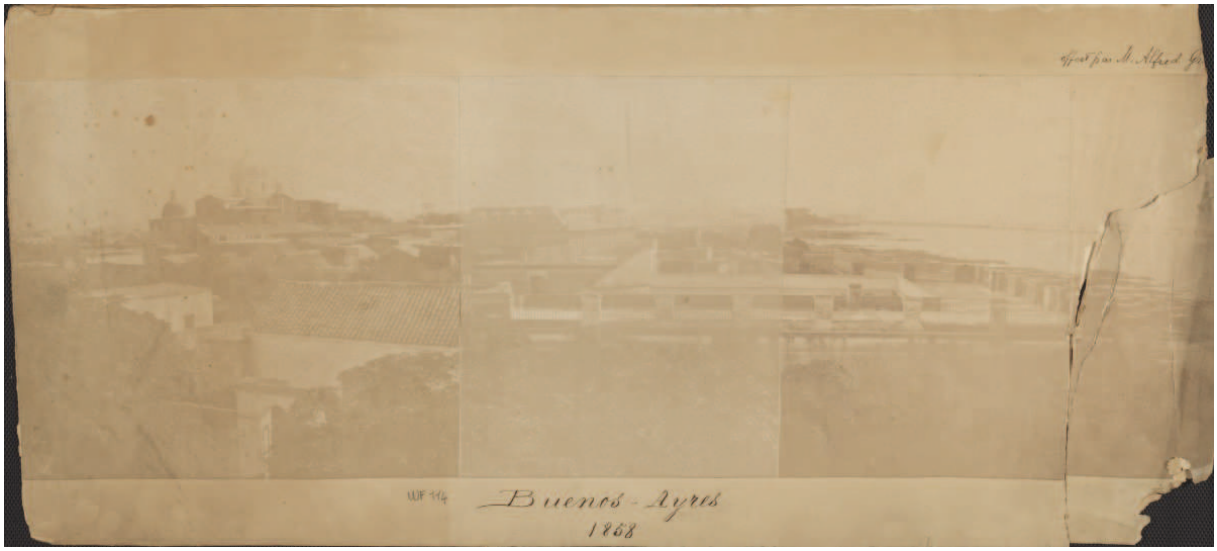
Valparaiso 1858 [centre-ville vu de l'Ouest] (WD 113-13)

Valparaiso 1858 [avec calèche] (WF 113-14)

Valparaiso 1858 [centre-ville] (WF 113-15)

Valparaiso 1858 [Plaza Echaurren ?] (WD 113-16)

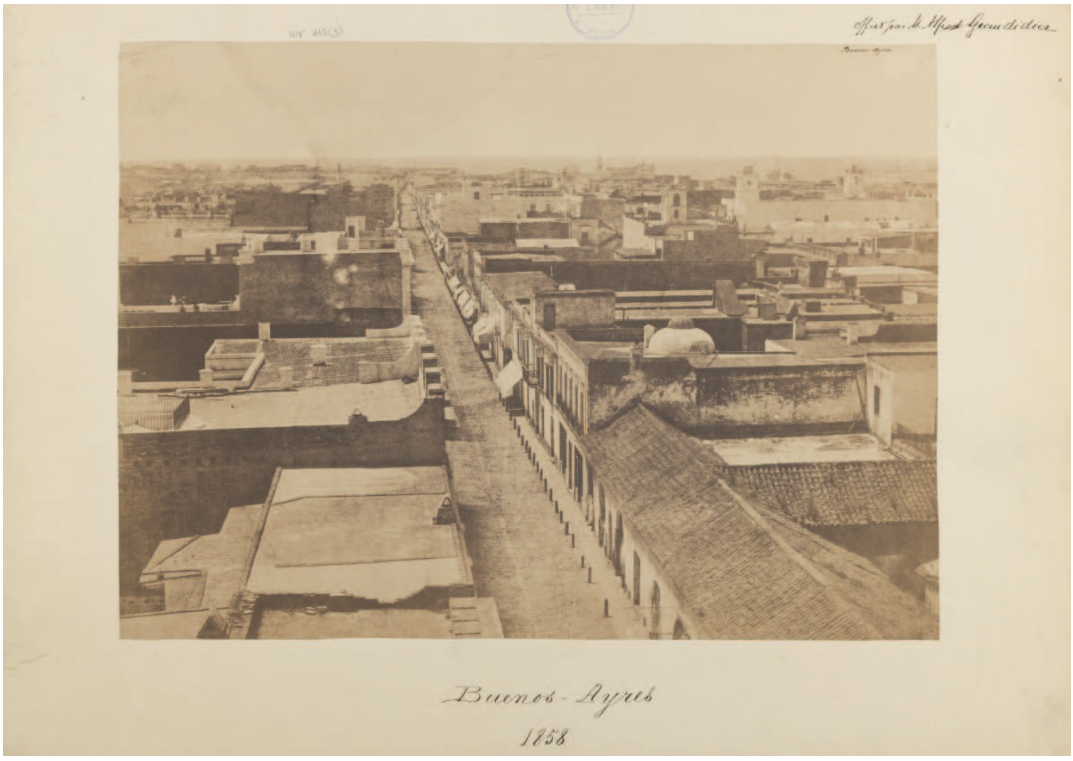
Argentine



Buenos-Ayres 1858 [panorama] (WF 114)

Buenos-Ayres 1858 - la douane (WF 115-1)

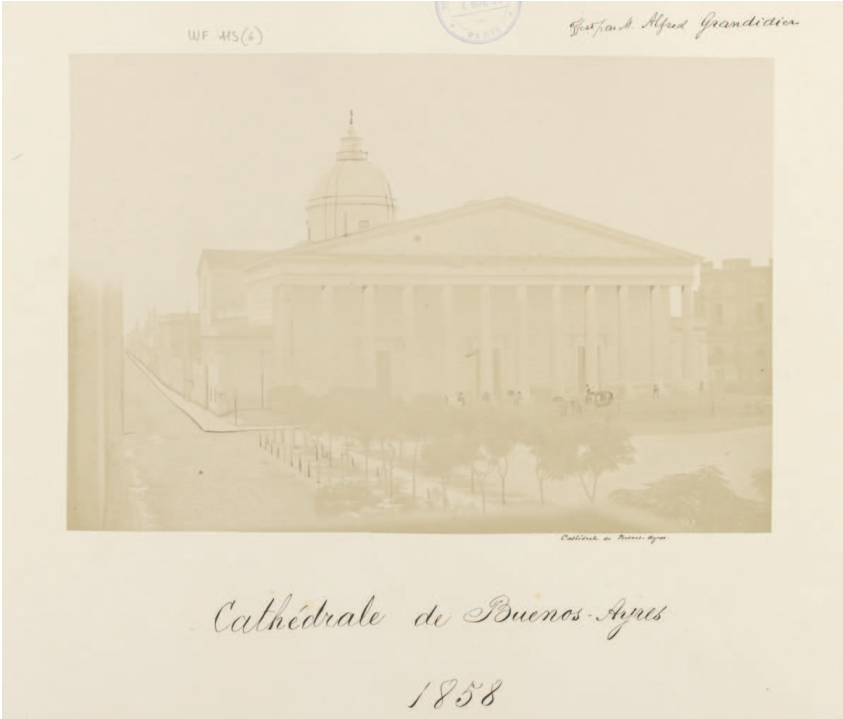
Buenos-Ayres 1858 (WF115-2)



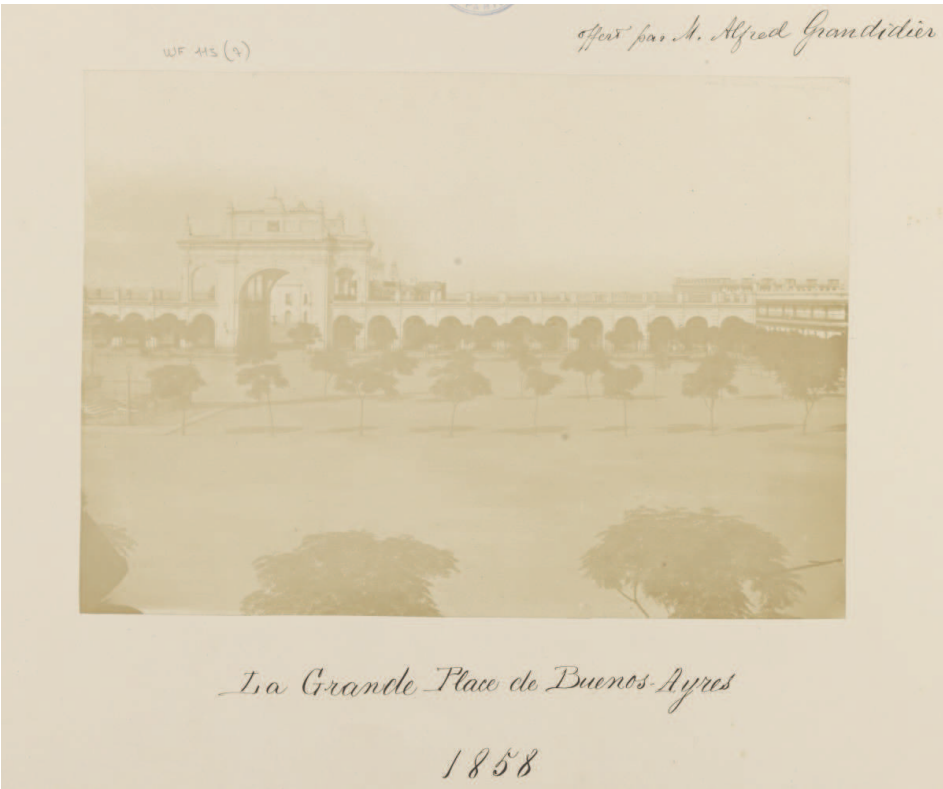
Buenos-Ayres 1858 (WF 115-3)

Buenos-Ayres 1858 [carénage] (WF 115-4)

Buenos-Ayres 1858 [quartier de la cathédrale] (WF 115-5)



Buenos-Ayres 1858 - la Cathédrale (WF 115-6)

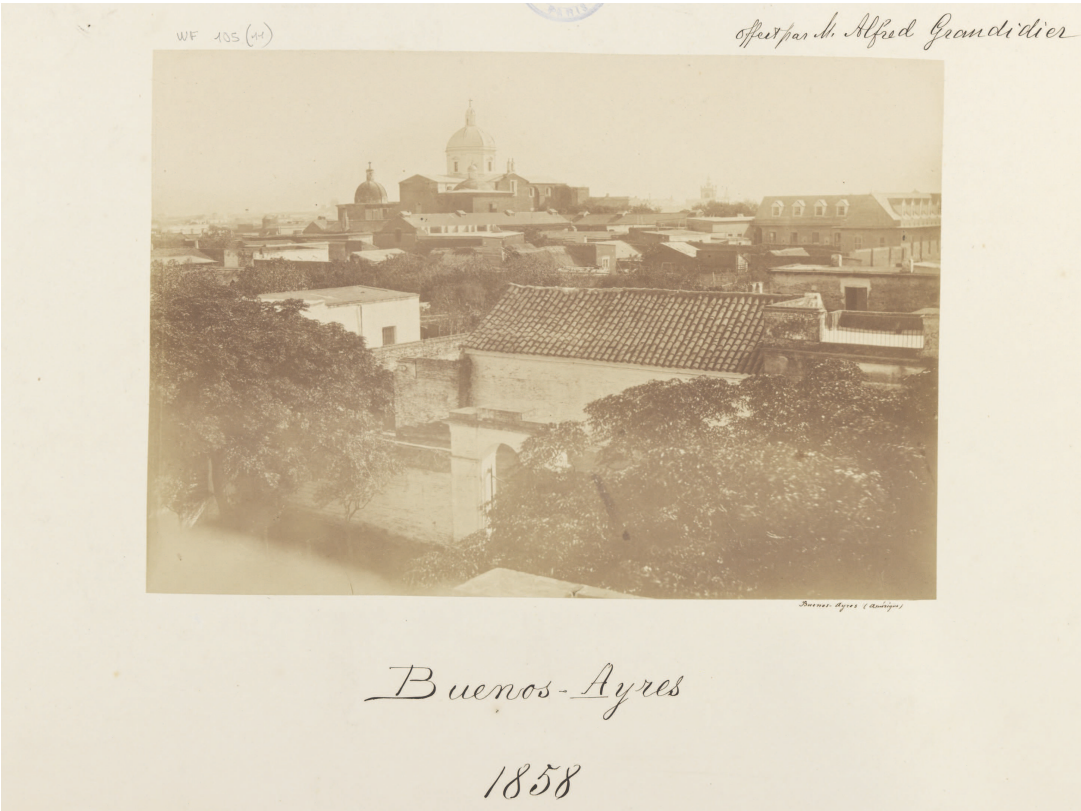


Buenos-Ayres 1858 - La Grande Place (WF 115-7)

Buenos-Ayres 1858 - Grande Place côté Cabildo (WF 115-8)

Buenos-Ayres 1858 - Grande Place côté Théâtre (WF 115-9)

Buenos-Ayres 1858 [carrioles devant une usine] (WF 115-10)



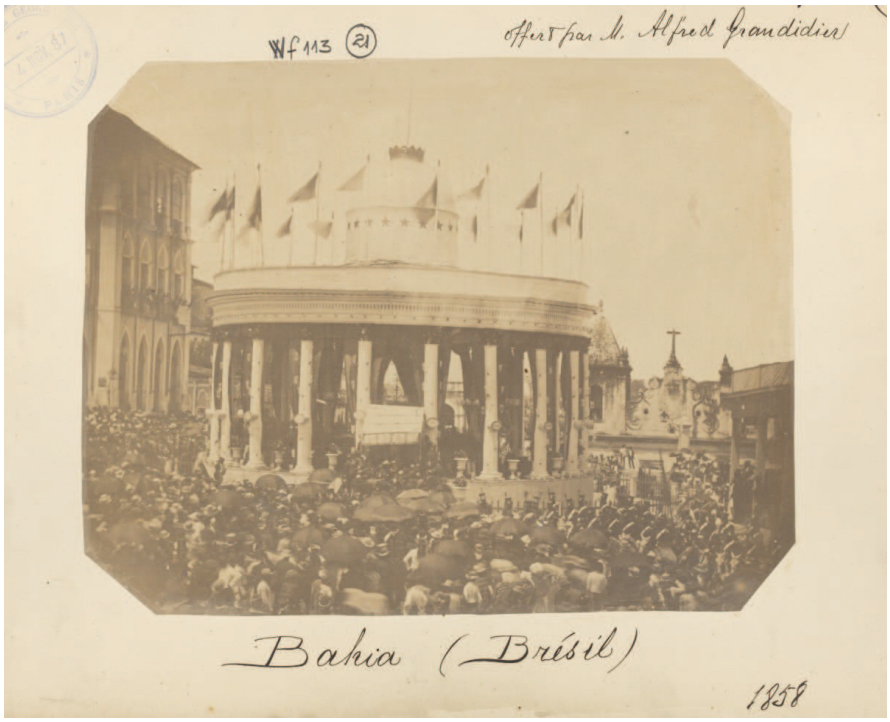
Buenos-Ayres 1858 (WF 115-11)

Buenos-Ayres 1858 - Le cimetière (WF 115-12)

Brésil

Bahia 1858 [front de mer devant le Teatro São João] (WF 113-19)

Bahia 1858 [ville haute, église São Bento] (WF11320)



Bahia 1858 [foule autour d'un kiosque] (WF113-21)

Bahia 1858 [parade militaire devant le Teatro São João] (WF 113-22)

Bahia 1858 - Esclaves de la race des Minas [porteurs de chaise] (WF 113-23)

Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [éboueur]
(WF 113-24)

Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [avec garçon] (WF 113-25)

Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [avec bébé] (WF 113-26)

Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [avec femme debout] (WF 113-27)

Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [avec femme assise] (WF 113-28)

Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [avec balai] (WF 113-29)

Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [en costume bahianais] (WF 113-30)

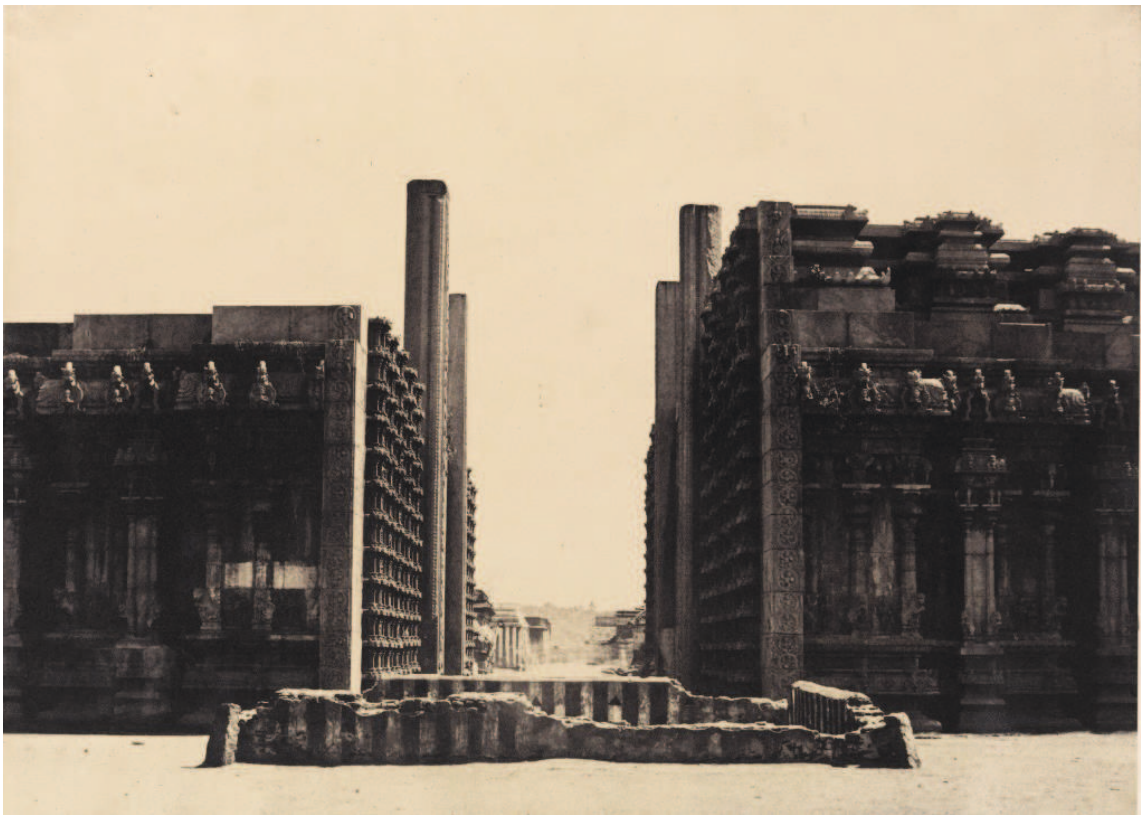
Bahia 1858 - Esclave de la race des Minas [en costume de fête] (WF 113-31)

Madurai - Angle SE de la pagode de Tirambur (WD 109-1)

Madurai - Angle NE de la pagode de Tirambur (WD 109-2)

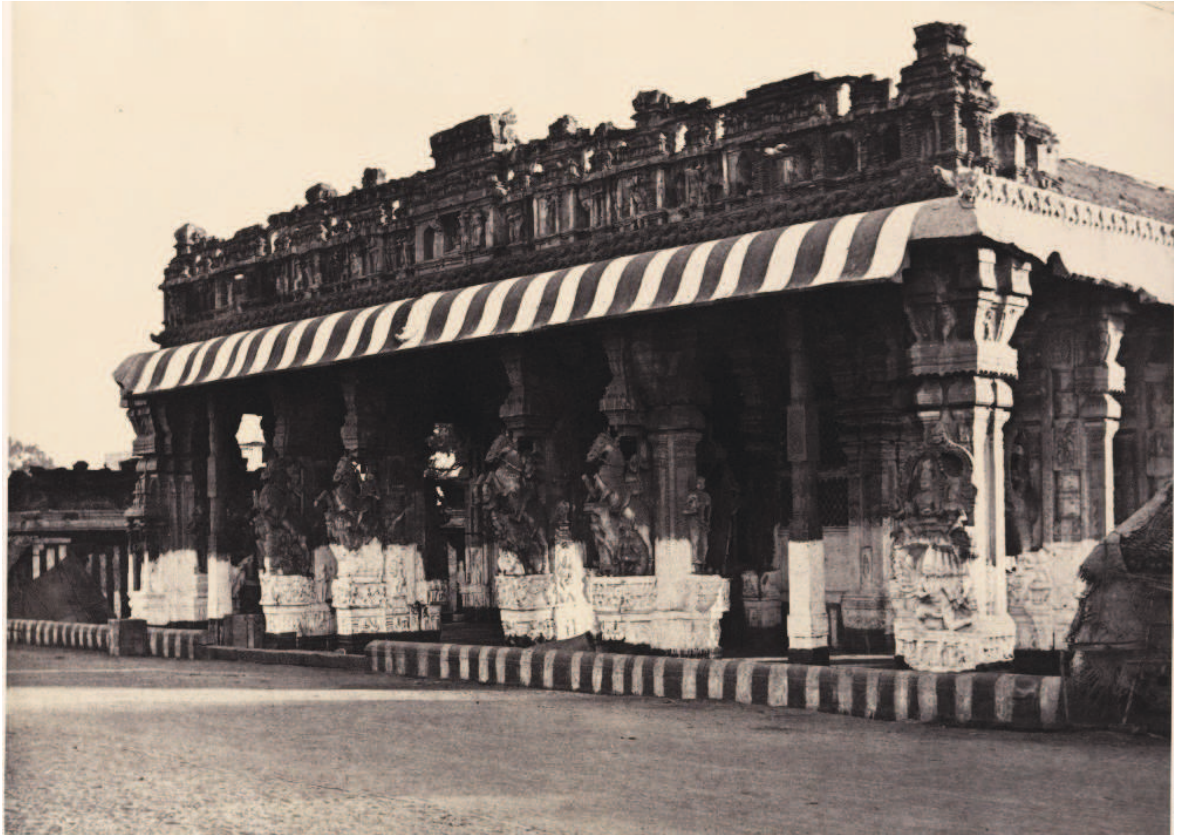
Madurai - Tippa-kalam [allée du temple] (WD 109-3)

Madurai - Tamukkam [entrée du temple de Tirambur] (WD 109-4)



Madurai - entrée du temple [vue de l'intérieur] (WD 109-5)

Madurai - Colonnade sculptée du Puthu Mundapum (WD 109-6)



Madurai - Temple sculpté de Puthu Mundapum (WD 109-7)

Madurai - Hôpital de l'ancien fort (WD 109-8)

Madurai - Cour intérieure du temple de Perumal (WD 109-9)

Madurai - Blackburne Memorial et grand bazar (WD 109-10)

Madurai - Colonnade du grand temple [temple de Meenakshi] (WD 109-11)

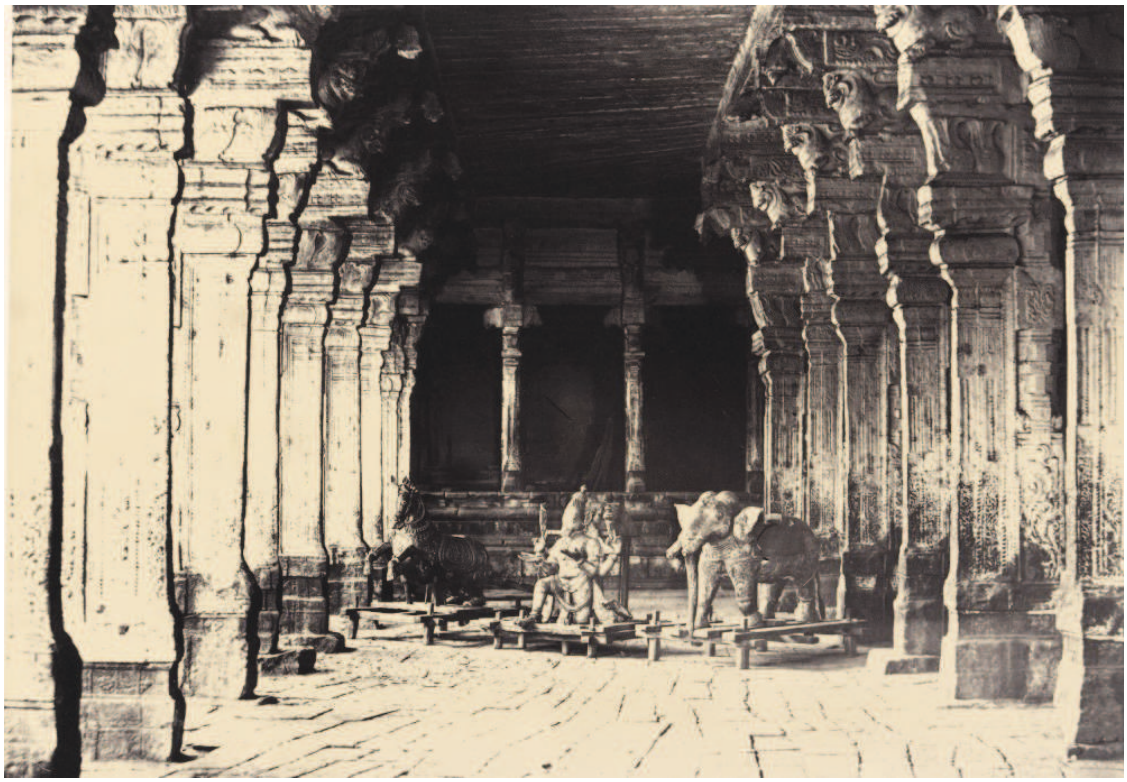
Madurai - Escalier du Muduramian mundapam [temple de Meenakshi] (WD 109-12)

Madurai - Porte sculptée du Muduramian mundapam [temple de Meenakshi] (WD 109-13)

Madurai - Colonnade sculptée du Muduramian mundapam [temple de Meenakshi] (WD 109-14)

Madurai - Cour intérieure [temple de Meenakshi ?] (WD 109-15)

Madurai - Kulyana mundapam [salle des mariages] (WD 109-16)



Madurai - Ganesh dans la grande pagode Tatti Suddhi mundapam (W 109-17)

Madurai - Palais de Tirumalnaik (WD 109-18)

Madurai - Tourelles en terrasse [palais de Tirumalnaik ?] (WD 109-19)

Madurai - Ruines de la Cour de justice (WD 109-20)

Secundermalie - Pagode sur un rocher (WD 109-21)

Madurai - Intérieur du palais en travaux

(WD 109-22)

Murs extérieurs du fort [Tanjore ou Trivady] (WD 110-1)

Canon "monster gun" [Tanjore ou Trivady] (WD 110-2)

Vue générale du palais [Tanjore] (WD 110-3)

Statue du rajah Sivaji [Tanjore] (WD 110-4)

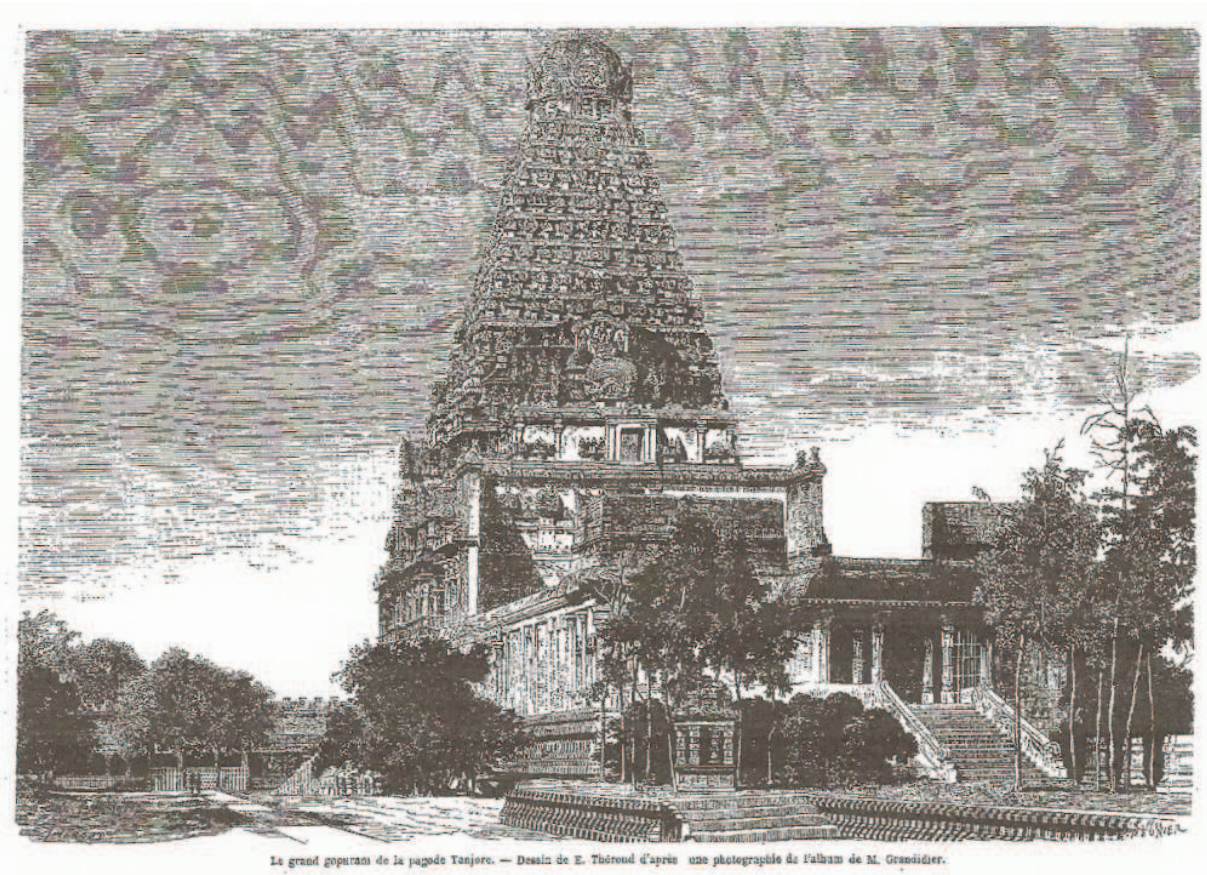
Tanjore - Cour du Nayakar durbar hall (WD 110-5)

Tanjore - La grand temple vu du fort (WD 110-6)

Tanjore - Sculpture du gopuram (WD 110-7)

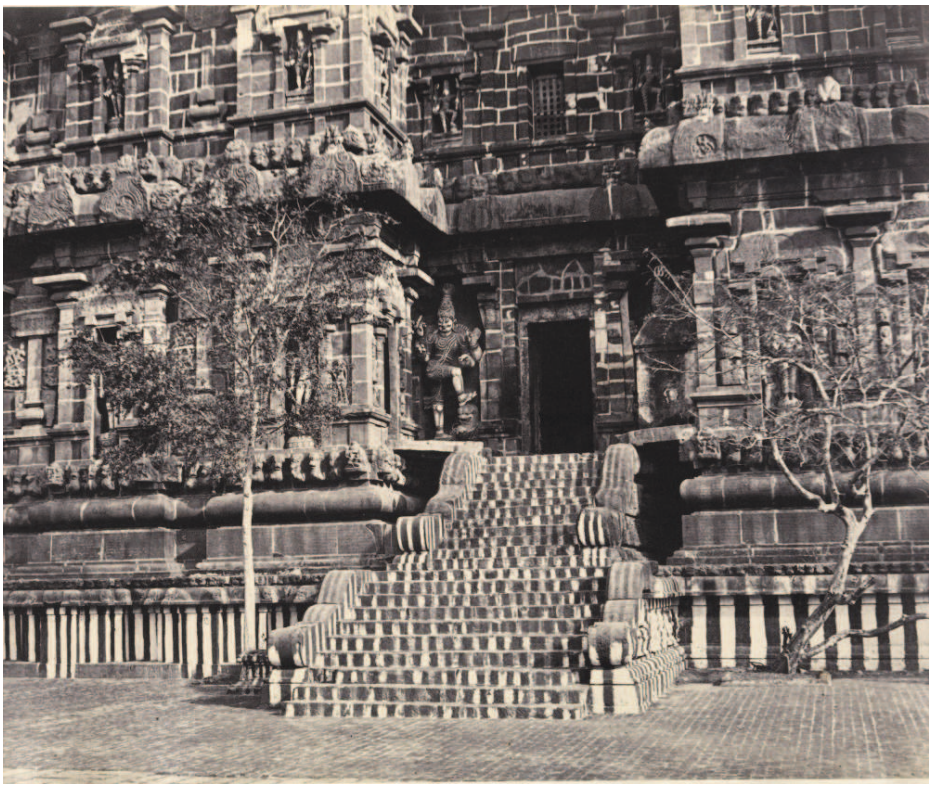
Tanjore - Cour intérieure [Temple Brahadiswara avec nandi] (WD 110-8)

Tanjore - Grande tour centrale [Temple Brahadiswara] (WD 110-9)



Gravure du "Tour du Monde" directement inspirée du cliché 110-9

Tanjore [Temple Brahadiswara, le Nandi] (WD 110-10)



Tanjore - Mur sculpté de la grande pagode [Temple Brahadiswara] (WD 110-11)

Tanjore - Mur extérieur de la grande pagode (Temple Brahadiswara]

(WD 110-12)

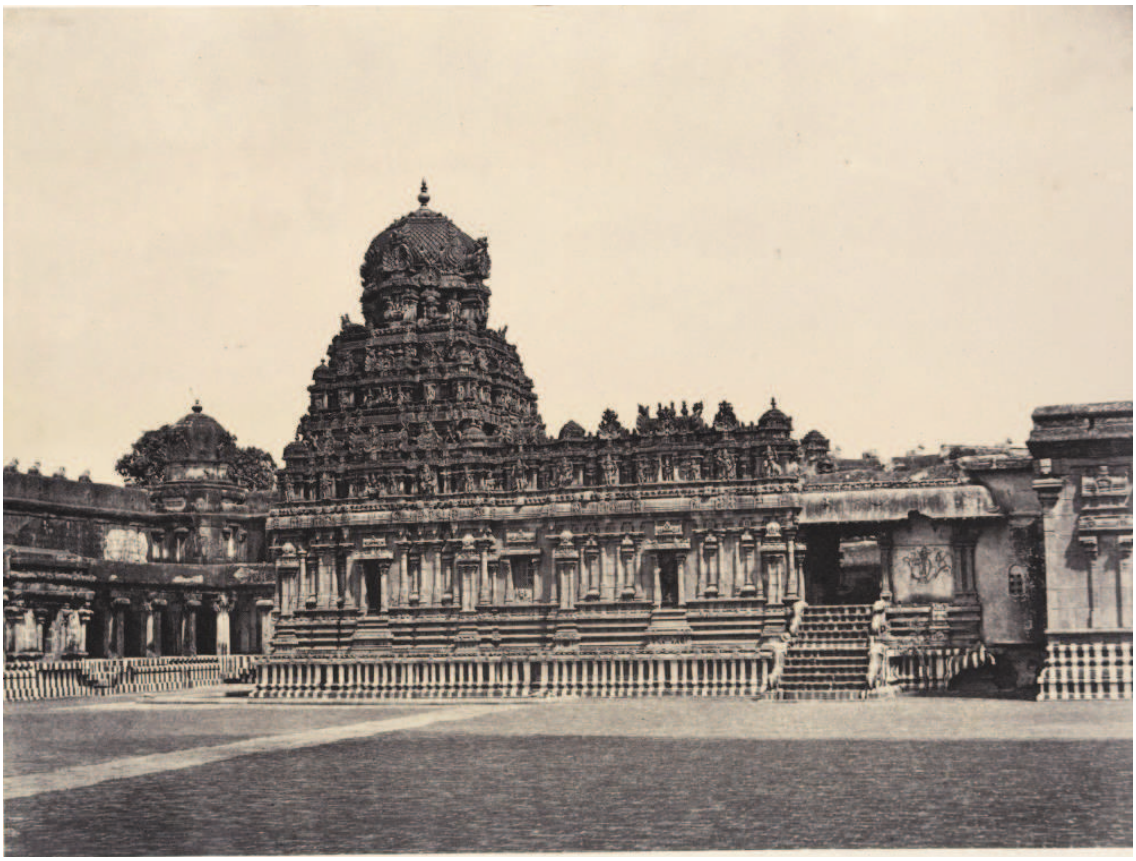
Tanjore - Base sculptée du temple de Parvati [Temple de Brahadiswara]

(WD 110-13)

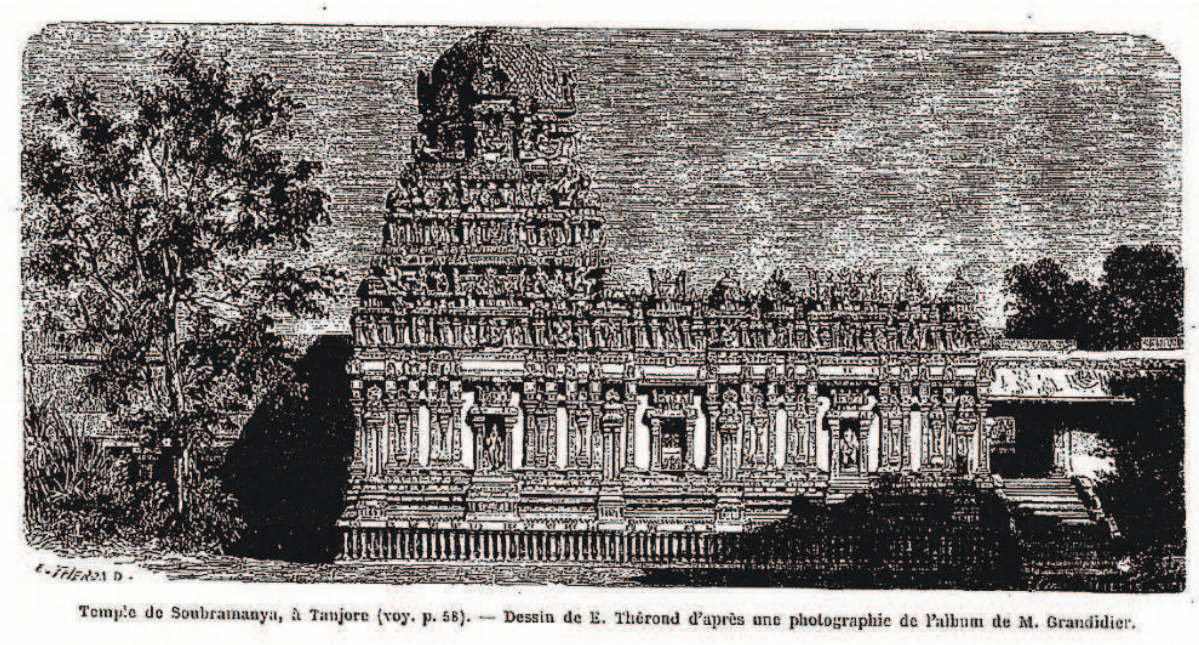
Tanjore - Cour du temple du Swami Subramanyam

[Temple Brahadiswara] (WD 110-14)

Tanjore – Mur du temple de Subramanyam (WD 110-16)



Tanjore - Vue du temple de Subramanyam (WD 110-15)



Temple de Soubramanya, à Tanjore (voy. p. 58). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

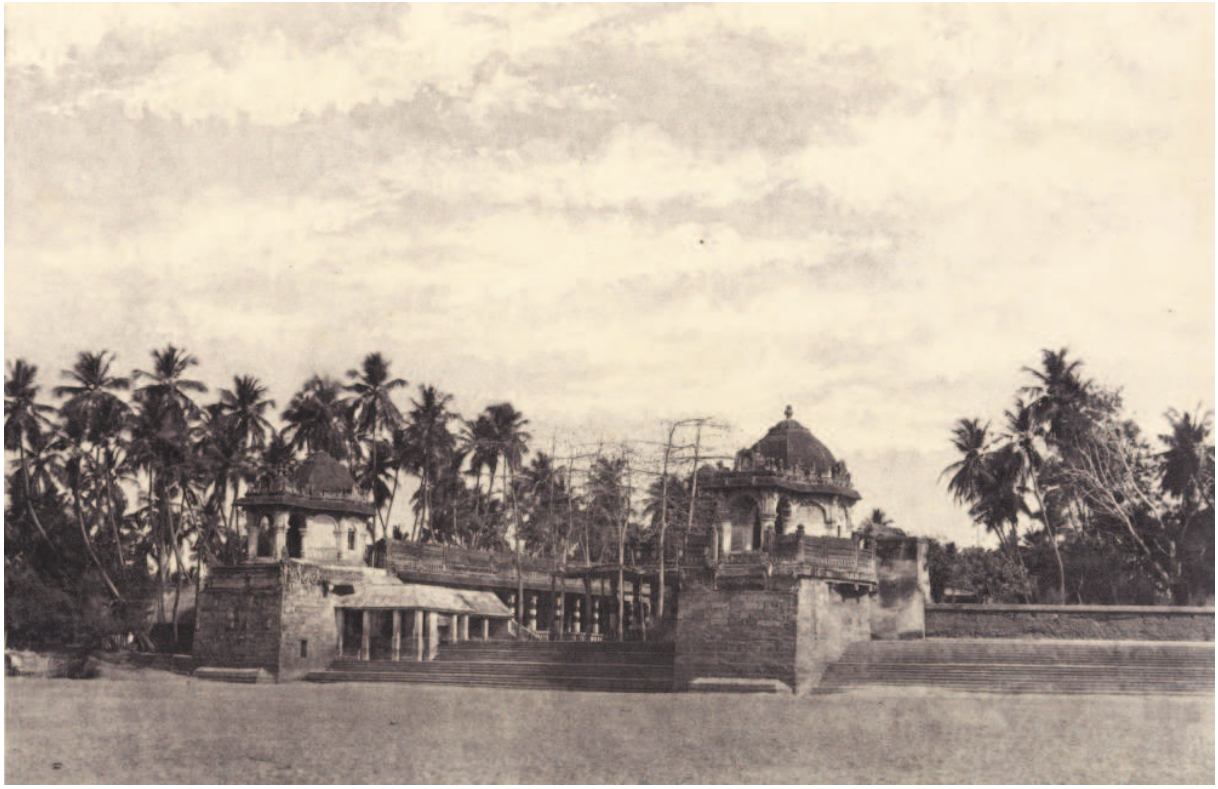
Gravure du "Tour du Monde" directement inspirée du cliché 110-15

Tanjore - Mur du temple de Subramanyam [et bassin] (WD 110-17)

Tanjore - Cour intérieure de la grande pagode [Temple Brahadiswara]

(WD 110-18)

Trivady - Vue large de la pagode (WD 110-19)

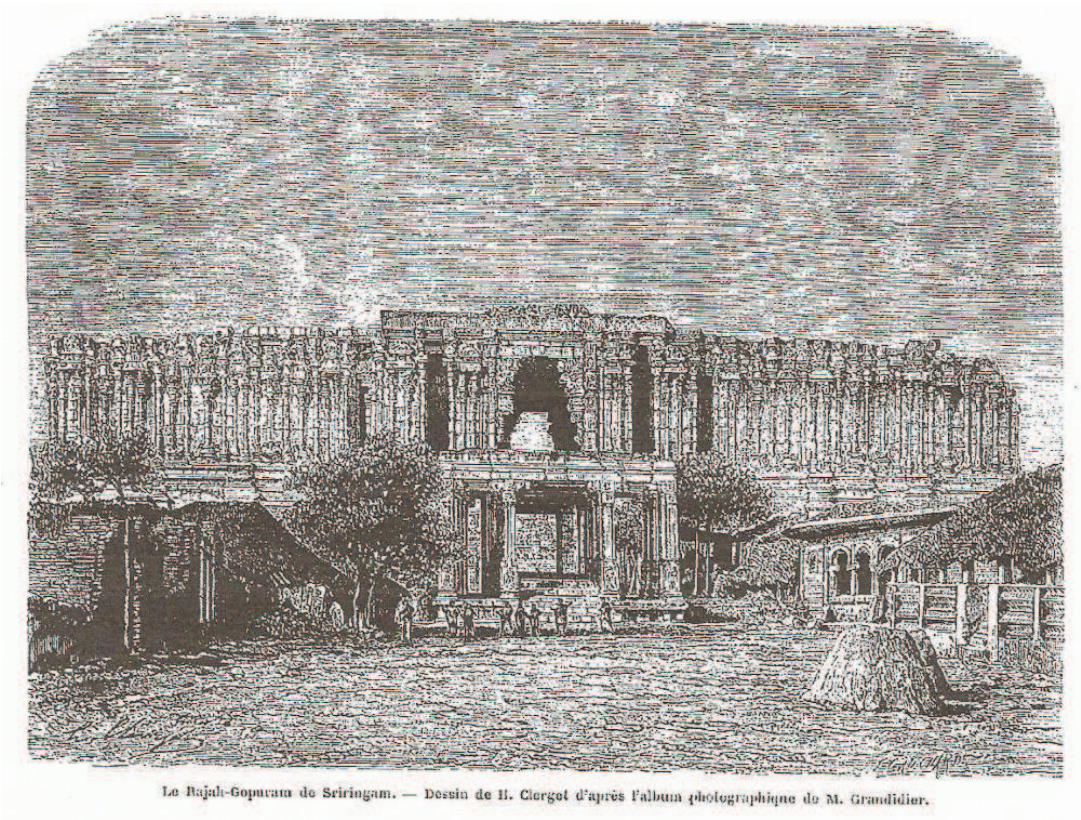


Trivady - Pagode avec ghats (WD 110-20)

Trivady - Pagode dans une ruelle du village (WD 110-21)

Seringham - Second gopuram (WD 111-3)

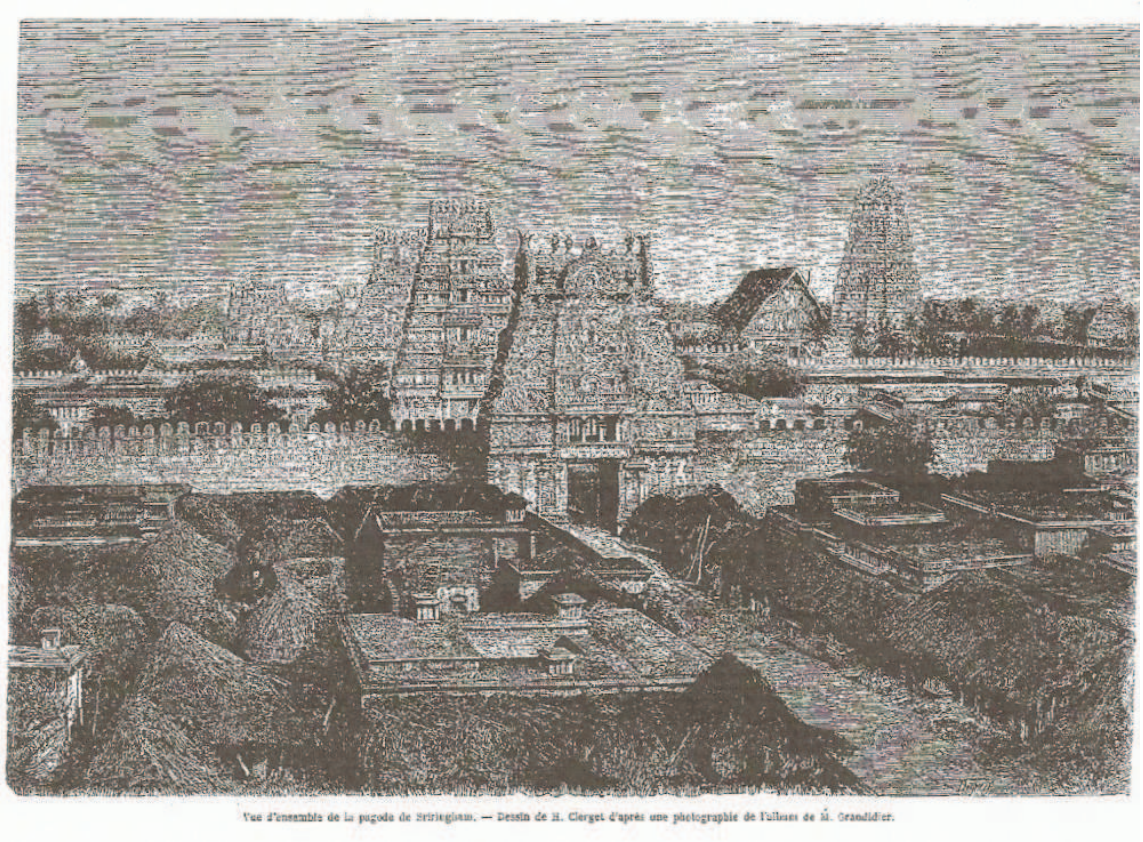
Seringham – Raya gopuram [Porte Sud] (WD 111-1)



Le Rajah-Gopuram de Sriringam. — Dessin de H. Clerget d'après l'album photographique de M. Grandidier.

Gravure du « Tour du Monde » directement inspirée du cliché 111-1

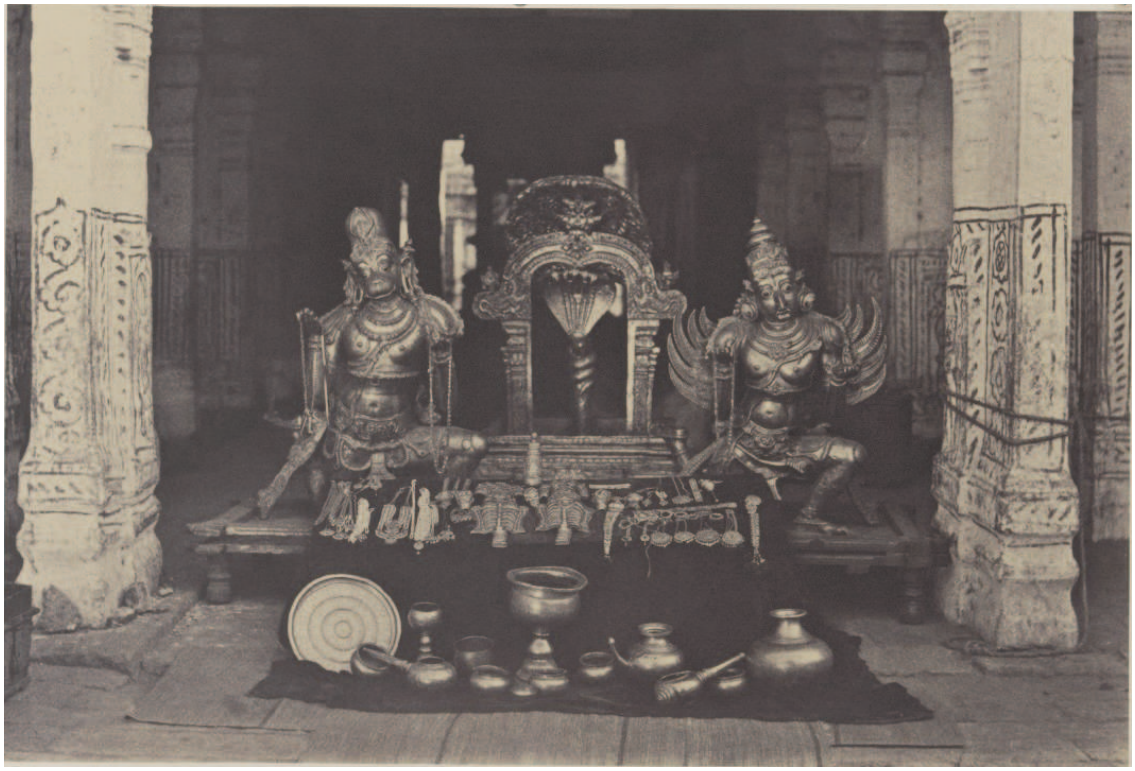
Seringham - Vue du raya gopuram (WD 111-2)



Gravure du "Tour du Monde" directement inspirée du cliché 111-2

Porte monumentale sculptée du 3ème gopuram [Srirangam – Porte Est] (WD 111-4)

Seringham - Sashanarayna mundapa (WD 111-5)



Seringham - Trésor du temple (WD 111-6)

Temple de Jumbugaswarum [Srirangam] (WD 111-7)

[Srirangam - Temple de Jumbugasvaram] (WD 111-8)

Seringham - Bassin intérieur kulyana-kulam (WD 111-9)

Poodoocottah - Le rajah et ses ministres (WD 112-1)

Poodoocottah - Terrasses du palais du rajah (WD 112-2)

Poodoocottah - Terrasses du palais du rajah de face (WD 112-3)

Poodoocottah - Fort de Trimium (WD 112-4)

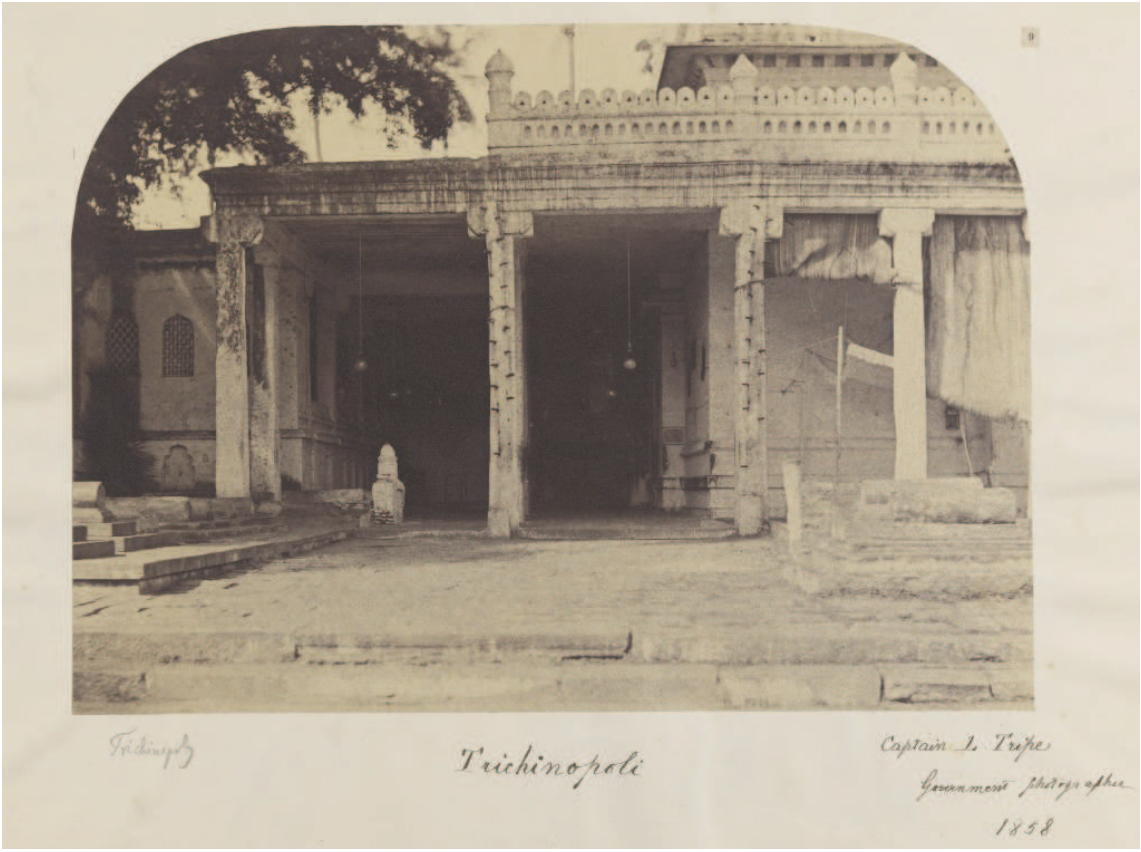
Poodoocottah - Fort de Trimium, intérieur de la cour (WD 112-5)

Poodoocottah - Remparts du fort de Trimium (WD 112-6)

Colline de Veerali Mullai [Temple de Subramanyam à Pudukottai] (WD 112-7)

Paysage de Cotamputty [rochers de l'écho] (WD 112-8)

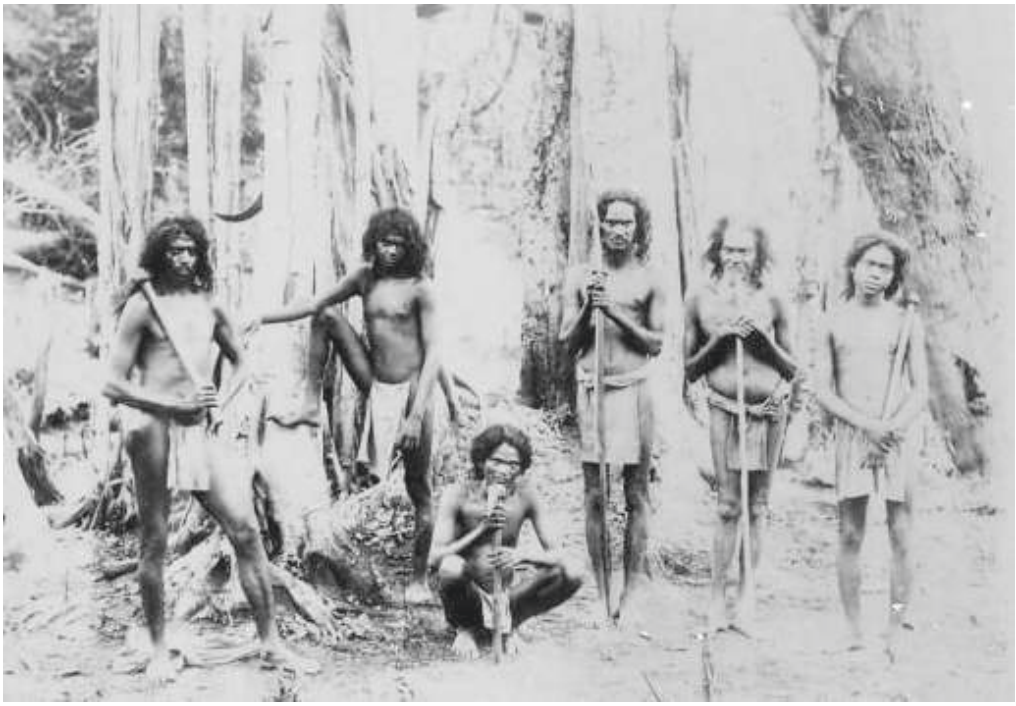
Trichinopoli - grande ruine (WD 113-1)



Trichinopoli [véranda en pierre] (WD 113-2)

Banian [Trichy ?] (WD 113-3)

Ceylan



Vedda [Alfred Grandidier ?] (WE 253)

Rabefanery, prince antanosy émigré, 1866

[Alfred Grandidier]

Case de Samat à Ambondro/Morondava, 1868 [Alfred Grandidier]

Case de Samat à Ambondro, 1868 [avec Sakalava, Alfred Grandidier]

Femmes de Lemerle et Pépin au Nord de Tuléar, 1868 - Alfred Grandidier

Filles de Lemerle [haut] et Samat [bas]
[1868?, Alfred Grandidier ?]

Mon escorte antanosy, 1866 [Alfred Grandidier]

Cravate et Antoine, mes deux serviteurs principaux - Tuléar, 1866 - Alfred Grandidier

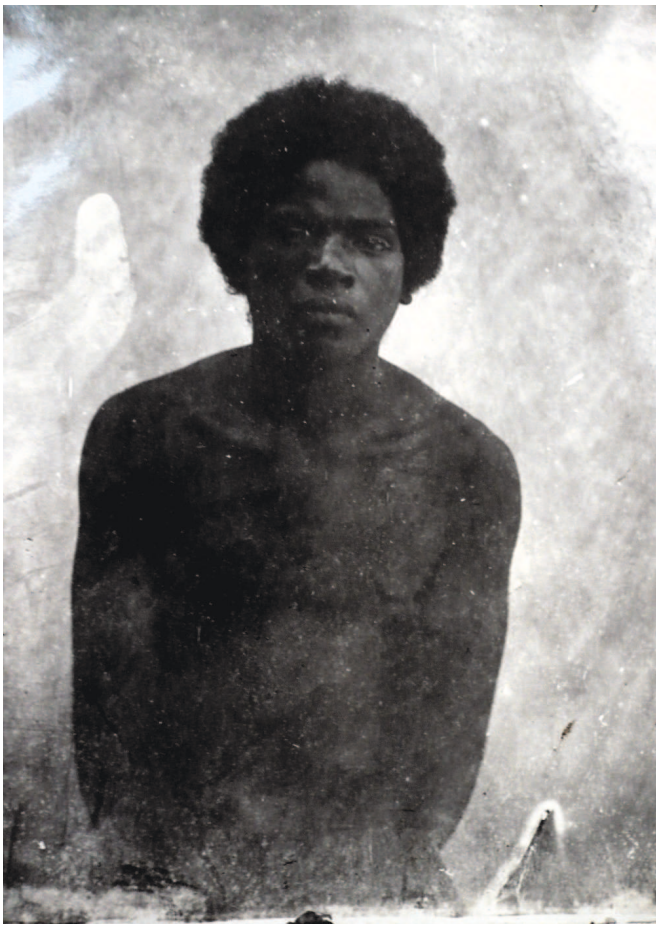
Princesse Rampela et sa servante, 1869 [Tananarive ? Alfred Grandidier]

Tamatave [Alfred ou Guillaume Grandidier, sans date]

Pirogue à balancier - Morondava, 1868 - Alfred Grandidier

Réception par le gouverneur de Mahabo, 1869 - Alfred Grandidier

Traitants merina et créoles à Morondava, 1869 [Alfred Grandidier ?]



Sakalava du Menabe, 1868 - Alfred Grandidier

Maison de Garnier à Tananarive, 1869 [Alfred Grandidier ?]

Maison de Laborde (à gauche) et église catholique - Tananarive, 1869 [Alfred Grandidier ?]

Palais d'Argent - Tananarive, 1869 [Alfred Grandidier ?]

Palais de la Reine - Tananarive, 1869 [Alfred Grandidier ?]

Rafélicy (épouse de Jean Laborde, mère d'Edouard) avec ses esclaves - Tananarive, 1869 [Alfred Grandidier ?]

Andakana à 60 km à l'Est de Tananarive - Alfred Grandidier (WE 483-1)

Femme vezo [Alfred Grandidier ?] (WE 483-2)

Sakalave - Alfred Grandidier, 1867 (WE 483-3)

La Réunion

La Réunion [Alfred Grandidier ?] (WE 250-2)

Saint-Denis [le Jardin colonial, Alfred Grandidier ?] (WE 250-1)

Citations en annexe

Première partie

I. Une curiosité scientifique précoce

A. Une jeunesse dorée entre voyages et découvertes

1. Une ancienne et riche famille française

Citation n° 1 :

« L'affaire Dreyfus nous ennuie plus que jamais et une foule d'individus, quelques-uns intelligents, mais un peu déséquilibrés, s'occupant de ce qu'ils ne connaissent pas et de ce qui ne les regarde pas et désireux de saper toute autorité, sont devenus dreyfusards ![4]»

Citation n° 2 : Fachoda

« Une bête et inutile expédition de quelques vaillants (mais mal inspirés) Français.[5]»

II. L'exploration par hasard : voyage aux Amériques

A. Un grand départ dans la vie

1. L'apprentissage de la vie

Citation n° 1 :

« Le voyage fait mieux apprécier la patrie, rectifie et agrandit les idées, dissipe les préjugés et donne de l'expérience, mais il faut s'armer de patience et de résignation, et ne reculer ni devant la fatigue ni devant les dangers et les privations de chaque jour.[6]»

---

[4] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 décembre 1898.
[5] MNHN Ms 2817, lettre d'Alfred Grandidier à Guillaume Grandidier, le 9 décembre 1898.
[6] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 6.

2. L'Amérique par tradition familiale

Citation n° 1 :

« Par un privilège spécial, l'Amérique n'a rien perdu de son premier prestige : elle nous apparaît toujours entourée d'une brillante auréole, et son nom seul suffit encore pour nous fasciner. […] Cette terre […] offre un vaste champ à nos études et à nos recherches sans mériter toutefois d'une manière aussi exclusive la renommée et les éloges dont l'Europe entière a retenti lors de sa découverte.[7]»

B. Le baptême du feu de l'exploration : des Andes à l'Amazonie

1. Dans les pas des Incas

Citation n° 1 :

« L'Indien descendant de la race quichua […] était soumis aux Incas lors de l'invasion des Espagnols. […] La laideur et la malpropreté sont deux signes caractéristiques de la race quichua. [….] La faible intelligence du Quichua, son esprit borné, oppose une force d'inertie indomptable et sans exemple à tous les bienfaits de la civilisation.[8]»

Citation n°2 :

« Nous eûmes la bonne fortune de rencontrer, chez M Valverde, le Padre Forjas qui habitait déjà la mission lors de l'expédition de M. Castelnau, et M. Faustino Maldonado, explorateur du rio Ucayali. Je recueillis de leur bouche mille renseignements précieux sur la nature du pays et sur le cours du rio Ucayali : M Maldonado, qui a remonté deux fois ce fleuve depuis son embouchure dans l'Amazone jusqu'à Hillapani et qui a vécu plusieurs années au milieu des tribus sauvages, m'a raconté de curieux détails de mœurs.[9]»

Citation n° 3 : Le jour du départ de l'expédition d'exploration du Rio Madre de Dios

« La plus grande partie de la population nous accompagna jusqu'à la sortie du pueblo : des arcs de triomphe, ornés de tentures, de faveurs roses et de piastres, avaient été élevés en

[7] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie,* Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p.1-2.
[8] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie,* Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 69, 71, 72.
[9] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie,* Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 105.

notre honneur. Les enfants de l'école, un drapeau à la main, nous précédaient en chantant des hymnes et des cantiques sacrés. Les femmes nous jetaient des fleurs et, s'approchant de nous, répandaient sur nos vêtements des eaux parfumées. Les hommes nous apportent des cigares et veulent tous boire à notre santé et à la réussite de notre voyage. Trente cavaliers nous escortent et ne rentrent à Paucartambo qu'au coucher du soleil.[10]»

Citation n° 4 : à Tacna

« L'hôtel de *La Bola de Oro* nous sert de gîte pour la première nuit. Le lendemain nous sommes accueillis avec la plus grande amabilité par M. Jules Hay, négociant français pour lequel nous avions des lettres de recommandation. Nous acceptons ses offres de franche hospitalité.[11]»

3. Un premier voyage scientifique remarqué

Citation n° 1 :

« Le Pérou, et surtout l'intérieur de cette contrée, avait tout spécialement attiré notre attention. Nous cherchions l'inconnu, nous voulions étudier les restes d'une grande civilisation et, dans le but de doter le nouveau monde d'une large artère qui reliât à l'Amazone et à l'Océan les provinces du centre dépourvues de moyens de communication, nous avions conçu la pensée de mettre notre jeunesse et notre santé au service de la science et de notre pays.[12]»

Citation n° 2 : rapport du géologue Hébert

« Tout indique chez nos voyageurs [Ernest et Alfred Grandidier] ces caractères fortement trempés pour le bien que nous voudrions voir plus communs dans notre jeunesse française. Certes, s'il est, pour un jeune homme riche, un moyen de se préparer à faire bonne figure au milieu de ses contemporains, ce sont ces voyages de découvertes où, à chaque pas, il faut tirer de son esprit, de son caractère, de tout son être en un mot, les ressources variées dont le germe y est déposé et ne demande qu'à se développer. C'est donc une institution éminemment utile que ces missions scientifiques : elles préparent des hommes d'élite. Il est à désirer que la jeunesse les recherche. […] On a souvent et avec raison déploré chez nous

[10] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 168.
[11] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 242.
[12] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 246.

l'oisiveté ou l'existence tristement agitée de la plupart des jeunes gens riches, tandis qu'à l'étranger les voyages scientifiques sont devenus presque un usage, un complément indispensable d'éducation. Ils contribuent, sans aucun doute, à développer ces caractères individuels fermes et énergiques si nombreux chez certaines nations. Le Français est aussi doué sous ce rapport qu'aucun autre peuple. […] L'exemple de MM. Grandidier qui, à vingt et vingt-quatre ans, s'en vont subir deux années de fatigues incroyables, de privations de toutes sortes, soutenus uniquement par le désir de s'instruire et d'être utiles, et qui rapportent de cette entreprise des résultats sérieux, ne saurait être trop encouragé.[13]»

Citation n° 3 :

« The distribution of valuable products of the vegetable kingdom amongst the nations of the earth – their introduction from countries where they are indigenous into distant lands with suitable soils and climates – is one of the greatest benefits of that civilization has conferred upon mankind. Such measures ensure immediate material increase of comfort and profit, while their effects are more durable than the proudest monuments of engineering skill.[14]»

[La distribution géographique de produits utiles du règne végétal – leur introduction depuis les pays où ils existent à l'état indigène jusqu'aux pays lointains aux sols et aux climats propices – est l'un des plus grands bénéfices que la civilisation a conféré à l'humanité. De telles mesures assurent un accroissement immédiat du profit et du confort, en même temps que leurs effets sont plus durables que les plus grands monuments engendrés par les compétences des ingénieurs.]

[13] Discours de E Hébert le 21 mai 1860 devant le Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, cité dans Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 274-276.

[14] Markham, Clement, *Travels in Peru and India while superintending the collection of chinchona plants and seeds in South America and their introduction to India*, Londres, 1862, p. 60, cité dans Brockway, Lucile, *Science and colonial expansion. The role of the british royal botanic gardens*, Academic Press, New-York, 1979, 212 p., p. 60.

III. L’exploration pour passion : en quête du pays le plus inaccessible

A. L'insatiable besoin d'explorer des contrées inconnues

Citation n° 1 :

« Fantaisie de dilettante, dira-t-on peut-être ? Nullement, mais souci d'explorateur désireux de ne se mettre en route pour un voyage difficile et hasardeux [au Tibet] qu'après avoir placé toutes les chances de son côté. En 1863, on était au lendemain du jour où les frères Von Schlagintweit, Hermann, Robert et Adolphe, avaient commencé de faire connaître les résultats de leurs belles expéditions dans le Thibet et le Turkestan. Or Alfred Grandidier songeait à en prendre la suite et à explorer ces hauts plateaux du Thibet qui étaient alors et allaient demeurer pendant tant d'années encore fermés aux Européens.[15]»

B. Voyage en Inde et à Ceylan

Citation n° 1 :

« Des fièvres paludéennes très violentes que je contractai […] et qui ne me quittèrent pas pendant plus de trois ans, me forcèrent de retourner au plus vite à Colombo. […] De Kandy, je m'empressai de revenir à Colombo où, en proie à des accès de fièvre se renouvelant incessamment, je dus rester trois mois à me soigner, sans obtenir une guérison radicale. Lorsque mes forces me le permettaient, j'allais me promener dans les anciennes plantations de cannelles, situées près de mon bungalow. […] Malgré la salubrité reconnue de la côte sud-ouest de Ceylan, je ne pouvais dompter la maladie, les accès de fièvre se succédaient sans interruption, et j'avais perdu toute force. On me conseillait un voyage à Nioura Ellia, village situé dans la région des montagnes à une altitude de 1940 mètres […]. Je préférai quitter le pays et me rendre à Bombay.[16]»

[15] Froidevaux, Henri, « Alfred Grandidier », *La Géographie*, décembre 1921, tiré à part, pp. 1-16, p. 4.
[16] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l’Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 147, 150, 152.

Citation n° 2 :

« Les Indous ont de tout temps traité leurs femmes avec dureté et en maîtres impérieux. Ils leur prodiguent à chaque instant les noms d'esclave, de servante et autres aussi gracieux et aussi tendres.[17]»

IV. L'explorateur confirmé : Madagascar

A. La Côte Est en 1865 : voyage de découverte

Citation n° 1 :

« On racontait les choses les plus invraisemblables sur les peuples et sur les richesses du nouveau continent. […] Plusieurs auteurs ont écrit sur le Pérou, et cependant le Pérou est très peu et très mal connu. Nous avons généralement en Europe les idées les plus fausses et les notions les plus inexactes sur ces pays que chacun de nous a souvent désiré connaître.[18]»

B. Le Sud en 1866 : voyage de reconnaissance

1. Les grandes lignes de l'exploration

Citation n° 1 :

« Je commençais à enlever la peau du précieux animal que j'avais tué. Dès les premiers coups de scalpel, une cinquantaine d'indigènes […] armés de leurs sagayes et de leurs escapettes m'entouraient, paraissant prendre un vif intérêt à mon travail. Aux propos qu'ils tenaient, je compris que je blessais leurs préjugés en dépouillant le sifak de sa belle peau. Que faire ? […] Je sentis le danger de ma conduite sacrilège. Cependant je tenais par-dessus tout à conserver la dépouille d'un animal aussi précieux que ce propithèque, dont je n'étais pas sûr dans la suite de pouvoir me procurer un autre exemplaire. J'eus l'air de ne pas comprendre leurs observations […], je continuai tranquillement mon ouvrage. J'allais finir lorsqu'une députation vint me trouver. […] Je me soumis. Tout peuple sauvage a ses doctrines ridicules et ses cérémonies puériles, et il est du devoir comme de l'intérêt du voyageur de les respecter.

[17] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 161.
[18] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 2.

[…] Ce qui fut dit fut fait : sur le corps de la pauvre bête, on mit quelques pierres. […] Le sifak est un animal sacré pour les Antandrouïs mais on peut triompher par l'intérêt des scrupules de tout Malgache. [don d'un baril de poudre][19]»

3. Un bilan positif déterminant

Citation n° 1 : de Commerson

« Quel admirable pays que Madagascar ! Il mériterait à lui seul, non pas un observateur ambulant, mais des académies entières : c'est à Madagascar que je puis annoncer aux naturalistes qu'est la véritable terre de promissions pour eux ! C'est là que la nature semble s'être retirée comme dans un sanctuaire particulier.[20]»

Deuxième partie

II. Les différentes formes de voyage et d'exploration d'Alfred Grandidier

A. Les relations avec les autorités et les rapports humains

1. Le contact avec les autorités politiques locales

Citation n° 1 :

« Le palais du résident est un beau bâtiment ayant une certaine prétention au style grec. […] Avant de pénétrer dans la ville musulmane, j'allai faire ma visite à l'hôte de ce palais ; il me donna une lettre de recommandation pour le nabab Salar-Jung, le dewan ou premier ministre du Nizam.[21]»

---

[19] Grandidier, Alfred, « Types nouveaux ou peu connus du Muséum de Saint-Denis : le propithèque de Verreaux », *Album de l'Ile de La Réunion*, 1866-1867, pp. 153-162, p. 156-157.

[20] Cité dans Galvier, Nadège, *Figures de savants « pratiques » aux îles Mascareignes : naissance d'une élite intellectuelle à la fin du XVIIIème siècle (1767-1810)*, mémoire de maîtrise, Paris I-Panthéon-Sorbonne, 2001, 212 p., p. 42.

[21] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du Tour du Monde), Paris, 1870, 192 p., p. 42-43.

Citation n° 2 :

« J'allai ensuite faire visite à Sakaran Sahib, prince mahratte, deux fois gendre de Sivadji, dernier roi de Tanjore. […] Sur ma demande, quelques esclaves me promenèrent dans le fameux palais de Tanjore que j'avais le plus grand désir de visiter.[22]»

Citation n° 3 :

« Je me présentai chez Sorerao-Sahib, représentant de l'autre faction mahratte. Ce prince est le rival de Sakaran-Sahib : tous deux aspirent à la succession du trône. […] La reine eut la gracieuseté de faire briser pour moi les scellés qui avaient été apposés durant son procès avec l'administration indo-anglaise sur la cour quadrangulaire où est placée la statue de Sivadji.[23]»

2. Les relations avec les autorités religieuses et morales

Citation n° 1 :

« Quand j'allai visiter le grand temple, les brahmanes, prévenus par le tassildar, m'en firent les honneurs ; à mi-route, je rencontrai la procession qui venait à ma rencontre avec tambour en tête. […] On avait tiré de leur retraite, à mon intention, les idoles secondaires. [24]»

4. La perception du scientifique par les autochtones : entre honneurs et méfiance

Citation n° 1 :

« Dans l'intérieur, les Blancs, maîtres absolus dans leurs haciendas et libres de toute contrainte ne reconnaissent ni loi ni autorité et assouvissent leurs passions sans être retenus par aucun frein : c'est ainsi que le vice lève le front et, fort de l'impunité, il insulte à la morale et à la bonne foi. Ce fait que je signale entre mille et que je ne saurai trop stigmatiser, fit échouer notre projet de descendre l'Urubamba jusqu'à Maynique pour visiter ce lieu qui a un grand avenir. Quand je communiquai notre dessein aux MM. T*** et que je les interrogeai sur les distances et les moyens d'exécution, ils eurent soin d'exagérer la longueur et les difficultés

[22] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du Tour du Monde), Paris, 1870, 192 p., p. 91.
[23] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du Tour du Monde), Paris, 1870, 192 p., p. 94.
[24] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 60.

du voyage et ils m'affirmèrent qu'une dizaine de jours, seul espace de temps que nous pouvions consacrer à cette excursion, était insuffisante pour descendre et remonter la rivière. J'ai appris depuis qu'ils avaient craint que leur fraude ne fût découverte et que je voulusse dévoiler, à mon retour au Cuzco, leur coupable conduite et publier l'abus de confiance commis au préjudice de la nation.[25]»

Citation n° 2 :

« Nous faisons un kabar avec Yabile, vieux chef chargé de garder les princesses, et expliquons ce que je viens de faire, ce que le roi [Lahimerija] m'a autorisé à faire. « Le roi est le maître, il a le droit des donner des ordres » fut la seule réponse du vieillard, peu content, comme tous les Antifiérènes de voir son pays parcouru et étudié par les Blancs. Car dans l'idée des indigènes, tous mes travaux ont pour but de prendre leur pays et ils ne doutent pas que, mes plans terminés, je ne revienne à la tête d'une armée m'établir ici. Pauvres gens qui ne peuvent comprendre que leurs plaines arides et stériles ne pourraient pas être habitées par des Européens ![26]»

Citation n° 3 :

« […] Il convient de citer les magnifiques explorations de M. Alfred Grandidier à Madagascar de 1865 à 1870. Bien qu'elles n'aient eu aucun caractère politique, elles ont apporté aux Français tant de connaissances sur leur future colonie qu'elles les ont incontestablement aidés à s'y établir.[27]»

B. Les circonstances matérielles du voyage

1. Les moyens de transport, l'intérêt marqué pour l'organisation des réseaux de communication

Citation n°1 :

« Près de l'hacienda d'Ursaihua, il faut traverser le fleuve : on décharge les mules et on s'installe avec ses effets sur une balsa ou radeau qui débarque les voyageurs à la rive opposée.

[25] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 122-123.
[26] Carnet d'exploration n° 2.
[27] MNHN Ms 3270, Capitaine de Vilars, *Madagascar 1638-1894 : établissement des Français dans l'île »*, 1912.

Les mules doivent passer l'Urubamba à la nage et vaincre la rapidité du courant qui est assez fort en cet endroit.[28]»

Citation n° 2 :

« Je ne pouvais cependant attribuer ces secousses à la vitesse de mes bœufs, qui ne faisaient qu'une petite lieue par heure. Je fus très heureux lorsque, après un jour et une nuit de cette torture au petit pied, j'arrivai à Tripetti, où je pus prendre le chemin de fer allant à Madras.[29]»

Citation n° 3 :

« Jusque-là, blotti dans mon palanquin comme une tortue sous sa carapace, j'avais joui de presque tout ce qui est nécessaire au confort de l'homme civilisé : abri impénétrable, vivres variés, journaux de toutes sortes. […] Aussi, après avoir été si bien, regrettai-je plus d'une fois […] d'être contraint de faire appel à ma philosophie pour supporter les affreux cahots de mon véhicule traîné par deux zébus.[30]»

Citation n° 4 : à Calcutta

« Un palki-ghari, espèce de caisse carrée sur quatre roues et traînée par deux chevaux étiques se présenta : je m'y installai et me fis conduire à l'hôtel Spencer. [31]»

Citation n° 5 :

« Dans le Sud du Bengale, on voyage encore en palanquin. L'administration postale, sur demande préalable, échelonne de dix milles en dix milles des relais de hamals (porteurs). Ces Indiens doivent attendre à leur poste le voyageur pendant trois jours et trois nuits.[32]»

---

[28] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 104.
[29] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 50.
[30] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 81.
[31] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 2.
[32] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 8.

Citation n° 6 :

« A Radjamoundry, je plaçai mon palanquin dans un bateau qui me transporta à Ellore par le canal terminé en 1859.[33]»

Citation n° 7 :

« Les routes du Sud de l'Inde ayant été fort améliorées durant ces dernières années, on ne se sert plus de palanquins pour les longs trajets ; on leur a substitué des voitures ayant la forme d'un parallélépipède et pouvant facilement se transformer en lit confortable : il suffit pour cela de relier ensemble les deux banquettes par un troisième banc mobile qui se lève et se baisse à volonté.[34]»

Citation n° 8 :

« [Les routes de Madagascar] ne sont que des sentiers tracés par les pieds des passants, et plus ou moins larges selon que la circulation y est plus ou moins grande. […] Les deux routes principales qui partent, l'une de Tamatave, l'autre de Majunga […] ont une largeur plus grande. Elles n'ont pas été du reste davantage l'objet de travaux d'art, car on ne peut appeler de ce nom les arbres jetés en travers de quelques ravines, ou dans la boue des marais, pour assurer le passage en tous temps. […] Pour traverser les fleuves et les rivières non guéables, on a recours à des pirogues que des passeurs […] sont chargés de tenir à disposition des voyageurs.[...]

[Sur la route de Tamatave] Comme il y pleut toute l'année, […] l'argile rouge qui constitue le sol de ces montagnes est presque toujours humide et par conséquent glissante, ce qui rend la marche lente et pénible. Il y a sur cette route quelques villages assez importants, où les voyageurs trouvent à louer une hutte en roseaux ou en feuilles de palmiers pour coucher, et à acheter du riz, du manioc, des volailles et quelquefois du bœuf.[35]»

---

[33] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 39.
[34] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 58.
[35] Grandidier, Alfred, « Les routes à Madagascar », *Bulletin de la Société française des ingénieurs coloniaux*, n° 2, 1896, pp. 32-34, p. 32-33.

2. Les indispensables compagnons de route

Citation n° 1 : sur le versant amazonien des Andes péruviennes

«Toute trace du sentier ouvert par M. Tejada était effacée, et nous nous exposions à des dangers véritables sans certitude de réussite. Je n'avais pas une confiance illimitée dans ces guides payés d'avance. Je craignis qu'ils ne profitassent de la nuit pour nous abandonner. Le succès de mon entreprise me paraissait, plus que jamais, fort hypothétique.[36]»

3. La vie quotidienne en voyage, l'hébergement et le vêtement

Citation n° 1 :

« A New York, bien qu'étonnés d'une civilisation si différente à cette époque de la nôtre, nous nous sommes mis à l'unisson et j'ai vite pris mon parti de laisser une dame et surtout une demoiselle s'asseoir sur mes genoux dans un omnibus lorsqu'il n'y avait pas de place libre.[37]»

Citation n° 2 : A Guayaquil

« Grâce à des lettres de recommandation nous avons été bien reçus et avons passé d'agréables heures avec de charmantes femmes qui étaient si bonnes et avenantes que nous étions tout de suite en confiance et à notre aise. Elles nous préparaient des sirops de fruits des tropiques à la glace qui étaient exquis.[38]»

---

[36] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 154-155.
[37] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.
[38] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

Citation n° 3 : A Calcutta

« L'hôtel Spencer où je m'installai est un bel édifice situé sur la place du Gouvernement ; il a vue sur le palais du vice-roi. […] Les appartements de l'hôtel sont forts vastes, aussi l'air peut-il y circuler librement ; chaque chambre est garnie d'un punka : on nomme ainsi une planche recouverte d'étoffe attachée au plafond ; un serviteur ad hoc le met continuellement en mouvement pour rafraîchir l'air ; c'est bien l'objet le plus essentiel de tout le mobilier de l'Inde. […] Le régime de vie des Européens est aussi confortable que possible. [39]»

Citation n° 4 : En Inde

« Je m'arrêtai quelques instants au bungalow des voyageurs. On désigne sous ce nom les maisons construites par l'administration anglaise tous les huit ou dix milles pour servir de lieu de halte aux Européens qui parcourent le pays. On y trouve à déjeuner, à dîner et à faire sa toilette, et les relais de hamals y attendent patiemment les voyageurs. […] Le logement destiné aux voyageurs se compose de deux ou trois chambres, ayant chacune leur salle de bain et modestement meublée d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'un punka. […] Le tarif dressé par le magistrat du lieu indique le prix des vivres que l'on peut s'y procurer. Ces établissements appartiennent au gouvernement, qui perçoit la somme d'une roupie (deux francs cinquante) par personne pour un séjour de quelques minutes aussi bien que pour une journée entière. L'institution des bungalows publics rend de grands services dans un pays où l'esprit de caste règne si despotiquement et ne permet à aucun Indou de recevoir dans sa demeure ou à sa table, un homme d'une condition inférieure.[40]»

Citation n° 5 :

« A Madras, il existe, comme dans toutes les villes de l'Inde où se trouvent réunis un certain nombre d'Anglais, un grand club établi sur une base inconnue en France.[41]»

---

[39] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 10.
[40] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 10.
[41] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 52.

Citation n° 6 : A Madagascar

« Dès que j'arrivais dans un village, on s'empressait de nettoyer la maison où je devais passer la nuit, la plus belle car elle revient de droit au *vahinin' dRanavalo-mpanjaka* (l'hôte de la reine). […] Une fois que j'y étais entré, toute la population du village l'envahissait. […] tous ces intrus s'accroupissaient et ne perdaient de vue aucun de mes gestes, aucun de mes mouvements, « me mangeant des yeux », mais ils ne parlaient pas. Quelques petits chuchotements seuls troublaient de temps en temps le silence. Parfois, un des spectateurs s'enhardissait et m'adressait une question à laquelle je répondais de bonne ou de mauvaise humeur et tout redevenait silencieux.[42]»

Citation n° 7 :

« Il ne faut pas se faire illusion sur la vie de voyage au Pérou : c'est une existence pleine de fatigues et de privations : levé avant l'aurore, le voyageur est obligé, chaque jour, de parcourir dix à douze lieues[43], et il ne descend de sa monture que quand il a atteint la hutte qui l'abritera la nuit. Cette hutte n'est ordinairement qu'un petit réduit bâti en terre et recouvert de paille, où il couche pêle-mêle avec les propriétaires et tous les animaux qu'elle contient, animaux qu'il serait impossible de compter. C'est à peine s'il peut fermer l'œil dans cette arche de Noé, et si, succombant à la fatigue, il s'endort après plusieurs heures d'insomnie, il est bientôt réveillé par les gémissements des jeunes enfants, par les aboiements des chiens ou par les cris aigus et répétés des cochons de lait qui pullulent dans ces demeures. Mais, le plus souvent, des puces et d'autres insectes immondes troublent son repos et le harcèlent tellement qu'il invoque en vain le sommeil. On respire dans ces cabanes un air vicié et surchargé d'émanations fétides.

Les brusques transitions du chaud au froid et du froid au chaud sont une terrible épreuve pour la santé, et les fortes constitutions elles-mêmes en ressentent les pernicieux effets. Le thermomètre, qui marque encore 15 degrés sous glace à cinq heures du matin dans la Cordillère, monte jusqu'à 20 et 25 degrés au-dessus de zéro quand le soleil a réchauffé l'atmosphère, la chaleur est même quelquefois intolérable dans certaines gorges de montagnes bien parées des vents.[44]»

---

[42] Grandidier, Alfred, *Souvenirs de voyages 1865-1870*, Association malgache d'archéologie, Tananarive, 1970, 50 p., p. 46.
[43] Une lieue terrestre française vaut environ 4,5 km, ce qui fait entre 45 et 54 km par jour.
[44] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 53-54.

4. Alimentation et santé en pays étranger

Citation n° 1 : A La Nouvelle Orléans

« C'était le soir, tout le monde était en habit et les dames en belle toilette ; dans la salle à manger, il y avait un buffet bien garni et, vers les heures du matin, un beau souper nous a été servi, arrosé de champagne frappé et de toutes sortes de vins fins.[45]»

Citation n° 2 : En Argentine

« L'on tuait un bœuf pour notre souper car la viande n'avait alors, dans cette région, aucune valeur. […] Nous avons eu plusieurs fois le plaisir de trouver sur notre route des tatous […] qui sont fort bons au manger.[46]»

Citation n° 3 : Les holothuries de Ceylan

« On recueille aussi dans le même golfe des tripangs ou holothuries qu'on ramasse sur la plage à basse mer ; ces tripangs ressemblent à de gros vers. Après les avoir fait sécher, on les expédie en Chine où les gourmets les achètent fort cher, moins toutefois que les nids d'hirondelles. Le goût de ce met inconnu à tort sur nos tables d'Europe rappelle le pied de veau ; si la cuisson est très prolongée, selon l'habitude chinoise, le tripang se dissout entièrement et on obtient alors un potage excellent.[47]»

Citation n° 4 :

« Le dîner était copieux et, suivant la mode brésilienne, le pain était remplacé par de la farine de manioc rissolée grillée que nous aimions fort et, tant que nous voyageâmes au Brésil nous en fîmes une grande consommation.[48]»

Citation n° 5 : A Guayaquil

« Elles nous envoyaient des ananas (et quel[s] ananas ! juteux, sucrés, parfumés !) dont le cœur […] était habilement enlevé avec toutes sortes d'emporte-pièces dont la peau

---

[45] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.
[46] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.
[47] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, (extraits du Tour du Monde), Paris, 1870, 192 p., p. 111.
[48] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

extérieure était également enlevée soigneusement […], du jus savamment préparé baignait la base de ce roi des fruits qu'un esclave nous apportait dans un compotier doré avec le « bonjour et les amitiés » de sa maîtresse qui avait préparé elle-même ce charmant plat de dessert.[49]»

Citation n° 6 :

« La présidence de Bombay est réputée parmi les Anglo-Indiens pour les fruits délicats qu'on y récolte, et personne n'ignore que les mangues méritent, entre toutes les productions des tropiques, la prédilection des gourmets les plus difficiles.[50]»

Citation n° 7 : Chez le général Larrea, hacienda Santana, Amazonie péruvienne

« On nous accueillit avec enthousiasme, on s'empressa d'ajouter deux couverts pour les nouveaux venus et nous fûmes obligés, pour nous conformer aux usages, de boire à la santé d'une quinzaine de personnes présentes. Cette coutume est un peu tyrannique pour celui qui est souffrant et qui n'est pas habitué à boire une grande quantité d'eau-de-vie. Le cañaso, fabriqué dans l'hacienda, circulait dans l'assemblée et mit bientôt tout le monde hors d'état de raisonner juste et de marcher sans guide. Une seule tasse sert à tous les assistants, chacun la prend à son tour, on en remplit le quart et, la coupe vidée, la remet au voisin et elle passe ainsi de main en main, et on ne boit jamais sans porter la santé de quelqu'un qui est par là même obligé de rendre la politesse. […] L'expérience m'a appris, depuis, la manière de toujours accepter impunément l'eau-de-vie qui m'était offerte : en cette matière, un refus a des suites graves et se traduit en une offense. […] Pour se dérober aux effets pernicieux de l'eau-de-vie, il faut user de ruse. On porte la tasse à sa bouche et, en feignant de boire lentement le contenu, on le laisse en partie couler goutte à goutte le long du menton et du cou. On ne mouille ainsi que son linge et on épargne sa santé, le trésor le plus précieux en voyage. […] Telles sont les distractions à l'intérieur du Pérou : on ne comprend pas d'autre jouissance que celle de boire le plus d'eau-de-vie possible, et les réunions n'ont pas d'autre but.[51]»

---

[49] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.
[50] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde*, (extraits du Tour du Monde), Paris, 1870, 192 p., p. 170.
[51] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 102, 103, 104.

Citation n° 8 :

« Il est encore une autre souffrance, inconnue aux touristes du vieux monde, c'est le soroché. Le voyageur qui gravit la Cordillère ressent des douleurs partout dans le corps, il a mal aux reins, à la tête, il a les membres comme brisés, le sang lui jaillit même quelquefois par le nez, les yeux ou les oreilles. Ce malaise général est dû, non à la présence d'antimoine, ainsi qu'on l'a répété sans raison, mais à la raréfaction de l'air et au manque de respiration. Le soroché a même causé la mort de quelques personnes plus impressionnables.[52]»

III. Les grands modèles d'Alfred Grandidier

A. Lecture dans les pas des prédécesseurs

3. Les précurseurs d'Alfred Grandidier à Madagascar

Citation n°1 :

« Les voyages dans l'intérieur de l'île étant difficiles, sinon le plus souvent impossibles, nous n'avions donc en 1840, sur Madagascar, que les renseignements épars dans les écrits dus à quelques-uns des résidents de la côte Est. Ces renseignements eussent été cependant fort utiles si, par une fâcheuse habitude, les auteurs n'avaient pas cru devoir généraliser des observations restreintes à quelques petits cantons de la côte. […]

En 1840, M. Leguevel de Lacombe publia un ouvrage qui attira l'attention des géographes ; les notions nouvelles qu'on trouvait dans *Voyage à Madagascar et aux Comores* sur la topographie intérieure de l'île avaient en effet de quoi piquer la curiosité des plus indifférents. Ce n'était malheureusement qu'un roman.

Les itinéraires que cet avocat (que venait faire un avocat à Madagascar ?) disait avoir suivis dans l'île et qui se croisaient en tous sens, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, furent scrupuleusement reproduits sur toutes nos cartes. […] Comme tous les autres géographes, j'étais si persuadé que cet audacieux pionnier avait visité les contrées les plus inconnues et les moins abordables de la grande île africaine, que je m'étais nourri de son ouvrage plus que de tout autre écrit sur Madagascar. J'en avais fait un résumé consciencieux qui était mon guide inséparable, mon *vade-mecum* dans toutes mes explorations.

[52] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 55.

Quel ne fut pas mon étonnement quand, voyageant dans la région occidentale de l'île qu'il avait décrite comme très montagneuse, je n'y trouvai que des plaines arides, semées de quelques monticules ou coupées, çà et là, par d'étroites chaînes de montagnes. J'eus beau interroger les souvenirs des vieillards les plus âgés, d'aucuns centenaires, ils ne connaissaient pas un seul des noms que M. Leguevel avait indiqués sur sa carte et qui avaient été créés par lui dans le silence du cabinet pour les besoins de sa cause. […]

La princesse Betsimisaraka Juliette a connu M. Leguevel à Tamatave et elle m'a affirmé qu'il ne s'était jamais écarté de cette ville de plus de 2 ou 3 lieues.[53]»

IV. Réflexions sur les comportements scientifique et philosophique de l'explorateur occidental

A. L'homme scientifique en exploration

1. La discipline du voyageur scientifique

Citation n°1 :

« Dans vos collections il ne faut rien négliger, ni papillons, ni insectes, ni fleurs des grands arbres, ni coquilles terrestres ou fluviales, ni vers, ni limaces, ni sangsues, il faut prendre de temps en temps de petits échantillons de roches etc…[54]»

Citation n°2 :

« Mon intention était d'abord, avec deux planches sur lesquelles j'avais peint deux mètres en blanc d'un côté, et deux mètres en noir de l'autre, et qui étaient réunies de chaque côté d'un fil à plomb pour s'assurer de leur perpendicularité, de mesurer avec un théodolite la distance d'un point à un autre et avec la boussole la direction. J'aurais en outre relevé les points remarquables : un de mes hommes est posté à l'extrémité de la pointe du *tanorabe* et j'envoie l'autre en avant. Je mesure l'angle formé par les lignes d'en haut et d'en bas de chacune des mires (arche droite et cercle gauche) et je relève leur direction. En même temps,

[53] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n° 46, 11 mai 1872, pp. 1077-1088, p. 1078.
[54] MNHN Ms 2823, lettre d'Alfred Grandidier à Van der Henst, sans date (vers 1871-1872).

je prends un tour d'horizon. Je continue ainsi pendant toute la journée. Mais ce procédé que je pensais pouvoir être assez prompt, je croyais faire 2 à 3 lieues par jour, me parut non seulement très fatigant, mais imparfait à cause de la terrible réfraction des couches basses de l'air. Je préférai alors me contenter de prendre les points de repère naturels les plus visibles et les plus reconnaissables et de relier chacune de mes stations à la précédente par des tours d'horizon. C'était un travail assez long et pénible mais préférable à ma première idée. […] De plus, je prenais aussi souvent que possible des hauteurs circumméridiennes pour les latitudes et quelques distances lunaires pour les longitudes.[55]»

2. La méthode empirique de l'ethnographe

Citation n° 1 : à enlever

« L'œuvre de destruction des peuples sauvages se poursuivait avec une foudroyante rapidité. Les races blanches, dans leur mouvement d'expansion à travers le monde, voyaient disparaître presque partout sur leurs pas les races indigènes.[56]»

Citation n°1 : sur les Amérindiens Campas du Pérou

« Telles sont les mœurs de ces sauvages, mœurs étranges sans doute, surtout pour celui qui ne comprend pas d'autre existence que celle qu'il mène, qui ne connaît pas d'autre horizon que celui de sa ville natale. Mais l'esprit sérieux recherche les causes et approfondit les matières soumises à son examen. Il ne néglige ni l'étude, ni la réflexion, et il explique la différence des mœurs entre les nations par l'influence des climats et par les besoins qu'ils font naître.

L'Européen, chez lui, raille sans mesure quiconque n'imite pas son genre de vie. Mais sous d'autres latitudes, il prête à rire à son tour s'il conserve les allures et les mœurs de sa patrie.

Dans le tableau que j'ai présenté des mœurs des tribus sauvages de l'Ucayali, j'ai cherché la vérité avec soin, je n'ai fait que retracer fidèlement ici ce que j'ai vu et ce qu'on m'a raconté de ces nations.[57]»

---

[55] Carnet d'exploration n° 7.

[56] Hamy, Ernest, *Revue de l'Ethnographie* 1882, cité dans Sibeud, Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930,* Editions de l'EHESS, Paris, 2002, 356 p., p. 53.

[57] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie,* Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 146.

3. L'appréciation des savoirs autochtones

Citation n° 1 :

« La violence de la chute [de la mule] me démit le bras droit, j'éprouvai une forte douleur, je regagnai Pucara et il fallut renoncer à poursuivre notre route. La chirurgie et la médecine sont exercées, dans ces pueblos, par des charlatans d'une extrême ignorance. L'un d'eux vint me voir et, après m'avoir fait horriblement souffrir, il m'assura que mon bras était remis selon toutes les règles de l'art et m'annonça une prompte guérison. […] Mon frère, qui avait eu à Lima un accident pareil, voulut profiter de son expérience personnelle pour me remettre le bras. Il avait besoin d'un aide, il s'adresse au curé, un des rares habitants de la localité parlant espagnol. Le curé lui répond qu'il craint la contagion de la maladie. Mon frère lui explique qu'un bras cassé n'est pas un mal contagieux.[58]»

Citation n° 2 :

« La fièvre étant devenue très forte, mes forces s'étant excessivement affaiblies, et la guerre avec les Bars étant prête à recommencer, je jugeai prudent de retourner sur mes pas et de remettre mon voyage à plus tard. J'aurais dû, à cause de la guerre, attendre au moins un mois et demi et peut-être une autre lune encore, et les pluies qui tombent depuis fin novembre et décembre m'eussent empêché de faire des observations et des chasses. Reste à savoir du reste si je me fusse facilement rétabli avec les remèdes du pays et la triste nourriture à laquelle j'étais réduit. […] Je dirai toutefois la médecine que me fit prendre mon frère Zoumaner. Je me laissai faire par curiosité et pour ne pas déplaire au vieux roi.[59]»

Citation n° 3 : sur la côte péruvienne

« L'art avait triomphé d'un sol ingrat, ces champs, aujourd'hui incultes, se couvraient chaque année de riches moissons, mais les Espagnols apportèrent avec eux la destruction et la mort. […] La conquête fut donc, du point de vue économique, un événement désastreux pour le Pérou et anéantit promptement les bienfaits de la civilisation des Incas.[60]»

---

[58] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 198-199.
[59] Carnet d'exploration n° 8.
[60] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 9.

Citation n° 4 : sur Pizarro et les conquistadors

«La majorité des compagnons d'armes de ce vaillant capitaine se composait du rebut de la population. […] [Ils] ont déshonoré, par leur insatiable avarice et leur conduite barbare envers les vaincus, le caractère noble et loyal qui distingue le peuple espagnol. […] Les conquérants commirent toutes sortes de cruautés, il n'y eut rien de sacré pour eux, ils ne reculèrent devant aucun crime pour se procurer des trésors, et leurs indignes mains ont livré aux flammes et au néant tous les documents qui auraient pu jeter quelque lumière sur la vie de ces peuples et leur histoire.[61]»

Citation n° 5 :

« Il serait trop long d'énumérer toutes les absurdes grimaces qu'une aveugle superstition inspire à ces pauvres fanatiques. […] Fatigué de toutes ces puériles cérémonies auxquelles je n'avais déjà que trop assisté, je regagnai mon char stationné devant le gopuram du nord, et je repris paisiblement ma route vers le Sud.[62]»

Citation n° 6 :

« Après avoir visité avec soin le musée de Madras, assez riche en bas-reliefs, antiques débris de l'art indou, et assez pauvre en collections d'histoire naturelle, je me décidai à ne pas prolonger plus longtemps mon séjour dans le chef-lieu de la présidence.[63]»

Citation n° 7 :

« Une restauration récente a peu contribué à embellir [le temple Est de Chidambaram] aux yeux de l'archéologue ou du touriste. Pour mon compte, j'aurais, je l'avoue, préféré la vue d'une antique ruine noircie par le temps et à demi-dégradée à celle de briques neuves dont le couleur rouge uniforme n'a rien de poétique[64]. »

---

[61] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 17.
[62] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 82.
[63] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 58.
[64] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 82.

4. De la collecte et l'observation à la transversalité du raisonnement

Citation n° 1 :

« Les monuments ruinés de Mahabalipour offrent à l'étude un intérêt particulier, parce que, avec un peu d'attention, on peut y suivre toutes les transformations successives de l'architecture religieuse de l'Inde du Moyen-âge et des temps modernes, depuis la grotte naturelle jusqu'à celle dont les murs sont décorés de bas-reliefs.[65]»

B. L'homme occidental en exploration

1. Comparaison des modes de vie des expatriés européens

Citation n° 1 :

« Malheureusement l'Anglais respecte trop les traditions de son *home*, et dans les dîners, comme dans les soirées, le vêtement est le même qu'en Europe. […] Le soir, les modes européennes reprennent leur empire, et il faut, tout de noir vêtu, endurer les souffrances intolérables d'une chaleur étouffante.[66]»

Citation n° 2 : le cricket à Puna

« Les Anglais, même dans les contrées chaudes de l'Inde, se conforment à leur hygiène nationale : les exercices les plus violents auxquels ils se livrent en Europe ne sont pas abandonnés. C'est à leur vie énergique et active qu'il faut attribuer la santé excellente dont la plupart jouissent sous le ciel des tropiques.[67]»

Citation n° 3 :

« Pondichéry a un aspect créole *sui generis* […] qu'on retrouve partout où les races françaises et espagnoles sont obligées de vivre avec les populations étrangères. […] Ils ne cherchent pas à importer dans l'Inde les mœurs françaises, fort déplacées sous les ardeurs des tropiques. Les peuples méridionaux sont loin de ressembler aux Anglais, qui foulent toujours

---

[65] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 74.
[66] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 6.
[67] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 170.

avec dédain la terre étrangère ; fussent-ils en Chine ou au Kamtchatka, ils se croient toujours sur le sol britannique.[68]»

2. Jugements éthiques et moraux

Citation n° 1 :

« Je profitai de mon séjour à Madras pour compléter et rectifier sur bien des points les renseignements que, le long du chemin parcouru, j'avais recueillis sur la population du Deccan et sur ses rapports avec celle du reste de l'Inde. C'est une race mélangée, dans les veines de laquelle le sang tamoul et dravidien, le sang de la race jaune, l'emporte de beaucoup sur celui de la race aryenne.[69]»

Citation n° 2 :

« Le nègre, paresseux par nature, profite de son émancipation pour satisfaire ses goûts innés de nonchalance et, s'il consent à travailler, c'est uniquement pour se procurer les ressources nécessaires à la vie ; mais, par suite de la cherté de la main d'œuvre et de la disette d'ouvriers, il gagne en une semaine de quoi faire face à ses besoins de tout le mois. Cette race vicieuse et pervertie, essentiellement méchante, ne mérite pas l'intérêt que l'Europe lui porte : il n'est pas de négrophile qui ait vécu quelques temps avec les nègres sans éprouver pour ces Africains du dégoût et de l'aversion : âmes basses et rampantes, ils ont contracté tous les vices de la civilisation, sans comprendre ni pratiquer la vertu.[70]»

Citation n° 3 :

« Guayaquil, qui est bâti à l'embouchure de la rivière du même nom, a toutes ses maisons en bois. Si celles qui sont sur le quai sont ornées d'arcades, celles de l'arrière ont un aspect pittoresque : quatre pieux enfoncés en terre sur lesquels est posé un plancher en bambou et que recouvre un toit en feuilles de palmier et sur ce plancher vit une famille à demi-nue, sale, digne de manger avec les porcs qui habitent le rez-de-chaussée.[71]»

---

[68] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 74.
[69] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 53.
[70] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie,* Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 33-34.
[71] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

Citation n° 4 :

« Je ressentais au Cuzco ce que j'avais éprouvé, quelques années auparavant, pendant mon séjour à Rome. Mes impressions du Pérou avaient certains rapports avec mes impressions d'Italie. Le Cuzco, à un degré inférieur, avait été le centre et la capitale d'un grand empire, avait propagé les lumières de la civilisation et dicté des lois à de nombreuses nations. La ville du Soleil se présentait à mes yeux sous le même aspect que la ville éternelle. De ces deux puissances il ne restait plus que des ruines. Les monuments, qui survivaient à un passé glorieux, réveillaient en moi de nobles souvenirs, et je foulais avec respect cette terre où chaque pas me conduisait à un vestige de la grandeur d'une nation déchue.[72]»

Citation n° 5 : Temple de Tanjore

« Derrière la grande pyramide, sur la droite, on trouve un des plus jolis spécimens de temple tamoul que j'aie vus. […] Ce temple est un chef-d'œuvre de grâce ; ses proportions sont élégantes, ses détails harmonieux, ses sculptures artistiques.[73]»

Citation n° 6 :

« Le temple de Madoura est sans contredit le plus admirable et le plus curieux monument que le génie indou ait jamais exécuté. Je ne sache pas, dans tous mes voyages, avoir jamais éprouvé une impression semblable à celle que je ressentis en me promenant au milieu des merveilles de ce chef-d'œuvre de l'architecture nationale.[74]»

Citation n° 7 : Dambulla, Ceylan

« Le dessin ne supporte pas l'examen, il n'y a ni perspective, ni proportions, et il en est de même des personnages peints comme des statues, ils ont une roideur toute conventionnelle.[75]»

Citation n° 8 : Djaghernaut, Orissa

« La ville indigène est sale et mal bâtie. Dans la grande et longue rue qui mène à la pagode, la plupart des maisons sont peintes à fresque dans le goût asiatique : ce sont de

[72] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 90.
[73] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 90.
[74] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 106.
[75] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 126.

grossières représentations de danses de bayadères, de dieux indous, d'animaux fantastiques. Les artistes de l'Inde n'obéissent jamais qu'à leur bizarre fantaisie, et foulent aux pieds avec un souverain dédain, les plus simples notions d'anatomie et de perspective.[76]»

Citation n° 9 : Temple de Rama, Combaconum

« Ça et là on remarque des scènes telles que les aime l'imagination dévergondée du peuple indou.[77]»

Citation n° 10 : concert chez le prince Sakaran Sahib, à Tanjore

« Après les cinq premières minutes de ce supplice, j'avais peine à me contenir et me sentais une folle envie de mordre. Ne pouvant résister au plaisir d'écouter ce morceau harmonieux que ses gens exécutaient en mon honneur à tour de bras, le prince vint gracieusement à moi : je me contentais de grincer des dents en forme de sourire. Est-ce ma faute si la mauvaise musique agit sur mon système nerveux comme sur celui de la gente canine ?[78]»

Citation n° 11:

« J'eus la curiosité d'assister plusieurs fois à des fêtes nègres, dans l'intention de voir danser la samacueca. Je me contenterai de décrire la composition de l'orchestre, sans parler ici des poses des danseurs, peu en rapport avec la chasteté, nos mœurs et le respect dû aux convenances. La musique […] est monotone et quelque peu lugubre.[79]»

Citation n°12 :

« Dans l'état de nature et demi-civilisé, je n'ai jamais vu d'homme mécontent de son sort, si ce n'est quelque esclave maltraité ou quelque chef qui veut en supplanter un autre. Aucun n'est honteux de ses occupations, et tout le monde est content, à peu de frais, il est vrai, mais n'est-ce-pas mieux que d'être comme tous les hommes civilisés mécontents d'un sort qu'on se fait à grand peine, à grand frais ?[80]»

---

[76] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 14.
[77] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 83.
[78] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 92.
[79] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 29.
[80] MNHN Ms 3259, carnet n°15.

3. Le voyageur européen et les femmes

Citations « Peau de Satin »

Citation n° 1 :

« L'enfant de Faranzéhée est admirable, gentille au possible, le teint aussi frais que les enfants de La Réunion.[81]»

Citation n° 2 :

« L'enfant de Faranzéhée est toute mignonne, elle est très bien entretenue par sa mère, toujours très propre, la baignant trois, quatre fois par jour. J'ai reçu du linge de La Réunion. Elle est exceptionnellement blanche, les cheveux châtains, les yeux noirs. Elle est délicate mais très bien portante et n'a pas été encore malade. Elle court dans la case. Elle ne sort que le matin et le soir, ainsi elle est très blanche et je puis dire, la plus jolie enfant de Blanc de toute la côte jusqu'à Nosy-Be.[82]»

Citation n° 3 :

« L'enfant de Faranzéhée est toujours gentille. C'est une enfant charmante, des traits très délicats d'une finesse remarquable. Si vous pensez à elle quelquefois vous avez raison, je vous approuve car c'est bien l'enfant de son père.[83]»

Citation n° 4 :

« Votre jolie Peau de Satin se porte assez bien, toujours gentille, petite mignonne, elle commence à gazouiller quelques mots. Elle [est] toujours une grande pleureuse et très méchante avec sa maman. Bientôt elle va avoir un frère ou une sœur, sa mère est enceinte, nous pensons de Léo.[84]»

---

[81] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 4 mai 1871.
[82] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 8 décembre 1871.
[83] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 23 mai 1872.
[84] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 15 juin 1872. Six mois plus tard, il pense que le père du second enfant de Faranzéhée serait plutôt Van Der Henst…

Citation « Faranzéhée » :

Citation n° 1 :

« Quant à la mère, je ne suis pas très satisfait. Je vous prie de suspendre les cadeaux que vous avez à lui faire. Je vous écrirai plus longuement à ce sujet et je vous dirai tout ce qui s'est passé avant et après votre départ pour [la] France. Je n'aime pas que l'on se moque de mes amis et surtout de ceux qui m'ont donné leur confiance. Quelques mots pour ne pas trop vous intriguer. En votre absence, Callame a passé quelques jours à Morondava en se rendant à Maïtyrano. Il parait qu'elle a eu des relations avec.[85]»

4. La relation aux animaux

Citation n° 1 : en Orissa

« En se rendant à la Pagode noire, on peut d'ailleurs occuper très agréablement les heures de route en chassant des antilopes.[…] Malgré leur sauvagerie naturelle, je parvins, grâce à ma carabine Manton, à en abattre plusieurs, dont j'ai conservé précieusement les belles cornes annelées.[86]»

Citation n° 2 :

« Le major Gill était un des sportsmen les plus connus de l'Inde. Chasseur intrépide et audacieux, il ne comptait pas moins d'une centaine de tigres ou panthères et d'une vingtaine d'éléphants et rhinocéros parmi les victimes sacrifiées à sa passion dominante. Je lui promis de venir le prendre au mois de mars de l'année suivante [1864] pour aller nous joindre aux officiers de Mhaou qui, chaque année, entreprennent une croisade contre les bêtes féroces. La maladie et la pente de mes études qui m'entraînèrent vers la côte orientale d'Afrique […] m'ont malheureusement fait manquer à cet engagement.[87]»

[85] MNHN Ms 2822, lettre d'Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 23 mai 1872.
[86] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 17.
[87] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 186.

Citation n° 3 : en Equateur

« Sous les arcades des maisons, il n'est pas rare de voir glisser sans bruit, en ondulant, de ces jolis petits serpents à anneaux rouges et noirs qu'on admirerait sans la crainte de la mort que ces terribles reptiles traînent avec eux et dont j'ai cependant élevé un pendant quelques jours.[88]»

Citation n° 4 :

« Je me suis longtemps diverti à regarder les singes qui habitent ce rocher, où ils mènent une vie toute aérienne. […] Je vis passer deux éléphants de la pagode que leurs mahouts dirigeaient. […] Les troupes de singes qui gambadaient sur les murs se suspendaient aux corniches. […] Les nuées de perruches qui s'abattaient sur les toits des sanctuaires et dont le joli plumage vert se détachait sur le fond rouge foncé de la brique, tous ces saints animaux donnaient un cachet d'originalité à la partie du temple que je visitais. Je me rappelle encore aujourd'hui avec plaisir cette scène particulière de l'Orient.[89]»

Citation n° 5 :

« A bord j'avais mon petit jaguar comme compagnon de cabine et nous avons eu quelques fois des conversations qui se terminaient par un coup de griffe à mon adresse, mais d'ordinaire nous étions assez bons amis à condition que je lui donnasse une ample ration de viande crue, ce qui ne laissait pas que d'être assez coûteux. Dans la journée, je le promenais sur le pont du navire, le tenant, bien entendu, avec une chaîne. Les belles dames qui voguaient avec nous aimai[en]t à le voir, d'un peu loin toutefois car elles l'admiraient mais en avaient peur.[90]»

---

[88] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.
[89] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 98-99.
[90] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

Troisième partie

I. Retour d’exploration :l’œuvre d’une vie

A. Un changement brutal d’existence

2. L’établissement social

Citation n° 1 :

« Nous désirons, cher ami, que vos jours auprès de votre épouse soient des plus heureux, que vous vous reposiez de toutes vos grandes fatigues de corps et d’esprit, que de jolis petits enfants viennent plus tard embellir le nouveau genre de vie que vous venez de vous tracer.[91]»

D. Une spécialisation progressive dans l'Histoire et la recherche des origines de Madagascar

2. Sur les traces des premiers Malgaches

Citation n° 1 :

« L'étude de la population nous amène à une conclusion tout identique [Madagascar n'est pas une dépendance africaine], car la race que j’appellerai autochtone, sans rien vouloir préjuger sur son mode de diffusion, est bien certainement par ses traits, par ses mœurs et par sa langue, du groupe des populations négroïdes d'Océanie. Tête grosse, cheveux en tête de vadrouille, figure plate et ronde, lèvres épaisses, nez aplati à la naissance, tout rappelle ces nègres océaniens qui peuvent être considérés comme issus du mélange de la race éthiopienne avec la race mongole. Il est vrai que sur cette population indigène se sont greffés de nombreux rameaux étrangers qui rendent l'étude plus compliquée. Les Chinois […], les Malais […] qui, sous le nom d'Ovas, règnent aujourd'hui sur la moitié de l'île […], plus récemment des Indiens et des Arabes.[92]»

---

[91] MNHN Ms 2822, lettre d’Edmond Samat à Alfred Grandidier, le 13 décembre 1872.

[92] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », pp. 1077-1088, *Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n° 46, 11 mai 1872, p. 1085.

II. Profession membre de sociétés savantes

A. Une carrière rondement menée

4. Promotion, valorisation et reconnaissance des études malgaches : la stratégie d'Alfred Grandidier

Citation n° 1 :

« D'Abbadie est le premier explorateur qui ait fait de la géodésie en pays sauvage et, jusqu'en 1865, il est resté le seul. Votre rapporteur [Alfred Grandidier] s'honore d'avoir, lors de ses voyages à Madagascar, suivi l'exemple de notre savant et regretté collègue et d'avoir en divers points de l'île, notamment dans la province centrale d'Imerina, jeté un réseau de triangles géodésiques. […] Ce n'était que l'amorce, le canevas d'une carte topographique. Le RP Roblet […] a pour la première fois fait à lui seul une vraie carte topographique d'une vaste région sauvage, carte qui est complète, sans lacune, et qui n'a pas besoin d'être retouchée ni complétée. De 1872 à 1894, cet éminent et étonnant missionnaire a […] levé une surface de 32 000 km2.[93]»

Citation n° 2 :

Sur le *propithecus verreauxii*

« J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en dédiant ce curieux mammifère à M. J. Verreaux. C'est un hommage que je rends à ce zoologiste éminent, aussi connu pour l'importance de ses travaux que par son extrême bienveillance.[94]»

Sur le *chirogalus samati*

« Je me fais un plaisir de dédier ce chirogale à M. Edmond Samat, qui habite depuis 22 ans la Côte Ouest de Madagascar et dont l'obligeance ne s'est jamais démentie à mon égard durant ce séjour dans ces contrées inhospitalières. C'est à lui que je dois d'avoir connu

[93] Grandidier, Alfred, « Rapport sur le Prix Herbet-Fournet attribué aux RRPP Roblet et Colin », *Bulletin de la Société de Géographie*, 2ème trimestre 1898, pp. 163-167, p. p. 163.
[94] Grandidier, Alfred, « Types nouveaux ou peu connus du Muséum de Saint-Denis : le propithèque de Verreaux », *Album de l'Ile de La Réunion*, 1866-1867, pp. 153-162, p. 159.

l'existence, dans le Menabe, de ce curieux lémurien, et c'est lui qui, sur ma demande, m'a procuré les deux spécimens que j'ai envoyés au Muséum de Paris.[95]»

B. Alfred Grandidier dans les débats scientifiques et les avancées techniques

2. Alfred Grandidier face aux nouvelles approches dans les sciences naturelles

Citation n° 1 :

« La science est un organisme très complexe et dont tous les détails sont établis dans un ordre parfait et immuable. C'est l'auteur et le maître de toutes ces choses qui est aussi notre maître. Il nous a donné l'intelligence pour comprendre son œuvre. […] Tournons les yeux vers ces grands chrétiens parmi lesquels nous voyons les plus beaux esprits qui ont été les premiers maîtres de la science.[96]»

Citation n° 2 :

« Peut-être qu'en étudiant ces lois invariables vous avez trop oublié Celui qui les a établies et les dirige. Vous ne donnerez pas un tel démenti à vos parents chrétiens qui vous ont mené à Rome pour que vous fassiez votre première communion de la main du Pape, vous ne ferez pas cette peine suprême à la pieuse Mme Grandidier, à votre fille et à vos petits-enfants. […] Demandez un prêtre de votre choix et mettez ordre aux affaires de votre conscience.[97]»

[95] Grandidier, Alfred, « Description d'une nouvelle espèce de chirogale découverte sur la côte Ouest de Madagascar », *Revue et magasin de Zoologie*, 1868.
[96] MNHN Ms 2813, lettre de Mgr Dupont à Alfred Grandidier, le 25 octobre 1916.
[97] MNHN Ms 2813, lettre de Mgr Dupont à Alfred Grandidier, le 3 décembre 1920.

III. Le cœur d'un réseau scientifique sur Madagascar

B. L'«homme-ressource» pour les non-scientifiques

3. Le Comité de Madagascar et les groupes de pression

Citation n°1 : de Gallieni à Charles-Roux

« Je saisis cette occasion pour vous prier de bien vouloir prévenir le Comité que je me tiendrai à sa disposition pendant que j'exercerai les fonctions de Résident général et de Commandant du corps d'occupation à Madagascar. Mon concours absolu est acquis d'avance à ceux de nos compatriotes que vous voudrez bien me recommander et je m'empresserai de mettre à l'étude les questions que vous m'indiquerez.[98]»

IV. Le mentor des explorateurs à Madagascar

A. L'aide directe aux explorateurs

1. La pépinière des « héritiers » : Catat, Douliot, Müller...

Citation n°1 : du Père Camboué sur Müller

« Il me souvient encore que, lorsque je lui recommandais la prudence, en lui faisant observer le danger des parages qu'il traversait, il me répondait plein de zèle et de noble enthousiasme : « Après tout, on ne meurt qu'une fois». Mais mourir dans de telles circonstances ![99]»

---

[98] Lettre du 3 novembre 1896, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1928, 192 p.

[99] Lettre du RP Camboué à Alfred Grandidier, le 30 septembre 1893, dans Boudou, Adrien, « Une correspondance entre Alfred Grandidier et le RP Camboué », *Bulletin de l'Académie Malgache*, tome 21, 1938, pp. 89-112.

C. Tirer profit des jeunes explorateurs

Citation n°1 :

« Il ne faut pas croire toutefois que la science seule ait à gagner dans ces lointaines explorations. Le commerce puise dans les relations de voyages des notions précises pour accroître le nombre de ses débouchés, et les marins que leur métier conduit dans ces contrées sauvages y trouvent des indications importantes qui leur permettent d'économiser du temps et d'écarter beaucoup de dangers. Les chefs des gouvernements dont l'un des principaux devoirs est de profiter de toutes les occasions favorables pour étendre les relations de leurs nationaux et accroître la richesse publique sont eux-mêmes intéressés au plus haut point par ces recherches. […] Aujourd'hui la terre toute entière est à peine assez vaste pour notre activité et nos besoins.[100]»

V. Une vision pour l'avenir de Madagascar

A. Pour le bien des Malgaches et de Madagascar ?

1. Coloniser pour développer Madagascar ?

Citation n° 1 :

« Pour moi, je vous le déclare […] il n'y a qu'une solution possible […]. Monter à Tananarive, battre les Hovas chez eux, leur imposer un protectorat qui sera peu onéreux pour la France, avec un Résident sérieux capable de guider de ses conseils le nouveau gouvernement. […] De Tananarive, l'action de ce Résident se fera sentir sur toute la côte dans le sens du progrès [...]. Les Hovas sont intelligents et je ne suis pas d'avis de les faire disparaître, il vaut mieux les utiliser.[101]»

[100] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n° 46, 11 mai 1872, pp. 1077-1088, p. 1086.
[101] MNHN Ms 3243, lettre de Campan à Alfred Grandidier, le 3 juin 1884.

Citation n° 2 :

« Je n'ai pas osé vous écrire [pendant la guerre de 1894-1895], ça aurait été imprudent et même compromettant. Vous n'êtes pas en effet sans savoir que depuis le commencement des difficultés, tous ceux qui parlaient français et tous ceux qui avaient des relations avec les Français étaient soupçonnés d'espionnage.[102]»

2. … Ou pour s'assurer un terrain de recherches ?

Citation n° 1 :

« [Nous] déplorons la tendance actuelle de tous les peuples à abandonner leurs usages particuliers et leurs costumes nationaux pour se façonner aux usages et adopter les costumes de nos grandes capitales d'Europe : c'est ainsi que l'uniformité couvrira bientôt d'une même couche le monde entier, cette diversité de mœurs qui donnait tant d'attrait au voyage disparaît chaque année sans retour.[103]»

« Quant à la destinée future de ces races indiennes, il serait téméraire de vouloir l'indiquer. Doivent-elles disparaître devant la civilisation ou participer à ses bienfaits ? La Providence se prononcera.[104]»

B. Un modèle de colonisation sur-mesure pour Madagascar

1. Principes d'administration et de développement

Citation n° 1 :

« Puisse une ère plus heureuse s'ouvrir pour le Pérou ! Sous un gouvernement stable, sage et éclairé, la face de cette république changerait bientôt : les canaux rétablis ramèneraient la vie dans des déserts incultes, de bonnes routes sillonneraient ce pays en tous sens, la prospérité naîtrait avec des moyens faciles de communication, la colonisation ne trouverait plus d'obstacles sérieux et si le Pérou venait à se peupler, il deviendrait, en moins d'un siècle, un des Etats les plus florissants des deux continents.[105]»

---

[102] MNHN Ms 2821, lettre de J. Rasamimanana à Alfred Grandidier, le 16 mai 1896.
[103] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 26.
[104] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 146.
[105] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 13.

2. La hiérarchisation des peuples malgaches dans le contexte de colonisation

Citation n°1 : sur les Cingalais

« Leur intelligence s'est développée par la fréquentation des Européens mais leur bassesse s'est accrue à mesure qu'ils ont reconnu leur impuissance, et au lieu de secouer leur indolence naturelle, ils ont appliqué cette intelligence à devenir plus rusés.[106]»

C. Une vision élitiste de la colonisation ?

1. Halte aux migrants réunionnais !

Citation n° 1 : de Gallieni à Joseph Chailley, Secrétaire Général de l'Union Coloniale

« Je ne me laisse nullement émouvoir par les bruits malveillants qui peuvent courir ici ou en France à l'égard du Comité de Madagascar et, comme je l'ai écrit à son président [Charles-Roux], je suis bien décidé à marcher toujours d'accord avec lui et à le prendre notamment comme office de renseignements sur la colonisation à Madagascar. […] Actuellement, tant que nous n'aurons pas de communication, tant que des sociétés sérieuses, avec des hommes énergiques à leur tête et des capitaux importants, ne seront pas installés dans la grande île, je me préoccupe plutôt d'enrayer que d'encourager la mouvement d'immigration qui a lieu dans notre possession. […] Mon seul désir est de mettre à la disposition de nos colons présents et futurs le plus d'indications possibles sur Madagascar. C'est dans ce même but que j'ai fait rédiger un guide de l'immigrant que je vais faire imprimer en France.[107]»

Citation n° 2 : a priori sur le Pérou

« La côte. C'est une région aride, sablonneuse, improductive. L'aspect de cette partie du Pérou est triste et désolé, loin d'être un Eldorado comme nous nous le figurons en Europe, c'est plutôt un désert parsemé de quelques oasis.[108]»

---

[106] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du Tour du Monde), Paris, 1870, 192 p., p. 114.
[107] Lettre du 27 avril 1898, dans Gallieni, *Lettres de Madagascar, 1896-1905*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1928, 192 p.
[108] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 8.

2. L'inspiration capitaliste des Indes britanniques, des Congo belge et français et de la Compagnie de Madagascar

Citation n° 1 :

« En France l'on est en général très opposé à l'émigration et l'on ne cesse de répéter que nous ne sommes pas nés pour coloniser : c'est que nous ne faisons pas sur les pays étrangers de sérieuses études préalables. […]

[Concernant l'échec de la Compagnie de Lambert] Il n'eût point fallu voir tout d'abord dans Madagascar un eldorado inépuisable et entrer dans une entreprise aussi considérable sans des études préalables sérieuses. On eût du, avant toute décision, envoyer des ingénieurs s'enquérir des richesses naturelles. En moins d'une année, on se fût procuré sans grandes dépenses des renseignements généraux, sûrs et précis, émanés de gens de l'art, et il eût été temps alors de former la Compagnie. Mais non, on a commencé par former la Compagnie avant d'avoir pensé à jeter les bases d'une exploitation sérieuse. […]

Disons toutefois que nous n'avons pas à regretter de ne pas compter l'île de Madagascar au nombre de nos colonies. Je crois que nous aurions eu à enregistrer plus de pertes que de gains.[109]»

Citation n° 2 :

« La liberté accordée instantanément aux nègres esclaves a été un événement funeste pour le Pérou. […] Ce qu'ils désirent, ce n'est pas la liberté, c'est le droit de ne rien faire : que leur importe d'êtres libres ou esclaves, s'il faut subir la loi du travail ?[...] Émancipez les nègres à Cuba et vous verrez aussitôt dépérir cette colonie florissante. Les champs de la Louisiane cesseraient, avec l'émancipation, de fournir à l'Europe le coton qui fait vivre des milliers d'individus en France et en Angleterre. Un jour viendra, et je l'appelle de mes vœux, où l'esclavage sera aboli, mais ce jour n'est pas encore venu. […] Si des cœurs généreux répugnent à voir des hommes, quoique d'une race inférieure, être la propriété d'autres hommes, qu'ils ne fondent pas leurs arguments en faveur de l'affranchissement sur la condition malheureuse des esclaves, car leur sort est moins dur que celui de certaines de nos classes ouvrières. De généreuses paroles ne dénotent pas toujours un cœur généreux : il en coûte si peu d'élever la voix pour demander aux autres un sacrifice que l'on ne ferait pas soi-

[109] Grandidier, Alfred, « Un voyage scientifique à Madagascar », *Revue scientifique de la France et de l'étranger*, n° 46, 11 mai 1872, pp. 1077-1088, p. 1086-1087.

même. On laissera mourir de faim et de misère un vieillard impotent ou un ouvrier ruiné par la maladie mais on prêchera l'abolition de l'esclavage : voilà l'humanité.[110]»

[110] Grandidier, Ernest, *Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie*, Michel Lévy, Paris, 1861, 311 p., p. 33-34-35.

Annexes thématiques d'approfondissement

Pour en savoir plus sur les véhicules et moyens de transport d'Alfred Grandidier

Aux Amériques :

- Traîneau : aux chutes du Niagara et de Montmorency. Malgré le froid, c'est un traîneau découvert.
- Pirogue :
  - sur le Rio Daule, en Equateur.
  - sur les Rio Urubamba et Ucayali, au Pérou.
- Mule :
  - en Amazonie péruvienne, sur les petits sentiers encaissés, pour porter le matériel et les bagages.
  - dans les Andes péruviennes et boliviennes, à raison de 10 à 12 heures de chevauchée quotidienne. Il s'agit de mules de poste, que l'on change régulièrement, en alternance avec les chevaux.
  - de Santiago à Mendoza (Chili-Argentine). Une mule pour le cavalier et une mule pour ses bagages, le tout conduit par un muletier qui sert aussi de guide. Le cavalier bénéficie de tout le harnachement du gaucho : « sabots de cuivre pour étriers, les rênes en très fines lanières de cuir artistement tressées, des selles avec *pellones*, peaux de chèvre ou de mouton qu'on jette sur la selle pour y être assis douillettement et grandes sacoches tombant de chaque côté de la bête en arrière de nos jambes où nous mettions tout un fourniment.[111]»
- Cheval :
  - d'Islay à Arequipa (Pérou) en 24 heures, sans arrêt.

[111] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

- dans les Andes péruviennes et boliviennes, à raison de 10 à 12 heures de chevauchée quotidienne. En alternance avec les mules.
- de Mendoza à Rosario (Argentine), avec des petits étriers en corne de gaucho.

❖ Poney : à Cuba, pour visiter les plantations sucrières.

❖ Diligence :

- de Valparaiso à Santiago au Chili.
- de Mendoza à Rosario en Argentine. La diligence est tirée par six chevaux à l'état sauvage qui ne sont pas attelés mais sellés et montés par des postillons puis attachés par une corde à la voiture. La diligence n'assure le service qu'une à deux fois par mois.

❖ Bateau :

"City of Baltimore", construit en 1855 à Glasgow, rebuté en 1885. Transatlantique Liverpool-Philadelphie (www.clydesite.co.uk)

- traversée Liverpool-Philadelphie (?) de 11 jours sur le vapeur mixte *City of Baltimore* des lignes transatlantiques Inman.
- sur les Grands Lacs.
- traversée Saint-Louis- La Nouvelle Orléans sur le Mississipi.
- traversée La Nouvelle Orléans-La Havane.
- traversée La Havane-Aspinwall (actuellement Colon, au Panama) en vapeur.

- traversée Panama-Guayaquil en vapeur britannique ou américain.
- traversée Guayaquil-Callao en paquebot à vapeur en 5 jours.
- traversée Callao-Islay sur le steamer *Bolivia* en trois jours avec escales aux îles Chincha et à Chala.
- traversée Arica-Copiapo.
- traversée Coquimbo-Valparaiso en vapeur.
- traversée Rosario-Buenos-Aires sur le Parana et le Rio de la Plata.
- traversée Buenos-Aires-Montevideo.
- traversée Salvador de Bahia-Pernambuco.
- traversée Pernambuco-Le Havre via Lisbonne.

❖ Omnibus : à New-York. Les premiers omnibus américains sont ceux de New-York, apparus en 1827. Ils sont tirés par un ou deux chevaux.

❖ Volante : voiture typique de La Havane. « C'est un cabriolet découvert à grandes roues, traîné par un cheval sur lequel est monté, comme postillon, un petit nègre.[112]»

❖ Chemin de fer :

- de la côte atlantique à la côte pacifique du Panama. Première ligne transcontinentale au monde, inaugurée en 1855.
- entre Tacna et Arica, au Pérou (aujourd'hui dans le Nord du Chili).

❖ Radeau :

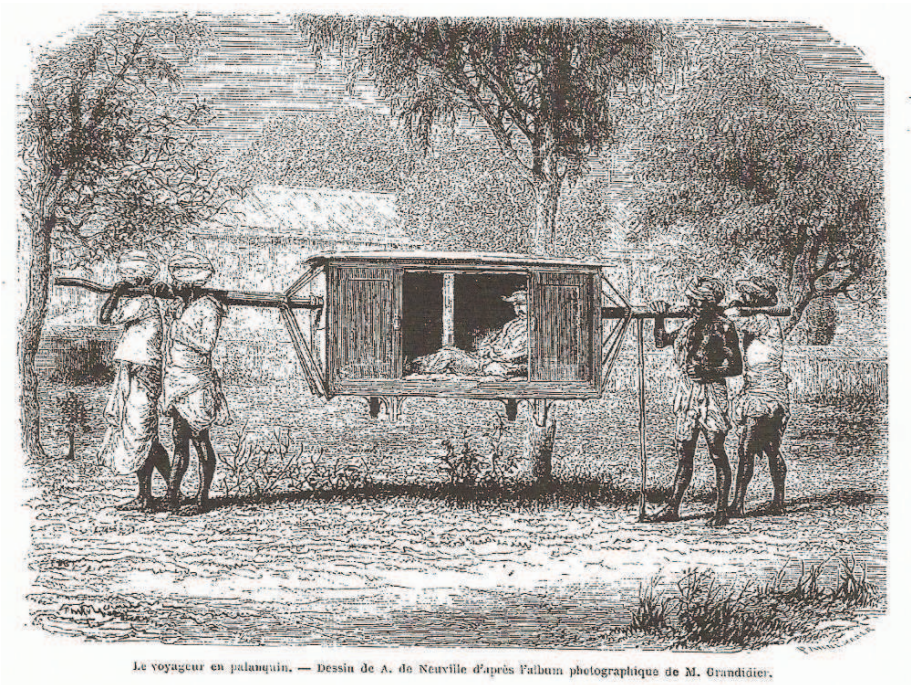
- traversée de l'Urubamba, en Amazonie péruvienne .
- navigation sur le lac Titicaca. Le *balsa* est un radeau traditionnel amérindien en fibres végétales de jonc. « Cette [barque] *balsa* est formée d'un gros faisceau de joncs recourbés aux deux extrémités, un fort bourrelet, également en jonc, court tout à l'entour de l'embarcation et la soutient sur l'eau : ces frêles esquifs sont insubmersibles. […] A l'avant de la *balsa* se place une voile supportée par trois bâtons tortueux : cette voile est composée de trois ou quatre ponchos reliés entre eux par de petits morceaux de bois pointus servant d'épingles. Debout, à l'arrière, se tient le *balsero*, ayant à la main une longue perche assez mince qu'il plonge alternativement

[112] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

dans l'eau de chaque côté de l'embarcation ; il communique ainsi une légère impulsion au canot qui avance lentement.[113]»

Aux Indes :

- Palanquin : du Bengale à Hyderabad. « [Au Bengale] le palanquin est porté sur les épaules par quatre hommes sans cesse relayés par quatre de leurs compagnons.[114]». Dans les autres régions il y a six porteurs.
- *Palki-ghari* : à Calcutta. « Un palki-ghari, sorte de caisse carrée sur quatre roues et traînée par deux chevaux étiques.[115]»



Le palanquin indien (TdM)

[113] Grandidier, Ernest, Voyage dans l'Amérique du Sud, Pérou et Bolivie, Paris, 1861, p. 209.
[114] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 8
[115] Grandidier, Alfred, *Voyage dans les provinces méridionales de l'Inde* (extraits du *Tour du Monde*), Paris, 1870, 192 p., p. 2.

Chars à bœufs de voyage [Sud de l'Inde](TdM)

- Chariot à bœufs :
  - de Hyderabad à Tripetti.
  - à Madras. « Je crus prudent […] de remplacer mon vieux palanquin par une voiture deux roues qui devait être traînée par des relais de zébus. […] Des voitures ayant la forme d'un parallélépipède et pouvant facilement se transformer en lit confortable : il suffit pour cela de relier ensemble les deux banquettes par un troisième banc mobile qui se lève et se baisse à volonté.»
  - dans le Maharashtra, région d'Aurangabad.
- Chemin de fer :

Locomotive à vapeur historique de la ligne de Trichy (JEM)

- de Tripetti à Madras.
- de Tanjore à Trichy en seulement 2 heures pour environ 50 km.
- dans le Maharashtra, région d'Ellora.

- Bateau :
  - traversée en vapeur jusqu'à Calcutta.
  - traversée en petit bateau jusqu'à Pamben (Sud du Tamil Nadu) et Ceylan.
  - traversée sur un brick de l'administration anglaise jusqu'au site de plongée pour la pêche aux perles, à Ceylan.
  - traversée de Galle à Bombay via Cochin, sur un steamer anglais de la compagnie Birmah qui effectue chaque mois la liaison Singapour-Bassorah.
- Eléphant : de Hyderabad à Golconde.
- Poney :
  - sur l'île de Ramisweram.
  - au Maharashtra.
- Cheval : dans le nord de Ceylan.
- Malle-poste : de Colombo à Galle.
- Diligence :
  - de Colombo à Kandy. Deux fois par jour, régulièrement, le trajet se fait en une dizaine d'heures.
  - de Kandy à Matella.

A Zanzibar :

- Bateau :
  - boutre pour la traversée Bombay-Zanzibar.
  - canot pour aller sur l'îlot tous les dimanches.
  - aviso de la Marine Impériale pour la traversée vers La Réunion.

A Madagascar :

- Bateau :
  - bâtiment de l'Etat *Licorne* pour la traversée vers la côte Est en 1865, les départs de Tamatave en 1865 et 1870 s'effectuant aussi sur un bâtiment militaire.

- goélettes de commerce *Infatigable* pour Tuléar en 1866 et 1868, *Anna-et-Léonie* pour Nosy-Ve.
- barque de Samat dans le Nord-Ouest

- Marche : dans l'Est en 1865, le Sud en 1866 et 1868-1869.
- Filanjana : dans le Sud entre Salobe et Tuléar en octobre 1868.

Guillaume Grandidier en filanjana à Madagascar, vers 1899 (coll. Ph de Charnacé)

Père Pagès en filanjana - Madagascar, 1870 (Ac. Malg.)

Pour en savoir plus sur les collections ethnographiques de la famille Grandidier

Chronologie des principaux dons[116]

Date	Musée	Nombre d'objets	Origine	Remarques
1863	Saint-Germain-en-Laye	1	Araucanie	Un vêtement de guerre en cuir de boeuf
1864	Louvre	64	Amérique du Sud dont un collier du Chili	
19 janvier 1876	Louvre	22 ou 28 ou 47	Pérou (côte Nord, Cuzco, Rodadero, Sacsayhuaman) et Bolivie (Titicaca, île Coati)	
13 juillet 1877	Invalides	10 ou 11	La Plata et Madagascar (côte Ouest)	Tous les objets ont disparu depuis le transfert au Trocadéro en 1917
12 décembre 1877	Invalides	14	Brésil et Pérou	Une partie des objets a disparu en 1917.
1881	Trocadéro	37	Pérou, Brésil, Venezuela	
1900	Exposition Universelle	15	Madagascar	Tous enregistrés au Trocadéro le 28 janvier 1901
?	?	13	Groenland	

[116]Guimaraes, Susanna, *Le musée des antiquités américaines du Louvre (1850-1887), une vision du collectionnisme américain au XIXème siècle*, mémoire de maîtrise, 1994, 115 p., Maillard, Cécile, *La galerie ethnographique du Musée d'Artilllerie (1877-1917)*, mémoire de master 2, 2005-2007, 2 volumes, 132 p. et 221 p., bases de données internes du Musée du Quai Branly TMS Objets et Documentation Muséale.

La collection Grandidier au Musée de l'Artillerie des Invalides[117]

Présentation de la galerie ethnographique

Constituée en 1877 par le Colonel Leclerc avec l'aide de Quatrefages, Hamy et Verneau pour établir son sérieux, la galerie ethnographique présente 80 mannequins. Très innovante pour l'époque, cette galerie ambitionne de mêler réalisme scientifique et scénographie dans la présentation de modèles anthropologiques de tous les continents. Cette démarche a sans doute séduit Alfred Grandidier.

Le Musée d'Artillerie est l'un des seuls à rester ouvert durant la Première Guerre Mondiale et sa fréquentation est très importante. Mais son utilisation provoque un conflit avec ceux qui souhaitent consacrer le musée à l'exposition des prises ennemies dans les tranchées, ainsi qu'avec les partisans de la fermeture du musée pour le transformer en hôpital militaire. Finalement, pour dégager de la place et exposer les trophées militaires, la collection ethnographique est démontée en août 1917 pour être déménagée au Musée du Trocadéro. Pourtant, seuls 42 mannequins parviennent au Trocadéro, quelques-uns sont démontés et rangés dans les greniers des Invalides et tous les textiles disparaissent.

Les Grandidier figurent parmi les plus importants pourvoyeurs privés de la galerie en 1877. On retrouve leurs dons sur 4 mannequins.

Mannequin n°50, La Plata

L'essentiel de la tenue et des accessoires du mannequin de La Plata, région de Buenos-Aires, provient des dons des Grandidier. Donnés aux Invalides le 13 juillet 1877, tous les objets ont disparu en 1917, aucun n'a été enregistré au Trocadéro.

Les vêtements (chemise, pantalon, bottes...) ont été confectionnés exprès pour le mannequin, d'après des indications fournies par les voyageurs. Les frères Grandidier ont donné :

- poncho
- ceinture en cuir
- ceintures en étoffe

[117] Maillard, Cécile, *La galerie ethnographique du Musée d'Artilllerie (1877-1917)*, mémoire de master 2, 2005-2007, 2 volumes, 132 p. et 221 p.

- cravache
- éperons
- 2 boules de lasso (données après 1877)
- lasso ? (noté donateur inconnu)

Comme la monture n'est pas représentée, il manque tout le harnachement pour la bête qu'Alfred Grandidier précise avoir offert en même temps[118].

N ° 50 La Plata (C. Maillard)

N° 45 Brésil (C. Maillard)

Mannequin n°45, Brésil

Seules les trois flèches de cet Amérindien ont été données par la famille Grandidier, le 12 décembre 1877. Elles ont disparu en 1917 et n'ont jamais été répertoriées au Trocadéro.

[118] MNHN Ms 2807, Grandidier, Alfred, *Souvenirs*, manuscrit autobiographique de 1917, copie dactylographiée de septembre 1917.

Mannequin n°46, Pérou

Presque tous les ornements du mannequin viennent de la famille Grandidier, si bien que le socle portait même l'inscription « Don de M. Grandidier ». Tous les objets, offerts le 12 décembre 1877, ont aujourd'hui disparu, à l'exception d'un collier et de 3 flèches sur les sept à l'origine, qui sont conservés au Musée du Quai Branly. Le mannequin avait été donné entier au Musée du Trocadéro le 12 août 1917. Les objets des Grandidier :

- 2 colliers
- une blouse indienne
- un arc
- sept flèches

N° 46 Pérou (C. Maillard)

N° 18 Madagascar (C. Maillard)

Mannequin n°18, Madagascar

Présenté comme un sakalava, le mannequin porte plusieurs objets offerts par Alfred Grandidier le 13 juillet 1877, qui ont tous disparu depuis leur déménagement au Trocadéro en 1917.

- ornement frontal
- lamba
- fusil

La collection Grandidier au Musée des Antiquités américaines du Louvre[119]

Contrairement aux objets confiés à la galerie ethnographique des Invalides, une partie des objets donnés au Louvre, même s'ils ont déménagé à plusieurs reprises, figurent aujourd'hui encore au catalogue du Musée du Quai Branly. La collection Grandidier offerte au Louvre en 1864 et 1876 a été transférée au Musée du Trocadéro, devenu ensuite Musée de l'Homme, avant d'être déménagée dans l'actuel Musée du Quai Branly. Parmi les dons de la famille Grandidier, figurent plusieurs pièces de très grande valeur, aussi bien marchande qu'archéologique. Cette collection se distingue d'ailleurs de celle des Invalides par son ancienneté. Avant d'être ethnologiques, les objets relèvent surtout de l'archéologie car il s'agit la plupart du temps de pièces précolombiennes parfois très anciennes, que les frères Grandidier ont probablement tirées de tombes incas.

La multiplication des inventaires plus ou moins parcellaires et les disparitions d'objets ne facilitent pas la reconstitution de la collection Grandidier.

En 1994, Susanna Guimaraes dresse la liste suivante des objets offerts par les Grandidier qui ont disparu :

- 17 instruments en argent et en cuivre
- 4 figurines en argent
- 2 vases
- 1 fragment de pierre

[119] Guimaraes, Susanna, *Le musée des antiquités américaines de Louvre (1850-1887), une vision du collectionnisme américain au XIXème siècle*, mémoire de maîtrise, 1994, 115 p., bases de données internes du Musée du Quai Branly TMS Objets et Documentation Muséale.

- 1 boule en pierre
- fragments de cordes en herbes sèches

Les objets ethnographiques de la famille Grandidier au Musée du Quai Branly[120]

Le Musée du Quai Branly conserve aujourd'hui de très nombreux objets ethnographiques donnés par Alfred Grandidier, mais aussi Ernest et Guillaume, que l'on peut rechercher dans la base de données accessible au public. L'on y trouve essentiellement les collections du Trocadéro, qui elles-mêmes avaient rassemblé une partie des objets des Invalides et du Louvre, mais l'on y trouve également le manteau donné en 1863 au Musée de Saint-Germain-en-Laye par exemple, ou encore ceux donnés à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900. Nous présentons ci-dessous quelques-unes de ces pièces, toutes offertes par Alfred Grandidier.

Tenue de guerre en cuir de guanaco - Patagonie, Tehuelche [issu de St Germain]

Vase-portrait Mohica - Pérou (100 av. J. C. - 700 ap. J. C.) [issu du Louvre]

[120] Bases de données internes du Musée du Quai Branly TMS Objets, TMS Icono et Documentation Muséale.

Poteau funéraire sakalava, 215 cm ht [issu du MNHN, don du Comité de Madagascar à l'Expo 1900]

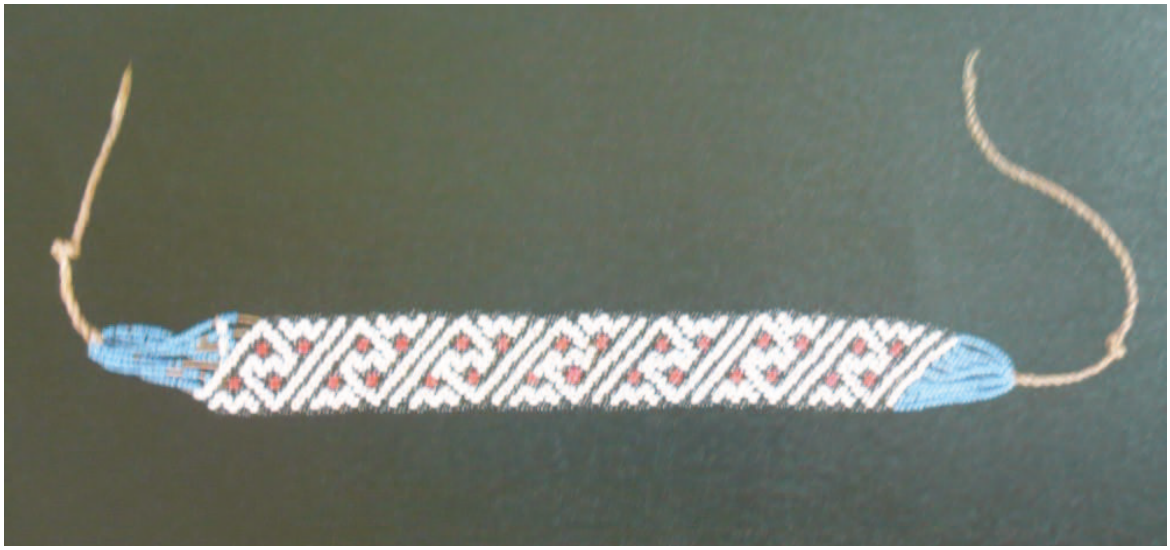
Pointe de flèche barbelée, 188 cm ht - Brésil, Botocudos

Sabre avec fourreau - Comores

Arc Conibo - Pérou

Sac en fibres végétales - Brésil, Botocudos du Rio Macury

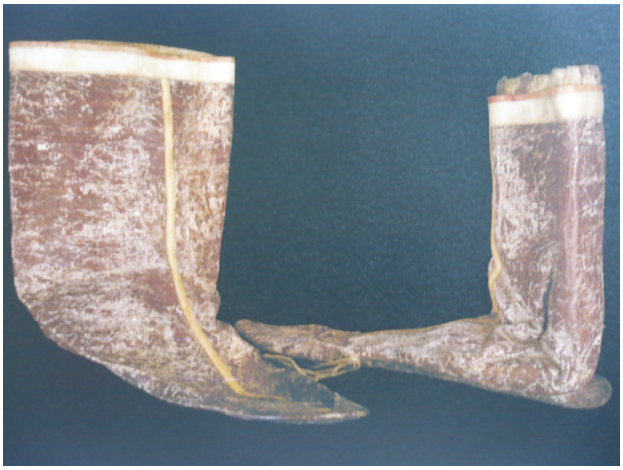
Sac en coton tissé - Pérou, Campas du Rio Ucayali



Bracelet en perles de verre tissées - Amazonie colombienne, Campas

Tunique en coton - Pérou, Campas du Rio Ucayali

Anorak de kayak en peau de phoque - Groënland, Inuits des îles Abonto



Bottes en peau de phoque - Inuits des îles Abonto

Moufle en peau de phoque pour kayak- Inuits des îles Abonto

Assiette en terre cuite polychrome à tête d'oiseau - Cuzco, Incas [issu du Louvre]

Vase à anse en terre cuite - Bolivie, île Coati

Figure anthropomorphe en bronze - Bolivie, Lac Titicaca [issu du Louvre]

Figurine anthropomorphe en argent - Pérou, Cuzco [issu du Louvre]

Pour en savoir plus sur les domaines de la famille Grandidier (château de Fleury-Mérogis et ferme de Larchant)

Fleury-Mérogis

La commune

En 1946, la commune de Fleury-Mérogis ne comptait que 261 habitants[121], c'est-à-dire à peu près autant que dans les années 1850-1880, lorsque la famille Grandidier y vivait. La vie de la commune a été bouleversée en 1948 avec l'installation, dans le château devenu Centre Jean Moulin, de prisonniers et déportés, en vue de leur réinsertion. Le bouleversement suivant est bien entendu la construction de la plus grande prison d'Europe à partir de 1962.

Traditionnellement, la mairie et le château sont très liés puisque les prédécesseurs de la famille Grandidier, les comtes Joly de Fleury, étaient à la fois châtelains et maires. Jacques Louis Napoléon Grandidier devient maire de la commune de 1854 à 1871, puis après un intérim assuré par le fermier du château, Louis Victor Auberge, c'est Ernest Grandidier qui reprend la mairie de 1871 à 1892. Son successeur n'est autre que Emile Auberge, son conseiller et régisseur du château[122].

Le village en 1898 et la mairie-école en 1899

(coll. R. Davoine)

[121] www.mairie-fleury-merogis.fr
[122] www.mairie-fleury-merogis.fr

Le château et son parc en 1904 (coll. R. Davoine)

Plan du parc du château, fin XIXème siècle (coll. R. Davoine)

Le château

Le château du XVIIIème siècle polarise complètement la vie du village jusqu'au début du XXème siècle. Lorsque Napoléon Grandidier l'acquiert en 1853, il achète aussi sa ferme et ses deux domaines agricoles, Plessis-le-Comte et la Greffière. Ernest Grandidier vend le château en 1888 à Bartissol, propriétaire des alcools du même nom.

En 1947, la fédération Nationale des Déportés et Internés patriotes achète le château, tandis qu'une grande partie du domaine est ensuite acquise par l'Etat pour y implanter la prison[123].

L'une des chambres était baptisée chambre jaune et inspira peut-être Gaston Leroux[124] pour *Le Mystère de la Chambre jaune* puisque la situation géographique du château de la fiction correspond à celle du château de Fleury, même si sa description est en revanche très différente, avec un donjon notamment.

Les terres et les fermes

A la mort de Napoléon Grandidier, le domaine du château a été agrandi par six achats successifs. Le château avec son jardin, sa glacière, ses communs et dépendances et son parc représentent près de 17 hectares. S'y ajoutent deux maisons avec jardin, une grande ferme à cheval sur les communes de Fleury et Bondoufle de 202 ha, plus de 100 ha de terres labourables éparpillées sur les communes de Fleury, Bondoufle et Sainte-Geneviève-des-bois, une remise avec un lopin de terre au Plessis-Pâté, 7 ha au bois de Saint-Eutrope, un hectare au bois de la Contenance[125]. Le domaine s'étend donc largement sur les communes limitrophes, il est très prospère.

Larchant

Historique

Contrairement au domaine de Fleury-Mérogis, la ferme du Chapitre est très ancienne. Le premier bâtiment est construit dès 1147 par un préchantre de Notre-Dame de Paris. Jusqu'à la Révolution française, plus de six siècles après, la ferme et son domaine appartiennent toujours aux chanoines de Notre-Dame, d'où son nom de ferme du Chapitre. Le

[123] www.topic-topos.com
[124] www.mairie-fleury-merogis.fr
[125] AN XLII-1146, Partage de la succession Grandidier du 22 septembre 1871.

puits dans la cour, toujours visible, date de 1473. L'aspect actuel de la ferme lui est donné suite à l'incendie de 1568 et aux travaux entrepris en 1761.

Napoléon Grandidier achète la ferme le 14 avril 1842 au Comte et à la Comtesse Durosnel. Il fait visiblement exécuter les derniers travaux importants en 1870. Pourtant, ni lui ni Alfred ne semblent s'y être rendus régulièrement.

La ferme, la grange, le pigeonnier et le puits sont classés monuments historiques en 1981.

Le domaine agricole

Lorsqu'Alfred Grandidier hérite de cette belle ferme historique, elle se compose comme suit[126]:

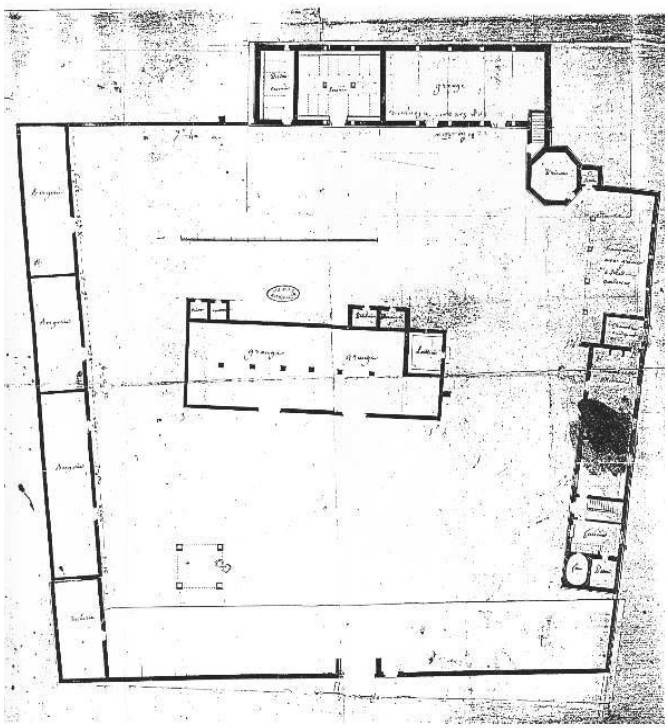
- bâtiments d'exploitation
- logement des fermiers
- grande cour clôturée
- puits
- colombier
- 4 ha de garenne
- 171 ha de terres labourables
- 17 ha de bois
- 18 hectares de terres morcellées.

La ferme est louée à la famille Guyon pour environ 16 000 francs annuels.

« En 1790, le logement du fermier comprend, comme en 1870, un vestibule, cuisine et garde-manger à droite ; à gauche, trois chambres à la suite les unes des autres, dont la dernière, aujourd'hui le salon, était la chambre de Messieurs ; grenier au-dessus du-dit logement et du hangar faisant suite. Puis vient le colombier avec un appenti contigü appelé la vinée ; puis la grande grange élevée sur caves ; bergeries, vacheries, hangars non terminés, etc ; entre les bâtiments règne une cour au milieu de laquelle est la grange des dîmes, dont le

[126] AN XLII-1146, Partage de la succession Grandidier du 22 septembre 1871.

fermier a la jouissance comme receveur ; le tout couvrant un arpent 38 perches. Avec cela, 353 arpents 54 perches de terres labourables et 9 arpents 57 perches de garenne. Voilà ce que sous le nom de ferme du Mont-Mathurin, on estime en novembre 1790, un peu plus de 75 000 livres ou 71 500 francs. » (Eugène THOISON, 1906)



Plan de la ferme au XIXème siècle (ACL)

La ferme de Larchant (Michel Lepage)

La grange aux dîmes et le colombier (Pierre-Paul Ferrand)

Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier

Napoléon Grandidier affirme avoir vu sa fortune s'accroître beaucoup avec son second mariage. Pourtant il a épousé Zoé Cardon sans communauté de biens. Les informations qui suivent sont essentiellement tirées de son testament. A sa mort, Napoléon Grandidier partage son héritage entre ses deux fils, mais l'addition de ces deux parts ne représente pas tout le patrimoine du couple puisqu'il faut y rajouter les possessions de son épouse ainsi que tous les dons et legs.

Dons et legs

- 500 francs à l'église de Fleury-Mérogis
- 500 francs à l'église de Futeau[127]
- rente viagère annuelle de 800 francs à Marianne Caubanus, bonne d'enfants et femme de chambre au service de la famille pendant plus de 30 ans.
- rente viagère annuelle de 300 francs à Justine Sauvage, ancienne cuisinière, et à sa mort, 200 francs de rente annuelle viagère à son frère Nicolas, dit Justin, ancien serviteur.[128]
- 6 ha de prairies à Futeau, une maison avec jardin et terrain à Sainte-Menehoulde à ses nièces Loïsa Gambert et Clarisse Pierret.
- 300 francs de rente à ses deux nièces et deux petites nièces.[129]

Biens de Zoé Cardon

Conformément à son contrat de mariage, la veuve de Napoléon Grandidier récupère ce qu'elle apportait à son mariage[130], mais profite aussi des actions, obligations et créances données au cours des années par son défunt mari (voir succession).

- un trousseau d'une valeur de 2 300 francs

[127] AN XLII-1146, Donation du 15 septembre 1871.
[128] AN XLII-1146, Donation du 6 décembre 1871.
[129] AN XLII-1146, Leg Gambert du 22 janvier 1872.
[130] AN XLII-1146, Liquidation Veuve Grandidier, vers 1872.

- des bijoux et diamants pour 8 000 francs
- des châles et parures pour 15 000 francs
- une rente de 5% sur 2 740 francs
- une rente de 4% sur 400 francs
- 5 000 francs d'actions sur la société agricole d'Alger
- 12 000 francs
- droits d'héritage de ses parents
- rente de 3% sur 10 000 francs établie par son époux

Succession de Napoléon Grandidier d'après son testament[131]

Les deux fils doivent se partager les objets d'art du père mais quelques bien demeurent indivisibles tels que la ferme du Peray, près de Montargis, deux rentes sur l'Etat, le mobilier de l'appartement parisien (d'une valeur de 23 632 francs)...

Sa veuve reçoit également une part de sa succession, prise sur celle de ses fils. Ainsi reçoit-elle une rente de 14 000 francs à prendre pour moitié sur les terres de Fleury et de Larchant. Elle bénéficie en outre de :

- voiture de voyage
- calèche ou coupé de son choix (à choisir parmi plusieurs)
- un cheval de son choix

Ernest avait reçu en 1865 une avance de 132 400 francs pour son mariage avec Berthe Duvette. Ernest hérite de la totalité de la propriété de Fleury-Mérogis avec toutes ses améliorations, son mobilier, les bois abattus, les loyers etc... Il reçoit en plus :

- grande bibliothèque de Paris
- bureau en acajou
- chaises et fauteuils en velours vert
- cabinet Mauduit

[131] AN XLII-1146, Partage de la succession Grandidier du 22 septembre 1871.

- bronze vénitien de Mauduit
- 2 aiguières de Crozatier
- 50 actions des chemins de fer de l'Est
- 5 actions de la compagnie générale d'assurance contre la grêle
- 100 actions Fourchambault, forges, fonderies et houillères de Commentry
- 2 obligations Fourchambault

Alfred avait également bénéficié d'une avance de 54 540 francs. Il reçoit pour sa part :

- grand nécéssaire en bois des îles
- 2 coupes en bronze doré
- petit bureau en palissandre de sa défunte mère
- ferme de Larchant (loyer annuel en 1868 de 16 000 francs)
- bois des Messieurs
- pièce de terre « des 120 » d'environ d'environ 50 ha.
- maison rue Cambacérès à Paris (loyer annuel en 1844 de 9 000 francs) composée de 2 chambres au rdc, un salon et une chambre à l'entresol, un salon et deux chambres au premier étage, un salon et une chambre au deuxième étage pour le premier appartement et un salon et deux chambres dans l'autre appartement, deux pièces au troisième étage.[132]
- 136 actions des chemins de fer d'Orléans
- 50 actions des chemins de fer de l'Est
- 40 actions du Paris-Lyon-Méditerranée
- 2 actions de la compagnie générale d'assurances contre l'incendie
- 2 actions de la compagnie générale d'assurances maritimes
- 2 actions de la compagnie générale d'assurances sur la vie des hommes

[132] AN XLII-975, vente de la maison du 2 rue Cambacérès, le 6 novembre 1852.

- 10 actions de la compagnie générale d'assurance contre la grêle
- 5 actions de la compagnie générale d'assurances maritimes l'Internationale
- rente de 150 francs sur l'Etat à 3%
- 100 actions Fourchambault, forges, fonderies et houillères de Commentry
- 12 obligations Fourchambault

Table des Annexes

Annexes Générales.....2

Principaux jalons de la vie d'Alfred Grandidier.....2

1. Chronologie sommaire d'Alfred Grandidier.....2

2. Liste des organisations et sociétés ayant compté Alfred Grandidier.....6

3. Autres décorations, prix et distinctions reçus par Alfred Grandidier.....9

La famille d'Alfred Grandidier.....10

4. Généalogie directe d'Alfred Grandidier.....10

5. Cousinages maternels d'Alfred Grandidier 11

Les résultats du voyage en Amérique du Sud.....13

6. Lettre de Jules Janssen au Ministre de l'Instruction Publique, le 13 octobre 1857.....13

7. Note d'Auguste Duméril sur la collection Grandidier.....14

8. Liste de la collection Grandidier des reptiles et du poisson d'Amérique du Sud.....14

9. Rapport du Professeur Delafosse sur la collection minéralogique Grandidier.....15

Le voyage en Inde.....16

10. Discours d'Alfred Grandidier à la Société Philomatique, le 9 décembre 1871.....16

Quelques impressions marquantes du voyage à Madagascar.....17

11. Réflexions sur l'action des missionnaires protestants à Madagascar.....17

12. Lettre d'Alfred Grandidier à Packenham concernant l'évangélisation forcée des Malgaches.....18

13. Lettre de Jean Laborde à Alfred Grandidier, le 8 juillet 1870.....20

14. Discours d'Alfred Grandidier à la séance du 28 août 1871 de l'Académie des Sciences.....20

15. Rapport de Malte-Brun pour la Grande Médaille d'Or de la Société de Géographie 21

16. Liste des objets d'histoire naturelle collectés lors du voyage de 1865.....22

17. Liste des objets d'histoire naturelle recueillis lors du voyage de 1866.....22

18. Liste de quelques objets d'histoire naturelle nommés en hommage.....23

19. Thèmes des études ethnographiques et anthropologiques menées dans le Sud de Madagascar.....25

20. L'Exposition sur Madagascar et la mission Catat en 1895.....28

Différentes étapes de l'Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar.....*29*

21. Volumes réalisés et projetés par Alfred Grandidier.....29

22. Récapitulatif d'avancement de la publication de l'Histoire Physique, Naturelle et Politique de Madagascar en juin 1944 par Guillaume Grandidier.....30

23. Listes d'envoi des exemplaires de l'Histoire de la Géographie de Madagascar.....31

24. Articles de presse élogieux concernant l'Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar.....36

La carrière d'Alfred Grandidier dans les institutions scientifiques et géographiques.....*38*

25. Liste des commissions de l'Académie des Sciences dans lesquelles a siégé Alfred Grandidier.....38

26. Liste des professeurs du Muséum et collègues d'Alfred Grandidier en 1893.....41

27. Charges occupées par Alfred Grandidier à la Société de Géographie.....41

28. Liste des membres de la Société de Géographie parrainés par Alfred Grandidier....44

29. Liste des missions à Madagascar et environs soutenues par la Commission des voyages du Ministère de l'Instruction Publique de 1892 à 1905.....46

La notoriété d'Alfred Grandidier.....*48*

30. Exemples de demandes d'appuis ou de renseignements.....48

31. Article de la Dépêche Coloniale, le 18 avril 1907.....51

32. Liste des personnalités présentes aux funérailles de son épouse par amitié pour Alfred Grandidier, en janvier 1913.....52

L'exploration et le voyage scientifique.....*53*

33. Instructions générales sur les moyens de préparer et conserver les objets d'histoire naturelle à envoyer au Cabinet du Roi à Paris, par l'Administrateur du Jardin du Roi, 1818.....53

34. Instructions pour les chefs de colonies et les commandants de vaisseau pour la préparation et le transport des objets d'histoire naturelle par le Muséum, 26 février 1818, complément du précédent.....58

35. Leçon d'Alphonse Milne-Edwards le 25 avril 1893 60

36. Achats pour l'exploration d'Alfred Grandidier auprès d'Archambault.....60

37. Listes des équipements pour l'exploration de Madagascar dressées en 1891.....63
38. Lettre d'Alfred Grandidier au Ministre de l'Instruction Publique, le 5 février 1893 65
Alfred Grandidier et la politique.....67
39. Lettre du Consul de France à Tananarive Louvières au Premier Ministre merina....67
40. Lettre d'Alfred Grandidier à Rainilaiarivony.....68
41. Lettre d'Alfred Grandidier à Rainilaiarivony, le 30 juin 1875 68
42. Déposition d'Alfred Grandidier devant la Commission de la Chambre des députés.69
43. Lettre d'Alfred Grandidier à Rajoelson.....69
44. Déclaration d'intentions du Comité de Madagascar.....72
45. Lettre de Paul Leroy-Beaulieu à Alfred Grandidier.....74
Alfred Grandidier et le Général Gallieni.....75
46. Lettre n°1 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....75
47. Lettre n°2 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....75
48. Lettre n°3 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....77
49. Lettre n°4 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....80
50. Lettre n°5 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....80
51. Lettre n°6 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....81
52. Lettre n°7 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....82
53. Lettre n°8 d'Alfred Grandidier à Gallieni.....83
54. Lettre d'Alfred Grandidier au Commandant Gruss.....83
Autour d' Alfred Grandidier.....85
55. Lettre ouverte de Léon Réallon, Président du Comité de Madagascar.....85
56. Biographie sommaire et circonstanciée des membres de l'entourage d'Alfred Grandidier.....86
57. La collection photographique d'Alfred Grandidier [BNF et Académie Malgache]. .99
Citations en annexe.....175
Première partie.....175
I. Une curiosité scientifique précoce.....175
A. Une jeunesse dorée entre voyages et découvertes.....175
II. L'exploration par hasard : voyage aux Amériques.....175
A. Un grand départ dans la vie.....175
B. Le baptême du feu de l'exploration : des Andes à l'Amazonie.....176

III. L’exploration pour passion : en quête du pays le plus inaccessible.....179
A. L'insatiable besoin d'explorer des contrées inconnues.....179
B. Voyage en Inde et à Ceylan.....179
IV. L'explorateur confirmé : Madagascar.....180
A. La Côte Est en 1865 : voyage de découverte.....180
B. Le Sud en 1866 : voyage de reconnaissance.....180
Deuxième partie.....181
II. Les différentes formes de voyage et d’exploration d’Alfred Grandidier.....181
A. Les relations avec les autorités et les rapports humains.....181
B. Les circonstances matérielles du voyage.....183
III. Les grands modèles d'Alfred Grandidier.....191
A. Lecture dans les pas des prédécesseurs.....191
IV. Réflexions sur les comportements scientifique et philosophique de l’explorateur occidental.....192
A. L'homme scientifique en exploration.....192
B. L’homme occidental en exploration.....196
Troisième partie.....203
I. Retour d’exploration :l’œuvre d’une vie.....203
A. Un changement brutal d’existence.....203
D. Une spécialisation progressive dans l'Histoire et la recherche des origines de Madagascar.....203
II. Profession membre de sociétés savantes.....204
A. Une carrière rondement menée.....204
B. Alfred Grandidier dans les débats scientifiques et les avancées techniques.....205
III. Le cœur d'un réseau scientifique sur Madagascar.....206
B. L'«homme-ressource» pour les non-scientifiques.....206
IV. Le mentor des explorateurs à Madagascar.....206
A. L'aide directe aux explorateurs.....206
C. Tirer profit des jeunes explorateurs.....207
V. Une vision pour l’avenir de Madagascar.....207
A. Pour le bien des Malgaches et de Madagascar ?.....207
B. Un modèle de colonisation sur-mesure pour Madagascar.....208

C. Une vision élitiste de la colonisation ?.....209

Annexes thématiques d'approfondissement.....212

Pour en savoir plus sur les véhicules et moyens de transport d'Alfred Grandidier.....212

Pour en savoir plus sur les collections ethnographiques de la famille Grandidier.....219

Pour en savoir plus sur les domaines de la famille Grandidier (château de Fleury-Mérogis et ferme de Larchant).....229

Pour en savoir plus sur la fortune des Grandidier.....235